LE

CORRESPONDANT

RELIGION — PHILOSOPHIE — POLITIQUE
— SCIENCES —
LITTÉRATURE — BEAUX-ARTS

179

TOME CENT SOIXANTE-DIX-NEUVIÈME
DE LA COLLECTION

NOUVELLE SÉRIE. — TOME CENT QUARANTE-TROISIÈME



PARIS
BUREAUX DU *CORRESPONDANT*
14, RUE DE L'ABBAYE, 14

1895

LE

CORRESPONDANT

LA REINE VICTORIA

La reine Victoria, qui est actuellement l'hôte de la France, entrera dans sa soixante-dix-septième année le 24 mai prochain; depuis cinquante-huit ans, elle règne. C'est un grand âge et un long règne, le plus long que l'Angleterre compte dans ses annales, si l'on en excepte celui de George III, grand-père de Sa Majesté; encore peut-on espérer qu'elle dépassera son aïeul, puisque, dans deux ans, elle aura occupé le trône aussi longtemps que lui.

Malgré la durée de cette existence qui s'est écoulée au grand jour, et selon une expression familière, dans une maison de verre, la reine Victoria est peu connue et mal comprise, à l'étranger du moins, si l'on en juge d'après ce que l'on entend répéter trop souvent. On la ferait volontiers passer pour une personnalité assez bourgeoise et terre à terre, absorbée dans ses regrets de veuve et de mère, préoccupée surtout de ses petites affaires personnelles et se désintéressant le plus possible de celles de l'Etat.

Rien n'est plus faux, et le recul du temps, en mettant la reine à sa vraie place, montrera une noble figure, dont le rôle, dans les destinées d'un grand pays, aura été beau et bienfaisant. On l'admirera pour le mal qu'elle n'aura pas fait, autant que pour le bien qu'elle aura accompli, car les vertus d'un souverain constitutionnel sont souvent d'un genre neutre, plus pénible, plus méritoire que les vertus d'initiative et d'éclat, surtout lorsqu'elles sont exigées d'une intelligence supérieure et d'une volonté forte; or la reine Victoria possédait l'une et l'autre. Mais, pour elle, la voix du devoir a toujours parlé si haut que, si nous avions à lui donner un

surnom, nous l'appellerions « la reine Conscience ». Et ce devoir tout-puissant sur elle, la souveraine l'a rempli avec une telle simplicité que beaucoup ne s'en sont pas aperçus ou en ont accepté l'accomplissement comme la chose la plus ordinaire du monde, sans paraître se douter un instant des sacrifices de tout genre dont il était accompagné.

Déjà la reine est entrée dans l'histoire; l'ensemble et le caractère de son règne se dessinent clairement aux yeux de l'observateur. Il y a donc intérêt à rappeler dans quel milieu et sous quelles influences se développa cette nature d'élite, et quels furent les effets de ce développement.

I

LA PRINCESSE

Ce fut « dans un palais, au milieu des jardins, site bien fait pour la jeunesse, l'innocence et la beauté, » a dit le poète-romancier-ministre Disraëli, que naquit la princesse Victoria-Alexandrina, le 24 mai 1819. Son père, le duc de Kent, quatrième fils de Georges III, et sa mère, née princesse de Saxe-Cobourg-Saalfeld, résidaient au palais de Kensington, alors véritable habitation de campagne aux portes de Londres, rachetant son manque de beauté architecturale par le charme de son parc ombragé d'arbres magnifiques que n'étouffaient pas encore les hautes maisons dont il est enveloppé aujourd'hui.

La petite princesse fut ce qu'on appelle « un bébé splendide », et quand son père permettait à quelque ami intime de la prendre dans ses bras, il disait fièrement : « Ayez grand soin d'elle et regardez-la bien, car elle sera reine d'Angleterre. » En effet, aucun des autres princes n'ayant d'enfants, la princesse était héritière présomptive de la couronne. Elle n'avait que dix mois quand elle perdit son père et resta confiée à sa mère qu'un bill des deux Chambres désigna pour la régence avec l'aide d'un conseil, dans le cas où sa fille monterait sur le trône avant sa majorité.

La duchesse de Kent était une femme accomplie, douée d'une volonté forte et d'un esprit autoritaire très prononcé. Elle adorait sa fille; elle disait d'elle : « C'est mon bonheur, mes délices, mon existence! C'est l'image du feu roi! »

Le caractère ferme et les principes sévères de la duchesse contre-balançaient son extrême tendresse; aussi sa fille ne fut-elle jamais une enfant gâtée. La reine et la nation ont reconnu ce qu'elle devait

à cette éducation austère; mais, plus tard, dans un moment d'épanchement intime, la reine, écrivant à son oncle bien-aimé, le roi Léopold de Belgique, lui rappelait les jours passés près de lui à Claremont et lui disait : « Ce furent presque les seuls jours heureux de ma triste jeunesse. »

On sait, par les Mémoires de Greville, que les rois Georges IV et Guillaume IV, et plusieurs autres membres de la famille royale, n'aimaient guère la duchesse de Kent, dont la prudence maternelle considérait comme dangereuse la présence d'une innocente jeune fille à la cour. De plus, elle aurait voulu, comme mère de la future souveraine, être traitée en princesse de Galles douairière, en recevoir les honneurs et... le revenu. On avait répondu à sa demande par un refus.

Enfin, on ne laissait pas assez oublier aux deux rois que leur nièce leur succéderait, et les souverains n'aiment pas, en général, qu'on leur rappelle leur condition de simples mortels. Un jour que Georges IV parlait de donner un bal d'enfants en l'honneur de la petite reine de Portugal, dona Maria II, alors âgée de dix ans comme la princesse Victoria, lady Maria Conyngham (la favorite du moment) s'écria étourdiment : « Oh! oui, faites cela; ce sera si gentil de voir danser *les deux petites reines!* » Le roi entra dans une grande colère.

Lorsque la princesse fut en âge de voyager, sa mère, désirant la préparer au rôle difficile qu'elle devait jouer, et la mettre autant que possible en contact avec les populations, fit avec elle de fréquentes excursions dans diverses parties du royaume et exigea qu'on lui rendît les honneurs royaux : présentations officielles, discours, coups de canon, etc. Tout cela déplaisait fort à Guillaume IV; il fit défendre les salves et autres cérémonies publiques, et les relations avec sa belle-sœur devinrent de plus en plus tendues. Enfin, il saisit l'occasion de faire éclater sa mauvaise humeur. Le 21 août 1836, il y eut, pour l'anniversaire de sa naissance, un dîner *intime* de cent couverts, à Windsor. La duchesse de Kent était à la droite du roi. La reine porta la santé de son auguste époux, et celui-ci intercala dans sa réponse le paragraphe suivant, qu'il prononça d'une voix haute et furieuse :

« Je demande à Dieu de m'accorder encore neuf mois de vie, car, ce temps écoulé, une régence ne serait pas nécessaire si je venais à mourir. J'aurais alors la satisfaction de laisser l'autorité royale aux mains de cette jeune dame (désignant la princesse), et non dans celles d'une personne en ce moment assise près de moi, qui est entourée de mauvais conseillers, et qui est elle-même incapable d'agir comme il le faudrait dans la situation où elle

serait placée. Je n'hésite pas à dire que j'ai été insulté, grossièrement et continuellement insulté par cette personne, mais je suis décidé à ne plus permettre une conduite si contraire au respect qui m'est dû. Entre autres choses, et elles sont nombreuses, j'ai à me plaindre particulièrement de la manière dont cette jeune dame a été tenue éloignée de ma cour, des réceptions auxquelles elle aurait dû être présente, et je suis absolument décidé à ne plus le permettre. J'entends qu'elle sache bien que je suis roi d'Angleterre et résolu à faire respecter mon autorité. Je veux, j'ordonne que, à l'avenir, la princesse paraisse en toute occasion à ma cour, comme c'est son devoir de le faire. »

Quelle scène! La reine était désolée, la princesse fondait en larmes, et tout le monde était consterné. Quant à l'objet de cette insulte brutale, la duchesse de Kent, elle ne répondit pas un mot, mais demanda sa voiture et annonça qu'elle partait immédiatement. Toutefois, on bâcla une sorte de réconciliation et elle ne s'éloigna que le lendemain. Mais, par une curieuse ironie de la destinée, Dieu n'accorda guère au monarque irrité que le délai demandé : il mourut dix mois après cette scène.

Certes, elle avait dû être très douloureuse à la jeune princesse, mais peut-être plus par la brutalité de la forme que par le fond des sentiments. L'affection qu'elle témoigna toujours à son oncle, les regrets sincères que lui causa sa mort, la vénération qu'elle témoigna pour sa mémoire et la décision rapide, presque dure, avec laquelle furent éloignés sans retard certains conseillers de la duchesse à qui le roi avait fait allusion, tout cela, selon Greville, indiquerait de quel côté penchaient ses sympathies secrètes.

Néanmoins, en admettant que la duchesse de Kent ait eu des torts, il est certain que, dans l'ensemble, l'éducation de sa fille fut excellente, et qu'il eût été fort regrettable, pour elle comme pour l'Angleterre, que Guillaume IV pût exécuter sa menace, plusieurs fois répétée, d'enlever la princesse à sa mère. Le duc de Wellington contribua plus que personne à l'écarter, non pas en discutant avec le roi, mais en faisant toujours remettre la chose à « plus tard ».

« Après la mort du duc de Kent, dit un jour sa veuve à l'évêque Wilberforce, nous restions seules, presque sans amis et inconnues dans ce pays dont je pouvais à peine parler la langue. Je n'hésitai pas quant à la manière dont je devais agir; j'abandonnai mon pays natal, ma famille et d'autres devoirs pour me consacrer à celui qui serait le but unique de ma vie désormais. »

C'est à cette admirable éducation de famille que la reine doit les vertus domestiques qui l'ont rendue si populaire, parce qu'elles en

appellent au sentiment le plus profondément enraciné chez la nation anglaise.

On peut affirmer en toute vérité que, depuis la mort de son père jusqu'à son avènement, la princesse Victoria ne fut pas une heure, jour ou nuit, perdue de vue par le regard maternel, si ce n'est pendant ses promenades au grand air avec sa nourrice, aux jours de sa petite enfance, ou lorsque la duchesse de Kent acceptait une invitation à dîner, ce qui arrivait rarement.

Ce système n'était pas sans danger; il aurait pu détendre les ressorts de la volonté, détruire toute originalité de pensée, toute idée d'initiative.

Heureusement la nature conjura le péril. La princesse avait été douée généreusement sous le rapport de la volonté; elle passe même pour avoir été une enfant assez obstinée, et dès son accession au trône, elle prouva que rien n'avait été brisé en elle, et que la raison seule tempérait ce que la disposition naturelle aurait pu avoir d'excessif. En présence de cette disposition, n'y a-t-il pas lieu d'admirer la correction constante et impeccable de la reine constitutionnelle, obligée de faire taire si souvent son opinion, de sacrifier ses désirs et ses idées, non seulement aux exigences des lois fondamentales du royaume, mais encore aux circonstances et aux fluctuations de l'opinion publique?

La princesse n'avait que cinq ans lorsque sa mère lui donna pour précepteur le révérend M. Davys, par la suite évêque de Peterborough, dont la duchesse avait expérimenté l'enseignement pour son propre compte. « Vous m'avez donné de si bonnes leçons, lui dit-elle, que je vous confie ma petite fille. » M. Davys n'a pas caché « que la *fermeté* caractéristique de laquelle ont résulté la plupart des bonnes et des mauvaises actions de la dynastie de Brunswick se montrait chez sa jeune élève, mais elle disparut presque entièrement, du moins en ce qu'elle aurait pu avoir d'exagéré; l'enfant ne resta indocile qu'avec le médecin, et exigea toujours une *histoire* comme post-scriptum d'une ordonnance. Certain jour que le médecin lui déclarait avoir épuisé son fonds, elle lui dit : « Ne pourriez-vous en inventer une? — Mais alors, princesse, elle ne sera pas vraie. — Qu'importe! répliqua-t-elle avec une vivacité de repartie qu'on remarquait souvent en elle; il y en a très peu de vraies; c'est pour cela qu'on les appelle *des histoires*. »

Cette finesse lui inspirait souvent de jolis mots; un après-midi, Georges IV l'ayant prise par la main et amenée au salon, lui dit : « Victoria, la musique militaire est dans la pièce à côté; que voulez-vous qu'elle vous joue? — Oh! mon oncle, *God save the king!* s'il vous plaît! »

Son jeune tact s'aperçut très vite que, si elle avait une faveur à demander, elle réussissait plus facilement en parlant à la duchesse de Kent dans sa langue maternelle, et, quoique l'allemand lui fût assez longtemps moins familier que l'anglais ou le français, elle ne manquait jamais de présenter sa requête dans l'idiome préféré.

Dès le début, la simplicité, la régularité, le calme, furent les principes sur lesquels la duchesse de Kent basa l'éducation de sa fille.

Elle-même donnait l'exemple. Elle exigeait que sa maison fût debout de bonne heure, et s'il arrivait que la femme de chambre de la petite princesse fût absente, elle la remplaçait et habillait l'enfant, qu'elle confiait le moins possible aux serviteurs.

Le déjeuner avait lieu à huit heures du matin dans l'été, un peu plus tard l'hiver. La duchesse avait eu de son premier mariage avec le prince de Leiningen, une fille qui pouvait déjà lui tenir un peu compagnie. Pour la princesse Victoria, du lait, du pain et des fruits étaient servis sur une petite table, à côté de sa mère. Après le déjeuner, elle sortait à pied ou en voiture pendant une heure. De dix heures à midi, la duchesse lui enseignait les langues étrangères; ensuite elle jouait à sa guise jusqu'à deux heures; alors elle dînait fort simplement pendant le *lunch* des grandes personnes, puis venaient d'autres leçons, une autre promenade, le souper, toujours sous le regard maternel, une partie de jeu avec la nourrice, « la chère, chère Boppy », et à neuf heures, le coucher dans le petit lit placé près de celui de la duchesse.

On voit que la sollicitude ne se relâchait pas un instant.

Parfois, l'été, on prenait le déjeuner et le repas du soir sous les grands arbres, et les promeneurs des jardins de Kensington assistaient de loin à de gracieuses réunions de famille. L'enfant courait librement, et si elle s'approchait des barrières grillées du parc, donnait volontiers sa petite main à baiser à qui l'en priait. Souvent elle parcourait les allées dans une petite voiture attelée d'un âne enrubanné de bleu et n'était avare ni de ses sourires ni de ses « bonjour, comment vous portez-vous? » Il n'en faut pas plus pour fonder une popularité. Avec son teint éblouissant, ses grands yeux bleus expressifs et doux dont on admire encore la limpidité, ses cheveux blonds et soyeux, sa belle santé, sa bonne humeur souriante, la petite princesse possédait tout le charme qui séduit dans l'enfant, et sa parfaite simplicité y ajoutait encore. Droite et loyale, elle ne cherchait jamais à cacher une faute. Un matin, la duchesse de Kent demanda à la baronne Lehzen, l'excellente institutrice dont la reine resta l'amie, si elle était satisfaite de son élève; celle-ci n'avait pas été très sage ce matin-là, et Mme Lehzen répondit

qu'elle s'était montrée un peu rebelle *une fois*. Alors l'enfant lui touchant le bras, dit doucement : « Non, Lehzen, *deux* fois; ne vous rappelez-vous pas? »

L'amour de la vérité, l'abnégation, l'obéissance absolue à la voix du devoir, le sacrifice de soi et de ses préférences, toutes les vertus dont la reine a fait preuve durant sa vie et qu'on peut lui reconnaître sans flatterie, ont été dues, non seulement à son bon naturel, mais aussi à la tutelle vigilante, dévouée, infatigable de la mère qui ne craignit pas de lui montrer la vie telle qu'elle devait être pour elle, avec ses exigences et ses responsabilités écrasantes.

Il fallait que tout fût fait sérieusement, car la vie serait plus sérieuse pour elle que pour toute autre. La duchesse de Kent ne permettait pas, par exemple, que la fillette laissât une chose inachevée pour en commencer une nouvelle. Un témoin oculaire raconte que jouant un jour à « faire les foins », la princesse jeta son râteau et voulut courir à un autre amusement; sa mère la rappela et ne lui permit de s'éloigner que lorsqu'elle eut terminé sa meule!

C'était une éducation sévère, et puis l'enfant se sentait seule; elle aurait bien voulu parfois avoir des compagnes de son âge, mais la duchesse craignait d'encourager des intimités qui, par la suite, auraient pu avoir des inconvénients. Une seule fois par semaine, la fille du docteur Conroy, le médecin et le conseiller intime de la duchesse, était admise à jouer avec la princesse. Aussi fût-ce grande fête pour celle-ci certain jour où sa mère lui amena une petite fille de cinq ans nommée, ou plutôt surnommée Lyra, qui jouait prodigieusement de la harpe. La princesse avait à peine le même âge, mais déjà elle adorait la musique. Elle s'absorba si profondément dans son admiration de la petite harpiste, que sa mère crut pouvoir quitter la chambre pendant quelques instants. Quand elle revint, la harpe avait été mise de côté, les deux fillettes, assises sur le tapis, jouaient ensemble avec une joie indicible, entourées des nombreux jouets de la princesse Victoria, qui faisait un choix des plus jolis pour les offrir à sa nouvelle amie! On n'eut pas le courage de gâter cette félicité par des reproches.

Un détail donnera quelque idée du sérieux que l'on apportait en toute chose dans cette éducation exceptionnelle. Jusqu'à l'âge de quatorze ans, la princesse aima beaucoup les poupées; elle les aurait aimées plus longtemps si on le lui eût permis. Elles exerçaient son imagination et ses doigts; peut-être remplaçaient-elles, jusqu'à un certain point, les jeunes compagnes qui lui manquaient. Au retour du théâtre, où on la conduisait quelquefois, elle s'amusait à reproduire les personnages qu'elle avait vus sur la scène,

elle se créait une cour de sujets lilliputiens et, avec l'esprit d'ordre et de suite qui l'a toujours caractérisée, elle les classait et leur consacrait des archives enfantines qui témoignent du soin avec lequel leur royale maîtresse assurait leur conservation dans l'avenir.

La baronne Lehzen eut l'heureuse idée de faire servir ces marionnettes à l'instruction de son élève en ce qui touchait les cérémonies de la cour : présentations, réceptions, levers, etc. Les poupées étaient habillées selon l'étiquette, avec manteaux de cour, barbes de dentelle et plumes dans les cheveux. Sur une longue planche, étaient plantées des chevilles qui s'adaptaient à des trous préparés dans les pieds des minuscules mannequins et, sur cette scène primitive, avaient lieu les cérémonies en question; la future impératrice-reine apprenait ainsi, presque inconsciemment, à jouer son rôle sur un théâtre bien différent.

Ce que ce rôle devait être, la princesse Victoria ne l'apprit qu'à l'âge de douze ans. Jusque-là, sa mère ne permit pas qu'elle fût troublée par des idées de grandeur et d'orgueil.

Elle n'avait que neuf ans lorsque Walter Scott fut un jour invité à dîner chez la duchesse de Kent. Le soir, il insérait dans son Journal les lignes suivantes : « Présenté à la princesse Victoria. Cette petite *lady* est élevée avec beaucoup de soin et si étroitement surveillée, qu'aucune suivante empressée n'a le loisir de lui murmurer : « Vous êtes l'héritière de la couronne d'Angleterre. » Je soupçonne pourtant que si nous pouvions disséquer le petit cœur, nous découvririons qu'un oiseau des airs lui a porté la nouvelle. » Walter Scott se trompait; trois ans devaient encore s'écouler avant que la princesse ne fût instruite de sa vraie situation.

La reine elle-même a mis sous les yeux de ses sujets une lettre de la baronne Lehzen, qui raconte ce qui se passa.

« Je demande à Votre Majesté la permission de citer quelques paroles remarquables prononcées par Votre Majesté lorsqu'elle n'avait que douze ans, pendant la discussion du bill de régence. Je dis alors à la duchesse de Kent que, à partir de ce moment, Votre Majesté devrait connaître sa position par rapport à la succession. Son Altesse Royale fut de mon avis, et je mis la table généalogique dans le livre d'histoire. Quand le docteur Davys fut parti, la princesse Victoria ouvrit le livre de nouveau et, voyant le papier ajouté, dit : « Je n'ai pas encore vu ceci. — On n'avait pas « jugé nécessaire que vous le vissiez, princesse, répondis-je. — Je « m'aperçois que je suis plus près du trône que je ne pensais, « ajouta la princesse, après l'avoir examiné. — Il est vrai, Madame, » lui dis-je. Après quelques instants, la princesse reprit :

« Bien des enfants se vanteraient, mais ce serait parce qu'ils ne

connaîtraient pas la difficulté. Il y a beaucoup de splendeur, mais encore plus de responsabilité. La princesse avait levé l'index de sa main droite en parlant. Elle me donna sa petite main en ajoutant : « Je serai bonne (*I will be good!*) Je comprends mainte-« nant pourquoi vous m'avez tant pressée d'apprendre, même le « latin. Mes tantes Augusta et Mary ne l'ont jamais appris; mais « vous m'avez dit que le latin était la base de la grammaire « anglaise et la source de toutes les expressions élégantes, et je « l'ai appris comme vous le désiriez, mais je comprends mieux « toute chose maintenant. » Et, de nouveau, la princesse me donna sa main en répétant : « Je serai bonne! »

Or ces quatre mots ont en anglais une signification beaucoup plus étendue que celle de la traduction littérale; ils signifient : « Je serai sage, je ferai tout mon devoir, tout autant que je serai bonne. » La reine a noblement tenu parole.

On sait par Sa Majesté qu'elle pleura beaucoup après avoir fait cette découverte, et l'on peut dire qu'à partir de ce moment commença une ère nouvelle dans sa jeune existence; ses études durent être établies sur une base plus large et plus profonde. Elle parlait déjà couramment, outre l'anglais, le français, l'allemand et l'italien; elle lisait facilement Virgile, elle apprenait le grec et les mathématiques. Elle se mit à étudier la constitution britannique avec M. Amos, dont la science spéciale en la matière était bien connue. Par la suite, jugeant que l'impératrice des Indes devait comprendre la langue de son lointain empire, la reine apprit l'hindoustani avec son « munshi » (professeur) Hafiz Abdul Harim, qui, depuis, a toujours fait partie de sa maison. C'est un beau costume de plus dans l'escorte où figurent plusieurs de ses chers Ecossais. Les arts d'agrément n'étaient pas négligés non plus; la princesse étudiait la musique avec Sale, le chant avec Lablache, le dessin et la peinture avec Westall, qui disait : « Si la princesse ne devait pas être reine, elle serait la première dame-artiste de notre époque. » Il était si heureux de l'avoir pour élève, qu'il ne voulut jamais accepter d'honoraires, et la reine dut reconnaître ses services par des bienfaits pour une sœur qui en avait besoin. Plus tard, elle dit à son vieux professeur que son crayon était pour elle une source de grandes jouissances, que lorsqu'elle se sentait fatiguée par des devoirs plus sévères, elle trouvait toujours du soulagement pour son esprit à passer une heure en dessinant.

On sait que partout où elle va, la reine emporte un album dans lequel elle esquisse tous les sites et les objets qui la frappent; c'est en quelque sorte l'*illustration* de son journal quotidien. Quels documents précieux pour l'histoire, si jamais on peut y avoir accès!

Naturellement, la reine n'a pu, de son vivant, donner dans ses « feuilles détachées » que des aperçus familiers de sa vie intime; elle a dû éviter tout ce qui touchait à la politique et aux personnages mêlés aux événements et aux questions d'intérêt public, mais il est impossible que ces feuilles écrites au jour le jour ne contiennent pas des appréciations, des impressions, et peut-être des révélations du plus haut intérêt.

La reine est une excellente et savante musicienne; Mendelssohn en a témoigné dans ses lettres à sa famille. Lorsqu'il vint à Londres, en 1842, et fut invité au palais de Buckingham, « la seule maison anglaise vraiment agréable et tout à fait confortable », disait-il en plaisantant, et où l'on se sent réellement à son aise, il fut très agréablement surpris de trouver dans la reine et plus encore dans le prince Albert des musiciens de premier ordre : « Je me disais à moi-même, écrivait-il à sa mère, ne faisons pas trop de compliments, mais je m'aperçus vite que je pouvais les faire en toute conscience. » La première rencontre fut charmante de simplicité; quand la reine entra dans la pièce où le prince Albert et le grand compositeur essayaient ensemble le nouvel orgue, elle s'écria :

— Bonté du ciel! quel désordre!

La fenêtre était ouverte et le vent avait jonché le parquet et les meubles de feuillets de musique, et tous trois, la reine la première, de se mettre à genoux par terre pour les ramasser; ensuite, Mendelssohn pria la souveraine de vouloir bien lui chanter quelque chose, elle le fit de très bonne grâce; « Seulement, dit-elle, il faut enlever le perroquet, sinon il criera plus fort que je ne chanterai ». Et le prince, aidé de son hôte, emporta la grande cage dans une pièce voisine. Alors la reine chanta, de sa belle voix de mezzo-soprano pleine et flexible, quelques-uns des *lieder* de Mendelssohn, et dit à la fin, comme il la remerçiait : « Oh! si seulement je n'avais pas eu si peur! J'ai ordinairement la respiration si longue! » C'était justement une des qualités que le compositeur avait admirées, mais la reine n'était pas contente d'elle-même.

Cette parfaite simplicité, qui n'est jamais exempte de dignité, a toujours été un des grands charmes de la reine Victoria.

A l'époque où elle fut instruite de la destinée qui l'attendait, un nouvel élément fut introduit dans son éducation. La duchesse douairière de Northumberland fut chargée de l'instruire de tout ce qu'exigeaient l'étiquette de cour et les cérémonies d'Etat; la suite prouva qu'elle s'était admirablement acquittée de sa mission, mais, par un hasard amusant, elle fut la première personne qui fit enfreindre à son élève les terribles règles de la fo-o-orme. Il avait

été décidé, après l'avènement de la reine, qu'elle devait recevoir tout le monde assise, à de rares exceptions près. Mais elle aimait beaucoup la duchesse de Northumberland, et la première fois que celle-ci fut annoncée, la jeune reine, envoyant promener l'étiquette, courut à son ancienne gouvernante, lui jeta les bras autour du cou, et l'embrassa de tout son cœur, avec l'effusion de sa nature primesautière, facilement émue et ennemie de la contrainte.

Nous n'avons pas besoin de dire quel soin fut apporté à l'instruction religieuse de la princesse; aussitôt qu'elle put comprendre la Bible, on la lui lut chaque jour. On dut renoncer à la faire assister aux offices dans l'église paroissiale, à cause des distractions qu'elle y causait et qui la troublaient. Le révérend M. Davys prêchait le dimanche devant elle dans la chapelle du palais et, après l'office, elle devait rendre compte du sermon. Un dimanche, M. Davys avait pris pour texte : « L'homme récolte ce qu'il a semé. » Son élève lui demanda si vraiment l'homme ne récoltait que ce qu'il avait semé? « Il peut récolter autre chose, répondit-il, s'il permet à *quelqu'un* de semer de l'ivraie parmi son bon grain. — Ah! je sais qui est ce *quelqu'un*, et j'aurai soin de le tenir à longueur de bras. — Seulement de bras, Votre Altesse? — Oh! si je le tiens bien là, il ne me fera pas grand mal, je pense? »

Le 30 août 1835, la princesse fut confirmée dans la chapelle royale de Saint-James, par l'archevêque de Canterbury; le discours du prélat sur les devoirs et les responsabilités à venir de la future reine, sur la nécessité de chercher un aide et un refuge auprès du Roi des rois, émut tellement la princesse, que, peu à peu, elle perdit son empire sur elle-même et enfin se jeta tout en pleurs dans les bras de sa mère.

Il peut être opportun, puisque nous parlons de l'enseignement religieux, de répondre ici à certains bruits répandus depuis quelque temps avec une insistance peu flatteuse pour l'idée qu'on se fait en France d'une situation qui devrait être mieux connue.

Sous prétexte que la reine Victoria vient, depuis un certain nombre d'années, chercher un regain de santé dans des pays méridionaux et *catholiques*, à l'époque des fêtes de Pâques, des imaginations ardentes et pieuses en ont conclu que la souveraine, clandestinement convertie au catholicisme, quittait son royaume protestant pour venir faire ses pâques dans une contrée fidèle à la foi romaine.

Les paris sur la question seraient ouverts plus nettement cette année que les années précédentes, et la population *de Londres* en serait émue.

On le serait à moins! Que si l'on demande à ces gens si bien

informés comment un fait de cette importance a pu se passer incognito, ils ne s'embarrassent pas pour si peu ! La reine Victoria se dédoublerait; sa conversion ne concernerait que la grande dame qui séjourne dans les Alpes-Maritimes, sous le nom de comtesse de Balmoral, et nullement la reine de la Grande-Bretagne, impératrice des Indes, qui resterait officiellement attachée à la religion réformée! Quelle idée singulière il faut avoir de la loyauté de la reine et de la dignité de l'Église catholique, pour admettre la possibilité d'une pareille comédie.

Qu'on nous permette d'établir les faits dans leur vérité et leur simplicité, bien entendu sans arrière-pensée de controverse. Il y a une constitution en Angleterre, une constitution très ancienne, sacrée aux yeux de la nation, à laquelle la reine a juré fidélité, et qu'elle ne pourrait pas violer sans perdre son trône dans les vingt-quatre heures.

Deux fois, lors de son avènement, la reine Victoria prêta serment à la constitution, environnée de toute la pompe, de toute la solennité des usages séculaires que le peuple anglais n'a pas encore jugé nécessaire de vouer au ridicule et au mépris.

La première fois, la jeune reine ouvrait son Parlement, le 29 novembre 1837.

Du haut de son trône, dans l'admirable Chambre des lords que l'on connaît, revêtue du manteau royal, couronne en tête et sceptre en main, la reine répéta, de cette voix limpide et sonore qu'on a si souvent admirée depuis, le serment que lisait, et avec détails, le lord-chancelier.

Elle jura, entre autres choses, qu'elle répudiait la foi de l'Église catholique romaine. « En présence de Dieu, dit-elle, j'affirme que je fais cette déclaration en toutes ses parties, dans le sens simple et habituel des mots qu'on m'a lus, tels qu'ils sont communément compris par les protestants anglais, sans aucun subterfuge, sans équivoque ni restriction mentale d'aucune sorte et sans aucune dispense à moi accordée préalablement pour ce faire, par le Pape ou toute autre autorité ou personne, et sans avoir la pensée que je puisse être relevée, en tout ou en partie, de cette déclaration faite devant Dieu et les hommes, lors même que le Pape ou toute autre personne ou puissance quelconque l'annulerait et la déclarerait nulle et vide. »

La seconde fois, c'était le 28 juin 1838, le jour du couronnement.

La scène était plus imposante encore. La reine, acclamée avec une sorte de délire par son peuple, venait d'entrer dans la basilique de Westminster. Non seulement tout ce que son royaume comptait de grand et d'illustre lui faisait cortège, mais le monde entier avait,

par ses représentants officiels, les yeux fixés sur elle. Au pied des autels, près du trône d'Édouard le Confesseur, la souveraine répéta son serment.

Quand l'archevêque de Canterbury lui eut demandé :

« Voulez-vous de tout votre pouvoir conserver inviolable la religion protestante établie par la loi? », elle répondit clairement, fermement : « Je le veux! Les choses que j'ai promis de faire et de conserver, je les ferai et les conserverai. Que Dieu m'assiste! » Et elle baisa les saintes Écritures, puis elle signa son pacte avec la nation.

Et c'est ce pacte que certaines gens s'imaginent pouvoir être escamoté impunément! S'il l'était en effet, ce n'est pas la population de Londres seule qui serait émue. Ce serait la Grande-Bretagne tout entière qui s'insurgerait, à l'exception, naturellement, de la minorité catholique, considérable sans doute, mais minorité néanmoins. Ne sait-on pas que, chez nos voisins d'outre-Manche, le souverain n'a même pas le droit de s'allier en mariage à une personne qui ne soit pas de la religion réformée? Si la conscience de la reine Victoria exigeait d'elle un changement de croyance religieuse, elle n'aurait qu'un parti à prendre : prier le prince de Galles de monter sur le trône à sa place, avec l'assentiment de la nation, et rentrer elle-même dans la vie privée.

Revenons maintenant à notre jeune princesse. Nous avons dit qu'elle allait rarement à la cour. On ne la vit, avant son avènement, que deux ou trois fois au « lever » royal et plus souvent au théâtre. En 1835, elle assista aux courses d'Ascot avec la famille royale. Elle rayonnait de fraîcheur et de joie dans sa toilette de satin rose. C'était vraiment une *Fleur de mai*, comme l'avait surnommée sa grand'mère de Saxe-Cobourg-Gotha. Elle portait ses beaux cheveux blonds en bandeaux nattés *à la Clotilde*, comme les reines de la dynastie des Plantagenets, coiffure qui encadrait admirablement les contours encore un peu enfantins de son visage. Un voyageur américain, M. N. P. Willis, écrivait à ce propos : « Dans un intervalle des courses, je m'approchai de la tribune royale et vis très distinctement la jeune princesse Victoria. Elle est beaucoup mieux que ses portraits et, pour l'héritière d'une telle couronne, inutilement jolie et intéressante. » Et il ajoutait ces lignes qui font sourire aujourd'hui : « Elle sera vendue, la pauvre enfant, marchandée par les grands négociants en cœurs royaux, dont les beaux calculs ne la consoleront pas, s'il lui arrive d'avoir une préférence personnelle! » Espérons que le tant regretté prince Albert a eu connaissance de cette effusion.

A l'époque dont il est question, la princesse était déjà populaire;

on l'acclamait partout où elle se montrait; on la disait bonne, pleine de considération pour les sentiments d'autrui; on racontait sur son compte une foule de jolies histoires, celle-ci entre autres, qui est caractéristique à plus d'un point de vue.

La jeune Altesse aimait à courir les magasins incognito. Entrée un jour chez un bijoutier, elle dut attendre qu'il eût servi une jeune fille occupée à chercher une chaîne d'or. Le choix fait, la cliente demanda le prix, et son visage s'attrista quand on le lui dit : « C'est trop cher pour moi, répondit-elle; montrez-m'en de meilleur marché. » Lorsqu'elle fut partie, la princesse demanda au bijoutier s'il la connaissait et savait où elle demeurait; il répondit affirmativement. « Eh bien! reprit Son Altesse Royale, envoyez-lui la chaîne qu'elle préfère et dites-lui que la princesse Victoria la prie de l'accepter en témoignage d'approbation pour la force morale dont elle a fait preuve en résistant à la tentation d'acheter un objet au-dessus de ses moyens. »

Pour une princesse de seize à dix-sept ans, c'était assez extraordinaire. Mais l'héritière du trône pouvait apprécier le courage moral qu'il y avait à dire : Je n'ai pas le moyen d'acheter ceci ou cela. Elle avait plus d'une fois passé par cette épreuve.

Pendant plusieurs années, la duchesse de Kent n'avait eu qu'un revenu fort peu en rapport avec sa situation, et souvent elle aurait été très embarrassée, si son frère Léopold ne l'avait aidée. L'économie était donc à l'ordre du jour dans sa maison. La princesse avait une *pension* qu'il ne lui était pas permis de dépasser, si bien qu'en 1837, l'année même de son avènement, elle dut un jour se priver d'acheter, à une vente de charité, une boîte marquée *trois francs*, parce qu'elle avait dépensé tout son argent de poche en cadeaux pour des amies et des parents. Au dernier moment, elle se rappela un cousin pour qui elle n'avait rien pris et désira la petite boîte. Naturellement, on voulait la lui envoyer avec le reste. « Non, dit la gouvernante, la princesse ne peut pas faire de dettes et elle n'a plus d'argent. » Il fut convenu qu'au *terme* prochain elle la ferait prendre, mais elle vint elle-même la chercher, montée sur son âne favori. On sait que Sa Majesté, qui aime beaucoup les animaux, a conservé un faible pour Martin aux longues oreilles.

Il ne faut donc pas s'étonner si le bon ordre et une sage économie ont été introduits par la reine dans l'administration de sa maison. Elle y trouva un désordre effrayant, une dilapidation universelle des deniers de la couronne, une foule de charges inutiles et absurdes, et avec l'aide du prince Albert, elle réforma; naturellement on cria, et cependant les réformes assez lentes ne purent être aussi complètes qu'on l'aurait souhaité. C'est tout

récemment qu'a été supprimée la charge héréditaire de fauconnier, laquelle grevait la liste civile de 30 000 francs par an, quoiqu'on n'eût pas dressé un faucon depuis un temps immémorial.

Il a été impossible de centraliser suffisamment *les pouvoirs* et les responsabilités; trop d'intérêts, *même politiques*, étaient en jeu. C'est ainsi qu'aujourd'hui encore, le lord Steward (surintendant du palais) fait préparer les feux, mais que le grand chambellan peut seul les faire allumer; qu'un employé, payé 1500 francs, prépare les bougies et qu'il en faut deux autres, à 2500 francs l'un, pour les allumer, ainsi que les lampes...

Mais tout cela et bien d'autres abus ne sont rien, comparés aux choses d'antan.

La reine prouva la délicatesse de ses sentiments en matière d'argent aussitôt qu'elle monta sur le trône. « Je veux payer immédiatement ce qui reste des dettes de mon père, dit-elle à lord Melbourne. *Il le faut;* je considère cela comme un devoir sacré. » Le premier ministre disait que le sérieux intense et la droiture de cette fille dévouée en parlant de son père lui avaient fait venir les larmes aux yeux.

Peu après, la duchesse de Kent trouva sous sa serviette, en se mettant à table, une grande enveloppe qui contenait les quittances de toutes ses dettes personnelles.

Le Parlement s'était enfin décidé à voter une pension annuelle de 250 000 francs pour l'entretien et l'éducation de l'héritière présomptive, mais on a pu voir, par l'anecdote précédente, qu'elle en avait joui dans des limites fort restreintes. Quand elle atteignit sa majorité légale, c'est-à-dire sa dix-huitième année, le roi Guillaume IV offrit de doubler sa pension sur sa bourse privée, si elle consentait à lui laisser nommer les officiers de sa maison. Elle refusa; son esprit fier et indépendant ne put se résigner à recevoir l'argent à cette condition.

Telle était la princesse qui, le 20 juin 1837, devenait reine d'Angleterre.

II

LA REINE

Dès la première heure de son règne, la reine Victoria causa autour d'elle un profond étonnement, on pourrait presque dire de la stupeur, si cette impression n'eût été mêlée d'un grand charme. « Jamais, dit Greville, rien ne ressembla à cette première impression et au chœur de louanges et d'admiration qui s'éleva de tous côtés. Elle s'acquitta des cérémonies du début avec un calme

profond, un complet empire sur elle-même et en même temps avec une modestie gracieuse tout à fait séduisante. » Quelle admirable préparation elle avait dû subir! Combien elle avait dû réfléchir aux moindres détails du rôle si difficile qu'elle aurait à jouer! Cependant il y eut plus que cela. « Il est, dit le froid sir Robert Peel, des choses que l'art ne peut imiter et que les leçons n'enseignent pas; ces choses, la reine nous les a montrées. » Et le duc de Wellington ajoutait : « Je n'aurais rien souhaité de mieux s'il se fût agi de ma fille. » Il y avait, en effet, chez tous ces vétérans, hommes de guerre et hommes d'État, un sentiment pour ainsi dire paternel envers cette enfant de dix-huit ans qui paraissait à peine son âge, et qui, selon l'expression de Carlyle, « à cet âge où l'on permettrait à peine à une jeune fille ordinaire de se choisir un chapeau, était appelée à assumer des responsabilités devant lesquelles un archange reculerait ».

Si nous rappelons ici des circonstances peut-être déjà connues, c'est que toutes elles révèlent des traits de caractère intéressants, et que c'est précisément le caractère, la nature morale de la reine Victoria que nous cherchons à définir, sans vouloir raconter son histoire.

Le roi Guillaume IV était mort dans la nuit. Le 20 juin, à cinq heures du matin, l'archevêque de Canterbury et le grand chambellan, lord Conyngham, réveillaient à grand bruit le palais de Kensington et demandaient à voir la princesse. On leur répondit qu'elle dormait profondément et que, vu l'heure insolite, on hésitait à l'éveiller. Ils alléguèrent la nécessité d'État, et bientôt la jeune reine, voulant pratiquer dès le début « la politesse des rois », parut devant les grands dignitaires, en peignoir du matin, les pieds nus dans ses pantoufles et les cheveux épars sur ses épaules, les yeux encore lourds de sommeil, mais humides de larmes, car, nous l'avons dit, elle avait aimé sincèrement le roi son oncle. A part cela, elle se montrait maîtresse d'elle-même. En apprenant qu'elle était reine, elle se tourna vers l'archevêque et lui dit : « Je vous demande de prier pour moi », ce qu'il fit aussitôt pendant que la princesse s'agenouillait. A partir de ce moment, son tact ne s'égara pas une seule fois. Son premier acte fut d'écrire une lettre de condoléance à la reine Adélaïde. Comme elle l'adressait à « Sa Majesté la reine », quelqu'un lui fit observer qu'elle devait ajouter le mot *douairière*. « Je le sais, répondit-elle, mais je ne veux pas être la première à lui faire sentir le changement survenu dans sa position. »

Le premier conseil privé eut lieu à onze heures. Lord Melbourne, président du conseil et premier ministre, demanda à la reine si elle

voulait entrer accompagnée des grands officiers de la couronne : « J'entrerai seule », dit-elle; et en effet, elle parut seule, simplement vêtue de deuil, salua et prit place sur le trône improvisé qu'on avait placé pour elle au haut bout de la table. Puis aussitôt elle lut, de sa voix d'or, sa déclaration au conseil.

Pour éviter une accusation d'exagération ou de flatterie, nous rapporterons ici ce que la grande tragédienne Fanny Kemble, qui s'y connaissait, écrivait au sujet de cette voix, après le couronnement auquel elle avait assisté. « C'était exquis, dit-elle. Je n'ai jamais rien entendu de plus doucement musical que ces mots : « Mylords et Messieurs », qui rompirent le silence de l'illustre assemblée. La prononciation était aussi parfaite que l'intonation était mélodieuse, et je crois impossible d'entendre un débit plus excellent que celui de « l'anglais de la reine » par la reine d'Angleterre. »

Après sa lecture, la reine prêta et signa différents serments. Lorsqu'elle en vint à celui concernant l'Eglise d'Ecosse, un petit incident fit sortir de sa cachette le naturel un peu autoritaire de la souveraine d'une heure. On s'était servi, dans l'acte du Parlement qu'elle lisait, du vieux mot *intituled* (intitulé). Sa Majesté le lut tel qu'elle le voyait : « *Entitled*, plaise à Votre Majesté », lui murmura lord Melbourne. Alors elle se redressa, lui lança un regard vif et indigné, et répéta d'une voix plus haute : *Intituled!*

En revanche, elle se montra charmante, lorsque tous les conseillers vinrent ployer le genou devant elle et baiser sa belle main; un peu étonnée de leur nombre, elle ne montra, du reste, aucun trouble. « Lorsqu'elle vit ses oncles, le duc de Cumberland et le duc de Sussex, deux vieillards, venir à elle pour lui rendre hommage et lui jurer fidélité, elle rougit jusqu'à la racine des cheveux, dit Greville, et ce fut le seul signe d'émotion qui parut. Toute gracieuse, elle les embrassa et alla même au-devant du duc de Sussex, dont les infirmités gênaient la marche. »

Une heure après, eut lieu un second conseil, celui des ministres, que la reine présida, comme si elle n'avait fait autre chose de sa vie. Néanmoins, tout ce calme apparent n'était que le résultat d'un grand effort de volonté. Pâle et fatiguée, la reine se retira chez sa mère, après le second conseil et, là, elle eut une violente crise de larmes. Lorsqu'elle fut calmée, elle dit à la duchesse de Kent : « J'ai peine à croire que je suis reine d'Angleterre; je suppose que c'est vrai pourtant et que je m'y habituerai. » Puis elle ajouta, moitié enjouée, moitié sérieuse : « Puisqu'il en est ainsi et que votre petite fille est la souveraine de ce grand royaume, c'est sur vous que je veux faire ma première expérience royale : Votre reine vous

ordonne, chère maman, de la laisser tout à fait seule pendant deux heures. »

Quelles pensées durent se presser dans ce jeune esprit si prématurément mûri, pendant ces premiers moments de méditation solitaire ! Il faut croire que la reine y trouva un soulagement, y puisa de nouvelles forces, car, depuis, elle n'a presque jamais laissé passer un jour sans se recueillir dans la solitude de son appartement privé, pendant un temps plus ou moins long.

Le lendemain de cette grande journée, la reine fut proclamée publiquement à Londres; lorsqu'elle parut au balcon du palais de Saint-James, si jeune, si pâle sous ses vêtements de deuil, si faible en apparence pour le lourd fardeau qu'elle allait porter, mais si confiante et si digne, il y eut une si formidable explosion d'enthousiasme, qu'elle dut s'appuyer sur sa mère et pleura devant tous.

Ces larmes, chantées en beaux vers par Elisabeth Barrett Browning, scellaient l'union entre la souveraine et son peuple.

Si la reine Victoria n'a pas échappé, pendant la seconde moitié de sa vie, aux dures épreuves de notre pauvre humanité, elle a eu, dans la première période de cette vie, une succession de bonheurs et de chances vraiment exceptionnels. On a vu combien lui avait été utile la direction donnée à son éducation par sa mère; au moment où elle était appelée à remplir une tache écrasante, elle eut la bonne fortune de trouver, pour la diriger au milieu des écueils et les lui faire éviter, un ministre à la fois homme d'Etat capable, expérimenté, ferme et homme du monde plein de tact et de charme, qui se dévoua corps et âme, lui sacrifia toutes ses habitudes, tous ses goûts, à un âge où ce genre de sacrifice est aussi pénible que difficile, et se résigna à aliéner complètement sa liberté pour donner la plus grande partie de ses journées à sa royale élève, qui bientôt ne sut plus se passer de lui. Lord Melbourne fut, pendant quatre ans, un père et un ami autant qu'un ministre pour la jeune reine, et l'on peut dire qu'il en mourut, car lorsque, par le mariage de Sa Majesté et le changement de ministère, il dut s'éloigner, reprendre à son foyer solitaire ses anciennes habitudes en dehors de tout ce qui était devenu sa véritable existence, la réaction fut trop forte, et malgré les efforts de la reine et du prince Albert, malgré les siens même, cet homme, naturellement si insouciant et si gai, se laissa envelopper par la mélancolie de la désespérance.

« Avec quelle sincérité, je déplore la perte de celui qui fut pour moi le meilleur, le plus désintéressé, le plus vraiment attaché des amis, et pendant les deux premières annees et demie de mon règne, presque le seul ami que j'eusse ! » Ces lignes, écrites par la reine

dans son Journal étaient bien dues à celui qui les lui inspirait.

Sa tâche ne fut pas toujours facile. Si la lutte fréquente, surtout au début, que la souveraine eut à subir entre sa volonté naturellement vigoureuse et les exigences de la constitution lui fut souvent pénible, son premier ministre devait inévitablement en ressentir le contre-coup. Elle n'entendait pas qu'on la traitât en enfant, et lord Melbourne dit plus tard qu'il aimerait mieux avoir à conduire dix rois qu'une seule reine. A lui comme à tout le monde, elle répondit souvent, lorsqu'il lui demandait de prendre une décision sur quelque question difficile : « J'y réfléchirai! »

Un jour, très peu de temps après l'avènement de la reine, lord Melbourne lui dit qu'elle pouvait signer sans scrupule et sans examen certain document qui n'avait pas grande importance. Sa Majesté répondit : « Mais il est de grande importance pour moi de signer ou de ne pas signer un document dont je peux ne pas être absolument satisfaite. » Une autre fois, lorsque le ministre insistait sur l'*opportunité* d'une mesure à prendre, la reine lui répondit : « Mylord, on m'a appris à distinguer entre ce qui est bien et ce qui est mal, mais *opportunité* est un mot que je ne veux ni entendre ni comprendre! » Nous soumettons cette réponse aux méditations de nos politiciens.

Pour satisfaire aux exigences de sa conscience, la reine a dû s'astreindre à un travail énorme. L'empereur Napoléon III, à qui l'on facilitait autant que possible la besogne, fut confondu lorsqu'il apprit du prince Albert tout ce que faisait sa « sœur d'Angleterre ». Lord Palmerston disait, en 1848, que 28 000 dépêches avaient été soumises à la reine et examinées par elle pendant cette année-là. Un jour que lord Melbourne s'excusait de présenter à Sa Majesté tant de documents ennuyeux qui nécessitaient un travail si suivi : « Mylord, lui répondit-elle, ce n'est qu'un changement d'occupation; je n'ai pas eu une vie de paresse, et il n'y a pas longtemps, vous le savez, que j'ai mis de côté mes leçons quotidiennes. »

Dans le Journal auquel nous avons fait allusion, la reine insérait tout ce qui attirait son attention, avec ses commentaires sur choses et gens. Après tout important débat, elle voyait les journaux et en faisait le précis. Aujourd'hui la dame de la chambre de service est chargée de ce travail. Que de documents précieux pour les historiens!

On remarquait avec admiration que la jeune souveraine ne perdait jamais un instant. Même pendant qu'on la coiffait, une de ses dames lui faisait la lecture, et elle fermait les yeux pour les reposer du long travail du matin. Naturellement tant de labeur exigeait

beaucoup d'exactitude et, sous ce rapport, Sa Majesté n'a jamais entendu raillerie. On raconte que, dans les premiers temps de son règne, une de ses demoiselles d'honneur, l'ayant déjà fait attendre deux fois à l'heure de la sortie, trouva, en une troisième occasion, la reine sa montre à la main. Ce reproche silencieux la fit rougir et elle balbutia : « Je crains d'avoir retenu Sa Majesté. — Oui, lui fut-il répondu, pendant dix grandes minutes. » Les mains de la coupable se mirent à trembler si fort, qu'elle ne put mettre son châle convenablement; alors la reine le lui posa elle-même sur les épaules, en lui disant avec bonté : « Avec le temps, nous nous perfectionnerons toutes dans l'accomplissement de nos devoirs. »

Acceptant, dans l'esprit le plus sérieux, toutes les responsabilités de sa haute situation, la reine s'affranchit immédiatement de toute influence qui aurait pu gêner sa liberté d'action ou déplaire à l'opinion publique. Entre autres preuves à l'appui de ce fait, Greville a raconté une entrevue qui eut lieu entre la duchesse de Kent et la princesse de Lieven. « Il est évident, lui dit celle-ci, que la duchesse est accablée d'ennui et de désappointement. Sa fille lui témoigne de la bonté et des attentions, mais s'est rendue entièrement indépendante d'elle, et elle souffre de son insignifiance. La manière presque méprisante dont sir John Conroy a été éloigné, a dû être pour elle une amère mortification. Elle a dit à Mme de Lieven qu'il n'y avait plus d'avenir pour elle, qu'elle n'était plus rien. A tout ce que Mme de Lieven lui disait, elle ne répondait qu'en secouant la tête, avec un sourire triste qui faisait comprendre que la réalisation de ses désirs l'avait rendue absolument malheureuse! » A quoi pouvait donc s'attendre la duchesse de Kent? Tous ceux qui ont vécu à la cour d'Angleterre ont rendu témoignage du respect, de la tendresse dont l'entourait sa fille. Tant qu'elle vécut, jamais un jour ne se passa, lorsque la reine était dans son voisinage, sans qu'elle ne la vît le matin, ne sortît avec elle et ne l'eût près d'elle le soir. Sa douleur, lorsque mourut la duchesse, fut assez violente pour inquiéter le prince Albert, mais le pays ne demandait pas deux reines, et Sa Majesté était de l'avis du pays.

Elle trouvait peut-être bien parfois qu'elle ne l'était pas assez, selon son goût. Telle fut sans doute sa pensée lorsque, à la chute du ministère Melbourne, sir Robert Peel lui demanda, selon l'usage, de changer les dames chargées des grandes situations auprès de sa personne. Elle lui opposa un refus péremptoire, et en même temps écrivit à lord Melbourne une lettre que la reine Elisabeth aurait pu signer. « Ils voulaient, disait la lettre, me priver de mes dames. J'imagine que la prochaine fois ils prétendraient me

priver de mes habilleuses et de mes filles de chambre; ils voulaient me traiter en petite fille, mais je leur montrerai que je suis reine d'Angleterre. » Ainsi fit-elle pour cette fois seulement, et elle y gagna une impopularité momentanée. Mais, avec sa rectitude de jugement et sa bonne foi coutumières, elle reconnut, par la suite, que lord Melbourne, dans son désir de lui être agréable, l'avait entraînée dans une fâcheuse affaire, et que « beaucoup d'absurdités auraient pu être évitées ».

On doit à Greville le tableau graphique de la vie que menait la jeune reine, « cet amour de petite reine, s'écriait lady Granville, pendant ses séjours à Windsor ». Elle se levait à six heures et consacrait toute la matinée aux affaires. A deux heures, elle montait à cheval avec une suite qu'elle aimait être nombreuse, et courait par les grandes routes pendant deux heures, presque tout le temps au grand galop.

On pourrait croire, d'après l'anecdote suivante, que la royale amazone était assez fière de son talent d'équitation. Pendant les premiers mois de son règne, elle passa des troupes en revue à Windsor et les charma par sa belle tenue à cheval et par son vêtement à demi militaire. Lord Melbourne aurait préféré qu'elle passât la revue en voiture, mais elle voulut absolument monter à cheval et lui dit : « N'oubliez pas, Mylord! Pas de cheval, pas de revue! » Cette fois l'événement lui donna raison.

« Après sa course à cheval, continue Greville, la reine s'amuse à faire de la musique, du dessin, à chanter, à jouer et à *gaminer* avec les enfants, s'il y en a au château (elle les aime tant, qu'elle s'arrange toujours pour qu'il y en ait), ou à toute autre fantaisie. Un des petits effrontés plongea certain jour la cour dans la stupeur, en disant à Sa Majesté : « Je ne vous aime pas! — Et pourquoi ne « m'aimez-vous pas, mon petit? — Parce que vous êtes la reine « d'Angleterre et que vous avez tué la reine Marie! »

La reine rit de tout son cœur et expliqua l'anachronisme à l'enfant. Mais quelle étrange puissance de séduction a conservée ce nom de Marie Stuart! Et quel joli tableau que celui de cette petite reine, préoccupée toute la matinée des questions les plus graves, et *gaminant* dans l'après-midi avec des bébés!

Heureusement, on dînait fort tard, car la soirée était assez monotone. Après le dîner, la reine, debout, adressait à chacun quelques mots aimables et sans importance, mais avec beaucoup de grâce et de cordialité; puis, le café pris, on arrangeait la table de whist de la duchesse, et autour d'une autre table fort grande, la reine, lord Melbourne, et le reste des invités, s'asseyaient et causaient tant bien que mal, lord Melbourne faisant de son mieux

pour ne pas s'endormir. A onze heures et demie, on se retirait. Détail caractéristique : la reine commandait et réglait tout elle-même, savait où chacun était logé dans le château, fixait les heures de sortie à pied, à cheval ou en voiture, et entrait dans les moindres détails avec la plus méticuleuse attention.

Greville terminait en ajoutant que, « malgré toute sa bonté, sa bonne grâce, et même sa naïveté, la reine restait toujours *la reine*, pleine de convenance et de dignité. » Sa Majesté a toujours regretté de n'être pas un peu plus grande; « pas assez grande pour une « reine, » a-t-elle dit plus d'une fois. Dans un passage de son Journal, où il est question de la princesse royale enfant, on lit ces mots : « Elle court et saute comme l'*ancienne* et, je le crains, « la toujours *petite* Victoria d'autrefois. » Néanmoins, ce manque de quelques centimètres à sa taille n'enlevait nullement à la reine la *majesté*. Avant que le temps et les infirmités qu'il inflige, sans se préoccuper du rang de ses victimes, n'eussent apporté de la gêne dans les mouvements de la reine, rien n'était plus royal que sa démarche; en la voyant dans un cortège de cérémonie, on eût certainement ajouté de bonne foi quelques pouces à sa taille; quant à sa manière de saluer, c'est simplement une œuvre d'art due à la nature, et les années n'ont ni voilé la limpidité de son regard ni diminué la grâce de son sourire.

Le règne avait deux ans et demi, lorsqu'une troisième faveur de la fortune, la plus grande de toutes, vint s'ajouter aux deux premières que nous avons signalées. La reine Victoria épousa le prince Albert de Saxe-Cobourg-Gotha, son cousin, et cette nouvelle influence fut aussi bienfaisante dans un ordre d'idées plus complexe, que l'avait été celle de la duchesse de Kent et de lord Melbourne. En outre, elle apporta le bonheur dans une existence qui en avait été singulièrement privée. « C'est si nouveau pour elle, disait lady Lyttelton, d'*oser* parler sans précaution à quelqu'un! Avec sa nature franche et hardie, la contrainte qu'elle a toujours subie avec tout le monde, pour des raisons diverses, a dû lui être des plus pénibles. »

Nous n'avons pas à nous étendre ici sur les mérites du prince-consort; nous nous bornerons à citer l'opinion qu'avait de lui un des plus grands hommes qui aient servi l'Angleterre en ce siècle, et dont le jugement n'était pas sujet à ce que nous appelons en français : l'emballement. Sir Robert Peel, qui initia le prince à la vie publique et lui apprit à connaître le peuple sur lequel régnait sa femme, a dit de lui qu'il était le jeune homme le plus extraordinaire qu'il eût jamais rencontré. Son aptitude pour les affaires était merveilleuse; les questions les plus ennuyeuses ou les plus

embrouillées ne fatiguaient pas son attention; son jugement était excellent; il était toujours prêt à écouter un conseil, lors même qu'il se trouvait opposé à son opinion; il bravait avec un courage inébranlable les calomnies qu'on ne lui épargna pas pendant quelque temps; pas plus, du reste, qu'au grand ministre.

Il n'eut, après son mariage, qu'un seul but, qu'il définissait ainsi en écrivant à son père : « Être utile à Victoria. » Et il poursuivit ce but avec une ardeur, avec une application constante au travail, qui mina sa constitution naturellement délicate et le laissa sans force pour lutter contre la maladie. En avait-il le pressentiment, lorsqu'il disait à la reine : « Vous vous attachez à la vie, moi pas; je suis sûr que si j'étais sérieusement malade, je ne lutterais pas longtemps »?

Quand on se rappelle que ce couple royal ne comptait pas, à eux deux, plus de quarante années, et qu'il allait donner à un grand peuple l'exemple de toutes les vertus publiques et privées, on ne peut lui refuser une admiration mêlée d'étonnement. La haute atmosphère morale dans laquelle il vécut, sa vie pure, laborieuse, honorable et simple, lui ont valu l'estime et le dévouement de la nation; ce n'est que justice.

L'influence du prince se fit sentir sans tarder en politique. La reine a avoué que, jusqu'à son mariage, elle n'était pas exempte d'esprit de parti; toutes ses sympathies étaient pour les whigs, ce qui s'explique facilement par son affection pour lord Melbourne, leur chef. Lorsque celui-ci dut laisser la place à sir Robert Peel, le prince-consort dit à sa royale compagne qu'il était temps de tendre la branche d'olivier aux tories, et elle suivit son conseil. On savait qu'elle n'aimait pas sir Robert Peel; lui-même ne l'ignorait pas et avait été prévenu que la reine chercherait l'occasion de le faire tomber. Tel n'était pas l'avis de lord Melbourne, qui la comprenait mieux que personne. « La reine, dit-il à son successeur, n'a pas de vanité; elle sait qu'il y a bien des choses qu'elle ne peut pas encore comprendre et elle aime qu'on les lui explique brièvement et clairement. »

Aussitôt après ses premières audiences, sir Robert déclara à lord Melbourne que l'attitude de la reine avait été parfaite. Naturellement, il lui était fort pénible de se séparer d'un conseiller qui avait été, en quelque sorte, un père pour elle. Lors de sa première entrevue avec ses nouveaux ministres, elle eut à lutter contre une forte émotion; ses yeux gonflés retenaient avec peine des larmes prêtes à couler, mais sa volonté triompha, et, en toutes choses, elle fit l'admiration des ministres. Au bout de quelques mois, sir Robert Peel avait vaincu toutes les préventions de la reine et conquis une

estime qui ne se démentit jamais. Lorsqu'il mourut si prématurément, elle et le prince dirent tous deux : « Nous avons perdu notre ami le plus vrai, le conseiller le plus digne de confiance; le trône, son plus vaillant défenseur; le pays, son plus clairvoyant, son plus grand homme d'État. »

Il n'y a que les âmes vraiment élevées pour reconnaître si loyalement leurs erreurs et faire amende honorable de leurs préjugés. Il en fut de même pour Disraëli. Rien de plus curieux, de plus extraordinaire que le triomphe, en sa personne, du mérite individuel et de la volonté indomptable sur les circonstances les plus hostiles. Tout, dans cet étranger de race, d'aspect, d'attitude, devait déplaire à une reine si complètement anglo-saxonne. « Avec l'assurance merveilleuse et la ténacité patiente de sa race, a dit un publiciste anglais, M. Reginald Brett, Disraëli attendit, et il eut sa récompense. » Un à un les préjugés tombèrent; non seulement la reine reconnut la haute valeur politique de son ministre, mais elle fut touchée du culte chevaleresque que le poète rendait en elle à toutes les femmes, et le rejeton d'Israël devint l'*ami* autant que le conseiller de la souveraine, ce qui ne s'était pas vu depuis lord Aberdeen. Lorsque la reine dut se séparer de son premier ministre, elle en éprouva un véritable chagrin, et quand il s'éteignit, comblé d'années, d'honneurs et de gloire, celle qu'il avait faite impératrice des Indes voulut inscrire elle-même, sur la plaque de marbre qu'on voit dans l'église de Hughenden, les lignes suivantes : « A la mémoire chère et honorée de Benjamin, comte de Beaconsfield, ce monument est placé par sa souveraine et son amie reconnaissante et affectionnée, Victoria R. S. — Les rois aiment celui qui exprime la vérité! » (Proverbes, XVI, 13.)

Des esprits chagrins ont parfois blâmé la reine de ces témoignages publics d'attachement pour ses meilleurs serviteurs. En vérité, il serait dur que cela même fût défendu à un souverain, sous prétexte qu'il est constitutionnel. Tout ce que la constitution peut lui demander, c'est d'accepter le choix de la nation par la voix de ses représentants, et la reine Victoria s'est toujours soumise à cette règle avec une si entière loyauté, que pas un de ses ministres, pas même lord Palmerston, qui la blessa de toutes les manières possibles, n'a *jamais* eu un mot de blâme pour sa conduite officielle. Et, cependant, lord Palmerston fut, selon l'expression de Greville, *l'aversion favorite* de la reine, qu'il força un jour, par ses étranges procédés, à lui adresser une lettre rendue publique, dans laquelle elle le rappelait à l'ordre en ce qui touchait l'exercice de ses devoirs et de ses droits. Après quoi, elle se sépara de lui lorsqu'il retomba dans les mêmes errements. Ce fut néanmoins le même lord Pal-

merston, l'enfant gâté de ses compatriotes dont il flattait les plus mauvaises passions politiques, qui loua le plus hautement la *sagacité* de la reine. Il est avéré que cette sagacité conjura plus d'une fois les dangers à l'extérieur et les difficultés à l'intérieur que suscitait trop souvent l'humeur insolente du ministre avec qui, disait M. Guizot, « il était presque impossible de vivre en bons termes ». Peu après qu'il fut nommé président du conseil, lord Aberdeen dit à l'évêque Wilberforce : « Les sentiments de la reine envers lui n'ont nullement changé ; pourtant elle se conduit parfaitement et loyalement avec lui ; ç'a toujours été sa grande vertu, mais elle ne l'aime pas du tout plus qu'avant, ni le prince non plus. »

Le renoncement à tout esprit de parti fut donc plus complet après qu'avant le mariage de la reine Victoria. Grâce à son tact et à celui du prince, le public remarqua peu la différence qui exista entre la situation des premiers ministres et celle qu'avait eue lord Melbourne ; mais cette différence n'en fut pas moins profonde, et tous, aussi bien que la souveraine, subirent l'ascendant de la supériorité intellectuelle du prince, de sa force morale, de son individualité grave et énergique. La reine et lui s'identifièrent si entièrement l'un avec l'autre, qu'ils ne firent plus qu'un ; ce fut vraiment, selon son mot à lui, une union de cœur et d'âme. Elle ne put le faire roi-époux officiellement, mais il le fut en réalité. Il n'essaya jamais d'annuler la personnalité de la reine ; il évita toute ostentation, comme elle le dit au duc de Wellington, et confondit son existence avec celle de sa femme ; il n'assuma aucune responsabilité en dehors d'elle aux yeux du public ; mais il devint son seul confident et conseiller, l'aida dans ses relations avec les membres de son gouvernement, fut le père de ses enfants, son secrétaire intime et son *ministre permanent.*

Ils partagèrent tout : travaux et loisirs. « Victoria, écrivait le prince à son oncle Léopold de Belgique, est le trésor sur lequel toute ma vie repose. » Lui, de son côté, influençait la reine en toutes choses. « J'ai dit à Albert, écrivait-elle un jour, qu'autrefois j'étais trop contente d'aller à Londres et redoutais d'avoir à le quitter ; mais que, maintenant, depuis le jour béni de mon mariage, je suis malheureuse de quitter la campagne et serais satisfaite de n'aller jamais à Londres. Oh ! qui peut égaler les beautés de la nature ! Quelles joies elles nous donnent ! » Ce sentiment avait été éveillé en elle par le prince. Il héritait de son père le goût du jardinage ; aussi trouva-t-il de grandes jouissances à Osborne, dans l'île de Wight, et à Balmoral, dans les montagnes d'Ecosse. Ces deux résidences, où la reine « retrouve partout la trace de sa main si chère et de son goût parfait », furent, en effet, ses œuvres.

Osborne, que l'on acheta sur le conseil de sir Robert Peel, arrachait à la nouvelle propriétaire cette exclamation : « Que c'est délicieux d'avoir un *home* à soi, qui ne dépende pas « des Bois et Forêts ». Les feuilles détachées du Journal de la reine ont fait connaître, outre les impressions délicieuses produites sur son imagination par ce pays si plein de poésie et de souvenirs, outre les réceptions féeriques offertes à une souveraine des temps féodaux par ses grands vassaux, les détails intimes de la vie saine et patriarcale, au milieu de laquelle grandissait la jeune famille autour du couple heureux, le soin qu'on prenait de l'élever aussi parfaitement que possible. Le sentiment du devoir, toujours présent au cœur de la reine et du prince, ne pouvait que les guider plus que jamais dans l'éducation de leurs enfants. Ils voulaient qu'ils fussent élevés simplement, dans l'amour du foyer domestique, en grande confiance avec leurs parents. La reine trouvait bien dur de ne pouvoir leur faire dire leurs prières elle-même tous les jours. Elle leur a inspiré ce respect confiant à un si haut degré, que, devenus hommes et femmes, pères et mères de famille à leur tour, de loin comme de près, ils n'ont pas cessé de la consulter et de rester sous son influence.

Aucun luxe inutile ne leur était permis. Une des gouvernantes écrivait que leur nourriture était des plus simples et que sa royale maîtresse aurait pu être la femme d'un pauvre homme aussi bien que reine d'Angleterre. Le règlement suivant, écrit par Sa Majesté pour guider ceux qui instruisaient la princesse royale, témoigne de son esprit tolérant et large : « Il est tout à fait évident pour moi, y est-il dit, qu'on doit lui enseigner un profond respect pour Dieu et la religion, mais qu'elle doit avoir le sentiment de dévouement et d'amour que notre Père céleste encourage ses enfants terrestres à ressentir pour lui, et non un sentiment de crainte et de tremblement; et que la pensée de la mort et de la vie future ne doit pas lui être présentée sous un aspect alarmant et repoussant; que, jusqu'à nouvel ordre, il ne faut pas lui faire connaître les différences de croyance, et lui donner à penser qu'on ne peut prier qu'à genoux et que, sans cela, il n'y a pas de prière fervente. »

Avec toute sa tendresse, la reine était très ferme; ses enfants devaient être obéissants et respectueux avec leurs maîtres, bons et polis avec tout le monde. La reine amena un jour elle-même deux des petites princesses au « quartier des serviteurs », pour faire des excuses à une fille de chambre à qui elles avaient joué un tour assez malicieux.

Le célèbre professeur Tyndall, en racontant sa première visite à Osborne, a esquissé un joli tableau de cet intérieur familial. « Je

fus invité, dit-il, avec trois ou quatre hommes très distingués, à aller entretenir les enfants de quelques matières scientifiques; je ne m'attendais qu'à des conversations familières, mais il advint que j'étais appelé à faire des conférences devant Sa Majesté elle-même. J'étais très ignorant des manières de la cour, et l'idée de ne pas m'être comporté comme il le fallait me causa un malaise extrême; mais le lendemain matin ce malaise se dissipa comme un nuage devant le rire cordial et gai et l'aimable conversation du jeune prince Léopold. Il me mena voir son petit jardin, me montra ses outils : brouettes, bêches, râteaux, houes, ainsi que ceux de ses frères et sœurs, tous donnés par son sage et noble père. Il me fit voir leur musée, me dit à qui appartenait chaque objet, et ce fut pour moi un profond soulagement de sentir que j'étais en présence, non d'une vie artificielle et creuse, mais de personnes royales qui avaient remplacé cette sorte d'existence par la culture des vertus qui sont à la portée de tout homme droit et sage, quel que soit son rang dans le monde. Je rentrai rasséréné et en état de compléter ma tâche, bien plus heureux que je ne l'aurais été sans cela. »

Quand le prince de Galles atteignit sa majorité, la reine lui écrivit pour lui annoncer qu'il était émancipé de toute autorité, de tout contrôle paternel et maternel. « C'est, dit Greville, une des plus admirables lettres qu'on ait jamais écrites. La reine dit au prince qu'il a peut-être parfois trouvé sévère la règle qu'elle et le prince avaient adoptée pour son éducation, mais qu'ils n'ont eu qu'un seul but : son bien; que sachant trop à quels entraînements, à quelles flatteries il serait exposé par la suite, ils ont voulu préparer et fortifier son esprit contre le danger. Qu'il doit désormais se considérer comme étant son propre maître et que ni elle, ni son père ne lui imposeront jamais leurs conseils, bien qu'ils soient toujours prêts à les lui donner, s'il lui convient de les demander. — La lettre est très longue, ajoute Greville, et paraît avoir produit une profonde impression sur le prince, l'avoir touché *au vif*. Il est venu tout en larmes la montrer à Gerald Wellesley. »

De la bonté de la reine pour les humbles et les pauvres, de ses visites aux malades, ses voisins, pour leur apporter des cadeaux utiles, les réconforter par sa présence ou par la lecture des saintes Écritures; de l'intérêt qu'elle prend à tous les événements de leur vie familiale, les chaumières d'Osborne et de Balmoral peuvent témoigner. Le « clergyman » d'Osborne, arrivant un jour chez un de ses vieux malades, trouva une dame en deuil, assise près du lit et lisant « la parole de Dieu ». Il allait se retirer quand la dame lui dit : « Restez, je vous en prie; je ne voudrais pas priver un

malade du soulagement que peut lui apporter son pasteur », et elle sortit. Le « clergyman » trouva sur le lit un livre où étaient marqués des passages applicables aux malades. La dame était la reine d'Angleterre. Sa Majesté peut sympathiser avec ceux qui souffrent et qui pleurent, car elle a beaucoup souffert et beaucoup pleuré.

Quand le coup le plus cruel la frappa, quand elle devint « la reine-veuve », elle en fut d'abord écrasée. « Je ne sais, disait la princesse Alice, dont la force morale stupéfia tout le monde, comment nous avons vécu pendant les trois premiers jours qui suivirent la mort de mon père. » Enfin, grâce surtout au secours inespéré que Dieu lui envoya dans son admirable fille (elle n'avait que dix-sept ans), la reine se releva; la chrétienne se soumit en disant : « J'ai reçu la leçon de Dieu et appris à porter tous les fardeaux qu'il voudra m'imposer. » Un peu plus tard, elle disait au révérend Norman Macleod, son principal confident spirituel, que tout lui semblait mort et qu'elle accomplissait tous ses actes machinalement. « Mais, ajoutait-elle, je ne reculerai jamais devant le devoir ». Elle a bravement tenu parole, soutenue par l'amour et la vénération de son peuple.

Elle a pu voir et sentir, en 1887, l'année du jubilé, que son héroïque sacrifice n'avait pas été fait en vain. La préface des réjouissances fut l'œuvre de la population la plus pauvre de Londres, celle « de l'Est ». Il ne s'agissait plus cette fois d'une réception chez les favoris de la fortune, chez les grands dont le rang et l'opulence ne le cèdent qu'à ceux de la souveraine. Elle allait, après cinquante ans de règne, au-devant d'une manifestation qui fut une apothéose. Elle allait inaugurer le palais du Peuple, de ce peuple auquel elle avait consacré toute sa vie, les efforts incessants de son intelligence et de son cœur. A la confiance qu'elle lui témoignait, il répondit par les expressions à la fois enthousiastes et naïves de sa reconnaissance.

Dans les rues les plus pauvres, des inscriptions souhaitaient la bienvenue, « comme aux fleurs en mai », à « la veuve d'Albert le Bon », posaient cette question : « Y eut-il jamais semblable reine? », et y répondaient par : « Elle est... Mais il n'y a pas de mots pour dire ce qu'elle est »; et s'efforçaient de cent façons différentes et touchantes de traduire le sentiment qu'inspirait « la mère du peuple ».

Toutefois, la reine exprimait bien la vérité quand elle disait, après la mort du prince-consort : « Un nouveau règne commence! » La vie avait complètement changé d'aspect pour elle; il lui semblait être une autre personne et vivre dans un autre monde; mais, peu à peu, le temps, la disposition naturelle de la reine, qui est plutôt

enjouée, le sentiment religieux, la présence du jeune ménage de sa fille Béatrice, de ses enfants, d'innombrables intérêts de famille, et surtout le travail assidu, ont amené la paix dans ce cœur déchiré.

Travailleur infatigable, le prince Albert avait encouragé et développé les mêmes goûts chez sa compagne. Selon lui, la souveraine devait être, dans le royaume, la personne la mieux informée de la marche des événements et de l'opinion publique à l'extérieur et à l'intérieur; la constitution ne réclamait pas d'elle l'indifférence; n'était-elle pas la gardienne de l'honneur et des intérêts du pays? « Les ministres changent; la reine reste, disait-il. Les connaissances et l'expérience qu'elle accumule, son jugement pratique et calme sont toujours utiles dans le conseil, à quelque parti qu'appartienne le ministère. »

Après avoir mis ce programme en action pendant près d'un quart de siècle, la reine y reste fidèle. Aujourd'hui encore, malgré l'affection rhumatismale dont elle souffre cruellement, elle travaille avec assiduité le matin, pendant trois heures. Un des ministres est toujours auprès d'elle, mais elle n'appelle et ne préside le conseil que dans des cas très rares et très exceptionnels. Les courriers des différents ministères lui apportent les dépêches, celles de l'intérieur dans des portefeuilles, celles de l'extérieur dans des boîtes en maroquin noir fermées à clef. Il y a quotidiennement de vingt à trente de ces paquets à examiner. Tout passe sous les yeux de la reine. Ce n'est plus seulement de son royaume qu'elle est la personne la mieux informée, c'est du monde entier.

Souvent, dans la belle saison, Sa Majesté, qui a conservé le goût du plein air et ne sort presque jamais en voiture fermée, se fait conduire de Windsor, dans le voisinage, par les admirables avenues du Parc, à Frogmore, l'ancienne résidence de sa mère; et si le temps est très chaud, on sert son déjeuner dans les jardins, sous une tente. Ensuite elle travaille, et on la voit revenir dans son landau avec les précieuses boîtes. Au retour, le secrétaire particulier s'en empare, trie les dépêches et les expédie.

A deux heures a lieu le lunch avec les membres de la famille qui se trouvent au château. La reine n'a que l'embarras du choix, car sur les cinquante enfants et petits-enfants que lui a envoyés la Providence (sans compter la quatrième génération qui accourt derrière ses aînés), il lui en reste quarante-deux. Comme elle est, en outre, alliée de près ou de loin à tout ce qui a régné, règne ou régnera en Europe, on comprend que cet écheveau de liens ne soit pas très facile à démêler; la reine, cependant, le fait sans aucune peine et s'étonne naïvement, dit-on, que tout le monde ne soit pas aussi habile qu'elle.

Malgré cette nombreuse parenté, Sa Majesté sent le vide se faire autour d'elle. La fidélité dans l'amitié est une de ses vertus et le temps emporte l'un après l'autre tous ceux qui l'ont fidèlement servie ou tendrement aimée, sans parler de ceux de sa famille, de son angélique fille, la princesse Alice de Hesse, de son dernier-né, le prince Léopold, duc d'Albany, de son petit-fils, le duc de Clarence, qui était l'héritier présomptif du trône.

« Vous ne savez pas, disait dernièrement la princesse Christian à la vicomtesse Folkestone, combien ma mère se sent isolée. Il semble que toutes ses affections disparaissent l'une après l'autre. Toutes ses filles sont mariées et l'ont quittée, à l'exception de Béatrice. Oh! elle est bien seule! » C'est, hélas! l'un des droits de péage auxquels la vie humaine est condamnée quand elle se prolonge, et les rois n'en sont pas exempts. Si la reine Victoria a largement payé son tribut, elle peut du moins reconnaître, en jetant un regard rétrospectif sur sa longue existence, qu'elle a été honorée, aimée, bénie par des milliers d'êtres humains, comme les rois le sont rarement; qu'elle a remis en honneur dans sa cour les bonnes mœurs et les convenances sociales; donné à ses peuples l'exemple de toutes les vertus privées et du respect de la loi qui font les sociétés fortes et assurées de l'avenir; épargné à l'Angleterre, par la vénération qu'elle inspirait, les crises qui ébranlaient tant de trônes en Europe; accru les forces et le prestige de son pays; encouragé tout ce qui pouvait développer la prospérité matérielle et les progrès de l'esprit; favorisé de tout son pouvoir la cause d'une paix féconde; enfin, elle peut se rendre ce témoignage qu'en cinquante-huit ans de règne, elle ne s'est fait, comme l'a dit M. Brett, ni un ennemi personnel ni un adversaire politique. » Sa grande devancière Elisabeth n'aurait pu en dire autant. Déjà les Anglais donnent à ce siècle le nom de Victoria; ils ont surnommé son époque : « l'Ere Victorienne. » L'histoire ratifiera ce jugement.

SOUVENIRS ET CORRESPONDANCES

FAISANT SUITE A *QUELQUES ANNÉES DE MA VIE*[1]

CHAPITRE IV

Les courses d'A... — La guerre est déclarée. — Notre vie aux Palliers jusqu'à mon départ pour l'Angleterre.

Peu de temps après mon retour de Paris, j'étais à A..., chez miss Emly, qui m'avait réclamée pour le moment des courses. C'était la veille du steeple-chase, on prenait gaiement le thé chez mon amie, lorsque le maire de la ville, qui était parmi les invités, reçut une dépêche qu'il nous lut à haute voix et avec grande émotion : c'était la déclaration de guerre. Des cris de : « Vive la France! vive l'empereur! » accueillirent cette nouvelle, et dans les rues, toute la nuit, on entendit ces mêmes cris, mêlés aux piétinements de la foule et aux chants de *la Marseillaise*. Ce jour mémorable était le 22 juillet.

Le lendemain et le surlendemain, les courses eurent lieu sous un soleil ardent, au milieu des joies et des acclamations patriotiques. On eût dit que ces Normands demi-Bretons, qui composent la population de cette petite ville d'A..., avaient oublié leur froideur habituelle et que le sang méridional coulait pour un instant dans leurs veines. C'étaient des élans, des expansions, des ardeurs jusqu'alors inconnus dans nos placides pays.

L'hippodrome se déroulait sur les jolies grèves, d'où l'on aperçoit le mont Saint-Michel sortant des flots, et devant les souriants rivages de Vains, dont les marronniers aux panaches blancs donnaient à la campagne l'aspect d'un bouquet de mariage.

Entre chaque course, je quittais ma voiture et marchais sur le sable fin, en agitant mon ombrelle aux franges roses. Quelques-uns de nos amis de Saint-Lô étaient là et se promenaient avec moi. Nous allions ainsi jusqu'à la mer, poussés par un vent frais, riant du plaisir de vivre. Pourtant, la plupart de ceux qui m'accompagnaient devaient partir le lendemain pour entrer en campagne.

Le soir, il y eut un bal chez le président du tribunal. Je dansai

[1] Voy. le *Correspondant* du 25 mars 1895.

avec tous ces malheureux; cela me rappela que j'avais valsé avec M. de Froidefond la veille de son départ pour la guerre d'Italie et qu'il fut tué, quelques semaines plus tard, sur le corps du général Espinasse. Ce souvenir me traversa la pensée plus d'une fois en tourbillonnant au cotillon.

Cependant, tout paraissait plein d'espoir. Les populations étaient dans l'allégresse. Au théâtre, où je fus la veille de mon retour à Saint-Lô, un homme du parterre se leva et entonna *la Marseillaise;* sur cette reprise : « Aux armes, citoyens », toutes les loges s'agitèrent. Les femmes, émues, essuyaient leurs yeux du bout de leur gant, et leurs voix s'unissaient aux voix populaires qui reprenaient le terrible refrain. Moi, je restai fort effrayée d'entendre ce chant révolutionnaire dans tant de bouches honnêtes. Il me sembla qu'il nous ramenait sur l'aile du patriotisme aux heures sanglantes de 93.

Dans la journée, pour fuir les conscrits qui encombraient les rues, nous étions allées, miss et moi, courir dans la campagne; nous nous étions assises dans ce joli bois de la Nafrée, dont les ravins profonds descendent jusqu'aux grèves. Là, devant le grand Saint-Michel, qui se détachait comme un géant dans les lumineux espaces, nous avions parlé de cette guerre, de ses triomphes et de ses douleurs.

— J'ai grand chagrin de vous quitter dans de pareils instants, dis-je à miss; qui sait quand et comment nous nous reverrons?

Et comme miss me voyait triste et préoccupée, elle me jura de faire un nouveau séjour aux Palliers avant l'automne, pour me rendre ce courage qu'elle sentait fuir.

Je partis le lendemain. La route fut pénible; le temps était orageux, l'air d'une pesanteur insupportable. Je m'endormais, tout en conduisant mon cheval, et mon dernier fils, assis devant moi dans la voiture, s'en allait aussi dodelinant. De temps en temps, nous étions réveillés l'un et l'autre par les chants de *la Marseillaise*, qui nous poursuivaient encore en pleine campagne. C'étaient les soldats de la réserve, dirigés sur Saint-Lô, qui charmaient leur voyage en hurlant l'hymne patriotique. On voyait passer ces hommes dans de grands breacks attelés en poste et faisant le bruit de caissons roulants. Presque tous ivres, dans un débraillé révoltant, la tête brûlée par le soleil, le visage ruisselant de sueur, ces malheureux, d'une voix enrouée et inconsciente, criaient aux échos : « Vive la France! » Ils me le criaient aussi, en passant près de ma voiture, tendant la main et réclamant l'aumône qui devait les faire boire encore. Tristes débuts dans cette lutte avec la sévère Allemagne!

Les breacks s'arrêtèrent dans le petit village de Villebaudon. Moi-même, je laissai souffler mon cheval. Pendant cette halte, les soldats s'éparpillèrent dans les divers cabarets. Un seul de leurs camarades resta dans l'un des chars. J'eus la curiosité de passer près de lui pour voir s'il était endormi. Le pauvre homme était bien éveillé, mais il pleurait : « Ah ! me dit-il, ce n'est pas si gai que cela, la guerre, quand on a des petits enfants. »

Non, ce n'était pas si gai que cela ! Pourtant, lorsque j'arrivai à Saint-Lô, je trouvai la ville en fête. Les rues pleines de badauds, qui encourageaient et exaltaient les soldats arrivant de tous les coins du département. On entendait encore *la Marseillaise*, jouée par la musique de la garde nationale qui accompagnait les conscrits jusqu'à la mairie, où ils allaient prendre leurs billets de logement.

Les Palliers seuls étaient tranquilles. Quand j'y rentrai, j'y bus le repos ; jamais le jardin n'avait été plus frais, plus riant. Les allées, bien ratissées pour mon retour, paraissaient unies comme des rubans. On avait coupé les pelouses. Les corbeilles venaient d'être arrosées, et des parfums humides s'échappaient de leurs touffes serrées. La pompe avait passé sur les vignes-vierges qui tapissaient la maison, et les gouttes d'eau brillaient sur les feuilles comme de petits morceaux de cristal.

— Où est monsieur? demandai-je au jardinier qui venait au-devant de moi avec l'air satisfait d'un homme qui a bien fait les choses.

— Monsieur arrive au-devant de madame.

En effet, monsieur apparaissait au détour de l'allée des tilleuls, dans sa belle robe de chambre.

Je saute de ma voiture pour tomber dans ses bras et je l'entraîne rapidement vers un bosquet solitaire où je voulais lui parler sans témoin des grands événements survenus depuis la séparation. Assis sur un banc l'un près de l'autre, nous nous confiâmes nos impressions, nos espoirs et nos craintes. Mon mari avait plus de craintes que d'espoirs. Il pensait qu'à la première défaite la France s'écroulerait, que l'héroïsme de nos troupes ne serait rien devant la discipline prussienne et devant son artillerie. Il ajoutait qu'il nous croyait plus démoralisés que nos ennemis, et que notre corruption nous enlèverait la force. Je me suis souvenue plus d'une fois, depuis, de ces sombres prophéties. Elles ne m'attristèrent qu'à demi ce jour-là. J'étais trop heureuse de retrouver la maison !

Mon mari se retira de bonne heure après le repas du soir ; moi, je restai debout jusqu'à minuit, mettant de l'ordre partout, souhaitant la bienvenue à mes bibelots, à mes livres, à nos vieux portraits,

à tous ces compagnons de ma vie que je retrouvais dans leur immuable fidélité. La joie du retour n'est pas un vain mot. Cette reprise de possession des choses aimées a de véritables ivresses. On dirait que l'absence renouvelle les affections et donne aux objets familiers des charmes que l'accoutumance vous laissait ignorer. Votre table avec sa lampe, le vase où vous mettez une fleur, le petit couteau d'ivoire qui coupe les feuillets de votre livre, sont des objets dont le revoir fait des amis.

La vie continua aux Palliers comme par le passé, malgré les grandes émotions que nous donnaient les événements. Nos soirées étaient animées par la présence des jeunes officiers de mobiles qui venaient, après leurs journées d'exercice, se reposer près de nous. Quelques-uns avaient de jolies voix et chantaient, d'autres nous lisaient les journaux, d'autres dessinaient et faisaient d'affreuses caricatures représentant la Prusse, ses soldats et son roi. Qui nous eût dit alors que ces grotesques deviendraient nos maîtres?

Le préfet, le comte Malher, venait presque tous les soirs se joindre à nous et nous apporter les nouvelles du jour. Lorsqu'il nous lut la dépêche de Sarrebrück, annonçant ce premier combat où nous étions vainqueurs, des larmes de bonheur coulèrent de tous les yeux et des hurrahs frénétiques ébranlèrent nos vieux murs.

Quelques jours avant la victoire, mon mari avait écrit à l'impératrice la lettre suivante :

« Madame,

« Vous vous plaisez aux choses héroïques et voici que Dieu vous envoie des épreuves à la hauteur de votre âme. Jamais émotions plus grandes n'entrèrent dans un cœur plus digne de les ressentir. Je viens m'incliner, à cette heure solennelle, devant Votre Majesté et déposer à ses pieds les vœux que je forme pour la patrie. Vous en êtes, en ce moment, Madame, la vivante image. On peut lire sur votre noble front tous les sentiments dont elle est animée. Tout ce qu'elle souffre, tout ce qu'elle espère, ses déchirements, sa fierté, son enthousiasme, sa foi. L'âme de la France est en vous!

« Soyez heureuse, Madame, soyez heureuse de voir vos destinées unies à celles de cette grande nation, si étroitement unies aujourd'hui par le danger, demain par la gloire!

« Que Dieu protège l'empereur et votre fils!

« Je sais que ma voix est bien peu de chose en de tels instants, mais je connais le cœur de Votre Majesté et je sais qu'au milieu de ses émotions souveraines, il accueillera pourtant avec bonté l'hommage de ma pensée dévouée, respectueuse et fidèle.

« Octave Feuillet. »

Une semaine après Sarrebrück, nous apprenions la défaite de Wissembourg. Le ministère de la guerre envoyait au pays une proclamation terminée par ces mots : La France en péril!

Ce fut un dimanche que cette fatale nouvelle nous arriva. Nous étions allés, après la messe, chez la comtesse Malher, qui habitait la préfecture avec son fils. Comme nous montions les marches du perron, le préfet nous apparut, fort pâle, tenant la sinistre dépêche à la main. Lui aussi nous dit : « Nous sommes en péril! » On entra dans le salon. On ouvrit sur une table une carte géographique, et le vieux comte Malher, père du préfet, qui avait été préfet lui-même en Lorraine, qui connaissait l'Alsace et ses frontières, nous démontra la marche des armées ennemies avec une saisissante clarté. Il nous dit comment elles pénétreraient dans le cœur de la France, et la plupart de ses prédictions se sont fatalement réalisées.

L'émotion était générale dans notre petite ville. Chacun sortait de sa demeure pour voir la dépêche affichée sur les murs. La fièvre régnait déjà. Il circulait des menaces contre l'empereur qui n'avait pas su vaincre. On appelait lâche et traître le maréchal Le Bœuf. On attaquait les ministres. Le peuple humilié jetait les premiers jalons de cette guerre civile qui devait, dans un jour prochain, compléter nos désastres.

Quand nous quittâmes la préfecture, nous n'osâmes déjà plus passer au milieu de ces masses mécontentes qui nous regardaient insolemment à travers les grilles de la terrasse, nous associant dans leur sauvage ignorance aux fautes du gouvernement, dont nous avions eu les faveurs. Il avait suffi d'une heure et d'un revers pour changer les sentiments de la population. Le préfet dînait ce soir-là à la maison avec sa famille. Je me souviendrai toujours de ce pauvre dîner si triste. Le soir venu, nous marchâmes dans le jardin, sous nos beaux vieux arbres, deux par deux, comme une procession de fantômes, souvent sans parler. Pendant cela, mes deux fils nous suivaient, heureux et gais, illuminant leurs têtes de vers luisants et chantant comme deux oiseaux sans souci.

Cependant, la gaieté devenait rare partout. Les angoisses les plus cruelles la remplaçaient. On était de longues semaines sans entendre parler de nos armées, puis arrivait la nouvelle d'une défaite. Nous passions presque toutes nos soirées à la préfecture pour recueillir les dépêches. On y faisait de la charpie pour les blessés et on y pleurait. Quand il fallait rentrer chez soi, on sortait par des portes mystérieuses, les femmes enveloppées dans des manteaux sombres, car le peuple mécontent et toujours sur pied grognait quand il nous voyait descendre le perron. La révolution

dressait la tête. Les ouvriers criaient en nous apercevant : « Ce sont ces poupées-là qui nous ont perdus ! »

Je sentais tout s'effondrer autour de moi. Je tâchais de me faire forte, mais la nouveauté du malheur m'accablait. Je tombai malade. Il fallut garder la maison pendant quelques jours. Je prévins miss Emly, elle accourut et me prêta, comme toujours, les secours de son cœur.

Un soir, plus souffrante que jamais, je m'installai sur le balcon de ma chambre, au milieu des clématites. Mon amie était près de moi. Une lampe placée sur une table devant la porte nous éclairait doucement et attirait les papillons qui venaient battre des ailes autour de nous. La soirée était chaude et pure. Le croissant de la lune semblait nager au-dessus des sapins. Il éclairait la petite statue de Vénus au fond de ses bosquets et répandait des rayons blancs sur les allées désertes. Partout, le repos. Tous les bruits étaient endormis. La douce quiétude de la nuit n'était troublée que par le bouillonnement d'une cascade voisine et par le chant strident d'un petit râle de genêt caché dans un coin du jardin. Nous ne nous parlions point. Nous pensions qu'à quelques centaines de lieues de nous des milliers d'êtres s'égorgeaient pendant que le petit râle chantait...

Un peu plus tard, miss partait pour rejoindre sa famille inquiète. J'étais mieux, mais toujours mortellement triste. La révolution devenait de plus en plus menaçante, et le souvenir de celle qui avait entraîné nos mères me revenait sans cesse à l'esprit. Mon mari ne savait rien de ces tourments. Je les lui cachais, voulant lui laisser la force de supporter l'adversité quand nous l'aurions dans toute sa plénitude.

Le jour du départ de miss, j'entrepris, pour me consoler, une promenade en voiture du côté de la forêt de Cerisy ; rien ne m'était doux, par ces temps troublés, comme le silence de ces grands bois. Je m'arrêtai d'abord chez nos cousins de S..., qui avaient un château près de la forêt. Ils étaient absents. Je fus reçue par le professeur des enfants, un jeune abbé installé au château depuis quelques mois. L'abbé me proposa d'entrer quand même pour me reposer et m'offrit un peu plus tard une promenade dans le parc. J'acceptai de grand cœur et, tout en causant, nous passâmes du parc dans la forêt. L'abbé était charmant, instruit, comme il faut et parlant à merveille. Je passai avec lui de très agréables instants. Il me ramena ensuite vers ma voiture et m'aida à monter sur mon haut coussin avec la grâce d'un gentleman.

Le soir, en rentrant de mon excursion que j'avais prolongée jusqu'à Balleroy, j'appris avec stupéfaction qu'on venait d'arrêter et

de conduire en prison mon abbé distingué. C'était un officier prussien et un espion!

La mobile se renforçait de plus en plus. Saint-Lô était rempli de troupes qui faisaient l'exercice dans tous les coins de la ville. C'étaient les fils de famille, officiers d'un jour, ne sachant pas plus le métier militaire que leurs hommes, qui instruisaient et commandaient cette jeune armée.

Deux fois par jour, nous avions 500 hommes sur la place des Palliers, apprenant le tir et la marche. Dès l'aube, on était réveillé par la voix des instructeurs et par le cliquetis des armes. Qu'était devenue la paix de nos bocages?

J'assistais quelquefois à ces exercices militaires par-dessus les murs du jardin; mais je donnais des distractions aux conscrits et je les faisais gronder par leurs capitaines. Un matin, voyant ces pauvres gens bien fatigués, j'eus la pensée de leur offrir du vin et des fruits. J'ouvris la grille du jardin, et, traversant les rangs, je fus demander au commandant, qui paradait à cheval, s'il m'autorisait à rafraîchir ses hommes. Il m'accueillit avec bienveillance et me donna toute permission. Alors, mes domestiques dressèrent des tables, versèrent le vin, et mes fils l'offrirent aux soldats. La compagnie défila, et chacun des hommes leva son verre en passant devant nous. Je remarquai beaucoup de jeunes visages abattus. Comme je refermais la grille, après avoir remercié le commandant, j'aperçus un ouvrier mal vêtu, assis au pied d'un arbre et qui avait vu circuler le vin sans en avoir eu sa part. Je remplis un verre et m'acheminai vers lui en souriant :

— Buvez comme les autres, lui dis-je, c'est pour la France!

Il but et me rendit le verre sans dire merci, sans même soulever sa casquette. Je pensai que si jamais le drapeau rouge flottait quelque part, cet homme me ferait payer cher ma délicate attention.

Après la défaite de Reichshofen et nos désastres autour de Metz, mon mari, prévoyant des désordres et des dangers pour Paris et pour la souveraine que le devoir y retenait, résolut de partir pour offrir ses services à cette femme abandonnée. Je ne pus qu'approuver ses projets. Le pauvre homme arriva aux Tuileries le cœur dans les mains et le courage dans le cœur; mais on lui dit que l'impératrice ne recevait personne; cependant, le suisse, le reconnaissant, le laissa monter. Il pénétra dans les galeries désertes et jusqu'aux appartements particuliers de Sa Majesté. Dans le salon précédant le boudoir de la souveraine, il trouva M[lles] d'Albe et M[me] Reidel qui écrivaient à la fenêtre. Le voyant entrer, ces dames lui firent signe de marcher doucement, désignant la porte du boudoir qui était entr'ouverte : « L'impératrice dort, dirent-elles; elle

est morte d'épuisement. » En effet, la pauvre femme venait de passer trois nuits debout, au conseil des ministres. Mon mari causa longuement à voix basse avec ces dames, puis, l'impératrice ne se réveillant pas, il partit, suppliant ses nièces de dire qu'il était venu et qu'il attendait à Paris les ordres de Sa Majesté.

Des jours passèrent au milieu de l'agitation populaire qui croissait toujours, et les ordres ne vinrent point. Mon mari n'osa pas renouveler ses offres de service, et après avoir réglé ses affaires et recueilli quelque argent pour faire face aux terribles éventualités du moment, il regagna la Normandie.

Il y eut un grand nombre de blessés à la bataille de Gravelotte, et on envoyait ces malheureux jusque dans les hôpitaux des provinces de l'Ouest. Un soir, il nous en arriva une soixantaine dans des fourgons de marchandises. Je me rendis tout de suite à l'hôpital pour leur porter des secours et leur donner mes soins. Je les trouvai rangés dans un long dortoir, où les religieuses circulaient comme des ombres. Leurs gémissements faillirent me clouer à la porte. J'entrai pourtant, le cœur agité, et me dirigeai vers les plus souffrants. L'un d'eux, chassé de son lit par la fièvre, se tenait debout entre les rideaux: un bandeau enveloppait sa tête. Je lui pris la main et lui demandai doucement de se recoucher, alors, il souleva son bandeau et me montra à la place d'un de ses yeux un trou béant. C'était un tout jeune homme et qui avait du être un joli garçon. « J'aimerais mieux mourir, me dit-il, en se remettant avec soumission dans son lit. » J'en vis d'autres avec les jambes brisées par les obus. Un autre avait le cou fracassé par une balle que l'on n'avait pu extraire, sa tête et son visage avaient triplé de grosseur. On ne distinguait aucun de ses traits sous cette terrible enflure. Des larmes ruisselaient sur ses joues luisantes, semblant plutôt sortir du cerveau que des yeux qu'on ne voyait plus. Et celui-là avait chanté comme les autres en quittant le pays!

Les moins malades se brossaient dans la cour ou lavaient leurs visages noirs de poudre à la fontaine. Je remarquai dans ce groupe un sergent bavard et prétentieux, qui tendait la jambe devant les camarades pour leur faire admirer une paire de pantoufles vertes dont la supérieure venait de le gratifier. Quand je passai près de cet homme, lui demandant ce qui pouvait encore lui être agréable, il me pria, en redressant son torse, de lui donner un peigne à moustaches. Je dois avouer que, le lendemain, je lui en glissai un dans la main.

Je passais presque toutes mes journées près de ces malheureux, leur contant des histoires, disant des prières aux mourants. Le 4 septembre, ma visite fut encore plus triste qu'à l'ordinaire.

Depuis cinquante-huit heures, on ignorait le sort de l'armée. On savait qu'une grande bataille avait dû se livrer, mais un silence mystérieux, effrayant, avait succédé à la nouvelle répandue. Les blessés, du fond de leurs lits, s'inquiétaient aussi du sort de la patrie. Ils demandaient à chaque visiteur : « Des dépêches, des dépêches ! » C'était un cri qui se répétait de dortoir en dortoir et avait une étrangeté sinistre dans la paix de cet hôpital.

Vers le soir, comme je regagnais la maison, un orage formidable éclata. Des nuées rouges et bizarres couraient sur ma tête. On eût dit que les arbres de la route, les petites maisons du faubourg, l'horizon tout entier disparaissaient dans un vaste incendie ou dans une sanglante aurore boréale.

Le lendemain 5 septembre, à quatre heures du matin, j'étais réveillée par un bruit de pas dans l'escalier et par des portes qui s'ouvraient et se fermaient sans précaution. Je sonnai ma femme de chambre, redoutant un malheur. Mon mari parut en même temps que cette fille. Il était d'une effrayante pâleur.

« Il n'y a plus de France, me dit-il. L'empereur a rendu son épée... »

Puis, éclatant en larmes et ne pouvant plus parler, il me jeta la dépêche que venait de lui envoyer le préfet, et qui contenait ces effroyables mots : « L'empereur a capitulé à Sedan. L'armée de 70 000 hommes est prisonnière. »

Moi, je ne pleurai point. L'horreur avait séché mes yeux. Je me levai, m'habillai en toute hâte et courus chez mon père, que je ne voulais pas laisser seul en de tels instants. Je le trouvai courageux, prêt à tout, malgré les années et les infirmités qui arrivaient. Nous fûmes tous les deux à la messe, car c'était encore un dimanche que l'horrible nouvelle nous parvint. Je trouvai un peu de détente dans la paix de notre vieille église et dans l'entourage des fidèles qui pleuraient et priaient pour ce qui restait de notre malheureuse patrie.

Lorsque nous sortîmes de l'église, nous trouvâmes la foule errant tristement par les rues. On se parlait à voix basse des événements politiques qui devaient surgir après de tels désastres. On ne discutait point. La commune humiliation semblait avoir effacé les haines des partis. Vers la nuit il y eut plus d'agitation, on attendait dans chaque carrefour des nouvelles de Paris. On accusait avec violence les autorités de cacher les dépêches. Quelques amis vinrent encore ce-soir-là nous voir aux Palliers. On avait besoin de se rassurer les uns les autres. A dix heures, mon valet de chambre, qui était allé faire une course dans les faubourgs, rentra tout effrayé, disant que la république venait d'être proclamée, qu'il y avait grand bruit

dans la ville, et qu'en regagnant la maison il avait été poursuivi par une bande d'ouvriers qui l'avaient appelé : chien d'habit noir. Il n'avait pas fini de discourir que nous entendîmes au loin les cris de la multitude et le chant des hurleurs de *Marseillaise.*

La panique se répandit parmi nous. Chacun voulut regagner son domicile, ne sachant pas comment tournerait la crise. Mon mari, brisé par les émotions de la journée, s'était retiré de bonne heure dans sa chambre. Je ne voulus point qu'on troublât son repos et défendis qu'on l'avertît de ce qui se passait au dehors. Quelles heures funèbres je passai dans ces salons abandonnés. Par la porte ouverte sur le jardin, j'entendais toujours le murmure lointain des voix et les cris de Vive la république, qui se détachaient comme un glas au-dessus des autres bruits. Cela me rappelait les souvenirs de mon enfance, le fatal 48 et les histoires de ma grand'mère sur la première révolution. C'étaient de terribles cauchemars flottant dans mon esprit. Rien autour de moi n'était changé pourtant. La maison, le jardin, les chemins environnants avaient le calme et le silence des jours précédents. La nuit était brillante et étoilée comme les autres nuits. Je me demandais s'il était possible qu'à dix pas de ces solitudes et dans la paix des choses immuables, l'on proclamât la déchéance du souverain et la destruction de la France.

Pendant cela, les hurlements populaires semblaient se rapprocher de nous. Je courus alors vers la chambre de mes enfants, m'imaginant qu'on venait me les prendre. J'étais près d'eux quand j'entendis frapper des coups discrets à la porte de la maison. C'étaient quelques-uns de nos amis qui revenaient m'annoncer la démission du préfet et la formation du nouveau ministère, où le nom de Rochefort figurait. Après avoir longtemps commenté l'événement, tout le monde se serra la main et se dit encore une fois adieu!

CHAPITRE V

Départ pour Jersey. — Les adieux. — Installation chez mistress Doyle. Premières lettres de mon mari.

La marche de nos ennemis, déjà près de Versailles, épouvantait la Normandie. On s'attendait à les voir apparaître, sinon en bataille rangée, du moins en fortes escouades pour les réquisitions, les richesses du pays étant pour eux un puissant objectif.

Mon mari me dit un soir qu'il était décidé à m'envoyer en Angleterre avec les enfants, sentant que les communications avec Paris allaient être coupées, que l'on ne serait pas prévenu à temps de l'envahissement de nos contrées, qu'il ne voulait pas avoir, à la dernière minute, le souci de nous sauver de l'invasion et qu'à la

moindre alerte il nous ferait partir. Devant ces formelles intentions, je me révoltai. Je dis que je ne bougerais pas, que je voulais faire mon devoir et rester à mon poste, que de le quitter dans de pareils instants me ferait mourir de honte et de chagrin. A tout cela mon mari me répondit énergiquement : « Tu obéiras », et deux jours après j'étais forcée d'obéir.

Ce fut le 8 septembre au soir, que mon sort fut décidé et que je dus faire mes tristes préparatifs de départ pour le lendemain. Je passai la nuit à parcourir ma pauvre demeure, enlevant les objets qui m'étaient particulièrement chers pour les emporter en exil, fouillant dans mes papiers, brûlant mes lettres, écrivant mes recommandations à mon mari, tout cela avec résignation, mais avec la plus grande souffrance.

Quand le jour parut, j'ouvris les fenêtres, je voulais respirer l'air du jardin pour la dernière fois. Il était si joli le jardin, ce matin-là. La pluie de la nuit avait rafraîchi les feuilles qui exhalaient d'étranges parfums. Je ne me lassais pas de plonger mes yeux dans ces fouillis humides, éclairés par un soleil naissant, de considérer au fond des allées la ville lointaine, l'église, cette vieille église où je m'étais mariée, où avaient été baptisés mes enfants, et ce coin de rempart, appartenant à la maison paternelle. En reportant mes regards vers les salons bouleversés, vers les places vides, vers cette cheminée où j'avais vu les bons feux d'hiver et les amis groupés autour, mon cœur se sentit défaillir, mais j'arrêtai cette faiblesse. Il me semblait que tout mon courage se fût noyé dans une larme.

Lorsque la maison fut réveillée, j'appelai les domestiques, les priant de veiller sur mon mari et sur tout ce que j'abandonnais. Ces pauvres gens ne pouvaient cacher leur émotion ; d'une voix entrecoupée par les larmes, ils me juraient un dévouement sans bornes, un fidèle souvenir. Il fallut enlever les enfants à ces pénibles scènes, car ils étaient eux-mêmes bien ébranlés. Mon dernier fils s'en allait tristement à travers les appartements, glissant dans ses malles quelques-uns de ses joujoux épars. Je me souviens que le pauvre enfant me dévoila son bon cœur d'une façon qui me toucha profondément. Comme je réglais mes comptes avec le valet de chambre, lui remettant un peu d'argent pour une femme qui m'élevait un jeune chien : « Tenez, lui dis-je, avertissez la femme que je ne peux plus rien pour le chien, qu'elle le donne ou qu'elle le tue, à son gré. » Richard entend l'arrêt et suit le domestique quand il sort. « Je vous supplie, lui demande-t-il, ne faites pas tuer Trim, je vais donner mes économies pour qu'il soit nourri en notre absence », et il tira de sa petite bourse une pièce de 20 francs, la seule qu'il possédât. Cette histoire faillit faire déborder la coupe. Je tins bon

pourtant. Je déjeunai tranquillement avec tout mon monde, avec mon père et mon frère que j'avais fait prévenir de ma fuite. Quand j'entendis la voiture qui devait nous emporter, tourner autour de la maison et s'arrêter devant la porte, une sueur froide passa sur mon visage. Je regardai mon mari, qui était en face de moi, il me sembla que la même douleur s'imprimait sur ses traits. N'ayant pas le courage des adieux, il se leva, sans mot dire, quitta la salle à manger, je ne le revis plus! Il avait laissé, en partant, sur la table, une lettre qui m'était adressée. Elle était pleine de tendresse et de conseils. Elle me parlait avec déchirement de la séparation. La séparation! horrible mot dans lequel je m'ensevelis tout entière en embrassant mon pauvre vieux père et en voyant disparaître la demeure où mon mari pleurait.

Je me dirigeais vers la ville d'A..., où je comptais demander l'hospitalité à miss Emly et partir le lendemain au point du jour pour Granville. Là, je devais prendre le premier bateau se rendant à Jersey. Lorsque la voiture monta la première côte de la route de Bretagne et que j'eus perdu de vue Saint-Lô, je fis semblant de dormir pour que les enfants et la femme de chambre que j'emmenais avec moi ne troublassent pas ma pensée par leurs questions ou par leurs regrets. Dans ce recueillement, qui n'était pas le sommeil, je me rappelai les différentes phases de ma vie déjà longue, ses joies, ses fêtes, ses luttes, ses amertumes. Et ceux que j'avais aimés et que j'avais perdus, et tout ce passé rivé à la patrie et dont il me semblait que j'abandonnais aussi le souvenir...

Nous fûmes reçus chez miss à bras ouverts. Les enfants soupèrent et se couchèrent presque gaiement. Pendant cela, nous nous enfermâmes miss et moi dans ma chambre, nous confiant plus que jamais l'une à l'autre. Je dis à miss que je la priais de m'aider à mettre en sûreté quelques papiers précieux que je lui laissais, redoutant les investigations de la police granvillaise qui traquait fort les émigrés. Ces papiers contenaient les lettres que mon mari m'avait écrites pendant ses séjours à la cour. Il y avait aussi des lettres de l'empereur et de l'impératrice. Quant à la tabatière que l'impératrice avait donnée à mon mari et sur laquelle était son portrait, je l'avais enveloppée de ouate et cousue sous ma crinoline, voulant l'emporter avec moi.

Il fut convenu qu'on emploierait les dernières heures de cette mystérieure nuit à trouver une cachette pour le voluminenx paquet que je confiais à miss. Elle-même craignait un jour les visites domiciliaires. Nous nous mîmes à parcourir la maison avec une lampe. Nous fûmes même dans le pigeonnier où les pigeons dormaient la tête sous leur aile, sans s'inquiéter des révolutions; mais

aucun endroit ne nous parut assez sûr, alors, nous dirigeâmes nos pas vers le jardin, préférant y enterrer les papiers scellés dans une boîte de plomb. Le jour allait paraître, il fallait se hâter. Je courus chercher une pelle dans le cellier et me mis à creuser la terre au fond d'un massif pendant que miss, tout en portant la lampe, soutenait les branches des arbres tombant sur ma tête.

Au moment où j'allais descendre mon trésor dans le trou creusé, la lune, qui s'était dégagée des nuages avant de faire place à l'aurore, nous laissa voir à la fenêtre de la maison voisine un monsieur en déshabillé de nuit qui paraissait suivre avec intérêt nos manœuvres nocturnes. Tout était découvert ! Nous ne devions plus continuer nos travaux. Je jetai la pelle avec découragement et repris la boîte, que nous glissâmes, de guerre lasse, dans l'office, derrière la provision de pains de sucre. Elle n'y resta pas longtemps : miss, avec son dévouement habituel, me l'apporta quelques semaines plus tard à Jersey.

La voiture qui devait nous mener à la dernière étape s'arrêta à notre porte aux premières lueurs du jour. On partit. Miss voulut nous accompagner jusqu'au bateau. L'aurore était claire et froide. Je me serrais contre mon amie pour me réchauffer; je finis par m'endormir sur son épaule, bercée par la voiture qui s'en allait doucement. Alors je rêvai que je rentrais chez moi, que je revoyais le pays et les gens aimés, qu'il n'y avait plus de guerre, que tout le monde était heureux! Je fus rendue à la triste réalité lorsque nous arrivâmes en ferraillant sur le port de Granville. Le bateau allait se mettre en marche. Miss s'occupa de l'installation, des enfants et des colis. Elle fut ensuite trouver le capitaine, nous recommandant à ses soins. Moi, je suivais tous ses mouvements avec hébétement, il me semblait qu'elle travaillait à creuser ma tombe.

Il y avait un grand nombre d'émigrants sur le pont, on s'arrachait les places. Les nourrices installaient leurs enfants dans des couvertures sur le haut des bagages. Des vieillards, aux visages mornes, s'étendaient au soleil; ils étaient piétinés par les matelots, courant d'un bord à l'autre pour préparer le départ, mais, comme à moi, tout leur semblait égal.

On commençait à lever l'ancre quand la voix de miss murmura un adieu qui me fit tressaillir. J'ouvris les bras et m'arrachai à son cou, comme si j'eusse voulu l'empêcher de regagner la rive ; se dégageant de nos étreintes, elle se glissa dans la foule, s'arrêta sur la passerelle qui nous retenait encore au rivage, m'envoya de là un long baiser, puis descendit sur le quai, où j'aperçus sa jupe flottante se dirigeant vers un petit roc, d'où l'on pouvait suivre pendant quelque temps le navire dans sa course. Nous étions bien

loin en mer et je voyais toujours sa robe blanche se détachant sur les brumes de l'horizon. Lorsque je perdis complètement sa trace, je mis les deux mains sur mon cœur et j'éclatai en sanglots.

Les enfants, pendant cela, s'amusaient avec les chiens qu'une actrice, M[lle] Crénis, traînait après elle. Cette femme s'exilait comme nous. Quand la dernière bande de la côte française s'effaça de l'horizon, je la vis essuyer une larme. J'en eus pitié et, sans la connaître, je lui tendis la main.

La traversée dura trois heures. Nous entrâmes dans la baie de Saint-Hélier par la mer la plus belle et la plus ensoleillée. Les enfants battirent des mains devant cette jolie ville de Saint-Hélier, s'étendant en éventail au-dessus des flots avec son couronnement de verdure et ses maisons blanches. Nous gagnâmes les quais dans une barque conduite par des matelots coiffés de bonnets rouges, qui nous déposèrent en sifflant sur la rive étrangère.

Je louai provisoirement, dans Regent Street, deux tristes chambres faisant partie d'un logement d'ouvrier dont les fenêtres donnaient sur une cour fermée par de hautes murailles. C'étaient les plombs de Venise, mais cela me coûtait très peu cher, et il me fallait faire des économies, étant partie avec 600 francs seulement. Mon mari devait me renvoyer des fonds quand il en toucherait lui-même, dans le désordre régnant.

Mes fils furent saisis de tristesse en entrant vers la nuit dans cette demeure étroite et sombre, à moitié démeublée et sentant le moisi. Ils se mirent à sangloter. Je ne trouvais rien à dire pour les consoler, pour les soustraire au dépaysement que je ressentais moi-même. Je les fis coucher, espérant que le sommeil leur donnerait l'oubli. Mais, quand ils furent dans ce grand lit sans rideaux, devant ces murailles nues, et qu'en jetant les yeux vers la cour, ils n'aperçurent que les pierres grises et les tuyaux des cheminées voisines, ils pensèrent aux arbres, au ciel des Palliers, à leur petite chambre pleine de livres et de joujoux, et voilà que leur désespoir fut plus fort que jamais et qu'ils me dirent en levant vers moi des mains suppliantes :

— Maman, en grâce, ne restons pas à Jersey !

— Mes petits, leur dis-je, il faut au contraire que nous y restions. Votre père nous y envoie pour notre bien.

— Est-ce que ce sera long, la guerre ? demanda Jacques.

— Non, mon enfant, ce ne sera pas long, mais quand même ce serait long, il faudrait, tout petits que vous êtes, savoir être malheureux le temps que le Ciel voudra. Si vous n'avez pas de courage, vous me verrez mourir.

Cette pensée leur fit rapprocher leurs deux visages du mien.

— Nous n'aurons plus de chagrin, s'écrièrent-ils en m'embrassant; puis, fermant les yeux, ils tâchèrent de dormir.

Il y avait longtemps que je ne savais plus prier, que mon cœur se fermait quand mes lèvres cherchaient à murmurer des paroles de grâce. Dans ce moment où je vis mes enfants souffrir pour la première fois, je m'élançai vers ce Dieu oublié, qui seul pouvait les faire heureux et je lui dis : « Mon Dieu, je vous reviens, soyez clément pour mes enfants ! » Ma pauvre tête était perdue, il me semblait que je devenais folle.

Toutes les douleurs amassées éclataient dans leur intensité, à l'heure où la douleur maternelle était venue s'y joindre. Je me sentais enfin désarmée et la proie du malheur; je marchais dans la chambre, puis je tombais à genoux, puis je me relevais pour m'affaisser encore. Il y eut un moment où je restai comme évanouie sur le parquet.

Ce fut alors que mistress Doyle, mon hôtesse, eut la pensée de venir voir si je me trouvais bien chez elle; m'apercevant ainsi, elle fut effrayée et se précipita vers moi. Elle me releva, me plaça doucement dans un fauteuil, étendit mon manteau de voyage sur mes genoux, s'assit à mon côté et me consola comme un petit enfant. Je regardais alors cette femme compatissante que le ciel m'envoyait, et trouvant en elle un brave cœur qui m'arrachait à l'abandon, je l'attirai plus près encore et me laissai glisser dans ses bras. Mistress Doyle pleurait et passait sa grosse main sur ses yeux et même sur les miens, pour effacer nos communes larmes. Quelquefois, je sentais sa joue sur ma joue; elle était laide, la pauvre mistress Doyle, mais sa laideur finissait par me paraître chère et respectable.

Je repris courage sous ces étranges baisers; je me mis à ouvrir mes caisses, aidée de la pauvre Doyle, car ma femme de chambre restait sous l'influence du mal de mer et se trouvait impuissante à me servir.

J'espérais dormir quand le travail fut accompli et que mon hôtesse eut regagné son gîte, mais la fièvre me prit dès que je fus au lit. Chacune de mes pulsations rouvrait comme par un ressort mes yeux appesantis. Je laissai brûler ma bougie, malgré mes projets économiques, ne pouvant supporter les ténèbres, et pourtant je n'apercevais pas sans horreur ces murs dénudés, cette chambre encombrée de malles, cette fenêtre sans rideaux et le vieux fauteuil sur lequel mistress Doyle m'avait jetée quelques heures auparavant. C'était alors que je revoyais dans un nuage d'azur la chère maison des Palliers et son maître abandonné. On eût dit que le ciel m'envoyait ces souvenirs pour achever d'éprouver mon cœur.

Sur le matin, les petits Doyle, qui couchaient sur ma tête, commencèrent à pleurer au moment où j'allais oublier qu'il avait existé des joies et qu'il existait des peines. Leur père, pour les faire taire, se mit à les injurier et à crier mille fois plus fort qu'eux; tous ces cris se confondirent bientôt avec ceux d'un malheureux porc, qu'un boucher matinal égorgeait dans la cour voisine. C'était à se croire tombée en enfer; je me levai, avec la pensée d'errer par les rues désertes pour trouver le calme qui me fuyait, mais mes fils dormaient paisiblement, je ne devais ni les réveiller ni les quitter, je me résignai donc à reprendre place dans le fameux fauteuil et à y attendre que les cris des Doyle et du cochon fussent apaisés.

Les environs de Saint-Hélier sont un véritable Eldorado, mais la ville en elle-même est triste et grise; ses longues rues uniformes, ses maisons ornées de fenêtres à guillotines, ses temples en pierres sombres, ses cimetières qui prennent place entre les magasins et les cabarets, vous jettent dans la cruelle nostalgie.

La population n'est pas plus avenante : c'est une population grouillante qui n'a ni type ni nationalité, qui n'est ni anglaise, ni française, ni *elle* non plus; une population composée de marchands, de soldats et de filles, le tout augmenté de ce que les pays voisins contiennent de banqueroutiers et de mauvais drôles.

Je me trouvai perdue au milieu de tout cela, quand, le soir du second jour, je courus à la poste chercher la lettre que j'attendais de mon mari. Elle était là, cette lettre bénie; je me sauvai avec elle vers la maison et la lus à la lueur de la lampe de mistress Doyle, car jusqu'à nouvel ordre nous faisions ménage commun.

« Saint-Lô, 14 septembre 70.

« Enfin, voilà un rayon et un coin bleu; je reçois ta dépêche. Elle m'a tiré du trou noir où je me débattais vainement contre des fantômes. Je l'ai lue et relue, toujours en parcourant ma petite allée, entre mes prairies et mes pois à rames. Comme le malheur a du bon! Comme le cœur jouit de tout! Comme il savoure les moindres détails, les moindres paroles. Ces terribles événements sont plutôt faits pour ramener l'âme aux hautes croyances que pour l'en écarter. Ils ont à un tel degré le caractère d'un fléau de Dieu, d'un châtiment! Mon âme à moi est agitée jusque dans ses profondeurs par ces coups de foudre, et je ne sais si la foi n'en sortira pas. Je ne crois pas que notre nation soit condamnée à périr, mais elle est condamnée à se retremper moralement et à reconnaître qu'il y a un Dieu qui ne veut pas être trop longtemps oublié.

« Nous avons, il me semble, trop de grandes qualités, trop de vitalité généreuse pour être menacés d'une décadence définitive,

peut-être même sortirons-nous plus puissants que jamais de ces effroyables épreuves, si le caractère national y puise, comme je le crois, le sérieux et la vitalité morale qui l'avaient trop abandonné.

« Je me félicite de plus en plus de vous avoir éloignés, malgré le déchirement. Songe donc, ma chérie, à la complication de mes inquiétudes et de mes tourments, si j'avais attendu le jour qui sera demain, où sans journaux, sans dépêches, sans nouvelles, enfin, livrés à tous les bruits, à toutes les paniques, nous avions vu s'agiter autour de nous une population effarée qui nous aurait communiqué toutes ses impressions. Comment aurais-je pu conserver mon sang-froid? J'aurais perdu la tête. Non, ne regrette pas l'acte énergique que je t'ai demandé. Il fait ma force. Montre-toi bravement à la hauteur des circonstances, c'est le moyen d'un triompher!

« Tu m'as souvent parlé avec admiration de ces femmes du temps de la Révolution qui savaient si bien lutter, s'aider, vivre et mourir, soit dans la tourmente, soit dans l'exil. Tu disais que, dans un temps pareil, tu saurais être brave comme elles. Eh bien, nous y sommes parfaitement dans un temps pareil, seulement, Dieu merci, il ne s'agit pas de mourir, au contraire, il s'agit de vivre. Il y en a tant de plus éprouvés que nous. Songe aux mères qui ont depuis un mois leurs fils devant les canons prussiens.

« Au reste, j'ai la conviction que tu vas retrouver toute ta vaillance une fois le premier moment de nostalgie et d'éblouissement passé. Alors, tu vas m'écrire de ces bonnes lettres que j'attendrai si impatiemment, qui me laisseront la force, qui me rapprendront le sourire. Tu me diras ce que tu fais, dans ce petit pays singulier. Tu me distrairas gentiment, en brave petite commère, par ces petits récits détaillés que tu fais si bien. Ah! comme j'aimerai ta première lettre un peu rassise et sereine.

« Notre ville n'est pas plus gaie que Jersey. Plus personne. Les mobiles sont partis. Delambre est toujours en fonctions. Son frère est prisonnier et blessé. Son beau-frère de même. L'autre jour, à Sourdeval, on lui a amené un espion prussien dont les lettres qu'il a lues rendaient le compte le plus détaillé de l'état du pays, des routes, des habitations importantes. Delambre allait le faire fusiller quand un ordre d'ici l'a fait transporter je ne sais où.

« Nous, nous avons demain une grande revue de la garde nationale en armes! ce sera terrible! Mon fusil astiqué par Auguste brille comme un soleil; mais il paraît que ces malheureux fusils qu'on nous a donnés se chargent par le canon et partent par la culasse. On nous promet des chassepots qui feront exactement le contraire. J'ai jusqu'ici pour tout uniforme un képi, car il y a

encore des doutes sur la question de savoir si on portera la tunique ou la vareuse.

« Allons, ma chérie, une petite risette et envoie-la moi. Ce sera une nuit de bon sommeil, et la pensée que tu me l'as donnée te fera dormir toi-même paisiblement.

« Tous mes baisers les plus tendres pour toi et pour les petits.

« Octave. »

Trois jours plus tard, je recevais une seconde lettre.

« Saint-Lô, 17 septembre 70.

« Non, de grâce, ne songe pas à me faire une visite. Cela me ferait perdre le courage dont j'ai besoin. Ne multiplions pas les secousses inutilement. Si tu revenais, il faudrait repartir aussitôt, ce serait un déchirement nouveau. D'ailleurs, s'il y avait péril imminent, comment se débrouiller au milieu de la panique et de la bousculade? Nos enfants d'ailleurs ne peuvent être abandonnés par toi, même pour une heure, je les veux absolument sous ton aile.

« J'espère que le repos physique va relever ton moral ébranlé. Je sais que tu as le cœur vaillant, mais les circonstances extérieures, la mise en scène des choses, t'affectent beaucoup, comme tous les gens à imagination vive. Le courage manque là-dessus, mais se retrouve bientôt, Dieu merci. Je suis donc convaincu que j'ai, à l'heure qu'il est, une brave petite femme de tête et de cœur sur laquelle je puis compter pour m'épargner toute inquiétude derrière moi, et ne me laisser que les soucis d'en face; partageons-nous le fardeau, ma chérie, et j'ai la ferme confiance que nous le porterons ainsi jusqu'au bout, sans en être écrasés ni l'un ni l'autre. Je suis à mon devoir, toi au tien. Je t'assure qu'il y a une satisfaction fière à se sentir capable de lutter contre le malheur et de le vaincre. Je l'éprouve chaque jour. J'ai eu des défaillances; je les ai mises sous mes pieds. Je me tiendrai debout dans la tourmente, et je me retrouverai debout après.

« Mais, pour cela, il ne faut pas un effort d'un moment, un coup de collier. Il faut un effort continu, le plus difficile de tous. On le croit même d'abord impossible, et peu à peu, crois-moi, on en prend l'habitude, et l'héroïsme devient la manière d'être.

« Il y a des moments d'exaltation fiévreuse qui touchent à l'égarement. Il semble, en effet, qu'on ne pourra jamais vivre en face de telle situation, de telles idées. Un trouble profond vous traverse les moelles; cela est si nouveau, si étrange! mais le nouveau et l'étrange deviennent l'accoutumance quand on les regarde

résolument en face, et aussi quand on s'abandonne à Dieu, car il y a un Dieu, vois-tu, sous quelque forme qu'on l'adore, et il secourt ceux qui se remettent entre ses mains.

« Les Prussiens sont devant Paris ou tout comme. Les trains s'arrêtent aujourd'hui. Cela va être ennuyeux d'en être réduits aux rumeurs. Mais, enfin, tout cela finira; c'est ce que je me répète vingt fois par jour. On s'occupe beaucoup de la paix. Elle n'est pas impossible. En attendant, on fortifie les environs de Cherbourg. Il y a aujourd'hui plus de deux mille ouvriers qui élèvent des redoutes au-dessus de Carentan, à Saint-Côme. On inonde tout le pays, mais notre propriété est au-dessus de l'inondation. Enfin, on forme une ligue de tous les départements de la Bretagne et de la Normandie, avec un général pour commander les guérillas. Tout ce remue-ménage aura tout au moins un bon effet moral et nous évitera peut-être l'invasion de ce côté-là. En tout cas, je me félicite de plus en plus du parti que nous avons pris.

« Au revoir, ma chérie. Je t'assure que c'est un petit roman qui va renouveler notre vie. Nous trouverons tout bon après cela, et les souvenirs terribles seront le doux entretien de notre vieillesse.

« A toi de tout mon cœur,

« OCTAVE. »

J'ai reçu une très longue et très intéressante lettre de Laforge. Il n'accepte aucune place. Il veut défendre Paris. Il me dit des choses cruelles à propos de Sedan, mais, hélas!!!

« Saint-Lô, 22 septembre 70.

« Ta lettre de ce matin me charme absolument, malgré quelques teintes sombres, trop naturelles pour que j'en sois inquiet. Du reste, elle est vivante et vaillante. Elle me remplit de calme et de confiance. Je puis la relire et la relire encore, sans que mon cœur en soit amolli, tout au contraire, je te sais gré de ton courage.

« Le mien est complet, maintenant. Ma santé même est excellente. Je dors bien, je mange bien et je fais deux lieues à pied chaque matin. Le temps est adorablement beau par-dessus le marché, ce qui achève de me rasséréner.

« Le présent, cependant, est toujours bien sombre. On nous annonce que les uhlans sont à Mantes. Les digues de Carentan sont réellement coupées, les marais inondés. Les hauteurs de Saint-Côme se hérissent de canons. Pauvre France! quel présent et quel avenir! L'invasion, la ruine publique, la révolution sombre et menaçante; mais toutes ces pensées accablantes, je les supporte gaillardement depuis que j'ai reçu ta lettre.

« A la nouvelle que les Prussiens étaient à Mantes, la générale a battu dans les rues et a mis la ville en émoi. On a formé une compagnie de francs-tireurs dont je ne suis pas, bien entendu, n'étant pas tireur du tout. Puis on nous a fait manœuvrer sur le Champ-de-Mars. Le bataillon est revenu en épaisses colonnes, tambours en tête, sur la place de la préfecture, et toute cette masse d'hommes armés défilant au milieu d'une population sérieuse et muette avait assez de caractère.

« Je vais avoir aujourd'hui ma vareuse d'uniforme, qui ressemble beaucoup à celles des mobiles. Elle est en droguet. C'est fort laid. Néanmoins, je me ferai photographier dans cet attirail et je te l'enverrai, voulant te régaler de la chose.

« J'ai reçu un billet de garde pour ce soir. Je vais donc passer ma nuit au corps de garde et faire une ou deux heures de faction sous les étoiles. J'en prends gaiement mon parti et je n'en dormirai que mieux les nuits suivantes. Peut-être serai-je de faction à la prison, peut-être à la poudrière, dans le petit chemin du cimetière. J'aimerais assez ce dernier poste mélancolique et poétique par ces belles nuits. J'en suis venu, Dieu merci! à jouir innocemment des côtés romanesques de cette existence étrange.

« J'ai vu ton père et ton frère. Ton père est merveilleux d'entrain. Sa santé même est comme exaltée. Il est remontant comme un rosier. Il m'a raconté qu'hier, Thiers s'était arrêté à Lizon, revenant d'Angleterre. Il l'a vu et il assure que Thiers paraissait assez satisfait du résultat de sa mission.

« Moi, je ne suis pas satisfait de nos finances. Je n'ai pas vu mes fermiers, sur lesquels je comptais pour t'envoyer des fonds. Ton père n'a pas été plus heureux, et il m'a fait pressentir qu'il ne pourrait me payer ta pension ce mois-ci. On ne trouve plus à emprunter d'argent qu'à 60 ou à 100 pour 100, et on n'en trouvera bientôt plus du tout. Tu vois s'il faut de la tête et du cœur.

« Au revoir, chérie, et encore des lettres pareilles à celle qui vient de me rendre la vie.

« Octave. »

CHAPITRE VI

Je vends mes bijoux. — Installation à Rouge-Bouillon. — Nouvelles lettres de St-Lô. — Quelques types anglais. — Le gouverneur. — Miss Touzel.

Les jours passaient et les 600 francs que j'avais apportés passaient aussi. Cette dernière lettre de mon mari touchant l'état de nos finances m'inquiéta tellement, que je résolus de vendre mes bijoux et mes cachemires pour assurer à mes enfants et à moi le pain de chaque jour. Un vieux bijoutier de Queen Street me paya

1500 francs ce qui en avait coûté 15 000. Mes châles furent achetés par une brocanteuse qui m'en donna 500 francs, et je revins ravie chez mistress Doyle.

Le même jour, master Doyle, qui était mécanicien, avait fait une livraison de ferrailles qui le mettait en belle humeur. C'était un robuste gaillard, ce master Doyle, et un homme excellent. Je le vois toujours avec sa forêt de cheveux roux; ses favoris plus rouges encore, tombant en cascade sur sa chemise de laine rayée de bleu, et ses dents de nègre apparaissant comme un clavier de piano au milieu des noirceurs de son visage, couvert de la poussière de ses fourneaux.

Aux heures où il ne soufflait pas le feu de ses forges, il sortait avec son cabas pour aller au marché. Alors j'étais sûre qu'il avait une pensée pour moi et pour les petits *boys*, comme il appelait mes fils. En rentrant, et en me montrant son clavier jusqu'aux oreilles, il déposait sur mes genoux de belles poires enveloppées de mousse ou des grappes de raisin doré.

Chaque soir, il jouait aux dominos avec sa femme, dans l'arrière-boutique, pendant que j'écrivais dans ma chambre. Donc, le jour dont je parle, le bonhomme, dans son contentement d'avoir fait de bonnes affaires, vint me prier, chapeau bas, de faire une partie de dominos avec lui. « Cela vous fera passer le temps, » me dit-il. J'aurais aimé le passer autrement; mais, pour ne pas blesser le pauvre homme, je me rendis à son invitation. On ne joua pas d'argent, nous n'en avions à perdre ni l'un ni l'autre; notre enjeu fut des haricots rouges que M. Doyle sortit du fond de son cabas. Il gagna tout le temps, ce qui le fit rire de façon à ébranler la maison et ce qui lui valut, de plus, une nourriture saine pour le lendemain.

J'étais en train de remuer mes haricots quand on m'apporta une lettre de mon cousin de B..., qui m'annonçait qu'il m'envoyait sa femme et ses petites filles, redoutant également pour elles l'invasion de la Normandie. Elles devaient quitter B... le lendemain et arriver le soir à Saint-Hélier par un bateau à voiles qui les amènerait de Porbail. Mon cousin me suppliait de les protéger et même de vivre avec elles. Ce ménage commun serait pour nous, disait-il, un bonheur et une économie. J'acceptai ce projet avec enthousiasme, et le lendemain, je louai, dans le quartier de Rouge-Bouillon, une petite maison dans laquelle eut lieu la réunion.

Mon brusque départ terrifia les Doyle. Père, mère et enfants vinrent me conduire en procession jusqu'à ma nouvelle demeure, où master Doyle glissa en partant tout ce que la Grande-Bretagne contenait de poires et de raisins.

La façade de notre maison de Rouge-Bouillon dominait le square

du consulat de France. La route la plus fréquentée passait devant nos fenêtres et menait à ces jolis faubourgs bordés de villas et de jardins dont les plantations rappellent celles de Nice et des côtes méridionales. Toute la journée défilaient devant nous des voitures élégantes, de grands breacks à quatre chevaux, emportant des miss ornées de voiles flottants et des cavaliers galopant à côté et flirtant avec elles. C'était plus consolant que les affreuses chambres des pauvres Doyle. Il y avait aussi, derrière la maison, un petit enclos qui faisait le bonheur des enfants. On y voyait deux poiriers auxquels était suspendue une balançoire et dans le fond une basse-cour où ma cousine installa les poules et les canards qu'elle avait apportés dans son bateau à voiles. Elle avait amené aussi quelques moutons, dont nous prîmes la laine pour rehausser nos matelas.

Avec son goût artistique, ma cousine fit de cette maison, grande comme une coquille de noix, un séjour confortable et souriant. Je l'aidai avec ardeur, semant partout les quelques bibelots préférés que j'avais enlevés à l'invasion. Puis nous mîmes des feuillages dans des vases de gré qui servaient à faire bouillir le pot-au-feu, et nous nous crûmes chez nous.

On était en octobre, et le temps était beau, presque chaud. Nous passions la plupart de nos journées sur la jolie plage de Saint-Aubin avec nos quatre enfants. Le soir, nous travaillions à l'aiguille, ma cousine et moi, ou bien nous lisions les journaux et les lettres de France. Les nouvelles devenaient de plus en plus sombres, on sentait que cette terrible guerre durerait au delà de toutes les prévisions.

Nous reçûmes, un matin, une lettre du curé de B..., nous apprenant la capitulation de Strasbourg.

« 4000 Prussiens, disait-il, sont à Mantes. Le général Uhrich est à Tours.

« Trois cercueils couverts de drap d'or ont passé au milieu de l'armée prussienne, qui leur a rendu les honneurs militaires. Le deuil était sur tous les visages. Que renfermaient ces cercueils? On l'ignore.

« Bazaine est résolu à se défendre jusqu'à la fin. »

Comme note gaie, le brave prêtre ajoutait :

« Notre village est tranquille. La garde nationale s'est réunie hier, au nombre de 40, dans la prairie appelée la Pierre-à-l'Homme. Tout s'est bien passé !

« Rien de nouveau ici, si ce n'est que beaucoup de pommes sont pourries.

« Je vous prie, mesdames, d'agréer mon profond respect.

« Godefroid, curé de B... »

Je recevais également de mon mari un paquet de lettres tous les quatre ou cinq jours. C'étaient des espèces de mémoires retraçant sa vie et les événements. Je les lisais d'abord en famille, et puis, je les relisais avec une piété recueillie, la nuit, dans la paix de ma petite chambre.

« Il y a pourtant encore de doux moments dans la vie, me disait une de ces lettres, malgré cette existence endiablée, et le bonheur se niche partout. J'en ai goûté un véritable tout à l'heure en trouvant ta grosse correspondance pour me faire accueil comme je rentrais de notre promenade militaire du dimanche. Il était une heure de l'après-midi. Je n'avais pu grignoter jusque-là que quelques croûtes de pain que j'avais fourrées dans ma cartouchière avant le départ. Juge avec quel délice je me suis installé devant une cuisse de poulet, tout en lisant doucement ta lettre, ouverte à côté de mon assiette. Enfin j'ai oublié pour un instant toutes nos douleurs et tout a souri autour de moi.

« Les nouvelles de Paris et de la guerre sont stationnaires. Cependant, il me semble que la situation est plus tendue que jamais. On vient d'appeler à un service actif en colonnes de marche tous les gardes nationaux de vingt et un à quarante ans, non mariés. Cette mesure pourrait avoir une grande efficacité, si on avait des armes, mais on n'en a pas, quoique tous les conseils généraux votent des sommes énormes pour les achats de fusils. Pendant ce temps-là, l'invasion s'étale. Les Prussiens, qui sentent venir l'hiver, s'exaspèrent, et la guerre prend de leur part un caractère plus méchant. En Normandie, ils n'ont pas dépassé Mantes et Rambouillet. Estancelin les harcèle avec des corps de garde nationale. Ils brûlent et saccagent tout !

« Nous avons fait, ce matin, l'exercice à feu pour la première fois. On nous a distribué des cartouches sur la place des Palliers, après quoi, notre compagnie s'est mise en marche sur la route de Carentan. Un peu après l'auberge de la *Bonne femme sans tête*, nous sommes entrés dans une prairie où, en bataille rangée, nous avons chargé nos grands diables de fusils pour tout de bon. C'était la première fois de ma vie que je me livrais à cet exercice, et je n'étais pas le seul dans les rangs ayant cette inexpérience. J'étais au premier rang et j'avais derrière moi des gaillards qui me paraissaient fort novices. Il y a une chose qui gêne d'abord pas mal, c'est de voir passer sur chacune de ses épaules le canon et la baïonnette des deux camarades du second rang. Quand on arrive au feu de peloton, tout le monde tire en même temps et cela produit une détonation qui vous stupéfie. On voit alors passer des éclairs et les

papiers des cartouches volent comme des feuilles mortes autour de nous; du reste, c'est amusant.

« Après l'exercice à feu, il y a eu repos, pendant lequel nos hommes ont envahi l'auberge. Pendant qu'ils buvaient et mangeaient, les uns attablés dans les salles, les autres assis à l'ombre des pommiers, je suis entré tout seul dans le petit verger de l'auberge, je m'y suis reposé sur un vieux fagot, à l'abri du toit de chaume, et j'ai croqué une pomme qui était tombée par-dessus la haie. Je pensais à vous dans ce petit endroit solitaire, et je priais le bon Dieu de nous réunir bientôt.

« Tu me demandes des nouvelles des gens de la maison : ils vont tous bien, mais tu sais que je n'en ai plus que trois. J'ai gardé ta vieille amie, la mère Philémon. Sois tranquille, elle nettoie tes casseroles comme si tu étais là !

« Adieu, mes chers amis, grands et petits, je vous aime bien.

« OCTAVE. »

« Saint-Lô, 5 octobre 70.

« Nous respirons ce matin, ma chérie, après avoir traversé deux ou trois jours de cruelle anxiété. Comme il était aisé de le prévoir, la fausse nouvelle de la capitulation de Metz a soulevé à Paris de terribles émotions. Une insurrection a éclaté. Des masses armées se sont portées sur l'Hôtel de Ville, où les membres du gouvernement étaient réunis. Ils ont été retenus prisonniers jusqu'à trois heures du matin, pendant que les insurgés nommaient un comité de salut public, dont les principaux membres étaient : Ledru-Rollin, Victor Hugo et Flourens. A deux heures de la nuit, de nombreux bataillons de la garde nationale ont délivré les captifs et la tranquillité a été rétablie.

« Notre petite ville est toujours très paisible, mais triste. Cette cruelle situation qui ne se détend pas finit par énerver les plus vaillants. Les journées sont longues et pénibles. Les matinées seules passent assez bien, parce qu'on reçoit quelques nouvelles qui occupent un moment l'esprit, et puis parce que la beauté et la fraîcheur du temps rendent un peu de ressort. On cherche en ces heures-ci la moindre diversion aux obsessions de la pensée. Croirais-tu que j'en suis à désirer les jours d'exercice.

« Triste temps, où l'on a mille soucis et pas une joie. J'ai eu cependant grand plaisir à recevoir tes trois lettres. Parle-moi de plus en plus de ce que tu fais et de ce que tu vois. Parle-moi encore du révérend Gilles et fais-moi rire. J'en ai envie, mais il me faut un sujet et toi seule peux me le fournir.

« Le frère Eugène m'est arrivé de Mantes. Il a vu sur la route de très sérieux préparatifs de défense : des troupes, beaucoup de mobiles, de redoutes et de canons. Il me paraît malgré tout bien douteux que l'ennemi pousse jusque-là, parce qu'il lui faudrait détourner une trop grande partie de ses forces. Il continue d'ailleurs à s'étendre sur la haute Normandie et la pille, sans rencontrer, hélas! grande résistance. Il occupe Paçy-sur-Eure et le charmant village de la rivière Thibouville, où nous avons fait notre voyage de noce. Le chemin de fer ne va plus que jusqu'à Conches. Quelques gardes nationales et quelques francs-tireurs, opposent çà et là une ombre de défense, mais cela est misérable, ces petites résistances locales, partielles, ne peuvent avoir aucune efficacité. Il aurait fallu jeter au-devant de l'ennemi la masse des gardes nationales de la région, et le nombre aurait pu lutter contre la discipline et l'armement supérieur; mais chacun attend l'ennemi à la porte de son village, et c'est ainsi que huit ou dix mille hommes se promènent en conquérants à travers une population de deux cent mille gardes nationaux. O misère!

« Et malgré tout, j'espère toujours. Paris semble vraiment résolu à une défense héroïque. Il me paraît impossible qu'on n'ait pas formé, après tout ce temps, entre la Loire et le Rhône, une armée capable de marcher soit sur Paris, soit au secours de Metz. Dans les deux cas, cela changerait la fortune. De plus, les campagnes, pillées et saccagées, ne montrent plus la fatale inertie qui les a livrées à l'ennemi. Les paysans, réduits à l'extrême désespoir, et n'ayant plus rien à perdre que leur peau, deviennent féroces. Ils se cachent dans les bois, coupent les convois, égorgent les traînards et commencent à faire cette guerre sauvage qui nous fut si funeste à nous-mêmes en Espagne. La mauvaise saison aidant, la pluie défonçant les chemins, les nuits froides fatigant les hommes, il y a là de quoi user et ruiner en deux mois les armées allemandes et leur faire crier merci; mais il faut que Paris tienne, que les armées s'organisent et que les provinces résistent avec plus de méthode. Il faut surtout que la France ne s'énerve pas dans les dissensions civiles. Je déplore, quant à moi, la réunion de l'Assemblée constituante dans ces circonstances. Elle ne sera qu'un foyer de récriminations, de désordres et d'anarchie. Quelle que soit sa majorité, elle ne sera pas respectée. J'aurais cent fois préféré la continuation du provisoire pendant la durée de la lutte.

« Ce sont là de bien vaines paroles, ma pauvre enfant, et j'ai même peur de t'ennuyer, mais excuse-moi, je bavarde comme une commère pour passer le temps, qui est long entre le lever et le coucher du soleil.

« Ce qui est admirable, au milieu de tout cela, et même la seule chose admirable, c'est mon admirable santé. Un estomac d'autruche et un sommeil d'enfant, mais plus de cheveux du tout, par exemple, je n'ai plus qu'une faible couronne autour de l'occiput, et qui tend même à disparaître. Je ne serai pas beau quand tu me reverras, il faut t'y attendre. C'est une chose étrange comme ces temps-ci sont peu favorables à la pousse des cheveux.

« J'ai voulu, hier, profiter du dernier beau jour de la saison, et je suis allé me perdre dans les prairies les plus inconnues et les plus solitaires de Candol. J'ai pêché et j'ai pris un goujon en six heures. J'ai beaucoup rêvé en face des collines boisées qui s'éclaircissent déjà comme mon vieux front et au bord des mares couvertes de feuilles jaunies. Malgré la mélancolie et la solitude du lieu, mes pensées n'avaient pas le fond triste, je crois à l'avenir!

« De plus, comme rafraîchissement, ton père m'a payé ce matin ta pension. Je pourrai donc t'envoyer quelques fonds pour mettre à l'abri.

« Bonjour, enfant chérie, tu sais si je t'aime.

« Octave ».

« Quel brave homme que ton père! Je ne dis pas cela parce qu'il m'a payé ta pension, mais je le dis pour toutes choses. »

« Saint-Lô, 9 octobre 70.

« J'ai lu ce matin, dans les petits chemins de Grimouville, tes deux lettres. Je me suis un peu attendri sous l'ombre des haies, mais doucement et sans faiblesse. Oui, mes pressentiments me montrent l'avenir, au delà de cette tempête, sous des couleurs heureuses. J'ai la conviction qu'en ne nous abandonnant pas, en soutenant nos courages personnels, nous gagnerons le rivage et que nous y éleverons, au milieu de nos débris, un petit édifice de paix et de bonheur. Nous ne serons pas difficiles, hélas! après avoir tant souffert. Il nous suffira de vivre, de nous aimer, d'être contents l'un de l'autre, de respirer l'air et de voir pousser l'herbe pour être heureux.

« J'ai donc savouré la douce lecture de tes lettres dans mon petit coin. Elle m'a transporté un instant loin de cette terre maudite. Je n'ai pu lire sans émotion la scène de l'invocation pour la France dans cette vieille église irlandaise. Je vous ai suivis sur vos bruyères, en me rappelant nos stations heureuses sur les côtes sauvages de la Bretagne. Oui, bien heureuses, quoique le bonheur de ces voyages, de ces impressions partagées, ne fût pas senti par

nous comme il le sera un jour, quand ces temps douloureux ne seront plus pour nous qu'un souvenir.

En attendant, nos ennemis continuent leur marche envahissante. Ils se sont étendus jusqu'à Orléans. C'est une inondation de lave. Et toujours des bruits de guerre civile dans Paris. Lyon et Marseille sont dans une complète anarchie. Depuis les plus mauvais temps du moyen âge, depuis les Armagnacs et les Bourguignons, la France n'a jamais été dans un pareil état, livrée tout entière à une anarchie dissolvante, à demi conquise par l'étranger, pillée et saccagée par des bandes ennemies, et en même temps par les débris, les traînards, les maraudeurs des armées nationales. Pauvre patrie! Ah! une petite maison dans une vallée paisible entre toi et mes chers enfants!

« J'ai dîné avant-hier chez nos amis P... Ce dîner a été émaillé par la présence du père B..., très démoli, et de Lucet, qui ne l'est pas du tout. Il était sous-préfet. Il s'est fait aide de camp. Il a un uniforme coquet et flambant neuf, les moustaches bien cirées, joli, joli enfin, mais un peu trop gai pour mon goût, et trop dédaigneux de nos pauvres gardes nationales, et trop admirateur de cette admirable armée prussienne, et trop parfaitement convaincu qu'il est impossible de lui résister, et trop résigné à voir le père Guillaume passer sous la barrière de l'Etoile. Drôle d'aide de camp! Si son général est du même acabit, la défense du pays est garantie. Personnellement, intrépide et spirituel, charmant garçon, mais trop blagueur à l'ancienne mode et trop décourageant pour les naïfs comme moi.

« De temps à autre, à travers les feux d'artifice de M. de Lucet, s'élevait, comme un psaume, la voix mélancolique du père B... J'espérais, répétait-il, j'espérais que mes dernières années seraient paisibles, et comment l'espérer maintenant!

« Les francs-tireurs, reprenait l'aide de camp, mais les paysans les craignent plus que les Prussiens. Si vous les voyiez! Non, jamais, je n'ai tant ri. Il y en a en hussards, en généraux, en étudiants, en Méphistophélès, en Faust, en Turcs!

« J'espérais, murmurait le vieux B..., que mes derniers jours seraient paisibles, et vous voyez, il m'est impossible de l'espérer maintenant.

« Je termine aujourd'hui sur cette note gaie. C'est pour t'engager à me parler encore plus des gens que tu vois, des visites que tu fais ou que tu reçois. Tu écris comme si rien ne t'intéressait. Ne sois pas comme le père B..., compte sur des jours paisibles et peut-être très prochains.

« Mille baisers tendres.

« OCTAVE. »

Je faisais peu de visites et je n'en recevais guère. Cependant les Français abondaient à Jersey. Par l'entremise du consul de France, le baron Chazal, je fis la connaissance de quelques préfets et fonctionnaires de l'Empire auxquels l'âge et la maladie avaient enlevé la possibilité de défendre leur pays. Je retrouvai également dans cette maison hospitalière du consul M[mes] Gimet, de Dampierre, de Lareinty, de Puységur et aussi des amis de Saint-Lô, qui me furent toujours d'un grand charme et d'un grand secours dans mes tristesses.

Je revis également les Baroche sur cette terre d'exil. M. et M[me] Baroche habitaient près de nous, dans une très petite maison qui ne rappelait guère les beaux jours du ministère. Les pauvres gens avaient fui, n'emportant que de très faibles ressources. J'entends toujours M[me] Baroche me disant : « Je voudrais bien avoir des draps moins rudes que ceux que nous avons en location, mais je n'ai pas d'argent pour en acheter. » Ma cousine prêta deux paires de draps à M[me] Baroche, et ce fut dans ces draps d'emprunt que mourut l'ancien ministre.

Cette mort fut douloureuse pour tous. Nous ne quittâmes guère la pauvre M[me] Baroche pendant la cruelle agonie de son mari et pendant les jours qui la suivirent. Plusieurs Français, ceux-là même qui devaient leurs situations brillantes d'autrefois à M. Baroche, eurent l'ingratitude de ne pas suivre le mort jusqu'à sa dernière demeure. Quelques-uns se ménageaient l'avenir pour leur rentrée en France; d'autres étaient effrayés par une protestation des républicains de l'île qui avaient annoncé qu'une pluie de pierres et de pommes cuites serait lancée sur le cortège. Il n'en fut rien pourtant. Le très grand nombre de fidèles qui accompagnait le corbillard arriva sans encombre à la chapelle Saint-Thomas, où l'on déposa le cercueil, à terre, sur les dalles, entre une douzaine de cierges qui brûlèrent à peine le temps que dura la cérémonie. Rien de plus qu'un *Dies iræ* chanté par une voix magnifique. Ce fut l'enterrement d'un pauvre. Et pourtant, le corps qui était là était celui du garde des sceaux de France!

Je fus mise également en relations avec quelques Anglais dont je garderai toujours un bon et reconnaissant souvenir. Le général Guy et lady Guy furent pour moi d'une grande bonté. Quoique je n'acceptasse aucune invitation mondaine, je dus, pour ne pas blesser leur insistance, aller plusieurs fois dîner chez eux.

La maison du gouvernement était un simple cottage, situé sur la route de Saint-Saviours, au fond d'un parc qui descendait jusqu'à la mer. Quand on avait quitté la route et franchi la grille, défendue par un poste de *horse-guards*, on pénétrait sous des allées

ombreuses où les arbres les plus rares s'entrecroisaient. Quelques-uns de ces beaux arbres, isolés au milieu des pelouses, prenaient vers le soir, avec leurs grandes ombres, l'aspect de monuments. On eût dit des pagodes ou des minarets égarés dans ces bocages.

L'intérieur de l'habitation n'avait aucun luxe. Dans l'antichambre, quelques meubles en acajou verni et une panoplie de cannes et de parapluies. Dans le salon, des chaises capitonnées rangées en bataille. Quelques divans, une grande table, deux vitrines où étaient enfermées des curiosités chinoises et indiennes d'un grand prix. Sur les tapis, des toiles jetées partout pour empêcher les pieds d'user la laine.

Lady Guy recevait dans le salon aux toiles protectrices. Elle écrivait presque toujours à l'ombre d'un bouquet bien raide qui ornait la grande table, ou se chauffait les pieds à un petit feu qui brûlait derrière un garde-étincelles, représentant un monstreux éventail. Comme j'aurais aimé, à sa place, donner un coup de talon dans l'éventail et rôtir mes bottines sur les deux bons petits chenets!

On voyait que lady Guy avait été de la plus grande beauté. Ses traits étaient encore d'une pureté parfaite, quoiqu'ils eussent vu cinquante printemps. Elle avait le tort de dédaigner la mode, d'enfermer ses belles hanches dans un fourreau de soie, pareil à la chemise d'une momie; de relever ses beaux cheveux en petit monticule sur le sommet de sa tête et de placer sur le petit monticule un bonnet ressemblant à une assiette. Mais tout cela disparaissait devant son intelligence supérieure, devant une éducation exceptionnellement distinguée, devant une âme bonne et tendre.

Quant au gouverneur, c'était un grand beau général en cire. Lorsqu'il avait son uniforme rouge et son chapeau à panache blanc, et qu'il se tenait raide, bien brossé, bien frotté, bien luisant, on eût pu croire qu'il sortait du cabinet de Mme Tussaud, de Londres. Néanmoins, très grand air, un beau visage calme, de longues moustaches blanches, de belles mains un peu goutteuses, mais très soignées, beaucoup de grandeur dans les manières, beaucoup d'élévation dans les sentiments et, de plus, une grande bonté, s'abritant sous les apparences de sa froideur mortelle.

Il parlait très peu notre langue et la comprenait très mal; mais comme il était très poli, quand il recevait des Français, il se donnait une peine pour discourir qui lui faisait perler la sueur sur le front. Il m'a raconté ainsi plus d'une fois ses guerres de l'Inde, les fameux combats des cipayes et leurs horribles massacres. Un jour, étant entré dans l'habitation d'un officier anglais, comme les cipayes venaient d'en sortir, après avoir tué domestiques, femmes et enfants, il trouva les salons encore remplis de sang. On voyait

de grandes nattes de cheveux collées aux murailles par des lambeaux de chair; à terre, des petits souliers d'enfants avec les pieds coupés, restés dedans, et sur les meubles, d'autres fragments humains dévorés par les insectes et répandant une odeur de charnier qui fit évanouir plus d'un soldat.

C'était plutôt en dînant que le général me régalait de ses effroyables récits, aussi je ne mangeais guère. La table était cependant magnifiquement servie et à la française. Il y avait aussi un grand luxe de cristaux, de fleurs et de vaisselle plate. Avant de commencer le repas, le général, debout, la tête baissée, entouré de ses convives, disait, au nom de tous, le *Benedicite*. Hélas! ce n'est pas en France que nous saurions mêler ainsi le devoir au plaisir.

Sur cette route de Saint-Saviours, devant le palais du gouvernement, s'élevaient de grandes haies, toujours vertes, derrière lesquelles se cachait une petite maison blanche et proprette, appartenant à une vieille demoiselle charitable qui élevait de jeunes aveugles. Elle s'appelait miss Touzel, et je la rencontrais parfois chez ses voisins, les Guy. Je conquis bientôt son affection, et elle finit par m'introduire dans son ermitage et m'initia aux mystères de sa basse-cour et de son potager; puis elle me parla des malheurs de la France avec une sympathique bonté et m'encouragea à lui dire mes propres peines.

— Venez, me dit-elle, venez souvent vous reposer dans la paix de ma petite maison.

Elle avait une servante qui me rappelait la Pegotty de Dickens. Quand cette brave fille me voyait pleurer, elle s'essuyait les yeux avec son tablier et courait me chercher des gaufres dans l'office pour me consoler.

Miss Touzel faisait de longues courses dans la campagne. Elle avait toujours des pauvres à visiter ou des révérends à consulter. Quelquefois, elle m'entraînait dans ses pieux voyages. Alors je montais avec elle dans son panier, attelé d'un cheval qu'elle conduisait elle-même, et nous disparaissions toutes les deux sous les berceaux d'arbres entrecroisés qui abritent les routes de Jersey. Chemin faisant, elle m'ouvrait son cœur. Elle me racontait son enfance, privée de ses parents; sa jeunesse, attristée par la mort de son fiancé. Elle me parlait de ses bonnes œuvres, qui étaient désormais tout l'intérêt de sa vie, et quand l'émotion la gagnait, elle abaissait sur son visage son grand chapeau de bergère, pour me cacher sa faiblesse.

Tout en trottant sur la route, elle m'encourageait à aimer Dieu, ce Dieu qui l'avait sauvée du désespoir. Elle récitait des prières qu'elle avait composées dans des jours de deuil et des versets de

la Bible propres à calmer la douleur. Quand elle en était aux versets, c'était un fleuve qui coulait. Elle s'animait comme si elle eût fait un sermon et, se levant et gesticulant, elle oubliait de diriger son cheval qui s'en allait dans le fossé et se mettait à ruer pour se dégager de l'ornière. Les dangers que nous courions, les cris que je poussais n'arrêtaient pas la psalmodie et les inspirations de miss Touzel. Le nez tourné contre la haie, le corps secoué par les ruades de la bête, elle continuait à crier : Jérusalem ! Jérusalem !

Un jour, il y eut gala en mon honneur chez miss Touzel. Elle invita six vieilles filles de ses amies à dîner avec moi, et pour égayer la fête, donna à chacune d'elles le nom d'un brillant cavalier. Moi, je ne perdis ni mon nom ni mon sexe et dus recevoir les hommages des six demoiselles transformées en gentlemen. L'une d'elles s'appela le colonel Le Couteur; l'autre, master Grove, en souvenir de l'aide de camp du gouverneur; une troisième prit le nom du général Guy lui-même. Le général était petite et bossue, ce qui fit rire la servante Pegotty, qui assistait à cette comédie en mettant son couvert.

Le salon, qui ne s'ouvrait qu'à Pâques et à Noël, s'ouvrit pompeusement ce soir-là. Il était rempli de coquillages et d'animaux empaillés que le frère de miss Touzel avait rapportés de ses voyages : c'était un marin distingué. Tous ces squelettes exhalaient une odeur qui faisait éternuer le colonel Le Couteur, assise dans un fauteuil en face de master Grove, qui tricotait.

On passa dans la salle à manger. Pegotty avait fait de merveilleuses pâtisseries que les six gentilshommes dévorèrent à belles dents. On but du vin du Cap, rapporté par le marin distingué en même temps que les squelettes. On prit le thé. On chanta debout le *God save the queen*. On rentra dans le salon où nous attendaient les coquillages. Miss Touzel, après avoir déposé un abat-jour à dessins diaboliques sur la lampe au pétrole, courut chercher des petits brins de paille avec lesquels nous dûmes tresser des chapeaux pour les jeunes aveugles qu'elle protégeait. Pendant que je me livrais à ce travail, en compagnie des vieilles filles et des animaux empaillés, je me rappelais les bals des Tuileries, le souper de la duchesse d'Albe, les chasses de Compiègne et toutes les féeries de ma vie heureuse.

Mme Octave Feuillet.

La suite prochainement.

LE CENTENAIRE

DE

L'ÉCOLE NORMALE

I

Il semble que, à la rigueur, on aurait pu ajourner jusqu'en 1910 la célébration de ce centenaire. Par son décret de brumaire an III, la Convention nationale n'avait proprement fondé qu'un nom. L'institution à laquelle ce nom était attaché ne dura pas plus de six mois, et ce ne fut qu'un météore. On y vit passer des maîtres de talent et même de génie, tels que Lagrange, Laplace, Monge, Berthollet, dans les sciences; Garat, Volney, La Harpe, Bernardin de Saint-Pierre, dans les lettres; on vit affluer autour de leurs chaires plus de quatorze cents élèves, accourus de tous les points de la France, sans choix, sans examen, pêle-mêle, — une cohue, plutôt qu'une élite. Il n'y avait rien là qui ressemblât à une école, ni qui donnât l'idée d'une *norme*, d'une règle. On avait créé, on n'avait pas organisé; on avait même oublié de fixer des programmes d'études, si bien que l'enseignement resta dans les nuages et s'éleva à des hauteurs où l'intelligence moyenne des auditeurs ne put le suivre. Il fallut se séparer sans avoir rien fait, sans se dire au revoir. Pendant les douze années qui suivirent, deux vastes projets d'organisation de l'instruction publique se succédèrent, en l'an IV et en l'an XI, dans lesquels ne se manifesta nulle part la pensée de fonder une école destinée à former des maîtres. Logiquement, la création d'un tel établissement ne pouvait précéder celle de l'Université, qui n'existait pas encore.

Enfin, puisqu'on veut antidater et attribuer à la Convention l'œuvre propre de l'Empire, nous n'y ferons pas d'opposition, reconnaissant d'ailleurs que la question est de mince importance. On en sera quitte pour recommencer la fête dans une quinzaine

d'années, ce qui ne portera tort à personne, et fera plaisir à beaucoup de monde. Mais l'occasion nous a paru bonne pour ouvrir une enquête sommaire sur le passé de l'Ecole, pour rechercher ce qu'elle a produit depuis quatre-vingt-cinq ans en hommes et en idées, quelle influence elle a exercée sur l'éducation nationale et sur le mouvement intellectuel de la France, quelle orientation elle a donnée à la science et aux lettres, dans quels courants elle a lancé les esprits, quelle part de bien (ou de mal?) lui revient dans la vie de ce siècle finissant.

En une circonstance récente, M. Gaston Boissier, qui est de la maison, la félicitait d'avoir fait son devoir, plus que son devoir, puisqu'elle n'a pas formé seulement pour l'Etat un corps de professeurs qui lui ont fait honneur, mais qu'elle lui a fourni en abondance des écrivains et des savants dont il peut être fier. « On ne saurait, disait-il en finissant, accuser une Ecole de n'avoir pas payé sa dette aux lettres et aux sciences, quand elle leur a donné Taine et Pasteur. » Rien n'est plus juste, et nous observons même que cette double vocation de la propagande par la parole et par la plume a été de tout temps la caractéristique de l'Ecole, et que les normaliens d'aujourd'hui en ont reçu la tradition toute faite des normaliens d'autrefois : Victor Cousin, Augustin Thierry, Jouffroy, l'abbé Bautain, Dubois, etc., dont les noms figurent sur la liste des quatre premières promotions. Il est certain que Napoléon eût reculé d'épouvante s'il avait pu prévoir à quoi son œuvre aboutirait. Sa pensée avait été de dresser de bons professeurs pour ses lycées, et non pas de jeter dans la presse des semeurs d'idées, des « idéologues ». Il avait voulu créer une sorte de couvent laïque, un « ordre » nouveau voué à la science, comme les ordres anciens l'étaient à la prière et aux bonnes œuvres. Il lui avait imposé des mœurs conventuelles, une séparation absolue du monde, une vie étroite et sévère, sans omettre même l'obligation du célibat. Il faut bien avouer que l'institution a quelque peu dévié de la route que lui avait tracée l'impérial et impérieux législateur; mais il est plus facile d'arrêter la marche de trois ou quatre armées en campagne que celle des idées de trois ou quatre penseurs enfermés dans leur cabinet. L'esprit souffle où il veut, et la discipline claustrale que Napoléon avait imposée à son Ecole n'empêcha pas que la liberté de penser n'ait trouvé là, dès les premiers jours, quelques-uns de ses plus fougueux et de ses plus brillants apôtres.

Les mêmes précautions avaient été prises pour fermer à l'imagination des élèves les horizons qu'aurait pu y ouvrir le souvenir récent de la Révolution. Telle vie, tel travail. Dans la section des sciences, des chiffres, rien que des chiffres; dans celle des lettres,

du grec, du latin, un peu de français, beaucoup de grammaire. L'histoire et la philosophie, exclues. C'était le fruit de l'arbre de la science du bien et du mal auquel on ne devait pas toucher. A l'intérieur de l'école, point d'enseignement particulier : on ne faisait que suivre les cours de la faculté et quelques élèves triés sur le volet les répétaient ensuite à leurs camarades. Seulement, comme le despotisme se prend le plus souvent à ses propres pièges, on ne remarqua pas que les cours de la faculté étaient faits par un Geoffroy Saint-Hilaire, par un Royer-Collard, par un Guizot, et que les élèves répétiteurs s'appelaient Cousin, Jouffroy, Pouillet, etc. Or les quatre premières promotions de 1810 à 1814 ont compté dans leurs rangs plus de deux cents élèves. Répartissez cette jeunesse militante, issue d'un pareil milieu intellectuel, dans les quarante lycées de l'Empire, figurez-vous avec quelle ardeur, d'autant plus grande qu'elle avait été plus comprimée, elle répandait autour d'elle les doctrines dont elle était imbue, et jugez de l'effet produit!

On peut donc affirmer que l'École normale a été, dès sa fondation, et l'on ne peut guère douter qu'elle n'ait été depuis, le plus puissant véhicule des idées libérales dans notre pays. Ses destinées ont suivi dès lors un cours parallèle à celui des libertés publiques. Supprimée en 1822 par le ministère de Villèle, rétablie en 1826 par M. de Frayssinous, elle reconquiert en 1830 la plénitude de son existence et son nom même qu'elle avait perdu. Mais alors le courant révolutionnaire commence à s'y manifester : ces jeunes têtes grisées par les événements dont Paris avait été le théâtre, et plus encore peut-être par l'enseignement de M. Michelet, ne se contentent plus de l'ordre de choses nouvellement établi. « La démocratie coule à pleins bords. » M. Cousin est appelé à la direction de l'École.

Nous n'avons pas qualité pour juger la philosophie de M. Cousin, et, au surplus, l'heure en est passée, elle n'est plus aujourd'hui qu'un souvenir. Il n'est pas moins vrai qu'elle a exercé sur les esprits, pendant une moitié de ce siècle, l'influence la plus considérable, une influence modératrice dont il est juste de lui tenir compte. Quoiqu'elle se décorât en public du beau nom de spiritualisme, elle n'était en réalité qu'un éclectisme, c'est-à-dire un choix, un essai de conciliation, ou plutôt un amalgame et une confusion des doctrines les plus diverses et parfois les plus contradictoires. Il y avait là, paraît-il, de quoi contenter tout le monde, les croyants et les incroyants, les conservateurs et les libéraux. Cet éclectisme, en effet, se réclamait des principes du juste milieu, qu'on croyait avoir définitivement assis dans les institutions, et

qu'il s'agissait à présent de faire pénétrer dans les esprits : juste milieu en philosophie entre la *Somme* de saint Thomas d'Aquin et l'*Encyclopédie* du dix-huitième siècle; juste milieu en morale entre l'épicurisme de Lucrèce et les austérités du jansénisme; juste milieu même en politique entre les théories de l'absolutisme et celles de la Convention nationale. N'était-ce pas là, en définitive, l'idéal de cette société bourgeoise de 1830, à demi catholique, à demi voltairienne, qui avait pris pour devise ces deux mots étonnés de se voir enfin réunis : liberté, ordre public? Aussi l'éclectisme se vit-il attaqué simultanément par tous ceux qui n'admettaient en de pareilles matières ni transactions ni compromis, par Pierre Leroux, d'un côté, par Montalembert et ses amis, de l'autre. Les anciens lecteurs du *Correspondant* ont encore présentes à la mémoire ces brillantes passes d'armes d'où la doctrine de M. Cousin sortit quelquefois fort mal en point.

Mais par cela même qu'elle était une doctrine officielle, elle avait du crédit auprès des masses moutonnières, habituées à chercher dans l'Etat la sauvegarde de tous leurs intérêts matériels et moraux. Elle opposait une digue réputée solide aux idées révolutionnaires, et, de plus, elle avait cet autre avantage de servir de lien, de donner un semblant de corps et d'unité aux divers enseignements dont l'ensemble constitue l'éducation nationale de la France. A quel prix et par quels moyens M. Cousin réussit à la faire triompher, ses disciples seuls, ceux-là mêmes qu'à l'Ecole normale il armait pour sa défense, pouvaient le dire et l'ont dit quelquefois. Nulle tyrannie ne fut plus dure ni plus hautaine que celle qu'il fit peser sur ces jeunes intelligences. Il les tenait en quelque sorte dans sa main par les concours de l'agrégation dont il était le président inamovible. Il fallait, si l'on voulait doubler ce cap, ne jurer que sur la parole du maître. Au nom de la liberté de penser, dont il avait sans cesse le nom à la bouche, il avait organisé comme un esclavage officiel de la pensée, dont le joug a été secoué par quelques braves et porté jusqu'à la fin par les autres, qui n'écrivaient plus une seule page sans se demander ce qu'en penserait le « maître ». Pendant près de quarante ans, cette philosophie d'Etat a servi de programme aux études dans les lycées, aux examens dans les Facultés. M. Cousin a pu mourir avec l'illusion qu'il avait dit le dernier mot de la science et bâti sur le granit. Il comptait sans l'esprit d'émancipation dont il avait lui-même donné l'exemple en d'autres temps. Un libre penseur trouve toujours un plus libre penseur que lui. En 1848, à la veille du jour où il allait se faire, au Conseil supérieur de l'instruction publique, l'auxiliaire de M. Thiers et de Mgr Dupanloup contre les tendances subversives et anti-

sociales d'une révolution nouvelle, à ce moment-là même entrait à l'Ecole normale, le premier de sa promotion, un jeune homme de chétive apparence, à l'air doux et timide, au regard à demi voilé par le travail intérieur de la pensée et qui s'appelait Hippolyte Taine. Il ne passait alors que pour un fort en thème, et il a été peut-être le plus grand remueur d'idées de son siècle.

Quoi qu'il en soit ou qu'il en dût être, M. Cousin avait accompli le vœu de Napoléon. C'était bien là cette espèce de congrégation laïque que le despote avait rêvée, qui pliait tous ses membres à sa *règle*, sans enchaîner trop étroitement ni trop visiblement leur liberté; qui les tenait à l'écart du monde extérieur, sans leur en interdire l'accès, et qui a formé, dans tous les cas, une génération de professeurs excellents, mais qui n'étaient que professeurs. Le « maître » n'était plus là depuis 1840, mais son ombre protégeait encore l'Ecole contre les tentations du dehors. Parcourez les listes de promotions entre les deux dates de 1830 à 1845, vous n'y trouverez qu'un petit nombre de réfractaires et une foule de recteurs, d'inspecteurs généraux, de professeurs en Sorbonne. En ce temps-là, l'Ecole normale a pu se flatter d'être aimée pour elle-même, sans considération des autres carrières où elle pouvait mener : elle était un domicile et non un passage. Les exceptions mêmes ne font que confirmer la règle. Etant donné le caractère quasi monastique de l'institution, on ne s'étonnait pas d'y voir éclore et fleurir des vocations religieuses, comme celle des RR. PP. Hernsheim, dominicain, Pitard, Olivaint, Verdière, Chartier, Pharon, jésuites, et plus tard celles de Mgr Perraud, évêque d'Autun, et de ce pauvre missionnaire Cambier, dont quelques journaux ont évoqué récemment le pieux et touchant souvenir. Au demeurant, sauf quelques travaux de longue haleine et de puissante envergure, comme l'*Histoire de l'Ecole d'Alexandrie*, de M. Vacherot; l'*Histoire des Romains*, de M. Duruy, et trois ou quatre autres d'égale valeur, il y avait eu un temps d'arrêt dans la production intellectuelle. Des éditions classiques, des thèses de doctorat, des mémoires couronnés à l'Institut, des articles insérés dans la *Revue des Deux Mondes*, ne s'adressaient qu'à un public spécial, relativement restreint, et laissaient indifférente la masse des esprits. Le foyer se consumait intérieurement et discrètement, il ne rayonnait pas, et surtout il n'échauffait pas.

Heureusement, les mauvais jours recommencèrent pour l'École, et la persécution, comme il arrive toujours, lui rendit la force d'expansion qui allait l'abandonner. Les décrets de 1852 l'avaient réduite à n'être plus qu'une maison d'éducation pour les candidats à la licence. Les agrégations d'histoire et de philosophie avaient été

supprimées. L'unique agrégation des lettres, qu'on y avait substituée, était moins un concours de talent qu'une épreuve purement professionnelle. C'était une déchéance; mieux eût valu la mort sans phrases de 1822. L'Ecole normale, découronnée, *deminuta capite*, vivotait encore; mais elle ne vivait plus. Sa véritable vie s'était transportée au dehors, dans les bureaux de rédaction, et même, pour quelques élèves, à l'étranger, dans des lieux d'exil, à Bruxelles, à Zurich, à Turin, je ne sais où. Tel habile professeur allait exploiter les propriétés de M. le duc de Broglie en Algérie; tel autre avait poussé jusqu'à la Plata, pour y faire le commerce des bœufs; un troisième vendait des sardines; un quatrième, qui ne pouvait se déprendre de la plume, écrivait les *Propos de Labienus* pour se distraire. On ne voyait de toutes parts que des transfuges. Les grands esprits ou les esprits pratiques, comme Taine, Paradol, Hervé, About, Weiss, Jung, Sarcey, Assollant, etc., las d'attendre un changement qui ne venait pas, et de moisir au fond de quelque province désolée, jetaient le froc aux orties avec entrain. Ils aimaient mieux donner des leçons en ville que de subir un joug humiliant.

Ce fut la grande époque, celle où « l'esprit normalien », qui était resté confiné jusqu'alors dans l'Université, commença à se répandre dans le monde. Il se révéla d'abord au grand public, sous sa forme la plus inattendue, par les jolis romans d'About, qui offraient à la société du second Empire tout ce qu'elle pouvait supporter (avant Flaubert) de nouveautés et de hardiesses. Esprit vif, délié, parfois subtil, il n'avait gardé de son passage à l'Ecole que la pureté d'une langue impeccable, avec, au fond, des réminiscences de nos libres conteurs des siècles classiques. Il ne faisait point montre d'érudition quoiqu'il en eût le droit et le pouvoir; il ne s'attardait pas dans les analyses ni dans les descriptions, ne s'embarrassait pas dans les systèmes ni dans les thèses, ne pratiquait pas les « envolées » ni les « reploiements » de l'âme, et se gardait surtout de la pédanterie, précisément parce qu'il s'en croyait suspect; il aurait été plutôt léger et n'était, en somme, qu'agréable et aimable; l'esprit de Voltaire avec le même souci de ce qu'on appelle aujourd'hui les questions sociales, et, par-dessus tout cela, le même grain de malice et de sel gaulois qui servait à assaisonner les objets les plus sérieux.

Puis ce fut le tour de Prévost-Paradol et de Weiss, qui, après avoir payé leur dette à l'Université par un brillant enseignement à la Faculté d'Aix, se succédèrent au premier-Paris du *Journal des Débats*, qui avait besoin de plumes finement aiguisées comme les leurs. Ils y apportaient un fonds de connaissances solides, attesté

par de nombreux travaux antérieurs, historiques, philosophiques ou littéraires, et l'esprit normalien fit le reste. La législation du second Empire leur ayant enlevé le droit de dire ce qu'ils pensaient et comme ils le pensaient, ils recoururent à l'ironie, qui est de meilleur goût que l'injure et qui portait des coups bien plus sensibles à l'ordre de choses. Ils étaient de la race des Swift, des Chamfort, des Rivarol, de ceux qui eurent l'art de faire rire jusqu'à leurs victimes en les égratignant et même en les écorchant. Ils ont fondé dans la presse une tradition qui dure encore en ce temps de liberté totale. D'autres ont surgi depuis, qui ont violenté l'opinion et conquis la popularité à force de calembours; mais, si l'on veut juger ce qui distingue l'esprit normalien de l'esprit boulevardier, on n'a qu'à lire une page de Paradol, après tout l'œuvre de M. Rochefort.

Nous glissons, nous n'appuyons pas. Il faudrait tout un article pour assigner à Sarcey la part qui lui revient dans l'histoire de la critique contemporaine. Lui, qui semblait fait pour être le meilleur des professeurs de rhétorique, le voilà passé au premier rang des Aristarques de la scène. On n'avait pas vu d'abord tout ce qu'il y avait de finesse sous ces apparences de gros bon sens; on avait souri de la rude franchise avec laquelle il disait son fait à tout le monde, mettant les pieds dans tous les plats, bousculant les auteurs et les comédiens les plus appréciés, les plus applaudis, gourmandant au besoin les spectateurs eux-mêmes, ne se gênant pas de dire : « Public, mon ami, tu n'es qu'un sot! » Il nous révélait ainsi l'esprit normalien sous sa forme, en définitive, la plus naturelle, qui est la forme pédagogique. Croiriez-vous qu'un jour il se crut autorisé à faire la leçon à M. Dumas fils? M. Dumas fils l'en remercia avec la bonne grâce qui le distingue. Et finalement, on a été obligé de reconnaître qu'il avait raison neuf fois sur dix, et il a imposé son autorité, et M. Jules Lemaître, qui est un autre normalien, ne peut empêcher, avec tous les artifices de sa charmante ironie, qu'on ne le prenne au sérieux quand il appelle Sarcey son « maître ».

En 1857, le jour où il prenait possession de sa chaire de littérature à l'Ecole normale, Sainte-Beuve avait dit à ses nouveaux élèves : « Vous êtes ceux-là mêmes qui, dès demain, aurez pour office et ministère spécial de *veiller à la tradition*, à la transmission des belles-lettres classiques et humaines, de les interpréter continuellement à chaque génération nouvelle. » Et le professeur expliquait dans la suite de sa leçon en quel sens il faut entendre la tradition, en quel sens il la faut maintenir. Avec sa pénétrante intelligence, il avait compris qu'en présence des innovations et des

audaces qui se faisaient jour de tous côtés, dans la littérature, dans les arts, dans la langue même (on n'avait pas encore songé à réformer l'orthographe), il était bon qu'il y eût quelque part un coin réservé, un asile inviolable, interdit aux aventures de la pensée et du langage, un conservatoire du goût français, des bonnes mœurs littéraires, des saines doctrines philosophiques, de la tradition en un mot. Il voulait dire par là que, si l'Ecole normale n'avait pas existé, il aurait fallu l'inventer. Mais le moment approchait où la tradition allait en voir de belles.

II

La postérité, si elle s'occupe de nos affaires, ne voudra pas croire que le philosophe Taine ait été refusé à l'agrégation de philosophie, ni que l'auteur des *Origines de la France contemporaine* ait été jugé bon tout au plus pour faire une classe de sixième à Besançon. Mais les jurys et les bureaux commettent parfois de semblables erreurs; et donc l'ancien élève de l'Ecole normale, devenu à son tour le transfuge de l'Université, reprit en 1852 toute sa liberté de pensée et d'action, et tout le monde sait l'usage qu'il en a fait. Il y a dans l'œuvre de Taine un départ à établir entre ce qu'il a détruit et ce qu'il a voulu édifier; mais, tandis qu'à la première partie de sa tâche il n'a consacré qu'un seul livre, qui est un chef-d'œuvre, il a dû en écrire plusieurs pour mener à bien la seconde.

En publiant son pamphlet des *Philosophes français au dix-neuvième siècle*, Taine a porté à l'éclectisme de M. Cousin un coup dont il ne s'est pas relevé. Cette vieille machine, destinée à assurer le règne de la bourgeoisie et la prépondérance des idées moyennes, n'avait plus de raison d'être après la révolution qui avait instauré le suffrage universel, et après le coup d'Etat qui avait réduit au silence les représentants les plus autorisés des classes dirigeantes. Il fallait autre chose, et le livre de Taine a déblayé le terrain sur lequel cette autre chose devait être bâtie. Le nouvel architecte portait déjà son plan dans sa tête; c'est à l'Ecole normale qu'il l'avait conçu et qu'il en avait tracé les premiers linéaments. Le vent qui soufflait du côté de l'Allemagne et de l'Angleterre lui avait apporté des germes d'idées neuves, que sa puissante intelligence allait féconder et faire éclore, non toutefois sans les transposer, en les appropriant à notre état d'esprit, à notre tempérament national, à nos habitudes de raisonnement, à nos jugements et à nos préjugés même. Ce travail d'acclimatation, il l'a poursuivi pendant quarante ans avec une foi ardente dans son idée et une

vigueur de dialectique incomparable. Par la philosophie, par l'esthétique, par la littérature, par l'histoire, par la fantaisie à l'occasion, il a si bien remué et retourné le champ de la spéculation qu'un jour vint où l'Ecole normale, qui s'était endormie spiritualiste sous la douce influence des Janet et des Caro, se réveilla, à la voix du maître, darwiniste, associationiste; spencérienne, schopenhauérienne, et le reste. La lutte s'engagea dès lors entre les défenseurs de la tradition et les partisans des nouvelles doctrines, et ce qui a donné à cette lutte un singulier cachet d'originalité, c'est que les combattants de part et d'autre, — Challemel-Lacour, Ribot, Burdeau dans un camp, Caro, Lévêque, Ollé-Laprune dans l'autre, — avaient été primitivement nourris du même lait, de la même substance intellectuelle, et que, partis du même point, ils avaient abouti à des points si divergents. De quel côté la victoire se fixera-t-elle? L'avenir appartient-il au spiritualisme épuré ou à la psycho-physiologie, qui n'est elle-même qu'un matérialisme déguisé, un matérialisme honteux? Pour nous, il n'y a pas de doute possible. Platon et Descartes l'emporteront encore une fois sur Epicure et ses disciples de tous les temps et de tous les pays. Le Christ confondra encore une fois les pharisiens et les scribes. On n'arrache pas de l'âme d'une génération des principes qui y ont été déposés et enracinés par l'éducation de l'enfance, par la religion, par la famille, par toutes les influences enveloppantes du milieu où l'on a vécu. Nous comptons même simplement sur le vieux bon sens français, qui a résisté à bien d'autres poussées du même genre. Voltaire ne dort pas content.

Mais il n'est pas moins vrai qu'une brèche a été faite et que le charme qui nous rattachait au passé en a reçu quelques accrocs... A l'heure qu'il est, beaucoup d'âmes candides se demandent avec inquiétude, avec angoisse, si elles ne se sont pas trompées, si elles ne sont point les dupes de leurs croyances anciennes, si la vérité ne serait point par hasard là où on leur avait dit, où elles s'étaient dit à elles-mêmes qu'elle ne pouvait pas être. Un grand trouble s'est fait dans les consciences, précurseur peut-être de celui qui menace les sociétés. On se prend à regretter le temps où l'unique préoccupation du pays était de savoir si un ministère libéral succéderait à un ministère conservateur, et *vice versa*. Des pensées plus graves, plus lancinantes, se sont substituées à ces bagatelles de la politique parlementaire. On se dit : « Suis-je une âme intelligente et libre, ou une simple machine accomplissant automatiquement des actes que les circonstances seules déterminent? » Et encore : « N'y a-t-il pas en moi une faculté maîtresse, dont l'action uniforme se communique différemment à mes différents rouages et imprime à ma

machine un système nécessaire de mouvements prévus[1]? » Le principe une fois posé en ces termes, les conséquences en découlent d'elles-mêmes, et se déduisent les unes des autres : « Si je ne suis qu'une machine, dois-je être regardé comme responsable de mes actes? L'homme qui tue est-il un criminel, ou simplement un fou, ou même un honnête homme, victime d'un mouvement nécessaire et prévu de quelqu'un de ses rouages? Y a-t-il une morale? Quel en est le fondement? Où en est la sanction? Dois-je obéir à des lois que je n'ai pas faites, que je n'ai pas même consenties? Ces lois, ainsi que les institutions sur lesquelles repose la société, ne sont-elles pas autant de jougs créés par les forts pour opprimer les faibles? Ai-je vraiment des devoirs à remplir? La patrie n'est-elle pas, au même titre que la religion, que la famille, que la propriété, un mot absolument vide de sens? La maison que j'ai achetée est-elle bien à moi? Le champ que j'arrose de mes sueurs, ne l'ai-je pas usurpé au détriment de la collectivité? » Et ainsi de suite[2]. A coup sûr, Taine, si terrible logicien qu'il fût, n'aurait pas admis de telles conséquences; mais l'engrenage n'en est pas moins fatal : ce sont les Taine qui posent les prémisses, et ce sont les Jaurès (encore un normalien) qui en tirent la conclusion.

A côté de cela, c'est peu de chose sans doute, — mais encore faut-il le constater, — que la tendance qui se manifeste dans les choses de la littérature, laquelle n'est, à proprement parler, qu'une annexe ou une dérivation de la philosophie. Il s'est formé, de nos jours, toute une école de romanciers et de poètes qui se sont mis à exploiter le fonds de Taine, et qui nous en rendent la menue monnaie en œuvres d'imagination. Depuis M. Paul Bourget (fils d'un autre normalien), qui se déclare hautement son disciple, et qui l'est, en effet, par certains côtés profonds de son talent, jusqu'à M. Emile Zola, qui n'a vu la doctrine qu'en gros, qui l'a traduite d'une façon brutale, et qui a poussé jusqu'à la caricature les théories de la race et du milieu, — non sans une grande vigueur de pinceau, nous devons le reconnaître, — ils se réclament tous de l'autorité du maître. Il est vraisemblable que ces messieurs s'en font accroire, et que ni Taine ni l'Ecole normale ne peuvent être rendus responsables de leurs imaginations pessimistes ou naturalistes. Mais, en y regardant d'un peu près, on ne laisse pas d'entrevoir je ne sais quelle vague filiation d'idées qui autoriserait jusqu'à un certain point de telles prétentions. Et n'est-ce pas de la même source que nous seraient venus, en manière d'échange ou d'accusé

[1] *Essai sur Tite-Live*, par H. Taine, préface, p. VII.

[2] Voy. l'*Introduction à la Science sociale*, de Herbert Spencer, ch. VIII, IX, X, XI et XII.

de réception des prêteurs à l'emprunteur, les drames symboliques et antisociaux des Ibsen, des Strindberg, des Hauptmann, qui obtiennent en ce moment un si grand succès sur notre scène, auprès d'un public évidemment préparé par une éducation antérieure à les goûter, à les applaudir et même à les comprendre ?

Il est temps de revenir à l'Ecole, d'où ses illustres élèves du dehors nous ont trop longuement distraits. Depuis le ministère de M. Duruy, qui l'avait réintégrée dans la plénitude de ses attributions et replacée sur le pied de la première école du monde, elle a ressemblé aux peuples heureux, elle n'a pas eu d'histoire, elle a vu la fin de ses tribulations, et les changements politiques qui se sont accomplis à côté d'elle n'ont pas eu de prise sérieuse sur ses destinées. Nous savons seulement qu'elle a payé sa dette de sang à la patrie dans les désastres de 1870, ce qui a été la dernière et sans contredit la plus glorieuse de ses manifestations publiques. Au surplus, le péril pour elle n'est plus à droite, et, grâce à la sage administration de ses directeurs, MM. Bouillier, Bersot et Georges Perrot, elle a eu la chance d'éviter celui qui aurait pu lui venir de gauche. Elle est restée l'*Ecole normale*, au sens le plus étroit et le plus littéral du mot, l'école de la règle, de la discipline et du devoir.

Les temps héroïques sont finis. On ne rêve plus, on raisonne. On ne remue plus des idées, on étudie des mots. La philologie est remise en honneur, en même temps que la grammaire, la métrique, la linguistique et la morphologie. On reprend en sous-œuvre le travail des Jacobs et des Bopp. Michel Bréal popularise, en les codifiant, les connaissances techniques dont l'ensemble a formé la *Grammaire comparée des langues indo-européennes*. Eugène Benoist publie sa belle édition de Virgile. Un nouvel esprit se forme et se développe, qui assujettit toutes les spéculations et toutes les productions littéraires aux règles d'une méthode rigoureuse, strictement analytique, et qui en excluant toutes les idées générales comme incertaines et vagues, ne laisse plus de place à l'imagination ni à la fantaisie. L'exactitude la plus sévère et la plus méticuleuse dans les informations et les recherches; l'esprit géométrique, si cher à Fontenelle, transporté selon son vœu dans les ouvrages de critique et même d'éloquence; la documentation passant du bas des pages dans le texte lui-même; et enfin, par horreur de l'amplification oratoire, la simplicité poussée jusqu'à la sécheresse dans l'exposition des idées et des faits : tels sont les nouveaux mots d'ordre de l'Ecole.

Ce n'est pas par là sans doute qu'elle peut se flatter d'avoir creusé un sillon bien profond dans l'histoire de l'esprit humain.

Mais elle a redressé beaucoup d'erreurs, elle a mis à néant un certain nombre de préjugés, elle nous a préparés à une intelligence plus complète, à une admiration mieux motivée des chefs-d'œuvre de l'antiquité et des temps modernes, et elle a bien mérité de la science. Cependant elle ne délaissait pas entièrement la tradition littéraire, celle dont Sainte-Beuve lui avait confié le dépôt, celle qui avait fait sa gloire dans le passé, et qui est en train de le redevenir dans le présent. Nous en avons pour caution les noms des Jules Lemaître, des Émile Faguet, des Ganderax, des Chantavoine, des Doumic, des Rébelliau, des Lanson, etc., qui figurent avec éclat dans les promotions de ce dernier quart de siècle. Ils nous ont fait assister à une sorte de renouveau dans la critique, — un renouveau où il y a eu jusqu'à présent plus de fleurs que de fruits, je veux dire plus d'études partielles, plus d'*essays*, plus d'articles en un mot que de livres, en quoi peut-être ont-ils jugé bon de se conformer au goût du public que rebutent visiblement les œuvres de longue haleine. Mais l'été succédera au printemps, les talents encore verts mûriront, les efforts éparpillés se concentreront, et de cette concentration (quoique le mot ne soit pas d'un heureux augure) sortira, nous l'espérons, une abondante et belle moisson de travaux.

Nous en dirons tout autant des études historiques, où il nous semble que le champ se rétrécit de plus en plus, en s'améliorant, bien entendu, sous l'influence des nouvelles méthodes. Les œuvres consciencieuses, exactes, savantes même, ont succédé aux grandes œuvres. L'esprit d'analyse s'est substitué à l'esprit de synthèse. M. de Vogüé l'avait très bien observé avant nous. « Tout me crie, disait-il, que nous faisons fausse route avec notre rage analytique, avec notre confiance dans le document de détail, avec notre prétention d'expliquer la vie par des dissections d'amphithéâtre. Il est bon, sans doute, que la vaste enquête poursuivie depuis un demi-siècle ait été faite; il est bon qu'on ait vérifié toutes les notions léguées par le passé, qu'on ait remué profondément le vieux sol avant d'y semer. Ne soyons pas ingrats envers nos maîtres; ils ont dépensé à cette tâche un talent prodigieux. Mais le terrain qu'ils ont ameubli, nous sommes en train de le pulvériser avec l'abus de leurs méthodes. » Ceci est la vérité. On ne nous donne plus que de la poussière d'histoire; on se claquemure dans les infiniment petits; on passe vingt ans de sa vie à tripoter des documents, avec l'intention d'exhumer quelque figure oubliée de chancelier ou de secrétaire d'Etat, et personne n'y prend garde. L'unique édition de ces travaux estimables moisit chez les libraires, pendant que l'œuvre de Michelet se débite encore dans les cinq parties du monde. Pour la génération nouvelle, Michelet n'est plus

qu'un ancêtre, devant lequel on s'incline encore avec respect; mais on ne se gêne pas de dire, entre soi, que le « vieux bonze » n'avait pas grand'chose « dans le ventre ». Enfin, l'Ecole normale nous a donné la *Cité antique* de Fustel de Coulanges et son *Histoire des institutions politiques de l'ancienne France*, qui sont des monuments d'érudition; l'*Histoire de la Prusse sous Frédéric II*, qui a conduit son auteur, M. Lavisse, à l'Académie; plus quelques monographies intéressantes, et c'est tout. Ce n'est peut-être pas assez. Le besoin d'un homme de génie se fait sentir.

Plus heureuse que la section des lettres, la section des sciences a eu le sien, dans la personne de l'illustre Pasteur. C'est lui, en compagnie de quelques-uns de ses camarades ou disciples, Marié-Davy, Puiseux, Debray, Troost, Wolff, Darboux, Tisserand, etc., qui a relevé l'Ecole normale de la presque infériorité où elle s'était longtemps trouvée vis-à-vis de son émule, l'Ecole polytechnique. On doit se rappeler qu'avant son installation dans les bâtiments de la rue d'Ulm, elle n'avait ni laboratoires, ni collections, ni l'outillage indispensable à son travail, et que c'est Pasteur lui-même, au temps de sa direction des études scientifiques, qui lui procura la plus grande partie de ses richesses. Avec quelle patience et quel zèle il a su en tirer parti pour son instruction personnelle, avec quelle énergie opiniâtre, quelle ardeur passionnée, quelle haute intelligence il a poursuivi, pendant cinquante ans, la série de ses merveilleuses analyses, mais surtout avec quel généreux souci de nos misères il a consacré au bien de l'humanité une science où d'autres ne vont chercher que des armes contre elle et des engins de destruction; il faudrait une plume beaucoup plus compétente que la nôtre pour en donner seulement une idée sommaire, et tout un volume pour en retracer l'histoire, même abrégée. Pasteur est de ces hommes dont on a dit qu'il en paraissait un par siècle. Nous croyons ne faire tort à personne, ni parmi les morts, ni parmi les vivants, en ajoutant qu'il a été la gloire de l'Ecole normale et qu'il sera le héros du centenaire.

Il le sera certainement à meilleur et à plus juste titre que beaucoup d'autres qui, ayant abandonné leurs chères études pour courir les hasards de la politique, sont arrivés, en apparence, plus haut que lui, qui n'est pas même sénateur. Et le nombre en est encore assez grand, depuis M. Jules Simon, qui fut président du conseil en 1877, jusqu'à M. Jaurès, qui le sera peut-être demain, sans parler de M. Cousin qui fut ministre de l'instruction publique, comme MM. Duruy, Wallon et Duvaux; de M. Challemel-Lacour, qui fut ministre des affaires étrangères; de M. Beulé, qui fut ministre de l'intérieur; de M. Burdeau, qui fut ministre de la

marine et des finances; de tant d'autres, qui furent ou sont encore ambassadeurs et sous-secrétaires d'État; de tant d'autres encore disséminés au Sénat, à la Chambre, au Conseil d'État, dans la haute administration, dans la presse, et qui sont les ministres et les ambassadeurs de l'avenir. Ils sont tous, — ou à peu près tous, — restés fidèles au vieil esprit libéral de l'École, et l'on ne peut pas dire qu'un seul d'entre eux ait forfait à l'honneur ou renié les principes de 1789. Quelques-uns mêmes ont eu de larges vues et de grands desseins, — en matière d'enseignement. Mais, dans la politique elle-même, quelle influence ont-ils exercée, et quel autre souvenir ont-ils laissé que celui d'une bonne volonté le plus souvent trahie par la force majeure des événements ou par l'inconstance des majorités parlementaires ? Il y a un esprit normalien en philosophie, en littérature, en critique, non en politique. Il y a eu et il y a encore des normaliens à la Chambre et au Sénat : ils s'appellent Mézières, Ordinaire, Mirman, Déjean, etc. Ce ne sont que des individualités dispersées sur tous les bancs, à gauche, au centre gauche, à l'extrême gauche. Se sont-ils jamais groupés autour d'une idée commune? Se sont-ils jamais unis pour faire prévaloir une doctrine économique, sociale ou antisociale, libérale ou jacobine? Quelques-uns, parmi les anciens, ont si bien senti leur impuissance, qu'ils ont résigné leur mandat. Nous souhaitons meilleure chance aux nouveaux.

Comme toutes les institutions humaines, l'Ecole normale a eu ses vicissitudes qui n'ont pas trop nui à sa fortune, et ses défaillances qui n'ont pas sensiblement diminué son mérite. D'un crayon rapide et impartial, ainsi qu'il convenait, nous avons esquissé les unes et les autres, et, si nous n'avions pas craint de jeter une note trop discordante dans le *Carmen sæculare* qui se prépare, nous aurions pris la liberté d'indiquer du doigt les deux écueils que cette grande Ecole doit éviter, sous peine de voir arriver le décours de ses brillantes destinées. Le premier est l'esprit d'exclusivisme et de particularisme, disons aussi bien de coterie, dont on se plaint quelquefois à côté d'elle, dans la masse du corps enseignant. Elle ne doit pas oublier que ses membres forment à peine le dixième du personnel universitaire, et qu'elle ne peut revendiquer contre lui que la supériorité acquise dans les concours et dans l'exercice du professorat. On la regarde avec jalousie, et c'est bien naturel, parce qu'elle est une aristocratie, et que nous sommes en démocratie, et que l'égalité est inscrite depuis 1789 au frontispice de toutes nos constitutions. L'autre écueil est celui dont le danger ressort de l'étude que nous venons de faire : c'est l'esprit d'aventure qui, dédaignant les voies frayées, se lance à travers toutes les théories vraies ou

fausses, à travers tous les systèmes bons ou mauvais; esprit d'autant plus dangereux, quand on est chargé du rôle d'éducateur, qu'on risque d'y lancer avec soi des âmes inexpérimentées, désarmées et confiantes. Et c'est pourquoi nous voudrions que tous les normaliens qui assisteront aux fêtes du centenaire de leur chère École eussent présentes à la mémoire ces paroles que le directeur de 1847, M. Dubois, adressait alors à leurs devanciers :

« Marcher, marcher sans cesse sous la main de Dieu, entre vos consciences et la loi du pays; maintenir, perpétuer dans les âmes qui vous seront confiées cette délicate union de la liberté de penser et du filial respect envers la religion paternelle; relever les lettres et le goût national à leur chaste et sévère dignité; aimer la science pour elle-même et la retenir, désintéressée, au-dessus des caprices et des calculs d'un monde qui la tente à descendre par toutes les séductions de la fortune et du bruit : voilà l'œuvre que vous venez briguer ici. »

Un Normalien.

UN ROMAN DANS L'HISTOIRE

FRAGMENTS

DU

JOURNAL DE FRANÇOISE KRASINSKA[1]

12 avril.

Je suis maintenant tout à fait habituée. Mme Strumle me plaît infiniment. C'est une maîtresse femme et qui me témoigne une grande bienveillance. Je ne retrouve chez elle ni le luxe ni le bruit de Maleszowa, mais tout est gai et confortable. D'ailleurs, la nouveauté en fait l'attrait. Les jeunes filles élevées ici appartiennent aux meilleures maisons. Mes parents, après avoir visité l'établissement, sont partis très tranquilles. On ne saurait être mieux surveillé, même au couvent.

Nous avons des professeurs de français, d'allemand, de danse, de musique et de dessin. Il y a un clavecin excellent, un instrument à cinq octaves et à vingt-trois tons différents, et mon maître m'assure que, d'ici à six mois, je jouerai très agréablement. Je dessine aussi d'après des modèles et je réussis assez bien. Notre maître à danser, outre le menuet et la contredanse, nous apprend à marcher et à faire la révérence. Jusqu'à présent, je faisais toujours la même, mais il paraît qu'il y en a de différentes sortes : une pour le roi, une pour le prince royal, une pour les messieurs, une pour les dames.

Les heures passent très vite, tant nos occupations sont nombreuses et variées. J'avoue qu'au début, j'avais un peu de mal à m'y faire ; ces avertissements continuels, ces punitions, le corset

[1] Voy. le *Correspondant* du 25 mars 1895.

de fer qu'on m'a obligée de mettre pour que je me tienne droite, cette machine dans laquelle on nous fait tenir debout afin de nous redresser les jambes (il me semble pourtant que les miennes n'en ont guère besoin), tout cela m'était assez pénible, mais je m'y fais peu à peu. Mme Strumle est très bonne, et mes compagnes toutes prévenantes et affectueuses.

J'ai peine à réaliser que je suis à Varsovie, car j'étais bien plus au courant de tout à Maleszowa. Je n'ai pas même aperçu la famille royale. Le duc de Courlande est absent et ne reviendra pas de sitôt.

26 juillet.

Mes journées se ressemblent tellement que, tout à l'heure, en voulant inscrire la date à la tête de mon journal, j'ai dû consulter le calendrier. Et j'ai constaté qu'il y a bien des semaines que je n'ai rien écrit. Aujourd'hui, j'ai pourtant à noter un fait mémorable. Pour la première fois depuis que je suis au monde, j'ai reçu une lettre à mon adresse. C'est ma chère Basia qui m'a fait cette surprise.

Maintenant, à la poste, on sait qu'il y a à Varsovie « Mlle la comtesse Françoise Krasinska ». Ma sœur se porte bien. Elle est heureuse et si bonne, que, sur les revenus de la ferme dont son mari lui a confié la direction, elle m'envoie 4 ducats d'or. C'est le premier argent dont je puisse disposer à mon gré. J'en emploierai une partie à donner un goûter à mes compagnes. Que Dieu bénisse ma chère sœur pour le plaisir qu'elle me procure !

Mon éducation fait de grands progrès ; je puis maintenant jouer des menuets et je vais apprendre la danse à la mode, celle des cent diables, ce qui est un bien vilain nom. Je ne sais si mon professeur exagère, mais il affirme que, dans tout Varsovie, il n'y a pas de danseuse qui puisse m'être comparée.

26 janvier.

Voici enfin l'hiver et le moment tant désiré. Je vais quitter l'institution et aborder une vie nouvelle. Je ne sais quand je retournerai à Maleszowa, car le prince et la princesse ont insisté avec tant de bienveillance, qu'ils ont obtenu de mes parents la permission de me garder ici pour me présenter dans le monde. Je vais donc m'installer chez eux. Je regrette un peu de quitter Mme Strumle et mes compagnes, mais je dois dire, pour être franche, que le bonheur de sortir de ma cage l'emporte sur mon chagrin.

28 janvier.

La journée d'aujourd'hui comptera dans mon existence. Le matin, la princesse palatine elle-même est venue me chercher et, quoique je fusse si contente au fond, je n'ai pu retenir mes larmes au moment des adieux.

En route, nous nous sommes arrêtées à l'église, mais je n'ai pas très bien prié, tant ma cervelle était en ébullition. Le palais Lubomirski est situé dans le faubourg de Cracovie, pas de très grandes dimensions, mais extrêmement joli. Derrière, il y a un jardin et une vue sur la Vistule. J'ai un gentil petit appartement, qui doit être surtout très agréable en été, car il a une sortie sur le jardin. D'un côté, je communique avec la princesse; de l'autre, avec ma femme de chambre.

Déjà le tailleur est venu me prendre mesure et il s'est extasié sur la souplesse et l'élégance de ma taille. Demain nous ferons des visites, je redoute un peu cette première épreuve, et pourtant elle me fait plaisir. On va m'examiner de la tête aux pieds, mais, de mon côté, j'aurai beaucoup à observer.

Je me dis, pour me rassurer, que tout commencement est pénible.

29 janvier.

Le prince royal est arrivé hier à une heure de l'après-midi et, avec lui, le prince palatin qui était allé à sa rencontre et qui m'a souhaité la bienvenue avec une bonté toute paternelle. Nous avons ensuite fait notre tournée de visites. D'abord la princesse a posé des cartes chez les ambassadrices de France et d'Espagne, chez le primat, etc., puis nous avons été chez ma tante Humiecka et chez la princesse Lubomirska, née Czartoryska, la belle-sœur de la princesse palatine, qui, grâce à sa beauté et à son élégance, donne le ton à toutes les jeunes femmes de la société.

De là nous nous sommes rendues chez Mme Branicka; son mari est grand hetman de la couronne et a une des plus grandes fortunes de Pologne, mais il est mal vu à la cour; après, chez la châtelaine Poniatowska, une femme supérieure et dont on parle avec enthousiasme. Nous avons trouvé sa maison en fête à cause de l'arrivée de son fils qui revient de Saint-Pétersbourg. C'est de lui qu'on dit tout bas qu'il pourrait être appelé au trône. Je l'ai observé très attentivement. Je ne puis pas dire qu'il m'ait plu, mais il est joli garçon et très empressé. En outre, il a quelque

chose de royal dans toute sa personne. Sa démarche, sa manière de saluer, tout en lui est différent des autres.

Nous avons été aussi chez M[me] Brühl, la femme du ministre en faveur. Quoique celui-ci soit fort peu estimé, tout le monde va chez eux par devoir et même par plaisir, car la femme est fort agréable.

Nous avons fini par la veuve du grand trésorier, M[me] Moszynska, qui ne tarissait pas en éloges sur ma personne. Je dois convenir, pour être sincère, que c'est un sujet dont on s'entretient partout, mais il est vrai que jamais, même pour les noces de Basia, je n'ai eu d'aussi jolies toilettes. Aujourd'hui, par exemple, je portais une robe en gros de Tours blanc avec de larges falbalas de gaze. J'aurais été pleinement satisfaite de ma première journée mondaine, si je m'étais rencontrée avec le duc de Courlande; mais il paraît qu'il est si heureux de se retrouver auprès du roi, qu'il ne sort plus du palais.

1[er] février.

Voilà mon long désir réalisé, et de quelle manière! Non seulement j'ai vu le prince, mais je lui ai parlé. Non seulement je lui ai parlé, mais... Non, non, ce serait trop de prétention d'écrire ici ce que personne sans doute n'a remarqué, ce qui n'est qu'une illusion de petite fille sans expérience. Et pourtant! est-ce une illusion? Je me rends si bien compte lorsque je plais à quelqu'un! Jamais, jusqu'ici, je ne me suis trompée. Ce serait donc la première fois. D'ailleurs, qu'y a-t-il de si extraordinaire? Puisque Dieu m'a donné la beauté et qu'on est unanime à le reconnaître, pourquoi le prince ne me verrait-il pas comme me voient les autres? Les autres!... Oh! non! il y avait un je ne sais quoi dans son regard que je n'ai jamais surpris chez personne. Enfin, je vais tout raconter jusque dans les moindres détails.

Hier matin, la princesse m'a fait appeler et m'a parlé ainsi :

— Aujourd'hui, le dernier jour de l'année, a lieu une grande « redoute », ou bal masqué, auquel toute la société prend part. Le roi et les princes y assistent. Vous viendrez avec nous, costumée en « Fille du Soleil ».

J'étais folle de joie et j'ai embrassé la main de la princesse. Aussitôt après le dîner, on s'est occupé de ma toilette, qui sortait tout à fait de l'ordinaire, car je n'avais ni poudre ni jupe baleinée.

La princesse m'a dit très sérieusement :

— Quoique ce costume ne soit nullement convenable et qu'en toute autre circonstance, je condamnerais une femme qui s'habillerait ainsi, j'espère pourtant que vous saurez compenser par la

dignité et la modestie de votre maintien ce que votre toilette a de répréhensible.

Je lui ai fidèlement obéi, et j'ai su prendre une mine si solennelle que, pendant le bal, j'ai entendu plusieurs personnes se demandant tout bas :

— Quelle est donc cette reine déguisée?

Vraiment, c'est grand dommage que je ne puisse toujours être habillée en fille du soleil, car j'étais mille fois plus jolie ainsi. Mes cheveux, non poudrés, d'un noir de jais, tombaient en masses sur mon front, mon cou et mes épaules. Ma robe était de gaze blanche, sans traîne, le corsage serré par une riche ceinture; sur la poitrine, un soleil d'or, et sur la tête un grand voile blanc transparent et qui m'enveloppait tout entière comme un nuage.

Je ne me suis pas reconnue quand, ma toilette achevée, on m'a permis de me regarder dans la glace.

La salle de bal était presque pleine lorsque nous avons fait notre entrée. J'étais fort intimidée en voyant cette quantité de personnes masquées ou non masquées, en costumes ordinaires et extraordinaires. Je ne savais où poser le regard lorsque, tout à coup, des chuchotements se sont élevés :

— Le duc de Courlande! disait-on à demi-voix.

Et, au milieu d'un groupe de beaux jeunes gens très richement parés, je l'ai aperçu.

Quoique son costume ne le distinguât pas des autres, je n'ai pas eu de peine à le reconnaître : sa haute taille, sa tournure imposante, la douceur de ses yeux bleu foncé, le charme de son sourire, le désignaient de reste... Je l'ai observé à la dérobée et j'ai vu qu'il s'informait de moi auprès du prince palatin. Un éclair de contentement a traversé son visage quand il a su qui j'étais, puis il s'est approché de la princesse et l'a saluée avec une grâce charmante; sa voix est on ne peut plus sympathique.

Après quelques paroles échangées, la princesse m'a prise par la main et m'a présentée comme sa nièce. Je ne sais comment j'ai fait ma révérence, peut-être pas selon les formes, car j'étais très troublée. Je ne sais pas non plus ce que le prince m'a dit, mais il a ouvert le bal avec la princesse, puis il m'a invitée à une polonaise. Il m'a parlé de mes parents, de ma sœur, de son mariage. Je ne pouvais m'expliquer comment il était si au courant de nos affaires, lorsque je me suis souvenue que le châtelain Kochanowski est son chambellan.

Cet aimable jeune homme a si peu de rancune que, non seulement il a digéré l'oie à la sauce noire, mais qu'il a fait un grand éloge de nous tous au prince, de moi surtout, quoique le prince

assure qu'il soit resté fort au-dessous de la vérité. Oh! que de charmantes choses il m'a dites pendant que nous dansions!

Lorsque, à minuit, on a tiré le canon pour signaler le commencement de l'année nouvelle, il m'a murmuré tout bas :

— Oh! je me souviendrai toujours de cette nuit. Ce n'est pas une nouvelle année, mais une nouvelle vie qui commence pour moi.

Et que de jolies comparaisons à propos de ma toilette!

« Ce n'était pas le soleil que je portais sur ma poitrine; le soleil était dans mes yeux; leur regard embrasait les cœurs de feux qui ne pouvaient s'éteindre... »

Et cent autres choses plus délicates que tout ce que j'ai lu dans Mlle de Scudéry ou Mme de La Fayette.

Etaient-ce là de vains compliments qu'il me débitait sans les penser! Son admiration ne s'adressait-elle qu'à ma toilette? Combien j'aurais besoin de consulter quelqu'un qui pût m'éclairer! Mais à qui me confier? Mes parents sont loin. La princesse m'intimide.

Ce qui me console, c'est que Basia doit venir ici dans une dizaine de jours. Elle, certainement, verra juste. Combien je me réjouis de revoir cette sœur aimée! Je ne sais rien d'elle, sinon qu'elle est heureuse et que son mari la chérit de plus en plus.

Mon Dieu! quand donc reverrai-je le prince? Me reconnaîtra-t-il dans un costume ordinaire?

Ce 3 janvier.

Je n'ai pas eu longtemps à attendre. J'ai revu le prince deux fois déjà, et il m'a reconnue! Comment ai-je pu être assez enfant pour craindre le contraire!

Avant-hier, j'achevais d'écrire mon journal, lorsque le prince palatin est entré chez moi :

— Francinette, m'a-t-il dit, vous dépassez toutes nos espérances. Votre tenue au bal d'hier a été parfaite et vous avez plu à tout le monde, sans excepter les grands personnages. Je reviens du palais, où j'ai été porter mes souhaits de bonne année au roi. Le duc de Courlande est venu à moi et m'a avoué qu'il n'avait jamais rien vu qui vous fût comparable, et que si les règles de l'étiquette ne l'obligeaient à rester aujourd'hui auprès de son père, il vous eût apporté lui-même ses vœux et ses félicitations.

J'ai pensé m'évanouir en entendant ces paroles flatteuses. Ainsi, je ne m'étais pas trompée :

« Il n'a jamais rien vu de comparable à moi! »

Ces mots résonnent sans cesse à mon oreille, et il n'y a pas de

musique plus douce. J'étais si gaie à la suite de cette conversation, que je me suis attiré une réprimande de la princesse.

Après le dîner, elle m'a emmenée faire des visites, mais nous n'avons trouvé presque personne, tout le monde étant sorti dans le même but. On se rencontrait dans les rues, on mettait pied à terre et on échangeait ses cartes de la main à la main. C'était un vacarme et une confusion fort drôles.

La scène est devenue plus animée encore à la chute du jour, car les coureurs et les heiduques ont allumé des torches, et rien n'était plus joli que toutes ces lumières étincelantes au milieu de cette presse de voitures, de chevaux, de piétons, de valets en livrée.

Il était tard quand nous sommes rentrées et j'étais morte de fatigue.

Le lendemain, dans l'après-midi, nous étions, la princesse et moi, dans le grand salon, et je m'étais mise à mon métier, lorsqu'un écuyer est arrivé précipitamment, en annonçant :

— Son Altesse Royale le duc de Courlande.

La princesse a couru à la porte du vestibule pour le recevoir; moi, mon premier mouvement a été de me sauver, mais la curiosité l'a emporté sur la peur, et je suis restée à ma place.

Le prince, en entrant, est venu droit sur moi, s'informant de ma santé, et j'ai pu répondre sans trop d'embarras. Il s'est assis auprès de mon métier, a admiré mon ouvrage, puis s'est entretenu avec la princesse, tout en trouvant moyen de glisser des compliments pour moi dans la conversation. En prenant congé, il a dit qu'il espérait nous voir le soir au bal. Je me suis souvenue alors que l'ambassadeur de France, le marquis d'Argenson, donnait un bal auquel, effectivement, nous sommes allés.

Mais je n'ai pu causer avec le prince aussi longuement et aussi facilement qu'au bal costumé. D'abord, j'avais moins d'assurance. Je sentais que je n'étais plus la « Fille du Soleil », mais tout simplement moi-même. Et puis il me semblait que l'une ou l'autre des dames faisait exprès de se placer près de nous, comme pour entendre ce que nous disions.

La princesse était de très bonne humeur, parce que le duc de Courlande l'a invitée à danser, ce qu'il n'a fait pour aucune autre femme de son âge.

Le prince palatin est encore plus affectueux pour moi que de coutume, mais il évite de m'interroger et ne me donne aucun conseil.

J'attends ma chère sœur avec la plus vive impatience. J'aurai tant de confidences à lui faire !

5 janvier.

Qui pourrait le croire? Pendant toute la journée d'hier, pas une seule fois je n'ai pensé au prince royal, ni à mes bals, ni à toutes mes imaginations ordinaires. Je n'avais qu'une préoccupation, celle de ma sœur chérie.

Elle est arrivée hier matin, et aussitôt elle a commencé à souffrir. On est venu nous l'annoncer. La princesse s'est rendue chez elle et y est demeurée tout le jour. Je suis restée dans une inquiétude mortelle jusqu'à minuit. J'ai demandé des messes dans trois églises. Enfin, vers une heure, la princesse est revenue, annonçant que tout allait bien et que Basia avait mis au monde une petite fille.

Aujourd'hui, je me suis presque mise à genoux pour obtenir qu'on me conduisît chez ma sœur, mais on m'a dit que ce n'était pas convenable, pour une jeune fille, d'aller chez une accouchée.

Mon beau-frère est venu ici un moment, très content d'être père. La petite fille est, dit-il, fort gentille, grasse et rose. On l'appellera Angèle, comme ma chère mère.

Le prince royal a envoyé ce matin ses félicitations.

Ce 8 janvier.

Basia va de mieux en mieux, mais elle est toujours au lit. Dans tous ces jours-ci, je n'ai vu le prince royal qu'une fois. Avant-hier, il était à la chasse avec le roi; mais hier il nous a fait la surprise d'une visite et il est resté plus d'une heure.

Comme il doit être bon! Comme il aime les siens! Il a parlé de sa mère les larmes aux yeux. On voit aussi qu'il est très attaché à la Pologne. Vraiment, tout ce que j'avais entendu dire de lui, tout ce que j'ai écrit ici à son sujet est encore au-dessous de la réalité. Rien ne peut rendre le charme de sa voix, de son sourire, la douceur de son regard. Je ne m'étonne pas qu'il ait su gagner les cœurs des Courlandais. Je ne m'étonnerai pas, à la mort de son père, si les Polonais le proclament roi. Et c'est *lui* dont j'aurais fait la conquête! Non, à coup sûr, c'est impossible. Pourtant, hier, ses yeux et ses paroles étaient bien éloquents!

La princesse a un peu troublé ma joie, car hier, à table, elle a dit que le prince avait déjà été amoureux de beaucoup de femmes et que c'était toujours la dernière qu'il voyait qu'il trouvait la plus jolie. Mais quel enfantillage de me chagriner pour cela! Comme si Dieu n'avait pu créer de bien que ma pauvre petite personne! Selon moi, les trois beautés de Varsovie, Mmes Weslowna, Potocka et la princesse Sapieha, me sont infiniment supérieures. De plus,

elles savent se faire valoir, et c'est une science qui m'est tout à fait inconnue. Le prince royal prétend que cette ignorance même constitue mon plus grand charme, mais, moi, il me semble que ces dames m'éclipsent de toute façon.

Au bal de l'ambassade de France, Mme Potocka était délicieuse, et le prince a dansé deux fois avec elle. Mais, en vérité, puis-je désirer qu'il soit aveugle? Autrefois, je bornais mon ambition à le voir de loin; puis j'ai désiré me rapprocher de lui, lui être présentée; puis j'ai voulu lui plaire! Tout cela s'est accompli, et je ne suis pas encore satisfaite. Ah! il est trop vrai que les aspirations de l'homme reculent indéfiniment les limites!

9 janvier.

Aujourd'hui, cependant, il me semble que j'ai lieu d'être contente. Mardi, au bal, le prince royal n'a dansé qu'avec moi. Vendredi, il est encore venu nous faire visite; hier, il a envoyé son chambellan avec une invitation pour assister au nouvel opéra italien *Sémiramis*, qu'on a joué au théâtre de la cour. A cette soirée, le prince ne s'est occupé que de moi, et j'ai été présentée au roi, qui s'est montré plein de bienveillance. Il m'a beaucoup parlé de mes parents, surtout de ma mère.

Il y a une heure, mon beau-frère est venu nous annoncer que le prince royal veut absolument être le parrain de la petite Angèle, en posant pour condition que je sois marraine.

Moi avec lui! Mon Dieu, cela me fait peur! Figurer à ses côtés dans une cérémonie où il y aura certainement beaucoup de monde! Tout Varsovie va s'entretenir de ce baptême! Que vont penser Mme Strumle et les demoiselles de l'institution? Que penseront mes parents? Que dira Macienko? Lui, il est capable de soutenir que ses prédictions sont en train de se réaliser! Oh! ce Macienko! C'est lui qui est cause de mes agitations actuelles! Sans ses divagations, jamais de si folles pensées ne me seraient venues à l'esprit. Ah! oui, elles sont bien folles, mes pensées!

Tout à l'heure, au moment où je me réjouissais à propos de ce baptême, la princesse a dit, je ne sais pourquoi, que l'Église ne permettait pas d'épouser celui avec lequel on avait tenu un enfant sur les fonts baptismaux. Je suis devenue toute tremblante. Ah! je ne pourrai jamais analyser les émotions qui se succèdent en moi. Ce doute perpétuel, ces transports de joie auxquels succèdent de vagues inquiétudes! Tantôt l'espérance me soulève au-dessus de moi-même. Une foule de pensées joyeuses se pressent dans mon cerveau. Puis, soudain, ma gaieté s'évapore, je tombe dans la

tristesse et le découragement. Toutes ces alternatives me brisent.

J'ai eu pourtant la grande joie de voir ma sœur pendant un petit instant. Elle est à peu près rétablie, mais on ne lui permet pas encore de sortir.

Ce 15.

Hier a eu lieu le baptême. Quoique le prince désirât beaucoup que la petite fille portât mon nom, Basia n'a pas voulu. N'est-il pas tout simple que ma mère soit préférée à moi? Mais il a été convenu que, si ma sœur a une autre fille, elle s'appellera Françoise. En attendant, celle-ci a été baptisée « Angèle ». C'est une gentille enfant, quoique affreusement rouge. Elle a crié tout le temps, ce qui est signe qu'elle se portera bien. J'étais très gauche en la tenant, car c'était la première fois que je portais un enfant. Le prince a dû venir à mon aide.

Comme il est bon! Quelle singulière émotion j'éprouvais à être debout avec lui devant l'autel, à écrire mon nom à côté du sien, dans le registre. On m'a beaucoup félicitée. Le prince ne m'appelle plus que ma « jolie commère », et, en parlant de ma petite nièce, il dit : « Notre Angèle! »

Ah! quand je pense aux honneurs qui pleuvent sur moi, cela me fait l'effet d'un rêve.

Mais j'allais oublier de parler du grand événement qui se prépare et qui fait le sujet de toutes les conversations : les chasses que le prince Jérôme Radziwill organise pour le roi. La première a lieu demain et nous y assisterons.

Les quatre beautés de Varsovie (je suis maintenant la quatrième), iront dans le même traîneau qui sera conduit par le prince royal. Nos costumes seront du même modèle, mais de couleurs variées. Moi, je serai en amarante; les autres en bleu, en vert et en marron. Nous aurons des pelisses de velours garnies de zibeline et des toques de la même fourrure. Quel dommage que Basia ne puisse être de la partie! Mais elle est si heureuse avec sa petite Angèle que le reste ne compte pas.

17 janvier.

On ne saurait rien voir de plus merveilleux que le spectacle des chasses d'hier! Nous sommes partis à neuf heures du matin. Impossible de dire le nombre de traîneaux, mais le nôtre l'emportait sur tous.

Le prince royal, en costume de velours vert, avait fort grande mine. Nous sommes allés très loin, au delà de l'église de Sainte-

Croix, et, après avoir descendu les hauteurs sur lesquelles s'étend Varsovie, nous nous sommes trouvés dans un vaste champ qui appartient au prince Radziwill et qu'il avait fait entourer de clôtures décorées fort joliment de devises et d'armoiries. Au milieu de ce champ se dressait une grande tribune, ouverte sur les côtés, tendue de vert à l'intérieur et ornée de peaux de renard. Le roi et le prince royal y ont pris place, et, à leurs côtés, les plus grands personnages. Le reste de l'assistance occupait les amphithéâtres de droite et de gauche. Les hauteurs environnantes étaient couvertes d'une foule curieuse.

Le tableau était d'autant plus joli qu'on avait ménagé un espace libre autour de la tribune, afin de pouvoir l'encadrer d'arbres et de verdure. Les pins sauvages donnaient l'illusion d'un grand bois.

A peine étions-nous arrivés qu'on a sonné du cor et aussitôt les garde-chasses ont lâché les bêtes : huit élans, trois ours, vingt-cinq loups et vingt-trois sangliers. La meute s'est jetée à leur suite, les poussant devant la tribune, dans la direction de la forêt. Impossible de décrire ce spectacle, l'acharnement des chiens, la fureur des fauves, les cris des femmes, la surexcitation de tous.

Le roi, tirant du haut de la tribune, a tué trois sangliers. Le prince a fait aussi beaucoup de victimes et a abattu un ours avec une pique, ce qui est une preuve très rare d'adresse et de force.

La chasse s'est prolongée jusqu'à quatre heures, puis on a servi un magnifique banquet. Tout a été splendide et digne du riche et généreux prince Radziwill, qui voulait célébrer dignement l'anniversaire du couronnement du roi. Ce soir, en raison de ce même anniversaire, il y a chez le maréchal Bielinski un bal auquel je suis invitée.

19 janvier.

Le bal était superbe. Le prince royal très gai et heureux parce que le roi lui avait donné une décoration en brillants.

En passant, je note que le souper était exquis, ce qui représentait un tour de force, puisque, en raison du vendredi, il ne pouvait paraître de viande sur la table. J'ai énormément dansé et suis rentrée très fatiguée, mais j'ai eu tort de me plaindre, car on m'a aussitôt condamnée à dix jours de repos complet. La princesse craint que ces fêtes perpétuelles ne finissent par altérer ma santé, et il est trop vrai que je suis un peu pâle.

Nous avons eu des lettres de Maleszowa. Ma mère a bien voulu m'écrire elle-même. Elle me recommande de ménager mes forces, de veiller soigneusement sur ma tenue, de ne pas trop croire à toutes les paroles flatteuses qui bourdonnent à mes oreilles. Elle

ajoute que le succès ne se base souvent que sur un caprice, et que c'est un malheur pour une jeune fille d'avoir une réputation de beauté, parce que cela lui tourne la tête et lui fait porter ses visées trop haut.

Cette lettre m'a émue jusqu'aux larmes et je la relis sans cesse.

29 janvier.

Mes dix jours de retraite sont finis, mais j'ai manqué quatre bals, l'un d'eux déguisé, et où je devais figurer dans un quadrille écossais. La palatine Malachowska a pris ma place. Je n'ai donc pas bougé. Toutes les instances du prince royal et de beaucoup d'autres n'ont pu fléchir la princesse, dont les décisions sont toujours irrévocables. J'ai un peu regretté ces bals, mais je n'ai rien voulu en laisser paraître.

Puis, pour tout dire, le prince est venu si souvent et a tant loué mon courage et ma résignation, que je ne pouvais être triste.

Depuis le baptême, il me semble que la distance qui séparait le fils du roi, l'héritier probable du trône, de Mlle Krasinska, diminue tous les jours, l'étiquette est de moins en moins observée. Il veut être traité en égal. Comme il est bon et comme les heures passent vite en sa société!

Il nous parle de Pétersbourg, de Vienne, où il a résidé longtemps, de ses braves Courlandais, et quand même il y aurait là vingt personnes, il trouve toujours moyen de me glisser quelques paroles tendres dont personne que moi ne peut deviner le sens.

Et comme il connaît bien les misères de notre pauvre république! Mais, par respect pour son père, il n'ose en parler ouvertement.

Mon Dieu! mon Dieu! s'il devenait roi!

La princesse assure que toutes ses gracieusetés n'ont d'autre but que de se créer un parti et qu'une fois au pouvoir il ne nous connaîtra plus. Ceci, je ne le crois pas du tout.

Il est très visible que la princesse n'a pas de sympathie pour lui. Peut-être voudrait-elle que ce fût un Lubomirski qu'on élevât au trône, mais je doute que ses désirs se réalisent.

19 février, mercredi des Cendres.

Dieu merci! le carnaval est terminé. Je vois qu'on peut se lasser même du plaisir. Pourrais-je faire le compte de tous les bals auxquels j'ai été depuis trois semaines? Et avec les visites, les réunions, les essayages de robes, ces mille occupations qui n'en sont pas, je ne me sentais plus bonne à rien. C'est un genre de vie agréable,

sans doute, mais qui laisse une sorte de dégoût intérieur. Je ne me rappelle pas avoir jamais eu autant d'heures d'ennui et de tristesse, et pourtant on me considère comme la personne la plus heureuse du monde, et tous envient mon bonheur.

Pas tous cependant. Basia, que je vois souvent depuis deux semaines, est inquiète de moi. Elle est si heureuse elle-même, qu'elle voudrait que mon sort fût semblable au sien. Mais cela est impossible...

Mon Dieu! que Mme Potocka était belle au bal d'hier! Déguisée en sultane, elle effaçait toutes les autres femmes! Elle a beaucoup dansé et moi fort peu. J'étais fatiguée, et quoiqu'on m'invitât beaucoup, que le prince m'ait suppliée de faire une exception pour lui, je suis restée intraitable.

Enfin, Dieu soit loué, le carnaval est fini!

29 février.

Quelques mots à la hâte. Je vais passer quinze jours à Sulgostowa. C'est un voyage improvisé, car, hier, lorsque mon beau-frère est venu nous faire ses adieux, il n'en était pas question. Mais, ce matin, le prince palatin est venu chez moi et m'a dit que ma sœur me désirait beaucoup et que, probablement, je me rencontrerais chez elle avec mes parents. Je me suis décidée tout de suite, car je sais que le prince ne me conseille que ce qui est pour mon bien. La princesse aussi est d'avis que je parte. Mais je regrette que le prince royal ne sache rien, et je n'ai pas osé charger quelqu'un de l'informer.

Après tout, il est probable qu'il ne remarquera même pas mon absence; il y a tant de jolies femmes à Varsovie! Mme Potocka y est à poste fixe.

Mais on m'appelle, il faut faire mes préparatifs!

15 mars.

Depuis deux jours, je suis de nouveau à Varsovie. Je suis demeurée à Sulgostowa près de trois semaines : cela m'a paru plus long encore!

Je n'ai pas vu mes parents; ils ne peuvent aller chez ma sœur que plus tard. Le prince palatin est venu me chercher. Il n'a voulu rester que quelques heures et, grâce à de bons relais, nous avons pu effectuer notre retour en une journée.

Le prince royal nous a fait une visite dès le lendemain. Je l'ai trouvé changé et l'air souffrant. Il m'a laissé entendre que c'était mon départ subit qui en était cause, et il m'a dit avec amertume

que j'aurais dû avoir plus d'égards pour un « compère » et pour un ami.

Un ami, lui, mon ami! Oh! maintenant, je regrette d'être partie; il est vrai que je n'ai cessé de le regretter pendant tout le temps de mon absence... Mais le prince palatin dit que j'ai fort sagement fait.

A Sulgostowa, on a célébré en grande pompe l'anniversaire du mariage de Basia, et il y a eu beaucoup de monde. Ah! que de changements depuis l'année dernière, en moi-même surtout! J'étais mille fois plus gaie, et pourtant je ne voudrais pas retrouver mon insouciance d'alors.

Je me rends compte cependant que j'étais plus heureuse, car je l'étais du matin au soir, et maintenant je ne le suis que par intervalles, et j'expie ces moments trop courts par de longues heures d'inquiétudes, de craintes vagues, de découragements...

19 mars.

Hier, le prince royal était aussi gai, aussi prévenant qu'aux premiers jours où nous nous sommes connus. Il y a longtemps que je n'avais passé une aussi bonne journée. Il est venu d'abord le matin, mais n'est resté qu'un instant, parce qu'il devait accompagner le roi à la chasse. Le soir, il nous a fait la surprise de revenir encore, seul, sans la moindre escorte. Il est resté plus de deux heures. Maintenant il aura plus de liberté, parce que deux de ses frères, Albert et Clément, sont arrivés à Varsovie et pourront le remplacer auprès du roi.

Le prince Clément est, dit-on, très bon et très pieux. Il a la vocation religieuse et entrera dans les ordres. C'est beau de la part du roi de consacrer un de ses fils au service du Seigneur. Heureusement, il n'a pas fixé son choix sur le prince Charles.

24 mars.

Quoique nous soyons en Carême, le temps passe très gaiement. Toutes les fois que le prince royal peut s'échapper du palais, il accourt chez nous. L'étiquette de la cour lui est, assure-t-il, insupportable. Mais, à partir de demain, tout plaisir cesse.

La princesse a des chambres à sa disposition au couvent du Saint-Sacrement : chaque année, elle s'y enferme huit jours avant Pâques, pour se disposer à cette grande solennité. Toutes les dames ici font de même, et, naturellement, j'accompagnerai la princesse. Pendant huit jours, nous ne verrons que des prêtres, nous ne lirons que des livres de piété et nous travaillerons pour l'Église et pour les pauvres.

2 avril.

Voilà notre retraite terminée, nos dévotions pascales accomplies. Il y a longtemps que je ne m'étais sentie si calme, si libre d'esprit. Quelle douceur inappréciable d'être en paix avec Dieu et avec soi-même! Ah! combien sont belles et consolantes les pratiques de notre religion! Que de joies et de courage on y puise! J'ai trouvé un confesseur excellent, l'abbé Bodue. Il est très à la mode, étant Français, mais ceci m'importe peu. Je le voudrais toujours pour directeur, parce que c'est un saint et qu'on reconnaît véritablement en lui le représentant de Dieu. Je me suis entretenue avec lui pendant des heures; comme il savait bien pénétrer les tourments de mon âme! Comme il savait se mettre à ma place! Avec quelle éloquence convaincue il me démontrait l'inanité de toutes les espérances humaines, les dangers du monde, les douceurs d'une vie consacrée à Dieu! En vérité, pendant un moment, j'ai eu la pensée de me faire sœur grise, de rester dans l'hôpital de ce bon prêtre.

Mais lui-même m'a assuré qu'on peut faire son salut en demeurant dans le monde, pourvu qu'on veille soigneusement sur sa vertu; que souvent on acquiert par là de plus grands mérites, parce que les tentations sont plus fortes.

Et pourquoi donc n'affronterais-je pas la lutte, puisque je sens en moi l'énergie de vaincre? Je ne commettrai jamais aucune action vile, indigne du nom des Krasinski. Si je pèche, ce sera pour avoir des aspirations trop hautes, mais l'abbé Bodue ne les condamne pas absolument; il dit que ce n'est pas un mal d'aspirer aux sommets, pourvu qu'on ne s'écarte pas du droit chemin, qu'on ait Dieu en vue avant tout et qu'on soit prêt à retomber dans une situation modeste, si telle est sa volonté.

Toutes ces dispositions, je les éprouve; aussi, je me sens si tranquille, je respire si librement, que je regrette de ne pouvoir recommencer cette semaine d'isolement complet.

Aujourd'hui, nous verrons beaucoup de monde.

Nous allons au palais du roi pour assister aux cérémonies du jeudi saint, qui sont, paraît-il, fort curieuses.

6 avril.

La semaine sainte et les fêtes de Pâques sont terminées. Je ne puis dire que ces jours ne m'aient pas apporté bien des heures agréables. Mais, hélas! où s'est envolée la sérénité de mon cœur? Où, mes belles résolutions? Mon Dieu! pourquoi sommes-nous si faibles, si faciles à ébranler? A la suite des plus fermes propos, la

moindre occasion nous entraîne. Ainsi, est-il croyable que jeudi, presque au sortir de la sainte table, je me sois laissée aller à des pensées de vanité? En vérité, je suis parfois irritée d'être jolie. Ce jour-là, au moment où je montais pour mettre mon costume de deuil, selon la règle établie, la princesse est entrée chez moi, suivie de sa femme de chambre, qui apportait une merveilleuse toilette toute blanche, une robe de satin à grande traîne, et une couronne de roses blanches; un bouquet de ceinture et un long voile de blonde. La princesse m'a expliqué qu'il était d'usage que le jeudi saint, après la cérémonie religieuse dans la chapelle royale, le roi et toute la cour se rendissent dans la grande salle du palais, où sont réunis douze vieillards pauvres. Le roi leur lave les pieds et les sert ensuite de ses propres mains. Puis une jeune fille, choisie parmi les premières de la société et habillée de blanc, fait une quête dans l'assistance.

C'est le roi lui-même qui désigne cette jeune fille, et il avait daigné me choisir. J'en étais ravie. Mais, hélas! non pas parce que j'allais participer à une bonne œuvre, mais parce que je n'étais pas obligée de me montrer en deuil, qui me sied fort mal; que, seule, entre toutes, je serais vêtue de blanc, et par conséquent la plus jolie.

N'était-ce pas là une coquetterie indigne, surtout dans un pareil jour! Cela m'a soulagée de m'en accuser ici.

La quête a été très fructueuse. J'ai recueilli 4000 ducats. Le prince Charles Radziwill a déposé cinq cents pièces d'or dans ma bourse en disant :

— On ne saurait rien refuser à une si jolie femme.

J'ai eu des compliments sans nombre.

Le prince royal m'a dit tout bas :

— Il est fort heureux que vous quêtiez de l'argent et non des cœurs, car chacun vous donnerait le sien...

A quoi j'ai répondu :

— C'est un genre de quête que je ne ferai jamais : un cœur ne vaut que s'il se donne spontanément.

Il a paru ravi de ma réponse, et pourtant elle était fort naturelle, Quelle femme voudrait mendier une affection? Tout au plus peut-elle accepter celle qu'on lui offre!

Mais où vais-je m'égarer? Je voulais parler de tout autre chose.

La cérémonie du lavement des pieds m'a beaucoup plu. Le roi agenouillé aux pieds des pauvres, puis debout derrière leur table est encore présent à mon souvenir.

Le vendredi a été consacré à la visite des tombeaux. Nous avons été dans sept églises récitant cinq prières dans chacune d'elles.

Le samedi saint, au soir, il y a eu concert spirituel pour célébrer la résurrection.

Le dimanche, nous avons eu chez nous un magnifique « Bénit », et jusqu'à hier la table est restée servie en permanence.

Qui m'eût dit l'année dernière, lorsque j'étais enfermée chez Mme Strumle, assise tristement en face du plus modeste des Bénits, que le lundi de Pâques de l'année suivante je le passerais avec le prince royal?

Il est venu ce jour-là, et nous avons mangé sur la même assiette. C'est un grand soulagement d'en avoir fini avec cette abstinence de quarante jours; pendant la semaine sainte, tout était préparé à l'huile, et le vendredi saint les mets n'avaient aucun assaisonnement.

Le prince royal a jeûné, aussi m'a-t-il paru avoir mauvaise mine. Je l'observais un peu anxieusement tandis qu'il causait avec le prince palatin et je croyais qu'il ne s'en était pas aperçu, mais, au contraire, il m'a remerciée de l'inquiétude que je manifestais; j'en ai eu un peu honte et je vois combien une jeune fille doit être prudente et veiller sur ses regards autant que sur ses paroles.

15 avril.

Demain nous quittons Varsovie. Le prince et la princesse vont dans leur terre d'Opola et je les accompagne. Mon père a écrit à la princesse pour l'autoriser à me garder tant qu'elle voudra bien de moi et qu'elle ne me mettra pas à la porte. J'espère que cela n'arrivera jamais, car je fais de mon mieux pour lui plaire en tout.

Elle m'inspire à la fois beaucoup de respect et beaucoup de crainte. Pour rien au monde je ne voudrais l'offenser, et quand elle me regarde avec bienveillance et paraît contente de moi, il me semble que c'est le Ciel qui s'ouvre. Quand j'arriverai à l'âge mûr, je voudrais avoir son prestige; elle intimide jusqu'au prince royal.

Je ne sais comment expliquer que je suis contente de ne pas rentrer à Maleszowa; la pensée de devoir y retourner jeune fille, sans qu'aucun changement se soit produit dans ma situation, m'humiliait un peu. Le changement n'est qu'en moi-même, mais combien il est grand! Au reste, il est impossible que les choses restent dans l'état actuel; je pressens un événement décisif. S'il est heureux, je n'en serai pas surprise; s'il m'est contraire, je saurai m'y résoudre, car je suis chrétienne et de noble race. Mais je parle par énigme et, si quelqu'un lisait ce journal, on croirait que ma raison s'égare. C'est justement parce que je n'ose me fier à ma raison que j'écris si peu clairement.

Lorsque je pense à *lui*, j'ai peur que ma pensée ne s'entende jusque dans mon silence. Comment donc me déciderais-je à écrire quoi que ce soit! J'en ai déjà trop dit, il est temps d'interrompre et d'enfermer ces feuilles sous triple serrure. Encore un peu, et le mystère s'éclaircira.

Opola, 24 avril.

Nous sommes ici depuis près d'une semaine. L'endroit est joli, et pourtant je ne suis pas gaie. Il me semble que tout va de travers. Les arbres devraient commencer à verdir, et ils sont noirs comme au fort de l'hiver; il devrait faire chaud, et il fait froid. Je voulais entreprendre une broderie, et il me manque les soies nécessaires. Le clavecin est faux, et pour avoir un accordeur, il faut envoyer à Lublin.

Il y a ici une belle bibliothèque, mais la princesse en a la clef et je n'ose pas la lui demander. Le prince achète toutes les œuvres nouvelles. Il a fait venir celles de Voltaire, le plus grand écrivain français, mais on ne me permet pas de les lire. Le pire de tout, c'est qu'il est arrivé de Paris un roman d'un nommé Rousseau : *la Nouvelle Héloïse!* sur lequel tout le monde se jette avec ardeur. J'ai voulu le lire, mais, hélas! l'auteur lui-même dit dans sa préface ; « Aucune mère ne doit laisser ce livre entre les mains de sa fille! » Et la princesse me l'a sévèrement défendu. A toutes ces contrariétés, il s'en est ajouté une autre hier soir.

Les médecins de Varsovie ont prescrit à la princesse l'exercice du cheval. Elle a refusé, disant qu'elle ne le ferait jamais, mais ils ont tant insisté que le prince a acheté pour elle une jolie jument très douce et, à grand'peine, elle a consenti à la monter et à faire quelques tours dans le jardin. Moi, qui n'ai nullement peur, il m'a pris une grande envie de monter à cheval. J'en ai parlé à la princesse qui m'a vivement réprimandée, me disant que c'était un exercice très inconvenant pour les jeunes filles et que je n'avais qu'à renoncer à mon idée. Et je m'étais si bien monté la tête là-dessus!... Je me voyais en esprit suivant les chasses et accompagnée... par qui donc?

Il y a ici un grand mouvement de visites, mais cela ne m'amuse pas. Je suis cependant contente de m'être retrouvée avec le prince Marcel Lubomirski, le beau-frère de la princesse, mais infiniment plus jeune qu'elle. J'avais fait sa connaissance à Varsovie. La princesse trouve toujours quelque chose à reprendre en lui, mais moi, il me plaît tout à fait. Il possède aux environs d'ici la terre de Janowiec et insiste beaucoup pour nous y recevoir. Peut-être irons-nous.

C'est un homme très agréable, très gai et qui cause à merveille, de plus un grand ami du prince royal. Mon cœur s'épanouit lorsque j'entends tous les éloges qu'il fait de lui.

1er mai, Janowiec.

Nous sommes à Janowiec depuis deux jours, et le prince Marcel assure qu'il ne nous laissera pas repartir de si tôt.

L'installation est bien plus belle ici qu'à Opola, et le maître de la maison est la courtoisie et la prévenance mêmes.

La princesse dit qu'il sème l'argent à droite et à gauche comme s'il s'attendait à le voir pousser et à en faire la moisson.

Qu'a-t-il inventé en ce moment? Il fait percer une perspective dans un bois, aux environs du château. Du cabinet où j'écris, je vois plus de cent ouvriers armés de haches, occupés à renverser des arbres gigantesques. Au bout de cette percée, on construit un pavillon, qui semble s'élever à vue d'œil, tant le travail est poussé vigoureusement.

Le prince Marcel a parié avec le prince palatin que ce pavillon serait terminé en quatre semaines, et je crois bien qu'il gagnera son pari.

Le bois contient beaucoup de gibier et les fauves abondent aux alentours. Cependant le prince Marcel fait encore venir des ours et des élans. Je ne sais pourquoi ces préparatifs me paraissent avoir un côté mystérieux que je soupçonne sans le deviner tout à fait.

La vie est très gaie à Janowiec. Le château est joliment situé sur les bords de la Vistule. Les appartements de réception sont très vastes, ornés de meubles et de tableaux superbes. Mais ce qui me plaît par-dessus tout, c'est ma chambre qui est perchée au haut d'une tour. J'imagine qu'elle a dû être habitée autrefois par quelque héroïne de roman. Des fenêtres, on découvre une vue splendide que je passe des heures à contempler. Les murs sont peints à fresques, qui représentent l'Olympe. « Vénus manquait jusqu'ici. Maintenant, nous la possédons », m'a dit gracieusement le prince Marcel, en me montrant mon installation.

J'ai une impression étrange et qui ne me quitte pas depuis que je suis ici; il me semble qu'un événement heureux pour moi doit s'y accomplir.

14 mai, Janowiec.

Nous sommes retournés pour quelques jours à Opola; mais le prince Marcel nous a rappelés pour assister à l'inauguration du

pavillon, car il a gagné son pari : la construction est achevée. Je ne sais ce que cela signifie; mais il m'a répété plusieurs fois que cette entreprise coûteuse n'était pas une fantaisie inutile, comme beaucoup le prétendaient; qu'elle avait un but qui le dédommagerait, et au delà, de toute sa peine, et que ce but, il l'atteindrait par moi.

En vérité, je ne comprends rien à ce qui se passe autour de moi et en moi-même.

16 mai.

Mon Dieu! de quelles paroles exprimer l'immense joie que j'ai éprouvée hier. Le prince royal est ici! Ce pavillon de chasse, tout cela était pour lui ou plutôt pour moi, car, pourquoi le taire davantage, il m'adore, il n'a pu endurer notre séparation, et le prince Marcel, voulant lui complaire, a trouvé ce moyen de le rapprocher de celle qu'il aime. Mon Dieu, qu'adviendra-t-il de tout cela? Par bonheur, il faisait sombre lorsqu'il est arrivé; autrement, on se serait aperçu de mon trouble, de ma rougeur. Lui-même aurait surpris la joie qui éclatait dans mes regards. Jamais il ne s'était montré aussi tendre vis-à-vis de moi.

Jusqu'ici, j'avais pu faire semblant de ne pas comprendre ses allusions; je dissimulais mes propres sentiments; mais le pourrai-je encore, maintenant qu'il sera près de moi tous les jours et à toute heure?

Quelle fatigue que cette surveillance perpétuelle exercée sur soi pour ne pas se trahir. Combien pénible cette incertitude qui fait que, à un moment donné, je vois l'avenir si brillant que j'en suis éblouie; à un autre, si sombre, que je tremble d'effroi! Et, au milieu de ces alternatives, j'ai peur de mal faire, de me tromper. Il y a un tel chaos dans mon esprit que je perds toute puissance de raisonnement. Si je pouvais me confier à quelqu'un! Mais j'aimerais mieux mourir que de parler à la princesse.

Elle a si souvent répété qu'il faudrait être folle pour croire à l'amour du prince Charles, que sa femme serait la plus malheureuse de toutes les femmes! Quant au prince palatin, on dirait qu'il voudrait éviter mes confidences; cependant, il a toujours quelques paroles qui m'encouragent et me confirment dans mon espoir.

Je ne voudrais ni repousser le bonheur qui s'offre à moi, ni l'acheter par la moindre bassesse. Mon seul refuge est en Dieu. C'est lui qui m'éclairera et sera mon guide. J'ai passé toute la nuit à le prier. Ah! que n'ai-je mon bon abbé Bodue auprès de moi!

18 mai.

Puis-je croire que c'est vrai, que je ne suis pas le jouet d'un songe! Moi, Françoise Krasinska, je deviendrais la femme du prince royal, du duc de Courlande, d'un futur souverain! Oh! non, ce n'est pas possible, c'est une illusion qui va se dissiper!

Qu'est-il donc arrivé? Aujourd'hui, nous devions tous nous rendre, après dîner, dans le bois, pour voir les préparatifs de la chasse, mais la princesse ayant fait un faux pas dans l'escalier, a dû rester étendue, et je suis allée sans elle avec les princes.

Le prince Marcel s'est arrêté en route pour montrer quelque chose au prince palatin, et j'ai continué seule au bras du prince royal. Il y a eu entre nous un long silence, qui me causait un grand trouble. Enfin il m'a demandé :

— Ne voulez-vous donc pas comprendre pour quelle raison je suis venu ici?

J'ai répondu le plus posément possible :

— Sans doute pour voir le prince Marcel et pour le plaisir de la chasse.

Et alors, lui, laissant de côté toutes réticences :

— Non, a-t-il dit, je suis venu pour vous seule et pour chercher à obtenir de vous le bonheur de toute ma vie!

Je demeurai interdite.

— Comment est-ce possible? m'écriai-je. Oubliez-vous donc, prince, ce que vous êtes et ce que je suis? Seule, une princesse de sang royal...

— Vous êtes la reine de mon cœur, s'est-il écrié avec passion. Je vous ai aimée pour votre beauté d'abord et votre modestie ensuite. Jusqu'ici, je n'ai connu que des femmes coquettes, cherchant à m'attirer. Vous, au contraire, quoique m'aimant peut-être, vous ne vous êtes jamais départie de votre réserve. C'est à grand peine que je devinais ce que vous éprouviez. Vous êtes digne du premier trône du monde et si j'ambitionne d'être roi, c'est afin de poser une couronne sur votre front adoré!

J'écoutais ces paroles comme dans un rêve. Aucun son ne pouvait sortir de mes lèvres. Enfin, les princes se sont rapprochés.

— Je prends le Ciel et vous à témoins, leur dit le prince royal, que je n'aurai jamais d'autre épouse que Françoise Krasinska, ici devant vous! Pour des raisons faciles à comprendre, je vous demande de ne rien dire de tout ceci pendant quelque temps. Celui qui me trahirait serait mon ennemi.

Les princes se sont inclinés, profondément touchés de cette preuve de confiance et jurant de garder le secret.

L'un et l'autre m'ont murmuré à l'oreille :

— Vous l'avez mérité !

Puis ils se sont éloignés.

J'étais toujours comme paralysée par la surprise; mais, enfin, il a bien fallu se rendre à l'évidence et répondre aux tendres effusions du prince. Je lui ai avoué que je l'aimais depuis longtemps. Il me semblait que je devais cette confession à mon futur mari...

Mon mari ! Quelle folie ! Encore une fois, c'est un songe que j'ai eu ! Mais non, tout est vrai ! N'avons-nous pas échangé nos anneaux?...

Les arbres et les rossignols ont été seuls témoins de nos fiançailles. Je ne puis me confier à personne, ni à la princesse ni à Basia. Mes parents eux-mêmes doivent encore tout ignorer. Et mon anneau n'a pas été bénit... Mon père bien-aimé ne m'a pas remise entre les mains de mon futur époux. Je n'ai pas eu la bénédiction de ma mère... Ah ! je vois bien que ce n'est pas un songe, car mon cœur se serre douloureusement; mes larmes coulent... Tout est vrai ! Tout est vrai !...

Baronne C. de Baulny, née Rouher.

La fin prochainement.

VERS L'IDÉAL

I

Mon château, — j'entends le château de mes rêves, — n'est pas facile à trouver dans le solitaire vallon qui l'abrite. Ceci ne veut point dire qu'il est perdu sous les pins des Landes ou parmi les dolmen d'un désert breton. Si peu qu'octobre ait dévêtu les peupliers des côteaux de la Marne, on peut voir, des mansardes, le feu tricolore de la Tour Eiffel percer la nuit.

Mais la demeure est située dans un repli de terrain que nul ne visite, à distance égale des deux chemins de fer qui conduisent : l'un, à Meaux ; l'autre, à Provins. Il faut, pour la découvrir, savoir qu'elle se trouve là, derrière une douzaine d'arbres qui suffisent à la dissimuler, car elle est grande, ou pas beaucoup plus, comme une maison de notaire, avec un seul étage. Elle a cependant une tourelle d'un bout, et l'extrémité opposée, celle qui s'appuie à « la rivière », — vingt pieds de large, — impose la considération par un porche majestueux... qui n'aboutit à rien. Sans doute, par cette entrée, qui n'entre nulle part aujourd'hui, l'on parvenait jadis à la cour d'honneur, dont il ne reste plus qu'un côté, voire même un fragment de côté, ce qui constitue *mon château.* Quel bonheur que les troupes d'Henri IV aient démoli le reste! Impossible maintenant de s'y appauvrir, même quand on est riche. Quelques journées de couvreur pour visiter les toits aux tuiles brunes, deux sacs de ciment pour les murailles, un baril de céruse pour les volets et les portes, sans oublier les cinq cents toises de palissades, et voilà, pour dix ans, l'habitation remise à neuf.

Prière de ne pas y chercher des points de vue et de longues perspectives. La prairie de dix arpents qui l'environne est plate comme la main ; la rivière si paresseuse, qu'il faut regarder longtemps les feuilles endormies sur son eau d'émeraude, pour discerner le sens du courant. Mais quoi de plus gai, de plus heureux que cette

bicoque charmante, avec ses lierres, ses glycines, le tapis toujours neuf de sa pelouse, les pigeons se pavanant aux gouttières, le grouillement affairé des canards exotiques, et l'épagneul dormant sous le porche qui laisse voir l'arrière-plan d'un coteau boisé!

Et la châtelaine de *mon château!*... Si, en ce moment, vous la voyiez sortir sous son ombrelle, dans son frais peignoir rose, pour aller cueillir ses fleurs, vous oublieriez les défauts du paysage... Hélas! *mon château* n'est pas à moi!

Il y a deux ans, par un beau jour de septembre, un sous-lieutenant de dragons en petite tenue arrêta son cheval au tournant du chemin, devant la barrière ouverte. Son képi en arrière, son cigare au coin des lèvres, son manche de fouet sous le bras, il étudiait la carte d'état-major qu'il avait eu soin de mettre dans sa poche.

— Pas commode à découvrir, la position! murmura-t-il entre ses dents. Mais j'y suis, ou que le diable m'emporte! C'est drôle : j'aurais cru ce richard installé d'une façon plus imposante!

Il replia son papier et dit un mot à sa jument, dont les sabots foulèrent bientôt le sable d'une allée entretenue avec amour. Sur le seuil d'une cuisine aux casseroles étincelantes parut la divinité du lieu, majestueuse dans la gloire immaculée de son tablier blanc.

— Je suis bien chez M. Adrien La Houssaye, au Mûrier? questionna le jeune homme.

— Oui, monsieur; entrez, mon maître est à table.

— A table? A deux heures? Sans doute, il a du monde?

— Non, il était à la chasse. Et quand il est à la chasse...

— Dieu sait quand il rentre, n'est-ce pas?

Un valet de chambre de bonne mine se montrait sur le perron de trois marches, la serviette à la main. Il appela; un homme d'écurie parut, en costume de travail, et s'empara de la monture que le visiteur avait quittée. Bientôt après, celui-ci pénétra dans une salle à manger ouvrant sur l'autre façade. Un grand jeune homme d'une trentaine d'années, robuste et musculeux sans un atome de graisse, corps d'Anglais « en bonne forme » dominé par une tête bien française, lisait un journal de sport en face d'une table d'ébène, où de rares pièces d'une lourde argenterie étincelaient superbement.

L'officier entra, la main tendue; Adrien La Houssaye parut hésiter.

— Naturellement, vous ne me reconnaissez pas, dit le visiteur. Je me préparais à Saint-Cyr, quand vous m'avez vu pour la dernière fois, — et c'était en Bretagne, — dans une réunion publique... où nous nous sommes regardés en chiens de faïence.

— Je me souviens : vous accompagniez votre père. Et voilà ce

qu'est devenu le petit Fernand de Louarn en... quatre ans!

La puissante main de La Houssaye parut engloutir la main fine et nerveuse du dragon.

— J'espère que vous n'avez pas déjeuné?

— Si, à mon mess. Et j'ai eu le temps de courir la Brie à cheval pendant deux heures, avant de découvrir le Mûrier et son propriétaire... ou locataire?

— Vous disiez bien. Je suis le seigneur du lieu. Donc, vous voilà des nôtres, en garnison à Meaux, sans doute?

— Depuis trois semaines. Je commence par vous ma tournée de visites aux châtelains. Je puis vous faire maintenant la déclaration que le respect, autrefois, retenait sur mes lèvres : je vous aime bien, monsieur La Houssaye. Voulez-vous me permettre d'ajouter que je vous admire?

— Non; et surtout je ne vous permets pas de m'appeler monsieur. Tenez-vous donc à me convaincre que je suis un vieillard? J'ai trente ans, c'est vrai!

Adrien soupira pour rire; puis il ajouta, sérieusement :

— Quant à l'amitié, c'est chose convenue. Votre père..., jadis, me comblait de bontés...

— Mon cher La Houssaye, dit le lieutenant, débutons par la franchise. Que s'est-il donc passé entre mon père et vous? Ce n'est pas au collège Stanislas, ni à Saint-Cyr, ni à Saumur qu'on apprend l'histoire de sa famille. J'ai constaté « un froid », mais sans demander aucun détail. Et, comme vous avez quitté le pays...

— Froid électoral, pas autre chose. Mon père a soutenu jadis les élections du vôtre, qui était alors monarchiste. Nous avions mille ouvriers dans notre usine de Bretagne, et nous étions des électeurs influents. Mais il y a eu des changements de plus d'une sorte. Mon père est mort; Pierre de Louarn s'est rallié; moi, qui n'aime pas l'industrie, j'ai passé la main à une Société anonyme afin de pouvoir me livrer à mes goûts, fort peu industriels. D'ailleurs, je ne pouvais supporter l'ingratitude de la classe ouvrière. Quoi qu'il en soit, votre père m'a vu accorder à d'autres l'influence que j'ai pu conserver en Bretagne. Je ne suis pas rallié, moi. Et Pierre de Louarn n'ayant pas été heureux dans sa lutte, son ressentiment fut d'autant plus amer. Que fait-il? Où en est-il? Comment va-t-il? Au fond, vous savez, je regrette beaucoup cette demi-brouille. La politique, au train d'où vont les choses, devrait unir ceux dont la peau sera trouée le même jour.

— C'est mon avis. Tout de même il est étrange que *vous* soyez resté royaliste et que mon père... Enfin c'est lui qui m'a donné votre adresse, conseillé d'aller vous voir et de me faire beaucoup

piloter par vous. Donc, la brouille n'est pas bien forte, et surtout pas irrémédiable.

— Et surtout, dit Adrien avec le sourire très doux qui accompagne ordinairement la grande force physique, elle ne s'étendra pas à la seconde génération. Et maintenant, que voulez-vous boire? Il n'y a que de l'eau sur ma table : manie d'original. Mais le Mûrier possède une cave assez fraîche, à l'usage des amis.

Après quelques rasades de madère, — véritable, saluez, gourmets! — Fernand de Louarn fut convié à la visite domiciliaire, féconde en surprises; car ce logis, fait pour une rente modeste, était visiblement équipé, meublé, entretenu par un millionnaire. Cela ne veut pas dire que les meubles étaient nombreux et que les murs disparaissaient sous les tableaux et les tentures. L'aspect général, au contraire, était froid et même un peu nu pour les habitudes françaises. L'objet *inutile* était rare; mais le moindre ustensile, depuis le tire-bottes du cabinet de toilette jusqu'au verre de cristal fin où ce jeune anachorète buvait de l'eau, était la perfection du genre. Il n'y avait au salon, en fait de toiles, que les portraits du père et de la mère d'Adrien, par Bonnat; mais le piano sortait des ateliers d'Erard, et les fauteuils étaient des chefs-d'œuvre introuvables de commodité. Ne connaissez-vous pas des salons de Crésus où il est impossible de s'asseoir sans courbatures?

Au râtelier, un seul fusil; mais il avait coûté 50 livres chez le grand armurier de Londres. A l'écurie, simple comme une grange, trois chevaux seulement : une bête de chasse irlandaise, incomparable, et deux ponettes que tous les amateurs du Bois s'arracheraient à prix d'or si, demain, elles étaient en vente. La cuisinière ne faisait qu'un plat quand Adrien était seul, chose qui arrivait le plus souvent; mais ses moindres salmis étaient des poèmes. Les loisirs de la bonne femme, toutefois, n'étaient pas si grands qu'on pourrait croire : elle était chargée de donner du pain à chaque pauvre qui cognait à la porte de l'office, et de porter du bouillon aux malades voisins, avec des pièces blanches qui devenaient jaunes si la famille était nombreuse. Aujourd'hui, c'est la maîtresse de maison elle-même qui fait cette besogne.

Fernand regarda beaucoup et parla peu. Comme il faisait, avec son hôte, le tour du jardin, qui pouvait bien contenir un hectare, il découvrit une statue de Lourdes dans une sorte d'oratoire formé par des buis gigantesques.

— Ah çà! dit-il en regardant le propriétaire, est-ce que, par hasard, vous seriez un saint? De l'eau sur la table, pas la moindre frimousse féminine au salon ni dans la chambre; une bonne Vierge sous la charmille...

— Vous avez tôt fait de canoniser les gens, mon officier. Je n'aime pas le vin. Mes chasses, mes chevaux, mes voyages, ma bicyclette, m'ôtent le temps de collectionner des frimousses. Quant à la statue, elle a son histoire. Nous allons rentrer : je vous donnerai un bon fauteuil et, j'espère, un bon cigare, ce qui vous fera trouver l'histoire moins longue.

Ce programme rempli, La Houssaye revint à la conversation :

— Je suis si peu un saint, que j'ai débuté dans la vie, après la mort de mon père, en causant la mort d'un homme.

— Je sais, dit Fernand. Comme je vous ai envié à cette époque! J'en étais à mon cours préparatoire; et je voyais en vous le type du héros de roman.

— Il n'y avait pas de quoi m'envier, mon ami. Je frissonne encore en me rappelant ce que j'éprouvais, dans les rues de Nantes, quand je croisais le père ou la mère de ce malheureux assez fou pour venir se tuer chez une immonde créature, qui l'avait quitté pour mon argent. Alors déjà, mon intention était d'abandonner l'industrie, qui m'ennuyait fort. Et puis, du moment que tout patron est un malfaiteur, au dire des grands philosophes..., bien obligé! Après la misérable aventure, je n'aimais plus la Bretagne. J'ai voulu tâter de Paris, mais, passé dans la catégorie des oisifs, je m'ennuyais d'une façon effroyable. Depuis certain coup de pistolet, j'éprouve, à côté des femmes chargées de distraire les imbéciles, de petits frissons qui n'ont rien de voluptueux.

— Ces dames ne savent pas ce qu'elles ont perdu, remarqua Fernand avec politesse.

— Non; mais je sais, moi, ce que j'y ai gagné. Quoi qu'il en soit, Paris a du bon. J'aime la musique et le théâtre, et aussi le monde, pour huit jours de temps en temps. J'ai compris tout de suite ce qu'il me fallait : une maisonnette à deux heures du boulevard, et une chambre en ville, où je laisse un habit et des cravates blanches, que je n'use pas beaucoup. En ce temps-là, un jeune homme qui achevait de manger sa fortune cherchait à en vendre le dernier morceau. Nous nous sommes entendus très vite : j'acceptais son prix et la condition, posée par lui, de respecter sa *Sainte Vierge*, ce qui, d'ailleurs, ne me déplaisait nullement.

— Voilà, dit Fernand, un singulier type de « jeune homme qui mange sa fortune ».

— Oui, n'est-ce pas? Il faut vous dire que cet enfant prodigue est un prêtre comme on en voit peu, trop peu. Son père, un capitaine de vaisseau en retraite, lui laissait une aisance large. Il a mis le pied dans le monde, et je pense qu'il aura été mordu au cœur par quelque chagrin. Il a tout quitté pour le séminaire. D'ailleurs, c'est une âme

d'apôtre. La soutane sur le dos, il est allé, à la demande de son évêque, fonder une paroisse dans un pays de mécréants, à l'autre bout du diocèse. Il a bâti l'église, le presbytère, l'école, avec son argent. De sa petite fortune, il lui reste de grosses dettes et la statue devant qui sa mère venait prier pour le retour du navigateur. Vous voyez que ce n'est pas moi qui suis le saint. Dans vos manœuvres, si jamais vous passez à La Morinière, entre Château-Landon et Souppes, allez voir le curé, l'abbé Esminjeaud. C'est un des hommes les plus intéressants que je connaisse, toute sainteté à part. Et, s'il prêche, ne manquez pas d'assister au sermon. Vous entendrez la véritable éloquence.

— Mon cher La Houssaye, dit l'officier, voulez-vous me permettre de répéter que je vous admire et d'ajouter que mon admiration augmente? Vous êtes le plus grand sage du dix-neuvième siècle, ou vous êtes un affreux avare. Mais un avare ne donne point à ses amis des cigares pareils. Moi, si j'avais votre fortune, — deux millions d'après le bruit public, — j'aurais un château, une grande écurie, un chenil, des piqueurs, un troupeau de domestiques, tout ce qui embarrasse la vie en un mot, voire même des dettes. Comme vous êtes plus heureux! Qui vous a enseigné cette philosophie?

— J'ai regardé autour de moi et je n'ai vu que des pauvres, c'est-à-dire des gens qui ne peuvent pas faire ce qu'ils voudraient faire, parce qu'ils n'ont pas d'argent de poche. L'argent *de poche*, mon ami, est le seul qui rende la vie précieuse; l'autre ne compte pas. J'ai une douzaine de voisins qui m'écrasent de leur luxe : je ne m'en porte pas plus mal, comme vous voyez. Mais si je leur parle de faire un voyage, — le voyage est une de mes passions, — ils m'opposent vingt motifs pour ne pas bouger de chez eux; le vrai motif, je le connais : une perte au jeu ou aux courses; une aile reconstruite au château, un mobilier à refaire, une petite amie trop gourmande, une loge qu'on a prise à l'Opéra. Sans le château, sans le club, sans l'écurie et sans mademoiselle, tous ces gens-là seraient aussi enchantés que moi d'un hiver aux Indes parmi les tigres, ou d'un été en Norwège, sur un bon yacht, parmi les saumons. Et, surtout, ils ne commettraient pas cette faute, si grosse de périls aujourd'hui, qui est d'exaspérer les pauvres par un luxe inutile.

— C'est ce que dit mon père, fit observer Fernand de Louarn. Vous savez : les questions sociales, c'est son dada.

— Oh! je suis d'accord avec votre père sur beaucoup de points. Que devient-il? N'allant plus en Bretagne, je ne l'ai pas aperçu depuis un siècle.

— Eh bien, dit l'officier en prenant son képi et son stick,

j'espère que vous le verrez sous peu. Il va venir inspecter mon établissement de Meaux. Chez un soldat, la politique est ignorée et j'aurai grand plaisir à voir votre main se poser encore une fois dans celle de mon père.

— Ce ne sera pas un moindre plaisir pour moi. D'ailleurs, nous marchons si vite en avant, que la perspective des idées se modifie. Pour vous parler franc, les miennes s'embrouillent, et si votre père, même avec son *Socialisme chrétien*, pouvait les débrouiller... Mais, comme on chante à Leipzig, amusons-nous pendant que nous sommes jeunes. Quel jour venez-vous déjeuner? Ensuite nous attellerons les ponettes et nous irons faire notre cour à ma voisine, la belle Mme Montgodefroy.

— La femme du banquier?

— Et la châtelaine de Saint-Urbain. Elle vous tournera la tête, car, en votre qualité de très jeune homme, vous ne devez pas avoir peur des Junon de quarante ans.

— Oh! moi..., Junon, Diane, Vénus, tout me convient, pourvu que la déesse soit jolie.

— C'est pour le mieux. Je vois que vous seriez encore sur le mont Ida, étudiant les pièces du procès fameux, si vous aviez été à la place de Pâris.

II

Huit jours après, date convenue, les deux jeunes gens causaient encore ensemble dans le salon du Mûrier, après un déjeuner moins simple que les déjeuners ordinaires d'Adrien La Houssaye.

Ils avaient très vite rompu la première réserve. L'*admiration* du lieutenant pour son ami n'avait pas diminué depuis qu'il le connaissait davantage; et rien n'était plus facile que de connaître un homme toujours prêt à laisser voir sa vie, que ne cachait ni pose, ni ambition, ni faute grave.

— Eh bien, dit le maître du logis en consultant sa pendule, sommes-nous prêts?

— Nous sommes prêts, dit le jeune de Louarn en souriant. Nous avons pris *mon* café, nous avons fumé *mon* cigare et nous achevons de siroter *ma* chartreuse verte. Vous avez l'hospitalité un peu décourageante au premier abord; mais vous voyez que je m'y suis fait très vite. Jurez-moi que vous ne méprisez pas un convive pourvu de tous les défauts que vous ignorez.

— Vous êtes dans le vrai; c'est moi qui ai tort. Les défauts d'un peuple constituent la base des impôts. Si, l'an dernier, tous nos compatriotes s'étaient mis à boire de l'eau claire et à renoncer au

tabac, il aurait fallu renvoyer les dragons chez eux, ce qui priverait Mme Montgodefroy d'une belle visite.

Naturellement, quand ils furent en route, les deux amis continuèrent à causer de la châtelaine de Saint-Urbain.

— J'ai pu voir, dit Fernand, qu'elle n'est pas très populaire chez nous. Mes camarades la fréquentent peu.

— C'est qu'elle ne les invite guère. Elle dit que les officiers sont trop voyants. C'est une femme très habile à ne point se compromettre.

— En effet. Quand on en parle au mess, il y a de petits clignements d'yeux..., mais pas une histoire précise. Or je vous assure qu'un mess de dragons est le terrain par excellence pour « les histoires précises ». La belle Marthe, comme nous l'appelons, passe pour infiniment spirituelle et pour la femme la mieux faite de Paris.

— Eh ! dit Adrien, ce que l'on voit de sa personne, — et l'on en voit beaucoup dans certaines occasions, — donne une haute idée de sa plastique. Pour son esprit, je crois que c'est autre chose. Mais elle possède une qualité inconnue aux Parisiennes, qualité qui ne manque jamais de valoir, même à une sotte, la réputation de femme d'esprit : elle écoute les gens. Pour nous autres, la femme la plus spirituelle n'est pas la mieux causante : c'est celle qui nous laisse le plus causer. Voilà pourquoi j'aime les étrangères, qui ont cette politesse et d'autres encore.

— Enfin, voyons, la belle Marthe doit bien avoir quelques défauts?

— Croyez-vous que je passe mon temps à l'observer? Mais, de fait, chacun peut voir qu'elle est dévorée du mal moderne : le besoin de la nouveauté, la chasse aux idées.

— Où est le grand mal?

— Cette fringale de l'inconnu est un danger pour les femmes qui, presque toujours, concrètent l'idée dans un homme. Pour elles, embrasser une idée veut trop souvent dire embrasser un monsieur.

— Bon, cela! Quelle idée neuve pourrais-je bien offrir à ces aimables dispositions?

— Dame! il faudra chercher un peu. Ma voisine est aristocrate et impérialiste de naissance, étant fille du comte de Renuzart, un chambellan. Mésalliée après quatre ou cinq ans de famine due aux malheurs de la dynastie, cette jeune femme devint républicaine, dit-on, lorsque Gambetta eut dîné plusieurs fois chez elle. De cette amitié illustre, elle a gardé l'habitude, un peu fatigante pour les autres, de déclamer contre tout. Elle a déclamé successivement, assurent les historiens, contre le 16 mai, contre l'avarice d'un prési-

dent, contre le Panama, contre les Juifs; et chacune de ces déclamations coïncidait avec l'entrée en scène d'un nouveau monsieur. Quand je suis venu au Mûrier, voici bientôt cinq ans, nous en étions au boulangisme.

— Ah! ah! le général avait... dîné!

— Pas lui, mais un de ses fidèles, un malin qui pêchait, dans le sillage du navire, les sirènes dédaignées. Le navire perdu sur les écueils, nous avons oublié la politique pour les nouveautés de l'art. Wagnérisme, impressionisme, décadentisme, pessimisme, symbolisme..., tous les *ismes* du monde ont défilé sous mes yeux, concretés, soit par un compositeur, soit par un peintre, soit par un poète, soit par un simple fumiste. Ce fut la période mérinvogienne, c'est-à-dire des cheveux longs. Maintenant, préparez-vous à faire connaissance avec la calvitie précoce et les idées socialistes de l'apôtre Thomassin.

— Comment? le socialisme chez Montgodefroy! Ce millionnaire réchauffe le serpent dans son sein!

— Oh!... dans le sein de sa femme, tout au plus. Mais il a vu réchauffer, et surtout rafraîchir, tant d'animaux de tous les genres, qu'il ne fait plus guère d'attention à cette ménagerie. Tel un père dont la progéniture élève des lézards après s'être dégoûtée du ver à soie. Quelqu'un, en revanche, qui me paraît souffrir, c'est ma petite amie Louise, la fille de la maison. Elle a, parfois, une façon de regarder sa mère qui fait un peu mal. Au reste, on la voit à peine; c'est si gênant de continuer devant une petite fille les conversations d'aujourd'hui!

On entrait dans l'avenue bordée de lampadaires, terminée, à jolie distance, par une construction irréprochable, mais banale dans son élégance correcte, un peu trop semblable aux mairies que se bâtissent aujourd'hui les grandes villes. Des allées aux blancheurs de route, où séchait l'arrosage des cantonniers, sillonnaient, avec une précision digne des Ponts et chaussées, un parc fidèlement copié sur un square; l'œil s'étonnait de voir les bancs vides, sans leur clientèle ordinaire d'enfants, de troupiers et de bonnes. Sur des pelouses merveilleuses, les plaques de fonte des bouches d'irrigation remplaçaient les monticules des taupes. Une taupe à Saint-Urbain! Pourquoi pas un terrassier dans un *garden-party*? De larges trottoirs d'asphalte régnaient tout autour de l'habitation, dont les grandes fenêtres, d'une seule glace, laissaient deviner des soieries lourdes.

Il était facile de comprendre qu'Honoré Montgodefroy, quand il avait bâti cette résidence un peu avant la guerre, s'était inspiré des splendeurs encore nouvelles du parc Monceau et des palais qui

l'entourent. Tels ces grands seigneurs d'autrefois qui copiaient dans leur terre un bout du palais de Versailles et de son parc. Il est, d'ailleurs, plus facile de copier M. Haussmann que de copier Louis XIV, et cela n'expose à aucune disgrâce les Fouquet d'aujourd'hui. Heureux s'ils n'étaient menacés, par des rancunes moins royales, de plus dangereuses disgrâces !

Toutefois l'architecte, homme d'esprit sinon de génie, avait eu l'heureuse modestie de copier le *hall* célèbre d'une habitation voisine, récemment inaugurée par une impériale visite. L'énorme pièce, qu'il est impossible de désigner par aucun des mots de la langue française, était déserte quand les deux amis y pénétrèrent; le jour venu du plafond éclairait une amusante variété, non seulement de choses, mais d'ensemble de choses, car chacun des coins de cette cathédrale où l'immense cheminée remplaçait le chœur, était comme une chapelle affectée à l'un des services du culte mondain d'aujourd'hui. On pouvait choisir entre le coin de la musique, avec son monumental piano, et le coin de la lecture avec ses casiers de livres, sa table chaque matin jonchée de journaux et de revues. Il y avait le coin des jeux avec son billard hollandais, ses tapis verts et même sa roulette; enfin, il y avait le coin de la causerie avec ses fauteuils moelleux, ses chaises légères et le simulacre d'un métier où pâlissait, depuis plus d'une saison, les personnages d'une idylle appelée sans doute, comme beaucoup d'idylles mondaines, à rester une ébauche. Les murs étaient tapissés de toiles, toutes modernes, toutes payées cher; quelques-unes, à vrai dire, causaient le vertige de la folie, mais on pouvait étudier, d'après cette collection, la décadence de la peinture française depuis cinquante années.

Comme Fernand de Louarn comprimait une exclamation d'horreur à la vue de certaines œuvres de ce musée, son compagnon lui dit, presque à voix basse :

— Ne vous avais-je pas prévenu? Faites provision de philosophie, car vous verrez plus fort, en d'autres genres. Aussi bien n'est-il pas amusant de découvrir que les excommuniés de jadis, les Courbet, les Manet, qui forment le point de départ de cette galerie, donnent aujourd'hui l'impression de l'archaïque et du régulier, quand on les compare à leurs petits-neveux? Entre nous, le courant marche un peu vite, et, le diable, c'est qu'il n'emporte pas seulement des croûtes !

— Comment! fit le dragon, vous êtes pessimiste? En cela je vous approuve moins.

— Oh! ce n'est pas mon état naturel, mais je ne puis entrer chez ces hauts barons du capital sans trembler. On y sent mieux qu'ailleurs la poussée des hautes eaux qui emportent tout, même les gros troncs d'arbres, vers l'abîme.

D'une sorte de tribune qui faisait le tour du hall et s'ouvrait sur les appartements de l'étage, une voix se fit entendre, un peu sèche dans la décision qui marquait les paroles :

— Ne vous impatientez pas ; je descends.

Deux minutes après, Marthe Montgodefroy tendait la main, sans effusion particulière, à « son voisin », comme elle daigna l'appeler. Fernand de Louarn, dûment introduit, s'inclina, et tous trois s'assirent près de la cheminée, sur des sièges empreints de la solennité du grand siècle, consacrés aux visites de cérémonie.

Alors commença la conversation, toujours la même en pareil cas. Le nouveau venu était-il content de sa garnison? Avait-il pu se loger convenablement? Ne se réjouissait-il pas du voisinage de Paris? Aimait-il la chasse?

On devinait que les mêmes questions auraient été posées, dans le même ordre, à l'un quelconque des sous-lieutenants de cavalerie qui auraient pu prendre, à Meaux, la place donnée à Fernand de Louarn. Celui-ci, tout en subissant la banalité de l'entretien, examinait Mme Montgodefroy de son œil tranquille de Breton, sans ressentir le trouble qu'elle était habituée à voir chez les hommes très jeunes admis en sa présence.

Elle était faite cependant pour troubler, à cause de la surabondance de féminin que dégageait toute sa personne, chacune de ses attitudes, le moindre de ses gestes. Ce n'était pas qu'elle eût rien de provocant dans sa mise ou dans sa manière d'être. Mais les lignes parlaient haut à l'imagination, sans tomber toutefois dans l'excès de formes qui accompagne d'ordinaire la quarantième année, quand la fuite de la jeunesse ne produit pas l'amaigrissement. Et, certes, nul n'aurait pu dire qu'elle n'était pas grande dame, très Renuzart malgré tous les Montgodefroy du monde, alors qu'elle donnait audience à ses visiteurs dans le fauteuil Louis XIII qui seyait à sa haute taille. De ses bottines anglaises jusqu'au col « officier » de sa robe de laine tout unie, l'œil ne trouvait pas un trait douteux, soit sous la fausse discrétion des plis, soit dans les portions de sa personne que dessinait le vêtement ou le hasard de la pose. Nul homme ne pouvait oublier, en la voyant, qu'elle passait pour « la femme la mieux faite de Paris ». Un connaisseur eût ajouté que la robe était comme la femme.

On croirait que la nature, satisfaite de son œuvre, n'a pas voulu que le visage vienne distraire longtemps les yeux de l'admiration qu'ils doivent au reste. Cependant, la tête est petite ; et ceux qui ont beaucoup observé savent qu'une femme n'est jamais laide quand sa tête reste au-dessous des proportions moyennes. Les yeux gris, dans l'ombre chaude que projettent les sourcils un peu forts, ne

cessent de poser l'éternelle question du sphinx féminin à la sensualité masculine; mais ils la posent froidement, sûrs, on le sent, de la réponse qui leur sera faite. D'ailleurs la bouche grande, mordante, aux lèvres minces, fournit l'argument suprême aux gens qui affirment, après une rebuffade, que Marthe Montgodefroy ignore la passion. Qu'en savent-ils?... Mais laissons croire aux apprentis féministes que la lèvre charnue est l'infaillible et obligatoire symptôme d'une nature voluptueuse.

La châtelaine, au bout de quelque temps, parut désireuse de savoir pourquoi le jeune dragon s'était fait présenter par Adrien La Houssaye.

— Non pas que vous puissiez choisir un introducteur plus digne, s'empressa-t-elle d'ajouter, en devinant un sourire dans la barbe du « voisin ». Mais l'ermite du Mûrier ne se dérange pas pour si peu de chose, d'ordinaire.

— Oh! madame, répondit Adrien, ce n'est pas peu de chose que de satisfaire le désir d'un ami. Et Fernand de Louarn est mon ami, sans compter qu'il est mon compatriote.

A ce nom de Louarn, qu'elle avait entendu imparfaitement d'abord, la belle Marthe parut s'éveiller.

— Quoi! demanda-t-elle au lieutenant, seriez-vous le fils du célèbre Socialiste chrétien?

— Je n'ai jamais entendu mon père se donner ce titre, fit le jeune homme rembruni. Chrétien, il l'est fort, ce qui n'a rien pour étonner chez un Breton. Socialiste..., le mot est gros, et l'étiquette pas trop flatteuse.

Mme Montgodefroy ne se souciait pas d'aborder dans une première entrevue des questions un peu « grosses », en effet. Détournant la conversation, elle dit :

— Votre père sera charmé d'apprendre que son fils est chaperonné par le plus... raisonnable des mentors. N'est-ce pas que c'est tranquille, reposant, calmant, le Mûrier?

On devinait une jolie dose de moquerie sous les adjectifs. Adrien répondit :

— Voilà pourquoi, sans doute, le lieutenant de Louarn était fort empressé de faire connaissance avec Saint-Urbain, qui n'a la réputation d'être ni tranquille, ni reposant, ni calmant.

— S'il vous plaît, monsieur, dit la châtelaine, en se retournant vers l'officier, admettez provisoirement qu'on fait des folies chez nous. Pour le moment, il faudra croire votre ami sur parole. Saint-Urbain vous paraît mortellement ennuyeux; mais on tâchera de vous le montrer sous un jour moins sombre. Venez dîner dimanche; vous trouverez mon oncle le marquis de Villegarde, et quelques Parisiens, de ceux que les Anglais appellent : *From-*

Saturday-to-Mondayists, parmi lesquels mon mari. Naturellement, M. La Houssaye partage l'invitation.

D'un salut cérémonieux, Adrien montra qu'il acceptait. Fernand, se grattant l'oreille, semblait réfléchir.

— En vérité, fit-il, je n'ose vous répondre aujourd'hui, madame. Le régiment, chaque dimanche, émigre en masse à Paris; c'est à qui se fera remplacer et, comme nouveau venu, c'est beaucoup moi qui remplace. Demain, j'aurai l'honneur de vous écrire la décision du sort à mon endroit.

La visite, assez courte, était finie. Comme les jeunes gens se retiraient, Mme Montgodefroy leur dit :

— Si vous n'êtes pas pressés, faites le tour du parc en voiture et sortez par la grille de la forêt. De cette façon, M. de Louarn connaîtra les deux routes qui mènent au Mûrier.

Quand le *dog-cart* roula dans les allées, Fernand dit à son compagnon :

— Vous m'avez tout l'air d'être en état d'hostilité sourde avec la maîtresse de céans. Que vous a-t-elle fait? Que lui avez-vous fait? Ou que ne lui avez-vous pas fait?

— Mon Dieu! répondit Adrien, nous sommes très bons amis au fond. Mais, à la surface, nous ne possédons ni les mêmes goûts ni les mêmes idées; et, comme j'ai mauvais caractère, je montre les divergences. Vous tenez là, si vous voulez vous en servir, un puissant moyen de séduction : le contraste.

— C'est possible, mais je ne compte pas m'en servir. La dame, je ne sais pourquoi, me déplaît. Vous l'avez entendue habiller mon père? Dirait-on pas qu'ils ont gardé les socialistes ensemble? Je ne pouvais refuser son dîner à brûle-pourpoint; mais soyez sûr que le colonel aura besoin de moi dimanche.

Comme le dragon disait ces mots, les chevaux traversaient un pont rustique jeté sur une rivière pour rire, encaissée entre des escarpements de rochers artificiels. A la sortie du pont, ces rocs, dominant la route, formaient une anfractuosité de quelque profondeur, destinée à servir d'abri contre le soleil ou la pluie. On ne pouvait l'apercevoir, du côté de la rivière, qu'en y arrivant; de telle sorte que les promeneurs se trouvèrent à l'improviste en face de l'imposante réunion qui l'occupait alors. Sur un fauteuil de roseaux tressés, une jeune fille blonde, rose, de taille médiocre, avec le regard mélancolique de Mignon dans ses prunelles bleues, était entourée d'une demi-douzaine de gamines en costume villageois qui semblaient boire ses paroles et ses gestes.

Adrien arrêta ses chevaux et dit, chapeau bas, mais sans descendre de voiture :

— Bonjour, mademoiselle Louise! Nous quittons madame votre mère, à qui j'étais allé présenter mon ami de Louarn; et je vous le présente, avec votre permission.

Louise Montgodefroy, sans bouger de son fauteuil, répondit au salut de l'officier par une inclination de tête gracieuse, où l'on devinait une réserve voulue, mais nul embarras. En même temps, d'un geste obéi aussitôt, elle commandait à son auditoire de se tenir debout en présence des deux étrangers. Tout cela ne sentait guère la petite fille et contrastait avec le ton quasi paternel d'Adrien qui demandait :

— Vous avez donc congé, aujourd'hui?

— Oui, si c'est avoir congé que de faire travailler les autres, dit une voix calme et profonde.

— Et peut-on savoir ce que vous apprenez à vos élèves?

— Le catéchisme, monsieur.

— Oh! ce n'est pas bien difficile.

— Vous croyez? Ce n'est pas l'avis de mes élèves, ni de certaines personnes plus avancées en âge.

— Eh bien, je vous laisse à votre classe. D'ailleurs, nous dînons ensemble dimanche. Mme Montgodefroy m'a invité.

Les yeux bleus eurent un imperceptible battement et, l'équipage éloigné, la jeune catéchiste reprit sa tâche, oubliant parfois de corriger quelque monstrueuse hérésie.

Pendant ce temps-là, Fernand disait à son ami :

— Quelle charmante personne! Quel âge a-t-elle?

— Je n'en sais rien. Elle a eu quatorze ans pendant plusieurs années. Mais je viens de voir qu'on a enfin sauté le pas des robes longues... Je me demande, ayant une mère comme la sienne, si elle pourra venir à bout d'avoir dix-huit ans ce siècle-ci.

— Vous ne l'y aidez pas, dit Louarn en riant. Vous la traitez comme une pensionnaire.

— Que voulez-vous? Elle a encore une institutrice et on l'envoie régulièrement dans sa chambre à neuf heures et demie, sous prétexte qu'il n'y a pas moyen de causer devant les enfants.

— Pauvre petite! Elle ne semble pas très heureuse.

— Mon ami, quand vous aurez vu beaucoup de jeunes filles parisiennes, vous compterez celles qui semblent « très heureuses ». Aussi, pour moi qui observe, le monde est lugubre.

— Oh! ne croyez pas que les provinciales sont plus drôles, déclara Fernand. Ma sœur, qu'on ne peut pas appeler une Parisienne, a toujours l'air de porter le diable en terre.

— Croiriez-vous, dit Adrien, que je connais très vaguement Mlle de Louarn? Quand je l'ai vue, elle était une petite fille, et moi

un jeune blanc-bec... Nous en sommes restés là. Vous savez qu'il y avait dix lieues, — sans chemin de fer, — entre nos usines de Couëron et votre habitation du Bout-du-Bois.

— Nous passions nos hivers à Nantes. Vous auriez pu venir chez nous.

— Oh! pardon! Vous remontez aux croisades, et mon grand-père était forgeron à l'arsenal de Lorient. J'ai le respect de la hiérarchie des classes.

— Quelle drôle d'idée!... Enfin, nous ne sommes plus en Bretagne. Vous verrez bientôt mon père et ma sœur. Pauvre Antoinette! je voudrais tant l'amuser un peu... Mais, dites-moi, cette jeune personne que nous venons de voir est-elle fille unique?

— Parfaitement unique. Ce sera une héritière en vue; car, aux millions paternels, viendra s'ajouter la fortune de son oncle de Villegarde, qui ne s'est pas marié.

— Mâtin! exclama Fernand.

Et il tomba dans une rêverie silencieuse.

III

Lorsque, le dimanche suivant, La Houssaye pénétra dans le hall de Saint-Urbain, le premier visage que ses yeux rencontrèrent fut celui de Louarn. Dès qu'un aparté fut possible entre eux, Adrien demanda :

— Que se passe-t-il? Je croyais que votre colonel devait avoir besoin de vous. Mais la grâce aura parlé : j'entends les grâces de la belle Marthe.

— Allons! riposta l'officier, point de sarcasmes sur cette victime! Je sais tout, maintenant; et je ne m'étonne pas qu'on vous boude. Cruel!... vous n'avez pas voulu voir que « le voisin » pouvait devenir... plus qu'un voisin.

— Oh! je connais la légende. Parions que vous fûtes voir, cette semaine, la vieille comtesse de Cramans, qui l'a inventée? Elle en a sur chacun des habitants du pays. Elle a dû vous dire que Montgodefroy paye une redevance annuelle aux anarchistes, pour n'être pas dynamité.

— Je croirais plutôt à la première légende qu'à la seconde. Ce qu'il y a de certain, c'est que le père Montgodefroy est un bien aimable homme. Je suis déjà invité pour toutes ses chasses.

— Tant mieux pour vous, car elles sont fort belles. Mais tenez-vous hors de portée du maître de céans : il a le plomb facile... Vous a-t-on présenté à tous les convives de ce soir? Tout le monde est là, je pense.

— A l'exception de Mlle Louise.

— Elle ne viendra que pour se mettre à table. Que pensez-vous de Thomassin qui fait son cuistre aux côtés de la belle Marthe?

— Je pense que le gilet de ce gaillard-là suffirait, à défaut d'autre chose, pour déshonorer la maison.

— Heureusement qu'il y a ici un homme qui la relève : regardez celui qui entre avec la petite. C'est le marquis de Villegarde; un type et, j'ose dire : mon type.

Il faut croire qu'Adrien était, de son côté, « le type » du personnage ainsi désigné, car, tout en l'apercevant, le marquis vint à lui, la main tendue :

— Vous voilà donc, monsieur le Sauvage! Quel bon vent, et surtout quel vent fort peut vous amener à Saint-Urbain?

— Bon et fort, comme vous le dites, monsieur; car c'est, pour une bonne part, le vent de mon amitié pour vous. Et je vous prie de donner un peu de la vôtre à mon jeune compatriote, Fernand de Louarn : un dragon plein d'espérances.

— Lieutenant, dit Villegarde, je vous félicite d'avoir un introducteur comme Adrien. Vous choisissez bien vos amis, alors que tant d'autres les choisissent mal.

Ces paroles, surtout les dernières, étaient prononcées d'une de ces voix tranquilles, mais bien articulées et remarquablement distinctes, qui se font toujours entendre, même sans vouloir dominer. La personne du marquis était comme sa voix : elle ne pouvait passer inaperçue; mais elle séduisait plutôt qu'elle ne s'imposait. Une taille élevée, encore élégante, un visage frappé du sceau de la race, le contraste toujours attirant d'une chevelure déjà presque blanche avec une moustache blonde, ébouriffée, de mousquetaire, tout cela faisait de Ferréol de Villegarde « un type » charmant de la distinction française, mais du genre le plus rare de tous : le genre modeste. Quelques-uns diront que cette modestie cache, parfois, le fier dédain de l'approbation d'autrui.

Déjà les hommes offraient leurs bras aux voisines de table désignées. Marthe Montgodefroy s'était réservé le lieutenant, le seul qui dût ne pas être considéré, ce soir-là, comme un intime. Le maître de maison eut à sa droite la comtesse de Cramans déjà nommée, voisine de campagne de petite fortune, mais de méchanceté considérable, qui, au fond, détestait les Montgodefroy. Mais elle se résignait à trouver à Saint-Urbain l'agrément de la bonne chère pour elle-même, et, pour sa fille plutôt laide, une problématique chance de rencontre avec le mari désigné par le destin. Mlle de Cramans composait un des bouts de la table avec l'institutrice et Thomassin, l'homme au gilet dénonciateur. En face, le marquis,

Adrien et la jeune Louise, contents d'être ensemble, causaient entre eux et pour eux.

La conversation des autres convives était générale, avec une saisissable froideur causée par le visage inconnu de Louarn. Thomassin lui-même, devenu circonspect en présence des militaires, depuis certains contacts un peu durs pour lui avec l'armée, gardait la réserve, très occupé d'ailleurs à fourbir les verres de son lorgnon, ternis par la buée du potage. Faute d'un meilleur sujet, ou par malice peut-être, le dragon, feignant l'ignorance, interrogea la belle Marthe à demi-voix :

— M. Thomassin est journaliste ?

La dame eut un mouvement de houle dans ses magnifiques épaules, très dévoilées à cette heure. Elle fit cette réponse, empruntée d'ailleurs à Thomassin lui-même :

— Il est journaliste, oui : à la façon de Sainte-Beuve. C'est un des meilleurs critiques d'aujourd'hui, et ce sera le maître de l'avenir.

— N'a-t-il pas fait du théâtre aussi ?

Les épaules de M[me] Montgodefroy, des épaules véritablement parlantes pour qui savait entendre leur langage, indiquèrent à l'officier qu'il venait de manquer de tact en rappelant les tentatives dramatiques de Thomassin. La voix, devenue légèrement nerveuse, prononça :

— Il a commis une grande faute en s'abaissant à écrire des pièces. Les bourgeois, dont ses revendications gâtent le sommeil, se sont vengés du penseur sur le dramaturge.

Et, visiblement désireuse de changer l'entretien, la maîtresse de maison prit à partie son autre voisin, Cardot, le vieil agent de change, laissant l'officier aux griffes du laideron placé à sa droite.

Cependant le marquis demandait à sa petite-nièce :

— Eh bien, t'amène-t-on à Villegarde, cette année, pour la Saint-Hubert ? Tu pourrais suivre à cheval : maintenant tu montes très bien.

— Hélas ! mon pauvre petit oncle, ce n'est pas moi qui peux décider la chose. Vous seul pouvez faire ce miracle.

Ferréol n'ignorait pas le moyen d'obtenir que Marthe Montgodefroy, rompant avec ses habitudes, emmenât sa fille à Villegarde pour la saison des chasses, au lieu de la laisser à Saint-Urbain. Il adorait sa petite-nièce, après avoir adoré beaucoup de femmes — autrement. L'avoir chez lui, la gâter pendant un mois, était un rêve qu'il caressait comme, jadis, il poursuivait des plaisirs moins innocents. Mais, cette fois encore, il fallait payer son caprice, et même le payer cher : par une invitation à Thomassin, le protégé de la belle Marthe. Et le marquis hésitait.

Mme Cardot avait, comme toutes les Parisiennes, la manie d'écouter à droite quand on lui parlait à gauche. Ayant saisi un mot de la conversation entre l'oncle et la nièce, elle demanda :

— Marquis, à propos de Saint-Hubert, votre malheureux garde est-il jugé?

— Pas encore, dit Villegarde, non sans envoyer sa voisine au diable, intérieurement. Toutefois, le braconnier paraissant aller mieux, j'espère un bon verdict.

Thomassin, oubliant les devoirs que lui imposait l'hospitalité d'un « bourgeois », fondit en avant, à la façon du taureau qui voit une loque rouge :

— L'acquittement reviendrait à dire que la vie d'un cerf vaut celle d'un homme.

Patient comme doit l'être de nos jours un maître d'équipage, Ferréol de Villegarde répondit, sans élever la voix :

— Faites attention qu'après avoir tué mon cerf, le braconnier a voulu tuer mon garde. Il l'a manqué du premier coup... Auriez-vous attendu le second ?

— Permettez, dit Thomassin, que je défende le braconnier puisque vous défendez le garde. Je prends la place de la victime. Je suis un ouvrier; l'ouvrage me manque; la faim me ronge, moi et les miens. Or voilà qu'une bête sauvage — *res nullius* — passe à ma portée; c'est la promesse de quelques bons repas : je mets l'animal par terre. Et, pour cet acte de nature, vous m'obligez à choisir entre la prison et la lutte pour la liberté. Pensez-vous que la loi naturelle vous en donne le droit?

— Pardon, monsieur Thomassin. Vous n'êtes pas un ouvrier sans travail : vous êtes un fainéant. Pourquoi refusez-vous de travailler? Ensuite, pourquoi tirez-vous sur mon cerf? Est-ce que je tire sur votre vache, moi ? Car vous avez une vache, monsieur, et même un cochon : l'enquête le prouve !

— Oh ! doucement : j'ai payé ma vache. Elle m'a coûté 200 francs, 300 francs, plus, peut-être.

— Si vous en êtes là, mon cerf me coûte plus de 200 francs. Voulez-vous faire le calcul? Sur les 1500 hectares de la forêt de Villegarde, j'en laisse un tiers en futaies improductives pour nourrir trente ou quarante animaux. J'ai six gardes qu'il me faut payer cher pour les décider à recevoir vos chevrotines, le cas échéant. Et je passe ma vie à vous indemniser pour vos récoltes broutées, si, d'aventure, votre champ confine ma forêt. Je vous assure, monsieur, que mon cerf vaut plusieurs vaches comme la vôtre, soit dit sans vous offenser, ni elle ni vous.

Il y eut un rire autour de la table. Honoré Montgodefroy, qui

avait ri plus fort que tout le monde, parla ainsi d'un ton de bonne humeur :

— Voilà autant de phrases perdues. Il y a toujours eu des cerfs, des braconniers et des gardes; et il y en aura toujours, parce que c'est l'intérêt de chacun. Votre vache, monsieur Thomassin, ne profite qu'à vous. Le cerf du marquis est une cause de bénéfice pour vingt personnes : pour vous d'abord, dont nous avons déjà pansé les plaies avec de bons billets de banque; pour le médecin qui vous a soigné; pour le pharmacien qui vous a fourni des drogues; pour votre veuve que nous aurions pensionnée, si vous étiez mort, — ce dont Dieu nous garde ! — pour l'accusé et ses camarades qui vous empêchent de tuer le cerf; pour les piqueurs qui galopent après lui; pour le marchand qui fournit les chevaux; pour le tailleur qui fait les uniformes et les amazones... On n'en finirait plus. Et c'est pourquoi je m'inquiète peu de la question sociale; d'abord, elle a toujours existé; ensuite, son existence est de l'intérêt de tous, principalement de ceux qui l'enveniment pour s'en faire des rentes.

Il faut reconnaître que Thomassin témoignait au mari de la belle Marthe une considération de bon goût. Il savait garder un silence courtois en cas de divergence dans les idées. La maîtresse de maison, plus libre par droit de naissance et par droit de conquête, s'éleva contre l'optimisme conjugal :

— Vous êtes le seul, mon cher, qui parliez de la question sociale avec cette désinvolture. Elle est à l'ordre du jour; elle pénètre partout.

— C'est indiscutable, approuva Ferréol. Ce qui me frappe singulièrement, c'est qu'elle pénètre dans le monde, où nous voyons maintenant de charmantes femmes, — comme vous, ma chère Marthe, — devenir tout doucement socialistes. De fait, il est très original, très nouveau, très inconséquent, très féminin par cela même, d'être riche, de profiter du Capital, et de prendre parti contre lui pour le Travail.

— Cela s'expliquerait peut-être, insinua Cardot avec son âcreté de gastralgique, en observant que notre amie est blasée sur le capital et ne connaît le travail que de vue. C'est ainsi, dit-on, que certaines femmes oublient, pour l'inconnu pauvre, le mari qui les entoure de luxe... D'ailleurs, ajouta-t-il, sentant une bouffée froide passer autour de la table, qu'est-ce qui connaît le travail ici?

— Moi, répondit La Houssaye tranquillement.

— Et il vous a fait peur? demanda Thomassin, habitué aux bottes secrètes des réunions publiques.

L'ancien industriel regarda son agresseur, et, sans se fâcher, il dit :

— Monsieur Thomassin, peut-être irez-vous quelque jour soutenir une grève des ouvriers du Couëron. Demandez-leur si mon père et moi étions des poules mouillées. Autre chose est d'avoir peur des gens ou d'être écœuré de leur ingratitude.

Rejetant ce qui lui restait de cheveux en arrière, le fougueux Thomassin allait donner avec toutes ses forces. D'un regard, la maîtresse de maison le retint dans ses lignes, tandis qu'elle répondait :

— Tout cela n'empêche que la société est injuste. Elle condamne certains de ses membres à produire toujours, au profit d'une classe qui engloutit la production, c'est-à-dire l'argent.

— Quelle idée! s'écria l'agent de change. On voit bien que vous ne suivez pas les achats et les ventes de titres. Les réservoirs de la richesse dont vous parlez, et qu'on nomme les grandes fortunes, fuient de nos jours comme de vieux baquets. Ajoutez les coups de tarière que leur donne la suppression du droit d'aînesse, la seule chose pratique, — à son point de vue, — qu'ait faite la Révolution. Dans un siècle, qui pourra se vanter d'avoir un million dans son portefeuille? Mais aussi que donnera ce million? Dix mille livres de rente peut-être. Le capital ne vaudra pas les soins qu'il impose; et l'ouvrier, qui a plein la bouche de ce mot : *capital*, n'en voudra plus.

— Oh! les Juifs en voudront toujours! ricana Thomassin, qui jugeait une diversion opportune.

— Il n'y aura plus de Juifs dans un siècle, vaticina la comtesse de Cramans, farouche antisémite.

— Diantre! j'espère bien que si, protesta Montgodefroy. On assure que la fin des Juifs sera le symptôme précurseur de la fin du monde! Mais, s'il vous plaît, chère madame, que ferons-nous de ces malheureux? Le bûcher, peut-être...

— Je me demande quel intérêt vous porte à les soutenir, dit la comtesse. Car enfin, s'il n'y avait pas de Juifs, les affaires des banquiers soi-disant chrétiens n'iraient pas plus mal.

— C'est à voir. Mais, puisque vous parlez d'intérêt, j'en ai un sérieux à ce qu'on épargne mes confrères d'Israël. On assure que de fort bons catholiques furent arquebusés pendant la Saint-Barthélemy. Je me défie de ces erreurs plus ou moins volontaires. On a beau dire que Dieu reconnaît les siens; je n'aimerais pas que la reconnaissance eût lieu, pour ce qui me concerne, au sommet d'une pile de bois sec — trop tard pour faire venir les pompiers.

— Bah! reprit Ferréol en riant, erreur ne fait pas compte. Ce serait toujours, comme dirait votre femme, un capitaliste de moins. Ce que je voudrais voir, c'est le cérémonial des *autodafé* de M. Thomassin. Autrefois, le crucifix marchait devant le fils de

Juda tout tremblant sous sa chemise de soufre. Comme interprétation de la doctrine du Crucifié, c'était discutable; comme logique, c'était rigoureux. Mais, depuis ce temps-là, cher monsieur, vous avez brûlé le crucifix. Alors pourquoi brûlez-vous le Juif?

— Ces gens-là nous font un mal incalculable, monsieur le marquis. Et vous les fréquentez!

— Mais vous aussi, cher monsieur, vous me faites du mal, et surtout vous voulez m'en faire. Cependant je dîne avec vous. C'est le progrès du siècle.

Mme Montgodefroy jugea le moment venu de faire sonner la retraite. Elle dit, avec une expression de sévérité :

— Je n'aime pas qu'on soulève les questions religieuses devant ma fille.

Naturellement, il y eut un silence de mort que La Houssaye troubla, au bout d'un instant, par cette boutade :

— Ce serait le moment de poser la question usitée en cas de langueur dans la conversation : « Madame, allez-vous souvent au théâtre? »

La maîtresse de maison daigna rire.

— Votre question perd de son à propos en septembre, dit-elle. Au reste, j'en suis venue au dégoût profond pour le théâtre, pour la musique, pour la peinture, pour les livres, pour tout ce qu'on fait aujourd'hui.

— Ma pauvre nièce! remarqua Ferréol, voilà où mène l'abus de l'étrange, de l'exotique et du nouveau. Vous mettez la vanille dans le potage; vous supprimez le vinaigre de la salade pour l'introduire dans la crème au chocolat. Quoi d'étonnant que votre estomac se fatigue un peu? Faites comme moi : guérissez-vous d'Ibsen en allant voir Molière.

Thomassin, les yeux perdus dans le vide, grattait sournoisement les poils courts et peu fournis de son menton. Sa bouche laissa tomber cet oracle :

— Oh! Molière!... Il n'a jamais eu le sens du théâtre. Mais, de son temps, la critique n'existait pas.

— Les critiques, répondit Villegarde sans être étonné du coup, sont à une civilisation ce que les marbriers sont à une grande ville. Quand vous voyez leurs boutiques se multiplier, soyez sûr que le cimetière n'est pas loin.

— Les critiques seront la gloire de notre fin de siècle, affirma la châtelaine.

— Evidemment, chère nièce. Mais vous me permettrez de dire que je préfère Phidias à l'ouvrier qui cisèle une statue de Phidias, pour la tombe de Phidias. Et je préfère Bossuet à l'homme d'esprit,

cependant très recommandable, qui nous fait un cours sur le génie de Bossuet.

— Je n'ai rien à dire de Phidias, déclara Thomassin qui, décidément, était en verve. Quant à Bossuet..., je ne l'accuserai pas d'être un fabricant de tombeaux, malgré ses oraisons funèbres. Mais il reste, pour moi, l'abbé qui a eu de la chance, le séminariste arrivé.

Ce fut le mot de la fin. Marthe se leva, non sans avoir approuvé d'un regard éloquent cette largeur de vues. Peu après, on se dispersa dans les allées du parc où flambaient les lampes électriques. Fernand s'était attaché aux pas de Louise. Thomassin était en conversation privée avec son hôtesse, un peu à l'écart..... Peut-être qu'il donnait le dernier coup à l'aigle de Meaux. Toutefois, ce qui l'occupait plus encore, c'était son cigare ou plutôt le cigare de Montgodefroy : un pur havane de 40 sous.

IV

Le lendemain, La Houssaye déjeuna chez son ami, et, comme de juste, ils parlèrent du dîner de la veille.

— Si j'étais curieux, dit Adrien, je pourrais découvrir pourquoi vous êtes venu hier à Saint-Urbain, contrairement à vos résolutions. Vous *chauffez* la jeune Louise, ou je me trompe fort.

— Oh! vous savez! Dites un mot, et je me retire, plutôt que de marcher sur vos brisées.

— Mes brisées! ah! non. C'est une enfant; et, de vous à moi, vous commencez la campagne avant que les neiges ne soient fondues.

— L'essai n'en coûte rien. Si j'attends qu'elle ait vingt ans, elle sera promise. Ne vous figurez pas, toutefois, que je me fais illusion sur mes chances. Mais j'ai appris qu'il faut brûler cent cartouches pour tuer un ennemi.

— Je vois que vous ne comptez pas sur votre carrière seulement pour vous enrichir.

— Dame!... Ai-je tort?

— Non. Mais si vous voulez qu'on vous invite à Saint-Urbain, il ne faut pas retomber dans trois fautes que vous avez commises.

— Trois fautes, grand Dieu! Je croyais n'en avoir commis qu'une seule, en appelant Thomassin journaliste.

— Cela fait quatre, alors. Vous avez regardé beaucoup les cheveux blonds de la fille, pas une seule fois les épaules de la mère, — et Dieu sait si elle vous les montrait! Enfin, vous n'avez pas complimenté Montgodefroy sur ses lampes électriques.

— J'aurais pu le complimenter sur autre chose. Voyons, entre nous, est-ce un imbécile, Montgodefroy?

— Non; c'est un homme qui méprise sa femme, voilà tout. Elle devrait être à genoux devant lui, car il l'a épousée pauvre comme une bergère. Il est écœuré de son ingratitude... et du reste.

— Aussi, pourquoi l'a-t-il épousée? Par amour?

— Je n'imagine pas très bien Montgodefroy amoureux. Mais il avait parmi ses clients le marquis de Villegarde, alors embarrassé de la tutelle de la jeune Marthe, qui, dit-on, visait à être plus que sa pupille... Montgodefroy, quadragénaire, lassé des joies vénales, cherchait une compagne aimante, fidèle, dévouée. Le marquis a proposé sa nièce...

— Joli cadeau! N'importe! s'il voulait m'offrir sa petite-nièce... On prétend que les vices héréditaires peuvent sauter une génération.

— Vous n'auriez pas peur d'une mésalliance?

— Mon ami, je suis comme les Francs. Je n'ai peur que d'une chose, mais ce n'est pas de la chute du ciel : c'est de la pauvreté. L'estomac vide cause des hallucinations. Voyez mon père... Et ma sœur mourra vieille fille. A propos, ils s'annoncent. Venez les voir samedi.

La Houssaye promit sa visite et regagna le Mûrier au petit trot, les poumons ouverts à une jolie brise, le cerveau doucement occupé des intérêts ordinaires de sa vie, songeant à ses sports, à ses chevaux, à un déplacement qu'il devait faire dans quelques jours afin de chasser le canard en Sologne.

Mais, le samedi suivant, quand il refit la même route, adieu cette heureuse tranquillité! Il ne songeait plus qu'à la vision qu'il emportait, celle d'une superbe, royale créature, dont il avait touché la main, dont il avait entendu la voix, tout cela comme dans un rêve. Comment, de l'inviter chez lui avec son père et son frère, avait-il pu avoir l'audace? Comment avait-elle pu accepter? Elle avait accepté, pourtant, avec son beau sourire de déesse. Et, dans trois jours, le petit-fils du forgeron de Lorient allait avoir à sa table cette resplendissante fille des croisés : Antoinette de Louarn!

La présence d'un ou de plusieurs hôtes n'était pas un événement au Mûrier. L'on y voyait, à l'occasion, une femme avec son mari, une mère avec sa fille. Bien que le maître du logis affectât de dénigrer lui-même son hospitalité de célibataire, la bonne tenue de sa maison était proverbiale. Mais il déploya pour cette invitée, riche uniquement de noblesse et de beauté, une recherche que ses voisines millionnaires n'avaient jamais connue. Toutefois il eut le talent de cacher les folies coûteuses à force de bon goût. Nul ne

pouvait savoir ce qu'il avait payé chacune des roses, apportées de Paris le matin, qui remplissaient l'habitation. Et M[lle] de Louarn qui, très innocemment, avait dit n'avoir jamais mangé du grouse d'Ecosse, ignorera toujours le prix des dépêches échangées avec Edimbourg, afin de lui procurer ce rôti inconnu.

Mais, surtout, elle ignorait encore, en arrivant au Mûrier, que les pensées d'un homme réputé difficile à prendre ne l'avaient pas quittée, depuis la première rencontre de leurs yeux.

Avec une exactitude toute royale, cette reine sans le savoir débarqua, midi sonnant, escortée par son père et par son frère, du moins misérable des locatis de Meaux. C'était une grande et sculpturale personne de vingt-quatre ans, dont l'admirable visage, la taille divine, la chevelure merveilleuse de la couleur d'une châtaigne pas encore tout à fait mûre, commandaient l'admiration. Mais beaucoup d'hommes passaient après l'avoir admirée, comme écartés d'elle par une inquiétude.

On pouvait se demander, en effet, pour peu qu'on étudiât l'œil profond, magnifiquement taillé en amande, si cette belle créature portait sous les plis harmonieux de sa robe un cœur vivant et palpitant. Lorsqu'elle s'abandonnait à sa pensée, on devinait dans le regard, déjà voilé d'une amertume, cette secrète douleur de ne pouvoir s'intéresser à la vie qui ronge mystérieusement la génération présente.

Elle eut, toutefois, à l'aspect de cet intérieur changé en parterre de roses, une sorte d'interrogation qui mit un éclair dans sa beauté. Mais il était suffisant, pour une femme aussi complètement femme, de voir l'anxiété d'Adrien épiant un signe d'approbation. Elle cessa d'interroger. Elle comprit tout. Ce n'était pas la première fois qu'elle respirait autour d'elle une odeur de foudre qui l'excitait sans la charmer; car elle restait, dans ses plus grands triomphes, le nuage qui flamboie incapable de s'embraser lui-même.

N'ayant jamais été riche, n'ignorant pas qu'elle était pauvre aujourd'hui, grâce aux rêveries sublimes de son père, elle avait trop de race pour manifester l'ombre d'un étonnement ou même une jouissance trop vive, au contact du luxe des autres. Néanmoins elle appréciait toutes les élégances, d'autant mieux que l'envie, sentiment inconnu à son âme forte, ne venait pas gâter son plaisir. Trop intelligente pour faire de la coquetterie, elle affecta de traiter La Houssaye en ami d'enfance, quitte à se vieillir. Elle put ainsi jouer avec plus d'aisance le rôle de maîtresse de maison temporaire qui lui revenait tout naturellement. Le marquis occupait sa droite. Adrien l'avait invité, craignant de ne pouvoir, à lui tout seul, s'acquitter dignement des honneurs de son logis. Pendant la pre-

mière partie du déjeuner, Ferréol se montra l'homme séduisant qu'il était encore, qu'il avait été toujours, en présence d'une jolie femme.

Tout à coup, brusquement, il changea d'allure. Ses yeux, avec la pénétration redoutable du mondain et de l'ancien courtisan, venaient de lire sur le visage de son hôte une souffrance mal voilée d'un sourire. Dès lors, Villegarde comprit, soupçonna du moins la vérité. Sans rien perdre de son charme, il devint charmant pour le compte d'un autre. Il fit, pour ainsi dire, la paraphrase des honneurs qu'Adrien rendait à sa belle invitée; il en souligna les recherches, compta les roses, commenta les profondeurs savantes du menu, et força l'amphitryon à raconter l'histoire de ses grouses.

— Il ne faut pas nous y tromper, mademoiselle, dit-il enfin. Nous sommes chez un être unique au monde pour sa haute sagesse. Il a trouvé le secret du bonheur que je résume par ces mots : grande fortune en petite maison. Cela repose de l'affligeant spectacle que donnent tant de petites fortunes qui se débattent dans des maisons immenses. Les Anglais, qui ont plus de mots drôles que nous, peut-être, malgré leur réputation, appellent ce renversement des lois de l'équilibre un appétit de champagne avec un revenu de bière. A propos de champagne, mon ami, où diable récoltez-vous ce nectar? Je veux écrire demain pour que vous en trouviez à Villegarde, le mois prochain... Ah! j'oublie toujours que vous buvez de l'eau.

M. de Louarn, qui avait toutes les peines du monde à empêcher la pluie d'entrer dans sa « maison immense » du Bout-du-Bois, échangea un regard triste avec sa fille, dont les traits, aussitôt, redevinrent de marbre. Elle dit, comme pour consoler son père :

— Je n'ai jamais désiré une grande fortune. Il doit y avoir quelque chose de cruel à marcher en ce monde entouré de l'envie des autres.

— Ah! mademoiselle, répondit Ferréol, voilà un genre de souffrance dont vous devez être accablée. On peut croiser Vanderbilt dans la rue sans savoir qu'il possède un milliard, et sans l'envier par conséquent. Vous, au contraire, combien de femmes peuvent, en vous voyant, se garder de l'envie?... Oh! je suis un vieillard et ne joue point au madrigal. Mais l'homme riche peut donner une part de sa fortune, tandis que, même si vous vouliez en faire l'aumône, votre beauté reste à vous seule.

Fernand de Louarn ajouta en riant :

— De fait, jusqu'à ce jour, Thomassin n'oblige pas celles qui ont des cheveux à partager avec les chauves, et les grassouillettes à enrichir les maigres d'une partie de leurs avantages.

— Le mal incurable de l'inégalité physique nous montre que

l'égalité parfaite n'est pas dans les vues du Créateur, observa Pierre de Louarn. C'est la condamnation de la doctrine soutenue par M. Thomassin, qui ne l'a pas inventée, d'ailleurs.

— Non; mais il la développe en très bon style, ce qu'oublient beaucoup d'autres, fit observer Antoinette.

Adrien, au comble de l'étonnement, s'écria :

— Quoi, mademoiselle, vous le connaissez?

— Par quelques-uns de ses articles. Je travaille souvent à aider mon père, et cela m'oblige à lire beaucoup.

— Eh bien! dit le marquis avec un léger soupir, vous verrez Thomassin chez ma nièce. Car vous me permettrez, j'espère, de vous ouvrir les portes de Saint-Urbain.

— Je sais, répondit Antoinette, — elle savait en effet beaucoup de choses par son frère, — que vous avez une petite-nièce des plus charmantes.

Fernand, jusque-là un peu morose, parut se réveiller tout à coup.

— Je vais faire une proposition, annonça-t-il. Pourquoi ne retournerions-nous pas à Meaux par Saint-Urbain? Vous viendriez avec nous, La Houssaye?

Chacun trouva l'idée bonne, et l'on quitta la table pour le jardin. Quand on arriva près de la statue, le marquis en raconta l'histoire avec des éloges pour les deux propriétaires : l'ancien et le nouveau. Il ajouta, s'adressant à Pierre de Louarn :

— Je vous conseille de voir l'abbé Esminjeaud. Comme vous, il travaille à rapprocher deux classes tant soit peu brouillées à l'heure présente. Mais vous différez dans vos systèmes. L'abbé, qui est mon ami et mon voisin, n'emploie ni les journaux, ni les brochures, ni les clubs, ni les conférences.

— Mais j'emploie autre chose, dit Louarn en s'animant. J'appelle à moi la grande famille ouvrière; je l'invite à s'asseoir dans ma maison bien chaude, autour de ma lampe; mes jeux deviennent les siens. Je prends en main ses revendications, je l'avertis qu'elle doit vivre dans le travail, mais qu'elle a droit à l'aisance. Je lui promets la reconnaissance de ce droit, pourvu qu'elle soit sage et chrétienne.

— Eh bien! reprit Ferréol, mon abbé, lui, *pénètre* dans cette famille, sans avoir dans les mains autre chose que le crucifix. Sur le banc de bois, dans la maisonnette froide et pauvre, il s'assied quand on ne le chasse pas. Il dit à ces gens : « Voyez, j'ai plus froid, j'ai plus faim, je suis plus pauvre que vous, — et j'étais riche. Mais, qu'importe! un jour, nous serons rassasiés, nous aurons chaud, et nous chanterons ensemble les cantiques de joie éternelle, pourvu que nous croyions en Jésus-Christ, le Dieu des pauvres. »

Antoinette écoutait, ses grands yeux fixés sur Villegarde avec un peu d'étonnement. Pierre de Louarn demanda, l'air narquois :

— Votre abbé fait-il des conversions?

— Pas beaucoup. Cependant, il m'a converti, moi qui vous parle. Mais ces hommes l'écoutent sans le comprendre. Tous ces mots sont d'une langue inconnue pour eux, qu'on ne leur enseigne plus : c'est le catéchisme.

— On l'enseigne encore à Saint-Urbain, dit Fernand. J'ai vu Mlle Montgodefroy catéchiser la jeunesse.

— Oui, répondit Villegarde. Elle bourre de sucre d'orge une demi-douzaine de bambines, qui, la bouche pleine, se tiennent tranquilles et récitent le *Credo*. C'est une réduction du socialisme chrétien, si je ne m'abuse.

— Peut-être; mais c'est le *Credo*, enfin, répliqua Pierre qui ne parut pas goûter la plaisanterie. Vous reconnaissez vous-même que votre abbé n'en obtient pas tant.

Voyant la discussion amorcée, le jeune dragon tira Antoinette par sa robe et fit signe, des yeux, au maître du logis. Tous trois alors gagnèrent pays, laissant l'âge mûr aux prises. La Houssaye, d'ordinaire intéressé par ces questions sérieuses, n'avait pas dit un mot. Il retrouva la parole quand il fut seul avec Mlle de Louarn et son frère.

— Vous êtes en Brie pour longtemps? demanda-t-il à son invitée.

— Comment le savoir, avec un père aussi mobile que le mien? Ce soir, un télégramme peut le demander pour une conférence à Montpellier, — si ce n'est pas à Rouen : il accepte toujours. Naturellement, je ne puis rester seule chez un officier. Je regagnerais donc... la chère Bretagne.

— Il me semble que vous parlez de « la chère Bretagne » avec un peu d'ironie?

— Oh! j'aime bien notre pays : c'est lui qui ne m'aime pas. Mon père, qui a visité l'Amérique, me laisse plus d'indépendance qu'on n'en tolère chez nous. J'effraye nos compatriotes. J'ajoute que je m'effraye moi-même, quand je suis avec eux.

Ils étaient arrivés près des écuries. Antoinette voulut voir les chevaux. Elle dit en soupirant :

— Je montais beaucoup... jadis. Mon père me faisait suivre des chasses. Mais il n'a plus le temps et, — raison plus grave encore, — il n'a plus de chevaux.

— Une idée! s'écria La Houssaye tout épanoui. Vous chasserez à Villegarde, le mois prochain.

— Pourquoi pas à Marly, avec Louis XIV? fit-elle en levant les épaules d'un mouvement léger.

Mais Adrien, sans voir que son invitée se moquait de lui, bâtissait déjà toute une combinaison diplomatique, lui qui ne s'était jamais soucié de trouver à Villegarde autre chose que des cerfs.

Deux heures après, les Louarn, le marquis et leur hôte de tout à l'heure faisaient leur entrée chez Mme Montgodefroy. Celle-ci, contrairement à ce qu'on pourrait attendre, accueillit Antoinette avec enthousiasme. Une de ses prétentions était de n'être pas jalouse de la beauté des autres. Mais, surtout, elle fut ravie de connaître le Socialiste chrétien déjà célèbre. Thomassin lui-même le citait parfois et l'approuvait dans quelques-unes de ses tendances libérales.

Pendant qu'elle charmait Pierre de Louarn, en lui montrant « une largeur d'idées » peu attendue chez la femme d'un banquier, la jeunesse, renforcée du marquis de Villegarde, causait dans un coin du hall. Dès les premières phrases, les jeunes filles se plurent ou, pour mieux expliquer la chose, Mlle Montgodefroy subit l'influence qu'exercent aisément, sur les âmes droites et simples, les natures plus compliquées. Fernand et son ami, comme des chanteurs bien en voix, se montraient à leur avantage. Et pourtant, l'oreille exercée du marquis distinguait un défaut d'ensemble, des tiraillements vagues dans le quatuor. Ces musiciens, comme on dit, se couraient après. L'officier cherchait à retenir l'attention de Louise, qui, sans même le savoir, cherchait les oreilles, les yeux de La Houssaye. Mais ce dernier avait seulement des yeux et des oreilles pour Antoinette. Celle-ci, moins nerveuse, libre de toute préoccupation, se mouvait librement, avec des allures larges et tranquilles, dans sa beauté triomphante. Elle se rapprochait, conduite par son instinct de vraie femme, du seul de ces hommes qui fût entièrement capable de l'apprécier : du marquis de Villegarde.

Quand les visiteurs furent partis, emportant une invitation à dîner pour le prochain dimanche, Louise retourna vers son institutrice. Le marquis, resté seul avec sa nièce, appuya ses épaules à la grande cheminée et, silencieux, fixa les rosaces du plafond.

— Je viens de prendre un bain de jeunesse, dit-il au bout d'un instant.

— Oh! répondit Marthe, j'ai bien vu que vous admiriez cette Vénus armoricaine. Prenez garde, mon bel oncle, vous êtes à l'âge des folies.

— Pas encore, ma chère. Je ne suis qu'à l'âge des bêtises. Mais j'ai profité quelquefois des bêtises des autres... C'est le commencement de la sagesse. Et puis elle a dans ses yeux, les plus beaux du monde, un petit reflet d'acier qui donne à réfléchir, comme la pointe d'une épingle mal posée, qui sort de l'étoffe et menace les doigts indiscrets. Enfin, le cheveu est gros et l'attache massive. Défiez-

vous toujours de ces anomalies physiques dans la race : on peut en prévoir d'autres. Ah! si elle avait seulement vos chevilles et vos poignets!...

Marthe, avec un singulier sourire, tournait son unique bracelet, un cercle d'or tout simple, autour de son bras merveilleux.

— Eh bien, dit-elle enfin; si elle avait mes poignets et mes chevilles, je pense que vous chercheriez un second Honoré Montgodefroy pour lui en faire don.

— Mais, ma petite, si je vous avais épousée, nous serions l'un à droite, l'autre à gauche depuis quinze ans. Vous détestez ce que j'aime en littérature, en art, en politique. Au premier poète décadent, au premier paysagiste échappé de Bicêtre, au premier Thomassin dont vous auriez voulu faire mon ami intime, vous ne savez pas quels orages le monde aurait vus.

— C'est vous qui ne savez pas. Est-ce qu'on sait jamais? Peut-être qu'à cette heure je vivrais entre le jeune homme pauvre de Feuillet, les nymphes de Bouguereau et l'Idoménée de Fénelon. Allez! comme tant d'autres vous connaissez les femmes... par leurs mauvais côtés! Mais, pour en revenir aux gens de tout à l'heure, M. de Louarn m'a ravie.

— Moi pas autant. Il est vrai que les ralliés m'inspirent une sympathie médiocre.

— Mais, mon bon petit oncle, vous vous êtes rallié à l'empire?

— Pas dans le sens du mot d'aujourd'hui. Je n'ai jamais songé à la politique. J'aimais les belles chasses, les belles fêtes, les belles femmes, la cour en un mot... Vous n'avez pas connu cette cour, cette souveraine, les charmantes femmes qui entouraient cette adorable femme... Que dis-je? Vous avez connu votre mère, qui n'était pas des moindres. Dans tous les cas j'ai été fidèle jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'à ma captivité, à Leipzig.

— Pierre de Louarn a fait la guerre comme zouave pontifical.

— Oh! parbleu! c'est un galant homme. Je vous souhaite, ma chère nièce, de n'avoir chez vous que des gens comme lui.

V

Le dîner du dimanche suivant, plus nombreux qu'à l'ordinaire, trompa les malignes espérances du marquis, secrètement désireux de voir Thomassin et Pierre de Louarn se gourmer pour la galerie. Soit que Mme Montgodefroy eût fait la leçon à l'apôtre du collectivisme, soit que lui-même voulût voir un soldat de son armée dans un socialiste, même chrétien, leur contact fut courtois et ressembla

beaucoup moins à une discussion qu'à un échange d'idées. Ce n'est pas que Ferréol n'essayât plus d'une fois, avec une véritable espièglerie, de fomenter la discorde entre les champions.

Il fut même assez près d'y parvenir lorsqu'il interpella une petite veuve blonde, jolie, élégante, connue pour aimer le plaisir, qui était invitée à Saint-Urbain à cause de lui :

— Et vous, madame, vous intéressez-vous au socialisme?

— Mon Dieu! répondit-elle, je ne comprends pas toujours les profondes théories; mais j'avoue qu'il me paraît monstrueux de voir des gens qui travaillent du matin au soir, tandis que je ne fais rien. Voilà sous quelle forme se pose, pour moi, la question sociale.

— Comment pouvez-vous dire que vous ne faites rien? s'écria Villegarde. Je prétends que vous travaillez plus à vous seule que vingt femmes du peuple.

Thomassin, dont les larges oreilles ne perdaient pas un mot des propos échangés autour de la table, protesta courtoisement :

— Vingt, c'est beaucoup.

— Je devrais dire cinquante, insista Ferréol. Car c'est une hérésie que de mesurer le travail par l'effort produit. Le travail, — nous parlons au point de vue social, — se mesure par l'argent, non par l'argent reçu, mais, tout au contraire, par l'argent dépensé. L'ouvrière qui gagne 2 francs pour quinze heures de travail fait circuler 2 francs. Vous, chère madame, vous entrez chez Virot. Mettons que vous y restez seulement une heure et que vous commandez seulement un chapeau de 200 francs. Pendant cette heure, vous avez fait le travail de cent pauvres filles peinant toute une journée.

— Pour que la thèse fût soutenable, répliqua Thomassin bien qu'il n'aimât point lutter avec ce souple adversaire, vous auriez à me convaincre que la modiste n'a point placé à la Banque la moitié de la somme fournie par Mme Lepin. Cette moitié est perdue pour la circulation : c'est précisément elle que je revendique pour le prolétaire.

— Joli bénéfice pour chacun d'eux! objecta le marquis. Mais, en attendant, supposons que Mme Lepin, se décidant à travailler, ait fait son chapeau elle-même : voilà Virot forcée de mettre une ouvrière sur le pavé; j'en dis autant du couturier et de la lingère. Ainsi donc, madame, le plus mauvais service que vous pourriez rendre à l'équilibre social serait de tirer l'aiguille. C'est alors que la société pourrait vous jeter le blâme.

Pierre de Louarn avait écouté jusque-là sans rien dire. Entraîné par le sujet, il entra dans la discussion :

— M. de Villegarde nous indique fort justement la circulation des capitaux comme une des fonctions obligatoires du corps social.

C'est, comme la circulation du sang à travers le corps humain, la condition de la vie. Mais M. Thomassin montre l'écueil : le capital accumulé par le grand producteur. C'est pourquoi nous prônons le groupement des producteurs individuels, autrement dit les coopérations ouvrières.

— Bravo! monsieur de Louarn, dit la maîtresse de maison. Le progrès vous doit une couronne.

— Oh! bien, dit la petite veuve, je m'en défie, de ce progrès. Les ouvrières de Rouff, associées entre elles, me feront des horreurs. Faute d'argent, elles n'auront que les étoffes de tout le monde. Enfin, je recevrai ma facture tous les mois.

— Évidemment! s'écria Thomassin en agitant son crâne qui brillait aux lumières. Aussi, tandis que les ouvriers réunis en groupe fourniront le travail, il est indispensable que le capital fournisse les fonds. Mme Lepin elle-même le démontre. Comment sortez-vous de là, monsieur le marquis?

— Oh! je n'en sors pas. La question est insoluble. N'avez-vous jamais vu un pauvre homme, usé par l'extrême vieillesse, rongé par des maladies exigeant des remèdes contraires? En soignant ses poumons, vous le faites mourir du foie!... Vous appelez le médecin et vous lui posez la question : « Docteur, comment sortez-vous de là? » Votre docteur prend son chapeau et s'en va sur la pointe du pied. « Question insoluble : faites mettre de la paille dans la rue. » Moi, monsieur Thomassin, je partage l'avis du docteur; mais je ne demande rien pour la consultation. Notre société est trop vieille; elle meurt de quatre ou cinq maladies. Je conviens que ce n'est pas votre faute; seulement, si je mets de la paille dans la rue, vos amis la mangent!

Tout le monde éclata de rire, sauf la maîtresse de maison et Thomassin. Quelqu'un riait plus fort que les autres et s'amusait prodigieusement : c'était Montgodefroy; il dit, levant son verre :

— Messieurs et mesdames, n'enterrons pas encore la société. Elle fait comme Villegarde; elle prend des années sans vieillir. Elle vit autrement, elle s'applique à d'autres intérêts, elle parle d'autres choses; voilà tout. Mon bon Ferréol, vous êtes aussi charmant qu'à votre vingt-cinquième année; vous êtes charmant de façon différente, et rien de plus : je bois à votre éternelle jeunesse!

Ainsi fut étouffée, ou plutôt noyée, la discussion. Les coupes de champagne furent vidées, et l'on put voir Thomassin, après un signe discret de la belle Marthe, se lever et saluer courtoisement le marquis, son adversaire de tout à l'heure. C'était un rapprochement dont il ne se serait pas vanté auprès des « amis » que Ferréol avait traités de si haut. Mais Mme Montgodefroy *voulait* que Thomassin

fût invité à Villegarde. Cette pacification s'accentua dans le hall, où se termina la soirée, une averse ayant interdit l'accès du jardin. Après le café, les groupes se formèrent. Il y eut le groupe des hommes sérieux, d'où s'éleva bientôt l'odorante fumée des havanes. Thomassin en était, momentanément calmé dans ses hardiesses d'apôtre par ce luxe dont les Gentils lui donnaient sa part. Il y eut le groupe des femmes, — un peu abandonnées à elles-mêmes, — autour de la cheminée où flambaient les premières bûches. Enfin, il y eut le groupe des jeunes filles et de l'institutrice, cantonné derrière le piano. Fernand de Louarn, après de savantes manœuvres, allait s'asseoir près de Louise; mais son ami l'entraîna dans le terrain vague des étagères et des vitrines :

— Malheureux! que prétendez-vous faire? Dépêchez-vous d'aller près du feu!

— Mais je n'ai pas froid, dit l'officier.

— Pas froid? Vous êtes glacé, — du moins en ce qui concerne la belle Marthe. Courez lui dire qu'elle a les plus belles épaules du monde. Croyez-vous qu'elle en fait l'exposition pour deux ou trois vieilles chattes et pour la petite Mme Lepin, qui, d'ailleurs, expose pour son compte?

— Eh bien, et vous?

— Oh! je ne compte pas. Et puis, moi, je suis sûr d'être invité aux chasses de Villegarde, tandis que vous avez à vous rendre toutes les divinités propices.

Fernand s'exécuta, et La Houssaye revint s'asseoir près d'Antoinette, qui paraissait l'attendre. Elle lui demanda, baissant un peu la voix :

— M. Thomassin est-il influent dans le monde littéraire?

— Un critique aussi bruyant doit posséder quelque influence. Toutefois, il abandonne un peu le monde littéraire pour celui de la politique, où il fait encore plus de tapage.

— Est-ce un homme enclin à aider les autres?

— J'en doute : il a trop à faire pour lui-même. Cependant, il faudrait être encore plus... Thomassin qu'il ne peut l'être pour vous refuser quelque chose, à vous. D'ailleurs, il pratique un système particulier d'apostolat : c'est parmi les femmes qu'il recrute ses disciples. Entre nous, son idée n'est pas si mauvaise.

— Quitte à vous étonner, je voudrais causer un peu avec lui. Mais ne croyez pas que nous ferons du socialisme.

Adrien se leva, très heureux d'obéir. Il n'était pas jaloux de Thomassin; mais, s'il l'eût été, son obéissance n'aurait pas été moindre. Pour lui, Mlle de Louarn était un être quasi surhumain, qui avait tous les droits, même celui de faire souffrir les autres pour

ses caprices. Deux minutes après, Thomassin arrivait près d'elle, amené par La Houssaye, qui l'eût apporté au besoin. Et cinq autres minutes étaient à peine écoulées que l'apôtre et la jeune fille étaient plongés dans leur conversation, un peu à l'écart. Adrien, héroïque jusqu'au bout, s'était replié sur le groupe des jeunes filles. Il ne vit pas l'éclair de joie dans les yeux de Louise, pas plus qu'il ne vit l'orage dans les yeux de la belle Marthe.

— Vous voulez que nous causions? dit Thomassin. Comment ne serais-je pas curieux de savoir ce que pense la fille d'un père comme le vôtre? J'admire tant Pierre de Louarn! Il y a tant de courage à faire ce qu'il fait, à chercher la vérité envers et contre tous!

— Ah! la vérité... où est-elle?

— Vous le demandez, vivant près de la lumière?

— Elle est si froide, cette lumière! Elle éclaire de teintes si dures le présent, l'avenir d'une lueur si fatale! J'ai un peu peur. Où allons-nous? Quand arriverons-nous? Le temps passe; mon père vieillit. Beaucoup l'admirent, de loin; plus près, ce sont des amis anciens qui tournent le dos poliment, ou qui regardent sans rien dire, attristés. Et moi... je suis déjà presque une vieille jeune fillle!

Thomassin comprit qu'il se devait à lui-même de trouver une réplique heureuse. Sa voix blanche de conférencier répondit gravement :

— Si vous voulez dire par là que vous avez cessé d'embellir, je le crois sans peine : tout a des bornes en ce monde. Mais vous entrez à peine dans la vie.

— Et déjà je suis fatiguée... N'est-ce pas être vieille? Si, du moins, la fatigue venait après un travail utile quelconque!... Mais je n'ai jamais rien fait. J'ai seulement pensé, pensé, pensé, n'ayant personne à qui dire ce que je pense!

Thomassin, qui avait déjà reçu des confidences de femme, voire même d'honnête femme, comprit aussitôt; et, — tant il est vrai que la beauté confère d'étonnants privilèges, — son premier mouvement ne fut pas de fuir.

— Je vois, dit-il en souriant. Vous avez écrit quelque chose : un roman, n'est-ce pas? Vous désirez qu'on le publie? C'est amusant, la première fois, de se lire soi-même imprimé.

— Seigneur! fit-elle; cela se voit donc que je tâche d'écrire?

— Pas trop, mademoiselle, répondit le maître avec douceur. Mais, aujourd'hui, l'on risque peu de se tromper quand on diagnostique chez une femme le cancer de la plume. Tenez, d'ailleurs, vous allez voir.

Il se tourna vers le groupe formé par Louise Montgodefroy, Jeanne de Cramans et l'institutrice.

— Mesdemoiselles, demanda-t-il perfidement, nous cherchons à établir une statistique. Celles d'entre vous qui ont un manuscrit dans leur tiroir veulent-elles bien lever la main?

L'institutrice et Mlle de Cramans n'osèrent bouger; mais elles se trahirent en rougissant jusqu'aux yeux. Louise déclara qu'elle n'avait pas le temps d'écrire.

— Vous voyez? continua Thomassin reprenant son tête-à-tête. Sur quatre sujets, trois sont atteints, en vous comptant. Et nous pouvons conclure que, parmi les jeunes personnes réunies ce soir à Saint-Urbain, Mlle Montgodefroy seule est contente de son sort.

— Mais je suis contente du mien! protesta la fière Antoinette. Seulement, je vous l'ai dit : je pense beaucoup et je suis entourée d'êtres qui pensent. Ils peuvent parler, ceux-là! Et leurs paroles, comme leurs pensées, ne quittent pas les sujets désolants : pauvreté, privation, faim et soif de bonheur et de justice. Moi, je suis comme une horloge en mouvement continuel, à qui manquerait le cadran et dont les marteaux frapperaient le vide. Alors j'écris, quelquefois, pour dépenser un peu de mon âme. J'essaye d'inventer le bonheur, de fabriquer des gens heureux.

— Bon! fit Thomassin, des rêves! Pourquoi pas l'action efficace dans la réalité?

— Parce qu'il me faudrait le pouvoir et la sagesse d'un Dieu pour donner du pain, du repos, une ombre de joie aux malheureux qu'écrase le travail. Et leur donner tout cela sans dépouiller ceux qui possèdent, sans faire éclater la guerre civile, sans rendre le monde pire qu'il n'est aujourd'hui!... Les maîtres des plus grandes nations reculent devant le problème.

— Oui, dit Thomassin en prenant son air d'apôtre, ils s'en tiennent, comme le marquis, à la paille dans la rue. Et cependant, vous êtes avec eux. Vous aimez l'autorité, la loi, parce qu'elles sont les gardiennes de vos plaisirs sociaux. Vous respectez les dogmes, parce qu'ils règlent commodément les questions troublantes. Et, tandis que l'humanité s'agite sur une couche de douleur..., vous écrivez des romans! Eh bien, donnez-le-moi, votre roman. On le publiera, et vous serez tout à fait contente, n'est-ce pas?

Mlle de Louarn eut un mouvement de révolte et secoua sa tête superbe. Elle répondit :

— Pourquoi ce dédain? Ceux qui me connaissent un peu se demandent si je serai jamais « tout à fait contente ». Moi, qui me connais bien, je suis sûre que non.

— Eh bien! alors, vous êtes des nôtres. Car, si grand que soit notre espoir, si rapide que soit l'approche de la lumière, nous savons

bien, nous les précurseurs, que le grand jour viendra seulement pour éclairer nos tombes, où nous serons descendus..., jamais contents!

Une voix fit retourner les deux interlocuteurs. Mme Montgodefroy, qui ne pouvait rester indifférente à cet aparté suspect, était debout derrière eux.

— Comment, mademoiselle, vous écoutez ces théories sans bâiller... ou sans bondir?

— Oh! madame, répondit Antoinette, M. Thomassin peut faire bondir certaines personnes. Mais bâiller... oh! non!

Il était facile de voir que la jeune fille admirait l'éloquence de son compagnon, mais qu'elle n'admirait en lui nulle autre chose. D'ailleurs, il y avait deux hommes en Thomassin : l'apôtre et le jouisseur, fréquemment occupés à faire bon ménage. En ce moment, il avait sa figure d'apôtre, et Marthe sentit s'évanouir toute jalousie. Du même ton inspiré, mais sans élever la voix, il continua :

— Mlle de Louarn est une âme. Elle nous appartient, car tous ceux que l'iniquité sociale empêche de dormir sont frères. Quel dommage que nous ne puissions la voir souvent! Elle écrit : nous pourrions l'aider. Je suis sûr que son héroïne est peu banale : vous autres jeunes filles, vous vous racontez toujours vous-mêmes, dans votre premier roman.

— Et aussi dans les autres. C'est pourquoi, dit Marthe, le premier roman d'une femme est presque toujours le meilleur : elle y met toutes les fleurs de son panier.

— Raison de plus, reprit Thomassin, pour ne pas laisser dormir votre manuscrit, chère mademoiselle! Voulez-vous me l'envoyer?...

— Faites mieux, dit Mme Montgodefroy. Venez déjeuner demain; une voiture ira vous prendre. Et M. Thomassin vous fera le sacrifice de ne rentrer à Paris que le soir.

Puis elle ajouta, mettant le doigt sur ses lèvres :

— Mais, silence!... nous conspirons.

— Vous conspirez? Je demande à en être, fit Adrien qui s'approchait, voyant le tête-à-tête rompu.

Marthe lui répondit, moitié plaisante, moitié sérieuse :

— Vous savez bien que l'on conspire du matin au soir, à Saint-Urbain. Mais vous venez trop tard : on n'embauche plus.

A ces mots, elle retourna près de la cheminée et, comme Thomassin, prudemment, l'accompagnait, elle lui jeta cette moquerie derrière son éventail :

— Vous jouez donc les Caro, maintenant?

Resté seul avec Antoinette, Adrien la regardait d'un air si étonné et si malheureux à la fois qu'elle ne voulut pas le laisser dans le

doute. Elle sentait en lui une admiration peu ordinaire et ne pouvait qu'en être flattée; mais on doit dire à sa louange qu'elle ne tenait pas moins à l'estime de ce galant homme. Elle dit en riant, très animée déjà par l'espoir que lui donnait Thomassin :

— Ne laissez pas travailler votre imagination. Vous avez devant vous un bas-bleu, pas autre chose. Et il s'agit de publier un manuscrit.

— Je n'aime pas vous voir entre les mains de ce personnage, dit Adrien. Voulez-vous m'accorder votre confiance? Avant la fin de la semaine, un journal publiera votre premier feuilleton.

— Quitte à fonder un journal tout exprès, n'est-ce pas?... Comme c'est beau, la fortune! ajouta-t-elle avec un peu d'âcreté moqueuse.

— Oui, répondit La Houssaye, en regardant le tapis. Ce doit être beau... sous les pieds d'une femme aimée.

VI

Marthe Montgodefroy possédait plusieurs défauts qui lui créaient des ennemis. Elle était volontaire, parfois jusqu'à la violence; elle était peu féminine, à moins qu'il ne lui plût de l'être, auquel cas, disait-on, elle l'était sans mesure. Enfin, et c'était son défaut le plus grave pour le monde, elle montrait aux gens qu'elle rencontrait pour la première fois une conviction dédaigneuse de leur infériorité. Mais, si quelque chose la ramenait à l'opinion contraire, elle devenait assez vite une amie enthousiaste.

C'est ce qui arriva par rapport à Mlle de Louarn. Celle-ci, au déjeuner qui eut lieu comme on l'avait projeté, fit voir qu'elle était une âme, pour employer l'expression de Thomassin. L'opulente châtelaine se retrouva dans cette jeune fille telle qu'elle avait été elle-même vingt ans plus tôt, alors que tout lui manquait pour réaliser son idéal de la vie. Certes, l'idéal d'Antoinette était différent, plus élevé, plus assujetti à la conscience, mais surtout plus vague. Toutefois c'étaient les mêmes réflexions enfiévrées par la solitude, les mêmes rudes combats contre le découragement, la même absence de satisfaction, sinon déjà les mêmes rancunes contre la vie. En plus, Mlle de Louarn tenait de son père l'inquiétude d'esprit qui pousse aux problèmes irréalisables. Elle avoua ingénument :

— Sans la foi chrétienne, je flotterais dans le brouillard comme une coque de navire inachevée, lancée trop tôt. C'est un affreux malheur que de perdre sa mère à quinze ans. Mieux vaudrait, peut-être, ne l'avoir jamais connue. Les étais manquent tout à coup, et

l'on glisse... Mon père n'a pas compris. Il a entassé la cargaison dans le pauvre navire sans mâts, sans gouvernail..., et l'on m'accuse d'être fière, de dédaigner l'amusement, de ne pas ressembler aux autres.

Pour la faire parler, Mme Montgodefroy lui dit :

— Vous auriez peut-être dû vous marier toute jeune ?

Antoinette répondit, avec sa franchise invariable :

— Je n'ai jamais été demandée par un prétendant qui méritât... même l'hésitation.

— Chez les classes dirigeantes, le mariage n'a sa raison d'être qu'accompagné d'une grosse dot, commença Thomassin. De même la mort, sans la succession, n'est qu'un phénomène physiologique tout à fait secondaire... pour ceux qui survivent.

Marthe le fit taire d'un signe et, revenant à Mlle de Louarn :

— Peut-être vous voulez que l'amour précède les fiançailles? En province, on en est encore là.

— Mon Dieu! je ne crois pas être provinciale. D'abord, j'ai fait des séjours à Paris, et j'y ai vu le monde. Et puis nous vivons, mon père et moi, dans un milieu tout intellectuel, qui sent peu la province. D'ailleurs, j'ai vu comment finissent les mariages d'amour.

— J'imagine que vous pourriez voir comment ils commencent..., tout au moins du côté du mari.

En faisant cette allusion au sentiment deviné par elle chez Adrien, Mme Montgodefroy regardait dans une glace la physionomie de l'apôtre. Elle n'y surprit aucun malaise : évidemment la beauté d'Antoinette ne troublait pas Thomassin. Quant à la jeune fille, elle répondit en souriant :

— J'ai peur qu'il n'y ait méprise. Entendons-nous bien : c'est un éditeur que je demande, et non pas un épouseur.

Thomassin prit un paquet, pas bien gros, qui reposait sur la table et, comme le déjeuner s'achevait, il dit :

— Permettez, mademoiselle, que j'acquière tout au moins une idée de votre œuvre. Dans une heure vous aurez mon opinion.

Restée seule avec Antoinette, Mme Montgodefroy prit une cigarette turque et l'alluma; puis elle fit cette question :

— Que pensez-vous d'Adrien La Houssaye?

— Je ne puis vous répondre que par un mot : c'est un honnête homme.

— Il y a un autre mot, chère mademoiselle. C'est un homme que vous avez bouleversé. Je le connais : il s'est imaginé qu'on peut supprimer les femmes comme un inconvénient de l'existence. Il va payer son erreur maintenant, et je suis trop femme pour en être

fâchée. Vous m'accorderez que celui-là mérite mieux que l'hésitation. Sa fortune est belle. Et puis, il possède une qualité inappréciable dans un mari : une dose convenable de naïveté.

— Mais, madame, reprit Antoinette un peu troublée, M. La Houssaye m'a vue quatre fois.

— Il en faut le quart aux philosophes de son genre pour perdre la raison. Reste une chose : vous plaît-il ?

— Qu'en sais-je ?

— Eh bien ! ma chère enfant, il faudra le savoir ; je vous en donnerai les moyens. Comptez sur moi. Vous êtes la voisine que je voudrais avoir au Mûrier. La maison est petite pour un ménage ; mais on pourrait l'agrandir. Aussi bien, que Dieu vous préserve des grands châteaux où l'on se perd !

Antoinette, encore que sa tête fût solide, oubliait un peu son manuscrit. Mme Montgodefroy la faisait parler sur mille sujets, tâtant, pour ainsi dire, ses qualités et ses faiblesses. Mais déjà l'heure était venue pour la visiteuse de retourner à Meaux ; le coupé l'attendait ; Thomassin n'arrivait pas avec son verdict. Enfin il parut.

— Mademoiselle, dit-il cherchant un peu ses mots, c'est très bien..., c'est même un peu trop bien. Vos personnages sont tous des perfections... Il faudra noircir un peu. Vous me comprendriez si nous pouvions causer ensemble... Mais vous allez partir.

— Nous ferons en sorte que Mlle de Louarn entende vos observations, dit Mme Montgodefroy. Ce n'est que partie remise.

— Oh ! dit Antoinette, je ne suis pas aveugle. Je vois bien ce que vous pensez : j'aurais mieux fait d'essayer les fleurs artificielles... Adieu la gloire !

Dès qu'elle fut partie, Thomassin ne se gêna plus pour dire son opinion.

— Au diable ! cria-t-il en frappant du poing. Les femmes sont étonnantes avec leur littérature. Celle-ci, une penseuse, une chercheuse, on dirait parfois une révoltée, refait la même histoire d'amour qui sert à tous les romanciers dits « honnêtes » depuis cent ans.

— Sublime docteur en critique, laissez-moi vous donner une leçon. Bien souvent les femmes qui pensent, les femmes qui cherchent, les femmes qui se révoltent, pensent à une chose, cherchent une chose, se révoltent contre l'absence d'une chose, — qui est l'amour. Et l'amour est si facile à trouver... sur une page blanche !

— Avec tout cela, comment laisser entrevoir à cette pauvre enfant qu'elle n'est pas faite pour écrire ? Elle en sera désolée.

— Pas trop. Je viens, comme compensation, de lui donner à

entrevoir qu'elle est faite pour une carrière plus fructueuse, qui est d'épouser le brave La Houssaye.

— L'argent! toujours l'argent! dit l'apôtre en haussant les épaules.

— Mais, mon cher, les théoriciens de votre espèce ne parlent que d'argent, du matin au soir. Cela prouve que l'argent est bien quelque chose.

— On croirait que vous désirez ce mariage?

— Il m'amuserait. Ce sera drôle de voir cet homme imprenable, impeccable, impassible, aux mains d'Antoinette de Louarn. Celle-là, soyez-en sûr, le secouera. Puis j'ai d'autres raisons.

— Mystérieuses?

— Nous n'en sommes plus aux mystères. Je soupçonne que mon mari et mon oncle cachent des visées secrètes sur le châtelain du Mûrier, et je n'entends pas qu'il me doive de posséder quelque jour une des grosses fortunes de France. Au contraire, ne verrions-nous pas, vous et moi, avec un plaisir légèrement malicieux, l'argent du père La Houssaye, l'exploiteur des ouvriers, tomber aux mains de la fille de Louarn, le soutien des classes laborieuses?

— Il y a un bras de mer entre nous et Louarn.

— Qui sait? Il n'y aura peut-être qu'un ruisseau entre nous et sa fille... On s'arrangera pour qu'elle soit invitée aux chasses. Vous ne refuserez pas d'y venir, monsieur l'homme austère? Et nous verrons, croyez-moi, des hallalis de plus d'une sorte.

— Ah! dit Thomassin, vous me rabaissez à votre diplomatie, moi qui étais fait pour combattre! J'ai toujours pensé qu'un semeur d'idées est perdu s'il se livre aux femmes.

— Dites-le donc un peu sans rire, fit la belle Marthe en s'étirant dans son fauteuil, les mains derrière la tête, les yeux brillant d'un fauve reflet...

L. DE TINSEAU.

La suite prochainement.

LES MARDIS ET LES MERCREDIS

DE LA

MARQUISE DE LAMBERT

1710-1733

Pendant les dernières années si sombres du règne de Louis XIV et toute la période si bruyante, si animée de la Régence, qui forment un parfait contraste, le salon de la marquise de Lambert fut célèbre dans la société parisienne. C'était le rendez-vous des gens de lettres et des gens du monde qui avaient gardé les anciennes traditions de bel esprit et de bon goût. A ce titre, il mérite une étude particulière et peut-être y aura-t-il quelque intérêt à connaître ce qu'étaient ces assemblées choisies, qui charmèrent toute une génération d'esprits distingués? Le souvenir même en est presque complètement disparu, bien que l'influence du salon de Mme de Lambert ait été beaucoup plus grande qu'on ne le croirait tout d'abord. Voyons en commençant la maîtresse du logis.

I

La marquise de Lambert a laissé un nom dans la littérature française : on a souvent parlé d'elle et de ses œuvres. Elle a gardé sa place parmi cette lignée d'écrivains féminins qui ont su manier la plume avec tant de grâce, qu'elles ont désarmé la critique et pris rang sur le Parnasse, pour parler comme l'eût fait l'un des hôtes de la spirituelle marquise.

Anne-Thérèse-Marie de Maguenat de Courcelles était fille d'un maître de la chambre des comptes du roi et de Monique Passart. Elle était née en 1647; son père mourut en 1650, lorsqu'elle avait à peine trois ans. Sa mère, femme de mœurs assez légères, si l'on en croit les Mémoires contemporains, ne tarda pas à se remarier

avec un des hommes les plus spirituels de son temps, Bachaumont, l'ami et le collaborateur de Chapelle dans son célèbre voyage en Provence.

Bachaumont était aussi d'une bonne famille parlementaire; il avait été fort avant dans la Fronde, qui lui avait dû son nom. C'était lui, en effet, qui avait dit en plaisantant, au début des troubles, que les opposants ressemblaient à une troupe d'écoliers jouant à la fronde dans les fossés de Paris, qui se dispersaient dès que le lieutenant de police approchait, et recommençaient aussitôt qu'il avait disparu. Le mot de Fronde fit fortune et est devenu historique. Homme de plaisir autant qu'homme d'esprit, Bachaumont prit une part active à la guerre de plume contre le Mazarin. Lorsque le ministre eut triomphé, il vendit sa charge de conseiller au Parlement de Paris et vécut dans la société aimable, spirituelle, mais plus que libre des épicuriens du Marais, Chapelle, Broussin, Saint-Evremond et bien d'autres. Placée ainsi entre un père bel esprit et viveur, si on nous passe le mot trop moderne, et une mère fort légère et amie du plaisir, tout comme son second mari, la jeune Anne-Thérèse de Courcelles était fort exposée à suivre les exemples peu édifiants qu'elle avait sous les yeux, et l'on eût pu croire qu'elle serait une femme d'esprit plutôt qu'une femme vertueuse; il n'en fut rien.

L'extrême frivolité, pour ne pas dire la licence, du milieu où se passa sa première jeunesse, bien loin de détruire le goût naturel de la jeune fille pour la délicatesse et la vertu, ne fit, au contraire, que le développer. Elle ne prit de la société, très libre mais très lettrée, qui hantait la maison de son beau-père, qu'un goût très vif pour les choses de l'esprit et pour les gens de lettres, joint à cette bonne grâce aimable, à cette vivacité pleine de naturel que donne le contact habituel avec des gens spirituels. Bachaumont, qui, malgré son épicuréisme pratique, malgré son goût pour la bouteille, était un très bon homme et avait beaucoup de connaissances, se prit d'une vive affection pour la fille de sa femme, dont il respecta toujours les penchants sérieux et se plut à former l'intelligence; il lui fit faire de bonnes et solides lectures, qui la charmaient si fort qu'elle se cachait pour en copier des extraits. Ce qui lui plaisait surtout, c'étaient les traités de morale et les moralistes, témoignant ainsi dès sa jeunesse d'un attrait tout particulier pour un genre d'ouvrages où elle devait, un jour, se distinguer. Ce goût ne la quitta jamais et elle eût été à sa place à côté de Mme de La Fayette et de Mme de Sablé, dans ces belles discussions sur le cœur humain, où La Rochefoucauld se plaisait à faire briller toute la finesse et toute l'âpreté sèche de son esprit.

Après une jeunesse studieuse dans un monde frivole où elle avait reçu les leçons d'un poète fort léger, Mlle de Courcelles fut mariée en 1666, à dix-neuf ans, à un gentilhomme de très bonne maison, Henri de Lambert, marquis de Saint-Bris, capitaine au régiment Royal. C'était le fils d'un des plus vaillants soldats des armées françaises, qui avait servi avec honneur pendant plus de soixante ans, fait toutes les campagnes sous Louis XIII, et s'était partout distingué. Il avait successivement exercé plusieurs grands commandements et venait de mourir gouverneur de Metz, laissant à son fils un nom honoré et une grande situation dans le monde, mais une fortune fort en désordre. Le mari de Mlle de Courcelles était lui-même un militaire brillant, destiné à une haute fortune, qui joignait à une valeur peu commune tous les agréments de l'esprit. Aussi sa jeune femme s'attacha-t-elle passionnément à lui, et leur union fut-elle sans nuage.

Comme c'était alors l'usage, chaque année le mari partait pour aller faire campagne, et chaque année il se distinguait par quelque nouveau fait d'armes. En 1683, il fut fait, lui aussi, lieutenant général, et, s'il eût vécu, le bâton de maréchal eût sans doute récompensé sa vaillance et ses talents. A la prise de Luxembourg, en 1684, où le marquis de Lambert avait emporté d'assaut une partie des fortifications, exposant sa vie à la tête des troupes avec une bravoure éclatante, Louis XIV lui donna le gouvernement de la place qu'il avait conquise et de tout le pays environnant. Sa femme vint l'y rejoindre, et, durant quelques mois, elle l'aida à y tenir un grand état pour satisfaire à la gloire du roi. Ce fut là que, emporté brusquement par un mal subit, Lambert mourut à cinquante-deux ans, laissant à sa femme deux enfants, un fils de sept ans et une fille de cinq, une fortune fort embarrassée, mais un nom sans tache dont elle était fière. « Votre père, dit-elle dans les *Avis d'une mère à son fils*, ne vous laissait qu'un nom et des exemples. »

Sans se laisser abattre par le malheur, et ayant reçu des grâces du roi, comme on disait alors, une pension de 6000 livres, ce qui était considérable pour l'époque, Mme de Lambert fit courageusement tête à la mauvaise fortune, et se résolut à deux choses : donner à ses enfants une éducation solide qui les rendît dignes de leur nom, et remettre l'ordre dans leurs affaires. A force de persévérance, de patience, et aussi de souplesse et d'esprit pratique, elle réussit dans sa double entreprise. Pendant plus de vingt années, cette femme, qui n'a laissé la réputation que d'un bel esprit et d'un écrivain délicat, fit des affaires de lois sa principale occupation, et soutint procès sur procès sans jamais ni se lasser ni quitter la partie. Cette ténacité eut sa récompense ; à

la longue, les affaires se débrouillèrent, les créanciers furent payés, les terres libérées, les revenus rentrèrent, et Mme de Lambert put remettre à ses enfants une fortune qu'elle avait, comme elle le dit elle-même, véritablement reconquise, et se trouver, elle aussi, à la tête d'un bien considérable.

Les deux principaux écrits de Mme de Lambert, les *Avis d'une mère à son fils*, et les *Avis d'une mère à sa fille*, prouvent, à eux seuls, le soin qu'elle prit de mener à bien la seconde partie de sa tâche : l'éducation de ses enfants. Son fils servit, comme son père et son grand-père, dès sa première jeunesse, dans les armées du roi. Il y montra la plus brillante valeur et un vrai talent pendant toutes les campagnes de la guerre de la Succession d'Espagne. Il se fit beaucoup remarquer à Denain. En 1720, il fut fait, lui aussi, lieutenant général. Mais ce qui, dans cette carrière honorable, révèle le plus la trace de l'éducation maternelle, fut le sentiment romanesque que le fils de Mme de Lambert conçut pour une aimable personne, Mlle de Rochefort, mariée au comte de Loc Maria. Ce sentiment, auquel il resta fidèle toute sa vie, comme un véritable héros de roman, finit par être récompensé. Après de longues années, Mme de Loc Maria, devenue veuve, consentit à donner sa main à son respectueux adorateur. Mme de Lambert trouva même, dit-on, que son fils avait trop bien écouté ses conseils et lui eût souhaité une femme plus jeune, capable de perpétuer son nom.

La fille de la marquise fut mariée en 1703 au comte de Sainte-Aulaire, le fils du poète octogénaire qui faisait les délices de la petite cour de Sceaux, où régnait la duchesse du Maine. Aimable et spirituelle, Mme de Sainte-Aulaire sut traverser les années de la Régence en vivant dans le plus grand monde sans donner prise à la médisance, et tenir sa place dans le salon de sa mère sans qu'on l'accusât jamais d'être pédante. Elle mourut jeune encore, en 1731, ne laissant qu'une fille mariée au marquis de Beuvron, fils du maréchal d'Harcourt, celui qui fut deux fois ambassadeur en Espagne, et qui contribua beaucoup à la rédaction du célèbre testament où Charles II instituait le duc d'Anjou héritier de toutes les Espagnes. Mme de Lambert s'occupa beaucoup de l'éducation de sa petite-fille, qui se montra digne de ses soins, car elle fut enlevée très jeune par la petite vérole, qu'elle avait contractée en soignant assidûment son fils atteint de la même maladie, alors presque toujours implacable. On le voit, pour avoir eu le goût, presque la passion de l'esprit et de la littérature, Mme de Lambert avait su, comme Mme de Sévigné, accomplir sa tâche de mère de famille avec une habileté et une fermeté vigilante rares chez une femme.

Mais la petite fille qui faisait en cachette des extraits des auteurs

les plus sérieux dans la maison de l'épicurien Bachaumont, était devenue malgré elle, et presque à son corps défendant, un écrivain, et un écrivain moraliste qui avait su faire pardonner son audace, ce qui ne se voit guère, et conquérir du premier coup, sans effort, une place à part.

Pendant l'éducation de ses enfants, à laquelle elle avait donné un soin rare à cette époque, M[me] de Lambert avait plus d'une fois senti le vide immense laissé par l'absence de l'autorité paternelle. Pour suppléer en une certaine mesure à cette lacune que rien ne pouvait absolument combler, elle eut l'idée d'écrire des conseils moraux destinés à transmettre à ses enfants le fruit de son expérience personnelle et à leur servir de guide dans la vie. Telle fut l'origine des *Avis d'une mère à son fils*, puis des *Avis d'une mère à sa fille*, qui ont survécu et sauvé de l'oubli le nom de M[me] de Lambert. Une fois rédigés et probablement avec un grand soin et cet amour que les auteurs, surtout ceux qui ne font pas profession d'écrivain, ont pour les fruits de leur plume, la marquise, qui, cependant, tenait avant tout à être une grande dame, n'eut pourtant pas le courage de les enfermer dans son secrétaire et de les cacher à tous les yeux. Elle les montra à ses amis, les soumit aux habitués de son salon; on les approuva, elle fut sans doute flattée de l'approbation. On en prit des copies qu'on se passa; il y en eut une qui alla jusqu'à Cambrai chercher Fénelon dans son exil. L'approbation fut grande, les compliments furent nombreux. L'auteur se laissa aller à en permettre des lectures, comme il était alors si à la mode d'en faire des ouvrages manuscrits. Bref, les deux écrits de M[me] de Lambert coururent et coururent si bien, qu'un jour, grâce à l'infidélité d'un ami qui croyait, peut-être sans trop de témérité, ne pas déplaire, les *Avis d'une mère à son fils* se trouvèrent imprimés, et que le même sort ne tarda pas à être réservé à la suite de l'ouvrage.

Lorsqu'elle se vit ainsi imprimée et livrée au public, M[me] de Lambert jeta les hauts cris et témoigna de la plus vive indignation. Elle se crut déshonorée, dit Fontenelle dans son éloge. Jusqu'à la fin de sa vie, elle témoigna de cette répugnance pour la publicité jusqu'à racheter à beaux deniers comptants sept cents exemplaires d'un autre de ses écrits, également imprimé par surprise et sans son aveu. Mais elle ne cessa pas d'écrire et de cultiver les lettres, ce qui eût été le meilleur moyen de mettre fin à l'indiscrète admiration de ses amis, et ce qui prouve que, malgré sa colère, elle avait été sensible à ce rayon de gloire inattendue qui venait ainsi furtivement dorer ses dernières années. Car ce ne fut que très tard, et lorsqu'elle touchait à la

vieillesse, que Mme de Lambert ouvrit sa maison, tint un salon littéraire et devint officiellement l'un des beaux esprits de la capitale. Le fait est singulier et peut-être unique dans l'histoire de la société.

II

Avec un sentiment de ses devoirs qui fait honneur à la droiture et à l'élévation de son caractère, Mme de Lambert ne se crut permis de se livrer à son penchant pour les lettres et le commerce des littérateurs qu'à l'heure où elle se vit quitte de toutes ses obligations envers ses enfants. Lorsqu'elle eut soutenu sans faiblesse, pendant plus de vingt ans, les innombrables procès que son mari lui avait légués, en quelque sorte, avec sa succession; qu'elle les eut tous gagnés et refait la fortune de ses enfants; lorsqu'elle eut établi sa fille suivant son rang et son inclination; lorsqu'elle vit son fils pourvu d'un régiment, comme on disait alors, suivre avec honneur les traces de ses ancêtres, alors seulement elle se crut libre de suivre ses goûts et de s'y livrer sans contrainte. Mais, pendant qu'elle accomplissait ainsi, dans toute leur rigueur, et jusqu'à un iota, tous ses devoirs de mère de famille et de veuve chrétienne, les années avaient marché. La jeunesse avait fui depuis longtemps, l'âge mûr même finissait, et ce temps de la vieillesse, dont il est écrit qu'on n'y prend point de plaisir, commençait. N'importe les années qui lui restaient, elle les consacrerait à la société et aux lettres; l'âge lui-même ne lui rendait la chose que plus facile, en lui donnant de l'autorité, en la mettant à l'abri de tous les soupçons et de tous les écueils auxquels une femme plus jeune eût été exposée. C'était, du reste, rendre un service au bon goût, aux bonnes mœurs, à cette fleur de délicatesse sociale qui se perdait chaque jour, de faire revivre les anciennes traditions et d'ouvrir un asile aux « Muses et aux Grâces ». C'est ainsi qu'à plus de soixante ans, la marquise de Lambert, libre de tout devoir, jouissant d'un bien considérable qu'elle avait su refaire, résolut de tenir maison et d'ouvrir un salon.

Comme Mme de Lambert avait beaucoup d'esprit, de tact, de connaissance du monde, qu'elle avait passé sa première jeunesse parmi les gens de lettres dont elle savait le fort et le faible, puis que son mariage l'avait fait vivre à la cour et dans la société la plus élevée qu'elle connaissait à fond, elle réussit sans peine dans son entreprise et fut, pendant plus de vingt ans, une des plus célèbres maîtresses de maison de Paris.

En 1698, la marquise de Lambert avait loué, pour sa vie durant, au duc de Nevers, toute une portion de l'hôtel de Nevers, l'ancien

palais Mazarin, aujourd'hui la Bibliothèque nationale. Le duc avait cédé en viager à M[me] de Lambert toute la partie de l'hôtel, occupée par la bibliothèque du cardinal, qui était restée vide, dépouillée même de ses boiseries, depuis le transport des livres de Mazarin au collège des Quatre-Nations. Cette partie, située à l'extrémité de la galerie qui regarde la rue Vivienne et qui fait angle avec la rue Colbert, était vaste et occupait un grand emplacement. C'est là que se trouve aujourd'hui le cabinet des médailles. M[me] de Lambert s'y installa et n'en bougea plus jusqu'à sa mort. A deux reprises, elle refusa de quitter la place.

En 1717, on voulut transporter la bibliothèque du roi dans l'hôtel de Nevers. Le projet de l'architecte de Cotte exigeait que M[me] de Lambert quittât son logement. Elle s'y refusa net. Le projet fut remis. Le duc de Nevers vendit son hôtel en 1719, à Law, qui y établit sa banque. M[me] de Lambert, forte de sa possession viagère d'une partie de l'hôtel, n'en sortit pas. Enfin, après la faillite de Law, la bibliothèque du roi fut définitivement transportée dans l'hôtel de Nevers; mais, lorsqu'on voulut élever les galeries nécessaires pour la loger, M[me] de Lambert, qui avait de nouveau refusé de quitter son logement, s'opposa aux constructions qui masquaient ses vues sur le jardin. Elle obtint gain de cause, et l'on attendit sa mort pour achever l'installation définitive de la bibliothèque. On voit que c'était une personne de tête, qui savait défendre ses droits, et que bel esprit n'est pas toujours synonyme de mauvais esprit.

Ce fut donc dans l'hôtel de Nevers, c'est-à-dire dans une des plus belles demeures de Paris, que, durant les dernières années de Louis XIV, environ vers 1710, la marquise de Lambert ouvrit son salon, et prit officiellement l'attitude de protectrice des lettres et des arts. Elle choisit le mardi et le mercredi comme jours de réception, et se mit à donner régulièrement à dîner ces deux jours de la semaine. Le mardi, c'était le grand monde, les grands seigneurs et les belles dames auxquels se joignaient les amis particuliers de la maîtresse du lieu. Le mercredi était, au contraire, le jour des gens de lettres, des artistes, qui y tenaient le haut du pavé, et parmi lesquels se glissaient les gens du monde qui préféraient l'esprit aux grands noms et aux manières de la cour. Cette classification, qui paraît étrange, même pour l'époque, ne semble pas avoir soulevé alors la moindre réclamation. Il est vrai qu'elle était loin d'être rigoureuse, et que l'on était souvent à la fois des mardis et des mercredis, tandis qu'elle offrait aux deux sortes d'habitués l'avantage d'avoir chacune un jour à elle, où on se savait entre soi, et où l'on parlait de ses affaires.

Le mardi, les incidents de Versailles, puis du Palais-Royal ou du Louvre, les mille nouvelles du monde étaient le thème des propos échangés sans que la littérature en fût bannie. Le mercredi, les ouvrages nouveaux, les commérages académiques, les intrigues pour les élections, la tragédie nouvelle, les querelles des gens de lettres, étaient, au contraire, l'unique sujet des conversations, et c'était le tour des littérateurs de se sentir les maîtres du terrain. Cet arrangement, qui nous semble bizarre, et qui choque toutes nos idées égalitaires, faisait ainsi les affaires de tout le monde et ne soulevait aucune protestation. Les mardis et les mercredis vivaient en grande paix et se renvoyaient même souvent la balle en faisant passer de l'un à l'autre des questions de morale quintessenciée ou des problèmes littéraires, qui formaient le fond d'interminables discussions.

Ce n'est pas qu'on ne fît, sur les fameux jours de monde et de littérature de la marquise, de ces plaisanteries qu'on n'a jamais épargnées en France à tout ce qui sent, de près ou de loin, la pédanterie. Le palais Lambertin, comme l'appelèrent les mauvais plaisants, ne fut pas plus épargné que ne l'avait été jadis l'hôtel de Rambouillet. On se moqua, on rit de ces réunions où le sublime était de rigueur.

Les railleries et les critiques n'épargnèrent donc pas Mme de Lambert, lorsqu'elle s'avisa, ainsi sur le tard, d'avoir un salon littéraire : elle y perdit même des amis. C'est ce que l'un d'eux, La Rivière, exprime avec une sorte de rancuneuse brutalité dans des lettres écrites au moment de la mort de la marquise. La Rivière n'est pas un inconnu pour les lecteurs de Mme de Sévigné. Homme d'esprit et d'intrigue, il était devenu le gendre de Bussy-Rabutin, dont il avait épousé clandestinement la fille, veuve d'un comte de Coligny. Cette union, qui avait fait le désespoir de Bussy, n'avait pas été heureuse, et Mme de Coligny n'avait pas tardé à si bien se repentir de son coup de tête qu'avec l'aide de son père, elle avait cherché par tous les moyens possibles à faire annuler par le Parlement son mariage avec La Rivière, parce qu'il l'avait trompée en se disant gentilhomme, alors qu'il était simplement fils d'un paysan. Ce procès, qui avait un moment occupé la cour et la ville, et que La Rivière gagna, avait achevé de faire de son héros un homme à la mode pendant les dernières années du dix-septième siècle, et il était recherché dans le plus grand monde. Il avait été fort lié avec Mme de Lambert. Devenu vieux et janséniste, il s'était retiré, en 1713, à l'institution de l'Oratoire d'où il ne sortait presque plus. Dans les lettres, fort spirituelles du reste, mais très affectées, qu'on a publiées de lui en 1751, il parle à plusieurs reprises de son

ancienne amie, de sa passion pour le bel esprit, qu'en sa qualité de fervent néophyte du jansénisme il ne peut lui pardonner, bien qu'il saisisse avidement l'occasion d'insinuer qu'il est pour beaucoup dans les écrits de Mme de Lambert, dont il lui aurait fourni les idées.

Mme de Lambert était ma plus ancienne amie [1] : son père était de Troyes; il avait, à la porte de cette ville, un petit fief qu'on appelait Courcelles, et il en prit le nom. Sa fille resta son héritière avec des biens considérables. Elle était née avec beaucoup d'esprit; elle le cultivait par une lecture assidue, mais le plus beau fleuron de sa couronne était une noble et lumineuse simplicité, dont, à soixante ans, elle s'avisa de se dédire : elle se livra au public, elle s'associa à MM. de l'Académie, elle établit chez elle un bureau d'esprit. Je n'oubliai rien pour lui sauver le ridicule attaché à la profession de bel esprit, surtout parmi les femmes; je ne pus la persuader. Comme je suis né simple par goût, et peut-être par nécessité, je ne voulus point paraître complice d'un tel travers, et je pris congé d'elle.

Dans une autre lettre, La Rivière, que nous citons comme un écho des censures et des railleries qu'on prodigua à la nouvelle précieuse, qualifie avec une brutalité qui n'a rien d'attique sa fureur tardive de bel esprit.

Mme de Lambert, dit-il, a vécu jusqu'à soixante ans dans une noble simplicité... Tout d'un coup, il lui prit une tranchée de bel esprit : elle ne voulut plus voir que des personnes d'érudition; elle les brigua, elle les mendia, elle en forma chez elle un bureau, se contentant de la science d'autrui, et ne cherchant que la réputation d'une femme d'un mérite à part et distinguée des personnes de son sexe. Elle donnait deux repas par semaine à MM. de l'Académie; ils s'assemblaient ensuite pour faire devant elle des dissertations où elle n'entendait rien. Je me servis du droit que j'avais, comme son plus ancien ami, pour lui faire sentir le ridicule d'une conduite qui blessait les bienséances, et dont le monde se moquait : comme je ne pus la raviser, je pris mon parti. J'ai été vingt-quatre ans sans entrer chez elle, sans perdre ni son estime ni son amitié; elle venait me voir et m'écrivait quelquefois; mes réponses ne tendaient qu'à la mettre en garde contre les philosophes qui font un peu trop valoir la philosophie. Il y a deux ans qu'elle tomba malade; elle en avait quatre-vingt-six. La peur me prit; j'allai la voir pour la [faire] confesser; elle poussa jusqu'au bout

[1] *Lettres choisies de M. de La Rivière*. Paris, 1751, II, 204.

la maladie de l'esprit, car elle choisit pour confesseur l'abbé Couet, qui avait beaucoup d'esprit et qui était connu pour tel [1].

Mais les remontrances de La Rivière, ou les plaisanteries des salons plus jeunes et plus à la mode, n'avaient pas intimidé Mme de Lambert. Elle tint bon, laissa dire, continua à recevoir même ceux qui la tournaient, par derrière, en ridicule. Au bout de peu de temps, les rieurs se turent, on brigua l'honneur d'être reçu soit aux mardis, soit aux mercredis, qui furent, pendant un quart de siècle, une des curiosités et un des attraits de la société parisienne. De longues années après, ceux qui y avaient été admis en conservaient encore le souvenir, et d'Alembert, prononçant l'éloge d'un des principaux amis de Mme de Lambert, M. de Sacy, dont nous parlerons tout à l'heure, put tracer du salon de la marquise cette peinture pleine d'agrément. Le sec et froid auteur de l'*Encyclopédie* a cette fois une grâce émue et une sensibilité dont il n'était guère coutumier. Il est vrai qu'en parlant du salon de Mme de Lambert, il pensait à celui de Mlle de Lespinasse, dont la perte, encore toute récente, venait d'ébranler son âme et de bouleverser sa vie.

Les talents de M. de Sacy, la réputation qu'il avait acquise, la douceur de son caractère et de son commerce, le firent admettre dans une société charmante, dont on se souvient encore de nos jours après plus de quarante années, celle de Mme la marquise de Lambert. Cette dame rassemblait chez elle plusieurs célèbres écrivains, à la tête desquels étaient Fontenelle et La Motte, et qui unissaient la philosophie aux charmes de la littérature, l'urbanité aux talents, l'estime réciproque à la rivalité. Mme de Lambert, qu'on accusait de n'aimer que l'esprit, et qui honorait ce reproche des sots d'une attention dont elle aurait pu se dispenser, y répondait en admettant dans cette petite Académie, plus illustre que nombreuse, ce qu'il y avait de plus distingué à la cour par le rang et par la naissance. On n'écoutait point dans cette maison ou plutôt on n'y connaissait pas cette philosophie dure et injuste, qui, ordonnant aux femmes un silence humiliant pour elles et triste pour nous, les condamne à cacher avec autant de soin leurs connaissances et leurs lumières que leurs sentiments et leurs affections. On croyait, au contraire, et on avait le bonheur de l'éprouver à chaque instant auprès de Mme de Lambert, qu'une femme honnête, délicate et sensible, pleine d'âme, d'esprit et d'agréments, était le lien et le charme le plus doux d'une société si heureusement assortie, rare assemblage de savoir et de grâces, de finesse et de profondeur, de politesse et de lumières [2].

[1] *Lettres choisies de M. de La Rivière*. Paris, 1751, p. 287.
[2] D'Alembert, *Eloges académiques : Eloge de Sacy*, 1787, I, 223.

III

Deux hommes de mérites bien inégaux et différents en tous points étaient les rois du salon de Mme de Lambert, également fêtés et choyés le mardi et le mercredi, Fontenelle et La Motte.

Fontenelle et La Motte, surtout le premier, sont trop connus pour qu'il y ait lieu de les peindre en détail. Ils n'apparaissent dans cette étude que comme les deux principaux habitués, les deux héros du salon de Mme de Lambert. Une appréciation complète serait donc fort déplacée ici. Elle a, du reste, été faite à plusieurs reprises par les différents maîtres de la critique française : La Harpe, Villemain, Sainte-Beuve, Nisard, et il serait plus que téméraire de parler après eux. Ils devaient former le plus piquant contraste. L'un, mesuré, contenu, d'une conversation aisée, pleine de finesse et de sous-entendus, sceptique par insinuation, mais craignant le bruit, froid jusqu'à l'insensibilité, sous une forme toujours aimable, est bien l'homme de lettres du dix-huitième siècle par excellence, « tout esprit, sans âme ». L'autre, au contraire, avec un cœur plein d'une vraie sensibilité qui se cache sous une expression déjà emphatique, doux même envers la souffrance, le cerveau toujours en travail, homme à idées neuves, confuses, qu'il ne sait pas débrouiller, ennemi des anciens, détracteur des trois unités, n'ayant jamais fait qu'une seule bonne pièce en vers, suivant toutes les règles reçues, adorant les petits vers qu'il faisait lourdement, et toutes les quintessences de sentiment, sincèrement pieux et même dévot, n'ayant jamais fait que des opéras ou des pièces de théâtre, toujours aux pieds d'une belle pour laquelle il brûle d'un feu purement littéraire, sachant, malgré sa cécité et ses précoces infirmités, être le plus aimable des hôtes et, comme on dit aujourd'hui, un diseur incomparable, donnant enfin à ses amis l'illusion du génie, a quelque chose d'inachevé, d'incomplet, de gros, qui n'est pas de l'époque, et montre que le temps et le milieu sont souvent impuissants à effacer l'originalité propre d'un caractère.

On aime à se représenter de chaque côté de la cheminée du salon de Mme de Lambert ces deux figures si dissemblables, ces deux hommes si parfaitement différents en tout, qui furent cependant liés d'une amitié sans nuage. D'une part, c'est Fontenelle avec sa figure sèche mais piquante, ses yeux vifs, pleins d'ironie et de railleuse bonhomie, sa voix toujours modérée, et ses inflexions malicieuses, Fontenelle, l'esprit le plus aimable et le plus ouvert, mais aussi le plus superficiel qui mérite si bien le charmant quatrain de Voltaire :

Avec Quinault il badinait,
Avec Mairan il raisonnait,
D'une main légère il prenait
Le compas, la plume et la lyre.

De l'autre côté, pour faire contraste, représentez-vous La Motte avec sa grande figure expressive, malgré ses yeux éteints, ses gestes brusques, sa voix chaude et bruyante, sa toilette négligée, son air de poète inspiré, sa galanterie précieuse auprès des femmes, et cet air de douceur, de parfaite bonne compagnie que tous les contemporains, amis ou ennemis lui reconnaissent. Fontenelle, qui avait toute la finesse qui manquait à La Motte, mais dont la sécheresse voulue ne pouvait avoir le charme de la sensibilité vraie de son compagnon, nous employons le mot à dessein, quoiqu'il ne devînt à la mode que plus tard, parce qu'il va parfaitement à l'exaltation des sentiments de La Motte, Fontenelle, dis-je, affectait ou ressentait une vive admiration pour lui. Ils furent toujours amis intimes; il est vrai que cette liaison avait été scellée par une opinion commune dans la querelle des anciens et des modernes. Mais, enfin, l'amitié fut durable, comme il arrive souvent entre les caractères les plus dissemblables qui s'appuient l'un sur l'autre et se complètent réciproquement. « Le plus beau trait de ma vie, disait Fontenelle de La Motte, c'est de n'en avoir pas été jaloux. » Peut-être la louange n'était-elle pas dépourvue d'ironie, car Fontenelle avait trop d'esprit pour ne pas deviner qu'il n'avait nul besoin d'être jaloux de La Motte et que sa réputation serait bien plus durable que le renom de convention de son ami. Toujours est-il que Fontenelle, le Fontenelle de la seconde manière, l'auteur de la *Pluralité des mondes*, de l'*Histoire des Oracles* et de ces charmants éloges prononcés, soit à l'Académie française, soit à l'Académie des sciences, le Fontenelle, ami de Mme de Tencin, l'ancêtre discret mais direct du terrible scepticisme qui va tout dessécher, avait comme émule, chez Mme de Lambert, et partageait la royauté de son salon avec La Motte, l'ennemi d'Homère, l'auteur d'*Inès de Castro* et des opéras galants mis en musique par Campra, dont personne n'a cependant jamais mis en doute la sincérité et la profondeur des sentiments religieux, qui l'avaient même mené un moment à la Trappe.

C'étaient les deux coryphées de la société lambertine; ils régnaient aussi bien les mardis que les mercredis, l'un et l'autre goûtaient également le salon de la marquise comme on aime un lieu où l'on se sait admiré, où l'on respire cet air de subtile flatterie qui est si doux à l'amour-propre. Si l'on veut juger du ton où était montée l'admiration de la maîtresse du logis pour ses deux héros, il n'y a

qu'à lire le portrait qu'elle en trace. La mode des portraits n'était pas encore tout à fait disparue, et dans une société qui se piquait de garder les traditions du passé, on y revenait de temps à autre. Ces deux morceaux sont trop longs pour trouver ici leur place, en voici quelques fragments qui pourront en donner une idée.

Je n'entreprendrai pas de peindre M. de F. Je connais ma portée et l'étendue de mes lumières. Je vous dirai seulement comme il s'est montré à moi.

Vous connaissez sa figure : il l'a aimable. Personne n'a donné une si haute idée de son caractère : esprit profond et lumineux, qui voit où les autres s'arrêtent; esprit original, qui s'est fait une route toute nouvelle, ayant secoué le joug de l'autorité; enfin, de ces hommes destinés à donner le ton à leur siècle.

A tant de qualités solides, il joint les agréables : esprit maniéré, si j'ose hasarder ce terme, qui pense finement, qui sent avec délicatesse, qui a un goût juste et sûr; une imagination remplie d'idées riantes : elle pare son esprit et lui donne du tact : il en a l'agrément sans en avoir l'illusion, il l'a sage et châtié; il met les choses à leur juste valeur.

L'opinion ni l'erreur ne prennent point sur lui. C'est un esprit sain, dépouillé d'ambition, plein de modération; un favori de la raison, un philosophe fait des mains de la nature; car il est né ce que les autres deviennent...

... Sa conversation est amusante et aimable. Il a une manière de s'énoncer simple et noble, des termes propres sans être recherchés. Il montre aussi de la sagesse et de la retenue : de la retenue, on en fait aisément du dédain. Il donne l'impression d'un caractère dégoûté par délicatesse. Peu blessé des injustices qu'on peut lui faire, la connaissance de lui-même le rassure et sa propre estime lui suffit.

Je suis de ses amies depuis longtemps : je n'ai jamais connu personne d'un commerce aussi aisé. Comme l'imagination ne le gouverne point, il n'a pas la chaleur des amitiés naissantes; aussi n'en a-t-il pas le danger. Il connaît parfaitement les caractères : il vous donne le degré d'estime que vous méritez; il ne vous élève pas plus qu'il ne faut, il vous met à votre place; mais aussi, il ne vous en fait pas descendre.

Vous voyez bien, Madame, qu'un pareil caractère n'est fait que pour être estimé. Vous pouvez donc badiner et vous amuser; mais ne lui en donnez et ne lui en demandez pas davantage [1].

Voici maintenant quelques courts extraits du portrait de La Motte. Ici l'éloge ne connaît plus de limites et fait sourire. Le

[1] *Œuvres de Mme de Lambert.* Paris. Bailly. 1772, p. 43.

style, tout à l'heure encore assez simple, s'enfle et se boursoufle; on dirait que Mme de Lambert ait, peut-être sans en avoir conscience, imité la manière de celui qu'elle peint et fait un pastiche fort ressemblant de son style. Le morceau est, du reste, curieux par une certaine emphase déclamatoire qui fait pressentir Rousseau et s'allie étrangement à une recherche dans l'expression dont Marivaux fut comme l'inventeur. Au moment où la marquise écrivait, ni Rousseau ni Marivaux n'avaient encore, cependant, paru sur la scène.

M. de La Motte me demande son portrait, il me paraît très difficile à faire : ce n'est pas par la stérilité de la manière, c'est par son abondance. Je ne sais par où commencer ni sur quel talent m'arrêter davantage. M. de La Motte est poète, philosophe, orateur.

... M. de La Motte est philosophe profond. Philosopher, c'est rendre à la raison toute sa dignité et la faire rentrer dans ses droits; c'est rapporter chaque chose à ses principes propres et secouer le joug de l'opinion et de l'autorité. Enfin, la droite raison bien consultée et la nature bien vue, bien entendue, sont les maîtres de M. de La Motte. Quelle mesure d'esprit ne met-il pas dans tout ce qu'il fait? Avec quelle grâce ne nous présente-t-il pas le vrai et le nouveau, n'augmente-t-il pas le droit qu'ils ont de nous plaire? Jamais les termes n'ont dégradé ses idées : les termes propres sont toujours prêts et à ses ordres.

Son éloquence est douce, pleine et toute de choses. Il règne dans tout ce qu'il écrit une bienséance, un accord, une harmonie admirables. Je ne lis jamais ses ouvrages que je ne pense qu'Apollon et Minerve les ont dictés de concert...

... Le génie est une lumière et un feu de l'esprit qui conduit à la perfection par des moyens faciles. L'âme de M. de La Motte est née tout instruite, toute savante : ce n'est pas un savoir acquis, c'est un savoir inspiré. On sent dans tous ses ouvrages cette heureuse facilité qui vient de son abondance; il commande à toutes les facultés de son âme, il en est toujours le maître, aussi bien que de son sujet. Nous n'avons pas vu en lui de commencement; son esprit n'a point eu d'enfance; il s'est montré à nous tout fait et tout formé.

Ses malheurs lui ont tourné à profit. Quand ce monde matériel a disparu à ses yeux par la perte de la vue, un monde intellectuel s'est offert à son âme; son intelligence lui a tracé une route de lumière toute nouvelle dans le chemin de l'esprit. La vue, plus que tous les autres sens, unit l'âme avec les objets sensibles. Quant tout commerce a été interrompu avec eux, l'âme de M. de La Motte, destituée de ces appuis extérieurs, s'est recueillie et repliée sur elle-même : alors elle

a acquis une nouvelle force et est entrée en jouissance de ses propres biens.

Laissons l'homme à talents et envisageons le grand homme. M. de La Motte nous a fait sentir des mœurs et toutes les vertus du cœur dans ce qu'il a écrit; ses qualités les plus estimables n'ont rien pris sur sa modestie. Cet orgueil lyrique qu'on lui a reproché n'est que l'effet de sa simplicité, un pur langage imité des poètes ses prédécesseurs, et non un sentiment. M. de Fénelon, cet homme si respectable, dit de M. de La Motte que son rang est réglé parmi les premiers des modernes; il faut pourtant l'instruire de sa supériorité et de sa propre excellence.

« C'est un spectacle bien digne d'attention, disaient les stoïciens, qu'un homme seul aux mains avec les privations et la douleur. » Quelle privation que la perte de la vue pour un homme de lettres! Ce sont les yeux qui sont les organes de sa jouissance, c'est par les yeux qu'il est en société avec les Muses; elles unissent deux plaisirs qui ne se trouvent que chez elles : le désir et la jouissance. Vous n'essuyez avec elles ni chagrin ni infidélité; elles sont toujours prêtes à servir tous vos goûts et nous offrent toujours des grâces nouvelles; mais nous ne jouissons de la douceur de leur commerce que quand l'esprit est tranquille, et que le cœur et les mœurs sont purs. Non seulement M. de La Motte soutient de si grandes privations, mais, s'il est livré à la plus vive douleur, il la souffre avec patience, il est doux avec elle; il fait sentir qu'il n'a point usé dans les plaisirs ce fond de gaieté que la nature lui a donné, puisqu'il sait la retrouver dans ses peines.

Il a passé par l'épreuve de l'envie. Quand l'âme ne sait pas s'élever par une noble émulation, elle tombe aisément dans la bassesse de l'envie. Quelle injustice n'a-t-il pas souffert quand les fables parurent? Je crois que ceux qui les ont improuvées n'avaient pas en eux de quoi en connaître toutes les beautés : ils ont cru qu'il n'y avait pour la fable que le simple et le naïf de M. de La Fontaine; le fin, le délicat, le pensé de M. de La Motte leur ont échappé ou ils n'ont pas su le goûter. A ses tragédies, on a vu les mêmes personnes pleurer et critiquer : leur sentiment, plus sincère, déposait contre leur injustice; ils se refusaient à ses douces émotions et mettaient l'improbation à la place du plaisir.

Avec quelle dignité et quelle bienséance n'a-t-il pas répondu à la critique amère de Mme Dacier? Enfin, nous jouissons de son mérite et de ses talents, et la malignité du siècle l'empêche de jouir de sa gloire et de son immortalité. Pour moi, je le vois avec les mêmes yeux que la postérité le verra [1].

[1] *Œuvres de Mme de Lambert.* Paris, Bailly, 1772, II, p. 1.

Mme de Lambert se trompait quand elle exaltait ainsi son ami La Motte, et l'admiration troublait la perspicacité de son jugement. La postérité ne l'a pas vu avec les mêmes yeux qu'elle et ne l'a pas fait passer au premier rang. La réputation éphémère de l'auteur d'*Inès de Castro* est, au contraire, restée comme un exemple des erreurs de goût que peuvent commettre même les gens les plus spirituels.

IV

A côté de ces deux divinités qui éclairaient de leur présence les dîners du mardi aussi bien que ceux du mercredi, et en étaient comme les soleils, gravitaient nombre d'étoiles de second ordre qui s'accommodaient fort bien de ne pas tenir les premiers rôles dans une bonne maison où l'on causait spirituellement et où la chère était fort délicate. Car Mme de Lambert, pour éviter sans doute le reproche fait aux femmes bel esprit, était une maîtresse de maison accomplie. Elle tenait son ménage sur un très grand pied, et ses dîners étaient célèbres, non pas seulement par leur conversation, mais par leur recherche et leur abondance.

Aussi n'avons-nous que l'embarras du choix pour placer ici quelques-uns des habitués, soit des mardis, soit des mercredis, ou de ceux qui, bravement, allaient à l'un comme à l'autre des deux jours de la marquise. Prenons, parmi les *mardistes*, quelques figures qui peindront les réunions et donneront l'idée du ton qui y régnait. Puis ce sera le tour des *mercredistes* et celui des transfuges, car, comme on le verra, on n'abandonnait guère les mercredis, où la liberté et l'animation étaient plus grandes.

Voici d'abord l'aimable Sainte-Aulaire, l'Anacréon aux cheveux blancs, le berger octogénaire de la duchesse du Maine, qui s'avisa de devenir poète à soixante-dix ans passés, et n'a laissé qu'un quatrain fameux. Au palais Lambertin, il était chez lui, son fils ayant épousé Mlle de Lambert. Il apportait au mardi toutes les grâces un peu séniles d'un vieux courtisan nourri dans la plus brillante société, et un répertoire d'anecdotes contées avec esprit, mais sans fiel. M. de Sainte-Aulaire passait pour avoir une passion toute platonique pour Mme de Lambert. On alla même jusqu'à dire qu'ils étaient mariés en secret ; mais ce bruit n'eut jamais le moindre fondement; leur âge, du reste, M. de Sainte-Aulaire ayant passé quatre-vingts ans, et Mme de Lambert soixante, les mettaient au-dessus de tout soupçon. Ce sera encore d'Alembert qui nous peindra le mieux M. de Sainte-Aulaire et sa bonne grâce aisée de vieux bel esprit qui sait plaire sans jamais imposer ni contrainte

ni ennui. Dans son éloge de l'académicien centenaire, il parle en ces termes de sa situation dans le salon de Mme de Lambert, et le passage vaut la peine d'être cité, parce qu'il peint à merveille le mélange de gens de cour et de littérateurs qui se rencontraient là sur un pied de parfaite égalité.

Notre académicien avait un fils qui épousa la fille de Mme la marquise de Lambert. Cette femme, célèbre par son esprit, réunissait chez elle la société la plus choisie de gens de lettres et de gens du monde. Les uns y portaient le savoir et les lumières, les autres cette politesse et cette urbanité que le mérite même a besoin d'acquérir, s'il veut acquérir l'affection en forçant à l'estime.

Les gens du monde sortaient de chez elle plus éclairés, les gens de lettres plus aimables. M. de Sainte-Aulaire était dans cette société le lien mutuel de ces deux classes d'hommes, assez peu faites pour traiter ensemble, si elles ne trouvent un interprète commun qui les rapproche. Celui qu'elles avaient chez Mme de Lambert parlait également bien leur langage, et il eût été difficile de dire à laquelle des deux classes il appartenait le plus. Son talent pour la poésie, jusque-là muet et timide, fut mis en action, et, pour ainsi dire, en valeur par les talents qui l'environnaient. Il osait lire, à ces juges éclairés, des vers qui lui coûtaient moins que les leurs, sans en être plus négligés, et dont le tour élégant et noble obtenait tous les suffrages. Il passa dans cette maison si aimable plus de trente années, jusqu'à la mort de Mme de Lambert, qui, dans un âge très avancé, fut enlevée au monde et aux lettres, et pleurée de tous ses amis, comme s'ils n'avaient pas dû s'attendre à la perdre [1].

Ce talent d'improviser en quelques minutes des petits vers agréables dont parle d'Alembert, resta jusque sous les glaces de l'âge le partage de l'aimable Sainte-Aulaire. Il n'est presque rien demeuré de cette verve légère, aussi vite disparue que prompte à naître, et dont l'un des principaux charmes était celui de l'à-propos, le plus passager de tous les mérites. Citons encore cependant ce couplet d'une spirituelle ironie trouvé sur place, au milieu d'une grave discussion de philosophie. La duchesse du Maine parlait, en effet, bravement de tout, et discutait sur l'absolu avec autant d'assurance que sur la dernière comédie ou le ballet nouveau.

La princesse, déterminée cartésienne, dissertait un jour sur les tourbillons, la matière subtile et l'attraction, avec un étalage de

[1] D'Alembert, *Eloges académiques*, 1787, voy. p. 127, « Eloge de Sainte-Aulaire. »

raisonnement que M. de Sainte-Aulaire désirait de voir finir. *Berger*, lui dit-elle enfin, *vous ne dites mot sur tout cela*; *qu'en pensez-vous?* Il répondit à l'instant et sur un air connu :

Bergère, détachons-nous
De Newton, de Descartes;
Ces deux espèces de fous
N'ont jamais vu le dessous
Des cartes, des cartes, des cartes [1].

M. de Sainte-Aulaire était, comme nous l'avons dit tout à l'heure, l'un des favoris intellectuels de la duchesse du Maine, et brillait au premier rang dans la petite cour de la bergère de Sceaux. Mais le vieux berger trouvait parfois le joug un peu lourd, la foule des habitués de la princesse un peu bigarrée et pas très choisie; il osa même un jour s'en plaindre ouvertement, et reçut de la maîtresse du lieu cette spirituelle réponse, où elle se peignait elle-même à merveille et avec une liberté qui fait plus d'honneur à son esprit qu'à son cœur. « Berger, répondit la duchesse aux remontrances de M. de Sainte-Aulaire sur la société bruyante et peu choisie qu'elle recevait à Sceaux, j'ai le malheur de ne pouvoir me passer des choses dont je n'ai que faire. » Réponse profonde qui révèle, sous une légèreté apparente, l'état d'âme et l'incurable ennui de ceux qui n'ont jamais vécu que pour le monde et par le monde. Aussi, Sainte-Aulaire, qui trouvait, sans doute, qu'à quatre-vingts ans passés il était temps de devenir, sinon grave, du moins de ne plus être uniquement frivole et de renoncer aux grâces de la conversation, comme on quittait alors le rouge et les mouches, allait-il, le plus qu'il le pouvait, se reposer chez la marquise de Lambert de son rude esclavage de Sceaux. Aller chercher la détente, la simplicité, le naturel, l'abandon chez la dernière des précieuses, c'est ce qui semble, au premier abord, un véritable paradoxe. Mais tout est relatif en ce genre, et la conversation spirituelle, mais au fond sérieuse et nourrie du salon de la marquise, devait paraître singulièrement agréable et reposante au vieux berger, obligé de subir les étourderies et l'éternel bavardage d'une enfant gâtée devenue vieille sans avoir su vieillir. Laissons encore parler d'Alembert.

M. de Sainte-Aulaire, en possession de hasarder à Sceaux tout ce qui pouvait rompre la monotonie d'une conversation trop uniforme,

[1] D'Alembert, *Eloges académiques*, 1727, voy. p. 132 : *Eloge de Sainte-Aulaire.*

s'égayait même quelquefois aux dépens d'une petite société choisie que Mme la duchesse du Maine avait détachée de la foule, et qu'elle appelait sa petite cour.

Quoique notre académicien en fût le chef et, pour ainsi dire, le président, il se permettait de légères plaisanteries sur la continuité des adulations dont la petite cour enivrait la princesse, qui n'avait pas le courage de les repousser, et sur l'esprit que cette société cherchait toujours, mais que, cependant, elle trouvait. Aussi était-elle appelée les galères du bel esprit par ceux qui n'y étaient pas admis, et même par ses propres membres. M. de Sainte-Aulaire, dans un de ces moments de causticité, plus gaie que maligne, que les rameurs ses compagnons éprouvaient quelquefois de sa part, adressa à Mme de Lambert les vers suivants sur cette douce galère dont il était le patron :

Je suis las de l'esprit, il me met en courroux,
Il me renverse la cervelle :
Lambert, je vais chercher un asile chez vous,
Entre La Motte et Fontenelle.

La cour même de Sceaux applaudit à cette épigramme plaisante et de bon goût. Dans le fond, M. de Sainte-Aulaire, tout fêté qu'il était à Sceaux, préférait la douce liberté dont il avait joui chez Mme de Lambert. Il avait plus besoin de se laisser aller sans contrainte à sa disposition bonne ou mauvaise que de faire des frais importuns pour la satisfaction de sa vanité; chez son ancienne amie, il lui était permis d'être négligé quand il le voulait; chez sa bergère, il n'osait l'être; la conversation avait au suprême degré, chez Mme de Lambert, le vrai mérite qui lui est propre, celui de n'avoir ni ton ni caractère exclusif, et de flotter, pour ainsi dire, au hasard avec un désordre aimable; chez elle, on était sans inconvénient, gai ou triste, parleur ou taciturne, spirituel ou dispensé de l'être; à Sceaux, M. de Sainte-Aulaire se plaignait de ne pouvoir pas, disait-il, être bête quand il l'aurait trouvé plus commode; c'est ce qu'il répétait souvent aux gens de lettres qu'il avait connus dans l'une et l'autre société; ils partageaient d'autant plus sincèrement ses regrets sur celle de Mme de Lambert qu'ils les sentaient encore plus vivement que lui. Les sociétés de cette espèce, qu'une femme d'esprit et de bon goût anime et préside, sont devenues pour eux plus rares de jour en jour; et, depuis peu d'années encore, ils ont fait, en ce genre, des pertes irréparables quoiqu'ils aient peut-être plus besoin que jamais d'un pareil nœud qui les réunisse, qui les accoutume à se ménager par des égards mutuels et, s'ils le peuvent, à s'aimer, ce qui, par malheur, est le point le plus difficile[1].

[1] D'Alembert, *Eloges académiques*, V, 135.

A côté de l'aimable octogénaire qui portait si légèrement le poids des années, voici encore un autre survivant de la vieille cour : l'abbé de Choisy, mais un abbé de Choisy seconde manière, qui n'avait plus rien du scandaleux personnage qui avait tant fait parler de lui. Sincèrement revenu de ses étranges égarements, ayant fait un voyage, alors célèbre, en Extrême-Orient et aspiré à devenir missionnaire, Choisy était à cette heure, très grave, même un peu janséniste, il écrivait une *Histoire de France*, une *Histoire de l'Eglise*, traduisait les Psaumes et rédigeait des Mémoires fort sérieux. Resté aimable, grand causeur jusqu'à un âge fort avancé, Choisy pouvait donner la réplique au vieux Lassay, qui se consolait de ses perpétuelles disgrâces et de ses grandes prétentions manquées en étant un homme d'esprit, vivant dans toutes les sociétés, même dans la bonne.

Chaulieu, vieilli, mais toujours occupé à tourner des petits vers, venait aussi parfois chez la marquise, qu'il avait appris à connaître et à estimer lorsqu'il l'avait vue très jeune encore chez son beau-père Bachaumont, dont il était le disciple et l'imitateur. Mais en sa qualité d'habitué de la société du Temple, il ne se trouvait pas à l'aise au palais Lambertin et était obligé de se contraindre, de mettre ses grâces un peu hors de mode au ton de la compagnie, ce qui l'empêchait d'y briller. Le chevalier d'Aydie, neveu de M. de Sainte-Aulaire, avec sa figure mélancolique et son air de héros de roman, était là aussi : le mardi, qui se piquait de faire revivre les temps héroïques de la galanterie française, le goûtait fort. Bien différent est un autre habitué du mardi, Mairan, le mathématicien célèbre, l'émule de Fontenelle comme écrivain scientifique, et qui joignait à la bonne grâce et à l'art de dire simplement et clairement des choses abstraites ou compliquées, une grande science personnelle. Aimable et poli, d'une conversation séduisante, Mairan eut, comme Fontenelle, une situation à part dans tout le dix-huitième siècle et vécut aussi presque jusqu'à cent ans. En dehors des partis, ami de tous, Mairan débutait alors dans sa longue carrière de savant et d'homme du monde. Il était assidu chez Mme de Lambert et aux côtés de son maître Fontenelle, il représentait la science sérieuse et aussi l'esprit nouveau, qu'on ne nommait pas encore l'esprit philosophique dans ce salon où se rencontraient les débris de l'ancienne société et ceux qui allaient former la nouvelle.

Mongault, le précepteur du duc de Chartres, homme d'esprit, mais d'un esprit mordant, satirique et qui emportait la pièce, était là aussi les mardis, assis à l'écart, regardant du coin de l'œil tout le manège des beaux esprits dont il connaissait à fond toutes les

faiblesses. Ayant cru atteindre une haute fortune en entrant, comme on disait alors, dans la maison d'Orléans, et en étant à M. le duc de Chartres, Mongault n'avait pu se consoler de ne jouer que le rôle d'un homme d'esprit de second ordre, d'arriver à deux Académies, l'Académie française et l'Académie des inscriptions, et d'être admis dans la meilleure société. Dégoûté, ne croyant pas aux hommes, toujours malade, il était célèbre pour ses vapeurs et pour la réponse qu'il fit un jour à quelqu'un qui lui demandait en quoi consistait ce mal indéfinissable. « C'est, répondit vivement Mongault, une terrible maladie, elle fait voir les hommes comme ils sont. »

L'aimable abbé de Bragelonne, lui, n'était qu'un homme du monde accompli, et venait apporter aux mardis cette verve élégante de conversation qui s'évapore comme une fusée brillante et ne laisse rien après elle.

Lorsque Mme de Lambert commença à ouvrir sa maison et à tenir un salon, le propriétaire de l'hôtel de Nevers, Philippe Mancini, vivait encore. Les années n'avaient rien ôté à la verve originale du spirituel et bizarre neveu de Mazarin. Aussi fantasque, aussi remuant que dans sa jeunesse, le duc de Nevers faisait de courtes et rares apparitions chez sa voisine et animait les mardis par ses saillies, singulier mélange de finesse italienne et de gaieté française. Mais, trop ennemi de toute gêne, le duc ne restait guère dans un salon où régnait le ton de la bonne compagnie et s'enfuyait bien vite chez des sociétés plus libres.

L'élément féminin ne faisait pas défaut, mais était nécessairement plus restreint, car, pour être soit des mardis, soit des mercredis de la marquise de Lambert, il fallait braver le ridicule que, depuis Molière, on se plaisait à attacher aux femmes qui faisaient ouvertement profession d'aimer les lettres et le bel esprit. Risquer d'être appelées précieuses, c'est ce qu'on n'aimait pas plus alors qu'aujourd'hui. Cependant, à l'exemple de la maîtresse de la maison, qui, si elle craignait fort de voir ses écrits imprimés, ne se souciait en aucune façon des plaisanteries qu'on pouvait faire sur son salon, quelques belles dames avaient hardiment sauté le pas, et ne craignaient pas de donner la réplique aux habitués du mardi. C'était l'aimable comtesse de Sainte-Aulaire, qui, aux côtés de sa mère, discutait sur le mérite des femmes; plus tard, la jeune marquise de Beuvron, petite-fille de Mme de Lambert; la duchesse de Gontaut; la duchesse de Nevers, nièce de Mme de Montespan, qui avait tout l'esprit des Mortemart; Mme de Caylus, toujours aussi aimable que lorsqu'elle arrivait, à force de grâce et d'esprit, à désennuyer un moment le vieux roi, jolie sous les rides et gardant

jusqu'à la fin cette simplicité charmante, le naturel parfait dont le secret allait se perdant chaque jour davantage, c'était encore la présidente Dreuillet, qui, quoique de province et venue tard à Paris, avait su, grâce à son esprit et aussi à son audace, se faire ouvrir toutes les portes et se faire admettre dans toutes les sociétés; l'aimable M[lle] Delaunay, qui, présentée à la marquise par Valincourt, mercrediste décidé, tenait fort, cependant, à être des mardis, et servit d'intermédiaire, comme nous le verrons tout à l'heure, entre la duchesse du Maine et le palais Lambertin. C'était encore M[me] de Loc Maria, aux pieds de laquelle soupirait le marquis de Lambert qu'elle devait finir par épouser.

A côté des belles dames qui aimaient ou affectaient d'aimer l'esprit, il y avait les femmes de lettres, il y en avait déjà alors. Où auraient-elles été mieux à leur place que chez M[me] de Lambert, dans le salon où, comme le disait l'une d'elles,

Sous le nom de Lambert, Minerve tient sa cour?

On y voyait M[lle] Bernard, la petite-nièce de Corneille, qui y venait lire des vers fort agréablement tournés, et des tragédies cornéliennes très ennuyeuses, dans la composition desquelles son oncle Fontenelle passait pour être de moitié; M[me] de Fontaines, dont les romans, aujourd'hui si fort oubliés, avaient alors beaucoup de vogue et obtenaient les compliments, même de Voltaire; M[me] Vatry, M[lle] l'Héritier de Villandon, qui faisaient des vers, et d'autres encore, qui venaient protester avec la maîtresse du logis contre les arrêts de Molière et faire de l'esprit tout à leur aise.

Il faut ajouter à cette société si diverse qui vient d'être esquissée, cette allée et venue perpétuelle des gens du monde, qui aiment à fréquenter un salon bien achalandé par curiosité, par vanité ou par envie d'en médire, qu'il fallait déjà subir alors, quoique la société fût bien plus fermée qu'aujourd'hui, si l'on voulait avoir la réputation d'une bonne maison, ce à quoi, si nous en croyons Fontenelle, M[me] de Lambert tenait essentiellement, peut-être pour se faire pardonner son goût pour la littérature.

On causait beaucoup et de tout, à ces fameux mardis, des livres nouveaux comme des anecdotes de Versailles ou du Palais-Royal. Les tenants de la vieille cour, Noailles, Torcy, Saint-Simon, le vieux maréchal de Bezons, s'y rencontraient avec les courtisans du Régent, du duc de Bourbon ou de M. de Fréjus: c'étaient eux qui tenaient le haut du pavé, car les mœurs du jour, celles de la Régence, étaient toujours et à tout propos blâmées par la marquise, qui s'en déclarait ouvertement l'ennemie. M[me] de Lambert avouait

même que son salon avait surtout pour but, dans sa pensée, de réagir contre la terrible licence qui, contenue, mais seulement contenue, gronda sourdement pendant les dernières années de Louis XIV, et éclata avec tant de violence aussitôt après sa mort.

C'était, toujours d'après Fontenelle, une des seules maisons, à un petit nombre d'exceptions près, qui se fût préservée de la maladie épidémique du jeu, la seule où l'on se trouvât pour parler raisonnablement les uns les autres, et même avec esprit, suivant l'occasion, ajoute malicieusement le spirituel vieillard. On ne jouait donc pas au palais Lambertin; mais si l'on ne s'y ruinait pas au jeu, on s'y ruinait en frais de conversation et en bel esprit, quoi qu'en dise Fontenelle, et la préciosité, je n'ose pas dire le marivaudage, car Marivaux commença seulement à poindre pendant la dernière période du salon, y était fort en honneur, et les vers, même les petits vers galants, y tenaient lieu de tables de brelan ou de biribi.

Ce fut surtout lorsque la petite cour de Sceaux, ayant à sa tête la fantasque duchesse du Maine, eut fait irruption dans le mardi, qu'il devint l'asile des Grâces, pour parler comme un des habitués du lieu.

Mais, avant de montrer le changement qu'apporta à la société de Mme de Lambert la brusque invasion du tourbillon littéraire de la duchesse du Maine, il est temps de passer aux mercredis de la marquise, où l'on causait plus sérieusement, où même, comme le disait le président Hénault, on aimait fort à dogmatiser.

Emmanuel DE BROGLIE.

La suite prochainement.

LES ANGLAIS DANS LA MÉDITERRANÉE

CHYPRE OU LA CRÈTE?

Une nouvelle étrange nous est arrivée de Londres : l'Angleterre veut évacuer l'île de Chypre.

Cette nouvelle n'est pas du domaine des bruits à sensation lancés de temps à autre comme des ballons d'essai dans un but politique ou purement spéculatif. Elle est le résultat d'un grave débat qui a eu lieu au Parlement anglais. A la suite d'une demande de crédits de 29 000 livres sterling, nécessitée par les dépenses de l'occupation de Chypre, sir Charles Dilke a pris la parole pour conseiller l'évacuation de l'île. Il a développé longuement les raisons qui, d'après lui, militent en faveur de la prise en considération de sa proposition. « En dépit des réductions qui ont été consenties, a dit l'honorable député, les frais de l'administration anglaise de Chypre sont bien plus considérables que n'étaient ceux de l'administration ottomane. Le crédit demandé a pour but de combler le déficit de l'année dernière; mais le déficit prévu pour l'année prochaine est plus considérable encore (34 000 liv. st.). On entre donc dans l'ère des grandes dépenses pour Chypre; or, à quoi sert Chypre, inutile au point de vue militaire ? »

Ces paroles sont bien naturelles dans la bouche de sir Charles Dilke, qui a eu le courage, il y a quelque temps, de conseiller l'évacuation de l'Egypte elle-même. Mais l'importance du débat réside dans la réponse donnée par sir William Harcourt, chancelier de l'Echiquier et leader du parti libéral à la Chambre des communes. « Il est certain, a dit le ministre anglais, qu'au moment de

la convention en vertu de laquelle l'Angleterre a occupé Chypre en juillet 1878, les hommes d'Etat responsables de cet acte représentèrent l'île comme un des plus brillants joyaux de la couronne britannique. Il a fallu rabattre de ces exagérations; la fantasmagorie orientale s'est dissipée. » Sir William Harcourt ajoute que, « personnellement, il a toujours tenu pour impolitiques la convention anglo-turque et l'acquisition de Chypre. Elle a déjà coûté plus de 500 000 livres sterling; or elle n'est utile ni comme station de charbon ni comme position stratégique; les tentatives pour développer l'industrie ou l'agriculture ont échoué; il est vrai aussi que le déficit va croissant. Mais une fois des responsabilités acceptées, il faut y faire face : de là, nécessité de voter, cette fois encore, les crédits sollicités ».

Répondant ensuite à M. James Lowther, député conservateur, qui sommait le chancelier de l'Echiquier de formuler une conclusion conforme à ses prémisses en déposant une proposition bien nette d'évacuer Chypre le plus tôt possible, sir William Harcourt a dit qu'il était plus facile d'entrer dans un pays que d'en sortir.

En d'autres termes, ces déclarations du ministre anglais peuvent se résumer ainsi : Nous serions bien aises de nous débarrasser de Chypre, qui est pour l'Angleterre une acquisition inutile; mais, comme nous avons occupé cette île en vertu d'une convention spéciale, nous ne pouvons pas nous en aller avant de procéder à certaines formalités dans le but de résilier ce contrat, si onéreux pour nous. En attendant, nous vous prions de voter, cette fois encore, les crédits demandés, et nous verrons ce qu'il y aurait à faire après.

Les journaux anglais, commentant ce débat sur Chypre, semblent prévoir que l'occupation de l'île ne tardera pas à prendre fin. Je retiens le passage suivant d'un article publié par le *Daily News*, organe ministériel : « L'acquisition de Chypre, dit-il, est la plus folle de toutes les folles aventures de Beaconsfield. Elle ne nous sert à rien, et *nous ne sommes d'aucune utilité pour les Chypriotes.* »

Je souligne à dessein ces derniers mots. J'aurai à les expliquer tout à l'heure.

Quelques jours après, la question de Chypre a été portée à la Chambre des lords. Lord Ripon, ministre des colonies, répondant au marquis de Salisbury, a renouvelé les déclarations de sir William Harcourt.

Voilà donc qui est net et clair. Cependant, certains organes de la presse continentale ne paraissent pas prendre au sérieux les déclarations des ministres anglais en ce qui concerne l'évacuation

éventuelle de l'île de Chypre, et vont même jusqu'à prononcer le mot « plaisanterie », en parlant de cette évacuation.

Pour apprécier à leur juste valeur les déclarations de sir William Harcourt et pouvoir exprimer une opinion ne s'écartant pas trop de la vérité, il faut examiner le fond de la question et ne pas juger sur les apparences seules. Pour le faire, il est de toute nécessité de voir d'abord ce qui se passe à Chypre même ; puis de suivre attentivement la politique de l'Angleterre dans certains détails de cette interminable et insoluble question d'Orient.

Un dilemme se pose ici : ou l'île de Chypre est un point stratégique important, ou elle ne l'est pas. Dans le premier cas, son occupation coûterait deux ou trois fois plus qu'elle ne coûte actuellement, que l'Angleterre ne l'abandonnerait jamais. Ce n'est pas pour en tirer un profit matériel direct que l'Angleterre met chaque fois la main sur diverses stations navales dans tous les coins du monde. Gibraltar, Malte, Aden, ne rapportent rien par eux-mêmes. Au contraire, leur occupation coûte assez cher.

Dans le second cas, l'occupation de Chypre serait absolument inutile. Elle constituerait même un *crime* sans aucun profit moral ou matériel pour ceux qui l'ont perpétré. Je m'explique :

Depuis que les Anglais ont mis les pieds sur le sol de Chypre, cette malheureuse île se consume et dépérit à vue d'œil. On dirait que les Anglais, aussitôt débarqués, ont eu pour premier soin de semer les germes de la désolation et de la misère qui pèsent si lourdement aujourd'hui sur les habitants. Jamais peuple ne fut plus désillusionné en changeant de maîtres que le peuple chypriote. Les Chypriotes n'aimaient certainement pas les Turcs. Ils les subissaient, espérant toujours qu'un moment viendrait où Chypre serait réunie à la mère patrie, la Grèce. Lorsque la convention de 1878 fut connue, les Chypriotes l'accueillirent avec joie. Ils crurent qu'avec les Anglais l'âge d'or allait naître pour eux, et ils les reçurent comme des libérateurs. Ils se disaient que les Anglais, peuple chrétien, civilisé, riche, après avoir délivré Chypre du joug des Turcs, travailleraient à assurer la prospérité de l'île; qu'ils feraient valoir les richesses du sol, qu'ils protégeraient l'agriculture, l'industrie, le commerce; qu'ils construiraient des ports, des routes, des chemins de fer, et organiseraient d'autres travaux publics qui y manquaient complètement. Ils nourrissaient un autre espoir encore, espoir secret : ils comptaient sur le retour de M. Gladstone aux affaires. D'après leur rêve, le grand philanthrope trouverait bien une combinaison pour renouveler, en faveur de Chypre, l'exemple donné par l'Angleterre, en 1863, par la cession des îles Ioniennes à la Grèce.

Pauvres Chypriotes! toutes leurs espérances, toutes leurs illusions s'évanouissaient l'une après l'autre!

Sous la domination turque, le gouvernement se montrait certainement indolent pour tout ce qui se rapportait à l'amélioration de l'administration de l'île, mais, en revanche, les Chypriotes payaient moins d'impôts et, en cas de mauvaises récoltes ou d'une grande calamité publique, le sultan se montrait souvent généreux en n'insistant pas trop sur la perception immédiate des taxes. A l'arrivée des Anglais, la situation des Chypriotes s'empira tout d'un coup. Le petit employé turc qui, aux appointements de 300 ou 400 piastres (60-80 francs) par mois, remplissait tant bien que mal ses devoirs, le fonctionnaire plus élevé qui se contentait de 1000 piastres par mois, furent remplacés par des fonctionnaires anglais aux appointements de 25-30-40 livres sterling par mois et qui, traitant les Chypriotes comme un peuple conquis, se montrèrent durs, hautains, égoïstes, inhumains même, sans parler des fonctionnaires supérieurs qui ont des appointements fabuleux pour les maigres ressources d'un pays comme Chypre. Pour équilibrer le budget de l'île, le gouvernement anglais se vit forcé d'imposer de nouvelles taxes ou d'augmenter dans des proportions inconcevables celles qui existaient déjà sous les Turcs. On a vu cependant plus haut que, malgré cela, le budget de l'île présente tous les ans un déficit considérable.

Ce n'est pas tout. Les Anglais se montrèrent, dans la perception des impôts, plus inhumains et plus tyranniques que n'importe quel monarque ou roitelet asiatique on africain, barbare ou demi-civilisé. Cette manière des Anglais de gouverner Chypre a complètement désillusionné les Chypriotes. C'est en vain que leurs journaux se remplissaient tous les jours de descriptions navrantes sur la situation des malheureux habitants; c'est en vain que les évêques grecs se présentaient au gouverneur pour lui exposer de vive voix les doléances de la population; c'est en vain que des pétitions furent adressées au gouvernement anglais, aux grands journaux de Londres, à M. Gladstone personnellement, à la reine elle-même. Rien n'y fit, et les impôts devenaient de jour en jour plus lourds.

Voici, du reste, deux correspondances de Chypre qui dépeignent assez éloquemment la situation des pauvres Chypriotes; elles sont datées, l'une de quelques semaines, l'autre de quelques jours seulement. Elles m'éviteront le reproche que les journaux conservateurs de Londres pourraient m'adresser d'exagérer les faits.

« Ceux qui s'imaginent en Europe que l'île de Chypre, en passant de la domination turque à la domination anglaise, est devenue un paradis terrestre n'ont qu'à lire les journaux chypriotes,

ils y verront des plaintes multiples, formulées tous les jours par les habitants contre l'administration anglaise qui ne fait rien pour venir en aide au pays, qui laisse les usuriers pressurer les pauvres paysans et vendre à vil prix leurs propriétés, leurs champs, leurs maisonnettes, pour se faire rembourser l'argent qu'ils leur ont prêté à un taux d'intérêt de 200, de 300, de 500 pour 100; ils y verront que le gouvernement britannique ne fait que percevoir les impôts et les taxes qui ont doublé et triplé depuis le jour où les Anglais ont pris possession de Chypre; que la sécurité publique laisse beaucoup à désirer dans tous les districts de l'île; ils y verront encore que, malgré les terribles inondations qui ont dévasté plusieurs villes et villages, il y a quelques semaines, les autorités locales n'ont pris aucune mesure pour régulariser les cours d'eau, cause de ces désastres, qu'elles n'ont pas pris en considération les pétitions des habitants qui, craignant de nouvelles inondations en cas de nouvelles pluies, se sont offerts spontanément de travailler gratis pour l'endiguement de ces cours d'eau. »

La seconde correspondance est plus caractéristique encore :

« Ceux qui prônent les bienfaits de l'administration anglaise en Egypte n'ont qu'à jeter un coup d'œil sur ce qui se passe à Chypre; si les Egyptiens sont condamnés à avoir le même sort que ces pauvres Chypriotes, nous les plaignons du fond de notre cœur. Elle est navrante vraiment la situation des habitants de Chypre, elle est tout à fait désespérante. Après avoir été pendant dix-sept ans pressurés d'une manière inhumaine, pour payer les frais énormes de l'administration anglaise, après avoir été soumis à toutes sortes de vexations et de mauvais traitements de la part des autorités anglaises, dont le seul et unique but paraît être l'équilibre du budget de l'île, budget qui monte tous les ans dans des proportions effrayantes, ils se trouvent, à l'heure qu'il est, réduits à la misère la plus noire, aux privations les plus dures. La population n'a plus de quoi se nourrir; d'après l'expression si triste et si touchante d'un journal chypriote, elle n'a plus de quoi se vêtir, et malgré cela, elle se voit entourée de percepteurs d'impôts, de créanciers sinistres, d'usuriers et de commissaires-priseurs. A la vue de cette bande de vampires, prêts à sucer le sang des habitants, les femmes et les enfants fuient épouvantés et se cachent; les hommes dévorent en silence les larmes amères qui roulent lentement sur leurs joues, car ils ne peuvent rien; tout ce qu'ils possédaient a été vendu aux enchères, par ministère de fonctionnaire public. Le peu qui a échappé aux ventes précédentes sera vendu bientôt; et c'est pour cette besogne barbare que se sont abattus sur les villages, comme des oiseaux de proie, ces nuées de fonc-

tionnaires publics, de créanciers, d'usuriers. On a vendu et l'on continue de vendre le champ du pauvre paysan qui n'avait que ce petit lot de terrain pour nourrir sa famille, ses enfants; on a vendu et l'on continue de vendre sa maisonnette, sa chaumière, ses instruments aratoires, ses misérables meubles, jusqu'à son lit et la dernière couverture qui lui reste. La population pleure, prie, sanglote. Elle supplie de suspendre la vente; elle meurt déjà de faim, que deviendra-t-elle quand on la dépouillera de tout ce qu'elle possède? Ses pleurs et ses prières se perdent dans l'écho des montagnes et des vallées. Et sait-on à quel prix on vend les biens des pauvres? Au dixième de leur valeur!

« Cependant, tant de cruautés de la part d'un gouvernement qui se dit chrétien et humanitaire a fini par exaspérer le peuple chypriote. C'est ainsi qu'on parle de meetings monstres à organiser, de désordres probables, de résistance même aux autorités anglaises. Les Chypriotes espèrent que c'est par ce moyen seulement qu'ils parviendront à attirer sur leur situation lamentable l'attention du gouvernement central de Londres, l'attention de l'Europe entière. »

On voit que le *Daily News* a raison de dire que « les Anglais ne sont d'aucune utilité pour les Chypriotes ».

Après cela, on a le droit de s'étonner un peu de l'optimisme de M. Balfour, le leader du parti tory à la Chambre des communes, qui, dans un second débat sur la question de Chypre, a cru devoir se faire l'avocat de la politique de lord Beaconsfield et représenter la possession de cette île comme un grand bienfait pour les Chypriotes d'abord, pour les populations de l'Asie Mineure ensuite, et pour les contribuables anglais en troisième lieu. « Le gouvernement conservateur, a dit M. Balfour, en prenant à bail l'île de Chypre, a fait plus que tous les autres gouvernements pour améliorer l'administration de l'Asie Mineure. L'occupation de l'île de Chypre a été un avantage à la fois pour la population chypriote et pour les contribuables anglais. » Les populations de l'Asie Mineure s'étonneront les premières des paroles prononcées à leur adresse par M. Balfour et se demanderont en quoi l'occupation de Chypre, par l'Angleterre a amélioré leur sort.

Sir William Harcourt, répondant à M. Balfour, a insisté une fois encore sur cette iniquité flagrante commise au détriment des Chypriotes, par suite de la combinaison qui oblige l'Angleterre à déduire chaque année 90 000 livres sterling des recettes de Chypre pour les remettre à la Turquie. « Cette combinaison, a ajouté le chancelier de l'Echiquier, est, dans une large mesure, la cause de la situation peu satisfaisante où se trouve placée l'île aujourd'hui. »

Justement, c'est ce tribut de 90 000 livres sterling que les Chypriotes ne peuvent plus supporter. Ils l'appellent « le tribut du sang », « le monstre qui ronge les chairs et suce le sang du peuple ».

Ainsi, d'après l'aveu même du gouvernement anglais, l'occupation de Chypre est un fardeau qui pèse lourdement sur l'Angleterre; c'est « la plus folle de toutes les folles aventures de Beaconsfield », comme dit le *Daily News*. Si donc Chypre n'a réellement aucune importance militaire, les Anglais, gens pratiques avant tout, ne demanderaient pas mieux que de s'en débarrasser pour se dégager en même temps des obligations que la convention du 4 juin 1878 impose à l'Angleterre. Mais les Anglais ne font rien sans bien calculer les conséquences de leurs actes. Aussi, l'évacuation de Chypre, si elle venait à se produire, pourrait réserver une nouvelle surprise à l'Europe. Les troupes anglaises, en quittant Chypre, pourraient bien ne pas retourner en Angleterre, mais passer d'un territoire du sultan à un autre.

Ce n'est mystère pour personne que l'Angleterre cherche depuis longtemps une autre station navale plus rapprochée des Dardanelles. On se rappelle l'incident de Mételin, il y a trois ou quatre ans. On n'a pas oublié non plus les bruits qui ont couru depuis par rapport aux visées de l'Angleterre sur une des trois îles situées à quelques lieues des détroits, c'est-à-dire Ténédos, Imbros, Lemnos.

Mais il ne s'agit pas de l'une des petites îles de la mer Egée dans le cas qui nous occupe. Il s'agit bien de la grande île de Crète. Si Chypre a été un *disappointment* pour les Anglais, la Crète les dédommagerait bien de leurs « déboires chypriotes ». C'est à tort qu'on a appelé Chypre la perle de l'archipel gréco-turc. La vraie perle, la perle précieuse à tous les points de vue, au point de vue de la situation géographique, du climat, des richesses naturelles du sol, surtout au point de vue militaire, c'est la Crète. Cette île, devenue possession britannique, se transformerait en une station navale de premier ordre. Par sa situation géographique elle domine la mer Egée, la mer Ionienne, les parages de l'Egypte et de la Syrie. L'Angleterre installée en Crète jouerait un rôle prépondérant dans cet immense triangle dont la base est formée par une ligne qui, touchant les côtes occidentales de la Grèce, d'un côté, aboutit sur le littoral syro-égyptien de l'autre, et dont le sommet s'étend des détroits des Dardanelles jusqu'au golfe de Salonique. Le port magnifique de la Soude, si fréquemment visité par les escadres anglaises de la Méditerranée, vaut à lui seul un trésor, tandis que Chypre ne possède pas le moindre port digne de ce nom.

La possession de l'île de Crète a été, depuis vingt ou trente ans,

le rêve de l'Angleterre. Pour la réalisation de ce rêve, les Anglais travaillent lentement, sans bruit, sans tapage. Leurs projets à ce sujet ne sont ignorés de personne là-bas. Allez à Athènes, à Constantinople, en Crète, et informez-vous auprès des personnes qui s'occupent un peu de politique. Demandez surtout aux Crétois, même à ceux qui ne lisent jamais les journaux, même aux simples paysans. Tout le monde vous dira que l'Angleterre a des visées sur la Crète. Au commencement, c'était une idée vague, une hypothèse à laquelle beaucoup de Grecs, de Turcs et de Crétois refusaient de croire. Le congrès de Berlin leur a fourni l'occasion de voir plus clair dans cette affaire et, depuis, cette hypothèse s'est changée en une ferme conviction. Les lecteurs me permettront de faire un pas en arrière et de mentionner deux détails tout à fait inédits se rapportant au congrès de Berlin et dont je garantis absolument l'authenticité.

Lors de la réunion du congrès, les Grecs de Turquie envoyèrent à la capitale prussienne une députation composée de trois membres pour exposer devant l'aéropage européen leurs doléances et leurs vœux. Les membres du comité allaient et venaient dans Berlin, sollicitant des audiences. Les plénipotentiaires de toutes les puissances les reçurent, excepté ceux de l'Angleterre. Le comte Corti, premier plénipotentiaire de l'Italie, était connu des membres du comité pour ses sentiments philelléniques; de plus, il était l'ami personnel de l'un de ces trois Grecs. Il devint donc, en quelque sorte, le protecteur et le conseiller du comité hellénique et travailla sincèrement à lui faciliter sa tâche, qui était, on le comprend, hérissée de difficultés de toutes sortes. Le premier conseil qu'il lui donna fut celui-ci : « Surtout, pas un mot de Candie! » Et comme les membres de la députation exprimaient leur étonnement de cette défense, le comte Corti leur expliqua que l'Angleterre ne voulait pas entendre parler de la question crétoise; que, s'ils soulevaient cette question, les plénipotentiaires anglais se montreraient mal disposés contre les autres demandes de la Grèce, et qu'ainsi la cause de la Thessalie et de l'Epire risquait d'être complètement abandonnée.

Le second détail est plus significatif et concerne plus directement la France.

Lorsque, à la clôture des travaux du congrès, M. Waddington fut de retour à Paris, la colonie hellénique envoya une députation pour le remercier d'avoir défendu les intérêts de la Grèce. On sait, en effet, que, sans l'insistance des plénipotentiaires français, la Grèce n'aurait rien obtenu au congrès. Naturellement, la conversation roula sur la Crète aussi. M. Waddington prononça alors les

paroles suivantes : « Nous avons rencontré au sein du congrès une volonté de fer qui nous a empêchés de nous occuper de la Crète, et cette volonté était celle de lord Beaconsfield. »

Pourquoi donc l'Angleterre n'a-t-elle pas voulu qu'on s'occupât sérieusement de l'île de Crète au congrès de Berlin? Pourquoi?... Les événements dont la Crète a été le théâtre dans ces dernières années répondent à la question. Car il ne faut pas se faire illusion là-dessus : il a été suffisamment prouvé que, dans les événements qui, à plusieurs reprises, depuis la fin de la grande insurrection de 1866-1869, ont troublé la tranquillité de l'île, la Grèce n'était pour rien. Cela est tellement vrai, que, lors des derniers troubles, il y a six ans, la Grèce a beaucoup contribué, par les conseils qu'elle a donnés aux Crétois et par l'action du consul grec à la Canée, au rétablissement de l'ordre. La Porte, non seulement a reconnu ce fait, mais elle a encore tenu à en remercier officiellement le gouvernement d'Athènes. Il est aussi prouvé, d'autre part, que les consuls et vice-consuls d'Angleterre ont joué, en cette circonstance, un rôle qui prêtait fort à la critique. Faut-il maintenant en conclure que les troubles passagers, qui éclatent périodiquement en Crète, sont toujours l'œuvre des intrigues des agents anglais? Je n'ose pas l'affirmer, d'autant plus que les Crétois, qui, d'ailleurs, ne sont pas des gens faciles à gouverner, ne seront contents que le jour où la Crète sera annexée à la Grèce. Je pourrais, cependant, citer un petit fait assez caractéristique en l'espèce. Il y a quelques mois, les consuls de toutes les puissances se sont mis d'accord pour recommander aux Crétois une mesure dont l'acceptation contribuerait à l'apaisement des esprits. Seul le consul d'Angleterre refusa de s'associer à ses collègues dans cette démarche de conciliation et de concorde. Des faits de cette nature se passent de commentaires.

Mais, si toutes ces preuves n'étaient pas jugées suffisantes pour démasquer l'action de l'Angleterre dans les affaires de Crète, j'invoquerais le témoignage autorisé d'un homme qui a joué un rôle considérable dans ces affaires, et qui connaît la Crète et les Crétois mieux que personne. J'ai nommé S. Exc. Sawas-pacha, ancien ministre des affaires étrangères de Turquie et, en dernier lieu, gouverneur général de la Crète. Sawas-pacha, qui vit actuellement retiré à Paris, avait occupé, avant de devenir ministre, divers postes de confiance en Crète et était au courant des moindres détails de la question crétoise et des intrigues de l'Angleterre. Arrivé à la Canée comme gouverneur général de l'île, il ne tarda pas à s'apercevoir que ces intrigues continuaient avec plus d'activité que par le passé et rendaient extrêmement difficile la mission

dont le sultan l'avait chargé, et qui consistait à rétablir l'ordre moyennant certaines concessions à accorder aux Crétois. C'est alors qu'il prononça cette phrase fameuse : « Je donnerai la dernière goutte de mon sang pour que la Crète reste en la possession du sultan. Mais, si elle est destinée à changer de maître, je donnerai la dernière goutte de mon sang pour qu'elle passe à la Grèce et non à l'Angleterre. »

Sawas-pacha est Grec, originaire de Janina. Son devoir, comme haut fonctionnaire de l'empire ottoman, lui imposait de faire tout son possible pour maintenir à la Turquie la possession de la Crète. Mais si, par une nécessité inéluctable, elle devait cesser de faire partie de l'empire, Sawas-pacha désirerait certainement que cette île héroïque, dont les habitants ont mille et une fois, depuis la conquête turque, pris les armes contre la Porte, fût annexée à la Grèce.

Ces paroles du gouverneur général furent portées à la connaissance du consul anglais, et, depuis ce jour, les rapports entre le conak et le consulat d'Angleterre devinrent difficiles.

Mais, objectera-t-on, comment l'Angleterre s'y prendrait-elle pour persuader au sultan de lui céder la Crète? Voici, à peu près, en quels termes parlera l'Angleterre, par la bouche de son ambassadeur à Constantinople. Elle dira au sultan : « La Crète est un lourd fardeau pour vous; non seulement elle ne vous rapporte rien, mais elle vous coûte des sommes considérables tous les ans. Avez-vous jamais fait le compte de ce que cette possession inutile a coûté au trésor turc depuis trente ans? Des centaines de millions! De plus, elle constitue pour vous un embarras continuel et menace tous les jours la paix de l'Orient, à laquelle vous tenez tant. Si vous vous avisez de faire des concessions aux chrétiens, qui forment les cinq sixièmes de la population de l'île, ce sont les musulmans qui ne sont pas contents et qui se récrient et vous accablent de pétitions et de dépêches, dans lesquelles ils protestent contre ces concessions. Si, pour faire plaisir aux musulmans, vous abolissez les privilèges des chrétiens, privilèges octroyés par des actes solennels et garantis par les puissances européennes, ces chrétiens prennent les armes et vous obligent à envoyer des troupes pour étouffer l'insurrection et à dépenser ainsi beaucoup d'argent. En somme, la Crète est un trouble-fête continuel de votre empire. Voyons, tâchons de trouver un moyen qui, tout en vous débarrassant de cette île maudite, conserverait intacte votre dignité morale et sauvegarderait, en même temps, vos intérêts matériels. Troquons. L'étendue de Chypre est à peu près la même que celle de la Crète. Sa population est inférieure, il est vrai, mais, en revanche,

elle est tranquille et vous pouvez être sûr qu'elle ne se soulèvera jamais. En dehors de ces considérations, Chypre est, au point de vue militaire, beaucoup plus avantageuse pour vous que la Crète. Elle est située tout près de vos provinces asiatiques et vous sera plus utile que ne l'est actuellement la Crète. Pour ce qui est de la partie financière de l'affaire, nous nous arrangerons. Je continuerai à fournir annuellement les 90 000 livres sterling qui constituent le tribut de Chypre et qui servent pour le payement de vos créanciers; j'y ajouterai quelque chose qui reviendra ainsi directement au trésor ottoman. Et puis... écoutez encore ceci : je mets à votre disposition ma flotte, pour vous défendre, en cas de besoin, contre un coup de main éventuel et non improbable d'une flotte ennemie. Songez que la Russie possède déjà une flotte formidable dans la mer Noire et qu'elle continue à construire des cuirassés, des croiseurs, des torpilleurs. Enfin, vous êtes trop intelligent pour ne pas comprendre que, tôt ou tard, la Crète passera à la Grèce. C'est fatal. Mieux donc vaut pour vous qu'elle devienne une possession anglaise, plutôt que d'aller renforcer la Grèce, que vous considérez toujours comme l'ennemie héréditaire de la Turquie. »

Ainsi parlerait l'Angleterre, et le sultan pourrait être amené à se dire : « Bah! après tout, si je dois perdre la Crète un jour ou l'autre, il vaut mieux que je la cède tout de suite à l'Angleterre pour améliorer un peu l'état de mes finances. »

D'ailleurs, une rétrocession de Chypre à la Turquie ne paraît pas improbable d'après l'opinion qui prévaut dans les milieux politiques turcs. Voici, à ce sujet, une dépêche de Constantinople qui ne manque pas d'un certain intérêt :

« Le débat soulevé au Parlement anglais, à la suite d'une demande de nouveaux crédits pour les frais de l'occupation de l'île de Chypre, a produit ici une grande impression. Il paraît que les rapports adressés à la Porte par l'ambassade ottomane de Londres indiquaient depuis longtemps un mouvement de l'opinion publique en Angleterre contre l'occupation d'une île qui ne rapporte rien à la métropole et qui est une charge pour les contribuables anglais. Mais personne ne s'attendait à voir les ministres anglais proclamer publiquement que Chypre ne vaut rien, ni comme station militaire, ni comme possession commerciale ou maritime, ni même comme un simple dépôt de charbon.

« Dans nos cercles politiques et diplomatiques, on interprète les déclarations de sir William Harcourt comme un avertissement donné d'avance à l'Europe d'une action future du gouvernement anglais, action dont le but serait de chercher une combinaison qui, tout en débarrassant l'Angleterre de l'occupation de Chypre, assu-

rerait cependant le payement des 90 000 livres sterling par an, montant du tribut dit « tribut de Chypre » et dont le payement est garanti par l'Angleterre.

« Pour ce qui est de la rétrocession de Chypre à la Turquie, la Porte, voyant que la convention de 1878 n'a été d'aucune utilité pour elle, reprendrait volontiers Chypre.

« Cette rétrocession augmenterait à un grand degré le prestige de la Turquie aux yeux des populations chrétiennes de l'empire et flatterait beaucoup l'amour-propre des Turcs. »

Tout cela est fort bien, dira-t-on encore, mais comment concilier ces projets de l'Angleterre avec la déclaration si nette et si précise de sir William Harcourt, qui, répondant à M. Balfour, disait, l'autre jour, à la Chambre des communes, que « rétrocéder des populations quelconques au gouvernement turc est une chose regrettable ». Oh! le cas prête à la plus raffinée des casuistiques. Le ministre anglais répondra demain : « Nous n'avons enfreint ni l'esprit ni la lettre de notre déclaration. Nous avons rétrocédé à la Turquie une population qui ne monte même pas à 200 000 âmes, et, en échange, nous avons délivré de la domination turque une population de 300 000 âmes environ. Le marché est donc à l'avantage des populations chrétiennes de l'empire ottoman. » Et puis, est-on bien sûr que le ministère libéral s'éternisera au pouvoir? Demain, les conservateurs peuvent revenir aux affaires. Et les conservateurs, — tout le monde le sait, — ne sont pas retenus par de pareils scrupules. Rétrocéder des populations quelconques au sultan ou à l'empereur de Chine, peu leur importe, pourvu que l'Angleterre y trouve son compte.

Et l'Europe?... L'Europe se contentera d'une protestation platonique, et ce sera tout. Est-ce que l'Europe ne proteste pas, depuis treize ans, contre l'occupation de l'Égypte?

C. Chryssaphidès.

LE GÉNÉRAL BONAPARTE

EN BELGIQUE

Au moment où Napoléon et le premier Empire donnent lieu à tant de publications intéressantes, un de nos collaborateurs, M. de Lanzac de Laborie, s'apprête à faire paraître un ouvrage plein de renseignements curieux et de nouveautés attachantes sur *la Domination française en Belgique.*

Un des épisodes les plus piquants de ces deux volumes est la tournée d'apparat que le Premier consul, accompagné de la future impératrice Joséphine, entreprit en Belgique pendant l'été de 1803. On y verra que « déjà Napoléon perçait sous Bonaparte », et avec quelle mise en scène le prétendant, — car c'en était bien un, — préparait sa transformation prochaine.

I

Plusieurs motifs concoururent à décider Napoléon à entreprendre un voyage officiel en Belgique dans l'été de 1803. Le chef d'Etat désirait donner un témoignage de sympathie à ces populations nouvellement françaises, et juger par lui-même des progrès de leur annexion morale. L'homme de guerre voulait reconnaître la frontière la plus exposée aux attaques de l'Angleterre. Le prétendant enfin (car le Premier consul méritait alors ce nom) cherchait à s'essayer au rôle de prince et à ressusciter l'étiquette monarchique loin des regards frondeurs des Parisiens, loin même des Français de l'intérieur, dont un grand nombre étaient encore imbus des passions de la Révolution. Le culte des Belges pour la tradition, leur antipathie persistante contre la Convention et le

Directoire, leur gratitude envers l'auteur du Concordat, lui étaient autant de garants du succès de l'expérience.

Dans la préparation des détails, il s'attacha à ces divers ordres d'idées avec la souplesse d'application qui apparaît comme une des plus prodigieuses qualités de son génie. A côté des mémoires militaires, les notes des ministres et des hauts fonctionnaires s'amoncelèrent dans son cabinet, donnant sur le personnel civil et ecclésiastique, sur les grands propriétaires ou industriels, des renseignements nominatifs et précis. La même préoccupation, dès l'automne de 1802, lui faisait prescrire au ministre des finances de ne pas laisser démolir le château de Laeken par la bande noire, et de l'acheter plutôt pour le Domaine. Elle le poussait à s'entourer d'une véritable cour, à donner rendez-vous à Bruxelles au troisième consul Lebrun, à y faire convoquer par Talleyrand le cardinal Caprara en termes poliment impératifs. Elle lui inspirait une détermination plus significative encore et plus en contradiction avec la forme républicaine du gouvernement; Mme Bonaparte (personne ne disait plus « la citoyenne ») fut du voyage, escortée d'une partie de ses « dames pour accompagner ». Celles-ci reçurent de la part du Premier consul une somme importante pour faire face à leurs frais de représentation [1]. Bonaparte marquait par là le caractère officiel de leur présence, et sa volonté que Joséphine tînt état de souveraine.

Le cortège, parti à la fin de juin, traversa d'abord la Picardie, l'Artois et la Flandre française, où l'enthousiasme fut général. Puis, pendant que Mme Bonaparte se rendait directement à Gand, le Premier consul fit une tournée d'inspection le long des côtes, par Ostende, Flessingue, Cadzand et Walcheren. Son impression sur la population fut bonne, autant du moins qu'en témoignent ses lettres à Cambacérès et aux ministres, avec qui il n'avait pas d'intérêt à dissimuler. Il se plaît à se proclamer « content, assez content » de l'esprit des habitants; il trouve même, ce qui est beaucoup d'optimisme, « qu'ils font de grands pas pour se franciser ».

A Gand, Bonaparte fut également satisfait des fêtes que lui offrit le commerce et des illuminations ordonnées par la municipalité. Mais si l'affluence était considérable, si la partie officielle du programme ne laissait rien à désirer, l'attitude de la foule demeurait réservée : on la sentait en proie à un reste de méfiance. Napoléon savait l'empire du sentiment religieux sur les Belges; il résolut de gagner par là leurs sympathies, en jouant une des comédies aux-

[1] Mme de Rémusat eut 30 000 francs. (*Mémoires*, t. I, p. 234.)

quelles son caractère ne répugnait pas. Le dimanche venu, non seulement, comme il l'écrivait à Cambacérès, il alla « en grande pompe entendre la messe à la cathédrale de Gand », mais il y prodigua les marques de la plus vive dévotion. La naïveté des Flamands n'y tint pas : ravis et édifiés de voir tant de piété chez un si grand homme, ils le couvrirent d'acclamations.

Dès lors, le voyage fut un triomphe. Les Anversois accueillirent avec transport celui qui promettait de rendre la vie à leur cité, et Bonaparte de son côté fut « fort content du peuple d'Anvers ».

Bruxelles, en voyant dans ses murs deux consuls, plusieurs ministres, le légat, une vraie cour, se crut redevenue un semblant de capitale : la mise en scène du dimanche et les démonstrations de piété recommencèrent à Sainte-Gudule. Napoléon fut si satisfait de son séjour à Bruxelles, qu'il le prolongea de quelques jours au delà des limites du programme primitif. La fâcheuse impression que lui causa le bal de la municipalité, dégénéré en cohue par suite du défaut de mesures d'ordre, fut effacée par la fête du commerce, dont l'ordonnance fut parfaite. Il se serait peut-être attardé encore, si cette année-là les chaleurs de la canicule n'avaient pas été particulièrement accablantes, et ne lui avaient fait désirer de trouver à Saint-Cloud un peu de fraîcheur et de repos. Il revint par Maestricht, Liège et Namur : dans la seconde de ces villes surtout, il se déclara « extrêmement content de l'esprit des habitants ».

Cette satisfaction était justifiée : le voyage avait réussi au delà de toute espérance, et Napoléon touchait au but. Après la réalité du pouvoir monarchique, il en goûtait à présent les honneurs et le pompeux cérémonial : le titre de souverain seul lui manquait, et il était assuré de pouvoir le prendre impunément.

II

Est-il vrai que ce voyage, en révélant à Napoléon toute la servilité de ses sujets, lui ait fait ajourner ses projets de divorce; qu'il ait dès lors jugé facile de ceindre la couronne, avant même d'avoir un héritier direct? La confidence qu'il aurait lui-même faite à ce sujet l'année suivante à son frère Joseph nous semble passablement suspecte. Ce qui est incontestable, c'est que l'empressement fut universel, et dépassa tout ce qu'on avait pu voir du temps des « tyrans », comme disaient encore quelques attardés du jacobinisme. Un détail rapporté un demi-siècle plus tard par le comte Henri de Mérode montre la contagion gagnant la vieille aristocratie belge, si foncièrement réfractaire à l'annexion : « Ma

sœur, dit-il, me conta qu'elle avait pleuré d'attendrissement en voyant du haut d'une fenêtre élevée les jambes du nouveau Cyrus dans sa voiture. » A Liège, comme les ponts étaient encombrés, un homme traversa la Meuse à la nage pour apercevoir le Premier consul.

Les paroles furent à l'unisson des actes. Le lecteur n'attend pas que nous déroulions ici la série des éloges hyperboliques et des écœurantes flatteries qui se succédèrent sur les lèvres des harangueurs de toute condition. Un seul mot fit sensation, parce que personne n'avait osé l'employer jusque-là, tant il paraissait incompatible avec la forme républicaine et les souvenirs de la Révolution. Faipoult, dans un compliment débité à Gand, ne craignit pas de prononcer cette phrase : « Aussi l'habitant de l'Escaut dépose-t-il aujourd'hui *à vos pieds* le tribut de son respect et de son dévouement... » Quelques-uns se scandalisèrent, mais le grand nombre envia l'heureuse audace du préfet. Un converti de la démagogie avait donné l'exemple, et un rallié de l'ancien régime fut le premier à le suivre; quand Bonaparte, de retour à Saint-Cloud, reçut les félicitations des grands corps de l'Etat, le président Séguier vint mettre *à ses pieds* les hommages du tribunal d'appel. Dès lors, la formule devint d'un usage courant, avant même la proclamation de l'Empire.

Le Premier consul n'eut pas davantage à se plaindre d'avoir associé sa femme à cette apothéose. Sa bonne grâce naturelle aidant, Joséphine fut reçue et traitée en princesse. « Toutes les dames belges ont été présentées aujourd'hui à ma femme », écrivait Napoléon à Cambacérès avec un visible orgueil. Le Conseil municipal de Gand, en ordonnant la frappe d'une médaille commémorative de la visite du Premier consul, spécifiait qu'il y aurait *quatre* exemplaires en or, pour les consuls *et pour Mme Bonaparte*, et le ministre de l'intérieur approuvait la délibération.

Mais tout fut éclipsé par le langage de l'archevêque de Malines.

Il salua les augustes voyageurs à Anvers, la première ville de son diocèse située sur leur itinéraire : après avoir harangué le Premier consul, il crut à propos de débiter un compliment spécial à Joséphine. L'entreprise était épineuse : il s'en tira en homme qu'un long séjour à la cour de Louis XV avait familiarisé avec les situations difficiles. Bourrienne, qui nous a conservé son petit discours, a raison de dire que « l'onction s'y allie merveilleusement à la galanterie » : c'est un pur chef-d'œuvre du genre. Pour en donner l'idée, il nous suffit de dire qu'après avoir célébré la grâce et la bonté de Joséphine, M. de Roquelaure ajoutait : « Continuez, Madame, à mettre en exercice ces aimables qualités que vous tenez

de l'auteur de tout don parfait... » Quelques âmes scrupuleuses estimèrent qu'il aurait pu se dispenser de parler des « nœuds sacrés d'une alliance sainte », à propos d'une union qui, au su de tout le monde, était alors purement civile; la foule des courtisans applaudit, et Bonaparte, averti peut-être que le prélat avait siégé à l'Académie française, s'empressa de le nommer membre de l'Institut.

III

Tout cet encens ne fit pas oublier au Premier consul le but technique de son voyage. Il visita les places fortes de Belgique et en examina les ressources avec cette puissance d'attention qui, quelques mois plus tard, à Paris, lui permettait de relever, dans un rapport de Ségur, l'omission de deux pièces d'artillerie sur les remparts d'Ostende.

Le grand acte qui se rattache à cette première visite de Napoléon en Belgique est la fondation du port militaire, de l'arsenal et de la flotte d'Anvers. On raconte que les ingénieurs et les marins, craignant que les gros navires ne remontassent difficilement l'Escaut, voulaient reporter à Terneuzen, dans le delta, tous les établissements importants : le consul, en traversant le fleuve en barque, aurait du premier coup d'œil reconnu qu'il était navigable, et décidé de créer un grand port militaire à Anvers même. On prétend aussi que, tout en admirant la situation de la ville, il manifesta le regret qu'elle ne fût pas placée sur la rive gauche, à l'endroit occupé par la Tête-de-Flandre. Quoi qu'il en soit, il prouva, sans délai, son intention de faire d'Anvers une place maritime et un arsenal de premier ordre. L'avenir commercial du port paraît l'avoir moins préoccupé, quoique d'Herbouville et d'autres fonctionnaires lui eussent souvent représenté que la liberté de l'Escaut pouvait faire d'Anvers ce qu'il est devenu aujourd'hui, le Marseille du Nord.

Dès le mois de septembre, Bonaparte nommait à Anvers un commissaire général de la marine, qui ne tarda pas à échanger ce titre contre celui de préfet maritime. Pour n'être pas tombé sur un marin de profession, son choix n'en fut pas moins singulièrement heureux. Le célèbre Malouet, revenu d'Angleterre après le 18 brumaire, était resté fidèle aux idées de monarchie tempérée dont il avait été le plus persévérant défenseur à la Constituante : lors de l'institution du consulat à vie, il avait adressé au Premier consul des mémoires tendant au rétablissement de la liberté. Bonaparte, estimant impossible de l'employer dans l'administration

intérieure, se rappela que, sous l'ancien régime, il avait été intendant aux colonies et à Toulon, et que les choses de la marine lui étaient familières. Ce fut lui qu'il chargea de présider à la création de l'arsenal et du port d'Anvers.

La correspondance de Napoléon avec le ministre de la marine Decrès montre la place qu'Anvers tint, dès le début, dans ses préoccupations. Il veut que la pose de la première pierre de l'arsenal donne lieu à « une cérémonie imposante »; il dévoile ses projets dans les termes les plus explicites : « C'est à Anvers que doit être notre grand chantier. C'est là seulement que devient possible, en peu d'années, la restauration de la marine française. »

Philippe de Ségur exprime à plusieurs reprises cette pensée : que les gigantesques développements du port d'Anvers contribuèrent à rendre implacable la haine des Anglais contre l'établissement napoléonien. Anvers, d'après lui, « était devenu si formidable que cela seul suffisait pour faire comprendre tout l'acharnement du conseil britannique dans sa lutte contre notre empire ». Présentée peut-être en termes trop absolus, cette idée renferme une grande part de vérité. On sait à quel point l'obsession traditionnelle d'une invasion française hante l'esprit de nos voisins. En 1793, la conquête de la Belgique les avait déterminés à rompre avec la Convention; la création d'une flotte dans l'Escaut devait redoubler leurs terreurs; ils se représentaient sans cesse les vaisseaux français échappant à leurs croisières et remontant victorieusement la Tamise. C'est Anvers que visait leur malencontreuse expédition de 1809; c'est Anvers qu'ils voulaient détruire ou arracher à la France, en soudoyant, pendant dix ans, les coalitions continentales.

L. DE LANZAC DE LABORIE.

LES CENT CHEFS-D'OEUVRE

DE L'ART RELIGIEUX

Charles Ponsonailhe. — *Les Cent chefs-d'œuvre de l'art religieux.* — *Les Peintres interprétant l'Evangile*[1].

L'ouvrage qui s'annonce sous ce titre : *les Cent chefs-d'œuvre de l'art religieux*, est digne de réunir les suffrages de tous les hommes de foi et de tous les hommes de goût. Dans un temps où tout s'abaisse, il élève. Au milieu de nos querelles et de nos haines, il évoque dans le plus merveilleux des musées un de ces temples de paix, *templa serena*, que rêvait le poète morose de l'antiquité. Il parle à l'âme, à l'esprit, à l'imagination. Il forme le plus beau cours d'esthétique que puisse envier l'intelligence humaine; et en même temps, il présente un aimable et facile traité d'apologétique religieuse.

L'auteur de ce magnifique recueil, notre collaborateur, M. Charles Ponsonailhe, n'a pas dissimulé l'intention de son livre; il l'a ouvert et fermé, comme il le remarque avec plaisir, en donnant le pinceau à Michel-Ange et la parole à Chateaubriand. Le génie de l'homme y déploie toutes ses splendeurs en pleine lumière chrétienne.

Les cent chefs-d'œuvre de l'art religieux qui nous sont offerts, sorte d'Evangile illustré à travers les siècles, répondent tous à une scène du Nouveau Testament, à une vérité révélée, à un mystère, à un dogme, lesquels, tous à leur tour, répondent à quelque aspiration, à quelque attente secrète, à quelque idéal caché de l'âme humaine. Le christianisme n'est pas un système

[1] Paris, Firmin-Didot et Cie, 1895.

conçu en l'air par la théorie ou le calcul; il est, non pas une vague et froide abstraction, mais une réalité vivante qui, à l'image du Dieu fait homme, descend du ciel et plonge au plus intime de nous-mêmes, jusqu'au fond de nos entrailles. C'est pourquoi, depuis plus de dix-huit siècles, il a saisi fortement, sans l'épuiser ni le lasser, le génie de l'homme qui, cherchant un exemplaire de l'infinie beauté pour essayer, sinon de l'atteindre, du moins de l'esquisser et de l'ébaucher, ne trouve rien de mieux que l'Evangile. Dans tous les pays, dans tous les climats, dans les époques les plus variées et les plus contraires, l'Evangile demeure la grande source d'inspiration et de vérité. Ce ne sont pas seulement les croyants qui vont y boire; les indifférents, les inquiets, même les ingrats, même les infidèles, viennent y désaltérer leurs lèvres et y tremper leurs pinceaux. Et toujours, presque toujours, le divin contact porte bonheur à l'artiste; l'année dernière encore, la nouveauté triomphante de l'Exposition était la peinture des scènes de l'Evangile en une série de petits tableaux dont plus d'un annonçaient un maître.

Nous sommes en ce moment dans la semaine douloureuse; dans quelques jours, ce seront les joies de la Résurrection. Si nous osions donner un conseil à nos lecteurs, ce serait de feuilleter, presque comme un livre de piété, ce volume des *Cent chefs-d'œuvre de l'art religieux*, que nous nous permettons de leur recommander. Ils pourraient y faire, par exemple, leur chemin de la croix; et en quelle compagnie! Quels guides inspirés ils rencontreraient pour leur expliquer la route et leur tenir le flambeau! Chaque pas du Sauveur a comme suscité le génie dans un peintre. Voici l'entrée de Jésus dans Jérusalem; et puis, sous le ciel qui s'est assombri déjà, voilà le lavement des pieds : deux peintres d'une âme également pieuse, l'un, enfant de notre France moderne, l'autre, fils du moyen âge, Flandrin et Giotto, nous serviront de *cicerone*. Ce sera un roi, Léonard de Vinci, qui nous introduira à la Cène : avec Poussin, nous assisterons au reniement de Pierre; avec Le Sueur, aux humiliations du Christ lié à la colonne; avec Mantegna, à son interrogatoire par Pilate. Titien, éclatant et superbe comme Venise, sa patrie, que dore l'orient, nous rendra l'horreur du couronnement d'épines; et Rembrandt, avec ses teintes sobres et sombres, fera resplendir la blancheur de l'*Ecce Homo*. Van Dyck, Prud'hon, Frà Angelico, Velasquez, Eugène Delacroix, Albert Dürer, Rubens, Raphaël, Holbein, tout un cortège devant lequel pâlit l'École d'Athènes, forme comme un nimbe glorieux autour de la croix où meurt le Fils de Dieu et du tombeau d'où, vainqueur de la mort, il ressuscite.

L'auteur a eu l'heureuse idée de mettre en marge des chefs-

d'œuvre que, pour la plus grande gloire de la religion, il emprunte à l'art, les réflexions que ces vérités, magnifiquement interprétées, ont inspirées aux saints, aux orateurs, aux poètes. Il y a des profanes, comme Gœthe, qui, tout émerveillés par l'idéale beauté de la Vierge Mère, n'ont pu retenir un cri d'admiration : « Marie, dit-il, est l'idée et la forme nouvelle; elle est tout. Sans elle, vous n'avez point d'art, vous n'avez ni Dante, ni Raphaël, ni Dürer. » Les œuvres de Raphaël et de Dürer sont là, commentaire radieux des paroles de l'auteur de *Faust*. Quant à Dante, il est présent aussi, auprès de son sublime frère Michel-Ange; les auteurs de la *Divine Comédie* et du *Jugement dernier* se donnent la réplique dans l'immensité où se joue leur génie. A côté d'un texte de saint Ignace de Loyola, vous avez une toile de l'un de ses compatriotes dont la flamme s'est allumée au même soleil, qu'il s'appelle Murillo ou Velasquez. Est-ce que saint Bonaventure et Frà Angelico ne sont pas de la même école et du même couvent? Voilà notre dix-septième siècle qui se déroule dans sa majesté et sa fécondité : Bossuet le domine; il est peintre lui-même dans son éloquence, il a des traits d'une profondeur et d'un coloris incomparables pour rendre visibles aux yeux et sensibles à l'âme les mystères de la Vierge et de son divin Fils. En regard d'un texte de ses *Méditations* ou de ses *Sermons*, vous trouvez un de ces tableaux où notre admirable Poussin a revêtu d'un relief si puissant la force concentrée de sa pensée. Bourdaloue et Le Sueur, Philippe de Champagne et Corneille, Fénelon et Le Brun, semblent se répondre comme dans un dialogue de Théocrite ou de Virgile. Et, de même dans notre siècle : Chateaubriand et Prud'hon mettent dans des images nouvelles des idées éternelles. Eugène Delacroix répand sur sa toile toutes les inquiétudes de son âme lorsqu'il peint le Christ endormi pendant la tempête; quelques pages de Lamartine ou de Lacordaire rendent la même impression du génie moderne aux pieds du Roi des siècles. Dans une composition mesurée et réglée, Ingres représente Louis XIII vouant la France à la Vierge; Mgr Dupanloup achève l'hymne par quelques-unes de ces paroles ardentes où sa foi débordait dans le calme des rivages infinis.

Enfin, l'auteur a eu soin de joindre au nom de chaque peintre un mot sur son histoire; il l'a fait brièvement, avec une précision et une sûreté qui complètent l'intérêt de son bel ouvrage. Sans doute, dans tous ces peintres, il y eut souvent des faiblesses et des ombres; mais comme, presque toujours, la générosité domine! Le feu sacré de l'art a plus d'une fois purifié et transfiguré ces imaginations. Combien on citerait de grands maîtres qui furent dignes de leur céleste idéal, et qui ne le touchèrent de près que

parce qu'ils s'en étaient rapprochés par leur vie! Il ne s'agit pas seulement des moines, comme Frà Angelico, qui, en prière et en extase, travaillaient à la façon de saint Thomas d'Aquin, concevant dans les larmes ce qu'ils exécutaient dans le ravissement. Mais le premier de tous, l'aigle qui tenait la foudre, le fils du tonnerre, Michel-Ange! quelle piété! quelle gravité! Devisant sur l'art, dans le cloître de Saint-Sylvestre de Monte-Cavallo, il disait : « Il ne suffit pas, pour imiter en quelque partie l'image vénérable de Notre-Seigneur, qu'un maître soit grand et habile; je soutiens qu'il lui est nécessaire d'avoir de bonnes mœurs, ou même, s'il était possible, d'être saint, afin que l'esprit de Dieu puisse inspirer son entendement... Les princes ecclésiastiques ou séculiers devraient avoir soin de ne permettre qu'aux plus illustres artistes de leurs Etats de peindre la bénignité et la douceur de notre Rédempteur ou la pureté de Notre-Dame et des saintes. » C'est une foi, diront quelques-uns, qui n'est plus de notre âge; elle est de tous les temps et elle enfante des œuvres sur lesquelles le soleil ne se couche pas. Nous l'avons connu et aimé, cet Hippolyte Flandrin qui dort dans l'immortalité de ses œuvres. Pour devenir le grand artiste que nous admirons, il était parti à pied pour Rome, écrivant sur sa route à l'un de ses frères : « Souviens-toi que tous les soirs nous sommes convenus de prier les uns pour les autres, c'est à quoi je ne manque jamais. Je suis bien sûr que notre pauvre maman n'y manque guère; elle nous aime tant et elle est si loin de nous! » Arrivé à Rome, il avait écrit sur la porte de sa petite chambre de la villa Médicis : « Seigneur, vous m'avez inondé de joie par le spectacle de vos ouvrages, et je serai heureux en chantant les œuvres de vos mains. » Après s'être couvert de gloire, il revint, comme Poussin, mourir à Rome dans la grande ombre pacifique de la Ville Éternelle. Il mourut, répétant les paroles de Job : « Je suis sûr que je verrai le Seigneur. »

Remercions et félicitons encore une fois M. Charles Ponsonailhe de l'ouvrage savant et charmant qu'aidé de la collaboration si intelligente de la maison Firmin-Didot, il offre au public. Il ne saurait présenter à ce pauvre public, empoisonné et dégradé par tant de sottises et de saletés, une nourriture plus saine, un breuvage qui rappelle mieux les coupes de nectar et d'ambroisie, et aussi de vin généreux, où s'abreuvaient les générations valides et vaillantes. Les *Cent chefs-d'œuvre de l'art religieux* semblent un tome ajouté au *Génie du christianisme*.

H. DE L.

LES AMITIÉS DE JÉSUS

Par le P. Ollivier, des Frères-Prêcheurs.

Il y a deux ans, l'éloquent Dominicain publiait, sur la *Passion*, un ouvrage de premier ordre, étudié sur les lieux mêmes, et où la plus forte documentation historique revêtait toute la lumière et toute la beauté du ciel d'Orient. Le P. Ollivier complète aujourd'hui son œuvre par un second ouvrage, d'une érudition aussi solide et d'un charme aussi pénétrant que le premier, sur les *Amitiés de Jésus*, titre qui étonne un peu au premier aspect, mais qui se justifie pleinement en nous montrant dans l'Homme-Dieu tous les mouvements du cœur et toutes les affections qui honorent, épurent et élèvent l'humanité.

« Les affections de famille, dit l'auteur dans une belle Introduction, furent, pour lui comme pour nous, les premières, celles qui remplissent la plus large part de sa vie, à ne considérer que la durée, puisqu'il s'y renferma jusqu'à l'âge de trente ans. Marie, — Joseph, — la sœur de Marie, son époux et ses enfants, — Zacharie, Elisabeth, Jean-Baptiste, — tels sont les privilégiés à qui furent données les prémices de son cœur. L'Evangile glisse discrètement sur les années ainsi remplies, parce qu'il est à peine nécessaire de nous dire que Jésus aima sa famille de la terre.

« Jésus n'avait ni frères ni sœurs, mais seulement des cousins, les fils de Marie Cléophée et ceux de Marie Salomé, — les mêmes qu'une ridicule érudition veut donner comme enfants à la Vierge-Mère. Les plus jeunes, Jacques le Majeur et Jean l'Evangéliste, furent préférés par le Maître ; mais il daigna mettre aussi les autres au rang de ses amis, en faisant d'eux ses disciples et ses apôtres.

« Le patriotisme ou l'amour de la patrie a, comme l'amour filial, ses racines dans la nature, et fleurit dans l'âme aussitôt qu'elle est capable d'en connaître le prix. Mais il n'attend pas d'être une vertu pour être un sentiment puissant, dont l'enfance même subit l'influence. Nous aimons d'instinct le pays qui nous a vus naître, longtemps avant de soupçonner que nous ayons envers lui des devoirs. Il a pour nous un charme indépendant de sa beauté, discutable pour ceux qu'il n'a pas nourris, et que nous goûtons surtout

lorsque nous en sommes privés par l'absence. Il nous manque alors comme un bien nécessaire; nous désirons ardemment y revenir; nous nous réjouissons d'y rentrer, ne nous réservât-il que des ruines et des tombes. Tout autre ciel est moins limpide, tout autre horizon est moins riant et, comme Pierre de Médicis, nous disons de la terre d'exil, si douce qu'elle soit à d'autres :

Non è mio 'l caro nido :
Non è la patria[1] !

« L'âge perfectionne le patriotisme, mais il ne le crée pas. Si donc nous trouvons en Jésus parvenu à l'âge viril toutes les délicatesses de cet amour, c'est qu'il l'a ressenti dès son enfance. Ses pleurs sur Jérusalem nous rappellent les sourires qui saluaient jadis l'apparition de Nazareth, au retour des excursions pascales, et, plus tard, la tristesse des adieux à la cité qui, loin d'honorer son prophète, avait essayé de lui donner la mort.

« La famille et la patrie ne perdent jamais leurs droits; mais elles les partagent avec d'autres tendresses, nées de notre libre choix, à l'heure où, devenus maîtres pleinement de notre cœur, nous en portons l'hommage à de nouveaux autels. Pour le commun des hommes, le partage est rarement égal. Jésus fait une exception merveilleuse à ce point de vue, parce qu'il peut tout donner de soi-même à ses nouvelles affections sans rien diminuer de ce qu'il conserve aux anciennes.

« Les amitiés proprement dites, c'est-à-dire les relations intimes établies de cœur à cœur, d'âme à âme, *nées de convenances immatérielles*, comme dit si bien Lacordaire[2], ne se nuisent en rien, si variées qu'on les suppose; elles participent à la nature de l'esprit, capable de se livrer sans réserve et de se retrouver tout entier pour un nouvel abandon. Les amis de la maturité ne prennent rien à ceux de la jeunesse, et le regard attendri du vieillard sur les têtes blondes ne fait point de tort à celui dont il caresse encore les fronts grisonnants.

« Un seul sentiment, si noble, si doux qu'on le fasse, — l'amour proprement dit, — est exclusif et tyrannique. Il sépare et absorbe : sa marque distinctive est la jalousie, sa fin, la captivité du cœur, qui croyait faire acte de suprême liberté en le substituant aux affections forcées du premier âge. On peut avoir plusieurs amitiés; il est impossible d'avoir plus d'un amour.

[1] « Ce n'est pas là mon cher nid : ce n'est pas la patrie! » (Cf. Audin, *Léon X.*)
[2] *Sainte Marie-Madeleine,* c. Ier.

« Mais, par sa nature et sa destinée, Jésus ne pouvait rien admettre en sa vie d'exclusif et de tyrannique. Il avait pris de l'humanité ce qui lui était nécessaire pour la sauver, sans rien de plus : il appartenait donc à toutes les âmes, sans distinction d'âge ou de condition, non pas à quelques-unes seulement, encore moins à une seule, et les préférences où il avait le droit de s'engager ne pouvaient aboutir à lui imposer le joug d'une affection exclusive. De sa main divine, il devait toucher ce joug pour le bénir et le sanctifier; mais il n'en ferait jamais que le symbole de son union avec l'Eglise, c'est-à-dire avec toutes les âmes.

« C'est ce qui marque les amitiés de Jésus-Christ d'un cachet inimitable : elles le portent à une hauteur où personne ne peut atteindre, et, quel que soit leur objet, elles gardent le même caractère surnaturel. Les hommes les plus parfaits aiment en hommes; Jésus seul aime en Dieu. »

Après avoir ainsi exposé sa pensée avec une largeur et une hauteur de vue dignes du sujet, le P. Ollivier s'attache à reconstituer la vie intime, humaine, si l'on peut ainsi parler, du Sauveur, et il le fait avec une abondance de documents, une profondeur d'érudition, une grâce de style, une poésie de tableaux, qui persuadent et enchantent. Le savant Dominicain a puisé à toutes les sources, a utilisé tous les travaux accumulés depuis des siècles. Il compare les textes, les rectifiant ou les complétant l'un par l'autre, mettant à profit les constatations mêmes des adversaires et des sophistes, s'éclairant de toutes les investigations, puis allant reconnaître les lieux, beaucoup moins changés qu'on ne se l'imagine, et s'inspirant sur place, pour achever son œuvre, des ruines parlantes et des témoignages de la nature.

Toutes ses assertions sont appuyées de textes irréfragables, sacrés ou profanes, grecs, latins, anglais, allemands, empruntés aux vieux historiens, aux critiques modernes, aux voyageurs, à tous ceux qui ont approfondi ce mystérieux problème.

Que de magnifiques pages il y aurait à reproduire, notamment sur Lazare, sur Marthe, sur Marie-Madeleine! Que de curieux et touchants détails, — oubliés ou inconnus, — il y aurait plaisir à citer! Que de radieuses peintures à placer sous les yeux séduits du lecteur! Mais il faudrait découper tout le volume, et mieux vaut renvoyer au livre lui-même[1], en signalant son opportunité au milieu du trouble moral où nous sommes, devant l'affaissement général des intelligences et des caractères.

« Le paganisme, dit l'auteur dans un épilogue où se retrouve la

[1] Librairie Lethielleux, et chez Roger et Chernoviz.

chaude et vibrante parole de l'orateur sacré, le paganisme, qui nous pénètre de toutes parts, a surtout gâté notre vie d'affection. Le mariage, la paternité, la famille, ne sont pas seuls à souffrir de cette inoculation mortelle. L'amour est réduit aux plus infimes conditions; l'amitié n'a plus rien de son vol traditionnel, et le patriotisme s'éveille seulement par soubresauts dans les âmes occupées surtout d'affaires et de plaisirs. Pour que la société se défende encore, il faut qu'elle ait été bien pénétrée de l'esprit chrétien pendant les siècles accomplis : mais pour combien de temps reste-t-il de sève aux veines de ce corps épuisé?

« En dehors de Jésus-Christ, notre siècle ne sait plus aimer, car ce n'est pas aimer que de réclamer à toute créature des satisfactions propres à rabaisser à la fois ceux qui les demandent et ceux qui les accordent. Si la joie naît de l'amour, c'est grâce à la domination constamment exercée sur l'égoïsme et la sensualité, grâce par conséquent à d'incessants sacrifices à la sagesse et à l'honneur.

« Telle n'est pas la notion où se complaît notre temps, celui qui a peut-être parlé le plus d'amour et pourtant le moins aimé. Pureté du premier âge, virginité de l'esprit et des sens, chasteté conjugale, fidélité aux serments échangés devant Dieu, dignité paternelle, il a tout profané par la plume ou la parole des hommes qu'il proclame ses *maîtres*, qu'il enrichit et porte au faîte des honneurs, jusqu'à les faire asseoir dans les conseils de la vie nationale. Un mélange de frivolité et de corruption constitue ce qu'il appelle la vie élégante, donnant l'exemple et l'impulsion aux classes inférieures, — d'où remonte ensuite, jusqu'aux plus beaux noms et aux plus hautes fortunes, la honte des plus viles complicités.

« C'est ainsi que finissent les races et les nations. L'Athènes d'Alcibiade, la Rome des Césars, la France du Régent et des philosophes, vinrent sombrer sur cet écueil. Un peuple qui profane l'amour est voisin de sa ruine, où il achève de descendre, avec des chants aux lèvres et des fleurs au front, dans l'inconscience de l'ivresse. Si la main divine trace aux murs de la salle du festin le *Mane*, *Thécel*, *Pharès* de l'Ecriture, il est trop tard pour le comprendre et en tirer parti : les convives s'affolent, et Balthazar, sceptique, regarde avec indifférence la fin de son empire et de sa destinée! »

REVUE DES SCIENCES

Découvertes et inventions. — Chimie : A Londres. — L'Argon et ses propriétés. — Combinaison de l'Argon avec la benzine. — M. Ramsay à Paris. — Conférences à la Société chimique et à l'Ecole polytechnique. — L'Argon découvert dans un minéral. — La Clévite. — Autre découverte : l'Hélium. — La lumière des aurores polaires et la lumière zodiacale. — Thérapeutique : Un nouveau sérum. — Traitement des maladies à streptocoques. — L'érysipèle, la fièvre puerpérale, l'angine streptococcique. — 46 cas d'érysipèle, 46 guérisons. — Avenir de la sérumthérapie. — Physique physiologique : Des chiffres sur l'œil. — Yeux chiffrés. — Hérédité. — Transmission des chiffres de la mère à la fille. — Sur l'œil et dans l'œil. — Les images photographiques sur la rétine. — L'œil accusateur. — Victime et assassin. — Préparation des optographes. — Pourpre rétinien de Boll. — Expériences de Kühn. — Théorie chimique de la vision. — Physiologie : A quelle hauteur l'homme peut-il parvenir dans l'atmosphère? — Les plus hautes ascensions en montagne. — Les plus hautes ascensions en ballon.

Il est rare qu'une découverte reste isolée et n'en amène pas d'autres. Nous avons fait connaître, dans notre dernière revue, les admirables recherches de lord Rayleigh et de M. W. Ramsay sur le troisième élément de l'air. Il existe bien dans l'air un troisième élément passé inaperçu jusqu'ici : l'*Argon*, nom que lui ont donné les deux savants anglais et qui ne se justifie sans doute pas autant qu'on aurait pu le penser de prime abord. Cette dénomination de gaz inactif semblait exacte à la première heure, parce que le nouveau gaz refusait de se combiner avec les principaux corps mis en sa présence. Cependant, à Paris, avec un tout petit échantillon, et en opérant électriquement et à température peu élevée, M. Berthelot a déjà pu obtenir une combinaison de l'Argon avec la benzine. Il est possible qu'en utilisant des températures convenables, on parvienne à multiplier les combinaisons. D'ailleurs, il est dès maintenant assez vraisemblable que l'Argon qui se trouve dans l'air dans la proportion de 1 centième n'y est pas seul, mais à l'état de mélange ou de combinaison.

En effet, en poursuivant les recherches, M. Ramsay vient d'ajouter à ce que l'on savait déjà des faits nouveaux qui constituent une

seconde découverte non moins importante que la première. L'éminent chimiste de « University college » de Londres vient de résoudre ce problème, en apparence extravagant, de trouver à côté de l'Argon, peut-être combiné avec lui, un corps qui n'a jamais été vu, et dont la présence seule a été signalée depuis plusieurs années au moyen de l'analyse spectrale : l'*Hélium*. C'est Lockyer qui, le premier, sauf erreur, rencontra dans le spectre solaire un système de raies, avec une belle raie jaune caractéristique ne correspondant à aucun corps connu; il appela ce corps inconnu et hypothétique *Hélium*. On sait que chaque substance révèle son existence dans le spectroscope par un système de lignes et de raies qui barrent transversalement son spectre. Ces raies constituent une véritable signature. Or Lockyer rencontra, dans le spectre solaire, une signature ne répondant à aucun corps connu sur terre. Il en conclut à la présence d'un nouvel élément existant soit dans le soleil, soit peut-être dans l'atmosphère, car les rayons lumineux émanant du soleil sont influencés par l'air. Toutefois, l'Hélium baptisé, on n'en entendit plus parler. Quelques physiciens cependant affirmèrent avoir retrouvé la belle raie jaune caractéristique de l'Hélium dans la lumière des aurores boréales et même dans celle de la lumière zodiacale. A cela près, l'Hélium restait introuvable sur terre.

M. Ramsay vient de nous en donner des nouvelles et de nous raconter à Paris même comment il avait passé de la découverte de l'Argon à celle de l'Hélium. Arrivé à Paris le 29 mars au matin, il a fait une conférence très applaudie le soir même à la Société chimique; le lendemain 30 mars, à l'École polytechnique, devant les deux promotions d'élèves rassemblées dans le grand amphithéâtre avec les professeurs; il a résumé l'état de ses études à l'Académie des sciences le lundi 1er avril, à la grande satisfaction de l'assistance.

M. Ramsay se rappela fort à propos qu'Hillebrand, de Baltimore, avait étudié un minéral rare, la Clévite et avait été fort étonné d'y trouver plus de 2 pour 100 d'azote. On a tellement confondu jusqu'ici l'azote et l'Argon que M. Ramsay se demanda si la Clévite ne renfermait pas plutôt de l'Argon que de l'azote. Ce minéral tire son nom d'un collaborateur de Nordensjold qui, le premier, recuellit un échantillon dans ses explorations. La Clévite est un composé d'oxydes d'urane et de diverses terres rares. M. Ramsay étudia le gaz enfermé dans la Clévite. Il y avait bien de l'azote, dont il put se débarrasser et il resta un fort résidu. Or ce résidu, examiné au spectroscope, fournit les raies caractéristiques de l'Argon. Aussitôt, M. Ramsay fit acheter tous les échantillons de Clévite qui existaient à Londres et avec cette provision, il continua ses essais. La Clévite renferme inclus de l'Argon. Mais ce n'est pas tout.

En poursuivant l'examen du spectre, il rencontra un autre système de raies, une autre signature..., précisément celle de l'Hélium. Crookes, le physicien illustre qui est passé maître dans l'étude des spectres, précisa la place de la raie jaune caractéristique de l'Hélium. Sa longueur d'onde est 587,49. Il y a donc de l'Hélium et de l'Argon dans la Clévite. Voilà un minéral prédestiné qui va sans doute nous montrer enfin l'Hélium que nous ne connaissions que de nom. Il va incomber à l'auteur de la découverte le difficile travail de séparer maintenant l'Hélium de l'Argon. Et les chimistes auront mis la main d'un seul coup sur deux corps nouveaux, l'Argon et l'Hélium resté jusqu'alors à l'état hypothétique. Ce n'est pas tout encore. M. Crookes a aussi remarqué dans le spectre du gaz de la Clévite trois raies violettes caractéristiques. A quel corps répondent-elles? On n'en sait rien. Un troisième corps inconnu se cache sans doute associé à l'Argon et à l'Hélium. Les découvertes vont se succéder dans cette direction et nous ne sommes qu'au commencement. M. Berthelot, dans ses courtes recherches avec les 37 centimètres cubes que lui avait envoyés de Londres M. Ramsay, a obtenu dans le tube à effluves électriques qu'il a employé pour combiner l'Argon avec la benzine un effet de fluorescence de toute beauté et la lumière de cette fluorescence a montré la raie jaune de l'Hélium, celle des aurores, celle de la lumière zodiacale. On peut donc pressentir des rapports entre ces divers phénomènes et soupçonner la présence dans les très hautes régions, dans l'air extrêmement raréfié des confins atmosphériques, l'existence de l'Hélium. Tous ces faits vont se grouper, s'éclairer réciproquement et il en sortira, on peut l'espérer, des renseignements nouveaux et importants pour la chimie et la physique du globe. Dès aujourd'hui, il convient d'applaudir à des travaux de cette envergure et de cette ingéniosité qui honorent grandement les deux savants professeurs de Londres.

La sérumthérapie est une méthode générale. Après le traitement de la diphtérie par le sérum antidiphtérique, on pouvait espérer voir naître un traitement analogue pour d'autres affections microbiennes. M. Roger vient d'annoncer à la Société de biologie qu'avec un sérum spécial il avait guéri plusieurs malades d'affections souvent mortelles. Il s'agit d'un sérum streptococcique, c'est-à-dire préparé en immunisant le sang d'animaux, et particulièrement du mulet, au moyen d'injections de cultures virulentes de microbes streptococciques. M. Roger a d'abord opéré sur une femme atteinte de fièvre puerpérale; malgré la gravité de cette infection, cette femme guérissait en quarante-huit heures. MM. Roger et Charrin appliquèrent le même traitement à une malade de la Maternité. Après deux injections de 20 cen-

timètres cubes de sérum, la malade était sauvée. Ces deux médecins continuèrent leurs essais sur des personnes ayant contracté d'autres maladies streptococciques : érysipèle, angine à streptocoques, etc. Un enfant de trois semaines pesant 2600 grammes et élevé à la couveuse fut pris d'érysipèle. Après deux injections de sérum, et au bout de quatre jours, l'enfant était guéri. Son poids remonta à 3000 gr. Cette observation est intéressante parce que l'érysipèle des nouveau-nés, contrairement à l'érysipèle des adultes, est presque toujours mortel. Même succès encore chez une femme atteinte d'une angine pseudo-membraneuse à streptocoques.

M. Marmorek de son côté avait poursuivi des recherches analogues à l'Institut Pasteur. Il a obtenu des cultures de grande virulence et une immunisation constante dans le service de M. Chantemesse, il a traité 45 malades atteints d'érysipèle. Tous ont guéri.

Il semble donc qu'en ce qui concerne au moins l'érysipèle, la sérumthérapie soit particulièrement efficace. Les premières observations tendent à faire penser que le nouveau sérum exercera son influence sur des formes différentes de l'infection streptococcique. Les cas ne sont pas encore assez nombreux pour que l'on se prononce encore définitivement. Cependant il est permis de beaucoup espérer. Ce sont là des essais de grande importance. La sérumthérapie, comme nous l'avions fait pressentir dès le début, ouvre une voie inespérée à la médecine. Après la diphtérie, l'érysipèle, la fièvre puerpérale, l'angine à streptocoques, les pneumonies, etc. L'horizon s'étend, et la nouvelle méthode n'a que deux années d'existence.

M. Deneffe, professeur à l'université de Gand, a fait dernièrement une observation curieuse qui mérite d'être enregistrée. Un jour du mois dernier, un étudiant en médecine vint avertir MM. Clayes et Deneffe qu'il y avait à l'hôpital une femme sur l'œil de laquelle on lisait distinctement des chiffres. M. Deneffe sourit, incrédule, et pensa que l'étudiant avait pris pour des chiffres quelques stigmates grossiers[1]. Cependant, le lendemain, en parcourant les salles, il s'arrêta devant la malade. Or l'iris gauche portait le nombre 10, l'iris droit le nombre 45. Chacun des quatre chiffres constituant ces deux nombres était tracé avec une perfection qui aurait fait envie à un calligraphe de profession. L'erreur est ici impossible; la photographie reproduit exactement cette singularité physiologique. Sur l'épreuve agrandie, on voit nettement paraître au milieu de l'œil gauche et de l'œil droit ces chiffres fatidiques 10 et 45. Comment se trouvent-ils là? C'est ce qu'il serait bien difficile de dire. Est-ce une distribution

[1] *Revue des questions scientifiques.*

spéciale et due au hasard des teintes de l'iris? Le hasard aurait été bien bon calligraphe; les lignes sont nettes et les chiffres admirablement formés. On les aurait tracés à la main comme on les aurait gravés sur verre qu'ils n'auraient pas été mieux faits. Leur présence sur la rétine ne s'explique donc pas. A moins d'admettre, hypothèse peu plausible, que ces chiffres se sont formés par auto-suggestion comme les phlyctènes dans l'expérience de M. Focachon, pharmacien des environs de Nancy. On se rappelle qu'en affirmant à une hypnotisée qu'elle avait un vésicatoire sur le dos, les phlyctènes se manifestèrent au bout de quelques heures. La suggestion serait suivie quelquefois d'effets matériels. Mais les exemples authentiques sont bien rares. Cette particularité extraordinaire paraît être héréditaire, car la fille de cette femme présente la reproduction affaiblie des chiffres marqués sur les yeux de la mère. Le nombre 10 est aussi distinctement visible; cependant les traits n'ont plus la même régularité de contour. L'hérédité paraît avoir fait ici ce qu'elle fait souvent : elle a transmis les caractères, mais en les atténuant. Toutefois, par une bizarrerie à laquelle elle est moins accoutumée, elle a produit une inversion : c'est sur l'iris droit de la jeune fille qu'est tracé le nombre 10 de l'iris gauche de la mère. A droite, l'hérédité s'est donné une nouvelle liberté; elle a inscrit sur l'iris gauche de la fille le nombre 20 au lieu du nombre 45.

Cette singularité est intéressante, et nous la mentionnons surtout dans l'espoir qu'en attirant sur elle l'attention, on pourra sans doute trouver des exemples analogues et éclaircir un problème qui reste, nous le croyons du moins, sans solution en ce moment.

Ces dessins sur l'œil nous rappellent des dessins dans l'œil qui ont eu jadis un grand retentissement. Les docteurs Pollok et Sandfort, de Chicago, avaient affirmé avoir distingué dans les yeux d'une personne assassinée en 1857, à Auburn, une image de l'assassin suffisamment nette pour permettre de le reconnaître. Inutile d'ajouter que cette histoire américaine produisit une grande sensation, et tous les journaux la reproduisirent. Son authenticité n'a jamais été prouvée. Mais le fait en lui-même n'a rien d'invraisemblable. La photographie des images sur le fond de l'œil est une réalité. Ainsi que le disait, il y a quelques années, M. le docteur Javal, le savant directeur du laboratoire d'ophtalmoscopie de la Sorbonne, l'optographie a pris place dans la science. L'œil est un organe que l'on peut comparer à la chambre noire des photographes. En avant la cornée et le cristallin jouent le rôle de l'objectif, et la rétine un peu celui de la plaque sensible, seulement d'une plaque toujours prête à recevoir des impressions successives. Toutefois, l'image rétinienne est moins fugace qu'on ne pourrait le penser lorsqu'elle a été produite par une lumière très vive.

Les physiciens nomment « images accidentelles » celles qui persistent un certain temps sur la rétine. Par exemple, une personne placée au fond d'une chambre regarde une fenêtre qui est illuminée par le soleil et ensuite ferme les yeux en les couvrant d'un mouchoir pour éviter toute nouvelle entrée de lumière. Elle voit fort bien l'image de la fenêtre, et cette vision, les yeux fermés, peut persister pendant plusieurs minutes. Il arrive assez souvent que les oculistes ont, après les éclipses de soleil, à traiter des astronomes affectés de scotome central de la rétine; il se produit, quand on a été imprudent, une image du soleil qui persiste très longtemps et même quelquefois toujours au fond de l'œil. Cette persistance des images très lumineuses a donné lieu à plus d'une observation. Ainsi, Gorini raconte le fait suivant. Dans la nuit du 24 au 25 décembre 1872, Gorini s'endormit tard, après avoir lu l'*Histoire ancienne d'Italie*, de Venucci; il se réveilla une heure après et vit sur le mur qui était en face de son lit, éclairé par sa lampe, des caractères d'imprimerie de grandes dimensions du texte qui était précisément celui du livre qu'il avait lu avant de s'endormir. Les caractères n'étaient pas très nets, mais il ne douta pas qu'il ne vît positivement sur le mur l'image de la page laissée sur sa rétine. Cette étrange apparition persista une vingtaine de secondes, et dans cet espace de temps, elle se reproduisit chaque fois que, après les avoir fermés, il rouvrit les yeux.

Les mirages extérieurs peuvent donc persister sur la rétine. Est-ce là un phénomène d'impression réelle sur la rétine? On n'a pu répondre à la question que lorsque Boll eut fait connaître ses belles recherches sur le pourpre rétinien. Boll, préparateur de Dubois Raymond, quitta l'Allemagne, après la guerre de 1870-71, pour occuper la chaire de physiologie de Rome. C'est dans cette ville qu'il poursuivit ses travaux. On croyait que si la rétine était rouge, c'est qu'elle était gorgée de sang. Boll fit voir qu'il n'en était nullement ainsi. La rétine offre une coloration pourpre spéciale qui n'est pas due au sang. Pendant l'existence, cette coloration rouge est constamment détruite par la lumière qui arrive au fond de l'œil, et la coloration reparaît dans l'obscurité. Après la mort, la teinte pourpre ne disparaît que si l'œil est exposé à la lumière. La rétine ressemble, sous ce rapport, à une véritable plaque photographique qui noircit à la lumière, avec cette différence qu'ici le rouge passe au jaune, et que la rétine récupère sa sensibilité en quelques instants, et revient du jaune au pourpre. Il résulte de là que si, par exemple, on place un animal devant une fenêtre, et qu'on lui tranche la tête que l'on emporte dans un laboratoire obscur, la rétine de cet animal devra reproduire l'image de la fenêtre. Les vitres qui auront laissé passer la lumière auront décoloré le pourpre, et les boiseries étant sombres auront laissé le rouge

intact, si bien que l'image apparaîtra comme sur une plaque photographique. Il en est ainsi en réalité.

Kühne, professeur de physiologie à Heidelberg, et le docteur Gamgee, en Angleterre, reprirent les expériences de Boll et confirmèrent les résultats. La coloration de la rétine, exposée à la lumière monochromatique du sodium persiste après la mort, même quand la putréfaction a commencé. On peut ainsi dessécher la rétine, la disposer sur une plaqne de verre et l'examiner à l'aise. C'est de cette façon qu'on observe les images fixées, au dernier moment ou après la mort, sur le pourpre rétinien, Kühne a opéré à plusieurs reprises sur des yeux de lapin, et il a obtenu de véritables photographies. Voici comment il parle d'une de ses expériences : « La tête fraîchement coupée d'un lapin non albinos qui avait été tenu quelque temps dans l'obscurité, fut exposé pendant dix minutes au milieu d'un laboratoire recevant le jour de toutes parts, l'œil tourné vers un châssis vitré qui éclairait le plafond. On retourna ensuite la tête pour exposer l'autre œil à la lumière et de la même façon. L'exposition fut longue, parce que le ciel était couvert. On dessécha les yeux à l'alun pendant vingt-quatre heures, et l'on trouva deux images excellentes sur le revers de la rétine. On reconnaissait très bien l'encadrement du châssis et les planches disposées au-dessus des vitres dessinées en lignes rouges. Au delà, on apercevait l'image d'une seconde fenêtre. Cette expérience d'optographie est si simple que l'on peut la répéter dans les cours. J'ai réussi encore, poursuit M. Kühne, à obtenir des optogrammes dans des yeux extirpés, même une heure après la mort. Avec l'œil du bœuf, on obtient des images trois fois plus grandes qu'avec l'œil du lapin, et on peut les observer directement, sans l'emploi de l'alun ou d'aucun liquide durcissant. Les images sont si nettes, que l'on réussira certainement à obtenir des portraits et d'autres images détaillées, à condition d'opérer par temps clair. »

En 1877, Exner et Fleischel ont obtenu des optographes sur les yeux d'un pendu. Ce qui tendrait à faire supposer que les expériences américaines qui firent tant de bruit autrefois pourraient bien être plus vraies qu'on ne l'avait pensé en Europe. L'œil humain, comme l'œil des animaux, est susceptible de recevoir et de conserver des images.

Par quel mécanisme le pourpre rétinien se forme-t-il et se reconstitue-t-il? Comment est-il produit? Quel est son véritable rôle dans la vision? Ces questions font l'objet des recherches des physiologistes. Les auteurs récents s'accordent pour assigner au pourpre rétinien une influence considérable dans la perception des sensations lumineuses [1].

[1] Consulter un excellent travail de M. Weiss, professeur de physique à la Faculté de médecine de Paris : *Théorie chimique de la vision.* (*Revue générale des sciences pures et appliquées.*)

Mais nous n'insisterons pas sur ces détails. Nous avons simplement voulu rappeler que la reproduction des images au fond de la rétine n'appartenait pas à la légende. Rien ne dit même que l'on ne parviendra pas à les fixer. L'œil se comportera alors comme un véritable appareil de photographie, et la médecine légale pourra tirer parti de ces singulières propriétés du pourpre rétinien pour obtenir, dans certains cas, l'image d'un assassin ou l'heure approchée d'un crime, puisque au bout d'un certain temps l'image disparaît progressivement. Aucune recherche d'ordre spéculatif n'est inutile à la pratique.

A quelle hauteur l'homme a-t-il pu s'élever dans l'atmosphère? En ce qui concerne les ascensions de montagnes, on ne peut répondre que sous réserve, car les ascensionnistes ont quelquefois l'affirmation facile. M. Graham prétend avoir monté à 7200 mètres sur le Kabru (Himalaya), en 1884. Si ce n'est pas M. Graham qui détient le record de la plus grande hauteur, alors c'est M. Conwey, qui a fait l'ascension de Pioncer Peak, à 6750 mètres [1]. Après eux, nous ne rencontrons plus que des amateurs s'élevant dans les environs de 5000 mètres, et des alpinistes atteignant la cime du Mont-Blanc, 4800 mètres. Ces hauteurs sont déjà considérables, étant donné qu'il faut effectuer un grand travail mécanique pour y parvenir. En ballon, c'est tout autre chose; l'aéronaute ne fait aucun travail. Malgré tout, il a de la peine à résister à la raréfaction des grandes altitudes. On se rappellera, sans doute, que c'est Glaisher, le physicien anglais, qui, dans son ascension du 5 septembre 1862, est monté le plus haut, peut-être au delà de 10 000 mètres, d'après les indications des tubes barométriques. Mais, dès 8800 mètres, il perdit connaissance et resta évanoui pendant plusieurs minutes. Le ballon montait toujours et ne s'arrêta que lorsque Coxwell, le compagnon de Glaisher, ses mains étant gelées, fut parvenu à ouvrir la soupape en tirant la corde avec ses dents. En 1875, Tissandier, Sivel et Crocé-Spinelli, munis d'inhalateurs d'oxygène, parvenaient à l'altitude de 8600 mètres. Personne n'a oublié la catastrophe qui fut la conséquence de cette ascension. Lorsque le ballon atterrit, on trouva dans la nacelle deux cadavres, ceux de Sivel et de Crocé-Spinelli. Tissandier, qui a survécu, était inerte et comme plongé en léthargie. Les trois explorateurs n'avaient pu supporter la raréfaction et le froid. Ces deux ascensions semblaient prouver que l'homme ne saurait dépasser sans imprudence la hauteur de 8 kilomètres dans l'atmosphère.

Une ascension plus récente et peu connue élargit sensiblement cette limite. M. le docteur Berson, de Strassfurt, est, paraît-il, effectivement

[1] D'après *Popular Science Montly*.

monté, le 4 décembre 1894, à bord de l'aérostat *le Phœnix*, de 2000 mètres cubes, jusqu'au delà de 9000 mètres, sans être sérieusement incommodé par le froid et la raréfaction de l'air [1]. A 10 h. 28 du matin, le ballon s'éleva rapidement à 5000 mètres, dans un air très sec, où le thermomètre accusa — 18°. A 11 h. 50, l'aéronaute était à 6000 mètres, avec une température de — 25°. A cette altitude, M. Berson éprouva quelques battements de cœur. A midi, l'aérostat franchissait l'altitude de 6750 mètres, avec température de — 29°. M. Berson, de plus en plus gêné par la raréfaction de l'air, dut avoir recours à des inhalations d'oxygène qui firent immédiatement cesser son malaise. Les sacs de lest volèrent par-dessus bord, et le ballon atteignit 8000 mètres. La température s'était abaissée à — 39°,5. Le malaise de l'aéronaute s'accentua; dès qu'il cessait les inhalations d'oxygène, il éprouvait immédiatement du vertige et de la prostration. L'aérostat parvint à 8500 mètres, hauteur à laquelle Glaisher observa pour la dernière fois son baromètre et au delà de laquelle il commença à perdre la notion de ce qui l'entourait, jusqu'à ce qu'il s'évanouît complètement. A cette altitude, la température s'était abaissée au-dessous de — 42°. Cinq minutes après, M. Berson était à 9000 mètres, traversant une couche de cirrostratus, formée de petits flocons de neige, qu'il n'avait cessé d'apercevoir depuis son départ. Enfin, à midi 50, le baromètre marquait 231^{mm}, ce qui, corrections faites, correspond à une hauteur de 9150 mètres. M. Berson était alors comme acclimaté et n'éprouvait plus aucun malaise à cette altitude. Il aurait désiré monter plus haut encore, mais il lui restait si peu de lest, qu'il considéra cemme prudent d'ouvrir la soupape. Il descendit lentement et aborda, sans accident, à 3 h. 45, près de Schonwohld, à l'ouest de Kiel.

Le docteur Berson a donc atteint la hauteur la plus élevée (9150 mètres) à laquelle l'homme soit parvenu à l'état conscient et de parfaite santé. Peut-être cette résistance au froid et à la raréfaction est-elle individuelle; toujours est-il qu'il n'y a pas de raisons pour qu'elle soit exceptionnelle. On peut donc penser, avec M. Berson, que l'homme doit pouvoir s'élever au moins à 10 000 mètres, à peu près à la hauteur du plus haut sommet du globe. Mais nous n'engagerions personne à tenter l'expérience, plus hardie d'ailleurs que vraiment utile.

HENRI DE PARVILLE.

[1] *Ciel et Terre.*

CHRONIQUE POLITIQUE

8 avril 1895.

On a justement reproché à la Chambre des députés ses lenteurs dans la discussion du budget. On n'élèvera pas le même grief contre le Sénat. Il marche vite ou plutôt il vole; en une séance, il franchit d'un coup d'aile plusieurs ministères. Les feuilles radicales se sont quelquefois diverties à railler sur leur vieil âge les membres de la haute assemblée. A comparer le degré de célérité des deux Chambres, on croirait que les jeunes gens se sont réfugiés au Sénat, et c'est bien à lui qu'on pourrait dire comme à Mme Pernelle :

Vous marchez d'un tel pas qu'on a peine à vous suivre.

Si courte qu'elle ait été, la discussion générale qui a ouvert le débat n'a pas manqué d'ampleur, et quelques discours ont suffi pour mettre en lumière l'état vrai de notre situation financière. A part M. Chesnelong, dont la puissante parole a fait ressortir, non seulement le mal, mais les principes d'où il était né et les remèdes qui pouvaient l'arrêter, les orateurs qui sont intervenus dans cet examen préliminaire se rattachaient tous au parti républicain, et tous, avec des nuances diverses, se sont accordés dans leurs critiques, leurs inquiétudes et leurs lamentations. Le rapporteur lui-même, M. Morel, qui a tenté de défendre le budget dont il avait dû, vaille que vaille, masquer par une apparence d'excédent le trop réel déficit, le rapporteur n'a pu opposer à ces plaintes une note optimiste. S'il l'avait essayé à la tribune, il aurait trouvé sa réfutation dans les termes mêmes de son rapport; c'est dans ce rapport qu'on voit ainsi résumé l'état de nos finances :

« Un budget dont les dépenses dépassent 3400 millions de francs, une dette de plus de 31 milliards pour l'État, non compris la dette viagère, et de 4 milliards pour les départements et les communes, soit 35 milliards; des budgets qui, bien que considérablement améliorés à la suite des incorporations successives, se soldent encore par des déficits qui, dans ces trois dernières années,

ont atteint la somme de 500 millions, un amortissement annuel réduit à 100 millions au maximum : telle est la situation financière qui ressort de l'étude que nous venons de faire. »

Sur ces 31 milliards, 13 sont imputables aux régimes antérieurs à 1870, 10 à la guerre et à la Commune; 8 milliards sont dus au régime actuel, c'est-à-dire au régime qui date du jour où les républicains ont pris possession du pouvoir. C'est depuis leur règne que sont nés les déficits et qu'a cessé l'amortissement.

Ces déficits, un autre républicain, M. Hugot, a constaté qu'ils allaient s'accroissant au moment où diminuaient les revenus des particuliers, à qui l'on n'en impose pas moins de nouvelles charges, et cela après que la conversion de la rente avait procuré au Trésor 62 millions dont le gouvernement s'était engagé à faire profiter les contribuables ou l'agriculture. Loin de leur donner cet emploi, on a jeté ces 62 millions dans le gouffre du budget, établissant ainsi, comme l'a fait remarquer l'orateur, un véritable impôt sur une catégorie de citoyens, sur les rentiers, qu'on frustrait d'une partie de leurs revenus, sans compenser cette perte par une diminution des charges publiques.

Le président de la commission des finances, M. Loubet, a essayé tout d'abord de faire peser sur les cabinets conservateurs et sur l'Assemblée nationale la responsabilité des folles dépenses entreprises sous les ministères suivants. La prétention était si vaine, qu'elle ne pouvait atteindre ceux qu'elle visait; il a paru bientôt qu'elle n'était qu'une précaution oratoire destinée à faire accepter aux républicains le jugement que l'orateur se disposait à porter sur le présent budget. Sur ce point, M. Loubet, nous devons le reconnaître, a été très catégorique : « Je suis convaincu, a-t-il dit, que cette situation n'est pas bonne, qu'elle est embarrassée, et qu'il y faut remédier, non pas théoriquement, non pas en formulant des vœux, mais par des résolutions énergiques, par des résultats palpables, qui laissent une trace profonde et durable dans le budget actuel et dans les budgets futurs. »

Bonnes paroles auxquelles le Sénat a applaudi, et dont il a été à ce point satisfait qu'il a ordonné l'affichage du discours de M. Loubet.

Mais, si le langage est louable, quel en sera l'effet?

Nous ne trouvons pas mauvais qu'on ait fait afficher le discours de M. Loubet, encore bien que, au moment où l'on parle tant d'économies, l'opportunité de cette dépense ne fût peut-être pas manifeste. Mais nous nous demandons quel avantage en attendent ceux qui ont pris cette décision.

Ce n'est pas aux électeurs que s'adressent les avertissements du président de la Commission des finances; c'est aux membres des

deux Assemblées. Les électeurs ne sont pas coupables des dilapidations qui ont amené la situation actuelle; ils n'y ont d'autre part que celle qu'ils ont pu y prendre en nommant les députés et les sénateurs qui ont créé cet état de choses. La conclusion du discours de M. Loubet serait donc de leur dire : « Vous avez eu tort de choisir de pareils mandataires; trouvez-en d'autres pour les élections prochaines. »

Ce n'est pas nous qui protesterions contre cette formule; mais nous ne pensons pas que ce soit le conseil qu'aient voulu donner au pays et M. Loubet et les sénateurs qui ont ordonné l'affichage de son discours. Cependant, s'ils y réfléchissent, ils devront reconnaître que ce discours, placardé, par leurs ordres, sur les murs de toutes les communes de France, n'est autre chose qu'un réquisitoire contre le régime actuel et les hommes qui, depuis quinze ans, en ont assumé la direction.

Que pourront se dire, en effet, les populations? « Voilà donc où nous ont menées nos gouvernants! Tandis que nous peinions dans nos champs, que nous amassions quelques épargnes à la sueur de notre front, ils jetaient au vent l'argent de la France. Ils ont tari toutes les sources de revenus; de l'aveu d'un des leurs, applaudi par tous, il n'y a plus à toucher aux impôts, car l'agriculteur plie sous le faix; les contributions indirectes sont excessives; les dépenses scolaires dépassent toute mesure. Les économies s'imposent. » Mais ces économies, que recommande l'orateur, le ministre des finances, dans une interruption que les électeurs ont également sous les yeux, les a déclarées à peu près impossibles; à ce pays déjà surchargé d'impôts, ce sont donc, pour toute réforme, des impôts nouveaux qu'on laisse entrevoir. A quoi bon, dès lors, ces exhortations de M. Loubet?

« Donnez à la France cette sécurité, cette confiance, dites-lui qu'on peut vivre chez nous sans craindre de voir compromettre la paix publique, de voir porter atteinte à l'ordre et aux intérêts, et vous lui rendrez du même coup cette prospérité si nécessaire au développement de son commerce et de son industrie. »

Sans doute, ces avis seraient de nature à rassurer le pays, si des actes conformes les accompagnaient. Si, après avoir lu le discours de M. Loubet, le pays apprenait que d'une main vigoureuse le Sénat a rayé les crédits inutiles, qu'il a mis un frein aux dépenses et remis le budget dans un véritable équilibre, qu'il a écarté les taxes nouvelles et obtenu du gouvernement des déclarations précises et satisfaisantes, il pourrait reprendre quelque confiance et espérer enfin une ère de prospérité.

Mais, au contraire, ses alarmes ne feront que s'accroître si,

après lui avoir dépeint le mal avec tant de vigueur, après le lui avoir révélé plus profond peut-être qu'il ne se l'imaginait, on maintient toutes les causes qui l'ont amené et développé. Bien loin de calmer les inquiétudes, on les aura fait naître chez ceux qui ne les avaient pas, et exaspéré chez ceux qui déjà en étaient pénétrés.

Or n'est-ce pas là le spectacle qu'une fois de plus nous donnent les pouvoirs publics? Chaque année, en termes plus ou moins énergiques, on constate les fautes commises; chaque année, on les renouvelle, en ajournant à l'exercice suivant le soin de les réparer. Le Sénat, pour toute réforme, se bornera à quelques changements de chiffres; la Chambre les écartera, et le Sénat, dans un second examen, se soumettra à la Chambre. Quant au cabinet, ou il ne dira rien, ou il cherchera anxieusement quelle opinion paraît avoir la majorité pour s'y rallier.

Lorsque M. Ribot objectait que les économies étaient difficiles, M. Loubet lui répondait : « Non, si le ministre des finances se résigne à être pour quelque temps le ministre le plus impopulaire de France. » Ce n'est certainement pas M. Ribot qui s'exposera à ce péril.

Et lorsque M. Chesnelong, mettant en pleine lumière les dangers de l'impôt progressif et des droits annoncés sur les successions, adjurait le ministre des finances de se prononcer sur l'heure contre ces nouveautés, au delà desquelles il lui montrait le socialisme, lorsqu'avec son ardent patriotisme, il disait à M. Ribot : « Si vous dites non, Monsieur le ministre, vous aurez rendu un immense service au pays; si vous dites oui, vous assumerez une grave responsabilité, vous porterez au pays un de ces coups qui ébranlent tout, et dont le contre-coup porte loin; » qu'a répondu le ministre? Il a refusé cette déclaration nette que réclamait M. Chesnelong et, après lui, M. Loubet; il ne s'est prononcé ni pour ni contre; il a seulement fait entendre qu'un vigoureux effort serait demandé au pays; preuve évidente qu'on nous réserve de nouveaux impôts, et que ces impôts seront précisément ceux que M. Loubet, comme M. Chesnelong, voulaient écarter.

Voilà donc quels éléments on offre à la confiance de la nation. On lui expose le mal sans lui fournir aucun remède. M. Ribot, parlant de ses devanciers, disait : « Depuis cinq ans, nos budgets n'ont été équilibrés que grâce aux ressources exceptionnelles découvertes par l'esprit ingénieux de mes prédécesseurs. *Un tel régime ne peut durer toujours.* »

En attendant, M. Ribot maintient ce régime, et ce qu'il dit de ceux qui sont venus avant lui, ses successeurs le répéteront de lui-même, sauf, hélas! à l'imiter à leur tour.

Le ministère peut d'autant moins changer de système, qu'il est le produit de la concentration. Il est condamné par son origine à ne prendre parti sur aucune des questions qui divisent les républicains, ou, s'il adopte un avis, à se ranger au pire, parce que c'est celui-là que recommandent ceux de ses alliés qu'il redoute le plus, c'est-à-dire les plus avancés. Le ministre de l'agriculture, M. Gadaud, vient encore de s'expliquer sur la formation du cabinet, dont il est membre, devant le comité radical de Périgueux, qui donnait un banquet en son honneur. Il ne voulait pas, a-t-il dit, entrer au ministère; mais on tenait à l'avoir. On l'a supplié; on a fait miroiter devant lui les raisons qui devaient le décider, et la première, celle qui paraît avoir emporté son consentement, c'est que, tout d'abord, on proposerait l'amnistie. La mise en liberté de l'homme qui avait insulté M. Casimir-Périer, de M. Gérault-Richard, était un premier gage offert par M. Ribot à l'apaisement. C'était en même temps une façon de préparer « le rapprochement entre les différentes fractions du parti républicain et de faire disparaître jusqu'aux moindres traces des querelles passées ».

Nous doutons que les membres du centre gauche et même d'une partie de la gauche aient éprouvé le besoin de ce genre de rapprochement; nous ne croyons pas que M. Aynard, M. Deschanel ou M. Léon Say fussent à ce point pressés de faire la paix avec les partisans de la Commune, et le ministère nous paraît s'être préoccupé d'obtenir lui-même de ces derniers quelque indulgence, beaucoup plus que de satisfaire ceux qu'on a coutume d'appeler « les républicains de gouvernement ».

Il n'y a rien de bon à attendre de M. Ribot. Le personnage vient encore de se révéler dans le débat, qui a commencé au Sénat, sur les taxes des congrégations religieuses. M. Buffet, M. Chesnelong, M. Biré, M. Grivart, M. Lucien Brun, ont tout dit sur l'iniquité de ces taxes; impossible de mettre plus de force et d'évidence dans cette démonstration. Le ministre l'a senti; aussi n'a-t-il trouvé d'autre ressource que de faire appel aux passions. Il a osé prétendre qu'il n'y avait que des vues de parti dans l'opposition soulevée contre ces impôts, impôts dont à l'origine, comme le lui a rappelé M. Buffet, il avait lui-même été l'adversaire. M. Ribot savait bien qu'avec des arguments de ce genre, il obtiendrait les applaudissements des sectaires. Mais il se tromperait s'il croyait avoir ainsi assuré son existence ministérielle; prisonnier de ceux dont il emprunte le langage, il les trouvera d'autant plus exigeants contre lui qu'il leur a donné la mesure de son caractère.

Si l'on veut chercher un autre témoignage de l'esprit qui anime le cabinet, on le trouvera dans la présence de M. Poincaré au ban-

quet offert à M. Berthelot. Si, comme on l'a prétendu, on n'avait eu dans ce banquet d'autre pensée que celle « d'honorer la science », nous n'aurions pas à nous en occuper dans cette chronique, sinon pour approuver d'un mot l'intention des organisateurs. Qui n'a pas applaudi, parmi nous, aux fêtes données naguère en l'honneur de M. Chevreul ou de M. Pasteur? Mais on a bien vu que la science était le dernier souci des promoteurs du banquet de Saint-Mandé, et il a fallu quelque aplomb à M. Poincaré pour oser dire, en commençant son discours : « Je ne sais ni ne veux savoir si la polémique a retenu sa place à ce banquet. » Où avait-il donc les yeux et les oreilles? Quand il a su que M. Brisson devait présider cette réunion, a-t-il pensé que M. Brisson était un savant, tout étranger aux luttes religieuses? Et, s'il avait pu se méprendre, n'a-t-il pas dû éprouver quelque confusion en entendant, lui ministre de l'instruction publique, lui ministre des *cultes*, tout ce qui s'est dit dans cette soirée? Il n'est presque pas un seul des orateurs qui, dans ce banquet consacré à la science, n'ait commencé par dire : « Je ne suis pas un savant »; et M. Goblet qui, comme les autres, a débuté par cet aveu, a eu, du moins, la franchise d'ajouter : « Peut-on dire que la politique soit étrangère à cette grande lutte d'idées? »

Assurément, la religion n'est pas atteinte par les niaiseries furibondes ou emphatiques qu'ont débitées ou applaudies contre elle les convives de Saint-Mandé, et l'abstention significative des hommes qui sont l'honneur de la science, mise en regard des politiciens qui se pressaient à ce festin, n'a rien qui soit pour nous inquiéter; la science aurait bien plus à s'humilier et à rougir en voyant quels personnages ont prétendu la représenter. Mais ce qui demeure le scandale de ce banquet, c'est la présence du ministre de l'instruction publique et des cultes. Il a manqué à son devoir professionnel en prêtant son assistance à une réunion où se trouvaient également outragées la neutralité dont, comme ministre de l'instruction publique, il se targue d'être le protecteur, et la religion, dont il doit, comme ministre des cultes, observer, tout au moins, le respect. Que M. Poincaré ait pu siéger officiellement dans un tel milieu, cela suffit pour qualifier le gouvernement dont il est membre.

Quelques jours auparavant, une autre réunion, d'un tout autre caractère, avait lieu à Sathonay. Le Président de la République s'était rendu au camp pour remettre les drapeaux aux troupes qui vont combattre à Madagascar, et pour leur adresser, au nom de la France, ses exhortations et ses encouragements. Certes, l'inspiration était heureuse, et ne mérite que des éloges. Pour-

quoi faut-il pourtant que ce banquet de Saint-Mandé, rapproché de la revue de Sathonay, éveille en nous un douloureux contraste? A Saint-Mandé, il a été permis au ministre de l'instruction publique et des cultes de s'associer à une glorification publique de l'athéisme. A Sathonay, devant ces soldats, dont plusieurs vont donner leur vie pour la France, dont tous vont affronter la mort, pour lesquels tant de familles élèvent leurs prières vers le ciel, il n'a pas été permis au Président de la République de mettre le nom de Dieu dans son allocution. Ce nom, la reine de Madagascar l'invoque dans sa proclamation à son peuple. Il n'est pas dans le monde de pays où, devant cette épreuve de la guerre, les chefs d'États, sûrs d'être les interprètes de la nation tout entière, n'appellent sur leurs armées les bénédictions divines. Seul, le Président de la République, le chef de la nation de saint Louis et de Jeanne d'Arc, de la nation qui, dans quelques semaines, va célébrer le huitième centenaire de cette croisade où retentit le cri de *Dieu le veut!* seul, le Président de la République française ne peut faire allusion à la Providence, et depuis qu'un soldat qui ne craignait pas, lui, de publier sa foi, depuis que le maréchal de Mac-Mahon est descendu du pouvoir, il n'y en a pas un, parmi ses successeurs, qui ait eu le courage, croyant au fond de son âme en Dieu, de le dire tout haut, et de faire entendre cette invocation à laquelle ferait écho toute la France!

Le Reichstag a décidément refusé de s'associer aux félicitations adressées au prince de Bismarck, à l'occasion du quatre-vingtième anniversaire de sa naissance. Une majorité de 163 voix contre 146 a repoussé la proposition du président de l'Assemblée.

L'événement a fait scandale en Allemagne; les membres du bureau de la Chambre ont donné leur démission, les journaux ont invectivé les votants, et un télégramme de l'empereur Guillaume à l'ancien chancelier a exprimé « la plus profonde indignation » du souverain contre la manifestation du Reichstag; on s'est demandé pendant quelques jours si la dissolution de la Chambre ne serait pas le dernier mot du conflit.

Nous ne nous arrêterons pas au récit des ovations faites à M. de Bismarck; elles sont naturelles de la part des Allemands, et l'on a pu s'étonner en Europe de l'attitude prise par la représentation nationale contre l'homme qui a réalisé l'unité de l'Empire et porté si haut la puissance germanique. Cette attitude a pourtant son explication; elle révèle ce qu'il y a eu de parties faibles dans l'œuvre de *l'homme de fer* et de lacunes dans son génie. Si M. de Bismarck a fait l'unité de l'Empire, il n'a point fait l'union des Allemands, et c'est là ce qui accuse son caractère et sa politique. Il n'a pas

fait, on le voit bien, l'union de l'Alsace-Lorraine à l'Allemagne; il n'a pas fait davantage l'union des Etats confédérés avec la Prusse. Bien qu'il s'avise de dire aujourd'hui, dans une de ses allocutions, que l'Empire ne doit être ni prussien, ni saxon, ni bavarois, mais allemand, on démêle, à plus d'un indice, les points de séparation entre le gouvernement de Berlin et le peuple germanique. M. de Bismarck n'a pas réalisé enfin l'union des citoyens entre eux; progressistes, socialistes, catholiques, se sont coalisés dans le même vote contre lui, parce que, après avoir déchaîné la guerre au dehors, il l'a portée au dedans, déclarant ennemis publics tous ceux qui contrariaient ses vues.

Qu'est-il advenu de cette politique? C'est qu'à un jour donné, le tout-puissant chancelier s'est vu traité lui-même comme un ennemi. L'empereur Guillaume peut se donner, à l'heure présente, la satisfaction d'envoyer des télégrammes à M. de Bismarck, de lui offrir une épée d'or, de venir parader à la tête de ses troupes à Friedrichsruhe et de prononcer en l'honneur de l'ancien ministre force discours et force toasts. Il y a sans doute, dans les effusions du petit-fils de Guillaume Ier, un juste et sincère sentiment de ce que sa dynastie et son pays ont dû au chancelier. Mais, enfin, ce grand homme d'Etat, qui donc l'a chassé du pouvoir? Qui donc l'a tenu en disgrâce publique, lui et tous ceux qui avaient été avec lui en relations de parenté ou d'amitié? C'est le même empereur qui maintenant le glorifie. Cette ingratitude qu'il flétrit tardivement chez les membres du Reichstag, Guillaume II leur en a donné le premier l'exemple, et il est difficile de ne pas remarquer que pour rendre sa faveur au prince de Bismarck, il a attendu le moment où cette faveur ne devait entraîner, pour le vieillard, aucune chance de revenir au gouvernement.

L'empereur, dans ses discours, comme M. de Bismarck dans ses réponses, a fait, soit aux souvenirs de 1870, soit à la situation présente de la France, des allusions qui ont eu dans notre pays un pénible retentissement. Au milieu de leurs congratulations mutuelles, on a pu remarquer pourtant quelque signe d'inquiétude, et ce n'est pas un symptôme indifférent que la préoccupation qui a porté le souverain, dans des allocutions où il semblait ne devoir rappeler que les glorieux résultats conquis par l'Allemagne, à envelopper ses propres sujets dans les menaces qu'il dirigeait contre l'étranger. « Je n'ai pu trouver de meilleur cadeau, a dit Guillaume II, qu'une épée, l'arme préférée du Germain, le symbole et l'instrument que Votre Altesse Sérénissime a aidé feu mon grand-père à frapper, à aiguiser, à manier, et aussi le symbole de cette puissante époque de construction dont les ciments étaient le fer et

le sang, le moyen qui ne trahit jamais, et qui, entre les mains des princes, pourra, si la nécessité s'en fait sentir, *conserver également à l'intérieur l'unité* de la patrie qu'il a unifiée autrefois à l'extérieur ».

Après le vote émis contre M. de Bismarck, le Reichstag a dû renouveler son bureau. Il a élevé à la présidence un membre du centre catholique, M. de Buol. L'empereur a invité le nouvel élu au banquet donné en l'honneur du prince de Bismarck. On redoutait de la part du souverain quelque éclat. Il s'est, au contraire, montré plein de bienveillance pour M. de Buol; un philosophe qui voudrait pénétrer dans les replis du cœur humain ne manquerait pas de se demander si, tout en envoyant un télégramme indigné au prince de Bismarck, l'empereur a été, dans le fond, aussi mécontent qu'il a paru l'être de l'ombre jetée par le refus du Reichstag sur le triomphe de son ancien chancelier. Quoi qu'il en soit, l'accueil fait par Guillaume II au président de la Chambre écarte toute idée de dissolution. Mais les difficultés subsistent, et l'adoption du projet de loi contre les menées anarchiques n'en demeure pas moins douteuse.

Il y a quelques nuages dans les relations de la France avec l'Angleterre. Assise en Egypte, où elle n'a aucun droit de s'établir, l'Angleterre est très préoccupée des envahissements de la France. La Chambre des communes a accordé au gouvernement une large augmentation de crédits pour la marine; elle a reçu l'assurance que les soixante-dix navires, dont une loi antérieure avait prescrit la construction, sont à flot ou prêts à prendre la mer; elle a porté à plus de 80 000 le nombre des hommes appelés au service de la flotte, et tout cela sous une obsession constante qui a paru dans la discussion du budget de la marine : la prévision d'une guerre avec la France.

Le point de départ de ces troubles est dans l'occupation de l'Egypte. Comme elle n'a pas la conscience nette sur ce sujet, alléguant toujours qu'elle n'est en Egypte que pour y remettre l'ordre, et ayant au fond l'intention d'y rester, l'Angleterre cherche contre nous des griefs qui puissent faire oublier ses torts ou donner prétexte à ses projets. Tantôt à Siam, tantôt sur le territoire de Boussa, tantôt sur le Niger, le *Times* nous voit sans cesse menaçant la sphère d'influence assignée à l'Angleterre, sphère qu'il développe à son gré, autant que le comportent non les traités, mais les intérêts britanniques, qui, seuls, font loi.

Le débat est venu récemment à la Chambre des communes. Sir Ellis Ashmead Bartlett a proposé une réduction de 1000 livres sur le traitement du ministre des affaires étrangères, en vue de

signaler à l'attention publique les empiètements de la France dans la région du Nil. Il y a une sorte de candeur audacieuse dans cette façon de dénoncer les usurpations du voisin sur des territoires où l'on ne s'est soi-même installé que par le plus criant mépris des droits du sultan et des traités. Mais l'Angleterre est ainsi faite. Elle met une sorte de bonne foi dans des revendications contraires à la vérité.

Sir Ashmead Bartlett est donc persuadé que, du Congo français, nous dirigeons sur le haut Nil des expéditions qui menacent la Grande-Bretagne. En l'absence de lord Rosebery, toujours retenu par l'*influenza*, le sous-secrétaire d'État des affaires étrangères, sir Edward Grey, a donné raison aux inquiétudes de l'interpellateur. Arguant de ce que des traités passés avec l'Allemagne et l'Italie ont reconnu à l'Angleterre les droits qu'elle s'attribue dans le bassin du Nil, il en a conclu que ces droits, dont aucune notification officielle n'a été faite aux chancelleries étrangères, n'en devaient pas moins être tenus pour incontestables; il a mêlé dans une formule ambiguë « les titres réunis de l'Angleterre et de l'Egypte » sur la totalité de la vallée du Nil, et déclaré qu'une expédition française dans cette région serait un *acte d'hostilité*. « Le gouvernement français, a-t-il ajouté, sait fort bien que c'est ainsi que nous l'interpréterions. »

La parole était dure, et c'est grande modération au gouvernement et aux Chambres, en France, de ne l'avoir pas immédiatement relevée. Elle a été encore aggravée par les commentaires qu'elle a reçus de M. Chamberlain, et par les articles enflammés des journaux. L'un d'eux n'a-t-il pas été jusqu'à dire que « la France aurait la responsabilité d'avoir mis le feu à la poudrière de l'Europe »?

Il semble pourtant que le cabinet anglais ait en lui-même le sentiment d'avoir été trop loin. Deux jours après la déclaration de sir Edward Grey, une note officieuse a fait savoir qu'il n'avait pas dit qu'une expédition française serait considérée « comme un acte d'hostilité », mais seulement « comme un acte peu amical »; elle ajoutait que le sous-secrétaire d'État n'avait jamais entendu méconnaître la souveraineté du sultan sur les régions du haut Nil. Il les avait momentanément oubliées. Un député radical, M. Labouchère, a dit le vrai mot : « Le ministre a paru supposer que le Nil appartient à l'Angleterre comme la Tamise. »

Il n'était pas possible de laisser passer sans protestation les déclarations, même atténuées, de sir Edward Grey. Un sénateur de la droite, qui s'est fait rapidement une place importante dans la haute assemblée par son talent, M. de Lamarzelle, les a relevées en fort bons termes, et il a provoqué, de la part du ministre des

affaires étrangères, une réponse dont la forme courtoise pour la Grande-Bretagne n'exclue pas, nous voulons le croire, la fermeté dans les résolutions. Posant tout d'abord en principe que les régions qui font l'objet du litige sont sous la souveraineté du sultan, M. Hanotaux a fait connaître qu'il avait sans cesse demandé à l'Angleterre de déterminer la partie de ces territoires qu'elle entendait placer dans la sphère de son influence. Cette indication préliminaire donnée, la discussion pourrait s'engager. A cette question très nette, l'Angleterre ne répond pas, et quand on la presse, elle interrompt les pourparlers. Ne rien préciser pour tout réclamer, c'est là sa tactique. Les explications de M. Hanotaux nous donnent l'espérance que le gouvernement français ne s'y prêtera point.

L'énergie dont a fait preuve le cabinet de Bruxelles a préservé la Belgique des troubles qui la menaçaient. La loi communale étant venue en discussion, les chefs du parti ouvrier ont prétendu en empêcher l'adoption en décrétant la grève générale. Des grèves partielles se sont produites, accompagnées de désordres et de rixes sanglantes. Le gouvernement n'a pas hésité; il a ordonné le rappel immédiat de 7000 hommes de la classe de 1892. Devant cette résolution d'un pouvoir prêt à se défendre, les meneurs ont réfléchi; ils n'ont plus parlé de la grève générale, et la Chambre des représentants a voté la loi communale.

Le cabinet de Bruxelles a ainsi rendu service à l'Europe, en même temps qu'il lui a donné l'exemple. C'est partout que se manifestent ces prétentions de peser sur les gouvernements par la suspension forcée de tous les travaux. Le plus intolérable despotisme accablerait le monde, si la faiblesse des gouvernements laissait à ces prétentions le loisir de se concerter et de se traduire en actes.

En Espagne, le nouveau cabinet, présidé par M. Canovas, annonce la même vigueur contre les insurgés de Cuba. Le maréchal Martinez Campos est parti pour la Havane, et M. Canovas déclare qu'il y enverra, s'il le faut, 100 000 hommes. La rébellion sera vraisemblablement vaincue, mais non sans de grandes difficultés et un effort longtemps soutenu.

Louis Joubert.

L'un des gérants : JULES GERVAIS.

PARIS. — E. DE SOYE ET FILS, IMPR., 18, R. DES FOSSÉS-S.-JACQUES.

LE SECOND EMPIRE

Bientôt un demi-siècle aura passé depuis l'avènement de Napoléon III, vingt-cinq années nous séparent de sa chute, sa fin et celle de son unique fils sont déjà anciennes. L'empire n'appartient plus à la politique, c'est-à-dire aux injustices intéressées des vivants pour les forces vivantes. Où le temps et la mort ont exercé leurs droits, ceux de la vérité demeurent seuls, et à l'excès des adulations et des outrages doit succéder la conscience d'un jugement.

I

Le ressort commun des gouvernements les plus contraires est l'intérêt; sous des formes diverses ne se perpétue guère que la préférence, souvent sans scrupules, de chaque peuple et de chaque souverain pour soi-même, et plus un régime est absolu, plus la destinée d'un peuple est faite par l'égoïsme particulier qui est maître du maître. Sans compter les princes qui cherchent uniquement dans le pouvoir la satisfaction de basses jouissances, les uns, sous prétexte d'un honneur qui n'est pas en péril et d'un intérêt national qu'ils ne servent pas, cèdent à la passion de la gloire, à l'avidité des conquêtes; les autres, même aux dépens de l'intérêt et de l'honneur, sont pacifiques, parce que leur nature est sollicitée surtout par la crainte de perdre et l'amour du repos; ceux même qui, rares dans tous les pays et dans tous les temps, mettent de la conscience dans leur autorité, s'élèvent au sentiment du devoir envers un seul peuple, le leur. Plus rares encore apparaissent ceux qui, ne se tenant pas pour responsables envers une seule nation, ont travaillé à établir dans la société humaine un ordre meilleur. Un de ceux-là fut Napoléon III.

Les principales de ses entreprises, guerres, négociations, lois, poursuivirent des desseins plus vastes que l'avantage du prince ou de la France. En Crimée, il voulut défendre l'équilibre de l'Europe; en Italie et en Allemagne, l'indépendance des peuples;

en Syrie, la liberté religieuse; en Chine, la liberté du commerce; en Amérique, l'avenir des races latines contre la prépondérance des races saxonnes. Ses guerres multiples et longtemps heureuses lui apportèrent une seule fois un gain particulier, un accroissement de territoire, encore fut-ce par la vertu du droit qu'il venait de servir au profit d'autrui : la Savoie, que la nature et la race avaient faite française, et le comté de Nice, où les races étaient mêlées et la nature neutre, ne devinrent pas nôtres par conquête, mais par leur volonté. Ses traités de commerce tendirent à supprimer les prohibitions ou les surtaxes qui réservaient aux Français le marché de la France; il n'ambitionna pour le travail national que la chance de se faire une clientèle sur les marchés étrangers, et son principal souci fut de hâter, dans le monde ouvert aux échanges, l'heure où, chaque nation fournissant aux autres ce qu'elle produisait le plus, le mieux, et à meilleur marché, la vie deviendrait moins coûteuse et moins dure pour la masse des hommes. Par sa politique ouvrière, enfin, il encouragea les artisans de chaque métier à se grouper pour la défense de leurs intérêts, et même les prolétaires de tous les états et de tous les pays à se réunir en une seule association, pour améliorer, dans l'univers entier, le sort de leur classe. Au dedans, au dehors, ses actes attestent un désir spontané, constant, généreux, de servir le droit, une pitié protectrice pour les faibles, et une conception internationale du bien.

Voilà le caractère dominant et l'originalité de Napoléon III. Il prétendait ainsi continuer une tradition et faire honneur de ces principes à son oncle. Mais rien ne fut plus contraire à la conscience miséricordieuse que le génie impitoyable de Napoléon I[er]. C'est seulement à Sainte-Hélène qu'il se convertit aux droits des peuples, et l'on demeure incertain si, là même, il contempla d'un œil enfin désintéressé et affirma d'une parole sincère les obligations du pouvoir, ou si, toujours conquérant et faute d'autres armes, il employa la foi démocratique comme une dernière ruse de guerre pour surprendre la postérité, et, les couronnes perdues, régner du moins sur les cœurs.

Comme son oncle, Napoléon III mûrit et formula dans l'exil et la captivité ses doctrines émancipatrices, mais, pour le neveu, la captivité et l'exil n'étaient pas la fin, elles étaient le commencement de la vie. Quand la puissance vint ensuite, elle lui servit non à contredire, mais à appliquer les doctrines de sa prison, et cette unité des vues dans la différence des fortunes, loin de le rattacher à la tradition d'aucune race, l'isole. Si l'on peut admettre que le respect pour l'autonomie des peuples lui ait été inspiré par les

doctrines de la Révolution française, la sollicitude pour les classes ouvrières ne lui fut apprise par aucun gouvernement. Sous Napoléon I[er], la question sociale ne menaçait pas, endormie par la guerre même : toute la jeunesse pauvre avait été recrutée pour une industrie d'État, l'armée. L'armée assurait la subsistance de ceux qu'elle ne tuait pas; les uns et les autres laissaient un grand vide dans le monde du travail, et les ouvriers qui exerçaient encore les divers métiers ne voyaient pas leur salaire s'avilir par la concurrence de bras trop nombreux. La crise a commencé depuis, quand la paix laissa pour unique ressource le travail à la masse des prolétaires et que le développement des machines réduisit la part de ce travail laissée à l'homme. Mais sous le nom de monarchie parlementaire régnait alors le suffrage restreint, c'est-à-dire la richesse. La pauvreté n'avait pas la parole. La dispute du pouvoir entre les classes qui possèdent, et qui seules étaient représentées, fut toute la politique de ce temps, et la misère grandissante du prolétariat n'obtenait des plus philosophes parmi les hommes d'Etat, quand ils avaient le loisir de jeter sur elle un regard, que l'aveu tranquille de leur impuissance. Ils considéraient que panser, dans les victimes les plus atteintes, les plaies les plus cruelles de l'indigence était tout l'espoir permis à l'effort humain, que la pitié individuelle suffisait à accomplir cette tâche, que l'autorité publique n'avait ni moyens ni droits pour tenter une élimination méthodique, générale et progressive de la misère même, que cette misère, forme douloureuse mais nécessaire de l'ordre social, était une loi de nature, aussi invincible que la mort. Ainsi semblaient-ils prendre à tâche de décourager, tant ils la déclaraient inefficace, la charité volontaire, seule assistance qu'ils ne condamnassent pas, et rejetaient sur Dieu même, comme si l'œuvre des hommes fût celle de la providence, la pérennité des injustices sociales. Dans cette atmosphère de sécheresse et de quiétude, Louis Bonaparte forma des projets qui, par les premiers élans de leur jeunesse et de la sienne, l'entraînèrent d'abord à un socialisme avancé, et qui, après avoir pris leur équilibre, laissèrent le prince acquis sans retour à l'émancipation du « quatrième État ». Il n'apprit donc pas les idées de son temps, mais lui en apporta, et, à l'heure où seuls quelques rêveurs songeaient à une politique sociale, pressentit le devoir qui allait devenir la plus grande difficulté et la plus haute mission des pouvoirs démocratiques.

Cette visible attraction vers la justice n'était pas pour Napoléon III une de ces apparences utiles que certains sceptiques savent exploiter. L'empereur était sincère avec ses idées. Il donna de cette sincérité la preuve décisive : il les servit sans intérêt, contre

son intérêt. Quand il inaugura sa politique ouvrière, il ne céda ni à un péril, ni à des sommations, pas même à des prières. Le bâillon des vieilles lois tenait ferme sur la bouche des ouvriers; leurs souffrances n'avaient pas de force collective dans la vie cellulaire où ils étaient réduits; parmi eux, nulle trace de ces mouvements qui présagent les révoltes de prisonniers. En rendant aux prolétaires une parole et une vie communes, l'empereur mettait donc de lui-même fin à cette sécurité, à ce repos. Les concessions, il ne pouvait l'ignorer, apaisent moins qu'elles n'excitent; ce qu'un gouvernement a accordé sert surtout à lui réclamer ce qu'il refuse, et la première indépendance que pratiquent les peuples ou les classes délivrées est celle du cœur à l'égard des gouvernements généreux. Surtout il était évident que l'ignorance et la faim livraient les travailleurs aux agitations, qu'à l'air libre leurs griefs s'enflammeraient d'eux-mêmes, et, mis en un foyer commun, deviendraient l'aliment d'un vaste incendie. Ces risques n'arrêtèrent pas l'empereur : ils étaient les épreuves de l'éducation qu'il tenait pour nécessaire à l'avenir des classes laborieuses. Il affronta les hasards de la transition entre leur ancienne servitude et leur liberté inexpérimentée, afin de hâter le jour où, sachant manier leurs droits au lieu de se laisser emporter par eux, ils s'assureraient, par des efforts réglés et raisonnables, le sort meilleur auquel ils avaient droit.

Dans ses tentatives en faveur des nationalités, il servit moins encore son avantage. Au commencement de son règne, après la guerre de Crimée, toutes les puissances lui étaient bienveillantes; parmi elles, il avait le choix des alliances, et son intérêt lui conseillait de maintenir un état de choses où il était le premier. La France n'éprouvait pas, dans le repos, cette impatience humiliée qui avait ébranlé le trône de Louis-Philippe : le nom de l'empereur suffisait à répandre sur la nation un reflet éclatant, et satisfaite à la fois dans les instincts contraires de sa nature, elle se réjouissait d'unir aux apparences de la gloire militaire les sécurités de la paix. L'empereur n'était pas plus belliqueux que la France : son naturel doux répugnait aux grands massacres qu'on nomme batailles, l'avidité des conquêtes se trouvait détruite en lui par ses principes sur le droit des peuples. Les nations au profit desquelles il employa la force de ses armes ou de son influence n'avaient, ni par les traditions de notre politique, ni par des services rendus à la France, aucun droit sur lui. Il suffit pour le décider en leur faveur qu'il jugeât leur cause légitime et espérât en assurer le succès. L'avènement des races qui, par son concours, grandissaient autour de nous ne lui inspira jamais de jalousie. Toute sa conduite

fut un démenti à l'opinion commune que notre bien est le mal d'autrui; il agit en souverain persuadé que tout ce qui aidait au triomphe du droit sur un point du monde servait la cause du bien général, et que rien ne pouvait être conforme au bien général sans être conforme à l'intérêt de la France.

L'inspiration de cette politique était donc novatrice, généreuse, humaine, et rarement souverain se fit un idéal plus élevé du pouvoir. Eût-il placé trop haut ses espérances pour les atteindre, il y avait de la noblesse à les avoir conçues. Se prépara-t-il des déceptions et des échecs, ses excès de désintéressement et de confiance semblaient présager à la France moins de désastres que n'en amène d'ordinaire l'excès des ambitions et l'oubli de la justice.

Contre les mauvaises chances de la fortune, le gouvernement impérial paraissait offrir une autre garantie, sa force. Les intentions les plus sages d'un pouvoir ne sont que des espérances, les actes seuls donnent aux peuples des réalités. Pour que ses volontés passent dans les faits sans être déformées par eux, il lui faut la puissance. Elle est d'ordinaire contenue, parfois annulée par d'autres autorités, soumise à des traditions, dominée par des événements extérieurs, et dans les échecs des hommes il n'y a souvent à accuser que la fortune.

Napoléon III fit la sienne : voilà la seconde originalité de sa personne et de son règne. Il ne prit pas seulement le pouvoir, il le créa. Avec une liberté souveraine que nulle indépendance ne contredit ou ne borna, il détruisit dans l'Etat tout ce qui lui parut obstacle ou gêne, il s'arma de tout ce qu'il crut utile à son action, il fit la couronne à sa tête, le sceptre à sa main, il eut l'autorité qu'il voulut et il garda le droit de la modifier quand et comme il lui plairait. Les peuples étrangers ne lui donnèrent pas plus d'embarras que le sien; il commença à régner, maître en France, arbitre en Europe.

Comment cette primauté s'est-elle évanouie? Pourquoi un régime servi par des chances si assurées et si rares a-t-il fini dans des catastrophes sans égales? Et puisque Napoléon III se fit responsable des vices introduits ou laissés dans son pouvoir, comme des atteintes apportées à l'ordre de l'Europe, quelle erreur de l'homme a rendu dans ses mains le bien stérile et le mal seul fécond?

II

Le régime fondé en 1852 était la dictature et s'était établi par la violence. L'illégitimité de son origine est devenue aussitôt un imprescriptible grief pour les adversaires de l'empire, et ils ont

établi en axiome que toutes ses fautes étaient l'expiation d'une seule nuit. Cette philosophie n'est qu'une rhétorique, et si elle a suffi à la haine des contemporains, il faut, pour établir devant l'histoire la responsabilité de Napoléon III, remplacer, s'il se peut, les mots par des idées.

Il y a plusieurs sortes de dictature, toutes ne sont pas également condamnables, certaines peuvent être nécessaires, donc légitimes. Les Romains avaient fait de la dictature une institution de leur liberté politique et, la rendant légale, l'avaient emprisonnée en cette double limite qu'elle serait le gouvernement des périls extrêmes et disparaîtrait avec eux. Sans que soient proclamés le « tumulte gaulois » ou la « guerre servile », elle peut trouver aussi sa place dans les nations modernes, même les plus républicaines et démocratiques. Si les institutions établies pour garantir à chacun la liberté et à l'opinion publique le pouvoir ne couvrent plus que le règne hypocrite ou violent d'une faction; si, victorieuse, elle a corrompu la tribune, la presse, le vote, faussé toutes les armes par lesquels le peuple défend son indépendance, il ne reste plus de la démocratie qu'un mensonge, de la légalité que des formes vides, et aucun moyen régulier ne subsiste de rétablir un gouvernement meilleur : alors la destruction violente de cette légalité pourrie devient la seule chance de retour à l'ordre. Le crime de la violence est à ceux qui l'ont rendue indispensable, et celui qui la hasarde peut être un libérateur. Il l'est s'il accomplit des réformes que les régimes parlementaires savent seulement discuter; s'il discerne, attire, emploie les hommes les plus capables de servir le pays, les met à la place que les factions vaincues ne leur auraient jamais faite, et, après avoir empêché que les instruments de la liberté politique servent plus longtemps à l'exploitation du peuple, prépare le jour où ils pourront de nouveau servir à l'expression de la volonté générale. Le titre de grand électeur, donné par Siéyès dans sa constitution dictatoriale au chef de l'État, a un sens plus profond que ce mathématicien de la politique n'y songeait lui-même : choisir des hommes est la grande mission de celui qui assume la responsabilité de remplacer un gouvernement corrompu. Car, dans les maux des démocraties, la dictature est une opération, elle n'est pas une hygiène. Et le dictateur ne reste légitime que s'il travaille à se rendre inutile.

Le premier Bonaparte sembla le comprendre d'abord. Quand il renversa le Directoire, il détruisit un régime commencé et continué par des coups de force contre la volonté de la France. Et lui qui, selon le mot de Siéyès, « savait tout, voulait tout et pouvait tout », ne commença point par se passer d'aides, mais par s'en entourer.

Dans la France entière, dans tous les partis, parmi les hommes les plus éminents en tous les ordres, il chercha, rapprocha de lui, hiérarchisa les collaborateurs de son action, et à peine fut-il à la première place, tous se retrouvèrent à la leur. Son génie, comme nourri de toutes les intelligences qui tenaient prêts pour lui arguments, études, détails, toutes les matières premières de sa volonté, et donnaient à la fois la sûreté et la mesure à sa puissance créatrice, accomplit, durant cette période du Consulat, ses meilleures œuvres.

Mais ces intelligences alimentaient, comme les fleuves l'Océan, ce génie où ils venaient perdre leurs noms : son immensité paraissait étrangère à eux. La France, trop habituée à ne pas diviser son admiration, la donna toute à celui qui en méritait le plus. Lui-même, abusé par la supériorité qu'il se sentait sur tous et pensant se suffire à lui-même, commença à se changer en dieu. Il prouva alors qu'il était seulement un homme, puisque sa raison eut plus de vertige à mesure que sa fortune montait. Il ne toléra plus de personne ni avertissements, ni désapprobation, ni doute, comme si lui soumettre un avis sur les affaires publiques était usurper sur sa majesté. Il employa la dictature, faite pour restaurer les influences légitimes d'un pays, à les anéantir toutes. Bientôt le présent parut un domaine trop étroit à son infaillibilité, elle prétendit s'étendre sur l'avenir, il voulut gouverner même après sa mort et confier à sa race la garde du système créé par lui. Il fit de la dictature, remède passager, une institution perpétuelle. Cette erreur fut la source de toutes ses fautes, et quand il trouva le terme de la fortune dans les solitudes glacées de la Russie, depuis longtemps il marchait perdu dans les solitudes plus vastes encore de son orgueil.

C'est cette fausse intelligence du pouvoir absolu que Napoléon III recueillit comme héritage. Il se trouva que l'homme de gloire avait pour successeur un homme de rêve; l'ennemi des idéologues, un esprit à système; le conquérant réaliste, un ambitieux mystique. Passant de l'un à l'autre, la dictature ne fut pas seulement transmise, elle acheva de se déformer. Etablie par le premier comme une pratique utile, elle fut reçue par le second comme une foi. L'un avait cru au droit divin de son génie, l'autre croyait au droit divin de son nom; l'un s'était élevé par degrés et s'était fait maître parce qu'il était sans égaux; l'autre, avant d'avoir rien accompli, se savait nécessaire par une vocation antérieure à son mérite; l'un avait conclu de ses succès inouïs à sa mission, l'autre se fiait sur sa mission pour assurer la grandeur certaine et comme fatale de ses œuvres.

Cette conception de l'autorité fit les erreurs et la ruine du second empire.

D'abord, elle poussa l'homme à la dictature hors des conditions qui peuvent rendre la dictature légitime. La France n'était pas en désordre quand le prétendant de Strasbourg et de Boulogne brigua à main armée le pouvoir. L'audace folle et tranquille de cet inconnu qui, sans force matérielle ni puissance d'opinion, réclamait la souveraineté comme son bien, révélait, dès le début, tout l'homme : il apparut sans que sa jeunesse et son obscurité lui donnassent une hésitation, sans que la certitude presque évidente de l'échec lui conseillât la patience, sans que l'échec même pût amoindrir en lui la certitude du succès final. Il revendiquait tout le pouvoir ambitionné par César ou Bonaparte quand ils eurent conquis, l'un, l'Italie par la Gaule, l'autre, la France par l'Italie, et demandèrent le prix de leur gloire. Lui, à peine homme, commençait sa vie publique par l'ambition suprême, sans autre action que son attentat contre les lois; comme un Bonaparte qui eût prétendu accomplir, pour ses débuts, un retour de l'île d'Elbe; comme un César, qui, pour unique titre à la dictature, eût montré au bas de sa toge la boue du Rubicon franchi. Quand il s'empara du pouvoir, au 2 décembre, la France n'était pas davantage dans une de ces extrémités qui rendent nécessaire un sauveur. Si la société avait couru aux journées de Juin un redoutable péril, elle avait su se défendre et vaincre; si l'anarchie battue dans la lutte de vive force tentait sa revanche par la propagande et espérait obtenir du suffrage universel la majorité aux futures élections, les idées d'ordre, qui avaient pour elles l'Assemblée législative, n'étaient pas moins dominantes dans la nation. Mais, pas plus à Paris qu'à Boulogne et à Strasbourg, le prince n'était décidé à son entreprise par le péril public ni l'indignité des occupants. Le régime le plus aimé, le plus sage, le plus heureux ne lui était pas plus respectable que le plus inique, le plus inepte et le plus impopulaire. Toute autorité qui n'était pas à lui était, par cela, illégitime; à toute heure et contre tout occupant il reprenait son bien en vertu d'un droit supérieur aux opportunités, parce que seul il avait, pour gouverner la France et la bien servir, sa mission d'homme providentiel.

De là aussi toute la structure de son gouvernement.

Un pouvoir qui repose sur la prédestination du maître ne doit rien à l'opinion publique et n'a pas à faire de place à la liberté. Pas davantage sa force n'est-elle dans le concours, même dépendant, de serviteurs bien choisis qui par leur savoir, leur expérience, leurs dons divers de travail ou de nature, préparent au maître les moyens humains de succès. Leur mérite ne saurait leur

donner l'aptitude surhumaine qu'il possède, et comme il n'y a pas entre eux et lui égalité de nature, il doit résoudre, par ses raisons à lui, ce qu'il veut et ne veut pas. Lui-même, enfin, n'a point, comme les autres, à former ses volontés par l'étude attentive, les méditations profondes : ces moyens lents et douteux sont sa moindre ressource. Pouvoir nécessaire, il trouve en lui-même, par une intuition spontanée, ce qui est nécessaire à sa durée. La même puissance qui l'a suscité l'inspire et lui fait entendre des voix. Ces pressentiments instinctifs, ces attraits subits, ces vues soudaines sont le privilège de sa vocation, le secret de sa force, la preuve de l'assistance mystérieuse qui le soutient.

Napoléon III, en effet, exécute en 1852 son coup d'Etat, non pour prendre la première place, il l'occupait déjà par une possession régulière, mais pour ne partager l'autorité avec personne, et pour enlever à la nation qui l'a élu l'indépendance. Quelques-uns résistent au nom de la république ou de la légalité. Bien que doux de mœurs et clément de caractère, le prince balaye de son canon les barricades, emprisonne, déporte, exile, interne sans hésitation ni remords; il épargnerait des adversaires de sa personne, mais en se déclarant contre sa personne, ils se révoltent contre son destin, et le destin ne peut fléchir; sans haine, le prince les sacrifie à une cause plus importante que celle d'un homme, à la nation qu'il représente, fût-ce contre elle-même.

Aussitôt il supprime la liberté de la presse, le droit de réunion, tous les moyens qui permettaient au sentiment général d'influer sur les affaires publiques. S'il conserve une apparence de représentation élective, le Corps législatif a pour attribut principal de voter les dépenses que va coûter la dictature, et le suffrage universel garde à peu près l'unique droit de nommer les candidats désignés par le dictateur. Lui seul, en toutes choses, se réserve l'initiative et la décision ; toutes les besognes d'importance s'accomplissent par les ministres, le Conseil d'Etat, les préfets, auxiliaires amovibles à son gré; tout est maintenu en ordre au dedans comme au dehors par deux armées, celle des soldats et celle des fonctionnaires, l'une et l'autre soumises à une égale discipline et ne dépendant que de lui.

Et les serviteurs de sa politique n'étaient pas des conseillers. Il ne les éleva pas à la collaboration qui associe, même dans les monarchies absolues, certains sujets et leur souverain, quand ceux-là, toujours prêts à obéir, cherchent et exposent avec une intelligence consciencieuse les mesures utiles à la nation, et quand celui-ci décide et commande, éclairé par eux. L'extraordinaire fortune de son avènement avait exalté jusqu'à la certitude sa

superstition en son bonheur. Elevé, malgré toutes les vraisemblances, en dépit de toutes les fautes, à la première place, il vit là la preuve décisive qu'il était un favori de la fatalité. Nul prince ne substitua avec plus de continuité et de quiétude à la politique d'examen la politique d'inspiration. Qu'il s'agit d'armée, de diplomatie, de travaux publics, de commerce, l'empereur crut à ses idées personnelles, formées quelques-unes par l'étude, la plupart par l'instinct, toutes filles de la solitude et du silence. Les affaires où il avait le moins de compétence furent celles peut-être qui lui donnèrent le moins de doute. Pour celles-là, il avait son étoile; c'est de ces hauteurs que descendait sur lui la lumière, et qu'il sentait s'accomplir en lui le mystère.

Non seulement sa nature morale, mais son être physique le défendait contre les influences. Son regard, clos comme une paupière, et qui n'était fait ni pour pénétrer les pensées des autres ni pour livrer les siennes, sa voix lente et froidement égale, ses longs silences qui semblaient amener de très loin sa pensée à ses interlocuteurs, sa dignité toujours contenue, interdisaient toute familiarité d'insistance, toute chaleur de persuasion, et jamais prince ne fut à la fois plus abordable et plus inaccessible.

Ce flegme taciturne et doux, en même temps qu'il tenait à distance les concours et les avis, laissait à son infatuation même un air de modestie. L'empereur n'avait ni les éclats, ni les dépits, ni les colères, ni les explosions par lesquels les dominateurs ordinaires s'échappent, se trahissent, et rendent visible, offensant, haïssable, l'excès de leurs ambitions. La sienne semblait réfléchie, mesurée et calme comme son attitude, et beaucoup y furent trompés, oubliant que les folies les moins guérissables n'ont pas de fièvre. Plusieurs, parmi ses principaux auxiliaires, soit par attachement à sa personne, car il avait un don de séduction, soit par dévouement à la patrie, voulurent mettre le souverain en garde contre des dangers visibles à leur expérience et dirent avec courage la vérité, qu'on ne leur demandait pas. L'empereur ne refusait ni de lire ni d'entendre. Mais, tandis qu'il semblait attentif à la pensée des autres, il demeurait plein de la sienne; son intelligence recueillait seulement ce qui lui donnait raison, le reste s'évanouissait avec les bouffées légères de sa cigarette, compagne habituelle de ses lectures et de ses audiences. Il n'en voulait pas à ceux qui osaient n'être pas de son avis. Il regrettait seulement de ne pouvoir estimer leur intelligence à l'égal de leur caractère. Il leur manquait en effet la compréhension la plus nécessaire s'ils oubliaient que ses répugnances pour des mesures sages à leurs yeux, et ses attraits pour des nouveautés selon eux périlleuses, étaient les intuitions supé-

rieures aux connaissances, le privilège de son autorité. Voilà comment l'intelligence de la docilité était la seule qui lui fût utile, et comment le moins vaniteux des princes ne put se servir que de flatteurs. Pas un seul de ses ministres n'eut sur lui d'action. Les plus goûtés furent ceux dans lesquels il avait deviné des tendances semblables aux siennes, et surtout ceux qui attendaient sur toutes choses son avis pour avoir une opinion; les plus utiles lui parurent ceux qui savaient le mieux comprendre, exposer, accomplir ses volontés. Personne ne lui inspira celles qu'il n'avait pas eues le premier. Et soit pour soustraire mieux sa politique aux discussions oiseuses et irrévérentes, soit pour ressembler mieux à la Providence et imposer comme elle par l'inattendu, soit pour mieux attester à tous que tous ses actes appartenaient à lui seul, il porta presque tous ses desseins dans un secret profond, gouverna comme on conspire, fit éclater les plus graves résolutions comme des coups de surprise, et les hommes les plus avancés dans sa confiance ne connurent d'ordinaire ses projets que par l'ordre de les exécuter.

III

C'est dire que toute la force d'un tel gouvernement était disposée pour rendre ses fautes plus nombreuses, plus obstinées, plus irréparables. Si le maître providentiel n'était qu'un homme, il ne pouvait dans sa solitude suffire à tout voir, à tout juger, à tout conduire; le loisir lui manquait comme la compétence pour connaître tous les aspects des questions même qu'il étudierait le mieux; et en enlevant à ses serviteurs même la parole, il s'était enlevé la dernière chance de prévenir ses insuccès. En ce monde, nul pouvoir n'échappe au contrôle : ceux qui soustraient leurs desseins à la contradiction des conseils se heurtent à la contradiction plus rude des événements.

En effet, les entreprises de l'empire ont un commun aspect d'improvisation inachevée. La hardiesse, qui est à l'origine de presque toutes, donne à leurs débuts de l'éclat et de la grandeur, mais ne suffit pas à les soutenir; à mesure qu'elles se continuent, on voit mieux que rêver ses actes et les gouverner sont choses fort différentes; l'espoir se fatigue et sent bientôt le poids de ses ailes, comme si, avec l'attrait de la nouveauté, s'épuisait le plus grand charme de ces œuvres créées par l'imagination; l'élan se heurte à des obstacles imprévus, le plus souvent rien ne succède selon l'attente, les tentatives même qui réussissent le mieux ne sont que des succès incomplets, et d'ordinaire, plus elles durent, moins elles sont heureuses : Napoléon III ne sait que commencer.

La plus grande pensée du règne fut l'émancipation des prolétaires. L'empereur a vu que nos lois, en leur refusant tout moyen de se concerter, perpétuaient l'abaissement des ouvriers : il conclut que supprimer ces lois serait détruire l'unique obstacle à un état meilleur, et que, par suite, plus cette destruction serait prompte et complète, plus tôt commencerait la paix sociale. Il connaissait la puissance propagatrice du génie français : il conclut que favoriser les contacts entre les prolétaires de tous pays, c'était assurer dans l'œuvre internationale d'émancipation la prépondérance des idées françaises. L'empereur a oublié d'abord que, pour établir la paix, il ne suffit pas d'établir l'équité dans les lois, mais qu'il faut la mettre dans les consciences; que si la question sociale est un conflit de droits, elle est surtout un conflit de passions, et que chacun juge son sort un peu d'après ses besoins, beaucoup d'après les mœurs ambiantes, surtout d'après ses ambitions secrètes; que dans les temps de mollesse et de recherche, beaucoup de choses superflues deviennent nécessaires, que dans les jours de simplicité, les hommes se contentent à moins; qu'enfin sa conception intime de la vie fait de tout être un agent de concorde ou de haine, et que si, sous prétexte de combattre la misère, mal guérissable, les prolétaires se proposent de détruire l'inégalité des conditions, loi permanente de la société, la sagesse des lois sera vaine contre la folie des hommes.

Napoléon III ne s'avisa pas davantage que d'autres desseins poursuivis par lui faisaient obstacle au succès de sa politique sociale. Pour perpétuer l'oubli des affaires publiques, il avait favorisé le goût du plaisir et du luxe. Un besoin de distractions et de dépenses s'était, par le calcul du prince et la force de l'exemple, répandu jusque dans les classes ouvrières. Dans les villes, où elles vivaient assemblées, elles assistaient à une ostentation, jusque-là inconnue, de la fortune; cette vue continuelle et immédiate des élégances, des raffinements auxquels elles travaillaient et dont elles n'auraient jamais leur part, ce contraste entre les jouissances poussées jusqu'au scandale d'une minorité oisive et la vie rude et toujours incertaine des artisans, étaient faits pour rendre aux prolétaires français leur condition plus dure qu'à ceux des autres pays. Il leur aurait fallu, pour avoir la même patience et le même support du riche, plus de vertus. Ces vertus n'ont jamais eu dans le monde qu'un éducateur efficace, la religion. Or, par une autre de ses entreprises, sa politique italienne, l'empereur, tout respectueux qu'il fût des croyances, se trouvait en désaccord avec l'Église, et il jugeait habile de livrer aux attaques le clergé. Déjà portés à l'irréligion par la licence de leurs mœurs,

les traditions du parti révolutionnaire, le bel-air d'atelier et la rhétorique de cabaret, les ouvriers, sous l'empire, apprirent dans la presse ce mépris plus mortel aux croyances que la haine même. Et avec la foi avaient été tuées en eux la patience, la résignation que la certitude d'une destinée future inspire aux victimes de la vie présente. Faute d'avoir songé à cela, l'empereur, par ses mesures, ne donna de voix qu'à la colère et de puissance qu'à l'envie; non seulement les ouvriers français ne furent pas, comme il l'espérait, les guides du prolétariat international dans des voies de sagesse, mais ils empruntèrent aux artisans anglais l'organisation savante et tyrannique des caisses et des grèves; aux sophistes allemands, les doctrines qui détruisaient à la fois la propriété et la liberté; aux démagogues russes, le goût de la violence furieuse et la fièvre des destructions immédiates.

Il eût été de force à contenir ce péril intérieur si en même temps les mêmes causes n'avaient affaibli sa situation extérieure par des échecs plus dangereux, et ceux-là irréparables. Même dans l'expédition de Crimée, qu'on a coutume d'opposer comme un contraste de sagesse aux autres entreprises de Napoléon III, les germes d'insuccès ne se sont pas développés, mais ils existaient. Quand l'empereur décide cette guerre, il ne sait ni où il va la porter, ni jusqu'où elle le conduira, ses incertitudes se traduisent par des prescriptions contradictoires, et plusieurs inexécutables, car il trace des plans de campagne et veut, des Tuileries, diriger le siège de Sébastopol. Tout marche à souhait parce qu'il se trouve un Pélissier assez hardi pour ne pas tenir compte de ces ordres, et qu'il trouve lui-même dans le succès l'excuse de n'avoir pas obéi. A mesure que la guerre se prolonge, elle semble user les griefs de l'empereur, et quand elle s'achève, il prend, durant les négociations, le parti des Russes qu'il vient de battre, contre ses alliés les Anglais, qui veulent obtenir les fruits de la victoire. Voilà la mieux conduite, la plus suivie, la moins stérile de ses conceptions. Sur la foi d'un songe libérateur, il s'engage en Italie sans connaître ni les dispositions du peuple qu'il secourt, ni la puissance militaire de celui qu'il attaque, ni le sentiment de la Confédération germanique, et tout le déçoit parce qu'il n'a rien prévu. Il se compromet au Mexique parce qu'il s'est trompé sur les forces des factions, sur la durée de la guerre civile aux États-Unis, sur les chances du Sud contre le Nord. S'il s'engage enfin dans l'impasse des affaires prussiennes, c'est qu'il croit les petits peuples de l'Allemagne capables de défendre leur indépendance et de fonder leur union sur l'affaiblissement des deux États jusque-là dominateurs, comme il a cru les diverses races de l'Italie capables de défendre leur

autonomie contre l'effort unitaire de la Révolution; c'est qu'après s'être, en 1859, abusé sur la faiblesse de l'Autriche, il s'abuse sur la force de cette monarchie; qu'après avoir, en 1859, eu trop peur de la Confédération germanique, il ne soupçonne pas la puissance de l'instrument militaire forgé depuis par la Prusse; c'est qu'il se méprend sur les sentiments de ce peuple, que le philosophe, le maître d'école, le démocrate, lui cachent dans ce pays le soldat; qu'il croit à une communauté de civilisation, à une réciprocité de bienveillance, et il aide d'un cœur fraternel à la puissance qui détruira la sienne.

S'il s'est ainsi trompé sur les circonstances, les moyens et les résultats, avait-il mieux choisi le principe même de sa politique? La renonciation aux anciennes rivalités nationales, l'aide accordée, sans calcul, à la détresse des malheureux et à la fortune des faibles, la confiance que la France devait accomplir cette mission sans s'inquiéter si les secours portés par elle au destin des autres compromettaient son propre avenir, étaient-elles sages? Apôtre du désintéressement généreux, fut-il, comme presque tous les précurseurs, victime des nouveautés apportées par lui au monde, et, malhabile à réaliser sa vision, garde-t-il l'honneur de l'avoir contemplée?

Non, l'idée elle-même n'était qu'une vue inexacte, une observation incomplète de la vérité.

La conception eût été sage s'il suffisait de pratiquer la justice pour en donner le respect et le goût aux autres. Mais le bien n'est pas si contagieux. Un peuple, en renonçant à l'égoïsme, ne détruit que le sien; et s'il déploie son désintéressement et son zèle au profit de nations jalouses et cupides, en accroissant leur puissance il accroît la puissance de vices qu'elles tourneront contre lui-même. La justice n'a donc pas chance de se maintenir dans le monde par le respect volontaire de tous : les passions qu'elle ne détruit pas la menacent. Pour garder ses propres conquêtes, il lui faut des défenseurs armés.

Si, parmi les peuples, ces défenseurs apparaissaient nombreux, si, dans le passé, les victoires de civilisation accomplies sur la barbarie internationale étaient l'œuvre de diverses races, tout peuple sollicité d'aider au progrès de la justice générale aurait peut-être pour devoir unique de la servir. Dût-il perdre la force nécessaire à protéger son œuvre et lui-même, il pourrait se persuader qu'à son défaut, d'autres peuples lui survivront pour perpétuer l'ordre établi par son dévouement; chacun paierait à son tour sa dette à l'humanité tout entière. Mais la mission de justice ne semble pas avoir été ainsi partagée entre les races. Depuis leurs

origines jusqu'à l'heure présente, elles ont déployé sur le monde la diversité de leur nature, mais leurs annales, riches de leurs vertus nationales et même des sacrifices que l'intérêt privé sait consentir à la patrie, sont pauvres de cette générosité plus large qui s'étend par delà les frontières et, partout où il y a des hommes, reconnaît des êtres à protéger et à aimer. Chacune de ces races songe à elle-même, s'isole dans la poursuite de sa grandeur et tourne contre toutes les autres l'hégémonie dont elle dispose. Une seule a la vocation permanente de travailler pour les autres, de devenir par ses changements exemple, par ses idées propagande, de découvrir et d'étendre le droit commun qui doit de plus en plus assembler les hommes : c'est la France. Elle-même, à l'exemple des autres, en ses heures d'ambition et d'orgueil, a menacé de sa tyrannie le monde. Mais, à la différence des autres, chez elle ces accès n'ont pas été durables, et c'est grâce aux traditions nées avec elle, commencées dès ses premières interventions dans l'histoire, perpétuées à travers les siècles, grâce aux buts de ses guerres, au rayonnement de ses idées, à la persuasion de ses victoires, aux traités inspirés par elle, au droit public sorti de ses maximes et de ses exemples, que s'est constitué, accru parmi les nations, le patrimoine de la justice et de la générosité. La fortune de ces sentiments suit la sienne à travers l'histoire : ils s'imposent dans le monde aux jours où elle domine elle-même, ils déclinent dès qu'elle s'amoindrit.

Voilà ce que, durant des siècles, le sens de nos pères avait deviné. Leurs calculs, en subordonnant l'intérêt des autres peuples à l'intérêt de la France, servaient de la manière la plus efficace la civilisation, puisqu'ils maintenaient au premier rang la nation la plus soucieuse de l'équité. Voilà ce qu'oublia Napoléon III. Eût-il, sans commettre une erreur, aidé les autres peuples à accomplir leurs destinées légitimes, par cela seul qu'il ne s'assurait pas contre ces peuples mêmes, la fausseté du système était entière, et entier le péril. La moindre faute fut encore d'élever, à nos frontières, des nations ambitieuses et gouvernées par des dynasties avides. La faute suprême fut de désarmer les âmes contre la crainte des surprises et des violences, de répandre la créance en la bonne foi universelle, de diminuer, aux yeux des Français, la vocation de leur race en attribuant à tous les qualités qui étaient siennes, et, à force d'étendre le désintéressement, de démanteler la patrie. Un tel état d'esprit tarissait dans sa source la force de la France, et l'affaiblissement de sa force laissait son œuvre à la merci d'une violence. Ainsi l'empereur ne sut accomplir son devoir ni envers la nation qu'il livra à ses obligés ni envers la justice internationale qu'il laissa sans défenseur.

Les ingratitudes et les indifférences que notre pays a recueillies aux jours de son épreuve, la lutte d'égoïsmes qui, depuis notre amoindrissement, fait tout l'équilibre de l'Europe, ont établi l'évidence sur notre erreur et sur nos devoirs. La France ne cessera pas de servir la justice dans l'univers : cet apostolat demeure le génie et la vertu de notre race; elle ne pourrait y renoncer sans se renier elle-même. Mais il ne lui est pas permis d'ignorer que sa générosité est un privilège, une exception, et, au lieu d'affaiblir en elle le culte de la patrie, son zèle pour l'émancipation des peuples. sa piété envers l'humanité, doivent rappeler sans cesse la France à la sollicitude pour sa propre grandeur. Quand les désirs des nations s'agiteront autour d'elle, lui demandant aide, elle n'aura pas seulement à décider s'ils sont légitimes. Elle n'appartient pas aux plus justes causes si leur succès la doit affaiblir ; son regard doit, par delà, embrasser tout l'avenir de civilisation contenu en germe dans sa puissance, qui sera stérilisé si elle s'amoindrit, fécondé si elle dure. Aussi l'idée même de générosité lui rappellera sans cesse la nécessité de la grandeur, et sa vocation internationale le culte de la patrie. Et, sans être égoïste, elle donnera d'abord à elle-même ses sollicitudes, son courage et son sang, puisque la force de la France est la sanction du droit dans le monde.

IV

Napoléon III lui-même eut un premier soupçon de la vérité quand, aux dernières années de son règne, il ne reconnut plus, dans la moisson grandissante de ses désenchantements, le grain qu'il croyait avoir semé. Pour résultat de ses efforts il voyait les haines sociales s'accroître, l'Europe s'agiter dans le trouble des changements accomplis et l'angoisse de guerres prochaines, les peuples jusque-là attirés vers la France se détacher doucement et chercher fortune auprès d'une puissance nouvelle, la France enfin se réveiller parfois avec l'inquiétude obscure d'un grave préjudice et d'un amoindrissement. Ces indices ne lui persuadèrent pas qu'il s'était trompé, mais lui enlevèrent la sécurité de l'erreur. Il commença à connaître le doute, et la pensée du mal qui était son œuvre, si par aventure il se trompait, le troubla. C'est alors que, pour mettre en repos sa conscience, il songea à pratiquer lui aussi la politique d'intérêt, loi commune des autres peuples, alors qu'il tempéra par des mesures de sévérité ses complaisances pour les ouvriers, alors qu'il chercha, dans un agrandissement de territoire et la réforme de notre système militaire, une compensation à la puissance nouvelle

de la Prusse. Mais, par ces tentatives, l'empereur concédait à la vieille prudence, aux idées reçues, il n'obéissait pas à ses sentiments personnels. Son rêve planait toujours au-dessus des faits et hors de leurs atteintes. Il continuait à espérer en ses lois de bienveillance sociale, à aimer les succès des nations élevées par sa main, à compter sur leur sympathie, à croire que jamais la France n'aurait à tirer l'épée contre elles. La politique de défiances et de gages le mettait en lutte avec sa nature; il ne poursuivit donc pas avec cette volonté qui prépare, cette vigueur qui impose et obtient le succès. Et il s'engagea pourtant assez pour fournir prétexte aux colères des socialistes, aux accusations et aux pièges de la Prusse, et, par l'abandon de sa politique confiante, accréditer en France la certitude de l'échec et du péril. Alors, non instruit encore mais déconcerté par les événements, ne pouvant plus croire, sinon à sa sagesse, du moins à son bonheur, effrayé de ses responsabilités et las de ce pouvoir solitaire et pourtant divisé contre lui-même, il décida de substituer au gouvernement d'un seul homme le gouvernement représentatif et rétablit à la fin de son règne la liberté parlementaire qu'il avait détruite à son avènement.

En cela encore Napoléon III ne fut pas un souverain comme les autres, en cela surtout il ne suivit pas l'exemple de Napoléon Ier.

L'homme n'aime pas à se dépouiller. Gouvernements de princes ou de démocrates sont à cet égard de même race, ils croient d'ordinaire que leurs embarras tiennent à l'insuffisance de leurs droits, et il est également insolite que les pouvoirs les plus limités ne travaillent pas à étendre leurs prérogatives, et que les plus absolus consentent à en rien abandonner. C'est à ce sentiment vulgaire que Napoléon Ier consacrait ses facultés exceptionnelles quand, de la république il parvint par le consulat à l'empire, et, comme s'il étouffait toujours dans une souveraineté trop étroite, recula sans repos les limites de ses territoires et de ses droits. Au contraire, Napoléon III, après avoir commencé son règne avec une foi entière dans sa mission, se laissa peu à peu pénétrer par une autre croyance, se fia moins au pouvoir absolu à mesure qu'il l'exerçait davantage, finit par avoir conscience de sa propre infirmité et, fléchissant sous le poids des intérêts publics, appela le peuple à l'aide et voulut se délivrer lui-même en le délivrant. Ce jour-là, la dictature ne fut pas combattue ni détruite par ses adversaires : elle fut abandonnée par celui qui l'avait voulue, établie et la possédait toujours. Au milieu d'un peuple qui avait encore foi en lui, il avouait qu'elle n'est pas un régime durable, lui-même essayait de revenir, comme à la forme naturelle et supérieure du pouvoir, au

gouvernement du pays par le pays. Napoléon III portait ainsi contre le despotisme le témoignage le plus décisif qu'ait jamais enregistré l'histoire, et il se décidait à l'un des renoncements les plus spontanés et les plus complets qui aient jamais été consentis par un monarque. Que l'empereur vieilli ait songé à se décharger de sa tâche sur le pays et à s'assurer à lui-même le repos, cela ne supprime pas le mérite de l'acte. En renonçant au pouvoir absolu, il n'abdiquait pas seulement les embarras, mais la fierté de sa vie, sa mission providentielle, ce caractère de nécessité dont il avait revêtu son omnipotence et sa personne; il s'abaissait à la condition commune des hommes faillibles et remplaçables, il s'amoindrissait de cette illusion complaisante qui reste jeune chez les plus vieux, légère aux plus faibles, qu'ils gardent intacte dans leurs désastres, avec laquelle ils se consolent d'avoir perdu tout le reste, et que nul ne brise en lui-même sans une grande douleur. Napoléon III compléta par ce dernier abandon sa personne morale. Comme il avait subordonné à ce qu'il croyait le bien général du monde, les intérêts de la France, il sacrifia à ce qu'il croyait le bien de la France son idolâtrie de lui-même. Là surtout, et tout étrange soit le mot appliqué à un prince qui avait trois fois poursuivi à main armée la toute-puissance, il montra que sa vertu naturelle était le désintéressement. Et s'il se rencontrait un jour des républicains qui, après s'être dits insatiables d'indépendance, prissent aux affaires le goût chaque jour plus impérieux de la domination absolue, ils auraient des leçons à prendre auprès de ce rare tyran qui, après avoir commencé par la dictature, s'achemina vers la liberté.

Mais quand Napoléon III tenta cette transformation, il était trop tard. La dictature exercée dix-neuf ans avait engagé sans retour nos destinées. Le semeur de toutes les fautes appelait la France à l'œuvre au moment de récolter les malheurs. Non seulement il avait préparé la mauvaise fortune, mais rendu le peuple incapable de lutter contre elle. La nation n'avait été instruite qu'à demeurer spectatrice de sa destinée, à recevoir du maître opinions, craintes et espérances. La servitude était passée des lois dans les mœurs, et il ne suffit pas d'abroger des textes pour improviser la plus lente des éducations, celle de l'indépendance. Napoléon rappelait par décret la liberté comme on siffle un chien perdu. Les hommes de caractère et d'initiative, jusque-là combattus, annihilés par lui, étaient inconnus ou suspects à l'opinion; il n'avait pu s'élever sous ce régime que des renommées d'obéissance, incapables de l'effort qu'on espérait d'elles. L'empereur était vaincu par lui-même, son ancienne conception du pouvoir demeurait plus forte

que la nouvelle, il avait fait une France capable de lui résister seulement le jour où il lui commanderait de vouloir.

Entre l'empereur qui laisse échapper l'autorité et la nation qui ne veut pas s'en saisir, le pouvoir demeure vacant et nos destinées sans maître sont gouvernées par nos ennemis. C'est alors que la chute s'achève, les événements s'animent tout à coup comme d'une implacable colère contre l'homme. Tout ce qu'il a fait ou voulu de bien est comme aboli, ses fautes seules semblent survivre. Il est traité par le sort comme méritent de l'être les plus mauvais princes. Il était digne d'une autre fin. Et, pourtant, loin d'être un de ces hasards qui, parfois, dans le sort des princes déconcertent la justice, tout, dans l'infortune de l'empereur était l'expiation sévère, mais évidente, de sa grande erreur. Il avait prétendu être seul l'intelligence, la volonté, le salut d'une nation, il y avait à l'origine de ce pouvoir un péché d'orgueil, d'orgueil surhumain. Les résultats s'élèvent contre le souverain et le jugent. Les haines de la Prusse qu'il a protégée, la faiblesse de notre armée qu'il a laissé déchoir, les défaites des généraux qu'il a choisis, l'impuissance du Parlement qu'il a imposé au suffrage universel, sont ses œuvres; il les a accomplies seul, il reste seul pour les réparer; en vain, cette solitude qui a été sa gloire est devenue son effroi, il y demeure prisonnier; et chargé jusqu'au bout des droits usurpés dans sa jeunesse, il sent mourir en lui-même la volonté qui devait commander à tous et pourvoir à tout. Chacune de ses prétentions lui fait une blessure, chacune de ses erreurs lui apporte une honte, parce que le châtiment de l'orgueil est l'humiliation.

V

Mais l'empereur ne fut pas le seul coupable.

Les peuples de nos jours ont plus de courtisans que les princes, et les flatteurs de la France ont prétendu que la nation, prise de force au 2 décembre, fut victime et non complice de cette dictature. Si la France subit le coup d'Etat, elle l'attendait et l'acclama. La violence fut un accident de ce régime, qui trouva sa durée dans un consentement presque universel et son principe dans les habitudes de notre passé. Entre le pouvoir absolu de l'ancien régime et le pouvoir absolu de la Révolution, l'émancipation de 1789 avait été aussi inconsistante et fugitive qu'un rêve. En ce siècle, les institutions de Napoléon Ier, demeurées intactes sous le placage parlementaire de deux monarchies et d'une république, n'avaient pas formé la France aux mœurs de la liberté. Cette

liberté, qui se bornait à l'indépendance de la presse et de la tribune, semblait non le principe fondamental, mais l'ornement factice de notre vie publique, un jeu à l'usage des personnes graves, le jeu de la parole. Il avait, sans la passionner, distrait la France, tant que les représentants de l'opinion, choisis grâce au suffrage restreint dans la classe cultivée et riche, restaient d'accord pour laisser hors de toute controverse l'ordre social, et bornaient leurs combats à quelques conflits de politique extérieure ou intérieure.

Mais quand le suffrage universel eut tout à coup donné une voix à quiconque souffre, se plaint et déraisonne, quand nulle institution, nul droit, ne se trouvèrent hors de débat et au-dessus de la menace, quand cette menace ne fut plus seulement de paroles, mais d'actes, et que chacun dut, comme aux journées de Juin, combattre de sa personne pour la défense de la société mise tout entière en péril, de tels dangers et de tels devoirs épouvantèrent la masse des honnêtes gens.

Le malheur des luttes à main armée n'était peut-être pas pour eux le plus amer grief : de telles extrémités sont du moins rares et courtes. Ce qui parut intolérable aux Français, c'était l'obligation de se défendre sans violence, mais sans trêve, par l'activité contre la propagande, par la raison contre les sophismes, par le dévouement à la vérité contre les obstinations de l'erreur. En considérant les faibles prises de l'évidence même sur les préjugés, les passions et l'inculture, et, dans la lutte des doctrines, l'infériorité de celles qui satisfont la justice sur celles qui satisfont les appétits, ils comprirent que, pour prévenir dans un pays libre la conquête des esprits et des votes par les idées les plus dangereuses, chaque citoyen devrait tenir campagne pour ses idées, être libéral de son temps, de son argent, de sa personne, et consacrer à la vie publique une part de sa propre vie. Encore ce rude effort ne consoliderait-il rien, puisque les esprits, même persuadés une fois, ne deviennent pas inaccessibles aux tentations des raisons contraires, et restent toujours à conquérir. La liberté n'offrait donc à ces Français que des victoires douteuses et des luttes sans fin.

Or, pour eux, grâce à leur éducation monarchique, l'ordre était le repos durable. L'obsession des siècles imposait à leur esprit l'image d'une société où une autorité publique épargnait à chacun ces efforts, ces luttes, cette peine personnelle, suffisait à veiller sur tous les droits et laissait aux particuliers le temps de se consacrer tout entiers à leurs affaires privées. Et, dans leur répugnance pour l'effort et leur crainte de la démagogie, renaissait l'admiration pour l'homme qui, au seuil de ce siècle, avait su opposer au débordement de toutes les licences des digues impénétrables, assuré la

paix de la rue, mis le calme dans les esprits, étouffé jusqu'au dernier souffle les doctrines dangereuses. Quand, sous le même nom et par un homme de la même race, ce régime se rétablit en 1852, il sembla à la plupart qu'on rentrait dans la tradition nationale. Sans doute, arbitre entre les bons et les mauvais, l'homme devenait le maître de tous, et, s'il imposait silence aux partis, c'était pour établir en loi omnipotente sa volonté. Mais cela était la rançon du repos public et, loin qu'elle fût trop chère, elle-même paraissait un avantage de plus. Car les bons n'ont que faire de parler quand les méchants sont réduits au silence; ils n'ont que faire d'avoir un avis quand ils ont abandonné la conduite des affaires à un chef uniquement occupé de ces soins, et mieux défendu que personne, par ses moyens d'action, l'intérêt de sa gloire et sa responsabilité, contre la négligence ou l'erreur. En se chargeant de tous les efforts, de toutes les responsabilités, de tous les soucis, ce maître asservissait moins qu'il ne délivrait. La France se sentit en effet délivrée quand elle entra dans ce grand silence, elle fut heureuse d'abdiquer à la fois l'effort du jour et le souci du lendemain.

Dès lors, les Français se consacrèrent tout entiers à leurs affaires privées. Elles se résumaient, pour la plupart des hommes, dans la poursuite de la richesse. Comme pour distraire et détendre les esprits, il n'y avait plus le bruit de la presse, les émotions de la tribune et les luttes des partis, la France se reposa du travail dans le plaisir, et, l'un servant de stimulant à l'autre, on vit croître ensemble une passion de gains qui permettait de satisfaire aux jouissances, et une passion de jouissances qui rendait nécessaire la conquête de l'argent. Ainsi, les intérêts publics étaient devenus l'affaire privée de l'empereur, le gain et le plaisir les seules affaires publiques de la nation, et elle se félicitait d'avoir abandonné pour les biens véritables les chimères de la liberté.

Et, soudain, tout l'édifice de prospérité s'écroule. Ce n'est pas seulement la puissance publique, la part de l'empereur qui sombre dans la guerre, ce sont les avantages privés que chaque Français a voulu s'assurer et défendre lui-même. La richesse s'écoule par la triple blessure du commerce frappé partout, de la guerre destructive et pillarde, et des indemnités dues aux vainqueurs. Les jouissances s'achèvent dans des épreuves qu'elles rendent plus dures. La nation amollie souffre à la fois dans tous ses membres, dans ses villes assiégées, dans ses provinces envahies, dans tous les Français recrutés pour les champs de bataille. Elle n'a voulu rien perdre de son loisir, de son intelligence et de son activité pour maintenir en ordre et en sûreté, dans les jours calmes, nos

affaires nationales, et il lui faut, parmi tous les hasards des extrêmes périls, leur consacrer toutes ses heures, prodiguer toutes ses ressources, exposer la vie de tous ses enfants.

Et, pour compléter la ruine, cette guerre étrangère nourrit et arme une guerre civile. Derrière l'envahisseur se prépare le révolté. L'un n'a pas encore quitté le sol, que l'autre se lève contre la religion, la patrie, la propriété. La capitale s'est à peine rendue à l'Allemagne qu'elle est surprise par la Commune, une lutte commence, autrement vaste, longue et atroce que les journées de Juin, toute une classe menace de partage, c'est-à-dire d'anéantissement, cette richesse qui a été, durant l'empire, l'idolâtrie de la France, et si enfin la force reste au droit, le second siège, la prise et l'incendie de Paris ont ajouté aux malheurs publics un effroyable amas de ruines, de crimes et de deuils privés.

VI

Toute cette surprise de douleur fut aussi un châtiment. L'attache de la France à la dictature était faite de paresse et d'égoïsme. Ce n'est pas sur deux vices que peut se fonder la prospérité durable d'un peuple. Pour leur avoir cédé, la France avait précisément détruit les sûretés qu'une démocratie trouve dans ses libertés contre le double fléau des guerres extérieures et des guerres civiles.

L'immense majorité des hommes qui forment chaque peuple n'aime ni ne hait les autres peuples, elle les ignore. Sa tâche est d'assurer sa propre existence où le sort l'a placée, et son regard, captif dans l'horizon de cet intérêt immédiat, n'a ni portée ni loisir pour les affaires extérieures. Elle est inapte à suivre le manège de la diplomatie, à sentir les délicatesses du point d'honneur, à deviner les opportunités de s'allier ou de rompre; les avantages généraux de la guerre, les victoires et les conquêtes ne sont guère pour elle que des mots; les avantages particuliers de réputation, de grades, d'honneurs, ne descendent pas jusqu'à la multitude anonyme. Et c'est sur elle que retombe tout le fardeau des luttes; c'est elle qui forme les armées par sa présence, les paie par ses impôts, les anime par son courage, et, pour des causes que d'ordinaire elle ne comprend pas, doit exposer ses biens les plus nécessaires, son temps, sa santé, sa vie. Aussi la foule obscure des paysans, des ouvriers, des marchands, de ceux qui ont besoin de travailler pour vivre, et pour qui la paix est le pain, ne songent pas à la guerre, sinon pour la craindre et la détester; ceux-là, c'est-à-dire presque tout le monde, n'ont pas l'instinct de l'agression, à peine celui de la défense, et ne deviennent belli-

queux que le jour où l'invasion, en pénétrant sur leur propre sol, trouble leur vie.

Plus la volonté du peuple devient et reste la loi du gouvernement, plus s'évanouissent les chances et l'intelligence même des complications extérieures. Seule, dans chaque nation, une faible minorité, une aristocratie de naissance, d'éducation, de fortune, est, par l'étendue de l'esprit, du savoir et du loisir, familière avec les autres Etats, curieuse de leurs mouvements, consciente de leurs ambitions, sensible elle-même au superflu de la dignité et de la grandeur, par suite capable de comprendre et d'aimer les guerres; sans doute, elles lui apportent aussi sa part de sacrifices et de dangers, mais elles lui ouvrent des espoirs de récompenses, de grades, de réputation; pour elle, les risques sont moindres que les avantages, et c'est pourquoi l'ardeur militaire l'emporte sur le goût de la sécurité. Il n'y a même plus lutte entre ces deux passions lorsque, dans un Etat, l'autorité appartient à un seul homme. Les fléaux et les gênes de la guerre passent, pour ainsi dire, au-dessous de lui; ce n'est pas avec ses ressources qu'il la soutient, ce n'est pas son sang qu'il y verse; les luttes les plus acharnées d'ordinaire n'ont pas de périls pour sa personne, les plus désastreuses ne changent rien au train de sa vie. Et, si elles tournent heureusement, la fortune en est presque entière pour lui. Tandis que la minorité privilégiée se dispute les récompenses secondaires, lui a pour part léonine la domination de sa volonté même hors des frontières, et la gloire de son nom. Soit que dans le calme d'un règne indiscuté il se fatigue de n'être ni contredit ni combattu et cherche au dehors le délassement des querelles; soit que, pour contenir les souvenirs de liberté dans son peuple, il ait besoin de l'armée, laquelle a besoin de la guerre; soit que la difficulté de démêler les affaires intérieures lui donne le goût de brouiller les extérieures; soit que son désir de faire le bien le sollicite d'accomplir par l'épée des œuvres de sagesse et même de pitié, chaque embarras de sa situation, chaque vice de son caractère, et jusqu'à ses vertus, ouvrent chance à des guerres, guerres de cupidité, guerres de magnificence, guerres de diversion, guerres de pis-aller, guerres de politique, guerres de bonté. La guerre, fléau des petits, est l'industrie des grands et le remède universel des princes. C'est pourquoi un peuple qui, maître de gouverner ses affaires par le suffrage universel, abdique cette souveraineté au profit d'un monarque, passe de l'état où la paix est le plus solide dans l'état où elle est le plus menacée.

Il est vrai qu'à son tour la démocratie traîne à sa suite le péril d'autres discordes plus permanentes et plus redoutables. Les mêmes

causes qui la détournent des luttes étrangères la disposent aux luttes sociales. Si elle ne sait pas haïr au loin, l'armée des pauvres, des ignorants, des paresseux, des réformateurs et des avides trouve tout près d'elle à satisfaire ses colères, ses ambitions, ses appétits et ses principes. La question sociale se pose devant les démocraties comme le sphinx devant OEdipe, il faut qu'elles devinent sous peine d'être dévorées. Or elles renoncent même à chercher, si elles renoncent à se conduire. Quand, sous prétexte de laisser tout son temps à chaque homme pour résoudre au mieux de ses intérêts particuliers le problème de son existence, elles se désintéressent des affaires publiques, elles augmentent la séparation entre les classes. L'unique issue qui reste ouverte à l'activité de l'homme est alors la gestion de ses propres intérêts, la conquête d'avantages personnels : non seulement cette recherche l'isole, mais elle le met en lutte avec le reste des hommes. Qu'il s'agisse d'argent, d'honneurs, de situations, gagner c'est presque toujours prendre à de moins heureux. Comme le succès des uns s'édifie sur la ruine des autres, cette rivalité endurcit le cœur de tous, les accoutume à aimer inconsciemment dans leur propre bien le mal d'autrui. Tandis qu'ils sont trop haut pour discerner les misères obscures de la multitude, celle-ci contemple l'ascension éclatante de leurs fortunes. En vain les doctrines anarchistes sont-elles alors chassées de la tribune et de la presse; dans le vide de la pensée publique elles survivent, elles entrent dans les âmes par les yeux. L'impitoyable mêlée où chacun combat pour soi contre tous, et, en même temps, l'inaccessible distance qui sépare ces vies perpétuellement voisines et toujours étrangères, ruinent sans cesse l'entente solidaire qui est dans la vocation de la nature humaine et dans le nom même de société.

Entre ces hommes que l'éducation, les carrières, les sollicitudes individuelles font étrangers et ennemis, il y a une rencontre préparée, une entente naturelle, un centre commun, l'intérêt public. Quand ils le gèrent eux-mêmes, leurs efforts les enlèvent chacun à sa solitude et à ses luttes privées pour faire d'eux les collaborateurs de la même œuvre. Plus ils s'occupent de la prospérité générale, plus leur est révélée la solidarité de leurs intérêts, leurs erreurs contraires s'usent lentement les unes contre les autres, les prolétaires sont obligés de changer en revendications précises leurs vagues rêveries ou leurs haines silencieuses, les conservateurs de l'ordre établi sont obligés de justifier les institutions qu'ils défendent. Par le choc des idées l'œuvre des transactions se prépare, par le rapprochement des hommes les vertus de chaque classe sont révélées aux autres classes. Dès qu'on cesse de se méconnaître, on cherche à s'entendre,

et vouloir la paix, c'est l'avoir à moitié faite. Et tandis que, même aux jours calmes, il y a une guerre latente dans un pays où les citoyens ne s'occupent que de leurs affaires privées, il y a même au milieu des conflits un principe de réconciliation partout où ces concitoyens se rencontrent dans le souci et le gouvernement des affaires publiques. S'occuper d'elles, en effet, c'est ne poursuivre ses intérêts que comme une part de l'intérêt général, c'est apprendre à préférer les autres à soi-même. Et plus les hommes font dans leur temps, dans leur volonté, dans leur conscience, place aux autres, plus ils détruisent en eux-mêmes les racines de l'égoïsme. Or tout ce qui est enlevé à l'égoïsme est donné à la paix.

Voilà les germes de concorde que la France étouffa quand, par crainte d'elle-même, elle renia les libertés publiques.

De plus, en se donnant à la dictature impériale, la démocratie française avait méconnu la loi de son développement historique et les exigences de l'état social où elle est parvenue. Une nation n'a pas le droit de choisir, comme chose où elle soit souveraine, parmi toutes les sortes de gouvernement, celui qu'elle préfère : elle doit préférer celui qui convient à son âge et à sa période de civilisation. La dictature est un régime fait pour l'enfance des sociétés, telle la puissance paternelle s'exerce absolue durant l'enfance des hommes. Celui qui élève alors, au-dessus de la faiblesse et de l'ignorance générales, une intelligence et une volonté civilisatrices a droit de commander. Eût-il pour unique supériorité la force, il est salutaire qu'à ces heures où la violence est le seul droit entre les peuples, les classes et les individus, un chef mette ordre aux injustices de tous, sauf aux siennes, et sauve de l'anarchie et de la conquête, par une discipline rigoureuse, la nation conduite comme une armée. Enfin la simplicité des rapports et des intérêts permet à un seul maître de les régir. A mesure qu'ils deviennent plus stables, nombreux et complexes, une seule volonté et une seule intelligence ne suffisent plus à les comprendre et à les gouverner, il faut commencer le gouvernement collectif des affaires publiques. D'abord des aristocraties diverses représentent les droits et les vertus héréditaires des castes qui se sont formées les premières, puis elles s'absorbent dans la bourgeoisie, minorité plus vaste, classe ouverte à l'instruction et à la richesse; elle-même précède et prépare l'avènement de la démocratie. Un moment arrive où nulle classe n'inspire plus confiance, parce que chacune, tour à tour dominante, a trop veillé à ses avantages particuliers et trop oublié le peuple. Quand la démocratie devient défiante, elle est majeure. Elle remet alors à chaque homme une part de gouvernement, afin que tous les droits soient défendus,

parce que le peuple seul connaît l'ensemble de ses besoins, que ce n'est pas trop du peuple entier pour manier l'infinie complexité des rouages dans la société moderne, qu'enfin toute aristocratie peut avoir des intérêts contre la nation, et que la nation ne saurait avoir d'intérêt contre elle-même.

Ainsi un mouvement continu fait passer la souveraineté dans des mains de plus en plus nombreuses, jusqu'à ce que toutes la détiennent. Et les besoins successifs et différents qui, dans les sociétés rudimentaires, s'accommodent du pouvoir absolu, et, dans les sociétés hiérarchisées, du régime aristocratique, créent, dans les sociétés égalitaires, le gouvernement d'opinion générale. De là suit que la part d'autorité conquise en démocratie par chaque citoyen n'est pas une propriété dont il puisse à son gré user ou ne pas se servir, transmissible à qui bon lui semble et au prix qu'il juge avantageux. Elle est une fonction du corps politique, une conséquence de l'état social, une magistrature conférée à chacun dans l'intérêt public, elle est inaliénable. Le jour où un peuple anéantit toute hiérarchie sociale dans le droit égalitaire du citoyen, sa démocratie ne doit pas être seulement une révolte de jalousies et une émancipation de vanités contre des supériorités anciennes, mais un gouvernement nouveau. Il n'est pas licite à sa fierté, si susceptible contre les inégalités, de se soumettre sans humiliation à la toute-puissance d'un seul. Il n'est pas permis à sa sagesse d'imposer à la société la plus complexe le gouvernement de la société la plus élémentaire. Il n'est pas permis à sa logique de cumuler les bénéfices de l'un et l'autre régime, et de joindre à la fierté d'un peuple libre le repos d'un peuple asservi. Ce peuple s'est déclaré majeur, il l'a voulu, qu'il le soit. Être majeur, c'est se conduire soi-même.

Sans doute, la grande question est de savoir s'il en est capable. Il n'est rien de plus effrayant sous le soleil que la démocratie déchaînée. C'est comme un défi à cette raison même sur laquelle reposent les gouvernements libres, de livrer tout l'État à la multitude, c'est-à-dire à la partie du peuple la plus brutale de mœurs, la plus obscure d'intelligence, la plus hallucinée de jeûne. C'est une effroyable aventure de soumettre à cette force aveugle les organes si multiples, si délicats, de la société moderne, les droits les plus essentiels, de hasarder à la fois le passé et l'avenir que porte en elle une civilisation, de couper toutes les amarres, de confier le vaisseau, la cargaison et l'équipage à la sagesse de la mer, à la clémence de la tempête, à ces vagues de fond soulevées par le suffrage universel, faites non pour porter mais pour engloutir. Et l'on voit, d'abord avec un découragement étonné, tous les peuples,

dans leur marche vers le progrès, aboutir au plus inexpérimenté, au plus dangereux des gouvernements.

Mais, à regarder mieux, on distingue, dans cette décadence apparente, où tout est sacrifié à la brutalité du nombre, la disposition la plus efficace peut-être pour émanciper de leur misère intellectuelle, qui les rend si redoutables, les classes inférieures, et dans cette anarchie l'on découvre des forces directrices. Les démocraties les plus égalitaires ont une élite qui possède les avantages de la fortune, de l'éducation, du savoir et du loisir. Ces minorités n'ont pas reçu leur droit d'aînesse, plus que le peuple entier n'a atteint sa majorité, par don gratuit et sans devoirs. Plus intelligentes et expérimentées, elles sont les éducatrices naturelles et les guides de la nation en marche. Elles ont plus de loisirs afin de se donner plus complètement à cette œuvre; elles possèdent des avantages sociaux afin d'être, par eux, sollicitées à combattre les sophismes niveleurs qui, en les menaçant elles-mêmes, menacent tout l'ordre. Ce rôle a été le leur sous tous les régimes, mais, du temps où, pour récompense, elles possédaient des privilèges inamovibles, la générosité de leur cœur n'a pas suffi à les attacher à leur devoir, elles l'oubliaient en jouissant de leur prééminence. La démocratie les place dans un état où rien n'est solide, si ce n'est ce qui est accepté par l'opinion. Elle organise la complicité de leur intérêt et de l'intérêt public, elle les contraint à être dévoués au peuple par calcul, elle trouve dans leur égoïsme la base solide de leur action sociale : c'est par leur persévérance et leur habileté à défendre les idées justes qu'elles ont chance d'assurer le respect et la durée à leur influence de tradition, d'intelligence et de fortune, parce que cette influence sera au service de l'utilité générale. Et le populaire à son tour a reçu, comme un roi mineur, la souveraineté avant l'aptitude, afin que la vision de sa puissance attire à lui les hommes dénués de compassion pour ses faiblesses, afin que la crainte permanente de ses incapacités et de ses excès entretienne en chacun la sollicitude de l'instruire, afin que ce commencement d'éducation et cette compagnie des classes plus cultivées lui enseigne à comparer leurs clartés à ses ténèbres, à penser modestement de lui-même, à comprendre que l'ignorance seule ne doute de rien, et à se rendre chaque jour, par ses efforts, moins indigne de son pouvoir.

Ici apparaît enfin, malgré ses infirmités, la grandeur de la démocratie, et comment, à travers ses désordres, elle sert à l'accomplissement de l'ordre dans le monde. Le devoir imposé par elle à toute créature de consacrer quelque chose de sa sollicitude, de son effort, de sa vie à l'intérêt public, est en conformité avec la loi la

plus ancienne, la plus permanente, la plus universelle de l'humanité, la loi du travail. C'est notre condition naturelle qu'il nous faille tout mériter et acquérir par notre peine. Échapper à cette condition a été l'entreprise la plus obstinée de l'homme. Toujours il a tenté d'obtenir, pour lui et les siens, des avantages gratuits, et plus d'une fois il a tenu ce succès. Durant des siècles, les places de sûreté élevées par les classes, les castes, les familles à leurs privilèges héréditaires ont abrité au moins les minorités contre la nécessité de l'effort, et des artifices sociaux ont prodigué à quelques-uns les honneurs, la richesse et la puissance avec l'oisiveté. Mais les destructions insensibles et continues, qui sont les revanches de la nature contre les œuvres factices des hommes, rétablissent partout et de plus en plus la loi première. Un mouvement accéléré d'inconstance dans les conditions, de mobilité dans les fortunes, d'avilissement dans la valeur de l'argent, atteint chaque jour quelques-uns parmi les oisifs d'hier et les jette dans le sort commun de ceux qui doivent gagner le pain du lendemain. La même logique dispose la société politique, de sorte que chaque homme gagne aussi, à la sueur de son front, la sagesse de l'État et la prospérité de la patrie. La démocratie étend à la vie sociale la loi qui domine les existences individuelles. La démocratie achève l'accomplissement de l'ordre universel puisque, imposant à tous les hommes le devoir de participer aux affaires publiques, elle ouvre une carrière de plus au travail, et que, faisant de cette obligation un honneur, elle élève le travail à la hauteur d'une dignité. La démocratie, enfin, prépare, à l'heure où les obligations du pouvoir deviennent plus lourdes, le plus fort des gouvernements, puisqu'il a pour soutenir ses desseins l'activité personnelle et l'énergie accumulée de tous.

Quiconque, homme ou peuple, est majeur et sain, doit obéissance à cette loi de labeur. Le commencement et la fin de la vie ont seuls droit au repos. Les peuples, qui, parvenus à la virilité, aspirent au pouvoir absolu, régime de leur premier âge, avouent par cela seul leur vieillesse. Il y a, en effet, deux sortes d'enfance : celle dont on sort avec un peu de temps, et celle à laquelle un peu plus de temps ramène, toutes deux époques de faiblesse, et c'est pourquoi le même gouvernement d'autorité leur peut convenir. Mais tandis qu'il épargne un fardeau trop hâtif aux facultés d'un peuple en croissance, il atrophie par l'immobilité les aptitudes des peuples mûrs, précipite leur caducité, et, dans le lourd sommeil qu'il leur verse, il y a déjà de la mort.

VII

Moins que tout autre peuple, la France a le droit de l'oublier. Jamais la dictature n'a paru environnée d'un tel prestige que deux fois en France, depuis le commencement du siècle. Comme, au dire de certains naturalistes, le besoin crée l'organe, le despotisme semblait avoir créé la race qu'il fallait pour le perpétuer. Avec Napoléon Ier, il donnait au monde le capitaine irrésistible, l'organisateur prodigieux, la gloire faite homme; avec Napoléon III, le souverain désintéressé, généreux, épris d'humanité. Sous ces deux faces différentes, le pouvoir absolu a mis tour à tour à son service les deux plus grandes puissances de ce monde, puisque l'un de ces souverains fut la force et que l'autre rêva d'être la justice. L'un et l'autre ont abouti aux mêmes désastres, parce que la différence de leur génie était annulée par la fatalité du régime. Du jour où, parvenus à la démocratie, nous avons choisi le despotisme, nos frontières sont devenues plus étroites, et notre influence a déchu, parce que notre soumission à un homme était une rébellion contre nos devoirs de peuple. Les maux qu'elle nous a coûtés pèseront longtemps encore sur notre avenir. Puisse, du moins, l'intelligence de nos erreurs durer autant que leur deuil! Si jamais les embarras, les inerties, les scandales, l'indignité des régimes et des hommes que fait surgir parfois la vie publique, ramenaient, dans les yeux lassés de la France, la vision tentatrice du maître et du sauveur, qu'elle se souvienne! Si elle devenait insensible à la déchéance morale que le despotisme imprime par son avènement seul, puisse-t-elle être retenue par des ruines matérielles qu'il prépare! Et si elle cherche un remède aux désordres par lesquels la liberté commence, puisse-t-elle songer aux désastres dans lesquels la dictature finit!

Etienne Lamy.

IMPRESSIONS ET SOUVENIRS

SUR M. COUSIN

M. Victor Cousin, sa vie et sa correspondance,
par J. Barthélemy Saint-Hilaire [1].

I

M. Victor Cousin, qui a été l'un des hommes célèbres les plus cités de son temps, en a été aussi l'un des moins connus. Le bruit qu'il a fait au dehors a empêché d'entendre distinctement le son qu'il rendait au dedans. Ce personnage, qui s'est tant répandu en paroles et en gestes, est demeuré presque impénétrable dans son for intérieur; d'une verve intarissable, s'il ne fut pas muet, il fut discret comme un sphinx. Qu'était-il au juste? Que voulait-il? Que valait-il? Fut-il, comme l'assure le plus récent de ses biographes, son disciple et ami reconnaissant, M. Barthélemy Saint-Hilaire [2], fut-il le plus grand des philosophes de son siècle en France et en Europe? Fut-il même un grand philosophe? Fut-il même un philosophe, dans la pleine acception du mot? Ou ne fut-il pas plutôt une vive et brillante imagination, un puissant esprit, qui appliqua un jour à la philosophie ses dons d'éloquence?

Les générations nouvelles ne lisent ni ne goûtent les œuvres philosophiques de M. Cousin, elles n'y voient guère qu'une forme de littérature qui, malgré d'incontestables beautés, manque d'attrait. C'est comme un genre faux où la philosophie gâte la littéra-

[1] 3 volumes, à la librairie Hachette.
[2] Tome II, page 527.

ture et aussi où la littérature gâte la philosophie. Lorsqu'on songe à ce discrédit d'aujourd'hui, on a peine à comprendre et à faire comprendre que M. Victor Cousin pouvait, sans se vanter, sans surfaire la réalité, écrire, le 28 décembre 1833, à l'illustre professeur écossais, M. Hamilton, « que la révolution de Juillet l'avait porté comme à la dictature des études philosophiques[1]. »

C'était sous la Restauration que M. Cousin avait fait son entrée en scène comme philosophe. Elle avait été primesautière et triomphale. Ses cours de Sorbonne eurent une vogue et un éclat qui marquèrent parmi les gloires de cette radieuse époque. Il a pu dire encore avec vérité : « Depuis les grands jours de la scholastique, au douzième et au treizième siècle, il n'y avait pas eu d'exemples de pareils auditoires dans le quartier latin. » M. Barthélemy Saint-Hilaire, qui cite ces paroles, y joint le témoignage de ses ineffaçables souvenirs : « Celui qui écrit ces lignes a suivi toutes les leçons de M. Cousin; et après soixante-six ans, l'impression est encore si vive en lui, qu'il chercherait vainement à la reproduire dans toute son énergie. La multitude inondait la vaste cour longtemps avant l'heure. Tous les âges s'y confondaient, depuis les élèves échappés du lycée, de l'École normale, des Écoles de droit et de médecine, jusqu'aux vieillards amis de la science; depuis les citoyens les plus obscurs jusqu'aux personnages les plus illustres. La vie qui était en M. Cousin passait à son auditoire; en quelques instants, il vibrait à l'unisson. Nous étions tous remués jusqu'au fond de l'âme; et nous sentions ces magnifiques choses, sans pouvoir sur-le-champ les bien comprendre dans toute leur étendue. On a souvent comparé M. Cousin, dans ces heures solennelles, à la Pythonisse sur son trépied. Ce rapprochement n'est pas faux; mais le professeur ne perdait rien de sa tranquille sérénité, et le souffle divin ne le mettait jamais hors de lui. »

Entre les trois grands professeurs qui régnaient alors en Sorbonne, un bon juge, le P. Lacordaire, qui, confondu dans les rangs de la foule, avait assisté aux leçons de ce glorieux triumvirat, n'hésitait pas à donner la palme à M. Cousin, même par-dessus MM. Guizot et Villemain : « Vous me paraissiez, lui écrivait-il à lui-même, le 9 janvier 1854, le mieux doué, comme étendue d'esprit, comme éloquence, et capable de laisser un monument d'une plus puissante action sur l'avenir. » Puis il ajoutait, avec une délicatesse et une justesse infinies : « Mais, j'ose vous le dire, Monsieur, vos collègues ont un avantage sur vous; l'un est un protestant zélé, l'autre est un catholique notoire. Vous seul, devant vos contempo-

[1] Tome III, page 233.

rains, n'avez pas de place déterminée. Vous leur avez dit, en dernier lieu du moins, de grandes vérités, revêtues de grandes beautés. Mais vous ne leur avez pas dit le dernier mot, le mot de l'âme, celui qui achève la gloire en s'introduisant dans la conscience [1]. »

II

La révolution de Juillet survenue, M. Cousin changea de carrière. Il laissa veuve la philosophie, pour convoler à d'autres occupations et à d'autres distractions. Il cessa de la professer au moment où toute liberté de la professer à sa guise s'ouvrait pour lui. Il fit désormais de l'histoire, de la politique, de l'administration, de l'érudition, de la traduction, de la réédition, de la compilation, le tout sillonné de ses beaux jets d'éloquence. Il ne fit plus de philosophie, ou plutôt il devint le grand-maître et le fermier général de la philosophie : il en rédigea les programmes; avec ses leçons d'autrefois, triées et corrigées, il en composa les manuels qu'il imposa. A cette gérance de la philosophie française, il gagna la grosse fortune [2] que, par ses dispositions testamentaires, il employa généreusement.

Le spectacle de ce philosophe qui, à trente-huit ans, dans la force de l'âge et de la pensée, à l'apogée du succès, cessait de philosopher, ne fut pas sans étonner, même sans scandaliser. Il infligeait une douloureuse et humiliante surprise aux esprits qu'il avait excités et échauffés, et qui, l'ayant suivi dans ses assurances hardies, lui demandaient à bon droit de les sanctionner par des conclusions définitives. M. Cousin a gardé dans ses archives quelques-unes des lettres, pleines de tristesse et de révolte, qui l'assaillirent alors qu'il descendait de sa chaire pour n'y remonter jamais. Une dame de province, une de ses lectrices gravement enthousiastes, Mme Angebert, lui écrivait de Dunkerque, le 15 décembre 1830, à la première nouvelle de la grande désertion, une lettre dont la logique passionnée était irréfutable : « Je ne vous comprends plus, Monsieur, moi qui naguère vous entendais si bien... Cela vous importe peu, sans doute; mais j'éprouve le besoin de vous parler encore une fois du fond du cœur; ce sera

[1] Dans l'ouvrage *du Vrai, du beau et du bien.*

[2] M. Guizot écrivait, le 22 janvier 1867, à mistress Austin, son amie et celle de M. Cousin : « Il laisse plus de fortune qu'on ne lui en supposait, de 40 à 50 000 francs de rente, sans compter sa bibliothèque, qui est estimée au moins 600 000 francs. » *Lettres de M. Guizot à sa famille et à ses amis,* recueillies par Mme de Witt, née Guizot, p. 406.

la dernière, si vous le voulez. J'ai besoin de vous dire que je n'ai jamais éprouvé un sentiment plus pénible que le jour où j'appris que vous abandonniez votre enseignement; j'ai cru voir crouler tout un monde. Quoi! vous souffrez que vos ennemis disent, avec quelque ombre de raison, que le sort de votre éclectisme était attaché à celui de la Restauration, qu'il a suivi la même fortune, que vous reculez devant des doctrines qui ne pouvaient avoir de cours qu'en 1828 ou dans l'atmosphère de vos amis politiques! Ah! monsieur, cette philosophie des philosophies, si vaste, si universelle, qui contient et qui domine tout, pouvait-elle être contenue dans tel ou tel ordre de choses? Vous ne le pensez pas. Mais peut-être vous avez dit : « La société a perdu l'équilibre, les passions la « gouvernent, la voix de la modération et de la vérité est toujours « impuissante dans ces moments de crise. » Je ne sais; mais je ne vois pas que la raison soit absente de ce monde, ni que l'homme soit jamais aveugle quand on lui présente le miroir. Il me paraît que la philosophie, sans cesser d'être elle-même, peut prendre la voix d'une époque, comme la Divinité, qui se révèle à nous sous tant de formes; qu'enfin, elle doit dire au monde, en tous temps, de quoi il s'agit. Si elle se tait pendant les jours d'orages, ne fait-elle pas comme un ami qui nous délaisserait dans le péril, au lieu de nous aider? »

La lettre continue ainsi pendant plusieurs pages, pressante, incisive, courroucée et désolée : « N'avez-vous plus foi en vous-même? Quelles considérations ont pu vous arrêter? Dois-je penser, avec tout le monde, que ce fut l'embarras d'expliquer des propositions que les événements ont paru démentir?... Que deviennent toutes vos assertions et toutes vos promesses, tant de propositions mises en avant et abandonnées?... On vient de régler aux Chambres le budget de 1828; n'aviez-vous pas aussi un compte à terminer avec ceux qui, dans le même temps, vous confièrent toute leur fortune intellectuelle?... »

De l'autre côté du Rhin, où M. Cousin avait été butiner dans les grands systèmes philosophiques qui avaient leur quart d'heure, l'émoi ne fut pas moindre. Un philosophe qui s'abaissait à la politique, quelle déchéance! On lui aurait appliqué volontiers le vers de Corneille, que Paul-Louis Courier avait retourné contre le Premier consul se faisant empereur :

Et monté sur le faîte, il aspire à descendre!

Hegel espérait que l'interruption du cours de M. Cousin n'était que momentanée, et que, seule, une raison de santé en était cause.

Schelling avait depuis longtemps exprimé ses sentiments à cet égard; soupçonnant, dès les premiers jours de la Restauration, que le volage n'avait pas fait des vœux à la philosophie, et craignant même que sa popularité ne l'inclinât vers les ennemis du trône et de l'autel, comme on disait alors, il lui avait écrit de Munich, le 28 janvier 1819 : « J'applaudis à votre résolution de vous retirer de la politique (au moins pour un moment) et de vous vouer entièrement aux recherches philosophiques. Le fruit de ces recherches viendra sans doute trop tard pour pouvoir encore influer sur la marche politique de votre nation. Vous touchez déjà au but que semblent s'être proposé ces coryphées de doctrine politique en France; bientôt, vous aurez démoli tout l'édifice et ôté jusqu'au dernier reste de poétique ou de romanesque qui accompagne la monarchie. Qu'importe! Pensez donc toujours que, avancé comme vous êtes devant peut-être la totalité de vos compatriotes dans l'étude des idées fondamentales, votre mission est pour la science que vous avez à conquérir pour votre nation. »

Schelling avait pu citer son propre exemple à M. Cousin. « Nos universités, lui avait-il écrit dans la même lettre, sont des corps vraiment représentatifs, plus anciens et plus réels que tous ceux qu'on va établir, parce qu'ils représentent l'opinion nationale par excellence, les idées dominantes, les idées fondamentales et régulatrices de toute la vie humaine. Jugez, après cela, si je pourrais être tenté de me faire élire député (quand même cela pourrait se faire), l'influence que me donne la science, aussitôt que je veux m'en servir, étant incomparablement plus vaste, et allant bien plus au loin que toute influence qu'on pourrait exercer dans un corps représentatif quelconque. »

Après 1830, le jugement de Schelling sur son confrère infidèle fut sévère. M. Cousin s'affligeait de sentir qu'il avait baissé dans l'estime de ce penseur, il profita de la première occasion pour lui annoncer que la politique ne l'avait pas pris tout entier; qu'il ferait des cours de philosophie à l'Ecole normale supérieure. Et Schelling, prenant note de cette résipiscence, de lui répondre aussitôt, le 25 janvier 1835, pour l'engager plus avant : « Rien n'aurait pu arriver de plus heureux pour la science et pour les progrès qu'elle est destinée à faire en France, que votre retour à cette sphère d'activité, dans laquelle votre nom a trouvé sa première illustration. Cela vous ramènera aux travaux que vous devez encore à la philosophie, et que la politique menaçait d'interrompre. »

Schelling ne se faisait pas illusion sur les retours durables du brillant transfuge. Il n'y avait pas à se méprendre; M. Cousin avait

bien fait ses adieux et donné son congé à la philosophie. Il l'administra de 1830 à 1848, il ne la pratiqua pas. De temps à autre, comme s'il voulait imposer silence aux reproches de ses amis, il annonçait bruyamment qu'il allait reprendre l'œuvre de ses premières années; qu'il la mènerait à son couronnement; que les vieilles erreurs qu'il avait combattues et abattues relevaient la tête, l'appelant lui-même à de nouvelles luttes pour les faire rentrer sous terre. Ce n'étaient que promesses vaines; toujours quelque incident, quelque diversion se présentait qui les renvoyait aux calendes grecques. Le 12 août 1852, après le coup d'Etat, M. Victor Cousin écrivait à son ami d'Ecosse, M. Hamilton, qui s'était, lui aussi, étonné et attristé : « Je dois à votre vieille amitié de vous dire un mot de moi et de ce que je suis devenu. J'avais subi la République parce qu'elle m'avait subi et ne m'avait demandé aucun serment. Le gouvernement impérial m'a demandé des serments que je n'ai pas dû prêter. J'ai donc perdu successivement ma place de membre du conseil supérieur d'instruction publique et de professeur de philosophie, et je ne suis plus rien qu'académicien. *J'ai regretté ma chaire de philosophie; j'allais y remonter*, l'affiche était imprimée, mon sujet arrêté : Histoire des principaux systèmes de théodicée anciens et modernes. » Etait-ce bien sérieux? Les générations du second empire ont-elles été au moment de voir M. Cousin, le magicien de la Sorbonne d'autrefois, remonter dans sa chaire pour enseigner, éclairer, éblouir encore ses auditeurs? Le coup d'Etat fut le prétexte qui leur déroba ce régal, il vint à point pour fermer cette bouche éloquente qui, nous tendons à le croire, n'avait plus envie de parler philosophie.

III

Même lorsqu'il était puissant encore, ministre ou prêt à le redevenir, en plein gouvernement de Juillet, M. Cousin s'était déjà ménagé une société intime, celle des illustres contemporaines de Descartes, de ces femmes du grand siècle dont il a célébré avec un accent si sonore et si convaincu l'opulente beauté, les aventures, les chutes, la pénitence. Il n'avait pas abordé tout de suite le salon des charmantes mondaines; il avait eu pour première confidente et pour première héroïne Jacqueline Pascal, si imposante et si austère, qu'elle pouvait représenter la Muse voilée de cette philosophie dont son frère Blaise parlait assez mal. Ce noviciat terminé et cette cellule franchie, il se trouva dans la rayonnante compagnie des grandes dames dont il a peint, parfois

même découvert la gloire, et qui ont rajeuni la sienne, en l'éclairant d'un sourire. Il essayait de concilier ensemble ses anciennes et ses nouvelles amours. Dans cette lettre de 1852 à M. Hamilton, que nous citions tout à l'heure, il écrivait : « Je me suis amusé à écrire dans la *Revue des Deux Mondes* quelques articles sur le dix-septième siècle et Mme de Longueville. Les articles ont eu quelque succès, et je les ai recueillis dans un volume que je prends la liberté d'adresser à lady Hamilton. » Il se hâtait d'ajouter pour le mari : « Enfin, pour soutenir la philosophie et répondre aux désirs de mes amis, je publie en ce moment un résumé de toute ma doctrine, à savoir le second volume de la 1re série, avec des changements et des additions qui en font presque un livre nouveau. Je vous envoie et vous recommande cet ouvrage qui contient mon premier et aussi mon dernier mot. »

Bientôt la philosophie fut reléguée de plus en plus dans l'ombre, elle fut la Cendrillon à jamais délaissée. M. Cousin la négligea, même pour le Grand Cyrus : il ne parle plus d'elle que pour mémoire, dans ses préfaces; ou bien il glissait son nom, comme on glisse par pitié le nom d'une absente oubliée, dans ses invocations si pathétiques aux nobles compagnes qui maintenant remplissaient et illuminaient sa vie : « Anne de Bourbon, Marie de Rohan, Marie de Hautefort, Marthe du Vigean, Louise-Angélique de La Fayette, sœur Sainte-Euphémie, âmes aussi fortes que tendres qui, après avoir jeté tant d'éclat, avez voulu vous éteindre dans l'obscurité et dans le silence, donnez-moi quelque chose de votre courage, enseignez-moi à sourire, comme vous, à la solitude, à la vieillesse, à la maladie, à la mort. Disciples de Jésus-Christ, joignez-vous à son précurseur sublime pour me répéter, au nom de l'Evangile et de la philosophie, qu'il est bien temps de renoncer à tout ce qui passe, et que la seule pensée qui désormais me soit permise est celle de quelques travaux utiles du devoir et de Dieu. »

Dans les dernières années de sa vie, M. Cousin étendit son cercle; il se lassa un peu des miniatures de femmes, où il excellait, pour entreprendre les portraits et tableaux d'histoire. Rencontrant auprès de Mme de Longueville le grand Condé, sa passion pour la sœur avait allumé son enthousiasme pour le frère. Il le proclama le premier des capitaines, le seul qui, plus heureux que Napoléon, n'eût jamais été battu. En un instant, il se jeta dans l'étude et la description des affaires militaires avec le torrent, la couleur, la seconde vue, pleine de divinations et d'horizons, qui le suivaient dans toutes les fugues de son talent. Il ne rêvait plus que batailles, campagnes, combinaisons guerrières; à l'entendre s'échauffer sur ces sujets, on eût cru que c'était sa spécialité : tout ce qu'il accor-

dait, c'était qu'il en partageait le privilège avec M. Thiers. Impatienté que, dans ses *Souvenirs contemporains*, M. Villemain se fût avisé de traiter des actions de guerre, il disait à la fille du maréchal Davout : « M. Villemain n'entend rien à la guerre. Thiers et moi, seuls, nous avons raconté des batailles; seuls, nous avons étudié l'art difficile du soldat capitaine. Thiers a fait ses études sous Napoléon, et moi sous le grand Condé, infiniment supérieur à Napoléon dans le grand art de la guerre. M. Villemain n'y entend rien..., mais rien !... entendez bien... Qu'il retourne donc aux choses qu'il sait, et ne nous trouble pas de ses *Souvenirs*, qui n'auront qu'une durée éphémère[1]. » Nous nous rappelons nous-même que, vers 1864, allant visiter M. Cousin à Cannes, dans sa petite et triste villa, toute cachée du soleil par les oliviers, nous songions vaguement à Platon au cap Sunium : « Ce qui me plaît ici, nous dit-il tout de suite, et nous répétait-il encore en nous reconduisant sur le chemin d'Antibes, c'est que je suis dans un pays frontière, dans un pays militaire, dans le pays de Masséna. »

M. Barthélemy Saint-Hilaire vient de publier, dans ses intéressants volumes, quelques pages inédites de M. Cousin, les dernières peut-être qu'il ait écrites : c'est un plaidoyer pour le grand Condé contre Turenne, que des juges mal informés, parmi lesquels l'exilé de Sainte-Hélène, osent égaler et même préférer au vainqueur de Rocroy : « On s'est complu, dit-il, à opposer les profondes conceptions de l'un à la valeur brillante de l'autre. Loin de là, la stratégie de Condé est très supérieure à celle de Turenne. »

Après les hommes de guerre, c'était le tour des hommes d'État. Lorsqu'il mourut, M. Cousin était en train de les collectionner comme on collectionne des bibelots : il vivait dans la familiarité de Retz, surtout dans celle de Mazarin, dont il se figurait avoir comme endossé la peau. Il se piquait d'être, après Louis XIII, le second bienfaiteur du connétable de Luynes qu'il avait déclaré un continuateur de Henri IV, un précurseur de Richelieu, et tiré de l'insignifiance où, sous le poids de ses honneurs et de ses richesses, le laissait végéter l'histoire.

Mais, tandis que l'historien prenait ses ébats, se livrait à ses fantaisies et partait dans tous les sens, le philosophe était comme évanoui. Pourquoi cela? Pourquoi, s'étant élancé avec des bonds si rapides et si superbes sur le chemin de la sagesse, M. Cousin s'était-il arrêté et avait-il tourné court? Sans doute, sa retraite est née de ses embarras : incomparable critique des théories sensualistes du dix-huitième siècle, il avait cherché,

[1] *Le Maréchal Davout,* par la marquise de Blocqueville, t. IV, p. 485.

hésité, tournoyé, louvoyé, trébuché, senti qu'il s'agitait dans le vague et donnait souvent à faux, lorsque, avec des emprunts faits à l'Ecosse, à l'Allemagne, à la Grèce de Platon, à la France de Descartes, il avait tenté de construire un système qui, sous le nom d'éclectisme, serait le caravansérail de tout le monde et ne serait la demeure de personne. Il n'avait pas tardé à éprouver l'inquiétude et la satiété. La conviction comme la précision manquaient à son entreprise. Il se voyait, après chaque affirmation un peu développée et condensée, obligé de raturer et de rectifier; son intelligence, qui n'était pas assez forte pour créer une doctrine, était trop claire et trop vive pour ne pas l'avertir de son impuissance. Il était bien plutôt un décorateur qu'un architecte. Il laissa en plan l'édifice que, ébauche et ruine, il avait essayé d'élever.

D'où il résulta que la philosophie ne fut vraiment qu'un accident dans la vie de ce philosophe, un art d'agrément embrassé avec passion et exercé avec éclat pendant quelques années. Le cœur de M. Cousin s'en était retiré, parce que, au fond, son génie et sa vocation étaient ailleurs. C'était, avant tout et par-dessus tout, un grand écrivain. L'homme qui est né philosophe l'est toujours, indissolublement. Il l'est encore, même dans ses distractions, même dans sa façon de s'occuper d'autres matières. Plus riche et plus somptueux dans ses facultés que M. Royer-Collard, M. Cousin n'avait pas la tête pensante et puissante de son maître qui, devenu un politique, restait un philosophe; ses discours à la Chambre des députés étaient des argumentations et des déductions, reliées avec des nœuds de fer, qui auraient été mieux placées en Sorbonne. S'imagine-t-on Descartes qui, pour se livrer à ses grands desseins de conquête dans le monde des idées, avait tout quitté, famille, armée, pays; s'imagine-t-on l'auteur du *Discours de la méthode* se dégoûtant tout à coup de son entreprise, pour écrire l'histoire des belles dames ou des beaux seigneurs de la cour des Valois?

M. Cousin aimait à dire que l'effort de tout homme qui aspire à se survivre est de laisser un monument et beaucoup d'épisodes. Dans l'inventaire de ses travaux, les épisodes abondent et étincellent; le monument s'aperçoit moins. Son nom est plus grand que son œuvre.

IV

Chez M. Cousin, si l'auteur était incertain et mobile dans ses voies, l'homme était ondoyant et divers dans sa physionomie. Sincère, — d'une sincérité qu'aucune raison n'autorise à suspecter, — il étonnait et désorientait son monde par l'imprévu de

ses allures. Sa pantomime exubérante jetait un doute et mettait un froid dans l'esprit de ses interlocuteurs. Il semblait un acteur se jouant à lui-même ses comédies : « Il y a du Bergamasque en lui », disait Lamartine, qui n'était pas malveillant. Comparer la conversation de M. Cousin, d'où l'éclair sortait souvent du fatras, avec la causerie toute athénienne de M. Thiers, ce serait comparer le clinquant du Tasse avec l'or de Virgile.

M. Cousin perdait de sa grandeur par celle que, sans le vouloir peut-être, il affectait; sa mise en scène nuisait à sa saine et solide éloquence : loin de la rendre plus éclatante, elle l'altérait et l'obscurcissait. On se demandait instinctivement si ce visage à l'expression si ardente n'était pas un masque, et si cette attitude inspirée n'était pas un rôle étudié. Le personnage diminuait l'homme, qui valait mieux que lui. Tout artificiel qu'il parût être, il était dans son naturel, dans le naturel de seconde main que lui avaient fait bien des causes successives : la chaire d'enseignement où il était monté si jeune, les applaudissements dont elle l'avait enivré, l'habitude qu'elle lui avait donnée de grossir sa voix, de forcer ses poses et ses gestes, de marcher de long en large comme sur un théâtre; puis, ensuite, sa dictature philosophique pendant dix-huit ans, son ton de commandement avec ses professeurs qu'il régentait et menait comme un régiment; puis, enfin, sur le déclin de l'âge, sa solitude dans son grand cabinet de la Sorbonne, où, sans famille, n'ayant plus, pour s'y déployer, ni la Chambre des pairs, ni le Conseil royal de l'instruction publique, il passait son temps avec les fantômes et les ombres de l'histoire, les animant de son imagination, leur insufflant sa puissante vie, les conviant à des dialogues dont il faisait les questions et les réponses.

Ce qu'il avait d'intempérant et d'excessif dans l'allure, de disproportionné et de débordé dans la parole, lui était une faiblesse. Son autorité s'en ressentait. Orateur politique, il ne donna pas au Parlement ce qu'avait promis le professeur. Une conviction vraie, même une passion vraie ne battaient pas, ou du moins on ne les entendait pas battre sous son éloquence. Il intéressait, instruisait, amusait, charmait, il ne pénétrait pas; il n'effleurait que la surface, il ignorait le secret, réservé à de moins savants et à de plus simples, d'aller remuer jusqu'au fond des entrailles l'admiration, la colère, la foi. Il avait de l'agitation, il n'avait pas d'action. De même pour son style, où sera son titre le plus durable à la renommée; pur, ample, châtié, nombreux, habile à se jouer avec aisance dans les sinuosités les plus difficiles et à se retrouver toujours égal à lui-même dans son harmonieuse majesté, il a le mouvement plutôt que la vie, il ne connaît pas cette originalité qui

est l'empreinte particulière d'un esprit et d'une âme s'imprimant sur d'autres âmes et d'autres esprits. Sainte-Beuve a écrit quelque part, dans des pensées détachées : « Comme le style de Chateaubriand est à lui, qualités et défauts! Comme lui seul sait le manier sans qu'on puisse le lui dérober! C'est l'épée de Roland. Aussi comme il agit sur ses contemporains! Comme il a enfoncé sa lame, au lieu que le style de Cousin plane en quelque sorte sur moi et passe sur ma tête sans me toucher! Je l'admire, mais il ne m'entre pas. »

V

Varié dans ses aptitudes et variable dans ses goûts, M. Cousin fut constant dans ses opinions. A travers bien des contradictions et des bourrasques, il garda ferme, somme toute, le respect des grandes lignes de sa vie.

Jeune encore, âgé de vingt-deux ans, il avait accueilli avec une joie patriotique l'avènement de la monarchie constitutionnelle, fondée sur le principe national de l'hérédité. Il estima toujours que là était le gouvernement le plus enviable et le plus sûr pour notre pays. Aux Cent-Jours, dans cette crise funeste « où Napoléon ne servait que son ambition et son égoïsme insatiables, au risque de perdre la France, en l'exposant aux vengeances de l'Europe exaspérée par une tentative criminelle [1], » il s'engagea dans les volontaires royaux. Il refusa d'abord son serment d'humble professeur au revenant de l'île d'Elbe; il ne le prêta qu'après le vote de l'acte additionnel. En 1830, il fut du trop petit nombre des libéraux qui demandaient un changement de ministres, non de dynastie; il eut le courage de déclarer devant l'émeute que le drapeau blanc était le drapeau légal. Ces souvenirs, il ne les renia jamais : « Pour la Restauration, écrivait-il en 1849 à une de ses amies d'Angleterre, j'ai été d'avis de faire une révolution pacifique. Les hommes éminents qui partagèrent mon opinion, et que je n'ai pas voulu citer, étaient Casimir-Périer et Sébastiani. Vous seriez bien surprise si je vous disais qui a voulu entretenir l'insurrection armée [2]. »

La Restauration n'avait pas seulement conquis sa raison par son principe, elle avait gagné son cœur par sa générosité, par l'élévation habituelle de ses pensées, par l'essor qu'elle avait donné aux grands instincts et aux grands désirs de la France. Si elle avait commis de ces fautes auxquelles aucun gouvernement

[1] Expressions de M. Barthélemy Saint-Hilaire, t. Ier, p. 30.
[2] Lettre à Mme Austin, t. III, p. 160.

n'échappe, elle avait rendu des services et montré des avantages qui n'appartenaient bien qu'à elle. Arrêté en Allemagne, dans le courant de l'année 1825, par la police prussienne qui voyait partout des affiliés aux sociétés secrètes, M. Cousin fut touché de l'unanimité avec laquelle tout le monde, le gouvernement et les royalistes en tête, avaient protesté contre l'arbitraire dont il était victime : « Entre les journaux, écrivait M. Royer-Collard, c'est le *Drapeau blanc* qui a crié le premier et le plus haut. » Le prisonnier fut relâché sur les sommations du ministère de M. de Villèle, il rentra en France pour y retrouver ses fonctions de suppléant à la Faculté des lettres et son traitement de professeur à l'Ecole normale, qu'avait suspendus une mesure de réaction et que rétablissait une mesure de réparation. Il ne se prêta pas au jeu des conspirateurs qui cherchaient dans cette affaire, comme dans toutes les autres, une arme contre la Restauration : « Mes vrais amis, Humann et Royer-Collard, écrivait-il de Paris, le 1er août 1825, à Hegel, ont approuvé ma conduite, et avec eux le très petit nombre d'hommes d'Etat de l'opposition. Excepté les intrigants et les brouillons et quelques faux amis qui cherchent depuis quelque temps des prétextes d'ingratitude et de trahison, le public, qui ne s'arrête pas aux bavardages, a compris l'ensemble de ma conduite [1]. » Il écrivait à un autre de ses amis d'Allemagne, M. de La Mothe-Fouqué, descendant d'un réfugié de l'édit de Nantes, qui l'avait consolé dans sa prison : « Je suis plébéien, La Mothe-Fouqué, mais mon âme est à jamais enchaînée à l'idéal de chevalerie héroïque et chrétienne que vous avez souvent peint avec tant de charmes [2]. »

L'année précédente, M. Cousin avait fait paraître le premier volume de son édition des *Œuvres complètes de Descartes;* et voici en quels termes, sous ce régime réputé obscurantiste, un évêque, le grand-maître de l'Université, Mgr Frayssinous, avait remercié le professeur spiritualiste : « J'applaudis à une entreprise dont le but est de rendre moins rare la connaissance des ouvrages de l'un des philosophes qui font le plus d'honneur à la raison humaine. Je vais souscrire pour l'édition. »

En 1828, M. Cousin reprit ses cours en Sorbonne. Il y développa des théories fatalistes qu'il condamna plus tard avec sévérité. « Ses amis, raconte M. Barthélemy Saint-Hilaire, ont pu lui entendre dire plus d'une fois que, s'il eût été ministre à cette époque, il n'eût pas souffert un tel enseignement, et qu'il aurait fait taire le professeur [3]. » La Restauration était plus bénigne; le roi Charles X

[1] Tome Ier, page 136.
[2] Tome Ier, page 147.
[3] Tome Ier, page 255.

avait eu la bonté de prendre une souscription pour la sténographie de ces leçons qu'il aurait voulu entendre. Lorsqu'elles eurent été connues et commentées, le ministre de ce gouvernement honnête et libéral, M. de Vatimesnil, se contenta d'écrire au hardi professeur une lettre où l'avertissement n'était guère menaçant et où l'éloge était bien flatteur : « J'avais lu, Monsieur, vos leçons à mesure qu'elles avaient paru en cahiers séparés : et j'avais admiré, avec toute l'Europe, ces belles improvisations dans lesquelles la force de la pensée et la majestueuse simplicité de l'expression rappellent ce qu'il y a de plus noble et de plus beau dans la philosophie antique. Cependant, je vous verrai avec plaisir descendre des généralités aux applications; car notre siècle a besoin d'instructions positives et d'idées déterminées. Ayant le malheur de ne pouvoir être votre auditeur, je serai toujours votre lecteur attentif, et les applaudissements qui se feront entendre à vos cours auront leur écho dans mon cabinet[1]. »

La Restauration tombée, M. Cousin, devenu pair de France à vie et ministre par intermittence, ne parla de ce noble gouvernement qu'avec convenance et respect. Il rappela plus d'une fois quelle largeur d'idées avait caractérisé ses programmes et ses maximes d'enseignement : « J'ai entendu hier, disait-il à la Chambre des pairs le 3 mai 1844, parler au moins légèrement du gouvernement de la Restauration... Il a donné la Charte à la France, il a eu de beaux jours, et il a laissé des exemples qui mériteraient d'être suivis. Je fais même ici un appel à tous les membres de cette Chambre qui ont servi si honorablement la Restauration; je les conjure de s'unir à moi pour défendre la tradition et la pratique généreuse de la Restauration dans l'enseignement philosophique contre une réaction pusillanime. »

M. Cousin allait même plus loin; il inclinait à penser que le gouvernement auquel il s'était rallié en 1830 reposait sur des principes faux et des institutions fausses. Il ne craignait pas de l'avouer, même du vivant de ce gouvernement. Consulté par des libéraux italiens, par Manzoni et par son gendre, M. d'Azeglio, sur la meilleure manière de fonder le régime représentatif au delà des Alpes, il leur disait : « Avant tout, n'imitez pas la France de 1830! » Il dépeignait ainsi la pairie où il siégeait, cette pairie administrative sortie des journées de Juillet : « Qu'on voie ce qu'a été et ce qu'est encore la pairie anglaise, et ce qu'est aujourd'hui, en France, la pairie à vie. Notre Chambre des pairs n'a de la pairie que le nom. Elle est sans force comme sans dignité; elle est

[1] Tome Ier, page 255.

aussi incapable de se défendre elle-même, si elle était attaquée, que de défendre la monarchie. La couronne a été séduite par le frivole avantage d'y envoyer ceux qu'il lui plaît; mais ceux qu'elle y envoie ne peuvent rien pour elle, parce qu'ils ne sont rien par eux-mêmes [1]. »

Quant à la Chambre des députés, M. Cousin ne la jugeait pas moins dédaigneusement, bien que la législation censitaire d'où elle émanait fût l'œuvre de M. Royer-Collard et des doctrinaires. Il revenait au système de M. de Villèle et des royalistes de 1815, pour le recommander, par l'intermédiaire de ses correspondants, au roi de Sardaigne : « Une Chambre des députés sur le modèle de la Chambre des députés de France est un présent assez médiocre à faire au Piémont, surtout en ce moment où un cri unanime s'élève contre la loi dont cette Chambre est le produit. Le système électoral français est jugé par ses fruits; et, en principe, il est au-dessous de l'examen. Je supplie le roi de se fier à ses propres inspirations, plutôt qu'à un exemple étranger et malheureux. Je le supplie de couronner son propre ouvrage au lieu d'imiter le nôtre. Je suis un sincère admirateur de la manière à la fois forte et libérale dont le roi a constitué les conseils municipaux et les conseils provinciaux en Piémont. Il a tiré les conseils municipaux du fond même de la nation à laquelle il a prodigué le droit électoral. Puis, de ces conseils municipaux, représentants directs de la nation, il a tiré les conseils provinciaux. Voilà le second pas dans la hiérarchie représentative. Il ne reste plus qu'à faire le troisième. Je veux dire de tirer des conseils provinciaux une Chambre des députés, en donnant à ces conseils le droit d'élire dans leur sein, ou hors de leur sein, selon l'étendue et la population de la province, un, deux ou trois députés. Les conseils provinciaux formeraient ainsi naturellement les collèges électoraux de la Chambre des députés, comme les conseils municipaux sont les collèges électoraux des conseils de province [2]. »

VI

Durant tout le cours de la monarchie de Juillet, la sympathie politique de M. Cousin fut pour M. Thiers. Ce fut son grand chef. Il l'aimait et l'admirait. M. Thiers, qui ne le prenait pas toujours au sérieux, l'avait séduit par son esprit et son intelligence, il le dominait par cette singularité unique qu'il avait en France d'être,

[1] Tome Ier, page 661.
[2] Tome Ier, page 663 et 664.

entre tous les écrivains illustres devenus hommes d'État, le seul qui, sortant des questions générales, traitât les affaires, finances, commerce, industrie, douanes, armée, avec la compétence et le langage d'un praticien consommé. En Angleterre, M. Disraëli, M. Gladstone, d'autres encore, ont rendu ce spectacle plus fréquent. Chose qu'on n'aurait pas soupçonnée! M. Royer-Collard, d'une nature si différente, avait encouragé M. Cousin dans son attrait pour M. Thiers : « J'entends parler de Thiers comme vous en parlez, lui écrivait-il le 24 août 1837. Vous savez mon goût pour lui : il n'est point aveugle, mais il est très vif. Il me semble qu'il entre de lui-même dans les voies de l'honnête et du grand. S'il y persévère, il s'élèvera très haut. Les hommes de cette trempe ne doivent rien qu'à eux-mêmes; c'est son heureuse nature qui l'inspire; il a encore des épreuves à subir, des victoires à remporter[1]. »

Sous le second Empire, après l'écroulement du régime servi en commun, M. Cousin répétait souvent : « On avait tort de dire, sous Louis-Philippe, qu'il y avait deux politiques parce qu'il y avait deux orateurs. Il y avait deux orateurs : M. Guizot et M. Thiers; mais il n'y avait qu'un politique : M. Thiers. »

Peut-être, dans son jugement sur M. Guizot, cédait-il, même à son insu, à quelque mauvaise humeur contre l'ancien collègue en Sorbonne qui l'avait distancé de si haut dans l'importance parlementaire? La révolution de Février dont il disait : « Je la méprise et la déteste[2]! » le trouva irrité jusqu'à l'amertume et l'injustice contre Louis-Philippe et son premier ministre, qu'il accusait de la catastrophe. Plus d'un an après l'événement, il écrivait encore à M[me] Austin, le 25 mars 1849 : « La République est à la fois nécessaire et impossible. Cette constitution est un abîme de sottise et de contradiction, les partis s'enfonçant dans leurs intérêts, tous radicalement opposés. Quant à la patrie, on n'y songe pas; à la liberté, encore moins. Le seul sentiment qui subsiste dans la nation est la crainte d'une révolution nouvelle. Là est toute la force du président, outre son nom. Je vous l'ai dit jadis et, en vous le disant, je vous faisais de la peine. Le roi et M. Guizot ont perdu mon malheureux pays[3]. »

Il semble que, la république de Février ayant sombré au 2 décembre, M. Cousin ait été un des premiers à réclamer la réconciliation des princes de la maison de France, cette fusion qui, faite la veille, aurait peut-être empêché le triste lendemain où tous,

[1] Tome I[er], page 517.
[2] Tome III, page 160, lettre écrite en 1849.
[3] Tome III, page 156.

maintenant, étaient confondus dans la même ruine : « Je vois, lui répondait un des exilés de Londres, M. de Rémusat, en janvier 1852, que vous en êtes venu à la conclusion qui sortait, naturellement pour tous, de la révolution de Décembre. La solution que vous indiquez est absolument la seule solution modérée qu'il soit sage d'espérer. Il y faut tendre, et je ne connais personne ici qui ne soit de cet avis. Il ne peut y avoir de désaccord que sur la forme et les conditions; mais n'ayant pas de rôle actif à jouer dans cette affaire, je me dispense d'avoir une opinion là-dessus[1]. »

M. Cousin n'était pas homme à n'épouser qu'à demi une idée; il fut, en ces premières années de l'Empire, *fusionniste* ardent et militant. Ses études sur le dix-septième siècle lui donnaient de plus en plus le goût de la monarchie; il se plongeait avec délices dans ce passé plein de sève et de gloire, « où nous sentons monter, en quelque sorte, écrivait-il, le flot de la grandeur française et le génie national se déployer dans son originalité et dans sa force ». Il aurait voulu, pour la faire reverdir, rassembler les rameaux de cette monarchie divisée et détruite. Il se mit en relations avec M. le duc de Lévis : « Il faut, disait-il, que Monsieur le comte de Paris se range auprès de Monsieur le comte de Chambord; il faut qu'il fasse ce qu'a fait le roi de Navarre, Henri IV, allant à Tours se placer aux côtés de Henri III, le roi de France, afin de prendre publiquement possession de son droit et de son héritage. » Leçons du passé, qui étaient aussi des vues d'avenir! Le prodigieux succès de la *Jeunesse de Mme de Longueville*, les compliments et les hommages que la belle ressuscitée attirait à son éloquent chevalier, l'encens des salons, si vain et si doux, ajoutaient encore à l'entrain royaliste de M. Cousin : « Monsieur le comte de Chambord, disait-il un jour, ignore sa force. On prétend qu'il n'a pas d'armée; ah! si, pour gagner les gens, il savait la puissance de ses escadrons féminins!... »

Aux environs de 1860, le bruit se répandit tout à coup que M. Cousin, qui avait refusé le serment à l'empire, s'était radouci; qu'il y avait échange de coquetteries entre les hôtes des Tuileries et le solitaire de la Sorbonne; que le nom du philosophe serait donné à une rue du quartier Latin et que le philosophe offrait ses livres, avec des dédicaces fort galantes, à l'impératrice. On racontait que c'était M. Prosper Mérimée qui avait été le tentateur et l'entremetteur.

C'était vrai, et c'était faux. En cette affaire qui éclata comme une surprise, il n'y avait nulle défection; on devait y voir, non un

[1] Tome Ier, page 558.

calcul de politique, mais un caprice et une erreur de dilettante. Nous croyons même que M. Mérimée en fut innocent; M. Cousin aimait la distinction de ses manières et la sûreté de son commerce. Il l'appelait un gentilhomme des lettres. Il était enchanté de le rencontrer à Cannes tous les hivers; dans son exil de Paris, il avait la bonne fortune de trouver un auditeur tout parisien, intelligent de tout et indifférent à tout, l'écoutant en silence avec un regard curieux et ami qui savait bien démêler, dans les ébullitions incandescentes de ses conversations à perte de vue, les paillettes d'or de sa pensée.

Mais M. Cousin, qui se dérobait volontiers, ne se serait pas laissé prendre par l'auteur de *Colomba*, très réservé lui-même et très renfermé. Il le jugeait avec une familiarité affectueuse : « C'est moi, racontait-il, qui l'ai décidé à être sénateur. » Sur le point d'entrer au Luxembourg, où l'appelait l'amitié de l'impératrice et de sa mère, M. Mérimée avait un peu hésité, il craignait le *qu'en dira-t-on*? et les grises mines des salons orléanistes, qu'il fréquentait beaucoup, en amateur. M. Cousin l'avait rassuré : « Qu'est-ce qui vous retiendrait? Vos convictions? Vous n'en avez aucune. Vous aimez le monde, vos aises, les bons dîners; acceptez donc le Sénat, c'est votre affaire. »

L'évolution de M. Cousin naquit de son inspiration personnelle, elle sortit d'une imagination dont il était moins le maître que le jouet. Très intrigué par la politique louche, contradictoire et mystérieuse que l'empereur Napoléon III suivait en Italie et en Allemagne, il ne put se résoudre à penser que c'était une trahison inconsciente de la patrie française. Il arriva peu à peu à se dire qu'elle ne déroutait tant le bon sens que pour mieux dérouter les compétitions et combinaisons étrangères. Il jugea impossible que le souverain de la première nation du monde amassât tant de nuages, creusât tant d'abîmes, renversât tant de barrières et tant d'abris, accumulât tant de périls, sans nourrir quelque dessein profond dont il avait le secret et dont il tenait la réussite. Un beau jour, de cette Europe bouleversée, remuée sous terre, livrée à tous les coups de vent, nous verrions surgir une France plus grande, qui mettrait le pied sur les provinces du Rhin, comme elle l'avait déjà mis sur Nice et la Savoie! Lancé sur cette piste, M. Cousin ne s'arrêta plus. Il crut avoir découvert Napoléon III, comme il avait découvert des grands hommes dans l'histoire. Dans cet indolent et cet embarrassé, il reconnut le rejeton de l'un des Taciturnes qui ont fait la Hollande, ou bien de ce Cromwell, dont l'un des contemporains écrivait : « Il ne parle jamais, et il ment toujours. » Il apportait dans sa découverte une joie d'enfant, une joie d'auteur et de patriote.

Il nous disait, dans une de ses échappées oratoires : « Voyez l'empereur, il s'avance toujours, il s'avance à pas de loup; s'il faut faire un pas en arrière, il le fera, puis il en fera deux en avant. Pendant qu'il se tait, il conspire; tandis qu'il rêve, il agit; il a, dans sa tête, des plans pour dix éternités. » Il ajoutait ces mots, qui étaient plus sensés : « Pour combattre l'empereur, l'opposition, qui déclame à tort et à travers, ne devrait avoir que des idées simples et nationales. »

Cette évolution de M. Cousin était d'ailleurs toute platonique. Il donnait son admiration à l'empereur plutôt que son adhésion à l'empire. Il entendait rester indépendant et désintéressé, sans le moindre contact avec les dotations et les honneurs. Il tenait aussi à ne pas se refroidir avec ses anciens amis, surtout avec M. Thiers qui, prenant la chose en riant, disait : « Mon ami Cousin fait souvent bien des folies; il ferme les yeux et il s'imagine qu'il voit des statues[1]. » L'entrée de M. Thiers au Corps législatif contraria et même gêna M. Cousin; le lucide et terrible orateur allait mettre à nu et en pièces cette politique impériale qui avait besoin de la nuit pour faire figure! M. Cousin pourrait-il garder l'entre-deux et donner raison à tout le monde? Il fut de ceux qui cherchèrent à détourner M. Thiers de toute candidature, il lui rappelait le grand travail de philosophie dans lequel, après avoir écrit la dernière page de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, il s'était engagé, et dont il préparait les assises en étudiant la science au laboratoire de M. Pasteur et à l'observatoire de M. Leverrier : « Ne rentrez pas dans la bagarre parlementaire, lui disait-il. Qu'irez-vous y faire? Vous n'avez plus de renommée à conquérir de ce côté, vous l'avez épuisée; vous prononcerez des discours qui dormiront oubliés dans les caves de l'*Officiel*. Achevez votre ouvrage philosophique; il sera lu après vous, consommera votre gloire et fera du bien aux hommes. »

M. Cousin vécut assez pour concevoir un doute sur ses illusions. Il mourut six mois après Sadowa, non sans trembler pour cette France qui avait vu et laissé périr sous des coups formidables, et encore enhardis par leurs succès même, son œuvre séculaire de défense et de grandeur nationales, l'œuvre des Richelieu, des Mazarin, des Condé, des Turenne, qu'il avait employé ses derniers jours à célébrer.

[1] Sainte-Beuve rapporte ce mot de M. Thiers dans ses *Causeries du lundi*.

VII

Le point le plus obscur, le plus controversé de l'histoire de M. Cousin a été son état d'esprit en matière religieuse. Question intime, qu'il est toujours délicat de soulever et difficile de résoudre! Qui sait ce qui se cache dans une âme, et ce qu'elle se cache peut-être à elle-même? Le doute peut y traverser la foi sans l'entamer; et, au sein même du doute, la foi peut ne pas être absente, elle peut, comme le rayon dont parle Bossuet, passer par intervalles. Les croyants sont plus nombreux en ce monde que les sceptiques.

M. Cousin a-t-il été, comme l'a écrit le biographe du cardinal Pie dont il exprimait l'opinion, « la plus puissante personnification de l'antichristianisme et du pseudo-christianisme? » En toute justice, il nous est impossible de souscrire à la rigueur d'un tel jugement. Le cardinal Pie, qui le portait, essaya d'obtenir la condamnation de M. Cousin à Rome; d'autres personnages considérables du clergé de France, Mgr Sibour, le cardinal Morlot, Mgr Dupanloup, le P. Lacordaire, Mgr Maret, essayèrent de l'empêcher : « Cette sentence ne fut pas rendue, continue le biographe. Quelle cause y mit obstacle? La seule charité de Pie IX? » La charité de Pie IX eut raison; et, une fois de plus, on put admirer l'équitable modération et la sagesse longanime de l'Église romaine.

Lorsque l'affaire s'engagea dans les premières années de l'empire, M. Cousin venait de publier sous ce titre : *du Vrai, du beau et du bien*, une sorte de testament philosophique, dont il avait voulu faire un résumé sans tache de son enseignement. Son ambition eût été, comme il le disait à Mgr Maret, et comme il l'a écrit à Pie IX lui-même, « de laisser un livre irréprochable, que les pères et mères de famille chrétiens pussent voir sans crainte entre les mains de leurs enfants. » Avait-il réussi? Il était désireux, il se déclarait heureux d'effacer toutes les formules douteuses, toutes les expressions équivoques qui lui seraient signalées. Les écoles matérialistes avaient combattu le livre; dans un âpre et mordant pamphlet, M. Taine, qui débutait par une escapade d'écolier, ne s'était pas contenté de persifler le vieux maître, il avait bafoué ses doctrines pour en arborer d'autres qui, certes, ne les valaient pas et qui faisaient tomber l'esprit humain plus bas.

S'adressant directement au pape Pie IX, M. Cousin lui écrivit deux lettres trop connues pour qu'il soit utile de les reproduire. Il avait commencé la rédaction d'un Mémoire qui était vraiment une sorte de confession des fluctuations de sa vie, des temps

d'arrêt et des points d'arrivée de son esprit. Elle touche par son accent de franchise. Soupçonner toujours la bonne foi des autres, ce serait donner une pauvre idée de la sienne. Les hommes se font souvent juger eux-mêmes par les mobiles qu'ils prêtent à autrui : « Très Saint-Père, disait-il dans ce Mémoire, j'ai toujours honoré et aimé la religion chrétienne, je serais bien ingrat si jamais j'élevais la voix contre elle; car je lui dois le peu que je suis. C'est elle qui a sauvé ma jeunesse des séductions et des entraînements du vice. Elle a gardé mes mœurs et vivifié mon esprit. Que les disciples de Voltaire versent le ridicule et l'outrage sur les pratiques du christianisme et de l'Eglise; moi, je leur dois une particulière révérence; car ce sont leurs cérémonies, c'est, par exemple, la longue habitude de la confession, l'assistance régulière aux offices, qui a nourri en moi le goût de la réflexion, avec une nature passionnée, et surtout le besoin et l'ardent désir, malgré de trop nombreuses défaillances, de me perfectionner sans cesse, à force de combats et de luttes intérieures. J'ai possédé et longtemps retenu la foi naïve de ma mère. Elle n'a jamais péri; mais elle s'est transformée. Dans l'état où elle est, j'avoue loyalement qu'elle pourrait ne pas vous satisfaire entièrement, et que j'ai besoin d'une grande indulgence. Cependant, telle qu'elle est, elle met un abîme entre l'impiété et moi. Le nom seul de Jésus-Christ me transit de respect. Qui l'outrage m'est insupportable; et je serais au désespoir si jamais j'avais pu causer le moindre scandale à une âme chrétienne. »

Ces déclarations que M. Cousin faisait au Saint-Père n'étaient pas nouvelles dans sa bouche : « Il m'a dit, avait déjà écrit Mgr Maret à l'archevêque de Paris, que jusqu'à l'âge de vingt ans, il s'était confessé et qu'il avait communié; *qu'il devait à la confession et à la communion ses mœurs, sa santé, son esprit;* qu'après l'âge de vingt ans, il lui était venu des doutes sur la divinité du christianisme; que ces doutes, il les avait encore; mais que, dans son cœur, il n'avait jamais nié cette divinité... Il me déclara formellement qu'il monterait plutôt sur l'échafaud que de nier la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il ajouta enfin qu'il demandait des prières pour sortir de son état de doute et arriver à la profession de la foi [1]. »

Dans le Mémoire qu'il comptait présenter à Pie IX, M. Cousin faisait, en même temps, l'aveu et la rétractation de plusieurs des erreurs qu'il avait commises dans son enseignement : « Très Saint-Père, je vous dirai ce qui est à ma charge avec autant de loyauté

[1] Mgr Maret a publié cette lettre dans son dernier ouvrage : *la Paix religieuse.*

que je mettrai de fermeté à repousser des accusations injustes. Il est certain qu'en 1826 je publiai un ouvrage dont la préface : *Préface des fragments philosophiques*, contenait plusieurs passages d'un caractère équivoque. Il est certain encore qu'en 1828, mes nouvelles leçons sur une Introduction générale à l'histoire de la philosophie contenaient aussi diverses propositions qui semblaient incliner au panthéisme. Que s'était-il donc passé depuis mon premier enseignement? J'avais séjourné plus longtemps que je ne l'aurais voulu en Allemagne, et j'y avais entretenu un assez long commerce avec la nouvelle philosophie allemande, dont je n'avais jusqu'alors qu'une notion très générale. »

Cette censure que M. Cousin s'inflige à lui-même et dont il frappe ses propres ignorances et ses propres témérités, il l'a souvent renouvelée dans les occasions les plus différentes, devant les témoins les plus divers.

VIII

Que M. Cousin ait été, à un moment quelconque de sa vie, le représentant d'un antichristianisme et d'un pseudo-christianisme; que son intention publique ou secrète ait été de détruire ou de fausser le christianisme : l'étude de ses ouvrages, celle de sa vaste correspondance avec des hommes de tout pays, de toute opinion, de toute religion, n'en donnent pas la preuve. Il a fait des inconséquences, il a posé des principes faux, il a émis des propositions hasardeuses qui portaient plus loin qu'il ne voulait aller; sous ces mauvaises apparences, il n'avait pas moins la volonté ferme de rester en règle avec le christianisme qui, même voilé, demeurait l'arrière-pensée et l'arrière-fond de sa raison.

En 1825, dans le premier engouement de ses systèmes et de ses succès, sous ces premiers regards de la gloire que Vauvenargues préférait même aux premiers rayons de l'aurore, il écrit à l'abbé de Lamennais qui s'inquiétait de son âme : « Je vous parle du fond du cœur, je suis ou du moins je voudrais être un philosophe chrétien. Le christianisme, non seulement la morale, mais avant tout le dogme et les mystères, voilà le dépôt des vérités fondamentales que l'histoire, les langues, la nature, ne révèlent qu'imparfaitement, et qu'on ne peut comprendre qu'en entrant dans le centre même de la pensée, qui est arbitraire et vaine comme pensée particulière, mais qui, comme pensée en soi, est universelle, nécessaire et absolue. Rappeler ce siècle si occupé d'intérêts mobiles et fugitifs à l'étude de ce qui ne passe point, au culte de

la pensée et par conséquent du christianisme, voilà, Monsieur, ce que j'ai tâché de faire, depuis dix ans, selon mes moyens[1]. »

Vers la même époque, un jeune homme inconnu, un ancien élève de l'Ecole normale, qui s'est fait magistrat, écrit à M. Cousin qu'il a lu l'Evangile avec bonheur, Marc-Aurèle et Epictète avec intérêt; mais qu'il est troublé devant les ténèbres répandues sur l'au-delà de ce monde : « Mon enfant, lui répond le philosophe, ou vous êtes sorti de l'enceinte de la foi chrétienne, ce qui n'est pas un grand bonheur, ou vous y êtes encore. Dans ce dernier cas, tenez-vous attaché au fond sacré des dogmes, et pénétrez-vous-en; car ils contiennent la vérité. Dans le premier, je vous plains, et votre unique asile est, avec le sentiment intérieur, une philosophie que l'on ne peut comprendre en peu de temps, et dont la paix sévère ne convient pas à toutes les âmes. Attachez-vous, attachez-vous au christianisme. Rendez votre cœur chrétien, votre intelligence chrétienne; vous aurez beaucoup fait, et la vraie philosophie n'aura plus grand'chose à faire. Adieu[2]. »

La révolution de Juillet arrive avec le torrent d'impiétés qu'elle déchaîne; même dans les régions officielles, il est de bon ton d'ignorer Dieu. M. Cousin met une sorte de passion à introduire l'instruction religieuse dans les programmes de l'instruction primaire, le curé dans les comités locaux de surveillance. Il fait plus; par une initiative que M. Barthélemy Saint-Hilaire taxe, sinon de faute, du moins d'imprudence, il inspire, même il rédige, à l'usage des écoles, une sorte de catéchisme, que remplissait l'histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament, et que terminaient les commandements de l'Église.

Lorsque, dans le tumulte de ces temps agités, dom Guéranger entreprit de restaurer en France l'ordre des Bénédictins, il n'eut pas d'auxiliaire plus empressé que M. Cousin : « Il ne se pouvait, lui écrivait-il, le 25 janvier 1834, dans une lettre dont il ne se souvint peut-être pas toujours, rien de plus honorable ni de plus flatteur pour nous, rien de plus encourageant que votre précieuse sympathie. Nous en avons béni Dieu comme d'une grâce. Ce suffrage d'un homme qui a reçu la puissance de la pensée, suffrage d'autant plus grand que celui qui nous l'accorde n'a pas le bonheur de partager notre foi, nous semble une nouvelle garantie que la divine Providence nous favorisait, sur l'à-propos de l'œuvre que nous avons cru devoir entreprendre. » Il lui disait encore : « Votre nom sera désormais écrit par nous avec celui de nos plus chéris pro-

[1] Tome II, page 14.
[2] Tome Ier, page 144, lettre du 13 août 1825.

tecteurs. Nous aimerons surtout à voir vos ouvrages, placés par vous-même dans la petite bibliothèque de Solesmes, nous rappeler, rappeler à ceux qui viendront après nous, que, lors de la résurrection de l'ordre des Bénédictins, au dix-neuvième siècle, un grand philosophe applaudit au réveil de la foi monastique [1]. »

Devenu ministre de l'instruction publique en 1840, M. Cousin apporta des défiances jalouses dans la garde de l'Université, qu'il regardait un peu comme son pachalik, et que la liberté de l'enseignement eût, par une rivalité féconde, tirée de son marasme. Il semble que, dans toutes ces questions, ses vues étaient plus étroites que n'étaient haineuses ses passions : « Sa réputation religieuse, écrivait le nonce d'alors dans une note communiquée au cardinal Mathieu, n'était pas brillante; je crois qu'on l'avait ternie. J'ai eu dernièrement une longue conversation avec lui sur les affaires ecclésiastiques; on ne saurait approuver tout ce qu'il en pense, mais il y a chez lui un grand fonds d'amour pour la religion [2]. »

Les prêtres éminents qui, sous le second empire, plaidèrent la cause de M. Cousin auprès du cœur de Pie IX, le défendaient contre des interprétations excessives et des griefs immérités. Ils plaidaient cette cause, tout en représentant à l'accusé son devoir, non seulement de corriger, mais de compléter son œuvre. Ils lui reprochaient moins encore ce qu'il avait dit que ce qu'il n'avait pas dit. La philosophie peut-elle se tenir en l'air, toute seule? L'ordre naturel contient-il le nœud de la destinée humaine et du problème divin? Omettre l'ordre surnaturel, n'est-ce pas, sinon le nier, du moins le supprimer? Le langage que les vénérables protecteurs de M. Cousin lui tinrent fut sacerdotal; il leur fait le plus grand honneur; ils avaient écouté la charité, mais pour mieux servir la vérité. Mgr Maret écrivait à M. Cousin, après avoir lu un article où M. Renan avait pris un malin plaisir à traiter en allié le philosophe qui le traitait en adversaire : « La réserve respectueuse et sympathique que vous avez gardée, que vous gardez encore envers le christianisme, sera interprétée contre lui, comme le fait aujourd'hui M. Renan; et, en définitive, vous, illustre maître, qui n'avez de passion profonde que pour le vrai et le bien, vous n'aurez travaillé que pour l'incrédulité, et peut-être pour le scepticisme. Cette pensée me désole; les larmes me viennent aux yeux en écrivant ces mots. Dans l'état de l'esprit humain, après tant d'expériences faites, le déisme n'est pas un poste tenable; et, de plus en plus, on sera hautement chrétien ou hautement scep-

[1] Tome II, page 339 et suiv.
[2] *Vie du cardinal Mathieu*, par Mgr Besson, évêque de Nîmes.

tique. De quel côté sera le grand nom de M. Cousin? Cette admiration si vive, cette intelligence si pénétrante du christianisme, cette sympathie si tendre pour lui, tout ne lui aura-t-il donc été donné que pour aider à la ruine, si elle était possible, de la religion nécessaire, de la religion parfaite, de la religion divine?[1] »

Le P. Lacordaire, dont la figure grandit à mesure que son caractère et son âme se découvrent davantage, n'avait pas moins parlé en homme de Dieu à M. Cousin : « Je me suis demandé, en vous lisant, si vous étiez chrétien; vous l'êtes par l'esprit; je n'en saurais douter; mais il ne m'a point paru que je puisse dire de vous avec certitude que vous êtes mon frère dans la vérité totale du christianisme, ou, si vous l'aimez mieux, par le cœur et la foi. On ne peut vénérer davantage le christianisme ni s'approcher de lui de plus près; mais le doute subsiste néanmoins. Or le doute que laisse sur sa pensée intime une grande intelligence, lorsqu'elle s'adresse au monde pour l'éclairer et le persuader, est à la fois un sujet de douleur pour le disciple et une cause d'impuissance pour le maître. On ne croit qu'à celui qui nous révèle son cœur. Toute obscurité demeurée sur les sentiments d'un homme tient en garde contre lui. On se demande ce qu'il était, s'il avait une foi vive, ardente, digne de la vérité. Si la réponse est incertaine, le témoignage même le plus éclatant, en faveur d'une doctrine, perd de sa force; et l'on reste devant la postérité comme une énigme, au lieu de briller devant elle, comme un flambeau[2]. »

Le P. Lacordaire prenait des accents d'une infinie douceur pour remuer ce cœur : « La dernière gloire est d'être aimé; et l'on n'est aimé qu'en étant connu; l'amour est une affaire intime qui n'admet aucun silence, aucun doute, aucune restriction. Il faut donner son âme au genre humain, ou désespérer d'avoir la sienne. » Dans une autre lettre, le grand moine, pour décider M. Cousin à sortir de ses demi-teintes et de ses limbes, lui montrait les périls de l'avenir en des termes prophétiques : « Je crois bien que l'Église est appelée à de grandes épreuves; mais les coups qui la frapperont sont utiles à sa solidité dans le monde. C'est bien plus la société civile que l'Église pour laquelle je suis alarmé. La foi soutient l'Église au milieu des tempêtes; mais aujourd'hui où est la foi civique? Qu'en reste-t-il? Et ceux-là qui en ont une encore, où est leur unité, leur point de ralliement[3]? »

Nous serions étonné que M. Cousin, dont l'âme était perpétuellement hantée par l'idée du Christ, n'eût pas eu ses heures de foi et

[1] Tome II, page 71. Lettre du 7 juin 1858.
[2] Tome II, page 48, lettre du 9 janvier 1854.
[3] Tome II, page 50, lettre du 12 septembre 1857.

d'adoration. Il y avait en lui, non pas peut-être des combats, mais des alternances de jour et de nuit. Puisse la mort, qui l'engourdit tout de suite, l'avoir recueilli dans une de ces heures de grâce où le Christ rayonnait en lui, faisant resplendir, comme dans la transfiguration du Thabor, le Vrai, le Beau et le Bien! Pourquoi M. Cousin a-t-il affronté cette incertitude suprême? Pourquoi, sans dire non, a-t-il ajourné toujours? Il faisait, en 1853, à une de ses amies d'Angleterre, une confidence où se trouverait peut-être le secret de ses interminables remises au lendemain : « Je tiens pour une excellente habitude de considérer le Christ comme le représentant de Dieu et comme mon modèle à moi-même. Sans dogmatiser, je suis donc ou je veux être chrétien, ou du moins je comprends et j'aime le christianisme; et si j'étais marié, si j'avais des enfants, je pratiquerais avec eux et comme eux, librement et modérément. Mon malheur, qui est mon ouvrage, est mon absolue liberté, ma solitude, le vide de ma vie. De là, mes apparences de galanterie qui diminuent tous les jours, et qu'à tous égards, il serait temps de supprimer[1]. »

M. Barthélemy Saint-Hilaire répète en plusieurs endroits de son ouvrage que M. Cousin ne pouvait se dire chrétien sans cesser d'être philosophe. Loin d'être une contradiction, c'eût été une conclusion. Pas plus que la science, la philosophie ne saurait, sans un entêtement vaniteux et déplacé, affecter un empire qu'elle n'a pas. Comme la science, la vraie science, profite de sa grandeur même pour reconnaître plus distinctement et toucher de plus près la grandeur infinie qui la dépasse, et dont elle ne forcera pas le domaine, — la philosophie, la vraie philosophie, ne mesure jamais mieux son impuissance de résoudre les questions vitales de l'humanité pour ce monde et pour l'autre que lorsqu'elle a poussé sa puissance jusqu'aux dernières limites de l'investigation et de l'effort. Les trois philosophes dont M. Cousin s'est toujours prévalu comme de ses maîtres, Descartes, Maine de Biran et Royer-Collard, lui avaient donné l'exemple. Partis du Christ, ils sont revenus au Christ de leur hardi voyage dans l'inconnu et l'invisible, avec une foi plus éprouvée et plus forte. Descartes, comme ses notes intimes le prouvent, était pieux jusqu'à la dévotion et au ravissement. Maine de Biran calqua sa mort sur cette maxime qui était le dernier mot de toutes ses contemplations et de toutes ses conquêtes : « La religion résout seule les problèmes que la philosophie pose. » Royer-Collard finit avec l'humilité du chrétien, dans la pratique la plus austère et la plus fervente. Son historien, M. de

[1] Tome II, page 164. Lettre à Mme Sarah Austin.

Barante, avertissait M. Cousin, en le remerciant de l'envoi de son volume *du Vrai, du beau et du bien* : « Vous arrivez, par la raison, jusqu'au seuil du sanctuaire, et vous jetez un regard respectueux sur ce qui est au delà. N'est-ce pas dire qu'il y a des choses qu'il faut croire, encore qu'elles ne soient ni démontrées ni démontrables? Vous qui êtes si rempli de Pascal, de Bossuet, vous savez mieux que moi combien ils ont distingué divers motifs et diverses manières de croire [1]. »

Tout vieux républicain qu'il est, M. Barthélemy Saint-Hilaire voit en noir l'état moral où est tombé la France : « Depuis deux cents ans environ, le flot du matérialisme et de l'athéisme n'a fait chez nous qu'accroître sa violence. La démocratie actuelle, qui tourne à la violence, et, malgré quelques vaines résistances, à la démagogie, a donné au fléau une force irrésistible. Les pouvoirs publics se laissent entraîner; et, loin d'arrêter le torrent, comme ce serait leur devoir, ils s'y précipitent aussi aveuglément que le vulgaire [2]. » Effrayé pour sa patrie et pour la civilisation, M. Barthélemy Saint-Hilaire presse de ses vœux un réveil des idées spiritualistes. Il voudrait ressusciter de son tombeau M. Cousin pour leur rendre encore la victoire. M. Cousin lui a répondu d'avance. Il écrivait au Saint-Père, le 24 avril 1856, cette phrase qu'il répétait sans cesse : « C'est dans le triomphe et la propagation du christianisme que je place toutes mes espérances pour l'avenir de l'humanité [3]. » Et ce que M. Cousin disait sous toutes les formes, le plus incisif de ses adversaires, M. Taine, revenu de plus loin, l'a redit à son tour, à force de clairvoyance, de logique et d'honnêteté. A l'un et à l'autre, il ne restait qu'à conclure : le christianisme n'est le salut des sociétés que parce qu'il est d'abord le salut des hommes.

S'il est permis de regretter, pour lui-même, pour sa gloire, pour la durée et la bonté de son œuvre, que M. Cousin n'ait pas rempli toute sa tâche, et, nous dirions volontiers, tout son mérite, nous ne lui refuserons pas la justice à laquelle il a droit. Il pouvait être l'un des bienfaiteurs de son temps; il n'en a pas été l'un des corrupteurs. Il a même été l'un de ses vaillants serviteurs. Il a porté en haut l'esprit des hommes. Les idées spiritualistes dont il fut le héraut d'armes triomphant contre les derniers restes du dix-huitième siècle en fuite, sont une amorce pour la vérité complète. Insuffisantes pour satisfaire l'intelligence et pour régler la volonté; ne fixant qu'un nombre imperceptible d'honnêtes gens

[1] Tome III, page 446. — 15 février 1854.
[2] Tome II, page 574.
[3] Tome II, page 66.

dans la certitude et le repos; elles déposent dans les âmes une attente, une noble inquiétude, de généreux ferments qui appellent le soleil de l'Evangile. Elles préparent plus de chrétiens qu'elles n'en défont. En philosophie, en histoire, en littérature, M. Cousin pensait grandement; et, par là, ses erreurs ou ses excès d'imagination eurent leur excuse. Nous ne connaissons pas une peinture plus exacte de sa personne, de son rôle, de son genre de supériorité et d'influence, que ces quelques lignes écrites par M. Doudan à une dame du monde, à la nouvelle qu'on ne verrait plus et qu'on n'entendrait plus M. Cousin sur la terre : « Paris, le 9 février 1867. — N'êtes-vous pas triste de la mort de M. Cousin, chère madame? Mme de Sévigné dit quelque part de la mort de son jardinier : « Le « jardin en est tout triste. » Cette vie si puissante de M. Cousin, en s'éteignant, rend le jardin tout triste. Il avait, sans doute, l'esprit bien mobile, mais il n'a jamais souffert qu'on lui offrît le prix de ses changements d'opinions ou de sentiments. Il avait porté dans l'esprit de la philosophie, dans l'enchaînement des vérités morales, quelque chose du génie de Corneille. Il avait donné comme une âme romaine aux abstractions. Il avait réuni l'émotion à la rigueur des démonstrations. Avant lui, et depuis Platon, la philosophie avait toujours eu l'air d'un glacier dans l'ombre. M. Cousin avait éclairé tous les sommets de la métaphysique de cette lumière que vous avez vue de Divonne, vers l'heure du coucher du soleil, sur toutes les hauteurs des Alpes. »

H. DE LACOMBE.

L'EXPOSITION SOUS TERRE

Autrefois, quand l'humanité avait encore un idéal, le cri des hommes de cœur, suivant le degré de désintéressement dont ils se sentaient capables, était ou *Sursum corda!* ou *Quò non ascendam?* Monter, s'élever toujours, soit par la vertu, le dévouement, la philosophie ou le savoir, grandir par des actions d'éclat ou des difficultés vaincues, escalader les sommets réputés inaccessibles, forcer, d'une manière ou de l'autre, dans le monde moral comme dans le monde matériel, l'accès des hautes régions où l'on doit se sentir au-dessus de toutes les misères et les impuretés, telle était alors l'ambition générale; et ceux mêmes que leur nature ne portait pas à de tels élans accordaient du moins à ces hautes visées l'hommage toujours dû à la vaillance, dans une société où la corruption n'a pas détruit tous les ressorts.

Hélas! que les temps sont changés! Qui parle aujourd'hui de monter? Par une amère dérision, quand par hasard la formule qui résume cette aspiration, le beau mot d'*Excelsior*, vient solliciter l'attention publique, c'est sur des affiches conviant les oisifs à une débauche chorégraphique, où les jambes seules montrent quelque disposition à s'élever. Le vrai cri de l'époque, c'est : *Quò non descendam?* « Jusqu'où ne descendrai-je pas? » N'est-ce point ce que doit dire le suffrage universel, à mesure que, traversant l'une après l'autre toutes les couches sociales, il va chercher ses mandataires là où nous voyons qu'il se plaît à les recruter aujourd'hui? *Quò non descendam?* dirait la fortune publique si elle pouvait parler, et à cette exclamation devraient faire écho l'agriculture et l'industrie, quand, à la fin de chaque exercice, ceux qui dressent les inventaires constatent qu'ils s'étaient bien trompés l'année précédente, en croyant avoir touché cette fois le fond de la misère. *Quò non descendam?* gémissent les particuliers qui voient leurs revenus diminuer de jour en jour. *Quò non descendam?* devraient se dire aussi les hommes d'État de la République, s'ils repassaient dans leur esprit les capitulations successives que les radicaux ont su arracher à leur faiblesse. Et la science elle-même n'est-elle pas en droit de faire entendre la même plainte, lorsque, mise en cause par des penseurs qui osent prononcer à son sujet le mot de banqueroute, elle voit se lever pour sa défense... les pontifes du Grand-Orient?

La voilà donc trouvée, la formule du temps présent, celle qui incarne le mieux ses tendances, qui caractérise le plus exactement l'universel abaissement des esprits et des caractères! Il est juste qu'elle préside à la solennelle manifestation par laquelle on veut honorer la fin du siècle; et c'est pourquoi M. Paschal Grousset, l'un de ceux qui mènent avec le plus de sûreté ce mouvement de descente, a eu parfaitement raison de proposer, en vue de l'Exposition de 1900, l'exécution d'un puits dépassant en profondeur tous ceux qui ont encore été creusés.

D'ailleurs, c'est la loi voulue des contrastes. Il fallait ce que, dans le style distingué de notre époque, on appelle un *clou* pour cette Exposition. Celle de 1889 avait trouvé le sien, sous la forme d'un vrai clou, en métal bien pointu, dont elle avait dressé la pointe en l'air, plus haut qu'aucun travail humain n'avait encore réussi à atteindre. On gardait encore des illusions dans ce temps-là! Elles sont bien évanouies aujourd'hui! Des chutes retentissantes se sont produites, d'où certains hommes sont sortis d'autant plus meurtris que l'opinion publique les avait préalablement élevés plus haut. Quant au clou lui-même, il se rouille et menace de devenir très gênant. Les éléments, qu'il semblait défier, le mènent grand train à sa perte.

Gardons-nous de renouveler ces dangereuses expériences. Faisons même le contraire. L'Exposition de 1900 aura aussi son clou; mais, plus raisonnable que son devancier, il se laissera enfoncer en terre à grands coups de massue. On le creusera en son milieu, de manière à en faire un trou étroit, bien profond et bien noir. Personne n'y risquera le vertige, non plus que l'assaut des intempéries. Une machine fortement graissée y fera glisser les visiteurs, les emportant aussi loin que possible du soleil et de l'air respirable; et quand, parvenus au fond, ils se verront promenés, à la lueur de l'électricité, dans un dédale de galeries étroites, par une température étouffante, ils auront le droit de se dire : Voilà bien le milieu qui convient à une société comme la nôtre! On y a éteint tous les soleils, vicié toutes les atmosphères, coupé les ailes à toutes les grandes aspirations. Rampons, mes amis, rampons sous terre; n'ayons d'autre ambition que de pénétrer encore plus bas; *inferior, inferior!* Prométhée avait dérobé le feu du ciel; nous, c'est celui de l'enfer que nous voulons aller prendre, non, certes, pour vivifier des statues et leur donner des âmes, mais pour *flamber* la société, tout comme nos amis de 1871 excellaient à *flamber* les monuments publics.

Ainsi, au point de vue qu'on pourrait appeler philosophique, l'idée de M. Paschal Grousset nous semble absolument opportune.

Toutefois, il est douteux que le député de Paris ait voulu attribuer à son projet une telle signification. Il est douteux également que des considérations de ce genre doivent entraîner l'adhésion de la commission des fêtes de 1900. C'est en homme technique que M. Grousset a prétendu parler. Instruire ses contemporains, tel est le but très noble qu'il s'est proposé; et si étrange que puisse paraître le nouvel aspect sous lequel l'ancien « délégué aux relations extérieures » de la Commune se révèle à nous, notre devoir est de le suivre sur le terrain qu'il a choisi.

M. Paschal Grousset demande donc, en vue de l'Exposition, le fonçage d'un grand puits de 1500 à 2000 mètres, complété par un ensemble d'installations constituant une vraie *Cité sous terre*. Les rues en seraient formées par d'innombrables galeries, offrant à tous les étages des attractions multiples, en rapport avec la température des différentes couches; coupes géologiques, mines de houille et de toutes sortes de substances précieuses, rien n'y manquerait. Ce serait un véritable Eden souterrain. Comme préparation, l'inventeur demande aussi l'établissement de deux tunnels tubulaires sous la Seine, l'un à la hauteur du pont des Invalides, l'autre près du pont d'Iéna, afin « d'accoutumer les Parisiens à la vie souterraine ».

A coup sûr, voilà une idée qui peut passer pour singulièrement étrange. Est-ce que M. Paschal Grousset entend nous ramener au régime des catacombes? Ou bien, s'est-il passionné pour la formule chère à l'édilité parisienne, au point de vouloir organiser le « *tous* à l'égout ». On le croirait, en voyant cette préoccupation de nous habituer à n'avoir plus besoin ni de l'air libre ni de la lumière du soleil. Peu de gens, pensons-nous, seront disposés à se faire à ce nouveau genre de vie. Les promenades justement aimées des Parisiens, dans les bois de Meudon ou le parc de Saint-Cloud, ne sont pas près de se voir supplantées par des excursions à travers un réseau de cloaques, et nous ne voyons aucune raison de préparer nos concitoyens à ce genre d'exercice. Ils y trouveraient, d'ailleurs, une initiation bien suffisante et beaucoup moins pénible, en fréquentant les corridors qui donnent accès aux baignoires de plusieurs de nos théâtres, et qui constituent un réseau souterrain aussi incommode et aussi mal aéré que celui de la plupart des mines.

D'ailleurs, pourquoi cette exhibition? Pour apprendre aux gens du monde ce qui se passe sous terre? Mais qu'est-il besoin de les emmener, à grands frais, à de telles profondeurs, quand on peut leur procurer exactement les mêmes sensations dans le sous-sol de quelque musée Grévin? La profondeur d'une descente ne peut faire impression que si l'on a quelque moyen personnel de la mesurer.

Celui qui descend dans une mine par 500 mètres d'échelles glissantes et humides peut se sentir fier d'être parvenu aussi bas. Ses muscles au moins en gardent la vive impression. Mais quand on y arrive, emporté dans un trou obscur par une machine, qu'importe que ce soit à 10, à 1000 ou à 2000 mètres au-dessous de la surface?

Au surplus, malgré l'enquête que l'auteur du projet prétend avoir faite auprès de ceux qu'il appelle plaisamment les « puisatiers », l'expérience des mineurs permet d'affirmer que, pour réaliser le projet de M. Grousset, à supposer même réunis d'avance les millions nécessaires à l'entreprise, ce n'est pas cinq ans qu'il faudrait, c'est au moins le double ou le triple, pour arriver à cette profondeur de 1500 mètres, supérieure d'environ 300 mètres à celle qu'aucun puits de mine proprement dit ait jamais atteinte. Personne n'a d'ailleurs l'idée des moyens qu'il faudrait employer, ni pour exécuter sans accrocs un pareil travail, ni pour combattre la température de 50 à 55 degrés qui régnerait dans ces parages, et que l'humidité de l'atmosphère rendrait absolument insupportable. Il faut donc renoncer à faire profiter l'Exposition de 1900 de cette belle invention. D'ici là, ceux qui voudront « s'accoutumer à la vie souterraine » devront se contenter de faire la navette entre la gare du Luxembourg et celle de l'Observatoire, en attendant le *Métropolitain* depuis si longtemps promis, mais aussi difficile à réaliser que l'équilibre du budget.

Heureusement, M. Paschal Grousset est homme de ressources. Son projet ne vise pas seulement les fêtes de l'Exposition universelle. Il l'a placé sous un haut patronage, celui de la science pure, dont il est devenu un des porte-drapeaux, tout comme M. Brisson et le docteur Blatin. Le puits de 1500 ou 2000 mètres n'est qu'une amorce, destinée à faciliter des sondages qu'on pousserait encore 2000 mètres plus bas, de façon à éclaircir toutes sortes de questions relatives à la constitution du sous-sol parisien. Bien plus, on y résoudrait définitivement le problème de la chaleur centrale, et, en cas de succès, on irait puiser au foyer de cette chaleur la force nécessaire à l'alimentation de nos industries. Tiens-toi, Prométhée, car tu es dépassé!

Nous sommes de ceux qui croient fermement à la chaleur centrale, et il ne nous déplairait nullement de voir tenter une expérience qui, selon nous, ferait taire bien des objections mal fondées. Quant à « capter » cette chaleur pour l'utiliser industriellement, cela nous paraît une pure chimère. Il ne faut pas oublier, en effet, que, loin de se cacher avec un soin jaloux dans des profondeurs inaccessibles, la chaleur centrale nous fait ce qu'on pourrait

appeler de nombreuses « avances ». C'est elle qui, profitant de toutes les crevasses de l'écorce terrestre, vient se dépenser au dehors, sous la forme des manifestations volcaniques. Là, il ne manque pas de force à utiliser : chaleur dégagée, vapeur à haute pression, gaz de diverses natures, il n'y a qu'à choisir; et ce n'est vraiment pas la peine d'aller chercher, par des trous profonds de plusieurs kilomètres, ce qu'on peut si aisément cueillir à la surface. Or les tentatives faites pour profiter de ces exhalaisons naturelles ont donné des résultats qui ne sont pas faits pour encourager un autre mode de captage. Que M. Paschal Grousset fasse quelques expériences préalables au voisinage du Vésuve ou de l'Etna. S'il réussit à y créer une industrie prospère, nous serons des premiers à y applaudir, et même nous envisagerons sans rancune le supplément de fortune que ce succès apportera à nos voisins. Jusque-là, nous conseillerons aux Parisiens de se tenir tranquilles.

Ayant ainsi écarté successivement, d'abord l'intérêt de l'Exposition de 1900, ensuite la cause de l'industrie à venir, il nous reste à envisager le point de vue strictement scientifique, auquel se trouve liée une question d'assez grande importance, celle de l'alimentation de la capitale en eau souterraine.

Nous ne ferons aucune difficulté de reconnaître que M. Paschal Grousset n'est que trop bien inspiré, quand il signale l'insuffisance de nos connaissances relativement à la constitution du sous-sol parisien, au delà de la profondeur atteinte par les puits artésiens de Grenelle et de Passy. C'est bientôt fait de dire, à l'exemple de quelques géologues trop facilement satisfaits, que le bassin de Paris se compose de *cuvettes* emboîtées les unes dans les autres, et que, les bords de ces cuvettes successives, se montrant, comme autant d'auréoles, sur les bords du bassin, nous permettent de conclure avec certitude à l'existence des mêmes terrains sous nos pieds. Les choses sont loin de se passer avec cette régularité, et de récentes constatations nous ont appris la prudence à l'égard de telles affirmations.

C'est ainsi qu'autrefois aucune des prétendues *cuvettes* du bassin de Paris ne semblait plus régulière et plus continue que celle qui est formée par les argiles dites du *lias*, et où se trouve en abondance l'huître fossile à crochet recourbé qu'on a appelée la « gryphée arquée ». Ce terrain entoure le massif primaire du Cotentin, la Vendée, le bord septentrional du plateau Central, forme la lisière du Morvan, s'étale largement dans l'Auxois et plus largement encore le long des Vosges, du Luxembourg et de l'Ardenne. Imaginer qu'il pût faire défaut en profondeur, sur une ligne tirée de Valognes à Charleville, paraissait il y a peu de temps chose

invraisemblable : et tous ceux qui essayaient de reconstituer les anciens rivages de la mer où les grands ichthyosaures et les plésiosaures avaient pris leurs ébats, ne manquaient pas de lui faire occuper la totalité du bassin de Paris.

Or voici qu'il y a peu de temps, un industriel ayant eu besoin de faire, à Dives, sur la côte du Calvados, un sondage de plus de 300 mètres, on reconnut que la fameuse cuvette de lias y faisait complètement défaut, les terrains de la plaine de Caen étant directement superposés aux grès primaires. Pareille constatation a été faite au Havre, lors du sondage de la place Louis-Philippe. Ainsi, dans cette direction, la cuvette liasique manque, soit qu'il ait existé, dans la mer du lias, une presqu'île allongée passant par Dives et le Havre, soit que la limite de cette mer ait été plus méridionale, auquel cas sa communication avec la mer anglaise de la même époque ne se fût faite que par un détroit longeant le Cotentin.

D'autre part, le sondage du Havre n'a rencontré, pour ainsi dire, que des argiles, alors qu'on s'attendait à se heurter, au moins de temps en temps, contre des masses calcaires comme celle de l'église de Trouville. Il a fallu reconnaître que l'aspect, la composition et l'épaisseur des terrains pouvaient subir, d'un point à un autre, de grandes modifications, et qu'il serait téméraire d'admettre, non seulement l'absolue continuité des *cuvettes*, mais la persistance de leur composition en tous les points où elles existent. C'est ainsi, d'ailleurs, que le sondage artésien de la place Hébert, à La Chapelle, a rencontré, à 600 mètres de profondeur, une couche qui ne s'était montrée ni à Passy ni à Grenelle, et qui a causé pour l'approfondissement les plus grandes difficultés.

Donc M. Paschal Grousset a raison quand il met les géologues au défi de donner une coupe du sous-sol parisien au-dessous de cette couche de *sables verts*, rencontrée entre 600 et 700 mètres, et qui alimente les quatre puits artésiens de la capitale. Bien imprudent serait celui qui, se fondant sur les observations recueillies en Lorraine ou en Bourgogne, prétendrait dresser la série des assises inférieures, en spécifiant leur nature ou leur épaisseur. Encore moins pourrait-on dire si des terrains primaires, d'origine marine, séparent le jurassique parisien de son substratum cristallin, et si quelque lambeau de terrain houiller peut se trouver égaré en profondeur entre le plateau Central et le Boulonnais.

Or ce n'est pas un simple intérêt scientifique qui s'attache à la solution de cette difficulté. Nous en signalerons un autre dont l'importance n'a été qu'à moitié mise en lumière. Il s'agit de l'existence possible de nappes aquifères au-dessous de celle à laquelle vont puiser les quatre puits artésiens déjà mentionnés. La source

de cette dernière est bien connue; une couche de sables verts, dont l'affleurement forme un ruban de quelques kilomètres de largeur, depuis les Ardennes jusqu'à la Puisaye, plonge vers l'ouest de manière à atteindre, sous Paris, une profondeur de 6 à 700 mètres. Cette couche, très perméable, absorbe sur son affleurement une partie de l'eau des pluies. D'autre part, au-dessus de la couche de sables verts, il s'en trouve une autre, formée d'une argile compacte et non moins continue que la première. L'eau absorbée par les sables ne peut donc pas s'étendre en hauteur. Il faut qu'elle descende, demeurant toujours sous l'argile et saturant la couche sableuse où elle s'accumule en pression. Le jour où un sondage, perçant l'argile, atteint ces sables, l'eau jaillit, et c'est ainsi qu'à Paris elle peut atteindre une quarantaine de mètres au-dessus du sol. Bien que, dans son parcours souterrain, l'eau perde une partie de sa pression à cause du frottement qu'elle subit, la différence entre la hauteur des sables dans l'Argonne et l'altitude de la plaine parisienne suffit pour lui conserver cette faculté de jaillissement.

Mais ce n'est pas impunément qu'on prétendrait puiser toujours à nouveau dans cette nappe. La quantité d'eau qui tombe chaque année sur l'affleurement des sables verts, et dont une petite partie seulement s'infiltre dans leur masse, serait aisée à calculer. On verrait alors qu'une dizaine de puits artésiens, distribués dans la capitale, feraient à la nappe une *saignée* presque égale à son alimentation journalière, de sorte que de nouveaux forages de ce genre risqueraient de nuire à ceux qui existent, sans augmenter sensiblement la masse d'eau fournie.

On s'en est déjà préoccupé, et l'intention de Belgrand, quand il a entrepris le forage de la place Hébert, était de traverser la nappe des sables verts pour en aller chercher d'autres plus profondes. Les difficultés rencontrées dans le puits ont fait abandonner ce dessein. Mais il pourrait être opportun d'y revenir, à l'heure où l'autorité vient de prescrire la très grave mesure du *tout à l'égout*. Nous avons passé, il y a vingt-cinq ans, par l'épreuve d'un siège de cinq mois. Que pareille éventualité se renouvelle; comment fera-t-on pour se procurer, une fois les conduites coupées, la quantité d'eau nécessaire pour les nouveaux besoins de la capitale? Essayera-t-on de la puiser dans la Seine? Mais il y faudrait de puissantes machines, dévorant beaucoup de charbon de terre, c'est-à-dire la chose la plus vite épuisée en cas de siège. Donc, il est d'une élémentaire prévoyance de se prémunir contre un tel danger, et puisque la solution dépend des nappes profondes, une reconnaissance préalable de ces dernières aurait vraiment un caractère d'utilité publique.

Il est probable qu'une nappe de ce genre existe, à 50 ou 60 mètres plus bas que celle des sables verts, dans les sables du terrain crétacé le plus inférieur. Il n'est pas impossible non plus qu'une partie de l'eau infiltrée dans les fentes des plateaux calcaires du Bassigny, du Barrois et du Châtillonnais, vienne former une nappe plus profonde, si tant est que ces calcaires conservent, dans le centre du bassin, leur faculté d'imbibition, au lieu de se transformer en argiles. Tout cela mérite une enquête, et les pouvoirs publics s'honoreraient en la prescrivant.

Toutefois, s'ils s'y décident, et que M. Paschal Grousset, en qualité d'initiateur, soit appelé à faire partie du comité d'exécution, nous l'engageons vivement à n'y plus parler de cet *Océan des Cornouailles*, dont la révélation, faite par lui dans le programme de sa *Cité sous terre*, a excité parmi les géologues une si légitime stupéfaction. Il fallait les entendre, à la suite de cette annonce, s'aborder les uns les autres en se demandant des nouvelles de cette nouveauté, qui frappait pour la première fois leurs oreilles. Si c'est vraiment d'un géologue anglais que le député de Paris, au cours de ses voyages à Londres, a recueilli cette indication, l'autre a dû bien rire dans sa barbe en constatant le succès de sa mystification.

A coup sûr, il n'est pas impossible que l'eau de pluie, filtrant à travers les terrains primaires de la Cornouailles anglaise, vienne s'accumuler en certaine quantité sous les argiles du lias qui bordent ce massif. Mais, pour les raisons que nous avons déjà données, il est plus que douteux qu'aucune parcelle de ces eaux puisse parvenir jusqu'à la banlieue de Londres. A plus forte raison, la France souterraine n'en peut-elle rien recueillir. Autrement, la Manche, qui vient s'interposer entre le pays de Cornouailles et le Cotentin, ne manquerait pas d'y apporter sa part, et c'est de l'eau salée que donneraient nos puits artésiens. En fait, l'*Océan des Cornouailles* restera, pour les géologues, une des joyeusetés de l'époque, tout à fait digne de prendre rang à côté de cet *amiral suisse* et de ce *quatorzième régiment de plongeurs à cheval*, qui ont amusé tant de générations. L'Angleterre, si ombrageuse quand il s'agit de se voir reliée au continent, n'a rien à redouter d'une telle conception, et quand même les progrès de l'avenir amèneraient la création d'une marine souterraine, ce n'est pas par cette voie que les Français envahiront jamais le territoire de la perfide Albion!

Mais revenons aux choses sérieuses, pour souhaiter que l'idée d'un sondage, entrepris dans l'intérêt exclusif de la science, trouve faveur auprès de ceux qui ont qualité pour la faire aboutir. En l'accueillant, notre gouvernement ne ferait que suivre la leçon que

nous ont donnée les Allemands. Au lendemain de la guerre, quand nos milliards affluaient à Berlin, le gouvernement prussien eut l'heureuse inspiration de vouloir connaître le sous-sol de sa capitale. Un sondage fut entrepris à quelques kilomètres de distance vers le sud, à Sperenberg, et poussé jusqu'à la profondeur de 1248 mètres. A partir de 200 mètres au-dessous de la surface, la sonde tomba dans une masse de *sel gemme*, qu'elle n'a plus quittée. Non seulement on a mis ainsi en évidence la présence d'un gisement susceptible d'utilisation industrielle, en montrant, d'autre part, avec quelle puissance les phénomènes d'évaporation avaient dû agir dans la région du Brandebourg, sur les dernières mers des temps primaires. Mais, en outre, les ingénieurs ont habilement profité de l'occasion exceptionnelle qui s'offrait à eux pour étudier, avec les précautions voulues, l'accroissement de la température avec la profondeur. Rien que ces seules expériences ont coûté plus de 250 000 francs, et personne n'a songé à dire que ce fût de l'argent mal employé.

Mis en goût par ce résultat, les Allemands ont entrepris plus tard un nouveau sondage. Cette fois, ils sont partis de Schladebach, non loin de Leipzig, en Saxe. Et comme on avait affaire à des roches dures, c'est au diamant que le trou de sonde a été foré. Cela permettait de découper d'une manière absolument continue, au fur et à mesure de l'enfoncement, de petits cylindres de roche qu'on amenait au jour avec l'outil, et qui faisaient connaître les terrains traversés beaucoup mieux que les fragments minuscules obtenus dans un forage au trépan. L'entreprise de Schladebach a été poussée *jusqu'à* 1700 *mètres*, et, au moins jusqu'à 1600, la distribution de la température a été l'objet d'études délicates, qui ont étendu les résultats primitivement obtenus. C'est ainsi qu'au fond du sondage, on a enregistré une température constante de *cinquante-six degrés centigrades*, tandis qu'à Passy l'eau qui jaillit n'a que *vingt-huit degrés*.

A coup sûr, M. Paschal Grousset a raison de préconiser une recherche de ce genre au-dessous de Paris; elle peut être féconde en résultats : car tout ce qui profite à la science tourne, un jour ou l'autre, à l'avantage de l'industrie. Du reste, si l'honneur de la capitale semble engagé à ce que la recherche se fasse sur son sol, il est d'autres points de notre territoire où une enquête du même genre donnerait, à moins de frais, des résultats peut-être plus décisifs.

Ainsi, entre Paris et Dieppe, dans le charmant pays qu'on appelle la vallée de Bray, une véritable déchirure, souvent et avec raison comparée à une boutonnière, s'est ouverte à travers les cuvettes empilées du bassin parisien, poussant quelques-unes

d'entre elles jusqu'à 600 mètres au-dessus du niveau où elles étaient enfouies avant ce soulèvement. A mesure que le dôme surgissait, l'impitoyable érosion en faisait disparaître la tête, de telle sorte qu'aucun point du bombement ne s'élève aujourd'hui à plus de 233 mètres au-dessus du niveau de la mer. L'enlèvement des couches supérieures a ainsi mis à découvert certaines assises qui, sous Paris, ne pourraient guère être atteintes qu'à 1000 *mètres de profondeur.*

Il suit de là qu'un sondage établi entre le petit village d'Haussez et la station de Saumont-la-Poterie, sur la ligne ferrée de Gournay à Dieppe, économiserait déjà un millier de mètres sur ce que nécessiterait une recherche entreprise à Paris. La distance de ce point à la capitale est d'ailleurs assez petite pour qu'on pût, avec beaucoup de probabilité, étendre jusqu'à Paris les résultats obtenus, et si par bonheur on venait, sous le terrain jurassique, à rencontrer de la houille, ce serait à une profondeur assez faible pour que l'exploitation en devînt possible. C'est pourquoi, à ne considérer que l'intérêt strictement scientifique, l'exploration souterraine du pays de Bray devrait passer avant celle du sol parisien.

Mais comment faire face à la dépense d'une telle recherche? C'est à cela que M. Paschal Grousset peut grandement nous aider. Il est député, il doit avoir de l'influence sur plusieurs de ses collègues, voici les raisons qu'il devrait faire valoir à leurs yeux.

Chaque année, on dépense absurdement des sommes considérables pour l'exécution de chemins de fer dits d'intérêt local, mais qui ne sont en réalité que des lignes d'intérêt... électoral. Le gouvernement le sait bien; mais pour s'y opposer il faudrait du courage, et de cette denrée-là nos gouvernants tiennent moins que jamais boutique. Les députés qui réclament ces travaux le savent mieux encore; mais comme leur crédit en dépend, ils se gardent bien d'en proposer la suspension. Aussi s'est-il conclu, entre le ministère et ses soutiens, un édifiant marché. A chaque arrondissement qui demande une centaine de kilomètres, on promet d'en construire... un par an. A ce taux, la chose durera un siècle; mais aucune région ne pourra se dire sacrifiée... et le tour sera joué. C'est de cette façon que le budget de 1895 se trouve grevé de *quatre-vingt-dix millions*, aussi sûrement gaspillés que si on les jetait au fond de l'Atlantique.

Or, par une exceptionnelle bonne fortune, M. Paschal Grousset est député de Paris. La capitale n'a rien à voir avec ces 90 millions. Qu'il entreprenne une campagne pour en obtenir la suppression. Avec la plus grosse part de cette somme, il procurera l'équilibre du budget; avec une toute petite fraction, il se fera bénir des

géologues, et les physiciens eux-mêmes lui devront une éternelle gratitude, s'il réalise son programme de sondages à 2000 ou 3000 mètres, de manière à se rapprocher des sources de la chaleur centrale.

Mais, en vérité, il faudrait que M. Paschal Grousset eût l'âme bien désintéressée pour se contenter d'une perspective aussi sèche que la simple reconnaissance des géologues. Il n'y a pas de corporation qui soit moins bien en cour que celle-là. L'Institut la regarde de travers, et fait la place aussi petite que possible à une spécialité qui a eu le grand tort de naître après la fondation du vénérable établissement dont on va célébrer le centenaire. Les grands maîtres des études universitaires lui jouent tous les tours imaginables, et récemment encore, ils réussissaient à la faire disparaître du seul programme d'examens où elle eût péniblement réussi à se maintenir; et cela, raconte-t-on tout bas, pour se venger de l'ennui qu'avait autrefois causé, aux rédacteurs de ces programmes, l'enseignement de la géologie, tel qu'il était pratiqué quand ces messieurs se trouvaient sur les bancs de la Sorbonne ou de l'Ecole normale. Il n'y a donc pas de cause plus ingrate à embrasser, et celui qui s'y risquerait serait sûr de ne rencontrer en haut lieu aucun appui.

Eh bien, pourtant, que M. Paschal Grousset se montre magnanime! *Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni.* Au lieu « d'accoutumer les Parisiens à la vie souterraine », qu'il se fasse auprès d'eux l'apôtre de l'intérêt géologique. Malgré la foi un peu naïve avec laquelle il avait adopté la légende de l'océan des Cornouailles, il a fait preuve, depuis le début des discussions auxquelles son projet a donné lieu, d'une réelle ouverture d'esprit, d'une incontestable facilité d'assimilation. Quelques-unes de ses ripostes ont dépassé, en précision, les réponses de plusieurs des spécialistes consultés. A lui donc de se faire le champion de la cause géologique.

Autrefois, à Boulogne-sur-Mer, un ancien député, M. Adam, était devenu populaire par sa persistance à réclamer l'exécution d'un « port en eau profonde », si bien que ce mot d'*eau profonde* était resté accolé à son nom. Grâce à une exceptionnelle longévité, il lui a été donné de voir commencer et réussir les travaux qui lui tenaient tant à cœur. Certes, nous ne souhaitons pas que l'attente de M. Paschal Grousset soit aussi longue. Mais s'il veut devenir l'apôtre du « sondage en terre profonde », nous en connaissons plus d'un, parmi ceux que probablement il n'aurait pas vus à sa suite il y a vingt-quatre ans, qui consentira volontiers à s'écrier gaiement avec lui : *Quò non descendam?*

A. de Lapparent.

UN ROMAN DANS L'HISTOIRE

FRAGMENTS

DU

JOURNAL DE FRANÇOISE KRASINSKA[1]

Lundi 25 mai, Janowiec.

Une semaine a passé, et je n'ai rien écrit dans mon Journal. Pourtant, je voudrais conserver le souvenir de ces jours d'ivresse. Peut-être, hélas! ne m'en restera-t-il qu'un souvenir!

C'est une chose singulière qu'on ait plus de paroles pour rendre la douleur que pour exprimer la joie...

Les princes Clément et Albert sont arrivés ici jeudi. De grandes chasses ont eu lieu vendredi et samedi. Aujourd'hui, ils repartent, et la pensée que le prince Charles devra partir aussi s'est présentée soudainement à mon esprit.

Pendant toute cette semaine, quoique absorbée par mon bonheur présent et futur, j'ai réussi à ne rien laisser paraître. Pour la première fois de ma vie, j'ai joué le rôle de maîtresse de maison, car la princesse garde le lit à cause de sa foulure, et j'ai dû la remplacer; je n'avais pas le temps de réfléchir, je jouissais du moment présent comme s'il devait toujours durer; les idées tristes s'étaient envolées comme par enchantement. Mais, aujourd'hui, je retombe dans la réalité. Que deviendrai-je si le prince s'en va? Comment aurai-je la force de supporter son absence, de vivre de ma vie habituelle? Je ne puis pas y songer...

Il est six heures du matin; de ma fenêtre j'aperçois celle du prince royal, qui demeure dans le pavillon. Je vois le mouchoir qu'il agite. C'est ainsi que, tous les matins, il me souhaite le bonjour. Je me garderais bien de lui dire que je suis toujours la

[1] Voy. le *Correspondant* des 25 mars et 10 avril 1895.

première au rendez-vous. Maintenant, j'entends le trot d'un cheval à travers le bois : c'est l'écuyer du prince qui m'apporte un bouquet. Ah! qu'ai-je donc à me tourmenter? Il est ici. Personne ne parle de son départ. Peut-être restera-t-il longtemps encore. Peut-être ai-je devant moi deux, trois, quatre semaines aussi heureuses que la dernière.

27 mai.

Non! j'avais tort d'espérer. Le prince nous quitte aujourd'hui. Cette nuit même, le roi a envoyé une estafette lui portant l'ordre de revenir sur-le-champ. Il part dans une demi-heure et ne sait pas lui-même quand nous nous reverrons. Ah! pourquoi les instants de bonheur sont-ils si courts?

7 juin.

Voilà près de quinze jours que le prince est parti. Il m'a écrit deux fois sous le couvert du prince palatin. Mais qu'est-ce qu'une lettre auprès des entretiens que nous avions ensemble, dans lesquels nous pouvions échanger toutes nos pensées? Il ne m'est même pas donné de pouvoir lui répondre. Je crois que ma main sécherait si j'écrivais un seul mot à l'insu de mes parents, de ma tante ou de ma sœur. J'ai dit au prince qu'il ne devait attendre aucune lettre de moi avant que je ne sois sa femme, et, quoique Dieu sache ce qu'il m'en coûte, je tiendrai parole. Combien les jours qui ont suivi son absence ont été cruels! J'étais comme frappée de stupeur. Ce qui m'a tirée de cet état léthargique, ce sont les inquiétudes que nous a données la princesse. Cette foulure, mal soignée au début, a pris tout à coup un caractère alarmant, avec des complications de fièvre. Pendant trois jours, il y a eu vraiment danger, et j'étais au désespoir. Je ne regrettais plus l'absence du prince; je préférais au contraire qu'il ne fût pas là, car je ne voulais pas quitter la princesse un seul instant. La pensée qu'elle pouvait mourir sans que je lui aie tout avoué me remplissait de remords. Mille douloureux pressentiments me poursuivaient. Je me disais que mes parents eux-mêmes n'étaient pas jeunes, que quelque maladie subite pouvait me les enlever...

Ah! j'ai souffert le martyre. Mais, enfin, la princesse est mieux; il y a de bonnes nouvelles de Maleszowa; je commence à revivre.

En vérité, si l'on m'avait annoncé hier que le roi donnait son plein consentement à mon mariage avec son fils, je n'eusse pas été plus heureuse que lorsque les médecins ont affirmé que la princesse était hors de danger.

Et pourtant ce consentement du roi est l'unique objet de mes

désirs. Que doit-il se passer dans le cœur du prince lorsqu'il songe que le fait seul de m'aimer est une offense mortelle à son père.

Cette pensée empoisonne mon bonheur. Ah! pourquoi ces sages réflexions ne me sont-elles pas venues à l'esprit plus tôt? Que ne les ai-je exposées au prince?

Mais surtout, pourquoi est-il parti? Tant qu'il était près de moi, je voyais mon avenir si beau et si brillant! Maintenant, il me semble qu'il n'y a pas de créature plus infortunée que moi. Et, en effet, par mon silence, j'outrage des parents bien-aimés, une sœur chérie, une tante que je respecte. Je suis cause qu'un fils offense son père, un sujet son roi. N'est-ce pas là une douleur inexprimable? Mon Dieu, quand je songe au passé, avec quelle ardeur j'ai désiré ce qui arrive aujourd'hui... Combien le pressentiment de cette haute destinée me hantait!...

Pauvre Macienko! c'est toi le premier qui as fait naître en moi ces pensées ambitieuses. Heureuse Basia! pourquoi, comme elle, n'ai-je pas aimé un homme de mon rang?

Mais, sincèrement, voudrais-je que le prince ne fût que mon égal? Ah! il est bon que Dieu seul puisse pénétrer et sonder nos cœurs. Dieu est l'infinie miséricorde. Il nous pardonne notre faiblesse.

Mais voilà une demi-heure que j'ai quitté la princesse. Elle aime à m'avoir auprès d'elle. Personne ne s'entend à la soigner comme moi, et en ce moment je ne me trouve bien qu'à son chevet. Je sens que je lui suis utile, et il m'est consolant de voir que je ne suis pas exclusivement dominée par un sentiment personnel.

18 juin.

La princesse est si bien rétablie que nous retournons après-demain à Opola. Je regrette de quitter Janowiec...

La dernière lettre du prince royal m'a alarmée. Il me dit qu'il est forcé d'aller passer deux mois dans son duché. Il cherche un moyen pour me revoir avant de partir. Il s'effraye de cette longue séparation.

Ah! je sais qu'il en souffre, car plusieurs personnes que nous avons vues ici, arrivant de Varsovie, trouvent qu'il est extrêmement changé et s'en inquiètent. Il est triste, amaigri, il fuit le monde, et tout cela à cause de moi.

C'est vraiment un malheur de trop s'aimer. Les impressions se ressentent, pour ainsi dire, en double et, comme il y a plus de mal que de bien sur cette terre, un amour vrai nous donne beaucoup de tristesses et très peu de joies.

Et moi aussi, je suis changée. Tout le monde en fait la remarque. La chère princesse attribue ce changement aux soucis et aux fatigues que j'ai eus pendant sa maladie.

Mais tous ses éloges, toutes ses paroles de reconnaissance s'enfoncent dans mon cœur comme un stylet. Quand donc ce poids d'inquiétude sera-t-il soulevé? Quand donc ma conscience redeviendra-t-elle légère comme autrefois?

1er juillet.

La lumière a brillé un moment, puis tout est redevenu noir. Le prince est venu ici, mais pour deux heures seulement. Il a quitté Varsovie, mercredi dernier, partant officiellement pour la Courlande; en chemin il a abandonné sa suite et a fait un détour pour me voir.

Maintenant il voyage jour et nuit pour regagner son escorte à Bialynstok.

Je l'ai vu si rapidement que je crois avoir rêvé. Il est venu déguisé, et personne n'a pu le reconnaître. En pleurant, il m'a suppliée de lui écrire; et il est heureux qu'il soit resté si peu de temps, car j'eusse peut-être cédé à ses larmes. Son séjour à Mittau se prolongera au moins trois mois. Hélas! combien de jours, d'heures, de minutes à endurer! Ce ne serait rien encore si j'étais seule à souffrir, mais lui paraît plus désespéré que moi encore. Il est bien vrai qu'il est changé d'une manière effrayante.

3 septembre.

Je n'ai pas écrit depuis près de deux mois. Le temps a passé, je vois que tout passe en ce monde, le bien comme le mal. J'arriverai peut-être au bout de cette triste période qui me sépare du bonheur. Toutes les fois que le prince m'écrit, il m'assure qu'il reviendra au mois d'octobre. Aujourd'hui, je me suis réjouie en voyant quelques feuilles mortes dans les allées du parc. C'est l'automne qui s'annonce. Sous peu, nous retournerons à Varsovie, la princesse est tout à fait bien.

J'ai eu une terrible épreuve à combattre récemment. Il s'est présenté pour moi un excellent parti. La princesse qui, depuis sa maladie, semble m'aimer beaucoup plus, avait tout arrangé d'accord avec mes parents et l'évêque de Kamieniec. Elle était convaincue que je consentirais.

Que de courage il m'a fallu pour mettre à néant ses projets, pour écouter en silence ses observations, ses allusions moqueuses au prince royal! Et combien j'ai souffert en écrivant à mes parents ma lettre de refus. Je l'ai faite aussi humble que possible.

Ma mère a daigné me répondre elle-même, tristement, mais sans colère.

« Les parents qui ne gardent pas leur fille sous leur toit, dit-elle, ne sauraient s'étonner que celle-ci leur refuse l'obéissance!... »

Elle m'envoie néanmoins sa bénédiction maternelle et m'assure même que mon père ne m'en veut pas; mais je demeure inquiète. Il semble que tous les jours je sois initiée à une souffrance nouvelle! Qui m'eût dit que ce que j'envisageais comme le comble du bonheur me précipiterait dans un abîme de maux!

22 septembre.

Depuis quelques jours nous sommes à Varsovie. Je m'y suis retrouvée avec une vraie joie. Ici, je verrai le prince.

Dans sa dernière lettre, il m'affirme qu'il sera de retour le 1er octobre. Encore une semaine seulement. Si je n'étais pas soutenue par cette espérance, la vie me paraîtrait encore plus difficile qu'à la campagne, au milieu de ces visites, de ces réunions qui m'amusaient autrefois et qui maintenant me sont odieuses. Il me semble que chacun lit mon secret dans mes yeux, qu'on se raille de moi, les femmes surtout.

Une, que je ne veux pas nommer, m'a tellement torturée hier avec ses questions et sa feinte sympathie, — et cela devant cinquante personnes, — que j'ai été sur le point de fondre en larmes. Le prince palatin a eu pitié de moi et est venu à mon secours. Je ne sais ce que je ferais sans lui. Il me soutient toujours dans les cas difficiles. Malheureusement, il ne prend pas mon chagrin au sérieux. Quand je veux me plaindre à lui, il me dit que je ne suis qu'une enfant. Aussi ne lui dirai-je plus rien.

1er octobre.

Il est arrivé, il se porte bien, je l'ai revu... Mais, hélas!... en présence de nombreux témoins; et lorsque j'aurais voulu courir au-devant de lui, il m'a fallu demeurer à ma place et lui faire une solennelle révérence. N'importe, je vois les choses sous un meilleur aspect depuis que je le sens près de moi.

20 octobre.

Mon Dieu! quelles paroles ai-je prononcées tout à l'heure! Quelle promesse ai-je faite? Que va-t-il arriver de moi dans quelques jours? Le 4 novembre est l'anniversaire de la naissance du prince, et comme présent que m'a-t-il demandé? Ma main! Il m'a conjurée au nom de Dieu. Il m'a dit qu'il douterait de mon amour si je lui résistais.

Et attendrie par ses larmes, encouragée par les insistances du prince palatin, j'ai donné ma promesse.

Je le regrette maintenant, mais lui est au comble de la joie. Pourtant j'ai posé mes conditions. Il voulait d'abord que tout se fît à l'insu de mes parents. J'ai refusé, disant que je préférerais renoncer à son amour et entrer au couvent.

Alors il m'a permis de leur écrire en promettant d'ajouter quelques mots à ma lettre. J'avoue que cela m'a un peu froissée. Ne serait-ce pas à lui d'écrire directement pour présenter sa demande?

J'ai senti pour la première fois la différence qu'il y a entre nous et toute la faveur qu'il me fait en m'épousant. Par instants, je voudrais revenir en arrière, tout briser, mais il est trop tard : j'ai donné ma parole.

Maintenant, il faut que je confesse à mes parents cet amour si longtemps tenu secret, que je m'accuse d'avoir manqué de confiance en eux.

O Dieu! mon Dieu! inspirez-moi, donnez-moi des forces. Je ne sais si le coupable qu'on amène devant ses juges peut trembler autant que je tremble; je ne sais si on peut être plus malheureux.

22 octobre.

Un courrier est parti pour Maleszowa avec ma lettre. J'étais assez contente de ce que j'avais écrit, mais le prince royal l'a critiqué, trouvant que c'était trop humble. J'ai été sur le point de lui répondre que les quelques lignes qu'il avait ajoutées étaient trop fières, mais je me suis contenue.

Maintenant quelle sera la réponse? Peut-être un refus. Depuis quelque temps, toute vanité s'est effacée de mon cœur; il m'est indifférent qu'il soit prince royal, duc de Courlande, qu'il ait un trône en perspective. Tout ce que je voudrais, c'est que son père consentît et que mes parents me bénissent. Une seule chose me console. J'ai eu l'heureuse inspiration de demander si notre curé de Maleszowa ne pourrait pas se rendre ici pour nous donner la bénédiction nuptiale, et le prince palatin m'a promis de le faire venir. Il sera pour moi un appui, une sanction. Il m'apportera quelque chose de la chère maison paternelle.

Je pense continuellement à Basia tous ces temps-ci. Quand elle me disait : « Plaise à Dieu que tu sois heureuse comme moi! » je trouvais qu'elle me souhaitait trop peu. Et maintenant, je vois que c'était bien plus que je n'aurai jamais.

28 octobre.

La lettre de mes parents est arrivée. Ils consentent et font des vœux pour mon bonheur. Mais ces vœux n'ont pas l'élan et la tendresse de ceux qu'ils formaient pour Basia, et cela est juste, je ne le mérite pas.

Le prince royal croyait qu'il y aurait aussi une lettre pour lui, mais il n'y en avait pas. Il en a paru blessé et a fait une allusion à l'orgueil de la noblesse polonaise.

Je suis pourtant soulagée que mes parents sachent tout; c'est comme une pierre qui me serait tombée du cœur. Ils se sont engagés à garder le secret jusqu'à ce que le prince les dégage de leur promesse. Ils paraissent surpris et même joyeux de ce que je contracte une alliance aussi illustre; mais, dans les paroles de ma chère mère, il y a une note de tristesse :

« Si tu es malheureuse, me dit-elle, tu ne sauras en rejeter la responsabilité sur nous. Si, au contraire, tu trouves le bonheur dans cette union (ce que je demande à Dieu du fond de l'âme), tes parents s'en réjouiront, quoiqu'il leur restera le regret de n'avoir contribué en rien à ta félicité. »

Ces lignes de la lettre sont presque effacées tant je les ai arrosées de larmes.

Le curé de Maleszowa viendra, et d'aujourd'hui en huit, tout sera fini. Le prince palatin s'occupe d'obtenir les dispenses.

Jusqu'ici les précautions ont été si bien prises que personne ne peut rien soupçonner. Aucuns préparatifs de noces. Je ne puis pas croire moi-même que je vais me marier. Ah! Dieu! je vois encore Maleszowa huit jours avant le mariage de Basia!

Si, au moins, le prince était toujours près de moi; mais il se passe quelquefois deux jours sans que nous nous voyions. Il a très peur d'éveiller l'attention du roi et, plus encore, celle du ministre Brühl, en sorte qu'il m'évite dans le monde et qu'il vient plus rarement chez la princesse. Il joue si bien son rôle qu'hier, dans une soirée chez M[me] Moszinska, j'ai pu saisir la conversation suivante.

Quelqu'un que je ne connais pas a dit à son voisin :

— Comme M[lle] Krasinska est changée!

— Cela n'a rien d'étonnant, a répondu l'autre; tout le monde dit que le duc de Courlande lui a tourné la tête. On sait qu'il est amoureux de tous les jolis visages. Maintenant, il fait la cour à M[me] Potocka, et la pauvre délaissée sèche sur tige.

Quoique je sache que le prince ne s'occupe de M[me] Potocka que pour détourner les soupçons, j'ai été saisie d'un tremblement en entendant ces paroles. Quelle humiliation pour une jeune fille qui

se respecte d'être le thème de pareilles plaisanteries! Et dire que je n'ai personne, aucune amie avec qui je puisse m'épancher!

Je ne puis pas même consulter quelqu'un pour savoir comment je dois m'habiller le jour du mariage. Je l'ai demandé au prince palatin, qui m'a répondu :

— Comme tous les jours.

Quel sort étrange que le mien ! J'épouse le premier entre tous, et la fille de ma couturière aura de plus belles noces que les miennes!

4 novembre.

Tout est accompli. Je suis la femme du prince royal. Il y a une heure à peine, devant l'autel et devant Dieu, nous avons échangé nos serments de fidélité et d'amour. Mais cette cérémonie a été cruelle. Tout s'est fait avec si peu de pompe, si précipitamment. J'en tremble encore et ne puis retrouver mon calme.

Depuis deux jours je n'avais pas vu le prince. Il s'était dit malade pour ne pas sortir de chez lui.

Ma femme de chambre avait été congédiée avant-hier et remplacée par une jeune fille à laquelle le prince palatin avait fait jurer sur le crucifix de garder le silence sur tout ce qu'elle verrait.

Ce matin, à cinq heures, le prince palatin a frappé à ma porte. J'étais déjà sur pied et habillée depuis deux heures. Nous avons pu sortir sans bruit. Le prince royal et le prince Marcel nous attendaient à la grille du jardin. Le vent soufflait très fort et il faisait complètement nuit; heureusement qu'il ne pleuvait pas. Nous sommes allés à pied aux Carmélites, l'église la plus proche. Quoique la distance fût si courte, je serais tombée plusieurs fois si le prince royal ne m'eût soutenue.

Le bon curé de Maleszowa nous avait précédés. Mais l'aspect de l'église m'a glacée de tristesse : le froid et l'obscurité d'une tombe; deux cierges éclairant faiblement un autel latéral, personne que le prêtre et le sacristain. On entendait le bruit de nos pas comme si nous marchions dans une caverne.

La cérémonie n'a pas duré dix minutes. Aussitôt terminée, nous nous sommes hâtés de sortir comme si on nous poursuivait. Le prince royal nous a accompagnés jusqu'à la grille. Il ne voulait pas me quitter et il a fallu toute l'autorité du prince Marcel pour l'obliger à rentrer au palais.

Je portais une toilette ordinaire, pas même blanche. Seulement au dernier moment, j'avais piqué une branche de romarin dans mes cheveux.

Hier, en songeant au mariage de Basia, j'avais réuni en pleu-

rant un ducat, un morceau de pain, un peu de sel et de sucre, mais ce matin dans mon trouble, j'ai tout oublié.

Et maintenant je suis de nouveau dans ma chambre, personne ne me félicite, personne ne me bénit. Tous dorment. Il commence à faire jour, et ma bougie brûle comme auprès d'un lit de mort...

Et si je n'étais agitée du frisson que je ne puis dominer depuis hier soir, si je ne voyais pas à mon doigt cette alliance que tout à l'heure je vais être obligée d'enlever et de cacher, je ne croirais pas que je suis liée au prince royal pour la vie entière, que le Ciel a consacré notre union, que je suis mariée!

Sulgostowa, 24 décembre.

Je ne voulais plus écrire mon Journal, je n'en voyais plus l'utilité, puisque j'ai maintenant un ami à qui je puis dire toutes mes pensées et me révéler tout entière. Mais, depuis deux jours, le sort inexorable qui me poursuit m'a séparée de mon bien-aimé mari et je me retourne vers le confident d'autrefois.

Hélas! que d'événements et de coups douloureux à enregistrer! C'est à peine si ma raison y résiste!

Lorsque je suis arrivée ici, je me suis comportée d'une façon si étrange, que Basia a cru d'abord que j'étais devenue folle. Je les ai pris à part, elle et son mari, et je leur ai raconté avec exaltation que la princesse m'avait chassée, mais que j'étais innocente, que le prince royal était mon mari, et ma pauvre sœur, ne sachant rien, était au moment d'appeler au secours, croyant que je divaguais. Mais peu à peu, cependant, je me suis calmée et j'ai pu lui donner des explications, et, à mesure que je lui racontais toute ma triste histoire, que je déchargeais mon cœur du poids qui l'oppressait, je sentais que ma raison et mon jugement me revenaient.

J'en profite pour consigner ici ma douloureuse aventure. Si Dieu permet jamais (ce que je n'ose espérer) que le bonheur et la tranquillité me soient rendus, j'aimerai à relire le récit de mes cruelles épreuves, qu'au reste la félicité la plus complète ne saurait jamais effacer de ma mémoire.

Six semaines s'étaient écoulées depuis le jour de notre mariage. Ni le roi, ni la cour, ni personne à Varsovie, ne soupçonnaient le grand changement survenu dans mon existence. Pour tous, je continuais à être Mlle Krasinska.

Le prince royal ne se montrait nulle part, sous prétexte d'indisposition. Mais nous trouvions moyen de nous voir secrètement. Cependant, il y a huit jours, il a recommencé à sortir et il est venu faire visite à la princesse. C'était la première fois que je le

voyais en public depuis que nous sommes mariés. Je n'ai pu cacher mon trouble, et ma tendresse se lisait dans mes yeux, car la princesse s'en est aperçue.

Lorsque nous sommes restées seules, elle ne m'a pas épargné les réprimandes et les paroles blessantes. Moi, sûre de mon innocence, j'ai répondu avec trop de hauteur. Je lui ai même fait comprendre qu'il y avait quelque chose de plus sérieux, entre le prince et moi, qu'un amour passager. Et cette réponse imprudente a été le point de départ de toutes mes infortunes.

Le surlendemain, le prince royal est revenu. Il m'apportait quelque bonne nouvelle et, sachant que ce jour-là il ne pourrait pas me voir seule, il avait préparé un petit billet qu'il avait glissé habilement dans mon panier à ouvrage. Mais sa manœuvre ne devait pas échapper à la surveillance de la princesse.

A peine était-il parti qu'elle se jetait sur le panier et, en lisant l'inscription du billet : « Pour ma bien-aimée », sa colère n'a plus connu de bornes. Elle m'a accablée d'injures, me disant que j'étais la honte des Krasinski et que je ferais mourir mes parents de chagrin.

— Mais toutes vos ruses ne vous serviront pas, ajouta-t-elle, voyant que je continuais à me taire sous son torrent d'invectives. J'ai pris mes précautions pour les déjouer. Voici la copie de la lettre que j'ai adressée ce matin au ministre Brühl. Je lui dis que, mettant l'honneur de notre famille au-dessus de toute visée ambitieuse, je considère de mon devoir de l'avertir que le prince royal est amoureux de vous, et que je le conjure d'aviser, de déjouer cette intrigue à laquelle je suis étrangère, n'ayant, dans tout ceci, été coupable que de trop de confiance dans la vertu de ma nièce. Ainsi le roi va être informé de votre conduite coupable et de votre fol orgueil!

— Le roi! m'écriai-je hors de moi. Ah! qu'il ne sache pas, du moins, que je suis la femme de son fils...

Et je me jetai aux genoux de la princesse en sanglotant.

— Sa femme? répétait-elle, sa femme? Vous seriez la femme du prince royal?

A ce moment seulement, je me suis rendu compte que j'avais livré mon secret, et j'ai vu devant moi la figure irritée de mon mari. Il m'a semblé que mon seul moyen de salut était dans une complète franchise, et, toujours à genoux, j'ai fait ma confession à la princesse, la suppliant de me pardonner et de ne pas me trahir.

Soit qu'elle fût blessée de cette confidence tardive, soit qu'elle se reprochât sa violence sans vouloir en convenir, je n'ai pas réussi à l'apaiser. Il est vrai qu'elle m'a priée de me lever, disant qu'il

ne convenait pas à une personne de mon importance de s'agenouiller devant qui que ce soit. Elle s'est excusée de sa vivacité, mais elle ne m'a pas permis de lui baiser la main, et, sous le misérable prétexte que sa maison n'était pas digne d'abriter une princesse royale, future reine de Pologne, elle a donné des ordres immédiats pour mon départ.

J'ai su retenir toute parole amère et j'en remercie Dieu. Devais-je oublier les preuves de bonté et d'affection que j'ai reçues dans le passé?

J'ai donc commencé mes préparatifs, quoique ne sachant pas de quel côté je devais tourner mes pas. Je ne puis me rappeler si c'est à la princesse ou à moi qu'est venue l'idée de Sulgostowa.

Le maître d'hôtel, qui entrait pour prendre les ordres, a entendu ce mot, et bientôt, dans toute la maison, le bruit s'est répandu que j'allais passer les fêtes de Noël chez ma sœur. J'ai adopté cette solution comme la meilleure, et, après avoir écrit une longue lettre au prince royal, dans laquelle je lui démontrais l'absolue nécessité de tout dire à ma sœur et à mon beau-frère, je suis montée en voiture avec ma femme de chambre et je suis partie. Ce n'est qu'en vue de Sulgostowa que je me suis demandé comment on prendrait mes aveux, et je les ai faits en termes si incohérents, qu'il n'est pas étonnant que Basia m'ait crue folle.

Après même, lorsque j'ai retrouvé un peu d'équilibre, nous en avons ri ensemble. Mais, depuis deux jours, hélas! nous ne rions plus; je n'ai aucune nouvelle du prince.

Probablement on l'empêche de correspondre avec moi. Il faut, en vérité, que j'aie une santé de fer pour résister à de telles secousses. Une autre en serait morte. Moi, je continue à vivre, tout en me demandant si j'ai encore une espérance au monde!

Mes pauvres rêves de paix et de grandeur se réaliseront-ils jamais?

30 décembre.

Je pars pour Maleszowa. Peut-être y serai-je mieux qu'ici. Basia voulait m'accompagner, mais, comme elle est enceinte, son mari ne le lui a pas permis.

J'ai eu une lettre du prince, il est au désespoir que je sois partie, très irrité contre la princesse et surtout mortellement inquiet que Brühl ne découvre quelque chose.

Je ne puis prévoir quand nous nous reverrons, mais ce que je sais, c'est qu'il faut absolument que je quitte Sulgostowa!

Je suis tellement malheureuse que le bonheur de Basia me remplit d'amertume. Ce tableau de félicité conjugale, les preuves

d'affection et d'intérêt qu'elle reçoit tous les jours de nos parents, la vue de cette jolie petite Angèle que j'aime tant et qui fait la joie de son père, tout cela me déchire le cœur. Dieu sait pourtant quelle est mon affection pour ma sœur chérie et avec quelle ardeur je demande au Ciel de lui conserver ces douces conditions d'existence.

Peut-être, lorsque j'aurai entendu les paroles de pardon de mes parents, serai-je plus tranquille. Peut-être cette année, commencée auprès d'eux, ressemblera-t-elle aux belles années qui coulaient si doucement à Maleszowa.

Maleszowa, 5 janvier.

Je suis ici depuis quelques jours. Hélas! c'est encore pire qu'à Sulgostowa. Non que mes parents m'aient mal reçue, au contraire, ils sont très bons pour moi. Mais ici, plus que partout ailleurs, je comprends combien ma destinée, que mon imagination se figurait si brillante, est en réalité misérable. Je me heurte à chaque instant à des détails insignifiants peut-être, mais qui me sont affreusement sensibles.

Ainsi, voilà deux ans que je n'étais venue dans la maison paternelle et je n'ai pu apporter aucun souvenir à mes jeunes sœurs ni à personne. Je suis absolument sans argent. Jeune fille, je n'en avais pas besoin puisque la princesse me défrayait de tout et maintenant j'aimerais mieux mourir que d'en demander soit à mon mari, soit à mon père.

Depuis que je suis ici, mes larmes ne cessent de couler. L'attitude de mes parents est si bizarre! En arrivant, j'avais voulu me jeter à leurs genoux. Ils m'en ont empêchée et ma mère m'a fait une révérence profonde, comme si j'étais une étrangère. Et maintenant encore, elle se lève lorsque j'entre, elle ne s'asseoit jamais à côté de moi, et ce premier tribut payé à ma dignité de princesse royale m'est cruellement pénible. Ah! si tous les honneurs me doivent être ainsi amers, mieux eût valu rester simplement ce que j'étais.

Au premier repas que nous avons pris ensemble (et j'ai remarqué avec douleur que mon père s'inquiétait, ne le trouvant pas assez bon), il m'a dit à l'oreille :

— J'eusse voulu faire servir une bouteille du vin de « Mademoiselle Françoise », mais je n'ai pas osé, parce que l'usage veut que le premier verre soit bu par le père et le second par le mari. Autrement c'est d'un mauvais présage.

Et il a soupiré si profondément que les larmes me sont venues aux yeux et que je n'ai pu réussir à manger qu'avec le plus grand effort, mais je m'y contraignais pour ne pas offenser ma chère mère.

Oh! ce dîner et les autres ont été pour moi un vrai supplice. Même les plaisanteries de Macienko ne me déridaient pas. Il n'a plus sa gaieté d'autrefois, et on voit que ses réflexions spirituelles ne coulent plus de source. Hier, le pauvre garçon m'a attendrie. Je crois bien qu'il a tout deviné. Il s'est glissé dans ma chambre quand j'y étais seule. Il s'est agenouillé devant moi et, avec une mine comique et triste à la fois, il a tiré de sa poche un petit bouquet de fleurs fanées attachées avec un ruban blanc et une épingle d'or.

Sur le moment, je n'ai pas compris, et puis je me suis rappelé le bouquet des noces de Basia. Il ne m'a dit que ces seuls mots :

— Parfois, à mes heures, je suis prophète!

Il a remis le bouquet entre mes mains et, reculant à genoux, il a regagné la porte. Ah! que de souvenirs réveillaient en moi ces pauvres fleurs. J'ai couru après lui et, détachant de mon corsage une épingle de brillants que m'avait donnée le prince, je l'ai fixée sur sa poitrine. Ni lui ni moi n'avons prononcé une parole. Nous pensions sans doute tous les deux que, s'il était étrange que sa prédiction se fût accomplie, il était plus étrange encore que, réalisée, elle répondît si peu à nos espérances...

J'ai été interrompue par ma chère mère, dont la bonté m'a pénétré le cœur. Elle est venue en cachette m'apportant des bijoux, des dentelles, des étoffes précieuses, et posant tout timidement sur la table, elle m'a dit :

— J'ai aussi pour vous le coffre d'argent qui vous était destiné, semblable à celui de vos sœurs, mais ce qu'il contient ne me paraît pas digne de vous, et Dieu sait pourtant que je n'ai rien de plus beau dans la maison. J'en ai parlé à votre père. Il est disposé à vendre deux fermes afin que, lorsque l'heureux moment sera venu où votre mariage sera proclamé, nous puissions offrir à notre fille un trousseau en rapport avec son rang.

Inondée de larmes, je me suis jetée à ses genoux, mais elle ne voulait pas et continuait à s'excuser de ce qu'elle appelait ses misérables cadeaux... Oh! il faut absolument que je parte! Je ne puis plus supporter tant d'émotions. La curiosité de tous, les exclamations de Madame et de mes sœurs au sujet de ma mauvaise mine, leur surprise que je ne sois pas encore mariée, tout cela me met à la torture!

Sulgostowa, 9 janvier.

Je suis de retour chez ma sœur et je n'ai pas de lettre du prince. Je ne sais s'il est malade ou si le roi, ayant été informé de tout, ne lui permet pas de m'écrire.

C'est un malheur pour moi que le prince palatin soit absent de Varsovie en ce moment; lui, à coup sûr, m'eût donné des nouvelles.

Mes dernières heures auprès de mes parents ont été moins douloureuses que celles de l'arrivée. Mais mon meilleur moment a été la visite que j'ai faite au curé. Je l'ai trouvé plantant des sapins dans son jardin. Il m'a permis de choisir le plus beau et de le planter de mes propres mains dans le cimetière, à côté de l'église. Ainsi, je laisserai derrière moi un triste souvenir. Le bon prêtre m'a dit bien des paroles consolantes, et je suis sortie de cet entretien plus forte et moins désespérée.

Ah! si je savais seulement que le prince se porte bien!

15 janvier.

Une crise nouvelle a éclaté dans ma vie. Mon Dieu! suis-je donc appelée à connaître tous les genres de souffrances?

Hier, au moment où nous nous mettions à table, nous avons entendu le bruit d'une voiture de poste. Les portes se sont ouvertes et le ministre Borch est entré. J'ai deviné, sur le coup, la raison de sa visite et je me suis mise à trembler comme une feuille. Lui, pourtant, feignait d'être venu pour rendre ses devoirs à mon beau-frère, au mariage duquel il avait eu l'honneur d'assister. Il a soutenu son rôle pendant tout le temps du dîner, mais, aussitôt après, il m'a demandé de m'entretenir à part et il a abordé la question sans détours. Il m'a dit que lui et son collègue Brühl étaient au courant de la situation, mais qu'ils n'y attachaient aucune importance, toute l'affaire n'étant qu'un pur enfantillage; qu'un mariage contracté à l'insu des parents, sans l'assistance du curé de la paroisse, n'a aucune valeur et peut être facilement annulé.

J'avoue qu'au premier moment, trouvant une certaine probabilité à ses affirmations, j'ai failli tomber à la renverse.

Mais, bientôt, je me suis rappelé que j'avais un adversaire devant moi; que le sort de toute ma vie dépendrait de ma fermeté, et je me suis comportée très courageusement. Je lui ai dit qu'il était coupable de chercher à tromper une femme sans expérience.

— Mais je suis moins naïve, moins facile à duper qu'il vous plaît de le croire, ai-je ajouté.

Et il m'écoutait, tout surpris.

— Je sais que mon mariage est valide, parce qu'il a été célébré dans une église, avec le consentement de mes parents et de l'évêque, que la bénédiction nuptiale m'a été donnée par le curé de ma paroisse, en présence de deux témoins. Je sais qu'aucune annulation ne saurait être valable, si les deux parties ne sont

consentantes. Et vous n'obtiendrez ni par la violence ni par les prières que le prince et moi nous signions un acte pareil.

Je m'étonnais moi-même de ma hardiesse. Dieu m'a certainement aidée. Borch, qui croyait qu'il ne trouverait chez moi aucune résistance, d'autant qu'il m'offrait l'appât d'une magnifique pension, était si désorienté, qu'il n'avait plus de paroles pour continuer la discussion.

Il est resté deux jours, pendant lesquels je lui ai répondu invariablement dans les mêmes termes.

Enfin, il m'a demandé de promettre, au moins, que je ne m'opposerais pas à l'annulation, si le prince royal l'acceptait.

A ceci, j'ai consenti et j'ai signé l'engagement...

Au milieu de cette lutte, ma grande préoccupation était que la santé de Basia ne souffrît de pareilles secousses. Elle prend une part si vive à mes chagrins. Elle est véritablement un second moi-même! Heureusement elle n'a éprouvé aucunes suites fâcheuses. Mon beau-frère était très inquiet d'elle; il l'aime plus que sa vie.

Oh! triste, triste destinée que la mienne! La paix et le bonheur me fuient, les soucis et les peines ne cessent de s'attacher à mes pas!

. . . .

. . . .

Ici s'arrête le Journal de Françoise Krasinska. Accablée, sans doute, par toutes les tristesses qui se succédaient dans sa vie, elle ne les confia plus au papier.

Nous résumerons en quelques mots, la suite de cette existence orageuse.

Après la démarche du ministre Borch, elle demeura longtemps sous l'appréhension de ses menaces de divorce, qui toutefois ne se réalisèrent pas; mais le prince royal ne chercha pas à se rapprocher d'elle, et elle prolongea son séjour à Sulgostowa, où le tableau de bonheur et de paix qu'elle avait sous les yeux lui faisait faire de tristes retours sur sa propre situation.

Bientôt elle eut la douleur de perdre ses parents, qui moururent sans avoir eu la consolation de voir le mariage de leur chère fille reconnu.

Privée de leur appui, Françoise mena longtemps une vie errante. Elle résida tour à tour au couvent du Saint-Sacrement, à Varsovie; au couvent des Franciscaines, à Cracovie; à Czestochowa, et, enfin, à Opala, car sa tante, la princesse Lubomirska, ne put continuer à lui tenir rigueur et lui témoigna de nouveau une affection maternelle.

Le prince royal, obéissant à son caractère inconstant, avait

parfois pour elle des retours de tendresse, mais les grandeurs qu'elle avait rêvées auprès de lui devaient lui échapper coup sur coup.

Biron revint duc de Courlande et, à la mort d'Auguste III (5 octobre 1763), ce fut Stanislas Poniatowski qu'on élut roi de Pologne.

Ainsi s'écroula tout l'édifice de sa brillante destinée, mais l'ambition n'avait plus de prise sur elle. Ce qui la faisait souffrir, c'étaient les procédés blessants de son mari. Jusque-là il s'était refusé de proclamer son mariage sous le prétexte qu'il devait ménager les susceptibilités paternelles. Mais, à la mort d'Auguste, il ne s'inquiéta pas davantage de donner à sa femme la position qui lui était due, et il se retira à Dresde, tandis qu'elle continuait son existence nomade.

Ce ne fut que bien des années après, grâce à l'intervention de l'impératrice Marie-Thérèse, qu'un rapprochement sérieux eut lieu entre les époux.

A partir de ce moment, Françoise résida à Dresde avec le prince royal, mais sans jouir d'aucunes dignités et sans prendre rang à la cour de Saxe. Sa situation de fortune était aussi très modeste, quoique l'impératrice Marie-Thérèse lui eût fait don de la belle terre de Landskorona. Mais elle eut le bonheur de devenir mère, et sa fille Marie fut sa grande consolation et la joie du foyer domestique.

Françoise Krasinska n'atteignit pas un âge avancé. Elle mourut en 1796 d'un cancer à la poitrine, après deux ans de cruelles souffrances.

Sa bien-aimée sœur Basia l'avait précédée dans la tombe (morte en 1789), laissant une nombreuse postérité, six filles et deux fils.

Le prince royal, qui s'était tendrement attaché à sa femme, ne lui survécut que de quelques mois.

Un an après leur mort, leur fille, la jeune princesse Marie, épousa le prince Charles de Carignan, dont elle eut deux enfants : un fils, qui mourut prématurément, et une fille, Elisabeth-Françoise, qui, en 1820, épousa l'archiduc Rénier, frère de l'empereur d'Autriche.

Baronne C. de Baulny,

née Rouher.

VERS L'IDÉAL [1]

VII

La diplomatie est l'art d'obtenir sans violence une chose contraire au désir de celui qui la donne. Il est certain que le marquis n'avait pas fort envie de courre le cerf en compagnie de Thomassin — pure façon de parler; car cet homme sérieux n'avait jamais connu le cheval que dans les relations bourgeoises de ce quadrupède avec le fiacre. — Thomassin lui-même hésitait à prendre part à des fêtes cynégétiques, dernier vestige de l'abaissement du peuple en des temps maudits. Le problème consistait donc non seulement à faire donner l'invitation, mais à la faire recevoir : un diplomate ordinaire eût échoué devant cette complication.

Mais il n'y avait rien d'ordinaire dans les moyens que Marthe pouvait employer sur Thomassin. Elle acheva son triomphe par la moquerie, puis par des exemples tirés de l'histoire.

— Allez-vous maintenant, dit-elle, faire la mine au « luxe des bourgeois »? C'est bon pour les vieilles barbes de l'ancienne école. D'ailleurs, vous n'êtes pas plus compromis par les cerfs de mon oncle que par nos faisans. Posez-vous pour le septembriseur, qui court les clubs avec une pique à la main? Non; vous êtes un apôtre de la race intelligente, de ceux qu'on a vus dans les palais au temps des Césars. N'oubliez pas votre devise : « La Révolution sociale a germé dans le limon; c'est dans les hautes couches qu'elle doit fleurir. »

Thomassin pouvait d'autant moins résister qu'il avait déjà cueilli des fleurs très substantielles. Restait à faire le siège du marquis; mais, pour cette campagne, les alliés ne manquaient pas. Une demi-douzaine de personnes, dont trois femmes, entouraient l'assiégé, l'hypnotisaient de leur désir, du même désir intense de passer deux semaines sans se quitter, sous le même toit, sous prétexte de chasser à Villegarde. Pauvre marquis! Tous ces veneurs pour rire

[1] Voy. le *Correspondant* du 10 avril 1895.

songeaient bien à sa meute admirable, à ses laisser-courre fameux! Adrien lui-même n'y pensait guère. Il ne voyait que les yeux d'Antoinette, ces yeux impénétrables, dont il ne pouvait plus se passer. Le plus curieux, c'est que Ferréol bientôt forcé dans ses retranchements crut devoir, en quelque sorte, excuser sa capitulation auprès de La Houssaye, jugeant son ami le seul sérieux de la bande. Il vint tout exprès le voir au Mûrier, et lui dit :

— Mon cher, je suis dans l'embarras pour composer mes séries. Vous êtes de toutes, cela va de soi : il n'y a pas de bonne chasse sans vous. Mais Louise meurt d'envie d'être amenée, et je meurs d'envie qu'on l'amène. Dans ce cas, pour que la petite ne soit pas seule de son espèce, on m'engage à prier Mlle de Louarn, ce qui entraîne le frère et le papa. Enfin, pour couronner le tout, je vous donne en cent quel grand homme de sport ma nièce veut que j'invite.

— Cardot, peut être, dit Adrien feignant l'ignorance.

— Non : Thomassin!... Voilà une série! Sur dix ou douze personnes qui rempliront le château, il y aura trois hommes capables de rester sur une selle. A quoi ressembleront nos chasses?

— Les premières sorties d'un équipage ne sont jamais les meilleures, observa La Houssaye, perfidement. Cette première série... d'amateurs nous donnerait le temps de faire travailler les chiens et les hommes.

— Oui, mais Thomassin? J'accorde qu'il a de la tenue en général: mais n'empêche qu'on connaît ses idées. Que dira-t-on de moi?

— Que voulez-vous qu'on dise? Le prince de Galles a bien dîné avec Gambetta! Faites attention, d'ailleurs, que, pour vos invités, le personnage n'aura rien de neuf.

— C'est assez vrai, tout cela. Quand j'aurai honte de ma faiblesse, je me souviendrai du prince de Galles. Va donc pour une première série... d'amateurs, et que Monsieur Saint Hubert m'ait en pitié!

Villegarde remonté en voiture, Adrien fit seller un cheval et galopa jusqu'à Meaux. Antoinette de Louarn se trouvait seule dans le petit salon de l'appartement qu'elle occupait à l'hôtel. Son père venait d'aller à Paris; son frère était de service.

— Bonne nouvelle! fit La Houssaye rayonnant. Vous irez à Villegarde!

— Voilà une nouvelle qui n'est peut-être pas si bonne qu'elle en a l'air. J'imagine qu'il va falloir monter à cheval et, — les joues d'Antoinette se colorèrent un peu, — notre écurie s'est réduite, l'année dernière, à une vieille jument de cabriolet. Inutile de vous dire si je suis rouillée.

— Ce n'est rien : vous avez deux semaines devant vous.

— J'aurais deux ans que ce serait la même chose, puisque je manque d'un cheval à monter. Reste à savoir si mon frère, qui en fait étriller plusieurs centaines tous les matins, pourra me fournir un de ces utiles animaux. D'ailleurs, à tout événement, j'avais apporté mon amazone.

— Aimez-vous la chasse, au moins?

— Je l'aime comme j'aime les plaisirs de ce monde, sans enthousiasme.

— Et peut-on savoir ce que vous aimez avec enthousiasme?

Elle chercha un peu, et, ne trouvant rien sans doute, elle sourit de l'air désolé du jeune homme qui la dévorait du regard.

— Mon silence est malheureux! dit-elle enfin. Vous voilà convaincu, maintenant, que j'ai une âme de pierre.

— Je me souviens, répondit La Houssaye, d'avoir vu un brave homme qui jouait d'un instrument formé avec des cailloux. Il en tirait une musique charmante. Qui sait les surprises que peut donner « une âme de pierre? » Votre maladie passe quelquefois : je l'ai eue.

— Et vous êtes guéri? Le remède, monsieur, le remède!

Adrien avait beau jeu pour répondre; mais, dans ces yeux admirables, il crut voir soudain un rayon de lumière froide qui le replongea dans sa timidité.

— Je ne crois pas que le remède agirait sur vous aussi vite que sur moi, dit-il avec mélancolie. Ce qu'il vous faut, c'est un traitement prolongé... Revenons au sujet qui m'amène : voulez-vous essayer... un de mes chevaux?

— Un cheval de femme? Vous en avez un dans votre écurie?

Adrien détestait le mensonge; mais il n'est si forte conscience ni si bon juge qui ne sommeillent parfois. Il mentit bravement et répondit :

— J'en ai un... par hasard. Vous le monterez demain : il ne faut pas perdre un jour.

— Demain, c'est impossible. Mon frère n'aura pas un instant.

— Eh bien, vous monterez avec moi. N'oubliez pas que je suis un *vieil* ami de votre père. De plus, vous êtes un peu Américaine : vous l'avez dit.

— Plût au Ciel que nous fussions en Amérique!... Mais, hélas! nous sommes en France, où la boue du soupçon, immédiatement, souille l'amitié d'un sexe à l'autre.

— Vous avez donc de l'amitié pour moi?

— Certainement, dit Antoinette, beaucoup.

Et comme Adrien, moitié heureux moitié triste de ce mot d'*amitié* lui baisait la main, elle ajouta :

— Vous n'êtes donc pas si sage que je croyais? Le proverbe nous enseigne qu'il ne faut jamais prêter son cheval. J'ajoute que je ne puis vous offrir un royaume en échange, comme fit le roi Richard en pareille occasion.

— Je n'attends rien, si ce n'est la charge d'écuyer ordinaire de... Votre Majesté.

Il prit dès lors l'habitude de la qualifier ainsi quand ils causaient familièrement : il trouvait que la formule convenait bien à cette beauté souveraine.

Etant convenus que Mlle de Louarn monterait le surlendemain, ils se quittèrent. Au fond, le jeune homme était plus content que fâché du retard. Il n'avait pas trop de temps pour choisir, acheter, harnacher, ramener chez lui le cheval « qu'il avait dans son écurie ».

Une heure après, il était à Paris. Sautant dans une voiture, il courut droit au boxe où son marchand tenait une de ces bêtes que les amateurs sérieux « suivent » d'écurie en écurie, comme on suit un Nattier ou un Greuze de collection en collection.

Le marché fut vite conclu à des conditions avantageuses — pour le marchand. Alors Adrien fut tranquille, tout au moins sur la manière dont Mlle de Louarn serait montée. A vrai dire, il l'était moins sur la manière dont elle monterait. En tout cas, le cheval était doux, pas trop jeune, capable de garder la tête par le pays le plus dur, ou de faire valoir une jolie femme au petit galop dans une allée de forêt, suivant les goûts ou les capacités de la personne. Adrien coucha dans son pied-à-terre. Le lendemain, il s'expédiait à lui-même, par le chemin de fer, une selle de femme, signée d'un nom de maître. Puis, monté sur son emplette, il faisait, d'un train sage, les neuf lieues qui le séparaient du Mûrier.

Le jour convenu pour l'essai, il fut debout dès l'aube. A une heure trop matinale pour craindre les rencontres, il sortit de chez lui, sur l'animal qu'il destinait à l'honneur de porter la belle Antoinette. Mais nul n'aurait pu, sans éclater de rire, contempler ce personnage en cape et en bottes, assis de côté, la jambe droite prise dans la fourche, le bas du corps drapé dans la couverture légère qui simulait une jupe. Ainsi accoutré, il venait de prendre un galop à travers champs et de regagner la route en sautant le fossé près d'un bois, lorsqu'il aperçut un cavalier qui le regardait faire, immobile comme une vedette. Ce cavalier n'était autre que Villegarde, un matineux, lui aussi. Quand Adrien, qui, à vrai dire, l'eût mieux aimé loin, fut à portée, le marquis lui demanda :

— Vous avez donc acheté *Elphin?* Depuis quand?

— Depuis hier. Vous l'avez reconnu? Quel œil vous avez!

— Oh! parbleu! il n'est pas difficile à reconnaître. Ses pareils ne

courent pas la Brie. D'ailleurs, il a chassé à Villegarde. Je vois encore — et vous aussi — l'adorable créature qui le montait, une des plus rudes écuyères, une des plus jolies femmes de France. Et j'aurais pu prédire alors ce qui s'est passé depuis : le mari ouvrant les yeux, duel, procès, divorce... et la charmante folle disparaissant, à pied, dans la foule un peu trop nombreuse de nos déclassées. Du coup, le pauvre *Elphin* s'est trouvé à vendre. Parole d'honneur, cela me remue de le voir !

— Naturellement, dit Adrien un peu sot. Il me reste à vous expliquer... Je dois être assez ridicule...

— Oh ! mon brave, j'ai été ridicule de la même façon, quelquefois ; et je regrette ce beau temps-là. Mais vous faites injure à *Elphin* en l'essayant. Pour peu que Mlle de Louarn ait pratiqué, elle pourra le conduire avec un brin de laine. Car c'est pour elle, évidemment, que vous travaillez le cheval?

— Mon Dieu! oui. Pour le moment, je prête *Elphin* à... Mais, plus tard, ce sera pour moi une recrue... dont j'avais besoin.

Tous deux suivirent, au pas de leurs montures, le chemin désert où la rosée collait des feuilles jaunes, mélancolique dépouille des peupliers. Villegarde, après un instant de rêverie, interpella son compagnon :

— Savez-vous à quoi je pense? Eh bien! je pense à la responsabilité qu'on encourt à inviter du monde chez soi. Peut-être que, sans une certaine invitation que j'ai faite, l'animal que vous montez serait encore au service de sa maîtresse. Et peut-être qu'une autre invitation va décider du sort... d'*Elphin*. Pourvu qu'il ne soit pas *jattatore!*

Comme Adrien gardait le silence, Villegarde continua :

— Vous me permettez de rêver tout haut : vous êtes un des hommes que j'aime le mieux et, si j'étais une femme, je pourrais avoir un fils de votre âge. Tout cela me donne le droit de vous sermonner un peu : mon cher Adrien, je trouve que vous allez vite.

— En matière d'acquisition de chevaux?

— Allons! pourquoi parler en paraboles? Il y a quarante-huit heures à peine, je vous laisse voir mon intention de prier chez moi Louarn et sa fille. Le lendemain, vous dépensez... oh! je dirais bien trois cents louis, pour que cette belle personne ait le plus confirmé des *hunters* de France. Et je vous trouve ce matin faisant subir un examen en règle au pauvre *Elphin*, qui n'en a, morbleu! pas besoin. Voilà des choses qu'on fait seulement quand on est fort amoureux... Je le répète, mon ami, vous allez vite. Où en serez-vous, de ce train-là, au bout d'une semaine passée à courir les bois ensemble?

— Qui sait? répondit le jeune homme avec un mouvement d'épaules.

— Vous êtes le maître, évidemment. Vous l'êtes trop, hélas! Personne pour vous donner un conseil... Et c'est une grosse affaire, vous savez, que le mariage! Mon Dieu! *elle* est charmante. Ou plutôt non : elle n'est pas charmante; elle est superbe. Ces femmes-là vous mènent en paradis ou en enfer; pas de milieu. Conclusion : il faut les étudier, savoir, — autant que la chose est possible, — ce qu'elles ont dans le cœur.

— Je tâche de le découvrir, dit Adrien.

— Oui, vous ressemblez à un fiévreux qui voudrait tâter le pouls d'un homme bien portant. Joli diagnostic!... Ne vous hâtez pas trop : c'est si grave! Je crois que chacun de nous vient au monde fiancé par Dieu à une certaine femme. Où est-elle, cette fiancée qui vous attend? Est-ce l'écuyère plus ou moins consommée qui va monter *Elphin?* Ou bien vit-elle ailleurs, près de vous, loin de vous, connaissant, ignorant votre existence? Vous rencontrerez-vous plus tard, trop tard, malheureux l'un et l'autre, condamnés à souffrir ou à trahir, disant chacun au fond du cœur ou gémissant tout haut : « Hélas! c'était toi!... »

Ferréol parlait d'une voix singulièrement émue, et son compagnon pensa que cet homme, si mêlé au monde, avait dû rencontrer lui-même, *trop tard*, la fiancée mystérieuse. Une gravité singulière, qui ressemblait à la tristesse, pesait vaguement sur cet entretien où, pour la première fois, Adrien laissa voir son amour. En quittant M. de Villegarde, ce qui, d'ailleurs, ne tarda guère, il dit :

— Je compte sur le plus discret des hommes pour ne pas divulguer cette rencontre... un peu bizarre.

— Oh! soyez tranquille, répondit Ferréol en secouant la tête plusieurs fois.

Et lorsque sa petite-nièce, une heure après, vint l'embrasser, il déclara, l'air bourru, qu'il venait de faire une promenade remarquablement ennuyeuse. Toutefois, pendant le reste de la journée, il eut pour sa jeune parente un luxe d'attention et de caresses dont Mme Montgodefroy se montra surprise.

— Comme vous gâtez cette enfant! dit-elle.

— C'est, répondit Villegarde, pour donner l'exemple à sa destinée, — qui pourrait bien la gâter moins.

De son côté, La Houssaye rentra chez lui beaucoup plus calme qu'il n'était depuis deux jours. Les paroles du marquis l'avaient étrangement remué. Sa fièvre était tombée, faisant place, comme il arrive en pareil cas, à une douloureuse lassitude. Il se trouvait simplement grotesque dans son accoutrement d'amazone à mous-

taches. Une réaction momentanée lui montrait sous un jour absurde ce qu'il avait accompli, dans un de ces accès d'ivresse particulièrement dangereux pour les hommes tempérants. Qui pouvait prévoir ce qu'Antoinette de Louarn, elle-même, penserait d'un service rendu avec ce zèle de collégien? N'allait-elle pas y voir une affectation de mauvais goût?... Si le pauvre garçon eût croisé sur la route son marchand de l'avant-veille, on peut se demander ce qui serait advenu d'*Elphin*.

Mais il ne rencontra que des laboureurs, incapables d'apprécier le mérite que possède un trois-quarts de sang, même né en Irlande. Si bien qu'*Elphin*, après un repos convenable et une ration d'avoine dosée magistralement, partit pour Meaux, conduit en main par un homme sûr. Inutile d'ajouter qu'Adrien suivit de près.

Le rayon de plaisir qui brilla dans les yeux d'Antoinette, à la vue de *son* cheval, était pour guérir le pauvre amoureux de ses angoisses du matin. L'écuyère, à vrai dire, était trop peu habituée aux animaux de prix pour juger *Elphin* à sa valeur. Mais l'œil plus exercé de Fernand reconnut au premier abord un cheval de haut mérite. Après l'avoir admiré en silence, il dit avec un étonnement visible :

— Je ne savais pas votre intention d'augmenter votre écurie.

Antoinette fit semblant de ne rien entendre; mais elle avait tout deviné.

Une heure après, les trois amis galopaient dans la campagne, et La Houssaye, voyant la fière mine de son élève, ne regrettait pas son argent. *Elphin* fut installé à Meaux. Chaque jour, ces promenades à trois avaient lieu, ce qui avançait les progrès de la belle écuyère dans son assiette, mais ne semblait pas avancer beaucoup les affaires de l'amoureux. Antoinette restait pour lui plus « Majesté » que jamais.

Entre temps l'invitation était parvenue, sous forme d'une lettre polie, à M. de Louarn. Adrien remarqua cette froideur; il avait pensé que le marquis viendrait en personne. Néanmoins, on décida que la promenade suivante aurait pour but Saint-Urbain, où l'on devait communiquer l'acceptation des Louarn. Le chef de la famille, qui passait plusieurs jours par semaine à Paris, s'excusait de ne pas accompagner ses enfants dans leur visite.

Elle fut courte d'ailleurs. La belle Marthe était seule au château, son oncle et sa fille étant eux-mêmes sortis à cheval. Mais, le soir, les oreilles durent tinter à quelqu'un.

— En voilà une qui n'a pas d'amour-propre! dit Mme Montgodefroy, parlant d'Antoinette. Son amazone montre la corde partout, sauf aux endroits qu'il a fallu élargir avec du neuf.

Honoré, qui arrivait de Paris pour dîner à la campagne, répondit avec un à-propos voulu :

— Son amazone peut montrer la corde, mais elle doit montrer quelque chose de mieux. C'est une statue, cette fille-là !

— Possible : mais, à coup sûr, ce n'est pas une statue de la richesse, répliqua Marthe férocement.

Elle abandonnait aux autres, sans jalousie, la correction des traits ; mais il ne fallait pas lui comparer personne pour l'*ensemble*. Honoré continua :

— Eh bien, ma chère, vous pouvez dire : voilà comme je serai dimanche. Louarn a tout mangé en faisant ce que vous faites : du socialisme. Vous et vos amis devriez lui faire une pension, au lieu de blaguer les vieilles jupes de sa fille.

— Vous ne croyez pas si bien tomber, fit Mme Montgodefroy. Nous comptons que sa fille touchera de belles rentes, un de ces jours.

— Le jour où « l'iniquité sociale » aura vécu ?

— Non, mais le jour où la statue deviendra Mme La Houssaye, répondit Marthe, après s'être assurée qu'aucun domestique n'était présent.

— Ah ! dit Montgodefroy, c'est votre idée, ça ?

— Mon Dieu ! il m'arrive d'avoir des idées.

Un maître d'hôtel rentra, ce qui fut cause que l'entretien prit un autre cours. Mais, après quelques phrases, Ferréol qui n'avait pas quitté sa petite-nièce des yeux s'écria vivement :

— Voyez donc, Marthe ; je crois que votre fille se trouve mal.

VIII

On chercherait longtemps pour trouver en France une terre comme Villegarde. Ce n'est pas que le château, reconstruit après la Révolution, attire la curiosité par son architecture, qui est banale, ou par ses dimensions, qui restent dans l'ordinaire. Mais il occupe le centre d'une forêt ayant le privilège, rare de nos jours, de n'être percée ni par un chemin de fer ni par une route. S'il prenait fantaisie à son propriétaire de l'entourer d'un mur, il pourrait changer en parc cet ovale irrégulier de 5 kilomètres de long sur 3 de large, qui ressemble à une île détachée du vaste continent boisé de Fontainebleau. Mais le marquis se garde bien d'opposer aucun obstacle aux cerfs vagabonds ou effrayés que lui envoie la grande forêt.

— Ils aiment à venir chez moi, dit ce veneur émérite. Le massif n'est pas grand, mais les animaux y sont tranquilles. Peu de bruit de voitures, jamais un coup de fusil, pas de promeneurs : le site

n'a rien de pittoresque. D'ailleurs les « cyclistes » parisiens n'y trouveraient pas de café-restaurant pour eux et leurs dames.

Aucun propriétaire de France ne peut se dire *chez lui* dans une pareille étendue de terrain. Aussi Ferréol se donne le luxe de mener à Villegarde une existence de petit monarque. Il a même son armée, six gardes à pied et deux gardes à cheval qui, chaque matin quand il est là, viennent prendre les ordres pour les manœuvres savantes du jour et de la nuit. Parfois, s'il ne peut dormir, le marquis demande un cob et, suivi d'un cavalier, pousse une reconnaissance afin de constater que les patrouilles exécutent leurs mouvements à l'heure dite et sans tumulte. Car, ainsi qu'il le répète à propos de tout, « il ne faut pas déranger les animaux ».

Ceux-ci pullulent, grâce aux précautions paternelles qui les entourent. Ils broutent les blés voisins, et le marquis paye pour eux, de même qu'il paye pour les lapins foisonnant avec indiscrétion, dans une heureuse ignorance du plomb des chasseurs. Les riverains se gardent bien de fumer leurs terres : ce n'est pas la moisson qui fournit leur revenu.

Cependant il vient une époque où le repos des dix-cors est troublé. Un des premiers jours de novembre, la meute, les piqueurs, les gardes, les valets de chiens, remplissent la chapelle du château. Les trompes sonnent, les invités paraissent à la tribune, et l'abbé Esminjeaud, « mon aumônier », comme l'appelle en riant le marquis, chante de sa belle voix de ténor la messe de Saint-Hubert.

Puis on monte à cheval et, sous les grands chênes des réserves, on voit bientôt passer la bête de meute aux longs bois couchés sur l'échine, et les habits éclatants des veneurs.

Tel fut le cérémonial observé à Villegarde, comme tous les ans, par un beau jour de novembre de l'année 1893. Ferréol avait suivi le conseil d'Adrien et composé une première série — préparatoire comme il disait, avec les personnages déjà connus. Mais un certain nombre d'amis, de voisins, d'officiers de Fontainebleau ou de Montargis, étaient venus grossir l'assistance de la chapelle et suivre, qui à cheval, qui en voiture, le premier laisser-courre de la saison.

— Quand j'ai mon fouet de maître d'équipage, déclarait le marquis, j'entends que l'on m'obéisse.

Il avait donc donné à chacun sa consigne, tandis qu'on prenait un premier déjeuner sommaire en famille :

— Mon cher Adrien, je vous sais plein de prudence, — il souligna d'un regard l'allusion à certaine promenade sur *Elphin*, — quand il s'agit de la sûreté d'une amazone. C'est donc vous que

je charge de veiller sur les débuts de ma petite-nièce. M. de Louarn est désigné tout naturellement pour escorter sa sœur. Quant à vous, Marthe, vous n'aurez qu'à choisir un garde du corps parmi vos compagnons. Moi, surtout pour une première sortie, je dois galoper derrière les chiens.

On devine que ces ordres n'étaient pas ce qu'eût désiré plus d'un auditeur; mais nul ne protesta. Le marquis, dans l'uniforme sévère de son équipage, avec sa grande taille, ses moustaches de reître, son regard plein de feu, commandait l'obéissance et véritablement aussi l'admiration.

— Mesdemoiselles, dit-il, voulez-vous me permettre de remplacer le carquois de Diane par un attribut moins gênant?

Il offrait à chacune des jeunes filles un élégant poignard à manche de velours, qu'elles s'empressèrent d'ajuster à leur ceinture. Puis Ferréol but aux dames et au succès de la journée.

Trois invités de la série manquaient; mais ceux-là n'étaient pas des veneurs sérieux. Montgodefroy était à sa banque; Pierre de Louarn conduisait à Montmartre un pèlerinage d'ouvriers; Thomassin prétendait avoir des épreuves à relire. Peut-être aussi que la messe l'effrayait; car, cette fois, il n'aurait pu rester à la porte comme il faisait aux enterrements des Bondieusards. On était convenu d'ailleurs que ces trois absents devaient arriver par un train du soir, pour prendre place au dîner de la Saint-Hubert.

L'heure était venue d'aller entendre les rapports des valets de limier chargés de faire l'enceinte. On avait le choix, d'après le travail du matin, entre plusieurs animaux. D'ordinaire, le marquis chassait de préférence les cerfs à leur première tête, les vagabonds, comme il disait. Il désigna cette fois un vieux dix-cors, et, tout en offrant le bras à Mlle de Louarn pour la conduire à la tribune, il expliqua le motif de sa décision :

— C'est la première fois que tu vas suivre à cheval, ma petite Louise. Il ne faut pas que nous tombions sur un jeune gaillard qui nous emmènerait jusqu'aux gorges d'Apremont. Tant pis si la chasse est un peu courte!

Sur le seuil de la chapelle, deux gardes à cheval, le couteau de chasse au poing, six gardes à pied, hallebarde en main, rendaient les honneurs. Déjà la meute attendait, massée devant la chapelle, silencieuse sous le fouet des valets. Quand le marquis occupa son prie-Dieu, les trompes éclatèrent, donnant le signal d'un concert d'aboiements. Puis tout se tut, et l'on vit paraître, sous les vêtements sacerdotaux, un prêtre encore jeune, dont le regard plein d'énergie rayonnait, à ce moment, d'une auréole de foi et de bonheur mystique. On devinait que cet assemblage bizarre, cet autel

brillant de lumières, ces trompes sonores, ces chiens hurlants n'existaient pas pour lui, que sa pensée voyait seulement le mystère prochain, avec ses voluptés divines. Quand il se retournait, les yeux d'Antoinette cherchaient son regard, non pas baissé, mais *perdu*. Et, contre son attente, elle pria pendant cette messe avec une ardeur émue, qu'elle s'affligeait pieusement de ne pas éprouver toujours.

Enfin l'on partit, après que le maître d'équipage eût visité lui-même les étriers, les brides, les sangles des chevaux des trois femmes. Il évita de faire aucune allusion au dernier chapitre de l'histoire d'*Elphin*. Seulement il dit à Antoinette :

— Laissez à votre cheval une grande liberté aux obstacles. C'est un vieux routier, qui sait ce qu'il doit faire avec une femme sur le dos.

— Vous le connaissez donc? demanda la jeune fille étonnée.

— Oui, mademoiselle, répondit Villegarde en s'inclinant; c'est la seconde fois qu'il porte la plus belle de mes invitées.

Il n'en dit pas plus et s'éloigna; mais ce compliment très sobre, tombé d'une telle bouche, fut pour Antoinette un plaisir qu'elle n'avait pas trouvé dans les déclarations les plus ardentes. Ses yeux, moins calmes qu'à l'ordinaire, semblaient suivre au loin la masse bigarrée de la meute qui gagnait le rendez-vous, conduite par les valets à pied et les piqueurs à cheval, dont les trompes reluisaient. Tout à coup, elle tressaillit, rappelée comme d'un rêve par la voix d'Adrien :

— Eh bien! disait le jeune homme, avez-vous rencontré enfin cette chose inconnue que vous cherchiez l'autre jour, et qui doit vous donner l'enthousiasme?

Elle répondit : « Presque! » avec un sourire énigmatique. Puis, sentant qu'elle était ingrate :

— Je suis sûre, ajouta-t-elle, que ce sera *tout à fait* quand je galoperai sur *mon* cheval, derrière les chiens. Et c'est à vous que je devrai cette fête. Merci!

— Ah! murmura le jeune homme, que sont toutes les fêtes à côté de celle que donne à mes yeux votre seule présence! Hélas! il m'est interdit de vous suivre : plaignez-moi!

Elle fit signe de la tête, sans parler, qu'elle refusait de le plaindre, et, comme on partait, il s'éloigna pour aller mettre en selle Louise Montgodefroy. Mais, tout en l'escortant selon sa consigne, il se demandait continuellement :

« Pourquoi ne suis-je pas à plaindre? Que veut-*elle* dire? Est-ce une banalité polie pour la débutante que j'accompagne? Ou bien cette incomparable créature m'encourage-t-elle à espérer? »

— Messieurs, vous n'êtes pas amusants, fit la belle Marthe, qui chevauchait au pas de l'autre côté de sa fille. Que sert donc d'être jeune?

Fernand de Louarn, qui venait derrière avec Antoinette, répondit :

— Voilà une question que je me pose vingt fois par jour. Ces coquins de poètes nous la baillent belle avec l'insouciance de la jeunesse. Naturellement, je parle des troubadours d'il y a vingt ans : ceux d'aujourd'hui sont moins bêtes. La jeunesse! mais c'est l'âge des soucis par excellence. Depuis ma dixième année, je peine comme un forçat. Mes vingt ans m'ont laissé des souvenirs atroces : les examens de Saint-Cyr, question de vie ou de mort! Puis le numéro de sortie, puis Saumur, puis les galons. Au quatrième seulement j'aurai le temps de souffler : alors, je serai gai peut-être.

M[lle] de Louarn ajouta :

— Que dirais-tu donc à notre place? Nous devons, nous, rester simples soldats toute notre vie, puisqu'il nous faut obéir aux hommes, à leurs lois, aux conventions imaginées par eux.

— Oh! dit Adrien, certaines femmes n'ont pas même besoin de commander. On cherche à deviner leurs désirs dans leurs yeux... Mademoiselle, — ceci à Louise, — vous oubliez que vous êtes à cheval. Tenez mieux vos rênes.

La jeune fille, avec un sourire à peine ébauché, suivit le conseil de son Mentor.

— J'obéis, dit-elle. Moi, j'aime à obéir.

Malgré le reproche de Marthe, la jeunesse fut assez morose jusqu'au rendez-vous qui, Dieu merci! n'était pas loin. Ferréol s'y trouvait déjà, faisant les honneurs de sa forêt avec une grâce inimitable, un peu hautaine pour les hommes, d'autant plus séduisante pour les femmes qui, invariablement, raffolaient de lui. Quelques présentations eurent lieu; puis on se mit en route pour frapper à la brisée. Peu de minutes après, la meute donnait à vue.

La bête, habilement rejetée dans la direction de Souppes opposée à celle de Fontainebleau, ne chercha point d'abord à déboucher de la forêt de Villegarde, mais seulement à gagner les chiens de vitesse dans l'espace libre des jeunes coupes. Le train, des plus sévères, ne fut pas long à séparer les cavaliers, selon leur talent ou la qualité de leurs montures. M[me] Montgodefroy, bonne écuyère, mais, comme disait son oncle, « écuyère de luxe », resta au dernier rang, d'autant plus qu'elle voulait ménager sa fille. Adrien, enchaîné par ses devoirs, se vit condamné à grossir le nombre des prudents et des sages. Tout au contraire, le jeune Louarn et sa sœur piquaient dans les premiers avec une remarquable énergie. Mais lorsque le cerf, très vite fatigué de se faire battre, eut

débûché en plaine, dans un terrain coupé de haies et de ruisseaux, l'allure devint effrayante.

C'est alors qu'*Elphin* montra sa qualité supérieure et qu'Antoinette comprit qu'elle devait, selon le conseil de Villegarde, laisser toute liberté au *hunter* qui la portait. Le lieutenant, dont la jument de remonte n'avait pas les mêmes moyens, sentit bientôt qu'il ne pourrait se maintenir à côté de sa sœur.

— Pas si vite! cria-t-il. Tu montes en casse-cou!

Mais, soit qu'elle ne voulût pas entendre, soit qu'*Elphin* échauffé par l'action refusât de ralentir, elle continua de galoper dans le même train, ne perdant jamais de vue la haute silhouette d'un veneur qui la devançait d'un quart de kilomètre, et qui n'était, selon son ordinaire, devancé par personne.

La bête, cependant, quittait la plaine, traversait le canal et cherchait les coteaux pleins de carrières, qui s'étendent de Souppes à Château-Landon. Les chiens passèrent à la nage; Ferréol dut continuer en ligne droite pour gagner l'écluse. Quand il eut rejoint sur l'autre rive la direction présumée, il se porta rapidement jusqu'au sommet d'une crête accessible pour un cavalier de sa force, mais que les travaux d'extraction, abandonnés aujourd'hui, changeaient sur le versant opposé en une terrasse à peu près à pic d'une dizaine de mètres. Il pouvait, de cette place, découvrir une étendue considérable; cependant, ni l'animal de meute, ni la meute elle-même n'étaient visibles au loin. Il prêta l'oreille : aucun bruit. Tout à coup, il aperçut un berger qui, du pied de la falaise, à quelques centaines de pas, faisait des signes; mais où trouver une descente praticable sans risquer une chute presque certaine? Longeant l'excavation, il finit toutefois par découvrir une sorte de moraine formée par un amoncellement de détritus de carrière, et, par ce plan incliné encore très dangereux, il rejoignit l'homme qui multipliait les signaux.

Comme il s'apprêtait à questionner, un vacarme infernal, qui semblait sortir des entrailles de la terre, lui fit comprendre ce qu'était devenue la chasse.

— Ils sont là! criait l'homme. Ils ont sauté pêle-mêle de l'endroit où vous étiez. Si vous aviez vu!... Je crois bien que le cerf n'a plus que trois jambes.

— Oui, mais il a beaucoup d'andouillers, répondit Villegarde. Mes pauvres chiens en voient de grises!... Voulez-vous tenir mon cheval?

Deux minutes plus tard, son couteau de chasse à la main, il arrivait au bord d'une large cavité souterraine, abandonnée depuis longtemps par les carriers. Là, dans un jour douteux, quarante

chiens donnaient un concert infernal d'aboiements que dominait, par intervalles, une plainte lugubre hurlée par quelque victime. Bientôt Ferréol put voir le cerf qui, acculé aux parois, faisait tête, vendant chèrement sa vie. Ce ne fut pas sans peine et sans un grave danger qu'il parvint à servir l'animal furieux.

Comme il se retournait pour fouailler la meute, il aperçut une forme féminine qui s'avançait, le poignard à la main. C'était Antoinette.

— Oh! oh! cria Villegarde, vous veniez mourir avec moi? C'est bien, cela! Pardieu! je ne croyais guère ce matin armer une Diane véritable... Mais permettez-moi de contenir les chiens, si vous voulez qu'il reste quelque chose pour la curée... Ah! voici mon piqueur. Laissons-le faire; maintenant, je vais appeler notre monde.

Il sortit de l'excavation, gravit la rampe, et, debout sur la crête, il mit sa trompe au poing d'un noble geste de vainqueur. Villegarde, en ce moment, aurait charmé un peintre. Le pied droit sur un bloc, le poing gauche à la taille, l'autre coude levé afin de tenir l'embouchure aux lèvres, il enflait sa large poitrine pour envoyer à la plaine les notes joyeuses de l'hallali par terre. A quelques pas en arrière se tenait M[lle] de Louarn, qui l'avait suivi, — de même qu'elle le suivait depuis une heure, — par une sorte d'instinct prenant la place de sa volonté. Dans la prairie, de l'autre côté du canal, quelques veneurs au galop de leurs chevaux, des valets de chiens au trot de leurs longues jambes, se hâtaient d'accourir, comme à l'appel d'un maître tout-puissant.

La jeune fille, de ses grands yeux qui n'étaient plus mélancoliques, buvait ce spectacle dont l'image entrait en elle pour ne jamais quitter sa mémoire. Soudain, elle poussa un cri :

— Mon Dieu! vous êtes blessé!

De fait, à la main gauche de Ferréol, un sang vermeil coulait doucement.

— Ce n'est rien, dit-il; je ne me savais pas touché : une parade maladroite! On ne voyait pas clair dans cette cave, et j'ai peur que mes toutous n'aient plus de mal que leur maître... Quoi! vous êtes chirurgien aussi! Est-ce que, par hasard, vous seriez de ces femmes que rien n'effraye?

Déchirant son mouchoir pour en entourer les doigts du blessé, elle répondit :

— Toute femme, à son heure, est intrépide. Peut-être, si j'avais été là, j'aurais pu vous défendre.

Elle parlait avec une animation si étrange, que ce grand devin des cœurs en fut frappé. Et, sans doute, ce ne fut point au hasard qu'il répondit :

— Vous êtes arrivée la première : c'est magnifique! Aussi, quel

cheval!... Vous ferez bien de remercier celui qui vous le prête.

Elle eut un sourire singulier, le sourire des femmes très admirées qui voient l'ironique récompense ménagée par le sort à certains dévouements. D'ailleurs, elle n'eut pas à répondre : plusieurs cavaliers arrivaient, parmi lesquels Fernand de Louarn. Celui-ci, au lieu de complimenter Antoinette, la tança vertement :

— Tu as monté comme une folle. C'est un miracle que tu sois en vie, toi d'ordinaire si froide à cheval.

Toujours souriante, elle répondit :

— Eh bien! gronde mon cheval. C'est lui qui est responsable de tout. Moi, je deviens fataliste.

Et, courbant sa taille de nymphe, elle cueillit une pâquerette où séchait une goutte de sang.

Une heure après, tout le monde était réuni sous un grand chêne, pour la curée chaude. En apercevant Adrien, qui, fidèle à son devoir, était resté près de Louise, le marquis l'interpella gaiement :

— Pauvre Crillon! Vous n'êtes pas encore pendu? Quelle bataille, mon ami! Dans l'histoire de Villegarde, elle portera un beau nom : *Journée des demoiselles.*

En quelques mots, le maître d'équipage raconta les prouesses d'Antoinette. Pas besoin de dire qu'elle eut les honneurs du pied. Dans la cape du piqueur, elle laissa tomber un louis qu'elle venait d'emprunter à son frère :

— Mon pauvre ami, dit-elle tout bas, quand pourrai-je te le rendre?

— Oh! répondit gaiement le jeune homme, on peut te faire crédit. Tu montes des chevaux de six mille francs.

— De six mille francs?

— Oui, et des chevaux célèbres. Quelqu'un, tout à l'heure, contait l'histoire d'*Elphin*, acheté pour toi, tout exprès. Tu sais, ne le casse pas. Ce serait dur de le rembourser à ton amoureux.

— Ah! mon amoureux!... fit-elle avec une expression singulière, les sourcils froncés.

Précisément Adrien s'approchait d'elle.

— Venez-vous luncher? demanda-t-il. Notre hôte n'oublie rien. Voyez toutes ces bonnes choses qui s'alignent sur la mousse. Après de tels exploits, vous avez l'appétit ouvert, sans doute. Comme vous montez!

— Et vous, répliqua-t-elle, comme vous *mentez!* Le cheval de femme, que vous aviez dans votre écurie, *par hasard!...*

— Oh! balbutia le jeune homme, comprenez bien... J'avais besoin d'une recrue. Et c'était une occasion...

Son cœur n'était pas celui d'une coquette. Elle répondit, émue d'une grande pitié pour Adrien :

— Mon Dieu ! comme vous avez eu tort d'acheter ce cheval..., qui galope si vite !

A ces mots, elle fondit en larmes. Adrien la regardait éperdu, incapable de comprendre. Tout le monde se demandait la cause de cet orage. Le marquis, jamais au dépourvu dans les cas difficiles, vint à elle souriant.

— La réaction ! dit-il. Je l'aurais parié. Vous avez été trop courageuse tout à l'heure, et vous avez fait cinq lieues au galop... Je vous prescris un verre de champagne. Ah ! ces petites filles !

Tout en parlant, Villegarde la servait, s'occupait d'elle avec une douceur grave de père. Et, tandis qu'elle buvait, les yeux encore brillants de larmes subitement taries, un regard pur, ineffablement douloureux dans sa mélancolie résignée, allait de ce beau visage au visage d'Adrien. Mais nul ne voyait l'état de Louise, pas même Fernand de Louarn qui causait avec elle, plus occupé de lui-même que du reste. Cependant, comme l'héritière ne lui répondait pas, il découvrit qu'elle n'avait d'attention que pour Antoinette.

— Vous trouvez ma sœur tout à fait sotte ? demanda-t-il un peu vexé. Mais je vous assure que vous êtes toute pâle vous-même.

— C'est la première fois que j'assiste à une curée, fit Mlle Montgodefroy en guise d'excuse.

X

Le break de poste, envoyé à la gare voisine, ramena pour le dîner les trois « Parisiens », c'est-à-dire Pierre de Louarn, Thomassin et Montgodefroy, ce qui complétait « la série ». Deux étrangers seulement partageaient la table, deux favoris du maître de maison. L'un était l'abbé Esminjeaud, « l'aumônier » de Villegarde ; l'autre Mme Lepin, la jolie veuve, qui amusait Ferréol comme une poupée drôle qu'elle était. Juste assez écuyère pour suivre une meute de loin, elle venait de son petit château de Bougligny pour assister à chacune des chasses. Très souvent, elle dînait à Villegarde quand la nièce du marquis était là et, s'il fallait s'en rapporter aux bonnes langues, elle avait rêvé comme tant d'autres qu'elle pourrait un jour occuper à table la chaise du milieu.

Quoique Ferréol répétât volontiers qu'il dépensait tout son bien pour la vénerie, se réduisant aux croûtes pour lui et ses hôtes, les repas, à Villegarde, brillaient par l'abondance et par la gaieté. Vers la fin de novembre, quand la belle Marthe était rentrée à Paris, certains dîners d'hommes voyaient la conversation prendre cette tournure rabelaisienne qui semble apporter un délassement aux veneurs fatigués. Mais, ce soir-là, Ferréol comptait parmi ses hôtes

un prêtre et des jeunes filles, plus Thomassin qui gênait un peu tout le monde — sauf Mme Montgodefroy.

Aussi la trêve silencieuse du potage dura plus qu'à l'ordinaire. Thomassin, dont l'air de Villegarde ne laissait pas que de charger les poumons, voulut faire bonne mine et revint aux projets littéraires de Mlle de Louarn, placée à côté de lui. Mais la jeune fille le laissa parler : elle semblait avoir oublié ses tentatives qui l'occupaient si fort jadis. Ferréol, pour mettre son monde en train, commença le feu des plaisanteries sur sa voisine de droite, ce qu'il faisait d'ailleurs volontiers :

— Pauvre madame Lepin! est-ce vrai ce qu'on raconte? Votre cheval est fourbu?

La petite veuve, à la connaissance de chacun, tremblait de frayeur à la seule pensée de revêtir son amazone, et montait seulement « par chic ». Jamais ses exploits cynégétiques ne dépassaient un *canter* dans les commodes allées à une demi-lieue des chiens. Mais elle avait bon caractère, et juste assez d'esprit pour trouver réponse aux taquineries de son hôte. Avec un léger mouvement de ses épaules grassouillettes, elle répondit :

— Causez toujours! Vous voudriez me voir rompre le cou. Mes héritiers vous payent, j'imagine, pour seconder leur impatience. Pauvres gens! d'amères surprises les attendent sur le grand-livre de ma couturière.

— S'il ne s'agit que de surprises, vous pourriez leur en faire de bien plus fortes. Mais vous êtes de l'avis de saint Paul, qui propose l'état de veuve comme le plus... désirable qu'il y ait en ce monde. N'est-ce pas, l'abbé?

Une gaieté très jeune éclaira les yeux du prêtre qui, absorbé jusque-là, n'aurait pu dire s'il mangeait du saumon ou de la morue.

— Voilà, répondit-il, comment certaines personnes entendent les citations. Ce qui est indiscutable, c'est que saint Paul a parlé des veuves... avec intérêt. Mais à quoi d'humain ne s'est pas intéressé l'un des plus grands bienfaiteurs des hommes?

Pierre de Louarn, qui voyait toujours les choses du côté sérieux, dit avec gravité :

— Telle est précisément la thèse que j'ai soutenue dans ma dernière conférence. Comme il aurait vite fait d'arranger nos questions sociales, ce génie profond qui a converti des royaumes!

Thomassin, par jalousie de métier sans doute, eut un mot sévère pour l'apôtre, son ancien :

— J'ai toujours trouvé que saint Paul voyait des solutions par trop aisées. Il mettait fin aux souffrances des malheureux en les envoyant au martyre.

— Et il y allait à leur suite, ajouta le prêtre doucement. C'est ce qui achève la simplicité de sa méthode.

Montgodefroy, plongé dans un salmis de bécasses, résuma les opinions, tout en croquant une cervelle.

— Mon Dieu! le martyre... qu'est-ce qui n'y est pas allé? Chacun son tour. Jadis les rois et les empereurs jetaient les chrétiens aux bêtes; plus tard ils ont été eux-mêmes guillotinés, fusillés, et pas toujours canonisés. Les bourreaux du Calvaire en ont vu d'assez dures, — et ils n'ont pas fini. Comme nous disons, nous autres, les comptes sont apurés. Je trouve qu'il serait temps pour le monde de se tenir tranquille et de respirer un peu.

— On voit que vous revenez de la Bourse, mon cher, dit la belle Marthe.

— Mais, ma chère, la Bourse est la plus grande école de philosophie que nous ayons aujourd'hui. Regardez : même les bombes n'émeuvent plus les joueurs à la hausse.

— Tels, dit le marquis en riant, les sénateurs romains attendant les Gaulois sur leurs chaises curules.

— Eh bien! continua le financier, qu'ont-ils gagné vos Gaulois, ces anarchistes de leur époque? Les Romains, — c'est-à-dire les bourgeois, — sont allés chez eux, les ont battus, leur ont pris leurs femmes et leurs filles..., et la France est sortie de là.

— Ce qui prouve, dit Ferréol, que les Gauloises du temps de César étaient déjà charmantes. Messieurs, buvons à leur santé et à la santé des Gauloises, plus charmantes encore, d'aujourd'hui.

— Mesdames, riposta la petite veuve, je propose la santé des Romains, les fiers maris de nos grand'mères!

— D'autant plus qu'ils sont morts, ce qui rend toujours un mari adorable, poursuivit le maître de maison.

L'abbé Esminjeaud se mêla au rire général; puis, élevant sa voix claire :

— A côté de ceux qui ont épousé les Gauloises, n'oublions pas ceux qui les ont converties. Sans le christianisme, nous n'aurions pas eu la civilisation actuelle.

— Oh! monsieur l'abbé, prenez garde, fit Thomassin : vous voilà responsable des bombes, filles de la civilisation.

— Oui : comme l'inventeur des locomotives est responsable des déraillements. Les aiguilleurs n'y sont-ils pas pour quelque chose? Le train social a déraillé sur l'aiguille de l'athéisme.

— De grâce, laissons les bombes tranquilles! implora Mme Lepin. C'est un mot qu'il faudrait interdire de prononcer.

Adrien, du bout de la table, fit entendre sa voix :

— Chère madame, l'interdiction existe chez un peuple mieux

gouverné que nous : je parle des Turcs. L'année dernière, j'étais à Constantinople tandis que Paris sautait. Les journaux du Bosphore parlaient de maisons démolies et de gens tués. Quant à la cause, mystère. Si le journaliste avait imprimé le mot *bombe*, il était empalé! M. Thomassin peut rire; mais Constantinople, qui n'a pas connu le nom, ne connaît pas la chose encore aujourd'hui.

Thomassin ricanait en effet, pinçant les poils jaunes de sa barbe maigre.

— Ne cherchons plus le remède, il est trouvé : c'est de nous faire musulmans!

— Ou chrétiens, corrigea Pierre de Louan.

Thomassin allait répondre. Il semblait s'animer, et son Egérie craignait qu'il ne prît le mors aux dents. Elle dit, lui coupant la parole :

— Ah! si l'on pouvait espérer que la religion guérira la misère du peuple!

Antoinette, placée en face du prêtre, vit son visage transfiguré par la foi, comme il était le matin dans la chapelle. Vibrante, la voix du serviteur de Dieu s'éleva :

— Non! il y aura toujours des affamés, des affligés, des faibles! toujours, jusqu'à la fin du monde! Pourquoi donner aux malheureux la fausse espérance? Un instant de résignation..., puis la paix sans larmes, sans fatigue, sans l'épreuve de la dureté et de l'injustice humaine : voilà nos promesses. Déjà elles consolaient ces Gaulois opprimés par les vainqueurs dont nous sommes les fils. Que n'avons-nous pas fait pour eux dans les premiers siècles? Nous les avons sauvés des barbares. Nous avons gardé la civilisation, encore vagissante dans nos bras. Elle souffre aujourd'hui parce que, affaiblie par l'âge, elle a cherché d'autres soutiens. Mais nous la sauverons encore des barbares d'aujourd'hui, — et c'est elle qui nous suppliera de la sauver. Nous sommes prêts.

Cette prophétie n'eut pas le don de plaire à Thomassin, qui répondit :

— Les compagnons d'Attila étaient gorgés quand ils se retiraient devant vous. Les barbares d'aujourd'hui, — j'entends que vous désignez par là notre cher peuple d'ouvriers —, ont l'estomac vide. Je crains que leurs oreilles ne soient plus lentes à s'ouvrir que celles des Huns.

— L'Eglise connaît depuis plus longtemps que vous les misères du peuple, reprit l'abbé. Elle a nourri, habillé, soigné des populations entières au Moyen Age.

— Ah! oui, toujours l'aumône! Toujours l'abaissement de la dignité humaine! Martyrs ou mendiants, c'est le dilemme qui se dresse devant ceux qui vous écoutent.

— C'est vous et vos amis qui leur mettez au cœur cette amertume désespérante. Le Christ a fait du pauvre le créancier du riche, bien avant que vous ne cherchiez à faire voter la même loi, par vos assemblées. Quand nous, les pauvres, — car j'ai le grand honneur d'être pauvre, monsieur, — quand nous recevons l'aumône, c'est une dette qu'on nous paye.

— Dette commode! Les huissiers ne troublent pas l'heureux débiteur!

— Que dites-vous? S'il est chrétien, deux huissiers infatigables harcèlent son repos. L'un se nomme la conscience; l'autre, plus insatiable encore, se nomme l'amour.

Tout le monde prêtait l'oreille à cette éloquence faite de conviction; mais de tous ceux qui écoutaient le prêtre, nul ne l'admirait autant que M[lle] de Louarn. Le marquis de Villegarde, au milieu d'un silence, lui dit en souriant :

— Mon pauvre ami, vous êtes payé pour savoir ce que vous dites, car les deux huissiers en question vous ont mis sur la paille.

— Après vous avoir exproprié, ajouta La Houssaye. Je peux en parler, puisque j'habite votre maison.

— Ne me plaignez pas, dit le prêtre gaiement. Ce soir, je bénéficie du texte de saint Luc : « Si tu donnes un festin, appelles-y les pauvres... » Mais voilà une conversation bien sérieuse pour un dîner de Saint-Hubert.

Chacun comprit que le saint homme voulait rentrer dans l'ombre, et Ferréol tourna l'entretien sur les incidents du jour.

Après le dîner, l'abbé Esminjeaud suivit les hommes dans l'exil volontaire des cigares.

— Je ne fume pas, dit-il, répondant à une observation goguenarde que lui faisait Thomassin; mais j'ai ma coquetterie. Ma robe noire perd trop auprès des robes de ces dames.

— Vous voulez dire auprès de leurs corsages... Voilà encore une des cruautés de l'Eglise! Elle vous oblige à fréquenter les femmes; elle vous défend d'avoir une femme! Ah! monsieur, le célibat des prêtres, quelle question!

— Qui la pose, cette question? Ceux qui ne connaissent rien de notre vie. Ceux-là ignorent la débordante joie, la surnaturelle volupté, qui nous inondent à chacun de nos jours, même sous les glaces de la vieillesse, quand le Dieu du véritable amour naît dans nos mains, que nous lui parlons!... Je vous assure que le reste nous paraît peu de chose.

— Peu de chose! peu de chose! grommela Thomassin; il y a des chutes malgré tout.

— Vingt fois moins que dans le monde, fit l'abbé. Il est beaucoup

moins difficile de garder la continence sacerdotale que la foi des époux l'un à l'autre.

— Eh! sacrédié, dit Montgodefroy, c'est en nous mariant que vous devriez le dire. Mais quand nous sommes là, sur nos prie-Dieu, vous nous parlez de la foi conjugale comme les médecins parlent du soleil aux poitrinaires qu'ils envoient à Nice. On dirait qu'il ne pleut jamais après Toulon!

Le marquis de Villegarde, montrant Adrien et Fernand, cligna d'un œil et ajouta :

— Mon cher Honoré, faites attention à ces jeunes gens que le prie-Dieu réclame; il ne faut pas les décourager. Quant à vous, monsieur Thomassin, j'imagine que vous trouvez le monde trop mal arrangé pour vouloir empêcher qu'il finisse.

Le personnage interpellé regardait en l'air sans répondre. Au fond ce grand seigneur l'exaspérait avec son persiflage mesuré et ses plaisanteries correctes. Montgodefroy, évidemment animé par sa thèse, continua malgré l'avis :

— Moi, je voudrais être curé cinq minutes : le temps de prononcer une homélie de mariage; on n'aurait pas le bénissoir des clichés ordinaires, je vous en réponds : « Mon fils, dirais-je à l'époux, vous êtes ce qu'on appelle un coureur. Je n'insiste pas, vu la sainteté du lieu. Vous, ma fille, vous êtes frivole, coquette, affamée d'hommages. Vous avez fait de votre mieux pour voir et entendre... Vous avez vu et entendu. Maintenant, pour des raisons que je n'ai pas à rechercher, vous, mon fils, et vous, ma fille, désirez que je vous unisse pour la vie. C'est un plaisir que je n'ai pas le droit de vous refuser, même si je le voulais. Mais je ne le veux pas, tout en aimant beaucoup mieux être à ma place qu'à la vôtre. Donc, mes enfants, vous allez jurer ce que vous savez — et même ce que vous ne savez pas. D'autres pourraient vous dire que la vertu est facile, avec l'aide de Dieu; moi, je suis trop honnête pour vous le laisser croire. La fidélité conjugale est contraire à la nature; elle est contraire aux mœurs du monde; elle est contraire aux antécédents de l'un de vous, contraire aux exemples devinés par l'autre. Mais, enfin, il y a des miracles; nous allons, tous ensemble, prier le Seigneur qu'il daigne en faire un pour vous. Ce sera au moins le cinquième que j'aurai vu, depuis que je bénis des mariages.... » Gageons, l'abbé, que vous ne prêchez pas des sermons pareils. Mais, sérieusement, la question n'est-elle pas insoluble?

— Tout à fait, répondit le prêtre : sauf, comme la grande question sociale, par la conscience et par l'amour, c'est-à-dire par le Christ. D'ailleurs, qu'est-ce que la fameuse guerre du Travail contre le Capital? C'est un mauvais ménage qui se dispute, voilà tout.

A ces mots, il prit congé de son hôte et des convives masculins réunis au fumoir; puis il sortit, escorté par La Houssaye, qui prétendait vouloir marcher un peu. Tant qu'on vit les lumières du château, les deux compagnons restèrent sans parler. Ce fut seulement sous les premiers arbres de la forêt que l'abbé Esminjeaud demanda :

— Pourquoi êtes-vous taciturne ce soir? Je n'aime pas la mine que vous aviez. Qu'est-ce qui vous pèse : inquiétude, chagrin ou *blue-devils* tout simplement?

— C'est bien autre chose, dit Adrien. C'est la faim, c'est la soif, c'est la fièvre, c'est l'angoisse d'un jugement où ma vie est en question, c'est l'espoir d'un ciel que je ne peux mériter, c'est la terreur d'un enfer dont l'innocence ne saurait me défendre; c'est l'amour, en un mot... Enfin, j'ai pu parler!... Je comprends, à cette heure, le bienfait de la confession.

— Tant mieux! mon ami. Toutefois, je vous répondrai comme Frère Laurent à Roméo : j'aimerais une confession avec moins d'énigmes. Je vous connais trop d'ailleurs pour penser qu'il s'agit d'une Rosalinde quelconque.

— Non, mais d'une Juliette plus longue à se déclarer que celle de Shakespeare.

— Je la connais? demanda le prêtre avec une émotion joyeuse dans la voix.

— Tout à l'heure, vous dîniez en face d'elle.

— *En face* d'elle? Mais alors... ce n'est pas... Mon Dieu! serait-ce Mlle de Louarn?

— Hélas! oui : j'ai cette audace, peut-être ce malheur!

L'obscurité empêcha de voir un pli d'amertume à la bouche de l'abbé. Comme il soupirait, Adrien demanda :

— Pourquoi semblez-vous me plaindre, vous aussi?

— *Moi aussi?* Vous disiez que je suis votre premier confesseur, pour cet amour.

— Un autre l'a deviné: Ferréol. Et, de même que vous, il soupire.

— Sans doute il est frappé lui-même de votre air malheureux.

— Ah! mon cœur est chargé d'inquiétude. *Elle* a changé; depuis hier, ce n'est plus la même femme... A cause de quoi? A cause de qui?... Mais un prêtre n'est pas fait pour comprendre certaines angoisses — qu'il dédaigne!

— Détrompez-vous. La tempête, qu'elle bouleverse un cœur ou qu'elle agite les flots n'est jamais un spectacle qu'on dédaigne. L'Océan et le cœur humain approchent de l'infini plus qu'aucune chose créée.

— Dieu doit être plus fier d'avoir fait une telle femme que d'avoir créé les mondes. Elle possède ce que j'ai rêvé toujours dans l'être

féminin : la beauté, la race, toutes les qualités sublimes que confère la noblesse...

— Que vous importe la noblesse? dit l'abbé en laissant voir une sorte de dépit. Vous n'êtes pas noble!

— Tant s'en faut. Mais je vois dans l'amour un prosternement. Il me semble que je ne pourrais aimer mon égale.

— C'est chevaleresque, mais dangereux. Que le Ciel vous assiste!... Et maintenant, quittons-nous. Votre habit noir et vos souliers vernis sont peu faits pour traverser les bois à pareille heure.

Pendant ce temps-là, dans un coin du salon de Villegarde, Fernand « jalonnait » habilement sa route vers le cœur et les millions de Louise. A vrai dire, Mlle Montgodefroy paraissait écouter avec distraction les phrases sentimentales de l'officier, voire même le bavardage *voulu* d'Antoinette. Au bout de quelques minutes, elle se leva, déclarant qu'elle était morte de fatigue, et prit congé de la réunion. Fernand murmura deux ou trois mots à l'oreille de sa sœur, qui se retira presque aussitôt.

— Les petites filles sont couchées, fit Marthe. Enfin! nous allons pouvoir dire des bêtises!

Mais si quelqu'un « dit des bêtises » durant cette veillée, ce ne fut pas, à coup sûr, Adrien La Houssaye, à qui le salon parut vide lorsqu'il y rentra.

X

Il ne faut pas toujours se fier aux petites filles, — ni même aux grandes, — qui se déclarent fatiguées. Antoinette, vêtue d'un peignoir commode, s'en vint frapper à la porte voisine de la sienne.

— Entrez! fit une voix remarquablement douce.

Mlle Montgodefroy, qui pensait ouvrir à sa femme de chambre, se leva toute surprise à la vue de « son amie » et dissimula discrètement le rosaire qu'elle tenait à la main. Antoinette y voyait clair.

— Vous êtes plus pieuse que moi, dit-elle : j'ai honte de vous avoir dérangée. Mais nous n'avons rien conclu pour nos projets de demain. On ne chasse pas, comme vous savez.

— Non; j'en profiterai pour faire une visite matinale au bon curé de la Morinière. Cela vous amuserait-il de venir?

— Certainement. Vous l'aimez beaucoup?

— Je n'ai pas de meilleur ami : et cependant nous n'avons guère l'occasion de nous rencontrer. De temps à autre, il vient revoir son ancienne maison qu'il a vendue...

— A M. La Houssaye. J'y ai déjeuné; je connais l'histoire. Et, naturellement, l'abbé Esminjeaud ne vient pas au Mûrier sans aller à Saint-Urbain. Il est votre confesseur, peut-être?

— Oh! seulement pour les cas graves, dit Louise en souriant.

— L'heure des cas graves, c'est-à-dire des résolutions sérieuses, n'est pas encore venue, fit Antoinette. Quel âge avez-vous?... Dix-sept ans?

— Je les aurai cet hiver.

Mlle de Louarn prit un fauteuil et continua d'un air dégagé :

— Alors mon frère a gagné son pari. L'autre jour, nous discutions votre âge... Car je vous préviens que je parle de vous très souvent avec lui.

— Pauvre sujet de conversation!

— Ce n'est pas l'avis de Fernand, ni le mien. Je dois même vous dire qu'il m'accuse de vous envier. Mais je ne vous envie pas. Vous avez le malheur d'être riche : en pareil cas, si nous entendons une parole d'amour, comment savoir si l'amour est sincère?

— Je n'ai jamais entendu... cette parole, dit Louise gravement.

— Mais... à l'âge où vous êtes, vous risquez de l'entendre d'une minute à l'autre.

— Qu'en savez-vous?

— Mettons que j'aie le don de seconde vue, fit Antoinette en riant. Je suis Bretonne, vous savez.

Louise tourna vers son interlocutrice un regard singulièrement profond. Puis elle dit, pesant chacune de ses paroles :

— Eh bien! si vous êtes une *voyante*, et si vous devinez que..., qu'un jeune homme va me dire qu'il m'aime, vous devez *voir* aussi qu'il perdra son temps.

Elle se tut; puis, comme enhardie après une courte réflexion :

— Mais qui vous assure que je n'ai pas la seconde vue, moi aussi? Je *vois* un autre jeune homme qui *vous* aime, et qui vous le dira bientôt, si ce n'est déjà fait... Vous ne m'en voulez pas de parler de ces choses : ce n'est pas moi qui ai commencé.

— Non, fit Antoinette, je ne vous en veux pas.

Elle se mit à son tour à dévisager Louise, qui rougissait, pâlissait, palpitait sous ce regard de vraie femme plus expérimentée aux orages de la vie. Après quelques secondes, elle se leva.

— *Je n'aime pas M. La Houssaye*, fit-elle d'une voix grave et distincte. Sur ce, tâchons de dormir. Je serai prête à vous accompagner demain.

Quand elle eut disparu, Mlle Montgodefroy poussa un grand soupir de soulagement, causé par ce qu'elle venait d'entendre. Puis, après une longue rêverie, — encore bien douloureuse malgré tout, — elle se recueillit de nouveau dans sa prière.

Le lendemain, vers dix heures, les jeunes filles et l'institutrice montèrent dans une de ces voitures à deux roues, sans siège, que

les Anglais nomment *governess cart.* Louise prit les rênes et l'on partit pour La Morinière, tandis que Ferréol criait :

— Allons! sur les quatre, il y en a du moins une de raisonnable : c'est la ponette.

Moutonne, comprenant qu'elle pouvait en prendre à son aise, allait sans se hâter, à la grande satisfaction de l'institutrice qui sondait les taillis de tous ses yeux, dans l'espérance de voir bondir un cerf. Faute de cerf, la vue du moindre lapin lui faisait pousser un cri de joie, tandis que les deux jeunes filles, blasées comme il convient à des chasseresses de marque, parlaient de l'abbé Esminjeaud.

— Il y a dix ans, expliquait Mlle Montgodefroy, la Morinière était un hameau sans église, privation peu cruelle d'ailleurs pour les habitants, de vrais païens. Vous allez voir une charmante chapelle romane et un presbytère de bonne mine... extérieure, car il n'est pas meublé. Nous nous assiérons sur des caisses vides. Presbytère, église, l'abbé a tout bâti de sa poche. Et voilà pourquoi M. La Houssaye habite le Mûrier.

— Charmante demeure, n'est-ce pas? fit Antoinette.

— Je n'en sais rien, soupira Louise. Le nouveau propriétaire m'a invitée plusieurs fois avec maman, lors de son arrivée dans le pays. Mais on me laissait précieusement à Saint-Urbain. C'est si ennuyeux, les petites filles! Au reste, maman n'est pas retournée depuis des siècles chez notre voisin. Elle dit qu'on se croit toujours à l'auberge dans la maison d'un célibataire.

La ponette, à coup sûr, n'était pour rien dans l'injuste bouderie de la belle Marthe. Cependant elle reçut un coup de fouet, le premier depuis le départ, ce qui la fit trotter plus sérieusement. Cinq minutes plus tard, elle faisait halte d'elle-même devant le presbytère. Un petit homme gras, rouge, d'aspect désagréable, surveillait le déchargement d'une voiture de meubles.

— Quel sournois que cet abbé! dit Louise. Il achète un mobilier et il n'en dit rien.

Le petit homme parut prendre un plaisir extrême à cette réflexion. Le chapeau sur la tête, les mains dans ses poches, l'insolent sourire d'un goujat sur les lèvres, il demanda :

— Ces demoiselles désirent...?

— M. le curé... est-il chez lui? balbutia la jeune fille, suffoquée d'indignation.

— Voyez à la sacristie, répondit le rustre. Là, vous aurez des renseignements.

Et, tandis que l'équipage tournait vers l'église, il échangea des plaisanteries avec les déménageurs.

Assis sur un escabeau, l'abbé lisait dans l'étroite bâtisse accolée

aux murs du sanctuaire. Il se leva, tout épanoui, en voyant entrer les visiteuses.

— Quelle bonne surprise!

— C'est le jour des surprises. Que se passe-t-il donc chez vous? questionna Louise.

— Chez moi? Hélas! je n'ai plus de *chez moi.* Mon presbytère est saisi, vendu par autorité de justice. Que voulez-vous? Comme curé, je ne vaux pas grand'chose. Mais, pour les affaires..., c'est honteux. Je bâtis, je bâtis..., je signe des billets..., je signe tout ce qu'on veut, pourvu que les maçons travaillent. Et, un beau jour, on me met à la porte. Je ne pourrai jamais garder une maison, à ce qu'il semble. N'importe, ne me plaignez pas : je suis, pour l'instant, locataire du bon Dieu.

Il montrait en souriant un rideau grossier, derrière lequel se devinait un matelas jeté sur le sol.

— Mon Dieu! fit Louise, les yeux mouillés, vous n'avez donc rien dit à mon oncle?

— Je ne croyais pas que les choses marcheraient si vite. Et puis, j'avais peur que M. le marquis ne voulût faire des folies. Je lui coûte déjà si cher! Ce n'est rien, d'ailleurs. Mon église est payée, Dieu merci!

— Ah! les misérables! ils vous feront partir.

— Ça, non! Je n'ai rien à faire avec eux, puisque la cure n'est pas encore érigée. Le budget des Cultes m'ignore. Une seule personne pourrait me faire partir : mon évêque.

— Votre évêque, votre évêque... Et si vous mourez de faim?

— Vous savez bien que je ne mourrai pas de faim, répondit le prêtre en regardant Louise d'un air d'intelligence. Je reçois des aumônes pour mes pauvres, et j'ai l'indélicatesse de partager avec eux.

Antoinette, qui semblait confondue de surprise, n'avait pas encore parlé. Elle dit enfin :

— Quelle leçon pour les âmes à la recherche d'un idéal! Voici un confesseur de la foi.

— Quelle idée vous faites-vous donc du sacerdoce? répondit l'abbé, presque durement. Je m'attendais à quelques épines sur la route, ou plutôt, je n'espérais pas les bonheurs que je trouve dès cette vie. Samedi, j'ai quitté ma maison. Elle était trop luxueuse : Dieu m'a puni. Le lendemain, trois hommes venaient à la messe, par protestation, peut-être, plus que par conviction. Quoi qu'il en soit, je n'ai jamais eu tant d'hommes dans mon église, en même temps, depuis qu'elle est ouverte... Mais il faut avoir été missionnaire pour comprendre cette joie.

— Non, dit Mlle de Louarn. Je la comprends... et je me demande si ma vie en connaîtra d'aussi grandes.

— Vous parliez des âmes qui cherchent l'idéal, reprit l'abbé.

En êtes-vous encore à ignorer le vôtre, vous, la fille de Pierre de Louarn, l'ardent chrétien?

— Pour l'autre vie, j'espère en Dieu, fit Antoinette. Mais pour celle-ci!... Je suis une femme : je ne puis ni combattre de l'épée ou de la plume ainsi que mon père, ni évangéliser ainsi que vous.

Les yeux bleus de Mlle Montgodefroy « essuyaient la corniche », pour employer une locution maternelle. Le curé lui demanda, souriant comme s'il savait à quoi s'en tenir :

— Et vous, mon enfant, votre idéal est-il trouvé?

— Oh! oui, répondit-elle avec une ardente conviction, ou plutôt *ils sont* trouvés; car, n'étant pas une sainte, j'ai besoin d'un premier idéal pour ce bas monde... Mais ne visitons-nous pas l'église?

On n'eut qu'à franchir la porte qui séparait la sacristie du chœur. Le retable de chêne encadrait une assez bonne toile, don du marquis, représentant le martyre des *Quatre Couronnés*, patrons des tailleurs de pierre. Tandis qu'Antoinette et l'institutrice écoutaient la légende, passablement obscure, il faut l'avouer, Louise descendait la nef et s'approchait d'une statue de la Vierge qu'elle tenait en grande dévotion. Ce n'était pas que la Madone eût fait des miracles jusqu'ici, mais Louise, ayant payé l'effigie de marbre, supposait avoir un privilège à l'obtention des grâces. Peut-être qu'elle en désirait une tout spécialement, car elle tira de sa poche un ruban bleu auquel un médaillon d'or était fixé. Certaine de n'être pas vue, elle monta sur une chaise et passa l'*ex-voto*, prestement, au cou de la Vierge. Puis elle se prosterna et fit une prière, serrant les mains si fort que ses doigts s'incrustaient l'un dans l'autre, insistant sur les mots avec une sorte de détresse qui lui mouillait les paupières : « On n'a jamais, *jamais*, JAMAIS entendu dire qu'aucun de ceux qui ont eu recours à vous... aient été abandonnés. »

Tout de même, pour ses débuts, la Vierge de la Morinière était soumise à forte épreuve.

C'est ce que pensait Louise en regagnant ses compagnes toujours pendues aux lèvres de l'abbé. Comme la demie d'onze heures sonnait, l'institutrice déclara qu'il était temps de partir si l'on voulait être au château pour le déjeuner.

— Mais vous, pauvre monsieur le curé, dit Antoinette, où déjeunez-vous maintenant?

— Soyez tranquille; je n'ai qu'à choisir parmi les invitations, même chez des paroissiens très pauvres et peu suspects de cléricalisme. Le genre humain est meilleur qu'on ne pense, après tout.

Comme on voit, l'abbé Esminjeaud n'était pas de ceux que les difficultés aigrissent.

La suite prochainement. LÉON DE TINSEAU.

LES MARDIS ET LES MERCREDIS

DE LA

MARQUISE DE LAMBERT

1710-1733[1]

V

La marquise de Lambert était un bel esprit, et, bien loin de s'en cacher ou d'en avoir honte, elle eût plutôt été tentée de se faire gloire de l'être. Elle aimait par-dessus tout les lettres et les lettrés. Aussi soignait-elle beaucoup ses réunions du mercredi, qui étaient réservées aux écrivains et aux littérateurs de profession. La marquise avouait, du reste, sans peine ses préférences pour son mercredi. Un jour même, discutant avec son mardi une question de casuistique sentimentale et se trouvant seule de son opinion, Mme de Lambert s'obstina à soutenir son avis, puis termina la discussion en lançant en riant à ses adversaires cette vive apostrophe : « Vous êtes tous des ignorants et des imbéciles; je proposerai la question à mon mercredi et je gage qu'il pensera comme moi. » Mairan, qui était assis près d'elle, se pencha à son oreille et lui dit en souriant : « En diriez-vous bien autant à votre mercredi? »

Voyons donc un peu ce qu'était ce mercredi que Mme de Lambert prisait si fort et dont Mairan s'amusait à lui faire peur. Fontenelle et La Motte étaient toujours là, héros des mercredis, aussi bien que des mardis, mais ils ne régnaient plus si absolument; ils avaient des égaux ou au moins des rivaux. C'est ainsi que M. de Sacy, l'un des plus célèbres avocats de l'époque, y jouait un rôle prépondérant et leur y disputait l'empire. Celui-là était peut-être le véritable ami de Mme de Lambert et celui en qui elle avait le plus de confiance.

[1] Voy. le *Correspondant* du 10 avril 1895.

Au premier rang du barreau de Paris, non pas tant par la force de son éloquence que par l'abondance et l'élégance de sa parole, Sacy était aussi lettré que disert : c'était surtout un homme excellent, plein d'élévation et de chaleur de cœur, un homme de bien, estimé des Jésuites comme des jansénistes, que la sûreté de son commerce et l'agrément de son esprit faisaient beaucoup rechercher dans la meilleure compagnie. Il connaissait Mme de Lambert de vieille date et lui avait rendu de grands services en l'aidant à débrouiller ses affaires. C'était, du reste, un écrivain distingué; il avait fait une traduction élégante des lettres de Pline le Jeune, qui est encore estimée. Dans son goût pour l'antiquité, Sacy avait même composé un traité de morale sur l'amitié, assez affecté, qui avait obtenu tous les suffrages de la société de Mme de Lambert. Composé au milieu de ce petit cénacle, cet écrit fut l'œuvre de prédilection de son auteur, il l'avait dédié à la divinité du lieu, qui en avait accepté l'hommage avec joie et avec une sincère reconnaissance. Sacy était de l'Académie française depuis 1701.

Contrairement à ses deux émules dans la royauté du palais Lambertin, Sacy était un tenant de la supériorité des anciens sur les modernes, et en cela, il faisait contraste avec la majorité des hôtes du salon « tout moderne », comme on disait alors. Il était trop classique par goût et par tempérament d'esprit pour ne pas donner l'avantage à la littérature antique sur les lettres modernes. Homère, Virgile, Cicéron, avaient toutes ses préférences; mais, dans ses discussions avec La Motte et Fontenelle, il ne se départait jamais d'une bonne grâce et d'une aménité tout attique. Cette divergence de vue sur un sujet qui avait alors le privilège d'exciter toujours les esprits et de les mettre en valeur animait singulièrement les mercredis, car Sacy, bien qu'il vînt aussi parfois aux mardis, préférait les mercredis, et y partageait le sceptre avec Fontenelle et La Motte. Mme de Lambert a laissé de lui un portrait où l'emphase de l'éloge a quelque chose de touchant, parce qu'on sent que c'est le cœur qui a dicté ces paroles émues, dont on excuse l'exagération en faveur de la sincérité qui les inspire. Au milieu de beaucoup d'affectation, on trouve, çà et là, dans ce morceau trop long pour être placé ici, de jolies phrases qui expriment bien des pensées ingénieuses, parfois même une certaine nouveauté dans les expressions, qui ferait illusion sur la date où ces lignes ont été écrites.

De bonne heure, M. de S. a su acquérir cette fleur de réputation, qui répand une bonne odeur sur le reste de la vie : il a fait taire l'envie, et l'a fait consentir, pour la première fois, que le mérite ait cours.

Il rend un bon compte au public de son loisir. Il a traduit Pline, qui est un auteur aussi aimable que lui. Il a fait des traités de l'amitié et de la gloire : par l'un et par l'autre, il inspire et fortifie deux sentiments si nécessaires à la société : l'honneur et la vraie gloire sont le soutien de tous les devoirs; et l'amitié met dans la vie tout le charme et toute la douceur qui nous sont nécessaires pour supporter nos malheurs.

M. de S. peint son cœur et ses mœurs dans tout ce qu'il fait. Il aime la vertu; il la médite et en nourrit son âme. Il est difficile que la vertu remplisse nos connaissances sans se saisir de nos sentiments : après avoir occupé l'esprit, elle descend au cœur.

M. de S. écrit parfaitement bien. Il ne touche à rien qu'il ne l'orne : les grâces vives et légères sont répandues partout, même dans les matières les plus sèches, et le procès, qui par ses mains change de forme. Personne n'a plus que lui le talent de la parole : son éloquence est vive et forte; ses lèvres sont au service de la vérité. Mais il fait plus sentir que penser. Enfin il plaît, il soutient, il console : par lui, la vérité se développe, et la bonne cause est protégée. Jamais il n'a prêté ses talents à l'injustice : sa probité est un heureux présage pour la cause qu'il soutient[1].

Mme de Lambert avait pour M. de Sacy une affection profonde et une estime toute particulière.

Il était, en effet, pour elle, dit de lui d'Alembert, l'ami beaucoup plus que les autres gens de lettres qu'elle avait rassemblés. Le commerce de ceux-ci ne lui était qu'agréable, celui de M. de Sacy était bien plus pour elle, il lui était nécessaire. Si l'esprit des Fontenelle et des La Motte lui offrait plus d'agrément et plus de ressources, elle trouvait dans M. de Sacy une sensibilité qui allait plus à son cœur et une âme qui répondait mieux à la sienne. Aussi composa-t-elle, principalement sous les yeux de ce digne ami, l'excellent livre intitulé : *Avis d'une mère à son fils et à sa fille*, ouvrage où la délicatesse du goût est jointe à celle du sentiment, la connaissance du monde aux plus touchantes leçons de vertu, et les grâces piquantes du style aux expressions naïves de la tendresse maternelle.

Citons encore les lignes par lesquelles d'Alembert finit son panégyrique de Sacy. Elles sont curieuses par l'art avec lequel il sait voiler sa pensée : à le lire, on ne sait s'il croit à la vie future, ou s'il n'y croit pas. Obligé de rendre témoignage de la sincérité

[1] *Œuvres de Mme de Lambert*, p. 36.

des sentiments religieux de Sacy et de Mme de Lambert, il trouve moyen, dans une langue moins sèche qu'à l'ordinaire, de dérober ses propres opinions au lecteur, d'insinuer tout sans qu'on puisse rien lui reprocher. C'est le comble de l'adresse littéraire et un vrai tour de force, sous une forme charmante, qui masque bien la hardiesse et le perfide scepticisme de la pensée.

Il mourut le 26 octobre 1727, âgé de soixante-treize ans, chargé de travaux et de vertus, laissant à ses amis le plus cher souvenir, aux gens de lettres le plus digne modèle, aux gens de bien les plus justes regrets. Mme de Lambert, plus âgée que lui de sept ans, et dont l'amitié fidèle et pure avait fait la douceur de sa vie, lui survécut pour conserver et honorer sa mémoire. Digne et triste objet de ses pleurs, il n'en eut point à répandre sur elle. Ainsi la nature, qui avait tant fait pour le bonheur de M. de Sacy, y mit le comble par une vieillesse heureuse et paisible, exempte de ce sentiment douloureux que laisse au fond du cœur une perte éternelle et irréparable, sentiment dont l'impression est d'autant plus profonde, que l'âme trouve une espèce d'attrait à s'y livrer, et de douceur à en goûter l'amertume; sentiment que sa tristesse même rend en quelque manière désirable, puisqu'il nous fait regarder la mort comme un bienfait de la nature, non parce qu'elle met fin à des larmes qui nous sont chères, mais parce que ce malheur de l'humanité, si c'est un malheur que de cesser de souffrir, nous est du moins commun avec ceux que nous avons tendrement aimés, et nous laisse l'espoir consolant de les suivre bientôt dans cet asile éternel et paisible, où leur ombre nous a précédés et où leur voix nous appelle. Mme de Lambert, qui survécut encore six années à M. de Sacy, entretint et nourrit toujours ce sentiment cher à son cœur. Elle y joignit un espoir plus consolant encore, celui que la Divinité bienfaisante donne aux âmes vertueuses, de se réunir un jour pour n'avoir plus à pleurer leur séparation; espoir, en effet, si propre à soulager les maux des cœurs sensibles; espoir dont la malheureuse humanité avait un besoin si pressant, qu'elle a couru, pour ainsi dire, au-devant de lui, avant que la Bonté suprême et éternelle voulût bien le lui présenter elle-même. Un sentiment profond et plein de vie, privé d'un objet chéri qu'il ne retrouvait plus, et ne pouvant supporter l'idée accablante d'être anéanti pour jamais, a inspiré, intéressé, éclairé la raison, pour lui faire embrasser avec transport cette attente précieuse d'une existence immortelle, dont le premier désir n'a pas dû naître dans une tête froide et philosophe, mais dans un cœur qui avait aimé[1].

[1] D'Alembert, *Eloge de Sacy*, p. 232.

Avec Sacy venait aussi un autre ami des assemblées littéraires, un grave professeur de grec au Collège de France, Massieu, qui joignait, à un goût très vif pour les lettres anciennes, une grande facilité et un grand agrément dans la manière d'écrire. Les Mémoires sur Homère, Platon et sur différents sujets de littérature ancienne qu'il lisait à l'Académie des inscriptions, étaient remarquables par l'élégance aisée de la forme et le sentiment juste et sûr de la beauté classique. L'histoire de la poésie française depuis le treizième siècle, qu'il ne put que commencer, est le plus original de ses ouvrages et montre que son amour des anciens ne le rendait ni intolérant ni exclusif. Sacy l'avait aidé au début de sa carrière en le chargeant d'enseigner à son fils l'histoire et la géographie. Devenu ainsi en peu de temps l'ami de la maison, il suivit naturellement son protecteur chez la marquise de Lambert, et ne tarda pas à devenir l'un des *mercredistes* les plus appréciés par l'agrément, la douceur et la sûreté de son commerce. Membre de l'Académie française depuis 1714, Massieu apportait aux mercredis tout son amour pour les Grecs et les Latins, et défendait leur cause avec une douceur persévérante contre l'éloquence de La Motte et les épigrammes de Fontenelle. Accablé d'infirmités précoces, Massieu finit par devenir complètement aveugle, ce qui rendit le défenseur d'Homère semblable à son héros, tandis que La Motte, atteint, lui aussi, d'une cécité complète, défendait la supériorité des modernes. Ces deux hommes excellents, dont l'un donnait à ses contemporains l'illusion du génie, et l'autre se bornait à être un homme très distingué, portant tous les deux sans murmurer la plus rude des épreuves, et discutant sans y voir sur cette beauté littéraire qui leur tenait lieu de lumière, devaient avoir quelque chose de singulièrement aimable, et donner un charme tout particulier à leur conversation.

Un homme d'esprit, alors connu, l'abbé de Pons, était, lui aussi, l'un des plus brillants causeurs des mercredis, mais dans un tout autre genre. Celui-là était un petit bossu qui riait le premier de sa difformité, et était célèbre pour avoir répondu à quelqu'un qui lui parlait sans le connaître : « Monsieur, je ne suis pas le bossu que vous cherchez. » Pour ne pas faire mentir le proverbe, l'abbé de Pons était à la fois, malin et méchant comme ses confrères en difformité. Plein d'esprit, ayant beaucoup d'idées et d'idées justes au milieu d'une foule de paradoxes et de chimères, parlant « aussi vite qu'il écrivait, et écrivant aussi vite qu'il parlait », mais caustique, emportant la pièce, et ne ménageant personne, l'abbé de Pons était admirateur enthousiaste de La Motte et l'un des champions des « modernes », mais il avait défendu leur cause avec tant

de vivacité et si fort maltraité Mme Dacier, qu'il avait plus nui que servi aux opinions qu'il prétendait défendre. Les écrits de l'abbé de Pons, publiés après sa mort, sont du reste loin d'être sans valeur, et Sainte-Beuve leur a consacré quelques pages charmantes qui les empêcheront d'être tout à fait oubliés [1].

« Je crois, dit d'Argenson, en parlant de lui, que c'est chez Mme la marquise de Lambert que je l'ai vu. C'était un petit bossu, grand ami de La Motte, homme d'une éloquence charmante quand il s'animait en parlant [2]. »

L'abbé de Pons amenait souvent un de ses amis, homme d'une valeur toute différente, Melon, l'un des premiers en date des économistes français. Après avoir été inspecteur des fermes, et avoir successivement servi de premier commis au cardinal Dubois, puis à Law, lors de sa faveur, Melon avait été également fort avant dans les bonnes grâces du Régent, qui l'employait comme secrétaire et passait des heures entières à causer avec lui. C'était un homme à théories sur le commerce et l'économie politique; il fut un des prôneurs de Law et de ses idées sur la banque dont il avait deviné la grande portée. Homme aimable et causeur brillant, d'un esprit mordant, Melon apportait dans le sanctuaire des belles muses toute la hardiesse et la décision que donnent la pratique et la connaissance des affaires, dans un milieu où la spéculation joue le plus grand rôle.

Puis, venaient les académiciens, qui avaient fait des mercredis comme une succursale de l'Académie, où, comme nous en verrons tout à l'heure des exemples, on préparait les candidatures, on organisait les brigues. C'était Valincourt, aimable et conciliant là comme partout; d'Olivet, aussi grognon et maussade chez la marquise qu'ailleurs, et qui se vengeait d'être obligé d'aller chez elle, pour garder sa situation d'Aristarque littéraire, en s'en moquant dans les lettres qu'il écrivait à ses amis de province; Terrasson, le plus bête des hommes d'esprit avec ses bizarreries et ses saillies originales; Alary, le plus homme du monde des académiciens, partout choyé des belles dames, et désarmant les beaux esprits à force de politesse et de bonne grâce; Gédoyn, plus érudit que littérateur, mais qui avait les traditions de l'hôtel de Rambouillet à travers Mme de La Fayette et Ninon de Lenclos; l'aimable Danchet, qui avait commencé par enseigner la philosophie, et finissait en faisant des livrets d'opéra que Campra mettait en musique; le vieux

[1] *Causeries du Lundi*, t. XIII, p. 109.

[2] *Remarques en lisant*, passage cité d'après les manuscrits de la bibliothèque du Louvre, aujourd'hui détruits. (Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, t. XIII).

La Monnaye qui continuait, plus qu'octogénaire, à faire des petits vers plaisants, à rire de tout et de lui-même. Le Sage, l'auteur de *Turcaret* et de *Gil Blas*, était introduit dans le cénacle par Danchet, son ami de jeunesse et son constant inspirateur. Il y venait regarder et écouter toute cette société élégante, et ne se faisait pas faute de la peindre au naturel dans ses romans, où il ne ménage pas les épigrammes aux académies, aux académiciens et aux belles dames dont les décisions font autorité en matière littéraire.

Le Sage ne garda cependant pas un mauvais souvenir de l'accueil qui lui fut fait par la maîtresse de la maison, s'il est vrai qu'il la désigne, dans *le Bachelier de Salamanque* [1], sous les traits de cette dame de Pétapa, « chez qui, dit-il, les beaux esprits de la bourgade s'assemblaient, et qu'on écoutait comme un oracle; elle s'exprimait avec une élégance admirable et jugeait si sainement des ouvrages d'esprit, que les jugements qu'elle en portait ne trouvaient point de contradicteurs... J'allais souvent chez elle, et j'y rencontrais presque toujours des académiciens dont je mettais à profit la conversation ».

VI

A côté de ces beaux esprits, il y avait aussi des érudits et des savants : Jean Boivin, l'hellénisant; les deux Fourmont, les ancêtres de l'étude du chinois en France; de Boze, le secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions; Fontenu, l'abbé Dubos; enfin, tout un élément scientifique sérieux, dont la présence, dans le salon tenu par une belle dame, est à elle seule une nouveauté, qui annonce un changement dans les mœurs comme dans les idées. Tout auprès de ces graves personnages, on voyait, au contraire, les poètes à la mode; et, bien que le moment ne fût pas très favorable à la poésie, il y avait encore cependant, même à côté de Voltaire, des poètes remarquables. L'art dramatique surtout, malgré sa déchéance si sensible depuis son incomparable éclat du siècle précédent, avait toujours en effet des représentants jouissant d'une célébrité, au moins momentanée.

C'était Campistron, qui, avant sa retraite à Toulouse, vivait dans le plus grand monde, et y lisait ses pâles tragédies avec un feu et une action qui leur donnaient l'apparence du génie. Dancourt venait aussi chez Mme de Lambert lire ses pièces, et jouer ses rôles avec cette verve, cet entrain qui en faisait un acteur inimitable, et un auteur plein d'observation et de finesse. Crébillon, lorsqu'il sortait de sa retraite, ou plutôt du grenier où il se plaisait à vivre au

[1] Le Sage, *le Bachelier de Salamanque*, p. 392.

milieu des chats et des chiens, si fort supérieurs pour lui aux pauvres humains, faisait même parfois des apparitions au milieu de belles assemblées du palais Lambertin, et venait les terrifier aux accents d'Atrée ou les émouvoir aux pleurs de Zénobie.

Gentil Bernard y disait les plus châtiés de ses petits vers, car Mme de Lambert était impitoyable pour tout ce qui rappelait de près ou de loin le ton grivois et l'inconvenance qui étaient alors si fort de mode, ce qu'elle appelait le « ton grenadier ». Palaprat et Pellegrin lisaient chez Mme de Lambert leurs opéras, et Piron lui-même était admis à lire, mais seulement en les choisissant, ses pièces de la foire, où il dépensait en menue monnaie cette verve poétique qui lui fit faire une fois une des plus belles comédies du répertoire.

La porte du salon de Mme de Lambert était également grande ouverte aux artistes, aux compositeurs, aux peintres et même aux acteurs qui avaient su élever leur talent jusqu'à en faire un art véritable. Le vieux Baron, qui était remonté sur la scène après trente ans de retraite, et y avait retrouvé ses succès de jeunesse, y rencontrait Adrienne Lecouvreur dans tout l'éclat de sa jeunesse. Elle enchantait les hôtes de la marquise par la passion, le naturel, le charme voilé avec lesquels elle récitait les beaux vers de Racine. C'était, du reste, non pas seulement une grande comédienne, mais un bel esprit, et, à ce titre, elle tenait à honneur d'être admissible, ne fût-ce que comme artiste, chez la femme la plus spirituelle de Paris. Cette prétention, si c'en était une, était le sujet de plaisanteries dans Paris, qui était encore très petite ville et où rien ne passait inaperçu ; même on se moquait beaucoup des grands airs que prenait Adrienne Lecouvreur. C'est du moins ce qu'elle dit elle-même dans une lettre spirituellement tournée, qui a été conservée :

Vous connaissez la vie dissipée de Paris et les devoirs indispensables de mon état. Je passe mes jours à faire les trois quarts au moins de ce qui me déplaît; des connaissances nouvelles, mais qu'il m'est impossible d'éviter tant que je serai lié où je suis, m'empêchent de cultiver les anciennes ou de m'occuper chez moi selon mon gré.

C'est une mode établie de dîner ou de souper avec moi, parce que quelques duchesses m'ont fait cet honneur.

Il est des personnes dont les bontés me charment et me suffiraient, mais auxquelles je ne puis me livrer parce que je suis au public et qu'il faut absolument ou répondre à toutes celles qui ont envie de me connaître, ou passer pour impertinente.

Quelque soin que j'y apporte, je ne laisse pas de mécontenter; si

ma pauvre santé, qui est faible, comme vous savez, me fait refuser ou manquer à une partie de dames que je n'aurai jamais vues, qui ne se soucient de moi que par curiosité, ou, si je l'ose dire, par air; car il en entre dans tout : « Vraiment, dit l'une, elle fait la merveilleuse. » Une autre ajoute : « C'est que nous ne sommes pas titrées. » Si je suis sérieuse, parce qu'on ne peut pas être fort gaie au milieu de beaucoup de gens qu'on ne connaît pas : « C'est donc là cette fille qui a tant d'esprit! » dit quelqu'un de la compagnie. « Ne voyez-vous pas qu'elle nous dédaigne, dit un autre, et qu'il faut savoir du grec pour lui plaire? » — « Elle va chez Mme de Lambert, dit un autre, cela ne vous dit-il pas le mot de l'énigme [1] ? »

Chose curieuse, qui peint bien le laisser-aller des mœurs du temps, où l'esprit primait tout, il s'établit même une sorte d'intimité entre la grande dame éprise des lettres et la comédienne qui savait si bien comprendre et exprimer la beauté littéraire. « M. le maréchal de Besons et Mme de Lambert m'ont occupée tous ces jours », écrit-elle ailleurs à un ami qui se plaignait de ne plus la voir. « Vous voyez qu'au moins je ne vous préfère que d'anciens et respectables amis... Je me suis engagée à aller passer l'autre semaine chez Mme la marquise de Lambert, à Clamart, où elle alla hier, après avoir dîné chez M. le marquis de Lassay [2]. »

Dans une autre lettre, Adrienne Lecouvreur dit encore qu'elle va dîner le mardi chez Mme de Lambert; elle était donc des deux séries de la marquise. Le fait nous a paru digne de remarque et peint bien l'espèce de confusion qui commençait déjà à régner dans la société. La littérature exerçait une sorte de fascination, et lorsqu'on entendait la célèbre actrice réciter avec un charme pénétrant et une passion contenue les vers de Racine ou de Corneille, on oubliait tout pour ne plus voir en elle que la plus touchante des héroïnes de tragédie.

La musique allait de pair avec la poésie et les lettres à ces belles assemblées de Mme de Lambert, qui réunissaient les gens remarquables dans tous les genres. C'était là leur originalité propre et ce qui les distinguait des autres réunions purement littéraires de l'époque. La Motte, qui écrivait, non sans talent, des livrets d'opéra, y amenait Campra, le successeur de Lulli, et Rameau, qui allait bientôt le détrôner. On y entendait la dynastie des Couperin, hommes et femmes, qui charmèrent trois générations par leur talent sur l'orgue et le clavecin. La Rivée, Thévenard, Antier, y chantaient

[1] *Lettres d'Adrienne Le Couvreur*, publiées par G. Monval. Paris. Plon. 1892, p. 151.

[2] *Lettres d'Adrienne Le Couvreur*, p. 160.

des airs composés par La Barre, Colasse, Mlle de la Guerre sur les paroles tirées des œuvres de La Motte, de Danchet, de Palaprat ou de Pellegrin, tous hôtes du logis. On y voyait aussi des peintres : Rigault dans tout l'éclat de son talent et de sa renommée, Nattier, Watteau, y tenaient leur place. Le célèbre chevalier de Crozat, qui habitait tout à côté de l'hôtel de Nevers, dans cette demeure fastueuse ornée par les plus grands artistes du temps, venait en voisin chez Mme de Lambert et y amenait Mariette, le plus fin connaisseur de l'époque.

Réunions pleines de variété, de mouvement et d'animation, les mercredis de Mme de Lambert virent commencer ce mélange des différentes classes de la société qui est une des marques caractéristiques du dix-huitième siècle, immobile dans les formes sociales, alors que les personnes de tout ordre et de tout rang se mêlent et se heurtent. Le salon de la marquise de Lambert est curieux à étudier sous ce rapport. Tandis que l'espèce de royauté qu'y exerce Fontenelle y témoigne de la marche des idées, le mélange des différentes sociétés y fait prendre sur le vif le changement des mœurs. C'est ainsi qu'on voit des gens du grand monde faire ouvertement infidélité aux mardis et préférer de parti-pris les mercredis où la variété des habitués, qui venaient, comme on dit, un peu de toutes les paroisses, faisait régner plus d'animation et donnait plus de véritable intérêt à la conversation. Le marquis d'Argenson, celui qui devait être plus tard ministre des affaires étrangères, le dit expressément dans ses Mémoires.

1733 août. — J'ai perdu, le mois passé, la marquise de Lambert qui, quoique âgée de quatre-vingt-six ans, était mon amie depuis longtemps. Les savants et les honnêtes gens se souviendront longtemps d'elle. Voyez son éloge dans le *Mercure galant* de ce mois-ci. On a imprimé d'elle, sans sa participation, les *Conseils d'une mère à son fils et à sa fille* et *Sentiments sur les femmes*. Ces ouvrages contiennent un résumé complet de la morale du monde et du temps présent la plus parfaite. Il y avait quinze ans que j'étais de ses amis particuliers et qu'elle m'avait fait l'honneur de m'attirer chez elle; sa maison faisait honneur à tous ceux qui y étaient admis. J'allais régulièrement dîner chez elle les mercredis, qui étaient un de ses jours; on y raisonnait sans qu'il fût question de cartes, comme au fameux hôtel de Rambouillet, si célébré par Voiture et Balzac [1].

On voyait, en effet, à ces mercredis, et tout à la fois, les membres de la petite société de l'Entresol, tels qu'Alary, Bolingbroke,

[1] *Mémoires du marquis d'Argenson*, édition Rathery. 1859, p. 163.

Ramsay, Saint-Contest, l'abbé de Pomponne; et des Jésuites lettrés, comme Buffier, Sanadon, Porée; et des ducs et pairs qui faisaient profession d'aimer et de cultiver les lettres, ainsi que Sully, Noirmoutiers, d'Estrées. Le président Hénault, qui tenait à être de la première société, tout en courtisant fort les gens de lettres, était des mardis comme des mercredis, allant s'ennuyer aux uns et causer aux autres, comme il le dit lui-même avec un dédain pour la belle société qu'il se gardait bien de laisser deviner. Seulement, dans ses Mémoires, le président Hénault, pour donner plus de piquant à ses paroles, réunit les mardis et les mercredis et en fait des réceptions du matin et du soir.

Voici une maison toute différente des autres : c'est celle de Mme la marquise de Lambert. Elle est connue par quelques pièces de morale qui ont fait estimer son talent pour écrire, la délicatesse de son esprit et sa connaissance du monde. On s'apercevait qu'elle était voisine du temps de l'hôtel de Rambouillet; elle était un peu apprêtée et n'avait pas eu la force de franchir, comme Mmes de Sévigné et de La Fayette, les barrières du collet monté et du précieux : c'était le rendez-vous des hommes célèbres, Fontenelle, l'abbé Mongault, Sacy, etc. Il fallait passer par elle pour arriver à l'Académie française; on y lisait les ouvrages prêts à paraître. Il y avait un jour de la semaine où l'on y dînait, et toute l'après-dîner était employée à ces sortes de conférences académiques; mais, le soir, la décoration changeait ainsi que les acteurs. Mme de Lambert donnait à souper à une compagnie plus galante : elle se plaisait à recevoir les personnes qui se convenaient : son ton ne changeait pas pour cela, et elle prêchait la galanterie à des personnes qui allaient un peu au delà. J'étais des deux ateliers : je dogmatisais le matin et je chantais le soir [1].

VII

Toute cette société si diverse, gens de lettres et gens du monde, artistes et grands seigneurs, belles dames qui recherchaient, loin de le craindre, le titre de précieuses, tout cela formait un ensemble, qui devait être fort original et qui n'avait pas son pareil pendant ces années si confuses, si pleines de laisser-aller en tout genre, qui ouvrent le dix-huitième siècle. L'esprit, le bel esprit le plus raffiné, cette quintessence dans la discussion des sentiments ou des idées que le rude bon sens de Molière avait chassé devant lui, y jouissait

[1] Hénault, *Mémoires*, édition du B. de Vigan. Paris. 1855, p. 103.

d'un regain de faveur : on eût pu se croire, au palais Lambertin, chez la belle Julie d'Angennes, à la simplicité ferme du langage près et à ce naturel parfait dans la manière d'exprimer des pensées délicates ou élevées, qui montrent bien que les grands écrivains du siècle précédent ont donné à la langue une empreinte ineffaçable et forgé l'instrument. Si c'était l'hôtel de Rambouillet, c'était, comme on l'a dit spirituellement, « l'hôtel de Rambouillet présidé par Fontenelle, et où les précieuses corrigées se souvenaient de Molière ». Ce fut là que Marivaux, très jeune encore, et qui débutait dans la carrière littéraire en prenant parti très vivement pour La Motte dans sa querelle avec Mme Dacier, apprit, en écoutant les hôtes de Mme de Lambert, cet art délicat et subtil d'analyser les pensées et les sentiments qu'il devait porter jusqu'à l'exagération, et revêtir d'une forme si raffinée, parfois même si maniérée. La finesse de son observation morale était là à bonne école, et on y eût vite deviné qu'on avait affaire à quelqu'un qui saurait se faire une place. Mais, dès le début, on lui reprochait le peu de simplicité de son style et ce que d'Olivet appelait brutalement son « galimatias ». Chez Mme de Lambert, ce tort ne pouvait être très sévèrement jugé et lui attirait, au contraire, beaucoup d'admirateurs.

Mais, afin que rien ne manquât à la gloire de cette réunion de beaux esprits, la raillerie, les quolibets, les épigrammes, ne lui firent pas défaut et lui apportèrent, comme nous l'avons déjà dit plus haut, la consécration que donnent l'envie et la médisance. Aussi la « casa Lambertine », comme l'appelle d'Olivet, était-elle devenue en peu de temps une véritable puissance sociale qu'il fallait ménager et à laquelle on faisait la cour. C'était là que se nouaient les intrigues académiques, là qu'on lisait les pièces nouvelles, et que, d'avance, on en complotait le succès ou on décidait de leur échec. Les auteurs qui voulaient être joués venaient y lire leurs pièces et essayer de s'y faire applaudir; c'était un titre à se faire accepter à la Comédie-Française. Le succès y était, du reste, difficile à obtenir, et l'on raconte même qu'un jour, un poète, ayant commencé sa tragédie par ce vers prononcé par une héroïne de sang royal :

Du fond de l'Arabie, je suis donc arrivée,

Mme de Lambert ne put s'empêcher de répliquer avec vivacité :

Princesse, asseyez-vous, vous êtes fatiguée.

Sur quoi l'assemblée tout entière se mit à rire, et le malheureux auteur dut corriger son début.

Les candidats à l'Académie française, et qui, parmi les écrivains, ne prétendaient pas ouvertement ou en secret à franchir le seuil de ce paradis des lettrés, n'étaient pas moins assidus à faire leur cour à une marquise, qui avait tant de crédit sur le Parnasse et mettait sa gloire à faire des académiciens.

Le marquis d'Argenson a soin de consigner dans ses Mémoires que Mme de Lambert avait entrepris de le faire admettre dans la docte assemblée et constate, non sans une mélancolie assez plaisante, qu'après elle nul ne reprit plus cette idée. La postérité a donné raison au tact académique de la marquise, car d'Argenson, que ses Mémoires ont révélé comme un homme d'esprit s'il en fut, eût certes mérité plus que personne de faire partie des beaux esprits patentés du royaume.

Elle m'avait voulu persuader de me présenter pour une place à l'Académie française, honneur qu'elle prétendait qui me convenait et auquel je convenais ; elle m'assurait du suffrage de tous ses amis, qui étaient en grand nombre à l'Académie. On lui avait même donné le ridicule d'une chose réelle, qui est qu'on n'était guère reçu à l'Académie qu'on n'allât chez elle se faire présenter, quand même on eût été peu connu. Il est certain qu'elle avait bien fait la moitié des académiciens.

J'ai appréhendé cet éclat, l'envie et la satire des petits esprits prétendant à cette place, soit dans les auteurs, soit dans les gens du monde, la corvée d'une harangue en public, tant de fadaises m'ont rebuté ; et probablement, ayant perdu Mme de Lambert sans avoir accepté son offre pour l'Académie, l'occasion si belle ne se présentant plus, tout, jusqu'à la tentation, m'en est ôté, Dieu merci, pour longtemps. Peut-être, cependant, que quelque jour une réputation plus faite, etc...

Un autre écrivain bien plus illustre, Montesquieu, dut, en grande partie, son entrée dans la célèbre compagnie à l'influence et aux actives sollicitations de Mme de Lambert.

En 1726, le futur auteur de l'*Esprit des Lois*, qui n'était encore que l'auteur des *Lettres persanes*, avait profité d'un long séjour fait à Paris pour essayer d'entrer à l'Académie, grâce à la protection ouverte de Mlle de Clermont, une des spirituelles, mais fort légères sœurs du duc de Bourbon. Son élection était faite, et Fontenelle avait déjà composé le discours de réception, lorsque les adversaires de Montesquieu élevèrent l'objection de son séjour habituel à Bordeaux. La règle de la résidence à Paris n'avait jamais encore été enfreinte, et l'élection ne fut pas ratifiée. Montesquieu

retourna à Bordeaux, vendit sa charge au Parlement et vint s'installer définitivement à Paris en 1727.

Montesquieu n'était connu à cette époque que par les *Lettres persanes*, qui lui avaient valu un grand renom, mais d'un genre très peu académique. Très désireux de forcer la porte de l'illustre compagnie, il n'eut garde de négliger le salon de Mme de Lambert, dont la puissance en pareille matière était reconnue. Il se prêta donc de bonne grâce à faire antichambre dans le palais Lambertin, avant d'être admis parmi les Quarante. Aussi aimable que spirituel, quand il le voulait, Montesquieu eut bientôt conquis les habitués des mercredis, qui ne virent pas ou ne voulurent pas voir la tendance philosophique et antireligieuse de ses opinions. Le faire entrer à l'Académie devint aussitôt l'ardent désir de toute la faction Lambertine, comme dit d'Olivet avec sa mauvaise humeur habituelle. A ce moment, Mme de Lambert perdit le plus intime de ses amis, Louis de Sacy, celui qui avait toute sa confiance, l'aimable traducteur de Pline. Ce fut pour elle un cruel chagrin et pour les mercredis une perte immense. Fidèle à sa mémoire, Mme de Lambert voulut faire faire son Eloge à l'Académie par quelqu'un qui sût le louer dignement. Avec une sûreté de tact qui prouve en faveur de la perspicacité de son jugement, elle devina que le président de Montesquieu ne serait pas toujours seulement l'auteur des *Lettres persanes* et que d'avoir un Eloge de Sacy, composé et prononcé par lui, était une garantie de renommée. Elle se mit donc à l'œuvre avec ardeur; les choses allèrent d'abord toutes seules, et l'on put croire l'élection assurée. « M. le président de Montesquieu, écrivait Mme de Lambert au président Bouhier, le célèbre littérateur érudit de Dijon, qui était l'hôte assidu du salon de la marquise lors de ses fréquents séjours à Paris, va remplacer M. de Sacy. Cela se passe très agréablement pour lui. Je voudrais bien, Monsieur, que vous fussiez à portée de lui donner votre suffrage. Nous aurons au moins la consolation que notre ami sera bien loué par lui [1]. » Tout à coup un obstacle imprévu survint, et l'entreprise parut manquée. Laissons parler l'abbé d'Olivet, qui raconte avec une verve malicieuse tous les détails de l'élection au même Bouhier, dont il était le correspondant régulier.

A Paris, ce 11 décembre 1727.

Il y a, mon très illustre et très cher quarante, près de quinze jours que je suis de retour à Paris. Mais comme, à mon arrivée, je trouvai nos confrères en mouvement pour une élection, j'ai voulu attendre

[1] Cf. *Montesquieu,* par M. Louis Vian, p. 101. Autographe de la Collection Cousin.

pour vous écrire qu'il y eût quelque chose à cet égard. La faction Lambertine avait si fort prévalu qu'il n'y avait sur les rangs que le président gascon. On était si déterminé en sa faveur, que nul concurrent n'avait osé faire transpirer son nom. Enfin, aujourd'hui, jour indiqué pour l'élection, nous avons appris que les *Lettres persanes* déplaisaient à M. le cardinal-ministre, que S. Em. s'en était expliquée, et que si nous nommions le Gascon, le roi, vraisemblablement, refuserait son agrément. Ce n'est pas que M. le cardinal en ait écrit ou fait parler directement à la compagnie; mais, hier, dans les appartements et devant trois ou quatre personnes, il a dit en propres termes à M. l'abbé Bignon : « Le choix que l'Académie veut faire sera désapprouvé de tous les honnêtes gens. » Il m'est revenu que ce qui a indigné S. Em., c'est la Lettre persane XXII, où il est parlé de deux magiciens. Voilà un étrange chagrin pour le président et sa faction. Je n'y suis, Dieu merci, entré pour rien; et même j'étais si peu suspect que M. l'abbé Montgaut, ayant ramassé tous les principaux amis du Gascon, commensaux de la vieille, j'ai été du dîner [1].

Mais, *la vieille*, comme le dit irrévérencieusement d'Olivet en parlant de Mme de Lambert, ne se tint pas pour battue. Elle remua ciel et terre, fit agir les amis qu'elle avait à la cour, intéressa la duchesse du Maine à l'élection, et fit si bien que, lorsque Montesquieu alla lui-même se justifier auprès du cardinal, il trouva la voie toute préparée. Les ennemis de Montesquieu, Voltaire en tête, l'ont accusé d'une assez vilaine comédie vis-à-vis de Fleury et d'un tour qui rappelle plutôt Figaro que l'auteur de l'*Esprit des Lois*. Ils prétendent que Montesquieu porta au cardinal une édition expurgée des *Lettres persanes*, d'où l'on aurait retranché avec soin tout ce qui l'avait alarmé. Pleinement rassuré par ce stratagème qui, certes, était digne d'un véritable Persan, Fleury aurait levé son interdiction, et c'est ainsi que le plus grand de tous les présidents serait entré à l'Académie par un véritable tour de passe-passe. Voici, en effet, ce que Voltaire dit de l'entrée de Montesquieu à l'Académie :

Le génie qui règne dans les *Lettres persanes* ouvrit au président de Montesquieu les portes de l'Académie française, quoique l'Académie fût mal traitée dans son livre; mais en même temps, la liberté avec laquelle il parle du gouvernement et des abus de la religion lui attira une exclusion de la part du cardinal de Fleury.

Il prit un tour très adroit pour mettre le ministre dans ses intérêts; il fit faire, en peu de jours, une nouvelle édition de son livre, dans

[1] Bibl. Nat., Corr. hist. du p. Bouhier, VIII, f. fr. 24 417, f° 84.

laquelle on retrancha ou on adoucit tout ce qui pouvait être condamné par un cardinal et par un ministre. M. de Montesquieu porta lui-même l'ouvrage au cardinal, qui ne lisait guère et qui en lut une partie.

Cet air de confiance, soutenu par l'empressement de quelques personnes de crédit, ramena le cardinal, et Montesquieu entra dans l'Académie [1].

L'anecdote rapportée par Voltaire et les philosophes (on ne se déteste jamais tant qu'entre soi) n'a pas été contredite par les défenseurs attitrés de la mémoire de Montesquieu. Elle paraît cependant avoir été fort exagérée. On a, en effet, peine à croire que Fleury, qui certes ne manquait pas d'esprit, se soit laissé prendre à un stratagème aussi grossier, et d'Olivet, qui, comme on l'a vu, n'aime guère le président gascon, n'eût pas manqué de rapporter le fait à Bouhier. Il n'en souffle pas mot cependant en lui annonçant l'élection, à laquelle son ami n'avait pas pris part, n'ayant pu quitter Dijon :

Enfin [2], Monsieur, l'élection s'est faite aujourd'hui. Le président l'a emporté. Depuis ce que je vous ai mandé, il était allé voir le cardinal. Ce qui s'est dit entre eux est lettre close jusqu'à présent. Mais le cardinal, dès mardi, écrivit au maréchal d'Estrées, directeur, qu'après les éclaircissements que le president lui avait donnés, il n'empêchait point l'Académie d'élire qui bon lui semblerait. Il y a eu boules noires, comme bien vous pensez, mais non en assez grand nombre pour faire pluralité.

Cette affaire n'a pas laissé de faire du bruit dans Paris. Le tort qu'elle faisait au président dont elle ruinait absolument la réputation a touché quelques-uns des nôtres, qui ont trouvé plus doux d'exposer l'honneur de la compagnie que de consentir à la flétrissure de ce fou. Pour moi, je n'ai eu pour confident de mes pensées que mon ange gardien.

Le dernier biographe de Montesquieu, qui a raconté avec détail ce curieux incident, finit par se ranger à l'avis de Soulavie, ce chroniqueur de troisième ordre, qui savait cependant beaucoup de choses et avait vu de près des gens bien informés. « Montesquieu, dit-il quelque part, fit imprimer furtivement des cartons et présenta son livre à Fleury pour le lire... Le ministre n'ignora pas la ruse [3], mais ferma volontairement les yeux et se tint pour satisfait.

[1] *Siècle de Louis XIV*, I, 177. Paris, Baudouin, 1825.
[2] Bibl. Nat., Corr. hist. du p. Bouhier, VIII, f. fr. 24-417, fo 88.
[3] *Mémoires de Richelieu*, 1792, VII, 312.

Quoi qu'il en soit, la marquise de Lambert, pour qui le résultat de l'élection était un succès qui consacrait la puissance de son salon, écrivait comme en triomphe au président Bouhier cette phrase curieuse par son emphase philosophique qui semblerait dater d'un demi-siècle plus tard.

M. le président de Montesquieu a essuyé bien des traverses, mais enfin l'en voilà quitte; tout ce qui s'est passé est bien à la honte de l'humanité[1].

Les vœux de Mme de Lambert furent satisfaits. Montesquieu loua son prédécesseur de façon à ne rien laisser à désirer, et paya en compliments à l'adresse de Sacy le concours que lui avait prêté sa fidèle amie. Son discours, du reste, n'eut de remarquable que cette concision, souvent heureuse, mais parfois aussi très affectée, que recherchait toujours le futur auteur de l'*Esprit des Lois*, et qui donne à son style ce quelque chose d'épigrammatique, si fatigant à la longue. Voici ce qu'il disait de l'aimable et doux Sacy, qui n'avait d'antique qu'un grand amour des auteurs anciens.

Il joignait, dit Montesquieu, à un beau génie une âme plus belle encore[2]! Les qualités de l'esprit n'étaient chez lui que dans le second ordre; elles ornaient le mérite, mais ne le faisaient pas.

Il écrivait pour instruire, et en instruisant il se faisait toujours aimer. Tout respire, dans ses ouvrages, la candeur et la probité; le bon naturel s'y fait sentir; le grand homme ne s'y montre jamais qu'avec l'honnête homme.

Il suivait la vertu par un penchant naturel, et il s'y attachait encore par ses réflexions. Il jugeait qu'ayant écrit sur la morale, il devait être plus difficile qu'un autre sur ses devoirs; qu'il n'y avait pas pour lui de dispenses, puisqu'il avait donné des règles; qu'il serait ridicule qu'il n'eût pas la force de faire des choses dont il avait cru tous les hommes capables; qu'il abandonnât ses propres maximes, et que dans chaque action, il eût en même temps à rougir de ce qu'il aurait fait et de ce qu'il aurait dit.

Avec quelle noblesse n'exerçait-il pas sa profession? Tous ceux qui avaient besoin de lui devenaient ses amis. Il ne trouvait presque pour récompense, à la fin de chaque jour, que quelques bonnes actions de plus. Toujours moins riche et toujours plus désintéressé, il n'a presque laissé à ses enfants que l'honneur d'avoir un si illustre père.

Si, comme il est vraisemblable, la marquise de Lambert assistait à la séance, elle dut être contente de l'éloge et de sa forme un peu

[1] Bibl. Nat., Corr. litt. du p. Bouhier, IV, f. fr. 24-412, f° 255.
[2] *Eloge de Sacy*, par Montesquieu.

emphatique, qui n'était pas faite pour lui déplaire. Elle dut être moins satisfaite de la réponse du directeur de l'Académie chargé de recevoir Montesquieu. L'académicien Mallet, ancien commis au contrôle des finances, qui avait dû sa nomination uniquement à la toute-puissante faveur de Desmarets, contrôleur général pendant les dernières années de Louis XIV, du reste homme d'esprit, ayant même fait une ode en vers, s'amusa à cribler Montesquieu d'épigrammes et à se moquer discrètement de ses confrères, même à faire des allusions politiques. Il eut sans doute les rieurs pour lui, comme il arrive toujours en pareille occurrence, les choses se passent encore ainsi aujourd'hui, mais Montesquieu s'en vengea habilement. Il refusa de laisser imprimer son discours avec celui de Mallet, comme c'était l'usage, disant qu'il ne voulait pas que sa harangue fût à côté d'un discours aussi satirique, et priva ainsi les épigrammes du pauvre Mallet de la seule chance qu'elles pussent avoir de passer à la postérité. Elles furent imprimées à part et dorment aussi oubliées que leur auteur dans quelque coin obscur de la bibliothèque de l'Institut.

Le salon de Mme de Lambert fut donc, il faut le répéter, pendant plus de vingt années, une véritable puissance dans la société lettrée de Paris. Etre admis aux mercredis du palais Lambertin c'était presque une garantie de succès et d'immortalité. Aussi, cet honneur était-il fort brigué, et l'élément littéraire finit par dominer tout à fait au second des deux « jours » de la marquise. L'élément mondain prenait sa revanche le mardi.

VIII

Les mardis, en effet, qui, malgré la présence de Fontenelle, de La Motte, et de plus d'un *mercrediste*, restèrent toujours plus frivoles, jalousaient bien un peu les mercredis, et se vengeaient en les appelant les mercredis de *M. Subtil.* Mais M. Subtil savait se défendre et garder sa supériorité de réunion sérieuse, où l'on discutait, l'on jugeait avec gravité et conscience, et d'où le pur marivaudage était sinon banni, du moins tenu en de justes bornes. Au contraire, le bel esprit le plus frivole, et toute la quintessence de l'affectation mondaine régnaient au grand mardi, où la duchesse du Maine avait voulu prendre sa place et avait amené avec elle tout le cortège de vers galants, de déclarations sentimentales dont elle ne pouvait se passer.

C'était Mlle Delaunay, qui avait servi d'intermédiaire entre la duchesse du Maine et Mme de Lambert. Amenée aux mardis par Valincourt qui goûtait beaucoup son esprit et qui la protégeait

dans ses infortunes, dont elle a laissé un récit si navrant malgré tout le piquant de la forme, M[lle] Delaunay n'avait pas tardé à y prendre une place à part. M[me] de Lambert devint vite pour elle une amie et un conseil. Lorsqu'on voulut la marier avec le vieux Dacier, à peine veuf de l'illustre M[me] Dacier, *le dernier des Grecs*, la marquise, qui, sans doute, était choquée de ce marché ridicule, l'en détourna avec beaucoup de bon sens et de délicatesse. M[lle] Delaunay avoue sans vergogne qu'elle manqua sa fortune en n'épousant pas le vieillard qui lui assurait des avantages pécuniaires et eut le bon goût de mourir peu après les négociations entamées, et ne témoigne pas d'une grande reconnaissance pour un avis charitable qui l'empêcha cependant de s'abaisser par un arrangement matrimonial dont son honneur eût eu à souffrir. « M. de Valincourt et M[me] de Réal, dit-elle[1], me représentaient sans cesse les avantages de mon établissement avec M. Dacier, le bien, l'indépendance que j'acquerrais, du moins par la suite, et me pressaient de conclure. Il est vrai que M[me] de Lambert, toute moderne, peut-être par dégoût d'un chef de parti opposé, me peignit comme fort triste la vie que je mènerais avec M. Dacier. « Que ferez-vous, me dit-elle, d'un homme tout hérissé de grec et quel cas fera-t-il de vous qui n'en savez pas un mot? »

La mauvaise humeur de M[lle] Delaunay, qui regretta toute sa vie d'avoir laissé échapper une bonne occasion, ne l'empêcha pas de rester très assidue chez M[me] de Lambert; elle en parla beaucoup à la duchesse du Maine et obtint même la permission d'y lire ses lettres. Sur quoi, M[me] du Maine, feignant de se plaindre d'une indiscrétion concertée, lui écrivit une épître, celle-ci faite exprès pour être montrée et d'un tour assez spirituel.

Ce 16 août 1728.

Comment[2], ma chère Launay, on fait lecture de mes lettres en plein mardi! en présence de l'abbé de Bragelonne! Et c'est M[me] de Lambert et vous qui me faites cette trahison? Encore passe si je n'étais exposée qu'au mercredi de M. Subtil. Mais La Motte, Fontenelle, l'abbé Mongault, etc., cela me fait trembler. M. de La Motte approuve ma mauvaise prose, tout comme il vous plaira. C'est un effet de sa prévention pour moi. Si j'écrivais comme lui, je ne lui aurais pas tant d'obligation de vanter mon style; mais je ne serais pas si honteuse qu'on le mît au grand jour. Vous me mandez de revenir vite, parce que la peste est à Paris. Cela est tout à fait tentant : il est vrai que vous ajoutez que ma présence fera cesser la contagion. Je ne me flatte

[1] M[me] de Staal, *Mémoires*, éd. Petitot, 491.

[2] *Lettres de M. de La Motte, suivies d'un Recueil de vers du même auteur, pour servir de supplément à ses Œuvres*, 1754, p. 2.

pas d'être un préservatif, je crains bien plutôt d'augmenter le nombre des pestiférés. Cependant je conviens qu'il ne serait pas honnête de vouloir rester seule en ce monde, et, en personne qui sait vivre, je veux montrer que je sais mourir avec le genre humain, quand il est nécessaire. Vous voyez que, malgré mes frayeurs, je prends courage quand il faut. Je partirai donc le 22, comme je vous l'ai déjà mandé, et je serai à S*** le 31 de ce mois, s'il plaît à la peste de ne pas m'arrêter en chemin. Comme vous êtes la dépositaire de tous mes mauvais ouvrages, je croirais vous ravir vos droits, si je manquais à vous envoyer deux malheureux rondeaux qui sont sortis de ma stérile cervelle. Si on les lit à l'assemblée du mardi, me voilà déshonorée en vers comme en prose.

Adieu, ma chère Launay, je mets ma réputation entre vos mains; soignez-la mieux à l'avenir que vous n'avez fait par le passé.

Là-dessus, Mme de Lambert, qui ne voulait pas demeurer en reste de politesse et de bel esprit, prend la plume et envoie à la princesse, au nom du mardi, une lettre pour remercier des compliments que la déesse de Sceaux a bien voulu lui faire.

Voici [1], Madame, le respectable mardi qui vient rendre hommage à V. A. S. Le grand Fontenelle, paré de tous ses talents, également bien avec les Muses sérieuses et badines, dont la réputation se répand partout, secrétaire et presque doyen des Académies, est à vos genoux.

L'inflexible La Motte, qui a voulu renverser le culte d'Homère, et qui n'a jamais brûlé un grain d'encens sur son autel, jette des poignées de fleurs sur le vôtre.

Le mentor d'un grand prince, qui endoctrine mieux que Minerve, qui a prêté des grâces à Cicéron, et qui en est moins le traducteur que le rival, se prosterne devant V. A. S.

L'aimable abbé de Bragelonne, chéri des Grâces et des Muses, tant vanté par vous, est reçu dans le concert de ceux qui célèbrent vos louanges.

L'exact, le mesuré, ou plutôt la précision même, enfin le grand géomètre, M. de Mairan, vient renouveler les hommages qu'il a déjà eu l'honneur de vous rendre. Vous voyez bien, Madame, que tous les grands hommes mettent leur gloire à vous honorer.

Il était bien juste que l'Académie, qui vous doit tant, vînt à rendre à V. A. S. des remerciements en forme. La langue ne se perfectionne que quand vous la parlez ou quand on parle de vous.

Je vous attends, Madame, avec tout l'empressement que peut ins-

[1] *Lettres de M. de La Motte, suivies d'un recueil de vers du même auteur, pour servir de supplément à ses Œuvres*, 1754, p. 20.

pirer le respectueux dévouement avec lequel j'ai l'honneur d'être, Madame, la très humble et très obéissante servante.

A Paris, le 23 août 1726.

Piquée au jeu, la duchesse du Maine riposte et charge M[me] de Lambert de présenter elle-même sa lettre au mardi. Il faut avouer qu'une fois la plaisanterie admise et sa frivolité excusée, la princesse manie lestement sa plume et sait tourner très spirituellement des riens.

O mardi respectable! mardi imposant! mardi plus redoutable pour moi que tous les autres jours de la semaine! mardi qui avez servi tant de fois au triomphe des Fontenelle, des La Motte, des Mairan, des Mongault! mardi auquel est introduit l'aimable abbé de Bragelonne; et, pour dire encore plus, mardi où préside M[me] de Lambert! Je reçois avec une extrême reconnaissance la lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire. Vous changez ma crainte en amour, et je vous trouve plus aimable que les mardis gras les plus charmants. Mais il manque encore quelque chose à ma gloire, c'est d'être reçue à votre auguste sénat. Vous voulez m'en exclure en qualité de princesse, mais ne pourrais-je pas y être admise en qualité de bergère? Ce serait alors que je pourrais dire que le mardi est le plus beau jour de ma vie.

J'ai grand besoin de ce secours pour apprendre à écrire et à parler; mais il ne m'est nullement nécessaire pour connaître et chérir le mérite de ceux qui composent vos merveilleuses assemblées [1].

Les relations ainsi établies entre la cour de Sceaux et le palais Lambertin ne restèrent pas en si beau chemin. M[me] de Lambert et les principaux membres des mardis furent invités à Sceaux et admis à devenir des bergers et des bergères de la galante compagnie, qui ne regardait pas de près à l'âge de ses membres, et ne trouvait pas ridicule de voir soupirer d'innocentes fadaises à des Céladons et à des Iris ayant passé de beaucoup la soixantaine. L'hiver, quand elle était rentrée à Paris, la duchesse du Maine devenait à son tour une des plus aimables *mardistes*. Car, comme l'a dit Sainte-Beuve, malgré ses chimères, son incurable frivolité et l'inconsciente profondeur de son égoïsme, M[me] du Maine avait beaucoup d'esprit, et même une certaine grandeur dans l'esprit. Elle eût voulu de bonne foi être une héroïne, une vraie petite-fille du grand Condé, si la chose n'eût pas été si difficile, et si l'heure n'eût pas été extrêmement peu favorable à l'héroïsme. Elle se consolait des disgrâces de la fortune en continuant à tenir

[1] *Lettres de M. de La Motte, suivies d'un recueil de vers du même auteur, pour servir de supplément à ses Œuvres*, 1754, p. 20.

cette petite cour de Sceaux, moins brillante qu'autrefois, mais toujours spirituelle, frivole et parfaitement vaine. Lorsqu'elle eut été reçue aux mardis de Mme de Lambert, avec tous les honneurs dus à son rang de princesse et de bel esprit, la duchesse du Maine en devint un des principaux ornements, ce qui ne contribua pas peu à leur donner un caractère encore plus mondain et quintessencié, tandis qu'au contraire les mercredis de *M. Subtil* en devinrent plus sérieux et plus vraiment littéraires.

La duchesse du Maine, en effet, n'avait pas le goût, mais la passion, presque la rage du bel esprit. Ses adorateurs littéraires n'avaient ni trêve ni merci; elle ne les laissait pas respirer un instant. Il leur fallait avoir de l'esprit à toute heure, sur toute chose, à propos de tout, et eux-mêmes, comme le disait d'Alembert en parlant du vieux Sainte-Aulaire, s'appelaient les galériens de Sceaux. Lorsqu'elle eut fait son entrée au palais Lambertin, la duchesse du Maine y apporta toutes ses impérieuses exigences, et, de gré ou de force, il fallut bien se plier à ses fantaisies. Plus d'un, parmi les habitués, en maugréa sourdement; mais celui qui fut le plus mis à contribution par la princesse s'y prêta de bonne grâce et devint son plus fidèle esclave, esclave littéraire s'entend, ce fut le pauvre La Motte. Aveugle, vieux et infirme, l'auteur d'*Inès de Castro* devint le poète attitré de la bergère de Sceaux. Il dut jouer l'amoureux transi, faire vers sur vers plus ridicules les uns que les autres, destinés à feindre une passion toute de commande, et jouer indéfiniment sur le nom de la princesse, *Louise Bénédicte*. La duchesse du Maine lui répond sur le même ton de galanterie affectée dont personne ne pouvait être dupe, et dont elle riait et laissait rire toute la première. Tout ce badinage, qui donna lieu à beaucoup de mauvais vers de part et d'autre et à quelques jolies lettres écrites avec cette bonne grâce aisée qui est la marque propre du temps, est curieux comme exemple du faux goût qui régnait encore. L'on serait tenté de traiter avec une sévérité dédaigneuse tout ce verbiage agréable, et de le taxer de parfaitement ridicule, si l'on ne songeait qu'on était alors en pleine licence de la Régence. Sans le savoir, le poète aveugle qui se prêtait trop facilement au caprice d'une vieille princesse, restée une enfant gâtée, tous ces madrigaux ridicules et ces bergerades fripées réagissaient contre la grossièreté, pour ne pas dire l'obscénité, qui s'étalait alors sans aucune retenue dans les ouvrages à la mode et risquait, au début du nouveau règne, de faire dévier pour longtemps la littérature française. C'est le service que le salon de Mme de Lambert rendit à la vraie tradition littéraire de notre pays, en tenant ainsi bureau d'esprit, et même de bel esprit, pendant l'anarchie licencieuse qui suivit immédiatement le

règne de Louis XIV. Il serait donc injuste de taxer aussi sévèrement qu'elles semblent d'abord le mériter toutes ces fadeurs, toutes ces grâces vieillies. Elles maintinrent la délicatesse du goût à une époque où la grossièreté était de bon ton, et le salon de la dernière des vraies précieuses sauva pour un temps ce qu'il y avait eu de vraiment utile dans l'œuvre des premières. Quand le marivaudage alambiqué de La Motte et de la duchesse n'aurait donné lieu qu'à ce charmant impromptu de Voltaire sur Mme du Maine, ce serait déjà quelque chose :

Dans ses filets, elle savait vous prendre,
Sitôt qu'elle se laissait voir.
Un pauvre aveugle aussi ressentit son pouvoir,
Je le crois bien, car il pouvait l'entendre.

Après Boileau et Molière, la recherche et l'affectation qu'on a reprochées, non sans raison, à la société de Mme de Lambert, ne faisaient plus courir de réel péril à la langue et à l'esprit français. C'était, au contraire, leur rendre un service signalé que de les empêcher de s'embourber dans la licence de la Régence et d'aider les gens de goût à ne pas rendre les armes devant les amateurs d'inconvenances et de grossièretés. Peut-être même y a-t-il lieu de regretter qu'il n'y ait pas aujourd'hui quelque part le salon d'une Mme de Lambert, où la délicatesse et la pureté du goût, comme des sentiments, puissent trouver un aimable asile.

IX

L'influence du salon de Mme de Lambert fut cependant plus profonde et plus sérieuse; peut-être même plus qu'elle n'eût aimé à l'avouer.

Sacy, en lui dédiant son *Traité de l'Amitié*, dit qu'il en doit les principales idées à cette illustre dame, « dont l'esprit sait goûter les plus grandes choses sans en dédaigner les plus petites, dont la saine raison ne trouve dans la possession des faux biens que des motifs d'estimer davantage les véritables, qui n'emploie pas son discernement à trouver le ridicule dans les autres, et à le montrer, mais à découvrir ce qu'ils ont de bon et à le montrer ». — « J'écris, dit-il encore, ce que souvent je vous ai ouï-dire, et que, plus souvent encore, je vous ai vu pratiquer. »

Les écrits de Mme de Lambert eux-mêmes, qu'elle voulait dérober aux jugements du public indifférent, ont beaucoup dû à la conversation de son salon. Comme autrefois, chez Mme de la Fayette, on y discutait sur les plus délicates questions de morale ou de sentiment,

Passant du scalpel de Fontenelle à l'enthousiasme de La Motte, aiguisé par Mme de Staal, l'idée, d'abord confuse et embarrassée, prenait du tour, de l'originalité; et Mme de Lambert lui donnait cette forme aisée, cet air de parfaite bonne compagnie qui est comme le cachet de ses écrits.

Voilà pourquoi, si nous en croyons Sainte-Beuve, dont la critique n'est pas toujours si bienveillante, « Mme de Lambert [1] mériterait d'être nommée le La Bruyère des femmes ». Tandis que cette passion d'analyse, de métaphysique, ce goût pour les idées générales, pour les théories abstraites, sont déjà du dix-huitième siècle, et annoncent le mouvement vers les spéculations, les abstractions intellectuelles, l'idéologie qui va emporter les meilleurs esprits et finir par saper tout l'édifice moral et intellectuel légué par le passé.

Comme le dit encore Sainte-Beuve [2], que nous citions déjà tout à l'heure, dans un de ses plus charmants lundis, où il a mis Mme de Lambert à sa vraie place, c'est au spirituel marquis d'Argenson qu'il faut emprunter le jugement le plus fin et le plus juste sur les écrits de la vieille divinité du palais Lambertin.

Mme de Lambert, dit-il, élevée par Bachaumont, nourrie de la lecture des anciens dans les traductions seulement, n'ayant fréquenté que des gens de mérite, ayant cultivé son esprit, son cœur, sa vertu, n'eut de passion qu'une tendresse constante et assez platonique (nous croyons qu'il s'agit du marquis de Sainte-Aulaire); elle était riche, faisait bon et honorable usage de ses richesses, et fit du bien à ses amis et aux malheureux autant qu'elle put.

Ses œuvres se ressentent de tant de bonnes sources; on y trouve quelque affectation de précieux dans les termes; ils sont cependant justes et expressifs, quoique parfois néologiques et trop figurés. Mais que de belles choses dans tout cela sur les femmes, l'amitié et la vieillesse principalement. Livre à lire continuellement [3].

L'un des moins connus parmi les ouvrages de morale composés par Mme de Lambert, celui dont vient de parler d'Argenson, le petit *Traité de la vieillesse*, est peut-être l'écrit de la marquise où il y a le plus d'idées et le plus de charme dans la façon de les exprimer. Il fut sans doute le fruit des discussions si animées du mercredi, où les esprits les plus distingués du temps se donnaient libre carrière. Ces quelques pages, pleines de remarques fines et parfois profondes, ont une grâce sereine, quelque chose de calme, de digne, qui les rend très remarquables et leur

[1] Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. IV, p. 236.
[2] *Ibid.*, p. 238.
[3] *Mémoires du marquis d'Argenson*, édition Rathery, 1859, t. I, p. 163.

donne un caractère particulier. On est même tout étonné, lorsqu'on vient d'entendre les badinages vieillis des grands mardis, de lire ces lignes graves, émues, où l'auteur se révèle comme un observateur perspicace du cœur humain et sait parler un langage plein d'une force chrétienne.

Le but de Mme de Lambert, dans ces quelques pages, qui rappellent le meilleur dix-septième siècle, est d'apprendre à sa fille à vieillir, cet art si difficile pour tout le monde, mais peut-être encore plus difficile pour une femme qui a été belle, élégante, courtisée et qui perd tout en perdant la jeunesse. Avec une finesse qui montre qu'elle-même avait passé par là et subi l'épreuve sans y succomber, Mme de Lambert donne à sa fille une série d'instructions qui, sans avoir rien d'austère, ont un accent singulièrement grave et quelque chose de viril. Après s'être plainte du peu de soin qu'on donnait à l'éducation des femmes, et parlé de la nécessité d'y remédier par la volonté personnelle, en y joignant quelques considérations très délicates sur le changement que l'âge opère sur les passions, elle ajoute cette phrase qui est si vraie pour tout le monde : « Vous quittez chaque âge de la vie quand vous commencez à le connaître et vous arrivez toute neuve dans un autre. » Le petit traité de Mme de Lambert a justement pour but d'empêcher d'arriver *tout neuf* dans cet âge difficile de la vieillesse, et d'apprendre à jouir des biens que, même cette saison de la vie, à première vue si déshéritée, amène cependant avec elle, si on sait accomplir les obligations qu'elle impose. Quelques courtes citations donneront une idée de ce petit ouvrage si original pour le temps et surtout quand on songe à son lieu d'origine.

Les devoirs envers les autres doublent en vieillissant. Dès que nous ne pouvons plus mettre d'agréments dans le commerce, on nous demande de vraies vertus : dans la jeunesse, on songe à vous; dans la vieillesse, il faut penser aux autres. On nous demande du partage, et on ne nous pardonne rien. En perdant la jeunesse, vous perdez aussi le droit de faillir; il ne vous est plus permis d'avoir tort. Nous n'avons plus en nous ce charme séduisant, et on nous juge à la rigueur. Les premières grâces de la jeunesse ont un lustre qui couvre tout; les fautes de jugement sont pardonnées, et ont le mérite de l'ingénuité [1].....

O vie heureuse, qui se trouve affranchie de toutes servitudes; où on renonce à tout, non par un dégoût passager, mais par un goût constant qui vient de la connaissance du peu de valeur des choses! C'est cette connaissance qui nous réconcilie avec la sagesse, qui nous

[1] *Œuvres de Mme de Lambert*, t. I, p. 259.

assaisonne la vieillesse, si l'on peut hasarder ce terme. Il n'appartient qu'aux âmes pleines de ressources de jouir de ces dernières années; les âmes faibles les souffrent, les âmes fortes en tirent parti [1].....

On a dit *qu'il n'y avait point de spectacle plus digne d'un Dieu qu'un homme vertueux en prise avec la fortune.* On en doit dire autant d'un homme seul avec lui-même, et aux prises avec la vieillesse, l'infirmité et la mort. Dans la retraite, qui est l'asile de la vieillesse, on jouit d'un calme sans interruption; des jours innocents vous donnent des nuits tranquilles, et, en société avec les morts, ils vous instruisent, vous guident et vous consolent; ce sont des amis sûrs et constants, sans légèreté et sans jalousie; enfin, on a dit *que ce qu'il y avait de plus délicieux dans la vie de l'homme était dans sa fin*.....

En avançant, on apprend aussi à se soumettre aux lois de la nécessité : cette volonté libre, forte et indomptable s'émousse et s'éteint insensiblement. Nous avons trop éprouvé que la résistance est inutile et ne nous laisse que la honte de la révolte; nous voulons quelquefois ce qui nous est contraire; et souvent ce que nous avons cru contraire a tourné à notre profit. Nous ne savons plus ce que nous devons vouloir, nous n'avons plus la force de désirer; on a bien plutôt fait de se soumettre que de changer l'ordre du monde.....

Celle qui savait tracer d'une main aussi ferme, dans une langue si particulière et si originale, ce beau portrait de la vieillesse qui se respecte elle-même, savait aussi où aller chercher la force et le soutien pour en savoir porter dignement le poids; et, sans jamais prêcher, l'amie de Fontenelle sait fort bien montrer, par quelques phrases courtes et incisives, le néant de la simple philosophie sans la foi pour consoler de la fuite du temps. Parfois même, sans le chercher, elle atteint presque l'éloquence, mais le trait est toujours sobre, sans aucune emphase, témoin ce passage qui se termine par un souvenir des *Pensées* de Pascal.

On [2] a regardé comme un devoir du dernier âge de penser à la mort. Je crois qu'il est utile d'y songer pour régler sa vie et s'en détacher; mais il n'est pas nécessaire de l'avoir toujours présente pour nous affliger. L'idée du dernier acte est toujours triste; quelque belle que soit la comédie, la toile tombe; les plus belles vies se terminent toutes de même; on jette de la terre, et en voilà pour une éternité.

Partout c'est le même ton grave et simple, plus de mièvrerie, pas de petits conseils ou de minuties. Quelque chose de doux et de

[1] *Œuvres de Mme de Lambert,* t. I, p. 298.
[2] *Ibid.*, p. 287.

résigné sans faiblesse, qui fait voir les choses dans leur vrai jour et apprend à reconnaître les bienfaits, même de ce qui heurte le plus nos instincts.

Il [1] vient un temps dans la vie qui est consacré à la vérité, qui est destiné à connaître les choses selon leur juste valeur. La jeunesse et les passions fardent tout. Alors nous revenons aux plaisirs simples, nous commençons à nous consulter et à nous croire sur notre bonheur.

Vivre dans l'embarras, c'est vivre à la hâte : le repos allonge la vie. Le monde nous dérobe à nous-mêmes, et la solitude nous y rend.

Le monde n'est qu'une troupe de fugitifs d'eux-mêmes!

Citons encore, pour terminer, les paroles qui servent de conclusion à ces pages consacrées, par celle qu'on a appelé la dernière des précieuses, à l'étude des moyens de soutenir sans faiblesse l'âge si difficile de la vieillesse. Mme de Lambert les a empruntés, mais en les modifiant, à une Vie du célèbre abbé de Rancé, dont, certes, on ne s'attendrait pas à voir figurer le nom en si frivole compagnie. Ces lignes, d'une gravité forte, devaient faire un singulier effet si on les lisait soit au mardi, soit au mercredi de la marquise.

Elles termineront bien cependant cette peinture très incomplète d'un des plus intéressants salons de l'ancienne société, du salon d'une de ces femmes françaises d'autrefois, qui cachaient sous le voile d'un grand goût pour le monde un accomplissement rigide de tous les devoirs, qui savaient à la fois être des ménagères accomplies et des maîtresses de maison pleines de charme et avaient appris, à la grande école du dix-septième siècle, à manier la plume, même sur les sujets les plus élevés, avec une aisance et une facilité dont le secret semble perdu.

Enfin [2], les choses sont en repos lorsqu'elles sont à leur place : la place du cœur de l'homme est le cœur de Dieu. Lorsque nous sommes dans sa main et que notre volonté est soumise à la sienne, nos inquiétudes cessent; la soumission et l'ordre nous donnent la paix que notre révolte nous avait ôtée; il n'y a point d'asile plus sûr pour l'homme que l'amour et la crainte de Dieu.

Emmanuel DE BROGLIE.

[1] *Œuvres de Mme de Lambert,* t. I, p. 296.
[2] *Ibid.,* p. 202.

LA PROVINCE SOUS L'ANCIEN RÉGIME[1]

Après ses belles études sur la ville et le village sous l'ancien régime, M. Albert Babeau devait au public et se devait à lui-même une étude plus étendue sur la province qui comprenait à la fois le village et la ville; après les vues de détail, la vue d'ensemble. C'était le complément nécessaire et comme le couronnement de ses érudits et consciencieux travaux. Hâtons-nous de dire que le couronnement est digne de l'œuvre et qu'il ajoutera un fleuron de plus à la renommée si bien établie déjà du savant correspondant de l'Institut.

Les provinces, avant la Révolution, n'étaient pas seulement une division géographique et administrative; elles étaient plus encore une expression historique, la résultante de plusieurs siècles de vie en commun. Les populations qui les habitaient étaient reliées entre elles par une série de souvenirs et de traditions qui leur donnaient une cohésion très forte, qui leur constituaient une physionomie propre. Elles avaient leurs coutumes, leurs règles, souvent leur costume et leur idiome, parfois leurs privilèges, qui en leur assurant une existence spéciale, leur permettaient vis-à-vis du pouvoir central une indépendance que nous ne connaissons plus aujourd'hui. De là une vitalité que sont loin d'avoir les départements modernes; aussi les vieilles provinces ont-elles laissé dans l'esprit des peuples une impression qui n'est point encore effacée et qui se traduit même dans le langage usuel : on ne dit pas les *Bouches-du-Rhôniens* ou les *Ille-et-Vilainiens;* on dit toujours, on dira longtemps encore : les Provençaux et les Bretons.

Assurément ces différences d'institutions et de caractères établissaient entre les provinces des divergences d'aspect; mais la nature elle-même était-elle partout semblable, et, d'ailleurs, l'unité n'est pas l'uniformité. Un publiciste du dernier siècle l'avait justement compris : « Divers auteurs, disait Expilly, se sont élevés contre ce

[1] *La Province sous l'ancien régime,* par Albert Babeau, correspondant de l'Institut. Paris, Didot, 1894; 2 vol. in-8°.

défaut apparent d'uniformité, et ils ont cru que le bien du service devait nécessairement en souffrir; mais ils se sont abusés. Car il en est de ces pays, gouvernés chacun par des lois différentes, ainsi que d'une grande ville où sont enfermés différents corps, distincts les uns des autres, mais qui, pris ensemble, ne forment qu'un seul et même corps politique. De cette espèce de confusion naît une harmonie admirable [1]. »

C'est cette harmonie qui était la vraie unité. Ces Bretons, ces Provençaux, ces Languedociens n'avaient au fond qu'une patrie : Bretons en France, Français à l'étranger, suivant un mot connu; et on le voyait bien quand la France était menacée par les envahisseurs.

Les provinces, on le sait, étaient divisées en pays d'élections et en pays d'Etats; c'étaient ces derniers qui avaient la vie la plus active et l'indépendance la plus accentuée. Les Etats étaient la forme primitive; leur institution, remontant, la plupart du temps, à une haute antiquité, avait été garantie par les traités, lors de la réunion à la France. Plusieurs avaient disparu par désuétude, par une suppression naturelle que la royauté, ou plutôt ses ministres, avait favorisée. Ceux qui subsistaient étaient d'étendue et d'importance bien inégales. A côté de grands Etats, comme ceux du Languedoc, de la Bretagne, de la Bourgogne, il y avait les petits Etats du Nébouzan, des Quatre-Vallées, du Cambrésis, etc., mais tous étaient composés des trois ordres; c'était la reproduction en petit des Etats généraux du royaume. Ceux qui avaient la vitalité la plus profonde et la renommée la plus incontestée, ceux que Fénelon, dans ses projets de gouvernement, proposait comme modèle au duc de Bourgogne, c'étaient les Etats du Languedoc.

La prérogative la plus enviée des Etats était le droit de répartir et lever les impôts comme ils l'entendaient. La plus grande partie de ces impôts était remise au roi qui en avait fixé le montant dans son conseil, le reste servait aux besoins de la province. Le principal était désigné sous le nom de *don gratuit*, euphémisme de langage qui n'en déguisait guère le caractère obligatoire. Ce don gratuit était ordinairement voté sans difficulté : tout au plus les Etats sollicitaient-ils une modération dans le chiffre, et quand ils avaient des protecteurs puissants à la cour, ils obtenaient souvent cette réduction. Il y avait encore les aides, puis la capitation et les vingtièmes, deux impôts intermittents, le dernier surtout, supprimé dans les périodes de paix et de prospérité, rétabli dans les temps

[1] Expilly, *Dictionnaire des Gaules,* cité par M. Babeau, t. Ier, Introduction, p. 2.

de guerre et de crise, et contre lequel les Etats protestaient généralement, généralement aussi sans succès. Des menaces de la part des contrôleurs généraux, plus souvent des faveurs accordées à propos, faisaient fléchir les caractères et venaient à bout des résistances. Parfois ces impôts nouveaux étaient remplacés dans les pays d'Etats par un abonnement; « l'Etat n'y perdait rien et la province y gagnait souvent ». Des commissaires spéciaux répartissaient ensuite les sommes à payer entre les contribuables.

Le vote et la répartition de l'impôt étaient la principale affaire des Etats, mais ce n'était pas la seule. « Les attributions des Etats, dit M. Babeau, s'étendaient à toutes les parties de l'administration, sauf à la justice, à la police, au culte et au commandement de la force armée, qui étaient du ressort des cours et tribunaux, des intendants et des commandants militaires. Elles s'appliquaient même parfois à la législation, et l'on cite des décisions qui font honneur à la sagesse des assemblées pour la réforme des lois et des coutumes existantes. Mais, le plus régulièrement, elles avaient pour objet, outre la perception des impôts, les travaux publics, l'agriculture, l'industrie, les étapes et les logements militaires [1]. »

En résumé, c'étaient les Etats qui avaient la haute main sur l'administration de toute la province, et comme la durée des sessions était très restreinte, ils nommaient pour les suppléer, dans l'intervalle, des commissaires connus sous des noms différents : élus généraux et alcades en Bourgogne, procureurs généraux syndics en Bretagne, syndics généraux en Languedoc, procureurs du pays en Provence, mais dont la mission était la même et les pouvoirs fort étendus : routes, canaux, bâtiments provinciaux, amélioration de l'agriculture, encouragements à l'industrie, tout rentrait dans leurs attributions, et quelque divers que soient ces objets, on les voit s'en occuper avec zèle et compétence. La Bourgogne défend avec un soin jaloux la pureté et la qualité de ses vins; elle veut « qu'on interdise de planter des vignes dans les terrains bas et qu'on fasse arracher les gros plants, plantés depuis vingt ans ». Le Languedoc importe des béliers et des brebis de Flandre, envoie des élèves à l'école vétérinaire de Lyon, encourage la fabrication des soieries à Lavaur, des toiles de coton à Castres, fait venir des tours inventés par Vaucanson, plante des cotonniers aux environs de Montpellier, suscite les grands travaux historiques de dom Devic et dom Vaissette, comme la Bretagne ceux de dom Lobineau, et la Bourgogne ceux de

[1] *La Province sous l'ancien régime*, I, p. 131-132.

dom Merle; progrès intellectuel, progrès matériel, rien n'échappe à la vigilante sollicitude des Etats.

Une chose, cependant, reste en dehors de leur action, c'est la justice. Il y a pour cet objet des corps spéciaux, résidant dans certaines provinces, sortis, comme les Etats, des entrailles même du pays et conservant, comme eux, leur indépendance. Les Parlements rendent la justice au nom du roi, mais ils ne doivent pas leur composition au roi; ils se recrutent par eux-mêmes et sont possesseurs de leurs charges. « Le prix de ces charges, très variable, selon leur dignité et leur nature, était toujours élevé pour les magistrats des cours supérieures et n'en permettait l'accès qu'à des hommes pourvus d'un certain patrimoine. Ils devaient aussi faire preuve d'une instruction spéciale, et lorsqu'ils avaient subi une sorte d'examen d'admission, ils faisaient un stage auprès du tribunal, où ils n'avaient pendant un certain temps que voix consultative [1]. » Le chancelier Pasquier, dans ses Mémoires, rend hommage à la haute utilité de ce stage.

Cette indépendance vis-à-vis des pouvoirs, le droit d'enregistrement des édits, la dignité de la vie, et pour tout dire aussi leur humeur frondeuse faisaient aux Parlements une situation considérable, et non pas seulement au Parlement de Paris, dont la juridiction était plus étendue et l'autorité prépondérante, mais encore aux Parlements de Bordeaux, de Toulouse, de Rouen, de Grenoble, de Dijon, etc., qui, eux aussi, ont fait grande figure dans l'histoire. Les familles parlementaires, — car les charges passaient souvent de père en fils, — menaient une existence brillante et jouissaient d'une considération incontestée.

Avec les Parlements, et souvent en conflit avec eux, il y avait les évêques. Il est de mode de dire du mal des évêques de l'ancien régime, et assurément il y avait des abus; mais si, au lieu de s'en tenir aux déclamations générales, on veut bien entrer dans le détail, on constatera qu'à côté des défauts il y a eu aussi de grandes vertus, et que, dans bien des provinces, les évêques sont restés, même au dix-huitième siècle, fidèles à leur antique rôle de *defensores civitatis*. Que de grands travaux, que d'embellissements, que d'œuvres utiles ont été dus à leur patriotique initiative! Il suffit de lire le beau livre de M. l'abbé Sicard sur l'*Ancien clergé de France* pour en trouver des exemples à chaque page [2].

Ce qui frappe, quand on étudie cette fin de l'ancien régime, ce que M. Babeau fait ressortir avec raison, c'est l'infinie variété de

[1] *La Province sous l'ancien régime*, I, 207.

[2] *L'Ancien clergé de France*, par M. l'abbé Sicard. 2 vol. chez Lecoffre.

l'origine des pouvoirs. Il semble qu'un gouvernement absolu eût dû tenir à avoir sous la main tous les ressorts, exiger que toute autorité vînt de lui et de lui seul. C'était le contraire qui était vrai :

« Ce qui distingue le plus l'ancien régime monarchique du nouveau régime démocratique en France, c'est le très petit nombre d'emplois auxquels l'Etat nommait directement autrefois. Tandis que, de nos jours, son action s'étend à toutes les branches de l'administration, jusque dans leurs ramifications les plus extrêmes, autrefois elle était restreinte et limitée à certaines charges. Le roi nomme les dignitaires du clergé, les officiers supérieurs et généraux de l'armée, les gouverneurs de provinces et de villes; c'est surtout sur le haut clergé et la noblesse que son autorité s'exerce directement; les curés de villes et de campagne échappent à son choix; les grades inférieurs de l'armée, si ce n'est dans quelques corps privilégiés, dépendent de la fortune des titulaires, plutôt que de la volonté du ministre. Quant aux membres du tiers état, ils échappent presque tous à ses faveurs comme à ses rigueurs; le roi nomme les premiers présidents et les intendants, mais il les choisit parmi des magistrats déjà propriétaires de leurs charges. Il ne désigne ni les officiers de justice, ni ceux de finances, ni la plupart des officiers municipaux, ni les professeurs de collège, ni les maîtres d'école... Les places dont il dispose se comptent par milliers, tandis que, de nos jours, leur nombre se chiffre par centaines de mille. »

Et M. Babeau conclut ainsi :

« La vieille monarchie, se regardant comme étant de droit supérieur et divin, jugeait inutile à ses intérêts de conservation de s'assurer partout des auxiliaires dépendants et dévoués, parce qu'elle était assurée de la fidélité de tous; les régimes parlementaires et démocratiques, contraints de se tenir en équilibre sur le sol instable des élections, ont besoin de trouver partout des agents subordonnés, depuis les magistrats de l'ordre judiciaire jusqu'aux facteurs ruraux et aux cantonniers [1]. »

Et au moment de disparaître, cette vieille monarchie donnait une preuve de ses aspirations vers une certaine décentralisation en établissant les assemblées provinciales. M. Albert Babeau ne semble pas approuver cette institution qui, dit-il, « affaiblissait en les multipliant les rouages de l'administration et divisait la responsabilité [2] ». Nous ne saurions être de son avis. Les assemblées

[1] *La Province sous l'ancien régime*, I, 250-252.
[2] *Ibid.*, I, 171.

provinciales eussent étendu à toutes les parties de la France les bienfaits des États du Languedoc; une seule chose leur a manqué, c'est la durée. Mais quand on voit ce qu'ont pu faire en quelques années les assemblées du Berry et de la haute Guyenne; quand on voit le zèle et la compétence déployés par leurs membres; quand on voit, dans des assemblées créées à la dernière heure, comme celle de l'Orléanais, la commission intermédiaire se réunir en moyenne *cent fois* par an pour étudier toutes les questions intéressant la province [1], on juge de la vie intense qui animait cette institution, et l'on ne peut regretter qu'une chose, c'est qu'elle n'ait pas eu pour elle la consécration du temps.

L'Etat n'était-il donc pas représenté dans l'administration de la province? Si, assurément, il l'était, mais par quelques agents seulement. Il est vrai que ces agents étaient les principaux et que l'un d'eux en particulier, le plus modeste au début, avait attiré petit à petit à lui la réalité du pouvoir.

Il y eut d'abord les gouverneurs qui, la plupart du temps, étaient princes du sang ou très grands seigneurs, un maréchal de France souvent. Les Condé étaient héréditairement gouverneurs de Bourgogne; le maréchal de Villeroy fut gouverneur de Lyon; le maréchal de Richelieu, de Bordeaux; le maréchal de Villars, de Provence. Sous les Valois et les premiers Bourbons, les gouverneurs avaient une véritable puissance qui, plus d'une fois, avait porté ombrage au pouvoir royal; il suffit de citer le duc d'Epernon en Guyenne, le connétable de Lesdiguières en Dauphiné, le duc de Montmorency en Languedoc. Richelieu avait abattu ces têtes trop hautes. Après lui, le titre de gouverneur fut plutôt un honneur et une dotation, — ce que beaucoup, et des plus illustres, comme Villars, étaient loin de dédaigner, — qu'une autorité sérieuse. En principe, leurs attributions étaient très étendues; elles embrassaient tout, et les lettres patentes qui leur conféraient cette haute dignité n'oubliaient pas de le dire; en réalité, elles étaient presque nulles. Le gouverneur, précisément parce qu'il était un grand personnage, vivait peu dans sa province; il était à la cour, aux armées, et son rôle se bornait, la plupart du temps, à être près du roi le protecteur du pays dont il était le chef nominal.

Mais, avec le gouverneur, au-dessous de lui, mais plus puissant que lui, il y avait l'intendant, cette création de Richelieu, perfectionnée par Colbert. Celui-là était le vrai représentant du pouvoir central, aidé dans sa tâche par des subdélégués chargés chacun d'une partie de la généralité. Les intendants étaient choisis parmi

[1] Voy. le beau livre de M. de Lavergne sur *les Assemblées provinciales*.

les maîtres des requêtes, par conséquent étrangers au pays; les subdélégués, pris dans les familles distinguées de la province, en connaissant bien par conséquent les besoins et les ressources, étaient pour leur chef les auxiliaires les plus précieux.

On a beaucoup attaqué les intendants; Saint-Simon, au nom de la noblesse; Vauban et Fénelon, au nom du peuple, en ont énergiquement demandé la suppression. Boulainvilliers, dans la préface de son *État de la France*, écrivait en 1727 :

« Parmi les misères de notre siècle, il n'en est point qui mérite davantage la compassion de ceux qui viendront après nous que l'administration des intendances. L'opposition que formèrent presque tous les peuples de la monarchie à cette nouveauté a été le dernier effort de la liberté française. Le peuple ignorait ce que c'est qu'un intendant; mais, comme il est toujours amateur de la nouveauté, il s'imagina que ce serait une protection pour lui contre l'autorité de la noblesse; il a appris, par une expérience bien plus douloureuse, que ces nouveaux magistrats devaient être les instruments de sa misère; que les vies, les biens, les familles, tout serait à leur disposition : maîtres des enfants jusqu'à les enrôler par force, maîtres des biens jusqu'à ôter la subsistance, maîtres de la vie jusqu'à la prison, au gibet et à la roue[1]. »

Necker lui-même, dans le Mémoire où il préconise l'établissement d'assemblées provinciales, s'élève avec vigueur, on pourrait dire avec passion, contre « cette volonté ambitieuse d'un seul homme qui, tantôt présent, tantôt absent, tantôt instruit, tantôt incapable, doit régir les parties les plus importantes de l'ordre public et qui doit s'y trouver habile, après ne s'être occupé toute sa vie que de requêtes au Conseil[2] ».

Le réquisitoire est complet; est-il juste? Comme toute chose humaine, l'institution des intendants avait ses bons et ses mauvais côtés. Il ne semble pas, en tout cas, qu'ils aient laissé dans la mémoire des peuples des souvenirs si fâcheux. Le grand nombre de villes qui ont donné leurs noms à des rues, à des quais, à des promenades, à des places : Tourny, à Bordeaux; Barentin et Cypierre, à Orléans; Blossac, à Poitiers; Legendre, à Montauban, ou qui leur ont élevé des statues : Le Bret, d'Etigny, Montyon, en est la preuve; c'est, la plupart du temps, la constatation d'un travail fécond accompli, la reconnaissance de services rendus. Si quelques intendants, en effet, avaient abusé de leurs pouvoirs, d'autres en revanche — et en plus grand nombre — en avaient

[1] Cité par M. de Lavergne, *les Assemblées provinciales*, p. 3 et 4.
[2] *Ibid.*, p. 11.

usé pour des œuvres utiles et durables. Le dépouillement de leur volumineuse correspondance — et Dieu sait avec quelle patience et quel scrupule M. Babeau s'est livré à ce labeur de Bénédictin, — les montre sans cesse occupés de travaux et d'améliorations. Si l'intendant est l'agent général du roi, il est aussi le tuteur des communautés. « Il juge, dit Richer d'Aube, de ce qui leur est utile et de ce qui ne l'est pas. » Pouvoirs trop étendus, sans doute, mais dont la plupart du temps il se sert pour défendre les intérêts qui lui sont confiés. Il s'attache à faire régner l'économie dans les finances municipales, veille aux adjudications, autorise les dépenses. Il soutient les villes contre les corps judiciaires, parfois contre le gouverneur. Il fait plus : chargé des intérêts du roi, il demande plus d'une fois des dégrèvements d'impôts. Fontanieu, en Dauphiné, sollicite une remise de 350 000 livres; Harlay, à Paris, en obtient une de 380 000 livres en 1737; Turgot en obtient 3 millions en quatorze ans.

L'intendant doit défendre les sujets de « toute foule et oppression », et particulièrement les paysans contre les seigneurs; c'est lui qui a pour mission d'abattre les derniers privilèges féodaux, et il y réussit généralement. « L'effort constant des intendants fut de substituer, dans les communautés villageoises, leur contrôle à la tutelle seigneuriale. Ils parvinrent au but qu'ils se proposaient par une lutte patiente, prudente, mais successive et persistante [1] », ce qui ne les empêchait pas pourtant d'être en relations courtoises avec les gens de qualité. On peut en trouver la preuve dans bien des écrits du temps et en particulier dans les Mémoires si curieux de Dufort de Cheverny.

La police rentre aussi dans les attributions des intendants; et c'est là, on le conçoit, une de leurs graves sollicitudes; ils s'efforcent de réprimer le vagabondage et la mendicité qui sont une des plaies du dix-huitième siècle, comme ils le sont encore du dix-neuvième. Sous Louis XV, on établit les dépôts de mendicité, et l'on ne tarde pas à y enfermer sept mille pauvres. « La liberté individuelle, dit à ce propos M. Babeau, n'était point alors regardée comme le premier des droits; on la sacrifiait trop aisément à des considérations que l'on estimait d'ordre supérieur. Il paraissait légitime de priver un homme de sa liberté dans l'intérêt de l'État, du bon ordre et de la morale. » — « Le roi, disait-on officiellement en 1759, peut, sans donner atteinte aux lois, user du pouvoir qui réside en sa personne, par des voies d'administration dont qui que ce soit ne doit se dire exempt dans le royaume. C'était la

[1] *La Province sous l'ancien régime*, II, 139.

théorie des lettres de cachet[1]. » Mais, il faut le dire, quoi que prétende la légende, pour les lettres de cachet même, ni le ministre ni l'intendant, d'ordinaire, ne sévissaient à la légère.

« Il ne faut pas croire que les intendants soient toujours disposés à se faire les instruments des volontés des familles à l'égard de leurs membres. Celui de Caen n'admet pas qu'elles puissent s'ériger en juges et les fasse détenir sans en dire les motifs. » — « Toutes les fois, écrit-il à un subdélégué, qu'il est question de priver quelqu'un de sa liberté, l'administration ne doit déférer aux instances qui lui sont faites que d'après la connaissance des faits et l'examen le plus sévère. » — « Harcelée de sollicitations, dit un historien moderne, elle n'accorde qu'après une enquête sérieuse les lettres de cachet qu'on lui demande; elle résiste aux requêtes mal fondées; elle ne frappe que les individus qui, dans les idées du temps, méritaient d'être séparés de la société. La manière dont elle procède est plus rapide, moins bruyante et plus favorable aux particuliers que les tribunaux[2]. »

A l'exemple et à l'envi des Etats, les intendants s'occupent des travaux publics, encouragent l'agriculture et le commerce. Ils font des tournées pour vérifier par eux-mêmes l'état des chemins de leur généralité; ils ouvrent des routes pour relier les grandes villes, jettent des ponts sur les rivières, endiguent les fleuves, creusent des canaux, le canal d'Orléans, le canal du Midi, le canal de Picardie. Pour l'industrie, ils surveillent l'exécution des règlements et la bonne confection des marchandises, afin de conserver sans reproche la renommée de la fabrication française. Non moins soucieux du progrès agricole, ils fondent des sociétés d'agriculture et des comices, encouragent les meilleurs procédés de culture et les races d'animaux perfectionnées, établissent des haras, créent des pépinières, passent, par exemple, un traité avec Charles Bonaparte, pour la plantation de mûriers en Corse[3], s'efforcent d'augmenter la production du blé. Malheureusement, l'interdiction de la circulation des grains était une gêne pour le commerce, gêne acceptée et même invoquée par les populations, inintelligentes de leurs vrais intérêts; la liberté de circulation, décrétée par

[1] *La Province sous l'ancien régime*, II, 104.

[2] *Ibid.*, II, 107, 108.

[3] M. Babeau cite à ce propos une curieuse lettre du père de Napoléon. Il écrit le 20 juin 1784 au contrôleur général : « Je suis père de sept enfants et *l'huitième* est en chemin... J'ai l'honneur d'implorer votre protection et votre justice en faveur de ma pauvre famille qui ne cessera jamais de prier pour votre santé et prospérité. » (*Ibid.*, II, 243.) Bonaparte mourut avant d'avoir pu exécuter le traité.

Turgot, provoqua des émeutes et dut être retirée. Comme il arrive pour bien des progrès, Turgot avait devancé ses contemporains.

Turgot, ce nom seul suffirait à réhabiliter les intendants, s'ils avaient besoin de l'être. Mais on en pourrait citer beaucoup d'autres avec lui qui ont bien mérité de leurs administrés. « La Révolution, en les renversant avec l'édifice gouvernemental dont ils étaient les colonnes utiles, a jeté sur eux l'anathème qu'elle a prodigué à tous les pouvoirs dont elle a déterminé la chute. » Mais le frêle édifice qu'elle avait élevé sur les ruines de l'ancienne administration n'a pas tardé à s'écrouler dans l'anarchie, et les intendants ont reparu sous un autre nom. « La réaction en faveur de l'autorité, dit M. Babeau, s'arrête sur la fin du dix-septième siècle; mais le grand mécanisme qu'elle a mis en mouvement survit à la décadence de son principe; sa force motrice continue d'agir, ses rouages fonctionnent jusqu'au jour où ils se détraqueront en 1790, pour se reconstituer, avec quelques engrenages nouveaux, mais des pièces plus solides que jamais, au commencement du siècle présent. Les préfets ont été faits sur le modèle des intendants, les sous-préfets sur celui des subdélégués, les conseils généraux et d'arrondissement, sur celui des assemblées provinciales, d'assiette ou d'élection; le département était en germe dans la province, l'arrondissement dans l'élection; les circonscriptions religieuses, judiciaires, financières et militaires nouvelles avaient leur point de départ dans les anciennes; et tandis que les doctrines se modifiaient, tandis que la démocratie se substituait à l'aristocratie et même à la monarchie, les traditions administratives se continuaient en changeant de nom; elles se précisaient en se moulant dans un cadre plus uniforme, et contribuaient à donner à l'administration de la France une fixité que les révolutions politiques n'ont pas ébranlée [1]. »

La vie et l'indépendance provinciales seules ont disparu, et n'est-ce point elles qu'il faudrait reconstituer sous le nom de décentralisation?

Maxime de La Rocheterie.

[1] *La Province sous l'ancien régime*, II, 339.

LES ŒUVRES ET LES HOMMES

COURRIER DU THÉATRE, DE LA LITTÉRATURE ET DES ARTS

Le premier voyage du Président. — Illusion et vanité. — Le hasard des décorations. — Géographie et petits drapeaux. — L'exposition de Madagascar. — La robe de gala de la reine Ranovalo. — Les dames de la cour malgache. — Le panorama de la capitale. — Une pilule amère. — Le Congrès des Sociétés savantes. — La question du repos hebdomadaire. — La Société des Amis des arbres. — Les mutilations du Bois de Boulogne et de l'esplanade des Invalides. — Les « Sully ». — Les solennités pascales et les gueuletons libres-penseurs. — Le « petit cochon » de la Maison du Peuple. — L'ukase du maire de Roubaix. — Une fille vaillante. — La Société antiesclavagiste. — La chair humaine au détail. — Une nouvelle église à Paris. — Le banquet Berthelot. — Le fond du sac. — Le restaurant Lemardelay. — Grève des omnibus, des tramways et des allumettes. — L'Exposition des Amateurs. — Les Pastellistes. — Les Indépendants. — Le Concours hippique. — Toilettes et mondanités. Le Centenaire de l'Ecole normale. — Une gaminerie d'étudiants. — Evêques et Pasteurs. — Une Revue aristophanesque. — Les morts du mois. — Camille Doucet. — L'homme et l'auteur dramatique. — Une page de Jules Sandeau. — Eugène Plon. — Les théâtres. — La retraite de Got. — Une question scabreuse.

Après que la Chambre eut terminé ses *travaux* (?) et fut parvenue, suivant l'élégante expression dont on se sert, à *boucler* le budget, — en étranglant les Sœurs, — le Président de la République s'est mis en voyage. De même que le premier déplacement de M. Casimir-Périer avait eu pour but une visite à sa petite principauté de Pont-sur-Seine, de même la première excursion de M. Félix Faure a eu pour objet une visite à son royaume d'Yvetot, je veux dire du Havre, aux populations duquel il avait hâte de se montrer dans sa dignité nouvelle. Les hommes, ballotés par les événements et souvent traqués par leurs semblables, ressemblent, sous ce rapport, aux cerfs traqués par les chasseurs : un secret instinct les pousse à revenir au lancer.

Au milieu de toutes les ovations qui l'ont salué comme un roi, le Président a prononcé une parole qui montre une fois de plus

avec quelle facilité les hommes s'aveuglent sur la fragilité des choses et sur leurs propres destinées. Répondant à une harangue amie, M. Faure a parlé de la tâche que lui a imposée le Congrès, en ajoutant qu'il était « décidé à l'accomplir *jusqu'au bout* ».

Nous l'avions déjà entendue il n'y a pas un an, cette parole, dont se flattent volontiers les vanités humaines. « ... Mon mandat, que j'accomplirai jusqu'au bout », avait proclamé solennellement, et avec un air de défi, son prédécesseur; et six mois à peine étaient écoulés que M. Casimir-Périer avait atteint *le bout* de cette mission à longue échéance.

La première pensée, le premier mouvement de ceux que la fortune porte ainsi au palais de l'Elysée est de redire le mot légendaire de Mac-Mahon sur le bastion de Malakoff : « J'y suis, j'y reste! » Mais, de ce que Mac-Mahon n'a pas sauté, il ne s'ensuit nullement que les présidents ne sauteront pas; et, la preuve, c'est que, jusqu'à présent, *tous* ont sauté! — D'autre part, il y a une singulière différence entre les situations. Quand Mac-Mahon proférait son mot héroïque, il était au milieu du feu, sur un sol miné qui pouvait l'engloutir, et c'est sa vie même qu'il jouait en demeurant à la place qu'il avait conquise; tandis que, pour les présidents, retirés dans une opulente Capoue, il s'agit tout bonnement d'en savourer les délices. Dans le premier cas, le soldat fait noblement le sacrifice de lui-même : « J'y reste pour mourir, s'il le faut! » Dans le second cas, l'homme rêve tout simplement, avec un inconscient égoïsme, de prolonger le plus possible une douce jouissance : « J'y reste... parce que je m'y trouve bien! » C'est peut-être un peu moins glorieux.

Faut-il faire remarquer qu'à l'exemple de feu Carnot, M. Félix Faure, accusé d'être franc-maçon depuis vingt-sept ans, et qui a honoré de sa visite tous les établissements publics, s'est soigneusement abstenu de mettre le pied dans une église?

Un autre détail me fait rêver dans ces voyages princiers ou présidentiels : c'est l'abondante distribution de croix d'honneur qui les accompagne. Magistrats, conseillers généraux, médecins, maires, industriels, agriculteurs, reçoivent à brûle-boutonnière le ruban rouge. Devant ce spectacle invariable, je me pose toujours ce dilemme, comme dirait M. Dupuy : ou bien tous ces citoyens éminents avaient d'incontestables titres à la croix, et alors pourquoi ne la leur avait-on pas donnée? Ou bien, ils n'en avaient pas, et alors pourquoi la leur donne-t-on ?

Mais c'est là un des problèmes dont la politique garde le secret et qu'il est sage de ne pas trop approfondir. Si le Président avait été dans le Midi, c'est Pégomas qui eût été décoré. Il a été dans le

Nord : c'est Maranville qui a reçu le ruban. Là, comme dans un autre domaine, c'est l'occasion qui fait le... chevalier.

Pendant ce temps, nos soldats s'embarquaient pour Madagascar, où l'étoile sera pour eux plus difficile à décrocher, mais aussi plus méritoire.

Avez-vous remarqué que chacune de nos expéditions devient pour nous l'occasion inattendue d'apprendre un peu de géographie? — Et, au fond, c'est peut-être là le seul profit que nous retirons de ces entreprises.

Quand le général Dodds est allé au Dahomey, beaucoup de Français ne connaissaient pas même de nom ce pays sauvage, et parmi ceux qui en avaient vaguement entendu parler, combien savaient exactement où il se trouvait? Mais aussitôt parurent des cartes, des plans, des livres, des images, qui attirèrent la curiosité du patriotisme, et, comme au temps des guerres précédentes où les épingles tricolores s'étaient piquées fiévreusement sur Eupatoria, Sébastopol, Bomarsund, Pékin, Magenta, Solférino, Puebla, Mexico, on vit les mêmes épingles se fixer fièrement sur Kotonou et Abomey, — faute de pouvoir se planter sur la flèche de la cathédrale de Strasbourg...

Aujourd'hui, le jeu recommence avec Madagascar; on étudie ses côtes, ses montagnes, ses rivières, et les petits drapeaux s'apprêtent à flotter sur cette mystérieuse Tananarive, siège de la reine à demi-barbare et de son étrange cour.

Au moment où cette expédition débute, le ministère des colonies a eu l'heureuse idée d'organiser, dans un des pavillons du Palais de l'Industrie, aux Champs-Elysées, une sorte d'exposition ou de musée de Madagascar. C'est un peu rudimentaire, avec beaucoup de lacunes, mais néanmoins curieux, instructif, amusant même, et j'y ai passé une heure intéressante. D'abord, des échantillons des produits de l'île dans le règne végétal et le règne minéral : bois, café, cacao, maïs, manioc, gomme, caoutchouc, citronnelle, ricin, girofle, soie, coton, aloès; puis, dans des vitrines closes, jaspe, topaze, rubis, grenats, améthyste, saphir, quartz aurifère, pépites d'or; oui, des pépites alléchantes, grosses comme des noix, comme des œufs! Dans d'autres vitrines, des produits travaillés : chapeaux de paille de riz, rouges, bleus, verts, jaunes, assez élégants, ma foi; corbeilles, nattes, guipures, dentelles. — Celles-ci un peu primitives, est-il besoin de le dire? — Puis des tissus, depuis le pagne vulgaire en « raphia » (écorce d'arbre), jusqu'aux souples foulards soie dont se parent les dames de haut rang; des étoffes, de couleurs généralement très voyantes; en particulier, une robe de soie brodée à grandes fleurs, ayant appartenu à la reine Ranovalo Ire,

vers 1830 ; un corsage et une ceinture, provenant de la toilette d'une autre princesse; enfin des meubles sculptés et de nombreux instruments de musique, violons, guitares, tambours, les uns en bambou, les autres en un bois mince et blanchâtre, avec des formes bizarres, qui doivent produire une cacophonie à ravir les wagnériens.

Une des parties les plus curieuses de ce musée est celle des photographies, qui donnent une vue exacte des lieux, des sites et des personnes. L'île est montueuse, boisée, avec des cascades et des rivières; et la capitale, Tananarive, est bâtie sur une colline dont le point culminant, le palais de la reine, est à 1400 mètres au-dessus de la plaine. L'ensemble de la ville est assez pittoresque, avec son amoncellement de maisons groupées sans ordre sur les pentes, au milieu desquelles on discerne quelques édifices spéciaux, tels que la cathédrale gothique et l'Observatoire, construits par les Jésuites, la mission catholique, le palais de la Résidence de France avec ses vastes salles à colonnes et ses parquets miroitants.

La ville, qui s'étend sur une longueur d'environ 3 kilomètres, compte plus de 100 000 âmes, et comme elle occupe un plateau élevé, la température y est rafraîchie par une brise constante, et l'eau, qui y arrive en abondance, lui assure un état sanitaire excellent.

Une série d'intéressantes photographies montre des types de soldats, d'officiers, de généraux hovas, d'aspect assez robuste; puis les portraits des princes, des princesses, des dames du palais chargées d'atours, et enfin celui de la reine actuelle, Rasocrina, attifée de plumes et couverte d'un lourd manteau à traîne. — Par exemple, pas belle, la reine! Et si toutes ses sujettes lui ressemblent, le troupier français, né galant, fera grise mine à la victoire..!

En attendant, on s'occupe déjà des cultures utiles qui pourraient être importées dans la grande île africaine, et au Congrès des Sociétés savantes, qui vient de se tenir à la Sorbonne, des botanistes ont proposé d'y acclimater le quinquina, que n'arrivent plus à nous fournir les forêts épuisées de la Bolivie et du Pérou, que la Hollande et l'Angleterre cultivent pour leur compte à Java et dans l'Inde, dont l'essai au Congo n'a pas réussi, et que nous sommes actuellement obligés de demander à nos rivaux, de sorte qu'en cas de conflit, nous manquerions de sulfate de quinine pour nos colons et nos soldats, dans les régions où cette substance nous serait le plus nécessaire. — Va donc pour le quinquina à Madagascar! — A moins que les savants, parfois plus malins qu'ils n'en ont l'air, n'aient choisi ce symbole pour nous faire entendre qu'au fond il s'agit d'une pilule amère à avaler...

Je viens de parler des Sociétés savantes. Elles sont, en France, au nombre de plus de 400, et, chaque année, elles se réunissent à Paris, en congrès, pendant les vacances de Pâques. C'était, cette fois, leur 34e assemblée générale, et elle a offert un intérêt exceptionnel par l'importance des travaux communiqués dans les différentes sections. Les membres du clergé, qu'il est de mode d'accuser d'obscurantisme, s'y font remarquer par de solides et belles études, et, pour la première fois, des femmes, des jeunes filles même, y ont pris la parole, notamment une doctoresse, soutenant avec éclat ses idées contre les objections de savants autorisés.

Dans la section d'économie sociale, la question du repos *hebdomadaire*, — on n'ose pas dire *dominical*, parce que ça rime avec clérical! — a donné lieu à un intéressant débat, mais sans conclusion pratique. Si les orateurs ont été unanimes à reconnaître le mouvement général de l'opinion dans ce sens, s'ils ont constaté les mesures légales adoptées en Allemagne, en Angleterre, en Autriche, en Suisse, en Belgique, en Hollande, en Suède, en Danemark, en Amérique, pour donner satisfaction sous ce rapport à l'hygiène physique et morale des travailleurs, ils n'ont pu se mettre d'accord sur les dispositions qu'il conviendrait de prendre en France pour atteindre le même résultat, et cela, par peur manifeste de l'idée religieuse; la section s'est séparée sans formuler aucune proposition à cet égard.

Dans une autre section du Congrès, une Société qui porte un nom sympathique et charmant, la *Société des Amis des arbres*, a fait entendre d'utiles observations au sujet du reboisement de nos pentes montagneuses, comme moyen de prévenir les inondations qui causent une perte approximative de 80 à 100 millions par an à l'agriculture.

Pour mettre la France à l'abri des inondations, l'État devrait reboiser 260 000 hectares par an, en consacrant à ce travail une somme de 160 millions. Savez-vous ce que l'État dépense actuellement pour cette œuvre de préservation et de défense? 2 à 3 millions, c'est-à-dire un chiffre dérisoire! Il est vrai qu'il y a tant de gros traitements et tant de sinécures auxquels il faut pourvoir!

Pourtant, la Société des Amis des arbres donne l'exemple au gouvernement dans la mesure de ses moyens. Jusqu'à ce jour, elle a planté plus de 600 000 arbres et elle envoie gratuitement son Bulletin aux membres du clergé et aux instituteurs qui s'engagent à planter 5 arbres chaque année. — Mais qu'est-ce que cela auprès des résultats obtenus par l'association de l'*Arbor Day* — Jour de fête légal des arbres aux États-Unis, — qui a provoqué la

plantation de plus de 300 millions d'arbres dans les États de la Confédération !

La Société des Amis des arbres devrait bien passer par le Bois de Boulogne, où l'on abat des chênes de quatre-vingts ans pour créer un vélodrome, et aussi par l'esplanade des Invalides pour y défendre les ormeaux séculaires dont un impitoyable vandalisme continue la destruction pour faire place à la gare que la Compagnie de l'Ouest y construit, malgré le Conseil municipal, malgré la Chambre et malgré les protestations universelles. — Une pétition, signée de noms pourtant bien autorisés, a été adressée au ministre des travaux publics et au ministre des beaux-arts contre cette mutilation d'une des plus belles perspectives de la capitale. — « Respect aux monuments de Paris! respect aux arbres de Paris! » dit cette requête, au bas de laquelle se lisent les noms du président de la Société des Architectes; du président de la Société des Artistes français, Edouard Detaille, membre de l'Institut; du président de la Société nationale des beaux-arts, Puvis de Chavannes, membre de l'Institut; du président de la Société des Parisiens de Paris, François Coppée, membre de l'Académie française.

Rien n'y fait : la cognée fonctionne toujours; les arbres tombent, l'esplanade se creuse, transformée en vaste chantier, et bientôt une gare en surgira pour masquer aux regards la majesté architecturale des Invalides!

Sous Henri IV, le sage et intègre Sully, estimant que tout arbre qui s'élève est un service rendu à l'humanité, en faisait planter par toute la France, et l'on voit encore dans nos villages, sur la place publique ou près des églises, de vénérables ormeaux ou des châtaigniers trois fois séculaires que les paysans appellent *des Sully*, sans connaître l'origine du nom. Eh bien, « ces Sully », que plantait l'ancienne monarchie, la République les abat follement, comme tant d'autres abris, comme tant d'autres choses protectrices!

Les solennités pascales, qui attestent chaque année la vitalité persistante du sentiment religieux, n'auraient rien offert, cette fois, d'exceptionnel, sans les ignobles banquets dans lesquels une tourbe hideuse, limitée d'ailleurs à quelques centaines de déclassés des deux sexes, a essayé de bafouer les cérémonies et les pratiques du culte catholique. C'est naturellement le Vendredi Saint qui avait été choisi pour ces agapes, plus stupides encore qu'impies et scandaleuses. Les unes étaient présidées par des conseillers municipaux; d'autres, par des députés; — et une ville telle que Paris a vraiment lieu d'être fière d'être représentée par des cerveaux pareils!

Les convives, recrutés dans les bas-fonds socialistes et révolutionnaires, comptaient dans leurs rangs plusieurs des femmes connues pour revendiquer l'émancipation de leur sexe, et qui pratiquent largement leurs théories en attendant que la loi les consacre. Un certain nombre d'adhérents à ces « gueuletons anticléricaux » — ainsi qu'ils s'appellent eux-mêmes — s'étaient affublés, par un raffinement d'athéisme, — de soutanes, de robes de moines et de religieuses, trouvant sans doute plus de sel dans ces déguisements et ces profanations, comme l'imagination dépravée des coreligionnaires de l'anglais Oscar Wilde trouve, dit-on, un raffinement de jouissance dans les costumes sacerdotaux dont ces dégradés aiment à se revêtir.

Nos feuilles radicales elles-mêmes ont été choquées et presque humiliées de cette orgie grossière, qui, a dit ironiquement l'une d'elles, fait vraiment honneur au peuple le plus spirituel de la terre...

Le principal de ces banquets, organisé par la Société du baptême civil et de la propagande d'athéisme, a eu lieu à la Maison du Peuple, que l'on pouvait croire destinée à d'autres usages, et c'est à celui-là que s'est passée la scène désormais fameuse du « petit cochon », dont tous les journaux ont retenti. Naturellement Robin, l'homme de la porcherie de Cempuis, l'éducateur par le mélange des sexes, se trouvait là en première ligne. C'était bien sa place. — On sait tous les détails de la parodie dégoûtante où s'est vautrée la rage de ces libres-penseurs en délire : le cadavre d'un petit cochon enseveli dans une bière, l'aspersion des assistants à l'aide d'un cervelas simulant le goupillon, un officiant grotesque, revêtu d'une soutane et d'un surplis, et mêlant au chant travesti des morts les refrains de la *Carmagnole;* d'autres, brandissant une croix avec un drapeau rouge, entonnant le *Dies iræ* sur un air de goguette, et enfin, la cohue achevant cette mascarade immonde par un bal dont, par un reste de pudeur sans doute, on a pris soin de voiler les écarts et les hardiesses sous une pluie de confetti et de serpentins.

On avait cru jusqu'ici que notre législation assurait le respect des cultes reconnus par l'Etat, mais ce n'est là qu'une formule dont les ennemis du christianisme ne sont nullement obligés de tenir compte. D'ailleurs, trois de nos honorables députés, le citoyen Ernest Roche, le poète Clovis Hugues, et l'ancien ministre de la Commune Paschal Grousset, menaient la ronde contre « l'abrutissement religieux », et tout le monde sait que nos législateurs sont au-dessus des lois.

C'est égal, la « neutralité officielle » doit se sentir bien mal à l'aise devant des bacchanales de cet acabit, de même qu'elle reste

bien embarrassée devant l'incartade de ce maire de Roubaix qui, dépassant l'exploit du célèbre Chion, vient d'interdire au clergé de porter ostensiblement le viatique aux malades et aux mourants. Ce maire est très impressionnable, il a les nerfs d'une sensibilité inouïe, et c'est parce que le transport du viatique lui suggère des idées tristes, fait penser à la mort et peut assombrir le front de ses administrés, qu'il a édicté son étonnant ukase. Les feuilles républicaines elles-mêmes n'ont pu s'en tenir les côtes, et elles invitent ce magistrat irritable à prendre bien vite une série de mesures complémentaires pour assurer son repos d'esprit ainsi que celui des Roubelaisiens ; par exemple, interdire les enterrements, qui éveillent forcément des idées mélancoliques ; défendre les crêpes et les vêtements noirs, qui sentent l'affliction ; prohiber d'une manière générale toutes les industries qui se rattachent à la fragilité humaine, celle des marbriers, des marchands de couronnes funéraires, des couturières pour deuil, etc. ; peut-être même interdire aux habitants d'être malades, pâles, anémiques, parce que la vue seule des gens mal portants peut suffire à provoquer des sensations pénibles.

Quoi qu'il en soit, le curé de Roubaix n'a pas cru devoir se soumettre à ce caprice administratif, et appelé, dès le lendemain, par un mourant, il lui a porté le saint viatique avec l'appareil traditionnel de nos provinces, c'est-à-dire assisté d'un enfant de chœur agitant une sonnette sur son passage. Une pareille audace ne pouvait être tolérée par les esprits forts de Roubaix, et l'un d'eux, barrant la route au modeste cortège, a brutalement saisi le petit *benedicamus* pour lui arracher la sonnette réfractaire. Mais quelques femmes pieuses accompagnaient le prêtre, autant pour protéger son ministère de toute atteinte que pour s'unir à ses prières, et l'une d'elles, une jeune ouvrière, s'élançant contre l'agresseur, l'a souffleté d'une main énergique, aux applaudissements de la foule attirée par cette scène émouvante. A la bonne heure ! peut-on s'écrier en félicitant cette jeune chrétienne de son courage, et en souhaitant que son exemple ait de nombreux imitateurs. Si les malotrus et les sectaires rencontraient ainsi partout une main vengeresse pour les saisir au collet et les ramener à l'ordre, ils auraient bientôt fait de reculer jusque dans leurs bouges.

Et qu'ils soient domptés par les femmes,
Puisque les hommes en ont peur...

Bien plus d'héroïsme encore déploient ceux de nos missionnaires qui vont porter le drapeau de la France avec sa foi civilisatrice

au milieu des tribus cannibales de l'Afrique centrale; et la *Société antiesclavagiste*, à la tête de laquelle vient d'être solennellement installé son nouveau directeur général, Mgr Jourdan de la Passardière, publie dans son Bulletin des lettres saisissantes où l'on voit quelle barbarie affrontent les intrépides pionniers de ce christianisme outragé par nos libres-penseurs, sapé par nos gouvernants, et qui reste, malgré tout, notre défense la plus sûre à l'intérieur comme notre expansion la plus efficace au dehors.

Pour donner une idée des sauvageries que bravent ces congréganistes dont l'âpreté du fisc et l'hypocrisie de M. Ribot complotent la spoliation et la ruine, il suffit de citer une lettre de Mgr Augouard, vicaire apostolique de l'Oubanghi, dont le passage suivant donne le frisson :

« Au cours de son dernier voyage, le P. Allaire constata un nouveau degré de férocité que nous ignorions jusqu'à présent. Partout les esclaves sont amenés sur les marchés pour être vendus comme un vil bétail et surtout comme viande de boucherie. Nous avions bien vu acheter les esclaves en gros, si je puis ainsi m'exprimer, mais nous ne les avions pas encore vu vendre en détail et sur pied. « Dans ces tribus nouvellement visitées, on amène donc les esclaves sur le marché, et celui qui ne peut se payer le luxe d'un esclave entier, achète seulement un membre qu'il choisit à son goût. S'il choisit le bras, le client fait une marque longitudinale avec une sorte de craie blanche, et le propriétaire attend qu'un autre client choisisse l'autre bras et lui fasse la même marque. Chacun choisit alors les bras, les jambes, la poitrine, etc., et lorsque tous les membres ont été marqués, on coupe tout simplement la tête du pauvre esclave, qui est immédiatement dévoré sur place. »

Ce que n'ajoute pas Mgr Augouard, c'est que les missionnaires eux-mêmes n'échappent pas toujours à ce traitement, et qu'un de leurs postes avancés dans la région des anthropophages a déjà été mangé trois fois !

On conviendra que des gens capables de pousser à ce degré la folie du dévouement religieux et patriotique méritent bien d'être mangés là-bas par des cannibales noirs ou pressurés ici par nos cannibales blancs !

Eh bien, malgré tout cela, le prosélytisme ne s'arrête pas, et Paris va bientôt inaugurer une église nouvelle, depuis longtemps réclamée par la nombreuse colonie grecque qui l'habite et se trouvait obligée jusqu'ici de suivre les offices du rite grec orthodoxe à l'église russe de la rue Daru. C'est un riche banquier grec qui a voulu donner ce témoignage à sa foi, en décidant la cons-

truction, à ses frais, d'une église dans le voisinage de la légation de Grèce à Paris. Les travaux sont aujourd'hui presque achevés; il ne reste plus à terminer que la décoration intérieure, et, d'ici à peu de temps, le nouveau temple, que surmonte un dôme élégant de 25 mètres, ouvrira ses portes au culte.

Encore une église! vont s'écrier les banqueteurs de la libre-pensée; il y en a pourtant bien assez!

Oui, encore une église, qui porte à soixante-quatre ou soixante-cinq le nombre de celles qui émaillent Paris, et qui atteste, une fois de plus, la vitalité de l'idée chrétienne en face des polissonneries de ceux que Renan lui-même appelait « les goujats de l'humanité ».

Autrefois, tout finissait en France par des chansons; aujourd'hui, tout finit par des banquets, sous la réserve de chansonner ensuite les banqueteurs, ainsi qu'il est advenu de la manifestation des fourchettes en l'honneur de M. Berthelot.

On connaît l'origine de cette démonstration gastronomique, qui a été beaucoup moins un hommage rendu à la science dans la personne d'un de ses représentants qu'une manifestation politique, et surtout antireligieuse. D'après les uns, il y avait 800 convives; suivant d'autres, 1000; selon d'autres encore, emportés par une sorte de folle enchère, 1200! Or, dans cette multitude d'admirateurs et de vengeurs, pas un seul membre de l'Académie française ne figurait, et on n'y rencontrait que trois membres de l'Académie des sciences, en y comprenant même le héros de la fête! C'est maigre, et expressif. Tout le reste, artistes, romanciers, gens de lettres, politiciens, francs-maçons, aussi étrangers à la chimie et à la mécanique que M. Brisson à la gaieté et M. Zola à la modestie. La réunion était donc aussi peu scientifique que possible, et, par-dessus tout, on s'est étonné que M. Berthelot ait aussi facilement accepté d'incarner la Science en sa personne, quand le nom de Pasteur s'imposait à tous les esprits et flottait sur toutes les lèvres. Mais le cumulard Berthelot n'en a jamais assez, et il s'est laissé dire par le jeune ministre de l'instruction publique, dans un charabias pompeux, qu'il avait tout inventé, tout découvert, presque tout créé, « dans ses investigations triomphantes ».

Je ne sais pas, — ni vous non plus probablement, — ce que M. Berthelot a découvert de grandiose en chimie; mais, en histoire, il a fait une trouvaille énorme, exposée dans le discours même dont il a assaisonné le banquet. Il a découvert que « le christianisme concourut, avec l'invasion des Barbares, à amener *la ruine de l'organisation sociale et de la civilisation.* » Ça, c'est une

découverte qui peut compter pour deux, et l'homme qui a tiré cette merveille de ses alambics peut se flatter d'être un vrai savant!

La pensée fondamentale du banquet s'est mise en pleine lumière dans les déclamations haineuses de M. Blatin, parlant au nom du Grand-Orient de France, dont il est le président. M. Berthelot avait bien écarté d'un geste dédaigneux « le mystère des révélations », mais c'était faible et insuffisant. Il fallait davantage, et le F.·. Blatin s'est chargé de mettre les pieds dans le plat, en attaquant sans périphrase « les ensoutanés du catholicisme et la cléricaille laïque », c'est-à-dire tous ceux qui croient à quelque chose; en proclamant « que la morale n'a rien à voir avec les religions décevantes et funestes que nous a léguées le passé; que c'est la science qui secoue les mortels de la passivité des résignations où les endorment les dogmes religieux. »

Voilà le fond du sac, voilà la prétendue science qu'il s'agissait d'honorer, c'est-à-dire la négation des idées chrétiennes, l'outrage et la guerre à toute croyance religieuse, même à tout spiritualisme. Si M. Berthelot et ses adeptes eussent été seuls en cause, on aurait pu négliger leurs sottises, mais ce qui donne de la gravité à l'incident, c'est la participation officielle du gouvernement à ce banquet matérialiste; c'est la présence du ministre de l'instruction publique, du directeur de l'enseignement supérieur, du directeur de l'enseignement primaire, du directeur de l'Ecole normale supérieure, c'est-à-dire de tous ceux qui sont chargés dans notre pays d'orienter les esprits et d'élever la jeunesse. On nous avait dit et répété que l'Etat restait neutre en matière d'éducation et de foi, et ici nous voyons ses plus hauts fonctionnaires, ceux-là même qui ont mission de diriger l'enseignement national et de former les âmes, s'associer publiquement à des insultes, à des provocations dirigées contre la religion de l'immense majorité des Français!

Quoi qu'il en soit, il paraît que le dîner à 5 francs par tête qui a servi de prétexte à toutes ces diatribes, ne valait pas mieux que les discours, et que si la science en général n'a pas fait banqueroute, la science culinaire en particulier a fait, ce soir-là, une faillite lamentable, — petite revanche de la chimie, en attendant celle du sens commun.

Bien que la cuisine du restaurant Lemardelay fût notablement meilleure que celle du banquet radical de Saint-Mandé, le cabaret fameux de la rue de Richelieu, délaissé par la vogue, et qui avait essayé déjà de plusieurs transformations, n'a pu prolonger davantage son existence. Fondé en 1815, il n'avait compté, durant une période de quatre-vingts ans, que trois propriétaires se succédant

de père en fils, et constituant une façon de dynastie. Le second des Lemardelay avait été cuisinier de Louis-Philippe; le troisième tenait le sceptre depuis 1878.

Ce restaurant, l'un des plus anciens de Paris, avait une histoire. Ce n'est pas qu'il ait marqué dans les fastes de la gastronomie et fait école parmi les raffinés, mais il avait abrité les réunions politiques et littéraires de plusieurs régimes; la bourgeoisie libérale y avait souvent délibéré, entre le champagne et le cigare, sur le choix des candidatures d'opposition; M. Thiers y avait pris ses repas au temps où il était rédacteur du *National*; le prince Louis-Napoléon y avait mijoté le coup d'État; Gambetta y avait organisé la concentration républicaine; le général Boulanger y avait présidé le dernier banquet de la Ligue des Patriotes, et l'amiral Courbet reçu les adieux de ses amis avant de partir pour les mers de Chine, — sans parler de Rossini, qui aimait à y faire apprêter les fameux plats de macaroni baptisés de son nom.

D'une manière habituelle, ce restaurant avait la spécialité des noces, des repas de corps, des banquets politiques et des assemblées générales; mais la mode est mobile, les courants changent, et le vieil établissement n'a pu lutter contre la transformation des choses. Après Véry, après Véfour et les Frères-Provençaux, après Verdier et le café Riche, après Bignon et le café du quai d'Orsay, il disparaît à son tour, victime, comme ses émules, de la démocratisation de la cuisine elle-même. L'ère des grands cabarets aristocratiques est finie, pour faire place à la période plus vulgaire des Bouillons, jusqu'à ce que ceux-ci s'effacent à leur tour devant les buffets, les bars, les simples comptoirs de nourriture et de boisson, comme à Chicago et en Californie. — Les grands cafés subissent la même loi descendante; ils se germanisent et s'avilissent en brasseries communes, où la bière épaisse et les nuages du tabac auront bientôt fait d'alourdir le léger esprit français.

Pendant ce temps, les omnibus et tramways se sont mis en grève, de sorte que Paris se trouve, à l'heure où nous écrivons ces lignes, non seulement privé d'un de ses moyens essentiels de locomotion, mais encore menacé d'une grève de fiacres par la connivence des cochers de petites voitures s'unissant au chômage de leurs confrères pour soutenir leurs revendications. C'est la seconde fois que l'incident se produit, mais en 1891, la population était sympathique à la grève et avait ostensiblement pris parti pour le personnel des omnibus contre la Compagnie, tandis que, cette année, après toutes les satisfactions concédées aux réclamants, la population se montre nettement hostile à la grève et se plaint avec énergie du trouble ainsi apporté aux relations et aux affaires.

D'autre part, la grève des allumettes dure toujours, et c'est à se demander si nous n'allons pas en être réduits à battre de nouveau le briquet de nos pères. Voilà où nous a conduits le monopole, qui fraye imprudemment la voie au socialisme d'État, avec sa manie de tout accaparer : le tabac, la poudre, les cartes, demain l'alcool, après-demain le sucre, sans qu'on puisse apercevoir où s'arrêtera cette main-mise absorbante. Du train dont marchent les choses, l'État, dépassant *Potin* et le *Bon-Marché*, finira par s'établir fournisseur universel, étouffant ainsi toute concurrence comme toute liberté, et, en échange de cette servitude, nous livrant en tout genre des produits équivalant à ses détestables cigares et à ses allumettes réfractaires!

En attendant ce bel avenir, il faut reconnaître que, si la Régie nous fait banqueroute comme la science, il n'en est pas de même de la peinture, plus abondante, plus envahissante que jamais. A la veille même de l'ouverture des deux Salons du Champ-de-Mars et du Palais de l'Industrie, nous avons eu l'exposition des Pastellistes, celle des Indépendants, la galerie nouvelle des Champs-Élysées où les Amateurs ont groupé quelques-unes de leurs œuvres, à l'exclusion rigoureuse de tout professionnel; enfin, le petit salonnet du Concours hippique, où, comme on le pense bien, tout était à la glorification de « la plus belle conquête que l'homme ait jamais faite », suivant le mot de M. de Buffon.

Commençons par ce dernier, je veux dire par le salonnet hippique. On y retrouvait avec plaisir, dans un bronze équestre plein de finesse et d'élégance, le vieux Mackensie, cette figure légendaire que les Champs-Elysées et le Bois n'oublieront de longtemps; et le maréchal Canrobert, avec sa tête léonine, fièrement campé sur son cheval de bataille. Le colonel Titeux y montrait des spahis et des cavaliers arabes, à côté d'aquarelles représentant les vainqueurs des grands-prix de Paris : *Callistrate*, *Best man* et les autres; enfin, des chasses, des chiens, des cerfs, avec des recherches d'originalité jusque dans l'encadrement. N'y ai-je pas vu un joli dessin encastré dans un fer à cheval?

J'y cherchais quelque étalon bien modelé de Jacques Froment-Meurice; mais le brillant élève de Chapu s'était borné, pour cette fois, au rôle aimable de secrétaire du comité, en se réservant, sans doute, de nous dédommager au Salon voisin.

La galerie des Amateurs, sous la devise : *Ars et Caritas*, offrait une réunion d'œuvres plus considérables, et dont l'ensemble étonnait par l'éclat comme par la variété des talents. On peut dire que les plus grands noms de l'armorial s'y trouvaient, noms illustrés

jadis sur les champs de bataille, et qui demeurent dignes d'eux-mêmes en cherchant dans le domaine des arts, dans les études historiques, dans les progrès de l'agriculture, dans les institutions charitables de toute espèce, l'emploi fécond des loisirs que leur impose la politique.

Les visiteurs y admiraient une série d'aquarelles princières comme on n'en reverra probablement pas de longtemps : quatorze scènes militaires du prince de Joinville, six gracieux dessins de fleurs et de fruits de Mme la duchesse de Chartres; des vues et paysages de Mme la comtesse de Flandre et de Mme la comtesse de Caserte; puis des œuvres aussi nombreuses qu'attachantes à donner l'illusion d'un Versailles artistique sous Louis XIV, avec Saint-Simon pour historiographe, signées des princesses de Ligne et de la Tour-d'Auvergne; des duchesses de Chevreuse, d'Estissac, de Luynes, d'Ursel, de Polignac, de Maillé; des marquises de Nadaillac, de Mun, de Grollier, de Rancougne, de Chaponay; des comtesses d'Andlau, Molitor, de Gontaut-Biron, de Berthier, d'Harcourt, de Martel, de Sèze, de Trédern, de Cossé-Brissac, de Greffulhe, de Florian, de Nicolaï, d'Havrincourt, de Ségur, de Chevigné, de Mérode, de Terves, de Riencourt, de Saint-Mars, de Moges, de La Bouillerie, de Montozon, cinquante autres que nous ne saurions citer sans avoir l'air de dresser un catalogue!

Et le côté des hommes n'était pas moins brillant : en y jetant les yeux, c'était à se demander si on lisait l'annuaire militaire, l'annuaire de la noblesse ou le livre d'or du Jockey-Club. On y voyait des généraux, des colonels, des officiers de terre et de mer, d'anciens ambassadeurs, de grands propriétaires, l'*Ense et aratro* du maréchal Bugeaud. Et que de talent dans ces œuvres de délassement et de fantaisie! On a raconté naguère que Mme Arnould-Plessis, interrogée sur la façon dont les gens du monde avait interprété la *Cour d'Henri III* sur le petit théâtre de l'hôtel Seillière, avait répondu : « Je ne peux dire qu'un mot : Ils sont étonnants! » Force était de répéter le mot devant les peintures, sculptures, gravures, ciselures, émaux, tapisseries, broderies, merveilles de tout genre étalées dans la galerie de la rue de Ponthieu. Certaines tapisseries de l'aimable et séduisante princesse de Beauvau se sont vendues jadis, comme de vrais chefs-d'œuvre, jusqu'à 25 et 30 000 francs, au bénéfice d'œuvres de charité. Paierait-on moins aujourd'hui les toiles magistrales du comte Mniszech, et ses superbes portraits qui ne craignent la rivalité d'aucun professionnel? Où trouverait-on des aquarelles plus chaudes, plus éclatantes, plus vraies, que celles où le marquis de Vogüé retrace des vues de Madère et d'Algérie; plus fortes et

saisissantes que les patriotiques tableaux de M. Coffinières de Nordeck; plus fines et spirituelles que les petites scènes intimes du marquis de l'Aigle; plus fières et pimpantes que les types militaires du colonel Titeux; plus élégantes et délicates que le bal costumé de M. Fournier-Sarlovèze, les chrysanthèmes de M. de Grandval, ou l'éventail avec scène de chasse signé Jacques de Broglie? Et quelle main habituée à la glaise eût mieux modelé que le marquis Costa de Beauregard, ce chasseur élancé, souple, harmonieux, les cheveux au vent, l'allure conquérante, qui semble poursuivre le gibier... académique, et qui en aura sûrement les honneurs?

On a fermé trop tôt cette exposition attrayante et sympathique, dont la prolongation eût été précieuse aux deux œuvres de charité qu'elle patronait; mais ses organisateurs sont de ceux qui pensent que le bruit ne fait pas de bien, et que le bien ne doit pas faire de bruit. Après s'être résignés un instant à soulever le voile qui recouvrait l'emploi de leurs nobles et laborieux loisirs, ils ont eu hâte de le faire retomber bien vite pour rentrer dans l'ombre où se plaisent la vie de famille et les vertus cachées.

Les Indépendants, eux, n'ont pas de ces pudeurs farouches. Ils aiment, au contraire, le tam-tam et la réclame, et ils ne redoutent pas d'aller jusqu'à l'excentrique et au grotesque pour attirer les regards sur leurs productions. Pendant plusieurs années, c'est par l'exagération de l'incohérence et de la bouffonnerie qu'ils ont tâché de forcer l'attention, mais la badauderie publique se lasse, et l'école de l'extravagance paraît se rendre compte à la fin que l'étude sérieuse et le talent ont seuls chance de s'imposer. Si les Indépendants restent très nombreux, ils s'assagissent, et en même temps qu'ils multiplient leurs essais, l'élément comique en disparaît de plus en plus. C'est un progrès notable que pourront constater les visiteurs assez patients pour suivre cette évolution dans les *quinze cent soixante-quatre* œuvres variées dont les galeries supérieures du palais des Arts libéraux offrent le spectacle jusqu'à la fin de mai.

Quelques-uns s'accrochent désespérément encore à l'ancienne méthode, celle du grotesque intense, et en première ligne il faut citer, pour lui être agréable, M. Signac, qui vise, *si parva licet*, à jouer, dans son genre, les Puvis de Chavannes et les Véronèse. Il a brossé un immense panneau décoratif appelé *l'Age d'harmonie*, avec ce sous-titre philosophico-amusant : *L'âge d'or n'est pas dans le passé, il est dans l'avenir*. Les hommes y sont en caleçon, les femmes en jupon flottant, les uns couchés, les autres enlacés, et, dans le lointain, se dessine une mer tranquille sillonnée de bateaux

à vapeur. Ce qui, en dehors de leur tenue très relâchée, distingue dans cette composition les personnages des deux sexes, c'est que tous sont tatoués, des pieds à la tête. Les arbres, le paysage, le ciel lui-même, ont également subi l'opération; c'est un tatouage universel, dont on peut se faire l'idée en imaginant que l'artiste a collé sur sa toile une quantité inouïe de confetti!

C'est là le triomphe du pointillisme, un des traits distinctifs de l'école. Mais, je le répète, ces plaisanteries dignes du *Chat noir* perdent chaque jour de leur vogue, et tous ceux des pointillistes qui se sentent une réelle valeur, — il y en a beaucoup, — se décident à laisser la fantaisie pour chercher le succès dans l'observation sincère de la nature.

Les pastellistes, installés dans la galerie Petit, sont plus sérieux, et, s'ils ne s'évertuent pas à réveiller par l'outrance et l'imprévu les indifférents ou les blasés, ils charment par la douceur des tons et l'harmonie des nuances. Ce sera l'un des titres de notre époque d'avoir rendu son éclat discret et sa grâce aimable au pastel. L'art délicat et poétique de Rosalba Carriera, après avoir pris un accent viril sous le crayon de Latour, était tombé, à la fin du dix-huitième siècle, dans un complet discrédit. C'est à peine si Prud'hon daigna y recourir pour rendre la volupté de ses chairs de femme. Le romain David, ennemi des tendresses corrégiennes, enseigna le mépris d'un genre qui lui paraissait tout juste bon pour les boudoirs, et c'est notre temps, curieux et avide de toutes les formes comme de tous les raffinements de l'art, qui a réhabilité et remis en honneur un procédé si bien fait pour les mains féminines.

Les portraits dominent, comme toujours, dans cette exposition, qui repose des violences et des médiocrités de tant d'autres. M. Dagnan-Bouveret y montre deux figures de la Comédie-Française : un Coquelin cadet gouailleur et réjoui, à côté d'un Le Bargy élégant et distingué; M. Doucet y esquisse de profil une princesse Mathilde, appliquée elle-même à laver une aquarelle; M. Callot y présente des femmes blondes et potelées qui se détachent mollement sur les bleus pâlis de draperies éparses; M. Besnard a rapporté d'Algérie des études de femmes d'un exotisme savoureux, et M. Ménard, dans ses paysages crépusculaires où des nymphes nues et vaporeuses glissent sur des grèves, évoque de poétiques rêveries; mais pourquoi le même artiste pousse-t-il le raffinement dans l'harmonie des couleurs jusqu'à nous présenter une femme verte, vêtue d'une robe verte, sur un canapé vert, dans une chambre verte?

En somme, ces pastellistes ont du talent; ils sont vingt-huit qui

ont exposé 145 ouvrages, et je les préfère de beaucoup aux *quinze cent soixante-quatre* des Indépendants.

Toutes ces exhibitions particulières vont d'ailleurs s'effacer devant les deux Salons, qui préparent fiévreusement leur ouverture, et le concours hippique a dû clôturer ses séances mondaines pour faire place aux tableaux et aux statues.

C'est un peu, chaque année, la même chose que ce Concours hippique, avec ses défilés de voitures, ses habits rouges, ses uniformes d'officiers, ses sauts d'obstacles, ses coupes, ses flots de rubans. Mais le spectacle n'en est pas moins attractif, et nulle part on ne trouverait une pareille exhibition de merveilleuses toilettes. C'est là, bien plus que le cheval, la séduction de ces après-midi qui remplacent avec avantage l'ancienne promenade de Longchamps, et qui groupent, pour le plaisir des yeux, toutes les élégances et toutes les beautés parisiennes sous la lorgnette charmée des désœuvrés et des flâneurs.

C'est aussi un attrait, il faut le dire, que ces uniformes militaires, — cuirassiers, artilleurs, dragons, hussards, chasseurs, — qui mélangent à la grâce une note virile et qui font, au milieu des fanfares, penser au drapeau dont ils ont la garde. Un ministre imbu de rigidité spartiate avait eu la pensée d'interdire aux officiers de paraître à ces réunions mondaines en uniforme. C'eût été tuer le Concours, qui ne vit que par la coquetterie militaire et la coquetterie féminine. On va là, comme en beaucoup de lieux, non pour le spectacle lui-même, mais pour voir et être vu, et si un décret lacédémonien réduisait tout au seul cheval, *Ajax* et *Ophélie*, *Vermouth* et *Percaline* seraient bien vite délaissés.

Une autre utilité du Concours, c'est le cadre aimable et facile qu'il offre aux familles pour les présentations de mariage. Autrefois, c'est l'Opéra-Comique qui avait le privilège de ces rendez-vous... bourgeois; on s'y rencontrait comme par hasard, et, entre une cavatine et un rondeau, le malheur de l'un ou de l'autre était consommé. C'était le vieux jeu. L'Hippique a moins de contention, plus d'aisance, et aussi, disons le mot, moins d'hypocrisie. On s'y voit en plein jour, à l'éclatante lumière du soleil; on n'y triche pas comme à la lueur jaunâtre et voilée du gaz; on s'y présente bien de face, loyalement, en ayant l'air de dire avec franchise : « Voilà, voulez-vous de moi? »

Oh! non; ne supprimez pas le Concours; c'est une institution sociale de premier ordre et qui lutte plus efficacement peut-être qu'on ne pense contre les causes de dépopulation dont la statistique s'inquiète. Au fond, j'aurais plus de confiance, à ce point de vue, dans les deux journées des Grands-Prix, avec leurs péripéties

émouvantes suivies par des milliers de beaux yeux, que dans toutes les *Dames blanches* et tous les *Dominos noirs* du monde.

Cette année, le Concours a été exceptionnellement brillant, et l'un des Grands-Prix a été enlevé par un vainqueur assez imprévu : un lieutenant de gendarmerie! On ne s'attendait guère... à voir la gendarmerie dans cette affaire. Mais l'événement a prouvé qu'elle est bonne à tout, qu'elle sert bien, à pied comme à cheval, et qu'on aurait le plus grand tort d'y toucher.

M. le comte de Juigné, qui inaugurait sa présidence, n'avait nul effort à faire pour continuer les traditions courtoises du marquis de Mornay. Sa compétence était reconnue de tous; il y a joint une activité et une bonne grâce qui n'ont pas médiocrement contribué au succès de ces belles journées.

Le lendemain même s'ouvraient les fêtes du Centenaire de l'Ecole normale supérieure, dont nous n'avons que quelques mots à dire après l'éloquent article de notre livraison dernière, où un ancien élève de la rue d'Ulm retraçait de si haut et avec des vues si larges l'histoire de la maison. Discours, banquet, bal, c'est un peu toujours le même programme, assez difficile d'ailleurs à varier. Cependant, une cérémonie touchante a inauguré les fêtes : la pose d'une plaque commémorative sur le mur extérieur du petit bâtiment qui, pendant vingt-quatre ans, servit de laboratoire à M. Pasteur. C'est dans cet asile modeste que, sous l'œil opiniâtre du chercheur, se sont produites une à une les découvertes célèbres qui sont autant de bienfaits pour l'humanité souffrante et qui ont rendu immortel le nom du glorieux savant, empêché par l'âge et les infirmités d'assister à son apothéose.

De tous les discours célébrant l'École, celui de son directeur actuel, M. Perrot, semble avoir eu le plus de vibration, et il a vraiment remué l'auditoire, incliné pourtant au scepticisme, quand, rappelant la fin prématurée de M. Burdeau, il a dit avec un accent ému : « Sans ce coup de la mort, vous auriez eu, chers camarades, un spectacle bien fait pour flatter votre orgueil : vous auriez vu, aux côtés du ministre, deux normaliens présidents, l'un du Sénat, l'autre de la Chambre... »

On aurait pu, on aurait dû y voir aussi un cardinal dans la personne de Mgr Perraud, évêque d'Autun et membre de l'Académie française; et on s'étonne que notre gouvernement n'ait pas saisi cette occasion d'honorer l'Église de France en proposant enfin pour la pourpre le prélat éminent auquel le Saint-Siège désire depuis longtemps conférer cette dignité suprême. Mais la jeune École normale contient quelques têtes égarées par l'enseignement philosophique du jour, qui se fussent probablement scandalisées

d'un pareil témoignage décerné à un évêque, puisque ces adeptes des théories en vogue ont protesté contre le service religieux auquel Mgr Perraud avait discrètement invité ses camarades, en mémoire de leurs anciens. C'était pourtant une pensée fraternelle, en même temps que pieuse, mais l'accueil qu'elle a reçu de la part d'une fraction des jeunes a montré quelle infiltration de certaines doctrines s'était faite dans quelques cerveaux, et quel tort a peut-être eu l'administration de l'École de transformer la chapelle de l'établissement en salle de billard.

Heureusement, le groupe protestataire est resté à l'état de minorité infime, et le plus grand nombre des normaliens d'autrefois comme ceux d'aujourd'hui, catholiques ou protestants, ont tenu à honneur de se rendre, les uns à l'église Saint-Jacques du Haut-Pas, les autres au temple de Pentémont, pour s'y souvenir, dans la prière, de leurs camarades disparus. Quelques jours avant, les Israélites s'étaient réunis dans le même but à la synagogue de la rue de la Victoire.

A Saint-Jacques, c'est Mgr Perraud qui officiait, et il était particulièrement touchant de le voir, à l'autel, entouré et assisté d'anciens élèves de l'Ecole, jésuites, dominicains, prêtres séculiers, qui honorent autant les lettres et les sciences que l'Église. Près de mille personnes emplissaient l'enceinte, avec l'administration de l'Ecole et le comité de l'Association des anciens élèves presque au complet, et, derrière eux, des notabilités dont la présence avait une signification toute particulière : MM. Jules Simon, Francisque Sarcey, Wallon, Gaston Boissier, Jules Lemaître, Levasseur, Gréard, Mézières, Edouard Hervé, Vapereau, Petit de Julleville, Francisque Bouillier, Ollé-Laprune, etc.

Dans une allocution à la fois cordiale et très élevée, Mgr Perraud a vivement ému l'auditoire en évoquant les souvenirs de l'Ecole et les liens de fraternité qui unissent tous ses membres. Il a cité les belles paroles de Cicéron sur l'amitié, « qui n'est autre chose qu'un parfait accord sur toutes les choses divines et humaines »; il a montré que la foi religieuse n'est point inconciliable « avec les grandes choses qui intéressent l'esprit humain », et, repoussant le pessimisme qui semble « une trahison envers la patrie », il a conseillé à ses auditeurs, pour trouver le vrai prix de la vie, d'élever leurs âmes des choses terrestres jusqu'à la contemplation de la Beauté éternelle, suivant le précepte de Platon.

Les mêmes affirmations, les mêmes conseils ont caractérisé le service protestant de Pentémont. « Je vous félicite, a dit le pasteur, de donner en ce jour une preuve nouvelle de solidarité et d'union sur le terrain de la foi... Il y a, il doit toujours y avoir,

une étroite relation entre la conservation de la foi et la solidité des études... Nulle bonne science n'est répugnante à la crainte de Dieu et à la doctrine qu'il nous donne pour nous mener à la vie éternelle. »

Un autre pasteur a ajouté : « Non, il n'y a aucun antagonisme entre la culture intellectuelle la plus haute et les convictions les plus fermes... En s'occupant, comme ils le font, des pauvres de leurs quartiers, les normaliens évitent l'un des périls d'une culture scientifique exclusivement préoccupée d'elle-même, pour voir l'humanité avec ses souffrances, et aborder ces problèmes que la religion du Christ éclaire de ses divines clartés. »

Mais pendant que s'accomplissaient ces pieuses cérémonies et que retentissaient dans les âmes ces nobles paroles, une manifestation d'une autre nature se produisait au cimetière Montparnasse, auprès de la tombe d'Ernest Bersot, un des anciens directeurs de l'École, où s'était donné rendez-vous le petit groupe de ceux « dont l'esprit s'est dégagé de tout asservissement aux croyances religieuses ». Ils étaient à peine cinquante, autour de la pierre funéraire que surmonte une stèle *sans croix*, et la présence de M. Robin, l'éducateur de Cempuis, achevait de caractériser la démonstration. Le philosophe de la porcherie a essayé d'intéresser à sa cause les jeunes protestataires, et, dans une allocution pleine d'amertume, il s'est présenté comme « une des grandes victimes de l'intolérance cléricale », en invitant ses auditeurs à se faire ses compagnons de lutte et ses vengeurs... Stupéfaction des jeunes étudiants fourvoyés dans l'aventure, qui, après s'être un instant regardés avec embarras, ont pris la poudre d'escampette, plus confus et honteux qu'ils ne l'avoueront.

C'eût été une scène piquante à coudre à la Revue aristophanesque jouée ensuite à l'Ecole, et où les allusions satiriques n'ont pas manqué, car, suivant le conseil de Figaro, il y a des choses dont il faut se hâter de rire de peur d'avoir à en pleurer.

Il y avait des scènes drôles et spirituelles dans cette Revue, où M. Brunetière était caricaturé à côté de M. Sarcey, M. Mirman plaisanté avec belle humeur, et M. Jules Lemaître parodié assez malicieusement dans son *Pardon;* mais il ne faudrait pas prendre trop au sérieux le jovial couplet chanté à la fin par tous les acteurs :

En somme,
Nous sommes
Tous de futurs grands hommes!

L'heureuse fortune de quelques-uns ne doit pas griser la masse, et les jeunes normaliens feront sagement de se persuader que les

bancs de l'Ecole ne sont pas un tremplin d'où il suffit de s'élancer pour arriver au pouvoir et à tous les honneurs.

Si les coups frappés ce mois-ci par la mort dans l'élite intellectuelle ou sociale ont été moins nombreux que d'habitude, plusieurs ont été particulièrement sensibles.

M. Camille Doucet, qui occupait depuis vingt ans le fauteuil de secrétaire perpétuel de l'Académie française, était ce qu'on appelle une physionomie des plus parisiennes et des plus françaises. L'homme, en lui, surpassait l'écrivain et, par son affabilité, sa souriante bonne grâce, sa finesse, sa bonté sincère, son art de tout concilier dans un milieu difficile, il avait tellement réussi et s'était si complètement identifié avec sa fonction qu'on en était arrivé, pour ainsi dire, à ne plus concevoir qu'elle pût être remplie par un autre. Il est certain qu'il avait plus d'amabilité que l'épineux Villemain, plus d'aménité que le froid Patin, et que nul ne savait mieux accorder une faveur, écarter un froissement, adoucir et enguirlander un refus. Il excellait dans cette besogne délicate, dans cette diplomatie féminine et mondaine, et jamais un candidat, un auteur, un solliciteur quelconque, ne sortaient mécontents de son cabinet.

Ah! ce cabinet, petit, discret, presque toujours plongé dans une sorte de pénombre, et qui faisait vaguement songer à un confessionnal, que d'aveux, de confidences, de soupirs il a entendus! Un matin, j'y causais avec M. Camille Doucet, au coin du feu. On venait d'apprendre le décès d'un immortel. Son domestique entre et lui remet une carte : — « Déjà! » me dit-il avec une ironie douce. Il me tendit la carte, avec un petit pli de bonhomie sarcastique aux lèvres. C'était celle d'un candidat, qui attendait, — et qui attend toujours...

S'il était plein d'obligeance et de courtoisie, ce n'est pas qu'il se méprît sur le fond du cœur humain. On a raconté de lui un trait qui le peint au naturel. En écrivant au bas des suppliques dont il était assailli le mot : *Accordé!* il ajoutait souvent, d'une plume inoffensive : *Encore un ingrat!* — Tout l'homme est là : bon, serviable, souriant, mais pas dupe.

Ses rapports annuels lui ressemblaient : il y mettait des fleurs en dissimulant les épines; il y faisait valoir les qualités en glissant sur les défauts; il y remplaçait les critiques par de l'esprit, et tout le monde était content — pour ce qu'il avait dit et pour ce qu'il avait passé sous silence. Dieu sait pourtant si la matière était aride, et s'il fallait de la souplesse et de la ressource pour parvenir à donner de l'attrait à ces nomenclatures sèches et monotones!

Il aimait le monde, les soirées, le théâtre; vif et alerte, il a fréquenté les salons jusqu'à son dernier jour, mais sans oublier les côtés sérieux de la vie, et s'il a été surpris par la mort, il s'y était préparé de longue date par des entretiens intimes avec le curé de sa paroisse. Il avait même pris soin de rédiger d'avance le billet de faire-part funèbre, en y écrivant de sa main : « Muni des sacrements de l'Eglise... »

Enfin, par un sentiment modeste où se retrouve l'homme qui savait la vanité des choses, il a interdit les fleurs et les discours sur son cercueil.

Si l'homme, en lui, était supérieur à l'œuvre, ce n'est pas que cette œuvre fût sans valeur, et même dans les demi-teintes où elle s'est maintenue, elle reste encore digne de l'estime et du goût des esprits délicats. Il avait un tel respect des lettres que, craignant de ne pas les honorer suffisamment par la prose, il s'était appliqué à écrire tout son théâtre en vers, et en le recevant à l'Académie, Jules Sandeau se plaisait à le louer d'avoir, en des comédies « décentes où le rire est ouvert et la gaieté sans fiel », tâché de « divertir honnêtement les gens honnêtes ». Insistant sur ce caractère des œuvres de son nouveau confrère, l'auteur de *Mademoiselle de la Seiglière* ajoutait : « Loin de flatter les appétits grossiers, vous ne vous êtes adressé qu'aux instincts honnêtes, vous n'avez fait appel qu'aux sentiments qui relèvent la nature humaine... »

Ce n'est pas là un mince éloge, et il serait à souhaiter qu'on pût l'adresser à beaucoup d'auteurs de la jeune école.

Les comédies bourgeoises qui le méritaient ne manquent, pour cela, ni d'agrément ni d'esprit, et les *Ennemis de la maison*, par exemple, avec le *Fruit défendu*, restent au répertoire comme des œuvres pleines de verve et d'attrait, en même temps que de naturel.

Le naturel, aimable avec une pointe ironique, tel était bien, en effet, le trait distinctif de son talent. Un des juges littéraires les plus compétents lui disait naguère sous la coupole : « Vos personnages ne couraient pas après le mot plaisant; pour rappeler un de vos jolis vers :

Ils avaient de l'esprit, mais ils n'en *faisaient* pas.

C'est un éloge que pourrait méditer utilement un des plus illustres confrères de l'académicien disparu, qui trop souvent recouvre d'étincelles et de paillettes l'invraisemblance et le paradoxe de ses conceptions.

Ah! le théâtre, quelle influence heureuse il pourrait exercer sur nos générations de plus en plus impressionnables si les grands

talents qui le cultivent s'appliquaient à faire de l'art dramatique un moyen puissant de moralisation populaire! Et, à ce propos, je ne puis résister au plaisir de citer la page éloquente par laquelle Jules Sandeau achevait précisément le discours qu'il adressait à Camille Doucet, en le recevant à l'Académie :

« Loin de moi la pensée de vouloir convertir le théâtre en une chaire d'enseignement et de morale : qu'il reste fidèle à son antique devise, qu'il châtie en riant les mœurs et les travers. Je voudrais seulement que, sous prétexte de corriger les mœurs, il ne contribuât pas à les corrompre; je voudrais qu'il amusât les esprits sans abaisser les âmes. On a tort de croire que, pour se mettre à la portée de la foule, l'art soit obligé de descendre; il n'a qu'à l'appeler pour qu'elle monte jusqu'à lui... Que chacun, suivant la mesure de ses forces, travaille à développer dans les multitudes cet instinct du beau, ce sentiment de l'idéal que Dieu a mis au fond des cœurs pour les éclairer et pour les diriger vers le bien! »

Si Eugène Plon n'occupait aucun siège au palais Mazarin, ce n'est pas que plusieurs de ses œuvres personnelles, notamment sur *Thorwaldsen* et *Benvenuto Cellini*, n'eussent amplement justifié son entrée à l'Académie des Beaux-Arts; mais c'est principalement aux grands ouvrages sortis de ses presses et aux belles publications historiques de sa maison qu'il devait une renommée étendue au monde entier. Il s'était attaché surtout à enrichir la collection de Mémoires commencée par son père, et on peut dire que, sous ce rapport, sa librairie était devenue la première de l'Europe. Tous les tableaux de l'épopée impériale, tous les récits de la guerre de 1870, tous les souvenirs politiques, militaires, diplomatiques du siècle s'y trouvent, avec les noms d'Oudinot, de Marbot, de Macdonald, de Thiébault, de Chanzy, de Ducrot, de Faidherbe, de Metternich, de Talleyrand, de Pasquier, pour n'en citer que quelques-uns.

Comme Camille Doucet, Eugène Plon était d'une urbanité parfaite, d'une aimable et cordiale obligeance qui donnait un véritable charme à ses relations; il avait conquis l'affection même des nombreux ouvriers associés à ses labeurs, et sa mémoire, confiée à la garde d'héritiers dignes de lui, reste entourée des plus sympathiques regrets.

Les théâtres sont dans leur période descendante aux approches de la belle saison. Plus le soleil brille, plus les lustres pâlissent. L'*Age difficile* et le *Pardon* ont disparu de l'affiche; la *Princesse lointaine*, qui se perd un peu dans la brume, aura bientôt achevé

de s'y évanouir; les reprises se multiplient, avec *Cendrillon*, au Châtelet; avec *Gigolette*, à l'Ambigu; surtout avec la *Princesse de Bagdad* et l'*Ami des Femmes*, au Gymnase et à la Comédie-Française. Mais la critique ne peut passer son temps à ressasser ses appréciations des pièces de M. Alexandre Dumas, qui, en passant d'une scène à l'autre, n'ont point changé de caractère, et dont le jeu différent des interprètes ne constitue pas une nouveauté suffisante à passionner l'opinion.

La représentation de retraite de Got lui-même n'a pas été un événement. Elle avait été escomptée, comme on dit en termes de Bourse, par la reprise successive, il y a quelques mois, des principaux rôles du comédien, de sorte que l'attrait de la soirée suprême en a été fort diminué. Mais M. Got est un philosophe, qui saura se contenter des 38 600 francs de recette ajoutés à sa part du fonds de réserve et à sa pension.

Un délicat problème a été agité dans ces derniers temps, celui de la vertu au théâtre, et d'aimables comédiennes, indiscrètement interrogées à ce sujet, ont répondu par des lettres aussi spirituelles qu'évasives. — Que faut-il penser de l'influence des coulisses sur la vertu? Et quelle part la connaissance effective ou l'ignorance des passions humaines peut-elle exercer sur le talent des femmes chargées de les interpréter? Questions scabreuses, qu'on est plus tenté d'esquiver que de résoudre, et à propos desquelles il est sage de se souvenir du conseil d'un poète oublié : Glissez, mortels; n'appuyez pas!

CHRONIQUE POLITIQUE

23 avril 1895.

Les deux Chambres sont en vacances, et les conseils généraux viennent à peine d'ouvrir leur session. La politique chôme, au moins dans ses manifestations extérieures; on a donc à se demander ce qu'elle sera plutôt que ce qu'elle est, et à chercher dans les œuvres que les pouvoirs publics ont faites, avant de se séparer, quelque indice de celles que nous promet leur retour.

Cette étude n'a rien qui puisse satisfaire ni rassurer. Si les membres des deux assemblées ont conscience de la besogne qu'ils viennent d'expédier, nous doutons qu'ils aient reparu le front haut devant leurs concitoyens. Leur présomption, s'ils avaient été tentés d'en faire montre, aurait d'ailleurs trouvé son démenti sur tous les murs de leurs communes; ils auront vu partout placardé ce discours de M. Loubet, président de la commission des finances du Sénat, qui accuse les fautes commises, le mal accompli, les dangers imminents et la nécessité urgente d'y porter remède.

Si ce discours avait été suivi d'actes conformes, si le Sénat qui l'a applaudi et fait afficher s'était inspiré quelque peu des avertissements qui y étaient donnés, il y aurait au moins une des deux assemblées qui pourrait tirer honneur de la dernière session. Elle pourrait dire au pays : « Nous n'avons pu faire en une fois toutes les réformes; mais il y avait certaines taxes, certaines dépenses auxquelles nous avions résolu de nous opposer. Le discours de M. Loubet, que nous avons pris soin de mettre sous vos yeux, vous portait le témoignage de notre fermeté. Nous ne vous avons pas trompé; nos votes sont là pour vous le prouver. »

Malheureusement, c'est le contraire qui est arrivé. Faisant allusion aux épigrammes et aux invectives dirigées dans l'autre Chambre contre le Sénat, le président de cette assemblée, M. Challemel-Lacour, avant de clore la session, a cru devoir adresser quelques mots à ses collègues pour venger leur dignité blessée. Nous nous garderons de railler ses paroles; car elles attestent que le président du Sénat se rend compte de la mission qui incombe aux législateurs du Luxembourg, et qu'il s'efforce par son langage de leur en imprimer l'idée. Mais, enfin, quand M. Challemel-Lacour dit au Sénat : « Ces appréciations n'empêcheront pas le pays d'apprécier les avertissements pleins de prévoyance que vous avez

cru devoir lui donner », il fait ressortir lui-même l'inconséquence de la haute assemblée et ses faiblesses. Comment! le Sénat dit aux populations : « Voilà où vous mènent votre gouvernement et vos députés, si rien ne vient les arrêter », et lui, qui a précisément qualité pour mettre le frein, il commence par suivre ceux qu'il devrait retenir! Que peuvent faire les populations dans l'immobilité à laquelle elles sont réduites pendant les quatre années de la législature? Elles n'ont de pouvoir qu'au jour des élections générales; jusque-là, elles doivent tout subir. C'est aux Chambres qu'il appartient d'agir, et si celle des deux assemblées qui a le droit et le devoir de contrôler l'autre ne dénonce le mal dans ses discours que pour le confirmer par ses votes, elle n'aura fait que rendre plus vive l'inquiétude publique; elle aura suscité dans le pays des ferments de révolte contre des pouvoirs qui s'unissent, tout en se déchirant par des attaques mutuelles, pour le piller et le ruiner.

En réalité, le budget de 1895, sous une apparence d'excédent, se solde en déficit. C'est « un brouillon de budget », a dit M. Pelletan; c'est surtout un budget mensonger. Déjà l'on a constaté que les résultats des trois premiers mois de l'année n'ont pas répondu aux évaluations du fisc. Le rendement des impôts pour le premier trimestre de 1895 est inférieur de près de 60 millions à celui du premier trimestre de l'année précédente. C'est donc 20 millions par mois de déficit; ce sera, au bout de l'année, 240 millions, si cette proportion se continue. L'enregistrement, à lui seul, a une diminution de plus de 2 millions. Cependant les Chambres ont voté des impôts nouveaux et, depuis 1880, elles ajoutent aux recettes du Trésor les dépouilles des congrégations.

On a pu voir dans la dernière discussion du budget, à propos de ces taxes nouvelles sur les congrégations, par quels procédés le gouvernement arrivait à équilibrer son budget. M. Thévenet, cet ancien garde des sceaux, qui aurait dû être le dernier à soulever une question d'ordre financier, puisque sur lui pèsent les souvenirs de Jacques Meyer et que sa propre comptabilité est, en ce moment, accusée devant une commission de la Chambre, M. Thévenet a bien osé défendre à la tribune du Sénat le taux de 0 fr. 50 sur les communautés non autorisées. Pour appuyer sa thèse, il a mis en avant la différence entre les produits qu'ont donnés les lois de 1880 et de 1884 et le résultat que les auteurs de ces lois s'en étaient promis : « Pour la taxe d'accroissement, a-t-il dit, les prévisions budgétaires s'étaient élevées à 3 257 000 francs. Savez-vous quelle a été la recette? 86 000 francs! » Et la gauche de s'exclamer à cette découverte.

Mais M. Boulanger, lequel pourtant n'est pas « clérical », a fait

immédiatement une autre révélation qui a rabattu cette hilarité : « Les prévisions, a-t-il répondu, ont été portées à ce chiffre de 3 257 000 francs pour *les besoins de la cause.* Les évaluations de l'administration fournies alors au gouvernement ne dépassaient pas 1 million et demi. Si on les a majorées à 3 257 000 francs, c'est qu'on *avait besoin de réaliser alors l'équilibre du budget.* J'affirme le fait, qui est démontré par les documents officiels. »

Et M. Boulanger a ajouté : « Ce n'est pas la première fois qu'on emploie ce procédé, je puis en donner le témoignage ».

Où est le temps où l'on posait en principe que l'État devait conduire les finances du pays comme un honnête homme? Si une compagnie privée, si une société industrielle majorait ainsi ses chiffres pour présenter, dans son compte rendu annuel, un équilibre fictif à ses actionnaires, la police correctionnelle attendrait ses administrateurs et ses directeurs. Au Sénat, on a pu articuler à la charge du gouvernement ces méfaits réitérés, sans que l'accusation entraînât d'autres suites qu'une émotion passagère, et le même sénateur qui les a dénoncés relevait, à quelques jours de là, comme premier président de la Cour des comptes, les infractions dont est entachée, chaque année, la comptabilité des ministres. Nous ne parlerons pas ici du bruit que fit l'opposition, à cette époque lointaine de la Restauration, pour la salle à manger réparée de M. de Peyronnet. Mais, sous le second Empire lui-même, quelles réclamations s'élevèrent, et à bon droit, contre le virement d'une somme qui, destinée aux enfants assistés, avait servi à embellir les appartements d'un préfet! Tout cela passe aujourd'hui sans éclat, et les virements opérés sans droit sont chose aussi banale que les chèques indûment touchés.

Il n'est pas toujours vrai de dire que l'argent mal acquis ne profite guère; trop de fortunes scandaleuses protestent contre cette maxime! Cependant l'État paraît en train de la justifier. La confiscation des biens nationaux n'a pas enrichi les gouvernements de la Révolution. Le droit d'accroissement, qui n'est qu'une confiscation déguisée, n'enrichira pas davantage le régime actuel. La loi de 1895 — à supposer que ceux contre qui elle est faite se résignent à en supporter docilement l'application — n'arrêtera pas plus les pouvoirs publics sur la pente du déficit que ne l'ont fait les lois de 1880 et de 1884. Les espérances de gain qu'ils fondent sur cette spoliation ne seront pour eux qu'une raison de s'engager plus avant dans la voie des dépenses, c'est-à-dire de la ruine. Ils ne retireront pas de la loi ce qu'ils en attendent, et il n'y aura de réel qu'une dette accrue par leurs prodigalités.

Que cette loi de 1895 soit une loi malhonnête, c'est à ceux qui

l'ont faite eux-mêmes que nous en demanderons l'aveu. Qu'ont dit en effet tout d'abord les ministres et les membres de la commission sénatoriale? C'est que le droit de 30 centimes suffisait; qu'il était la représentation exacte de ce que l'on pouvait équitablement demander aux communautés, autorisées ou non. L'allégation n'était pas fondée. M. Bardoux, M. de Marcère, en ont fait justice, aussi bien que M. Buffet, M. Chesnelong et M. Grivart. Mais, à la supposer exacte, le strict devoir, la stricte honnêteté étaient de s'en tenir là. Comme l'a fait observer M. Chesnelong, les chiffres ne se changent pas à volonté. Si la taxe de 30 centimes était le droit, un centime de plus était l'injustice. Le Sénat, pourtant, a voté 40 centimes. Le gouvernement, qui avait défendu le chiffre de 30 centimes, faiblement sans doute, mais assez pour laisser entrevoir qu'il sentait l'iniquité d'un taux plus élevé, le gouvernement s'est tu, quand la question est revenue, dans un second examen, au Palais-Bourbon. Bon juge en la matière, M. Ribot a assuré au Sénat qu'il pouvait, sans que sa dignité en souffrît, se mettre à la remorque de la Chambre et contresigner tout ce que, malgré lui, elle avait décidé.

Il paraît bien que, dans cette capitulation universelle, le Sénat a fait une réserve. La Chambre avait compté qu'il aurait voté le budget le vendredi 12 avril, à dix heures du soir; il a fièrement décidé qu'il ne le voterait que le lendemain, à dix heures du matin. Qu'il garde cette satisfaction, si elle suffit à son amour-propre; mais qu'il n'imagine pas qu'elle le couvre devant le pays. Il a passé une fois de plus par les volontés de la Chambre des députés. Voilà le fait. Depuis dix ans au moins, il annonce qu'il saura s'en affranchir, et, chaque fois, il renouvelle l'acte de soumission.

L'impression reste. M. Challemel-Lacour en paraît lui-même pénétré, quand il déclare, dans son discours de clôture, que « le pays appréciera la vigilance avec laquelle le Sénat remplit ses devoirs et *l'extrême modération* avec laquelle il use de ses droits ». Le président-académicien connaît trop bien sa langue pour ne pas savoir que d'ordinaire « les extrêmes » ne valent rien, et que, si la modération vraie est une force, elle est bien près, quand elle devient « extrême », de s'appeler défaillance.

Cependant, n'essayons pas de le dissimuler, ces faiblesses, ces dilapidations, ces iniquités, ne produisent pas dans les masses l'émotion qu'elles devraient y faire naître. La démocratie ne sait pas prévoir; elle ne s'aperçoit du mal que lorsqu'elle le touche, et elle se laisse mener aux abîmes jusqu'au jour où, près d'y tomber, elle maudit ceux qui l'y ont conduite et qu'elle a jusque-là suivis, les yeux fermés.

Bien des éléments concourent à former cet état d'esprit. Mais il est difficile de ne pas y reconnaître tout d'abord l'effet de l'indifférence dont les débats parlementaires sont de plus en plus l'objet. Beaucoup de personnes s'en vont répétant que le régime parlementaire est fini; on en disait autant, à la veille du 2 décembre, et quelques années de silence suffirent pour réveiller ce goût de la discussion qu'on avait cru éteint pour jamais. On ne saurait donc préjuger l'avenir. Mais, dans le présent, la disposition générale est incontestable. Comme toujours, les républicains, par leurs excès, par leur intolérance, par l'inquiétude dont les sectes, à la suite desquelles ils se traînent, remplissent les esprits, se font, en cette affaire, les complices du césarisme. Par la manière dont ils comprennent l'exercice du gouvernement parlementaire, ils travaillent à en dégoûter le pays. On juge de ce sentiment, en voyant la place restreinte que les journaux, même ceux qui se piquaient le plus autrefois de tenir aux débats législatifs, leur accordent aujourd'hui. Quelques lignes suffisent pour résumer une séance; on ne sait ce qui se passe au Parlement que par le *Journal officiel;* et l'on en est réduit, après s'être récrié contre eux, à regretter ces comptes-rendus que l'empire imposait aux feuilles publiques, et qui, dans leur brièveté obligatoire, étaient plus instructifs et plus complets que ceux que les journaux, devenus libres, offrent maintenant à leurs lecteurs.

Avec cela, le pays a besoin de se rattacher à quelque chose; son imagination ne peut rester vide; dégoûté de la politique, il se tourne vers les choses militaires, et, sans confiance dans les assemblées, il cherche un homme.

Certes, on ne saurait trop encourager et applaudir nos soldats partant pour Madagascar. Le courage dont ils feront preuve mérite d'avance toutes les ovations. On n'a pas cependant accompagné de tant de manifestations ceux qui allaient en Algérie, en Tunisie, au Tonkin, au Dahomey, et quelque gloire qui attende nos combattants, l'expédition de Madagascar, pour un pays comme la France, ne peut compter parmi les grandes guerres. D'où vient donc cet élan vers nos troupes, si ce n'est du besoin de saluer dans l'armée l'honneur qu'on ne trouve plus ailleurs, de chercher dans les pures et fortifiantes émotions qu'éveille le drapeau une diversion aux tristesses et aux mépris que soulève la domination d'une politique sans foi ni loi?

Et, à ce propos, nous devons relever ici l'allocution que l'un des chefs les plus respectés de la flotte, l'amiral de Cuverville, vient d'adresser au bataillon du 13e d'infanterie de marine, prêt à quitter Cherbourg. Son langage repose des blasphèmes des uns et des

lâchetés des autres. Celui-là, du moins, ne craint pas de prononcer le nom de Dieu! Il ne demande avis ni à M. Ribot ni à la *Lanterne;* il ne prend conseil que de sa conscience, des traditions de son arme et du cœur de la France : « Que Dieu vous protège! a-t-il dit aux soldats du 13e. Notre drapeau est bien le drapeau de la civilisation chrétienne. Souvenez-vous qu'il renferme dans ses plis les vertus de notre race : la patience dans les épreuves, le courage indomptable dans l'action, l'humanité et la générosité dans la victoire. »

Il y a, disions-nous, une autre disposition à noter dans l'état du pays : c'est la recherche instinctive d'un homme en qui il puisse incarner l'autorité et l'action.

M. Félix Faure a eu, sous ce rapport, des débuts heureux. Il se prodigue, depuis qu'il est au pouvoir, en homme content d'y être, mais désireux aussi de voir autour de lui des visages satisfaits. Il visite les hôpitaux, il parle aux malades, il cause avec les soldats, il préside le conseil supérieur de la guerre, il se rend à Sathonay pour donner le salut et remettre les drapeaux au corps expéditionnaire de Madagascar, il reçoit les délégués des sociétés de secours mutuels, il assiste au concours hippique. Il vient enfin de parcourir son département de la Seine-Inférieure, partout fêté, répondant partout aux discours de bienvenue par des paroles de paix et de concorde.

Ce sont là des présages favorables, et, s'il ne cherchait qu'une gloriole personnelle, M. le Président de la République aurait lieu de croire son ambition remplie. Mais il ne peut se faire illusion sur les difficultés et les périls que recouvrent ces joyeux dehors; son président du conseil, qui n'est pas homme à les surmonter, les laisse lui-même entrevoir : « Les difficultés existent, disait M. Ribot au Parlement. Elles seront plus grandes encore, il est de mon devoir de le dire, pour le budget de 1896. » En même temps, rassurés et fortifiés par l'amnistie, les anarchistes annoncent leur rentrée en scène, préparant les actes par les écrits. Les socialistes rallument les grèves, au nom de la guerre des classes. L'inquiétude se trahit jusque dans les articles des républicains, et l'avenir paraît gros de luttes et de catastrophes. M. Félix Faure a le sens trop pratique pour ne pas se rendre compte de ces dangers. Il les a signalés quand il était député; il ne pense pas, sans doute, que son élection à la présidence ait suffi pour qu'ils s'évanouissent.

Il ne peut pas se flatter davantage que le ministère actuel soit de taille à les conjurer. Ce ministère résume, dans sa composition et dans ses actes, les incohérences, les contradictions, les faiblesses, l'anarchie, pour tout dire, que M. Faure dénonçait lui-même, il y a peu d'années. Nous ne reprocherons pas au Président

de la République de n'avoir point encore déclaré sa politique; ne pas faire de politique pour commencer, s'appliquer tout d'abord à donner une bonne impression de sa personne aux populations et à mettre son nom dans toutes les bouches, c'était peut-être la meilleure tactique à suivre, et si cette conduite ne devait être que la première période d'un plan prémédité, nous ne songerions pas à nous en plaindre. Quand on a mis toutes les préventions en sa faveur, on est plus fort pour faire prévaloir son programme; mais encore faut-il qu'on ait un programme et que tout ce qu'on fait tende à en préparer l'application. Le système actuel ne saurait se continuer sans mettre en péril l'avenir de la France, et ce serait une triste et bien éphémère consolation pour un chef d'Etat que de se dire que, si la nation a achevé de s'épuiser sous le joug des sectaires et des politiciens, il a su, du moins, lui, mettre à l'abri son pouvoir.

La présidence de M. Félix Faure sera jugée, non sur les fêtes qu'on lui aura données, mais sur l'état dans lequel il laissera la France, le jour où ses fonctions auront pris fin.

La Grèce est une démocratie royale. Après avoir connu tous les maux de la démocratie, l'incohérence des assemblées, les changements de cabinets, les dilapidations financières, elle en éprouve aujourd'hui les découragements. Elle sènt le besoin d'une autorité forte. Cette autorité, elle n'a pas à en chercher le titulaire : elle a le roi. Au commencement de cette année, le ministère Tricoupis avait la majorité dans la Chambre, il n'en a pas moins été congédié, sous la pression populaire, par le souverain. La nation, comme l'a dit alors un des orateurs des réunions publiques, M. Bacalopoulos, désespérait de la Chambre et du gouvernement; elle en appelait au roi.

Le roi George a entendu ce vœu; il a formé, sous la présidence de M. Nicolas Delyannis, un ministère, dit ministère royal, parce qu'il est né de son choix personnel. La Chambre a été dissoute; les élections auront lieu le 28 avril.

La lutte est toujours entre les deux chefs de partis qui ont, depuis longues années, occupé tour à tour le pouvoir, M. Tricoupis et M. Théodore Delyannis, lequel ne doit pas être confondu avec M. Nicolas Delyannis, le chef du cabinet actuel; il est probable que M. Théodore Delyannis aura la majorité dans la nouvelle Chambre. Mais, entre les deux compétiteurs, les questions de personnes et d'intérêts sont plus engagées que les questions de principes, et la victoire de l'un ou de l'autre ne devant rien changer à la situation du pays, n'arrêtera pas le mouvement de l'opinion vers un pouvoir plus concentré. Un parti indépendant se développe, à la tête duquel est l'amiral Canaris; il réclame une révision de la constitution,

pour obtenir l'institution d'une Chambre haute et l'extension des prérogatives de la couronne. Dans un interview, récemment rapporté par le journal *l'Acropolis*, le roi a déclaré lui-même qu'il n'attendait, pour agir, que le jour où le vœu populaire, se manifestant avec évidence, lui dicterait impérieusement son devoir.

Cette concentration et cette action de l'autorité, que le peuple réclame en Grèce, des événements prochains les rendront peut-être également nécessaires en Suède et en Danemark.

Le conflit est de plus en plus aigu, dans la Scandinavie, entre le *Storthing* de Christiania et le gouvernement de Stockholm. Fortifiée par les élections, la majorité radicale du Parlement de Norwège réclame avec une âpreté nouvelle une représentation consulaire et diplomatique distincte pour chacun des deux royaumes; elle repousse les propositions d'accommodement émanées de la couronne, et refuse tout à la fois, si l'on ne fait pas droit à ses exigences, de prendre le pouvoir elle-même et de le laisser exercer par les conservateurs. L'un des membres les plus importants du parti conservateur, le professeur Lublein, écrivait dernièrement dans une feuille de Christiania : « Il n'y a plus de choix qu'entre la révolution et la soumission. Il faut que les radicaux essaient de gouverner dans des conditions acceptables ou qu'ils laissent les autres partis essayer. »

Le roi Oscar abdiquerait, dit-on, plutôt que de recourir à la force. Mais le prince héritier, son fils, serait décidé à ne pas céder à la Norwège.

La situation s'aggrave aussi en Danemark, bien qu'on ne se fasse point à l'idée que, dans cette nation paisible, sous une dynastie respectée et aimée, elle puisse devenir périlleuse. Pendant plus de douze ans, le roi a gouverné avec un ministère qui n'avait pas la majorité dans la Chambre. La Chambre refusait le budget, M. Estrup restait au pouvoir, et cet état de lutte subsistait sans que la tranquillité publique en fût troublée. Il y a trois ans, la gauche ayant subi quelques échecs aux élections, s'était divisée; la fraction la plus modérée avait conclu avec la minorité conservatrice un compromis, à la suite duquel le cabinet Estrup s'était retiré. Mais voici que le dernier scrutin a ranimé les dissentiments et les inquiétudes. La droite s'est affaiblie; les radicaux et les socialistes réunis forment une majorité de 61 voix contre 52 appartenant aux conservateurs et à la gauche modérée. A Copenhague, 7 socialistes ont été nommés, 5 de plus qu'aux élections précédentes.

La paix est faite entre la Chine et le Japon. Bien qu'on n'en sache pas encore les conditions précises, le traité implique, de la part de la Chine, des cessions territoriales et une subordination

politique qui feront du Japon le maître du continent asiatique. Les grands États européens s'en inquiètent; la France, la Russie, l'Allemagne, paraissent s'être rapprochées pour opposer une digue à l'envahissement des vainqueurs. Ceux-ci s'efforcent d'écarter les défiances; ils se défendent de toute pensée hostile à l'Europe, affirmant que, s'ils réclament des privilèges en Chine, c'est pour en faire profiter toutes les nations. C'est aux États européens à se mettre d'accord pour ne pas laisser au Japon le temps d'achever l'entreprise qu'il a menée avec un si prodigieux succès. Cet accord ne sera pas facilité par les hésitations de l'Angleterre qui, après avoir, au début de la guerre, réclamé l'intervention des puissances en faveur de la Chine, se demande aujourd'hui si elle ne doit pas se ménager un allié dans le Japon victorieux.

Les nations vivent sur le pied de guerre et le monde a besoin de la paix. Tandis que les gouvernements témoignent de leur résolution de la maintenir, tout en s'armant comme s'ils allaient la rompre, une seule puissance proclame hautement la paix et ne cesse de chercher à l'établir, non seulement dans les Etats, mais dans les cœurs : c'est la Papauté. Léon XIII vient d'adresser une Encyclique au peuple anglais. Avec cette délicatesse, cette observation clairvoyante « des signes des temps », et cet amour des âmes dont il avait déjà donné la preuve en parlant aux Slaves et aux Américains, le Saint-Père rappelle à la nation britannique les aspirations qui poussent vers l'unité ses plus nobles enfants, et il lui montre le surcroît de gloire, d'influence et de prospérité, que lui vaudrait ce retour à la foi de Grégoire le Grand.

C'est un beau rêve, dit-on, que cette pensée d'union; il serait plus juste de dire que c'est une belle semence. Rien ne se perd en ce monde. L'histoire nous montre des gouvernements, des partis, des hommes, qui, par leurs fautes, leurs injustices, leurs violences, ont jeté des semences de haine ou de révolte, dont ils n'avaient pas prévu, dans leurs succès éphémères, les lointains effets; ce sont leurs héritiers qui, pour leur malheur, en ont connu, quoique innocents, les fruits détestables. Les semences que jette le Souverain Pontife sont d'une autre sorte. Il se peut qu'elles restent quelque temps cachées sous terre et que le grand Pape n'assiste pas à leurs développements; mais, dans l'avenir, ces semences bénies lèveront, et le jour où l'on verra en Orient, en Amérique, en Angleterre, dans l'univers entier, les esprits et les cœurs se rapprocher dans une même pensée d'union religieuse, la postérité reconnaissante saura démêler, dans ces beaux et glorieux fruits, la part qui revient à Léon XIII.

Louis Joubert.

RÉPONSE A M. BERTHELOT

Au lendemain de la révolution de Février, alors que Paris était encore dans l'ivresse de sa victoire et dans la stupéfaction de sa république improvisée, l'orateur des conférences de Notre-Dame, le P. Lacordaire, osa remonter intrépidement dans sa chaire : il se sentait par beaucoup de points en communion avec ce peuple. En face de l'auditoire le plus singulièrement mélangé, il apparut. La suite de ses conférences l'amenait à traiter de l'existence de Dieu. Il refusa d'en donner les preuves et proclama l'heureuse inutilité de cette démonstration. « Grâce à Dieu, s'écria-t-il, nous croyons en Dieu, et si je doutais de votre foi, vous vous lèveriez pour me repousser du milieu de vous; les portes de cette métropole s'ouvriraient d'elles-mêmes sur moi, et le peuple n'aurait besoin que d'un regard pour me confondre, lui qui, tout à l'heure, au milieu même de l'enivrement de sa force, après avoir renversé plusieurs générations de rois, portait dans ses mains soumises, et comme associée à son triomphe, l'image du Fils de Dieu fait homme... » Le P. Lacordaire, aujourd'hui, ne tiendrait pas le même langage. Nous avons fait du chemin depuis ce temps, et les progrès de l'athéisme parmi nous ont été prodigieux. Déjà, dix ans seulement après Février, M. Caro commençait un des premiers articles qui l'ont révélé au grand public par ces paroles : « L'idée de Dieu est en péril. » Quelques années après encore, Mgr Dupanloup publiait, à l'étonnement de certaines gens qui le trouvaient trop fougueux, c'était alors le mot, un écrit qu'il intitulait : *Avertissement à la jeunesse et aux pères de famille*, et qu'il aurait pu dénommer aussi : *Avertissement à l'empire;* ou bien : *Avertissement à la société française du dix-neuvième siècle*, et dans lequel il dénonçait la marche croissante de l'athéisme, en particulier parmi la jeunesse des écoles. Le *Journal des Débats* raillait. *Des jeunes gens!* disait-il. « Dans dix ans, répliquait l'évêque, ces jeunes gens gouverneront. » Moins de dix ans après, l'un d'eux, aujourd'hui sénateur, M. A. Naquet, écrivait, dans une petite revue tapageuse du temps, aux allures scientifiques : « L'idée de Dieu est déjà bien ébranlée, il faut lui porter les derniers coups. » Plus tard, l'athéisme, auquel le vaillant évêque avait pu, par cet écrit, barrer le chemin à l'Académie, en la personne de son plus important représentant d'alors, M. Littré, y entrait triomphant, grâce à de coupables

défaillances; d'autres passèrent à la suite. L'athéisme envahit surtout l'enseignement scientifique, et aussi la presse; par de puissants organes qui parlent à des centaines de mille de lecteurs, et d'innombrables petites feuilles populaires, il a fait, pourrait-on dire, irruption dans le pays; et malgré toutes ses audacieuses manifestations et son ardente propagande, beaucoup paraissent ne pas encore soupçonner la situation vraie de la France sous ce rapport. Et, en effet, le temps n'est pas très éloigné où l'on posait, dans certains traités de philosophie, cette thèse : Peut-il y avoir des athées de bonne foi?

Mais, naguère, tout à coup retentit comme un éclat de tonnerre dans un ciel serein, qui vint troubler la satisfaction triomphante des hommes de la science athée. On proclama la *banqueroute de la science*. Et quel audacieux faisait cela? Un clérical avéré? Pas le moins du monde; un académicien. Et d'où partait ce cri? D'une feuille de sacristie? selon l'euphémisme de certaines gens. Non, d'une revue *libre penseuse* par excellence, la *Revue des Deux Mondes*, elle-même. Il y eut du bruit dans Landerneau. Un des hommes que le régime actuel a le plus comblé d'honneurs et de pensions, « professeur au Collège de France, directeur et président de section à l'École des hautes études, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, grand officier de la Légion d'honneur, membre d'une foule de Conseils plus supérieurs les uns que les autres, sénateur, ancien ministre, logé par l'État à la ville et à la campagne », M. Marcellin Berthelot se hâta d'écrire ce que nous pourrions appeler le manifeste de l'athéisme, et, naturellement, il a été acclamé : adresses d'étudiants matérialistes, banquet, explosion de discours et d'articles. M. Brunetière a raillé spirituellement tout ce tapage. « Il faut, dit-il, que j'aie touché plus juste qu'on ne le veut bien dire. On ne crierait pas si fort, si l'on ne se sentait atteint quelque part. »

M. Marcellin Berthelot s'est donc levé pour anéantir le téméraire, et comme autrefois Louis XIV disait superbement : « L'État, c'est moi », il ne serait pas éloigné de dire modestement : « La science, c'est moi. » Qu'il soit ou non la science, assez peu nous importe; mais, ce dont nous sommes assuré, c'est qu'il n'est pas la philosophie. La philosophie, c'est nous, croyants et spiritualistes, hommes de la foi, mais aussi de la raison, qui, au nom de l'une et de l'autre, avons droit de dire à l'athéisme et au matérialisme : « On ne passe pas. »

Un scribe osait écrire ces jours-ci qu'on n'avait pas osé répondre à ce manifeste. Nous aurons cette facile audace. Un jour, le littérateur M. Weiss disait que, quand M. Berthelot prenait sa

plume de chimiste pour traiter une question, il enfantait un chef-d'œuvre. M. Weiss regardait, en disant cela, peut-être plus à la surface qu'au fond. Nous allons, nous, discuter au fond ce manifeste « magistral », comme disent les enthousiastes. Nous verrons ce que notre critique en laissera subsister.

I

Mais qu'on nous permette, avant la vraie bataille, la petite guerre. Quelle est la valeur philosophique de M. Marcellin Berthelot? M. Marcellin Berthelot n'est pas un philosophe; il est peut-être moins sophiste que M. Renan, son ami, sous la protection duquel il se place, mais il l'est. Je n'ai jamais rien connu de plus impatientant que le style de M. Renan, tant cet écrivain, ondoyant et divers, excellait dans l'art de fondre non seulement en une même page, mais quelquefois en une même phrase, le vrai et le faux, dans une proportion presque indiscernable. Nous, qui avons coutume de demander aux mots ce qu'ils signifient et de les presser pour en faire sortir ce qu'ils contiennent, nous ne pouvions supporter ce caméléon faisant dire à notre belle et franche langue française ce qu'elle n'était pas accoutumée à dire, imposant aux termes les plus connus des significations personnelles, arbitraires, capables de troubler et de dérouter les lecteurs inexercés, c'est-à-dire la foule, même des lettrés. M. Berthelot en est un peu là, avec cette différence qu'il est loin d'avoir l'agilité et la souplesse de M. Renan; quoiqu'il soit moins lourd que M. Littré, il faut reconnaître, pour être juste, qu'il a encore une respectable dose de pesanteur. Il ne connaît pas la langue qu'il parle quand il veut philosopher. De plus, il verse dans de perpétuelles confusions d'idées, identifiant les choses les plus distinctes. Enfin il avance, avec un sang-froid tout à fait digne d'un savant et une inconscience tout à fait indigne d'un philosophe, d'énormes assertions absolument gratuites. Ce sceptique dogmatise de façon comique; il rend des oracles, ce qui est aussi contraire assurément à la méthode scientifique qu'à l'esprit philosophique.

Aussi, serait-il fastidieux, impossible même de relever dans ses pages tout ce qui en vaudrait pourtant la peine. Quelques exemples justifieront cette sévère mais absolument juste appréciation. Ainsi, la croyance, même philosophique, en Dieu, est, selon lui, du mysticisme. « Le mysticisme, dit-il, réclame de nouveau le monopole de la morale. » Un peu plus loin : « Laissons aux mystiques leurs rêves. » Ailleurs, il identifie « le mystère et le miracle, qui en est, dit-il, le fond »; une doctrine avec un fait. Il confond l'instinct avec

le devoir, ou, du moins, nous le verrons, il veut dériver l'un de l'autre. Ailleurs, il oppose ce qui est provisoire avec ce qui est progressif; comme s'il y avait là radicale opposition; comme si une vérité définitive ne pouvait pas se développer; comme si évoluer, c'était nécessairement changer. On le voit encore, comme si la chose était prouvée, poser en axiome que « notre espèce s'est dégagée peu à peu de l'animalité ». Il en agit de même avec la fondamentale question de la création; ce n'est même pas pour lui une question. Perpétuellement, c'est le même procédé, l'affirmation gratuite et sans preuve. Fait-il de l'exégèse contre nos Livres saints, car il se permet en courant cette fantaisie, il reprend, comme le plus vulgaire des sectaires, des interprétations pleinement inexactes et universellement abandonnées. C'est ainsi qu'il en use avec le récit génésiaque, y voyant, mais sans broncher, ce que personne n'y met plus; de même, dans ses incursions agressives contre le christianisme dans le champ de l'histoire, il rappelle, en les présentant sous un jour odieux, des faits mille fois expliqués et sur lesquels la critique est absolument fixée. On souffre à voir un homme à prétentions comme les siennes tomber dans ces vulgaires déclamations. D'une autre façon encore se trahit son esprit sectaire, dans certaines injures, par exemple, que l'on pourrait facilement lui rétorquer, contre les théologiens, « dupes, dit-il, de leur orgueil ». Et les savants ont-ils toujours été des modèles de modestie? L'impartialité calme et tranquille qui sied au vrai savant fait donc place trop souvent chez M. Marcellin Berthelot à la passion, qui se révèle par des termes de combat ne contenant d'ailleurs aucun argument. C'est presque à chaque page que nous aurions à relever de ces façons de faire plus que lestes et aussi antiscientifiques, nous le répétons, qu'antiphilosophiques. Mais laissons ces fatigantes remarques qu'il faudrait renouveler à chaque pas, et abordons la question même.

II

Et d'abord, cette question, il importe de la bien poser. On a dit : *la banqueroute de la science.* Tout de suite, les polémistes, les pamphlétaires, cette tourbe de scribes sans science et sans conscience qui encombre la presse, les politiciens sans doctrine, mais non pas sans ambition, ont accusé non pas seulement l'écrivain qui a proféré cette parole, vraie dans le sens où elle a été dite, mais encore les philosophes et les croyants, de nier la science et de préconiser l'ignorance. Au banquet de Saint-Mandé, l'ignare romancier Zola a dit : « La lutte est entre la science

et la foi. » Un politicien, ancien ministre, et qui fait rage pour le redevenir, M. Goblet, a clamé, sans sincérité, il est trop intelligent pour cela, au « réveil de la théocratie et du cléricalisme ». Et, de nouveau, on a poussé le vieux cri : « Le cléricalisme, voilà l'ennemi ». Inintelligence ou mauvaise foi. La question est tout autre. La science, disons-nous, n'est pas en cause. Il faut distinguer entre la science et les savants. La science elle-même ne peut pas faire banqueroute, et ce n'est certes pas ce qu'on a voulu dire; à ce point de vue, tout ce bruit était pour rien ; mais certains savants peuvent promettre, au nom de la science, ce que la science ne peut donner, ou prétendre en tirer ce qu'elle ne contient pas. On entend la substituer à la philosophie et à la religion, à ce qu'on appelle dédaigneusement le mysticisme. Nous tenons beaucoup à ce qu'on ne donne ni ne prenne ici le change. La question est immense, mais c'est une question religieuse et philosophique; telle est la portée du manifeste athée de M. Berthelot : ce n'est pas une question scientifique. Les philosophes spiritualistes et les philosophes chrétiens acceptent pleinement la science; ils en acceptent la méthode, ils en acceptent toutes les découvertes et toutes les constatations. Quand M. Marcellin Berthelot dit : « Les faits et les lois d'abord, puis le symbole et les hypothèses inventés pour les coordonner, constituent la base fondamentale de tout système. Telles sont aujourd'hui les vues générales, telle est la manière de procéder de tous ceux qui cherchent à élever l'idéal scientifique au-dessus de l'empirisme. » A cela, nous, spiritualistes, nous n'avons rien à opposer. Nous, croyants, en particulier, nous n'avons peur d'aucune vérité, quelle qu'elle soit, sûrs d'avance que jamais la vérité scientifique ne démentira la vérité révélée. Rappelons une fois encore quelques paroles de la belle Encyclique *Immortale Dei*, où la part de la raison et de la philosophie est si bien faite : « En tout fragment de vérité dû aux recherches de l'esprit humain, l'Église reconnaît comme des traces de l'intelligence divine. Il n'y a aucune des vérités naturelles qui soit en contradiction avec les enseignements de la vérité révélée. L'Eglise accueillera toujours volontiers et avec joie tout ce qui peut contribuer à augmenter les conquêtes des sciences. »

Mais M. Berthelot donne également congé à la philosophie et à la foi. Les philosophes admettent la raison, les croyants aussi; les philosophes disent qu'il y a, au sommet de l'intelligence, une faculté dont certaines idées éternelles constituent le fond; ce qu'un éminent philosophe contemporain, M. Jules Simon, appelait excellemment « le sens du divin en nous »; aussi écrivait-il encore quelque part que « à l'extrémité de toutes les avenues de la

pensée on trouve Dieu ». Mais c'est là, dit M. Berthelot, du mysticisme, des rêves puérilement objectivés. « La science moderne s'empresse de déclarer l'incertitude croissante de ces constructions idéales », philosophiques et religieuses, remarquons-le bien.

M. Berthelot est sans doute en progrès sur M. Littré, en ce sens que le chef du positivisme, après M. Auguste Comte, écartait, ainsi que le fondateur de l'école lui-même, les questions d'origine et de fin, les déclarant insolubles. M. Berthelot n'est pas si radical. « La science ne doit, à mon avis, dit-il, ni en prescrire ni en récuser la recherche. » Très bien, mais il leur donne néanmoins une solution, et dans la solution qu'il leur donne, il se met en dehors de la science. Il a beau dire : « Nous ne prétendons pas donner le dernier mot de l'univers. » Qui donc prétend cela? Qui donc aussi prétend, comme il l'impute ailleurs aux philosophes et aux théologiens, « pénétrer l'essence de l'univers »? Mais dans la solution qu'il apporte aux questions d'origine et de fin, il dit bien, ce nous semble, un mot définitif; seulement ce mot, c'est une négation, pas autre chose. Il repousse, en effet, comme un rêve, la cause première, le Dieu personnel, le Dieu créateur, le Dieu des philosophes comme celui des théologiens. Mais ces négations, qu'on nous permette d'insister, tout est là, ne sont pas des constatations positives, mais tout simplement de la dialectique à rebours, et elles constituent les athées hors science comme hors raison. Voilà les pieds d'argile de cette statue Nabuchodonosorienne, et le point où la petite pierre, le simple sens commun, en la touchant, la brise. Ce n'est pas du tout du positivisme, c'est de l'étroit exclusivisme; et c'est nous, spiritualistes, qui sommes les vrais compréhensifs, les vrais éclectiques; nous qui ne nions rien de la science, mais rien aussi de la raison; tandis que M. Marcellin Berthelot et ses enthousiastes nient la valeur de la raison et de ses constructions idéales. La lutte est donc vraiment entre ce qu'ils appellent la science ainsi entendue, et la raison aussi bien que la foi. Voilà ce que M. Zola, si M. Zola entendait quelque chose en philosophie, aurait dû dire à Saint-Mandé.

Et c'est pourquoi on se demande ce que, dans ce banquet, où il y avait du reste, on l'a remarqué, si peu de savants et tant de romanciers, de politiciens et de francs-maçons, dans cette orgie de matérialisme et d'athéisme, allait faire M. Janet? Nous ne voulons pas scruter ses secrets motifs, mais la présence de ce philosophe spiritualiste là nous a attristés, et nous permet de lui dire qu'il a manqué de bonne tenue philosophique. Nous sommes certain que M. Cousin ne s'y serait jamais fourvoyé.

Disons-le donc aussi haut que la passion politique et l'esprit

sectaire s'obstinent à répéter, avec une révoltante mauvaise foi, le contraire : la lutte n'est à aucun degré entre l'ignorance et la science; la lutte est entre la raison, les idées qui la constituent, ses intuitions et ses déductions légitimes, et la science dite positive, l'expérimentation, les faits et les conclusions que les athées en veulent déduire; en d'autres termes entre le vieux matérialisme et l'immortel spiritualisme, entre l'athéisme et la croyance en Dieu. Voilà la vraie question.

III

Donc, nous sommes en face de la négation de la raison. Et, ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'on appelle cela émanciper la raison. C'est la supprimer qu'il faudrait dire, l'emprisonner dans la caverne des ombres, où l'on prétend qu'elle ne perçoit que des rêves. Non, non, elle brise les voûtes du cachot et se déploie à l'air pur et à la lumière. Mais quand le divorce serait consommé, quand l'apostasie de la science en accompagnerait la banqueroute, qu'est-ce que ce serait que cela? Un fait ou un droit? Tout est là. Qu'on s'exalte *inter pocula*, comme on l'a fait, c'est facile, déplorable aussi; cela ne change rien à la réalité des choses.

Mais, tandis que certains athées, tels que Laplace, se posant, pour ainsi dire, en plein dans la science, essayent d'expliquer le monde sans Dieu, tentative où tous échouent misérablement contre le simple et invincible principe de causalité, c'est par le côté de la morale que M. Marcellin Berthelot aborde le problème. Ni la raison, ni la foi, ni la métaphysique, ni la religion, ne peuvent constituer la morale; seule, la science le peut, prétend-il. Nous allons voir. Pourquoi cette impuissance?

Selon lui, les idées rationnelles ont pour objet l'*inconnaissable* et, *incertaines* comme elles sont, ne peuvent fournir les lumières directrices de la vie. C'est incomplètes qu'il devrait dire. Si la raison ne peut donner la certitude, nous voilà en plein scepticisme, mais toujours hors science! Impitoyablement, nous insisterons sur ce point décisif. Quand M. Berthelot déclare que la base de la vieille morale, les idées philosophiques ou théologiques, sont des idées subjectives « arbitrairement objectives », nous conjurons toujours qu'on veuille bien voir que ce n'est pas là une constatation positive, un résidu trouvé dans une cornue; c'est un saut immense que MM. les positivistes, ce qu'ils font en fait de morale comme en toute question, se permettent, hors de l'observation; une véritable assertion ou, plutôt, une négation métaphysique; la plus étrange contradiction qui se puisse voir avec leur méthode scientifique. Non, il ne peut appeler *inconnaissable*, mais tout au

plus incompréhensible, c'est bien différent, ce dont l'existence est parfaitement connue et reconnue, constatée par la science philosophique en vertu de la méthode qui lui est propre, laquelle subsiste parfaitement à côté de la méthode très légitime aussi des sciences expérimentales.

Au point de vue historique, toutes ces assertions de M. Berthelot sont étranges aussi. La théologie du moyen âge est la base, ruineuse il est vrai, mais la base, dit-il, de la vieille morale. Mais cette morale du moyen âge paraît avoir une étrange analogie avec celle de saint Augustin; laquelle en avait, ce semble, une grande aussi avec celle de Cicéron et de Platon. Il faut remplacer tout cela par « la méthode scientifique ». Mais l'esprit humain n'étant parvenu que très tard « à une claire conscience de la méthode scientifique, telle que nous l'appliquons aujourd'hui dans l'étude du monde et de l'homme », ce n'est donc qu'à partir des dix-septième et dix-huitième siècles que l'homme a compris le devoir! Nous ne nous arrêterons pas à montrer tout ce qu'a d'injurieux cet étrange dédain pour toute cette lignée d'esprits éminents que Cicéron déjà appelait les patriciens de l'intelligence; tout ce qu'il a aussi de gratuit. Mais, de nouveau, nous le signalons, c'est la philosophie non moins que la théologie qui se trouvent enveloppées ici, en phrases voilées et comme honteuses d'elles-mêmes, dans une même réprobation. Et nous maintiendrons, nous, cette double origine de la morale, cette origine rationnelle, naturelle, philosophique, et cette origine théologique et révélée; et nous félicitant de cette analogie, nous dirons hardiment à M. Berthelot : prouvez que l'une et l'autre sont fausses; ou montrez entre elles, si vous pouvez, une radicale opposition; entre Platon, par exemple, donnant de la morale philosophique cette sublime définition : la ressemblance avec Dieu, ὁμοίωσις τῷ θεῷ, et l'Évangile, résumant tout dans la formule divine : *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait.* Montrez que ce sublime Décalogue, dont l'éminent économiste M. Le Play voulait faire la base de tout progrès social, et cet Évangile, qui a transformé le vieux monde gangrené jusque dans ses moelles, ont égaré ou abaissé la moralité humaine! Mais cette base scientifique, que nous ne répudions pas, nous le redisons, voyons un peu ce qu'elle peut être en dehors de ces idées, selon M. Berthelot, arbitrairement objectivées; et si elle les exclut.

IV

Mais tout d'abord, on le voit, l'idée même de la morale semble avoir déplorablement fléchi dans l'esprit de M. Marcellin Berthelot, et la

hauteur et la sainteté du devoir apparaissent dans ses théories comme considérablement abaissées. A vrai dire, il n'a pas plus de sens moral que de sens philosophique. Tous les moralistes ont proclamé le caractère absolu du devoir; selon lui, « le devoir est toujours provisoire, » ou une chose simplement relative. Il le prouve, il est vrai, par un pur sophisme, par les progrès de siècle en siècle réalisés de la morale humaine; nous l'avons déjà dit, évoluer n'est pas changer. Il parle bien de l'impératif catégorique de Kant; mais en comprend-il la portée? Non. S'il la comprenait, il saurait que la vieille morale aussi est une science, basée sur la nature des choses, telle que l'expérience intime la constate et que l'observation externe la reconnaît également. Soit, aux idées, il préfère les faits, l'observation interne et externe. Mais quoi donc? Nous n'avons pas, nous, d'autre méthode. L'erreur de M. Berthelot, nous ne saurions trop le redire, est de croire que d'un fait d'expérience on ne saurait remonter à une idée absolue, absolument vraie. Mais c'est le propre de la raison d'aller de l'effet à la cause et de s'appuyer sur une donnée contingente pour s'élancer jusqu'à l'absolu. Une très simple et très élémentaire distinction concilie tout ici, le fait et l'idée : la distinction entre les lois éternelles, toujours vraies pour la conscience, et les prescriptions positives, faisant, dans la morale révélée elle-même, leur part légitime à l'évolution et à la vie. La question est toujours de savoir si ces idées, que la raison trouve au fond d'elle-même, ne révèlent pas Dieu : mais c'est Dieu précisément qui les a inscrites dans la conscience; elles l'impliquent, elles le réclament, elles ne subsisteraient pas sans lui : et scientifique est la méthode qui les constate; légitime aussi l'induction, la dialectique, qui en reconnaît la portée. Et voilà précisément d'où vient au devoir son caractère obligatoire, qu'on ne comprend pas autrement.

Qu'il y ait une autre source des devoirs, la révélation, c'est un tout autre point de vue, et qui n'infirme en rien la morale naturelle, pas plus que la morale naturelle ne l'infirme; c'est une simple question de fait; et ce fait, immense, et devant lequel s'incline depuis des siècles l'humanité, on voudra bien en convenir, il faudrait autre chose qu'une négation gratuite pour l'ébranler.

Il est plaisant, pour le dire en passant, de voir des hommes, qui, dans les loges ou ailleurs, ont ressassé ce lieu commun : *les hommes se disputent sur la religion, ils s'entendent sur la morale; laissons la religion pour la morale*, nous dire aujourd'hui que cette morale, sur laquelle tout le monde était d'accord, ne compte plus, qu'il en faut une autre à base nouvelle.

Ce n'est pas tout, et à cette grande idée du devoir sont corrélatives d'autres idées : la responsabilité, la liberté.

La responsabilité. A supposer que l'homme, tel que le conçoit l'athée, puisse être responsable, envers qui le sera-t-il? Envers la nature? Mais quoi! la nature? un être impersonnel? On ne peut être responsable que devant un être qui puisse vous demander compte de l'accomplissement ou de la violation du devoir. C'est là une considération simple, mais limpide et victorieuse. C'est elle qui a ramené à la croyance au Dieu personnel M. Littré : ce grand coryphée de l'athéisme dans ce siècle est mort en confessant Dieu. A-t-il été jusqu'à adorer de son dernier souffle le Dieu rédempteur, et la piété et les prières d'une femme et d'une fille chrétiennes lui ont-elles obtenu ce bonheur? Pour notre part, nous le croyons; mais ce qu'il y a d'incontestable, c'est que, ramené à la foi en Dieu par la considération que nous venons d'exposer, il est mort croyant, *mystique*, comme dit M. Berthelot.

Mais la responsabilité suppose une autre idée : la liberté. Si l'homme n'est pas libre, le devoir est une chimère; sa notion ne peut plus subsister. Vous la remplacerez par d'autres qui vaudront ce qu'elles vaudront, hygiène, police; mais qui ne seront pas des idées morales : du devoir il ne pourra plus être question. Or les doctrines de M. Berthelot impliquent la négation de la liberté. « L'homme a toujours cherché, dit-il, à échapper aux sévérités du déterminisme. » Qu'est-ce que cela signifie, sinon que l'homme a toujours cru à sa liberté, et que M. Berthelot n'y croit pas. Et il ne peut pas y croire. D'où pourrait venir, en effet, la liberté, s'il n'y a que la nature? La nature est soumise à la fatalité, et ne laisse aucune place au libre arbitre. Et les vieilles objections contre les doctrines fatalistes reviennent toujours : comment construirez-vous une morale sans liberté et avec un être irresponsable? La morale sera sans base pour s'asseoir, sans réalité pour se constituer; et alors, inutile de lui chercher une sanction, un couronnement. Mais quelle en sera l'efficacité?

Vous nous dites : Les lois de la nature. Eh! sans doute, à supposer qu'elles viennent d'un législateur. Mais elles sont multiples; à côté du devoir, il y a la passion; effrénée, impatiente du joug. Vous ne pouvez le nier, elle est dans la nature, la passion, et aussi l'instinct, quelquefois sublime, quelquefois misérable; et il peut y avoir, il y a sans cesse, conflit entre la passion, les instincts et le devoir.

Qui obéira? Vous faites dériver le devoir des instincts. Mais n'y a-t-il pas, entre les uns et les autres, des différences profondes, irréductibles, signalées par tous les moralistes? « Le perfectionnement héréditaire des instincts est, dites-vous, la base véritable de la morale. » Ce sont là des mots, et je ne comprends pas. Comment

pouvez-vous parler de perfectionnement en morale, vous qui n'avez ni point de départ ni point d'arrivée? De ce perfectionnement, à partir de rien en fait de morale, quelle sera la règle, la loi? Si les instincts tendent à se perfectionner, c'est d'après un idéal, sans doute : lequel? Se perfectionner, c'est marcher; marcher, c'est se diriger vers un but; ce but, qui l'assigne aux instincts? Ils partent d'où, si Dieu n'est pas? De l'aveugle nature? c'est-à-dire de l'absence absolue de morale; pour arriver où? A une morale perfectionnée? Mais cette règle, ce but, cette morale perfectionnée, imposés tout à coup comme loi, qui les a conçus, en dehors d'une intelligence créatrice et directrice du monde? La nécessité de Dieu revient toujours; toujours la petite pierre brisant le colosse aux pieds d'argile. La vérité est qu'en rejetant Dieu, on rejette le fondement même de la morale, et *fundamentum aliud nemo ponere potest.*

V

La vieille morale étant répudiée, ces vieux systèmes « issus de la théologie du moyen âge » et de la philosophie de tous les siècles, il faut déprécier cette morale et exalter la nouvelle. C'est ce qu'essaye M. Berthelot. « Ce ne sont pas les dogmes religieux, dit-il, qui ont inventé l'imprimerie, le microscope, le télescope, le télégraphe électrique, le téléphone, la photographie, les matières colorantes, la vapeur, les chemins de fer, la direction méthodique de la navigation, les règles de l'hygiène. » Indépendamment de certaines réserves qu'ici nous pourrions faire, nous nous permettons de trouver la remarque puérile et sophistique. Car la question n'est pas de savoir si la religion, et la philosophie, et la science, sont choses distinctes, mais si la science exclut la religion et la philosophie, si elle a droit de se proclamer incompatible avec elles. Les bienfaits de la science, que personne ne songe à nier, creusent-ils un abîme entre elle et nos croyances, et y a-t-il un argument quelconque à en tirer contre Dieu et l'âme? Voilà ce qu'il faudrait démontrer. Nous conjurons les esprits logiques de le bien comprendre et de ne le pas oublier. Et quand M. Berthelot ajoute : « Jamais les dogmes religieux n'ont apporté aux hommes la découverte d'*aucune vérité utile* ni contribué *en rien* à améliorer leur condition »; quand il ose dire cela, comme s'il n'y avait de vérité utile aux hommes que celles qui proviennent de l'ordre scientifique et qui « tournent à notre usage les forces matérielles », ici il fait un sophisme bien connu, il passe, comme on dit dans l'école, *de genere ad genus.* Grâce à Dieu, *l'homme ne vit pas seulement de pain!* Et, de plus, il énonce la plus audacieuse contre-vérité

qu'on puisse imaginer au point de vue historique. Elle serait longue, au contraire, l'énumération des bienfaits que la civilisation humaine doit au christianisme! Mais M. Berthelot, tout comme les plus vulgaires esprits, se heurte, nous l'avons déjà dit, à des détails, à des faits mille fois expliqués; les grandes lignes lui échappent, et on serait en droit d'appliquer à sa philosophie de l'histoire préconçue le mot dédaigneux de de Maistre : « Les myopes ne doivent pas lire l'histoire, ils perdent leur temps. »

Mais, enfin, ces magnifiques progrès des sciences, dont nous sommes fier, pour notre part, autant que M. Berthelot lui-même, il convient pourtant de les regarder sous tous les points de vue; car, en toutes choses, il faut se mettre dans le vrai. Et c'est ici que s'appliquent ces réflexions de M. Brunetière, assez piquantes et importantes pour être replacées sous les yeux du lecteur :

« De combien, dans le monde entier, depuis quarante ou cinquante ans, les « progrès de la science » ont-ils enflé les budgets de la guerre? Je ne parle pas ici des nouveaux engins de destruction dont les savants nous ont dotés, et ni sur la dynamite ni sur la mélinite je ne commettrai l'indiscrétion d'interpeller le président du Comité des substances explosives. Je m'en tiens aux milliards que nous coûte ce genre de progrès. Grâce donc aux « progrès de « la science », on n'a pas plus tôt construit un cuirassé de premier rang qu'il entre, comme l'on dit, « en catégorie de réserve »; et en voilà pour des millions! Grâce aux « progrès de la science », on n'a pas plus tôt adopté un modèle de fusil qu'il est bon à reléguer dans nos musées d'artillerie; et en voilà pour des dizaines de millions! Mais, grâce aux « progrès de la science », on n'a pas plus tôt encerclé la frontière d'une ceinture de terre, de pierre et de fer, qu'il faut que l'on recommence; et en voilà pour des centaines de millions! Qui les paye? où les prend-on? dans quelles poches? Qui dira de quel poids ils pèsent sur la liberté du travail national? de quels emplois féconds ils détournent l'argent? et de quelle autre « banqueroute » cette fureur de dépenses nous menace? C'est ce que je demande à M. Marcellin Berthelot. »

Eh quoi! si tout cela est juste, si, à ces bienfaits incontestables des sciences il y a de terribles contrepoids, de douloureuses compensations, une contre-partie redoutable, la légèreté ou la vanité françaises devaient-elles empêcher un écrivain sérieux et libre de le proclamer? Taire les choses, est-ce les supprimer?

Mais interrogeons encore les faits : des théories de M. Berthelot il devrait suivre une corrélation certaine entre les progrès des sciences, entre la somme du bien-être, et celle des vertus? Est-ce ce que nous voyons? Est-ce qu'une société, bien munie de toutes les

découvertes scientifiques, vapeur, électricité, télégraphe, etc., est, pour cela, une société vertueuse? C'est toujours le trompeur sophisme *de genere ad genus*. Et, d'un autre côté, M. Berthelot croit-il que, si la religion de Chateaubriand eût eu plus d'empire parmi nous, et que si la noble philosophie spiritualiste de la première moitié de ce siècle fût parvenue à refouler les négations matérialistes et athées, la science n'eût pas fait ces découvertes! Si la religion et la philosophie n'y sont pour rien, l'athéisme et le matérialisme non plus, puisque, nous l'avons assez démontré, ces négations ne sont pas la science. Mais quoi! c'est aujourd'hui que l'on vient nous vanter les progrès de la moralité par la science athée? Qu'il y ait dans notre siècle certains grands progrès moraux réalisés, certaines aspirations généreuses, non, certes, nous ne le nions pas, et, pour ce qui est de la morale comme pour ce qui est de la science, nous serons juste; mais de ces progrès, sans oublier l'influence de la philosophie, nous revendiquons la plus grande part aussi pour la religion. Et nous demandons, d'autre part, que l'exaltation scientifique ne fasse pas fermer les yeux sur les réalités qui sont sous nos yeux. Quoi! la moralité est en progrès, la jeunesse plus pure, la famille plus sainte, plus respectée, moins ébranlée! Et les statistiques qui constatent la marche ascendante du divorce! Quoi! dans les transactions privées, la probité, la justice, sont plus en honneur! Et nos mœurs publiques, politiques, parlementaires? Mais de tous côtés, ce n'est qu'un cri contre la corruption croissante, la démoralisation universelle, la décomposition sociale. Quand a-t-on vu de plus nombreux et de plus retentissants scandales? De plus stupéfiantes arrestations? Des procès plus honteux? Qu'est-ce que tout cela, sinon, pourrions-nous dire, Dieu qui se venge en se retirant et en nous livrant, comme dirait saint Paul, à notre sens réprouvé; quelque chose comme le châtiment de Dathan et d'Abiron; le sol qui s'effondre sous les pas des hommes qui ne veulent plus de Dieu? Et notre littérature, nos romans, nos feuilletons, notre théâtre, nos lieux de divertissements publics, la science athée a assaini, épuré tout cela? Et si la sécurité est aussi un bien social, si une civilisation où tout tremble et qui ne peut jamais se dire sûre du lendemain est, quelles que puissent être les apparences et la prospérité matérielle, bien malade, si les périls suspendus au-dessus de nos têtes, et les épouvantes trop justifiées, révèlent à qui sait voir des plaies intimes et profondes, en face de ces faits, les hyperboles des athées dépréciant la philosophie et la religion au profit du matérialisme ne sont-elles pas insupportables? Voilà pourquoi il a été parlé de banqueroute.

V

Mais il y a surtout un point où les hyperboles révélatrices et accusatrices de M. Marcellin Berthelot méritent une particulière attention : c'est en ce qui touche la prétention de ces messieurs sur l'éducation publique; dessein profond, longuement élaboré dans les loges, et en voie de complète réalisation au moyen des lois scolaires. On sait assez que le principe de neutralité, sur lequel ces lois sont fondées, n'est qu'un prétexte menteur; que la neutralité, d'une part, est impossible, et, d'autre part, est encore la guerre : c'est ce que, dans la discussion de ces lois, M. le duc de Broglie, en particulier, a démontré avec sa haute et lumineuse éloquence. De plus, la pratique a prouvé qu'elle n'est point observée; c'est ce qu'établiraient au besoin des multitudes de faits. Mais les déclarations de M. Berthelot mettent en évidence deux choses : qu'on le savait bien, et que rien n'a été plus hypocrite que tout ce qui a été affirmé à ce sujet; et qu'on le voulait bien, on n'avait même pas d'autre but et on était sûr du résultat; infaillible en effet, si ces lois subsistent et ne sont pas enfin emportées par l'effort indigné et persévérant de tous ceux qui ne veulent pas qu'on nous fasse une France athée, et qui savent comprendre qu'avec les croyances rationnelles et religieuses, c'est la morale elle-même qui sombrera.

« Ces idées, cette conception de la morale moderne, dit M. Berthelot, deviennent de jour en jour prépondérantes, et si elles n'ont pas encore acquis parmi les hommes le crédit inébranlable de la science, c'est à cause de la longue servitude religieuse imposée à l'éducation. Aussi est-ce sur ce point, à juste titre, qu'a porté et que porte de plus en plus l'effort des bons citoyens qui veulent transformer l'éducation populaire. » Voilà, certes, un aveu dépouillé d'artifice. Et il ajoute : « Mais gardons-nous de penser qu'il s'agisse aujourd'hui, après avoir éliminé les dogmes, de maintenir dans l'éducation, je ne sais quel résidu vaporeux, quel squelette d'affirmations, dépouillées de la substance dogmatique qui en faisait autrefois la force et la constance. » On enseignera aux enfants « les certitudes positives », les faits d'expérience constatés par la science et leurs lois; on y ajoutera « les probabilités et les hypothèses idéales ». Cela, certes, nous le voulons bien; mais en pourchassant avec soin tout ce qui pourrait se rattacher aux croyances philosophiques et religieuses : ah ! c'est cela qui est de trop !

On peut se représenter ce que sera dans les écoles populaires de nos villes et de nos campagnes l'enseignement de la morale pratiqué de cette façon. Voyez-vous ces savants hommes, les

instituteurs, commençant, ainsi que le veut la méthode d'éducation scientifique, par bien faire le vide dans les cerveaux des petits enfants, à l'endroit de toute construction rationnelle comme de toute croyance religieuse, et bien expliquer aux fils de nos ouvriers et de nos laboureurs que ni les physiciens ni les chimistes ne croient plus à ces vieux rêves : et de cette partie de leur tâche, on peut croire qu'ils s'acquitteront avec succès. Après avoir détruit, il s'agira d'édifier. Ils expliqueront donc ensuite que, à la place du Dieu, père et juge des hommes, il faudra mettre « les mœurs et les instincts des *espèces* animales; les lois du développement psychologique et physiologique de l'*individu* »; de là, ils s'élèveront jusqu'à « la famille et l'État », et montreront (mais comment?) « la morale et la vertu sortant graduellement des instincts de sociabilité des races animales ». Enfin, faisant entrevoir « la petitesse et la subordination de l'individu dans l'humanité; la petitesse et la subordination de l'humanité elle-même, accablée et comme anéantie dans l'ensemble infini de l'univers »; sur toutes ces données scientifiques, ils établiront « tout le détail des devoirs ». A ces belles leçons nous voudrions bien assister.

Tout cela est bien nuageux; et quel sera ce détail, ce code des devoirs? On enseignera « la morale des honnêtes gens ». Qu'est-ce que cela? « La morale du devoir? » Tautologie manifeste. « La vertu »; abstraction. « L'honneur, le sacrifice, le dévouement; » mais tout cela, c'est la vieille morale! « Et la patrie? » Il y a des hommes qui nient la patrie. Et les motifs de s'immoler à tout cela, de sacrifier l'individu à la collectivité, où les prendra l'instituteur? « Telle est la morale. » Ah! combien vague, inconsistante, flottante, arbitraire et incomplète! Comptez avec ces grossières petites natures sur la magie du mot! Et la chasteté, où est-elle dans ce code des devoirs? Vous n'en parlez pas; est-elle donc de peu de conséquence pour la jeunesse, pour l'individu, la famille, la société? Comment ferez-vous sortir des instincts la chasteté? je vous pose cette question. Et voilà ce que vous voulez substituer au Décalogue, à l'Évangile? Le résultat, que sera-t-il?

Ah! on peut déjà l'apprécier. Dans son admirable rapport sur l'œuvre du bienheureux de la Salle, M. le duc de Broglie, qui ne se doit pas trouver plus prophète qu'il ne l'avait cru, car les conséquences qu'aujourd'hui il constate, assurément, il les avait prévues, après avoir cité les inquiétudes et les aveux des maîtres les plus éminents de notre Université, ajoute : « Il paraît en effet constaté d'un aveu à peu près unanime que l'éducation morale telle qu'elle a dû être établie d'après les prescriptions de la loi de 1881, en dehors de toute instruction religieuse, est impuissante

ou plutôt presque nulle. Les programmes qui la prescrivent sont restés à l'état de lettre morte. Les termes mêmes dont des témoins très autorisés se servent pour caractériser cette stérilité de l'instruction morale sont d'une sévérité dont hésiteraient à se servir ceux qui, en ayant autrefois le plus vivement combattu le caractère, éprouvent moins de surprise à voir leurs prévisions réalisées. C'est, disent ces documents dont l'origine atteste l'autorité, un enseignement desséché, appauvri, manquant de souffle et de chaleur rayonnante; les préceptes en sont pleinement empiriques et platement utilitaires; les maîtres n'aiment pas à donner cet enseignement, parce qu'ils n'y ont pas foi et sont d'autant plus disposés à s'en abstenir par une sorte de fausse pudeur qu'étant plus instruits, ils en jugent mieux l'insuffisance. »

Avec pièces à l'appui, chiffres en mains, M. le duc de Broglie montre ensuite dans la jeunesse « la marée montante du vice et même du crime ». C'est quelque chose d'effrayant. On voit ce que sont les lois scolaires et si nous n'avons pas droit de les appeler scélérates.

La France en est là. Et la profondeur du mal, les ovations faites au théoricien que nous combattons permettent de la mesurer. Au banquet qu'on lui a offert, nous le rappelons la honte au front, la France officielle assistait; ceux que la pudeur la plus élémentaire aurait dû retenir, la peur les a fait marcher. Jamais peut-être pareille orgie d'athéisme (la science n'était qu'un prétexte, on savait bien qu'elle n'était pas menacée) ne s'était vue sur le sol de la nation très chrétienne. La franc-maçonnerie exultait, les sectaires menaçaient, la jeunesse délirait, « la jeunesse républicaine », a dit un organe socialiste athée, identifiant ainsi la république avec l'athéisme! Les savants, il est vrai, brillaient par leur absence.

Eh bien, nous, nous parlerons encore plus haut. Nous interromprons par nos protestations et nos réfutations le triomphe de l'athéisme. Nous dirons la vérité à ce peuple honnête que l'on trompe, à cette jeunesse généreuse que l'on égare. La science n'avait pas à être défendue, elle n'était pas en cause; mais seulement les exagérations de quelques savants sectaires, et par là même hors science. La science n'a pas à connaître des questions métaphysiques; elle ne sont pas de son domaine. Elles ressortissent de la raison et de la philosophie. C'est la raison et la philosophie, non moins que la religion, qu'on parle d'éliminer. Tandis que les philosophes comme les croyants gardent la science tout entière, les sectaires seuls parlent de supprimer. Non, ces exclusions n'ont rien de scientifique; nous dénonçons cet exclusivisme. Ces négations,

nous ne saurions le dire trop haut, ne sont pas la science positive, un abîme les en sépare; elles sont à la fois l'audace et la faiblesse; l'audace, qui franchit ses limites; la faiblesse, qui défaille dans son effort; elles sont l'étroitesse même, la mutilation et l'abaissement de l'esprit humain. Certes, la science peut beaucoup pour assurer aux hommes un certain genre de prospérité et de bonheur; mais qu'on ne dise pas qu'elle peut tout; elle n'est pas à elle seule toute l'intelligence et elle devient malfaisante quand, au lieu de s'harmoniser avec ce qu'il y a de plus grand en nous, elle imagine ici des antagonismes qui n'ont pas de raison d'être et contre lesquels proteste la religion non moins que la raison. Nous repoussons ces antagonismes.

Et ce qu'elle détruit, la science athée, la science sectaire, ne le remplace pas. Elle ne fonde pas, à l'encontre des intuitions de la raison et des prescriptions de la religion, la morale; elle la rend impossible. Incompatible par ses négations avec les invincibles protestations de la conscience, avec ces grandes idées de liberté et de responsabilité qui ne font qu'un avec la notion sacrée du devoir, elle ruine et n'édifie pas, et elle fait pitié avec ses prétentions injustifiées en principe, et manifestement confondues par l'irrécusable démenti des faits. Son code des devoirs se compose de mots creux et vagues, de déclamations sonores. Elle n'a et ne peut avoir que des devoirs provisoires. On conçoit que des expériences, des hypothèses, soient provisoires : mais le devoir!

Aussi, nous en sommes convaincu, malgré tout ce qui est fait pour entraîner cette noble jeunesse française, la jeunesse saura résister. Elle a des aspirations invincibles qu'on ne parviendra pas à emprisonner ou à étouffer, et une soif de liberté que n'étancheront jamais, elle le sait bien, les doctrines abaissées qu'on essaye de substituer à cette belle philosophie spiritualiste, à cette grande religion chrétienne qui est là, toujours vivante et immortelle; religion de l'âme par excellence, religion libérale par conséquent; tandis que « athéisme et servitude, écrivait autrefois M. Villemain, vont très bien de compagnie ». Malgré leurs prétentions à guider l'avenir, arrière les athées : non, ce ne sont pas hommes de progrès; ils mentent et ils parlent une autre langue que la leur quand ils s'en targuent; ce sont en vertu de leurs doctrines, ou plutôt de leurs négations, et des conséquences qui, logiquement, en découlent, ce sont des hommes de décadence.

L'ÉVÊQUE DE CHARTRES.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Mémoires du chevalier de Mautort, par le baron Tillette de Clermont-Tonnerre. (E. Plon et Nourrit.)

Ce livre nous renseigne de la façon la plus intéressante sur la vie d'un officier de fortune appartenant à la petite noblesse, pendant la seconde moitié du dix-huitième siècle. Outre des détails curieux et très bien observés sur les principales garnisons de France, le chevalier de Mautort raconte ses deux campagnes : l'une en Corse, avec le récit de la conquête de l'île; la seconde, de beaucoup la plus importante, aux Indes, avec les longues luttes contre les Anglais.

Il ressuscite à nos yeux les figures si pittoresques du bailly de Suffren, et des fameux nababs Haïdar-Ali et Tippo-Saïb, qui combattaient pour la France avec leurs immenses armées encombrées de femmes et de serviteurs, comme celles des anciens Perses.

Enfin, Mautort nous dit les misères de l'émigration à travers la Belgique, la Hollande, l'Allemagne; il nous montre à quels humbles métiers ses compagnons et lui étaient réduits pour vivre. En même temps, les descriptions des pays qu'il traverse sont extrêmement vivantes; mais le plus saisissant de tous ses tableaux est celui de l'armée prussienne et des horribles moyens employés pour y maintenir la discipline.

Lettres authentiques de Marie-Antoinette.

On sait que le nom de la reine Marie-Antoinette est un de ceux dont les fabricants d'autographes ont le plus impudemment abusé. Le faux commis, du vivant de la reine, par les auteurs de l'escroquerie du collier a été cent et cent fois renouvelé dans notre siècle par des industriels peu scrupuleux, désireux de spéculer sur la sympathie persistante qui s'attache à cette auguste infortune. Le mal, aujourd'hui à peu près enrayé, a pris à un certain moment de telles proportions que les collections d'autographes et les recueils imprimés sont encombrés de lettres dont la plupart sont apocryphes.

La Société d'Histoire contemporaine a donc rendu un grand service à tous ceux qui ont gardé le culte de la reine en entreprenant une édition de ses lettres authentiques, dont le premier volume vient de paraître (Picard, in-8°). Pour prouver avec quel soin le texte a été établi, il suffit de dire que ce travail a été confié à l'éminent vice-président de la Société, M. le marquis de Beaucourt. Il en a, du reste, exposé les bases dans une introduction critique qui est un vrai chef-d'œuvre d'érudite sagacité, tel qu'on pouvait l'attendre de l'historien de Charles VII.

Ce premier volume contient également une attachante étude biographique de M. Maxime de la Rocheterie, dont nos lecteurs ont eu naguère la primeur.

L. de L. de L.

Au berceau de la Nouvelle France : le Canada et ses premiers martyrs, par le P. F. Rouvier, S. J., avec de nombreux dessins à la plume, de l'auteur. Grand in-8° de 369 pages. Victor Retaux, 82, rue Bonaparte. Paris, 1895. Prix : 4 francs.

Inutile de recommander longuement ce livre. Qui ne connaît, qui n'a lu : *Devant l'ennemi*, cette vivante image du patriotisme en soutane et en cornette, — *Les Saints de la Compagnie de Jésus*, vrai bijou d'art que le *Correspondant* signalait il y a un an? Le nouveau volume ne le cède

pas à ses aînés, et sa valeur historique est attestée par les sources auxquelles l'auteur a puisé : *Relations des Jésuites de la Nouvelle France*, *Histoire et description générale de la Nouvelle France*, par le P. de Charlevoix, *Mémoires de Chamolain*. Le récit plein de mouvement et de variété se partage en cinq chapitres : *le Fondateur de la mission Huronne* (Jean de Brébeuf); *le Compagnon de martyre* (Gabriel Lalemant); *l'Apôtre-esclave* (Isaac Jogues); *Une nouvelle victime* (Antoine Daniel); *Un dernier holocauste* (Charles Garnier). Ce sont autant de médaillons fort ressemblants enchâssés dans un écrin du meilleur goût.

Mais les croquis à la plume du P. Rouvier sont égalés par ses dessins, car, chez lui, l'écrivain est doublé d'un artiste. L'artiste évoque, en une centaine de photo-gravures, les héros, les pays, les monuments canadiens, dont l'écrivain nous raconte l'histoire.

Jules C.

Vie de saint Bernard, par l'abbé Vacandard, 1er aumônier du lycée de Rouen. 2 vol. in-8°. (Lecoffre.)

La nouvelle *Vie de saint Bernard*, que publie M. l'abbé Vacandard, est assurément une œuvre d'édification et de piété; mais ce n'est pas un pur panégyrique. C'est un livre de vraie science, hâtons-nous d'ajouter de science claire, apportant ses preuves avec sobriété et sûreté. Aussi l'ouvrage se lit-il d'un bout à l'autre avec un intérêt toujours soutenu et très vif, qu'il s'agisse du rôle historique de saint Bernard ou de ses grandes discussions théologiques. Le rôle humain et naturel de l'abbé de Clairvaux est très heureusement et très exactement mis en relief. La science et la critique se portent, depuis quelque temps, sur les saints et paraissent vouloir en renouveler l'attrayante étude. La *Vie de saint Bernard* vient enrichir vraiment une collection où l'on avait déjà le *Saint François d'Assise*, de M. l'abbé Le Monnier; les *Lettres* de M. Olier, la nouvelle édition des *Œuvres* de saint François de Sales et tant d'autres publications bien connues de nos lecteurs. — H. J.

Deux livres de M. Edmond Biré.

Nos lecteurs seront heureux d'apprendre que la librairie Champion vient de mettre en vente deux volumes de notre collaborateur M. Edmond Biré.

Le premier, consacré aux *Légendes révolutionnaires*, est un recueil de monographies dont quelques-unes ont paru ici même. L'auteur y a soumis à l'épreuve de son impeccable et impitoyable critique quelques-uns des préjugés historiques les plus répandus par la passion politique et les plus communément acceptés par la badauderie du vulgaire.

L'autre volume, intitulé : *l'Année 1817*, est une reconstitution admirable, de précise minutie, du Paris politique, mondain, littéraire, artistique et théâtral des débuts de la Restauration. Jamais M. Biré n'avait donné de plus curieux échantillon de sa prodigieuse, de sa luxuriante érudition. Il s'est en même temps procuré la satisfaction, en contrôlant un à un tous les mots d'un chapitre des *Misérables*, de prendre continuellement Victor Hugo en flagrant délit d'inexactitude.

L. de L. de L.

Études sur les beaux-arts, par Emile Michel. 1 vol. in-12. (Hachette.)

M. Emile Michel, membre libre de l'Académie des Beaux-Arts, vient de publier un nouveau volume où se retrouvent cette science sûre et sans pédantisme, cette union de la culture d'esprit du lettré avec les connaissances professionnelles du peintre, qui l'ont justement placé au premier rang de nos critiques d'art. Aucune de ses précédentes publications ne nous paraît mieux manifester la variété de ses études et l'impartialité d'un jugement qui se tient en garde contre les engouements irréfléchis et ne confond pas l'outrecuidance avec le talent, mais

prend plaisir à signaler l'originalité partout où il la trouve sincère et bonne.

L'ouvrage s'ouvre par un travail très complet sur Velasquez et sur ses œuvres examinées en détail à Madrid même. L'auteur traite ensuite de l'origine de la peinture de paysage dans l'art flamand. Nul n'était plus désigné que M. E. Michel pour résoudre cette difficile question. On sait, en effet, que M. E. Michel compte parmi nos meilleurs paysagistes. Le paysagiste passionné se montre également dans les pages qu'il consacre à son compatriote Claude le Lorrain, et où il s'attache à prouver que les impressions du pays natal, pourtant si prématurément quitté, ont poursuivi le grand artiste jusque dans sa vieillesse, en face des grandes et nobles lignes de la nature romaine. L'auteur nous présente enfin Frédéric II considéré comme protecteur des arts. Les politiques et les érudits trouveront autant de profit que les artistes à lire ce mémoire historique. — R. Peyre.

Jésus-Christ connu, aimé, et imité, par M. l'abbé J. Poirine. 2 volumes in-12. (Lethielleux.)

Il y a des ouvrages qu'il suffit de signaler pour les recommander. De ce nombre est le livre que nous venons de lire, et qui nous semble tout à fait propre à faire naître ou à entretenir, dans les âmes chrétiennes, une sérieuse et solide piété. « L'Evangile, dit l'auteur, est le directeur par excellence, vu qu'il a les paroles de la vie éternelle. » Mais on oublie trop ce « livre béni », et voilà pourquoi M. Poirine veut nous le rappeler, en nous offrant ses Méditations évangéliques. Le plan en est aussi simple qu'heureux. Jésus-Christ se fait connaître dans ses actes et dans ses discours, et il se fait aussi aimer. De là, en quatre livres, un commentaire très intéressant et très sûr de l'Evangile. Mais connaître et aimer, cela suffit-il? C'est beaucoup sans doute, ce n'est pas encore assez pour la conduite de la vie. On n'est vraiment chrétien qu'à la condition de prendre Jésus pour modèle. Il faut l'imiter : tel est l'objet du cinquième livre.

Ces quelques lignes peuvent à la rigueur donner une idée bien sommaire de la composition générale de l'ouvrage. Mais l'abondance et la justesse des développements, la distinction du style, l'accord toujours parfait de l'expression avec la pensée, voilà ce qui ne se révèle qu'aux lecteurs : ces lecteurs, nous n'en doutons pas, seront nombreux. — H. D.

Une Tragédie antique sur la Passion, *avec études littéraires et critiques,* par l'abbé M. de la Rousselière, vicaire à Saint-Denis du Saint-Sacrement, docteur en droit. 1 vol. in-12. (Retaux.)

Cette tragédie, attribuée à Grégoire, évêque d'Antioche (an. 590), est particulièrement liée à l'histoire de la littérature. Elle caractérise l'union des genres littéraires de la grande époque grecque avec les temps primitifs du christianisme; elle est l'application aux événements évangéliques des lois et procédés antiques de la littérature dramatique des Grecs.

La sainte Vierge est le principal personnage de la tragédie; c'est assez dire quel intérêt et quel aliment y peuvent prendre la piété chrétienne et les sentiments naturels les plus nobles.

Le traducteur s'est appliqué à rendre exactement le sens et la nuance originaire des mots.

Il a ajouté des études spéciales qui forment comme un triple cadre à l'œuvre principale : connaissances artistiques du genre, description des émotions tragiques, état d'âme et de sentiment de la Vierge Marie.

Ce volume ainsi présenté est digne de l'attention des littérateurs et des chrétiens.

L'un des gérants : JULES GERVAIS.

PARIS. — E. DE SOYE ET FILS, IMPR., 18, R. DES FOSSÉS-S.-JACQUES.

LE DUC DE BOURGOGNE

ET BEAUVILLIER

On conserve au château de Saint-Aignan, antique demeure des Beauvillier, une centaine de lettres adressées par Louis de France, duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV, à son ancien gouverneur, Paul, duc de Beauvillier, resté son confident et son ami. Une gracieuse communication nous a permis d'étudier cette précieuse collection, destinée à la publicité. Par une singulière et heureuse coïncidence, pendant que les archives de Saint-Aignan étaient ainsi ouvertes à notre curiosité, celles d'Espagne se laissaient arracher un secret encore mieux gardé jusqu'ici. M. A. Baudrillart. le savant et habile explorateur des dépôts de ce pays, découvrait à Alcala plus de deux cents lettres du duc de Bourgogne à son frère Philippe V et les mettait non moins gracieusement à notre disposition. L'étude de ces intéressants autographes a inspiré les pages qui vont suivre. Ils comblent une véritable lacune dans la série des documents authentiques relatifs au grand siècle. Jusqu'ici nous ne connaissions le duc de Bourgogne que par les pages immortelles mais passionnées de Saint-Simon, par les récits plus édifiants que critiques de l'abbé Fleury, de l'abbé Proyart, de panégyristes plus ou moins officiels. De lui-même nous n'avions que quelques lettres et les fragments publiés par son historiographe. On peut donc affirmer que c'est d'aujourd'hui seulement que date la véritable connaissance de la correspondance du duc de Bourgogne.

La correspondance d'Espagne est plus variée que celle de Saint-Aignan, elle est plus nourrie de faits, elle jette un jour plus vif sur la vie intérieure de la famille royale, elle permet de suivre de plus près la formation politique du duc de Bourgogne, ses progrès dans la connaissance des affaires, dans la confiance de Louis XIV, dans l'apprentissage de son métier de roi. La correspondance du prince avec Beauvillier n'a pas la même ampleur, mais elle est plus intime;

elle nous fait pénétrer plus avant dans l'âme même de l'auteur; écrite sans apprêt, sous l'inspiration du moment, avec cet abandon que donnent la confiance et la sécurité, elle constitue, pour l'étude des idées, des sentiments et du caractère, un document inappréciable. On en comprendra toute la valeur, si on veut bien se rappeler ce qu'a été le duc de Bourgogne pour ses contemporains, ce qu'il est encore aujourd'hui pour quiconque a la moindre notion du passé de la France.

Le duc de Bourgogne est une des figures les plus sympathiques de notre histoire : une de celles auxquelles l'opinion de la postérité s'est attachée avec le plus de complaisance. Loué par Saint-Simon, Fénelon et Voltaire, protégé par ces grandes autorités contre les discussions contradictoires, il a eu à la fois le suffrage des âmes pieuses et celui des esprits libéraux. Vivant, il a bénéficié du contraste de ses mœurs et de ses idées avec celles de Louis XIV; mort, il a bénéficié des circonstances dramatiques de sa fin prématurée, des regrets unanimes et légitimes qu'elle a soulevés. Louis XIV aimait la guerre, il aimait la paix; Louis XIV était dominé par ses passions, il avait dompté les siennes; Louis XIV avait subordonné toute autorité à la sienne et fait de sa volonté le ressort unique de l'État, il s'était montré disposé à détendre le ressort et à accepter un certain partage du pouvoir; Louis XIV avait fait de la religion un instrument de règne et un décor, il en avait fait la règle absolue de sa vie; chez l'un, a dit Saint-Simon, une piété toute « d'écorce », chez l'autre une piété toute de moelle, dirons-nous à notre tour, en arrêtant là un parallèle que nous pourrions prolonger encore longtemps sans épuiser les contrastes qui se pressaient dans l'esprit attentif des contemporains : et quand la mort du grand Dauphin eut fait de son fils l'héritier nécessaire et prochain du trône, tous les regards s'étaient tournés vers lui; sur lui s'étaient concentrées toutes les espérances, toutes les aspirations légitimes ou malsaines, tout ce que Louis XIV avait méconnu, scandalisé ou contenu; la longue attente des jours meilleurs et ces vagues idées de réforme qui commençaient à flotter indécises dans l'atmosphère étouffée de Versailles. Le duc de Bourgogne ne se dissimulait pas les difficultés de la tâche qui se préparait pour lui : les responsabilités lui en apparaissaient terribles et effrayantes; chaque jour il demandait à Dieu la lumière et la force nécessaires pour les aborder sans péril pour son salut éternel. Dieu fit mieux pour lui; il le délivra, par la mort, des angoisses de sa conscience, et épargna à ses projets la redoutable épreuve de l'expérience. La déception fut cruelle chez tous ceux qui avaient cru ou espéré en lui. Sa mémoire profita de ces regrets et de la soudai-

neté d'une catastrophe qui laissait intacte, dans tous les esprits, la part d'illusion qui accompagne et soutient toute espérance humaine.

Pour nous, affranchis par la distance des émotions des contemporains et éclairés par les leçons de l'histoire, il nous est permis de nous demander si le règne du duc de Bourgogne eût répondu à une attente aussi fiévreuse, s'il eût satisfait des espérances aussi multiples et à certains égards contradictoires.

Eût-il réalisé les chimères aristocratiques de Saint-Simon ou l'idéal de vertu et de paix rêvé par Beauvillier? Eût-il appelé Mentor dans ses conseils, rebâti Versailles sur le modèle de Salente, ou bourgeoisement répondu aux espérances moins abstraites de la nation, en introduisant de son mieux ordre et moralité dans l'administration? Eût-il été grand réformateur, grand justicier, en un mot aussi grand roi qu'il était grand chrétien? Eût-il été plus heureux sur le trône que sur le champ de bataille où l'on sait qu'il manifesta les plus heureuses qualités, sauf celle du commandement?

La question n'a aujourd'hui qu'un intérêt théorique : elle vaut pourtant d'être posée. Si une réponse est possible, on en trouvera les éléments dans les lettres du prince. Non qu'elles abordent les grands problèmes politiques et sociaux dont l'étude s'était imposée au futur héritier de Louis XIV; on n'y trouvera pas une ligne empruntée soit aux *Plans de gouvernement*, soit aux *Aventures de Télémaque*, mais on y trouvera, sur le caractère du prince, sur la tournure de son esprit, sur sa manière d'envisager les difficultés et les devoirs, des indications qui pourront nous éclairer sur les dispositions qu'il aurait portées sur le trône, et sur les chances qu'il avait d'y réussir.

Mais, l'avouerons-nous, au moment d'interroger ces lettres et de violer, pour ainsi dire, en elles, le secret de cette âme et de cette conscience, nous avons éprouvé une certaine hésitation. Étions-nous assurés de servir les vrais intérêts de l'histoire et ceux d'une mémoire vénérée? Une auréole brillante entoure la figure de notre héros et cache un peu ses traits à nos yeux éblouis; ne risquions-nous pas de dissiper l'auréole en cherchant à préciser la netteté des contours? Et s'il est vrai qu'un peu de légende se mêle au souvenir de ses vertus, que gagnerions-nous à supprimer la grâce touchante qu'elle ajoute au témoignage de l'histoire? L'allusion émue et discrète d'un grand poète a plus fait pour la gloire de Marcellus que toutes les recherches de l'érudition, et le silence de Tacite a peut-être profité à sa mémoire.

Ces scrupules n'ont pas arrêté les dépositaires actuels des lettres du duc de Bourgogne, ils ne nous arrêteront pas davantage. Nous

avons la conscience de faire une œuvre utile. Nous estimons qu'il est bon et d'un bon exemple de mettre à découvert les plus secrètes pensées d'une âme sincère et convaincue, de montrer en pleine lumière un prince affirmant hautement et publiquement ses croyances, y conformant rigoureusement sa vie, puisant dans la profondeur de sa foi religieuse, non seulement la force de se réformer lui-même, mais le mobile de tous ses actes et la règle de toute sa conduite; et si parfois, en assistant aux luttes intimes de cette conscience timorée, le sourire venait à naître sur les lèvres du lecteur, nous sommes certain qu'il s'arrêtera de lui-même, désarmé par une sincérité si évidente, vaincu par le respect. L'ironie fera place à une sympathique déférence, en voyant ce jeune prince, tout préoccupé qu'il fût de ses négligences spirituelles, ne négliger aucun de ses devoirs, se préparer par un labeur assidu à son métier de roi, se montrer appliqué, informé, dévoué au bien public, pénétré du sentiment de sa responsabilité, juste, fidèle en amitié, modeste au milieu de toutes les séductions de l'orgueil, austère au milieu des entraînements d'une cour dissolue, offrant, enfin, de la vertu aimable et de la beauté morale un des modèles les plus accomplis dont l'histoire des cours ait gardé le souvenir.

Avant de demander aux lettres elles-mêmes du duc de Bourgogne la confirmation de ce qui précède et la preuve de nos appréciations, il convient de rechercher dans quelles circonstances elles ont été écrites, de quelles occasions elles sont nées, de quels événements elles sont le commentaire. C'est ce que nous allons essayer de faire le plus brièvement possible.

Beauvillier, comme tous les courtisans de marque, ne quittait guère la cour. Pourvu d'un logement à Versailles, à Marly, à Fontainebleau, dans toutes les demeures royales où l'humeur capricieuse de Louis XIV traînait sa suite docile, il ne s'éloignait guère de l'orbite limité dans lequel le roi Soleil retenait ses satellites. Le duc de Bourgogne avait encore moins de liberté. Quand la guerre ou des missions spéciales ne l'appelaient pas au dehors, il ne s'écartait guère du centre où trônait son aïeul. Quelques visites à Meudon, chez son père; à Rambouillet, chez le comte de Toulouse; quelques journées de chasse dans les tirés royaux de Versailles ou dans les plaines réservées de Saint-Denis, Vincennes ou Montrouge, motivaient seules de courtes absences. Le duc de Bourgogne et Beauvillier étaient donc journellement en contact. L'intimité créée entre eux par les fonctions de l'un avait survécu à l'émancipation de l'autre, sans changer sensiblement de caractère : malgré la différence des rangs, il était resté chez l'un quelque chose de l'autorité du gouverneur, chez l'autre quelque chose de la sou-

mission de l'élève. Le prince avait pris l'habitude de chercher auprès du « bon duc » conseil, direction, assistance : il appuyait avec confiance sa raison sur la sienne, sa conscience sur la sienne, dans un épanchement affectueux. La promiscuité de la cour facilitait les entretiens fréquents et prolongés; la plume ne tenait qu'une place secondaire dans le commerce quotidien de ces deux âmes d'élite; elle n'eut à intervenir que dans les rares circonstances où elles se trouvèrent séparées.

La première occasion se produisit en 1700, lors du départ de Philippe V pour l'Espagne : le duc de Bourgogne et le duc de Berry accompagnèrent leur frère jusqu'à la frontière, et Beauvillier fut désigné pour diriger le voyage royal. Au retour, les deux jeunes princes devaient visiter le midi de la France. A Dax, Beauvillier, gravement malade, fut obligé de les quitter; il prit la poste et se rendit directement chez lui, à Saint-Aignan, où il faillit mourir : Helvétius vint avec son fameux remède, amené à la hâte par le duc de Chevreuse, et le sauva; le 8 mars, il rentrait à Versailles.

Pendant ce temps, les deux princes avaient parcouru le Languedoc, la Provence et le Dauphiné, sous la conduite du duc de Noailles, partout fêtés, harangués, divertis, mais n'oubliant pas l'absent. Le duc de Bourgogne ne lui écrit pas tout d'abord, ne sachant où le prendre pendant son long voyage; quand il le croit arrivé et le sait plus malade, les lettres se suivent, courtes mais fréquentes, inquiètes, intimes, tendres. Le prince supplie son ancien gouverneur de se soigner, il a « besoin de lui » et le « bien de l'État » n'est pas moins intéressé à sa guérison que son propre « intérêt ». Quand il le sait guéri, il en est « ravi »; il eût été au « désespoir de le perdre »; néanmoins, si ce malheur était arrivé, il eût bien fallu « se soumettre à la volonté de Dieu », mais ce n'eût pas été « sans peine ». Tout l'homme est dans ces passages, où se révèlent sa bonté, son humilité, sa piété, où l'on surprend les élans de sa tendresse naturelle et la résignation réfléchie de sa volonté domptée. Ces premières lettres nous indiquent déjà la nature des sentiments qui unissent ces deux âmes et nous apprennent quel sera le caractère de leur commerce épistolaire. Le prince ne dit pas un mot de son voyage triomphal; aucune allusion aux surprises, aux émotions, aux embarras de ce premier contact avec les devoirs officiels, avec les enthousiasmes populaires, avec les brillants spectacles militaires et maritimes; rien de Fléchier, qui l'a harangué à Nîmes, de Grignan, qui l'a promené au milieu des galères pavoisées, du cardinal Le Camus, qui l'a magnifiquement reçu à Grenoble; rien de Marseille en fête, d'Avignon en liesse, de Lyon en délire : il réserve

ces descriptions et ces détails pour son frère, pour Mme de Maintenon, pour les correspondants assez nombreux qu'il a choisis. Avec Beauvillier, c'est sa propre âme qu'il observe, qu'il interroge, qu'il ouvre : ses projets d'avenir, ses luttes avec lui-même, ses scrupules et ses résolutions pieuses, son inquiétude pour les jours de son ami malade, pour la conscience de son père en danger de mort, tels sont les sujets des lettres courtes mais bien remplies qu'il adresse à l'absent, au seul homme qu'il regrette à la cour, à celui qu'il espère bien embrasser le premier lorsqu'il rentrera à Versailles.

Les deux amis se retrouvèrent à la fin de juin; mais, à peine réunis, il fallut se quitter de nouveau, Beauvillier ayant été envoyé aux eaux de Forges pour achever sa guérison. Pendant cette nouvelle séparation, complément de la première, le prince subit une des plus vives épreuves de sa vie. A la suite d'un excès de table et d'un bain imprudent, la duchesse de Bourgogne fut prise de violentes douleurs et d'une fièvre ardente : on la crut perdue; on peut juger du désespoir de ce prince de dix-neuf ans, qui était attaché à sa femme, son unique amour, par toutes les tendresses de son cœur, par toutes les fibres de son ardente nature; il fut admirable de piété, de résignation, d'humilité, voyant dans l'épreuve un châtiment d'en haut, s'interrogeant avec angoisse sur ses propres fautes, s'offrant en expiation de celles de sa femme, si elle est coupable, courbant les révoltes de son cœur sous les rigueurs et les espérances de la loi divine; la duchesse n'avait qu'une grave indigestion : sa jeunesse triompha de la crise et des remèdes violents qu'on lui administra sans pitié. Remis de ses émotions, le duc de Bourgogne les décrivit à son ami [1] dans une lettre touchante, qu'on ne lira pas sans un profond sentiment de respect et de sympathie.

Respect et sympathie ne s'arrêteront pas là : ils iront aussi à l'homme de bien qui avait su inspirer une telle confiance, mériter une telle affection, acquérir une telle autorité; ils iront au delà encore, à ceux qui furent, eux aussi, les confidents et les auxiliaires de Beauvillier dans la délicate et laborieuse conquête de ce cœur : à Chevreuse, l'ami fidèle, ardent et éclairé, toujours consulté, sinon

[1] Le prince écrivit en même temps à son frère Philippe V une lettre où il résumait ses émotions en quelques lignes sobres qui se terminent par une leçon : « Je remercie Dieu tous les jours, et suis ravi d'apprendre que vous continuez toujours à le servir fidèlement. » (Archives La Trémoille). En comparant cette sobriété à l'effusion dont Beauvillier est l'objet, on peut mesurer toute la différence qu'il y avait entre les rôles attribués par l'affection du prince à l'un et à l'autre.

toujours obéi, toujours utile, même par ses écarts; à Fénelon enfin, l'éducateur par excellence, le charmeur irrésistible, qui, appelé par les deux beaux-frères, s'introduisit si profondément dans leur esprit et dans leur âme, qu'il fit d'eux les instruments de son action pénétrante et victorieuse. Que n'a-t-on dit et écrit sur ce *trio*, sur son rôle historique? Nous n'avons pas à revenir ici sur un sujet très étudié; l'une des trois figures qui composent cette trinité est d'ailleurs bien connue; elle s'est livrée elle-même à l'admiration et à la critique. L'œuvre immense de Fénelon est une mine inépuisable offerte à la curiosité et à l'étude; l'œuvre écrite de Beauvillier est, au contraire, à peine connue jusqu'ici : quelques lettres éparses dans des recueils divers la composent; elles ne suffisent pas à dévoiler les secrets d'une âme; c'est par les pages inspirées à ses contemporains, par les lettres qu'il a reçues d'eux, que Beauvillier se révèle à nous. A ce titre, les lettres du duc de Bourgogne ont un intérêt tout spécial; nous avons déjà exprimé la sympathie qu'elles éveillent en nous pour le correspondant du prince. Nous sera-t-il permis de justifier ce sentiment aux yeux du lecteur, en évoquant devant lui, en quelques lignes, une figure qui nous a particulièrement séduit?

Le trait distinctif du caractère de Beauvillier est la bonté, non cette indulgence banale qui confine à la faiblesse, mais ce sentiment tendre et actif qui se complaît dans le service rendu, s'inquiète des véritables intérêts de celui qu'il oblige et inspire autant qu'il respire la sympathie. Il était, pour ses amis, « le bon duc », et même « le bon » tout court.

Ce bon était un juste dont la conscience délicate, tenue en éveil par le sentiment du devoir chrétien, avait la notion exacte des responsabilités, souffrait de l'iniquité impunie, de la souffrance imméritée, du labeur ou du mérite mal répartis.

Ce bon et ce juste était aussi un pacifique, qui ne recherchait pas la lutte, auquel l'initiative personnelle répugnait, mais qui n'hésitait jamais devant un devoir reconnu et accepté, l'accomplissant avec une fermeté tranquille, que Chevreuse a parfois taxée d'héroïsme [1].

Par-dessus tout, c'était un chrétien, et un grand chrétien, auquel, dit Saint-Simon, « la présence de Dieu était habituelle dans toutes ses actions, même les plus légères », qui avait pris les lois de l'Église pour règle absolue de sa conduite et leur était resté résolument fidèle à travers toutes les séductions, tous les soucis, toutes les épreuves de la vie. Sa piété n'était pas le fait

[1] *Chevreuse à Fénelon,* 9 avril 1709.

d'une nature indifférente ou d'un tempérament sans ressort; elle avait vaincu un naturel « bouillant », dit Saint-Simon, « emporté et aimant tous les plaisirs ». Sa dévotion, qui était grande (il communiait deux fois par semaine), était aussi simple que sincère : « Il ne la montrait ni ne la cachait », a dit encore Saint-Simon, « et n'en incommodait personne ». Elle inspirait et soutenait une pureté scrupuleuse, une charité sans défaillances, une probité sans compromis, une humilité sans bassesse, un ensemble de qualités qui ont fait dire de lui qu'il était le « modèle de toutes les vertus ».

Cette extrême piété n'excluait pas une certaine indépendance. Sa soumission à Rome, quoique absolue, n'était pas aveugle, et la modération de son esprit le mettait à l'abri de la tyrannie des coteries. Il ne se croyait pas obligé d'aimer les jansénistes, parce qu'il n'appartenait pas à la clientèle des Jésuites, et ne se croyait pas tenu d'avoir, par amitié pour Saint-Simon, une admiration superstitieuse pour la Déclaration de 1682. C'est le seul défaut que Saint-Simon lui trouvât, avec les préventions qu'il lui reprochait pour le cardinal de Noailles, tout en admirant avec quelle simplicité, quelle droiture et quelle haute raison il s'était tiré des délicates épreuves du quiétisme.

Simplicité, droiture, raison, étaient les qualités maîtresses de son esprit, plus judicieux qu'étendu, plus laborieux que brillant. Il suppléait aux lacunes de son savoir par l'application, le travail, la rectitude du jugement; toute résolution chez lui était une résultante, fruit de la réflexion, de l'étude, de l'examen des faits, des arguments et des conseils, comparés et pesés : la résolution, mûrement prise, devenait inébranlable, parce qu'elle devenait le devoir, et que tout devoir, pour lui, relevait de la conscience.

C'est ainsi qu'avec des aptitudes moyennes et des dons limités, il s'est trouvé à la hauteur de toutes les tâches qu'il a successivement acceptées sans les avoir recherchées.

Sa première mission fut diplomatique et ne laissait pas que d'avoir des côtés délicats : il s'agissait d'annoncer au roi d'Angleterre la mort de sa sœur, la duchesse d'Orléans, et de dissiper les soupçons que cette fin subite semblait éveiller; il y montra du tact et du savoir-faire. Auprès des princes, il fut un gouverneur incomparable; nous avons déjà fait ressortir quelques-unes des rares qualités qu'il révéla dans ces délicates fonctions; la suite de cette étude en fera mieux sentir encore le nombre et la valeur. Appelé dans les conseils du roi, comme chef du conseil des finances (1685), puis comme ministre d'Etat (1691), il y joua un rôle marqué et y acquit une réelle autorité. Il était consulté pour les affaires les plus variées, différends de cour ou graves résolutions : aussi bien pour

rapprocher Croissy de Seignelay que pour décider de la succession d'Espagne; dans le travail quotidien, il était assidu et appliqué. Ce grand seigneur, de naissance si authentique et de rang si élevé, se montrait aussi capable de travail et d'effort que les bourgeois de génie découverts par Louis XIV et dont le rude labeur façonnait le puissant organisme de l'administration royale. Il avait la parole nette, l'exposé lucide, modeste et ferme; il concluait avec une indépendance respectueuse, que l'opinion même du roi n'ébranlait pas toujours. Le gentilhomme se retrouvait sous le travailleur et le chrétien sous l'homme d'Etat. « Il n'était pas reconnaissable au conseil », a dit Saint-Simon, tout en déclarant que, partout où il paraissait, « il imposait », et que personne de son temps n'avait été « sur un aussi grand pied à la cour ». Saint-Simon remarque d'ailleurs, non sans tristesse, que Beauvillier fut « l'unique gentilhomme qui, en soixante-douze années de règne, ait été admis dans les conseils du roi ». Il pensait, sans doute, aux grands services que Louis XIV eût pu tirer de sa noblesse, s'il ne l'eût systématiquement écartée de la haute direction des affaires; c'était sa thèse favorite. L'exemple de Beauvillier lui offrait un argument à ne pas négliger. Sans en discuter la valeur, il nous sera peut-être permis de remarquer à notre tour que la vie si pure et si bien remplie de ce grand seigneur reste un enseignement pour ceux qui voudraient méconnaître la valeur sociale et morale du nom, un exemple pour ceux qui seraient tentés d'oublier qu'il oblige.

Par les qualités comme par les lacunes de sa nature, Beauvillier était préparé à recevoir l'impulsion d'autrui et destiné à la subir, lorsqu'elle se présentait avec l'autorité du caractère religieux ou celle du dévouement amical. Ce fut le cas de Chevreuse et de Fénelon. Rien de plus dissemblable pourtant, en apparence, que les deux beaux-frères, sauf sous le rapport de la foi religieuse. Autant l'un était ordonné, exact, sobre, pondéré et réfléchi en toutes choses, autant l'autre était désordonné, inexact, primesautier, entraîné par son imagination et la facilité de sa parole. Chevreuse séduisait par son esprit, son savoir, les grâces de son langage, que Saint-Simon trouvait « dangereuses à entraîner dans le faux à force de chaînons ». Il stimulait la timidité naturelle de son beau-frère, lui fournissait des idées, des arguments avec une abondance parfois irréfléchie, toujours chaleureuse et tendre. « Heureusement, disait Pontchartrain, Beauvillier avait près de lui « un ange », qui l'avertissait au bon moment et lui permettait de discerner, entre ces conseils de valeur très inégale, ceux qui étaient bons à suivre. Dans des limites ainsi tracées par le bon sens, l'influence de Chevreuse s'exerçait positive, utile et continue.

Celle de Fénelon était sans limites. Elle s'exerçait sur tout, sur la vie privée et la vie publique, sur les ressorts les plus intimes de la conscience et de la volonté : c'était une direction continue, vigilante, tendre, impérieuse sous sa forme discrète, toujours invoquée, jamais éludée, qui puisait son autorité dans une confiance et une estime réciproques, dans une même sincérité de foi, un même dévouement à l'œuvre commune poursuivie, pendant de longues années, sous l'œil de Dieu, pour le bien de la patrie, à travers toutes les résistances et toutes les difficultés. Saint-Simon a résumé cette intimité d'un mot, en disant de Beauvillier que Fénelon était « l'âme de son âme, l'esprit de son esprit ».

La condamnation et la disgrâce de Fénelon devaient soumettre cette intimité à la plus décisive des épreuves : elle en sortit fortifiée. On n'a oublié ni la réponse admirable par laquelle Beauvillier ferma la bouche à Louis XIV, lui annonçant brusquement le jugement sévère de Rome sur les *Maximes des saints*, ni la grande scène à laquelle donna lieu, dans la cathédrale de Cambrai, la rétractation publique de Fénelon. Une telle conformité dans la manière de comprendre le devoir ne pouvait que resserrer les liens qui unissaient les deux amis. Beauvillier, bravant la mauvaise humeur du roi, continua à correspondre avec le prélat disgracié, à lui demander conseil, à solliciter sa direction. Fénelon continua son rôle par écrit : beaucoup de ses lettres se sont conservées ; on peut y constater avec quelle grâce insinuante, quelle suite, quel tact et quelle autorité il dirige, conseille, prévoit, indique le point à attaquer, les ménagements à garder, les alliances à rechercher ; avec quel art délicat il reste le chef consulté, aimé et obéi, de cette association d'hommes vertueux et actifs. Le plus souvent, c'est à Chevreuse qu'il écrit, faisant passer par lui ses recommandations les plus pressantes, comptant sur son intelligence pour les mieux saisir, sur son savoir-faire pour les imposer. La conduite du duc de Bourgogne reste toujours sa principale préoccupation, même après que le prince a pris femme et qu'il a eu des armées à conduire. Il connaît ses défauts pour les avoir combattus ; il n'est pas sûr de les avoir tous corrigés et redoute les rechutes. Son inquiétude est vigilante et active. Le prince, lui aussi, est resté fidèle à son ancien précepteur ; sa soumission l'a édifié, sa disgrâce l'a révolté ; il continue à rechercher ses conseils, c'est par Beauvillier qu'il les sollicite et les reçoit. La force des choses grandit peu à peu le rôle de l'intermédiaire et le substitue, dans le commerce quotidien, au directeur éloigné. Beauvillier devient ainsi comme une manière de confesseur laïque, consulté sur tout et écouté en tout, même en matière de conscience et d'observance religieuse ; son autorité est

d'autant plus grande qu'elle est discrète, affectueuse, qu'elle s'appuie sur l'exemple d'une vie austère et irréprochable. Il y avait une certaine affinité entre ces deux âmes, dont l'histoire se ressemble par plus d'un côté; entre ces deux natures portées au plaisir, timides dans l'action, fermes dans la résistance, que la religion avait également domptées et que la même dévotion protégeait contre les retours offensifs des mêmes inclinations. Toutes deux, d'ailleurs, avaient été façonnées par la même main, malgré la différence des âges; elles se comprenaient d'autant mieux qu'elles parlaient la même langue, apprise à la même école. Les lettres de Beauvillier à son prince devaient, à la forme près, ressembler aux lettres de Fénelon; quant à celles du duc de Bourgogne, elles renferment des expressions nombreuses empruntées au vocabulaire spirituel de l'archevêque de Cambrai, sortes de formules que le prince se répétait à lui-même dans les moments difficiles, comme pour entretenir sa résignation et soutenir son courage.

Cette remarque nous ramène aux lettres, que nous avons un peu laissées de côté pour examiner la figure de celui auquel elles avaient été adressées. Nous avons déjà dit que la première série de ces écrits, la plus courte, correspondait à la séparation produite par la maladie de Beauvillier, en 1700 et 1701. La seconde série, de beaucoup la plus importante, correspond aux trois campagnes du prince, celles de 1702, 1703 et 1708. Ces lettres appartiennent à la période la plus critiquée de la vie du duc de Bourgogne : pour bien les comprendre, il faut se replacer par la pensée au milieu des circonstances difficiles qui les ont inspirées. Une rapide esquisse des opérations militaires est nécessaire pour y conduire le lecteur.

La campagne de 1702, en Flandre, fut commandée par Boufflers : le prince n'y exerçait qu'un commandement nominal; on ne lui demandait pas de diriger les opérations, mais de s'y mêler avec application et courage, ce qu'il fit simplement et brillamment : les témoignages sur ce point sont unanimes. Son début fut excellent; il se montra assidu, désireux de s'instruire, et reçut le baptême du feu d'une manière digne de son nom. Il n'est responsable en rien des résultats médiocres ou fâcheux de la campagne. On inaugurait alors, aux armées et au ministère, le système qui devait si fatalement influer sur toute la guerre de la succession d'Espagne : le système des commandements multiples et partagés, de la responsabilité flottante, des efforts isolés et incohérents, des opérations à courte vue, des sièges insignifiants, ce que Saint-Simon appelait « se panader devant des bicoques », en face d'un ennemi résolu, à idées nettes, auquel on laissait la direction des mouvements.

Pendant six semaines, on eut la supériorité numérique et la faculté de prendre l'offensive. On perdit ces avantages par hésitation et irrésolution; on ne se porta en avant que le 10 juin, le long de la Meuse; l'ennemi se replia; on le poursuivit, on le rejoignit le lendemain et on l'accula aux murs de Nimègue. Sabré jusque sur les glacis, il ne dut son salut qu'aux fortifications de la place. L'affaire fut brillante, le duc de Bourgogne s'y comporta avec le courage naturel à sa race; mais ce fut la seule affaire sérieuse de toute la campagne. Marlborough ayant pris le commandement des forces alliées concentrées sous sa main ne laissa plus à Boufflers aucune initiative; passant la Meuse derrière lui, il l'obligea à se replier à son tour, et toujours manœuvrant, refusant ou évitant le combat, le força à évacuer successivement toutes ses positions, à voir tomber l'une après l'autre, sans pouvoir les secourir, les places de Kaiserswerth, Venloo, Ruremonde, Liège, et le contraignit à prendre ses quartiers d'hiver sans avoir presque tiré le canon.

Pendant cette courte et insignifiante campagne, le duc de Bourgogne ne démentit pas un instant la bonne opinion qu'il avait, dès le premier jour, su donner de lui. Ses lettres à Beauvillier nous le montrent constamment préoccupé de remplir à la fois ses devoirs de soldat et de chrétien, ou plutôt, de remplir, en chrétien, ses devoirs de soldat. La lettre qu'il adressa à son ami, le 9 juin, la veille du jour où on devait marcher en avant, et l'avant-veille de sa première bataille, est particulièrement touchante. Il s'est préparé au combat « en bon chrétien » et, sa conscience en repos, se présentera sans crainte au péril : modeste et résolu, il prie Dieu d'écarter de sa pensée les tentations de l'orgueil, aussi bien que celles de la faiblesse, et compte sur la protection divine pour soutenir « sa bonne volonté ». Il fait de même, chaque fois qu'il croit à une bataille, et ne cache pas le secours qu'il y trouve. Le 26 août, il a approché des sacrements en public, pour l'exemple, et a marché ensuite au canon avec une parfaite « tranquillité ». Sa seule crainte, c'est d'être rappelé à la cour; un mauvais plaisant a parié qu'il serait de retour le 15 juillet; ce propos l'a mortifié, et il insiste à plusieurs reprises auprès de Beauvillier pour qu'il lui évite l'humiliation d'être déplacé ou rappelé. Il tient à faire son devoir jusqu'au bout; tout en reconnaissant que sa présence à l'armée deviendrait inutile, le jour où il n'aurait rien à y faire que surveiller des fourrages.

Ce jour arriva le 6 septembre; l'armée était réduite à l'impuissance dans ses cantonnements; le duc de Bourgogne la quitta, laissant les généraux très satisfaits de son attitude, les soldats charmés de sa bonne grâce, chacun sous une impression favorable;

l'opinion publique ratifiait le jugement porté par Boufflers, dans une lettre au roi, et qu'on nous saura gré de reproduire :

« Ce qui ne se peut assez louer et admirer, c'est l'extrême désir que Mgr le duc de Bourgogne a fait paraître de voir, d'agir et de se porter partout, la sagesse et le sang-froid, l'air libre et naturel qu'il conserve, sa gaieté, sa hardiesse, son coup d'œil et son bon esprit; en un mot, il met au jour toutes les bonnes qualités et vertus qui font un grand homme et qui peuvent faire assurer qu'il sera un jour très grand et bon général et très digne petit-fils de Votre Majesté. »

Même en faisant la part des nécessités de langage imposées par les usages de la cour, cette appréciation, sous la plume d'un chef comme Boufflers, a une valeur incontestable. A ce témoignage, il convient de joindre celui de Fénelon, d'une valeur au moins égale; destiné à rester secret, il ne saurait être taxé de flatterie; provenant de l'ancien précepteur du prince, il ne saurait être soupçonné d'indulgence. Fénelon, on le sait, était sévère pour son élève; sa correspondance témoigne d'une inquiétude qui ne se dissipa jamais complètement. Les trois admirables lettres qu'il écrivit au duc de Bourgogne, peu de temps avant la campagne, sont transparentes; l'anxiété apparaît dans ces avis distribués d'une main si douce et si ferme; elle perce le voile de tendresse émue et de grâce pénétrante qui en déguise la sévérité. Il n'est pas jusqu'à ce merveilleux portrait de saint Louis qui n'ait l'allure d'une grave leçon; Fénelon y résume, de main de maître, les qualités qu'il souhaite à son élève; les décrirait-il avec cette insistance et cette vigueur, s'il était sûr qu'il dût les porter à la tête des armées, et plus tard sur le trône? « Un grand prince ne doit pas servir Dieu de la même façon qu'un solitaire ou qu'un simple particulier. Saint Louis s'est sanctifié en grand roi : il était intrépide à la guerre, décisif dans les conseils, ... sans hauteur, sans présomption, sans dureté. Il suivait en tout les intérêts de la nation, dont il était autant le père que le roi; il voyait tout de ses propres yeux, dans les affaires principales. Il était appliqué, prévoyant, modéré, droit et ferme dans les négociations... Il aimait avec tendresse et confiance ceux qu'il devait aimer, mais il était ferme pour corriger ceux qu'il aimait le plus, quand ils avaient tort... Soyez l'héritier de ses vertus avant de l'être de sa couronne... Souvenez-vous que son sang coule dans vos veines et que l'esprit de foi qui l'a sanctifié doit être la vie de votre cœur. » Chacune de ces phrases magistrales cingle comme un coup de férule. Les préventions qu'elles révèlent ne donnent que plus de valeur au jugement que porta le prélat sur les débuts militaires de son élève : « Ce que j'ai appris par des voies non

suspectes, écrit-il le 9 juillet 1702 à Chevreuse, marque que M. le duc de Bourgogne fait au delà de tout ce qu'on aurait pu espérer, et qu'il est soutenu contre ses défauts naturels par l'esprit de piété. » Il ajoute, le 24 juillet : « Tâchez de faire en sorte que M. le duc de Bourgogne soutienne *ses merveilleux commencements.* » L'entrevue qu'il eut avec lui, au retour de Flandre, confirma ces impressions favorables; le prince n'avait pu s'empêcher de s'arrêter à Cambrai, en revenant de l'armée comme en y allant; il avait témoigné à Fénelon la plus sincère affection. Fénelon en avait été très touché. Il exprima à Beauvillier sa vive satisfaction[1]. Mais le précepteur ne désarma pas; il redoutait pour son cher élève les dangers de la cour. « S'il ne s'établit sur un nouveau pied en y arrivant, écrit-il à Chevreuse, il retombera dans l'état où il était, et tout l'ouvrage de l'armée sera perdu. Deux jours mal passés à Versailles l'aviliront. Si, au contraire, il soutient la réputation qu'il vient d'acquérir, si on le trouve affable, obligeant, attentif à Versailles comme à l'armée; s'il y conserve partout une certaine dignité sans hauteur ni humeur sauvage, on lui en saura bon gré... S'il fait à Versailles comme à l'armée, il sera estimé, aimé du public, et toutes les critiques tomberont[2]. »

Il est permis de penser que le prince se conforma à ces sages avis, car l'opinion lui resta sympathique. L'impression produite par ses débuts militaires se maintint. Quand le roi dut, pendant l'hiver de 1703, pourvoir aux commandements de la campagne suivante, il n'hésita pas à confier à son petit-fils un rôle plus personnel et plus important.

Le duc de Bourgogne reçut le commandement de l'armée du Rhin, de celle qui était destinée à couvrir la frontière et à seconder les opérations de Villars et de l'électeur de Bavière au centre de l'Allemagne. Mais ce commandement, absolu en droit, était, en fait, partagé, surveillé, contenu par deux hommes de second ordre, Tallard et Marsin, et par un homme de premier ordre, mais spécialiste, Vauban; de plus, Chamillart, chargé, du centre où il administrait, de coordonner les efforts séparés et d'imprimer à toute l'action militaire l'unité indispensable, Chamillart n'avait ni vues d'ensemble, ni autorité propre. Chacun des chefs d'armée se cantonnait dans le champ limité de son action personnelle. Un seul avait l'intuition des grandes opérations : Villars. Nous avons décrit ailleurs la conception de génie qu'il avait essayé de faire prévaloir, et qui, par le concours méthodique de trois armées, devait terminer la guerre de succession dans la capitale même de l'Autriche vaincue :

[1] *Correspondance générale,* p. 158.
[2] *Fénelon à Chevreuse,* 9 et 24 juillet 1702.

nous avons aussi raconté la série de fautes et de mécomptes qui fit échouer cette combinaison. Nous n'y reviendrons pas; si ce n'est pour rappeler que la faute principale fut celle qui immobilisa sur le Rhin l'armée de Tallard ou du duc de Bourgogne : dans la pensée de Villars, cette armée avait pour mission de couvrir ses derrières et d'assurer ses communications avec la France, sa base d'opérations : à cet effet, elle devait s'attacher au prince de Bade, surveiller tous ses mouvements, le contenir, ou le suivre et le battre. Au lieu d'agir ainsi, on chercha un siège à faire, un siège où le duc de Bourgogne, à l'abri d'une attaque du prince de Bade, pût, au moindre risque possible, cueillir des lauriers retentissants. Si, dans les idées du moment, la prise d'une ville était indispensable à la gloire de l'héritier du trône, on pouvait au moins s'attaquer à Fribourg, dont la conquête eût ouvert l'accès des montagnes et jalonné la route qui menait à Villars. Louis XIV désirait ce siège, Chamillart et Chamlay le recommandaient, mais Tallard le déclara « infaisable ». Vauban soutint qu'il était « contre toutes les règles ». Après deux mois de discussions et de correspondances à peine interrompues par quelques insignifiantes opérations en Alsace, après avoir noirci des monceaux de papier, on se décida pour le siège de Brisach, et on l'investit le 18 août.

Entièrement libéré et rassuré par ce mouvement, le prince de Bade se hâta de courir là où son instinct d'homme de guerre lui montrait le salut de son pays; il rassembla ses troupes, abandonna la ligne du Rhin et marcha droit à Villars, avec l'intention de l'écraser entre l'armée de Styrum et la sienne.

A l'état-major du duc de Bourgogne, on se réjouit d'un mouvement qui éloignait tout danger extérieur, et on s'appliqua, en toute sécurité, au lent et méthodique travail d'un siège inutile.

A Versailles, on comprit le danger, et l'inquiétude commença à naître; le roi insista pour une marche en avant : « Ne perdez pas de vue un moment la communication avec l'Allemagne », écrivait Chamillart à Tallard, le 30 août; « c'est le salut de l'armée de M. de Villars. » L'honnête et judicieux Chamlay rédigeait un mémoire où il démontrait la nécessité de la jonction et la possibilité de l'effectuer, même sans assiéger Fribourg : il suffisait de masquer la place et de franchir les montagnes noires. Villars les avait bien passées dans des conditions analogues : on pouvait faire de même, il y avait urgence.

Tallard, sourd à ces arguments et à ces invitations, continuait à tracer des parallèles, à attaquer des demi-lunes, à se défiler des cavaliers, sous la savante direction de Vauban. Le duc de Bourgogne soutenait sa résistance aux ordres de la cour avec d'autant

plus de vivacité, qu'il croyait son honneur engagé à faire échouer le projet de jonction : Tallard avait déclaré qu'il ne l'emmenerait pas en Allemagne à cause du danger à courir; il protestait contre une expédition dont il devait être exclu pour un pareil motif, trouvant d'ailleurs très inutile de s'exposer à « échouer » en Allemagne, après avoir « réussi » sur le Rhin; en attendant, il prenait part à toutes les opérations du siège, montrait de l'application et du sang-froid, s'exposait galamment aux boulets, visitait avec une égale sérénité les tranchées et les ambulances, attendait, au milieu de l'estime et de l'affection de tous, le jour marqué par la science pour son triomphe. Ce jour arriva le 7 septembre : le jeune vainqueur entra dans Brisach comblé de félicitations. Il les reçut avec modestie et humilité chrétienne, en remerciant Dieu d'un succès dû à la protection d'en haut.

Le même jour, Villars, méconnu, abandonné, acculé dans l'angle du Danube et du Lech, par la marche concentrique des armées allemandes, adressait au roi un appel désespéré. Louis XIV, ému plus peut-être qu'il ne convenait, lui écrivait de revenir sur le Rhin, et ordonnait péremptoirement à Tallard de marcher à sa rencontre. L'alerte fut chaude le 28 septembre au soir, à Strasbourg, où Tallard avait déjà porté son quartier général, avec l'intention d'aller assiéger Landau; mais elle fut de courte durée; on y apprit en même temps la victoire d'Hochstædt; le coup d'audace et de vigueur, par lequel Villars s'était dégagé, écartait de lui tout danger immédiat, et permettait à Tallard de ne pas précipiter ses mouvements. Mais il ne supprimait pas les périls de la situation, et après, comme avant Hochstædt, le devoir de Tallard était de passer le Rhin et d'aller rejoindre Villars. Il ne voulut pas le comprendre, et, après quelques jours d'attente, autorisé de nouveau par le roi résigné, il reprenait la route de Landau. Il devait chèrement payer cette erreur, l'année suivante, en subissant, dans cette même plaine de Hochstædt, la plus humiliante des défaites qui aient été infligées aux armées de Louis XIV.

Le duc de Bourgogne ne prit aucune part à ces décisions suprêmes et malheureuses. Il avait quitté l'armée depuis le 18 septembre et était retourné à la cour. Tallard avait réussi à se débarrasser de lui, en lui persuadant que la campagne était terminée, en lui affirmant que sa présence l'empêchait de tenter l'opération sur Landau, et en lui promettant de le rappeler si cette opération se faisait avec chances de succès. Le prince s'était laissé convaincre, non sans une résistance dont sa correspondance porte la trace évidente. Louis XIV trouva ce retour un peu prématuré et en manifesta quelque mécontentement. Dans un accès de mau-

vaise humeur, il dit à la duchesse de Bourgogne que son mari ne paraissait pas « aimer la guerre plus que les autres ». La guerre n'était certainement pas sa passion favorite, mais il avait le profond sentiment de ses devoirs et ne cherchait pas à s'y soustraire. Ses lettres prouvent qu'il avait sollicité instamment l'honneur d'être à l'armée, et qu'il était décidé à y rester tant qu'il aurait quelque service à y rendre. Mais son cœur était à Versailles ou à Fontainebleau, auprès de la jeune femme qu'il savait devoir bientôt être mère, et qu'il aimait en époux passionné et fidèle. Son impatience de la retrouver était grande; il la dissimulait avec soin à tous les yeux, mais il la laissait voir à Beauvillier, le confident de ses pensées les plus secrètes. On en devine l'intensité aux scrupules mêmes qu'elle semble avoir éveillés dans sa conscience délicate, à l'insistance avec laquelle il invite son ami à joindre ses prières aux siennes pour obtenir de Dieu « la continuation de ses secours à l'égard de ce qu'il y a de trop en lui sur ce chapitre [1] ». Le dernier mot de la dernière lettre qu'il lui écrit avant de quitter l'armée révèle les mêmes troubles : « Je prie Dieu et vous le demande aussi qu'il me préserve des grandes dissipations, et de l'attache excessive aux créatures auxquelles je vais apparemment être exposé, et dont je sens déjà les commencements [2] ». Il part, d'ailleurs, en toute sûreté de conscience; il a attendu le jour désigné, exigé peut-être par Tallard [3] : Le roi, dont il considère les ordres « comme ceux de Dieu même », a donné son approbation; il a la conviction que « personne ne pourrait y trouver à redire ».

Il ne se trompait pas. Louis XIV lui fit bon accueil, et la cour ne lui ménagea pas les éloges. On lui sut gré de sa conduite correcte et courageuse, du succès relatif qui avait couronné sa campagne : n'avait-il pas rempli exactement le programme officiel et *pris sa ville* selon toutes les règles? Quant à ses erreurs stratégiques, nul ne songea à les lui reprocher. En était-il d'ailleurs responsable, et pouvons-nous, en bonne conscience, lui faire porter la peine

[1] Lettre du 10 août 1703.
[2] Lettre du 17 septembre 1703.
[3] Saint-Simon affirme (VI, 147) que Tallard fit du départ du prince la *condition expresse* de l'expédition de Landau et que le roi, se conformant aux vues de Tallard, ordonna à son petit-fils de revenir, malgré sa résistance. On peut trouver la confirmation de cette assertion dans la lettre de félicitations que le duc de Bourgogne adressa à Tallard après la prise de la place, et dans laquelle, après avoir exprimé le regret de n'y avoir eu aucune part, il ajoute : « Mais, comme le roi et vous avez bien jugé, Landau ne serait point pris si j'étais demeuré avec vous. » (*Mém. milit.* III, p. 914).

de l'abandon de Villars? Quand on voit un homme de la valeur militaire de Vendôme ne pas comprendre la portée de l'action combinée des armées, et un génie comme Vauban la déclarer « contre toutes les règles », peut-on en vouloir à un débutant de vingt ans, s'il n'a pas eu, plus qu'eux, le sens des grandes opérations, et, moins qu'eux, la préoccupation des succès personnels.

La satisfaction du roi n'alla pas jusqu'à lui inspirer le désir de recommencer immédiatement l'expérience de 1702 et de 1703.

Quatre années se passèrent sans qu'il voulût confier un commandement à son petit-fils. Quatre années d'épreuves et de préoccupations croissantes : les défaites avaient été plus marquées que les victoires. Calcinato, Almanza et Stollhofen n'avaient pas compensé Blindheim, Ramillies et Turin; on avait perdu du terrain partout, et l'ennemi s'approchait graduellement de la frontière.

Le danger était surtout menaçant en Flandre, où Marlborough et Eugène préparaient les coups décisifs. Le roi résolut de faire un grand effort de ce côté, et, pour stimuler encore l'ardeur des troupes, il se décida à mettre deux de ses petits-fils à leur tête. Le duc de Bourgogne apprit avec joie une détermination qui comblait tous ses désirs. L'inaction pesait à son âme généreuse. Il avait vainement, pendant ces quatre années, sollicité du roi un service actif. Louis XIV avait plusieurs fois promis des commandements, puis, au dernier moment, les avait toujours refusés. Le prince confiait à son frère Philippe V, dans des lettres émues, son dépit et son humiliation; enfin, il put lui écrire, le 29 avril 1708, que le commandement de l'armée de Flandre lui était assuré. « Vous comprenez aisément quelle est ma joie, ajoutait-il; ce m'est un grand plaisir, après une interruption de quatre années, de me voir, en quelque sorte, rentrer au service et ne pas toujours demeurer inutile à Versailles, Marly et Fontainebleau. » Il espère faire une bonne campagne, remettre sous l'obéissance de son frère les provinces qu'il a perdues. « La tendresse infinie que j'ai pour vous me ferait ressentir avec bien du plaisir que j'y aurais eu quelque part[1]. »

L'événement ne devait répondre ni à cette bonne volonté ni à ces espérances. Là aussi, la mauvaise organisation du commandement devait paralyser les meilleures intentions et rendre inutiles les sacrifices les plus méritoires. L'armée, pourtant, était superbe, au dire de tous; l'administration militaire avait fait des tours de force. 131 bataillons et 216 escadrons étaient réunis autour de Valenciennes avec une puissante artillerie et des approvisionne-

[1] *Le duc de Bourgogne à Philippe V,* 29 mai 1708, communiquée par M. Baudrillart.

ments abondants : parmi ces troupes, la plupart des *vieux* régiments, les corps d'élite, Picardie, Navarre, le Roi, la Reine, les gardes françaises et suisses, la Maison du roi, la gendarmerie, les carabiniers; à leur tête, un maréchal de France, Matignon, 18 lieutenants généraux et des plus renommés, Chemerault, Artagnan, Biron, Cheyladet, du Rosel, le chevalier de Luxembourg... Mais, pour commander en chef ces masses et ces individualités, pour y mettre l'ordre et la discipline, pour imprimer à tout cet organisme la direction vigoureuse qu'il réclamait, le roi avait désigné une dualité dont les deux termes étaient contradictoires et voués d'avance aux conflits : le duc de Bourgogne et Vendôme. L'antagonisme déjà inévitable du rang et du grade, de l'autorité nominale et de l'autorité réelle, devait être singulièrement aggravé par le contraste des deux natures : « L'eau et le feu », a dit Saint-Simon; d'un côté, une grande défiance de soi, une application consciencieuse et une dévotion exagérée; de l'autre, une confiance en soi sans bornes, une paresse incorrigible et un honteux libertinage ; des deux côtés un courage incontestable, mais le courage de Vendôme, tout en dehors, avait des inspirations qui suppléaient parfois à l'imprévoyance et l'irréflexion; celui du duc de Bourgogne, plus passif, était trop souvent neutralisé par la timidité des résolutions. L'association de ces deux volontés inégales et disparates ne pouvait produire qu'incohérence et indécision : quand Berwick y fut adjoint, il n'apporta qu'un nouvel élément de conflit et d'impuissance. L'état-major particulier du duc de Bourgogne n'était pas plus sérieusement constitué : MM. d'O et de Gamaches étaient des officiers sans réputation; le duc de Berry n'était qu'un enfant; il n'avait pas de rôle défini, non plus que Jacques d'Angleterre, qui, sous le nom de chevalier de Saint-Georges et simple volontaire, complétait l'entourage princier.

C'est dans ces conditions que s'ouvrit la campagne, le 16 mai 1708, jour où le duc de Bourgogne vint rejoindre Vendôme à Valenciennes. Les circonstances militaires étaient favorables : la supériorité numérique de l'armée française était considérable. L'ennemi n'avait pas encore concentré ses forces; Eugène, retenu sur la Moselle, n'avait pas achevé l'organisation de son corps. Marlborough avait ses troupes disséminées sur la Meuse et dans la Flandre septentrionale, son centre et son quartier général à Bruxelles. On pouvait, on devait, profitant de ces avantages, prendre par une vigoureuse offensive, la direction des opérations, l'imposer à l'ennemi, lui enlever la capitale de la Belgique, écraser peut-être une de ses fractions isolées.

Ce plan parut d'abord prévaloir; après quelques jours d'étude,

on marcha résolument en avant, droit sur Bruxelles, par Nivelles et Soignies. Marlborough, surpris, se replia précipitamment. A Soignies, on s'arrêta pour délibérer; avant d'aller plus loin, Vendôme voulait s'assurer du cours supérieur de la Meuse, en prenant la place de Huy; le duc de Bourgogne était d'un avis contraire; les discussions commencèrent, avec leur accompagnement obligé de mémoires et de dépêches; un mois se passa ainsi en hésitations et en écritures. Le duc de Bourgogne mandait, le 20 juin, à son frère, qu'il attendait les mouvements de l'ennemi pour régler les siens. L'ennemi n'avait garde de remuer tant qu'il n'était pas prêt; on attendait qu'il le fût.

Cependant, au commencement de juillet, on se décida à faire un pas en avant; mais, au lieu de marcher à l'ennemi, on chercha « une conquête » à faire. Le comte de Bergheick proposa un coup de main sur Gand et Bruges : on l'écouta. Bergheick était souple, insinuant, sympathique, mais superficiel[1]; il plaisait au duc de Bourgogne, comme il avait plu à l'électeur de Bavière, lorsqu'il gouvernait sous ses ordres les Pays-Bas espagnols; il était plus Espagnol que Français, et encore plus Flamand qu'Espagnol; il avait, par ses intelligences dans les villes flamandes du Nord, ébauché un soulèvement; l'échec de l'expédition d'Écosse avait fait avorter ce projet, mais le terrain était resté préparé : Bergheick promettait un succès facile. Le duc de Bourgogne se laissa séduire et entraîner dans un mouvement qui l'éloignait de sa base d'opérations, mouvement fatal, dont les conséquences devaient peser d'un poids si lourd sur toute la campagne. Vendôme laissa faire. L'exécution fut fixée au 3 juillet; elle fut rapide et brillante; en moins de quatre jours, Gand et Bruges furent investis, enlevés et occupés, aux applaudissements de la population. Le duc de Bourgogne était dans la joie; il s'empressa d'écrire à son frère qu'il avait conquis pour lui deux provinces; c'était *sa* conquête; la conserver et la défendre devint son principal souci; cette préoccupation lui fit perdre de vue l'ensemble des opérations nécessaires. Dès le premier jour, il attribua à ce léger succès une importance exagérée : « Marlborough a été attrapé pour cette fois, écrivait-il à son frère; ses projets doivent être présentement fort décontenancés. »

Il est certain que le général anglais était fort inquiet : il redoutait une offensive qui l'eût mis dans un grand péril; il pressait Eugène de venir le rejoindre. Le prince de Savoie, malgré des prodiges d'activité, ne pouvait brusquer la marche de ses troupes; laissant

[1] Fénelon écrivait de lui à Chevreuse le 9 juillet 1702 : « Il a de l'esprit, de la souplesse; il flatte, il fait le zélé, *mais approfondissez;* les honnêtes gens du pays le croient très dangereux. »

ses colonnes cheminer le plus vite possible, il courut de sa personne à Bruxelles. Il y était le 6 juillet et fut étonné de la démoralisation de l'état-major anglais [1]. Sa résolution eut bientôt relevé les courages; il fut décidé qu'on marcherait au plus tôt à la rencontre de Vendôme.

La nouvelle de son arrivée, parvenue le 8 au camp de Lede, ne troubla pas l'optimisme qui y régnait. On comprit néanmoins qu'il était nécessaire de s'assurer de la ligne de l'Escaut et on résolut d'occuper Oudenarde. Le mouvement se fit lentement, avec négligence, sans les précautions nécessaires pour le dérober à l'ennemi; le 10, au soir, on venait camper au bord de l'Escaut, près de Gavre, avec l'intention de franchir le fleuve dans la journée du lendemain et d'investir Oudenarde.

Le 11, à dix heures du matin, on était à peine ébranlé. Biron passait le pont avec une avant-garde de 20 escadrons et 7 bataillons et allait reconnaître les abords de la place. Il était tout surpris de les trouver occupés par l'ennemi. Marlborough et Eugène, informés du mouvement de Vendôme, avaient deviné ses intentions et l'avaient prévenu. Poussant devant eux Cadogan avec une forte avant-garde, ils avaient marché avec une rare diligence; le 11, dès l'aube du jour, Cadogan atteignait l'Escaut sous les murs d'Oudenarde, jetait quatre ponts et s'établissait entre la place et les Français. Marlborough arrivait à son tour, vers midi, avec ses colonnes, dont quelques-unes avaient fait six lieues, passait sous la protection de son avant-garde et se mettait en bataille sur les hauteurs qui entourent la ville, son front couvert par une ceinture de prairies coupées de haies et de fossés. Pendant qu'il déployait ses colonnes, Cadogan se jetait sur Biron, le délogeait de ses positions, lui enlevait trois de ses bataillons, obligeait le reste à se replier en désordre. Biron adressait message sur message à Vendôme, qui refusait de les prendre au sérieux; s'obstinant à ne pas croire à la présence de l'armée ennemie, il laissait les colonnes françaises passer lentement l'Escaut, sans veiller à leur direction; la journée avançait sans qu'aucune résolution décisive fût prise; il était trois heures de l'après-midi : la prudence aurait voulu qu'on remît l'attaque au lendemain, et qu'on employât la soirée à la préparer; mais l'indécision et l'imprévoyance avaient engendré la confusion. Le duc de Bourgogne, qui marchait avec les premières colonnes, sans instructions précises, n'écoutant que son ardeur, engagea prématurément le combat : il lança Grimaldi sur les positions ennemies, avec les deux brigades du Roi et de Piémont;

[1] Arneth, *Prinz Eugen*, II, p. 18 et suiv.

l'attaque fut des plus brillantes et digne des *vieux* qui la menaient; mais faite trop tôt, contre des lignes solidement postées, elle ne pouvait pas réussir et compromettait tout le succès de la journée. Pour la soutenir, on faisait appel aux troupes les plus rapprochées : celles-ci, surprises en ordre de marche, arrivaient essoufflées, au hasard, sans direction d'ensemble; toute la droite et le centre se trouvaient ainsi successivement engagés dans une action incohérente, tandis que la gauche, laissée sans ordres, restait immobile, tandis que cent quatre-vingts escadrons, des plus beaux de France, demeuraient, spectateurs inutiles du combat, derrière un ruisseau réputé infranchissable et qui ne l'était pas.

Ainsi conduite, l'action dégénérait en combats partiels, où, malgré le plus brillant courage, l'avantage se dessinait en faveur de l'ennemi, plus nombreux sur chaque point et mieux dirigé. Le désordre augmentait. Le duc de Bourgogne au centre, Vendôme à droite, s'épuisaient en inutiles efforts : le prince et son frère, mêlés aux groupes, payant de leur personne, impuissants à rétablir l'ordre; Vendôme, au plus fort de la mêlée, essayant en vain de réparer, par ses brillantes qualités de soldat, ses coupables négligences de général. Un ordre porté à propos à la gauche eût pu tout sauver : il ne fut pas donné, sans qu'il soit possible d'établir sur qui pèse la responsabilité de cet oubli. Dans le camp ennemi, au contraire, le chef veillait et préparait le coup décisif; une colonne hollandaise, formée par Marlborough, sous les ordres du vieux général Overkirk, débordait la droite et prenait au sommet du mamelon d'Oycke une position de flanc menaçante; le péril devenait extrême; la nuit approchait, aggravant le danger. Vers huit heures du soir, les deux chefs français se retrouvèrent : Vendôme, irrité, fougueux, animé par le dépit et l'ardeur de la lutte; Bourgogne, plus maître de lui, ne put cacher ses inquiétudes; mais, au premier mot du prince, Vendôme lui ferma impérieusement la bouche; réclamant pour lui seul le droit de commander, il déclara que rien n'était perdu, qu'on pouvait tout réparer en prenant, plus en arrière, des positions mieux choisies et en remettant le combat au lendemain. Ce mouvement, tenté avec des troupes désorganisées et à demi battues, offrait les plus sérieux périls; tous les généraux présents le désapprouvèrent, sauf le comte d'Evreux, dont la sincérité parut suspecte. Vendôme insista quelque temps avec emportement, puis, vaincu par l'évidence, entraîné par le courant, il donna l'ordre de la retraite, non sans avoir jeté à la face du prince, s'il faut en croire Saint-Simon, un mot cruel et injuste, que le chrétien put pardonner, mais qui fit au cœur du gentilhomme une de ces blessures qui ne se guérissent pas. Puis, se renfermant dans

son dépit, il ne donna aucun ordre, ne prit aucune disposition, marcha en silence jusqu'à Gand, s'y jeta dans un lit et y demeura trente heures de suite, anéanti, étranger à tout ce qui se passait.

Les diverses fractions de l'armée, laissées à elles-mêmes, quittèrent le champ de bataille, au hasard des inspirations particulières : les unes fort entamées, les autres presque intactes ; le vidame d'Amiens sauva la maison du roi par une charge vigoureuse; des hommes isolés s'échappèrent dans différentes directions; beaucoup d'officiers, auxquels la fuite répugnait, tombèrent au pouvoir de l'ennemi; de ce nombre était le duc de Saint-Aignan, frère de Beauvillier : l'ennemi n'avait, d'ailleurs, ni butin ni trophées.

Le gros de l'armée se retrouva le lendemain, avec artillerie et bagages, aux environs de Gand et de Bruges; on se mit en sûreté derrière le canal qui réunit ces deux places. Le duc de Bourgogne établit son quartier général à Lovendeghem. Il était attristé, mais non abattu : le chrétien prit la défaite comme une leçon, comme un châtiment envoyé par Dieu pour son salut : « la prospérité l'eût enflé et dissipé », écrit-il à Beauvillier; Dieu lui a évité ce danger en l'humiliant, en lui faisant sentir son « néant », en le punissant d'une « confiance imparfaite » et d'une « fidélité » insuffisante. Il saura profiter de cet avertissement d'en Haut. A son frère il écrit, quelques jours après, avec moins de mysticisme, mais plus de confiance dans l'avenir. Il espère lui conserver Bruges et Gand « ses conquêtes », et, s'il y parvient, il affirme que les « ennemis y perdront plus qu'ils n'ont gagné à leur victoire et que l'avantage de la campagne lui restera encore[1] ».

Cette confiance n'était pas déplacée : rien n'était encore compromis et les affaires pouvaient être rétablies par une initiative vigoureuse. Deux partis s'offraient : Berwick, venu de la Moselle à la suite d'Eugène, était dans les environs de Mons avec une vingtaine de mille hommes. On pouvait, par une action combinée avec lui, ou revenir sur la frontière de France et la disputer à l'ennemi, ou laissant l'ennemi continuer sa marche vers la France, manœuvrer sur ses derrières et sur ses flancs, couper ses communications et l'obliger à la retraite. Le premier parti ne pouvait se concilier avec la volonté de garder Gand et Bruges; il était d'ailleurs bientôt mis hors de cause par les résolutions rapides et décisives de l'ennemi. Marlborough dédaignant de poursuivre un adversaire qui se dérobait, s'était hâté de suivre la route bénévolement ouverte devant lui : laissant Eugène à Bruxelles assurer les communications et organiser les ravitaillements, il

[1] *Le duc de Bourgogne à Philippe V*, 21 juillet 1708, communiquée par M. Baudrillart.

marcha droit à la frontière de France, l'atteignit le 15 juillet avec l'intention évidente de s'emparer des places qui la couvraient; en attendant qu'il eût rassemblé les moyens nécessaires, il battait le pays, rançonnant l'Artois[1], menaçant la Picardie, semant la terreur à grande distance. Il ne laissait à l'état-major français que la seconde alternative : celle des opérations latérales. Berwick en avait eu l'intuition. Informé à temps du mouvement de Marlborough, il l'avait suivi : ne disposant pas de forces suffisantes pour l'attaquer, il s'était contenté de couvrir de son mieux le Hainaut et avait réussi à jeter dans Lille et dans Tournai d'importantes ressources en hommes et en matériel : c'est tout ce qu'on pouvait lui demander. A Vendôme incombait le soin de concerter avec lui des opérations plus décisives. A l'abri derrière le canal de Bruges, son armée s'était remise de la surprise d'Oudenarde : elle avait reçu par le littoral des convois suffisants, quelques escarmouches heureuses lui avaient rendu la confiance, elle avait une nombreuse et excellente cavalerie; l'instrument était bon, il suffisait de s'en servir à propos; mais l'indécision régnait à l'état-major, la mésintelligence s'était aggravée de tous les dépits amenés par la défaite, de tous les griefs réels ou imaginaires nés des correspondances intempestives ou malveillantes, des bruits venus de la cour, de tous les inconvénients d'une situation qui, paralysant les qualités des chefs divisés, laissait le champ libre à leurs seuls défauts et se traduisait par l'inaction.

Pendant qu'au camp de Lovendeghem on donnait ce triste spectacle, à Bruxelles, au contraire, régnait une fiévreuse activité : les approvisionnements, le matériel de siège, les moyens de transport s'y concentraient sous une direction unique et nette; un immense convoi se préparait, visant Lille ou Tournai. Louis XIV ne s'y trompait pas, il ne cessait de signaler à Vendôme, au duc de Bourgogne, les projets d'Eugène et les moyens de les combattre. L'opération que méditait le prince de Savoie était une des plus dangereuses qui se pût tenter devant un adversaire vigilant et entreprenant, disposant sur les deux flancs de forces considérables; il la hasarda pourtant et la fit réussir. Parti de Bruxelles le 6 août avec plus de cinq mille voitures et une escorte d'environ 20 000 hommes, il feignait de marcher sur Mons ou Namur; puis, arrivé à Soignies, il tournait à droite, passait sans encombre la Dendre le 9, l'Escaut le 11 et le 12, et apparaissait le 13 devant Lille qu'il investissait complètement le lendemain. Marlborough le couvrait en gardant la ligne de l'Escaut.

[1] La province dut payer 1 500 000 livres de contribution, d'après le général de Vault (*Mém. milit.*, VIII, p. 48), et 3 500 000, d'après Saint-Simon (VI, p. 117).

Ce hardi mouvement, ce long défilé de voitures et de chariots s'était exécuté sans que Vendôme ait semblé s'en préoccuper; Berwick l'avait vu, mais, réduit à ses seules forces, il n'avait pu l'empêcher et s'était borné à côtoyer les colonnes ennemies, à distance, sans oser les aborder [1].

L'émoi fut vif à Versailles : il se traduisit en lettres pressantes et attristées du roi, de Chamillart, insistant pour une action rapide et vigoureuse. Mais la force des choses et la mauvaise organisation du commandement continuaient leur œuvre fatale. Le duc de Bourgogne ne se méprenait ni sur la gravité de la situation ni sur les défauts de Vendôme [2], mais son initiative avait été brisée par le contact de ce caractère emporté et dominant. Il se résignait en silence, se désintéressant trop souvent de la lutte, croyant avoir fait tout son devoir quand il avait mis au pied de la croix ses humiliations et confié ses scrupules à Beauvillier. Il demandait à son ami des conseils qu'il ne suivait pas, et des prières que le ciel ne se pressait pas d'exaucer. Il avait reçu du roi, après Oudenarde, le pouvoir de prendre le commandement suprême : il hésitait à s'en servir, avouant sa « faiblesse » à son ami, mais se taisant en présence du chef impérieux dont il subissait l'ascendant, sans lui laisser la direction exclusive. Entre ces deux têtes, dont l'une ne savait pas prévoir, l'autre ne savait pas vouloir, le commandement flottait indécis, le temps se perdait en discussions vaines, en recours au roi, l'autorité s'émiettait, les cabales se formaient dans l'armée, la discipline se relâchait. D'accord sur la nécessité d'agir, les généraux se divisaient sur le mode d'action : « Nous essayerons tout pour sauver Lille, écrivait le prince à Beauvillier le 21 août, mais il ne faut pas y perdre l'armée. » — « Certainement, ajoutait-il, il faut presser M. de Vendôme. »

Tout le mois d'août se passa dans ces irrésolutions, pendant qu'Eugène pressait avec fièvre le siège de Lille, et que Boufflers se défendait avec une incomparable vigueur. Enfin, sur un ordre impérieux du roi, on se décida à une action combinée avec Berwick; la jonction des deux corps se fit le 30, à Lessines. Ils formaient une masse imposante de 240 escadrons et 130 bataillons animés du désir de combattre, et prêts à soutenir la légitime réputation de leurs noms

[1] L'abbé Proyart (*Vie du dauphin*, II, p. 201) a publié quatre lettres du duc de Bourgogne à Berwick de cette époque. Il en résulte que Berwick n'avait cessé d'appeler l'attention du prince sur la nécessité d'attaquer le convoi, que le prince ne se rendit jamais compte de son importance et, conseillé par Bergheick, ne voulut pas compromettre la sûreté de Gand et Bruges en quittant ces places.

[2] Voy. ses lettres à Mme de Maintenon, Proyart, II, 207.

glorieux. On marcha avec résolution jusqu'à Tournai, où on arriva le 1er septembre. Marlborough ne défendit pas le passage de l'Escaut et se replia sur l'armée qui investissait Lille : il fallait le suivre avec vigueur, l'atteindre avant qu'il n'eût pu se retrancher et profiter de l'avantage du nombre pour le battre. C'était l'avis de Vendôme, mais ce ne fut pas celui de Berwick : le duc de Bourgogne hésitait entre les deux; il demanda à Beauvau, évêque de Tournai, des prières publiques, suivit la première procession, et se prépara au combat en chrétien : « Nous touchons au moment décisif, écrit-il à Beauvillier, le 2 septembre ..., nous marchons aux ennemis demain, et, dès que vous aurez reçu cette lettre, il faut redoubler les prières... L'armée est belle et d'une volonté merveilleuse, mais, Dieu merci, je ne mets ma confiance qu'en Lui, qui a permis, pour cela même, notre premier échec... Quoique je sois bien infidèle à Dieu, j'espère cependant, et me prépare, du mieux que je puis, à ce temps qui sera fort sérieux et le dernier pour bien des gens... Je me remets de tout à Dieu..., il fera ce qu'il lui plaira. »

On marcha, en effet, le lendemain, mais sans avoir tranché le différend et nettement défini le but à poursuivre. On s'arrêta de nouveau, le 4, à Mons-en-Puelle, à 4 petites lieues de Lille, pour discuter. Comme on ne parvenait pas à s'entendre, on en référa au roi. Vendôme écrivit à Louis XIV une lettre indignée où il exhalait son mécontentement et demandait à être relevé d'un commandement qu'il ne pouvait pas exercer librement. Berwick écrivit qu'il valait mieux perdre Lille que d'exposer l'armée à être battue. Le duc de Bourgogne exposa le pour et le contre, sans conclure, et demanda les ordres du roi, tout en lui faisant connaître par Mme de Maintenon son véritable sentiment[1].

En attendant la réponse de Louis XIV, on fit des reconnaissances, on ouvrit des chemins pour l'artillerie, on perdit en bagatelles un temps que l'ennemi mettait à profit avec une fiévreuse activité. Marlborough se hâtait de couvrir l'armée de siège d'une ligne d'ouvrages solidement armés et vigoureusement occupés. Eugène pressait les travaux d'approche avec une rare énergie, exposant chaque jour sa vie, sacrifiant les hommes par milliers,

[1] « M. de Vendôme étant seul de son avis, et le reste de l'armée de l'autre, j'ai cru qu'il était du bien de l'État que le roi sût les choses telles qu'elles sont, afin qu'il en décidât. Ainsi, Madame, si dans la lettre que j'écris au roi, j'ai mis les choses plus en balance, celle-ci lui montrera mon véritable sentiment, et non seulement le mien, mais celui de tous les anciens officiers de cette armée. » (*Mémoires polit. et mil. de Noailles*, IV, p. 341.) Voy. les lettres officielles dans Pelet, *Mém. mil.*, VIII, pp. 88 et suiv.

pour enlever les dehors que Boufflers lui disputait avec une non moins grande énergie : les deux adversaires étaient dignes l'un de l'autre. Eugène avait su fondre en une unité redoutable les éléments disparates de l'armée qu'il commandait; Boufflers avait su faire passer dans toutes les âmes les nobles sentiments qui inspiraient la sienne : soldats, bourgeois, les femmes elles-mêmes, rivalisaient d'abnégation et de dévouement. Eugène parait les armes impériales des brillantes qualités de la maison de Savoie; Boufflers relevait l'honneur des armes françaises, tous deux montraient ce que valent au jour du péril, à la tête des armées, la volonté et le caractère.

On se figure aisément l'irritation et l'embarras du roi en recevant le courrier décevant et contradictoire du 6 septembre. Au lieu d'écrire, il fit partir Chamillart avec la mission de juger la situation sur place et de prendre d'urgence les mesures nécessaires. Le ministre arriva au camp le 9 au soir et donna l'ordre de marcher immédiatement : tout s'ébranla le lendemain matin; mais à la seconde étape, on se heurta aux lignes de Marlborough; après une vaine canonnade, après avoir inutilement brûlé Seclin, on reconnut que les positions de l'ennemi ne pouvaient plus être enlevées de vive force et on revint en arrière. Une sorte de conseil se tint le 12 à Pont-à-Marque; on reconnut d'un commun accord que la circonvallation de l'ennemi était devenue inattaquable et qu'il ne restait plus qu'un seul moyen de sauver Lille, c'était d'affamer l'ennemi à son tour, en coupant ses lignes de communication, en interceptant ses convois, en empêchant tout ravitaillement.

Vendôme se soumit à regret et en boudant. « Chamillart l'a mis à la raison », écrivait le prince à Beauvillier, avec une satisfaction mal déguisée, mais en constatant avec inquiétude que la mauvaise humeur du maréchal ferait dorénavant peser sur lui-même toutes les responsabilités du commandement.

Le nouveau plan de campagne ne fut pas mieux exécuté que celui qui venait d'échouer si misérablement. Fautes et déceptions continuèrent à se succéder. L'ennemi continua à recevoir d'Ostende les convois qui lui venaient d'outre-mer, à tirer des provinces voisines le complément de ses vivres. Les efforts tentés pour le contrecarrer continuèrent à être incohérents et inefficaces : nous ne saurions en décrire par le menu l'affligeante monotonie. Contentons-nous de rappeler que La Mothe, laissé entre Gand et Bruges avec des forces insuffisantes, échoua le 29 septembre, à Wynnendale, en attaquant un convoi important; que Vendôme, venu à son tour dans les mêmes régions avec des renforts, se heurta à des inondations systématiques qui n'arrêtaient pas les légères embarcations de l'ennemi, mais qui étaient impraticables aux bateaux

armés appelés en toute hâte de Dunkerque sous le commandement du chevalier de Langeron; rappelons enfin que le duc de Bourgogne, resté pendant tout ce temps sur l'Escaut, ne put y entreprendre rien de sérieux contre Marlborough.

Quand, enfin, las de ces efforts isolés et pressés par les ordres du roi [1], les deux chefs se furent de nouveau réunis pour une action commune, Lille avait capitulé; Boufflers s'était retiré le 23 octobre dans la citadelle avec une garnison diminuée de 6000 hommes, mais qui avait fait perdre 15 000 hommes à l'ennemi.

Tout n'était pas fini cependant. Un nouveau siège commençait, mené par Eugène avec la même énergie, soutenu par Boufflers avec le même courage, la même fécondité de ressources. Une intervention habile et vigoureuse de l'armée de secours pouvait encore sauver la place. Louis XIV le sentait et aurait voulu faire passer sa conviction dans l'esprit de ses lieutenants : il expédia de nouveau Chamillart au quartier général pour susciter cette action et remettre l'ordre dans les esprits. Chamillart diminua les causes de conflit en faisant donner à Berwick un commandement sur le Rhin; il ne put les supprimer, il ne put surtout réparer le mal causé par quatre mois de fausses démarches, il ne put rendre ni la confiance à ceux qui l'avaient perdue ni l'autorité à ceux qui l'avaient laissé échapper; il ne put rétablir ce concert de volontés, d'intentions et d'efforts indispensable au succès : la situation était sans remède. On décida pourtant de rester sur l'Escaut et de continuer à occuper Gand, en s'efforçant de couper les convois de l'ennemi et en cherchant l'occasion de le combattre; mais ce programme fut aussi mal exécuté que les précédents, et le mois de novembre fut aussi mal employé que le mois d'octobre. L'électeur de Bavière, revenu des bords du Rhin, ayant essayé de surprendre Bruxelles, on ne sut ni le soutenir à temps ni le protéger contre un mouvement de Marlborough et d'Eugène rapidement concentrés pour l'attaquer. Max-Emmanuel dut rentrer précipitamment à Mons, où l'attendait sa petite cour; chacun retourna à ses cantonnements, Vendôme et le duc de Bourgogne pour s'agiter dans le vide, Eugène pour pousser

[1] Nous ne citerons, pour en faire connaître le ton, que les passages suivants d'une dépêche adressée le 8 octobre au duc de Bourgogne : « Je ne saurais me résoudre à prendre aucune résolution en supposant la perte de Lille, qu'il aurait été si facile de conserver si l'on avait traversé les convois des ennemis... Il est de votre gloire et de votre honneur de ne pas demeurer dans l'inaction derrière l'Escaut, et de faire tout ce qui sera humainement possible pour ôter à l'ennemi les moyens de faire passer les convois, soit pendant que le siège de Lille durera, ou même après la prise de cette ville, si malheureusement elle venait à se perdre. » (*Mém. militaires*, VIII, p. 485).

le siège de la citadelle de Lille, Marlborough pour le couvrir avec vigilance et succès.

Il devenait évident que Lille était perdu et que rien de sérieux ne serait fait pour le sauver : la prolongation de la campagne ne servait qu'à mettre en relief le contraste des deux directions militaires, qu'à prolonger un spectacle douloureux et humiliant. Dès les premiers jours de décembre, Louis XIV donna l'ordre de séparer l'armée et de la mettre dans ses quartiers d'hiver. Vendôme et le duc de Bourgogne furent rappelés à la cour, une partie des troupes fut envoyée renforcer les garnisons de Gand et de Bruges, sous les ordres de La Mothe; le reste, sous le commandement de Saint-Frémont, fut cantonné dans les places de l'Artois et de la Flandre française. Boufflers, abandonné, ne crut pas devoir attendre que la brèche fût praticable et renonça à la lutte. Les alliés s'estimèrent très heureux de s'éviter les hasards d'un assaut et de faire rentrer au fourreau l'épée de Boufflers. Ils accordèrent à la garnison les honneurs de la guerre et à son chef héroïque les conditions les plus honorables. Eugène, qui se connaissait en bravoure, lui donna publiquement des marques de son estime, et l'armée entière lui témoigna par sa respectueuse déférence le cas qu'elle savait faire du patriotisme et de la valeur.

Lille fut évacué le 10 décembre. A peine maîtres de la place, les chefs alliés s'occupèrent de compléter leur conquête par celle de toute la Flandre septentrionale. Ils ne se crurent pas obligés par la tradition et les usages de cour à suspendre les opérations à l'entrée de l'hiver, et pendant qu'à Versailles on préparait les fêtes de la saison, ils se portèrent rapidement sur Gand et Bruges. M. de La Mothe, surpris par une attaque aussi contraire aux convenances, ne crut pas devoir pousser à fond la résistance; il rendit les deux places à la fin de décembre, et rentra en France avec leurs garnisons. « Ainsi, dit mélancoliquement le lieutenant général de Vault, après avoir, pendant la campagne, tant sacrifié pour la conservation de Gand et de Bruges, nous perdîmes ces deux places en moins de huit jours. »

Nous arrêterons là le récit de la campagne de 1708, récit que nous avons cherché à rendre aussi bref que possible, et non moins impartial. Nous n'avons pas voulu rechercher les responsabilités, ni essayer de faire la part de chacun dans les tristes résultats de la guerre. Aussi bien cette répartition est-elle très difficile, et le sentiment de la justice qui est due à tous nous fait-il un devoir de suspendre notre jugement. Aucun de ceux qui ont eu un rôle à jouer dans la direction des affaires militaires n'a agi dans la plénitude de ses facultés : dès le premier jour, les situations ont été

faussées par la mauvaise organisation du commandement, par la distribution défectueuse des attributions et des responsabilités, par le conflit des rangs, des caractères associés sans discernement, conflit aggravé par celui des cabales adverses. Nous ne nous attarderons pas à analyser les fautes commises, nous contentant de les avoir décrites avec impartialité et d'avoir exposé leurs tristes effets. Nous avons hâte de revenir au sujet principal de cette étude.

L'échange de lettres entre le duc de Bourgogne et Beauvillier, pendant la campagne de 1708, fut très actif. Au milieu des soucis et des angoisses de l'indécision, le prince avait besoin d'épanchement et de conseil. Il confiait à son ami ses difficultés, ses scrupules, avec plus d'insistance et d'émotion qu'en 1703, avec un plus vif désir d'assistance. Il réclamait ses avis, même sur la guerre; en quoi il avait tort. Beauvillier n'avait pas de compétence militaire; l'eût-il possédée, que ses consultations, apportant une note nouvelle dans le concert discordant des opinions entre lesquelles il avait à choisir, ne pouvaient qu'ajouter à ses embarras et fournir un aliment de plus à son indécision habituelle. Nous n'avons pas les réponses de Beauvillier, mais on devine en lisant celles du prince, qu'elles étaient nombreuses, détaillées, embrassant tout, renfermant de véritables mémoires sur les questions de personnes et les opérations de guerre.

Beauvillier, on le comprend sans peine, était dans l'inquiétude et la tristesse; placé au centre même de toutes les informations, il suivait avec anxiété les mouvements de l'opinion, voyait grandir le mécontentement du roi et du public, s'enhardir la critique, se grouper, dans une puissante cabale, non seulement les appréhensions légitimes, mais les ambitions, les passions, les intérêts qu'inquiétait la faveur croissante du futur héritier du trône, qu'effarouchait sa réputation d'austérité et de vertu. Souvent il échangeait avec Saint-Simon ses impressions et ses tristesses; sans partager la tendance mesquine du grand écrivain à tout ramener à des questions de personnes, il reconnaissait les fautes commises et s'efforçait de réagir, dans l'esprit de son royal élève, contre les causes qui les avaient produites. Il appelait Fénelon à son aide, et l'archevêque intervenait à son tour avec la double autorité qu'il tenait de son rôle passé et de l'affection que le duc de Bourgogne lui avait conservée. Le prince lui en avait donné une preuve éclatante en s'arrêtant à Cambrai pour le voir, en ne lui refusant aucun des témoignages de son affectueuse estime; il l'avait formellement engagé à lui écrire, « l'avait conjuré de lui renouveler ses avis toutes les fois qu'il lui plairait[1] ». Fénelon n'avait d'abord usé

[1] *Duc de Bourgogne à Fénelon.* Valenciennes, 21 mai 1708. *Corresp. de Fénelon*, I, p. 214.

que très discrètement de la permission donnée, mais au mois de septembre, après la triste issue de la marche sur Lille, voyant l'impression produite dans l'armée, entendant les plaintes qui s'élevaient de toutes parts, il crut devoir avertir le prince dans une suite de lettres très étudiées, véritables consultations de conscience, où tous les griefs articulés contre lui sont énumérés, discutés, accompagnés de conseils, de consolations et d'encouragements distribués avec autant d'art que de tendresse. Ces lettres ont été souvent imprimées, ainsi que les réponses du prince. Chacun les a lues et a pu y puiser les éléments de sa propre opinion; ce sont elles qui ont fourni la matière principale des appréciations sévères dont les aptitudes militaires du prince ont été l'objet. On ne saurait nier, en effet, que l'insistance de Fénelon, la forme qu'il donne à ses avis, à ses apologies même, ne révèlent une latente inquiétude et comme un acquiescement secret aux critiques portées contre son élève. Il n'est jusqu'au tableau qu'il lui fait de la dévotion, telle qu'il la comprend chez un prince, chef d'armée, qui ne paraisse une censure discrète des scrupules excessifs et des pratiques un peu étroites du duc de Bourgogne. « Vous devez faire honneur à la piété..., la pratiquer d'une manière simple, douce, noble, forte et convenable à votre rang. Il faut aller tout droit aux devoirs essentiels de votre état... et ne rendre jamais la vertu incommode par des hésitations scrupuleuses sur les petites choses... Un prince ne peut point, à la cour et à l'armée, régler les hommes comme des religieux, il faut en prendre ce que l'on peut et se proportionner à leur portée... Je prie Dieu tous les jours que l'esprit de liberté, sans relâchement, vous élargisse le cœur, pour vous accommoder aux besoins de la multitude[1]. » A ces conseils d'ordre intime et spirituel, il en ajoutait d'autres, pratiques et virils, l'engageant à se mêler de plus près aux troupes, à monter plus souvent à cheval, à s'informer des détails, à se renseigner sur les mérites de chacun, à éviter les enfantillages[2], à tout faire pour secourir Lille, et dans le cas où Dieu permettrait qu'il ne pût sauver la place, à lutter jusqu'au bout avec fermeté, avec conscience de ce qu'il devait à la réputation du roi et de la sienne. Quand la chute de Lille eut dissipé les dernières illusions, il n'osa confier au duc de Bourgogne les amères impressions de son patriotisme humilié et inquiet. C'est à Chevreuse qu'il exprima l'indi-

[1] *Fénelon au duc de Bourgogne*, 15 octobre 1708. *Corresp.*, I, p. 260.

[2] Le duc de Bourgogne aimait à faire avec son frère, le duc de Berry, des parties de paume, de volant et d'autres jeux, innocents en soi, mais qui, dans les circonstances difficiles où on se trouvait, soulevaient de vives critiques. Voy. *Saint-Simon*, VI, p. 161, 197.

gnation que lui causait la « honteuse conclusion de la campagne », dans cette admirable lettre où il dépeint, en termes dramatiques, les fautes des généraux, l'épuisement du pays, le découragement de l'armée, la déconsidération du gouvernement, le soulèvement secret des peuples; où il adjure le pouvoir ou de mieux faire la guerre ou de ne la plus faire; de ne pas discréditer le duc de Bourgogne, seule ressource du pays, et de ne pas attendre pour faire la paix qu'on ne puisse l'obtenir qu'à des conditions honteuses. L'indignation de Fénelon ne lui fait d'ailleurs pas perdre de vue l'intérêt de son cher élève; il étudie les moyens de relever sa réputation, de faire taire les cabales, de lui rendre la confiance du roi : il lui trace, en termes mesurés et tendres où la finesse du courtisan s'allie à la vigilance du père, tout un plan de conduite pour son retour à la cour, l'engageant à aborder le roi avec respect et fermeté, à avouer franchement ses torts, à peindre au naturel ceux de Vendôme, à demander l'occasion de relever son honneur et celui des armées du roi en commandant l'année suivante avec un bon général sous lui. Il lui conseille enfin de ne négliger aucun moyen d'agir sur l'opinion, en la faisant préparer par ses amis, par des « personnes zélées, bien instruites des faits », à l'aide de lettres, de rapports, de conversations tenues « dans des occasions naturelles ». Il recommande de faire agir la duchesse de Bourgogne, « qui a fait des merveilles dans cette conjoncture ». Il rappelle au prince que « aucun rang ne met les hommes au-dessus de la critique du public » et termine la dernière lettre qu'il lui ait écrite en 1708 par ces lignes éloquentes : « Jamais personne n'eut besoin de tant de force et de vigueur que vous en aurez besoin en cette occasion; une conversation forte, vive, noble et pressante, quoique soumise et respectueuse, vous fera un honneur infini dans l'esprit du roi et de toute l'Europe. Au contraire, si vous parlez d'un ton timide et inefficace, le monde entier, qui attend ce moment décisif, conclura qu'il n'y a plus rien à espérer de vous, et qu'après avoir été faible à l'armée, aux dépens de votre réputation, vous ne songez pas même à la relever à la cour... Le public vous aime encore assez pour désirer un coup qui vous relève; mais, si ce coup manque, vous tomberez bien bas. Pardon, Monseigneur, j'écris en fou, mais ma folie vient d'un excès de zèle. » A Chevreuse, il écrivait plus librement dans le même temps : « S'il ne presse pas avec une certaine vigueur, il demeurera dans le bourbier. »

Beauvillier, auquel Chevreuse avait communiqué la lettre de Fénelon, joignit ses instances à celles de l'archevêque : elles furent écoutées : « J'ai suivi vos avertissements, écrit le prince à son ami, en sortant de chez le roi, j'ai avoué mes fautes et parlé librement,

il m'a témoigné beaucoup de tendresse..., il ne paraît pas éloigné de me faire resservir. J'ose même assurer que je servirai si j'en ai envie, ce qui est certainement. » Le duc de Bourgogne se méprenait sur les intentions du roi. Louis XIV pensait sans doute, comme Fénelon, que l'intérêt de sa maison et celui de l'Etat lui conseillaient de ne pas discréditer le futur héritier du trône. Aussi eut-il soin de couper court aux commentaires malveillants par les témoignages publics qu'il lui donna de son estime; mais il évita, avec la même attention, de le soumettre de nouveau à la redoutable épreuve du commandement militaire : il lui réservait des occupations plus en rapport avec ses aptitudes, son âge et son rang. Ce fut à un homme de guerre éprouvé qu'il confia la lourde tâche de réparer les fautes de 1708 et de rétablir la fortune de la France : la glorieuse défaite de Malplaquet et la victoire décisive de Denain justifièrent le choix qu'il fit de Villars.

Quant au duc de Bourgogne, Louis XIV l'appela près de lui, l'initia graduellement à la marche des affaires, l'associa de plus en plus aux résolutions royales. Le prince était plus homme d'étude qu'homme de guerre, il avait le goût du travail, le désir de s'instruire, le jugement droit, la volonté de faire le bien : il était donc parfaitement préparé à son nouveau rôle, possédait les moyens naturels et acquis pour le jouer utilement et dignement. L'assistance et le conseil de Beauvillier ne lui manquèrent pas pendant cette seconde phase de son activité : mais ils ne s'exercèrent plus par correspondance; la vie de cour, nous l'avons déjà remarqué, rendait les communications écrites superflues. Les lettres qui nous ont servi de guide jusqu'ici nous font donc défaut. Mais les documents ne manquent pas pour nous éclairer sur la conduite du prince pendant les quatre dernières années de sa vie laborieuse. Les écrits publiés par l'abbé Proyart appartiennent presque tous à cette période, ils nous font assister au travail intérieur de cet esprit appliqué, sincère, épris de règle et de justice. Il s'est « élargi », suivant le vœu de Fénelon : le contact des affaires et des hommes lui a ouvert des horizons plus étendus : il comprend la part qu'il faut faire aux circonstances, aux nécessités supérieures de la politique, à l'imperfection des choses humaines. Il tient surtout à savoir la vérité, il la cherche aux sources : entretiens avec les hommes compétents, rapports écrits des chefs de service, gros cahiers de la grande enquête conduite pour lui, à l'instigation de Beauvillier, par tous les intendants des provinces de France et dont il compulse la volumineuse collection : il médite et commente le livre hardi de Vauban [1]; il s'assimile la substance des

[1] Proyart, II, 34. En lisant cette approbation formelle donnée à la *Dîme*

plans que Fénelon a tracés pour le futur gouvernement de la France et que Chevreuse lui a communiqués : toutes ces études, il les poursuit à la lueur des enseignements de Fénelon, dans la direction que l'archevêque a pour toujours imprimée à sa pensée. De tout ce labeur sort un ensemble d'idées, mûrement réfléchies, auxquelles le prince donne une forme précise, en les fixant par la plume, dans des notes intimes, qu'il dépose dans sa cassette la plus secrète, où elles resteront cachées jusqu'au jour où elles monteront sur le trône avec lui et se traduiront en lois bienfaisantes.

Il passe en revue, dans ces écrits, toutes les branches du gouvernement : guerre, administration, église, justice. La guerre, il l'a vue de près; elle lui fait horreur; il en flétrit les destructions inutiles et les cruautés gratuites; il ne la croit légitime que si elle est nécessaire; il ne la fera que si cette nécessité a été reconnue par sa conscience, dans une étude faite devant Dieu, en face de la responsabilité chrétiennement comprise; s'il est obligé de la subir, il la fera autrement qu'il ne l'a faite; il reconnaît ses fautes, il y en a eu de « grossières »; il juge avec sévérité, « sans ressentiment ni haine[1] », celles du collaborateur qui lui a été maladroitement imposé. Il a vu les inconvénients du commandement partagé, le péril des discussions prolongées, des résolutions tardives. Le commandement sera exercé par un chef unique, sachant « agir » et « non délibérer », qui veillera au soin du soldat autant qu'à la conduite des opérations, qui appuiera la discipline sur la religion, sera juste et humain. L'administration de l'armée subira d'ailleurs de profondes réformes; les abus financiers, les inconvénients de la vénalité des grades seront supprimés, et l'avancement des roturiers introduira un nouvel élément d'émulation parmi les soldats et les officiers.

Ces idées neuves, libérales, se font jour également dans les autres chapitres de cette étude solitaire. L'impôt ne sera plus qu'un « secours » accordé au roi pour assurer « à la communauté la jouissance la plus paisible et la plus avantageuse »; il sera plus également réparti; les exemptions seront revisées; on supprimera les charges « qui sont métiers et non offices »; on réorganisera l'assiette et la perception de l'impôt, la protection de l'agriculture, le régime com-

royale (sans la nommer), on ne peut s'empêcher de penser que Saint-Simon s'est trompé en comptant Beauvillier et Chevreuse parmi les personnages qui poursuivirent et obtinrent la disgrâce de Vauban. Voy. A. de Boislisle, *Comptes-rendus de l'Académie des sciences morales et politiques*, 1875, p. 9 du tirage à part.

[1] *Le duc de Bourgogne à Philippe V*, 9 février 1710, communiquée par M. Baudrillart.

mercial, suivant un système inspiré de Vauban; on répartira mieux les biens ecclésiastiques; on choisira et on surveillera mieux les évêques; tout en s'inclinant avec soumission devant l'autorité spirituelle de l'Eglise, on résistera à ses entreprises temporelles.

Par-dessus tout, on s'efforcera de faire pénétrer le sentiment du devoir chrétien dans les mœurs, dans les lois, dans toutes les manifestations de la vie sociale ou de la puissance publique. Le souverain s'inspirera de cette maxime qu'il est fait pour son peuple, et non le peuple fait pour lui; il n'oubliera pas qu'il n'y a pour lui ni morale ni justice différentes de celles qui obligent les particuliers, qu'il sera jugé d'après les mêmes règles qu'eux, et que s'il y a une différence entre eux et lui, elle consiste dans les devoirs plus nombreux et la responsabilité plus « terrible » du prince.

L'inquiétude perce dans cet exposé des devoirs du souverain : on sent que l'héritier de Louis XIV a mesuré l'héritage, en a pesé le lourd fardeau, qu'il se défie de ses propres forces; le pouvoir ne l'attire pas; s'il se résigne à l'accepter, c'est par devoir religieux, avec l'espérance de l'exercer pour le bien; il obéit aux injonctions de sa conscience; ce puissant stimulant le soutient dans sa préparation laborieuse, dans sa lutte contre les inclinations de sa nature, contre son goût pour la retraite et l'obscurité, contre les tentations de la lassitude et du découragement. Il n'a pas trente ans et déjà il a touché le fond de la plupart des choses qui attirent, séduisent, passionnent les hommes; il a vu la gloire militaire à la merci d'un incident vulgaire, d'un « coup de vent ou d'un nuage de poussière[1] »; il a vu au prix de quelles souffrances elle s'achète; il a vu les soucis du pouvoir, pesé ses responsabilités, souffert de son impuissance à faire le bien; il est écœuré « des propos futiles », « des fades compliments » de la cour, fatigué « d'être toujours aux autres, jamais à soi-même »; il a soif d'amitié désintéressée, de solitude; il envie « les douceurs de la vie privée[2] »; s'il résiste, s'il lutte, s'il travaille, c'est pour obéir à la loi divine, c'est soutenu par le sentiment de ce qu'il doit à son nom, à sa race, à sa foi. Il fera son devoir et le fera jusqu'au bout; quand il voudra se soustraire à l'obsession des choses extérieures, échapper à la tyrannie de l'étiquette, c'est en lui-même qu'il cherchera un refuge, dans le sanctuaire inviolable de la vie intérieure; il demandera la quiétude à la méditation silencieuse, aux pratiques d'un mysticisme tempéré, aussi éloigné des calculs du quiétisme que des égoïsmes du renoncement absolu.

Aussi ne faut-il pas s'étonner de trouver, dans les écrits que nous

[1] Proyart, I, p. 49. Lettre à Fénelon, *ibid.*, p. 125.
[2] Proyart, II, 49.

essayons d'analyser, à la suite de morceaux consacrés à la politique ou à l'administration, des pages que l'on croirait écrites par un religieux ou détachées du sermon d'un prédicateur : pages où les matières de foi et de morale sont traitées avec une singulière connaissance de la doctrine, et dans le style habituel aux ouvrages de littérature édifiante. Rien de la hardiesse ou du libéralisme des écrits politiques; l'apologie de la révocation de l'édit de Nantes n'est accompagnée d'aucune réserve : les arguments, les images, ne se recommandent ni par l'originalité, ni par la nouveauté, mais l'allure candide et sincère, non sans une certaine teinte de mélancolie, inspire l'intérêt, quelquefois la pitié, toujours le respect.

Les documents recueillis par l'abbé Proyart, quelque instructifs qu'ils soient, ne suffisent pas à nous renseigner complètement sur le rôle du duc de Bourgogne pendant la dernière période de sa vie. Nous l'avons déjà dit, ils ont un caractère exclusivement théorique; la spéculation abstraite y tient une place prépondérante : nous voyons le prince penser, nous ne le sentons pas agir; réduits à ces seules informations, nous pourrions être tentés de penser, avec Fénelon, que ce sont « spéculations vagues et résolutions stériles », et que le prince « ébloui de ses bons propos » pouvait être accusé de « trop raisonner » et de « trop peu faire [1] ». La correspondance nous donne des lumières plus directes, en nous montrant le prince aux prises avec la pratique; les découvertes de M. Baudrillart ont, sous ce rapport, une importance toute spéciale. Les lettres qu'il a si heureusement retrouvées se rapportent précisément aux années non militaires; elles continuent et relient entre elles celles qui proviennent de Saint-Aignan. C'est dans ces lettres, et dans ces lettres seulement, que l'on peut saisir et suivre les progrès de l'éducation politique du prince, cet « élargissement » d'idées que nous avons déjà signalé, et qui caractérise la dernière période de sa vie. Elles permettent d'assister, année par année, mois par mois, parfois jour par jour, au développement progressif de son esprit, à son initiation graduelle. Elles nous montrent le jeune prince associé de plus en plus aux grands intérêts du pays, suivant, avec une attention croissante, les événements militaires et diplomatiques de l'Europe, les résumant, pour son frère, dans des tableaux clairs, simplement écrits, où la sûreté et l'étendue des informations le disputent à la justesse des vues. Son style lui-même gagne en fermeté et en couleur : quelques agréables descriptions, un récit ému de bataille, un portrait vigoureusement tracé, marquent le progrès.

[1] *Fénelon à Chevreuse,* 5 janvier et 15 février 1711.

Arrive la terrible année 1709. La mesure des souffrances est comble, l'heure des humiliations a sonné; il faut abandonner l'Espagne, la combattre peut-être : l'ennemi l'exige, l'intérêt du pays le conseille : un terrible combat s'engage dans le cœur du prince, entre sa tendresse fraternelle et son patriotisme : « Quelle douleur de ne pouvoir être à la fois Français et frère ! » écrit-il un jour avec angoisse. Le patriotisme l'emporte : il s'associe aux concessions que Louis XIV a consenties; mais si le Français se résigne, le frère souffre et ne veut pas être méconnu, il ne veut pas que Philippe V se méprenne sur ses sentiments, et attribue son abandon à d'autres causes que l'intérêt de la France. Avec quelle tendresse émue, avec quelle grâce attentive il multiplie ses lettres, accentue les témoignages de son affection, prodigue les encouragements et les éloges! Cependant le sacrifice a été inutile : il n'a pas désarmé la coalition; l'arrogance de l'ennemi a dépassé toute mesure. Le vieux roi s'est redressé sous l'outrage et s'est décidé au combat suprême; le jeune prince se redresse à une égale hauteur, avec une confiance en Dieu plus naïve, mais aussi décisive; grande est sa joie de pouvoir mander à son frère que leurs intérêts sont de nouveau confondus et seront désormais inséparables; il regrette de ne pouvoir aller combattre à côté de lui, mais ses vœux, ses conseils, ses félicitations, l'accompagnent; il agit pour lui à la cour, l'informe avec exactitude, ne s'oppose pas à l'envoi de Vendôme, applaudit à ses succès, et, quand les négociations secrètement engagées avec l'Angleterre laissent entrevoir une rupture possible de la coalition, il insiste auprès de son frère pour que, à son tour, il sache faire aux intérêts de la France les sacrifices devenus nécessaires; il lui écrit avec sagesse, avec raison, avec autorité : il est écouté.

A la cour de France aussi l'autorité du prince s'est affermie : il est maintenant le Dauphin; la mort de son père en a fait l'héritier prochain du trône; la tendresse et la prévoyance du roi en ont fait le premier conseiller de la couronne; les ministres prennent ses ordres. Son activité, sa confiance en lui-même, son application, ont grandi avec l'importance de son rôle : il a délaissé les occupations frivoles; sa timidité a disparu, il est devenu accueillant, gracieux, « attentif au rang, au mérite, à l'esprit de chacun ». Tous les yeux se fixent sur lui avec reconnaissance, sympathie et respect. Alors se forme autour de lui cette opinion, faite d'estime et d'espérance, dont nous avons déjà fait ressortir le caractère et l'unanimité. Les fautes de l'homme de guerre sont oubliées; la cabale a désarmé, faute d'aliment et de chefs; Vendôme est éloigné et satisfait; la gloire de Villaviciosa a éteint les ressentiments d'Ou-

denarde; les encouragements secrets ou inconscients du grand Dauphin ont disparu avec lui : on ne voit plus dans le prince que le travailleur consciencieux, actif, austère, qui portera demain sur le trône les idées de justice, de liberté, de paix, les habitudes de bienveillance, de charité et de vertu qu'on aime et qu'on respecte en lui. Beauvillier et Chevreuse triomphent en silence; Fénelon se rassure[1]; Saint-Simon, dans le ravissement, se prépare au « magnifique et prochain avenir qui s'ouvre devant lui »; chacun attend dans la confiance et la sympathie.

La foudre éclate tout à coup dans cette brillante et sereine aurore : le 8 février 1712, la duchesse de Bourgogne est prise d'une rougeole maligne; elle meurt le 12. Le duc de Bourgogne a gagné la maladie au chevet de sa femme; il succombe à son tour le 18; leur fils aîné les suit de près. L'édifice s'écroule, le rêve s'évanouit; la consternation publique ne peut se décrire; Beauvillier et Chevreuse sont frappés au cœur d'un coup dont ils ne se relèveront pas; Fénelon est atterré, mais saura se ressaisir; Saint-Simon est remué jusqu'au fond de son être. Il exhale sa douleur dans des pages immortelles, où son affliction immense, la stupeur du peuple, la sympathie de l'Europe, sont exprimées en traits ineffaçables. Jamais le cri du cœur déchiré, la plainte du patriotisme déçu, l'admiration de la piété édifiée, n'ont emprunté des accents plus émus, revêtu une forme plus saisissante et plus dramatique. S'il faut prendre à la lettre les éloges enflammés de Saint-Simon, le duc de Bourgogne eût été le plus grand roi qui, après saint Louis, eût occupé le trône de France. Certainement il eût été le plus vertueux. Comment cette vertu se serait-elle traduite en actes souverains? Quelle sanction l'épreuve du pouvoir et l'expérience des faits eussent-elles donnée aux bonnes intentions du prince et aux espérances de tous? Nul ne saurait le dire; c'est le secret enseveli dans la tombe. L'avènement d'un homme de bien eût-il suffi pour faire dévier le courant des choses humaines et modifier dans leurs résultats le cours des événements contemporains? Il y aurait quelque témérité à l'affirmer.

Nous aurions pu nous donner le plaisir facile et platonique de refaire l'histoire dans le sens de nos regrets ou de nos hypothèses; nous ne l'avons pas voulu. Avant de nous laisser entraîner sur la pente glissante des conjectures, à la suite du grand artiste dont la plainte nous avait ému, nous avons demandé conseil à un autre artiste, non moins épris de vérité, mais moins exposé aux entraî-

[1] « J'entends dire que M. le Dauphin fait mieux, que sa réputation se relève et qu'il aura de l'autorité. » (*Fénelon à Chevreuse*, 27 juillet, 24 août 1711.)

nements de la passion : nous avons médité le beau portrait que Rigault a peint du duc de Bourgogne, et la reproduction magistrale qu'en a faite le burin de Drevet; nous avons interrogé la toile ou l'estampe, comme nous avions interrogé le livre ou le manuscrit, demandant à l'œuvre du peintre de contrôler l'œuvre de l'écrivain. Le peintre nous a conseillé la prudence. Sous la plume de Saint-Simon, le portrait du prince est le commentaire de l'éloge; les traits sont d'accord avec l'âme telle qu'il la voit; l'expression de la figure trahit les mouvements intérieurs tels qu'il les devine et les admire : l'intelligence, la pénétration, l'esprit, le savoir, la vertu, tout cet ensemble unique de qualités exceptionnelles apparaît sur le visage; un front « parfait », accompagnant « les plus beaux yeux du monde », suffit à les manifester; le nez peut n'être « point beau », la bouche, « agréable » quand elle est fermée, peut, en s'ouvrant, découvrir certain défaut de la mâchoire, il n'importe, le regard suffit, ce « regard vif, touchant, frappant, admirable, ordinairement doux, toujours perçant », éclairant « une physionomie haute, fine, spirituelle jusqu'à inspirer de l'esprit ». Cette description, relue devant le portrait de Rigault, a troublé notre confiance dans l'infaillibilité de Saint-Simon. Sur la toile du grand artiste, le prince, vu de trois quarts, laisse tomber sur nous un regard doux, bienveillant, clair, limpide, qui n'est pas exempt de vivacité, mais où nous cherchons vainement l'éclair qui perce et qui pénètre : le front a la régularité des honnêtes pensées, il n'a pas l'ampleur des grandes visées; la bouche, aux contours arrondis et aux lèvres charnues, paraît plus faite pour les propos d'amour que pour l'expression d'une volonté nette; la physionomie respire le calme, la pondération, une curiosité un peu naïve, par-dessus tout la bonté. C'est la beauté de Louis XV avec moins d'égoïsme et plus de vertu; c'est la vertu de Louis XVI avec plus de charme et d'à-propos. Si cette vertu et ce charme eussent occupé le trône de France, pendant les premières années du siècle dernier, on peut croire que les scandales de la Régence eussent été évités, supposer que Louis XV aurait reçu de meilleurs exemples et espérer qu'il les eût suivis; peut-être enfin le grand problème de la rénovation sociale et politique du pays eût-il été posé plus tôt et résolu avec moins de déchirements, dans des circonstances plus favorables, par un pouvoir entouré d'un plus grand prestige et par une nation moins divisée. En ce sens, la mort du duc de Bourgogne fut certainement un grand malheur, l'historien peut l'affirmer en toute sûreté de conscience, en s'associant à tous les regrets, sinon à toutes les illusions, de Saint-Simon.

Marquis DE VOGÜÉ.

A LA VEILLE

DES

ÉLECTIONS ITALIENNES

Les prochaines élections italiennes marqueront vraisemblablement une phase nouvelle dans l'histoire du jeune royaume. C'est pour la première fois, depuis l'occupation de Rome, que le pays sera le champ clos où se mesureront deux idées, deux politiques, deux mondes. Les dernières élections législatives se distinguaient par les rivalités personnelles et les appétits de coteries. Aucune différence essentielle de programme, nul combat pour un idéal nouveau; les partis n'étaient pas tranchés ni les méthodes politiques divergentes. Grâce à l'abstention des catholiques, la vie parlementaire était devenue une sorte de « poussière humaine » dont Lamartine parlait si dédaigneusement en 1829. Cette absence de vitalité, ce piétinement, cet oubli de renouvellement dans l'air et l'horizon, ont amené en partie pour l'Italie cet abaissement universel où elle se meurtrit, comme aux temps où Dante pleurait sur cette « hôtellerie » de la « douleur ». Le *Risorgimento* ressemble plutôt à un couchant qu'à une aurore. Lettres, arts, sciences, philosophie, industrie, commerce, agriculture, politique, unité même : toutes les variétés de la vie nationale paraissent frappées de stérilité et de déchéance. Le « Pan » de la troisième Rome semble mort. On entend par toute la Péninsule, depuis Cagliari jusqu'à Milan, comme un craquement sourd, précurseur d'évolutions radicales. Quel sera le destin de l'unité, de la royauté, du Saint-Siège, du pays? La décadence si précoce d'un régime à peine installé est-elle la suite d'une croissance d'âge? Ou l'âme italienne, par le poids d'une fausse conception politique et nationale, est-elle atteinte dans ses sources?

Voilà l'intérêt historique des prochaines élections. L'arrivée au pouvoir de M. Crispi, résultante naturelle de la crise sicilienne et

unitaire, a rendu cette consultation nécessaire. Il a semblé au premier ministre que les moyens ordinaires ne suffisaient plus pour sauver la monarchie, qu'il fallait à la fois invoquer les bienfaits de la dictature, le concours des catholiques, le protectorat moral du Saint-Siège, et la collaboration loyale, pacifique et féconde des deux pouvoirs. Résister, dès le principe, aux forces centrifuges, dont la Sicile, la Lunigiane, ont offert le spectacle; endiguer, diriger les courants populaires dont profitent les socialistes et les républicains; faire alliance avec tous les hommes d'ordre contre la misère, le mécontentement et la révolte; gagner du temps, protéger le roi en le découvrant, ajourner la dislocation du mécanisme unitaire, tel est le dessein secret de M. Crispi. Ses pourparlers mystérieux avec les évêques et les prélats, son discours de Naples, l'esprit de conciliation qui l'a animé dans l'affaire de l'*exequatur* et du patriarcat de Venise, sa conduite prévenante à l'égard de Léon XIII et de l'Église, découlent de ce sentiment intime.

Le succès de ce changement d'attitude est intimement lié à la question capitale du *non expedit*. Si M. Crispi amène la Papauté à composition; si les catholiques et les masses abstentionnistes, cette réserve nationale de l'Italie, descendent sur le terrain, pour décider du sort de la bataille, la consultation peut devenir le point de départ d'un relèvement au moins éphémère. Si le *statu quo* persiste, le proconsulat du dictateur ne sera, au contraire, qu'une parenthèse dans la vie de sa patrie.

Etudier de près ce problème, sans passion et sans parti-pris, c'est marquer d'avance l'avenir de la Péninsule. Au moment où toute la vie politique italienne tourne autour de ce point, c'est faire œuvre de lumière, c'est répondre à la curiosité universelle que d'en exposer les faces diverses.

Le mot d'ordre *nè eletti nè elettori* date de la seconde époque de l'épopée unitaire. C'est un journaliste célèbre, don Margotti, qui le proclama le premier dans l'*Armonia* de Turin. Cette formule devint sur-le-champ la loi politique des conservateurs effrayés de la marche sur Rome des ouvriers de l'unité mathématique. Après l'invasion de la cité des Pontifes, le Saint-Siège transforma cette devise en défense formelle; le *non expedit* couronna le *nè eletti nè elettori;* et, en 1887, au moment du grand ministère de M. Crispi, le *non expedit* s'appela le *non licet*. Depuis 1860 jusqu'en 1895, cette abstention électorale, politique et parlementaire, a été l'objet de discussions prolongées. Attaquée par les uns, comme une *émigration à l'intérieur*, elle a été défendue, préconisée par les autres comme le bouclier de l'Eglise, l'égide de la patrie, la sauvegarde de l'ordre et de l'avenir.

Quand Léon XIII ceignit la tiare, l'espoir des conciliateurs se réveilla. Génie politique et administrateur sagace, esprit pondéré et conciliant, aussi « patriote » que les fauteurs de l'unité, Léon XIII semblait appelé à inaugurer une politique différente de celle de son prédécesseur. Il avait le renom que donne une vie pleine de gloire modeste et de travaux féconds. La solitude de Pérouse l'avait mis en contact avec les généraux et les chefs de l'indépendance. Dans son livre sur le conclave de 1878, M. Bonghi traduisait avec éloquence les désirs et les aspirations de l'élite « libérale ». Quand le nouveau Pape ordonna aux catholiques de prendre part aux élections communales, cet espoir acquit une espèce de certitude. C'était une erreur.

La participation des catholiques aux urnes politiques résume si bien tout le problème italien, qu'il fallait méconnaître les conditions essentielles de la Papauté et du jeune royaume pour faire naître des illusions aussi vastes. Si Léon XIII, mû par le besoin d'action et d'intervention, a appelé les conservateurs aux capitoles de chaque province, il posait une pierre d'attente, il ne fournissait pas une solution. L'expérience administrative pouvait, dans son esprit, répandre la lumière sur l'expérience politique. Or la première a si mal réussi, qu'il faudrait de l'héroïsme pour tenter la seconde. Dans toutes les grandes villes, notamment à Milan, à Gênes, Turin, Florence, Rome et Naples, la lutte des catholiques aux élections communales, leur présence dans les municipes n'a amené aucun résultat politique sérieux.

Beaucoup de déceptions; çà et là, une légère modification des lois ou des desseins des possesseurs de l'État, mais aucun changement notable, nulle loi empêchée, pas d'évolutions essentielles : voilà le bilan de cette tentative. C'est que, pour agir sur les détenteurs du pouvoir et l'oligarchie « libérale », il aurait fallu accepter le *statu quo*, adhérer à Rome capitale et au régime unitaire avec toutes ses usurpations et tous ses attentats contre la majesté de la tiare.

Aussi bien, malgré les pressions des uns et les désirs des autres, la question n'a pas avancé. Quand la Triple-Alliance fut signée, en 1882, il semblait qu'une détente s'opérerait entre le Vatican et le Quirinal, sous l'égide morale de l'Europe austro-allemande. L'Autriche n'approuvait pas le dissentiment de l'Italie officielle avec le Saint-Siège. En face de la tentative italienne du gouvernement français, qui croyait qu'une action sur les républicains couperait la Péninsule en deux parts ennemies; au moment aussi où M. de Bismarck se plaisait dans le rôle de courtier conservateur, une conciliation entre les « deux moitiés » de Rome paraissait un idéal,

une garantie de la cohésion de l'alliance fraîchement conclue. Entre l'Italie révolutionnaire qui persécutait le Pape, et l'Europe centrale qui s'appuyait sur les forces morales, l'intimité était purement extérieure, presque nominale. Il n'y eut ni fusion, ni coopération, ni unité de vues et d'action. C'était un mariage de raison, un syndicat d'intérêts, sinon de peur, et non une union efficace et durable.

Dès la fin de 1881, M. de Bismarck prononça son discours contre l'Italie progressiste. Le *vates* de Friedrichsruhe prédisait une dégringolade, la pente étant fatale. Les fameux quatre articles de la *Post*, sur « la question toujours ouverte » de Rome, donnaient à ces pronostics leur vrai relief. Il avait, comme Pascal, « sa pensée de derrière la tête ». Rome, selon lui, c'était le nœud de la situation européenne, et, en même temps, la source des maux pour la dynastie de Savoie et le jeune royaume. Si l'Allemagne parvenait à préparer un *modus cooperandi*, entre le Vatican et le Quirinal, elle isolerait la France, consoliderait la monarchie italienne et, tout ensemble, la Triple-Alliance. Mais les choses italiennes n'étant pas mûres, un travail de rapprochement était seul possible. Cette détente ne pourrait s'opérer que grâce à la participation des catholiques italiens aux urnes. De 1882 à 1894, les journaux austro-allemands ont périodiquement préconisé cette *combinazione*, dont l'Italie quirinaliste et la Triple-Alliance tireraient le profit le plus appréciable.

M. de Bismarck avait saisi le nœud gordien de la situation. De nationale, la question devenait européenne. De là, son fameux double jeu. Au Quirinal, il promettait, s'il prêtait la main à une trêve, la « direction des races latines », à la place de la France [1]. Au Vatican, il donnait à entendre que son prestige entraînerait une concession essentielle, de la part du roi, en faveur d'un règlement loyal de la cause romaine. Lorsqu'en 1887, M. Crispi fit le pèlerinage de Friedrichsruhe, l'ex-chancelier esquissait, dans ses entretiens avec des députés du centre, les contours de cette œuvre de restauration.

Jamais l'Allemagne et l'Autriche, soit avant, soit après la chute de M. de Bismarck, n'ont renoncé à ce dessein. Il y a eu des haltes, mais point d'abdication. En ce moment où M. Crispi fait l'assaut suprême, il a, derrière lui, tout le poids du concours le plus actif et le plus passionné des cours allemandes.

Ce travail, tantôt souterrain, tantôt hautement déclaré, avait

[1] C'est surtout la *Gazette de Cologne* qui, en 1885, fit miroiter cet avenir prestigieux aux yeux des Italiens.

toutes les sympathies du Quirinal, de l'oligarchie « libérale » et de tous les *conservateurs* hostiles à la France.

La même coalition se manifeste présentement à travers la Péninsule. Pour le roi et les partis officieux, la conciliation signifiait abdication des droits du Pape. C'était moins un arrangement qu'une capitulation qu'ils désiraient. De leur côté, les catholiques conciliateurs estimaient que, pour exercer une influence sur la vie nationale, il fallait accepter, au moins provisoirement, le *statu quo*, et, par la participation aux urnes, amener insensiblement un *modus vivèndi.* Les uns et les autres goûtaient cette aventure, d'abord parce qu'elle mettait fin au dissentiment meurtrier, ensuite, parce qu'elle chassait la France de la Péninsule et de Rome, laissant la place libre à l'Europe centrale.

Ce qui, en effet, minait secrètement le nouvel édifice unitaire, c'étaient moins les fautes du gouvernement que l'absence de base large et solide. Il reposait sur le sable et non sur le granit. Il se passe en ce moment en Italie ce qui s'est produit au deuxième siècle de l'ère chrétienne. L'empire romain se dissolvait, s'écroulait lentement, car les masses converties se retiraient de la vie officielle. C'est ce divorce qui a forcé Constantin à mettre la croix sur sa couronne et bientôt à fonder une seconde Rome sur les bords du Bosphore. C'est cette abstention de toute une portion d'un peuple, et de la meilleure, qui fera tomber peu à peu l'État mathématiquement unitaire italien. La vie nationale n'existe pas : la foule n'y a aucune part. C'est le sommeil, si ce n'est l'hostilité; et celle-ci est moins nuisible que celui-là. La politique est l'arène où des chefs de parti s'agitent sous l'œil tranquille et indifférent de la nation. L'atonie ou l'agitation devient la loi de l'Etat et du Parlement. Là où il n'y a pas de lutte, la vie est absente. Souvent, M. Bonghi, le publiciste de la « troisième civilisation », suppliait le Pape de jeter la réserve conservatrice dans la mêlée. Comment un pays, coupé longtemps en deux parts, peut-il résister à la longue à cette abdication nationale de la majorité des citoyens? Les partis tournent dans le vide. L'administration devient la proie des bureaux. Les débats du Parlement ne sont plus qu'un tournoi stérile. C'est partout la décadence par le gaspillage, et à la dernière heure, comme on l'a vu, par toutes les formes de la corruption. Jeter des troupes fraîches, les masses conservatrices, dans cette vie publique, ce serait poser la royauté et le régime sur des fondements inébranlables.

La situation extérieure en ressentirait forcément le choc en retour. On a vu, pendant ces vingt-cinq ans, tous les ennemis de la France se liguer contre le Pape sous cette égide de la partici-

pation. Conservateurs, conciliateurs, vrais ou faux, libéraux progressistes, hommes d'Église et membres des loges, tous, sauf les partisans *sans phrase* du Pape et les républicains anti-allemands, tous ont lutté pour cet idéal. Ce n'est pas en vain que M. de Bismarck et ses émules ont pesé sur le Vatican et le Quirinal. Réunir toutes les forces vivantes autour du trône et de l'unité, c'était mettre pour toujours la France hors de l'Italie, en même temps qu'on faisait du Vatican un instrument de domination cosmopolite.

Cette constatation d'histoire qui, gardons-nous de l'oublier, est un axiome de la politique italienne, n'a jamais été enregistrée pleinement par les étrangers.

Les Français, notamment, ont obstinément gardé un bandeau sur les yeux jusqu'aux coups retentissants que M. Crispi leur a portés en 1887. Ceux-ci s'attardaient naïvement aux thèses théâtrales des nations sœurs et de la communauté des races, alors qu'il n'y a aucun point de contact entre le cerveau français et le cerveau italien. Ceux-là se confiaient dans la voix qui s'élevait des champs de bataille, où les deux peuples avaient mêlé leur sang. Pour les uns, l'Italie unitaire n'était qu'une égarée d'occasion; pour les autres, elle était purement la victime d'une « constellation » politique.

Eh bien, jamais erreur plus profonde n'a dominé la diplomatie d'un pays et les rapports entre deux nations.

Laissons de côté la théorie chimérique des nationalités; plaçons-nous au point de vue exclusif des faits. Depuis l'aube de ce siècle jusqu'à ce jour, depuis Dante jusqu'à Alfieri, en passant par Machiavel, tous les Gibelins ont nourri, en eux, la haine, la répulsion de la France. Ce n'est pas pour attiser le feu, c'est marquer un courant d'histoire que de noter cet état d'esprit. En politique, la première condition du succès, c'est la vue de la réalité. Voir ce qui est a toujours été la loi de toute action diplomatique ou autre. Il serait facile de citer les preuves de cette disposition d'une catégorie d'âmes. Ne suffirait-il pas de rappeler le pamphlet d'Alfieri, les imprécations de Leopardi, les théories funambulesques de Gioberti, les vœux de Massimo d'Azeglio, de Gino Capponi, et, pour citer les contemporains, de Minghetti, l'auteur de la Triple-Alliance, et de M. Crispi, qui en est l'agent provocateur? Quand Lamartine faisait, en 1848, un appel aux Italiens; quand, plus tard, sous l'œil de Napoléon III, les libéraux français acclamaient les « héros » du *Risorgimento* et favorisaient leur rêve d'unité essentiellement anti-français, on commettait une espèce de suicide; on n'apercevait pas, derrière le nuage d'or de Solferino, les menaces des Robilant, des

Minghetti, des Crispi et autres. Là où on saluait des frères, on faisait des ennemis irréconciliables, des ingrats. Deux dispositions d'esprit peu faites pour fonder en Europe les États-Unis des races latines.

Ah! la thèse philosophique! Quels malheurs n'a-t-elle pas déchaînés sur la France et sur l'Europe?

Cet état d'âme persiste; il est plus irréductible en raison des déceptions qu'ont values aux « libéraux » et aux conciliateurs italiens la Triple-Alliance et la guerre au Pape.

Ce n'est pas le moment de remonter aux causes de cette répulsion historique, ni d'en déterminer le caractère, mais on ne saurait nier ce sentiment des Gibelins, de même que la sympathie des Guelfes pour nous est notoire. Le *Risorgimento*, l'unité géométrique, loin d'effacer ou d'affaiblir ce dualisme de l'âme italienne, l'a exaspéré et de ce sentiment est née une conception internationale.

Or, par l'adjonction des conservateurs gibelins, les gouvernements alliés, le Quirinal, le ministère et les partis en possession du pouvoir, espèrent à la fois neutraliser les forces d'en bas, et fonder l'État monarchique et unitaire sur une base antifrançaise. Qui dit participation des catholiques, dit victoire de la royauté et du *Risorgimento*, consolidation de la Triple-Alliance et affaiblissement, sinon effacement total, des influences de Paris. C'est l'Allemagne, maîtresse de la Péninsule, c'est la royauté unitaire constituée en pouvoir souverain, en face de la Papauté isolée ou asservie. Protectorat français en Orient, sympathies de Rome, place séculaire que la France occupe auprès du Vatican, rapports d'amitié entre la capitale d'Italie et nous : ce serait la fin de tout cela.

Ces raisons de désirer l'abolition du *non expedit* expliquent en partie la résistance inflexible du Saint-Siège. Mais il est pour lui des motifs d'ordre plus élevé.

Et, pour commencer, le Saint-Père serait à la fois le prisonnier du Quirinal et de la Triple-Alliance, à moins de s'enfermer dans la solitude.

Sans doute, il est des catholiques allemands, autrichiens et italiens, qui non seulement ne craignent pas cette éventualité, mais qui la désirent. Subordonnant l'intérêt universel de la Papauté et du catholicisme aux suggestions d'un patriotisme païen, ils salueraient la conciliation comme une victoire nationale et européenne. Mais cet égoïsme ne saurait être la loi du Saint-Siège, et c'est lui qui tient les solutions dans la main. La participation des catholiques aux urnes, ayant pour conséquence immédiate et fatale la fin du dissentiment aigu, placerait la Papauté dans un état d'asservisse-

ment. Rome ne saurait être la propriété de deux pouvoirs : le trône et la tiare. Ni historiquement, ni politiquement, cette coexistence ne crée une situation normale. Il est vrai que les conservateurs, trop enclins aux combinaisons hybrides, répondent que leur concours vise par-dessus tout le règlement pacifique du conflit actuel. Soit. Mais quel aveuglement ne suppose pas cette prétention? Voici, en effet, ce qui se passerait, le jour où le Pape décréterait l'abolition du *non expedit*. Parti nouveau, attaché aux lois religieuses, plus ou moins fidèle au programme intégral de la Papauté comme puissance cosmopolite, ces conservateurs ne pourraient aller aux urnes, prononcer des discours, prendre part aux luttes parlementaires qu'en mettant leur drapeau en poche. Ils n'auraient ni le courage ni la faculté d'y inscrire la revendication des droits du Pontife et de l'univers catholique. Le jour où ils risqueraient, soit dans les comices, soit au Parlement, un vœu, même timide, en faveur de l'indépendance pontificale, ils seraient mis en interdit civil.

Rarement on aurait assisté à un tel spectacle. Sous l'œil du Saint-Père, ses meilleures troupes ne sauraient mouvoir un doigt de la main, pour l'assister, sans qu'elles soient les victimes de la vindicte des sectes. Qui a parcouru l'Italie comprendra, sans développement, cette singulière posture où l'unité actuelle mettrait les conservateurs. A quoi bon, dès lors, quitter un terrain où le Pape et les catholiques ont récolté des bénéfices inappréciables? Pourquoi sortir de leur réserve fructifère, au moment des règlements de compte prochains? La participation ne serait pas une issue : ce serait l'étranglement de la question romaine. Elle sera le prix d'une réconciliation sincère, mais jamais la garantie d'une combinaison à venir, telle a été constamment la pensée de Léon XIII dans l'unité et l'harmonie supérieure de son pontificat.

Cette solution bâtarde paraît en même temps au Saint-Siège une solution incomplète. Ce qui fait la ruine de l'Italie, ce n'est pas uniquement la cause du Pape, la gestion maladroite de la fortune publique. L'unité italienne, calquée sur l'unité française, est un édifice artificiel, improvisé, antinational, source d'erreurs, de fautes, de malheurs et d'abaissements. A supposer un instant que l'action à deux de la royauté et du Saint-Siège soit possible à Rome, serait-elle efficace? Délivrerait-elle ce pays de la décadence qui l'étreint, de la misère qu'il subit? Evidemment non. Les deux causes principales de l'abaissement actuel, c'est le manque de proportion entre la politique en cours et la *potenzialità*, comme disent les Italiens, du jeune royaume; c'est ensuite la forme de l'unité. Ces deux sources ont une même origine. La seconde génération de

« l'épopée » nationale, celle qui a suivi les Gino Capponi, les Mamiani, et les d'Azeglio, a confondu la cause de l'indépendance avec celle de l'unité mathématique. A l'aurore du mouvement patriotique, les meilleurs auteurs du *Risorgimento*, poètes, philosophes, théologiens, hommes d'État, écrivains politiques, ont conçu l'indépendance de l'Italie sous la forme de l'unité morale et de la fédération des provinces. C'est la pensée de Gioberti, de Balbo, de Rosmini, de Manzoni, de Gino Capponi, de Mamiani, de Bertani, de tous ceux qui ont chanté l'*idea pellegrina*[1] ou qui lui ont cherché un chevalier victorieux.

Cette conception correspondait à l'histoire et au génie de l'Italie. Communaliste dans l'âme, elle a été, sous ce sceptre, la matrice de la civilisation occidentale. Le Saint-Siège, lui aussi, par la tradition de Grégoire VII, d'Alexandre III, d'Innocent III, de Grégoire IX et d'Innocent IV[2], représentait, pour l'Italie, l'indépendance nationale contre l'empire d'Allemagne, et pour la chrétienté, le droit des gens contre les abus du système féodal et l'ambition criminelle des princes. Le pays et la Papauté pouvaient, après trois siècles de silence et de domination étrangère, collaborer efficacement à la même œuvre de résurrection. Cette unité morale, fédéraliste, laissait debout les forces qui, au moyen âge, ont porté au loin le nom et la grandeur de la Péninsule. Plus compacte, elle était en mesure de rallumer les antiques foyers de vie et d'en créer de nouveaux. L'histoire accepte les transformations en regard des besoins et des intérêts nouveaux; mais elle répudie les révolutions contraires à l'âme et aux traditions de la patrie. Ces premiers artisans de l'indépendance, eux qui ne rêvaient pas l'unité mathématique, ont créé, de fait, l'unité morale par leurs écrits et leurs actes. Chaque pays a droit à l'autonomie, mais il s'égare en l'emprisonnant dans un vêtement trop étroit.

Ç'a été la folie des contemporains. Rome capitale agissait sur eux avec une séduction dangereuse. Ils conçurent l'unité comme un instrument de lutte contre le siège de Saint-Pierre et de domination internationale. Ils rêvaient une Italie à l'image des formules de Dante et de Gioberti, puissante, reine du monde, allant, dans tous les cas, d'un pas égal avec les vieux États du continent.

C'est pourquoi ils ont copié le modèle français, cette unité sans exemple, qui est l'œuvre de sept siècles d'histoire. Ils n'ont pas réfléchi que la France, avec son génie sympathique et ductile, a réalisé seule ce miracle. Ce sont à la fois ses écrivains et ses rois

[1] Gioberti.
[2] *De l'Italie*, par Gebhart, p. 74.

qui ont construit cette merveille. Ni l'Angleterre, ni l'Autriche, ni l'Allemagne, ni nation qui soit, ne s'est élevée à cette hauteur, à cette perfection. Elle est, cette unité, le fruit de nos entrailles, le couronnement de plusieurs siècles de sacrifices communs. Quelle présomption, dès lors, d'imiter l'inimitable! Ce qui était prêt en Italie, c'était la grande unité morale, ce n'était pas l'unité géométrique française. Celle-ci n'est pas une improvisation ni une marchandise d'importation. Elle est l'ornement, l'orgueil de notre âme.

Aussi bien l'expérience de vingt-cinq ans d'exercice n'a-t-elle pas frappé d'impuissance cette conception et ce fait national? Les ruines ne s'amoncellent-elles pas partout? Les routes qui ont conduit au Capitole n'ont-elles pas été un immense calvaire où l'âme italienne a perdu son meilleur sang? Les plus sages, comme les plus patriotes, ne prêchent-ils pas le retour aux lois de l'histoire et aux conditions de l'existence nationale?

C'est là un phénomène qui n'a pas assez frappé les meilleurs observateurs. Seuls, des historiens sagaces, Mommsen, Gregorovius[1] et Lavisse ont prédit aux Italiens la banqueroute de Rome capitale ou marqué l'insuccès de l'aventure. En Italie, un revirement est en train de se produire : ici, sous forme de décentralisation progressive; là, par une vraie unité fédérale. Au fond, les deux écoles ont le même idéal. MM. de Rudini et Cavallotti, mêlés à la vie militante, sont moins affirmatifs que MM. Carlo Cattaneo, Giuseppe Ferrari, Alberto Mario, etc. Plus loin, dans le camp républicain, existe le même double courant : les fédéralistes et les unitaires coûte que coûte, mais cependant l'idée de fédération tend à absorber l'autre. Il en est, enfin, qui, comme M. Ferrero et M. d'Arco, revêtent leur idée d'une forme particulière. Ils aspirent à constituer une grande Suisse, un État qui, renonçant aux mirages de la mégalomanie, concentrerait son action sur le terrain économique et social. Vivre, puis dépenser fastueusement, voilà leur remède.

Ces courants divers et parallèles proviennent de deux origines. D'un côté, c'est l'étude de l'histoire qui a appris aux Italiens le chemin de l'école de l'unité fédérative. Plus que jamais les diversités les plus tenaces et les plus profondes divisent ces provinces sous la domination même de l'unité matérielle. Tout Italien de bonne foi avouera cette condition essentielle, géographique en quelque sorte. L'habitant de Cagliari diffère beaucoup plus du Piémontais que le Français, du Prussien ou du Russe. D'un autre côté, le système actuel a fait ses preuves, et il n'a pu justifier son

[1] *Tagebücher.*

droit à l'existence. L'unité n'a pas été un foyer, elle a été un étau.

N'est-il pas naturel que le Saint-Siège garde sa réserve aussi longtemps que la royauté conserve sa forme actuelle? Faudrait-il jeter les dernières troupes sur le Waterloo national, où elles seraient défaites avec les autres?

Ç'a été le vœu constant de Léon XIII et du cardinal Rampolla, de tenir intactes les forces conservatrices. Quand les situations positives empêchent les coopérations, le premier devoir de tout conducteur d'hommes est de préparer l'avenir. Léon XIII a eu l'intuition de ce qui meurt aujourd'hui. Il a toujours été persuadé qu'avec le système actuel, l'Italie courait à sa ruine.

Autant qu'il a été en lui, il a assuré la paix et offert la main aux *modus vivendi* ecclésiastiques. Mais il n'a cessé de revendiquer hautement, énergiquement les droits de la Papauté, condition première d'un renouvellement national. Ce qu'il désire, ce n'est pas la résurrection du pouvoir temporel, tel qu'il était organisé avant 1870. Il réclame, avant tout, la liberté de Rome, cité libre et internationale, en harmonie avec l'unité de la patrie et les progrès de la civilisation. Son discours aux pèlerins de Naples[1] et sa lettre-programme au cardinal Rampolla[2] sont les témoins de cette conception. Est-il besoin d'ajouter que cet arrangement, dont des négociateurs détermineraient la forme, n'a rien de contraire à l'indépendance de l'Italie, au droit des gens, aux intérêts des États et de la civilisation? Ce serait l'accord de tous les droits et de tous les sentiments légitimes.

M. Crispi repousse *a priori* un tel cadeau; dès lors, il ne réussira pas. Plus Oriental qu'Italien, plus violent que fort, ayant conservé du vieux conspirateur les pratiques et les théories, incapable de renouvellement, ayant peu de culture et peu d'idées, ne concevant pas l'unité de l'Italie en dehors de son cadre actuel, le premier ministre est non seulement la continuation du système passé, il en est l'exagération. Il ne réduira pas l'armée, il ne renoncera pas aux expéditions fastueuses, il accentuera la Triple-Alliance, dont le poids est déjà assez écrasant; il persistera dans les impôts déjà oppressifs et dans sa diplomatie provocatrice. Dans la pratique, il saura peut-être atténuer les défauts du régime; il ne remontera jamais à la source du mal. Impulsif et imaginatif, il marche dans son rêve étoilé; il a conçu, une fois dans sa vie, une image du sort de l'Italie; jamais il n'en reviendra. Il n'a pas la qualité fondamentale de l'homme d'État, qui adapte son pays aux nécessités contingentes et

[1] 1888.
[2] 21 juin 1887.

aux conditions immuables de son existence. Ce n'est pas Gladstone, qui suit le cours des choses, c'est Polignac, qui s'enferme dans une thèse, au risque de perdre, avec son pays, le roi qu'il défend.

Pour le même motif, on se trompe, quand on considère M. Crispi comme le sauveur de l'ordre contre la rébellion et l'anarchie. Depuis la révolte de « l'île de Feu », les amis du dictateur aimeraient à l'imposer comme le libérateur providentiel. Les gens qui, aux alentours du Vatican, patronnent sa politique, n'ont pas d'argument plus victorieux; les conservateurs dont l'ambition se borne à une députation, à une ambassade ou à un emploi subalterne, répètent le même refrain; les grands et les petits propriétaires, écrasés par les impôts et épouvantés par le péril socialiste, ne sont pas loin de bénir la fermeté du proconsul. C'est comme une « circumincession » des deux mondes *blanc* et *noir*. Les intérêts alarmés, les besoins d'un pouvoir fort, sont les avocats les plus habiles du ministre. Voilà les motifs réels, trop réels, hélas! de la dictature. Vous auriez beau chercher d'autres raisons de sa prépondérance, il n'y en a point.

Cette frayeur n'est pas une justification. M. Crispi représente toute la tradition au *Risorgimento* qui tremble sur le bord d'un abîme. Il n'a aucune conception nouvelle, car la « conciliation » date du premier jour de la conquête, tout Italien éclairé, on le sait, a compris la nécessité de lier partie un jour avec le Pape. Ce qui épouvante à juste titre en M. Crispi, c'est son obstination albanaise. M. de Rudini, M. Giolitti, M. Cavallotti et ses compétiteurs méditent au moins une réorganisation plus conforme aux besoins du pays. M. Crispi, au contraire, c'est le *statu quo*. Or le *statu quo* a créé le mouvement séparatiste, le mécontentement universel, la misère qui fait tache d'huile, la décomposition du corps social. Les anciens disaient : *Sublata causa tollitur effectus*; M. Crispi non seulement ne tarit pas la source du mal, il la fait couler plus abondante. Si, par impossible, il reprenait de l'autorité et du prestige, s'il lui était donné d'arrêter un instant le cours de la banqueroute, il replongerait le pays dans de nouvelles aventures et de nouvelles folies. Energique et homme de répression, il l'est; réformateur, il ne le sera jamais. Son plus grand défaut, c'est de simuler la force et de faire illusion sur sa capacité d'homme d'État.

Léon XIII reste imprenable. Autant le dictateur mendie le concours des catholiques, autant le Pape garde sa réserve sereine. Le 18 mars 1895, il a proclamé, au sein du Consistoire, son inébranlable dessein de ne rien céder. Est-ce à dire que les conservateurs ne voteront pas aux prochaines élections? Je n'ose l'affirmer. A toutes les consultations, certains catholiques ont pris part

individuellement à la lutte. Ils feront de même au mois de mai; mais, du moment qu'ils ne marchent pas sur le terrain, programme déployé et comme parti indépendant, cette coopération n'aura pas d'effet pratique. Les uns appuieront les modérés; les autres, les ministériels; ceux-ci, les progressistes, ceux-là, les radicaux et les républicains. Peut-être les amis de M. Crispi seront-ils les préférés. Ce qu'il y a de tout à fait nouveau dans cette occurrence, c'est qu'encouragés par l'exemple du gouvernement, tous les chefs de parti courtisent le Pape et les catholiques. Cette cour assidue nuira au jeu de M. Crispi, qui, n'étant plus seul, ne recueillera pas toutes les voix des conservateurs pris au piège. Il y a quelque temps, tous les « libéraux » se liguaient contre le Pontife de Rome; aujourd'hui, ils lui présentent tous le rameau d'olivier. Toute l'histoire actuelle de l'Italie n'est-elle pas dans ce contraste?

La lutte électorale ne modifiera donc pas sensiblement la situation politique. Seul, le Pape pourrait infuser un sang nouveau dans les veines de la nation; il ne le fera pas. Quant à l'opposition, elle jouit de deux avantages; tous les chefs de parti font cause commune contre M. Crispi, en soutenant les intérêts de la liberté violée par la dictature du premier ministre. Feront-ils œuvre qui dure? Ce qui est certain, c'est que M. Crispi ralliera une majorité numérique, mais il sortira moralement meurtri de cette victoire matérielle. A la rentrée des Chambres, le vainqueur se trouvera en face d'une opposition compacte et sûre, qui sèmera de chausse-trappes le chemin de Monteciterio au Quirinal. Toutes les consultations nationales ont donné la majorité au ministère, qui, malgré ce triomphe, était étranglé dans l'ombre, à la première rencontre des belligérants. Tel M. Crispi en 1890; tel M. de Rudini; tel enfin M. Giolitti. M. Crispi résistera-t-il à cette loi du parlementarisme italien? Le roi est son prisonnier, dit-on, mais les rois asservis ne ressentent-ils pas le désir de la délivrance?

Catholiques et Français, les futures élections ne nous émeuvent guère. Sans l'intervention du Saint-Siège, aucun déplacement ne s'opérera. Si nous avions un vœu à exprimer, c'est que M. Crispi conserve longtemps encore le sceptre, car son aveuglement va de pair avec son orgueil. Mazzini prédisait qu'il serait le *becchino*[1] de la monarchie; M. Stillmann[2], le *fidus Achates* de M. Crispi, vaticine, à son tour, que, s'il n'est pas le dernier ministre de la maison de Savoie, il en sera certainement l'avant-dernier. Nous ne jugeons pas, nous attendons.

Eugène Boeglin.

[1] Le fossoyeur.

[2] *Magazine illustred de New-York.* Février.

SOUVENIRS ET CORRESPONDANCES

FAISANT SUITE A *QUELQUES ANNÉES DE MA VIE* [1]

CHAPITRE VII

Nouvelles lettres de mon mari.

En échange des pauvres récits que j'envoyais régulièrement aux Palliers, je recevais toujours d'intéressantes lettres de mon mari.

« Tu te trompes bien, me disait-il dans l'une d'elles, si tu crois que les détails que tu me donnes me paraissent insignifiants et ennuyeux. Ces petites choses me charment, au contraire; je les lis avec bonheur, comme j'écoute quelquefois des chants d'oiseaux qui me bercent l'âme et me font oublier un moment les douleurs poignantes du temps présent. »

La lettre, datée du 17 octobre, continuait ainsi :

« J'ai peur que les tempêtes de ces jours passés ne retardent l'arrivée du courrier de Granville. Le temps est plus beau ce matin, il a même gelé cette nuit, ce qui nous a donné le signal du déménagement des orangers et des bancs du jardin. Tout cela est en train de s'installer dans nos salles basses, où je ferai faire du feu quand le besoin s'en fera sentir. Je te dirai que le petit géranium qui avait poussé sous la table rustique, devant la porte du salon, a été recueilli précieusement par mes soins et que tu retrouveras cet objet aimé avec tous les autres.

« Revenons à cette triste guerre. Les nouvelles de Metz sont défavorables aux Prussiens. Bazaine et son armée se portent bien et déciment l'ennemi par des coups de chien répétés. Le bruit court que le prince Frédéric-Charles aurait été tué. Le roi de Prusse en est réduit à appeler de nouvelles levées et à demander à l'Allemagne jusqu'aux enfants de dix-huit ans. Il est de plus en plus clair qu'il ne peut se tirer de là que par une victoire complète et définitive, c'est-à-dire par notre écrasement absolu. Autrement, l'Allemagne, exaspérée de tant de sacrifices s'ils n'étaient pas payés d'immenses résultats, le vomirait, lui et sa race.

« La lutte, dans ces conditions, prend un caractère effroyable

[1] Voy. le *Correspondant* des 25 mars et 10 avril 1895.

et qu'aucune guerre européenne, dans les temps modernes, n'a présenté au même degré. L'ennemi sent de plus en plus qu'il y va de sa ruine ou de la nôtre. Il agit en conséquence et nous fait une guerre impitoyable dont nous ne nous relèverons pas de cent ans. Tous les ménagements usités dans les guerres modernes sont méconnus de plus en plus dans l'exaspération mutuelle des peuples. Il n'y a plus de droit des gens, du moins pour les Prussiens, qui brûlent, volent, violent et fusillent à tort et à travers. Pour nous, jusqu'ici, notre tempérament bienveillant, chevaleresque, nous fait encore respecter les vieilles lois de l'honneur militaire, mais il est impossible que de tels procédés n'amènent pas prochainement des représailles féroces et trop légitimes.

« Nous avons reçu ce matin des nouvelles du petit combat de Pacy-sur-Eure et sur l'occupation de ce bourg par les Prussiens. Un seul garde national d'Évreux a été tué, c'était un pauvre coiffeur.

« Et, pendant cela, les discordes civiles ne se calment pas dans le Midi. Les comités révolutionnaires y ont remplacé à peu près partout les conseils municipaux. On ne sait, au reste, que vaguement ce qui se passe. Ce qu'il faut craindre le plus, c'est la misère, qui pourrait fournir une armée terrible au désordre. Déjà tout est hors de prix et l'ouvrage manque dans les pays que la guerre a épargnés, comme dans le nôtre. J'entendais hier des femmes pleurer et crier dans la rue, derrière le tambour qui annonçait l'élévation du prix du pain. Quand on songe que nous sommes au temps des semailles et que tant de terres foulées par l'ennemi vont rester en friche, cela fait frissonner. Il est presque impossible que nous n'ayons pas l'an prochain, pour tout couronner, une disette sans exemple dans les temps modernes, une vraie famine, comme au Moyen-Age pendant les guerres des Anglais.

« Oui, je le sens et je le vois, il y a, dans ces grandes catastrophes où nous nous débattons, un signe manifeste de l'intervention providentielle dans les choses humaines. Cette soudaine explosion de barbarie au milieu de notre civilisation raffinée, cette guerre sauvage aux portes de Paris, ces parcs, ces jardins, ces villas, ces palais, ruinés et ensanglantés, cette nation superbe et charmante, la première du monde, foudroyée en un instant et foulée aux pieds des chevaux barbares; tout cela n'a-t-il pas, au plus haut degré, le caractère d'un fléau surhumain? Tout cela ne fait-il pas songer à ces grands cataclysmes de la nature qui éclatent brusquement pour couvrir d'un déluge d'eau ou de feu quelques terres maudites? N'est-ce pas comme une nuée, un abîme, qui s'entr'ouvre tout à coup dans la profondeur du ciel et qui laisse voir Dieu? Y a-t-il dans l'histoire du monde, dans les pages

légendaires où la main divine s'appesantit sur les nations coupables, y a-t-il rien de plus saisissant?

« Point de société sans Dieu! La nôtre a voulu s'en passer, c'est l'impossible même, car tous les autres sentiments qui forment les liens sociaux sont liés aux mêmes sentiments religieux. Si notre nation se relève de ce désastre, ce sera par une puissante réaction religieuse. Autrement, ma conviction est qu'elle ne se relèvera jamais. Mais le malheur est un grand maître!

« Bonjour, mes enfants chéris, je vous embrasse de toute mon âme.

« OCTAVE.

« Le pauvre Mérimée vient de mourir à Cannes. La tristesse des événements aura hâté sa fin. »

« Saint-Lô, 22 octobre 1870.

« Je monte la garde demain, au point du jour, près de la demeure de ta sœur Julie. Je lui ai donc écrit le billet savoureux que voici :

Ma très chère Julie,
Ton frère te supplie
De consacrer ce soir tes soins hospitaliers
Au militaire des Palliers.
Dis à ta Justine
Qu'elle serait divine
De mettre mon matelas
La tête haute et les pieds bas.
Et là-dessus, ma très chère,
Ormeau dont je suis le lierre,
Excuse-moi.
Et tout à toi.

« Le tout, ma chérie, pour te prouver que cette vieille gaieté française trouve encore son heure et que je ne suis pas du tout disposé à me suicider, comme tu me fais l'honneur de le croire. Quelle bête d'idée! par parenthèse. Je te jure que je ne fais pas si bon marché de ma peau et que je suis prêt, au contraire, à la défendre comme la plus sainte des reliques.

« La dépêche d'hier soir parle d'un combat assez sérieux sous Besançon, dont le résultat ne serait pas encore connu. Cela n'a pas une mine très favorable, mais l'ensemble des nouvelles données par les journaux du matin est plus rassurant que de coutume. Voici, en particulier, une dépêche qui n'a pas un caractère tout à fait officiel, mais qui semble pourtant authentique. Je te la donne textuellement, d'après l'agence Havas :

« Tours, 23 octobre. — Londres, 22 octobre, soir.

« Après le conseil des ministres, qui a été tenu jeudi, le gouver-
« nement anglais, prenant l'initiative, a fait, vendredi, à Tours et
« à Berlin, une proposition d'armistice. Toutes les puissances
« neutres approuvent la démarche de l'Angleterre. Les dépêches
« de Vienne et de Londres expriment l'espoir que les négociations
« aboutiront à un heureux résultat. »

« Je n'ai pas besoin de te signaler l'extrême gravité de la nouvelle si elle se confirme. Il ne faut cependant pas se faire trop d'illusions, la paix est bien difficile; mais enfin, pour la première fois, on semble s'en occuper sérieusement. C'est déjà quelque chose. En attendant, il paraît qu'on va appeler tous les hommes valides, mariés ou non, et j'entendais hier, dans la rue, des femmes du peuple crier qu'elles se feraient tuer plutôt que de laisser partir leurs maris. Elles me criaient même cela aux oreilles avec affectation, comme si j'avais été le gouvernement. Cette agitation si rare dans nos mœurs locales est un symptôme sérieux. Il en est pour l'argent comme pour les hommes; les paysans récalcitrants pour le payement de l'impôt parlent de se révolter si on les presse.

« J'ai vu hier un bonhomme de Batignolles, réfugié ici avec sa famille. Il m'a dit que Paris est à toute extrémité, qu'on y éprouve déjà les horreurs de la famine, que les femmes ne peuvent plus allaiter leurs enfants. Bref, que Paris n'aurait plus qu'à se rendre un de ces matins. Attendons et espérons toujours malgré le bonhomme!

« J'ai vu aussi de Bonnemains, engagé comme officier dans les éclaireurs de la Manche. Il a l'air complètement découragé. Il m'a dit qu'il était dans une vraie détresse, ne sachant plus comment vivre ni comment faire vivre sa femme et ses enfants qui sont en Suisse.

« Pour moi, j'ai dû suspendre le payement des gages de mes domestiques. Je ne sais vraiment pas, avec la tournure que cela prend, comment je soutiendrai les charges, si réduites pourtant, qui me restent. Mais allons, encore une fois, ne tournons pas au drame, cela s'arrangera.

« Portez-vous bien, mes chers bien-aimés, et aimez bien votre pauvre exilé, car c'est moi qui le suis!

« Octave. »

« Saint-Lô, 1er novembre 1870.

« La douloureuse nouvelle de la capitulation de Metz est venue hier nous consterner. Il semble que l'abîme où nous tombons de

chute en chute n'ait pas de fond. Aucune des stations de ce calvaire ne nous est épargnée.

« C'est encore une douleur pour moi que de t'apprendre ce nouveau désastre et c'est pourtant une consolation que d'épancher avec toi les sentiments dont mon cœur est plein. Plus que jamais, ma chère bien-aimée, n'ayons l'un pour l'autre que des paroles de tendresse et de confiance, en ce moment de deuil, d'affliction et de danger.

« Nous avions passé la journée d'hier à la campagne, mon frère et moi. Nous avons trouvé au retour la ville agitée par cette nouvelle sinistre. Elle a été annoncée à la France par une proclamation du gouvernement de Tours, très violente contre Bazaine, qu'elle accuse de trahison. Du reste, aucun détail sur le fait en lui-même, mais les journaux du matin, confirmant le désastre dans toute sa plénitude, contiennent des renseignements qui représentent l'armée de Bazaine comme réduite aux dernières extrémités. C'est Changarnier qui aurait traité avec le prince Frédéric-Charles, et Changarnier ne peut être suspect de complicité avec le gouvernement déchu. Tous ces faits sont encore bien obscurs, mais le malheur est trop certain. Je ne puis croire à la trahison d'un homme qui s'est battu en héros depuis plus de deux mois et auquel je ne vois aucun intérêt à trahir. Car pour qui cela est-il bon? Toutefois, je ne comprends pas que Bazaine n'ait pas essayé d'un coup de désespoir qu'on attendait de son énergie.

Il est à craindre que cette catastrophe, surtout présentée comme acte de trahison, ne surexcite terriblement les passions populaires. Il est difficile d'espérer que la guerre civile ne vienne pas à bref délai couronner nos misères. Quelle fin à tout cela? Il est impossible d'en concevoir une vraisemblable. Les négociations entamées pour l'armistice vont être probablement rompues par cet événement qui va rendre les prétentions de la Prusse plus écrasantes. Je pense qu'on va faire un appel désespéré à toutes les énergies nationales. Nous nous battrons encore, comme la malheureuse Pologne, jusqu'à la destruction, et, peut-être, est-ce ce qu'il y a de mieux pour notre honneur.

« Redoublons de courage, ma chère enfant, devant ces redoutables complications; pour moi, je nourris encore quelques illusions. J'ai été d'abord atterré par ce coup de foudre, mais je me suis vite remis et j'ai repris ma fermeté.

« Notre correspondance quotidienne, si douce et si précieuse d'ailleurs, a un inconvénient que les longues intermittences des courriers aggravent encore. Je te fais partager mes impressions à mesure qu'elles se produisent, les impressions de chaque jour,

toutes fraîches, non digérées et non réfléchies! Je t'envoie, ainsi, des espérances, de petites gronderies auxquelles je ne songe plus quand elles t'arrivent. Il n'y a plus que les tendresses qui restent toujours, vraies et inaltérables.

« Nous avons trouvé hier soir en rentrant une carte de P..., qui nous priait à dîner, mon frère et moi. Ce fut un bonheur pour nous de ne pas rester en tête à tête sous cette récente et cruelle impression. Nos amis étaient consternés comme tout le monde. Lucet avait reparu et dînait avec nous. Il était lui-même triste et grave. Il s'était dépouillé de son bel uniforme peu convenable dans la circonstance. M. D... dînait aussi. Il parla bien, avec esprit et s'écoutant beaucoup. Son pessimisme est atroce et démoralisant au suprême degré. Il voit les Prussiens au Mans dans huit jours, à Caen dans quinze, à Cherbourg dans un mois, bref, la France absolument conquise, asservie et dévorée en même temps par la plus horrible guerre civile, et tout cela dit d'une voix douce, d'une voix de ténor, avec un sourire glacial de diplomate et ce quart de moustaches poivre et sel qui devait faire l'admiration des grisettes, quand il était officier d'artillerie, et qu'il croit encore adorables. Enfin que reste-t-il donc à faire? lui a demandé P..., timidement. — Se faire tuer a répondu le grand homme avec son aimable sourire et son timbre douçâtre.

« Il est certain que la crise n'a jamais été si forte, mais ce n'est pas avec ces mines de mouton enragé qu'on conjurera le danger. C'est en espérant toujours, en s'encourageant soi-même et en encourageant les autres à outrance!

« Ma chérie, je suis bien à toi de tout mon pauvre cœur.

« Octave. »

« Saint-Lô, 7 novembre 70.

« Chère enfant,

« Je suis resté trois jours sans t'écrire parce que j'ai été envoyé à Avranches par notre conseil municipal pour quêter des canons. Ton père est à Mortain pour le même objet. Dans tous les coins du département il se forme des souscriptions pour un achat d'armes; mais jusqu'ici les bourses épuisées ne fournissent pas grand'chose.

« A peine arrivé à Avranches, j'ai reçu l'ordre d'interrompre mes négociations et de rentrer à Saint-Lô, où j'ai reparu à la nuit tombante. J'ai eu un moment d'émotion en apercevant nos Palliers, nos sapins et cette vieille maison solitaire, où le silence et les ténèbres me faisaient accueil.

« Ce voyage d'Avranches m'a laissé de bons souvenirs. J'ai été heureux, d'abord, de me trouver en rase campagne, de voir des

fermes, des poules, des villages paisibles, de sortir un moment de cet enfer d'agitations et de soucis où nous vivons. Heureux de voyager dans cette même voiture qui vous a emportés, avec les mêmes chevaux, tout mauvais qu'ils sont. J'ai déjeuné dans cette auberge de Villebaudon, à laquelle ton souvenir était aussi attaché. J'ai voulu m'asseoir sur le bord de cette route où tu as versé tant de larmes. J'ai été heureux encore de retrouver cette bonne miss Emly, affectueuse et attendrie, m'attendant à la porte de l'hôtel de Londres, où elle avait bien voulu me retenir une chambre.

« Le lendemain, quand j'ai été déchargé de ma mission, elle m'a proposé une promenade à l'île Manière, et nous nous sommes embarqués tous les deux dans la voiture qui m'avait amené. Le temps était malheureusement très brumeux et très sombre, et plus malheureusement encore nous venions d'apprendre qu'il ne fallait plus compter sur l'armistice, ce qui nous consternait l'un et l'autre. J'ai donc peu joui de la promenade qui, sous de meilleures impressions, m'eût intéressé.

« Cette propriété de l'île Manière est un domaine princier. Le parc est plein d'arbres rares, de grands vases, de ponts en marbre blanc et dominée par cette magnifique futaie que tu dois te rappeler et qu'on aperçoit de deux ou trois lieues à la ronde. Une rivière où la mer monte aux grandes marées fait mille plis et replis tout autour de ce beau lieu, et des troupeaux de belles vaches lustrées paissent dans les immenses prairies, entre les massifs, comme dans les grands parcs d'Angleterre. Le château, un peu triste et bas, est habité en ce moment par un abbé allemand, précepteur ou plutôt gouverneur des quatre enfants tout jeunes du propriétaire, M. Marquis. Miss a fait demander cet abbé qu'elle connaît, et nous avons vu paraître un grand jeune homme élégant et distingué n'ayant d'un abbé que les souliers à boucles d'argent. Il nous a promenés dans les serres, dans le parc, dans la chapelle, avec une grâce et une obligeance parfaites. Quoique Bavarois, il déteste les Prussiens, mais comme les gens du pays sont peu capables de saisir cette nuance, il lui est recommandé de vivre avec la plus grande prudence. Il ne sort jamais de ce château sombre où il veille, avec une vieille gouvernante, sur les bébés qui lui sont confiés. Mme Marquis, enfermée avec son mari dans Paris, n'a pas eu de nouvelles de ses enfants depuis six semaines. Elle ne sait s'ils sont morts ou vivants. Elle écrit des lettres désespérées, auxquelles il avait été impossible de répondre jusqu'ici, mais précisément, le jour de notre visite, l'abbé venait d'apprendre qu'on pouvait envoyer des dépêches à Paris par les pigeons voyageurs, et il s'apprêtait à profiter de cette voie fantastique pour rassurer cette pauvre mère.

« Nous sommes rentrés à Avranches à la nuit, et un instant après, j'allais prendre ma part d'un véritable banquet que miss m'offrait chez son père. Ces gens d'Avranches sont moins malheureux que nous. Au lieu de perdre leurs amis, ils ont fait des recrues. Leur jolie petite ville se trouvant à l'extrémité de la pauvre France et près de la mer est un refuge assuré, où l'émigration afflue de préférence. Ils ont du mouvement, des distractions et ne sentent pas ce vide affreux qui s'est fait partout. Mais, d'autre part, ils ne sentent pas leur bonheur, n'ayant pas éprouvé le pis, ils sont aussi misérables que d'autres.

« Cinq lettres de toi, hier, au débotté, c'est-à-dire, une pluie d'étoiles, un vrai bouquet d'artifice. J'en ai encore les yeux et le cœur éblouis.

« Merci, je t'aime bien. « OCTAVE. »

« Saint-Lô, 2 décembre 1870.

« Ah! ma mignonne, quel vilain ciel sombre aujourd'hui. Il n'est pas trois heures, et je suis obligé d'avoir une bougie allumée pour t'écrire. Un froid noir avec cela et brochant sur le tout, de continuelles détonations, comme si la bataille était à nos portes. Ce sont les mobilisés qui font des feux d'ensemble sur la route d'Isigny. Il y a des décharges qui font le bruit d'une maison qui s'écroule. Tout cela sous ce ciel gris, sur cette terre gelée, dans le crépuscule polaire, est d'une gravité terriblement mélancolique.

« Par-dessus le marché, nous voilà encore une fois tombés du haut de nos espérances. La dépêche d'hier soir, annonçant la retraite de l'armée de la Loire sur Orléans, nous a consternés. Il est impossible qu'un mouvement si décourageant, si contraire aux combinaisons clairement indiquées par les exigences de la situation, se soit opéré sans quelque demi désordre inavoué. Et cependant, nous sommes depuis cinq jours sans nouvelles de Paris. Que se passe-t-il par là? Si notre armée est forcée de rentrer non ravitaillée, Paris est perdu et nous sommes au dernier fond des plus profonds abîmes.

« Au milieu de ces cruelles anxiétés, ma pensée reste calme. Je vous sais, non pas heureux, grand Dieu, mais à l'abri, mais entourés de paix, de sympathies, de douces prévenances; mon cœur se repose sur cette idée, sur ces images, et y trouve toute la force dont il a besoin.

« Et dans ta lettre d'hier, tu me parles de revenir si la guerre se prolonge, mais, ma pauvre enfant, c'est maintenant qu'il faudrait partir, si ce n'était fait. L'invasion s'étend sérieusement en Normandie. Rouen a été pris comme tu sais. Cette grande ville,

avec ses immenses ressources, est au pouvoir de l'ennemi. Elle s'est rachetée du pillage par une rançon de 17 millions, qui n'empêchera pas les réquisitions, ni les graves désordres civils. Déjà, quelques conseillers municipaux ont été massacrés, dit-on. L'ennemi a lancé son corps d'armée sur Dieppe et sur le Havre. Évreux et Elbeuf sont pris. On signale les Prussiens près d'Yvetot et de Pont-l'Évêque; les voilà donc dans le Calvados, marchant sur Mézidon. La Trésorerie et la Banque de France se sont repliées sur Saint-Lô et sur la Bretagne; tous les chevaux et tous les bestiaux sont également dirigés vers nous. On fait dans nos environs immédiats les préparatifs commandés. On coupe les routes et on mine les ponts.

« J'espère que les Prussiens, même s'ils viennent à Caen, n'iront pas plus loin; mais, quoi qu'il en soit, sans rien exagérer, il est évident que le danger peut venir d'une heure à l'autre, et dans ce cas, je me consulte pour savoir quelles précautions je pourrais prendre, non pas pour ma peau, bien entendu. Je ferai comme tout le monde. Mais ce qui est embarrassant, c'est la maison; ce sont les meubles et l'argenterie. Quant à la maison, il faut bien la laisser sur place; mais le reste, qu'en faire? Mon intention, à te dire vrai, est de laisser toutes choses comme elles sont, à la grâce de Dieu. Mais permets-moi de sourire, quand tu exprimes la crainte qu'un de tes chers bibelots soit ébréché par un domestique. Il s'agit en effet de tout autre chose. Si nous avions des Prussiens à loger, même en les supposant de bonne humeur, ils ne nous laisseraient pas une casserole. Si tu en doutes, c'est que tu ignores absolument la manière dont ces messieurs procèdent et entendent la guerre. Lis la circulaire du comte de Chaudordy, et tu en auras une légère idée. Comme c'est une pièce officielle, je te la recommande en particulier. Quant aux détails, ils foisonnent dans les journaux et dégoûtent de l'humanité, de l'humanité allemande *surtout*.

« Bonjour ma chère petite. Mes doigts sont gelés, mon cœur pas.

« OCTAVE.

« J'aime beaucoup la photographie de ton gouverneur; mais, comme Français, je le trouve trop Anglais. »

« Saint-Lô, 9 décembre 1870.

« Chère enfant,

« Nous avons passé la matinée à faire l'exercice et à manœuvrer sur le Champ de Mars, dans 6 pouces de neige et par 8 degrés au-dessous de zéro. Je n'ai cependant pas eu très froid, grâce à mes précautions multiples, qui me faisaient ressembler à ces farceurs du

cirque qui se dépouillent de trente-six vestes et gilets debout sur leur cheval. Mon frère ne pouvait s'empêcher de rire quand je suis rentré pour déjeuner et que j'ai ôté successivement toutes mes nippes.

« N'est-il pas étrange qu'un hiver exceptionnel viennent s'ajouter à toutes nos misères, comme si les fléaux connus étaient déchaînés à la fois contre notre malheureux pays? Rien n'y manque. La peste, sous la forme de la petite vérole noire, la guerre, la famine, le froid, tout ce que la terre et le ciel, les hommes et les éléments peuvent fournir de maux, nous l'avons!

« La manœuvre des Prussiens en Normandie n'est pas très claire encore. Ils ont pris Rouen, qui leur donne des quartiers d'hiver inespérés et un véritable grenier d'abondance. Ils ont pris Dieppe. Ils menacent le Havre et Trouville. Quel cauchemar de les voir dans ces lieux de plaisance, au milieu de tous les riants souvenirs.

« En lisant hier leur apparition à Longueville, je me rappelais avec une lucidité cruelle cette jolie vallée que nous parcourions si gaiement. Ces maisonnettes entourées de vergers. Ce village où nous avons mis pied à terre avant de monter aux ruines du vieux château. La vieille église où sonnait un baptême, et ils étaient là! Quelle tristesse! Enfin, ma pauvre chérie, l'horizon ne s'éclaircit guère, et pourtant j'ai encore bon espoir, bonne volonté. Soutiens-moi et je ne m'abandonnerai jamais.

« Je te dirai qu'avant-hier je me suis vu avec stupeur revêtu d'un habit noir et d'un gant paille, le dernier! Il s'agissait de faire fête à la marquise de L..., qui dînait chez les P... Elle est jolie, avec de grands beaux yeux clairs. Elle parle bien et simplement, mais elle a une si singulière diablesse de maladie que l'imagination en reste troublée. Elle a, comme moi, une horreur nerveuse des bruits nocturnes et se couche, comme moi, à neuf heures; mais elle a de plus que moi une affection bizarre de l'estomac, en vertu de laquelle il faut qu'elle mange des masses de viande à tout instant. Qu'est-ce que tout cela devient? On frémit d'y penser. Mme P... te donnera un jour de vive voix d'autres détails qui découragent ma plume et qu'on s'étonne d'entendre sortir tranquillement de la très jolie bouche de cette très jolie femme.

« Je reçois à l'instant tes deux lettres du 25 et du 26 que je commençais à attendre avec angoisse. J'ai été si seul depuis quelques jours, avant le retour du frère! Et le besoin de sentir vivre une affection auprès de moi m'oppressait quelquefois si cruellement! Tes lettres m'apportent tout ce qui me manquait. Elles me détendent le cœur et le visage. Mes yeux se voilent en les lisant, et je suis heureux, même d'être grondé.

« Ne me gronde plus, pourtant. Ces collèges anglais, mille fois

pire que les nôtres, me causent une frayeur mortelle pour notre petit Jacques. Je comprends parfaitement que tu t'inquiètes de voir ses études si longuement interrompues, et que tu te sentes impuissante malgré ton dévouement maternel à poursuivre plus loin l'éducation de l'enfant; mais je t'assure que mon idée de t'envoyer ce P. Oratorien pour te seconder est une très bonne idée. L'évêque me l'a choisi entre mille. C'est, d'ailleurs, un abbé très agréable, jeune, aimable, distingué, et qui ne pourra que donner du charme à votre intimité. Il doit partir dans deux ou trois jours et il vous portera toute une caisse de couvertures et de vêtements pour vous garer du froid : le froid, mon ennemi mortel! La rigide température qui s'accentue m'effraye beaucoup plus que le reste pour moi et pour les autres. Contre ce danger-là, il n'y a pas de courage qui tienne, quand on n'est plus tout jeune surtout et qu'on a une santé habituée aux ménagements. Je t'assure que, quant à moi, la pensée de bivouaquer dans la forêt de Cerisy par 12 degrés de froid et dans un demi-pied de neige est littéralement *crevante*, et j'enragerais à part moi de penser que, le cas échéant, ma pauvre bête tremblerait de tous ses membres, si solide que pût être le moral. J'aurais beau dire à mes camarades, comme Bailly : « Mes amis, c'est de « froid! » Je n'en serais pas moins humilié.

« Bonjour, chérie, qui est-ce qui t'aime? C'est moi!

« OCTAVE.

« Pardonne-moi l'abbé et dis-moi vite comment vous l'avez trouvé. »

CHAPITRE VIII

Arrivée de l'abbé Le Campion. — Nous visitons l'île avec lui. — Une promenade à Sainte-Brelade. — Noël. — Le 1er janvier.

L'arrivée de l'abbé fut pour toute la maisonnée un grand événement. Nous fûmes, les enfants et moi, l'attendre au bateau. Malgré tout ce que nous en avait dit mon mari, nous avions peur tous les trois de voir apparaître un prêtre sévère, sermonneur, attristé et attristant, nous fûmes très agréablement surpris de trouver dans notre voyageur un homme doux, modeste, d'une humeur charmante. Il avait quitté l'habit ecclésiastique, venant dans un pays protestant, et revêtu la longue redingote et le col carcan des jeunes pasteurs. Les enfants n'osaient pas l'appeler : Monsieur l'abbé. Ils l'appelèrent d'abord Monsieur, tout court.

Le soir, on défit la grande malle venant des Palliers. On y trouva les couvertures et les vêtements annoncés, puis trois petites violettes poussées sous la neige, je ne sais comment, et glissées dans

un volume de *Sybille* que mon mari destinait à mistress Doyle pour la remercier des bontés qu'elle avait eues pour moi. Il y avait aussi un panier contenant des galettes et des pastilles à la fleur d'oranger, triomphe de notre vieille cuisinière, la mère Philémon. Tout cela fit mon bonheur et tout cela me fit pleurer.

Le lendemain, je présentai l'abbé Le Campion au curé de la chapelle irlandaise, qui était ma paroisse, et le dimanche suivant, l'abbé eut les honneurs de la grand'messe. Nous y assistâmes tous avec beaucoup d'émotion. Cette voix française, s'élevant sur la terre étrangère pour appeler les bénédictions de Dieu sur nos soldats, remua bien des cœurs.

J'aimais beaucoup cette chapelle irlandaise. On y célébrait les offices avec une piété et une sévérité monastiques. On y chantait des psalmodies qui rappelaient les lamentations des Juifs en exil. Point de cohue comme en France; point de chantres grotesques autour du lutrin; point de suisse important, traînant les quêteurs dans la foule; point de sonnette criarde à l'élévation. Au moment où s'accomplissait le mystère, un vieux timbre sonore frappait seulement trois coups dans le silence. Quand arrivait l'heure de la communion, de merveilleux cantiques s'élevaient des profondeurs de l'orgue et accompagnaient ceux qui marchaient vers la table sainte; c'était l'instant où mon cœur s'ouvrait. En voyant ces âmes paisibles recevoir ce petit pain blanc que le prêtre sortait de sa coupe d'or, je m'écriais : Mon Dieu, donnez-moi leur foi, donnez-moi leurs joies!

L'église avait deux nefs : une en contre-bas, où était le peuple; une autre plus élevée, où les personnes riches avaient des bancs. Les côtés de ces deux nefs étaient vides et obscurs. Quelques prie-Dieu espacés, couverts de tentures, allongeaient leurs ombres sous les voûtes et, comme dans les décors d'opéra, semblaient attendre les héros de quelque drame. Au milieu de la foule prosternée apparaissaient les habits rouges des soldats de la reine. On eût dit des coquelicots dans un champ de blé. Il y en avait aussi qui se groupaient en petites escouades autour des piliers, priant la tête basse et un genou sur les dalles.

Que d'heures j'ai passées dans ce vieux temple, agenouillée sur l'un des prie-Dieu solitaires, le visage dans mes mains, la pensée vers les absents, me souvenant et regrettant.

Le programme des études fut rapidement organisé par l'abbé. Jacques reprit son travail avec discipline et régularité. Quant au plus jeune de mes fils, trop jeune encore pour apprendre le latin, il allait chaque matin, en compagnie de la fille aînée de ma cousine, à une petite école mixte, dirigée par une vieille dame française,

échouée à Jersey. Les deux enfants partaient dès l'aube, leur petit panier sous le bras, emportant leur déjeuner. On ne les revoyait que vers le soir.

Les jours de congé, tout le monde, malgré le froid, montait dans un grand break, attelé à quatre chevaux, qui faisait faire le tour de l'île pour 40 sous. L'abbé dirigeait la bande, dont nous faisions également partie, ma cousine et moi. On retrouvait un peu de gaieté dans ces courses lointaines. On admirait aussi les magnifiques paysages, ces gorges terribles, ces plages hérissées de rocs noirs, battus par l'Océan.

Nous visitâmes ainsi Grève de Lecq, Noiremont, Plymuntcave, Sainte-Brelade, le château de Montorgueil, d'où la vue est incomparable. A vos pieds, vous avez Gorey avec ses riantes maisons, ses petits jardins, ses coteaux couverts de champs et de verdure; sa baie tranquille, où les bateaux de pêcheurs viennent reposer leurs voiles. Plus loin, la mer sauvage et ses récifs, pareils à des monstres endormis. Puis le petit golfe du Rozel et les monts boisés sur lesquels se dressent le manoir des Lamperrière, son parc et ses immenses prairies.

La famille Lamperrière est une des plus vieilles familles jersiaises. Ce fut à la dernière des Lamperrière que l'on confia, il y a quelques années, l'honneur de recevoir la reine d'Angleterre lorsqu'elle vint visiter son île de Jersey. Par un antique usage du pays, c'est le plus noble personnage de l'île qui doit marcher à cheval, à travers les flots, au-devant du navire royal. La vieille dame, alors âgée de quatre-vingts ans, fut donc hissée sur sa haquenée et entra dans la mer, soutenue par ses valets, jusqu'à ce que les vagues vinssent battre sa selle brodée d'or. Mme de Lamperrière vivait encore lorsque nous longions dans notre grand break les hautes futaies de son domaine.

Du Rozel on gagne Bonnuit-Bay, lieu sinistre où la mer s'écrase furieusement contre un entassement de rochers. On descend jusqu'à la plage, à travers des rocs énormes, recouverts d'une mousse jaunie, qui semble avoir été dévorée par le feu du ciel et sur laquelle glissent des lézards effarés. Rien ne dévoile dans ces lieux le passage d'un être humain. Quelques barques échouées et renversées sur le galet semblent avoir été jetées là par la tempête et oubliées par les hommes. Un grondement sourd, causé par la mer qui s'engouffre dans la baie rétrécie comme dans une caverne, vous ébranle de la tête aux pieds. On dirait qu'un volcan bouillonne sous la terre où vous marchez.

Au-dessus du gouffre, sur une plate-forme dépouillée, apparaît un fort avec son canon solitaire tourné vers la Normandie. Quelques

chèvres broutent les lianes qui s'échappent de ses murs crevassés et bêlent tristement devant l'Océan sans limites.

On faisait ordinairement souffler les chevaux dans une petite auberge située sur la pointe aigüe du roc. Pendant que les voyageurs se réchauffaient aux grands feux de l'hôte, j'allais au dehors rêver tristement devant ces paysages sinistres. Quand je me voyais seule sur ces falaises, entre ces déserts arides et l'immensité de la mer, ayant le vide à mes pieds, entendant le vent siffler à mes oreilles, voyant les mouettes tourbillonner au-dessus de ma tête, je me disais : où suis-je, et suis-je bien moi? Quelque chose d'infernal et d'attrayant comme le chant des Sirènes m'attirait en avant, vers ces abîmes profonds où était la mort et où j'entrevoyais la paix; alors, me rejetant en arrière, j'appelais mes enfants!

Un jour, pendant l'une de ces haltes, marchant sur la falaise, je rencontrai le gardien du fort. Je le questionnai sur ces lieux sauvages et lui demandai s'il savait d'où leur venait cet étrange nom de Bonnuit-Bay. Alors, le vieux soldat, dans son patois demi-anglais, demi-normand, me conta la légende suivante :

« Deux amants se promenaient, un soir, sur ces pics désolés; l'un était pêcheur et regagnait son bateau; l'autre, une jeune fermière, retournait au village. Ils se séparèrent quand la lune apparut au ciel. « Que Dieu vous guide, cria la jeune fille. — « Bonne nuit », répondit l'amant, et, au détour du sentier, ils se répétèrent : Bonne nuit. Mais le sentier qui menait à la mer était étroit et l'amoureux était distrait. Il ne vit pas à ses pieds le vide immense, et disparut pour jamais dans l'abîme. Pendant de longues années, une folle erra le soir sur la falaise, et les bergers attardés lui entendaient répéter : « Bonne nuit! » Alors, on donna ce nom aux lieux où la folle venait rappeler ses amours. »

On rentrait généralement de ces excursions par les jolies vallées de Saint-Pierre et de Saint-Jean. Les yeux se reposaient avec charme sur les arbres, sur les étangs, sur les bois, sur les hauts pâturages où dormaient les troupeaux. On finissait par oublier cette mer éternelle et agitante et par se faire l'illusion qu'on tenait à la terre ferme, et qu'au bout de l'une de ces longues promenades, on arriverait à nos routes de Normandie, à nos fermes, à nos villages, à nos rivières si calmes. Les chevaux trottaient allègrement entre les coteaux boisés, d'où se dégageaient les pénétrantes odeurs des feuilles mortes. C'étaient les odeurs des vieilles avenues de Trécœur : dans un demi-rêve, favorisé par la nuit naissante, je revoyais le château maternel avec ses balustrades, le perron où se disait la prière du soir, le salon où dormaient les portraits de nos vieux pères. Je revoyais l'ombre vaillante

de M[lle] de Sainte-Suzanne, revenant dans ces lieux abandonnés et cherchant les enfants qu'elle avait laissés sur la terre de France. Il me semblait que si elle les eût retrouvés, elle leur eût reproché d'avoir quitté la patrie au moment du danger. C'était alors que le remords m'oppressait, que je m'en voulais d'avoir obéi à celui qui m'avait dit de partir, que je le maudissais presque de m'avoir séparée de lui et de mon devoir.

Sainte-Brelade, ce joli village ensoleillé, avait toutes mes affections. J'y allais quelquefois seule, dans un petit cab, dont le cocher m'était connu, un vieux brave homme, ami des Doyle. Je ne pouvais m'empêcher de penser, quand je le voyais dans sa raideur britannique, perché à l'autre extrémité de sa voiture, à ces singes du Jardin d'acclimatation qui circulent gravement sur la bosse d'un dromadaire.

Ces promenades étaient ma récompense, quand j'avais bien raccommodé les bas et les chemises de la maisonnée. J'accourais alors vers cette plage souriante, unie comme un miroir, et qui me rendait l'image de la paix des jours heureux.

Une fois que je m'étais attardée à chercher des coquillages pour les enfants, je ne repris la route de Saint-Hélier qu'à la nuit tombante. Comme nous gravissions une côte tracée dans des bruyères perdues, le cheval s'arrêta tout à coup, refusant de reprendre sa route. Le vieux cocher descendit de son siège, palpa sa bête et déclara qu'elle était malade et ne pouvait continuer la route. Que faire alors? Et nous étions justement dans un lieu que je ne traversais même pas en plein jour sans appréhension, car on le disait hanté par les esprits. On disait qu'un vieux pan de mur resté debout au milieu des ajoncs était le débris d'un château incendié par ces mêmes esprits. Personne n'approchait du vieux mur, si ce n'étaient les remords qui se poursuivaient aux alentours.

On dit que le danger attire. Il me prit tout à coup l'envie, pendant que le cheval se tordait sur le chemin, de pénétrer dans cette bruyère désolée et d'en étudier le mystère.

La muraille hantée entr'ouvrait devant moi ses crevasses, laissait voir ses coins noirs, ses pierres calcinées, ses guirlandes de ronces desséchées par l'hiver. En approchant des ruines, et à la lueur des premières étoiles, j'aperçus des corbeaux perchés sur les corniches effritées; j'entendis, sortant des décombres, la respiration sifflante des chouettes endormies.

Au pied d'un contrefort, à demi écroulé, un âne, décharné, broutait son repas du soir. L'âne me rassura. C'était une bête qui n'avait rien à faire avec le monde surnaturel. Près de lui était un orgue de Barbarie et, dix pas plus loin, se tenait accroupie, comme

une divinité indienne, une pauvre saltimbanque berçant un enfant sur ses genoux.

— Qui va là? dit-elle.

— Une voyageuse comme vous, ne craignez rien.

— Le petit va mourir, reprit-elle. Il meurt de froid et de faim. Je n'ai plus de lait et je n'ai rien pour allumer du feu.

Je courus vite vers le cocher pour lui demander des allumettes et je revins vers la saltimbanque avec quelques broussailles recueillies dans le fossé. A l'abri des ruines, j'allumai mes broussailles qui flambèrent joyeusement, et prenant l'enfant des mains de la mère découragée, j'ouvris ses langes et tentai de réchauffer ses pauvres membres raidis.

En effet, il allait mourir. Il râlait presque. Je sentais sa poitrine haletante. Je sentais que la mort était là, se cramponnant à ce pauvre être qui n'avait pas demandé à connaître la vie. Et que faire pour le sauver? Comment appeler un médecin? Et comment porter l'enfant jusqu'à lui? Le cheval fourbu ne pouvait partir encore; sans cela, j'aurais transporté le mourant dans mon cab, jusqu'à la ville, pour demander du secours.

— Nous avons bien la petite charrette et l'âne, dit la mère, mais je ne pourrai conduire l'âne avec le petit si mal.

— Où est la charrette dis-je à cette femme? attelons-y l'âne et je le conduirai.

La charrette m'apparut derrière la muraille avec sa tente de toile et ses brancards disloqués. Nous y attelâmes la bête. J'installai la mère et l'enfant dans le fond du char sur des couvertures que je fus chercher dans le cab, puis je m'assis sur le devant de la voiture, les pieds pendants, le fouet à la main, secouant les guides, et nous voilà partis.

— Et mon orgue, s'écria la saltimbanque, lorsque nous eûmes fait quelques pas?

Il fallut revenir prendre l'orgue que nous attachâmes à l'arrière de la charrette. Je pris également la lanterne oubliée qui devait éclairer notre chemin.

Ce fut dans cet équipage que nous arrivâmes à Saint-Hélier, deux heures plus tard, à la nuit profonde. Le petit se mourait de plus en plus. Il fallut s'arrêter à la première auberge des faubourgs, un bouge affreux où grouillaient des ouvriers ivres. Cependant l'hôtesse fut pitoyable et envoya vite un de ses gens chercher un médecin. Quaud il arriva, l'enfant rendait l'âme. Je verrai toujours ce petit corps flétri sur les genoux de cette femme en pleurs et l'air égaré de la malheureuse, demandant ce qu'elle devait faire de ce pauvre cadavre.

— Où allez-vous? lui demanda-t-on.

— Je ne sais pas.

— D'où venez-vous?

— Du Piémont.

— Et le père de votre enfant?

— Il m'a abandonnée!

Menons tout cela à l'hôpital, dit le docteur.

Et je suivis le cortège, après avoir donné un peu d'argent à l'aubergiste pour la garde de l'âne.

L'hiver était venu. Noël et ses poétiques fêtes s'annonçaient partout. Les magasins de Queen Street et de Regent Street avaient leurs arbres enrubannés et leurs guirlandes pour le Christmas. Nous menions les enfants flâner devant les boutiques, et les pauvres petits disaient en passant devant les merveilles étalées derrière les glaces : « Ça ne sera pas pour nous. »

Cependant ma cousine acheta, la veille de Noël, un petit sapin qu'elle planta dans un pot et qu'elle orna de rubans. Chacun y trouva son modeste cadeau, l'abbé comme les autres. Moi-même, j'y découvris, suspendu à la plus grosse branche, un flacon de cristal, contenant de la glycérine pour adoucir les mains. Je fus ravie. On n'était pas difficile dans ces temps-là.

Le soir de ce même jour, par une neige épaisse, nous fûmes prendre le thé chez Alexandre Batta, le violoncelliste célèbre dont j'ai déjà parlé dans mes souvenirs. Batta m'avait vue tout enfant chez mon père, alors qu'il donnait des concerts à travers le monde. Il avait conservé une grande affection pour ma famille et pour moi. C'était un de nos assidus de l'exil. Il habitait avec sa femme un petit cottage, près de Colomberie House, où il recevait quelques Français dans la plus stricte intimité. Je lui avais souvent demandé de reprendre sa basse et de me jouer un des airs qui avaient charmé mon enfance. « Non, m'avait-il toujours répondu, je ne jouerai plus rien, tant que durera la guerre. »

Le soir de Noël, lorsqu'il nous vit groupés tristement autour de son feu, enviant le sort de ceux qui pouvaient célébrer gaiement la fête, de ceux qui avaient une patrie, un foyer, un avenir, il voulut nous arracher à nos amères pensées et, oubliant ses serments, il courut chercher son instrument, resté muet depuis si longtemps. Nous nous rangeâmes au fond du salon, tandis que lui s'asseyait plus loin devant nous. Il joua d'abord le *Noël* d'Adam, puis les *Adieux de Marie Stuart*, de Nidermeyer. Quand il arriva à cette phrase : *Adieu donc, belle France*, ses cordes vibrèrent avec tant de passion, son archet fit entendre des sons d'une harmonie si douloureuse, que nous éclatâmes tous en sanglots. Lui-même,

s'arrêtant tout à coup, abandonna sa basse pour pleurer avec nous.

La nuit fut pleine d'émotions jusqu'au bout. En regagnant Rouge-Bouillon, nous tombâmes dans ces sérénades que les Jersiais vont donner à chaque porte pendant la nuit de Noël. Il y avait dans l'air un bruit de castagnettes, de grelots et d'instruments qui vous mordait les nerfs. Comme j'entrais dans ma chambre dont les fenêtres donnaient sur la route, un groupe de ces musiciens vint s'installer devant la petite grille de la maison, mêlant à des boléros les cris de : *Vive la France!* Malgré mon émotion, je dus me mettre à la fenêtre et remercier ces gens de leur concert et de leurs sympathies. L'un d'entre eux se hissa jusqu'au sommet des arbustes qui tapissaient la muraille pour arriver jusqu'à moi et toucher ma main.

A côté de la maison, il y avait une espèce de bal public hanté par toutes les femmes de chambre et par tous les artilleurs de l'île. On y jouait, ce soir-là, la *Valse des roses*. Cette valse que j'avais tant de fois dansée dans la tiède atmosphère de nos salons de France, alors que j'étais entourée d'hommages et de jolies fanfreluches. Quel contraste! Quel cadre triste remplaçait le cadre enchanteur de ces élégances dont j'évoquais le souvenir : le froid, la neige, l'obscurité; un vieux manteau à la place de mes robes soyeuses enguirlandées de fleurs; l'exil, l'absence de ce que j'aimais et le malheur planant sur tout! Pendant cela, les couples épris dansaient toujours dans la guinguette, et une procession de chats passait sans bruit sur la terre glacée. De ma fenêtre, où je grelottais toujours, je voyais briller dans l'ombre les yeux fantastiques de ces animaux fascinés, comme moi, par la *Valse des roses*.

CHAPITRE IX

Dernières lettres de mon mari pendant l'exil.

Saint-Lô, 19 octobre 1870.

« Ma chérie,

« Je ne t'ai pas écrit hier, parce que j'ai été absorbé tout le jour par des manœuvres militaires, suivies d'un tir à la cible sur la route d'Isigny. Je pensais à toi, sur cette route que tu aimais, en face de ces ravins profonds et de ces coteaux pittoresques que l'été remplit de fleurs et d'ombrages. Mais tu aurais à peine reconnu ces jolis sites par cette triste journée d'hiver, et tu aurais encore moins reconnu ton mari avec ses grandes bottes plaquées de boue et son vilain uniforme ruisselant de pluie, car il a plu à torrents pendant une bonne partie de nos exercices. Tu m'aurais vu déchirer nos cartouches mouillées, en les préservant de mon mieux sous

un coin de mon manteau, appuyer ma grande botte sur le talus de la route et faire un feu d'enfer sur les monts Cosnard. Te dire que j'ai atteint la cible, ce serait téméraire; mais enfin ma dernière balle n'a pas été bien loin, et le tambour m'a honoré d'un sourire.

« Nous sommes rentrés à la nuit tombante, par une boue affreuse; nous avions l'air d'une bande de voleurs, et je ne sais pourquoi j'ai été pris d'une tristesse morne en apercevant, dans l'ombre lugubre, dans le brouillard d'hiver, les vieux tilleuls décharnés des vieux Palliers. J'étais un peu trop trempé, il est vrai, pour un soldat qui n'en a pas l'usage. Et puis mon frère m'avait quitté le matin pour quelques jours, et ma solitude me paraissait plus lourde encore que de coutume. Mais enfin ma santé se maintient à travers tout. Mon seul mal est une sorte d'irritation nerveuse permanente, qui m'aigrit un peu le caractère et contre laquelle je suis forcé de lutter sans cesse pour ne pas m'emporter follement à la moindre contrariété.

« Je viens de recevoir la visite de P..., qui m'arrive très aimablement, à travers la neige fondue, pour me montrer une très intéressante lettre de Delambre. Il est dans l'état-major de je ne sais quelle armée de la Loire, celle de Chanzy, je crois. Il paraît que la retraite de cette armée sur le Mans serait un véritable désastre. Il donne là-dessus des détails navrants. Quant à nous, rien de nouveau. Il y a eu à Beaumont-le-Roger un petit combat, à la suite duquel une dizaine de prisonniers ont été amenés à Bernay.

« On s'étonne et on s'indigne ici de la méthode ou plutôt du défaut de méthode qui continue de présider à la défense de nos contrées. Il y a des forces assez considérables réunies à Cherbourg. Ne serait-il pas plus raisonnable de porter ces forces en avant et de défendre le terrain pied à pied avec toutes les troupes dont on dispose, quitte à les replier peu à peu jusqu'à Cherbourg, si on y était contraint. N'y a-t-il pas impéritie flagrante à éparpiller toutes les forces le long de la route, par petites troupes qui se font battre en détail, l'une après l'autre. L'esprit de vertige et d'erreur continue, hélas! d'être notre général en chef.

« Malgré tant d'apparences contraires, je ne désespère pas d'une paix possible et prochaine. Notre honneur national est, dans une certaine mesure, désintéressé après les héroïques efforts des armées improvisées de Paris et de la Loire. Une paix, même cruellement onéreuse, au point de vue matériel, ne nous semblerait pas aussi pénible aujourd'hui qu'elle l'eût été après les aplatissements de Sedan et de Metz. Nous conserverions, dans notre malheur, aux yeux du monde, quelque prestige et quelque grandeur. C'est ce qui me fait regarder la paix, sinon possible, du moins probable;

mais j'aime mieux la guerre, tant que nous n'aurons pas épuisé nos dernières chances.

« En attendant, notre pauvre ami Houssin est blessé. Il a une balle dans l'épaule, mais on m'assure que la blessure, quoique grave, est d'une guérison certaine. Il est bien soigné chez lui, où on a pu le rapporter.

« Encore une fois, du courage, ma chérie. L'avenir nous payera peut-être de toutes ces peines. Nous ferons alors gaiement tous les sacrifices nécessaires, et toutes les privations nous seront légères après de si dures épreuves. Il nous suffira d'être ensemble et de nous aimer, n'est-ce pas, ma chère petite?

« OCTAVE.

« Je reçois à l'instant ton billet où tu me racontes l'histoire du manchon que les enfants t'ont donné pour ta fête. Je tiens mon cœur à deux mains pour qu'il ne fasse pas de folies. »

Saint-Lô, 24 décembre 1870.

« Il y a bien longtemps, ma chère enfant, que je n'avais eu un bon accès de fou rire, comme celui que m'a procuré hier matin ta très jolie lettre. Les murs de ma vieille chambre en étaient stupéfaits, et les échos de mon hilarité me causaient à moi-même une sorte d'inquiétude; cela tournait à la convulsion. J'ai régalé ton père de ce dialogue si vrai, si caractéristique et si humain, et il en a été égayé, comme moi, jusqu'à la suffocation; aussi nous t'avons voué une adresse de félicitations et de reconnaissance.

« Quant à ton petit portrait bouffon, très spirituellement torché, tu espérais à tort qu'il me ferait rire. Il m'a plutôt attendri. Je voyais dans cette caricature une certaine touche de vérité et de nature qui me remuait le cœur..

« Je vois que tu n'as pas reçu la lettre où je t'annonçais qu'Auguste et le jardinier allaient être appelés sous les drapeaux d'ici huit jours. Cela ne laisse pas de les préoccuper fort et moi aussi. Que vais-je faire avec leurs femmes désolées? Pauline commence à pleurer dans mes sauces, ce qui les allonge terriblement. Je te demanderai conseil sur la manière dont je devrai m'arranger sans mes hommes. Peut-être faudrait-il saisir cette occasion pour restreindre encore notre train de vie qui reste bien lourd, tout réduit qu'il est déjà. Les existences seront bouleversées plus profondément encore qu'on ne pouvait le supposer d'abord. C'est un monde fini, et à un point qu'on n'imagine pas bien encore. Ah! si le bon Dieu me fait la grâce de me réunir avec toi et les enfants dans un petit coin, si sombre qu'il soit, comme je le bénirai! Mais il ne faut pas

pleurer, n'est-ce pas, ma chérie? J'en ai pourtant bien envie quelquefois.

« J'espère, en revanche, que tu as reçu samedi soir les fameuses caisses contenant nos objets précieux. Je me suis décidé à te les envoyer à tout événement. J'ai dit à Pauline d'y mettre la moitié de notre linge, outre les objets désignés par toi. Tu y trouveras les couverts à dessert, mais pas les autres que j'ai cru devoir garder et qu'il sera aisé de cacher à la dernière heure. J'ai mis les saucières, les cafetières, les théières, la truelle, etc., etc., tout cela vous fournirait encore quelques ressources au besoin.

« Ta cachette pour les faïences n'est pas mauvaise; mais les domestiques en ont imaginé une qui me paraît meilleure. De plus, comme elle est de leur invention, ils y mettent de l'amour-propre et en feront leur affaire personnelle. Songe au besoin que nous avons de les ménager en ce moment?

« J'ai vu hier l'ami X., qui m'avait semblé plus rassis pendant quelque temps et qui est retombé dans ses désespoirs comiques, entrecoupés de lueurs d'optimisme également plaisantes. D'un jour à l'autre et presque d'une heure à l'autre, il voit tout perdu ou tout sauvé. On le laisse à la cave, on le retrouve au grenier. Il nous abrutit de ses hauts et de ses bas désordonnés, de ses bas surtout. Je vais quelquefois assister au commencement de son dîner; avant-hier, X. voyait je ne sais quelle teinte bleue à l'horizon; hier, je le trouve exalté en sens contraire, furieux, amer, n'écoutant rien, ne comprenant rien, bavardant comme un fou, parlant de la famine menaçante en découpant un chapon odoriférant, de la petite vérole, des fautes du gouvernement, de la f..... garde nationale. Il fait pleurer les domestiques de peur, et, note bien qu'au point de vue de la guerre et au point de vue de la politique, il est assurément la personne la moins exposée de France.

« La paix, dont je te parlais il y a quelques jours, me semble bien loin aujourd'hui. Si la victoire nous revenait, — la victoire! ce beau mot français! — je me figure qu'on voudrait la pousser loin et pousser l'Allemagne épuisée jusqu'à crier merci. Si nous étions toujours battus et si Paris était pris, quelles complications sans nom, sans issues! Quelles ruines par-dessus les ruines! Quel avenir indéfini de dangers et de misères!

« Le froid est terrible ici. Je ne puis penser sans émotion à nos pauvres soldats qui couchent sur cette terre rigide avec un lambeau de toile sur leurs têtes. Quelles souffrances! Et comme je plains aussi les parents qui rêvent la nuit de leurs enfants mourant de faim sur la glace! Dieu nous épargne du moins ces horribles visions, contre lesquelles je sens que j'aurais été sans courage.

« Nous avons à Saint-Lô, depuis quatre jours, des passages de troupes de ligne. Ces soldats se rendent au camp de Cherbourg. où il y a déjà 100 000 hommes commandés par l'amiral Ducrest de Villeneuve. Ils séjournent un peu ici pour se refaire.

« Les premiers que nous avons eus étaient des conscrits de l'année, tout jeunes, avec des figures de spectres, leurs pauvres guêtres, pareilles à des chiffons sales et déchirés, se traînant à peine sur leurs pieds à demi gelés. La faim et le froid avaient creusé et vieilli affreusement leurs visages d'enfants. Je pensais à leurs mères, qui ne les auraient pas reconnus. Pas une ombre de sourire dans toute cette jeunesse, un air de morne désespoir et d'incurable détresse.

« Il y en a d'autres qui remettent le cœur. Un bataillon de 1500 hommes est arrivé hier soir de Vire, à pied. Je les ai vus rangés dans les ténèbres sur la place de la Préfecture, attendant leurs billets de logement avec leur énorme ballot sur le dos. Il gelait à pierre fendre. Ils attendaient là avec leurs 9 lieues dans le ventre, non seulement patiemment, mais en riant et en chantant. Ceux-là n'étaient pas si jeunes ! Ils viennent de Tours, où ils se sont vaillamment battus, et ne demandent qu'à recommencer. Il y a des malins qui ne donnent pas dans le godan du camp de Cherbourg. Ils pensent qu'on va les embarquer pour rejoindre l'armée du Nord. Ils sont pleins d'entrain, de confiance et de haine contre les Prussiens. Ah ! les braves garçons ! Ils me consolent de certains messieurs de l'état-major !

« Ce qui m'a fait plaisir en particulier, c'est que cette confiance, et cet entrain n'étaient plus, comme au début de cette triste guerre, des fanfaronnades de soldats ivres. Ceux-là étaient parfaitement de sang-froid, calmes, causant gravement entre eux, à voix basse. J'en ai entendu quelques-uns qui raisonnaient comme des généraux. « Si « la guerre pouvait durer encore trois mois, disaient-ils, on verrait « autre chose. Ces Prussiens, monsieur, se battent bien certaine- « ment, mais ce sont leurs armes à longue portée et leur artillerie « qui ont fait leurs succès. Quand nous pouvons les approcher, ils « ne tiennent pas. Dès qu'ils nous voient emmancher nos baïon- « nettes, ils se sauvent. »

« Jusqu'ici, ma chérie, il n'est pas question d'une marche de l'ennemi dans nos environs immédiats, tu n'as donc pas grande chance de voir ton mari devenir un héros. Il fait si froid que je m'en console. Je suis pour l'héroïsme d'été.

« Malgré le froid, je t'embrasse chaudement.

« Octave. »

« Saint-Lô, 31 décembre 1870.

« Ta lettre du jour de Noël est la dernière que j'aie reçue. Je ne puis m'étonner ni te blâmer de ta tristesse. Je ne te parle pas de la mienne, des souvenirs, des pensées de toute nature qu'éveillent en moi les jours consacrés aux joies de la famille et passés par vous dans l'exil, par moi, dans la sombre solitude, c'est uniquement pour épargner ton cœur et le mien.

Au milieu du froid sibérien, nous continuons à voir arriver chaque jour de nouveaux bataillons de ligne qui viennent à pied de Tours et qui nous donnent à nous-mêmes une faible idée des désolations de la guerre. Comme je te le disais l'autre jour, le gros de ces troupes est très solide et en bon ordre, mais il y a une quantité terrible de traînards et de malheureux éclopés qu'on voit errer dans les ténèbres, un bâton à la main, comme des revenants de Moscou, laissant dans la neige l'empreinte sanglante de leurs pieds. J'en ai suivi quelques-uns hier, le long de la rue Saint-Georges, gravissant la rude côte, après 9 lieues d'étapes, pour atteindre le logement qu'on avait eu l'inhumanité de leur désigner par là. Ils demandaient à toute minute aux gamins qui les guidaient : « Sommes-nous bientôt arrivés ? » Pauvres diables ! J'en ai vu deux entrer dans une maison qui fait face au petit cimetière, où je suppose qu'ils auraient été plus heureux. Tu peux croire, que ce n'était pas une sotte curiosité qui me les faisait suivre, mais j'espérais toujours en ramener quelques-uns à la maison. J'ai fini par en attraper cinq, qui m'ont béni ce matin avant de reprendre leur sombre route.

« Après leur départ, malgré l'extrême froid et un petit déluge de neige, j'ai fait ma promenade habituelle dans la campagne poudrée. J'ai pris le chemin de la fontaine aux Fées, descendant vers le moulin que tu sais. Tous les arbres, toutes les menues branches, les ronces, les herbes des fossés, portaient leur léger fardeau de neige. Il y avait des lueurs de soleil glissant à travers des nuages transparents et qui couvraient la campagne d'un jour fantastique. C'était un vrai paysage à la Watteau avec des bosquets roses et des prairies mordorées.

« Je vous envoie mes humbles étrennes sous la forme d'une boîte de petites douceurs pour ta toilette, prises dans les derniers fonds de nos magasins. J'y mets aussi deux pièces de 10 francs pour les enfants. J'y mets surtout mon cœur tout entier ; c'est tout ce qui me reste de riche chez moi.

« Pour mes étrennes à moi, je me fais revacciner, demain, par ta vieille sage-femme. La petite vérole se livre à de véritables

orgies. Il y en a eu plus de trente cas à l'hospice, ce qui fait un aimable foyer d'infection qui a redoublé l'épidémie dans la ville. Et les nouvelles de la guerre sont de plus en plus mauvaises avec cela. On voit de plus en plus se produire dans cette guerre des faits oubliés depuis le temps des lansquenets et des reîtres, des frondeurs et des Bulgares. Je ne pense pas que, depuis un siècle au moins, on ait vu des commandants de corps d'armée accorder à leurs soldats le sac et le pillage d'une ville, comme les Prussiens viennent de le faire à Saint-Calais, près de Tours. A Tours même, ce sont des femmes et des enfants qui ont été atteints et tués dans cette belle rue Royale dont tu te souviens. Te rappelles-tu, à ce propos, un monsieur qui me fit remettre sa carte un matin à Blois, comme nous déjeunions et qui voulait m'exprimer sa sympathie. Il était rédacteur de la *France centrale*, et s'appelait Beurthelet; un éclat d'obus lui a enlevé le cerveau, dans cette rue de Tours, comme il entrait dans notre ancien hôtel.

« Partout, il suffit d'un coup de feu parti d'une fenêtre, d'une haie, d'un jardin, pour provoquer le saccagement d'une ville. Bref, vous êtes loin de moi, et le cœur m'en saigne, mais si vous étiez près de moi, je vous ferais partir.

« Je te prie de penser un peu, à travers les ennuis et les regrets de cette matinée du 1er janvier, au vieil ami de ton cœur, au vieux compagnon de ta jeunesse; pour moi, je t'envoie du fond de l'âme toutes mes tendresses et tous mes vœux. Je ne songe pas sans émotion à toutes ces années écoulées dont nous avons partagé si étroitement les joies et les douleurs, à tout ce que tu as mis de doux et de bon dans ma vie,

« Et moi, qui te disais en commençant cette lettre que, pour rester fort, je ne voulais pas évoquer les souvenirs!

« Que Dieu vous aide et vous conserve, mes chers bien-aimés. Entrons avec confiance dans cet avenir qui commence demain. Je ne puis être heureux qu'avec vous. Puissiez-vous l'être, même sans moi.

« OCTAVE. »

« Saint-Lô, 3 janvier 1871.

« Tu ne t'imagines pas, ma chérie, combien je suis fatigué à l'heure où je t'écris. On nous a fait faire une vraie guerre de chouans à travers la campagne. La moitié de notre bataillon est allé sur la route de Thorigny, vers Fumichon, et l'autre sur la route de Bayeux. Nous devions nous rejoindre à travers champs, en sautant haies et fossés à travers les terres labourées, les ruisseaux et les marais sans rompre nos lignes de tirailleurs, c'est-à-dire en

escaladant devant soi, comme on trouvait. Cet exercice, accompli pendant deux bonnes heures, avec le lourd fusil à la main et rien dans le ventre, a brisé mes vieilles jambes. J'étais de ceux qui ont débuté par Fumichon. Les autres, au-devant de qui nous allions ainsi à l'aveuglette, de fossé et de culbute en culbute, figuraient l'ennemi. Cela faisait un spectacle assez amusant. Les chevaux et les bestiaux effarés couraient follement dans les prairies. Deux ou trois officiers à cheval apparaissaient, çà et là, dans les chemins creux avec leur clairon à leur côté pour donner les signaux. Enfin, vers une heure, après avoir traversé une cour de ferme, où nous avions de l'eau jusqu'au genou, nous avons terminé, Dieu merci, notre steeple-chase sur la route de Bayeux, devant une auberge qui a été immédiatement envahie de la cave au grenier. On m'a invité à prendre ma part d'un jambonneau, dont quelques camarades plus avisés s'étaient spirituellement munis. J'ai mangé de ce jambonneau sur le pouce, en l'arrosant d'une eau imprégnée de cidre, ce que j'abhorre par-dessus tout. Mais c'est étonnant comme les délicatesses disparaissent vite devant le besoin. J'étais dans un bain de vapeur. Je fumais comme un chaudron. Je n'avais plus de bretelles et j'avais de la boue et de la neige fondue jusqu'au col de ma chemise. Toutefois, cette histoire ne m'a pas paru trop désagréable, et, quoique un peu moulu, je me trouve assez gaillard depuis que j'ai changé des pieds à la tête.

« J'ai pu constater, d'ailleurs, par le désordre et la confusion qui ont procédé à cette répétition, que nous serions parfaitement bousculés à la première représentation, si jamais elle a lieu.

« A peine remis à sec et malgré ma grande fatigue, j'ai fait une courte promenade dans le jardin. La température s'était radoucie. J'en ai profité pour faire une visite à ta petite serre. Il y a bien trois semaines, je pense, que je n'avais mis les pieds dans ce jardin abandonné, où chacun de mes pas est marqué par un souvenir et par une tristesse. Toutes choses sont à peu près à leur place, et les châssis qui renferment tes boutures sont bien enveloppés de paille et de fumier. Il y a un pied de glace dans le petit bassin de la grotte, et tous les légumes flétris penchent tristement la tête sur la neige qui fond; mais la serre est charmante, les plantes sont luisantes et prospères. Il y a beaucoup de primevères de Chine en fleurs. Tout cela sent une odeur chaude et humide; tout cela compte sur l'avenir et le fait vivre à l'avance. Puis, je suis rentré dans ma bibliothèque, à laquelle je me suis attaché par tout ce que j'y ai souffert. Sur ce, ma chérie, plains-moi un peu et aime-moi beaucoup.

« Octave. »

« Saint-Lô, 7 janvier 1870.

« Voilà le soleil et un peu de bleu dans le ciel. Bien que cette douce lumière tombe sur des campagnes encore chargées de neige, elle réveille cependant des idées de vie, d'espérance et de bonheur. Je les accueille d'un cœur presque joyeux, comme l'aurore encore pâle d'un meilleur avenir.

« Depuis quelques jours, ma santé était mauvaise. Je ne te l'ai pas dit. Aujourd'hui, je suis bien. Je sors de l'abîme sombre où la souffrance physique, s'ajoutant à la détresse morale, m'avait comme enseveli. Ah! les mauvais jours!

« Tout contribuait à me les rendre affreusement pénibles : les souvenirs heureux, le foyer désert, l'âme désolée, le corps souffrant et, autour de moi, cette nature morne et ce ciel fermé. Pendant ces longues heures, il y avait des moments où l'on se demandait si l'on était encore sur la terre des vivants. Partout la neige sur le sol glacé, sur les arbres stériles, sur les champs abandonnés, dans les rues silencieuses. Et, pour tout bruit, pour toute vie, au milieu de ces scènes d'un monde éteint, les cloches sonnant en deuil, du matin au soir, dans les grands clochers et dans les petites églises lointaines. Rien ne paraissait survivre, que la mort et Dieu! On s'étonnait de vivre soi-même et d'assister, comme un être oublié, à la fin glaciale des choses.

« Et il fallait bien se dire pourtant que ce pays désolé était, à cette heure, une des plus heureuses contrées de notre pauvre France.

« Je suis tellement bien aujourd'hui, que j'ai repris mes courses matinales, bravant, avec mes grandes bottes de sept lieues, la neige accumulée et qui ne disparaîtra plus, hélas! avant le printemps. J'ai même ce matin rencontré ton père, qui trottait comme une perdrix et qui souriait au gai soleil. Cet homme d'autrefois est admirable de bon sens et de tranquille courage.

« J'ai revu X..., plus drôlatique et plus insensé que jamais. Il a perdu sa place d'inspecteur des aliénés, ce qui ne l'a pas attaché à l'état de choses. Du reste, il est philosophe. Il ne lit pas un journal et aime à se persuader que nous vivons dans le meilleur des mondes. Il me trouva avant-hier, à la nuit tombante, absorbé dans mes pensées et dans mes tisons. « — Eh bien, quoi, après? Ah! « mon Dieu! les Prussiens, la politique, la vie, tout cela n'est « rien..., rien, rien du tout pour moi. Ce n'est que ça, ça et ça; on « s'en fiche, voilà! Ah! ma foi, tu es bien bon de t'occuper de ces « gens-là, mais ce n'est rien, je les envoie se faire f....., leurs « machines, leurs choses, leurs affaires, sacredié! et voilà! S'ils « ne sont pas contents, qu'ils viennent me le dire, nom de D...!

« Vois-tu, si je voulais, j'irais trouver les mobiles à la caserne et « je les mènerais où je voudrais. Je leur dirais, faites ça, ça et ça, « sacredié, et ils le feraient, et ils me ficheraient tout ce peuple-là « par les fenêtres, voilà tout! »

« Tu juges comme ces beaux raisonnements m'ont remonté. Je préfère de beaucoup l'entretien que j'ai eu hier avec P... Il n'a pas non plus contre Gambetta cette passion furieuse et inique qui me révolte. Il lui sait gré du bien qu'il a fait, du mal qu'il a empêché dans ces temps effroyables. Mais j'oublie que nous ne devons pas parler politique, madame et chère réactionnaire.

« En attendant, nous commençons à nous apercevoir dans notre coin du trouble que la guerre apporte dans l'industrie et dans le commerce. Je t'ai envoyé les derniers chocolats qui aient été vendus à Saint-Lô. Le sucre est payé 30 sous la livre et augmente encore; le charbon de terre se fait rare. On commence à faire à domicile des provisions de tabac. Enfin, ce qui m'incommode le plus personnellement aujourd'hui, les timbres-poste manquent et il faut que la mère Philémon aille chaque jour affranchir mes lettres, au milieu d'un terrible encombrement qui ressemble à une émeute.

« Ma petite allégresse matinale a été troublée par la nouvelle de la prise du fort de Rosny. Cette nouvelle n'était pas arrivée par dépêche, mais elle était annoncée comme positive par l'*International*, qui est toujours bien informé. Puisse-t-il l'être mal cette fois-ci. Cette incertitude me rend l'âme bien triste. Comment supporter la nouvelle de la capitulation de Paris, si nous sommes destinés à ce suprême malheur? Ceux qui admettent cette pensée avec une sorte de résignation, comme un dénouement à notre terrible situation, sont aussi mauvais logiciens que mauvais patriotes. La prise de Paris ne terminerait rien. Elle ajouterait la guerre civile à l'invasion, voilà tout!

« J'ai bien peur que Dieu ne nous ait abandonnés. Ce n'est pas un argument de dire que les Prussiens pillards et barbares ne valent pas mieux que nous. L'instrument importe peu à la main qui châtie. Attila n'était pas non plus un saint.

« Je t'écris de bien sottes choses, ma pauvre enfant, mais ce qu'il y a de rassurant, c'est que je m'en aperçois, d'ailleurs. Je t'aime bien, n'est-ce pas le principal?

« Octave. »

« Saint-Lô, 11 janvier 1870.

« Chère petite,

« Je bénis cette première pluie, qui rend à la nature, sinon un air de fête, du moins un air de vie. Je m'attendrissais presque ce

matin devant les petites plantes vertes des fossés, qui ont trouvé moyen de prospérer sous la neige et qui poussent bravement déjà leur renouveau printanier. Je me suis mis à chercher dans le jardin quelques violettes précoces, mais je n'en ai pas trouvé; j'ai dû recourir à la serre, où j'ai cueilli la primevère ci-jointe, qui t'arrivera fanée, mais qui était fraîche comme la rosée quand je l'ai cueillie.

« Mon frère a reparu hier soir, arrivant de Saint-Vast, et ce matin j'ai eu la tristesse d'apprendre par Pauline qu'il avait eu, dans la nuit, un terrible accès de goutte. C'est un gros chagrin pour lui et aussi pour moi. Je souffre de le voir souffrir et je ne puis m'empêcher de faire, en même temps, un pénible retour sur moi-même. Voilà donc la vieillesse qui nous arrive avec son cortège d'infirmités. Me voilà visitant mon pauvre vieux frère dans sa chambre, comme mon oncle, il y a si peu de temps, il me semble, visitait mon père dans la sienne. Que la vie est rapide et triste! Le passé se joint à l'avenir, l'enfance à la vieillesse, presque sans intervalle. Les années s'entassent légèrement, comme des flocons de neige et, tout à coup, elles nous écrasent.

« ... J'ai interrompu ce billet pour aller voir défiler sur la route de Carentan un régiment de cavalerie dont les trompettes avaient déjà mis toute la population en émoi. Ce sont des dragons, débris de plusieurs régiments. Ils viennent de Carentan et se rendent dans l'Orne au-devant de l'ennemi. Tous ces hommes, en tenue de campagne, fatigués, crottés, chargés de tentes, de bidons, de fourrages, passaient d'un air de froide indifférence. Les officiers, la plupart très jeunes, étaient sombres et graves. Tout cela sentait la guerre, hélas! et la défaite!

« Bonjour, chère petite amie, je t'embrasse de toutes mes forces.

« OCTAVE. »

« Saint-Lô, 13 janvier 1870.

« Je t'écris dans le coup des désastreuses nouvelles qui se succèdent depuis deux jours et qui atteignent mortellement nos dernières espérances. Après les horreurs du bombardement de Paris, au cœur même de la ville, nous apprenons la défaite de Chanzy, l'abandon du Mans et la retraite de notre armée on ne sait où. Malgré les succès partiels de Faidherbe, au Nord, et de Bourbaki, dans l'Est, la déroute de notre armée principale, de la seule qui pût porter un secours efficace à Paris, et cela, au moment même où Paris est attaqué avec une violence et une puissance de destruction qui domine tous ses moyens de résistance, c'est là un fait

désespérant au suprême degré et qui ne laisse guère de place à la moindre illusion. Il n'y a plus qu'à s'armer de tout son courage contre les catastrophes imminentes. Elles se présentent à l'imagination sous mille formes compliquées et douloureuses qu'il faut savoir envisager à l'avance pour n'en être pas accablé quand elles se réaliseront. Nous entrons, hélas! il y a tout lieu de le craindre, dans la période d'une agonie affreuse, qui sera agitée par des convulsions de toute nature. Paris sans secours ne peut plus tenir longtemps à moins d'un miracle; et Paris vaincu, c'est la France conquise et occupée pendant des années par un ennemi barbare.

« Si vous n'existiez pas, vous que j'aime tant, je ne voudrais pas vivre pour assister à cette ruine de ma patrie. Jamais, depuis qu'il y a une France, jamais âme française n'a été si cruellement éprouvée. C'est une douleur telle, qu'elle ne peut se traduire par des mots.

« Soutiens-moi par ton courage et ta constance. Nous traversons des temps qui demandent des vertus plus qu'ordinaires. Contre des malheurs si accumulés, si hors de la nature et de la mesure commune, il faut non seulement du courage, mais de l'héroïsme pour se tenir debout. De l'héroïsme, je sais que ton âme généreuse en est capable et j'en attends de toi; je t'en demande pour moi et pour nos fils.

« Quel coup pour ces pauvres Parisiens, qui sont encore sous l'impression heureuse des succès de Faidherbe et de la marche en avant de Chanzy! Nous avons aujourd'hui et vous recevrez sans doute en même temps quelques détails sur cet abominable bombardement de Paris qui est comme une autre patrie, plus chère et plus intime dans la patrie même. Ses rues, ses monuments familiers à tout Français comme sa propre maison, tout ce qui compose l'histoire, la physionomie, la personnalité de ce vieux Paris légendaire, de la nation et de la civilisation française elle-même, tout cela fumant et saignant sous les obus prussiens, n'est-ce pas une image qui ressemble aux visions du cauchemar et qui donne l'oppression du surnaturel. J'ai vu, je ne sais où et je ne sais quand, un dessin fantastique représentant Paris dans les siècles futurs : on voyait sous les vagues clartés d'une nuit sinistre l'arc de l'Étoile, Notre-Dame et quelques grands autres monuments à demi écroulés, dominant un vaste champ de ruines désertes, le champ où fut Troie!

« Je t'embrasse, ma pauvre chérie, avec une profonde tristesse et une profonde tendresse aussi.

« OCTAVE. »

« Saint-Lô, 28 janvier 1870.

« Ma chère petite,

« Le télégraphe, muet depuis trois mortels jours, nous apporte ce matin des nouvelles de Paris jusqu'au 25. Il y a eu, comme je le pressentais, une tentative d'insurrection. Les prisons ont été forcées, l'Hôtel de Ville envahi. L'émeute a été réprimée. On ne dit rien des opérations militaires. Trochu reste président du gouvernement, mais cède le commandement de l'armée à Vinoy [1].

« Dans ces heures d'angoisses, qu'il est triste d'être seul, sans communications immédiates avec ses confidents naturels, sans soutien, sans foyer, sans épanchements consolants, sans un cœur ami. Quelle vie sèche, rigide, que la mienne en ces horribles temps, dans ma pauvre Thébaïde abandonnée. Quand je me rappelle les ennuis, les dégoûts, les misères dont je me sentais parfois accablé dans les heureux temps passés, il me semble que Dieu m'a envoyé, à moi et à bien d'autres, ces grandes épreuves pour m'apprendre ce que c'est vraiment que souffrir.

« Avec cela, l'hiver nous enveloppe encore une fois de son triste manteau de neige, et sur la terre comme dans le ciel, comme dans l'avenir, nous cherchons vainement une apparence de vie, d'espoir, de renaissance. Notre pauvre patrie agonise, et un silence morne répond seul à nos anxiétés suprêmes.

« Je commence à croire, comme les stratégistes, que l'envoi de Bourbaki dans l'Est a été une faute cruelle, puisqu'elle a laissé Chanzy seul contre toutes les armées prussiennes de la Loire. Au surplus, on juge tout par les résultats, et si Bourbaki avait obtenu les avantages foudroyants qu'on espérait sans doute, la manœuvre eût paru un trait de génie. Malheureusement, Bourbaki, avec son entrain endiablé, ne frappe pas là-bas les coups rapides et décisifs dont nous aurions eu si grand besoin. Il paraît gagner du terrain, mais péniblement et pied à pied. Pendant ce temps si précieux, Paris agonise et la France avec Paris.

« Si nous devons succomber, ce ne sera pas du moins sans avoir fait une belle défense, et on pourra encore porter tête haute le nom de Français. Si nous avons pu lutter quatre mois contre la plus formidable puissance militaire qui aît jamais été, et soutenir cette lutte avec des défaites, des recrues de la veille, des soldats improvisés, toutes nos armées prisonnières, toutes nos armes aux mains de l'ennemi, nos places fortes détruites, quelle idée cela ne donne-

[1] Ce fut pendant ces jours d'émeute dont parle mon mari qu'un des fils de notre vieille amie, Mme Brunet, alors aide de camp du général Trochu, fut jeté par la populace du haut en bas de l'escalier de l'Hôtel de Ville. A la suite de cette chute, il faillit mourir du tétanos.

t-il pas de la vitalité héroïque de la nation? Que ne doit-on pas en attendre et en redouter le jour où elle aura le temps d'organiser ses légions, sorties du sol à la minute, et qui, sans expérience, sans instruction, mal armées, mal équipées, à peine nourries, ont presque réduit aux abois un million des meilleurs soldats du monde? Cela console; rien n'est perdu quand l'honneur est intact, et le nôtre le sera.

« Nous pourrons donc vivre après tant de malheurs, non sans douleur, mais sans honte. Nous serons toujours la grande nation avec ce je ne sais quoi d'achevé, dit Bossuet, que le malheur ajoute à la gloire.

« Comment vous dire, mes chers amis, à quel point je vous aime, je ne le pourrais sans m'attendrir.

« Octave.

« La misère devient affreuse dans nos quartiers. Je fais le plus de charité que je puis en ton nom. »

« Saint-Lô, 30 janvier 1870.

« Ma chérie,

« Nous sommes depuis hier soir sous l'impression extrêmement agitante de cette grosse nouvelle : l'armistice! Cette nouvelle est présentée, dans l'unique dépêche que nous ayons reçue jusqu'à présent, sous une forme tellement brève, qu'elle est incompréhensible. On nous dit seulement que Jules Favre a traité avec Bismarck, qu'un armistice de 21 jours est conclu, qu'on ait à convoquer les élections pour le 8 février, afin d'élire une assemblée qui devra se réunir à Bordeaux le 15. Aucune autre explication. Paris a-t-il capitulé? Nous ne pouvons croire que la dépêche gardât le silence sur un tel événement, et, d'un autre côté, comment se figurer que l'implacable Guillaume et son ministre aient concédé l'armistice si bénévolement, quand notre situation à Paris semblait presque désespérée. Est-il survenu quelque fait de guerre nouveau à notre avantage? Mais on nous le dirait. Les puissances ont-elles agi et opéré une pression? Nous ne savons.

« Je ne veux pas, mes chers adorés, m'exalter sur cette nouvelle qui s'offre d'abord comme une espérance de paix prochaine. La pensée de vous revoir, de vous revoir bientôt, soulagerait mon cœur du poids d'une montagne, mais je ne veux pas soulever cette montagne, de peur qu'elle ne retombe sur moi d'un poids plus lourd encore.

« Si cet armistice a dû être acheté par la capitulation de Paris, l'espoir de la paix serait troublé par des sentiments trop douloureux. La paix même deviendrait bien incertaine, car avec la reddition

de Paris pour point de départ, les prétentions de la Prusse seraient sans doute inacceptables pour une assemblée.

« Mais c'est raisonner sur l'inconnu. L'impression vague, mais générale ici, est que cet armistice contient la paix. J'accepte moi-même cette impression indéfinie, timidement, et en contenant à deux mains les élans de mon cœur qui se précipite vers vous.

« OCTAVE. »

« Saint-Lô, 31 janvier 1870.

« Il serait puéril, ma pauvre enfant, de croire un seul instant que cette trêve militaire et la paix même qui en sera la conséquence vont mettre fin brusquement à nos malheurs. Ce grand pays, si profondément déchiré et bouleversé, ne va pas revenir à la vie, à la santé, au calme, par un coup de baguette. De terribles agitations, des convulsions critiques, sont inévitables.

« Ces prévisions, qui sont du simple bon sens, tempèrent l'extrême joie que me cause la pensée de notre réunion devenue possible. Ce que j'ai souffert jusqu'au fond de mon être depuis plus de quatre mois que je suis séparé de vous, sans pouvoir assigner un terme quelconque à cette séparation, et avec le sentiment qu'elle pouvait être éternelle, ce que j'ai souffert a dû faire pitié au bon Dieu.

« Maintenant, je me demande s'il est sage, dans notre position exceptionnelle, de rebâtir notre nid au milieu des orages civils et politiques imminents et de la violente période révolutionnaire qui reste à traverser. Je suis libre aujourd'hui, et l'honneur ne me retient plus dès que la guerre étrangère a cessé. J'ai donc bien envie d'aller vous rejoindre après les élections et de vivre là-bas un mois ou deux pour me reposer avec vous.

« Je te prierai, si je me décide à partir, de quitter ton phalanstère et de nous choisir une maison où je trouverai la paix et le silence. Une chambre bien tranquille surtout. Il me semble que je dormirais sur un canon, mais que le passage d'une souris m'enverrait les nerfs au diable.

« Je ne sais si je t'ai dit que P... est en mission à Rennes. Il m'a laissé pour solde Hector Crémieux, son hôte. Il dîne chez moi tous les jours. Il est charmant et plein d'esprit; mais, pour soutenir tant bien que mal la conversation avec lui, j'ai à faire des efforts qui me déchirent le cerveau. Il me parle pendant de longues heures d'agencements de pièces bouffes. Cela est tellement de circonstance, que je crois faire un rêve infernal. Ce bruit de grelots, au milieu

d'un deuil si profond et d'angoisses si terribles, tient du cauchemar et me fatigue cruellement.

« Du fond des abîmes amers, je vous envoie toutes les tendresses, tous les baisers de mon cœur.

« OCTAVE.

« J'ai écrit hier à la chère Mme S..., mais j'ai dû laisser ma lettre non cachetée, par ordre de M. de Bismarck. J'en ai pleuré.

« Saint-Lô, 6 février 1870.

« Chère enfant,

« Ta réponse à ma lettre m'a mis un peu de calme dans le cœur. Je t'ai sentie sensée et courageuse.

« Il faut vraiment rassembler toutes ses forces pour supporter en ce moment le poids des heures. Il est écrasant. Je ne sais dans quels abîmes Dieu veut nous faire descendre. Ils semblent n'avoir pas de fond. A nos effroyables désastres viennent se joindre de moment en moment les horreurs de la guerre civile, déjà ouverte et flagrante dans une partie de la France, imminente à Paris et partout!

« Les bruits les plus sinistres circulent aujourd'hui sur la situation intérieure de ce pauvre Paris. Ils paraissent confirmés par l'absence complète de nouvelles depuis la capitulation fatale. Comme ces bruits nous arrivent par l'Angleterre, tu les auras peut-être connus avant moi.

« Tout ce que tu me dis d'affectueux et de tendre au sujet de mon arrivée me mouille les yeux. Attends-toi à me revoir bien changé et atrocement vieilli. On ne traverse pas impunément cinq mois de cette vie infernale. Il faudra soigner mes nerfs, ma pauvre chérie, car je t'arriverai affreusement nerveux. Je me fais déjà des chimères. J'ai peur du spleen sur la terre étrangère. J'aimais tant ma patrie et mon foyer. J'aurais bien préféré vous revoir aux Palliers, mais cela n'eût pas été raisonnable en ce moment. Pauvre Palliers! j'y voyais bien des vides et pourtant je les aimais toujours!

« Enfin, ma chérie, je serai peut-être là-bas avant ma lettre. J'ai déjà mon passeport. Je me flatte de ne plus vous écrire et de vous embrasser dans trois jours.

« OCTAVE. »

Mme Octave FEUILLET.

La suite prochainement.

JEANNE D'ARC ET LA MUSIQUE

Au moment où le mois des fleurs ramène plus particulièrement le souvenir de Jeanne d'Arc, où la ville d'Orléans célèbre le 466e anniversaire de sa délivrance, où Paris, Lyon, Toulouse, Versailles, Cherbourg, vingt autres cités glorifient l'héroïne en des fêtes religieuses et nationales, c'est bien l'heure de parler de la Pucelle et d'honorer une fois de plus son impérissable mémoire.

Son culte, d'ailleurs, ne compte plus que des fidèles; sa gloire rayonne de l'éclat le plus universel et le plus pur; et, en attendant que l'Église l'invoque comme une sainte, les hommes des partis les plus opposés s'accordent à saluer en elle l'ange radieux de la patrie.

C'est le dix-neuvième siècle qui aura eu l'honneur de rendre à Jeanne d'Arc l'éclatante justice qui lui avait été trop ménagée jusque-là. Non qu'elle eût été oubliée dans les siècles précédents, mais l'ignorance et les passions avaient un peu voilé sa suave image, et il a fallu les admirables travaux historiques de notre temps pour lui rendre toute sa céleste beauté. Les érudits et les écrivains qui se sont voués à cette tâche, en légitimant et en fortifiant la plus exquise de nos légendes populaires, ont ouvert une source nouvelle d'inspirations à l'art et à la littérature, et nous pouvons constater aujourd'hui avec orgueil toute la place lumineuse que Jeanne a prise, non seulement dans l'épanouissement intellectuel de notre pays, mais encore dans le mouvement littéraire et artistique des autres nations, même de cette Angleterre, qui, après l'avoir fait monter sur un bûcher, se montre aujourd'hui l'une des plus ardentes à réclamer son apothéose.

C'est la poésie qui, la première, s'empara de Jeanne d'Arc, dont le type idéal était si bien fait pour l'attirer et, depuis le quinzième siècle, on ne compte plus les œuvres qui l'ont célébrée à toutes les époques et dans toutes les langues.

L'histoire a multiplié sur elle les travaux et les recherches, et

l'on constituerait une vaste bibliothèque avec les seuls volumes consacrés, de notre temps, à son épopée extraordinaire.

Le théâtre n'a pas été moins empressé que la poésie à s'en inspirer, et du *Mistère du siège d'Orléans*, en 1435, jusqu'à nos jours, c'est une suite innombrable de tragédies, de drames, de pantomimes équestres, de pièces de tout genre, où est exaltée la virginale et glorieuse figure.

Les arts plastiques, sculpture, peinture, ne pouvaient manquer de concourir à cette manifestation du sentiment national, et les portraits, les bustes, les statues, les médaillons, le bronze, le marbre, les tapisseries, les vitraux, toutes les matières et toutes les formes de l'art s'y sont appliquées à leur tour.

C'est la musique qui est venue la dernière, et tandis que les monuments de l'histoire, de la littérature, des arts plastiques, se chiffrent par dizaines de mille, la musique n'apporte qu'un tardif et maigre contingent, quatre cents compositions à peine, à l'exaltation d'une héroïne pourtant si digne d'être chantée.

C'est douze années seulement après la mort de Voltaire [1], c'est-à-dire en 1790, que l'on entendit, pour la première fois, une œuvre lyrique en l'honneur de la Pucelle. Elle avait pour auteur Kreutzer, et fut exécutée sur la scène du Théâtre-Italien, à Paris.

Pourquoi la musique est-elle venue si tardivement s'associer aux autres manifestations de la pensée et de l'art? Un érudit orléanais, passionné pour la gloire de Jeanne d'Arc, et qui vient précisément de publier une étude très documentée sur les œuvres musicales inspirées par son souvenir, M. Huet, nous fournit l'explication du phénomène. C'est qu'à l'époque où se produisaient en son honneur les premières explosions de l'enthousiasme et de la reconnaissance, et où il semble que la musique eût dû se faire le véhicule ailé du drame, la musique n'était pas née ou, du moins, balbutiait à peine. « Elle était alors, dit M. Huet, contenue tout entière dans la mélodie religieuse du chant liturgique; les essais les plus osés n'allaient qu'à juxtaposer une mélodie populaire à un morceau de plain-chant; des chantres français venaient de créer le faux-bourdon à trois parties : c'était l'enfance. A tel point qu'il est permis de se demander s'il a pu exister à cette époque un chant quelconque inspiré par Jeanne d'Arc. »

Mais il y a plus. Le savant auteur ajoute qu'en dépit de toutes ses recherches, il lui serait impossible de signaler aucun morceau

[1] M. Wallon fait cette curieuse remarque, inaperçue avant lui, que Voltaire, décédé le 30 mai 1778, expira ainsi, par une mystérieuse coïncidence, le jour anniversaire de la mort de Jeanne d'Arc.

de musique avant le commencement du dix-neuvième siècle. Quatre siècles de silence! C'est bien invraisemblable. Il faut plutôt conclure que certaines œuvres, d'un caractère plus ou moins élevé, se sont perdues à travers les âges, sans laisser de trace dans les traditions populaires. Et de nouvelles recherches ont amené M. Huet à ce sentiment.

En 1891, l'Académie des inscriptions recevait communication d'une ballade patriotique du quinzième siècle trouvée au verso d'une pièce de procédure portant la date de 1429. D'autre part, un vieil historien orléanais, Lemaire, mentionne, dans le cérémonial de la fête célébrée en 1432, pour commémorer la délivrance de la ville par la Pucelle, plusieurs motets, dont il transcrit le texte sans en donner malheureusement la musique, à jamais perdue. Enfin, les comptes de la ville d'Orléans portent, pour l'année 1483, une dépense de 4 écus d'or payés au maître de chapelle du roi, pour un motet que chantaient les enfants de chœur de la cathédrale à la fête traditionnelle du 8 mai. Malheureusement encore, la mention de ces 4 écus est tout ce qui survit d'une composition qu'un commentateur appelle, avec assez de vraisemblance, le premier hommage musical rendu à Jeanne d'Arc. De sorte que, en réalité, nous ne possédons rien en ce genre de la période primitive.

Ce qui a suivi, à longue distance, et ce que note le minutieux travail de M. Huet, ne constitue pas, à proprement parler, des œuvres spécialement lyriques consacrées à Jeanne d'Arc.

En 1580, une *Histoire tragique de la Pucelle*, ayant pour auteur un Jésuite, est représentée à Pont-à-Mousson, devant le duc de Lorraine, avec des chœurs et des épodes, c'est-à-dire avec quelques chants accessoires; et c'est tout ce qu'on trouve au seizième siècle.

Le dix-septième n'est guère plus riche sous ce rapport, bien qu'on y rencontre trois ouvrages sur Jeanne d'Arc où la musique tient une petite place. C'est d'abord une tragédie, représentée à Rouen, en 1600, puis à Paris, en 1603 et 1611, sur le théâtre du Marais et sur celui de l'Hôtel de Bourgogne, avec des *chœurs*. Mais quelle était la musique de ces chœurs? On l'ignore absolument.

En 1629, une autre tragédie, en vers *latins!* présentait aussi des chœurs de jeunes filles; et c'est encore tout ce qu'on en sait; aucun vestige de ces chœurs n'est venu jusqu'à nous.

Enfin, en 1633, apparaissait le *Ballet des Modes, tant des habits que des danses depuis Charles VII*, et ce ballet comprenait une entrée de Jeanne d'Arc, dont M. Germain Bapst a donné une curieuse analyse dans le *Correspondant* du 10 mai 1892. Mais cette musique a également disparu, et il semble, d'ailleurs, qu'il

ne faille pas beaucoup la regretter, parce qu'elle était à peu près nulle et, comme tous les ballets du temps de Louis XIII, ne se composait que de médiocres airs de violon.

Le dix-huitième siècle est plus vide encore que les précédents. Est-ce le libertinage de la Régence, est-ce la domination intellectuelle de l'insulteur de Jeanne qui détournèrent de son culte les esprits de cette époque? Toujours est-il qu'aucune œuvre ne vint y réveiller le souvenir de la pure héroïne, si ce n'est une simple pantomime héroïque en trois actes, représentée à Marly devant le roi et la reine, en 1778. Elle parut chez Ballard, s'intitulant le seul imprimeur du roi pour la musique, et la partition a sombré dans les agitations du temps.

Il faut arriver, comme nous venons de le dire, à 1790 pour rencontrer enfin une œuvre lyrique entièrement consacrée à Jeanne d'Arc, car on ne saurait considérer comme œuvres de ce genre les chants liturgiques fidèlement exécutés chaque année à Orléans en commémoration de la délivrance, et où le cantique à Déborah, l'héroïne biblique qui sauva son peuple, figurait le miracle de la vierge lorraine.

Jeanne d'Arc à Orléans, de Kreutzer, bien qu'intitulée « comédie en trois actes et en vers, mêlée d'ariettes », était un véritable opéra-comique. Le succès en fut grand, et la célèbre Dugazon, qui chantait le rôle de Jeanne, y remporta un éclatant triomphe. Comment se fait-il que, par une sorte de fatalité singulière, cette partition, applaudie des contemporains, ait disparu comme les essais qui l'avaient précédée? Ni la Bibliothèque nationale, ni les bibliothèques particulières de l'Opéra et du Conservatoire ne la possèdent; on en retrouve seulement une brève analyse dans les Annales dramatiques de 1810.

Mais, à partir de ce moment, autant dire de ce retour de l'opinion, et comme si l'admiration pieuse de la postérité avait voulu venger la Libératrice de l'oubli et des outrages du passé, les œuvres en son honneur se multiplient, en France comme à l'étranger, et le sentiment public était déjà si prononcé, la conscience humaine si retournée, qu'en Angleterre même, sur le théâtre de Covent-Garden, une sorte de ballet historique sur Jeanne d'Arc ayant fait apparaître, au dénouement, des diables qui emportaient la Pucelle en enfer, la pièce fut sifflée avec indignation et l'impresario contraint de substituer aux diables des anges qui enlevaient l'héroïne au ciel.

Vers la même date était représenté à Venise un opéra en quatre actes, *Giovanna d'Arco*, d'Andreozzi, qui attira vivement l'attention.

En résumé, durant trois siècles et demi, il ne se produisit, ou

du moins l'érudition n'arrive à découvrir qu'une douzaine d'œuvres plus ou moins musicales relatives à Jeanne d'Arc. — Au dix-neuvième siècle, au contraire, le flot se précipite; et le cycle actuel n'est pas encore achevé que déjà l'on compte plus de trois cents œuvres lyriques spéciales dédiées à la Pucelle. Si le réveil a été long à venir, on voit qu'il se montre éclatant et fécond.

Passons en revue, avec notre savant guide, les œuvres les plus marquantes de notre siècle.

D'une manière générale, on peut constater qu'elles n'ont pas jailli spontanément du cerveau des compositeurs, mais ont été provoquées par des événements, par des occasions diverses venant réveiller le souvenir de l'héroïne. Et si la fantaisie s'y mêle encore à l'histoire, si, par amour des contrastes, les auteurs s'obstinent, malgré la vérité des faits, à mettre en opposition sur la scène Jeanne et Agnès Sorel, la pensée de rendre par-dessus tout un pieux hommage à la Pucelle n'en est pas moins claire et constante, même quand on fait d'elle une amoureuse de Dunois, — amoureuse toute platonique d'ailleurs, comme dans le premier drame lyrique de notre époque.

C'était en 1803. Sur une pétition de la municipalité d'Orléans, le Premier consul venait de rétablir la fête traditionnelle de Jeanne d'Arc, et une statue de la Libératrice allait se dresser sur la principale place de la ville. Un compositeur saisit l'occasion de mettre en musique une « pantomime chevaleresque en trois actes et à grand spectacle » sur la *Pucelle d'Orléans, contenant ses exploits, ses amours, son supplice, son apothéose.* Dans cette pièce, où se retrouve l'inspiration philosophico-mythologique du dix-huitième siècle, des Amours conduisent Dunois et Jeanne vers l'autel, où ils font serment de s'unir. L'Amour offre une rose à la Pucelle pour qu'elle en fasse le sacrifice. Jeanne brûle la rose. Au dernier tableau, à Rouen, le bûcher disparaît, et, à sa place, surgit un arc de triomphe sous lequel se dessine la statue dont la ville d'Orléans prépare l'érection. Là-dessus, clairons, trompettes, apothéose!

Comme on voit, le livret n'est pas bien génial. Quant à la musique, elle s'est perdue, bien que l'œuvre ait eu de nombreuses représentations cette année même au théâtre de la Gaîté, et qu'elle ait été reprise au Cirque dix ans plus tard; mais il ne semble pas, d'après les échos du temps, qu'il faille beaucoup la regretter.

Dans quelques autres œuvres secondaires de la même époque, le profane se mêle encore au sacré : témoin une sorte de *Vaudeville pour le retour de la procession*, dans lequel on chantait les vertus de Jeanne sur l'air de « Je suis Lindor » du *Barbier de Séville.* « Beaumarchais, remarque M. Huet, eût été bien étonné de voir

adapté à de tels usages l'air qu'il avait emprunté à quelque sérénade espagnole! »

Nous arrivons à des œuvres plus sérieuses. Schiller meurt en 1805; un Weber, qui n'est pas l'auteur d'*Oberon* et du *Freichütz*, saisit l'actualité et met en musique le drame de son compatriote; de même que, peu après, un autre compositeur allemand orchestre un *Monologue* de Schiller. C'étaient des symphonies, non sans valeur et de peu d'étendue, qui n'ont pas survécu.

En 1812, pendant la désastreuse campagne de Russie, on chante à Paris, sur la scène du Vaudeville, une pièce guerrière où s'exalte le sentiment national, — et dans quels vers!

Honneur à Charles, à sa troupe invincible!
Pour le Français rien d'impossible, etc., etc.

Tout cela à la veille de l'incendie de Moscou et du passage de la Bérésina!

En 1815, autre décor, autre musique. On célèbre la Restauration par les *Soucis de Jeanne d'Arc ou le retour des lys*, chanté sur l'air de « la Sentinelle ».

En 1817, un Allemand fait représenter à Vienne un véritable opéra, *la Pucelle d'Orléans*.

L'année suivante, un jeune compositeur français, Leborne, écrit sur Jeanne d'Arc une cantate qui lui vaut le prix de Rome, et dont le manuscrit, resté inédit, est à la bibliothèque du Conservatoire.

La même année, deux pièces de circonstance, également intitulées la *Maison de Jeanne d'Arc*, sont jouées concurremment à la salle Favart et au Vaudeville, en s'inspirant l'une et l'autre d'une décision du Conseil général de la Meuse relative à l'achat de la maison de Jeanne, à Domrémy. Les auteurs, sans se mettre en grands frais d'imagination, supposent un Anglais disputant à coups de bank-notes la maison de l'héroïne à un paysan, ancien soldat, qui finit par l'emporter sur le fils d'Albion; et vous entendez d'ici les flonflons patriotiques sur cette issue triomphante!

En 1819, d'Avrigny obtient un succès retentissant au Théâtre-Français, avec sa tragédie de Jeanne d'Arc. Aussitôt, la parodie musicale s'en empare, et, sans songer à mal, fait applaudir à la Porte-Saint-Martin l'*Epée de Jeanne d'Arc*, avec des couplets de facture qui enchantaient les spectateurs.

Jusque-là, bien que le niveau s'élève peu à peu, rien de premier ordre, rien de vraiment digne du sujet. Ponts-neufs, vaudevilles, pantomimes, complaintes, ariettes, parodies, ce ne

sont, comme le dit finement M. Huet, que les gros sous et la menue monnaie de la gloire. Les grandes œuvres, c'est l'or, et, comme l'or, elles sont rares; mais elles vont apparaître, après que la menue monnaie des petites œuvres, en passant et en courant partout, aura popularisé le nom et le culte de Jeanne.

En 1821, l'Opéra-Comique ouvre la série des grandes œuvres avec une partition en trois actes de Carafa, qu'interprétaient Ponchard, Alexis Dupont, Mmes Boulanger et Lemonnier, et qui obtient un succès tel qu'on n'en avait pas vu de pareil depuis le *Richard Cœur de Lion*, de Grétry.

Dans les années qui suivent, l'étranger nous offre des ballets et des opéras, représentés à Vienne, à Cobourg, à Weimar, à Cologne, à Venise, à Milan. Ce dernier opéra, œuvre de Pacini, comptait parmi ses interprètes les plus célèbres chanteurs d'alors : Rubini, Tamburini, Mme Méric-Lalande.

En 1839, l'Angleterre monte un opéra de Balfe, acteur en même temps que compositeur, qui remplit lui-même, à Drury-Lane, un rôle important de son ouvrage.

En 1841, l'Autriche applaudit un opéra en cinq actes d'un conseiller de Chancellerie qui s'est fait un nom dans l'art musical; la Russie prend sa part du concert européen avec une symphonie héroïque exécutée au théâtre impérial de Saint-Pétersbourg; enfin, l'Italie, en 1845, salue l'entrée en scène de Verdi, avec une *Jeanne d'Arc* qu'incarnait la Frezzolini. Mais le maître parmesan, qui comptait alors trente et un ans à peine, n'était pas encore en pleine possession de son génie, et l'œuvre, malgré des beautés remarquables, n'atteignit pas tout le succès attendu. Il faut bien admettre qu'elle portait en soi les causes de sa faiblesse, puisque, transférée plus tard à Paris, en 1868, sur la scène de notre Théâtre-Italien, elle ne parvint pas à y soulever l'enthousiasme, malgré la Patti et Nicolini.

Après la *Jeanne d'Arc* assez pâle de Poisot, vint celle de Duprez, le célèbre ténor, qui, trouvant sans doute insuffisants les lauriers du chanteur, eut l'ambition d'y joindre les palmes du compositeur. En 1865, il donna, sur un livret de Méry, une *Jeanne d'Arc* destinée à inaugurer l'Opéra populaire; mais l'auteur eut une déception aussi cruelle qu'imprévue : l'œuvre qui, paraît-il, n'était pas sans mérite, et que patronnait chaleureusement la princesse Mathilde, tomba dès le premier soir et ne put même achever la représentation.

Deux ans plus tard, Mermet, le maître applaudi de *Roland à Roncevaux*, tenta de nouveau l'aventure et ne réussit pas davantage. Sa *Jeanne d'Arc*, en quatre actes, bien que chantée par

Faure et la Krauss, et ayant coûté 250 000 francs de mise en scène, n'a pu dépasser le chiffre de quinze représentations.

Au fond, l'insuccès de la plupart de ces œuvres musicales paraît avoir tenu à la faiblesse et aux défauts des livrets, abandonnant trop l'histoire, pourtant si belle et si grande dans sa simplicité touchante et son caractère religieux, pour se jeter dans les fictions romanesques et les fantaisies souvent choquantes de l'imagination. Pourquoi toujours l'obsédante Agnès Sorel? Pourquoi, chez Jeanne, de fausses et ridicules amours dénaturant et rapetissant le sujet?

C'est si vrai qu'en 1873, au théâtre de la Gaîté, le drame lyrique de Jules Barbier et Gounod réussit complètement, et une part du succès doit être incontestablement attribuée au poème, resté le plus voisin possible de la vérité historique.

Les gens batailleront, Dieu donnera victoire!

C'est bien là le caractère du merveilleux épisode, et ce cri de Jeanne le résume éloquemment tout entier.

C'est Lia Félix qui personnifiait la Pucelle, et le succès fut tel, que, dix-sept ans plus tard, en 1890, Sarah Bernhardt, cette grande Touche-à-tout, jugeant l'œuvre saisissante et belle, voulut s'emparer du rôle et demanda à Gounod de l'accommoder à ses moyens. — « Ce qui ne mérite pas d'être dit, on le chante », prétend malicieusement un vieil adage. Mais, ici, le poème méritait d'être dit, et Sarah Bernhardt, si elle sait faire chanter le public, ne sait pas chanter elle-même. Comment se tirer de là? Gounod, qui était bon prince, donna satisfaction au caprice de l'artiste en plaquant à son œuvre primitive des sonneries de trompettes, un hymne religieux, des accessoires artificiels, au milieu desquels se déroulait une longue mélopée permettant à la tragédienne de déclamer les strophes « Dieu le veut! », simple thème d'un chœur dans la partition originale.

Plus on avance, plus les œuvres s'accumulent, dans la proportion même où s'accroît et se généralise la popularité rayonnante de la Libératrice. — Saint-Pétersbourg entend un opéra totalement russe, en quatre actes et six tableaux, d'un caractère, dit-on, plein de grandeur, et qu'il serait intéressant de nous faire connaître en France. — Dresde acclame une symphonie, en 1886. — La même année, la Krauss chante un magnifique Oratorio, à Saint-Pétersbourg. — En 1887, Prague admire une *Pucelle d'Orléans*, opéra complet en trois actes, du chef d'orchestre de Mayence. — En 1891, le grand théâtre de Berlin exécute une cantate magistrale, avec soli, chœurs et orchestre. — Enfin l'Angleterre, qui ne

veut pas rester en arrière du mouvement, produit aussi une Cantate de Cow, jouée avec le succès le plus retentissant.

Le renouveau n'est pas moindre en France. En sept ans, soixante-dix ouvrages lyriques consacrés à Jeanne d'Arc voient le jour, et, chose rare, la valeur égale le nombre. Il serait trop long de les citer tous. En première ligne, et avant aucun autre, se présente la *Messe* de Gounod, demandée à l'illustre compositeur par Mgr Langénieux et solennellement exécutée en 1887, dans la cathédrale de Reims. C'est l'œuvre où l'art musical moderne a su rendre à la mémoire de Jeanne l'hommage le plus élevé et le plus digne d'elle-même, en lui maintenant le caractère religieux et héroïque qui l'illumine toute entière.

Un an avant, le cardinal Thomas avait fait exécuter dans sa cathédrale de Rouen un drame lyrique de Paul Allard, musique de Ch. Lenepveu, dont la science harmonique avait frappé tous les auditeurs, où les beaux détails abondent, et que deux marches notamment, celles du Sacre et du Bûcher :

Ah! Rouen! seras-tu ma dernière demeure?...

semblaient indiquer à l'attention de la France entière. Mais l'œuvre n'est pas sortie de son lieu d'origine, et elle attend.

On n'a pas oublié la grande vogue obtenue si justement à l'Hippodrome, en 1890, par la Légende héroïque de Widor, sur un poème de Dorchain, dont un hymne à la France se terminait par cette strophe émue :

Cendre de la grande Lorraine,
O cendre, ne vous perdez pas!
Tombez comme une bonne graine,
Tombez ici, tombez là-bas!
Couvrez tout le sol de la France,
Et, germant de l'ouest au levant,
Poussez en moisson d'espérance,
Cendre qu'ils ont jetée au vent!...

Enfin, il faut mentionner deux œuvres dernières de musiciens de vraie valeur : l'une de Paul Vidal, le délicat auteur de la *Maladetta*, dont il a fait son envoi de Rome en 1890, et jusqu'ici demeurée inédite; l'autre, de Benjamin Godard, sur un poème de M. Joseph Fabre, qui n'a eu que trois représentations au Châtelet, en 1891, et auquel le grand succès actuel de la *Vivandière* pourrait peut-être insuffler une vie nouvelle.

Je néglige, bien entendu, les compositions secondaires, bien que

plusieurs ne soient pas à dédaigner, telles que celles d'Adolphe Adam, de Maupeou, de Lacombe, de Nibelle, d'Holmès, de Listz sur des paroles de Dumas père, de Kowalski sur des vers de Musset, de César Frank, de Gaston Serpette; oui, de Gaston Serpette, l'auteur exhilarant d'opérettes folles aux Variétés, tant la grâce souveraine de Jeanne d'Arc s'impose à ceux-là même qui sembleraient le moins faits pour la ressentir.

La musique d'orphéon, en particulier, a beaucoup exploité Jeanne d'Arc, et, parmi les morceaux de cette catégorie signés de grands noms, on rencontre celui d'Adrien Boïeldieu, le fils de l'auteur de la *Dame Blanche*.

Enfin, — car la sublimité des sujets et des personnages ne les défend pas contre les tréteaux populaires, — la musiquette de nos jours a fait monter Jeanne d'Arc sur le scène des cafés-concerts, et, en somme, c'est encore un hommage à sa mémoire. On a pu entendre, aux Champs-Élysées : *Elle n'a pas d'parapluie*, et, dans une Revue du Palais-Royal, l'actrice chargée d'imiter Sarah Bernhardt, chantant la Pucelle sur l'air d' « En rev'nant d'la r'vue! »

On peut s'étonner que la chanson, cette chose si française, alerte et pimpante comme le cri joyeux de l'alouette qui s'élève dans les airs, et qui a popularisé chez nous tant de noms, tant de souvenirs de belles, de rois, de héros, on peut s'étonner que la chanson ait laissé Jeanne en dehors de son domaine? Peut-être, cette figure nimbée de l'auréole du martyre a-t-elle paru trop sublime à la muse légère, peut-être le culte religieux qu'elle inspire a-t-il arrêté le couplet sur les lèvres frivoles...

Quoi qu'il en soit, l'histoire lyrique de Jeanne d'Art en est là, et sans diminuer en rien la valeur des ouvrages de toutes sortes qui ont entrepris de célébrer sa gloire, on peut dire, sans offenser personne, que le chef-d'œuvre reste à faire, et que la musique, pas plus d'ailleurs que la peinture et la sculpture, n'a trouvé jusqu'ici la réalisation de son idéal. Il y faudrait, ce semble, plus que du génie; il y faudrait des harpes divines et des mélodies célestes, semblables aux voix mystérieuses qu'entendait la vierge inspirée...

Parviendra-t-on jamais à nous rendre dans l'art l'image éthérée dont nous rêvons? Certains l'espèrent; nous en doutons. Il est des figures tellement idéales et surhumaines, que l'art le plus spiritualiste demeure impuissant à en traduire l'immatérielle beauté, et qu'elles restent indéfinissables, dans la sphère inaccessible de la Poésie, de l'Adoration et de l'Amour!

H. Delorme.

VERS L'IDÉAL [1]

XI

On chassa de nouveau le lendemain. Cette fois, on attaquait un cerf à sa première tête, le marquis voulant juger du fond de son équipage, bêtes et hommes.

Ainsi qu'il fallait s'y attendre, ce fut une rude journée. Sans se faire battre une seconde, l'animal, comptant sur sa vitesse, avait détalé comme un trait vers les grands bois. Mené très vivement d'abord, il se jeta, désorienté, dans les rues de Nemours, traversant la route, le chemin de fer et le canal. Puis il y eut un défaut dans les futaies de la Commanderie. A ce moment, un petit nombre de cavaliers et l'intrépide Antoinette continuaient seuls à suivre la chasse. Mme Montgodefroy, Louise, Adrien, fidèle à sa consigne, Fernand, devenu très maussade, formaient une arrière-garde renforcée par les voitures, où l'on voyait, ce jour-là, Thomassin et le banquier. Mais, après Nemours, c'est-à-dire après trois lieues, ces veneurs tranquilles abandonnèrent l'expédition, sur l'avis de La Houssaye.

— Le marquis voulait une vraie journée, dit le jeune homme. On peut compter qu'il l'aura. Nul ne peut savoir jusqu'où le mènera son cerf. Quant à nous, ce serait une folie d'aller plus loin, distancés comme nous sommes.

Villegarde, cependant, avait relevé le défaut. Il était radieux et piquait aussi vigoureusement qu'il l'eût fait quinze ans plus tôt. Cependant, quels que fussent le train et les obstacles, toujours il entendait à côté de lui ou derrière lui le galop d'*Elphin*, dont l'amazone semblait défier les chutes, la mort elle-même.

Dans les massifs de Franchart, la meute mit bas. Il était deux heures; sept ou huit lieues de retraite restaient à faire, et, cette fois, il ne fallait pas compter sur les victuailles du fourgon. Ferréol, voyant les chiens rassemblés ou à peu près, laissa les piqueurs se

[1] Voy. le *Correspondant* des 10 et 25 avril 1895.

débrouiller. Pour lui, accompagné de Mlle de Louarn, il gagna une maison de garde où il savait pouvoir trouver une omelette et l'abri d'un toit.

Quand ils furent attablés sous les poutres rustiques de la meilleure chambre, le marquis dit à la belle amazone, qui n'avait plus, à cette heure, son masque impassible :

— Vous êtes prodigieuse de hardiesse et d'énergie. Mais vous vous tuerez, quelque jour, à vouloir me suivre.

— Et si je me tuais, demanda-t-elle, une flamme dans les yeux, me regretteriez-vous?

Pendant plusieurs secondes, Ferréol sembla lire dans ce regard qui ne se baissait pas. Le héros de tant d'aventures aux chasses de Compiègne ou aux bals de l'impératrice connaissait trop le langage des yeux féminins pour s'y tromper. D'une voix grave, paternelle pour mieux dire, il répondit :

— Ma chère enfant, si vous deviez mourir, ce serait dommage d'être regrettée seulement par un vieillard. Il ne vous serait pas difficile d'être pleurée par des yeux plus jeunes.

— Et si je ne veux pas, moi?

Où étaient-ils alors ceux qui trouvaient qu'Antoinette avait une beauté froide?

— Allons! dit Villegarde, je vois que le galop d'*Elphin* a trop secoué cette jolie tête.

— Pourquoi ne pas dire simplement que je suis folle? Je ne crois pas l'être, pourtant.

— Vous n'êtes pas folle, mais je pense que vous êtes malheureuse. Le malheur a bien des noms : j'ignore comment s'appelle le vôtre. Permettez-vous que je questionne, comme si vous étiez Faust, et que je sois, ce que je ne suis pas, Méphistophélès?

— Questionnez donc!

— Ce n'est pas, à coup sûr, la jeunesse qui vous manque ni la beauté. Mais une beauté comme la vôtre exige un cadre : désirez-vous la richesse?

— La pauvreté m'a fait souffrir moins que la solitude où s'est desséché mon cœur. Et bientôt je vais pleurer la jeunesse, comme le héros de Gœthe.

— Êtes-vous donc aveugle? Ne voyez-vous pas que l'amour et la richesse vous attendent? Que dis-je! elles vous implorent. Un homme, jeune celui-là, ne vit plus depuis qu'il vous a rencontrée.

— Oh! s'écria-t-elle en cachant son visage dans ses mains, vous me prenez pour une fille trop majeure qui comptant ses années, cherche un mari, et vous m'indiquez où il se trouve!... Mon Dieu!... j'espérais du moins une de ces paroles qu'on garde — et voilà

ce que j'entends!... Partons!... Je veux partir!... Je veux disparaître!... Quelle honte!...

Elle était debout, ne songeant plus à la collation à peine commencée. D'une voix brève, elle demanda son cheval. Très étonné, cachant mal une idée grivoise dans ses yeux perçants, le forestier amena les deux montures. Un instant après, les héros de cette singulière idylle suivaient au trot, dans un silence orageux, la route qui conduit à Villegarde.

Quand on fut au château, la fierté d'Antoinette avait pris le dessus. Décidée au premier instant à saisir un prétexte pour s'éloigner dès le lendemain, elle comprit que ce départ brusque ne saurait donner le change ni à son père, ni à son frère, ni aux Montgodefroy. Elle résolut d'être plus forte que sa folie; car Villegarde la jugeait bien : elle avait été folle. Au dîner, elle se montra riante, animée. Cette fois, elle s'entretint de ses espoirs littéraires avec Thomassin, écoutant ses paroles comme un oracle, affectant l'admiration pour les hardiesses de principes qu'il laissait voir. Elle ne causa guère qu'avec lui. Le marquis était sombre, chose peu ordinaire; Montgodefroy le plaisanta :

— Une retraite manquée! C'est une catastrophe! La Bourse va baisser demain!

— Certaines catastrophes ne font pas baisser la Bourse, répondit Ferréol sans sourire.

Dès le matin du jour suivant, un break emporta vers la gare une bande considérable de voyageurs. Montgodefroy et Pierre de Louarn allaient à Paris, l'un pour ses affaires, l'autre pour ses conférences. Louise et l'institutrice prenaient le même train, envoyées en ville par la belle Marthe pour des commissions. Antoinette reconduisait son père et son amie, ayant elle-même l'escorte d'Adrien et de Fernand. Pendant ce temps-là, Thomassin travaillait dans la bibliothèque : du moins, on l'y avait laissé.

Il se trouva dans le train un jeune officier de Fontainebleau, camarade du lieutenant de Louarn.

— Viens déjeuner au mess, cria le passant. Monte vite!

On fermait les portières; Fernand s'élança.

— Eh bien! Et moi? dit Antoinette. Que vais-je devenir?

— Mademoiselle, fit Adrien, je vous abandonne la voiture puisque vous n'avez plus de chaperon; je rentrerai à pied.

— Quel enfantillage! Montez ensemble, dit Pierre de Louarn.

Et le train partit. Nul ne remarqua l'expression des yeux de Louise.....

Quelques minutes plus tôt, La Houssaye, dans la profonde amertume de son cœur, désespérait de trouver l'occasion d'un entretien

avec sa froide idole. Effrayé tout d'abord de cette chance inattendue que le hasard lui donnait, il se raffermit bientôt, comprenant qu'il fallait à tout prix sonder le mystère d'angoisse qui pesait sur le présent et sur l'avenir. Dans le trajet du château à la gare, Antoinette avait presque ignoré sa présence. Pourquoi ce changement? Etait-elle occupée de quelqu'un? De Thomassin, alors! Il était le seul *homme* qui eût parlé trois fois au sphinx depuis plusieurs semaines. — Adrien était trop jeune pour voir un rival possible dans un homme de cinquante-cinq ans.

Avec de bons chevaux, le trajet de la station à Villegarde prenait vingt minutes. Il fallait se hâter; par bonheur, le bruit des roues et des grelots empêchait la voix d'arriver jusqu'au postillon et au valet de pied assis très haut sur leur siège. La Houssaye, dominant mal son émotion, demanda :

— Vous souvenez-vous de notre dernier tête-à-tête? Nous étions à Meaux; ce jour-là je vous ai vue sourire. Maintenant, il me paraît que je suis plongé dans la nuit du pôle, car vous ne souriez plus. Dites, Majesté, que faut-il faire pour que vous soyez heureuse?

Antoinette répondit :

— C'est vrai, je suis ingrate. Mais... pourquoi m'aimez-vous?

Il eut un cri de bonheur et, joignant les mains :

— Ah! vous l'avez vu, reine cruelle mais toute-puissante! Oui, c'est une folie, je le sais. Pardonnez-moi! Que vous importe si le rêve d'un esclave a pu franchir toutes les barrières, passer, invisible, à travers les rangs des gardes, effleurer dans son audace la couronne de votre beauté?

— Il faut que vous rêviez en effet, dit-elle involontairement émue, pour me voir si différente de ma condition véritable. Regardez-moi bien : vous reconnaîtrez que je suis une femme comme toutes les autres. Vous en avez aimé sans doute qui me valaient cent fois.

— Non, je n'ai jamais aimé personne; on pourrait croire que je vous *sentais* venir dans ma vie. Et maintenant que vous y êtes, vous y resterez... comme une torture, si vous ne pouvez être pour moi le bonheur suprême. C'est inutile d'espérer, n'est-ce pas?

— Je vous en supplie, ne me demandez rien!

— Tout vaut mieux que l'incertitude; et puis, si c'est ma présence qui met cette flamme de colère dans vos yeux, il faut bien que je m'éloigne...

Antoinette se recueillit un instant. Elle regardait les cimes des grands chênes encore chargés de leur verdure qui, l'un après l'autre, se perdaient au milieu du brouillard de novembre, étendu sur les bois comme un grand suaire mouillé. Elle s'étonnait, elle

s'irritait presque d'entendre un homme lui parler d'amour dans cette désolation de la nature et d'elle-même. Un vague besoin de n'être pas seule à souffrir la rendit cruelle et mit sur ses lèvres cette réponse :

— Vous n'êtes pour rien dans mon amertume. La vérité, c'est que j'aime quelqu'un... et sans espoir.

— Sans espoir, grand Dieu! Il n'est donc pas libre? Ce n'est donc pas...?

La Houssaye retint le nom qu'il avait sur les lèvres : Thomassin. Antoinette de Louarn pouvait-elle aimer « sans espoir » ce pédant plein de lui-même? Elle continua :

— L'homme que j'aime est libre; cependant il me repousse. Et vous dirai-je le conseil qu'il me donne? « Epousez mon ami La Houssaye! »

— Quoi! Villegarde?... Ah! misère! il se sacrifie pour moi!

— Non, fit Antoinette avec un sourire impitoyable. Il ne sacrifie rien; d'ailleurs, qui vous empêche de savoir la vérité?

— Et si, vraiment, il ne vous aime pas, refuserez-vous encore d'être ma femme?

Sous les sourcils froncés de la jeune fille, le regard étincela comme un feu sombre. Elle dit :

— Ne me tentez pas. Vous sauveriez mon orgueil... Pour une femme telle que moi, l'offre est séduisante.

— Acceptez-la donc!

— J'aurais cette lâcheté peut-être, mais je suis trop loyale pour vous prendre au mot. Songez donc : je ne peux pas, je ne veux pas oublier!

— Alors laissez-moi vous tenir compagnie dans la souffrance. Permettez-moi d'attendre un an, dix ans, toute la vie, — que sais-je? — l'heure de l'oubli... et l'heure de l'amour.

— Prenez-y garde; c'est un martyre sans fin, peut-être, que vous accepteriez.

— Ah! ce *peut-être* que vous venez de dire est assez pour moi. C'est comme un rayon doré dans une aurore brumeuse. Le soleil luira — *peut-être* — avant la fin du jour.

— Quelle espèce d'homme êtes-vous donc? fit-elle étonnée. Moi..., j'ai peur d'être un monstre.

— Non. Vous ne m'avez rien caché; vous êtes loyale... et je sens que vous le serez toujours.

— Cela, oui. Je me tuerais plutôt que d'être infâme.

— Alors, j'ai votre foi, n'est-ce pas?

Le jeune homme parlait comme un malade plongé dans le délire, sans gestes, sans inflexion de voix. Mais ses yeux, qui ne cessaient

de dévorer Antoinette, suffisaient à montrer sa passion. Elle en fut effrayée et se calma soudain.

— Revenons à nous, dit-elle après un silence. Tous deux nous passons par une crise de folie. Peut-être que vous me maudiriez un jour si je profitais de l'exaltation où vous êtes maintenant. Ecoutez-moi. Je vous impose un an d'attente. Au bout de cette épreuve, si vous m'offrez la bague des fiançailles, je vous jure de l'accepter. Une seule condition : aujourd'hui même, le marquis saura de votre bouche l'entretien que nous venons d'avoir.

Un geste d'Adrien laissa deviner sa souffrance. Mlle de Louarn reprit :

— Que supposez-vous? Je ne suis pas une sotte. Je sais très bien que le marquis vous félicitera sans une arrière-pensée sur lui-même, sans un regret. Mais je veux qu'il sache... Ensuite vous oublierez, pour un an ou pour toujours, la minute présente. Et, aux yeux du monde entier, nous vivrons comme des amis ordinaires.

— Je vous obéirai, dit Adrien. Vous êtes une créature très noble. Ne voulez-vous pas me donner la main?

Il baisa son gant et, presque aussitôt, la voiture s'arrêta aux marches du perron de Villegarde. Tandis qu'Antoinette gagnait son appartement, La Houssaye demanda le marquis. On l'informa qu'il était au pavillon de la Vénerie.

Ferréol écoutait les rapports de ses gardes; mais surtout, il examinait les demandes d'indemnités qui pleuvaient chaque matin.

— Voilà, dit-il quand la séance fut terminée, ce qu'est la vie des seigneurs d'aujourd'hui. Au lieu de faire pendre leurs vassaux, comme dans les légendes, ils leur donnent de l'argent pour éviter les citations devant le juge de paix. Et l'on nous accuse de continuer l'oppression!... Comme je vous envie de n'être pas un grand propriétaire!

— Ne m'enviez pas, dit Adrien, avant que je n'aie dit ce qui m'amène. Peut-on causer tranquillement dans ce cabinet?

— Mieux que partout ailleurs. Mais qu'allez-vous me raconter? Vous êtes livide.

— Je vais vous raconter une chose bien simple. J'arrive de la station. J'étais seul dans la voiture avec Mlle de Louarn : profitant du tête-à-tête, je lui ai demandé sa main.

— C'est un peu bien anglais, observa le marquis avec un tressaillement visible. Mais enfin cette jeune fille n'est pas... une personne ordinaire.

— Pas précisément, fit Adrien sans sourire. Ce qui est certain, c'est qu'elle m'accepte.

Villegarde ne dit pas une parole; mais sur ses traits énergiques

on put voir passer l'ombre intense d'une réprobation... Vivement, Adrien continua :

— Même pour une seconde, ne la jugez pas sévèrement : je viens ici par ses ordres.

Et il raconta la scène qui venait d'avoir lieu.

— Certes, conclut Ferréol au bout d'un instant, la situation est rare. Mais notre amitié est de force à en sortir. Que vous dirai-je? Un ennemi des femmes crierait au cynisme. Pour moi, qui les aime et qui les défends, je ne veux voir qu'une excessive loyauté dans cette jeune personne. Franchise pour franchise, n'est-ce pas? Si vous étiez mon fils, je tâcherais qu'au bout d'un an la bague reste chez le lapidaire. Non que cette étrange créature soit indigne de vous, mais... ce n'est pas elle que je vous choisirais pour femme. Vu les circonstances, n'étant d'ailleurs que votre ami, je dois rester neutre. Sur l'honneur, — dites-le-lui si vous voulez, — je ne remuerai pas un doigt pour modifier vos sentiments. Que Dieu vous assiste! car, en vérité, vous en avez besoin.

— *Amen*, dit Adrien avec un soupir. Mais je ne lui dirai rien. Elle vous montre qu'elle vous connaît, qu'elle a foi en votre délicatesse de gentilhomme. Vous l'estimez, n'est-ce pas?

— De tout mon cœur. Permettez-moi d'ajouter que je la plains. Hélas! elle n'est pas seule à plaindre!

La Houssaye crut que ces dernières paroles s'appliquaient à lui. Relevant la tête, il répliqua :

— Ceci est de trop, marquis. J'avoue qu'un homme en ce monde a le droit de ne pas m'envier; et cet homme, c'est vous. Mais si vous avez le désir que notre amitié sorte entière de l'épreuve, ne me plaignez pas et dites que vous me félicitez.

— Eh bien! alors, je vous félicite.

En parlant ainsi, Ferréol soupira, songeant au résultat qu'allaient avoir les invitations de sa « première série », données « pour faire plaisir » à sa petite-nièce.

A ce moment, la cloche du déjeuner se fit entendre, et il est permis de croire qu'aucun des deux interlocuteurs ne la maudit, vu le tour que prenait la conversation. Réduite à cinq personnes, la table fut d'abord silencieuse. Villegarde et Adrien semblaient fort préoccupés. La belle Marthe observait, sentant qu'il y avait du nouveau dans l'air. Antoinette, excitée et nerveuse, paraissait éprouver le besoin d'épancher au dehors son agitation. Bientôt, avec un parti-pris visible, elle poussa Thomassin vers les questions jusque-là soigneusement évitées sous le toit de Villegarde. Même, on aurait pu croire qu'elle cherchait à heurter de front les goûts, les instincts, les traditions du marquis.

Celui-ci, trop sensé pour ne pas comprendre et, en même temps, trop généreux pour ne pas excuser, garda un silence qui trompa tout au moins deux personnes : Mme Montgodefroy et Thomassin. L'apôtre, inspiré par sa nouvelle catéchumène, aborda son thème favori : l'iniquité sociale, et indiqua les remèdes ou, plus justement, *ses* remèdes, avec plus de franchise qu'il n'en avait jamais laissé voir en présence de Ferréol. Encouragé par l'attention de Mme Montgodefroy, il devint éloquent, de cette facile éloquence des gens qui déplorent des maux trop vrais, sans qu'un contradicteur les ramène aux conclusions pratiques. Loin de contredire, Antoinette approuvait ou, du moins, tolérait des idées que Pierre de Louarn lui-même n'aurait pu admettre. Mais celui-ci n'était pas là pour délimiter la frontière qui sépare le socialisme chrétien de l'autre. Sa fille, à l'exposé des plans, — fort peu chrétiens, — de la réforme à venir, secouait la tête et murmurait :

— Voilà vraiment des théories fort curieuses.

La Houssaye, comme figé dans un rêve qui ne laissait plus d'activité qu'à ses yeux, faisait semblant de manger, cherchant, sans le trouver jamais, le regard d'Antoinette. Un peu irrité de cette abnégation d'esclave qui se désintéresse de tout, le marquis, interpellant Adrien, lui demanda :

— Et vous, monsieur le taciturne, est-ce que vous trouvez cela curieux?

— Moi! fit l'amoureux en tressaillant, moi!... mon Dieu, je trouve naturel qu'on me parle du bonheur des autres. Je regrette seulement qu'on ne s'occupe jamais du mien.

— Votre bonheur est assuré, dit Thomassin. Que vous manque-t-il?

D'une voix qui semblait sortir de la poitrine d'un homme très las, Adrien répondit :

— Laissez-moi le déclarer une fois pour toutes : vos grandes phrases me font sourire. Pourquoi ne plaignez-vous qu'une seule moitié du genre humain, et toujours la même? Cette partialité me rend jaloux. Je vous assure qu'il y a des êtres qui n'ont ni froid, ni faim, ni soif, qui couchent dans un bon lit, qui ne travaillent même pas huit heures par jour, et dont, cependant, la misère dépasse les épreuves du plus misérable de vos ouvriers. Ne serait-il pas temps que vous fissiez quelque chose pour eux? Et, si vous êtes impuissant, pourquoi faut-il que je vous admire?

Quand on fut rentré au salon, Thomassin dit tout bas à Mme Montgodefroy :

— Qu'est-ce qu'il a donc, ce beau ténébreux? On dirait qu'il a été refusé.

— Peut-être que vous le rendez jaloux, répondit la belle Marthe. Son infante n'a d'oreilles que pour vos paroles.

— Vous connaissez mon plan, dit l'apôtre. Ce sont les femmes comme *elle* et comme vous, non les clubs d'affamés, qui renverseront la vieille citadelle.

Une seule chasse eut encore lieu avant le départ de la « première série ». Tandis qu'on gagnait le rendez-vous, Antoinette dit très haut à M[lle] Montgodefroy :

— Ce matin, je vous tiendrai compagnie. C'est notre dernier jour : il est temps que je me montre sous un aspect sociable.

De fait, on n'aurait pas reconnu l'amazone téméraire des journées précédentes. Elle resta, jusqu'à la mort du cerf, dans le peloton formé par M[me] Montgodefroy et par sa fille, par Fernand et par Adrien. Elle parla peu et sembla fort satisfaite quand on reprit, d'assez bonne heure, le chemin de Villegarde. Il y eut, le soir, dîner nombreux et curée aux flambeaux. Quand les trompes eurent sonné le *bonsoir* et que les torches furent éteintes, le marquis s'approcha d'Antoinette à qui, de la journée, il n'avait guère parlé. Tout en lui offrant son bras pour quitter le perron, il dit :

— Ce soir, vous aimeriez d'autres musiciens que mes piqueurs, d'autres acteurs que mes toutous, cela se devine sur votre visage. Vous vous ennuyez dans ce désert... Mais un pauvre gentilhomme chasseur ne peut donner que ce qu'il a.

Elle répondit, ses grands yeux baissés vers les dalles :

— Tout au contraire, je n'oublierai jamais ce spectacle. Où trouver un drame plus achevé? Une journée de chasse est bien l'image de certaines vies : on s'éveille, ne demandant qu'à être heureux; la fatalité vous rencontre; elle vous poursuit; elle vous atteint... et l'on disparaît, tandis qu'un homme va dormir en se disant : « La journée fut intéressante. » Et il recommencera demain... Demain, à cette heure, je serai loin!

Avec Adrien, elle n'eut aucune allusion à leur engagement hypothétique. Elle lui dit seulement, quelques minutes avant de monter en voiture :

— Vous caresserez *Elphin* pour moi, et vous tâcherez qu'il me pardonne.

— Que peut-il avoir à vous pardonner? Tout au plus de l'avoir mené vite.

— Cela d'abord..., et puis d'avoir été ingrate pour son maître.

— Ah! fit le jeune homme en fermant les yeux pour cacher leur flamme, soyez ce qu'il vous plaira : je vous adore!

Ainsi les personnages de cette histoire furent de nouveau dis-

persés. Louarn et sa fille étaient à Paris, où des projets encore mystérieux retenaient le Socialiste chrétien. Fernand reprenait son service à Meaux et ses entreprises matrimoniales un peu partout. Thomassin revenait aux dîners à prix fixe et aux cigares médiocres. Quant à Louise Montgodefroy, elle avait regagné avec son institutrice les solitudes grandioses de Saint-Urbain où, chaque soir, son père venait la rejoindre.

On s'amusait enfin à Villegarde. Une nouvelle série d'invités, sportsmen élégants et joyeux, composaient, autour de la belle Marthe, une cour où « l'on pouvait causer », les jeunes filles étant parties. Et Dieu sait si l'on causait..., mais plus de socialisme à cette heure!

Celui qui s'amusait le moins, c'était Adrien. Les jours de chasse, il galopait comme un fou derrière la meute et semblait chercher la fatigue. Si l'équipage restait au chenil, on ne voyait guère ce ténébreux jeune homme. Il courait les bois à pied ou visitait l'abbé Esminjeaud campé avec son lit, sa table et ses deux chaises dans une petite maison de paysans, dont le loyer sortait de la bourse de Louise. Fréquemment, Adrien passait la demi-journée à Paris, ce qui compromettait sa réputation d'homme sage et lui valait des taquineries un peu gauloises. Mais le marquis ne faisait pas chorus avec les mauvais plaisants. Depuis certaine explication, il ménageait Adrien. Celui-ci d'ailleurs, sans le vouloir, — et sans le savoir peut-être, — n'était plus tout à fait le même pour Ferréol.

Tant il est vrai qu'un cheveu, blond ou brun, pèse lourd dans la balance contre les chaînes les plus fortes de l'affection humaine!

XII

Cependant les amis bretons de Pierre de Louarn s'étonnaient de le voir prolonger son absence. Tout s'expliqua lorsqu'on fut informé qu'il acceptait la direction d'un grand journal fondé par « un groupe », d'ailleurs assez hétérogène quant au fond des idées. Il y avait là des monarchistes ralliés pour le bon motif ou pour l'autre, des cléricaux ahuris par certains tiraillements et désireux, comme le malade qui voit ses docteurs en discussion, de faire leur médecine eux-mêmes. On trouvait dans ce groupe des conservateurs battus, condamnés au repos et qui sentaient des inquiétudes dans les jambes; on y trouvait de ces ambitieux qui prennent un billet à toutes les loteries, de ces rêveurs qui enfilent tous les sentiers, de ces dévots qui font brûler un cierge à tous les oratoires. On y trouvait des saints affamés du salut des âmes, des matérialistes

préoccupés du bien-être des corps, des sceptiques effrayés de la vitesse du train et désireux de faire machine en arrière. Mais, surtout, on y trouvait Pierre de Louarn, l'ancien vaincu de Castelfidardo et de Loigny, trop brave pour craindre un adversaire, trop loyal pour soupçonner une trahison, toujours disposé à serrer la main qui se tendait vers lui, sauf quand on y voyait l'ordure des tripotages.

Le jour où la nouvelle de la fondation de *l'Amendement social* fut apportée à Villegarde par Adrien, qui semblait radieux, Mme Montgodefroy déclara d'un air profond :

— Pierre de Louarn est un des hommes qui peuvent contribuer au salut de la société.

— C'est possible, déclara la petite Mme Lepin, qui était présente. Mais je doute qu'il soit l'homme capable de conduire une fille comme la sienne.

Ferréol se hâta de changer de conversation.

Lorsque, vers le milieu de décembre, les Montgodefroy ouvrirent de nouveau leur hôtel, Pierre de Louarn et sa fille achevaient leur installation « provisoire » dans un appartement meublé de la rive gauche, dont la seule vue aurait donné le spleen à un mineur du Cornwall. Là, seule pendant des journées entières, broyée dans l'engrenage toujours actif de l'imagination, Antoinette se débattait dans la crise qui allait décider sa vie.

Une vertu lui manquait, dont l'absence coûte cher à notre époque si digne de pitié : la résignation. Elle ne s'était pas résignée, dix ans plus tôt, à la mort de sa mère. Elle ne s'était pas résignée à sa jeunesse privée de soleil, à la gêne croissante, aux déboires paternels, à ce qu'elle croyait être, chez les hommes, l'indifférence pour sa beauté, beauté sans sourire qui forçait l'admiration plus qu'elle ne faisait subir le charme. Peut-être elle s'était résignée plus mal encore à ne pas sentir l'amour, ce bonheur ou ce malheur que connaissent les plus laides. Et lorsque, dans un moment d'exaltation plus ou moins factice, elle s'était crue percée du trait divin, elle avait trouvé non pas seulement un cœur, mais des paroles de glace. Elle ne comprenait pas que Villegarde avait outré la note, précisément par bonté d'âme et par loyauté. Elle se répétait avec une grande amertume :

« Croit-il que je lui demandais de m'épouser, ou même de m'aimer? J'étais folle, et il me plaisait que mon héros, enfin trouvé, connût ma folie, même pour m'en plaindre... Il n'a fait que d'en sourire! »

C'était, pour être juste, la seule folie qu'elle eût commise depuis qu'elle était au monde. Et, soit pour sauver son orgueil, soit pour

échapper à la double misère de la souffrance et de la solitude, elle s'était promise à un autre homme, presque cyniquement. De là une suprême douleur, la peine des âmes non résignées : elle n'avait plus cette fière estime de soi qui soutient contre tout.

Pendant des semaines, elle s'était ainsi rongée, ne voyant son père que le soir et, presque toujours, avec des personnages qui discutaient leurs plans, leurs théories, sans se douter que l'attention de cette grande jeune fille était pure politesse. Elle comprenait ces questions, néanmoins ; elle s'y intéressait encore ; mais depuis qu'elle voyait plus de monde et qu'elle voyait plus *le monde*, sa foi dans le résultat chancelait un peu.

Son frère, plus jeune qu'elle d'un an, ne lui donnait aucun soutien. S'il n'était pas un résigné, lui non plus, du moins il avait renoncé depuis beau temps à comprendre sa sœur, cette énigme vivante. Au surplus, il critiquait les théories de son père et sa ligne de conduite ; il blâmait son entreprise, lui reprochait bon nombre de ses amitiés, prédisait sa ruine totale. On voyait peu l'officier dans l'appartement de la rue de La Chaise, où il s'ennuyait à périr quand il n'était pas crispé jusqu'à l'énervement. Déjà, en plus d'une occasion, dans ses travaux d'approche autour des places fortifiées où se retranchent les grosses dots, il avait senti chez certains pères « bourgeois » une terreur plus ou moins cachée : le nom de Louarn sonnait à leurs oreilles comme un tocsin.

Antoinette avait mis Adrien à l'épreuve, conformément au programme qu'elle s'était imposé. Elle avait exigé qu'il partît pour Cannes et y fît le mort ; mais il n'était pas mort à en juger par certaines caisses de fleurs, de confiseries et d'oranges qui, vraisemblablement, ne tombaient pas du ciel dans l'entresol ténébreux et fort peu royal qui abritait la pauvre « Majesté ».

Pendant ce temps-là, Pierre de Louarn, à défaut de succès plus pratiques, obtenait un joli succès de tapage. L'*Amendement*, qu'un journal anarchiste avait proposé d'appeler *l'Arlequin*, vu la bigarrure de sa rédaction, réalisait son but qui était « d'unir les énergies » ; mais l'union se faisait sur son dos, sous forme de coups. Il recevait des coups de tous les côtés et de toutes les armes. A gauche, la grêle tombait sur un prêtre, collaborateur en vue, plus ambitieux que l'abbé Esminjeaud. Celui-là cherchait visiblement à démontrer qu'une soutane convient encore mieux que la fameuse blouse à un député de la classe ouvrière. D'autres horions, plus délicats, sinon moins menaçants, car ils venaient de la droite, meurtrissaient les épaules d'une rédactrice qui signait « Renée », épaules fort avenantes jadis, affirmait la légende. « Renée », devenue vieille, s'était faite sœur de Charité, ce qui ressemble beaucoup à se faire

ermite. Seulement, son voile était rouge et, au lieu du crucifix, elle avait sur la poitrine une médaille de reporter qui lui ouvrait bien des portes, même des portes qui passent pour ne point tourner facilement sur leurs gonds.

Le rôle de cette femme intelligente, soit dans l'*Amendement*, soit dans d'autres feuilles moins catholiques, était de vibrer à toutes les douleurs et à toutes les catastrophes, ce qui n'allait pas sans une souscription ouverte au bureau du journal. Comme, d'ailleurs, elle avait la vibration sincère et les mains nettes, elle ramassait de l'argent, quitte à le distribuer de travers. Nombre de personnes, Antoinette de Louarn par exemple, ne voyaient que son bon cœur, oubliaient le reste et se prenaient pour elle d'amitié, voire même d'enthousiasme. Il était difficile, en effet, d'aimer à demi cette toquée généreuse. Le Socialiste chrétien la voyait avec plaisir chez lui, d'abord parce qu'il l'admirait, ensuite parce qu'elle empêchait Antoinette de mourir d'ennui.

Vers Noël, comme chaque année, les Montgodefroy revinrent au parc Monceau. Peu de jours après, la belle Marthe entrait seule dans le petit salon de la rue de La Chaise, fleuri comme un reposoir.

— Ah! ah! dit-elle après avoir embrassé la jeune solitaire, je vois qu'on pense à vous sous les palmiers de Cannes.

— Que voulez-vous dire?... Ah! ces fleurs?... Il en pousse à Paris, madame.

— Bon! Croyez-vous qu'on ne sait pas distinguer une rose de Nice d'une rose de Montrouge? A quand les fiançailles?

— Vous plaisantez! Par grâce, laissez-moi la seule bonne chose qu'il y a dans ma vie : *la libertà... ch' è si cara!*

— Chère petite, quand on a vos yeux, on est la geôlière et non pas la prisonnière. Tout de même, si j'étais à votre place, je préférerais qu'on m'apportât les fleurs au lieu de les envoyer de si loin. Cannes est dangereuse. L'endroit est plein d'Américaines, moins belles que vous, mais plus *matter of fact* et qui seraient enchantées de... monter *Elphin*.

— Je vous assure, dit Antoinette, que je ne ferai jamais, jamais, un mariage d'argent.

— Eh bien! imitez le courtisan de Louis XIV, à qui le roi disait : « Je vous donne ce plat de perdrix. » — Le plat était de belle orfèvrerie et de bon poids. « Est-ce possible, Sire? fit le malin. Et les perdrix aussi? » — Emportez les perdrix par-dessus le marché, ma petite, c'est-à-dire l'amour : tâchez d'aimer La Houssaye. Il est juste assez bien tourné pour occuper quelque temps l'imagination d'une femme et... le plat n'est pas mince.

— Vous me croyez avide : c'est une erreur. Il me semble que ce

doit être une fatigue que d'être riche ou, du moins, la femme d'un homme riche, quand on a le malheur de penser trop.

— Oui, si le mari s'appelle Montgodefroy; non, s'il se nomme La Houssaye. Vous dites que vous pensez, et je le crois. Eh bien, ma chère, avec de la fortune, vous feriez plus d'ouvrage et plus de bruit dans le monde que vingt hommes d'Etat. Voyez la place que tient votre nouvelle amie « Renée », qui n'a que sa plume et son diable au corps. Elle entrerait au Corps législatif demain, sans nos chères lois. Vous, ma belle, vous auriez un de ces salons qui fabriquent les ministères, et ce sont les ministères qui fabriquent les lois.

— Vous me parlez comme si j'aimais la politique, dit Antoinette. La vérité, c'est qu'elle me dégoûte.

— Mon enfant, ce que vous appelez la politique doit mourir; et c'est la main des femmes qui la noiera dans le torrent de la rénovation sociale. Le mot n'est pas de moi : il est de Thomassin. Au revoir! Je vous enverrai mon coupé demain pour que vous veniez déjeuner à la maison.

De ce moment, la vie d'Antoinette fut changée à la grande satisfaction de son père, qui n'avait pas le temps de lui demander à quoi se passaient les heures, deux ou trois fois par semaine, chez la belle Marthe. Il pensait que sa fille y retrouvait « la petite Montgodefroy ». Mais la pauvre Louise, vrai pilier des cours à la mode, filait au dessert. Thomassin arrivait, parfois même « Renée »; et Mlle de Louarn prenait des leçons d'une théologie tout autre que celle de saint Thomas.

Cependant la saison d'hiver de Cannes tirait à sa fin, et l'on revoyait nombre de gens qui avaient fui le boulevard à la première neige. Adrien fut l'un des premiers arrivants et se montra souvent chez les Montgodefroy, sûr qu'il était d'y trouver Antoinette. Le fâcheux, c'est qu'il était obligé, pour goûter le poisson, d'avaler la sauce de Thomassin et de « Renée ». Mais sa passion, toujours brûlante, le faisait passer sur tout. Il s'asseyait dans un coin et regardait « sa reine », évitant, fidèle à sa parole, tout ce qui ressemblait aux attentions d'un prétendu. Au reste, il ne doutait pas de la loyauté de Mlle de Louarn. Sa souffrance était de voir les jours se traîner avec lenteur; mais il les comptait sans angoisse, comme un condamné sûr que sa peine prendra fin à la minute fixée par le juge. Antoinette le traitait avec froideur, mais avec une froideur nerveuse qu'il aimait au fond; car l'indifférence eût été pire.

On l'informa que Ferréol, toujours dans son domaine de Villegarde, avait paru bouder Paris durant tout l'hiver. Ce rival malgré lui, manifestement, cherchait à se faire oublier et prenait soin

d'écarter jusqu'au moindre motif de jalousie. A dire vrai, ce sacrifice n'était pas grand pour le marquis : sa forêt lui paraissant le séjour le plus enviable du monde. Et, si l'on veut rendre justice à chacun, il faut ajouter qu'Antoinette regrettait peu cet exil volontaire, qui lui épargnait des contacts embarrassants.

Une seule personne, bien qu'elle n'en dît rien, souffrait de ne pas voir Ferréol, c'était sa petite-nièce. N'ayant plus l'occasion de parler, elle finit par écrire. Sa lettre vaut qu'on la lise.

« Vous ne venez donc plus ? C'est cruel, car, avec vous du moins, j'ai la ressource de me plaindre un peu, chose fort inutile, je le sais ; mais cela fait du bien tout de même. Les autres se moqueraient de moi, comme d'une gamine qui a des idées hors de son âge ; il semble que tout le monde ignore cet âge, même ceux qui ont de bonnes raisons pour le savoir. Mon institutrice me tient le bras dans les carrefours par crainte des voitures, comme si nous allions encore au catéchisme. Et je n'ai pas une amie !

« Je pourrais en avoir une, je crois. Mlle de Louarn me traite le mieux du monde, et je tâche, en bonne chrétienne, de l'aimer : ce qui arrive n'est pas sa faute. Mais, grand Dieu ! que c'est difficile de lui sourire et de lui donner la main ! Pourquoi est-elle venue avec sa beauté conquérante, à côté de laquelle on ne me regarde plus, à moins qu'on ne regarde ma dot ? *Lui* est à ses pieds ; il admire tout, même ce qui effrayerait un autre.

« Savez-vous, mon pauvre oncle, ce qui est dur ? C'est qu'elle ne l'aime pas ; et comme elle le lui montre ! Oh ! par exemple, on ne peut pas dire qu'elle joue la comédie ! Impossible d'être moins intrigante, et je l'estime, sans être obligée d'employer les grands moyens. Pour elle, son admiration va au seigneur Thomassin, et *lui* ne semble pas en souffrir. Comment peut-on faire, mon Dieu !

« Je sais bien que l'admiration n'est que pour l'esprit et pour les idées. Trop grosses pour mon petit esprit généralement, les idées ! Mais cependant je comprends quelquefois. Seigneur ! si j'avais envie d'épouser une femme, si je voyais cette femme écouter ce qu'*elle* écoute, approuver ce qu'*elle* approuve, tolérer ce qu'*elle* tolère, je me demanderais si c'est une compagne prudente et orthodoxe à qui je vais donner ma vie !

« Et cependant il l'épousera, vous verrez qu'il l'épousera ; vous avez beau me dire que non, qu'il est trop raisonnable, et moi j'ai beau prier, prier et faire des vœux à la sainte Vierge... L'abbé Esminjeaud me le disait en novembre, quand je me suis confessée à lui : « Mon enfant, la sainte Vierge est la porte du paradis, mais « elle n'est pas l'antichambre de la mairie : elle sait mieux que vous « le mari qu'il vous faut. » Ah ! bonne sainte Vierge, on se trompe

si souvent!... Comme je vous remercierais si vous me laissiez me tromper suivant le désir de mon cœur!

« En somme, — vous vous en doutez peut-être — la petite Louison n'est pas la créature la plus heureuse du monde. J'ai du courage, malgré tout; je lutte, je travaille. Quand je ne suis pas au cours, je reste beaucoup chez moi, et *personne*, vous le savez, ne tient à me faire quitter ma chambre. Je lis, mais tout ce que lis tourne et devient amer. Croiriez-vous que j'ai pleuré ce matin en lisant... un voyage en Californie? On racontait comment les premiers mineurs, arrivés sur un bon terrain, plantaient un pieu avec leur nom : et le terrain ne pouvait plus être fouillé par personne. Moi, j'avais trouvé mon terrain, il y a longtemps, un bon *claim* riche en or pur. Mais je n'ai pas pu arborer mon nom sur ma découverte, et une autre est installée victorieusement là où j'espérais faire fortune : c'est-à-dire être heureuse! »

Cette lettre émut Ferréol de pitié; aussi bien, il ne pouvait rester toujours à Villegarde, spécialement après la fin des chasses. Les premières feuilles le virent paraître de nouveau dans sa garçonnière de l'avenue Hoche et, dès le lendemain, il y eut en son honneur un dîner intime chez les Montgodefroy. Par une attention délicate, ses invités de la première série de l'automne précédent composaient la réunion.

Ils étaient là (sauf l'officier), toujours les mêmes en apparence; mais, au premier coup d'œil, le marquis devina chez Mlle de Louarn un changement profond.

Sans autre intérêt personnel que le dilettantisme du cœur féminin, il était curieux de voir l'accueil que lui ferait cette étrange fille. Sous ce rapport, il n'eut pas lieu de se plaindre que le spectacle était banal. Antoinette lui tendit la main avec une aisance qui dépassait toute prévision. Elle était toujours belle, mais d'une beauté moins olympienne et, selon lui, moins troublante, même pour un homme facile à troubler, ce qu'il n'était pas. Elle parlait plus haut, avec de plus grands gestes; elle était plus fiévreuse, moins royale, si l'on peut s'exprimer ainsi. Mais surtout son indépendance d'allures, de pensées, d'affirmations, dépassait quelquefois la limite accordée, même par les mœurs d'aujourd'hui, à une femme jeune et non mariée.

Dire qu'elle éprouva une joie sans mélange à revoir Ferréol serait peut-être aller loin. Mais cet homme, habitué aux revirements les plus étranges du cœur féminin, fut obligé de convenir d'une chose : la blessure qu'il avait faite — si involontairement — était guérie. Pour lui rendre justice, Villegarde en fût heureux sans arrière-pensée d'amour-propre.

Il restait à savoir si le guérisseur était Adrien : avant de se faire une opinion, le marquis attendait l'arrivée du jeune homme. Quand il parut, un défi sembla briller dans les regards d'Antoinette, et Villegarde en fut à la fois glacé et joyeux : glacé pour Adrien, joyeux pour Louise.

A table, on s'entretint beaucoup du dernier crime anarchiste, dont tout Paris frémissait encore. Thomassin parlait peu, trop intelligent pour ne pas voir où conduisait une pareille folie. La peur, chez Marthe, commençait à l'emporter sur les grandes théories sociales. Une seule personne, à la table de ces « bourgeois » plus ou moins assombris, témoignait autre chose que l'accablement : c'était Mlle de Louarn.

— Ce qu'il y a d'affreux dans cette catastrophe, disait-elle, c'est l'effroyable souffrance dont elle donne la mesure. Pour qu'un homme arrive à cette extrémité, il faut que sa misère morale ait dépassé tout ce que l'imagination peut concevoir. Il n'est peut-être guère moins à plaindre qu'à blâmer.

Montgodefroy, de très mauvaise humeur, ne répondit rien et haussa les épaules, crime de lèse-galanterie dont Adrien seul parut choqué. Louise regarda son oncle comme pour lui dire : « Vous entendez comme elle parle ! » Pierre de Louarn, le héros de plusieurs batailles, fit cette observation :

— Ce qui m'inquiète le plus dans la conjoncture, c'est la couardise du public.

— C'est vrai, dit Ferréol ; mais à quelque chose malheur est bon : la crainte des bombes sera le commencement de la sagesse pour ceux d'entre nous qui veulent ressusciter La Fayette. Cette fois, on nous donne la Terreur avant les États généraux.

— Il ne faudrait pourtant pas considérer l'acte d'un fou comme un régime politique, remarqua Thomassin avec mélancolie.

— Ce qu'il y a de mieux dans l'affaire, dit Montgodefroy, c'est que l'homme est pris. Si les jurés font leur devoir...

— Leur devoir ! protesta Antoinette. Ce malheureux a une petite fille de quatre ans ! Pour cette innocente, vous souhaitez non pas un bourreau, mais douze, qui en feront une orpheline et une créature perdue, et vous êtes chrétien !...

Le marquis, sans le vouloir, chercha des yeux La Houssaye, pour voir ce qu'il allait dire. Mais l'amoureux paraissait attendri à la vue de cette compassion. Comme tout le monde gardait le silence, même Pierre de Louarn, Ferréol reprit :

— Je ne connais pas de doctrine plus dangereuse que celle de la pitié avant tout. C'est le dernier symptôme qui précède l'agonie d'une société mourante.

— Si nous causions d'autre chose! dit Montgodefroy. Depuis ce matin, je n'entends parler que de bombes. Cela crispe les nerfs, au bout d'un certain temps.

— Cher monsieur, répliqua Thomassin, les partisans de l'action directe n'ont pas d'autre ambition que d'ébranler vos nerfs. Ils désirent vous convaincre qu'il y a quelque chose à faire.

— Oui, parbleu! il y a quelque chose à faire, et je l'ai fait. Je suis allé à la Préfecture de police et j'ai demandé un agent. Vous ne l'avez pas vu qui se promène devant ma porte?

— Vraiment? s'écria la belle Marthe, dont les traits s'épanouirent. Vous avez fait cela, Honoré?

— Me prend-on pour une bête? Les bêtes sont ceux qui ne voient pas que je pourrai me défendre, parce que j'ai de quoi payer. Oui, monsieur Thomassin, il faudra que les dynamitards aillent opérer chez vous. Là, rien ne les gêne.

Un rire général, bien qu'un peu forcé, répondit à cette plaisanterie et, jusqu'à la fin de la soirée, il ne fut plus question de bombes.

Ferréol partit avec Adrien, qui voulait causer avec lui.

— J'ignore ce que vous pensez de moi, commença le jeune homme. Du moins, je tiens à vous assurer que je suis heureux, heureux au fond du cœur de vous retrouver après cette longue absence. Ne sommes-nous pas amis comme autrefois?

Ils passaient dans le rayon d'une lampe électrique du parc Monceau. Ferréol s'arrêta et tendit la main à La Houssaye.

— Regardez-moi dans les yeux, fit-il. Voyez-vous autre chose que la vieille amitié?

— Non; mais plusieurs fois, tout à l'heure, j'ai senti en vous le blâme. Que me reprochez-vous?

— La question est délicate; néanmoins, puisque nous sommes toujours amis, je vais y répondre. Je vous reproche que, pour un futur mari, vous vous taisez trop. Cette jeune fille m'effraye par ses idées. On lui travaille l'esprit... Est-ce que vous n'avez pas peur de l'avenir?

— Je n'ai peur que d'une chose : de vivre sans elle. Quand je l'aurai toute à moi, je lui donnerai tant de bonheur, avec les moyens d'en donner aux autres, que cette fièvre généreuse dont elle est prise tombera d'elle-même.

— Dieu vous entende! mais je voudrais, pour soigner cette fièvre, un autre docteur que Thomassin. Le père Louarn est-il donc devenu sourd, à force de vivre dans les nuages? Vous-même, encore une fois, vous vous taisez trop.

— J'ai pu voir, dit Adrien, que Mlle de Louarn redouble d'exci-

tation quand je discute avec elle. On croirait, à certains moments, qu'elle veut m'éprouver. Quant à moi, que m'importent les idées politiques, les théories sociales! Qu'est-ce que le monde, sinon *elle?* Tous les problèmes du genre humain se réduisent à une question : Antoinette de Louarn m'aimera-t-elle un jour?

— Probablement, dit Ferréol; car vous mettez à ses pieds l'holocauste que les femmes préfèrent : le bon sens et la raison. Laissez-moi vous dire que c'est un sacrifice redoutable.

XIII

Tandis qu'Adrien rentrait chez lui, consolé moins que troublé par cet entretien, M[lle] de Louarn oubliait de se dévêtir dans sa modeste chambre, l'âme plus agitée encore. Elle rapportait de cette soirée la plus cruelle des déceptions : elle venait d'apercevoir combien elle s'était trompée sur sa propre nature.

Depuis deux jours, avec une soif maladive de souffrance, elle attendait l'instant qui la mettrait de nouveau en face du marquis. Elle rêvait les tortures, l'intérêt d'une lutte contre son cœur, l'angoisse des émotions dissimulées et vaincues, l'orgueil déchirant de la victoire : car elle comptait vaincre et, fidèle à sa promesse, appartenir un jour à celui qui l'aimait, s'il persistait à conquérir les lambeaux d'un cœur déchiré. Ce fut donc avec une sorte d'humiliation intérieure qu'elle se sentit très calme, presque disposée à rire d'elle-même en présence de Villegarde. Son héros, dépouillé de sa cape, de son couteau de chasse et de sa trompe, retombé dans l'habit noir et dans les bottines vernies, devenait un homme comme un autre, encore que supérieur à la plupart des autres. Il avait toujours sa haute mine et sa belle tournure de quinquagénaire bien conservé; mais, malgré tout, l'âge parlait haut sous l'éclat des lumières. Antoinette, qui s'interrogeait en toute occasion avec une franchise parfois cruelle, se demanda :

« Et si, ayant ma parole, ce monsieur à moustaches grises me sommait de l'épouser?... »

Involontairement, elle avait tourné le regard vers une glace et trouvé l'image de sa beauté jeune et victorieuse, la ligne impeccable de ses épaules... Tandis qu'elle se contemplait, elle vit scintiller dans l'éloignement plus sombre l'éclair de deux yeux noirs où la passion brûlait. Pour la première fois, elle sentit un frisson, — de colère, sans doute, — en comprenant ce que disaient ces yeux : « J'attends mon heure! »

Alors elle oublia le marquis et ce fut à « l'heure d'Adrien »

qu'elle songea. Est-ce que cette heure « d'oubli et d'amour », — c'étaient les paroles que l'audacieux avait dites, — pourrait sonner jamais? Déjà elle découvrait, avec un dégoût d'elle-même, que l'oubli vient vite quelquefois. Était-il croyable qu'elle avait perdu la tête un instant, qu'elle l'avait laissé voir?... Sans doute, le marquis avait cru à l'explosion d'un de ces orages du cœur dont l'être qui connaît la vie ne saurait se moquer. C'est pour cela qu'il s'était montré si paternel, si généreux... Mensonge misérable! C'était une exaltation de pensionnaire mal élevée, rien de plus. Il n'en restait rien, rien que l'amère moquerie de soi-même. Les tortures, la lutte, le cœur déchiré, quelle comédie! Elle ne souffrait pas; son cœur était intact. Elle savait un gré infini à M. de Villegarde pour l'avoir traitée comme il convenait. Un gémissement vint à ses lèvres :

— Mon Dieu! quelle femme suis-je donc?

Son miroir lui répondit de nouveau qu'elle était une femme dans l'éclat de la beauté et de la jeunesse. Elle vit la pourpre de ses lèvres, le marbre pur de ses épaules... A cette heure, elle voyait plus encore. Elle éprouva l'immense besoin d'une ivresse où elle s'étendrait, anéantie, pour ne plus porter ses pensées trop lourdes. Tout à coup elle crut apercevoir encore deux éclairs dans l'ombre, les yeux dévorants qui attendaient l'heure... Étouffant un cri, elle souffla ses bougies et acheva sa toilette dans l'obscurité.

Peu de jours après, le marquis se présenta chez Pierre de Louarn, par devoir de politesse. A vrai dire, il s'attendait à trouver la porte fermée, sachant que le publiciste était rarement chez lui et ne supposant pas que sa fille dût recevoir quand elle était seule.

Mais elle n'était pas seule, et Ferréol, introduit dans un salon où l'on se voyait à peine, fut présenté quelque peu sommairement à une petite femme grisonnante et mal habillée, dont il n'entendit pas le nom. Il ne chercha guère à l'entendre, d'ailleurs, l'inconnue lui paraissant d'ordre secondaire, sans intérêt quelconque pour lui. Antoinette, après quelques phrases de conversation ordinaire, demanda tout à coup :

— Monsieur de Villegarde, pourriez-vous deviner où j'étais hier, avec madame ici présente?... Non, vous ne trouveriez pas. Eh bien! j'étais à la Morinière.

— A la Morinière! s'écria Ferréol tout surpris. Pourquoi faire, mon Dieu?

— Pour porter du pain à des malheureux qui ne mangent plus. Vous savez que les carriers et les tailleurs de pierre sont en grève. Nous avons visité Souppes, Château-Landon, d'autres villages encore où la misère est effroyable. Quelle tournée! Elle ne ressemblait guère, je vous assure, à nos chasses du dernier automne.

— Voulez-vous dire, balbutia Villegarde confondu, que vous êtes allée soutenir la grève? Et... votre père l'a trouvé bon?

L'inconnue éleva sa voix métallique, usée plutôt que brisée, où certaines cordes absentes ne parlaient plus. Dans cette voix se devinait une fatigue si extrême, qu'on devenait fatigué rien qu'à l'entendre, énervé aussi quelque peu, à cause du léger accent théâtral des intonations.

— Pierre de Louarn cherche à donner un Dieu aux ouvriers. Pourrait-il blâmer sa fille de leur donner du pain?

— Je suppose, articula froidement Villegarde, que j'ai... le plaisir de me trouver en présence de Mme « Renée », la journaliste conférencière?

Elle répondit, glacée par cette correction où se devinait autre chose que la sympathie :

— Quand je prends la plume ou la parole, c'est toujours malgré moi et dans un seul but : soulager ceux qui souffrent.

— Les éclairer quelquefois serait aussi une bonne œuvre, dit Ferréol. Mais notre temps, qui met l'idéal du bonheur dans la jouissance, considère logiquement la souffrance comme le seul mal.

— Voulez-vous donc nous ramener à l'ascétisme du Moyen-Age, pour qui la douleur et la mort étaient des biens?

— Non, madame; soyez sans crainte. Mais je ne veux pas davantage qu'on voie, dans le criminel qui souffre, la souffrance d'abord, le crime en second lieu.

— Les grévistes ne sont pas des criminels.

— Pas toujours, du moins. D'ordinaire, ceux qui commandent la grève sont de simples égoïstes; ceux qui la soutiennent sont de pauvres fous crédules, peu soucieux de la faim qui tord les entrailles de leurs petits.

— La guerre ne va pas sans la famine. Est-ce que vous n'avez pas eu faim quelquefois, pendant que vous combattiez pour la France?

— Mon Dieu, si! Mais vos carriers ne combattent pas pour la France. Toute grève est une victoire économique remportée par nos ennemis.

— Vous êtes homme et vous êtes aristocrate, fit « Renée » en se levant. Jamais vous ne pourrez vous entendre avec la femme du peuple qui tressaille en moi.

Antoinette n'avait pas dit une parole, curieuse de voir aux prises deux êtres si opposés. Seul avec Mlle de Louarn, le marquis demanda :

— Vous ne craignez pas que les journaux racontent votre équipée? Quel esclandre, s'ils en parlent!

Antoinette répondit :

— Nul ne sait le nom de la personne qui accompagnait « Renée », sauf l'abbé Esminjeaud, qui nous a vues. Mais il se taira. Et, d'ailleurs, quel mal ai-je fait? Porter du pain aux affamés n'est pas chose défendue, même à la jeune fille le plus sévèrement élevée du Faubourg.

— Non, sans doute, mais « Renée »!... Je sais qu'elle a des cheveux gris et le cœur sur la main. N'importe, elle est compromettante.

— Mon père n'en juge pas ainsi.

— Ah! votre père!... Si je le connaissais mieux!...

— Que feriez-vous?

— Je lui dirais, mademoiselle, que sa fille impose de dures épreuves à l'attachement de... d'un de mes amis. Puis je le prierais de transmettre cette observation... à la personne intéressée : je parle de vous.

— La commission sera faite, répondit Mlle de Louarn sans sourire. Mais voilà : précisément, la personne n'est pas... intéressée. Il faut qu'on la prenne comme elle est, comme elle sera, surtout — comme elle *veut* être — ou qu'on l'abandonne à son destin malheureux. Si, quelque jour, elle devient la femme d'un homme riche, beaucoup de l'argent du mari passera par les mains de « Renée », ou sera distribué par ses conseils.

— Je croyais qu'il était plus difficile de gagner de l'influence sur la fille de monsieur votre père.

— Pourquoi? Vous n'avez jamais essayé, — et maintenant il serait trop tard. Oui, j'admire la courageuse femme dont vous me blâmez d'être l'amie. Elle a trouvé un idéal : la compassion.

— La compassion quand même peut être une belle maladie de l'âme : une sorte de fringale généreuse. Quant à moi, je lui préfère la charité, qui est un appétit sain et robuste. Le rêve de votre nouvelle amie, c'est une grande société protectrice des animaux humains, lors même qu'ils sont des animaux de proie. Vous aurez quelques désagréments avec votre idéal, du moins tel que vous l'entendez.

Un premier désagrément, facile à prévoir d'ailleurs, atteignit Antoinette. Son incognito pendant la tournée de la veille était moins bien gardé qu'elle ne pensait. Peu de temps après le départ du marquis, un autre visiteur sonnait à sa porte et insistait pour la voir, si bien qu'il fut admis, encore que Mlle de Louarn se trouvât seule. Adrien, car c'était lui, tenait un journal du soir et semblait fort animé. Sans rien dire, il mit dans les mains d'Antoinette le papier qui contenait le récit de la grève, récit qui n'était pas d'un enthousiaste. L'affaire, toutefois, n'était pas prise au sérieux, vu le

petit nombre des adhérents et le caractère local de l'industrie. Et, par cette raison même, le rôle de « Renée » dans l'occasion apparaissait comme voisin du ridicule. On *blaguait* légèrement la souscription ouverte, l'apparition de « Notre-Dame-des-Grèves » sur les lieux. Chose plus grave, on parlait de sa compagne mystérieuse, « la fille d'un personnage bien connu pour ses travaux relatifs à la crise ouvrière ». Le trop galant journaliste, ajoutait :

« Cette jeune citoyenne, qui est d'une beauté rare, n'a pas craint de soigner elle-même les plaies du compagnon Barillot, légèrement endommagé dans une bagarre. Si nous donnions le portrait de l'infirmière, ce serait à qui voudrait recevoir des coups, dans l'espoir d'un tel pansement. »

— Est-ce croyable ? dit La Houssaye. Vous êtes allée parmi ces hommes, toute seule avec... « Renée » !

Il semblait avoir peine à contenir sa colère, ce qui causa tout d'abord une révolte chez Mlle de Louarn. Cependant elle parut céder tout à coup, et répondit :

— Dans aucun salon, vos pareils ne m'ont témoigné plus de respect. J'étais là pour le bien des ouvriers... Ils souffrent tant !

— Et ce misérable qui écrit ces lignes, il vous respecte aussi, n'est-ce pas ?... Oh ! vous voir blâmée, critiquée, jugée comme une femme ordinaire, *vous!* Lire ces plaisanteries qui vous rabaissent au niveau commun ! Songer qu'Antoinette de Louarn, la reine, *ma* reine, à qui je voudrais ne parler qu'à genoux, songer qu'elle fournit à un reporter le sujet d'un article payé 25 francs ! Mais que font donc votre père et votre frère ?... Ah ! si je pouvais !...

— Si vous pouviez quoi ? dit Antoinette. Percer de part en part celui qui m'a découronnée à vos yeux ?

— Pour que vous le soigniez, lui aussi !... Non ! ce qu'il faudrait pour mon bonheur, ce serait de pouvoir ne plus vous aimer. Car vous vous riez de moi; vous me bravez, je le vois bien. Grand Dieu ! qu'est-ce qui m'attend... *plus tard?* Jusqu'où sera poussé votre défi — et mon humiliation ?... Antoinette !... Promettez-moi d'avoir pitié, de ne plus commettre de pareilles folies. Je vous aime tant... et je suis si faible devant vous ! Mettez fin à ce cauchemar, à cette épreuve qui me tue. Soyez à moi demain, et menez l'existence qui doit être celle d'une femme comme vous !

Il était trop ému lui-même pour voir l'agitation tumultueuse qui soulevait la poitrine d'Antoinette. Si, à ce moment, il l'eût prise dans ses bras, l'épreuve était finie peut-être. Mais déjà elle avait eu le temps de se figurer le sourire du marquis à la nouvelle du mariage. Elle croyait l'entendre murmurer avec un haussement d'épaules :

— Six mois! Elle n'a eu besoin que de six mois pour guérir ce grand amour!

L'amour!... Avait-elle un cœur seulement? Et, si elle n'avait pas de cœur, dans quelle région mystérieuse, inavouable, courait en ce moment le singulier frisson causé par le regard d'Adrien? Était-ce la passion de celui-ci qui la touchait, ou bien sa souffrance? Elle se demanda :

« Que suis-je donc? Une créature vile et grossière, ou un monstre sans pitié? De quel airain ou de quelle boue Dieu m'a-t-il formée?... Quand je fais souffrir l'homme qui m'aime, quand je vois des larmes dans ses yeux, je voudrais les boire... S'il était heureux, je crois que j'aurais de la haine pour lui... Ah! qu'il souffre encore! »

— Vous oubliez nos conventions, dit-elle tout haut. Jusqu'en novembre, je m'appartiens. Seul, mon père a le droit de me blâmer. Jugez-moi dans votre conscience. Vous êtes libre de me condamner, vous êtes libre d'en aimer une autre, et cela vaudrait mieux : nous n'envisageons pas la vie sous le même jour.

— Comme ces gens vous ont fait du mal! s'écria le jeune homme en serrant les poings : Thomassin, la Montgodefroy et cette folle qui vous traîne avec elle dans l'émeute! Je dirai à votre père...

Antoinette interrompit cette phrase en posant le doigt sur l'épaule d'Adrien, et, les sourcils froncés :

— Ne dites rien à mon père, ni à mon frère, ni à personne, ou vous me perdrez à jamais. Si je vous révolte, abandonnez-moi; partez; ne revenez plus!

Ils se quittèrent à ces mots qui font régulièrement revenir l'amoureux, vaincu et docile : toutes les femmes le savent bien.

Léon de Tinseau.

La suite prochainement.

BERRYER INTIME [1]

I

« Il ne faut pas se perdre dans les détails pour bien peindre les gens. L'exactitude suffisante et presque complète de tout portrait des visages ou des caractères est dans un trait dominant. La supériorité du talent du peintre consiste à le bien discerner et à le mettre en vive lumière [2]. »

Cette pensée est de Berryer. Si nous voulions la lui appliquer, nous n'aurions, pour le peindre, qu'à répéter le mot de Bossuet sur le prince de Condé : « Dans la mort comme dans la vie, la vérité fit toute sa grandeur. »

La sincérité est le trait dominant de Berryer; elle n'eût pas suffi sans doute à faire de lui ce qu'il a été; mais comme elle éclairait et animait son regard, elle a communiqué la vie aux dons qu'il avait reçus du ciel.

Pour avoir été « vrai, vrai en toutes choses », il a été éloquent; il a gardé le jugement libre; il a dominé les passions des partis, même du sien, et, sentant en lui-même le principe des faiblesses et des misères des hommes, il s'est montré indulgent pour les fautes et tolérant pour les erreurs. Sa bonté est née de sa sincérité, comme aussi ses goûts littéraires et intellectuels, ses préférences musicales et artistiques : détestant en toutes choses l'apprêt, la subtilité, l'affectation, aimant le naturel, la clarté, la simplicité. Il a réalisé cette parole de Joubert : « En poésie, en éloquence, en musique, en peinture, en sculpture, en raisonnement même, rien n'est beau que ce qui sort de l'âme. »

Chez Berryer tout sortait de l'âme.

Et d'abord l'éloquence.

Là encore, c'est son témoignage que nous invoquerons. Il citait souvent ce verset de l'Écriture : *Credidi, propter quod locutus*

[1] La librairie Firmin-Didot publiera prochainement sous ce titre : *Berryer sous la République et le second Empire*, le troisième et dernier volume de la *Vie de Berryer*, par notre collaborateur M. Charles de Lacombe. Nous en détachons un chapitre qui sera lu avec le plus vif intérêt.

[2] Notes détachées. *Papiers de Berryer*.

sum. « J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé. » Il donnait ainsi le secret de son inspiration. Depuis le jour où, lisant au collège de Juilly les prières de la première communion, il faisait pleurer l'assistance, jusqu'à cette heure suprême où, dans sa lettre au comte de Chambord, il jeta le dernier cri de sa fidélité, Berryer a toujours obéi à une conviction profonde. Cette conviction a fait sa puissance; il n'en voulait pas lui-même d'autre explication, et lorsqu'au Palais un adversaire essayait de mettre en garde les juges ou les jurés contre la séduction de son talent, c'était avec une sorte d'indignation qu'il relevait l'éloge, définissant chaque fois, presque dans les mêmes termes, ce qu'on appelait son éloquence.

Non, il n'y a pas de talent... Je me connais bien; je sais ce qu'il y a en moi... il y a de la conviction... cette conviction qui bout dans mon cœur[1].

On parle de talent, d'éloquence, comme s'il fallait s'en défier, écrit-il encore dans une note détachée. Dites donc qu'il faut être sourd à l'accent de la vérité; car *il n'y a que la parole vraie qui soit éloquente.*

Cette sincérité éclatait dans la manière dont Berryer préparait ses causes. On a souvent parlé de son improvisation : il est certain que, sauf dans les premières années, il n'écrivait pas ses discours. L'expression et le mouvement jaillissaient chez lui des impressions de l'audience ou de la séance.

Mais il n'était toujours prêt que parce qu'il avait fortement médité son sujet.

Bien des gens se plaignent de n'avoir pas de mémoire, disait-il; pour la plupart, la mémoire est comme la poste, accusée de perdre les lettres qu'on ne lui a pas confiées[2].

Ses plus étonnantes improvisations reposaient sur un fond acquis. Tel ce discours du 2 avril 1850, contre l'amendement de M. Jules Favre, relatif à la situation des desservants. Rien n'avait fait prévoir à Berryer le dépôt de la proposition; il ne trouva ces développements soudains que parce que, dès sa jeunesse, il avait accumulé sur les rapports de l'Église et de l'État des notions et des idées que sa mémoire fit lever sur l'heure.

Que faut-il entendre, d'ailleurs, par l'improvisation? C'est Berryer lui-même qui va nous le dire, dans le négligé d'une causerie intime :

[1] Procès Dehors, 1836.
[2] Notes détachées. *Papiers de Berryer.*

Vous me parlez d'improvisation, écrivait-il à Mme de Jobal... Savez-vous le secret des improvisateurs? C'est qu'ils n'improvisent pas du tout. Bien pénétrés d'une pensée, d'un sentiment longuement médité en leur cervelle, ils se sont dit vingt fois, cent fois la même chose, et l'occasion venue où ils l'expriment à haute et intelligible voix, ils n'ont de mérite dans la vivacité de l'expression que la maturité de la réflexion. Voilà le secret des gens qui parlent en public. Pour moi, qui suis du métier, je ne saurais jamais dire ce que je n'aurais jamais pensé.

C'est ainsi qu'il se pénétrait des questions qu'il avait à traiter. Nous l'avons vu dans l'affaire Montmorency, épuisant les vieux monuments historiques; dans le procès sur les charpentiers ou les typographes, s'enquérant, jusque dans les derniers détails, de la vie des ouvriers, de leurs habitudes, de leurs règlements, de leurs salaires et de leurs besoins; dans la défense de Dehors ou de Mme de Jeufosse, s'identifiant avec la situation des accusés au point de l'incarner en quelque sorte, ému, agité, tremblant, comme si sa propre destinée y était engagée. Dans les débats de la Chambre, quel qu'en fût l'objet, indemnité américaine, chemins de fer, politique étrangère, budget, Berryer a de même tout étudié, tout approfondi. Il écrit notes sur notes; il a des dossiers, tout entiers de sa main, sur les affaires de Rome, sur les questions sociales, sur l'assistance publique: s'il ne les a pas portés à la tribune, c'est qu'il ne les trouvait pas encore assez complets; d'autant plus exigeant pour lui-même qu'il sentait plus hautes les causes à défendre.

Venez chez moi, dira-t-il un jour au Corps législatif; venez voir avec quelle assiduité, depuis trois mois, je passe mes journées entières à compulser tous vos documents, tous vos budgets, tous vos rapports.

Berryer avait, avec cela, une extrême défiance de soi. Nul homme peut-être n'a redouté à ce point la parole publique. Dès que M. Guizot s'était levé de son banc, son émotion, nous disait-il lui-même, avait disparu. Il portait dans son regard la confiance qui le soutenait. Lorsque Berryer devait parler, on s'en apercevait à sa pâleur; il passait et repassait devant la tribune : « Je ne monte jamais ces huit marches, disait-il, sans avoir la fièvre. » Tout son corps tremblait, ce n'est pas une exagération de le dire, jusqu'à la cime de ses cheveux. L'exorde trahissait souvent son embarras. Sa parole était hésitante; les phrases se traînaient, lourdes et ternes; tout à coup, une interruption, un mouvement de l'âme, le son même de sa voix, dissipaient les nuages et l'inspiration paraissait.

Berryer avait, d'ordinaire, arrêté son plan; il le suivait, sans s'y asservir, et ne le perdait pas de vue, tout en s'engageant dans les détours que traçaient devant lui les incidents du débat.

Pour se rendre compte des impressions de l'auditoire, il choisissait un des assistants, dont la physionomie les lui révélait. Tant que M. Royer-Collard fit partie de la Chambre des députés, ce fut sur son visage que Berryer chercha cette indication. Il observait ainsi, tout en parlant, les dispositions de ceux à qui il s'adressait, s'interrompant pour répondre à une objection qu'il devinait quelquefois dans un geste, poussant ou retenant ses hardiesses, insistant sur une idée ou la laissant brusquement pour une digression inattendue, suivant ce que lui paraissaient réclamer les mouvements de l'Assemblée.

De là dans ses discours des irrégularités, des phrases inachevées. On répète souvent que les discours de Berryer devaient tout à l'action oratoire, et qu'ils ne sont plus rien, du moment qu'elle s'est évanouie. Sans méconnaître ce que leur fait perdre une froide lecture, nous ne saurions accepter ce jugement. Il suffirait, pour en démontrer l'excès, de réunir en une sorte de *Conciones* français quelques fragments des harangues politiques ou des plaidoiries de Berryer. Qu'on prenne, par exemple, les plaidoiries pour Cambronne, pour le prince Louis-Napoléon, pour Mme de Jeufosse, pour M. de Montalembert, les discours sur le procès des accusés d'Avril, sur les affaires d'Orient, sur les mariages espagnols, sur la revision (et combien d'autres pourrions-nous citer!), on y trouvera des morceaux dont la beauté demeure, même quand l'action n'est plus là pour leur donner la couleur et la vie.

L'action n'en fut pas moins le trait dominant de la puissance de Berryer.

Il avait au plus haut point ces avantages extérieurs que l'antiquité jugeait l'accompagnement nécessaire de l'éloquence. Toute sa personne était oratoire. Son large front, sa tête fièrement posée, ses beaux et grands yeux tour à tour étincelants de flamme ou voilés de larmes, sa mâle poitrine, son geste sobre, mais saisissant, parce qu'il était juste. sa voix harmonieuse et flexible, tantôt éclatante comme la foudre[1], tantôt s'épanchant en notes caressantes et attendries, tout en lui parlait à l'auditoire.

Le geste de l'homme, son regard, son sourire, les inflexions de sa voix, sont remplis d'éloquence, disait Berryer lui-même, en définissant

[1] « Vous avez parlé comme la foudre », lui écrit un jour le duc de Noailles.

l'orateur, à la Société des *Bonnes études*; il n'est besoin de longs discours pour que sa puissance éclate dans son langage.

Deux mots reviennent sans cesse dans les appréciations portées sur ses discours : c'est le mot « sublime » et le mot « électrique ». Il semble qu'on n'a pu trouver d'autres termes pour rendre cette fascination extraordinaire qu'exerçait l'orateur. « Mon sublime adversaire », dit Jules Favre devant les jurés de Lyon. « Ce sublime discours », dit Lamartine à la Chambre, en répondant à Berryer dans le débat de 1840, sur les affaires d'Orient. Parcourez les journaux du temps, à quelque opinion qu'ils appartiennent; lisez les lettres particulières dans lesquelles ceux qui l'ont entendu traduisent leurs impressions : il est bien rare que vous n'y rencontriez l'une des deux épithètes ou les deux à la fois [1].

Ce que Berryer communiquait à ses auditeurs, il avait commencé par l'éprouver; il les prenait tout entiers, parce qu'il était tout entier possédé par son sujet; il les transportait au-dessus d'eux-mêmes, ce qui est le propre du sublime, parce que, dans cette émotion qui faisait vibrer tout son être, le *mens divinior*, l'esprit divin, s'était emparé de lui. Le sublime n'est que l'idéal entrevu ou senti, et pour pouvoir en communiquer l'impression aux autres, il faut d'abord l'avoir éprouvée.

Cette action était cependant toute humaine, et en conformité exacte avec la réalité. Berryer était naturel à la tribune et au barreau, comme il l'était dans la conversation. Ses mouvements se tempéraient dans la familiarité d'une causerie, mais ils étaient aussi variés, aussi subits, aussi saisissants que dans un discours. Suivant l'objet de ses entretiens, l'expression de son visage était grave ou souriante, ses yeux se mouillaient de larmes ou s'animaient, sa voix vibrait ou se brisait d'émotion.

Parfois, à l'audience, il avait l'air distrait; son regard vague et superbe semblait interroger les lointains horizons. On eût pu le croire étranger au procès, et l'adversaire, se méprenant sur ces *absences* apparentes, se hasardait à en profiter pour donner cours à ses épigrammes ou à ses défis; mais tout à coup le lion se levait, et d'un bond terrible, il faisait expier à l'imprudent son triomphe prématuré.

Comme il ne cherchait jamais les effets, Berryer gardait toujours le sentiment des proportions. Dans un procès qu'il plaidait en province, devant une cour d'appel, il avait contre lui un savant

[1] « Cette électricité de la parole émue qui faisait passer comme un frisson dans l'Assemblée... », écrivait, dans le *Constitutionnel*, M. Henri Baudrillart, après la mort de Berryer.

avocat, professeur de droit et bâtonnier de l'Ordre, qui consacra deux journées à ses développements. Berryer devait repartir pour Paris; il ne lui restait guère qu'une demi-heure pour la réplique. Son client était dans l'angoisse. Jamais, se disait-il, son défenseur, en si peu de temps, n'arriverait à détruire une argumentation si nourrie. Mais il n'y avait dans cette longue discussion que deux ou trois points importants : en quelques mots, Berryer les eut dégagés et il gagna la cause[1].

Dans une autre affaire, l'adversaire s'était laissé aller à des mouvements passionnés que les circonstances ne comportaient pas : « Et moi aussi, dit Berryer en souriant, j'aurais pu être pathétique. » Mais il parla simplement, comme le demandait le sujet.

C'est ce tact exquis des situations, cette perfection innée de l'accent et du geste, qui faisaient écrire à Mlle Rachel : « Ah! si je jouais comme M. Berryer parle[2]! »

Cela ne voulait pas dire que Berryer parlât en acteur, mais bien que l'acteur doit faire consister l'idéal de son art à être vrai comme la nature.

Ah! nature! nature! Ce cri plaisant de Molière, écrivait Berryer à Eugène Delacroix, sera toujours la meilleure expression d'admiration pour une œuvre vraiment bonne[3].

On connaît les relations de Berryer avec le grand peintre, son cousin, et les attentions délicates dont il se plaisait à l'entourer pour dissiper ses tristesses et relever son courage.

Je ne m'explique pas que vous l'aimiez tant, vous qui êtes si simple, disait quelqu'un à Berryer. — Il n'est pas simple, répondait Berryer, mais il est toujours vrai.

L'orateur et l'artiste avaient tous deux en commun la sincérité et la passion. Berryer a peint son propre génie, lorsqu'appelant Eugène Delacroix à Augerville, il se promettait de deviser avec lui « des vraies beautés de l'art : *le naturel*, *la vérité*, *la liberté*, *grandes conditions qui seules perpétuent la personnification de l'artiste et ses sentiments par ses œuvres*[3]. »

Delacroix, à son tour, se souvenait certainement de Berryer,

[1] L'anecdocte est racontée tout au long par un témoin, M. Edmond Biré, dans ses *Causeries littéraires*. 1 vol. in-8°, 1890, p. 296.

[2] Lettre de Rachel à M. Marcelin de Fresnes. — Juin 1841. *Papiers de Berryer*.

[3] 10 juillet 1859. *Papiers de Berryer*. — Voy. dans le *Correspondant* du 10 avril 1885, notre article intitulé : *Berryer et Eugène Delacroix. — Correspondance inédite*.

lorsqu'étudiant les compositions du Tintoret et de Rubens, il les montrait emportés « par une sorte de verve qui est dans le sang et dans la main », comme « ces orateurs qui, entraînés par le sujet, par le moment, par l'auditoire, s'élèvent à une hauteur qui les surprend eux-mêmes, quand ils sont de sang-froid. »

Ces entraînements « qu'on appelle improvisation », Delacroix, comme Berryer, prenait soin de dire, qu'ils « ne produisaient que des effets vulgaires, si un travail persévérant ne les avait préparés ». Il en parlait ainsi pour les avoir bien connus. Cet homme, maladif, morose, esclave de ses nerfs et si souvent abattu, se transformait devant sa toile; il précipitait son pinceau avec des effets heurtés et des détails inachevés, mais avec un torrent de vie qui emportait l'âme des spectateurs pénétrés de l'émotion de l'artiste, Delacroix, lui aussi, s'était oublié devant son sujet; le détachement de soi avait laissé dominer en lui l'inspiration.

II

Ce détachement de soi, vertu de l'orateur, était, chez Berryer, le mérite de l'homme. « La première condition de la participation d'un citoyen aux affaires de son pays, c'est une entière abnégation de soi-même », disait-il à un de ses jeunes amis[1].

Il s'est toujours honoré de n'avoir jamais manqué à cette loi :

Dans mes pensées de chaque jour sur toutes les affaires et mes relations sur tous les points de la France, a-t-il écrit, jamais un retour sur moi-même[2].

Aucun homme ne fut moins occupé de ses intérêts, ni même de sa renommée. On ne peut dire que Berryer n'eût pas conscience des dons qu'il avait reçus, et qu'il ne sentît pas la douceur de ses triomphes; mais il ne fit rien pour en propager l'éclat, et l'on n'obtint jamais de lui ni qu'il fît une démarche auprès des journaux, ni qu'avant leur publication au *Moniteur*, à l'exemple de ses plus illustres collègues, il corrigeât ses discours.

Quelque effort qu'on désire faire pour conquérir la gloire, — c'est encore une pensée de lui, — la gloire est une belle dont il faut être aimé presque sans le savoir; on la rend infidèle quand on se vante de ses faveurs[3].

[1] A M. H. de Lacombe.
[2] Notes détachées. *Papiers de Berryer*.
[3] Notes détachées. *Papiers de Berryer*.

Nous avons déjà signalé le désintéressement de l'avocat. Quelques-uns de ses amis, qui savaient ses charges, n'étaient pas sans trouver ce désintéressement excessif. « M. Berryer répond à ceux pour qui il a plaidé et qui lui demandent ce qu'ils doivent : « Vous « ne devez rien, » écrivait avec une affectueuse impatience M. de la Ferronnays[1].

Les clients abusent volontiers d'une telle disposition. Aussi, dans les dernières années de sa vie, les secrétaires de Berryer se décidèrent à y mettre ordre; ils s'instituèrent en quelque sorte les tuteurs du maître et prirent en main des intérêts qu'il négligeait trop[2].

Un jour pourtant, ce désintéressement fut contesté au Parlement. C'était sous la République; Berryer traitait de l'établissement d'une ligne de chemin de fer.

« Il ne faut pas être intéressé personnellement dans la question », s'écrie un membre de la gauche, dont la voix est aussitôt couverte par les protestations de l'Assemblée.

Berryer bondit sous l'injustice.

... Est-ce à moi que l'interruption s'adresse? L'interrupteur ne sait-il rien de ma vie publique depuis vingt ans? Ah! il faut que je lui sois bien inconnu... J'ai ce bonheur que je ne compte pas une heure de ma vie où je ne me sois oublié moi-même pour des intérêts plus grands, plus généraux, et qui me sont plus chers que les miens[3]!...

Le second Empire, en écartant Berryer de la politique, l'avait ramené au barreau. Les affaires affluaient dans son cabinet; mais il faisait entre elles un choix sévère, sans souci des avantages qui pouvaient y être attachés.

Poursuivi et condamné en police correctionnelle, après avoir été l'un des favoris du régime impérial, le banquier Mirès désirait avoir en appel l'assistance de Berryer. Il obtint de lui, non sans difficulté, qu'il consentirait à lire son dossier, et voulant reconnaître d'avance la peine que Berryer allait prendre, il eut l'idée de lui envoyer vingt billets de 1000 francs par l'entremise de sa fille, qu'avait épousée un fils du prince de Polignac. Prévoyant les scrupules de Berryer, il avait eu soin de lui écrire :

[1] 9 juin 1855, à M. Mandaroux-Vertamy.

[2] « M. de Cadillan (un des secrétaires de Berryer), écrit Eugène Delacroix dans son *Journal,* me le (Berryer) fait voir bien plus grand encore que je ne le croyais. Il me parle de son désintéressement, de son mépris de ce qui est au-dessous de lui. » (*Journal d'Eugène Delacroix*, II, p. 491.)

[3] Séance du 22 février 1850.

Ce versement ne vous engage nullement; car, si vous aviez à justifier une affaire douteuse ou déloyale, vous avez le droit de retirer votre concours.

La lettre était datée du 14 janvier 1862. En marge on lit ces mots de la main de Berryer : « Remis le paquet de 20 000 francs à Mme la princesse de Polignac, ce 14 janvier 1862. »

En même temps, Berryer adressait cette réponse au financier :

Dans l'entretien que j'ai eu avec vous dimanche dernier, je n'ai pu prendre envers vous aucun autre engagement que celui d'examiner avec scrupule toutes les questions qui ont rapport au procès qui vous a été intenté; je vous ai demandé tous les documents qui peuvent m'éclairer; je reçois ce matin le dossier que vous avez confié à Mme de Polignac; je vais l'étudier avec soin, et s'il répond aux diverses objections que je vous ai faites, je me chargerai de plaider à Douai; mais jusque-là vous n'avez à remplir aucune obligation envers moi, comme je ne peux être obligé envers vous. Je rends donc à Mme la princesse de Polignac le papier cacheté que vous avez joint aux pièces du procès et que je ne peux pas accepter. Je suis, Monsieur, votre obéissant serviteur.

Berryer.

Il ne devait pas, après examen, se charger de l'affaire.

Que de traits semblables on pourrait citer!

Un agent de change, pour qui Berryer doit plaider, veut lui parler d'une combinaison qu'il se propose de réaliser si, comme il le pense, il gagne son procès. Aux premiers mots, Berryer l'interrompt, n'acceptant pas la conversation sur ce sujet; puis il réfléchit que son client a peut-être fait la même ouverture à d'autres personnes. Il lui écrit aussitôt pour le sommer de lui dire, sur l'honneur, s'il en a entretenu qui que ce soit :

Mon nom, lui dit-il, se trouverait ainsi engagé, malgré moi, dans une nature d'affaires auxquelles j'ai toujours voulu rester étranger, et cette position, à mon point de vue, serait une entrave aux efforts que je suis prêt à faire pour que, par de bonnes raisons, vous soyez judiciairement couvert de la perte que vous avez essuyée [1]...

Même réponse au duc de Riario, son beau-frère, qui lui a fait connaître l'intention où était la princesse Asmar, de Syrie, d'allouer aux hommes de loi, ses conseils, une part dans les indemnités qu'elle réclamait du gouvernement turc.

[1] 19 juin 1856.

Il ne me convient en aucune manière de stipuler et de me créer des droits et des avantages personnels dans les affaires dont je consens à me charger. Si j'avais pu, comme avocat, rendre un service à la princesse, elle m'en eût témoigné sa reconnaissance de la manière et dans la limite qui lui auraient convenu. Ce sont là les règles de notre profession, que je tiens à honneur de respecter et de faire respecter toujours...

Berryer avait été nommé en 1843 exécuteur testamentaire dans une succession qui souleva quelques difficultés; les légataires les aplanirent à l'amiable par une transaction. Berryer ne s'y était point opposé; mais, le testament n'étant pas exécuté à la lettre, il refusa l'avantage personnel que le défunt lui avait réservé :

Je renoncerai au diamant, écrivit-il au notaire, non pas que je doute de la capacité du testateur, mais parce que le règlement fait par tous les intéressés rendant ma mission inutile, je n'ai point droit à l'émolument qui y est attaché.

En regard de ces actes que lui dictaient le sentiment de l'honneur et le souci des règles de sa profession, il faudrait placer ceux qu'inspirait à Berryer sa générosité.

On a souvent raconté l'histoire de l'encrier dont il se servait habituellement à Paris.

Une marchande de faïences et de porcelaines habitait dans son quartier; elle venait de perdre un procès dans lequel était engagé son modeste avoir. Elle a l'idée de s'adresser à son grand voisin; elle se présente timidement, tout effrayée de sa hardiesse, dès qu'elle se trouve devant le maître. Berryer l'accueille avec bonté; il l'encourage à lui conter son affaire, il l'écoute attentivement, il se charge de la défense en appel et gagne sa cause devant la Cour. La pauvre femme est ravie; mais comment pourra-t-elle s'acquitter envers un tel avocat? Elle revient chez Berryer et lui présente, en pleurant de joie et de crainte à la fois, un billet de 1000 francs. Berryer, bien entendu, le lui rend, sans vouloir rien accepter. Mais elle insiste; elle sera humiliée et quelque chose manquera à son bonheur si Berryer ne lui permet pas de lui témoigner sa reconnaissance. « Eh bien! lui dit-il, donnez-moi un objet de votre magasin, à votre choix; je vous promets de l'accepter. »

Et bien vite elle va lui chercher un encrier de faïence bleue, dont Berryer depuis se servit toujours.

A l'un de ses secrétaires, M. Henry Moreau, Berryer confie le soin de remettre de sa part à un confrère, qu'il sait malheureux,

200 francs dont il lui est, dit-il, redevable[1]. La dette n'était alléguée que pour couvrir le don. Ce fut le confrère qui, surpris et ému, l'apprit lui-même à M. Moreau[2].

On ne saurait dire le nombre des infortunes que Berryer a ainsi soulagées. Son vieux camarade, l'ancien secrétaire de son père, Richomme, naguère si joyeux compagnon, traînait ses derniers jours dans les plus tristes infirmités. Il ne vivait que des secours de Berryer : « Jamais ami ne s'est conduit comme vous », lui écrivait plus tard la veuve de Richomme.

Et elle ajoutait : « Vous résumiez pour lui tout ce qu'on aime en ce monde[3]. »

A Augerville, la munificence de Berryer avait relevé l'église; elle assurait le pain aux pauvres, déguisant souvent l'aumône sous l'apparence d'un salaire donné pour un travail imaginaire. « Que faites-vous là? » disait-on au vieux Papineau qui flânait, appuyé sur son râteau, dans les allées du parc : « Je gagne les 30 sous de M. Berryer. »

Ce vieux paysan avait un fils qui annonçait de vraies dispositions pour le sacerdoce. Berryer le fit instruire. Devenu vicaire dans une paroisse du diocèse de Meaux, le jeune prêtre tomba gravement malade; Berryer le fit soigner à ses frais, et, ne se contentant pas des conseils du praticien du pays, il appela son médecin de Paris.

III

Berryer n'avait pas l'humeur voyageuse. « J'aime l'*at home*[4] », disait-il. Depuis 1816, il habitait à Paris la même maison, rue Neuve-des-Petits-Champs, au n° 64. Il ne la quitta que pour aller mourir à Augerville. Plaidant, au déclin de ses jours, pour un locataire frappé d'expropriation, il disait en termes touchants quelle place tiennent dans l'existence les vieux murs à l'abri desquels on a longtemps vécu; il en parlait avec d'autant plus d'émotion qu'il se sentait menacé lui-même par les changements projetés dans son quartier. Il ne devait pas voir ces changements se réaliser. Aujourd'hui le corps de bâtiment, où il avait passé un demi-siècle,

[1] Lettre de Berryer à M. Moreau, 1861.

[2] « Une personne, dont il est inutile de révéler le nom, nous écrivait, le 6 juin 1883, un autre des anciens secrétaires de Berryer, M. Chaillous, fait demander à M. Berryer un secours important. M. Berryer, qui me témoignait assez de confiance pour me mettre au courant de ses affaires particulières, n'avait en caisse que 3000 francs, et, vous le savez, pas le moindre revenu fixe; il en envoie 1500. »

[3] 18 mars 1858. *Papiers de Berryer.*

[4] A la comtesse de Jobal, 11 août 1844.

a disparu; il n'en reste qu'un souvenir qui s'en ira, lui aussi, avec les derniers survivants de ce temps.

La maison était au fond de la cour; l'appartement au rez-de-chaussée. On y arrivait par un perron élevé de quelques marches. Les pièces étaient simples et hautes. Des tableaux ou des statuettes, dons de l'amitié, en faisaient le principal ornement; dans le salon, un grand portrait de François Ier; dans le cabinet de travail, dont les murs étaient presque entièrement garnis par une bibliothèque montant jusqu'au plafond, le *Christ en croix et les saintes Femmes*, tableau attribué à Lebrun; un portrait de Cambronne, seul honoraire que Berryer eût accepté de son client de 1815; une statuette d'O'Connell, et, au milieu de quelques images amies, la photographie de Rossini avec ces mots signés du maestro : « A Berryer, au plus illustre, au plus éloquent, au plus fidèle de mes amis ».

La chambre à coucher, de proportions modestes, se trouvait à côté du cabinet; un portrait du P. de Ravignan était en face du lit. Dès le matin, les amis et les clients se présentaient chez Berryer. Il les recevait en déshabillé, faisant devant eux sa toilette, avec un mélange de bonhomie et de gravité qui les mettait à l'aise sans que le respect en fût atteint.

Dans les jours brillants des luttes oratoires, Berryer ouvrait son salon tous les vendredis soirs; les artistes rivalisaient de talent et de zèle pour donner de l'éclat à ces réunions. Elles cessèrent après la mort de Mme Berryer; mais, de temps en temps, un cercle d'amis était convoqué. Le 4 janvier, jour anniversaire de sa naissance, Berryer ne manquait pas d'appeler à sa table quelques intimes. Parfois, surtout au temps de l'Empire, il rassemblait dans un grand dîner des hommes politiques, vétérans des luttes parlementaires, de jeunes confrères, de jeunes écrivains, d'origines et d'opinions diverses, mais ayant mêmes vues sur les conditions nécessaires des gouvernements libres. Nous nous souvenons d'une de ces réunions. C'était en 1867, le 17 janvier. M. Thiers, M. Jules Favre, M. Lanjuinais, M. Ernest Picard, M. Andral, M. Gustave Janicot, étaient là. On parlait de l'avenir du régime. Le sentiment général était que l'Empire penchait vers sa ruine. Avec son esprit habituel, M. Thiers tenait le dé de la conversation.

J'accepterais, disait-il, tous les gouvernements, les Bourbons, le comte de Paris, même le prince impérial avec des institutions libres, quoique je n'aime guère les héritiers des grands hommes... Je respecte cette vieille Maison de France, qui a fait la nation. J'accepterais la République... Seulement, ajoutait-il, en tournant vers M. Jules Favre son malicieux regard, je vous prie de ne pas me laisser couper la tête.

Quelques voix chuchotèrent que M. Jules Favre n'aurait peut-être pas le pouvoir de l'empêcher.

Tout ce que je puis vous promettre, dit gravement le député de la gauche, c'est de passer le premier.

C'était surtout à Augerville que Berryer avait mis son âme.

J'ai l'esprit local, écrivait-il dès 1824[1]; je retrouve en certains lieux toutes les pensées que j'y ai goûtées; le tourbillon de Paris les fait taire, mais il ne les tue pas.

Et qui n'a pas connu ces rapports invisibles
Des corps inanimés et des êtres sensibles?

De là vient que, pour moi, je n'aime pas à courir en des lieux où je ne trouve point des idées ou des personnes que j'aime.

Cette jouissance, Berryer l'allait chercher, dans sa jeunesse, à Epinay, chez son père; à Rosay, chez Mme de Jobal et le président Amy; à Saint-Martin d'Ablois, chez les Sanegon; au Tremblay, chez le marquis de Vérac[2]; plus tard à Thieux, près de Juilly, chez son camarade Gibert; à Montretout, chez la duchesse Pozzo; à Malesherbes, chez son ami d'enfance Louis de Chateaubriand; à Lestang, dans le Berry, chez les nièces d'Hyde de Neuville; au Pezeau, chez le marquis de Vogüé; à Vaufreland, où il retrouvait les souvenirs et les amitiés de Saint-Martin-d'Ablois.

Il n'était nulle part plus heureux qu'à Augerville.

Tout ce qu'il aimait était venu le voir dans cette retraite; elle était elle-même l'œuvre de sa vie.

L'ambassadeur de Russie, son ami, le comte Kisseleff, connaissait bien son faible lorsqu'il lui écrivait de Bade : « Je suis au milieu des sapins séculaires de la Forêt-Noire, tandis que vous jouissez de vos belles fleurs cultivées par vos soins. A chacun selon ses œuvres; *vous êtes le créateur;* je ne suis qu'un parasite[3]. »

Essayons de peindre cette propriété d'Augerville telle qu'elle était au temps de Berryer.

Situé dans le département du Loiret, le village d'Augerville appartient à l'arrondissement de Pithiviers, et, dans cet arrondissement, au canton de Malesherbes.

Flanqué à ses deux extrémités de deux tours semblables, le

[1] A Mme de Jobal.
[2] Voy. *la Jeunesse de Berryer*, p. 259.
[3] Bade, 8 août 1863.

château[1] s'élève au milieu de profonds et larges fossés que remplissent les eaux courantes de l'Essonne. Une longue avenue, plantée de marronniers, conduit jusqu'à la place du village sur laquelle donne la grille.

La cour d'honneur, bordée par de vastes communs, précède le château. On arrive au perron par un pont de pierre. On passe dans le vestibule qui, en face de la porte d'entrée, ouvre sur le parterre également entouré d'eau, et communiquant avec le parc par trois passerelles jetées sur les fossés.

Du vestibule on pénètre dans le grand salon, et l'on est tout d'abord frappé par une vaste toile, représentant l'entrée de Henri IV à Paris. C'est le tableau de Gérard, copié par Marin Lavigne, artiste de talent et cousin de Berryer. Une inscription rappelle que Jean Lhuillier, seigneur d'Augerville et autres lieux, présenta à Henri IV les clefs de Paris, le 22 mars 1594. Le buste en bronze du Béarnais figure sur une des consoles placées entre les fenêtres; sur les autres sont les bustes de Louis XVIII, de Charles X et du duc d'Angoulême.

A gauche de la cheminée se trouvent un portrait de Charles X, œuvre inachevée d'Horace Vernet[2]; à droite, un portrait de la duchesse de Berry, avec cette inscription en relief sur le cadre : « Offert par le roi. » Sur la cheminée, le buste du comte de Chambord.

Dans la salle à manger, il y a aussi un grand portrait de Louis XIV, avec cette inscription : « Le roy dîne à Augerville le 3 novembre 1680. »

Un petit salon ou boudoir forme galerie entre le salon et la salle de billard. C'est la pièce préférée de Berryer; il s'y retire souvent avec quelques amis; il s'y épanche en causeries intimes. Dans ses jours de solitude, il vient encore s'y asseoir, s'oubliant de longues heures à repasser ses souvenirs, aidé dans ces rêveries lointaines par la vue des objets qu'il a rassemblés sur ces étagères et qui, pour la plupart, lui rappellent un gage d'amitié ou de reconnaissance : la Vénus de Canova, reproduite par Bartolini, que lui a léguée le duc de Fitz-James; le Penseroso, réduction de l'œuvre de

[1] Le château d'Augerville appartient aujourd'hui à M. le comte de Madre.

[2] Mme Horace Vernet, fille de Paul Delaroche, envoya ce portrait à Berryer : « Je sais, lui écrivait-elle en parlant de son mari, alors en Russie, qu'il était très flatté que vous eussiez bien voulu accepter cette petite ébauche; le portrait a seulement le mérite d'avoir été peint d'après nature, et est d'une grande ressemblance. Il acquerrera du prix, Monsieur, en devenant votre propriété. » — *Papiers de Berryer.* — La lettre n'est pas datée.

Michel-Ange, qu'il tient de Mme de Jobal; la belle édition de Froissart, que la même main lui a offerte; le chef-d'œuvre des charpentiers; l'exemplaire unique des Oraisons funèbres de Bossuet, donné par les typographes; la statuette en argent de Démosthène, présent de son client de 1858, M. de Montalembert.

Au delà du petit salon est la salle de billard. Quatre grands portraits y appellent le regard : le père de Berryer; sa mère, le portant tout enfant dans ses bras; sa femme avec ses cheveux blonds, son expression gracieuse et douce; Berryer lui-même dans le tableau peint par Henry Scheffer[1].

Au premier étage est le cabinet de Berryer. On y voit un grand portrait du président de Harlay; dans un coin du tableau, un carré de papier porte ces mots écrits par Berryer : *Qui loquitur veritatem in corde suo non commovebitur in æternum.* A côté du cabinet est l'oratoire, élevé dans la chambre où Mme Berryer est morte. Berryer en a lui-même tracé le plan; il a fait le dessin du vitrail qui représente saint Louis et saint Pierre priant pour la France personnifiée par la ville de Paris, tandis que saint Michel semble d'en haut la protéger.

J'attends demain Mgr l'évêque d'Orléans, qui vient bénir mon oratoire, écrit Berryer, le 22 septembre 1845, à Mme de Jobal. Je crois que le petit monument que j'ai médité dans mes tristesses, depuis trois ans, fera honneur à mon talent d'artiste catholique. Il nous serait bon, mon amie, de prier là pour tous ceux que nous regrettons.

Après la bataille de Castelfidardo, il fera dire la messe dans cet oratoire pour le général de Pimodan et pour les héros morts dans cette journée[2].

La beauté d'Augerville était en elle-même; elle n'empruntait rien au pays, vaste plaine aride que ne relevait aucun accident de terrain. Mais, dans l'intérieur de ce domaine qui mesurait environ 500 arpents, la main du maître avait semé les prairies, les bois, les fleurs, créé les sites gracieux ou sévères. Des marais avaient été changés en allées verdoyantes; des arbres, plantés dès les premiers jours de l'entrée de Berryer, formaient maintenant d'épais ombrages, entre lesquels des intervalles heureusement ménagés ouvraient des horizons à souhait pour le plaisir des yeux. L'Essonne, courant de tous côtés, animait le paysage; des canaux entretenaient la fraîcheur des gazons; çà et là des chaumières s'éle-

[1] Ces quatre tableaux sont aujourd'hui au château de Portes, dans la Drôme, chez M. Henry Berryer, à qui ils ont été légués par son grand-père.
[2] Lettre de Berryer à la vicomtesse de Vaufreland, 27 septembre 1860.

vaient, construites avec les arbres du parc. On quittait les prairies pour entrer dans des fourrés sombres, où se dressaient des rochers auxquels conduisaient des pentes graduées; quelques-uns, fendus par la foudre, étaient reliés les uns aux autres par des ponts jetés sur le vide. Comme la forêt de Fontainebleau, le parc d'Augerville avait ses petites *Pyrénées*.

A l'abri d'une de ces pierres énormes s'ouvrait une large grotte, asile calme et solitaire, qu'on avait appelé la *Sainte-Baume*.

Autour du château régnaient, à droite le corps de ferme, le colombier avec son dôme, qui semblait celui d'une chapelle; à gauche, le potager, et, sur le devant de la terrasse, les massifs de fleurs.

Les amis de Berryer avaient contribué à garnir ses jardins ou ses fermes. M. Gibert lui avait envoyé des fleurs et des greffes de ses plus beaux arbres fruitiers; M. de Grandville, des chevaux et des arbustes[1]; M. de Surian, des flamants roses.

Il était reconnaissant de ces cadeaux au delà de toute expression, et l'arrivée de quelques-uns des hôtes nouveaux de sa basse-cour lui inspiraient des billets comme celui-ci, adressé à Mme de Bardonnet :

Madame et très bienveillante amie,

Je reçois à l'instant avec joie et admiration les charmants canards dont Mme de Vaufreland me disait, il y a quelques jours, que vous aviez la très bonne grâce de me faire présent. Je croyais à peine que vous n'eussiez pas oublié mon vivier, mes mandarins, mes turcs, mes sauvages, que vos élèves bien mieux huppés ont rendus, je crois, honteux et certainement timides, quand je les ai mis à l'eau, au milieu de cette criarde compagnie. S'ils doivent, en vieillissant jusqu'au printemps, se montrer plus coquets qu'ils ne sont à cette heure, ils régneront sans conteste sur leurs semblables, qui sont si peu leurs pareils[2].

Chaque fois que Berryer se retrouvait à Augerville, c'était pour lui une fête nouvelle et, dans ses lettres, un vrai chant d'allégresse.

[1] « Ce matin, je suis sur pied depuis cinq heures et demie à surveiller mes plantations de magnolias. M. de Grandville vient de m'en envoyer quinze, qui n'ont pas moins de 8 à 10 pieds de hauteur; Gosset (le jardinier) en est très fier et va les planter de façon qu'ils réussissent. C'est certainement pour lui la plus grande affaire de ce temps-ci. » (Berryer à Mme la vicomtesse de Vaufreland, 12 avril 1853.)

[2] 1er décembre 1862. — Nous devons communication de cette lettre à Mme la vicomtesse de Bardonnet.

Que la campagne est belle! Que la vie y est calme! Le cœur s'y repose comme l'esprit, qui ne s'anime plus que dans l'admiration des œuvres de Dieu [1]!

Il se rappelait que ces lieux champêtres l'avaient toujours séduit, et que, même au temps de sa jeunesse, il s'était souvent enfui à Épinay, dans la maison de son père, pour y goûter solitairement le charme des bois, des eaux et des fleurs.

Mais, à Augerville, il trouvait de bien autres attraits :

Ce lieu-ci m'est si favori; tous ces arbres, je les ai presque plantés; les aspects qui plaisent sont les enfants de mon caprice; la bonne tenue bien verdoyante et bien fleurie est l'objet de mes soins constants. J'oublie dans cette contemplation les chagrins et les regrets des choses de la vie. Mes pensées s'épurent dans la simplicité de ces plaisirs. Je ne peux vous exprimer le bonheur, la délectation dont je jouissais hier soir dans une longue promenade faite silencieusement, mais tête à tête avec Chaillous. Nous n'avons rompu le silence que pour nous récrier sur la beauté de cette fin du jour et de l'approche d'une nuit un peu éclairée par le premier croissant de la lune.

Un autre jour, c'est le lever du soleil qui fait déborder son enthousiasme :

Quelle matinée! Quel beau temps! Quel soleil! Quels parfums! Je rentre le cœur plein d'admiration et de reconnaissance pour Dieu, tout pénétré de tendresse pour ceux que j'aime, avec qui je voudrais tant jouir de ces ravissants spectacles. Je ne comprends pas comment on peut n'en être pas ému et en quitter les pures délices. Je me suis levé à quatre heures. Les premiers rayons du soleil éclairaient vivement d'un côté le colombier et la grange, et de l'autre la cabane de l'abreuvoir et le pont. Ces brillantes lumières rasaient délicieusement et doraient l'herbe des grands prés, le grand gazon de la cour et le flanc de tous les arbres. Ce coup d'œil était si charmant et grandissait si magnifiquement de minute en minute, que je suis descendu pour en mieux jouir et me baigner dans ces fraîches chaleurs et dans ces clartés vivifiantes. Je respirais les meules de foin, la douce odeur des herbages tombant sous les coups de la faux; au retour, je parcours le bosquet et le parterre, au milieu de mille fleurs et d'admirables et embaumées touffes de roses [2].

Berryer voulait reposer, après sa mort, dans ce pays où il aimait à vivre.

[1] A la vicomtesse de Vaufreland, 3 mai 1862.
[2] A la vicomtesse de Vaufreland, 30 juin 1855.

En 1843, après la mort de Mme Berryer, il avait acquis de la commune un terrain, pour y faire construire la sépulture de sa famille.

Sur la petite place d'Augerville, qui précède la cour d'honneur du château, s'élève l'église de la paroisse. Le cimetière, qui l'avoisinait autrefois, a été récemment transporté sur un autre point; mais le tombeau des Berryer y est demeuré, avec quelques autres.

Une disposition naturelle du rocher, découverte lors des travaux que Berryer fit exécuter pour la restauration de l'église, forme, sous la chapelle de la Vierge, une sorte de dolmen intérieur. Là ont été inhumés les restes du père de Berryer et de sa femme; entre eux, une place restait vide : c'est celle que Berryer s'était réservée [1].

Un couloir pratiqué à travers les fondations de l'église communique par une ouverture, qu'une dalle dissimule, avec le monument extérieur. Ce monument, de forme toute rustique, suivant le dessin exécuté par Berryer, consiste en un toit de chaume que soutiennent aux angles des troncs d'arbres bruts. Le lierre s'enlace autour de ces piliers et recouvre en touffes épaisses le mur à hauteur d'appui, qui forme l'enceinte. Une balustrade en bois noir ferme l'entrée; au fond, adossé au mur de l'église, se dresse un autel surmonté d'une croix. Sur le frontispice du toit de chaume on lit ces mots : *Expecto donec veniat immutatio mea.*

C'est là que le père de Berryer, sa femme, sa mère, son frère, le général Hippolyte Berryer, l'ont précédé. C'est là que devaient venir le rejoindre sa sœur, la duchesse de Riario, son fils Arthur Berryer, son frère et sa belle-sœur, Ludovic et Marie Berryer [2].

Berryer voulait reposer à Augerville, et pourtant il n'était pas sûr de pouvoir garder cette terre qu'il avait créée. Elle était pour lui comme une personne aimée, à laquelle on s'attache d'autant plus qu'on est sans cesse en crainte de la perdre.

Augerville, en effet, ne faisait qu'ajouter à ses embarras financiers; les dépenses d'entretien, les embellissements, qui ne s'arrêtaient jamais, l'hospitalité magnifique, les charités, constituaient autant de charges que n'atténuaient en aucune façon les faibles revenus de la propriété. Les amis de Berryer lui conseillaient de

[1] « En quelque lieu que je meure, je demande que mon corps soit transporté dans la sépulture que j'ai acquise à perpétuité au cimetière d'Augerville-la-Rivière, pour que mon cercueil soit déposé à la place que j'ai réservée au fond du caveau, entre la tombe de ma femme et celle de mon père. » (Extrait du testament olographe de Berryer, en date à Paris du 7 juin 1867.)

[2] Les noms de tous les membres décédés de la famille Berryer sont gravés sur des plaques de marbre, à l'intérieur de l'église, dans la chapelle de la Sainte-Vierge.

s'en défaire; il y songeait lui-même de loin; mais ses résolutions tombaient, dès qu'il avait vu les arbres de son parc.

Je me délectais du repos d'Augerville quand votre lettre m'est arrivée, écrivait-il à M. Mandaroux-Vertamy [1]. Vous comprenez sans peine que la proposition que vous me transmettez, m'a trouvé bien désarmé de mes rigoureuses et pénibles résolutions. Je goûte trop le bien-être charmant de ce séjour pour penser en ce moment à y renoncer. Il faut, pour que je rentre dans cette sage pensée, que je subisse les fatigues, les ennuis, les dégoûts de ma vie de Paris. Ici je m'encourage et me soumets plus facilement à l'idée de prolonger mes labeurs pour conserver la possession de ce domaine qui est l'ouvrage de mes longs efforts, de mes rêveurs caprices, de mes goûts pour l'ornement et la jouissance d'une espèce de Tusculum. Je regretterai, je n'en doute pas, de ne point saisir l'occasion que vous m'offrez. Mais pardonnez à ma faiblesse présente; je suis sous le charme; et de ce port où je me complais, je brave les tempêtes à venir.

Levé souvent dès l'aube, Berryer parcourait sa propriété, accompagné de son régisseur; le sécateur à la main, il émondait ses arbres, contemplait ses fleurs, supputait les réparations à faire, les améliorations, les dispositions nouvelles à introduire. Trop oublieux des suites de ses dépenses, il tenait ses écritures avec soin, sa maison avec ordre; jusque dans les questions de ménage intérieur, il avait ses principes arrêtés :

La dignité d'une maison et son bon service, écrivait-il à Mme Berryer, dépendent des règles de conduite que l'on suit avec les serviteurs. Tout changement est un mal. On met dans les propos du pays une maison dont les domestiques sortent souvent. L'expulsion est la ressource extrême... Songez à constituer la maison et le domestique comme une famille où l'on pardonne beaucoup et où l'habitude du service crée des devoirs et amène la soumission [2].

Il avait aussi le sentiment de ses responsabilités de maître de maison et veillait, dans cette pensée, à ce que les nécessités du service ne missent jamais obstacle à l'accomplissement des devoirs religieux.

Vous avez bien raison de laisser, le dimanche, à la fille de basse-cour tout le temps d'aller à la messe, mandait-il à son régisseur. Je tiens extrêmement à ce que tous les gens de la maison y aillent régulière-

[1] 8 octobre 1855.
[2] Lettre datée de 1841. *Papiers de Berryer.*

ment. C'est un devoir pour tous, et moi, je suis responsable des négligences à cet égard... Je désire enfin que le monde de ma maison donne ce bon exemple dans le pays[1]..

IV

Pendant les premiers temps de sa vie publique, Berryer n'avait guère eu le loisir de se rendre à Augerville. Il n'y faisait que de courtes apparitions. Ce fut vers 1836 qu'il vint y passer régulièrement quelques mois avec Mme Berryer. Brillantes années rapidement écoulées! La grâce de la maîtresse de la maison, le large et rayonnant accueil de Berryer, l'intensité de vie qu'il mettait partout, cette prodigalité ingénieuse pour multiplier les plaisirs autour de ses hôtes et réaliser leurs souhaits à peine devinés, faisaient de ce séjour un enchantement. C'étaient l'éclat, les parures, le luxe, le grand apparat des fêtes mondaines de Paris, entremêlés avec les habitudes simples et les divertissements familiers du vieux temps. On y célébrait gaiement la Saint-Pierre comme autrefois à Epinay[2]; des feux d'artifice étaient tirés en l'honneur du châtelain; on lui dédiait sur l'air populaire du moment quelque chansonnette à laquelle il répondait, sur le même air, par des couplets de son invention.

La mort de Mme Berryer avait changé ce train de vie. Pendant quelques années le deuil régna à Augerville. Le mouvement revint plus tard; les réceptions, les concerts, les jeux, l'hospitalité toujours cordiale et variée, reprirent leur cours, mais avec je ne sais quoi de plus grave, et comme une sourdine à ces joyeux éclats.

Berryer aimait le monde et, lorsqu'il se trouvait dans le monde, il était tout à lui. Cependant sa préférence, au fond, demeurait pour les causeries intimes, « où l'on se parle à cœur ouvert, où l'on se sent à l'aise, écrivait-il, et dans une atmosphère de vérité et de naturel[3]. » Cette impression n'est pas d'un jour; elle revient sans cesse dans ses lettres, de quelque endroit et de quelque année qu'elles soient datées :

Il y a bien longtemps, écrit-il d'Augerville en 1837, que je n'ai fait de ces douces retraites de l'âme où l'on se soulage et se repose en se manifestant. « Le seul bonheur vrai est dans le cœur », dit-il

[1] 30 décembre 1857, à Pinson, son régisseur. Lettre communiquée par M. le vicomte d'Aboville, ancien député du Loiret à l'Assemblée nationale. Propriétaire du château de Rouville, près Augerville, M. d'Aboville était en relations fréquentes d'amical voisinage avec Berryer.

[2] Voy. la *Jeunesse de Berryer*, p. 48.

[3] A la comtesse de Jobal, 3 décembre 1830.

encore en 1838; et en 1844 : « Il faut aux gens qui se tiennent par le cœur la liberté des longs entretiens où toutes les choses du passé et de l'avenir viennent à l'aise et naturellement prendre leur place, et font *issir* du cœur les intimes pensées [1]. »

Berryer, a-t-on dit, fut un des hommes qu'on a le plus aimés. Le fait est qu'on ne trouverait peut-être pas un personnage politique qui ait eu pour ses amis ou qui leur ait inspiré lui-même des accents aussi tendres. Les cœurs se fondaient en se tournant vers lui :

« Nous, vos anciens et fidèles compagnons du Midi, lui écrit M. de Grasset, nous vous avons trouvé aussi bon pour nous que vous êtes grand pour tous. »

« Vous avez un privilège », lui déclare un de ses anciens disciples de la Société des *Bonnes études*, le baron de Meaux, « on vous regrette quand on ne vous voit pas; on vous adore quand on vous voit. »

Vingt ans plus tard, son confrère, M. Marie lui écrit : « Quel brave cœur vous avez, et qu'on est fier d'y occuper une place! » Et le P. Gratry, en 1867 : « Vous êtes aussi bon que vous êtes grand par la parole. » Lamartine, qui n'avait pas toujours été juste pour Berryer, mais qui était trop sincère pour ne pas rendre hommage à son cœur, lui disait à son tour : « Je vous aime comme si j'étais votre ami. »

Les esprits les plus amers, les plus chagrins, ne résistaient pas à la séduction. On se rappelle ces mots de Lamennais : « Comment ne vous aimerait-on pas, cher? Mon pauvre cœur se repose dans le vôtre, et là, il sent que tout n'est pas douleur et tristesse sur la terre. »

« Que vous êtes bon et digne d'être aimé! » s'écrie Jules Favre. Et Eugène Delacroix, au plus fort de ses tristesses : « Votre bonté, votre aimable souvenir, me donnent au moins la consolation d'être un peu aimé par le meilleur des hommes et des génies. »

C'était surtout dans la société des femmes que cette nature expansive et aimante trouvait satisfaction. La pente avait ses périls; Berryer, on le sait, ne les a point évités. Mais, à côté des entraînements de la passion, il connut les amitiés vraies, les nobles et pures affections; nul plus que lui n'en a senti et vanté la douceur. Les femmes avaient ce don que l'homme ne possède guère, sinon dans les élans et les illusions de la jeunesse, de tout rapporter à l'objet de leur admiration, de s'identifier avec ses triomphes comme avec ses peines; d'animer en lui, par ce désir de plaire

[1] Phrases extraites des lettres de Berryer à Mme de Jobal.

qu'elles savent inspirer en l'éprouvant elles-mêmes, l'ambition de la gloire et la confiance de l'obtenir. Au charme de leurs entretiens, Berryer se délassait; il se renouvelait en quelque sorte; il oubliait auprès d'elles les mécomptes de la vie et les débats de la politique; il laissait courir en leur compagnie ses fantaisies, ses rêves, ses réminiscences, n'aimant rien tant que ces jaseries légères qui effleurent toutes choses et font revivre, sous leur riante surface, les souvenirs profonds du passé.

A l'amie dont les conseils, l'affection, le dévouement, ne lui firent jamais défaut, depuis sa jeunesse, à Mme de Jobal, il écrivait dès 1824 :

Je ne connais de *vieillerie* en vous que l'attachement que je vous porte; il est si franc, si absolu, si naturel, qu'il me semble n'avoir pas eu de commencement.

Et, quarante-trois ans plus tard, le 26 décembre 1867 :

Le quatrième jour de ce nouvel an sera le premier par lequel j'entamerai le terrible chiffre 79. C'est un bien grand âge auquel on a besoin, pour traverser un reste de vie, d'avoir le cœur soutenu par le contentement de posséder des amitiés bien éprouvées. Il ne m'en est aucune qui le soit mieux que la vôtre.

Touché des prévenances qui lui étaient gracieusement prodiguées, il se plaisait à célébrer l'heureuse influence qu'elles avaient sur lui : il attribuait à cet aimable réconfort ses succès oratoires. Apprenant le gain d'un procès qu'il vient de plaider à Poitiers, où il a été reçu par les nièces d'Hyde de Neuville, Mme Laurenceau et Mme de Bardonnet, deux sœurs d'un esprit rare et du plus noble cœur, il écrit aussitôt à l'une d'elles :

C'est à votre charmante hospitalité que ce succès est dû. Un si bienveillant accueil, une aussi affectueuse bonne grâce, réveillent les fibres du cœur, rendent liberté et confiance à l'intelligence, et l'on parle mieux quand on est sous ce charme. Sérieusement de telles influences sont puissantes pour porter à bien dire [1].

Mme de Jobal, Mme Laurenceau et Mme de Bardonnet, Mme de Vaufreland, Mme Gibert et ses deux filles, Mme de La Ferronnays et Mme de La Roche-Aymon, Mme de La Grange et sa sœur Mlle Outrey, venaient chaque année faire un séjour à Augerville. Leur visite

[1] A la baronne Laurenceau, 10 décembre 1862. — Lettre communiquée par Mme la vicomtesse de Bardonnet.

comblait de joie Berryer; il ne se lassait pas de leur témoigner sa reconnaissance. A toutes il aurait pu dire ce qu'il écrivait malade à Mme de Jobal :

La joie intérieure qu'apporte une âme amie est le meilleur médecin des souffrances.

V

La conversation, les jeux, la musique, la comédie, les charades, remplissaient le temps qu'on passait à Augerville. Berryer n'était étranger à aucun de ces divertissements. On jouait au billard, aux échecs, au whist, au trictrac, au trente-et-un, au crocket ou au ballon; il voulait être de toutes les parties. Il n'était pas joueur, dans le mauvais sens du mot[1], mais il mettait une vraie passion à suivre les péripéties du jeu; on eût dit que toute sa vie en dépendait : « Je donnerais 10 francs pour gagner 2 sols », disait-il quelquefois.

Fût-ce au mistigri, pour la mise la plus modeste, il avait des émotions d'enfant; d'une joie bruyante s'il gagnait, chagrin et morose, si la chance lui était contraire[2].

De toutes ces distractions, la musique était pour Berryer la plus délicieuse. Il trouvait en elle quelque chose de cet attrait qu'avaient pour lui les conversations féminines :

Ce langage un peu vague de la musique, qui permet de promener sous son expression les pensées dont on est le plus occupé, a-t-il écrit dans une note détachée, apporte un suave soulagement aux tristesses, et fait que les tendresses du cœur s'épanchent avec un charme qui surpasse toutes les douceurs de la parole la plus affectueuse.

Il avait ses entrées à l'Opéra italien; il avait en amitié les artistes célèbres du temps : Rubini, Tamburini, Lablache, et sa voix retentit plus d'une fois en exclamations émues, pendant que chantaient la Pasta ou la Malibran. Il s'enivrait de cette harmonie jusqu'à en souffrir :

[1] « Je sais que l'on m'accuse d'être joueur : c'est une infâme calomnie pour tout ce qui excède un amusement honnête et modique. » (Lettre de Berryer à son oncle, M. Gorneau, 10 avril 1838.)

[2] Eugène Delacroix ne revenait pas de cette facilité de Berryer à se mettre à tous les jeux : « Le mistigri a occupé une partie de la soirée, écrit-il à Augerville, le 3 novembre 1854. Je suis effrayé de la difficulté de fixer mon attention sur des bagatelles comme celle-là; j'ai l'air d'un imbécile. » (*Journal d'Eugène Delacroix,* II, p. 492.)

J'ai entendu hier soir la Pasta dans *Othello*, mieux, oui, mille fois mieux que jamais; on ne peut mieux chanter, et jamais on n'eut tant d'âme, tant de vérité; cette femme, dans l'expression de sa douleur, réveille admirablement toutes les douleurs qu'on a dans l'âme. J'en suis sorti brisé, broyé, me disant qu'il ne fallait plus revenir; et pour secouer les larmes que j'avais dans les yeux, je me suis dit comme je je ne sais quel niais de la comédie : « Que c'est bête de s'amuser comme ça ! »

Lorsque fut jouée pour la première fois l'*Étoile du Nord*, Meyerbeer envoya un coupon de loge à Berryer :

« Je serais fier et heureux, lui écrivait-il, de voir le souverain de l'éloquence parmi mes auditeurs et mes juges. »

Berryer admirait Beethoven, Schubert, Chopin; mais il avait une prédilection pour Mozart et un vrai faible pour Rossini. Lié avec le maestro, il se faisait gloire de son amitié; il savait par cœur presque toutes ses partitions. La musique moderne, la musique de l'avenir, il faut bien l'avouer, ne lui disait rien; il était injuste sans doute pour elle; mais on s'explique cette antipathie. Ce que Berryer goûtait dans la musique, c'était ce qu'il recherchait en tout : le naturel, la vérité, la liberté. Il aimait ces accents dont le charme saisit instantanément l'oreille, que l'ignorant comme le savant peuvent comprendre, parce qu'ils ont jailli de source. Il ne trouvait pas ce caractère dans les accords trop laborieux des compositeurs nouveaux.

Grâce à Dieu, écrivait-il à Rossini, il y a encore des hommes qui comprennent et savourent le langage de Cimarosa, de Mozart, de Rossini, cette parole universelle, ravissante accentuation des sentiments et de la pensée.

Quelles soirées on passait à Augerville, lorsque s'y rencontraient la princesse Marceline Czartoryska et Alexandre Batta! La princesse tenait le piano d'Érard, Batta le violoncelle; quelquefois l'harmonium, confié à M. Chaillous, les accompagnait. C'était d'ordinaire à Mozart, Chopin ou Rossini que l'on demandait quelques-unes de leurs plus belles inspirations. Il fallait voir alors Berryer et Eugène Delacroix manifestant leur extase, chacun suivant son humeur : Delacroix, silencieux, replié sur lui-même, absorbé dans son ravissement; Berryer, les yeux en larmes, les mains jointes, répétant à demi-voix les motifs qui l'avaient charmé, et, quand la princesse s'était levée du piano, allant se jeter à ses pieds pour la remercier de la jouissance qu'il lui devait.

Aux grands compositeurs se joignaient les grands écrivains.

En littérature ainsi qu'en musique, Delacroix pensait comme Berryer. Ce maître du romantisme dans la peinture était, en matière littéraire, un classique inflexible. Accoudés l'un en face de l'autre, les deux cousins récitaient quelquefois des scènes entières de Molière ou de Racine, chacun avec une vérité que la Comédie-Française n'aurait pu qu'admirer. Rachel s'était instruite naguère aux leçons de Berryer. Il lui avait indiqué comment, à son gré, Pauline, dans la tragédie de *Polyeucte*, devait dire :

Je vois, je sais, je crois, je suis désabusée.

Lorsqu'elle eut à réciter la fable des *Deux Pigeons* dans le drame d'*Adrienne Lecouvreur*, elle vint trouver l'orateur pour lui demander ses conseils.

Un soir, Berryer voulut profiter de la présence à Augerville de Mme Laurenceau et de Mme de Bardonnet, pour jouer quelques scènes des *Femmes savantes*. Les rôles furent ainsi distribués : *Philaminte* Mme Laurenceau, *Bèlise* Mme de Bardonnet, *Martine* Mme Charles de Lacombe, *Ariste* M. Gournot[1], *Chrysale* Berryer. Le théâtre avait été improvisé au fond du salon; les coulisses étaient dans la salle de billard. L'assistance, peu nombreuse, comptait dans ses rangs Mme de La Grange, Mlle Outrey, Mme de Vaufreland, Batta et Eugène Delacroix. On ne se figure pas l'émotion de Berryer; il n'en avait pas plus, avant de monter à la tribune. Il dit son rôle à merveille, absolument dans le ton, avec cette large simplicité du bonhomme, parlant haut et ferme, quand sa femme n'est pas là, timide et hésitant dès qu'il la sent près de lui.

Ainsi, en toutes choses, Berryer s'abandonnait à l'impression du moment. « Berryer, nous disait le général Changarnier, était séduisant, parce qu'il se donnait tout entier. »

VI

Une fois à la campagne, Berryer semblait avoir oublié le barreau et le Parlement, et ses hôtes emportaient l'idée qu'il n'y pensait plus. Cependant bien des lettres d'affaires ou de politique, et quelques-unes des plus importantes, écrites d'Augerville, prouvent que ce souci ne le quittait point. Il dormait peu; le matin, il se levait dès l'aube, — sauf à se recoucher ensuite quelques heures, — pour jouir des premiers rayons du soleil, ou mettre au travail

[1] M. Gournot avait été secrétaire de la conférence des avocats pendant le bâtonnat de Berryer, qui l'avait en amitié.

ses ouvriers; la nuit, il donnait une part de son temps à la correspondance ou aux dossiers [1].

Le Corps législatif ou le Palais l'appelaient souvent à Paris; les clients venaient le chercher à Augerville. En 1867, il garda toute une journée un visiteur mystérieux : c'était le maréchal Bazaine qui, craignant d'être inquiété sur quelques-uns des actes de sa gestion au Mexique, avait voulu le consulter. Vers la même époque, le ministre des Etats-Unis, M. Bigelow, venait conférer avec lui du procès intenté par son gouvernement à des armateurs français, qui avaient construit des vaisseaux pour les États du Sud [2]. Les confrères arrivaient à leur tour : Jules Favre, Marie, Ernest Picard, du Teil, Gournot, mais pour chercher le repos auprès du maître bien plus que pour lui parler de leurs causes.

Berryer appelait à lui ses anciens collègues des Chambres, ses confrères de l'Académie : M. Thiers, M. de Falloux, M. Vitet, le duc de Noailles, M. de Salvandy, M. Mignet, M. de Kerdrel, le général Changarnier, M. de Montalembert, et, avec eux, les jeunes gens qu'il avait en affection. Dans ces allées, où Chateaubriand, Alfred de Musset, Michaud, Lamennais, le duc de Fitz-James, le marquis de Talaru, les visiteurs et les hôtes d'autrefois, avaient passé, M. de Falloux, M. de Montalembert, Mgr Dupanloup, M. Augustin Cochin, se promenaient lentement, remémorant leurs

[1] Eugène Delacroix, alors à Augerville, rend ainsi compte d'une journée de Berryer : « Le 14 juillet (1855), Berryer part à six heures du matin pour aller plaider à Paris. Il se flatte de revenir pour dîner, ou, au pis aller, à neuf heures du soir. A notre grande surprise, comme nous étions à table, à sept heures et quelque chose, il arrive et achève de dîner avec nous. C'est un tour de force étonnant. Arrivé à Paris et au Palais à onze heures et demie, il plaide immédiatement pendant deux heures et demie... Il se rhabille au Palais, repart et arrive sans éprouver d'interruption.

« Il était parti avec un morceau de pain et de galantine dans ses poches. Trouvant, dans le chemin de fer, des gens avec lesquels il est obligé de lier conversation, il ne mange point et ne peut se dédommager qu'en allant du chemin de fer au Palais. Après le dîner, nous étions en famille devant la maison, nous venions de prendre le café sur le perron; je le voyais heureux d'être retourné dans sa retraite, jouissant de ces fleurs, de ces arbres, la plupart plantés par lui, après une journée employée comme celle-ci. Voilà de grands bonheurs! — Le soir, musique avec Mme Jaubert, *Don Juan*, etc., pendant que Berryer, non point encore satisfait, faisait son courrier pour le lendemain matin. » (*Journal d'Eugène Delacroix*, III, p. 55.) Ce volume va bientôt paraître. Nous avons dû à l'obligeance de la librairie Plon communication des bonnes feuilles.

[2] M. Bigelow a raconté sa visite à Augerville dans un récit consacré à l'éloge de Berryer et lu à la Société historique de New-York. (*Some recollections of the late Antoine-Pierre Berryer*, a paper read before the New-York historical Society, on tuesday february 16 1869, by John Bigelow.)

souvenirs ou s'entretenant de l'avenir du pays. Un jour, — c'était, nous nous le rappelons, au mois de mai 1860, — M. de Montalembert raconta une conversation récente, qui rentrait dans les vues habituellement exprimées par Berryer. Il se trouvait à dîner chez M[me] Holland, personne fort distinguée, d'origine anglaise, avec M. de Rémusat, M. Duvergier de Hauranne, M. Odilon Barrot. On vint à parler des événements :

Il faut avouer, dit M. de Rémusat, que, si la Providence se mêle de nos affaires, elle les conduit d'une étrange façon, et bien peu conforme à la justice.

— Ne devrions-nous pas plutôt nous interroger nous-mêmes, reprit M. Odilon Barrot? Est-ce la faute de la Providence ou la nôtre, si les choses ont si mal tourné? Avons-nous profité des leçons qu'elle nous a données? Avons-nous toujours compris le sens des révolutions dont elle a permis l'accomplissement? Ne sont-ce pas nos discussions, nos querelles, nos vues personnelles qui ont empêché le triomphe de la justice?

Telle était bien la conviction de Berryer. Il l'exprimait sans amertume, mais avec le désir d'en pénétrer ses amis. Ce fut vers cette époque qu'il conçut le projet d'écrire ses mémoires, ou, du moins, — car cette entreprise lui eût paru trop ambitieuse, — d'encadrer de quelques souvenirs la publication de ses discours et de ses correspondances.

Il avait à cœur de mettre en évidence l'inspiration patriotique de ses vues et de sa vie :

En rectifiant par le souvenir de ce que j'ai vu et entendu des récits et des accusations mal fondés, je ne prétends pas, déclare-t-il lui-même, écrire l'histoire de mon temps. J'expliquerai ainsi ma conduite et mon langage. Ceux qui me liront pourront partager quelque peu mon jugement sur les événements accomplis; ils pourront trouver quelques conseils utiles pour le gouvernement *désirable* de la France. Car, si les opinions que j'ai défendues, inspirées par des convictions sincères, ont dominé persévéramment mon esprit libre de toute préoccupation d'intérêt personnel, elles n'ont jamais eu pour but que le bien public[1].

Les attaques dirigées contre sa personne le touchaient peu; mais il était sensible aux appréciations qui, en jetant des doutes sur le caractère réfléchi de ses opinions, pouvaient par là-même en laisser sur la bonté de sa cause.

[1] Note détachée, *Papiers de Berryer*.

Une phrase de Lamartine, dans son *Histoire de la Restauration*, l'avait contristé. Lamartine terminait un splendide et charmant portrait de l'orateur par ces lignes :

Il (Berryer) entrait, malheureusement pour lui-même, dans la vie publique, plus pressé de combattre que de se faire une politique, et il allait parler avant d'avoir pensé[1].

Ces derniers mots, aux yeux de Berryer, « effacent d'un trait » tous les éloges que l'auteur a faits de lui.

Que reste-t-il à l'orateur? se demande-t-il, s'il n'a su que faire retentir un vain bruit de paroles !... Je crois, j'ai cru avoir pensé avant d'entrer dans la lutte pour cette royauté.

Et il rappelle dans des lignes que nous avons déjà citées[2], par quel mouvement d'idées il s'est voué à la défense de la royauté. Puis il se ravise, et avec son aimable équité :

Peut-être Lamartine a-t-il raison, et voici pourquoi : j'ai dans ma vie beaucoup plus senti que médité.

Dans une autre note, après avoir rappelé ses convictions sur la nécessité de la monarchie en France, Berryer ajoute :

Si ma vie n'a été qu'un long enchaînement d'efforts impuissants, si je n'ai pas eu une plus grande influence sur les événements, j'en dois accuser une double faiblesse. J'ai craint ou de montrer l'orgueilleuse volonté de m'imposer à mes concitoyens, et surtout à mes amis, ou de paraître inspiré par des calculs d'ambition personnelle. Si j'avais eu le mérite que quelques-uns m'ont attribué, j'aurais repoussé et dédaigné ces deux appréhensions.

Berryer touche ici le point que quelques-uns pourront critiquer dans sa carrière publique. Il n'était pas cet artiste de la tribune dont on a dit qu'il croyait avoir tout fait avec un morceau d'éloquence, et qu'il se dispensait d'agir après avoir parlé. Bien au contraire, il évita toujours les protestations vaines, et l'une des devises favorites de cet orateur était : *Faire sans dire*. Mais, s'il avait l'initiative et la constance dans ses vues, il manquait de ténacité pour les faire prévaloir. Il répandait ses idées par larges

[1] *Hist. de la Restauration,* par A. de Lamartine, VIII, p. 149.
[2] *La Jeunesse de Berryer,* p. 187.

ondes; il n'avait pas cette obstination patiente qui, par un effort minutieux et quotidien, finit par les imprimer dans les intelligences, comme l'eau creuse le rocher en tombant goutte à goutte; la confiance en soi, nécessaire pour s'imposer à autrui, n'était pas son fait. Sans se lasser de donner ses avis et sans consentir à changer sa ligne de conduite, Berryer se résignait trop facilement à voir ses conseils méconnus et son influence écartée.

Il tenait de son caractère et de son éducation le respect des hiérarchies sociales. Il avait une déférence naturelle pour ceux que leur âge, leur naissance ou leur situation, élevaient à ses yeux : « Un jeune homme a toujours tort envers un vieillard », écrivait-il à un jeune confrère qui, secrétaire d'un vieux député de la droite, croyait avoir à s'en plaindre.

VII

Berryer n'était pas homme de théorie. Ses convictions s'étaient développées sous l'action des événements. Quelques traits, qui résultent de toute sa vie, les résument.

Pour lui, le principe dominant, c'est l'étroite association des destinées de la monarchie et de celles de la France.

Berryer est à la fois un homme du dix-septième siècle et un homme de 89. Il ne connaît pas deux Frances; il n'en voit qu'une, développant, sous la garantie de l'hérédité royale, ses libertés et ses progrès. La royauté, à ses yeux, est vieille comme la patrie; elle ne fait qu'un avec elle. La Maison de France, c'est la France elle-même; de quelque nom que les Français se désignent, quelques démarcations que les révolutions politiques aient tracées entre eux, la Maison de France les couvre tous.

Par là même, elle ne doit pas se présenter au pays comme la personnification d'un parti, et c'est travailler contre la monarchie que de lui donner ce caractère.

L'esprit d'exclusion, qui frappe les opinions dissidentes, qui incrimine les personnes, qui fait des royalistes une race ou une caste à part, est incompatible avec elle; car il constitue d'avance comme les ennemis de la royauté tous ceux qu'en son nom on attaque ou l'on blesse.

Les froissements d'amour-propre créent plus d'obstacles à une cause que les divergences politiques. Combien de fois Berryer n'en a-t-il pas fait la remarque!

Dans les partis, écrit-il dans ses notes, la passion du dénigrement contre leurs adversaires est la maladie la plus dangereuse pour eux-

mêmes. Elle les aveugle, les égare et leur fait perdre toute chance de s'étendre.

Un de ses amis, M. de Corcelle, lui exprimait la même pensée :

Dans le monde politique, l'ardeur des luttes d'amour-propre l'emporte beaucoup sur la ténacité des querelles de principes, et, sous ce rapport, les coteries sont le plus grand obstacle.

M. de Corcelle ajoutait :

Je ne connais personne qui soit plus en dehors que vous ne l'êtes des vanités, susceptibilités, rancunes et étroitesses, qui divisent [1].

Par sa nature, Berryer était peu porté aux épigrammes. Il n'aimait pas les médisances :

J'ignore les malveillantes anecdotes, a-t-il écrit, parce que je les oublie quand je les entends dire, et qu'il ne se rencontre pas d'occasion où je cherche ceux qui les racontent [2].

L'esprit, qui n'est que l'esprit, lui était déplaisant.

La gaieté de l'esprit, — c'est encore lui qui parle, — suppose une certaine liberté et une certaine indépendance qui peuvent facilement mener à se moquer de tout et de soi-même ; et cet état est bien voisin d'une démoralisation complète [3].

Il avait pour les évolutions politiques, dont le mobile intéressé était trop visible, un mépris qu'il ne cachait point. Mais il était plein de tolérance pour les divergences ou les erreurs dont le principe était respectable; il tenait compte des entraînements ou des illusions que les événements avaient pu faire naître, se demandant comment auraient agi, dans de pareilles conjonctures, les plus âpres censeurs :

Au lieu d'accuser sévèrement la mémoire d'hommes honorables, écrivait-il, il faut se féliciter modestement soi-même de n'avoir pas été soumis aux mêmes épreuves qu'eux [4].

Cette pensée de modération revient sans cesse dans les conseils que Berryer donne à son parti; elle nous semble, dans notre pays

[1] 5 février 1854. *Papiers de Berryer.*
[2] Notes détachées. *Papiers de Berryer.*
[3] *Ibid.*
[4] 14 novembre 1860, à la vicomtesse de Vaufreland.

divisé, d'une application si nécessaire pour toutes les opinions, que nous ne nous lassons pas d'en rechercher la trace.

Nous avons, dit Berryer à ses amis, à provoquer un mouvement national, et c'est le vrai sentiment de le plus grande généralité du pays qu'il nous faut profondément interroger. *Le roi n'est point le chef d'un parti.*

Et encore :

Le travail doit être incessant pour ramener les esprits aux principes; mais il faut se garder de tout ce *qui donnerait l'apparence de vouloir absorber les hommes dans un parti, de prétendre les obliger à se soumettre à un parti.* Le seul moyen d'éviter ce péril, c'est, en montrant un ferme attachement et une foi persévérante pour le principe, de se dégager soigneusement de *tout esprit de parti*, c'est-à-dire de *toute pensée exclusive, de toute expression de rancune, de défiances obstinées* et, *dans le langage, de ce ton et de ces paroles qui sentent trop le victorieux.*

N'ayez pas l'air de prendre une revanche.

Dans une autre note, écrite dès 1851, Berryer s'exprime ainsi :

Il ne faut pas confondre, je ne le veux pas, la cause du roi et la cause du parti royaliste... La France ne les confond pas; car dans toutes ses révolutions, c'est bien plus le parti que le droit du roi et la personne royale qui a été repoussé et qui est aujourd'hui redouté. Le roi qui se doit à tous, le roi qui doit régner pour tous et gouverner cette société française au profit de tous et avec le concours de tous, doit aussi distinguer profondément la cause royale, c'est-à-dire celle des grands intérêts, de la force et de la sécurité de la France, d'avec les intérêts du parti qui la défend et qui lui est resté noblement et chaleureusement fidèle. C'est là ce qu'on ne manquera pas d'appeler l'ingratitude des rois; ce fut le cri des d'Aubigné et des Mornay contre Henri IV.

Berryer insistait d'autant plus sur cette politique de modération, qu'il en avait recueilli, pour son compte, les heureux effets. Il avait trouvé la récompense de sa conduite dans la sympathie de ses adversaires. M[me] Jaubert lui rapportait, après la révolution de Février, les propos flatteurs qu'un ancien adversaire, M. de Montalivet, avait tenus sur son compte.

Je suis très sensible à de tels succès, répondait Berryer; ce sont bien ceux que j'ai le plus ambitionnés dans ma vie. Ardent et persé-

vérant dans mes convictions, j'ai, grâce à Dieu, toujours bien compris qu'on pouvait ne pas les partager, et j'ai beaucoup vécu dans les affaires publiques sans blesser les personnes et sans me laisser égarer par des animosités ou des rancunes personnelles. J'ai obtenu ainsi des indulgences pour mes obstinations, et j'ai trouvé du bonheur dans les sentiments d'estime et de bienveillance que m'ont accordés des hommes qui n'étaient pas de mes amis [1].

Dans ses réflexions sur la monarchie, Berryer ne la sépare jamais de la liberté. Il ne conçoit pas pour la liberté de meilleure garantie que la monarchie; mais il ne conçoit pas la monarchie sans la liberté. C'est la loi des temps nouveaux.

Dans le chaos des affaires humaines, il y a toujours quelque grand esprit qui est porté sur les eaux, préparant un nouvel ordre de création; je crois l'esprit de liberté aussi fécond et aussi puissant qu'aucun autre [2].

Il ne confond pas avec la liberté le principe de la souveraineté du peuple. Comme Royer-Collard, il croirait plutôt ce principe inconciliable avec elle.

On veut la monarchie tempérée et des institutions libérales, pourvu qu'*elles n'émanent pas d'un principe opposé au principe même de la royauté.*

Sur ce point, Berryer est inflexible.

L'important est *que les institutions nouvelles ne soient pas fondées sur un principe de souveraineté opposé au principe même de la royauté* [3].

On reconnaît là le langage de l'orateur royaliste qui, lorsque les défenseurs de la monarchie de 1830 invoquaient en sa faveur la souveraineté du peuple, leur répondait :

Par son origine, par ses principes, le pouvoir féconde la république [4].

[1] 1er octobre 1849, — BERRYER, par le comte d'Alton-Shée, journal *la Cloche*, du 15 février 1869.
[2] Note détachée. *Papiers de Berryer.*
[3] *Ibid.*
[4] Voy. *Berryer et la Monarchie de Juillet*, p. 99.

VIII

Berryer avait eu, quoi qu'on en ait dit, une instruction forte; il en garda l'empreinte jusqu'à la fin de sa vie. Il projetait, dans ses dernières années, de relire Homère dans le texte grec. Il savait à merveille les auteurs latins; Virgile, Horace, Tacite, lui étaient familiers comme Bossuet, Fénelon, Corneille, Racine, La Fontaine et Molière. Son admiration mit toujours Bossuet au premier rang : « Bossuet, disait-il, est le grand maître de toute parole humaine ». Il récitait, avec un accent qui en faisait ressortir les beautés, des pages entières des *Oraisons funèbres* et des *Sermons*.

Il n'avait pas un moindre souvenir de l'antiquité. Il voulut un jour se rendre compte de la fidélité de sa mémoire, et choisit, pour en faire l'épreuve, les œuvres d'Horace. Son secrétaire, M. Chaillous, tenait le livre; Berryer récitait. Il dit, pour commencer, quelques-unes des *Odes*, puis aborda l'*Art poétique*. Au 150e vers, M. Chaillous l'arrêta; l'épreuve était suffisante. Il ne s'était pas interrompu ni repris une seule fois.

Parmi les poètes modernes, Berryer avait gardé pour Lamartine sa prédilection. Il y avait pourtant entre eux un sujet de désaccord; Berryer aimait La Fontaine que Lamartine avait en aversion [1]. Mais l'impression que les *Méditations* lui avaient faite restait ineffaçable. Il se plaisait à les mettre en vers latins; c'est ainsi que nous avons de lui la traduction de *l'Isolement*.

Deux des neveux de l'orateur, Lucien et Georges Berryer, faisaient leurs études au collège de La Chapelle, qu'animait l'inspiration de Mgr Dupanloup [2]. Berryer se faisait envoyer leurs devoirs; il les corrigeait, expliquait dans de longues lettres à ces jeunes gens le sens et la portée des mots, prenant soin de les initier aux pensées et au style des grands écrivains.

Je vois, écrit-il à son neveu Georges, que tu commences à prendre goût aux véritables beautés littéraires. Ce que tu me dis de la vie d'*Agricola* est bien apprécié. Là sont, en effet, des pages les plus belles, des pensées les plus élevées, des mouvements les plus éloquents que l'antiquité nous ait laissés. Tu as raison de rapprocher

[1] « Cher et illustre ami, ne comptez pas sur moi pour La Fontaine; ce n'est pas mon homme, parce que vous, vous êtes mon homme. » (Lamartine à Berryer, 8 mars 1854.)

[2] « Je tiens cette maison, écrivait Berryer à Mme de Jobal, pour une des meilleures de France, grâce à son directeur (l'abbé Place, depuis cardinal-archevêque de Rennes), et à la protection active et éclairée de Mgr d'Orléans. » — 1er novembre 1855.

cette fin d'*Agricola* (*Tu vero felix Agricola... Si quis piorum manibus locus*) des hautes pensées et du splendide langage des *Oraisons funèbres* de Bossuet.

L'admiration des grands maîtres doit t'exciter à les étudier de plus en plus, à rapprocher ton esprit du leur. Sois convaincu que tu ne t'en rendras capable qu'en t'appliquant aux travaux élémentaires, aux simples devoirs qu'on te donne en classe, à ces rudiments qui seuls mettent en état de bien comprendre l'art et le mérite des beaux ouvrages. Oui, crois-moi, mon cher Georges, sans l'application soutenue à tes études classiques, tu ne recevras de la lecture des auteurs qu'une émotion passagère et un souvenir stérile. Travaille donc avec une grande attention aux versions, aux vers latins, aux narrations et dissertations, qu'on te donne à faire en rhétorique; quelle que soit la forme de ces devoirs, applique-toi à bien réfléchir sur le sujet que tu as à traiter, éveille en toi des idées, anime-toi des sentiments que ce sujet doit t'inspirer. Même pour une simple version, un rhétoricien, sans se contenter de s'arrêter au sens propre de chaque mot, doit pénétrer avec méditation dans le fond de la pensée de l'auteur et suivre le mouvement de son esprit. Sans cette étude réfléchie, on n'est pas un traducteur fidèle, et surtout on ne profite pas du grand bénéfice que l'on doit recueillir des traductions bien soignées, qui est de mettre l'esprit du traducteur, non seulement en présence, mais en lutte avec l'esprit de l'auteur. On ne traduit pas par le mot à mot. Horace te le dit : *Nec verbum verbo curabis reddere.*

La leçon morale et religieuse accompagne dans ces lettres la leçon littéraire.

Les écrivains, continue Berryer, ne deviennent éminents que lorsqu'ils sont grands penseurs. Les plus illustres se sont formés par l'étude et le culte des vertus, par l'élévation des sentiments religieux. Dans ces pages de Tacite que tu as admirées, il est presque chrétien.

Profite, mon cher Georges, de la solide éducation que tu reçois à La Chapelle; profite, pour l'utile développement de ton intelligence, pour la rectitude de ton jugement, pour les saines inspirations de ton esprit, des enseignements religieux qui te sont donnés. Nourris ton âme de ces enseignements, fortifie ton cœur et affermis ta pensée dans la pratique sincère des devoirs que la religion t'impose. Je te l'ai déjà dit, ta fidélité à l'accomplissement de ces devoirs sera pour toi la force qui te fera accomplir tous les autres. Je te félicite d'avoir communié le jour de l'Immaculée-Conception. Je te remercie d'avoir prié pour moi dans ce moment solennel. Pense toujours à ton père, à ta mère, à ton vieil oncle, quand tu élèves pieusement ton âme vers Dieu [1].

[1] 9 décembre 1855. Lettre communiquée par M. Georges Berryer.

Dans toutes ses lettres, Berryer renouvelle à ses neveux les mêmes exhortations.

Attachez-vous tous les deux, leur dit-il encore, à suivre les enseignements de vos excellents maîtres et priez Dieu avec foi et sincère piété. Rappelez-vous l'un et l'autre les conseils que je vous ai donnés dans mon cabinet à Augerville. Soyez convaincus qu'en vous parlant ainsi, mon affection aussi éclairée que tendre vous dirige vers la voie qui seule peut conduire vos intelligences et vos cœurs vers le bonheur et la dignité que je souhaite pour votre avenir [1].

IX

La foi religieuse de Berryer éclate dans ces conseils. Sans en faire parade, il ne l'avait jamais dissimulée; il en avait la franchise, non l'ostentation. Les séductions du monde et les habitudes du siècle, où il avait grandi, avaient interrompu dans sa vie cette conformité que l'Église exige entre les croyances et les pratiques. Les croyances n'avaient jamais faibli.

Berryer avait un ami qui ne doutait point de ses sentiments, mais dont l'inquiète et pieuse affection s'était juré de les faire passer dans ses actes. C'était le P. de Ravignan. Sa correspondance n'a pas d'autre objet. C'est la voix de la conscience qui se fait entendre à tous les détours de la route, l'avertissement tendre et grave du ministre de Dieu qui veut ravir cette âme aux enchantements de la gloire pour la porter plus haut; avertissement souvent renouvelé, longtemps infructueux, mais accueilli toujours avec reconnaissance jusqu'au jour où il sera pleinement écouté.

Un moment Berryer a eu l'idée d'aller faire une retraite à Saint-Acheul. Quelle joie pour l'apôtre!

Heureuse pensée que celle de quelques jours passés dans une paisible solitude avec Dieu, avec soi, avec un ami religieux! Véritable consolation pour moi, véritable consolation pour vous-même, soyez-en sûr. *Ducam eam in solitudinem et loquar ad cor ejus* [2].

Mais le tourbillon l'emporte; Berryer s'excuse. Il dit « le fatal » : « A l'année prochaine! » Le R. de Ravignan s'afflige, sans perdre courage.

Il faut que vous me pardonniez, mon cher Berryer; depuis que je vous ai retrouvé providentiellement, mon intérêt s'est lié, attaché à vous, à toute votre existence pour ne s'en séparer jamais... Vous,

[1] 15 octobre 1863. *Ibid.*
[2] 27 mai 1836. — *Papiers de Berryer.*

Berryer, une fois chrétien, une fois catholique de cœur, de vie, de paix, d'action, que ne feriez-vous pas! Vous l'êtes bien déjà; pas assez encore, mon ami, vous me l'avez dit vous-même, et il faut que je partage à cet égard vivement cette divine ambition.

Vainement Berryer veut ajourner sa résolution.

Dans le délai, toujours le délai, il y a l'*exhilarescit infelix anima* de saint Augustin; on s'étourdit, on va comme on peut, on ne sait ni où ni comment. Et que font à Dieu vos occupations politiques, votre talent, qui lui est si précieux d'ailleurs, si vous ne voulez pas vous rendre au maître et au père souverain? Il vous cherche, il vous redemande, il a sur vous, pour sa grande gloire, de hauts desseins; que ne feriez-vous pas, si vous étiez fidèlement religieux! Et que de peines s'adouciraient... Je vous laisse à vous-même, à votre foi, à votre gloire et à votre mission; je pleure comme les anges en songeant au peu, au grand peu qui vous manque. Mais votre cœur si généreux, si bon, me rassure.

Les années passent, la gloire s'accroît, les succès sont au comble. La voix du P. de Ravignan retentit toujours, affectueuse, sévère, suppliante.

Berryer, où allons-nous? Avec la terre, et ses grands et petits intérêts, nous ne gagnerons pas le ciel.

Et plus tard, à la veille des grandes secousses de 1848 :

Renoncez à tout ce qui vous sépare de Dieu. A genoux, je vous en conjure.

Enfin, Dieu a le dernier mot. L'épreuve a visité Berryer. Sa vie publique est finie; la tribune est renversée, la dictature triomphe. Dans les rangs mêmes où il a combattu, l'ingratitude attend le royaliste; ceux qui lui doivent le plus le tiennent à l'écart; de grandes tristesses l'accablent : c'est l'heure de la religion. Tandis que, du fond de l'exil, le bouillant La Moricière, après avoir traversé tous les systèmes, se sent ramené aux croyances chrétiennes en lisant les livres du P. Gratry, Berryer, avec la foi de son enfance, ouvre son âme au P. de Ravignan.

Le 29 mars 1857, il lui écrit :

Mon bienfaisant ami et vénéré Père,

Je me sens, grâce à Dieu, par votre aide, entré pleinement dans la volonté de suivre la voie où vous devez me diriger. Je ne manquerai pas d'aller m'humilier et me fortifier devant vous et par vous.

Auditui meo dabis gaudium et lætitiam et exultabunt ossa humiliata.

Ma raison et ma conscience sont satisfaites. Je rends grâces à Dieu, et je vous bénis du fond de mon cœur. Gardez-moi, je vous en conjure, mon bon Père, votre tendre et protectrice affection; venez-moi en aide, vos conseils et vos encouragements me sont nécessaires.

Je vous embrasse avec tendresse et n'attends que de vous le calme de ma vie et le repos dans la voie du salut [1].

Et le P. de Ravignan répond à son ami :

Votre joie est ma joie, parce que mon cœur est votre cœur; rendons grâces à Dieu... Je vous embrasse comme un frère tendrement chéri.

Mais l'œuvre du Père n'est pas achevée. Il se préoccupe de l'isolement de Berryer, de ses peines, de la vieillesse qui approche. Il applaudit à la nouvelle que la belle-fille de Berryer va venir auprès de lui.

Oui, tout sera convenable, si cette douce et pieuse assistance vous demeure pour vos vieux jours.

Le P. de Ravignan n'avait plus que quelques mois à passer sur la terre. Épuisé par la maladie, il semblait que la pleine conversion de celui à qui il disait : « Vous êtes ma mission », illuminât sa fin.

La persévérance de vos pieux sentiments fait ma joie la plus douce, écrivait-il encore à Berryer. O mon ami! soyez bien vous-même, chrétien complet, homme de foi et de prière... Vous m'avez rendu heureux en me disant que vous aviez communié. Oh! oui, communiez souvent. Là est la force et la vie... Ma cellule est meilleure encore quand vous y venez, mais mon cœur est partout où vous êtes.

Quand il sentit approcher sa dernière heure, le P. de Ravignan voulut réserver quelques instants pour son ami :

Le P. de Ravignan vous recevra avec bonheur avant de quitter cette terre où son amitié vous est toujours restée fidèle, écrivait le P. Bazin à Berryer.

Le P. de Pontlevoy avait ajouté un mot à la lettre pour demander le secret sur cette entrevue exceptionnellement accordée. Elle devait avoir lieu dans la matinée. Mais le P. de Ravignan réfléchit que, le matin, Berryer pourrait n'être pas libre; la visite fut renvoyée au

[1] *Vie du P. de Ravignan*, par le P. de Pontlevoy, II, p. 453.

soir. Berryer sanglotait aux pieds du mourant dont le tendre regard se reposait sur lui.

« Vous avez un bon ami dans le sein de Dieu », lui manda le P. Bazin (26 février 1858).

Les obsèques du P. de Ravignan se firent dans l'église Saint-Sulpice. Une foule immense, où se mêlaient tous les rangs, suivait le corbillard des pauvres, qui portait les restes du saint religieux. Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans[1], parut en chaire, et dès ses premiers mots : *Defunctus adhuc loquitur*[2], il saisit l'assemblée. Berryer était là, les yeux pleins de larmes. Une parole du prélat s'adressait à lui. Mgr Dupanloup avait parlé d'un « autre grand orateur incomparable, un des plus anciens amis » du P. de Ravignan.

Ah ! qu'il me permette de le lui dire ici, s'écria l'évêque d'Orléans, son saint ami, à cette heure, répond de son âme devant Dieu encore plus qu'il n'en répondait sur la terre !

Lorsque Mgr Dupanloup entra dans la sacristie, Berryer, tout ému, courut l'y rejoindre et l'embrasser.

Le P. de Ravignan, avons-nous dit, avait accueilli avec bonheur la résolution prise par Mme Arthur Berryer de s'établir auprès de son beau-père. Elle lui amenait son petit-fils, dont la venue fut une fête pour le vieillard. Berryer oubliait ses soucis dans les yeux de cet enfant.

Je détourne ma pensée autant que je le peux de tout ce que je pressens, et je contemple mon cher et charmant petit-fils, en demandant pour lui des jours meilleurs que ceux que nous avons traversés, écrivait-il à M. de Larcy... On partage en quelque sorte la jeunesse de ces petits êtres; on se sent revivre en eux; on prend des forces nouvelles dans le désir de les voir croître et de travailler encore à assurer leur bonheur.

C'était un gracieux spectacle, lorsqu'on entrait le matin chez Berryer, de le voir gardant auprès de lui son petit-fils, laissant l'enfant bondir sur ses genoux, se jouer avec ses cheveux, et folâtrer gaiement, au milieu des plus graves entretiens, avec ce grand aïeul.

Plus tard, Berryer confia l'enfant aux soins des maîtres du collège de La Chapelle, sous la haute direction de Mgr Dupanloup, à qui déjà il avait donné ses neveux.

[1] *Vie de Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans*, par M. l'abbé Lagrange (aujourd'hui évêque de Chartres), II, p. 247.

[2] « Il est mort, et il nous parle encore ! »

Tel fut Berryer, et, après l'avoir vu ainsi dans sa vie intime et dans son repos, nous aurions à le contempler dans cette mort sublime dont nul des contemporains n'a oublié la grandeur. Mais il faut se borner et, en renvoyant le lecteur au beau livre de M. de Lacombe pour en retrouver l'émouvant tableau, nous citons seulement les nobles et patriotiques paroles par lesquelles se termine l'ouvrage :

Dans un temps où les idoles tombent aussi rapidement qu'elles s'élèvent, où disparaissent oubliées les renommées les plus éclatantes, la popularité de Berryer n'a point pâli. Les plus rebelles aux gloires des gouvernements passés s'inclinent devant lui. Sa statue est au Palais de Justice et à l'Hôtel de Ville; elle sera bientôt à la Chambre des députés où ses illustres émules, victimes d'un ingrat ostracisme, attendent en vain la leur. Son nom revient, invoqué par les opinions les plus diverses, dans les discussions parlementaires, au milieu des luttes des partis. Ses paroles, rappelées à la tribune, y paraissent avec leur grande allure, comme ces armures de nos pères, trop fortes pour les membres affaiblis des générations nouvelles. La chaire elle-même vante les conseils et célèbre les exemples de « ce grand citoyen [1] », et le pape Léon XIII, s'entretenant des destinées de notre nation avec un prélat français [2], lui dit : « Il vous faudrait un orateur, une grande « voix qui sût parler à la France. Où est Berryer? où est Berryer? »

La durée de cet ascendant se doit attribuer aux sentiments dont Berryer fut animé plus encore qu'à son éloquence, à son âme plus qu'à son génie. Croyant et royaliste, serviteur passionné du droit et de la liberté, Berryer n'a connu ni l'esprit de rancune ni l'esprit d'exclusion; il a défendu la justice partout où elle lui est apparue, tendant la main et rendant hommage à tous ceux en qui il reconnaissait, comme en son propre cœur, l'amour de la France. Leur union était le rêve de sa vie; il aurait voulu la faire sur sa cause, comme il la sentait faite sur son nom.

C'est en s'inspirant de ses larges pensées qu'on préparera cette union, nécessaire à l'avenir de notre patrie. Le jour où elle se sera réalisée, sous quelque régime qu'elle s'accomplisse, quelque parti qui en ait l'initiative et l'honneur, on pourra dire que la politique de Berryer a triomphé.

Charles de Lacombe.

[1] Le *Cardinal Lavigerie*. Discours prononcé, le 2 mai 1893, dans la cathédrale d'Alger, par Mgr Perraud, évêque d'Autun. Libr. Oudin, 1893, p. 93.
[2] Mgr Bourret, évêque de Rodez, aujourd'hui cardinal.

IMPRESSIONS DE DEUX VOYAGEURS

PALESTINE ET AMÉRIQUE

« Il viendra un temps où la terre sera bien ennuyeuse à habiter, quand on l'aura rendue pareille d'un bout à l'autre, et qu'on ne pourra même plus voyager pour se distraire un peu... »

Cette réflexion désenchantée est de Pierre Loti. Elle indique une lassitude blasée de voyageur ayant trop vu de choses, un regret de civilisé pour les paysages primitifs, pour la nature encore sauvage et vierge des constructions humaines. Mais le temps où la terre sera ainsi monotone est encore suffisamment éloigné pour que nous puissions jouir de la variété de ses décors, de la diversité de ses spectacles. Il est des pays qui nous attirent aux heures de rêverie, où il nous semble que nous serions plus heureux. Le voyage a gardé tout son charme pour ceux qui demeurent, prisonniers de leur vie, à la place où le sort les a appelés; car ce charme est fait de changement et d'inconnu, et l'homme croit toujours trouver mieux que ce qu'il a. Un déplacement de quelques mois reste pour ceux-là un souvenir qui les aide à supporter l'existence.

Et cependant, il y a aussi un peu de tristesse dans la sensation de voyage. Flaubert disait dans sa *Correspondance* : « Pour qu'on se plaise quelque part, il faut qu'on y vive depuis longtemps. Ce n'est pas en un jour qu'on chauffe son nid et qu'on s'y trouve bien. » Dans le milieu où l'on a coutume de vivre, les êtres et les choses deviennent familiers et amicaux; ailleurs, ils semblent hostiles. Il faut du temps pour que ce désenchantement de la première heure cède le pas au plaisir de la nouveauté, à la joie de sentir couler en soi des impressions inédites et puissantes. Et lorsque la sympathie a enfin permis de pénétrer la nature et les âmes étrangères, il est encore étrangement mélancolique de s'éloigner des ieux où l'on a été heureux quelques heures, et où l'on craint de ne jamais pouvoir revenir. Désenchantement au début de ne point découvrir aussitôt les douces sensations escomptées d'avance, mélancolie au retour de partir au moment où le charme nouveau opérait en soi : ce sont les deux tristesses qu'apporte le voyage.

Mais la somme de ses joies est plus grande. Il nous donne une vision plus large des choses, il augmente l'intensité de notre vie.

Et aussi il permet à l'homme de s'isoler davantage, de se comprendre mieux et de prendre le recul nécessaire pour mieux juger l'ensemble des choses et soi-même, car l'homme, en quittant sa vie habituelle, quitte en même temps ses préjugés, et toutes ces conventions qui déforment nos opinions sans que nous nous en rendions compte. M. Paul Bourget, revenant d'Italie où il avait laissé déborder en lui les sensations d'histoire, d'art et de nature, analysait ainsi le travail intellectuel et moral qui s'était opéré chez lui durant ce voyage : « Elle réside d'abord, cette sensation du voyage, dans ce pouvoir que possède seule l'absence de nous rendre à nous-mêmes. Être loin, c'est être affranchi de tant de devoirs et de tant de misères, de tant d'habitudes lassantes ou douces! Dans la voiture qui vous emporte, sur le pont du bateau, vous vous retrouvez seul et libre, non seulement de vos heures, mais de vos idées, de vos goûts, de vos rêveries, et le premier usage de cette liberté, c'est de vous rendre à la nature, à cette impression directe et amicale des choses, qui s'efface, qui s'émousse si vite, dans l'accoutumance des villes... » Dans le voyage, l'écrivain découvrait ce résultat bienfaisant : un changement de la personne devenue presque toujours plus grave et plus résolue à la tâche du travail intérieur, et il ajoutait : « Il y a deux efforts également difficiles pour un civilisé et qu'emporte le tourbillon brûlant, desséchant, des cités modernes. Ils semblent contradictoires, et ils sont rendus si difficiles par un même défaut de solitude : vivre sa vraie vie, sentir son vrai « moi », c'est le premier de ces deux efforts. Mettre à leur vraie place les petites misères de sa propre destinée, c'est le second. Le voyage, qui nous restitue à nous-mêmes, nous apporte aussi ce bienfait qu'en déployant autour de nous les tableaux immenses et mouvants de la vie, il nous apprend à nous considérer de cette manière *cosmique* où réside le plus puissant principe d'amélioration..... »

Joie des sensations nouvelles, élargissement de sa vie, avantage de se retrouver soi-même et de mieux connaître le fond de son être : tels sont les bénéfices du voyage. Mais encore faut-il tenir compte de la nature du voyageur. Ce ne sont point les mêmes impressions que tous vont chercher au loin, à travers les espaces, à travers les océans. Les uns aiment la nature pour elle-même : il faut à leurs âmes changeantes des décors changeants. D'autres sont plus préoccupés d'art et demandent aux civilisations anciennes ou modernes de leur dire comment elles comprirent et interprétèrent la beauté. D'autres enfin, ne limitant point leur sympathie à la recherche des paysages admirables ou des tableaux merveilleux, cherchent par tous pays à connaître toute la vie humaine, mœurs, arts,

croyances, idées, afin d'agrandir leur compréhension de l'existence.

Voici des livres de voyages qui sont signés des noms les plus connus de notre littérature : le *Désert* et *Jérusalem*, de Pierre Loti, et *Outre-mer*, de Paul Bourget. Ils diffèrent et par les pays qu'ils nous décrivent et par la sensibilité de leurs auteurs. Les premiers sont des œuvres de sentiment : ils sont le poème d'un incroyant en quête de sa foi perdue et la peinture de la Palestine d'aujourd'hui. *Outre-mer*, qui nous révèle l'Amérique nouvelle, est une étude sociale du nouveau monde, où transparaît sans cesse la préoccupation de notre vieille Europe et de son avenir. Entre le sensitif qu'est M. Pierre Loti et l'intellectuel qu'est M. Paul Bourget, il y a autant de distance qu'entre leurs notes de voyages. Leurs âmes ne sont point impressionnées d'identique manière par les spectacles extérieurs. Il n'y a pas de rapport entre leurs deux récits, excepté le souci d'être sincères. Cependant les livres qu'ils viennent de publier peuvent être analysés au cours d'une même étude, car ils témoignent senblablement de l'importance bienfaisante du voyage dans la vie humaine.

I. — EN PALESTINE

Pontius Pilatus, cherchant un remède aux maux qui accompagnent la vieillesse, vient à Baïes où il retrouve son ami Lamia qu'il avait connu en Palestine. Par un soir très doux, ils évoquent leurs souvenirs : le premier se rappelle les émeutes qu'il réprima, et le second les femmes dont la beauté lui fut chère.

Celui-ci parle avec tendresse d'une Juive de Jérusalem, qui dansait harmonieusement en choquant des cimbales, parmi la tristesse d'un réduit mal éclairé. « ... Elle disparut un jour, ajoute-t-il avec mélancolie, et je ne la revis plus... Après quelques mois que je l'avais perdue, j'appris qu'elle s'était jointe à une petite troupe d'hommes et de femmes qui suivaient un jeune thaumaturge galiléen. Il se nommait Jésus; il était de Nazareth, et il fut mis en croix pour je ne sais quel crime. — Pontius, te souvient-il de cet homme? »

Et Pontius Pilatus, cherchant dans la nuit de sa mémoire le nom de celui par lequel il devait vivre dans l'histoire, répète lentement, en se touchant le front :

« — Jésus? Jésus de Nazareth? Je ne me rappelle pas... »

Ceci est un conte d'Anatole France et s'appelle le *Procurateur de Judée*. M. Edouard Rod, qui le cite dans l'étude amicale qu'il a consacrée récemment à l'auteur du *Lys rouge*, ajoute ces mots : « Pilate fut le dernier homme qui put oublier Jésus de Nazareth.

Et combien de siècles se passera-t-il avant qu'un autre puisse répondre comme lui : « Jésus, je ne le connais pas! »

Celui qui est demeuré le divin Consolateur des souffrances attire toujours à lui les âmes inquiètes et douloureuses. La beauté de son enseignement ravit les hommes de bonne foi et calme les intelligences tourmentées. Nul n'échappe à son attrait. Là-bas, en Palestine, à Bethléem où il est né, au bord des lacs de Galilée où il prononçait les plus belles paroles qui aient été dites dans une langue humaine, à Jérusalem où fut accompli le sacrifice, partout où il a laissé quelque trace de sa vie, des pèlerinages s'en vont chaque année encore chercher la poussière de ses pas et retrouver, aux lieux qu'il sanctifia de sa présence, la triste douceur de son grand souvenir. Quelques-uns des pèlerins illustres qui entreprirent ce voyage nous en ont raconté les impressions émues. En ce siècle, Chateaubriand et Lamartine, l'un dans l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, l'autre dans le *Voyage en Orient*, ont décrit tour à tour, avec les beautés du ciel oriental, la Palestine immobilisée dans ce passé qui a fait d'elle une terre sacrée.

Chateaubriand était parti seul pour la Grèce et la Judée. Il visita ces pays à pied, le bâton du pèlerin à la main, le bissac sur le dos. Dans ce bissac, il avait Homère et la Bible, afin de relire sur place l'art des Hellènes et l'enseignement des Hébreux.

Lamartine voyage en souverain. Comme lord Byron, il a un navire à lui pour traverser la Méditerranée. A Beyrouth, il quitte son vaisseau, et, laissant sa femme et sa fille se reposer, il s'éloigne vers Jérusalem avec sa caravane de vingt chevaux arabes.

Mais il faut croire que les voyageurs gardent leurs visions particulières des choses. L'artiste *fait dans sa nature*, dit-on en style d'atelier, et c'est une remarque bien souvent renouvelée, que le peintre qui fait un portrait y met toujours un peu de lui-même. Pas plus en Grèce qu'en Palestine, Chateaubriand et Lamartine ne sont impressionnés par les mêmes beautés. Le souvenir de l'art grec ne touche point ce dernier. — Où est Argos? se demande-t-il. « C'est une immense plaine stérile au fond du golfe. » — Où est cette Grèce tant vantée? — « Tout est terne et ennuyeux comme dans une gorge de la Savoie ou de l'Auvergne dans une journée d'automne. » Trente ans auparavant, Chateaubriand, passant là, avait évoqué en sa phrase admirable la Grèce antique, avait ressuscité cette blanche et parfaite statue *couchée au cercueil*, selon l'expression de Byron; et, ébloui par le soleil d'Athènes, il avait écrit : « Le soleil descendait entre des nuages qu'il peignait de rose; il s'enfonça dans l'horizon, et le crépuscule le remplaça pendant une demi-heure. Durant le passage de ce crépuscule, le

ciel était bleu au couchant, bleuâtre au zénith, et gris de perle au levant. En Grèce, tout est suave, tout est adouci, tout est plein de calme dans la nature, comme dans les écrits des anciens. On conçoit le Parthénon, lorsqu'on a vu le ciel pur et les paysages gracieux d'Athènes, de Corinthe et de l'Ionie. » Nous voilà loin du paysage *terne* et *ennuyeux* qu'a vu Lamartine. Non, décidément, la Grèce ne parlait pas à l'âme du poète. Le 22 avril 1832, son journal de voyage contient cette note : « Bu des eaux du ruisseau bourbeux et infect qu'est l'Ilissus. » Sur les bords de l'Ilissus, Chateaubriand s'agenouille et, après s'être désaltéré, il adresse au ciel la prière des Spartiates : « La vertu et la gloire (*ut pulchra bonis adderent*) ! »

C'est que Lamartine ne songeait point à la Grèce ; elle n'était point la patrie de ses rêves. Tout petit enfant, il avait appris à lire dans la Bible de Royaumont, et les calmes figures qui l'ornaient avaient dès lors obsédé sa mémoire : Sara, Tobie et son ange, Joseph, Samuel, les patriarches, tout l'Orient pastoral ; plus tard, le chrétien qu'il était fut touché aux larmes par la lecture de la vie du Christ. C'était cela, des impressions charmantes de sa première enfance et les nobles élans de son âme croyante, qu'il allait chercher si loin. Athènes n'était rien pour lui auprès de Jérusalem. A peine à Beyrouth, il se sent dans sa patrie d'élection. Les collines se teignent d'or aux rayons du soleil, la mer murmure doucement ; c'est là que les femmes sont belles, les femmes d'Orient « à l'œil italien, mais plus doux et plus amoureux » ; c'est là que les coursiers sont beaux, là qu'on chante ou qu'on récite le beau poème d'Antar. Et ce voyage est pour lui un enchantement, jusqu'à l'heure où il est pénétré de la mélancolie de Jérusalem qu'il visite, alors que tout le monde fuit la peste, jusqu'à l'instant du retour à Beyrouth où il trouve morte Julia, sa fille bien-aimée, et connaît la limite de la souffrance humaine. Mais, de même que Chateaubriand s'abreuve avec délices dans le fleuve grec où Lamartine n'avait trouvé que de la vase, celui-ci se baigne avec joie dans *les eaux douces, tièdes et bleues* du Jourdain, dont le premier avait parlé en ces termes magnifiques de tristesse désolée : « Au milieu de la vallée passe *un fleuve décoloré;* il se traîne à regret vers le lac empesté qui l'engloutit, on ne distingue son cours au milieu de l'arène que par les saules et les roseaux qui le bordent. Ce fleuve est le Jourdain ! » Lamartine l'avait décrit autrement : « Il passe en bouillonnant un peu et en faisant entendre son premier murmure sous les arches ruinées d'un pont d'architecture romaine. Le Jourdain surpasse de beaucoup l'Eurotas et le Céphise ; il roule doucement, dans un lit d'environ cent pieds de large, une nappe d'eau de deux ou trois pieds de pro-

fondeur, claire, limpide, transparente, laissant compter les cailloux de son rivage, comme une glace qui colore ce qu'elle réfléchit. Je pris dans le creux de ma main de l'eau du Jourdain; je trouvai cette eau parfaitement douce, d'une saveur agréable et d'une grande limpidité. »

On a le choix entre le fleuve décoloré de Chateaubriand et le fleuve clair, limpide et transparent, de Lamartine. Ainsi leurs visions diffèrent constamment. Le premier demeure plus calme devant les beautés de l'Orient et les souvenirs des lieux saints; le second s'abandonne à l'émotion délicieuse de ses courses à travers la Judée qu'il voit avec des yeux de poète et de chrétien. Cependant, un lien unit leurs deux livres : celui de la foi semblable. Ils allèrent là-bas en croyants, et c'est en croyants qu'ils visitèrent les endroits où plus particulièrement est demeuré le souvenir de Jésus.

Il appartenait à un écrivain moderne de faire le même voyage et de décrire à son tour la Palestine. Après Chateaubriand et Lamartine, l'entreprise était audacieuse. Mais M. Pierre Loti ne se soucie point de ses devanciers. Il va où son caprice le pousse, désireux de nouvelles sensations qu'il note pour donner plus de durée à quelque fragment de sa vie. Il n'a même point conscience que d'autres ont passé avant lui par les mêmes endroits, et ont vu ce qu'il a vu lui-même. Les souvenirs littéraires le préoccupent si peu! A chaque pas qu'il fait, il croit découvrir un pays nouveau, et il a ce don extrêmement rare de donner aux lieux de la terre qu'il visite une virginité. La nature lui parle, comme si elle n'avait parlé à personne encore, comme si elle avait gardé pour lui de mystérieuses révélations. Il la sent directement; il n'y a pas d'intermédiaires entre elle et lui; il ne saurait en admettre : tout ce que les hommes ont pu peindre ou décrire avant son passage, il le supprime d'un coup.

D'ailleurs, ce que les hommes ont fait ne l'intéresse point. L'art et l'histoire le troublent peu. Il se cherche uniquement lui-même et se met en quête de sensations puissantes qui augmentent sa vie. Une seule fois, il a uni un souvenir à l'impression des choses, et ce souvenir était celui d'un Dieu, dans le livre qui nous préoccupe. Ailleurs, il n'a point recherché les traces des civilisations anciennes ou récentes.

Cet individualisme en voyage lui a donné ses défauts et ses qualités. Il l'empêche de prendre part aux inquiétudes de la pensée moderne. Il l'écarte de la lutte des idées sociales, philosophiques ou artistiques, pour laquelle se passionnent des esprits plus enclins aux discussions de l'intelligence. Ce qu'un Bourget rapporte de voyage nous pourvoit de réflexion et orne notre cerveau. Loti se

contente de caresser notre âme et d'éveiller nos facultés émotives.

Mais s'il s'abstient des idées générales, il est d'une sensibilité langoureuse et presque maladive qui est étrangement communicative. Ceux qui aiment la nature pour elle-même, qui savent encore ressentir la splendeur des aurores ou des couchants sans y mêler l'analyse ou la réflexion, trouvent en lui leur bienfaiteur : il ressuscite leurs souvenirs disparus et il donne des décors à leurs rêves. Le rythme de la phrase est son grand secret. Il ne décrit point, il évoque. Il est le musicien des choses : à la douceur traînante et paresseuse des mots, elles apparaissent magnifiques et troublantes. Il n'a pas besoin de noter des détails, de chercher des expressions pittoresques, il lui suffit de déposer dans l'harmonie de sa phrase le reflet de sa sensation, pour que nous ressentions ce qu'il a senti. C'est qu'il y a une correspondance mystérieuse et certaine entre notre pensée et le rythme des paroles ou des sons. Ainsi, dans l'art musical, certaines harmonies évoquent à nos yeux des paysages : le soleil se lève sur les solitudes dans le *Désert* de Félicien David; un décor sombre de sapins noirs et de rochers apparaît au dernier acte de l'*Euryanthe* de Weber; les champs reposent aux caresses matinales dans la *Symphonie pastorale* de Beethoven; la forêt tout entière murmure aux brises folles dans le *Siegfried* de Wagner; la nature se révèle farouche et sauvage, avec la tempête des ouragans et le fracas des torrents, dans la frémissante invocation du *Faust* de Berlioz. Pierre Loti a le même pouvoir ; la musique de sa phrase correspond à sa vision des choses et rappelle à l'imagination de ses lecteurs les pays qu'il a contemplés. Pour exprimer ainsi la nature, il faut qu'il l'aime bien profondément. Il l'aime si profondément qu'il ne veut pas qu'on la lui gâte. Tout ce qui transforme sa splendeur primitive le choque et le chagrine. Il déplore les changements apportés par l'homme à la terre, si belle dans sa virginité première. Il admire la paix édénique d'un plateau sauvage au Maroc, parce que cette vue reporte sa pensée à l'époque où « les hommes n'avaient pas encore enlaidi la terre » ; à Tahïti, en Orient, dans tous les pays qui demeurèrent stationnaires et refusèrent la civilisation, s'évoquent en lui les temps de jadis où la lumière était plus jeune, qui brillait sur le monde. « Je n'aime que les pays qui n'ont pas de routes », me disait un ami auquel je voulais faire admirer la Suisse. Celui-là sentait la nature comme Pierre Loti.

Quand bien même cet oubli de ses prédécesseurs et cette façon particulière d'exprimer la nature ne suffiraient pas à mettre l'écrivain à part de ses devanciers, deux choses différencieraient le *Désert* et *Jérusalem* de l'*Itinéraire* et du *Voyage en Orient*. Pierre Loti n'a pas suivi, pour aller en Palestine, la même route que Lamartine

et Chateaubriand. C'est après avoir traversé d'immenses solitudes qu'il entre dans la Ville sainte; il va d'Egypte en Judée par le Sinaï, Akabah et le désert de Pétra. Le *Désert*, qui contient ses impressions de cette nature morte, est donc original. Enfin, tandis que les deux illustres et inoubliables écrivains qui le précédèrent sur cette terre sacrée, cherchèrent le souvenir du Sauveur avec des âmes de croyants, Loti se rendit à Jérusalem le cœur en peine et l'esprit incrédule, avec le mystérieux espoir de retrouver le calme et la certitude, ayant toujours en lui, à travers les tristes brisements de sa destinée, — pour employer une expression mélancolique de Paul Bourget, — *une foi qui se cherche en se pleurant.*

Les deux livres qu'il a consacrés à ce voyage semblent une symphonie qui va en *crescendo.* Le *Désert* serait comme le prélude, — un prélude grave et triste, recueilli et désolé, — précédant le chant d'amertume passionné que lui inspirera *Jérusalem.*

Sa caravane s'est enfoncée dans la solitude. Entouré de Bédouins et d'Arabes, vêtu lui-même comme un cheik d'Arabie, — non point par un enfantin désir de travestissement, mais pour s'harmoniser au paysage et ne point donner le ridicule spectacle d'une jaquette sur un dromadaire, — il éprouve de suite cette impression de dépaysement qui est si rare et si précieuse en voyage. Avec ses Arabes, il a l'illusion, — qui lui est très chère, — de jouer un rôle de féerie. A la tombée du soir, plus personne et plus rien; autour de lui, l'infini vide, le désert « d'une teinte neutre et morte, se déroulant sous un ciel plus sombre que lui, qui, aux confins de l'horizon circulaire, semble le rejoindre et l'écraser ». A la lumière mourante, les choses s'exagèrent dans cette immensité; les chameaux deviennent des bêtes apocalyptiques aux longues pattes d'ibis. Le chant d'un chamelier monte dans l'air sonore du soir, et ce sont comme des appels tristes qui courent à d'infinies distances sur le silence et sur l'étendue morne du désert.

Il y a là d'admirables évocations de solitude et une sorte d'ivresse à s'enfoncer de plus en plus dans ces régions de mort, loin des humains, loin de la vie des êtres et des choses. Loti se grise de silence et d'isolement, tandis que passe sur son visage un air salubre, vierge, « comme avant les créations ». Il décrit tour à tour la splendeur du désert sous la lumière, les roses, les rouges, les violets épars dans l'atmosphère et sur le sol; — les couchers de soleil répandant leur or à profusion, liserant d'or les chameaux, couvrant d'or la plaine, faisant des maigres genêts des broussailles d'or; — et la nuit, la limpide nuit silencieuse ajoutant son mystère au mystère de la solitude; — et l'apparition de la montagne du Sinaï, du couvent, seule demeure parmi l'abandon de ces espaces;

— et la mer bleue d'Akabah, et les riches pâturages verts de Chanaan, à l'arrivée en Palestine.

Je note quelques-unes des impressions plus profondément senties, où il a laissé davantage son âme s'imprégner de la beauté triste des choses :

Tandis que la nuit descend lentement sur le désert et que la petite caravane, groupée autour des feux du bivouac, sent davantage son isolement, il s'éloigne un peu du camp, afin de le perdre de vue, « de se séparer même de cette petite poignée de vivants, égarés au milieu d'espaces morts, pour être plus absolument seul, dans du néant nocturne ». Et il éprouve un sentiment d'effroi presque religieux à contempler, dans ce silence et cette immobilité de la nuit, dans cette séparation d'avec tout ce qui est vivant, les étoiles brillant au ciel et livrant mieux ainsi au contemplateur solitaire le secret de leur inconcevable infini.

Ou encore cette sensation à Akabah, sur la plage déserte, où, dans un silence absolu, la mer murmure doucement : « De l'ensemble et du silence des choses se dégage un enchantement sombre. Ce n'est pas l'enivrement languide des nuits tropicales : c'est bien autre chose de plus oppressant et de plus occulte; c'est la tristesse innommée du pays musulman et du désert. L'immobilité de l'islam et la paix de la mort sont épandues partout... Et il y a un charme très indicible à se tenir là, muets et blancs comme des fantômes, à la belle lune d'Arabie, sous les palmiers noirs, devant la mer désolée qui n'a ni ports, ni pêcheurs, ni navires... »

Ou ce lever de lune sur la solitude : « ... Elle éclaire, elle éclaire, cette lune, autant qu'un autre soleil, — un soleil un peu fantôme, il est vrai, qui jetterait du froid en même temps que de la lumière, qui répandrait des calmes mortels avec ses rayons; mais sa splendeur pâle écrase nos feux qui ne brillent même plus, et quand les cheiks, drapés de leurs voiles archaïques, arrivent avec lenteur devant ma tente pour la causerie du soir, on croirait voir des prophètes de marbre s'avancer dans un éblouissement de magie. »

Ou, enfin, cette notation de la course à travers le désert plat et monotone. Dans tout l'espace visible, il n'y a pas de point de repaire; les groupes de dromadaires se suivent, échelonnés, dans le vide de l'immensité. Ils avancent et rien ne passe, rien ne change; les heures s'écoulent, seuls indices du temps qui s'enfuit; ils semblent piétiner sur place. « Simplement, dit l'écrivain, nous nous déplaçons dans de l'étendue. »

Un autre voyageur a décrit le désert avec plus d'amour et autant d'émotion profonde que Pierre Loti : c'est Fromentin, le peintre d'*Un Eté dans le Sahara*. La comparaison des deux livres est d'autant

plus curieuse qu'il y a identité de sujet et bien souvent identité de tableaux : couchers de soleil, resplendissement de la lumière sur la solitude, mystère de la nuit dans ces régions mortes, peintures de bivouac. Fromentin, amoureux de la pleine lumière, s'extasie d'avoir vu le ciel sans nuages au-dessus du désert sans ombre; mieux que Loti peut-être, il peint la splendeur du soleil, mais il n'a pas les mots étrangement désolés de celui-ci pour dire la mélancolie abandonnée et douloureuse des crépuscules et des soirs. Tous deux sont épris du silence qui est l'un des charmes les plus subtils du désert solitaire et vide. Mais Fromentin demeure peintre lorsqu'il écrit; il *voit* la nature, et Loti la *sent;* il en décrit les contours et les couleurs, et Loti en exprime l'impression. Là est leur essentielle différence...

Après être sortie du désert, la caravane s'avance vers Jérusalem. A mesure qu'il approche de la cité sainte, Pierre Loti sent en lui se réveiller, avec d'infiniment doux souvenirs de sa foi morte, d'étranges attendrissements pieux. Là « le Grand Souvenir semble chanter partout ». Ce pays n'a presque pas changé d'aspect depuis le temps des Évangiles. Les hommes et les femmes ont gardé les mêmes costumes. Les constructions, à part quelques transformations de l'art musulman, sont semblables à ce qu'elles étaient autrefois. Sur cette terre d'Orient, les siècles passent en vain.

Ce voyageur qui s'achemine vers Jérusalem a été élevé dans la foi chrétienne. Son enfance fut pieuse, et son adolescence presque mystique. Dans sa destinée errante, il a perdu, dit-il, toute croyance; mais il a aimé, il a souffert, et à chaque souffrance profonde il a senti l'immense désir de s'appuyer sur quelque chose de durable et de fort. Aux heures cruelles, il a retrouvé son âme perdue, il a espéré la vie éternelle, où tout s'ennoblit et dure. Sa négation s'est niée elle-même; il n'a pas cru, mais il a désiré croire. C'est avec ce cœur tourmenté qu'il est allé en Palestine. « ... De notre abîme, a-t-il écrit, continue de monter vers Celui qui jadis s'appelait le Rédempteur une vague adoration désolée.. » Il n'a rien trouvé chez les hommes pour remplacer la foi absente; le souvenir, le sentiment et la douleur se sont unis pour réveiller en lui la croyance morte. Or, là-bas, en Judée, il n'est pas un village qui ne parle au cœur du croyant, dont le nom ne trouble aussi les pauvres âmes souffrantes. Imaginez les impressions de celui qui erre parmi les paysages de Palestine, parmi les rues de Jérusalem, et se heurte à chaque pas à l'évocation de Jésus, lorsqu'il a gardé le regret de son enfance pieuse et l'admiration de la religion consolatrice. *Le cœur a des raisons que la raison ne connaît pas.* Loti a beaucoup vécu par le cœur, c'est par le cœur qu'il est touché.

Mais il y a dans le cœur des enthousiasmes passagers qui meurent aussitôt : après une bienfaisante chaleur, il se retrouve plus froid. Le livre de l'écrivain sur *Jérusalem* est le récit de ces alternatives d'élans et de déceptions. Des invocations lyriques à la Musset se mêlent à des tristesses découragées. Certaines pages sont d'une poignante douleur.

A l'abord de Bethléem et de Jérusalem, le voyageur est pénétré d'une crainte indicible. La rue de Bethléem lui fait venir aux yeux des larmes qu'il ne peut retenir, tant les événements qui se sont passés là-bas ont retenti dans les cœurs des hommes, à travers les générations, à travers les distances des temps et de l'espace. L'impression du saint Sépulcre est plus puissante encore : des foules prient dans une demi-nuit; il y a, dans toutes ces voix, « une exaltation de larmes et de prières qui fond leurs dissonances et qui les unit, l'ensemble finissant par devenir un je ne sais quoi d'inouï, qui monte de tout ce lieu comme la grande plainte des hommes et le suprême cri de leur détresse devant la mort »; là résonne, depuis deux mille ans, le même concert de prières.

Puis c'est l'apparition lointaine du Gethsémani, derrière lequel s'esquissent en bleuâtre les montagnes du pays de Moab; du Gethsémani, où depuis tant d'années il avait rêvé de venir passer une nuit de solitude, de recueillement suprême. Il remet de soir en soir ce pèlerinage; le charme de l'islam l'a reconquis, la belle lumière du soleil a réveillé son inconscience de toute foi, les souvenirs du Sauveur ne le touchent plus maintenant, il craint de ne rencontrer là, comme ailleurs, que le vide et la mort.

Et la nuit où il va cependant au mont des Oliviers, comme par acquit de conscience, avant de quitter Jérusalem, est d'une angoisse profonde. Il sort avec un janissaire par la porte Saint-Etienne : « ... C'est dans un éblouissement la soudaine apparition d'un immense et immobile pays spectral, tout de blancheurs, tout de pierres blanches sous les flots d'une vague lumière blanche; la vallée de Josaphat et le Gethsémani, figés sous la lune de minuit! » Arrivé au mont des Oliviers, il dit au janissaire de l'attendre, et s'éloigne, afin d'être seul parmi les arbres et les tristes pierres. En face de lui se dressent les murailles de Jérusalem. Il songe que Jésus, dans sa nuit d'agonie, dut les contempler de cette place; il voudrait tressaillir à la pensée du Sauveur mourant pour le rachat du monde, il attend quelque chose de suprême qui ne vient pas. De son abîme d'angoisse, il crie vers une foi qui ne descend point en lui et il se sent retomber dans le néant. Ces pages d'infinie détresse sont d'une émotion douloureuse et pleine de pitié.

Mais il ne devait point quitter ainsi Jérusalem. Le jour de son

départ, il fait une dernière visite au saint Sépulcre. Et de voir ces humbles qui prient, il sent monter en lui des larmes désespérantes, presque un reflet de leur foi, et lui aussi invoque le Christ de toute sa pauvre âme brisée : « Le Christ! oh! quoi que les hommes fassent et disent, il demeure bien l'inexplicable et l'unique. Dès que sa croix paraît, dès que son nom est prononcé, tout s'apaise et change, les rancunes se fondent et on entrevoit les renoncements qui purifient; devant le moindre crucifix de bois, les cœurs hautains et durs se souviennent, s'humilient et conservent la pitié. Il est l'évocateur des incomparables rêves et le magicien des éternels revoirs, il est le maître des consolations inespérées et le prince des pardons infinis... »

Sans doute, Loti n'a point retrouvé pour toujours sa foi perdue; il y a dans cette prière finale une exaltation qui passera, il se retrouvera, au retour peut-être, le cœur vide et désespéré, mais il ne sera pas venu en vain à Jérusalem. Le souvenir du Sauveur l'obsédera; aux heures tristes, il revivra les instants passés au saint Sépulcre. Et le travail de la croyance s'accomplira peut-être en lui, sans qu'il en ait nettement conscience, car il ne pourra supprimer en lui la pensée de Jésus-Christ.

On a reproché à *Jérusalem* d'être une œuvre purement littéraire et apprêtée. On y a vu une gradation de sentiments, une opposition savante d'impressions, qui indiqueraient l'artifice. La sincérité de ces pages en serait ébranlée. Ainsi ce mélange d'incrédulité et de foi, cette inclination de l'âme vers Dieu, précédée d'une négation désolée, se retrouvaient à la fin de *Matelot*, et cette gradation de sentiments, — sans établir de rapport entre les sujets, — ressemblerait à celle qui fait la beauté de *Fantôme d'Orient*, de la visite à la tombe d'Aziyadé. Je ne crois point que cette similitude, si elle existe réellement, infirme la sincérité de *Jérusalem*. En une âme humaine, les pensées suivent un cours semblable, et la répétition des mêmes alternatives de sentiments prouve seulement une sensibilité identique.

Jusqu'ici, on cherchait dans Pierre Loti l'expression d'un amour voluptueux et souffrant, et tous ne savaient point voir en ses livres ce douloureux désir d'éternelle jeunesse et de vie éternelle, cette lutte étrange contre la mort des êtres et la mort des choses, qui leur donnaient une grandeur et une noblesse. Dans le *Désert* et dans *Jérusalem*, il n'y a plus d'amour; il y a le cri d'un cœur tourmenté, demandant si tout doit finir, ou si ce quelque chose d'immatériel qui est notre âme ne doit pas revivre pour toujours et réclamant une certitude consolatrice et apaisante. Sans doute, le *Désert* est monotone, et lasse par son identité de sensa-

tions; sans doute, *Jérusalem* a des pages inutiles et des lyrismes parfois un peu faciles. Mais ces deux livres témoignent du plus grand souci que l'homme puisse avoir : celui de la vérité que réclame notre âme.

II. — L'AMÉRIQUE NOUVELLE

Tandis que Pierre Loti aime la nature sans l'homme, Paul Bourget replace l'homme au centre de l'univers. Il est, avant tout, un être pensant. S'il a des sensations et des sentiments, c'est pour en extraire des pensées. Il n'est pas un primitif aux impressions directes et toutes-puissantes, il est un intellectuel qui réfléchit et qui raisonne. Il ne faudrait pas en conclure que sa sensibilité est morte; elle est demeurée très aiguë, au contraire, un peu subtile, un peu raffinée, très moderne, très ornée. Elle est l'auxiliaire de sa méditation, qu'elle attendrit et adoucit.

L'œuvre de l'écrivain, très variée et très considérable, est une cependant : elle est une étude de l'âme humaine, de l'âme humaine en elle-même, et dans ses rapports avec les autres âmes. Sa préoccupation de la vie égale sa préoccupation de l'art. Autrefois, l'homme de lettres se spécialisait comme il arrive dans chaque profession; il ne comprenait point qu'on s'occupât d'autre chose que de belles phrases; il méprisait les autres classes d'hommes. Des Parnassiens pouvaient discuter des heures sur la valeur d'une rime, et des réalistes sur la vérité extérieure de telle description : ils n'estimaient rien davantage. Ils pouvaient être de grands artistes, ils n'étaient pas intelligents. Aujourd'hui, le cadre de la littérature s'est élargi pour quelques-uns : il est des écrivains qui reconnaissent qu'ils ne sont point seuls sur la terre, ils ont plus d'humilité professionnelle et reconnaissent la valeur de tous ceux qui s'adonnent résolument à quelque métier. Bien plus, ils tâchent de comprendre ces autres catégories sociales, de s'élever jusqu'à la connaissance de toute la vie humaine. Ils appliquent la parole de Gœthe : « Tâche de te connaître et de connaître les choses. » L'art ne limite plus leur pensée; ils s'inquiètent de sociologie, de morale, de métaphysique. Quelquefois, ils agrandissent ainsi le champ de leurs visions, pour augmenter leurs jouissances intellectuelles, par pur dilettantisme; d'autres fois, par un sentiment plus aigu de la solidarité humaine, par un désir plus noble d'apporter aux hommes leurs réflexions sur la vie et sur le monde, et de les faire à leur tour réfléchir. Taine fut de ceux-là : son œuvre est humaine avant d'être artistique; elle contient des théories philosophiques, des études sociales, des lois de l'évolution

historique, autant que des descriptions de nature, de la critique d'art et de la littérature proprement dite. Il a replacé l'art à son véritable rang; il l'a mêlé à la vie humaine au lieu de l'en séparer.

M. Paul Bourget est de cette race d'esprits. Ses romans indiquent un souci de l'être humain et tournent autour des problèmes de l'âme; *le Disciple*, *Terre promise*, d'autres encore, attestent une inquiétude des lois qui doivent régler notre destinée. Ses ouvrages de critique sont comme un résumé de la pensée contemporaine et, en même temps peut-être, une autobiographie de son esprit cherchant où se fixer. Ses livres de voyage enfin, — s'il s'y révèle amateur de nature et d'art, — renferment bien des pages d'observation sociale. Il demeure intelligent aussi bien hors de l'art que dans l'art. Il est apte à saisir ce qui est hors de la littérature comme ce qu'elle renferme. Cette faculté de comprendre, jointe à sa sensibilité d'artiste aux nerfs vibrants, donne ainsi une saveur singulière à ses récits de voyages; à cause d'elle, ils sont étonnamment variés et nous pourvoient de notions précieuses. Il a écrit sur l'Angleterre, sur l'Italie; aujourd'hui, il publie *Outre-mer*, deux volumes sur l'Amérique. Nous pouvons beaucoup y apprendre, en même temps qu'y développer notre sens de la beauté. Il a vu beaucoup; mais surtout, il a su voir. Et il sait remonter aux idées générales. Comme Taine, il a l'esprit philosophique. D'un fait, il conclut à l'idée qui l'engendra. En outre, il goûte des plaisirs d'érudit; il orne ses sensations de souvenirs d'art, d'histoire, de littérature. Ainsi, en Italie, il retrouve la trace des grands peintres dans les décors habituels à leur génie. Les paysages sont pour lui des symboles : il leur trouve des rapports avec l'humanité. En Amérique, devant la splendeur des chutes du Niagara que les travaux humains n'ont pu détruire, devant tant de tristesse dans tant de puissance, il éprouve le besoin d'évoquer « une existence plus libre, plus hardie, plus conforme à la mystérieuse et tragique beauté de ce large fleuve, précipité d'un coup dans ce gouffre ». Tous les dons qu'il eut en partage, sensibilité, intelligence, observation, convergent vers ce but final : mieux connaître la vie humaine, la vie humaine dans toutes ses manifestations. Nous sommes loin de la vision purement sensitive de Pierre Loti.

Ce ne sont point la nature et l'art qui attiraient M. Paul Bourget vers le nouveau monde. La nature? Il préfère, sans doute, aux paysages démesurés d'Amérique la tristesse infinie et douce des paysages londoniens, la poésie sauvage des lacs d'Ecosse, la joie des ciels d'Italie. L'art? Il manque à ce pays trop neuf le prestige du passé et la beauté des siècles morts. « Je sais que je ne vais pas chez eux de ma lignée d'esprit et de cœur... », dit-il avec

mélancolie; mais il ajoute, — et là est l'explication de son voyage : — « Mais où n'irai-je pas et chez qui, pour reprendre un peu de foi dans le lendemain de cette civilisation qui, chez nous, semble parfois à la veille de s'abîmer pour toujours?... »

Notre vieux monde craque de toutes parts sous une poussée de besoins et de désirs nouveaux. Un travail d'évolution semble s'accomplir sous nos yeux, sans que nous puissions en démêler le résultat probable. Avides de foi et d'amour, les hommes reconnaissent que la science ne peut tout expliquer et s'arrête devant l'Inconnaissable, et que la haine des classes apparaît sous le rêve de la fraternité universelle. M. Paul Bourget est un des esprits qui comprennent le mieux ce mal social dont souffre notre âge, parce qu'il a sondé les idées et étudié les faits. Il est allé demander à l'Amérique l'oracle de l'avenir, se disant que ce monde nouveau, édifié en peu d'années, lui révélerait peut-être le secret du temps, et qu'il y pourrait connaître le résultat des trois forces en travail qui semblent fabriquer la société future : la Démocratie, la Science et l'idée de la Race. Chez nous, la Démocratie n'a abouti, à son avis, qu'à l'imbécile suffrage universel, triomphe de la médiocrité; la Science a donné, sans doute, plus de bien-être, mais a produit le nihilisme moral et l'incohérence des volontés; et quant à l'idée de la Race, elle n'a enfanté que la haine des peuples, toute l'Europe vivant en camps retranchés. Qu'est-il résulté, en Amérique, de ces trois puissances qui l'ont façonnée? C'est ce que l'écrivain est allé connaître, désirant éclairer notre monde aux clartés venues de là-bas, à travers les mers, de cette Amérique à laquelle Christophe Colomb portait jadis notre foi et notre enseignement, et qui peut-être, à son tour, va nous rendre une foi et un enseignement.

La méthode de M. Paul Bourget pour étudier la civilisation des États-Unis se rapproche de celle de Taine dans ses *Notes sur l'Angleterre*. Il serait d'ailleurs curieux à un autre point de vue de lire à la suite ce dernier livre et *Outre-mer*. On comprendrait davantage après la lecture de l'un la formation de ce monde nouveau dont l'autre nous entretient, et l'on verrait à quel point le peuple américain a pris au peuple anglais, dont il dérive, ses qualités d'activité et de conduite de vie qu'ensuite il a prodigieusement développées.

Pour comprendre un pays et l'âme de ses habitants, il faut tout voir et tout observer. Ce n'est que par d'innombrables notations que s'éclaireront les choses et qu'elles prendront un sens et une signification. Rien n'est donc à négliger dans l'étude des mœurs, car un homme dépose souvent son empreinte personnelle aussi bien dans sa manière de se loger et de se meubler que dans sa

manière d'écrire et de s'exprimer, et un peuple se révèle aussi bien par les petits détails de sa vie habituelle que par l'ensemble de son existence. Aussi M. Paul Bourget, reprenant et appliquant la théorie de Taine, observe avec soin tout ce qui peut lui signifier quelque chose du peuple américain : les immenses hôtels de vingt étages, prouvant que le goût du confortable asservit la matière aux mains de l'homme; les théâtres, où le public applaudit la force personnelle de la volonté; l'intérieur des villas de Newport, où se manifeste le manque de mesure, où l'on retrouve l'imitation de l'Europe, exagérée, exaspérée; les prodigieuses installations industrielles, enfantées par la puissance d'un seul homme; les quartiers pauvres où se meurent des misérables venus pour chercher fortune. Il cherche à se rendre compte de tout ce qui renseigne sur la vie, sur les habitudes, sur la formation, les désirs et les idées de ce monde nouveau; l'éducation de l'Américain, ses plaisirs, ses passions, la vie des hommes d'affaires, celle des ouvriers, des fermiers, des *cowboys*, lui sont autant d'éclaircissements qui lui permettront une synthèse de ses impressions.

Il y a, dans *Outre-mer*, de quoi satisfaire des esprits très divers. Le grand ouvrage de M. de Tocqueville sur *la Démocratie en Amérique*, les livres plus récents de M. le comte d'Haussonville et de M. de Mandat-Grancey, étaient faits à des points de vue plus spéciaux. M. Bourget se révèle ici artiste, romancier et sociologue.

L'artiste, il se montre dans certains paysages délicats de la Floride, dans certaines descriptions profondément senties de l'Océan. Le romancier l'a doublé pour donner de la couleur et de la vie aux récits qui agrémentent le livre, à celui de cette chasse à l'homme, en Géorgie, par exemple, à celui surtout de *la Confession d'un cowboy*. Il n'y a guère de conte ou de nouvelle plus attachante que cette confession. On ne peut la quitter lorsqu'on l'a commencée. Elle retrace la vie d'un Français parti pour les États-Unis, où il allait faire de l'élevage; elle dit son installation dans les plaines de l'Ouest, au loin, vers les Indiens qui reculent et disparaissent, les dangers constants qu'il court et cette sorte de griserie de la vie aventureuse, l'énergie de ses entreprises, la vigueur de sa volonté. Elle nous donne un peu de mépris pour notre existence sédentaire et régulière, et un peu de nostalgie de ces contrées lointaines, où l'homme demeure le maître de développer toutes ses forces. Mais, surtout, elle frémit d'une poésie sauvage dans cette évocation des mœurs violentes jusqu'au tragique, et belles cependant par l'audace et par l'énergie. Le héros de ces aventures a la pleine conscience de son courage; il demeure calme et serein dans l'habitude du péril. Et, ensorcelé par le charme de la vie

violente, sur la mort de ses pensées amoureuses et de ses rêves passionnés, il sent grandir en lui, au cours de ses chevauchées solitaires, « une espèce de poésie intérieure, faite d'une communion profonde avec la nature ». — « Lorsque, au lever du soleil, dit-il, assis en selle et prêt à repartir, je contemplais la prairie onduleuse à perte de vue, telle une mer immobilisée par un jour de faible brise, j'éprouvais une ivresse sacrée, un ravissement extatique de vivre, de me sentir fort, d'avoir à moi cet horizon de lumière et de solitude. Presque involontairement, cet appel me jaillissait des lèvres : « Notre Père, qui êtes aux cieux... » Je remerciais Dieu pour le don béni de la vie, pour la beauté de son œuvre visible, pour les faveurs de ma destinée, avec un frémissement de toute mon âme que je n'avais jamais connu auparavant, que je n'ai jamais connu depuis. »

Il y a ainsi dans le développement de l'être physique une beauté et une moralisation. La splendeur de la nature calme les désirs humains et élève la pensée. La magnificence de la pleine lumière, le mystère des nuits étoilées, caressent l'âme et la purifient... Et, plus tard, lorsque le *cowboy* quitte la prairie pour vivre au Canada, il regrette ses sensations de cavalier solitaire, ivre d'espace et de danger : « Je sens, dit-il encore, à quelle profondeur j'ai aimé ce désert si triste, mais si attirant lorsqu'on y a vécu des années en pleine exubérance physique, le revolver au poing, la carabine au pommeau de la selle. Je l'ai là devant moi ma selle de *cowboy*, et je la regarde. Il me semble entendre le vent des nuits passées au dehors, qui me disait tant de paroles mystérieuses, comme aux premiers jours du monde. Je revois l'immensité du steppe, coupée, çà et là, par les cañons, où se cachent à midi les biches avec leurs faons; les sources tranquilles, où les pumas viennent guetter les délicates, les frêles antilopes. Je sens les sabots de mon cheval froisser les hautes herbes desséchées du Dakota. Le vent m'apporte le végétal et frais arome des sauges du Wyoming. Tout ce grand pays s'étend devant moi, — pays farouche et dangereux, mais pays libre où j'ai éprouvé que, somme toute, la vie est moins douloureuse qu'ailleurs; — pays de hautes émotions où j'ai été si près de la nature, si près de Dieu... » Toutes ces pages débordent d'enthousiasme énergique et d'exubérance physique; elles sont comme un hymne à la vie libre et active.

Ainsi les réflexions et les observations d'*Outre-mer* sont coupées de récits mouvementés qui rendent la lecture du livre singulièrement attrayante. On retrouverait encore le romancier, auteur de tant de romans parisiens, et même légèrement atteint de snobisme, dans les peintures du monde aux Etats-Unis, dans les descriptions

de la haute vie, des plaisirs américains, effrénés et démesurés comme tout ce que fait cette société nouvelle, dans l'art de mettre en valeur les spectacles contemplés et les conversations entendues, dans les analyses précises et expérimentées des diverses variétés de la jeune fille américaine. Celle-ci ne se distingue point de la femme mariée : l'égalité des sexes qui existe là-bas lui a valu l'immense liberté dont elle jouit. Elle est « avant tout un petit univers complet qui s'est formé, qui a grandi hors de toute influence masculine ». L'écrivain la compare ingénieusement à un chèque en blanc que sa volonté se charge de remplir. La famille ne compte point dans son existence, la vie du *home* existant aux Etats-Unis beaucoup moins qu'ailleurs, et la devise de la famille américaine étant : Chacun pour soi et chacun par soi.

Mais je préfère à ces récits de la vie des *cowboys*, à cet art des paysages, à ces observations des existences de luxe, à ces psychologies de femmes et d'hommes d'affaires, les réflexions que fait le voyageur au sujet de la vie sociale. Il y avait toujours eu chez M. Paul Bourget une préoccupation de la vie générale de l'humanité : jamais il ne l'avait autant manifestée. Toutes ses observations durant son voyage convergent vers ce but : que peut-on apprendre en Amérique qui nous permette de redonner un peu de sang à notre Europe épuisée, à notre France troublée et malade?

C'est un véritable chaos que cette Amérique moderne. Les hommes de toutes races se sont jetés sur elle pour en tirer des ressources nouvelles : commerçants, industriels, inventeurs, l'ont transformée en peu d'années. Ils ont couvert de leurs constructions rapides l'espace où, jadis, erraient librement les indigènes. Et, devançant l'Europe dans la civilisation, ils ont réalisé toutes les fantaisies de leur imagination surchauffée. Ils avaient de la place, ils avaient de l'audace, ils avaient de la puissance. Ainsi, ils furent les créateurs d'un monde nouveau. « C'est le secret de cette civilisation, dit M. Paul Bourget. Elle n'a pas dépassé la période de conquête. Sa prodigieuse originalité réside en ceci, que le conquérant y est allé du coup jusqu'au raffinement de la civilisation la plus avancée. Un pareil phénomène ne s'est jamais vu. Il ne se reverra jamais. C'est par cela que les conducteurs de cette conquête d'un ordre unique, les hommes d'affaires, ne ressemblent pas plus à nos boursiers, à nos industriels, à nos manufacturiers, à nos ingénieurs, que Chicago ne ressemble à Paris, ou Minneapolis à Florence. J'aime mieux les villes de la vieille Europe, mais j'admire davantage les gens d'affaires du nouveau monde. L'œuvre faite chez eux à coups de volonté improvisatrice ne vaut pas l'œuvre élaborée chez nous par les siècles, mais les constructeurs actuels

de ce pays-ci sont des échantillons d'une humanité plus vigoureuse. »

Les hommes qui ont fait l'Amérique eurent en partage la même vitalité qui se manifesta chez les artistes de la Renaissance ou chez les soldats du premier Empire. Comme ceux-ci, ils furent des *hommes*. Et, de l'ensemble des notes et des observations que M. Paul Bourget a rapportées d'outre-mer, émerge une pensée qui domine toutes les autres : l'admiration de la volonté. Là-bas, une grande œuvre est toujours la chose d'un homme, la volonté visible de cette homme, son énergie comme incarnée et mise au dehors. Les gens d'affaires ont fait des villes, ont fait même des régions. La vie des hommes est une conquête permanente sur la nature, sur la science, sur l'argent. Ils ont tellement développé leur puissance de travail, qu'il faut des mois d'apprentissage à l'ouvrier anglais, le plus résistant d'Europe, pour accomplir le même travail quotidien que l'ouvrier américain. Ils ont relégué à l'arrière-plan la vie intellectuelle, la vie sentimentale, même la vie religieuse; toute leur sève est consommée par la vie volontaire. Ainsi, ils ne font usage que d'une seule des puissances humaines, qu'ils ont élevée à son paroxysme.

Leur esprit d'initiative est prodigieux. Ils changent de profession, ils refont leur vie sur de nouvelles bases, même s'ils sont âgés, comme si c'était simple et naturel. Tandis que le petit jeune homme de France rêve d'être fonctionnaire et d'émarger mensuellement au budget de l'État, tandis que grandit chez nous cette armée de budgétivores et que bientôt la moitié du pays soldera les appointements et entretiendra, en suant sang et eau, l'autre moitié, l'Américain se fait lui-même et cherche la situation, — toujours acquise à coups d'énergie, — qui lui permettra de développer toutes ses facultés. Outre-mer, on a du moins le respect de l'individu, et non celui de la fonction; on estime l'homme s'il a de la valeur, on ne s'incline point devant la situation officielle si elle abrite, comme il arrive trop souvent, quelque nullité. C'est le vrai triomphe de l'individu.

Cet individualisme est effréné. Il a des inconvénients. Outre qu'il est possible, dans un pays peuplé de 60 millions d'habitants et pouvant en contenir 4 ou 500 millions, et qu'il n'est guère praticable chez nous, où les hommes ne peuvent faire un pas sans marcher sur le pied de leur voisin, il produit l'égoïsme et la suppression des faibles par les forts. La loi de Darwin opère ici plus qu'ailleurs. Il ne fait pas bon être vaincu : c'est une déroute, et non une défaite. Les visites de M. Paul Bourget aux quartiers pauvres des grandes villes l'attestent. Chacun travaille pour soi; il ne faut attendre d'aide que de soi-même; on peut vous assassiner, les

passants qui entendront vos cris ne s'écarteront point de leur chemin : leurs affaires leur importent plus qu'une vie humaine. Puis, le but de ce travail inouï, de cet effort immense, de cette initiative admirable, est la seule recherche de la fortune. Il implique quelque médiocrité d'âme. Dans les grandes entreprises humaines, il faut qu'une idée haute domine; sans cette idée, les entreprises perdent leur grandeur. Enfin, la tension continue de la volonté tue en l'homme les facultés idéologiques : il ne peut plus ni caresser quelque rêve d'art ni entretenir en lui quelque sentiment délicat. Il faut agir toujours, sans jamais s'arrêter une heure dans cette course folle à travers la vie. Et l'on songe avec un peu de douceur, en lisant ces existences américaines d'une énergie fantastique, à la paresse délicieuse du lazzarone étendu au soleil de Naples, et dont on ne peut plus obtenir le moindre effort lorsqu'il a gagné le macaroni et la cigarette nécessaires à sa subsistance et à sa rêverie.

Il m'a paru que M. Paul Bourget, dans son admiration de la volonté, faisait un peu trop bon marché de ces inconvénients. Sans doute, il plaint les faibles écrasés dans cette lutte sans merci; sans doute, il a pour eux un peu de pitié, mais cette impression charitable ne persiste point dans l'esprit du lecteur une fois le livre fermé. Le respect de l'énergie et du développement complet de l'être y demeure bien davantage. De même, l'écrivain ne me semble point désapprouver avec àssez de vigueur la manière dont les Américains comprennent le rôle de la femme dans la vie. Il ne blâme point que la femme s'assimile à l'homme, conquiert comme lui des situations ou des fortunes, s'individualise comme lui. C'est oublier que la maternité est avant tout le rôle normal de la femme, qu'elle se doit à ses enfants, et qu'elle ne pourrait, luttant comme l'homme dans la vie, remplir ses devoirs naturels.

Mais le voyageur a rapporté d'Amérique de précieux enseignements pour notre société. La démocratie américaine lui a montré les erreurs de notre démocratie; dans sa conclusion, il a écrit cette page que je veux citer, parce qu'elle contient tout un programme politique et qu'il est curieux de connaître la théorie sociale à laquelle s'arrête un penseur, après avoir regardé vivre une grande nation : « Nous devrions chercher ce qui reste de la vieille France et nous y rattacher par toutes nos fibres, retrouver la province d'unité naturelle et héréditaire sous le département artificiel et morcelé, l'autonomie municipale sous la centralisation administrative, les universités locales et fécondes sous notre Université officielle et morte, reconstituer la famille terrienne par la liberté de tester, protéger le travail par le rétablissement des corporations,

rendre à la vie religieuse sa vigueur et sa dignité par la suppression du budget des cultes et par le droit de posséder librement assuré aux associations religieuses; en un mot, sur ce point comme sur l'autre, défaire systématiquement l'œuvre meurtrière de la Révolution française. C'est le conseil qui, pour l'observateur impartial, se dégage de toutes les remarques faites sur les Etats-Unis. Si leur démocratie est si vivante et si forte, c'est parce que l'individu y est libre et puissant en face d'un Etat réduit à son minimum d'action; si elle réunit toutes les volontés en une immense harmonie, c'est qu'elle est vraiment nationale. C'est pour avoir établi un régime où l'Etat centralise en lui toutes les forces du pays et pour avoir violemment coupé toute attache historique entre notre passé et notre présent, que notre Révolution a si profondément tari les sources de la vitalité française. La critique n'est pas neuve; les trois plus lucides analystes de la France contemporaine : Balzac, Le Play et Taine, partis de doctrines si différentes et avec des méthodes plus différentes encore, sont arrivés à cette même conclusion. Il n'est pas sans intérêt de constater que c'est la conclusion aussi d'un voyage accompli par un indépendant au pays le plus souvent cité par les partisans de cette Révolution... »

Ainsi l'œuvre de M. Paul Bourget est un monde où l'artiste, le sociologue, la liseuse de romans, trouvent leur compte. Les idées sociales qu'elle révèle, — car il faudrait reprendre chaque article du programme cité pour le débattre, — sont un peu d'un disciple de Taine et d'un lecteur des *Origines de la France contemporaine.* Taine voulait aussi qu'on développât l'initiative individuelle et qu'on limitât au strict nécessaire la puissance de l'Etat. Mais on n'est guère en voie d'écouter ces partisans de la décentralisation; on se contente de nommer une commission qui fournira quelques paperasses de plus à la manie administrative.

En résumé, je le répète, *Outre-mer* est surtout un hymne à l'énergie. Tandis que Loti nous émeut dans sa visite aux Lieux Saints par les troubles de son âme inquiète, M. Paul Bourget réveille notre vigueur et nous excite au travail et au développement de nos forces. Si son livre peut encourir des critiques sur les inconvénients d'un état social qui ne peut être le nôtre, ces inconvénients ne sont guère à craindre chez un peuple aussi peu volontaire que nous le sommes. Et de même que Maurice Barrès voyait dans Napoléon un professeur d'énergie, on peut voir dans *Outre-mer* une leçon de volonté.

Henry Bordeaux.

REVUE DES SCIENCES

Découvertes et inventions. — A Paris. — Médecine : La sérumthérapie et les affections cancéreuses. — Un premier cas de guérison du cancer. — Avenir de la méthode. — A Lyon : Nouveau traitement palliatif du diabète. — Le ferment glycolytique. — A la Sorbonne : Psychologie. — Un critérium musical. — Psychologie du pianiste. — Appareil de contrôle de l'exécution d'un morceau. — Doigté, vigueur, expression. — Traces écrites. — Aux Etats-Unis : Physique. — Les télégraphes autographiques. — Transmission d'un portrait photographique par le télégraphe. — Le vélo-artographe. — Gravure à distance. — Envoi électrique des illustrations pour journaux. — En Suède : Aéronautique. — La conquête du pôle Nord en ballon. — La mer libre polaire et les naturalistes. — Projet d'exploration sous le patronage de l'Académie des sciences de Stockholm. — Quatre semaines en ballon au soleil de minuit. — A Paris : Chimie. — L'usure du linge. — Les trous à l'eau de Javel. — Réactifs pour reconnaître les causes de l'usure du linge. — Le bleu de méthylène. — La Brésiléine.

La sérumthérapie continue à se faire une place importante dans la pratique médicale. Les cas de guérison de la diphtérie augmentent. Après le traitement de la diphtérie, on a abordé avec succès le traitement de l'érysipèle, de la fièvre puerpérale. Enfin, MM. Richet et Héricourt viennent d'obtenir la guérison de deux tumeurs cancéreuses. Ce n'est qu'un début, mais un début qui fait bien présager de l'avenir. La sérumthérapie appliquée au traitement des tumeurs cancéreuses offre un intérêt particulier parce que l'origine microbienne du cancer est encore problématique. Or un des cas guéris par MM. Richet et Héricourt est certainement d'origine cancéreuse, sans doute possible. La sérumthérapie s'est montrée absolument efficace. C'est donc une présomption en faveur de la nature bactérienne du cancer.

Les premières opérations sérumthérapiques relatives au cancer ont été faites dans les services de MM. Terrier et Reclus, et avec la collaboration de ces deux habiles chirurgiens. Voici d'abord comment on a préparé le sérum curatif. Le 9 février 1895, M. Reclus enlevait un ostéosarcome de la jambe. Cette tumeur fut broyée et additionnée

d'eau. Le liquide, filtré sur toile, fut injecté à trois animaux, un âne et deux chiens. Cette injection ne fut suivie d'aucune réaction. Cinq, sept et quinze jours après, on prenait le sang de ces animaux pour en recueillir le sérum. Et c'est avec ce sérum curatif que l'on pratiqua les injections sur deux malades.

Dans le premier cas, service de M. Terrier, il s'agit d'une femme opérée en octobre 1894 d'une tumeur du volume d'une orange; en février, la tumeur récidivée offrait le volume d'une noisette, et, un mois plus tard, celui d'une petite orange. Le 12 mars, on commença le traitement sérumthérapique. On injecta le tissu autour de la tumeur à la dose de 3 cent. cubes, et l'on continua pendant quarante jours. Dès le 25 mars, la tumeur commença à se rétracter très sensiblement. Aujourd'hui, il n'y a plus qu'un peu d'induration. L'état général s'est sensiblement amélioré et la malade engraisse. On la considère comme guérie. Par conséquent, on peut dire qu'une tumeur de nature certainement cancéreuse (récidive sur la cicatrice) a non seulement été améliorée, mais guérie par les injections de sérum, alors que tout traitement autre que l'ablation par l'instrument tranchant eût été, en parfaite certitude, absolument impuissant.

La seconde observation est due à M. Reclus; elle concerne un individu de quarante-quatre ans entré à la Pitié le 29 mars dernier pour une tumeur de la région épigastrique inférieure, du volume d'une grosse orange, diagnostiquée cancer de l'estomac. Toute intervention chirurgicale étant considérée comme probablement inefficace, on tenta du traitement sérumthérapique. Du 6 avril au 24 du même mois, on injecta, par doses de 4 cent. cubes, le volume assez considérable de 64 cent. cubes de sérum. Le poids du malade qui, le 10 avril, était de 57 kilogr., était, le 24 avril, de 60 kilogr. Dès les premiers jours, la tumeur diminua de volume, et, le 20, elle était à peine sensible au toucher. Dans ce second cas comme dans le premier, l'amélioration a donc été rapide et incontestable. S'agissait-il réellement d'une tumeur cancéreuse? Ici, il serait plus difficile de l'affirmer; en tout cas, la guérison est venue après les injections. Il n'en demeure pas moins acquis, par suite de la première observation de M. Terrier, que le sérum anticancéreux a guéri un cas de cancer.

C'est là un gros résultat dont tout le monde appréciera l'importance et une bonne nouvelle que nous nous empressons d'annoncer. Il est bien clair qu'il va falloir renouveler les expériences avant de chanter victoire, mais dès maintenant il est permis d'espérer que l'on pourra au moins sauver d'un mal qui ne pardonne guère un certain nombre de malades.

Autres essais thérapeutiques. M. le professeur Lépine, de Lyon, vient

d'attirer l'attention sur un nouveau traitement du diabète. Ce savant expérimentateur est parvenu à fabriquer du ferment glycolique en hydratant la diastase du malt. Il était intéressant de voir si ce ferment introduit chez les diabétiques n'exercerait pas une action plus ou moins curative. Les résultats, sans être absolument probants, sont cependant loin d'être nuls. Et il serait bon de multiplier les expériences. M. Lépine n'a pu administrer le ferment glycolytique qu'à quatre diabétiques, les seuls qui soient entrés dans son service depuis deux mois. Chez une femme de soixante-quatre ans, la quantité de sucre oscillait entre 90 et 150 grammes par jour. M. Lépine, sans changer le traitement ordonné, remplaça le litre d'eau qu'absorbait la malade par un litre d'une solution de ferment glycolytique. Aussitôt le sucre descendit à 70 grammes environ. Le second malade est un diabétique gras pesant 100 kilogrammes. L'ingestion du ferment a fait baisser la quantité de sucre de 45 à 10 grammes et même pendant quelques jours à zéro. Il n'est donc pas douteux que le ferment ait eu une influence heureuse. Le troisième diabétique observé est une femme de quarante-huit ans. Le traitement a diminué le sucre dans la proportion de 116 à 80 grammes; mais l'état général s'était beaucoup amélioré, quand cette femme a voulu sortir de l'hôpital. Enfin, le quatrième diabétique est une femme de quarante-sept ans, dans un état très grave. Sous l'influence du ferment le sucre a diminué de 257 à 163 grammes. L'état général est beaucoup meilleur, mais M. Lépine ne pense pas que l'amélioration subsiste.

Il ne faut pas trop, selon l'auteur lui-même, s'illusionner sur l'efficacité du ferment. La solution est faible puisqu'elle ne peut détruire *in vitro* que quelques grammes de sucre. A plus haute dose on se heurte à des difficultés pratiques, et il ne semble pas que chez le malade l'effet produit soit proportionnel à la dose. Il y a là des inconnues à dégager. D'ailleurs le diabète est une maladie très complexe, et la diminution du pouvoir glycolytique n'est qu'un des éléments de la maladie, et ce n'est pas toujours le plus important. Quoi qu'il en soit, l'ingestion de ferment est absolument innocente, nullement désagréable et n'entraîne aucun inconvénient. Le ferment n'est pas diurétique, il n'amène pas de troubles digestifs appréciables; il peut donc être essayé sans crainte dans tous les cas de diabète. Peut-être l'effet n'en sera-t-il que temporaire, mais quelque limité que soit ce bénéfice, il ne paraîtra sans doute pas négligeable à beaucoup de malades.

La psychologie conduit à tout, elle a conduit récemment M. Binet, directeur du laboratoire de psychologie de la Sorbonne, et M. J. Courtier, chef-adjoint des travaux à la conception d'un appareil réalisé par M. O. Lund et auquel on pourrait donner le nom de « critérium

musical ». Cet appareil contrôle avec une sûreté merveilleuse le jeu de chaque artiste, nous révèle par une inscription fidèle les imperfections commises pendant l'exécution d'un morceau; jamais examinateur du Conservatoire ne relèvera une faute avec la sûreté de l'appareil de MM. Binet et Couturier. Ce contrôle est d'une indiscrétion stupéfiante de vérité; avec les inscriptions tracées sur une feuille de papier, on possède tout le jeu du pianiste, la durée des notes, la rapidité de l'attaque, la force de la pression, le lié, le détaché, le crescendo, le decrescendo, enfin tout ce qui révèle la rectitude de l'exécution et de l'expression musicale. Le pianiste est jugé d'un trait, défauts et qualités.

L'appareil révélateur est bien simple : un tube de caoutchouc unique est appliqué sous les touches, ses extrémités sont en relation avec un tambour enregistreur muni d'un stylet encreur qui s'en va inscrire un tracé sur une bande de papier entraînée d'un mouvement uniforme par un mécanisme d'horlogerie. Chaque touche frappée comprime le tube de caoutchouc, l'air est refoulé dans le tambour, et le stylet marque un trait proportionnel à l'énergie de l'attaque. Il suffit donc de lire le tracé pour savoir comment les doigts ont frappé, avec quelle pression, quelle vitesse, etc. Si une main est un peu parisienne, le graphique le dira; tout y est marqué. Et comme ces lignes ne s'effacent pas, on conserve indéfiniment la trace de toute bonne ou mauvaise exécution. L'oreille est battue par l'appareil, ses appréciations fugitives et sujettes à l'erreur ne peuvent se comparer aux affirmations de l'appareil enregistreur. Tel a bien joué ce matin et mal ce soir; c'est indiqué, impossible de tricher; le petit instrument accusateur ou approbateur, selon les circonstances, est de petit volume et peut s'installer aisément sur un piano. Ce sera le critique musical des familles.

Le dispositif imaginé par MM. Binet et Couturier avait été conçu à l'origine, uniquement dans un but de recherches psychologiques, pour étudier le sens du rythme, les divers mouvements du pianiste, etc. Il est clair qu'il possède aussi un rôle pédagogique et artistique; il servira au pianiste pour rectifier son jeu, aux professeurs pour indiquer avec plus de précision que ne le comporte la notation musicale, comment un morceau doit être exécuté. Ce sera donc aussi un aide important dans le professorat. De là, il est bien possible que cet appareil de psychologie physiologique passe dans le domaine de la psychologie mondaine. Les curieux, au lieu de s'amuser à faire de la graphologie seront bien capables de s'en servir pour deviner le caractère d'un pianiste. Il y a des pianistes bruns, blonds, châtains, etc. Que pensent-ils, que veulent-ils dire au piano? Et l'appareil sera consulté. Positivement, la psychologie conduit à tout.

M. N. S. Amstutz, ingénieur-électricien bien connu aux Etats-Unis, vient de résoudre élégamment un problème qui a déjà fait l'objet de beaucoup de recherches [1]. Il a imaginé un appareil qui permet de transmettre par le télégraphe un portrait photographique, une image photographique quelconque ou plus exactement de transformer électriquement à distance un cliché photographique en une gravure qui peut servir aux impressions typographiques. Le système n'est sans doute pas parvenu du premier coup à la perfection, mais tel quel, il est déjà très digne d'attention.

Il y a longtemps que l'on avait déjà construit des appareils reproduisant des dessins à distance. M. l'abbé Caselli, dès 1865, nous avait fait assister, dans une salle de l'Observatoire de Paris, où son appareil était installé, à ses essais de transmission. Il envoya au château de Compiègne, en l'honneur de l'impératrice, une très jolie rose dessinée sur un papier spécial. Après le télégraphe autographique de l'abbé Caselli, on peut citer encore les appareils de Lenoir, d'Edison, etc. Mais ces inventions diverses, peut-être à cause de leur complication, n'ont jamais pris place dans le domaine de la pratique. Peut-être l'*Electro-artographe* de M. Amstutz sera-t-il plus heureux, sans que nous osions l'affirmer. En tout cas, il est très ingénieux et d'une simplicité qui lui donne une valeur spéciale.

Voici un cliché photographique quelconque. Il faut le tirer sur gélatine bichromatée comme dans la photocollographie. On prend la feuille de gélatine, on la place sur le cliché et l'on expose à la lumière. Les parties insolées deviennent insolubles. Aussi après dissolution dans l'eau, les blancs apparaissent en relief et feront des noirs, les noirs non insolés se dissolvent et formeront des creux et des blancs. On a un positif. On fixe ce positif souple sur le cylindre de l'appareil transmetteur animé d'un mouvement uniforme de rotation. Une pointe mousse appuie sur la feuille de gélatine. Cette pointe est fixée sur un chariot qui se déplace lentement, de telle sorte que la pointe puisse balayer en quelque sorte toute la feuille point par point sous la double action de la rotation du cylindre et du cheminement du chariot.

Comment s'effectue la transmission à distance? Le stylet est relié à un levier qui amplifie ses mouvements. Il est clair que lorsque le stylet passera sur un creux de la feuille gélatinée, il s'abaissera et se relèvera sur les reliefs. Or le levier trahit ces descentes et ces montées. A son tour, à l'aide d'une patte transversale, il prend contact avec une série de touches qu'il déplace. Si l'amplitude du mouvement est grande, toutes les touches peuvent être abaissées, mais, en général, il s'en

[1] D'après le *Scientific American*.

trouve seulement une ou plusieurs qui s'abaissent en raison de l'étendue du mouvement du levier. En se déplaçant, les touches forment contact avec un circuit électrique et des courants sont envoyés à travers la ligne télégraphique jusqu'à la station d'arrivée.

Quand le stylet parcourt le creux, c'est-à-dire les noirs de l'image, toutes les touches entrent en jeu, et le courant transmis est maximum; quand c'est un relief, toutes les touches moins une sont en repos, et le courant est minimum. Et de même proportionnellement pour les demi-teintes, de sorte que, à la station d'arrivée, le courant transmis est d'intensité proportionnelle aux noirs, blancs et demi-teintes. Dès lors, rien de plus aisé que de faire travailler ce courant comme un graveur qui burinerait en raison de la valeur du trait.

A la station d'arrivée est installé un cylindre qui tourne de la même vitesse que le premier. Le synchronisme est rigoureusement obtenu électriquement. Et un chariot porteur d'un stylet se promène également avec la vitesse du chariot de départ. Le cylindre est en cire. Le stylet s'enfonce en raison de l'énergie du courant. Par suite, il grave fortement les noirs, à peine les blancs, et proportionnellement les demi-teintes. On retire ensuite le cylindre de cire de l'appareil récepteur, et on en prend une empreinte galvanoplastique. On obtient ainsi une planche de cuivre toute prête pour l'impression typographique. La finesse du dessin obtenu dépend évidemment de la délicatesse des variations d'intensité des courants électriques transmis, qui elle-même est subordonnée au nombre de touches mobiles qui traduisent la valeur des creux et des reliefs. En pratique, il paraît que dix touches sont suffisantes pour que l'impression soit bonne.

Ces reproductions à distance offrent un certain caractère artistique; les demi-teintes, que ne donnaient pas les anciens appareils de Caselli, Lenoir, Edison, viennent ici assez bien, et le cliché primitif fournit un positif très fidèle. M. Amstutz pourra facilement supprimer l'opération galvanoplastique et faire travailler son stylet directement sur métal. L'opération sera simplifiée, et il n'y aura plus, après préparation de la feuille de gélatine, qu'à transmettre automatiquement. L'électro-artographe pourra rendre des services. Il est évident qu'il pourra transmettre rapidement texte et dessins. C'est peut-être, en germe, encore une transformation dans la presse de province qui permettrait aux périodiques, dans certains cas, de se faire envoyer directement et la copie et les illustrations. Mais il coulera encore beaucoup d'eau sous les ponts avant que cette innovation ne soit réalisée. En tout cas, l'invention de M. Amstutz est jolie, et elle aura sans doute son heure.

Parviendra-t-on jamais au pôle Nord? La mer polaire est-elle une

réalité ou une chimère? Si la mer polaire existe, il est clair qu'il y aurait des chances pour qu'enfin un explorateur heureux y pénétrât quelque jour. M. E. Blanchard, de l'Académie des sciences, croit à l'existence de cette mer libre de glace. Il fonde son opinion sur l'observation constante que l'on a faite d'oiseaux palmipèdes se dirigeant vers le nord. S'il n'y avait pas de mer libre, dit-il, et une température clémente, les oiseaux ne pourraient ni trouver de quoi se nourrir ni s'acclimater. Ils y vont; donc il y a de l'eau et non pas seulement des masses de glace. C'est l'argument des naturalistes qui a sa valeur. Mais pour trancher réellement la question, le mieux serait d'y aller voir. On sait les difficultés qu'ont éprouvées toutes les expéditions au pôle Nord : le froid, les navires arrêtés par les banquises, le chaos des glaces, l'impossibilité de savoir si, à une distance plus ou moins grande, les glaces ne présentent pas un chenal; et on marche évidemment un peu à tâtons. Il y a déjà plusieurs années que l'on a proposé de prendre les recherches par en haut et d'aller inspecter les régions polaires du haut de l'atmosphère. M. G. Hermite, entre autres, avait adressé, il y a déjà plus de quatre ans, un projet d'expédition en ballon au pôle Nord. L'idée parut si audacieuse qu'on ne l'encouragea pas. Voici aujourd'hui le même projet, légèrement modifié, qui nous revient de Suède, sous le patronage de l'Académie des sciences de Stockholm. M. Mittag Loeffleur, l'éminent mathématicien, M. Nordenskiold, ont écrit à l'Académie des sciences de Paris pour lui annoncer que le projet était de ceux qui mériteraient son approbation. Et on la lui demande, ce qui nous paraît nécessiter réflexion. On n'envoie pas, sans y songer sérieusement, un certain nombre d'explorateurs vers l'inconnu, dans une simple nacelle de ballon. On doit crier casse-cou! Quoi qu'il en soit, on s'est enthousiasmé, en Suède, pour la conquête du pôle au moyen d'un ballon. L'auteur de cette proposition très hardie est loin d'être le premier venu, c'est M. Andrée, ingénieur en chef du bureau des patentes du royaume de Suède. Il compte partir au mois de juillet 1896, accompagné de M. Nils Eikholm, chef de la mission astronomique chargée, en 1862, d'observer le passage de Vénus; de M. le capitaine Louis Palander, un des marins les plus familiarisés avec les régions arctiques. Le ballon qui doit emporter ces trois intrépides explorateurs cubera 6000 m. c. et pourra enlever dans les airs un poids net de 3000 kilogr., poids des voyageurs, des agrès, du lest et des vivres pour quatre mois. L'enveloppe de l'aérostat sera imperméabilisée au point de conserver longtemps le gaz et, d'ailleurs, on emportera un appareil de production d'hydrogène.

En partant en juillet, M. Andrée compte utiliser le courant atmosphérique qui poussera son aérostat du sud-ouest vers le nord-est. Il y aura environ 960 kilom. à franchir de la baie de Noskarna, extrémité

nord-ouest de l'archipel du Spitzberg, où s'effectuera l'ascension pour arriver au pôle. Or, beaucoup de ballons font aisément leur 50 à 60 kilom. à l'heure. Il ne faudrait pas bien longtemps pour franchir l'intervalle. A cette époque, la température est relativement douce et varie entre zéro et 7 degrés; c'est le temps du soleil de minuit, celui au jour sans fin, et ces circonstances sont favorables à l'expédition. Enfin, M. Andrée compte bien, non pas diriger son ballon, mais l'obliger cependant à dévier de la route imprimée par le vent d'un angle d'environ 30 degrés, soit à droite, soit à gauche. Le système est simple. Le ballon portera des voiles que l'on déploiera au moment propice. Le *guide rope*, très long, sera déroulé jusqu'au sol. Et s'il ne se prend pas dans les banquises, hypothèse malheureusement possible, il donnera un certain point d'appui à l'esquif aérien; le vent agira sur les voiles bien orientées et l'aérostat déviera, sous la poussée d'un certain angle, dans la direction choisie; il est clair que la propulsion sera déterminée par la différence entre la vitesse du vent et la vitesse de l'aérostat, réglée par la résistance du *guide rope*.

On estime que le voyage pourra durer au maximum de quatre à cinq semaines. Ces suppositions sont, en somme, très problématiques. Quand on sera parvenu au pôle, en admettant que le ballon se montre obéissant, ce qui n'est pas bien certain, il faudra revenir. Et comment reviendra-t-on en pays civilisé? Il n'y aura pas de bâtiment pour surveiller l'expédition et lui prêter secours. Ce n'est pas le tout d'aller; il faut revenir. On trouvera un courant aérien propice. Est-ce bien certain? J'ai bien peur que l'amour de l'inconnu ne soit fatal à des savants de valeur et ne les entraîne vers des aventures périlleuses. On ne peut qu'applaudir à leurs projets, mais il ne convient pas, sous prétexte de découvertes, de les pousser dans une voie hérissée de dangers, d'où ils pourraient bien ne jamais sortir.

Economie domestique. Notre linge s'use beaucoup plus vite qu'autrefois, même et surtout quand on le fait blanchir à Londres. On attribue le mal, et ce n'est pas douteux, aux blanchisseuses. Elles le maltraitent de toutes façons. O vieilles lessives du bon temps, d'où le linge sortait si blanc, avec un parfum de thym et d'iris! C'est fini. Aujourd'hui, on nous rend du linge bistré et sentant l'eau de Javel. Et souvent on nous le troue, et l'on nous assure, par compensation, que c'est de l'usure. On pourrait citer ainsi du linge acheté presque de la veille et qu'on nous déclare absolument usé. On va vite dans le pays du savon et du chlore. Une personne que ces affirmations saugrenues avaient fini par mettre hors d'elle-même s'en alla trouver M. Schutzenberger, l'éminent chimiste de l'Académie des sciences, lui demandant s'il était possible de révéler la cause des trous que son

linge portait, retour de la blanchisseuse. M. Schutzenberger n'avait jamais songé au problème posé. Il s'en inquiéta et trouva un procédé de contrôle qu'il est bon d'indiquer.

Généralement, le trou a été fait par l'eau de Javel. Comment le prouver? M. Schutzenberger trempa le linge troué qu'on lui apporta dans une solution légère de bleu de méthylène : partout, autour du trou, le bleu se fixa d'une façon bien plus intense qu'ailleurs, de manière à produire comme un ourlet coloré. Or il doit en être ainsi si le tissu a été désorganisé par l'eau de Javel, car il se forme sous l'influence de la liqueur des oxycelluloses qui se colorent sous l'action du bleu de méthylène.

Il se présenta un autre cas plus difficile. Une serviette toute neuve portait aussi des trous bien arrondis. Le réactif n'indiqua pas la présence antérieure d'eau de Javel. Et, en effet, c'eût été difficile, la serviette n'avait pas encore été au blanchissage. Après quelques tâtonnements, M. Schutzenberger essaya de teinter le tissu avec de la brésiléine pure. Or, en projetant au hasard des gouttes de cette solution sur le linge, il reconnut que la teinte rose de la brésiléine se maintenait très vive aux endroits éloignés des trous, alors que le rose virait instantanément au jaune s'il tombait au bord des parties trouées. Or cette réaction indique la présence d'un acide. M. Schutzenberger en a conclu que l'on avait sans doute essayé de faire disparaître avant la vente de la serviette des taches de rouille, en employant l'acide oxalique. On avait trop bien réussi. La rouille était partie et le linge avec elle.

Il est permis de tirer de ces expériences un enseignement pratique. La première personne venue pourra soutenir que son linge a été brûlé par de l'eau de Javel, lorsque le bleu de méthylène donnera sa réaction caractéristique autour du trou; il aura été brûlé par un acide quand la brésiléine tournera au jaune dans le voisinage du trou détérioré. Ce procédé pourra rendre des services par le temps qui court et indiquer les véritables responsabilités. On use et abuse vraiment trop des lessives caustiques.

Henri de Parville.

CHRONIQUE POLITIQUE

8 mai 1895.

Si l'on ne s'arrête qu'à la surface des choses, il semble qu'on n'ait, au dedans comme au dehors, qu'à recueillir des indices rassurants pour la paix.

Au dehors, les combinaisons diplomatiques, dans lesquelles l'Europe pouvait voir une menace pour son repos, sont en proie à un travail de dissolution. La Triple-Alliance se défait peu à peu, sous l'action des événements. L'Italie demeure isolée entre l'Autriche qui, sans parler de ses difficultés en Hongrie, a besoin de défendre ses provinces de l'Adriatique contre les prétentions des « irrédentistes », et l'Allemagne, qui fait cause commune avec la France et la Russie pour protester contre les stipulations imposées à la Chine par le Japon.

Au dedans, les grèves ont pris fin ou sont en voie de s'éteindre. Les omnibus ont recommencé à circuler; les fabriques d'allumettes voient rentrer leurs ouvriers; le 1er mai, enfin, s'est passé sans troubles.

Et cependant, à y regarder de près, les sujets d'inquiétude n'ont pas disparu; ils pèsent sur les affaires comme sur les esprits. Entre les puissances, les armements se continuent; les défiances les séparent, même quand leurs mains semblent se rapprocher; jusque dans leurs manifestations pacifiques, jusque dans les solennités internationales où elles se convoquent les unes les autres, il faut arrêter d'avance les moindres formalités, surveiller les moindres gestes, comme entre gens qui, réunis dans le même salon, se sentent mutuellement en dispositions telles, qu'au moment où ils sont en train d'échanger des politesses, un mot suffirait pour les mettre aux prises. La guerre est toujours dans les cœurs ou dans les craintes, même quand la paix est sur les lèvres.

A l'intérieur, les socialistes modifient leur allure, mais n'arrêtent point leur marche. Il est bien vrai que dès que le gouvernement fait mine de s'avancer contre eux, ils reculent. Les deux meneurs de la grève des omnibus, si insolents dans les réunions publiques, n'étaient pas fiers devant le tribunal de police correctionnelle; les bravades leur avaient tant de fois réussi qu'ils ont été anéantis sous le coup qui les a frappés, rêvant déjà de la Chambre des députés, où leurs devanciers en agitation révolutionnaire leur avaient montré la voie, et soudain échouant à Mazas. Il n'y a rien de tel que la

fermeté pour calmer ces ardeurs guerrières. Le 1er mai n'a été paisible que parce qu'on savait les troupes consignées. Cela seul indique ce que le gouvernement pourrait obtenir s'il faisait toujours son devoir, et montre ce que l'audace des révolutionnaires a dû jusqu'ici à sa faiblesse.

L'action du gouvernement ne se produit, en effet, que par intermittences. Son attitude générale est la défaillance perpétuelle tempérée par des velléités d'énergie.

Dans les petites choses comme dans les grandes, l'incohérence règne et, à sa suite, l'anarchie. Nous n'attachons pas plus d'importance qu'il ne convient à cette affaire de l'enlèvement des arbres du bois de Boulogne que mène avec tant de bruit M. Paschal Grousset. Le plaignant a peu d'autorité; pour un ancien membre de la Commune, pour un homme qui a vu, sans sourciller, flamber les Tuileries et la Cour des comptes, c'est montrer une émotion bien inattendue que de se lamenter si fort sur quelques arbres arrachés dans une promenade publique. Mais, en laissant de côté le personnage, l'incident n'en a pas moins sa signification; il n'est qu'une image réduite de ce qui passe dans toutes les sphères de l'administration. Si l'on voulait établir un rapprochement entre les hommes et les choses, nous dirions qu'on a traité les arbres au bois de Boulogne, comme on a traité, à Toulouse, les électeurs. Au bois de Boulogne, des arbres sont coupés, sciés, enlevés; on les fait entrer de nuit à Paris, et, lorsque le fait est dénoncé, on ne sait à qui s'en prendre. Le bureau du Conseil municipal est saisi de la plainte; il interroge le personnel. L'ingénieur en chef n'a rien vu; le conservateur a assisté à l'opération, mais il n'a dit mot, et le procès-verbal, que deux gardes avaient dressé, a été supprimé. C'est exactement ce qui s'est passé à Toulouse. Là, c'étaient des électeurs qu'on arrachait de la liste. Le préfet de la Haute-Garonne, tout comme l'ingénieur en chef du bois, n'a rien su ni rien vu; les chefs de bureau de la Préfecture et de l'hôtel de ville ont assisté à la radiation, nous allions dire à l'abatage; mais ils sont restés muets, comme le conservateur, et les commissaires de police qui avaient, comme les deux gardes, dressé des procès-verbaux, ont dû, comme eux, les mettre de côté.

Ce ne sont pas là, qu'on en soit sûr, des faits isolés: ce sont de simples échantillons des pratiques administratives telles qu'elles se développent au temps où nous sommes.

Cette situation explique, — car tout se tient en ce monde, — notre situation financière, M. Ribot a assumé la lourde charge de l'améliorer; il en sait, à l'heure présente, tous les périls. Pour combler le déficit du prochain budget, il va à la recherche de

60 millions, et chacun des contribuables peut se demander, en tâtant ses poches, où le ministre les prendra. Les procédés dont l'on a usé pour dépouiller les congrégations ne laissent en sécurité aucune fortune. Il n'est pas un particulier qui ne soit atteint par les doctrines dont se sont inspirés les promoteurs du droit d'accroissement.

En dehors de la haine religieuse, de la « lutte contre le cléricalisme », qui, de l'aveu du *Temps* lui-même, a tout conduit, ou plutôt pour couvrir cette haine et soutenir cette lutte, on n'a obéi, au fond, qu'à ces deux raisonnements : « L'Etat a besoin d'argent... Les congrégations en ont bien assez... il n'y a pas à se gêner avec elles. »

C'est le raisonnement des débiteurs qui refusent de payer leurs créanciers, et généralement de tous ceux qui, sous une forme ou sous une autre, veulent prendre l'argent d'autrui. « Ils sont bien assez riches, disent-ils en parlant de ceux qu'ils dépouillent, et nous, nous sommes dans le besoin. » Avec cette argumentation, on se libère facilement de ses engagements, et, facilement aussi, on se crée des droits sur le bien des autres. Croire qu'on puisse semer de pareils principes dans la gestion financière de l'État, sans qu'ils y portent des fruits, qu'après les avoir appliqués à une catégorie de citoyens, on pourra résister aux logiciens qui demanderont qu'on les étende à d'autres, c'est une illusion dangereuse. Ceux qui n'ont pas compris que leur propre intérêt était engagé dans l'intérêt des communautés, que leur propre fortune était menacée par les mesures prises contre les biens des religieux, ceux-là seront tôt ou tard, et bientôt peut-être, cruellement détrompés par les événements.

Ce n'est point ici, d'ailleurs, qu'on se permettra de faire la leçon aux communautés pour leur apprendre ce qu'elles doivent faire. Les donneurs d'avis ne manquent pas pour leur imposer, les uns la soumission, les autres la résistance. L'affaire est trop grave, la conduite à tenir dépend de trop de considérations diverses, dont les religieux et les évêques sont seuls juges, pour que nous nous ingérions dans une délibération qui n'est pas de notre compétence. La lettre si forte et si décisive, que S. Em. le cardinal Langénieux vient d'adresser à Mgr Fuzet, évêque de Beauvais, aura plus d'autorité dans la matière que toutes les consultations des journalistes. Ce que nous ne nous lasserons pas de dire, c'est que le droit d'accroissement est un droit inique, contraire aux principes fondamentaux de la Constitution, précurseur des plus mauvaises pratiques et menaçant pour toutes les fortunes. Certains journaux osent soutenir aujourd'hui que la forme nouvelle de la taxe constitue une amélioration; nous verrons ce qu'ils en penseront, le jour

où le fisc, appliquant à tous les citoyens les procédés prescrits contre les congrégations, violera le domicile des particuliers pour expertiser leurs biens et soumettre leur avoir à ses inquisitions.

Les auteurs de ce méfait législatif ne sont pas sans avoir conscience des embarras qu'il peut leur causer, et il n'est pas de moyen auquel ils n'aient recours pour jeter le trouble ou la division dans les rangs de ceux qu'ils veulent frapper. N'a-t-on pas été jusqu'à mettre en avant le nom d'un des membres les plus honorés de l'Institut, de M. Georges Picot, en prétendant qu'il s'était rendu à Rome, avec une mission de M. Ribot, pour entretenir le Pape de l'application du droit d'accroissement? Il est à peine besoin de démentir cette nouvelle. M. Picot, nous le savons, n'a été à Rome qu'en son nom et pour son propre compte; il n'a sollicité ni reçu de mission d'aucune sorte; il n'a porté auprès du Saint-Siège d'autre pensée que celle de lui faire connaître les œuvres de charité et de défense sociale autour desquelles, avec un zèle exemplaire, il s'efforce de grouper toutes les bonnes volontés.

Nous ne sommes pas surpris que, en face de l'ingrate besogne à laquelle il est condamné, M. Ribot ait été peu pressé de faire connaître ses impressions au public. On avait annoncé qu'il prendrait la parole dans le Pas-de-Calais; tout l'y invitait en effet. Il eût été là dans son département, et le Conseil général réuni ne demandait qu'à l'entendre. Il a ajourné son discours; de délai en délai, il le diffère jusqu'au 11 mai. C'est samedi prochain, à Bordeaux, nous dit-on, que M. le président du Conseil donnera son programme.

Nous ne croyons guère à ce programme. La composition du ministère et le caractère, trop connu maintenant, de son président, ne lui permettent pas d'en avoir un qui soit net et précis. Nous prévoyons des déclarations vagues, peut-être quelque indication de projets financiers, mais un ensemble d'explications assez indéterminé pour que le ministre, revenu devant la Chambre, puisse en accommoder le sens au gré des opinions qui lui paraîtront dominer dans la majorité.

A défaut du président du Conseil, un ancien ministre, M. Dupuy, a parlé dans la Haute-Loire, et un membre du cabinet actuel, le garde des sceaux, M. Trarieux, a parlé dans la Gironde.

Cette impossibilité d'avoir un programme précis, qui paralyse le cabinet Ribot, a tout de suite paru dans le discours du garde des sceaux. M. Trarieux est un orateur de talent, un modéré, qui avait eu jusqu'ici, au Sénat, des allures assez décidées; c'est tout dire que de rappeler qu'avec M. Cordelet, il est l'auteur de ce projet de loi contre les grèves des ouvriers des services de l'État, que dénoncent à l'envi les congrès populaires et les réunions démagogiques.

Son discours ministériel a montré en lui un tout autre homme. M. Ribot a déteint sur son collègue. On sent que M. Trarieux n'a plus la parole libre. Quand un cabinet s'est formé sur une politique commune, chacun de ses membres, sûr d'interpréter la pensée de tous, peut se laisser aller à son inspiration. Non seulement il ne craint pas d'affirmer son programme, mais encore il y tient, la manifestation de l'accord qui règne entre les ministres n'étant qu'une force pour le gouvernement. Mais comment s'expliquer avec franchise et clarté, lorsqu'on on sent que l'opinion qu'on va exprimer est à l'opposé des idées que professent tels ou tels autres membres du cabinet? M. Trarieux a laissé deviner sa pensée personnelle, lorsqu'il a dit : « Nous acceptons l'aide de toutes les volontés loyales qui voudront bien, de quelque horizon qu'elles viennent, se rencontrer avec les nôtres. » Ce sont là de bonnes paroles; mais, quand au lendemain de cette discussion du budget, où le ministère a consacré des iniquités fiscales, où il a laissé poser des principes précurseurs des théories socialistes, le garde des sceaux vient dire : « Nous voulons être demain ce que nous avons été jusqu'à cette heure; » qu'est-ce que ce langage signifie, et quelle confiance peut-il inspirer? Quand M. Trarieux parle ensuite des réformes sociales que le cabinet médite, on voudrait savoir lesquelles, et lorsqu'enfin il dit : « Nous saurons reconnaître les amis éprouvés par un long dévouement à la République », on souhaiterait qu'il fît des distinctions. Les socialistes les plus avancés, les hommes de la Commune, se targuent de leur vieux dévouement à la République, et, s'il n'est question que d'ancienneté, beaucoup d'entre eux peuvent réclamer le premier rang. La République couvre de son nom trop d'écoles diverses pour qu'on puisse fraterniser également avec toutes celles qui l'invoquent, eussent-elles pour elles le nombre des années.

Cette distinction, qu'a oubliée M. Trarieux, n'a pas échappé à M. Charles Dupuy. L'ancien président du Conseil n'a jamais péché, lui, par excès de réserve. Ses idées ne sont pas toujours suivies, ses mouvements toujours coordonnés; il a dans les vues beaucoup d'alternatives. Mais la contrainte n'est pas son fait, et, comme on dit familièrement, dans ses discours il se *déboutonne* volontiers. Cela lui arrive même quand il est ministre; à plus forte raison quand il ne l'est pas. M. Dupuy a donc fait connaître sa pensée à ses électeurs de la Haute-Loire. Il s'est défendu tout d'abord d'être l'homme des *ralliés*. C'est la précaution oratoire indispensable. Au moment où l'on va exprimer des idées que les ralliés pourront approuver et dont on ne pourra obtenir le triomphe qu'avec leur appui, il importe de dire qu'on n'est pas avec eux. Singulier état d'esprit, entre parenthèse, que cette perpé-

tuelle préoccupation chez tous les partis à l'égard des ralliés! N'étant pas des leurs, nous sommes d'autant plus à notre aise pour en parler. Mais, enfin, il faut bien le reconnaître, dans un pays qui, comme le nôtre, a vu tant de révolutions, ce qui constitue l'armée de chaque gouvernement, ce sont les ralliés. Combien y avait-il de républicains avant la République? Combien d'impérialistes avant l'Empire? Combien de royalistes avant la Restauration? Combien d'orléanistes avant le gouvernement de Juillet? Si chacun de ces gouvernements n'avait eu ou n'avait voulu avoir avec lui que ses défenseurs de la veille, il n'aurait réuni qu'une minorité. Ce sont les ralliés du lendemain qui ont fait sa force, et jusqu'ici on avait toujours cru que le premier devoir, comme le premier intérêt d'un parti, soit pour arriver au gouvernement, soit pour y rester, c'était de *rallier* à soi le plus grand nombre d'adhérents possible. Mais comment rallier les gens, si on commence par les flétrir ou par les exclure?

Etant donc bien entendu qu'il n'était pas l'homme des ralliés, M. Dupuy s'est élancé contre le socialisme. Sur ce point, il a parlé sans ambages. Il a déclaré très nettement qu'il fallait engager une lutte sans défaillance contre ce socialisme, « qui se réclame de l'odieuse Commune » : « Toutes les concessions qu'on lui ferait, a-t-il dit, toutes les faiblesses qu'on montrerait à son égard, mettraient en péril la République et la patrie. »

M. Dupuy n'a pas attaqué avec moins d'énergie l'impôt progressif. Ses déclarations paraissaient viser les ministres; elles seront arrivées à M. Ribot, au moment peut-être où le ministre des finances était en train d'étudier à quelle dose il pourrait faire entrer l'impôt progressif dans le budget de 1896.

Si, comme on l'annonce, M. le président du Conseil se rend le 11 mai à Bordeaux, il y recueillera les échos d'un autre discours, prononcé récemment dans cette ville par M. Léon Say. Il y aura même, de sa part, quelque imprudence à en réveiller le souvenir; car les paroles qu'avait fait entendre le député des Basses-Pyrénées, lui-même ancien ministre des finances, nous paraissent s'appliquer terriblement au cabinet actuel, et il faudra que M. Ribot change bien ses allures pour qu'on ne le reconnaisse pas dans le portrait qu'a tracé M. Léon Say.

« Les gouvernements les plus dangereux, a dit M. Léon Say, sont les gouvernements faibles. Ce sont ceux qui *suivent les majorités au lieu de les guider*, qui supportent tout avec grâce et ne *se défendent qu'avec du talent*... C'est une bien belle chose que l'éloquence, quand elle fournit à un homme d'État l'occasion de proclamer, du haut de la tribune, les plus hautes vérités... Mais c'est à la condition que l'homme d'État éloquent ne con-

fonde pas la parole avec l'action. Un ministre qui se désintéresse du fond des choses, et qui, *sous prétexte de préserver le pays de l'instabilité ministérielle, se dérobe à la responsabilité et consent à faire tous les métiers*, n'est pas fait pour les temps agités dans lesquels nous sommes obligés de vivre aujourd'hui. »

Et, passant de la théorie générale à l'application directe et précise, l'honorable orateur a dit, en parlant du prochain budget qu'il voit s'annoncer « sous des couleurs très sombres » : « Si le gouvernement attend une occasion de ne pas déplaire à telle ou telle fraction de la majorité concentrée, et s'il s'abandonne en nous abandonnant nous-mêmes, nos embarras deviendront alors inextricables pour jamais. »

M. Léon Say a raison. Mais les solutions qu'il réclame sont impossibles à un ministère de concentration. S'il avait une politique à lui, s'il se prononçait nettement, ce ministère se dissoudrait. Il ne peut vivre qu'à la condition de n'avoir point de solutions, et par là même de laisser le champ libre aux pires.

Les élections qui viennent de s'accomplir en Grèce ont donné la majorité aux partisans de M. Delyannis. On s'y attendait, mais on ne prévoyait pas une victoire aussi complète. M. Tricoupis, jadis si puissant, n'a pas même été élu, et il a, dans une lettre publique, donné sa démission de la vie politique. Le parti des indépendants, sur lequel on comptait pour fortifier l'autorité de la couronne, n'aura guère que quarante représentants; l'un de ses principaux chefs, l'amiral Canaris, a été battu. Sur 207 membres de la Chambre, 140 environ marchent avec M. Delyannis.

Bien que le roi ait déclaré n'être d'aucun parti, il semble atteint par l'issue de la lutte. On sait qu'il ne voulait la prépondérance d'aucun des deux rivaux qui se la disputaient, M. Tricoupis ou M. Delyannis. Mais celui-ci suffira-t-il à tirer la Grèce de la crise qu'elle traverse? Cela n'est guère probable; en fait de remède, il n'émet aucune vue qui le distingue de son compétiteur. Même avec le suffrage le plus étendu, il y a souvent contradiction entre les vœux intimes de la nation et les idées de l'Assemblée, qui, élue par elle, la représente officiellement. On se donne des députés révolutionnaires ou incapables, et l'on applaudit au coup d'État qui les met à la porte. Ce sont là des contrastes dont notre pays n'a que trop fait l'expérience. Il n'est pas impossible que, devant un ministère et un Parlement toujours impuissants à guérir les maux dont souffre la Grèce, le peuple se retourne encore vers le souverain, et, qu'après un échec apparent, l'autorité royale sorte fortifiée de ces élections nouvelles.

En Serbie, les choses se passent plus rondement. Le roi change les institutions, supprime la constitution de 1888, trop libérale à

son gré, pour remettre en vigueur celle de 1869; en vertu de cette constitution ressuscitée, il élève le cens électoral, si bien que les libéraux et les radicaux, assurés d'une défaite organisée d'avance, se retirent du scrutin. Le résultat de l'opération est une Chambre qui, sous la direction du premier ministre, M. Christitch, n'aura d'opinion que celle du gouvernement; régime commode, pourvu qu'il dure! Et déjà la démission du ministre des finances semble indiquer qu'il est atteint.

En Italie, les élections sont fixées au 26 mai. M. Crispi n'a pas à se féliciter de les avoir retardées. Il espérait faire précéder le scrutin par la condamnation de M. Giolitti, et accabler ainsi ses adversaires sous le poids d'un arrêt judiciaire. La Cour de cassation a dérangé ce plan.

On se rappelle qu'au mois de décembre dernier, l'ancien président du Conseil, M. Giolitti, avait présenté à la Chambre des députés un dossier relatif à l'affaire de la Banque romaine. Dans ce dossier étaient contenus des documents qui compromettaient gravement M. Crispi; le ministre fit aussitôt proroger la Chambre, et ordonna des poursuites contre M. Giolitti, accusé de soustraction de documents publics et de diffamation. M. Giolitti, qui s'était rendu à Berlin, en revint pour se présenter au juge d'instruction; il excipa de sa qualité de député et d'ancien président du Conseil pour décliner la compétence des tribunaux ordinaires. L'exception ne fut admise ni par le juge d'instruction, ni par la Cour d'appel de Rome. M. Crispi triomphait, quand la Cour de cassation, infirmant les décisions des premiers juges, a reconnu l'incompétence, et fait rendre à M. Giolitti les documents saisis.

La question sera donc reprise dans la prochaine législature, et l'opposition ne se fera pas faute d'exploiter la défaite judiciaire du président du Conseil. Mais que sera cette opposition dans la nouvelle Chambre? En si mauvaise posture que l'arrêt de cassation ait mis M. Crispi, on croit à sa victoire électorale. Ce n'est pas seulement parce que les listes ont été, au préalable, soigneusement revisées et expurgées; c'est parce que, dans l'état de misère et d'affaissement où est tombée l'Italie, en présence des menaces réunies de la banqueroute et des anarchistes, on sent le besoin d'une autorité forte, et qu'on ne la croit possible qu'avec M. Crispi. Ainsi on verra les conservateurs s'adresser, pour rétablir l'ordre, à celui qui a tant fait pour le détruire. Il est vrai qu'il ne s'agit ici que d'une certaine catégorie de conservateurs, les catholiques, fidèles aux instructions pontificales, ne prenant point part au scrutin.

Les lois ecclésiastiques, récemment votées, ne portent pas bon-

heur au gouvernement hongrois. Leur premier effet a été de diviser le parti libéral et de grouper les catholiques, tandis que les radicaux, qui viennent d'envoyer à la diète de Hongrie le fils de Kossuth, devenaient plus exigeants pour le ministère. Aujourd'hui c'est le chef du cabinet qui travaille lui-même contre sa propre politique, en révélant par une incartade aussi imprudente qu'inconvenante le but où il tend.

Le baron Banffy, qui a remplacé M. Weckerlé à la tête du gouvernement, s'est livré, en pleine Chambre des députés, à de violentes attaques contre le nonce Mgr Agliardi, qu'il accuse d'être venu en Hongrie pour s'immiscer dans les affaires intérieures du royaume. Il n'a pas seulement parlé en son nom, il a invoqué l'autorité du ministre des affaires étrangères de l'Empire, le comte Kalnoky, en prétendant que ce dernier partageait complètement ses vues sur la conduite de l'envoyé du Saint-Siège. L'organe du ministre des affaires étrangères, la *Correspondance politique*, a aussitôt protesté contre cette allégation, en s'étonnant que le baron Banffy ait pu tenir un tel langage et faire devant le Parlement une déclaration « sonnant comme un cri de bataille », alors que l'Empire était en relations amicales avec le Saint-Siège. On juge de l'émotion qu'un tel conflit a jetée à Vienne et à Pesth. L'empereur a essayé de rapprocher les deux ministres; mais l'accord ne peut qu'être précaire, et cet éclat aura des suites.

Les représentations que la Russie, la France et l'Allemagne ont adressées au Japon n'ont pas été infructueuses. Après quelques incertitudes, le Japon leur a donné satisfaction; il renonce à la presqu'île de Liao-Tong, y compris Port-Arthur; il entend seulement que la Chine lui donne une compensation; les puissances, en considération desquelles il a fait l'abandon de ses droits, semblent disposées à seconder, en retour, ses revendications.

Tout est bien qui finit bien. Le succès était nécessaire, il faut le dire, pour justifier l'attitude du cabinet français dans cette affaire. Il eût encouru une responsabilité formidable si les résistances du Japon eussent entraîné la guerre.

C'est, en effet, la Russie qui a tout conduit dans cette campagne diplomatique; son intérêt y était, avant tout, engagé. A moins de stipulations, personnelles à la France, que nous ignorons, le principal mobile qui a décidé notre gouvernement à s'associer à l'intervention, c'est le désir de ne pas se séparer du grand empire avec qui notre amitié s'est manifestée dans de mémorables circonstances. Nous comprenons ce désir, et la situation délicate que l'abstention aurait pu nous créer. Il est à souhaiter pourtant que la France ait une politique qui lui soit propre, et qu'elle ne s'exagère pas les obligations que peuvent entraîner pour elle ses bonnes relations

avec telle ou telle puissance. En d'autres temps, c'est à la suite de l'Angleterre que le même souci de ne pas perdre une alliance l'a fait marcher; il est bien évident aujourd'hui que, si la guerre de Crimée, par exemple, a été glorieuse pour nos armes, elle a été faite dans l'intérêt de l'Angleterre beaucoup plus que dans le nôtre. Nos appréciations changeraient s'il y avait entre les alliés réciprocité de concours, et nous aurions mieux compris l'association de la France à la Russie dans la question du Japon, si l'on nous avait appris qu'elle a eu pour résultat l'abandon de Formose en même temps que de Port-Arthur, ou l'association de la Russie à la France dans la question égyptienne.

Ce n'est pas à l'Angleterre qu'on reprochera de trop se laisser mener par les considérations platoniques et par les sentiments. Elle a abandonné la Chine avec une rare désinvolture, et le Japon, contre lequel elle excitait naguère les défiances de l'Europe, lui paraît, aujourd'hui victorieux, mériter tous ses égards. Elle a refusé de s'associer à cette démarche de la Russie et de la France que l'Allemagne, au contraire, a voulu appuyer. Peut-être, l'intervention ayant réussi, regrette-t-elle maintenant sa réserve. Il est certain que la question a divisé les esprits dans la Grande-Bretagne; le commerce anglais n'envisage pas sans appréhension le nouveau régime que peut amener pour ses transactions l'énergique et active concurrence du Japon, substituée aux habitudes indolentes de la Chine.

D'un autre côté, il y a dans la résolution prise en commun par les trois puissances une menace pour l'influence britannique. L'organe de M. de Bismarck, les *Nouvelles de Hambourg*, faisait entendre que les trois puissances rencontreraient sans doute l'Angleterre en Afrique comme en Asie, et que leur accord serait de nature à rendre cette puissance moins arrogante et moins absolue dans ses prétentions sur le continent noir. Il est vrai que le même journal, n'oubliant aucune des haines de l'ancien chancelier, ajoutait que le rapprochement de l'Allemagne et de la Russie dans les négociations japonaises diminuerait l'espoir que la France pourrait placer dans l'appui du tsar, en vue d'une revanche.

Ces conjectures ne sont que sur le papier, et restent soumises au démenti des événements. Il en faut seulement conclure que toutes les questions sont mixtes, et que notre diplomatie ne saurait avoir trop de vigilance et de circonspection pour éviter les faux pas, au milieu des voies difficiles et souvent obscures, qu'elle doit traverser.

Louis Joubert.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

L'Église de Paris pendant la Révolution française, par M. l'abbé Delarc. (Desclée, de Brouwer et Cie.)

« En 1794, M. Béchet, directeur au séminaire de Saint-Sulpice, qui exerçait, au nom de Mgr de Juigné, les fonctions de vicaire général, crut devoir organiser le service des condamnés, et un prêtre fut désigné pour chaque jour de la semaine.

« Je dédie cet ouvrage à la mémoire de ces prêtres qui, vêtus de la carmagnole, suivaient, chacun leur tour et au péril de leur vie, la funèbre charrette et ne se retiraient qu'après avoir prononcé les paroles sacramentelles du pardon sur ceux qui allaient mourir. »

Ce sont ces lignes, si éloquentes dans leur simplicité, qui ouvrent le travail que M. l'abbé Delarc publie par livraisons à la librairie Desclée, sur l'*Eglise de Paris pendant la Révolution française*. N'ayant eu encore entre les mains que les trois premiers fascicules de cet ouvrage, nous ne pouvons en donner une appréciation d'ensemble, mais nous voulons dès aujourd'hui le signaler à nos lecteurs. C'est une œuvre d'érudition, fruit de longues recherches, et qui contient des documents précieux.

L'Histoire et l'Esprit de la littérature française au moyen âge, critique idéale et catholique, par Auguste Charaux, professeur à l'Université catholique, à Lille. 1 vol. gr. in-8° de 400 pages. Prix : 4 fr. (Desclée, de Brouwer et Ce.)

Dans son *Histoire de la littérature française au moyen âge*, plus encore que dans ses publications précédentes, M. Charaux n'a cure des détails biographiques, non plus que des dissections fort à la mode aujourd'hui : ce qu'il veut faire et ce qu'il fait, c'est « une histoire critique, philosophique, morale, religieuse et sociale, de notre littérature »; c'est « l'histoire d'une double influence, celle qu'exercent, sur les œuvres de l'écrivain, le passé dont il est le produit et le milieu dans lequel il vit; et celle qu'à son tour, il exerce sur son siècle et sur les siècles ».

Tout le moyen âge défile dans ces pages, représenté de génération en génération par ceux qui ont été des remueurs d'idées. Et avec les écrivains : ménestrels ou chroniqueurs, gens d'Église, gens de robe, gens d'épée, qui ont tenu la plume sans être gens de lettres, ce sont les mœurs et les travers de nos pères, leur foi et leurs enthousiasmes, leurs vices et leurs qualités, qui passent devant nous, expliquent les œuvres par les hommes et les hommes par les œuvres. M. Charaux ne cache rien, ni les laideurs, ni les grandeurs, et l'un des charmes de son livre, c'est qu'il est sincère.

Dictionnaire général de la langue française, du commencement du dix-septième siècle jusqu'à nos jours, par MM. Hatzfeld, A. Darmesteter et Ant. Thomas (librairie Delagrave).

La quinzième livraison de ce remarquable ouvrage vient de paraître. Elle contient la fin du tome Ier et les 48 premières pages du tome II. Comme les livraisons précédentes, celle-ci présente un intérêt considérable tout d'abord au sujet de l'étymologie et de l'histoire des mots, qu'il s'agisse d'une étymologie inconnue, comme *frapper*, *fricasser*, *friser*, *frotter*, *garçon*, ou d'une origine curieuse à étudier, comme *fourgon*, *fourmi*, *frais*, *frayer*, *frise*, *gage*, *gamme*, *gant*, *gâteau*, *gazon*, etc. Bon nombre de mots sont, au contraire, intéressants à raison de la bizarrerie ou de la multiplicité de leurs sens, tels que : *fourchette*, *foyer*, *frontière*, *fuir*, *fur*, *furet*, *fureter*, *furetage*, *gagner*, *galant*, *galantin*, *garder*, *général*. Quelques-uns, enfin, bien qu'il s'agisse d'un dictionnaire, et non d'une encyclopédie, ont un caractère presque encyclopédique,

tels que *franc* et *franchise, froid, fumée*, etc.

Il nous suffira de rappeler que, grâce à des renseignements intéressants sur la naissance des mots, leur sens, leur source souvent exotique, on suit absolument l'histoire si curieuse de la formation de la langue française.

Le Dictionnaire général formera environ trente livraisons. Prix de souscription à l'ouvrage complet : 30 francs.

Catherine II et la Révolution française, par M. Ch. de Larivière (chez Le Soudier).

A l'aide d'une foule de documents inédits ou originaux, et, en particulier, de la curieuse correspondance de la tsarine, M. Ch. de Larivière expose dans ce livre ce que l'impératrice, qui fut tour à tour appelée « la grande Sémiramis du Nord », « la grande Messaline du Nord » et « Catherine le Grand », dit et fit contre la Révolution.

Il nous montre comment l'amie de Voltaire et des philosophes en arriva à renier tout libéralisme et à combattre le mouvement révolutionnaire. La correspondance de Catherine avec Sénac de Meilhan, qui n'était pas connue en France, sera jugée particulièrement curieuse.

Il en sera de même du remarquable Mémoire que Catherine écrivit, en 1792, contre la Révolution et qui n'avait pas encore été publié en France.

On trouve, en tête du volume, une intéressante préface de M. Alfred Rambaud, professeur à la Sorbonne, dont on connaît les remarquables travaux sur la Russie.

La France à Madagascar (1815-1895), par Louis Brunet, député de la Réunion. 1 vol. in-16; br., 3 fr. 50.

M. Louis Brunet fait, avec une grande autorité l'historique complet des difficultés qui ont peu à peu affaibli l'influence française à Madagascar. Ce n'est pas sans un intérêt ému que l'on suit le tableau des luttes patriotiques soutenues par quelques Français isolés dans l'île africaine, contre les manœuvres anglaises dirigées contre notre autorité. Ce récit fait l'objet des deux premières parties du livre.

Après quelques détails intéressants sur Diégo-Suarez, Tamatave, Sainte-Marie, Nossi-Bé et Mayotte, l'auteur aborde la période actuelle, et, dans un résumé vif et coloré des discussions qui ont lieu au Parlement, il nous fait assister aux préparatifs de l'expédition qui va relever le drapeau de la France à Madagascar et nous assurer une nouvelle conquête.

Carte de Madagascar.

La librairie H. Le Soudier vient d'éditer une *Carte de Madagascar*, tirée en couleurs sur beau papier, de grande dimension (45 × 68). Cette carte est pliée sous une couverture coloriée. C'est certainement une des plus complètes et des plus claires qui aient été faites sur l'île qu'on a surnommée « la Perle de l'océan Indien » ; car elle donne, en même temps que le profil des routes qui aboutissent à la capitale Tananarive, une notice détaillée contenant des renseignements précieux sur le climat, la population, la religion, le commerce, la production, etc., etc.

Le dernier maréchal de France : Canrobert. Grand in-8°, illustré de 50 compositions (Tolra).

Le commandant Grandin qui, aujourd'hui, est un des écrivains militaires les plus en vue, vient de faire paraître une intéressante vie de l'héroïque soldat. Style alerte, récit palpitant, illustration abondante et soignée, documents historiques, portraits de famille fournis par la famille du maréchal Canrobert, rien n'y manque.

L'un des gérants : JULES GERVAIS.

PARIS. — J. DE SOYE ET FILS, IMPR., 18, R. DES FOSSÉS-S.-JACQUES.

LA PREMIÈRE CROISADE

PRÊCHÉE A CLERMONT

I

Lorsque, au sortir de nos provinces du centre, on entre en Auvergne, le contraste est saisissant et l'effet imposant. Tout à l'heure, c'étaient les pays plats, aux horizons tranquilles, uniformes et doux : fleuves qui se traînent lentement; longues plaines sèches où les moutons broutent immobiles; champs monotones où, tantôt, le bœuf rumine dans les pâturages et, tantôt, creuse son sillon à pas égaux et lourds; bouquets d'arbres au bord des blés et des avoines qui ondulent à perte de vue dans l'étendue morne.

En un instant, le décor change. La terre s'enfle comme une mer qui grossit tumultueuse. Les montagnes se lèvent, se pressent, s'entassent les unes sur les autres; leurs cimes s'échelonnent et se poursuivent comme si elles voulaient se dépasser de la tête. Les grandes masses azurées et sombres font cercle, semblables à des vagues prodigieuses qui, figées soudain dans leur écume folle, se tiendraient frémissantes encore et debout sur elles-mêmes. Leur mirage n'est pas trompeur; elles furent bien des vagues à la houle de feu : avant de s'éteindre, avant de mettre le sceau, ou peut-être le signet sur leurs quatre cents cratères, les quarante volcans ont jeté en l'air, sur le ciel incendié, leurs flots de lave. A les voir maintenant enveloppées d'ombre, silencieuses et calmes dans leur force, touchant de leur front pacifique la voûte bleue dont elles ont la couleur chaude des jours d'orage, on prendrait ces montagnes pour d'immenses nuages accroupis et comme des tonnerres au repos.

Certes, le théâtre est beau : c'est un cirque solennel et superbe, un Colisée bâti de main de Dieu, avec l'aide de ses durs forgerons, la foudre dans la nue et le volcan sous terre. Il appelle des spectacles dignes de lui; il veut des combats et des triomphes qui, eux aussi, vaincront les siècles.

En l'an 52 avant Jésus-Christ, il y avait un bruit d'armes extraordinaire dans cet enclos de montagnes. Une des parties les plus graves de l'histoire humaine s'y jouait. Rome serait-elle maîtresse de la Gaule? César serait-il maître de Rome, désormais la maîtresse du monde? César s'était enfoncé au cœur du pays des Arvernes, pour y frapper au cœur la Gaule, qu'il avait déjà conquise une fois et qu'une insurrection formidable, déchaînée partout, avait failli lui reprendre. Il arrivait de Bourges, où sa vengeance avait été sans pitié : femmes, vieillards, enfants, ses soldats avaient tout tué, et, de 40 000 habitants, ils n'en avaient pas laissé 800 en vie [1]. Excité par son succès, César avait pénétré dans la province que gardaient les montagnes; il campait au bord de l'Allier, devant les pentes abruptes et les hauteurs inexpugnables de la ville forte des Arvernes, Gergovie. Vercingétorix, le fils glorieux de ces montagnes, s'y était retranché avec les contingents de presque toutes les populations de la Gaule, qui, se décidant à chercher le salut dans l'union, l'avaient salué comme leur chef. Quelle proie pour César! S'il mettait la main dessus, s'il enfermait tout ce monde dans Gergovie, qu'il prendrait de force, il enlèverait aux Gaulois leur dernière armée. L'union qui devait les sauver les aurait perdus; elle les livrerait tous, d'un seul coup, à son joug. Il en aurait fini avec cette guerre qui durait déjà depuis six ans. La prise d'assaut de Gergovie mettrait sans retour à la discrétion des Romains la race turbulente et intrépide qui, tant de fois, les avait épouvantés, la race qui, plus osée même qu'Annibal, avait fait à leur capitale l'affront de la violer.

Si telle était l'ambition de César, celle des Gaulois, non moins impatiente, était plus haute et plus pure. Ils luttaient, non pour la domination, mais pour la liberté. Au sein des communes souffrances qui avaient rappelé à tous la famille commune, Vercingétorix, beau de hardiesse, d'enthousiasme et de courage, avait apparu en armes, comme le premier-né de cette patrie qui s'ignorait encore. A ces Gaulois que leurs jalousies, leurs rivalités, leurs divisions intestines avaient isolés, énervés et décimés, il avait dit avec assurance, même après le désastre de Bourges : « Ne faisons de la Gaule qu'un corps animé d'une même pensée, et nous pourrons défier tout l'univers [2]. » Ils l'avaient cru; ils étaient accourus de toutes parts, de la Seine, de la Loire, de la Garonne, se ranger autour de ce jeune homme qui aimait la patrie. La jeunesse était folle de lui. Elle criait aux prudents et aux timides que la sagesse

[1] César donne lui-même ces chiffres dans ses *Commentaires*, livre VII.

[2] « ... Unum consilium totius Galliæ effecturum, cujus consensui ne orbis quidem terrarum possit obsistere... » *Commentaires*, l. VII, § 29.

était de le suivre. Même les vieux séides de César, ceux qui étaient venus jusque dans Rome implorer son bras contre leurs voisins des Alpes et du Rhin, les Eduens, des bords de la Saône, se laissaient gagner par la contagion; ils se demandaient, avec des bruits de révolte, s'il ne leur vaudrait pas mieux être maîtres chez eux que les protégés d'un maître.

La position où Vercingétorix avait appelé à lui ses frères de toute la Gaule, était, au moins sur trois de ses versants, d'un accès presque impossible. A l'extrême élévation d'où elle dominait et surveillait la plaine, à la raideur, souvent à pic, de son escarpement, elle joignait une ceinture fortifiée, une bordure de remparts, avec un chemin de ronde à l'entour, qui, permettant aux Gaulois d'attendre ou d'attaquer à leur gré, les rendaient plus sûrs d'eux-mêmes, plus confiants en leurs armes, dans leurs nouveaux combats contre leurs éternels vainqueurs. Tout leur parlait à l'âme en ces lieux; tout était fait pour les enflammer. Gergovie n'est plus aujourd'hui qu'un plateau désert, pareil à une aire d'aigles abandonnée, battue des vents qui mugissent et pleurent dans sa solitude; elle n'a gardé pour relique de son épopée d'autrefois que des tas épars de pierres : « Va, disait Dieu à Abraham, rassemble les pierres que tu trouveras et fais-moi un autel ». Avec les pierres de Gergovie, un autel aussi avait été dressé, un autel à la Gaule, à la vieille mère malheureuse; il fuma d'un sang obscur et généreux. Cette terre était religieuse; dans son antre de montagnes, sous la voûte de ses cimes blanches de neige, ou roses de lumière, ou, plus souvent encore, noires de tempêtes, la mystérieuse Auvergne avait déjà revêtu le caractère que, dans le silence de la conquête romaine, elle affectera de plus en plus, celui d'un sanctuaire[1]. Sur la colline où Clermont s'élèvera un jour, un bois sacré étendait son ombre; au sommet du Puy-de-Dôme, vers lequel montaient tous les regards, un temple qui, tout chargé d'ex-voto, tout brillant d'or, de pierreries, de marbres, de mosaïques, deviendra peu à peu l'un des grands pèlerinages du monde païen, une sorte de Delphes de l'Occident, annonçait au loin la présence du dieu indigène et national, de Dumias, le Mercure des Gaules.

Campé dans la plaine, César eut bien vite reconnu qu'il n'enlèverait pas Gergovie d'assaut. Ses défenses, comme ses défenseurs, lui inspiraient une égale inquiétude; il désespérait de les aborder de front, il ne se voyait aucune prise sur ce bloc de granit et de fer. Tous les matins, à l'aurore, il apercevait au-dessus de lui, sur des montagnes environnantes, un mouvement énorme de troupes,

[1] *Gallia*, par Camille Jullian, ch. XXIII, § 2.

les tribus gauloises divisées par clans, leurs enseignes qui aidaient à les compter, les chefs allant au rapport chez Vercingétorix pour donner leurs renseignements et recevoir ses ordres. Les lances, les épées, les arcs, les cuirasses de mailles de fer, les casques d'airain, les longs boucliers garnis d'argent, les armures peintes et ciselées, les saies aux couleurs bigarrées et éclatantes, les colliers et les bracelets d'or dont les Gaulois avaient gardé le faste devant le péril et la mort, comme au temps où le dictateur Sulpicius, pour perpétuer sa victoire, en avait, dans le temple de Jupiter Capitolin, érigé une pyramide qu'il avait fait entourer d'un mur de pierre ; — tout cela s'embrasait et resplendissait au soleil. Les clameurs de ces peuples toujours portés à se répandre au dehors, les sonneries rauques, tantôt joyeuses, tantôt furieuses, des cors et des trompettes, dont leur humeur guerrière s'enivrait, se répercutaient d'une montagne à l'autre. Chaque jour, au moment propice, Vercingétorix, pour tenir ses troupes en haleine et leur faire la main, commandait des sorties de cavalerie qu'appuyaient, entremêlés parmi les cavaliers, ses solides archers.

César ne méprisait pas les barbares qu'il avait devant lui. Il confesse que leurs mines fières et leur déploiement par ordre de nations, à rangs pressés, sur leurs hauteurs inaccessibles, présentaient un aspect terrible [1]. Il savait leur constance, leur courage, leur mépris de la mort qu'alimentait leur foi dans l'immortalité [2]. Que faire? Qu'attendre? Et d'ailleurs, pouvait-il attendre? Retenu sur place, dépité de cette bataille qui se dérobait, à la fois joué et menacé par un adversaire insaisissable, César craignait une levée en masse de la Gaule, qui l'envelopperait. Il n'ignorait pas que ses embarras et ses lenteurs, avidement racontés par les émissaires de Vercingétorix, jetaient le trouble dans les esprits, un doute sur sa fortune et sur sa force. Dans ses aveux, il raconte encore qu'il se serait éloigné de ce lieu fatal, si la politique ne l'avait décidé à ne pas donner cette joie à ses ennemis gaulois, et, ce qu'il redoutait et haïssait plus encore, à ses ennemis de Rome.

Enfin une occasion se présenta que, de guerre lasse, faute de mieux, trop habile capitaine pour s'y fier sans réserve, il accepta. Il avait remarqué, sur le versant méridional de Gergovie, un point mal gardé, que Vercingétorix avait à peu près dégarni de troupes

[1] « Horribilem speciem præbebat », dit César dans ses *Commentaires*, l. VII, § 36.

[2] « Le dogme principal des Druides, c'est que les âmes ne périssent pas, et qu'après la mort elles passent d'un corps dans un autre. Cette croyance leur paraît singulièrement propre à exciter le courage, en inspirant le mépris de la mort. » *Commentaires de César*, l. VI, § 14.

pour en masser un plus grand nombre sur d'autres points plus exposés et plus ouverts. César fit semblant de porter l'attaque là où se tenait le gros de l'armée gauloise; il usa de stratagèmes, multiplia les feintes, dirigea bruyamment de ce côté toutes les démonstrations qu'il pouvait imaginer, toutes les non-valeurs dont il pouvait disposer sans s'affaiblir : servants d'équipages, muletiers coiffés de casques qui leur donnaient l'air de cavaliers, mulets qui, déchargés de leurs bagages, simulaient une cavalerie.

Pendant ce temps-là, se préparant à un immense effort, il avait mis sur pied ses légions, avec les instructions les plus minutieuses : elles s'avanceraient silencieusement vers l'endroit indiqué, par des chemins couverts, se glissant le plus possible dans l'ombre des bois, cachant leurs drapeaux, voilant les insignes de peaux d'ours et de peaux de loup qui distinguaient les rangs des soldats. César avait donné pour mot d'ordre aux lieutenants de ne tolérer ni maraude ni pillage, de faire vite parce qu'il s'agissait, non d'une bataille, mais d'une surprise. Les machines de guerre devaient accompagner de leurs lourds projectiles l'élan des soldats montant à l'assaut.

Le coup de main parut d'abord réussir. César avait choisi midi, l'heure la plus chaude et la plus paresseuse de la journée. La plupart des Gaulois faisaient leur sieste lorsque, déjà, partis au pas de course, sur un signal convenu, les assaillants avaient escaladé un mur de 6 pieds qui formait la première circonvallation. Ils s'emparèrent de trois postes confiés à des contingents d'Aquitaine, dont le roi, surpris à moitié nu, n'eut que le temps de se sauver. Un centurion paya d'audace; soulevé par trois de ses soldats qui l'imitèrent, il passa par-dessus la muraille suivante, le mur d'enceinte. La trouée était faite; d'autres légionnaires s'y aventurèrent. A cette apparition inattendue, à la vue de ces Romains entrant comme la foudre, la confusion, la stupeur, l'effroi, bouleversèrent la foule gauloise. Les femmes furent les plus affolées; elles ne pensaient plus qu'aux atrocités et aux déshonneurs de Bourges. Beaucoup déjà demandaient grâce pour elles-mêmes, pour leurs enfants; elles imploraient d'avance cette grâce en joignant les mains et en jetant de l'argent, des étoffes, des objets précieux, à la convoitise des envahisseurs. Plusieurs même, égarées jusqu'au délire, se laissaient glisser du haut des remparts; elles se rendaient captives pour être épargnées.

Mais la panique fut courte; Vercingétorix avait jugé la situation, et les Gaulois accouraient en bon ordre, de tous les côtés. Honteuses de leur peur, les femmes étaient redevenues comme des furies; les cheveux épars, pressant leurs enfants sur leur sein nu,

elles montraient à leurs époux ces Romains détestés qu'il fallait égorger jusqu'au dernier. Et leur rage était partagée ; les Romains expiaient cruellement leur minute de triomphe : accablés sous les pierres et les javelots, percés des lances et des épées, écrasés sous les pieds des chevaux, ceux qui survécurent à cette déroute affreuse ne survécurent que par la fuite. César, le grand César lui-même, fut trop heureux d'être du nombre de ces fuyards : un cavalier gaulois l'avait fait prisonnier; et déjà il l'avait empoigné et enlevé sur son cheval, lorsque, sur un ordre mal entendu, et qui n'était qu'un quiproquo, il lâcha le futur maître du monde. César sauva sa personne; il ne sauva pas du moins son épée : trophée bien gagné que ses vainqueurs suspendirent dans un de leurs temples où le vaincu de Gergovie, quand il fut définitivement le maître des Gaules, eut le bon goût de le laisser[1].

Gergovie ! Gergovie ! Son nom descendu des montagnes remplit tout le pays qui va du Rhin aux Pyrénées, des Alpes à l'Océan. Il éclaira tout ce coin du monde, d'une immense joie et d'une immense espérance. Ce n'était, hélas ! qu'une fausse lueur, le flambeau de belles funérailles, une gloire allumée sur le tombeau où, veuve de deux millions de ses enfants morts pour sa défense, allait être couchée la Gaule.

Comme Napoléon devant Saint-Jean d'Acre, César sentit devant Gergovie la limite des choses, peut-être le *veto* de Dieu. L'un et l'autre, les deux conquérants, passèrent outre, oublieux d'un échec qui, dans le torrent de leurs prospérités, leur avait rappelé incidemment ce qu'ils étaient tentés d'ignorer, à savoir qu'ils étaient hommes.

César se résolut, cette fois, à opérer sa retraite de la contrée maudite. Il la fit hautaine, d'un air provocateur, relevant par quelques avantages partiels, par quelques escarmouches heureuses, sa grande défaite que, pour ses contemporains et même, dans ses *Commentaires*, pour la postérité, il essaya de tenir cachée, toute petite, sous un nuage. Cela ne lui suffisait pas : pour être maître à Rome, il avait besoin d'être vainqueur en Gaule; vaincu en Gaule, il ne serait ni innocent ni impuni à Rome. Il eut bientôt sa revanche nécessaire, la revanche décisive et suprême, à Alésia. Après quoi, libre de ses actions, il partit pour la conquête du reste du monde, et de sa patrie.

Quant à Vercingétorix, sa destinée était épuisée; à force d'hé-

[1] Entre tous les auteurs connus, et inconnus, qui ont écrit sur le siège de Gergovie, nous nous contenterons de citer M. le général Borson, auteur d'un Mémoire remarquable, lu en 1879 à l'Académie de Clermont : *la Nation gauloise et Vercingétorix.*

roïsme, il avait eu la gloire de tenir en suspens la balance où se pesait le sort du monde. Son grand cœur s'était trouvé moins lourd que la puissance romaine. Il n'avait plus qu'à mourir ; après six ans de captivité, le soir du jour où, tous ses ennemis abattus, César avait triomphé au Capitole dans un éblouissement de bonheur qui aurait ouvert une âme moins vulgaire à la clémence, le soldat de Gergovie fut étranglé dans la prison Mamertine. Il emportait avec lui, dans la nuit sans réveil, son rêve d'une Gaule réunie en un corps de nation qui serait invincible.

II

A plus de mille ans de là, en l'année 1095 de Notre-Seigneur Jésus-Christ, il y avait en ces montagnes d'Auvergne une affluence plus considérable encore, un concours de gens venus de toutes les contrées, même des marches de Bohême et de Hongrie.

En ces mille ans, vastes amas de douleurs humaines, couches sans fond de débris oubliés, bien des changements s'étaient faits : des choses avaient péri qui florissaient alors ; et d'autres florissaient maintenant qui autrefois avaient péri. Ce qui avait semblé éternel n'était plus ; ce qui n'était même pas né grandissait plein de vie. Le néant avait successivement repris ou rendu bien des œuvres de l'homme. De toutes les révolutions accomplies en ce laps de mille ans, voici celle qui avait fait le plus de bruit sur la scène mobile du monde : la plus formidable réalité qui eut jamais occupé la terre, l'empire de César s'était évanoui comme un songe ; et le songe de Vercingétorix était devenu à sa place une réalité superbe et triomphante, il s'épanouissait dans cette France qui n'était elle-même que la Gaule ressuscitée en un corps de nation, la Gaule rachetée de César par le Christ.

Le plan tracé ailleurs qu'ici-bas s'était découvert et développé ; il apparaissait que, au temps où César avait fait son tour d'Europe, d'Afrique et d'Asie en bataillant, conquérant, broyant et pacifiant, il avait, par ordre, travaillé pour autrui, pour un roi inconnu qui, les portes du temple de Janus fermées, naîtrait dans une étable, pour le Roi des siècles. Le grand capitaine avait passé à la hâte comme le fourrier du Christ. Sans le savoir, il avait rempli le même office et le même mandat que l'homme du désert, qui n'eut de commun avec lui que de mourir violemment. Comme saint Jean-Baptiste, il était venu pour préparer les chemins et rendre droits les sentiers du Seigneur. Les soldats de César percèrent les voies romaines où marchèrent les apôtres du Christ ; ceux-ci, au moment voulu, relevèrent de leurs postes ceux-là. Et en même temps, en

exécution de la même volonté, les rejetons de César, après s'être débattus de leur mieux dans le meurtre et le crime, avaient dû céder la place aux lieutenants du Christ, aux descendants de ce Pierre qui, crucifié la tête en bas, avait, de son corps mutilé, pris à jamais possession de la terre du peuple-roi. Précipitée des grandeurs dont elle avait atteint et même dépassé le faîte, Rome avait trouvé moyen de ne tomber que pour monter plus haut; dépouillée du monde, qu'elle avait étreint et dévoré, réduite à un lambeau de territoire, elle avait gagné à ses pertes. La ville des Papes était devenue la ville universelle, la ville maternelle du genre humain; sa prison Mamertine, où saint Pierre souffrit après Vercingétorix, ses souterrains que peuplaient tant d'ossements, ses catacombes furent le caveau de famille où les âmes généreuses de tous les pays se reconnurent des ancêtres.

Or, en l'année 1095, c'était de cette ville de Rome que le pape Urbain II arrivait au pays d'Auvergne. Sa visite n'avait rien qui rappelât celle de César; il ne traînait après lui ni hommes ni instruments de guerre. Il n'amenait qu'une armée pacifique : des cardinaux, des prélats, des légats, une quinzaine d'archevêques, environ deux cent vingt-cinq évêques[1], la plupart français, beaucoup d'Italie et d'Espagne, quelques-uns d'Allemagne et d'Angleterre; un grand nombre d'abbés mitrés, de théologiens, de moines, parmi lesquels plusieurs seront les historiens de la croisade, Guibert de Nogent, qui écrira *les Gestes de Dieu par les Francs*[2], Baudric de Bourgueil, Foucher de Chartres, Robert de Saint-Remy de Reims. Entouré de cette auguste compagnie, Urbain II venait tenir une assemblée plus vaste que le conseil des Gaules qu'avait souhaité en vain Vercingétorix; il ouvrit le concile de Clermont.

Si Rome ne ressemblait plus à ce qu'elle était sous César, l'Auvergne n'était pas moins méconnaissable à elle-même. Il n'y avait guère de survivant du temps des luttes grandioses que les vieux monts, impassibles témoins de ce qui passe, indifférents aux dix à onze siècles qui leur pesaient de plus sur la tête. Gergovie était délaissée sur sa hauteur, dans le deuil de ses souvenirs : ruine s'effaçant du sol de plus en plus; « antique masure[3] », comme porte déjà une charte de 1149, par laquelle Guillaume V,

[1] Ce sont les chiffres donnés par l'abbé G.-Régis Crégut, dans le très savant et consciencieux ouvrage qu'il vient de publier sous ce titre : *le Concile de Clermont en* 1095 *et la première croisade*, publié à Clermont-Ferrand, librairie Bellet.

[2] *Gesta Dei per Francos.*

[3] « Veterem masuram antiquæ Gergoviæ. » Ce texte est cité par M. le général Borson dans son mémoire sur *la Nation gauloise et Vercingétorix.*

comte de Clermont, donne ses restes à l'abbaye de Saint-André. Le pâtre y menait paître ses bestiaux; et parfois, la pioche faisait jaillir de terre, — avec des ossements, des pierres gravées d'onyx ou de cornaline, des tronçons d'épées, des armatures de lances et de flèches, — quelques médailles de Vercingétorix où son nom éclate à côté d'une tête d'Apollon, et où piaffe, au revers, un cheval en liberté, symbole d'indépendance brisé par la fortune. Celui-là, du moins, le noble cheval de liberté, s'est réveillé de la mort; il a renvoyé ses hennissements aux échos qui les ont redits. Roland l'a emmené aux Pyrénées où, tombé avec son maître, il renaîtra encore dans la gloire; Godefroy de Bouillon va monter dessus pour conduire la chevalerie en Orient, dans les pays d'Homère et d'Isaïe.

A la place de Gergovie retirée dans la solitude, Clermont, la nouvelle capitale arverne, a pris l'essor; elle couvrait, au milieu du majestueux amphithéâtre, le mamelon qu'ombrageait jadis un bois sacré. Avant de recevoir son nom moderne, le Mont de Clarté, elle s'était appelée en langue celtique le Temple [1]. Au moyen âge, lorsque le pape Urbain II y vint, elle avait, plus que jamais, droit à cette appellation vénérable : à ses pieds était Notre-Dame du Port, sanctuaire où, pour célébrer la Vierge, l'âme et l'art d'une époque ont mis tout ce qu'ils avaient de pureté. A son faîte, Clermont portait pour couronne une église du cinquième siècle, déjà faite et refaite, d'où sortira la magnifique cathédrale au teint noir de basalte, dans laquelle la lave des volcans et la prière de l'homme se sont comme fondues en un hymne de pierre à la Mère de Dieu.

Au Puy-de-Dôme, Mercure, le dieu du gain [2], le dieu agréable aux hommes, avait disparu depuis longtemps; il avait disparu, tout en sûreté qu'il dût être derrière les murs doubles, à trente pieds d'épaisseur, de son temple couvert de plomb, reluisant de mosaïques et de marbres, où son énorme colosse, payé 40 millions de sesterces, avait l'un des cultes les mieux achalandés du monde. Urbain II représentait un Dieu plus sévère, le Dieu en l'honneur duquel l'Apôtre des nations avait prononcé la parole gravée en lettres d'or par les Souverains Pontifes au lieu de son supplice, parmi les merveilleuses beautés de *Saint-Paul hors des Murs :* « Le Christ est ma vie; et la mort, c'est mon gain [3]. » Le pape Urbain

[1] *Gallia*, par Camille Jullian, p. 305.

[2] « Deum maxime Mercurium colunt... Hunc ad quæstus pecuniæ mercaturasque habere vim maximam arbitrantur », dit César des Gaulois, dans ses *Commentaires*, livre VI, § 17.

[3] « Mihi vivere Christus est et mori lucrum. »

allait accorder la rémission de leurs péchés à tous ceux qui prendraient la croix du Christ, « non par la convoitise d'avantages terrestres, mais uniquement pour le salut de leurs âmes et la délivrance de l'Eglise[1]. »

Avec son imagination noble, profonde, encline à errer dans l'infini, la vieille Gaule avait eu foi dans la mystérieuse efficacité du sacrifice, elle avait cru qu'une vie d'homme ne pouvait être rachetée que par une vie d'homme, et que la faveur de Dieu ne s'obtenait qu'à ce prix sanglant[2]. Rien ne restait des autels où, pour cette vérité défigurée et profanée, tant de victimes humaines avaient péri sous le fer ou dans le feu; d'autres autels meilleurs, nombreux comme les étoiles au ciel, avaient béni et fécondé la terre de France, la terre d'Auvergne. Et chaque matin, à Clermont, dans ses vallées, sur le flanc de ses montagnes, tandis que le soleil versait ses rayons, des milliers de prêtres, faisant comme leur grand prêtre Urbain II, renouvelaient l'offrande de l'Agneau sans tache immolé pour le salut des hommes.

III

Plus encore que la milice sainte, ce qui frappait d'étonnement dans cette assemblée de Clermont, c'était l'immense assistance. Gens de toutes les conditions et de toutes les régions, même de l'étranger, princes, ducs, comtes, chevaliers, habitants des villes, serfs affranchis de la veille, menu peuple, ils étaient accourus en foule, au nombre de plus de cent mille, par de mauvais chemins qu'il fallait souvent se frayer soi-même. Ils étaient répandus partout, refoulés hors de Clermont qui débordait, couchant en plein air, malgré les brumes de novembre, malgré le froid très vif des montagnes où la neige tombe de bonne heure, les plus riches sous la tente, les moyens dans leurs chariots, les plus pauvres par terre. Qu'est-ce qui les attirait tous? Sans doute, pour la plupart, le bonheur de voir le Pape! Le sentiment si simple qui, sept cents années plus tard, soulevera sous les pas de Pie VII la France toute chaude encore de sa Révolution! En cette fin du onzième siècle, l'humanité semblait recommencer, elle était comme un arbre en

[1] « Non terreni commodi cupiditate, sed pro sola animæ suæ salute et Ecclesiæ liberatione. » Lettre d'Urbain II aux fidèles de Bologne, relative à la première croisade.

[2] « Pro victimis homines immolant, aut se immolaturos vovent..., quod, pro vita hominis nisi hominis vita reddatur, non posse deorum immortalium numen placari arbitrantur. » César. *Commentaires*, livre VI, § 16.

fleur. Délivrée des terreurs de l'an mille qui, dans l'anxieuse attente du dénoûment éternel, leur avaient enlevé le goût du nouveau et le désir du mouvement, les hommes éprouvaient comme un besoin d'enfant de sortir de chez eux, de s'assurer que le monde existait bien encore, de bondir au loin, de se reprendre à toutes les saveurs de la vie.

Un autre aimant avait saisi ces multitudes, surtout celles qui peinaient et priaient, pour les amener aux pieds d'Urbain II. Sans être bien au courant des querelles du Sacerdoce et de l'Empire qui agitaient alors l'Europe, sans trop savoir ce qui se passait et se discutait entre Rome et les grands de la terre, un secret instinct les avertissait que la cause du Pape était la leur; qu'il combattait pour elles; qu'il était leur défenseur, le redresseur des torts dont elles pâtissaient, le patron des faibles et des humbles, le gardien de l'honneur des foyers, de la pureté des races, de la sécurité des champs, de la paix et de la vie des pauvres gens. La foule devinait et sentait une vérité que l'impartiale histoire ne conteste même plus, c'est que, dans leurs luttes du moyen âge, la politique des Papes était « une œuvre excellente au point de vue de la morale et des intérêts généraux de la chrétienté [1]. »

Les séances du concile étaient faites pour réjouir cette foule innommée et innombrable, cette majorité du genre humain, à qui l'ange de Bethléem avait annoncé la bonne nouvelle en lui disant : « Paix aux hommes de bonne volonté! » Avec le Pape, c'était la justice qui présidait. Elle était rendue à tout le monde, sans acception de personnes, telle qu'elle sera faite au jugement dernier. Le Pape était « droiturier », titre que les poètes du moyen âge décernent sans cesse à Dieu lui-même. Il avait soif de régularité et d'honnêteté. Il voulait, avant tout, que l'ordre régnât dans la maison du Seigneur; que, dans la chrétienté, corps mystique du Christ, n'habitât pas une âme païenne. Si l'empereur d'Allemagne, Henri IV, usurpateur des biens et droits de l'Église, et fauteur d'antipapes, ne se rend pas aux décisions des conciles qui, trois fois déjà, l'ont déclaré anathème, il le sera de nouveau; et il le fut. Si, malgré ses mérites et ses services, malgré l'utilité qu'il y aurait à le ménager pour garder son appui contre Henri IV, qui l'appelle perfidement « le plus fidèle de ses amis », — le roi de France, Philippe I[er], marié à Berthe de Flandre, ne rompt pas, comme il l'a promis, son union doublement adultère avec Bertrade de Montfort, femme de l'un de ses vassaux, il sera définitivement excommunié;

[1] *Histoire des institutions monarchiques de la France sous les premiers Capétiens*, par M. Achille Luchaire, professeur d'histoire du moyen âge à la Faculté des lettres de Paris, t. II, l. V, ch. Ier, p. 242.

et il le fut. S'il y a des évêques qui aiment mieux relever des hommes que de Dieu et des princes que du Pape, des évêques prévaricateurs, simoniaques, détenteurs de bénéfices indûment recueillis, « bourreaux des brebis du Christ[1] », ils seront censurés et condamnés, comme le fut cet évêque d'Amiens, qui, voulant, tout en étant évêque, rester abbé de Saint-Riquier, dut, en plein concile, déposer sa crosse abbatiale.

Après avoir procédé aux œuvres de justice, les Pères du concile procédèrent aux œuvres de miséricorde. Rien n'est touchant comme les ingénieuses sollicitudes de l'Église, au moyen âge, pour amollir la dureté des lois et des mœurs qui n'étaient pas dégrossies encore de la barbarie; pour y faire des percées de clémence et de bonté; pour arracher, en quelque sorte, un peu de sa pâture et imposer des freins à la bête humaine qui, même sous le chrétien, rugissait toujours. Par une série de prescriptions qui furent plutôt confirmées qu'instituées, la Trêve de Dieu fut étendue aussi loin que les bras de la charité purent atteindre; ils avaient fait rentrer, bon gré mal gré, dans cette trêve, les semaines de l'Avent jusqu'à l'octave de l'Épiphanie, les semaines de Carême, les semaines qui précèdent la Pentecôte, les fêtes de Notre-Seigneur, de la sainte Vierge et des Apôtres avec leurs vigiles. Chaque semaine, du mercredi soir au lundi matin, était encore soustraite par la Trêve de Dieu à l'esprit de violence.

Ce que le concile de Clermont ajouta vraiment à la Trêve de Dieu, ce fut la Paix de Dieu, pieuse inspiration du roi Robert, encore indécise au milieu des contradictions soulevées par ceux qu'elle voulait dompter. Une paix perpétuelle devait couvrir, non seulement les églises et leurs parvis, mais les cimetières, les croix plantées sur les routes, et qui, dès lors, se multiplièrent, pour le repos et le refuge des misérables; non seulement les clercs et les moines, marqués d'un signe sacré, mais les femmes, les pèlerins, les marchands, les domestiques, les hommes conduisant la charrue, les bœufs, les ânes, les vaches, les chevaux de labour, les moutons et les agneaux, les bergers, les instruments de travail du paysan, les biens de la veuve et de l'orphelin. Attentifs à mettre au fond des âmes les réformes bienfaisantes que, en avance sur l'humanité, ils introduisaient presque de force dans les lois, les Pères du concile établirent que tout chrétien, dès l'âge de douze ans, jurerait de se soumettre à la Trêve de Dieu.

Enfin, pour rendre plus inviolable encore, en ces temps livrés à la force, le culte de la faiblesse, — et aussi pour se ménager au ciel,

[1] « Veluti ovium Christi mactator. »

dans l'accomplissement de ses hardis desseins, la pressante intervention de Celle que l'Église appelle la toute-puissance suppliante[1] et vers laquelle les grands hommes de la papauté, Léon XIII comme saint Pie V et tant d'autres, se sont toujours tournés avec une dévotion si tendre, — Urbain II, suivant une tradition, décida que le samedi serait consacré à la Mère de Dieu, et son petit office rendu quotidiennement obligatoire pour les clercs. Suivant une autre tradition, Notre-Dame du Port aurait vu célébrer pour la première fois, le Pape présent et les Pères du concile assemblés, la messe votive commençant par ces mots que les croisés partant pour Nazareth allaient redire : *Salut, bienheureuse Mère*[2] !

IV

Quelque belles et bonnes que fussent les résolutions du concile, l'attente des foules accourues de si loin n'était pas remplie. Elles savaient qu'avant de passer les Alpes, le Pape avait, sans conclure encore, laissé entrevoir au synode de Plaisance un projet de guerre sainte. Par-delà cette chrétienté qu'avec tant de peine il travaillait à purifier, à régler, à réconcilier et à fortifier, il considérait le nuage à l'horizon, l'Orient toujours menaçant, toujours gros de quelque invasion. Le bruit était répandu qu'Urbain II avait voulu venir en France pour dire à cette nation, qui la comprendrait, sa pensée tout entière; pour lui confier, et par elle à tous, le dessein qu'il avait conçu pour la grande famille chrétienne.

Ce chef de l'Eglise universelle, souverain de Rome, quoique banni, était Français; il était né en Champagne, au centre de souvenirs tout remplis de la gloire de Dieu, entre les champs catalauniques où les Huns furent écrasés, et Reims où les Francs furent baptisés. Moine de Cluny, l'un des ouvriers les plus actifs de cette abbaye où toutes les affaires du monde d'alors avaient leur écho, il avait longtemps habité la France; il la connaissait comme il l'aimait, à fond. Il avait emporté ces sentiments en Italie, où Grégoire VII, juge perspicace de ses mérites et de ses vertus, l'avait fait cardinal évêque d'Ostie; Urbain II était devenu le collaborateur le plus convaincu et le plus intrépide, bientôt le successeur[3], désigné par lui-même, du grand Pape mort vaincu pour une cause invincible.

[1] « Omnipotentia supplex. »

[2] « Salve, sancta Parens. » — Il convient de faire observer que Mgr Hefelé, dans son *Histoire des Conciles*, ne parle d'aucune de ces décisions relatives au culte de la Sainte Vierge, qui auraient été prises à Clermont.

[3] Entre Grégoire VII et Urbain II, Victor III avait été Pape deux ans, désignant pour son successeur, comme l'avait déjà fait Grégoire VII, Urbain II.

Elevé, à son tour, à ce pinacle des choses humaines, qui n'est souvent que le haut de la croix, l'enfant de la Champagne, tout en couvrant de son égale sollicitude toutes les nations, avait gardé, comme Notre-Seigneur lui-même pour sa Jérusalem, un regard de tendresse pour son pays de France.

Or, à ce Pape, à ce patriote, à ce Père commun, quel spectacle offrait la France? Quel spectacle, la chrétienté? Partout la guerre; presque partout, sauf en Espagne que foulait le Maure, la guerre sans grandeur, la guerre pour la rapine; les grands se battant entre eux, les grands battant les petits; le roi de France à peine roi dans son Parisis, le roi de France tenu en échec par la tour de Montlhéry et mis en déroute par un sire de Puiset; la France n'arrivant pas à se former, parce qu'elle n'avait pas plus tôt rassemblé ses morceaux épars que des mains avides du dehors, et surtout du dedans, les séparaient encore pour les tirer à elles et s'en faire des duchés et des provinces. Les deux espoirs de la chrétienté, la France et l'Allemagne, étaient devenus son tourment. Le roi de France était si impuissant, et l'empereur d'Allemagne si entreprenant avec ses biens d'Église indûment amassés par les investitures, pour opprimer l'Église d'abord, toute la chrétienté ensuite, — que le duc de Bourgogne, un capétien, avait fini, pour éviter pire, par se placer à Strasbourg sous la suzeraineté germanique. Et au milieu de cette détresse, dans cette pauvre France qu'on empêchait de croître, et qu'on forcerait peut-être de mourir avant qu'elle eût vécu, chacun ne pensait qu'à soi; ceux qui ne songeaient pas à piller ne songeaient qu'à se cacher, qu'à s'enfermer derrière les murailles de leurs villes, ou qu'à se retrancher dans leurs donjons.

Ce qui comblait la douleur du Pape, c'était la vue du monde. Où serait son espérance? Les périls de la chrétienté croissaient à mesure qu'augmentait sa faiblesse. Le tombeau du Sauveur était aux mains des infidèles; de ce tombeau sortait une plainte qui nous était un reproche et un appel. Le laisserons-nous en captivité? Personne ne voudra-t-il plus mourir pour Celui qui est mort pour nous? Si notre foi ne nous réveillait pas, le souci de notre intérêt ne finirait-il pas par nous secouer? Jamais, d'un bout à l'autre du monde musulman, plus de calamités n'avaient été amassées et comme pendantes. Sa barbarie se renouvelait avec une intensité inouïe. Du fond de l'Extrême-Orient, des hordes de Turcs, encore dans toute l'énergie de leur férocité primitive, se ruaient incessamment sur l'Asie, renversant les Arabes usés et débonnaires; se répandant avec des ravages et des cruautés sans nom sur les Etats chrétiens, l'Arménie, la Syrie, la Palestine; noyant Jérusalem dans le sang; arrivant jusqu'au Bosphore, qu'elles

auraient bientôt franchi. L'empereur grec de Constantinople, Alexis Comnène, avait écrit au Pape; il appelait au secours, il exposait aux princes chrétiens d'Europe que, les privant de leur boulevard, sa perte les perdrait eux-mêmes. Par un mouvement en avant qui n'était qu'une coïncidence, et qui semblait alors un concert, il se trouvait que, au même moment, les Arabes d'Espagne poussaient leur conquête avec un redoublement d'audace et de vigueur; ils avaient, le 23 octobre 1086, à Zallaka, *le lieu glissant*, près Badajoz, écrasé les troupes d'Alphonse VI, roi de Castille. Les vainqueurs s'arrêteraient-ils? L'invasion maure repasserait-elle les Pyrénées? Remonterait-elle la France jusqu'à Poitiers, où, peut-être, elle ne rencontrerait plus un Charles-Martel?

Vigie sacrée, le Pape observait tant de signes d'angoisse et d'effroi; il avait la charge d'âmes de cette chrétienté tellement enfoncée dans ses querelles et ses jalousies, que, s'il la laissait faire, elle se serait détruite d'avance, pour la plus grande commodité des envahisseurs. Il eut une inspiration du Ciel et une idée de génie. Comme ses prédécesseurs Sylvestre II et Grégoire VII, il pensa que, pour arracher l'Europe aux divisions qui la consumaient, il fallait l'armer tout entière pour sa défense commune, la réunir pour un grand but béni de Dieu. Il pensa que, loin d'attendre les musulmans, il fallait les prévenir en les attaquant chez eux. Il pensa que, pour sauver l'Occident, il fallait le jeter sur l'Orient. Politique et pieux, dans ses ardeurs saintes et dans ses calculs profonds, il aurait volontiers répété, en méditant son expédition d'outre-mer, le mot de l'un de nos hommes de guerre, de celui qui, depuis les croisades, a le plus humilié le turban : « Une bonne défensive doit être offensive[1]. »

Mais si le projet était beau, était-il faisable? La chrétienté malade pourrait-elle le porter? Dire à la France, qui n'était pas en sûreté chez elle, à la pauvre France vacillante et tremblante, de partir pour l'Orient, serait-ce un conseil de sagesse? Ne serait-ce pas l'envoyer sans profit sous le cimeterre, précipiter ici la ruine de tous sans l'empêcher là-bas?

Urbain II ne se troubla pas. Il avait confiance dans la chrétienté, une confiance toute particulière dans sa chère France, dans la nation que, au sortir des décombres romaines et des forêts germaines, l'Eglise avait allaitée à ses fécondes mamelles. Sous sa vaste et dolente misère, il entendait sourdre la vie, une vie riche, pleine de sève, qui ne demandait qu'à s'épandre et qui s'annonçait déjà par des sursauts généreux.

[1] Le maréchal Bugeaud.

En ces années du onzième siècle près de finir, un phénomène singulier se produisait : du sein de ses réalités sinistres, l'imagination de la France s'éveillait; elle rebondissait dans le rêve et se berçait de chevalerie. L'empire carlovingien hantait ses songes : Charlemagne allait revenir! Il commanderait la croisade! On racontait le pèlerinage qu'il aurait fait à Jérusalem. La France se consolait de sa petitesse en évoquant les colosses d'autrefois. L'ombre de Roland, — plus populaire encore que celle de son grand empereur, parce que Roncevaux l'avait comme sacrée dans le sang et les larmes, — était descendue des Pyrénées pour se répandre dans nos vallées. Le bruit de sa voix, de ses pas, de son épée retentissante, de son cor mourant se mêlait aux rumeurs de notre Océan pour battre perpétuellement nos rivages d'une plainte solennelle. Il y a des poésies du moyen âge où le golfe de Gascogne ne s'appelle plus que le golfe de Roland : c'est à Blaye, là où le fleuve d'Aquitaine va se jeter dans l'immensité, que, d'après une légende, le preux dort, au murmure des mers sans fin, son dernier sommeil. L'héroïque mémoire a gagné et envahi toutes nos côtes de France, y allumant comme des fanaux dans les ténèbres. La voilà maintenant dans le Nord où, près du rocher voué à l'archange au glaive d'or, à saint Michel du péril, elle avait soufflé à l'oreille d'un barde inconnu cette épopée de l'honneur, cette *Chanson de Roland* que des trouvères promèneront partout à travers la France endormie qui, l'entendant, se mettra sur son séant et cherchera une épée. Cette épée, des chevaliers l'ont déjà prise pour la porter au loin; presque du pied du Mont-Saint-Michel, presque du berceau de la Chanson de Roland, les fils d'un gentilhomme mal aisé des environs de Coutances, Robert Guiscard et ses frères, s'en sont allés, hors de leurs brouillards normands, en plein azur de la Méditerranée, fonder le royaume des Deux-Siciles, refuge de la Papauté contre les Césars germains, avant-poste si bien choisi sur le chemin de l'Asie, en face de l'Afrique et de l'Égypte, que, sous saint Louis, Louis XIV et Napoléon, la France y reviendra. A quelques années de là, en 1066, d'autres Normands passaient la Manche et conquéraient l'Angleterre; au matin de la journée d'Hastings, ils s'étaient réconfortés en répétant tout haut, sur le champ de bataille, la Chanson de Roland, qu'un de leurs cavaliers, Taillefer, serviteur du comte de Mortain, avait entonnée. Ce n'était pas tout encore : en cette année 1095, qui fut celle de la croisade, un prince de cette Bourgogne où Urbain II avait été moine, un arrière-petit-fils de Hugues Capet, volait au secours du roi de Castille; gratifié, pour sa récompense, d'un petit territoire aux bords de l'Océan, il y fondait, à coups de victoires sur les infidèles,

le royaume de Portugal, dont l'histoire, écrite de Ceuta à Goa, du Cap au Japon, sur tant de glorieux vestiges, se déroula merveilleuse comme un roman de chevalerie.

Urbain II n'hésita plus. Il annoncerait la bonne nouvelle à cette chrétienté qu'elle ranimerait, à cette France tourmentée de foi et de grandeur. Il leur proposerait le Christ à délivrer dans son tombeau. Il était sûr qu'elles tressailleraient. A ces enfants des mêmes patries, à ces fidèles de la même religion, qui, perdus dans de mesquines pensées, s'entre-tuaient, il demanderait d'unir leurs mains pour se protéger ensemble, d'être des frères d'armes pour la gloire de leur Père, qui a été sur le Calvaire et qui est au ciel. A ce monde noir, enfumé, huché dans des tours crénelées ou blotti derrière d'épaisses murailles pour échapper aux brigands et aux loups, il ouvrirait les espaces inondés de soleil où poussaient les palmes vertes que tant de pèlerins, — les *Paumiers*, comme on les appelait à cause de leur palmes, — rapportaient de l'Idumée, après s'être baignés dans le Jourdain et prosternés au Jardin des Oliviers.

V

Le dixième jour du concile étant arrivé, le Pape, précédé des Pères, s'avança, comme autrefois le prince des Apôtres, sur la place publique. Il gravit les degrés d'une tribune, d'où il dominait une mer humaine qu'encadrait, comme s'ils eussent été les vieux fils de la terre aux barbes blanches, la couronne des monts neigeux d'Auvergne. D'une voix douce comme du lait [1] et qui parfois résonnait comme la trompette de l'ange, il raconta les profanations des lieux saints, les douleurs de l'Eglise, les périls et les devoirs de tous les chrétiens. Il nomma un à un tous les enfants de la grande famille affligée : Germains, Saxons, Hongrois, Polonais, Italiens, sur lesquels Dieu comptait, fidèles qui ne se sauveraient eux-mêmes qu'en sauvant le tombeau du Seigneur. S'adressant à la France, comme s'il eût voulu atteindre de plus près, à travers son âme sympathique et vibrante, l'âme de la chrétienté, il émut son juste orgueil : « C'est de vous surtout que Jérusalem attend le secours qu'elle invoque, car Dieu vous a accordé par-dessus toutes les autres nations l'insigne gloire des armes. » Il semblait que le Pape lui-même armait la France; cette épée de César que les Gaulois de Vercingétorix avaient attachée comme un trophée dans leur temple, l'héritier de Pierre, qui avait détrôné les Césars, la

[1] Un chroniqueur parle de cette voix d'Urbain II, douce comme du lait. En même temps, il est dit dans un document : « Veluti tubam cælestem intonuisset. »

remettait à la nation, émule de Rome sur les champs de bataille. Il avait l'air de lui dire : « Va, ma nation très chrétienne! va, ma Fille aînée! prends la croix qui, au besoin, te sera un glaive. Fais la paix de Dieu dans ton sein, pour mieux faire la guerre de Dieu; fais la paix entre tes enfants et tes frères pour les entraîner tous à ta suite dans la carrière où, affranchissant la patrie du Sauveur, tous ensemble, chrétiens d'Europe, vous aurez affranchi la vôtre. Je t'envoie bien moins aux combats qu'à la grandeur et à la gloire. Tu trouveras sur le chemin de Jérusalem l'oubli des vaines disputes, la cohésion, la force, tous les biens qui te manquent. Le tombeau que tu auras délivré te rendra au centuple ce que tu auras fait pour lui; ayant travaillé pour le royaume du ciel, tu deviendras le plus beau royaume de la terre. »

A l'innombrable multitude, à ces visages en pleurs ou étincelants, à ces casques de chevaliers, à ces têtes rasées de moines, à ces riches et à ces pauvres, à ces vieux et à ces jeunes, à ces milliers et milliers d'âmes qui se pressaient ardentes, le Pape jeta la grande parole : « Que chacun renonce à soi-même et prenne la croix! » Et des milliers et milliers de voix répondirent : « Dieu le veut! Dieu le veut! » Et des milliers et milliers de mains, déchirant les étoffes rouges, se firent des croix qui, en un instant, brillèrent sur toutes les poitrines.

Alors il se passa une scène unique, comme l'œil de l'homme n'en avait pas vu et peut-être n'en reverra jamais. L'Apocalypse dit quelque part qu'un silence d'une demi-heure se fit au ciel[1]; en cette année 1095, un silence de plus d'une demi-heure se fit sur la terre : silence où les haines se turent, où rien de vil ni d'avide ne parla dans les foules, où l'enthousiasme désintéressé s'empara des cœurs, y brûla les mauvaises jalousies et les mauvaises convoitises, les remplit de toutes les pures flammes de l'honneur et du sacrifice. Les hommes s'étonnaient d'être portés plus haut qu'eux-mêmes. La chrétienté, la France en tête, fut une chevalerie. C'était comme une splendide échappée d'idéal éclairant soudain la nuit de l'histoire humaine.

Tandis que le cri : « Dieu le veut! Dieu le veut! » se prolongeait toujours sans cesser jamais, rumeur d'un tonnerre que n'avaient pas entendu encore les montagnes d'Auvergne, chant de guerre que le fer des épées et des lances accompagnait, hymne et prière qui montait au ciel, — nous serions surpris qu'un pauvre clerc, admirant les voies du Seigneur, n'eût pas récité tout bas le

[1] Un des chroniqueurs de la croisade, Guibert de Nogent, parlant du recueillement de la chrétienté, se sert des mêmes expressions : « Il se fit alors un grand silence. »

prologue de la Loi salique, qu'il avait peut-être copié, la veille, sur quelque parchemin : « Vive le Christ qui aime les Francs! Qu'il garde leur royaume et remplisse leurs chefs des lumières de sa grâce! Qu'il protège l'armée! Qu'il leur accorde des signes qui attestent leur foi, la joie de la paix et de la félicité! Que le Seigneur Jésus-Christ dirige dans les voies de la piété les règnes de ceux qui gouvernent! Car cette nation est celle qui, petite en nombre, mais brave et forte, secoua de sa tête le dur joug des Romains, et qui, après avoir reconnu la sainteté du baptême, orna somptueusement d'or et de pierres précieuses les corps des saints martyrs que les Romains avaient brûlés par le feu, massacrés, mutilés par le fer ou fait déchirer par les bêtes[1]. »

Ce qui acheva l'extraordinaire grandeur de cette scène du 28 novembre 1095, c'est que l'enthousiasme ne se coucha pas avec le soleil de cette belle journée. Il devint un état d'âme qui, s'étendant de proche en proche, gagna tout l'Occident. Le cœur de la chrétienté battit à l'unisson du cœur de la France. Il débarquait dans nos ports des figures que l'on n'avait jamais vues, « des Ecossais couverts d'un manteau hérissé »[2], des gens de Norwège et de tous ces nids à pirates. Que venaient-ils faire? Piller encore? Non, se croiser. Ceux qui, ne sachant pas un mot de notre langue, ne pouvaient se faire entendre, plaçaient leurs doigts en forme de croix; tout était dit et compris. L'Europe entière se mit de cette fête du divin honneur : elle s'ébranla comme un seul homme, pour un acte de foi, pour une idée à réaliser dans l'éternité[3]; elle s'ébranla pour conquérir, quoi donc? Un tombeau vide.

[1] Nous empruntons cette traduction à M. Guizot, tome Ier de son *Histoire de la civilisation en France.*

[2] Expression du chroniqueur Guibert de Nogent.

[3] M. Prevost-Paradol, dans son *Essai sur l'Histoire universelle,* dit excellemment : « On n'avait pas vu jusqu'alors une guerre désintéressée, le sang répandu pour une idée, une foule d'hommes allant chercher loin de leur patrie et de leurs intérêts un périlleux devoir à remplir. Quand Rome envahit l'Asie, la sagesse intéressée du Sénat a prévu et dirigé les coups; quand l'Europe moderne attaque l'Inde et la Chine, nos commerçants ont calculé l'avantage de la guerre; le bien-être des nations l'a ordonné. Ici, rien de semblable; la croyance a tout fait, un mouvement d'enthousiasme a précipité des armées. C'est un moment unique dans l'histoire du monde; c'est un interrègne rempli par la foi entre les desseins de la politique et les calculs de l'industrie. »

M. Duruy dit également dans son *Histoire de France:* « C'est un des beaux spectacles qui aient été donnés au monde que ces millions d'hommes se levant et courant à la conquête d'un tombeau. »

Dans son opuscule sur le Devoir présent, M. Paul Desjardins juge ainsi les croisades : « On fit les croisades qui furent une hautaine victoire de toute une société, non pas tant sur les Sarrasins, sans doute, que sur

Ainsi fut décidée la croisade : œuvre méditée et voulue des Vicaires du Christ, avant d'être l'action sublime de la chrétienté. Urbain II mit au monde la grande pensée qui couvait dans les âmes. Heureuse rencontre où le génie du politique s'accorda dans la lumière de Dieu avec l'instinct des foules; où la raison parla comme la foi, et le sentiment comme la raison! Si Pierre l'Ermite fut la voix populaire, la voix qui rend, propage, augmente, excite les impressions courantes et latentes d'une époque, Urbain II fut la voix de Dieu, celle qui crée. Plût au Ciel que cette sagesse d'en haut eût toujours été écoutée! Tout ce qui réussit dans la croisade, elle l'avait ordonné et tracé; les fautes d'où sortirent quelques catastrophes furent commises sans elle, malgré elle, parfois contre elle.

Voilà donc les croisés en marche : le menu peuple a voulu partir tout de suite, sans attendre les délais que le Pape a indiqués pour que les préparatifs soient terminés, pour que les saisons et les routes soient meilleures. Il est parti, pour arriver le premier, pour donner les premiers baisers au tombeau du Sauveur bien-aimé. Il est parti, sous la conduite de Pierre l'Ermite, sans ordre, en files qui ne se comptent pas, et qui grossissent toujours : pauvres et braves gens, aux têtes d'enfants, aux cœurs de héros, d'apôtres, de martyrs. Quelques-uns ont attelé leurs chariots qu'ils ont chargés de provisions; d'autres ont fait ferrer leurs bœufs pour leur donner l'allure des chevaux. Ils demandent à chaque clocher si ce n'est pas là Jérusalem. Ils marchent dans leur rêve à travers toutes les privations et toutes les souffrances. Ils tombent par milliers, du Danube au Bosphore, et jusque dans les plaines de Nicée, de faim, de soif, de fatigue, de la maladie, de la peste, sous les coups des Hongrois et des Grecs, sous le sabre des Turcs; ils tombent en pensant à Jérusalem, ivres de Dieu et d'immortalité.

Les autres croisés, les princes et les chevaliers, disposèrent mieux leur temps et leurs moyens. Après s'être donné rendez-vous à Constantinople, ils pénétrèrent en Asie Mineure où, dès leurs premiers pas, qui ne sont pas effacés encore, leurs exploits les classèrent dans la compagnie de leurs illustres devanciers en ces parages, les héros de Troie et du Granique. Achille, Alexandre, Godefroy de Bouillon, tous ces noms-là sont des contemporains dans l'immortalité. Lorsque le maréchal de Moltke visita l'Orient, il remarqua, dans une vallée voisine du Bosphore, neuf troncs énormes, d'une majesté sans égale : « Ce sont les platanes de Godefroy de Bouillon », lui dit son guide[1]. Les grands croisés

l'égoïsme naturel, une merveilleuse entrée de la poésie dans la réalité des faits. »

[1] *Lettres du maréchal de Moltke sur l'Orient*, 18e lettre.

livrèrent des combats de géants en Phrygie, prirent des villes de trois cent mille âmes, comme Antioche, que défendaient deux cent cinquante tours, y fondèrent des trônes, comme ils en avaient déjà fondé à Edesse, en Mésopotamie. Plus que décimés, toujours fermes, ils arrivèrent enfin devant Jérusalem, qu'ils enlevèrent d'assaut; ils y entrèrent avec l'impétuosité terrible des gens de guerre de tous les temps et l'humble piété du centurion de l'Evangile.

Jérusalem était délivrée, elle devint la capitale d'un royaume latin : la capitale fut perdue au bout d'un siècle, en 1187; le royaume périt au bout de deux, en 1291, à la chute de Saint-Jean d'Acre.

VI

Si nous considérons les résultats, l'œuvre du Pape a-t-elle été bonne? Urbain II a-t-il égaré la chrétienté sur les chemins de l'Asie? L'a-t-il livrée à l'invasion musulmane qui la menaçait? Loin de refouler cette invasion, l'a-t-il exaspérée et accélérée? Le plus grave des historiens, M. Guizot, protestant et homme d'Etat, a répondu : « Dans l'ensemble de l'histoire du monde, les croisades ont marqué le temps d'arrêt de l'islamisme et puissamment contribué à la prépondérance décidée de la civilisation chrétienne [1]. »

Dans cette Europe emmenée en Asie, dépouillée de l'élite de ses hommes d'armes, laissée à la garde des vieillards, des femmes et des enfants, Urbain II a-t-il donné carrière, en leur assurant l'impunité, aux fléaux qui la dévastaient, à l'esprit de rapine et de haine? A peine la croisade fut-elle proclamée, qu'au dire des chroniqueurs contemporains, « une prompte et merveilleuse révolution se produisit dans tout le royaume de France [2] ». Les incendies, les violences, les brigandages, diminuent. Les guerres privées sont suspendues : « L'ordre et la paix se rétablissent; ce fut comme un ouragan calmé par quelques gouttes de pluie [3]. » Si tous les bras ne sont pas à la croisade, tous les cœurs y sont. On est tout entier à la guerre sainte. Et là, dans les rangs, sous le drapeau de la croix, c'est bien autre chose encore. Non seulement de province à province, mais de peuple à peuple, les vieilles rivalités et inimitiés se relâchent; ceux qui se détestaient se rapprochent. Les frères en Jésus-Christ sont comme révélés les uns aux autres par la confraternité des armes. Un des chroniqueurs, qui s'est croisé, n'en revient pas : « Qui a jamais entendu dire, s'écrie-t-il, qu'autant

[1] *Histoire de France, racontée à mes petits-enfants,* par M. Guizot.
[2] Guibert de Nogent.
[3] Guibert de Nogent.

de nations, de langues différentes, aient été réunies en une seule armée : Francs, Flamands, Frisons, Gaulois, Bretons, Allobroges, Lorrains, Allemands, Bavarois, Normands, Écossais, Anglais, Aquitains, Italiens, Apuliens, Ibères, Daces, Grecs, Arméniens? Quoique divisés en tant de langues, nous semblions tous autant de frères et de proches parents unis dans un même esprit par l'amour du Seigneur[1]. » Le plus moderne de nos historiens, le poète qui a porté dans l'intelligence des impressions et des émotions du passé un don de seconde vue et une âme de sensitive, M. Michelet, a écrit justement : « La chrétienté, réunie un instant sous un même drapeau, a connu une sorte de patriotisme européen[2]. » Si jamais l'Europe a ses États-Unis, ils pourront dater de la croisade et revendiquer pour fondateur un Pape.

Avec ses folles levées d'hommes, en remettant des armes à des millions de mains, en allant jusqu'à déclarer que personne au monde ne pourrait empêcher un chrétien, fût-il attaché à la glèbe, de se croiser, Urbain II a-t-il constitué le règne brutal des gens de guerre, opprimant sans merci le menu peuple? Non encore; c'est étrange, mais c'est ainsi : la croisade a été l'un des instruments les plus actifs de l'affranchissement des communes et de l'abolition du servage. Par besoin d'argent, par excès de prodigalité dans ses lointaines dépenses, par générosité, par pitié et piété, la féodalité a desserré ses mailles de fer. Elle a vendu ou donné la liberté. La liberté humaine s'est retrempée dans la crèche du Rédempteur comme dans son berceau. M. Michelet a encore écrit cette page où la vérité abonde : « Le jour où, sans distinction de libres et de serfs, les puissants désignèrent ainsi ceux qui les suivaient à la croisade, *nos pauvres*, fut l'ère de l'affranchissement. Le grand mouvement de la croisade ayant un instant tiré les hommes de la servitude locale, les ayant menés au grand air par l'Europe et l'Asie, ils cherchèrent Jérusalem et rencontrèrent la liberté. Cette trompette libératrice de l'archange, qu'on avait cru entendre en l'an 1000, elle sonna un siècle plus tard dans la prédication de la croisade[3]. »

Urbain II n'a-t-il pas, du moins, par la croisade, accru l'anarchie du monde féodal? N'a-t-il pas rendu plus puissants et arrogants les barons qui revenaient d'Orient à la tête de leurs bandes aguerries, plus faible ce trône capétien, dernière planche de salut de la France, dernier centre d'attraction et de cohésion nationales dans le naufrage de l'empire de Charlemagne? Il était déjà bien petit, le

[1] Foucher de Chartres.
[2] Michelet, *Histoire de France*, t. II, ch. III.
[3] *Histoire de France*, t. II, ch. III.

roi Philippe Ier; l'excommunication que l'ostentation de son adultère lui avait attirée, l'avait rapetissé encore. En 1097, entraîné par l'universel mouvement de la croisade, saisi par le souffle meilleur qui passait dans l'air, il avait renvoyé, pour quelques jours, sa femme illégitime. Le Pape s'était empressé de lever son excommunication; il s'était, avec bonheur, rapproché de lui; il lui avait même proposé le commandement de la guerre sainte. Philippe Ier s'était abstenu, craignant, dans son instable royaume, de trouver au retour sa place prise; il se fit représenter par son frère, Hugues de Vermandois, à l'armée chrétienne.

Et, cependant, Urbain II avait encore eu raison; avec la croisade, l'unité de la France triompha. La grande féodalité fut fauchée en Orient; celle qui revint était endettée et éclopée. La souveraineté royale domina de plus en plus les souverainetés locales. En quelques années, les vassaux les plus incommodes, les sires de Montlhéry, de Corbeil, du Puiset, des environs de Paris, des plaines de la Beauce et du Gâtinais, cédèrent ou perdirent leurs châteaux. Du même élan que les libertés communales, l'autorité royale monta; elles s'appuyaient mutuellement, elles se poussaient de l'épaule dans leur commun et vigoureux essor. L'historien qui a été souvent le voyant du moyen âge, M. Michelet, dit encore, après avoir constaté cette vérité : « Telle fut, après la première croisade, la résurrection du roi et du peuple. Peuple et roi se mettent en marche sous la bannière de saint Denys. *Montjoye Saint-Denys* fut le cri de la France. Saint Denys et l'Eglise, Paris et la royauté, en face l'un de l'autre. Il y eut un centre, et la vie s'y porta; un cœur de peuple y battit[1]. »

La royauté en force, c'était le royaume en sûreté. La croisade où la France avait marché la première, couvrant l'Europe entière de son nom, lui avait conféré une sorte d'hégémonie de la république chrétienne; elle avait relevé en sa faveur le prestige carlovingien qui régnait toujours sur les imaginations. Il y avait à peine un siècle que, pour se parer de ce prestige au cœur même de notre pays de France, l'empereur d'Allemagne Othon II s'était donné le malin plaisir de venir camper sur les hauteurs de Paris. Il avait mandé à Hugues Capet, soigneusement enfermé dans sa capitale bien close, qu'à Montmartre il ferait chanter par ses soldats, en l'honneur de ses victoires, un *Alleluia* dont le bruit arriverait aux oreilles des Parisiens. Il était venu, comme il l'avait annoncé; rassemblant sur le faîte de Montmartre tout ce qu'il avait pu trouver de clercs, il leur avait ordonné de chanter à tue-tête l'*Alleluia*, *Te*

[1] Michelet, *Histoire de France*, t. II, ch. IV.

martyrum candidatus laudat exercitus : « Hugues Capet lui-même et tout Paris l'entendit, et en fut fort surpris[1]. » En 1124, lorsque la France avait encore tant de croisés en Palestine, l'empereur d'Allemagne Henri V, irrité de l'accord du roi Louis le Gros avec les Papes qui l'excommuniaient, voulut recommencer l'invasion : elle ne se passerait pas, cette fois, en *Alleluia* moqueurs; elle amènerait un dépècement du territoire. Qui l'arrêterait? Tandis qu'il se jetterait sur Reims, le roi d'Angleterre, âpre à la curée, avait promis d'attaquer par la Normandie. Qui l'arrêta? La France, debout autour du roi! Les bourdons se mirent en branle, les cloches sonnèrent; toutes les milices s'armèrent. Les grands compagnons de la croisade : Bourgogne, Nevers, Vermandois, Champagne, Flandre, Bretagne, ne forlignèrent pas, ils parurent, eux ou leurs hommes. L'empereur d'Allemagne réfléchit; il rebroussa chemin, n'ayant même pas dépassé Metz. Moins d'un siècle après, c'était plus beau encore; c'était Bouvines, éblouissante bataille que Philippe-Auguste gagna en revenant de la troisième croisade.

Grandi au dedans de nos frontières, parce qu'il était l'image de l'unité nationale, le point fixe de la patrie, — le roi était plus grandi encore au dehors, parce qu'il était, devant le monde, la France faite homme, la France de la croisade. C'est à partir de la croisade que l'étranger, le Grec, le musulman, donnent au roi de France ces titres d'un perpétuel usage : « le roi le plus illustre et le plus noble de tous les rois chrétiens, le roi de tous les rois[2] ». Les Capétiens sont décidément hors pair; les Papes, qui ont tant fait pour leur grandeur, traitent maintenant notre pays comme ils l'ont traité au temps de Clovis et de Charlemagne : « De même qu'autrefois, s'écrie le pape Grégoire IX sous le règne du petit-fils de Philippe Ier, la tribu de Juda reçut d'en haut une bénédiction spéciale parmi les autres fils du patriarche Jacob, de même le royaume de France est au-dessus de tous les autres peuples, couronné par la main de Dieu lui-même de prérogatives et de grâces extraordinaires[3]. »

Ainsi avaient été les choses : à Clermont, là où le plus généreux et le plus infortuné des patriotes gaulois avait rêvé l'unité de notre pays, les Papes, ces grands patriotes de la chrétienté, avaient décidé, par le cœur et la main de la France, « l'événement qui fit de

[1] Abbé Le Beuf, *Histoire de la ville et de tout le diocèse de Paris;* paroisse de Montmartre. L'abbé Le Beuf tire lui-même ce récit de la *Chronique des évêques de Cambrai.*

[2] *Glossaire* de Ducange.

[3] Ce texte est donné par M. Léon Gautier, dans son beau livre : *la Chevalerie.*

l'Europe une nation[1] ». La France reçut le prix de sa peine; née aux fonts baptismaux de saint Remi, elle s'acheva au tombeau de l'Homme-Dieu.

VII

Sans doute, dans le développement de la croisade, dans l'exécution humaine d'une pensée divine, il y a eu ou il put y avoir des erreurs, des fautes, les éruptions d'un naturel encore barbare et indompté, des emportements de foi aveugle et déréglée qu'il ne convient pas plus, lorsque des preuves sérieuses les établissent, de nier que d'excuser. Est-il vrai, par exemple, que, traversant l'Allemagne, les foules de Pierre l'Ermite aient massacré les Juifs[2]? Les témoignages et documents sont contradictoires : ceux qui, par leur date contemporaine, devraient être décisifs, inquiètent et déroutent par leur silence; les plus accusateurs sont postérieurs à l'événement. Il est possible, il paraît même probable, que le crime a été commis; mais que, faux croisés, les criminels qui ne marchaient pas à la suite de Pierre l'Ermite ont tué pour piller, à moins que, sujets d'un empereur excommunié, ils n'aient peut-être, par haine du Pape, voulu livrer à la haine de tous la croisade. La responsabilité des compagnons de Pierre l'Ermite fût-elle démontrée, que ce serait un accident monstrueux, rien de plus, rien de moins, arrivé malgré l'Eglise, contre son esprit et ses ordres : « Dieu, dit avec raison un des chroniqueurs allemands les plus animés dans cette affaire, est juste, et ne veut pas qu'on emploie la force pour contraindre personne à venir à lui[3]. »

Sans doute, nous l'avouerons encore, il est fâcheux qu'au risque de provoquer les ombrages de l'empereur de Constantinople et les embûches des Grecs, quelques-uns des grands chefs de la croisade les aient bravés et humiliés dans leur capitale; ils devaient tout faire pour les rassurer et les gagner, comme Urbain II le leur avait recommandé avec tant d'instance et de prévoyance, au nom de leurs intérêts les plus pressants, intérêts religieux, politiques et militaires. Que voulez-vous? La curiosité et l'ambition furent les plus fortes. Tout frais débarqués de leur France naissante et batailleuse, nos croisés furent émerveillés de cette Byzance si belle encore dans son agonie, éblouis de ses palais, de ses statues, de ses monceaux d'or et d'argent, de sa prodigalité de richesses. Ils ouvri-

[1] Michelet, *Histoire de France*, t. II, aux dernières lignes du chap. II.

[2] Dans son ouvrage sur *le Concile de Clermont en* 1095 *et la première croisade*, M. l'abbé Crégut a très doctement discuté cette question et plusieurs autres du même ordre.

[3] Albert, chanoine d'Aix-la-Chapelle.

rent de grands yeux avides; tous n'avaient pas la mine grave, fière et songeuse qu'ils gardent, sous leurs casques, dans l'admirable toile du Louvre, où Eugène Delacroix a peint leur entrée à Constantinople avec l'ampleur et la couleur de Véronèse. Et d'un autre côté, les Grecs, — « les Grécules » comme on les appelait dédaigneusement —, et leur empereur Alexis furent effrayés de ces défenseurs à l'air audacieux et à la haute stature, qui se promenaient à Constantinople comme s'ils étaient chez eux; défenseurs en lesquels ils sentaient moins des satellites dociles que des tuteurs impatients. L'émotion des Grecs fut telle, que l'un d'eux brisa de colère une charmante statue de Minerve qui, par ses bras tendus vers l'Occident, avait semblé appeler ces nouveaux venus. Les croisés ne faisaient pas attention aux haines sourdes qu'ils excitaient. Lorsque, dans des temps bien anciens, les Gaulois avaient pris Rome, ils s'étaient amusés à tirer la barbe aux sénateurs et à faire des pieds de nez à Manlius[1] : les Francs qui n'avaient pas pris Constantinople, n'y furent pas moins sans gêne; l'un d'eux tua, pour s'amuser, le lion de l'empereur Alexis; un autre touchait à tout dans ses appartements; un autre s'assit tout bonnement sur son trône. Race toujours la même; race que tous disent vaillante, et que plusieurs disent légère; race qui a bien souvent porté, même confondus sous la même peau, le gamin de Paris et le soldat de Rocroy, d'Austerlitz, de Sébastopol !

Les croisés avaient les deux qualités reines, la grandeur et la force; leurs actions furent marquées de cette empreinte, et aussi leurs passions. De leurs rangs sont sorties deux des plus belles figures humaines qu'ait vues la terre : à leurs débuts, ils montrent Godefroy de Bouillon; à leur déclin, saint Louis. La simple histoire de ces deux héros suffit à leur gloire; la poésie qui les a chantés ne les a pas égalés. Si elles ne furent pas absolument isolées, ces exceptions sublimes de l'idéal fait homme furent rares à la croisade, comme elles le seront toujours en ce monde. Les croisés connurent le bouillonnement du sang, ils eurent des fureurs énormes, des désirs sans frein, des violences et des vengeances de titans. La pauvre humanité est ainsi faite qu'elle se peut laisser égarer, même par ses vertus; et, par leur dureté aux mécréants, les croisés offensèrent parfois le Dieu qu'ils voulaient honorer.

L'esprit de malveillance et de critique aura beau énumérer tous les torts réels ou imaginaires des croisés; leurs titres à l'admiration

[1] « Linguam etiam ab inrisu exserentem », dit Tite-Live en parlant de ce Gaulois. (L. VII, ch. x.)

demeurent complets et magnifiques : « Quelques vues temporelles qui se soient mêlées à leur entreprise, a dit un historien bien impartial à leur égard, la plupart ont goûté de la vertu et rêvé la sainteté. Ils ont essayé de valoir mieux qu'eux-mêmes, et sont devenus chrétiens, au moins en haine des infidèles [1]. » Il arriva même qu'ils allèrent en s'améliorant. Avant la conquête, dans leur rude travail, exténués de fatigues et de privations, assaillis de traîtres et d'espions qui se faufilaient dans leur camp jusqu'à l'inonder, tout entiers à la joie candide et sauvage de rencontrer enfin l'ennemi de leur Dieu, de l'étreindre corps à corps, de lui faire mordre la poussière, ils menaient la guerre sans pitié. La fumée capiteuse de la bataille leur donnait l'ivresse du sang. Ils étaient durs à autrui comme ils l'étaient à eux-mêmes. Peu à peu, à mesure qu'ils se sentirent les plus forts, un changement se remarqua dans leur humeur et leurs mœurs. Sur cette terre d'Asie, il avait été beaucoup parlé de la lance d'Achille qui fermait les blessures qu'elle faisait. Une autre lance plus sacrée, celle qui avait percé le flanc du Sauveur, aurait-elle eu même vertu? A l'une des heures les plus critiques de leur marche sur Jérusalem, lorsque, ravagés par la peste, abandonnés par les Grecs, assiégés dans Antioche par 200 000 Turcs, les croisés auraient désespéré s'ils n'avaient pas eu la foi, un prêtre de Marseille leur avait dit qu'à un endroit indiqué par saint André lui-même, ils trouveraient la sainte lance. On avait fouillé : une lance avait apparu; elle avait rempli de confiance les croisés qui, livrant la bataille, la gagnèrent. Avait-elle, de sa pointe bénie, touché le cœur des victorieux? L'avait-elle ouvert davantage à la pitié? On le dirait à voir certains traits charmants qui, après les mêlées les plus ardentes, se montrent çà et là, plus beaux mêmes que l'héroïsme toujours déployé. Jusque chez les croisés les plus farouches, des fleurs inattendues de bonté et d'humanité reposent le regard. Ce n'est pas même Godefroy de Bouillon, le sage des sages, le chrétien accompli, qui, blessé, défend à ses médecins de blesser un prisonnier musulman, pour mieux apprendre, en le soignant, à le guérir lui-même : non, c'est son frère Baudoin, l'ambitieux qui, sans attendre l'arrivée à Jérusalem, s'est installé comte d'Edesse en Mésopotamie. Le même Baudoin, qui sera roi de Jérusalem après Godefroy, est pris de délicatesses exquises pour ses vaincus : se souvenant de saint Martin, le grand patron militaire de la France, il couvre de son manteau une captive musulmane qu'il respecte; plutôt même que de l'abandonner en

[1] *Histoire de France,* par J. Michelet. — T. II, ch. III de la croisade.

mal d'enfant dans le désert, il arrête un instant la marche de son armée [1].

L'éloge des croisés fut fait par ceux mêmes qu'ils avaient vaincus. Les historiens arabes constatent leur tolérance, la sagesse et la mansuétude de leur administration, la liberté qu'ils laissaient au commerce, la modération de leurs taxes et de leurs péages. Ils vont jusqu'à dire que leurs coreligionnaires étaient plus heureux en Syrie sous les Francs qu'ils ne l'étaient sous les émirs musulmans dans les pays de l'Islam [2]. Plus d'un prince arabe voulut être l'ami, l'allié, le compagnon d'armes, des croisés; ceux-ci acceptèrent, intéressés qu'ils étaient à diviser le monde musulman. Ils ne craignirent pas d'enrôler dans leurs troupes des Turcoples, comme on les appelait; ils eurent des gardes sarrasines.

Bien plus vite encore, d'un cœur plus confiant, les chrétiens du pays avaient reconnu le bienfait de la croisade; beaucoup accueillirent les hommes d'Occident comme des libérateurs. Les Arméniens furent les plus empressés à se ranger à leurs côtés : ils les avaient aidés, même avant la prise de Jérusalem, à conquérir le comté d'Édesse; ils ne les trahirent jamais. Leurs destinées demeurèrent confondues; ils se marièrent entre eux. Les membres les plus vénérés du clergé arménien professaient et prêchaient l'union des Églises sous l'autorité du Pape. A l'ombre de nos armes, une monarchie indigène, celle des Roupènes, se forma dans les contrées montagneuses, où se trouve Tarse, la patrie de saint Paul; elle n'était qu'un rejeton de notre royaume de Jérusalem. Ses princes se firent représenter, sur leur sceau, assis sur des trônes que gardaient deux têtes de lions, avec une croix dans la main droite et une fleur de lys dans la main gauche.

Plus hésitants, avec un peu d'orgueil froissé et de jalousie inquiète, les Grecs finirent par traiter les croisés, leurs sauveurs, en alliés, presque en frères. Ils les trouvèrent plus respectueux de leurs usages et de leurs droits qu'ils n'avaient cru. Des mariages se firent entre les maisons régnantes de Constantinople et de la Syrie; ils s'étendirent à toutes les familles. Les deux races se donnèrent l'accolade; elles combattirent ensemble, pour la même cause, en Egypte. Les Eglises s'embrassèrent, au point qu'à certains moments l'union parut complète. Un monument imposant

[1] Ces traits de Baudoin sont racontés par Guibert de Nogent et Guillaume de Tyr.

[2] Les textes de ces historiens arabes ont été reproduits ou analysés par M. Rey, dans *les Colonies franques de Syrie*, chapitre v, et dans de nombreux passages de l'ouvrage de M. Gaston Dodu, *Histoire des institutions monarchiques dans le royaume latin de Jérusalem.*

de cette bonne volonté des âmes s'élève dans la pieuse et majestueuse basilique latine de Bethléem, construite en l'honneur de sainte Marie et de la Nativité, aux frais communs de Manuel, empereur de Constantinople, et d'Amaury, roi de Jérusalem, décorée par un peintre byzantin sous la direction d'évêques français, et où les formules fondamentales de la foi, empruntées aux sept conciles œcuméniques et aux conciles provinciaux, sans discussion, étaient gravées en langue grecque [1].

A peine installés dans leur conquête, les croisés avaient tout de suite imprimé aux populations l'idée qu'ils étaient et resteraient les maîtres. Ils se conduisirent comme si leur monarchie branlante, qu'ils faisaient au jour le jour en bataillant, devait durer toujours. Comme au temps de Cyrus, ils tenaient, d'une main, l'épée, et, de l'autre, la truelle. Ce que, en ces années tourmentées et courtes de leur domination, ils ont bâti d'églises, de chapelles, d'abbayes, de ponts sur les rivières, d'hôpitaux, de palais, de châteaux forts, paraîtrait incroyable, si la merveille n'était là encore, sous nos yeux, superbe dans ses ruines énormes, et si tant de labeur, de patience, de goût, de sainte audace, de foi triomphante, ne trahissait le génie des moines avec leurs trésors de force silencieusement accumulés dans les cloîtres. La vieille terre des douleurs divines, que les croisés avaient abordée comme s'ils eussent retrouvé le paradis de délices, se couvrit de chefs-d'œuvre. Quelques savants avaient pensé qu'apportant le cintre en Orient, — le cintre tout d'une pièce et massif comme eux, — les croisés avaient rapporté en Occident, pour fêter leur Dieu dans leurs cathédrales, l'ogive pleine de grâce, élégante et ailée comme un conte arabe. C'était une erreur : les Arabes n'ont rien inventé du tout; l'ogive est née chrétienne, et c'est la France des croisades qui l'a donnée à l'Orient [2].

[1] *Les Eglises de la Terre-Sainte*, par M. le marquis de Vogüé, membre de l'Institut; ch. II de cet ouvrage si riche de documents nouveaux et souvent si éloquent (publié à Paris, librairie Didron, en 1859).

[2] Un savant, peu suspect de fanatisme religieux, M. Alfred Maury, membre de l'Académie des inscriptions, disait, en 1860, au nom de la Commission des antiquités de France : « En présence du principe d'imitation qui a présidé, dans la terre sainte, à la construction des églises, il n'est plus possible, comme on le faisait, il y a trente ou quarante ans, comme on a été tenté de le faire encore de nos jours, d'attribuer à l'influence orientale l'adoption du genre ogival en Europe. Les Arabes n'ont pas été plus créateurs en architecture qu'en science; ils ne furent que des copistes de l'Occident. L'islamisme n'a dû l'éclat dont s'est parée un instant sa barbarie originelle qu'à son contact avec les chrétiens et qu'à ses rapports avec la Grèce et Rome. Il n'a rien découvert d'original et, de même que le Coran est, à certains égards, une contrefaçon de la Bible, que les mos-

VIII

Mais ce n'est ni sur leurs passions ni sur leurs actions d'un jour, ce n'est pas sur leurs édifices qu'il faut juger les conquérants; c'est sur les institutions qu'ils ont fondées, parce que, dans les lois destinées à leur survivre, ils ont mis de sang-froid leur pensée réfléchie et leur raison écrite. Jetons un regard sur les institutions[1] des croisés; elles présentent à notre siècle une splendide vision de ce qu'il a essayé bien des fois sur les bords du Bosphore et du Nil, et de ce qu'il a manqué toujours : l'Orient régénéré par les lois de l'Occident.

Des montagnes du Taurus à l'Idumée, de la Méditerranée aux rives de l'Euphrate et du Tigre, une monarchie latine était née à l'image de notre monarchie très chrétienne. Le royaume de Syrie comprenait la baronnie de Jérusalem, les comtés d'Edesse et de Tripoli, la principauté d'Antioche; les rois de Syrie étaient barons et rois de Jérusalem, comme les fils de Robert le Fort étaient ducs et rois de France.

Les dehors de la nouvelle Sion étaient tout construits pour la guerre. La féodalité y régnait, plus absolue même qu'en France; armure d'un Etat qui, toujours attaqué et attaquant toujours, devait vivre l'épée à la main, elle reposait sur le lien par lequel le ban et l'arrière-ban des feudataires devait au roi l'hommage direct et le service militaire. Le vassal était tenu d'aliéner son patrimoine pour satisfaire aux obligations de son suzerain. En même temps, le roi, chef d'armée, n'était que le premier d'entre ses pairs. Avant de recevoir leur serment, il prêtait serment à ses hommes, serment à leurs coutumes, droits et privilèges.

La bourgeoisie qui, en France, était encore dans les limbes, se développa en terre sainte avec une étonnante rapidité. A défaut des fiefs, elle possédait des biens-fonds. Elle avait ses principes et ses traditions : l'égalité des enfants du même lit, la liberté des personnes et des héritages, l'inflexible maxime des pays de droit écrit : *Nul seigneur sans titre.* Appelés à se battre contre l'infidèle, beaucoup de ses membres reçurent le signe et les honneurs de la chevalerie.

Au centre des quatre principautés dont était composée la monarchie, s'assemblaient, sous la présidence du souverain, deux cours judiciaires : la haute cour, ouverte à tous les vassaux liges,

quées ne sont, bien souvent, que des imitations des édifices byzantins, l'architecture chrétienne de la Palestine n'est que le reflet de la nôtre. »

[1] *Les Assises de Jérusalem*, éditées par M. Beugnot qui les a fait précéder d'une très lumineuse introduction.

et dont la noblesse relevait; la cour royale, où entraient les jurés de la bourgeoisie. Une distribution semblable de la justice se rencontrait dans l'intérieur de tous les fiefs et de toutes les communes. La cour compétente était toujours la cour de l'accusé; la haute cour, si le plaignant était bourgeois, et l'accusé noble; la cour royale, si le contraire arrivait. Nobles et bourgeois, tous avaient la faculté de prendre, outre leur avocat, un conseil qu'ils choisissaient parmi leurs pairs, et qui les assistait durant les péripéties de l'instance.

Dans le chaos de la procédure et des pénalités judiciaires, on sentait déjà poindre quelques grandes lueurs de raison morale, ébauche et promesse de la législation moderne. L'homme assassiné qui ne laissait pas un héritier pour provoquer son meurtrier ne périssait plus sans une réparation, il avait son vengeur dans son seigneur : « car, remarquent les Assises de Jérusalem, Notre-Seigneur Jésus-Christ a dit dans son Évangile que le sang du pauvre montait jusqu'à lui en criant justice et en répétant : « Biau sire « Dieu, vengés le sanc du povre! » et ce qui est dit ainsi à Notre-Seigneur le Père au ciel doit être entendu sur la terre en ce sens que pour tout corps mort le Seigneur doit avoir la vengeance sur la terre[1]. » Et de cette interprétation naïve de la parole divine se dégageait peu à peu une de nos plus dignes institutions, celle qui allait désarmer l'individu au profit de la société et faire de l'avocat du roi l'avocat naturel de la justice, le ministère public!

Syriens, Grecs, Samaritains, Abyssins, Juifs, Sarrasins, tous avaient leurs tribunaux particuliers, formés des principaux de la race indigène, et que présidait un homme du roi. Le schismatique et l'infidèle n'étaient pas reçus, il est vrai, à se porter d'eux-mêmes les champions du Franc; le Franc se faisait-il leur accusateur, l'égalité reprenait ses droits, et l'accusé pouvait se défendre par toutes les voies judiciaires, même par le duel en champ clos. Un des écrivains qui a le plus profondément étudié cette France d'Orient, a dit, comme conclusion de sa laborieuse enquête : « Le système judiciaire établi en Orient par les Latins apparaît comme le plus complet qu'ait connu le moyen âge. Jamais le grand principe qui voulait que chacun fût jugé par ses pairs ne reçut une plus loyale application[2]. »

Même largeur d'idées, même désir de justice en matière religieuse : les croisés n'ont persécuté personne; ils ont laissé libre tout le monde. Les représentants des cultes chrétiens dissidents

[1] *Assises de Jérusalem,* t. II, p. 207. — Voir l'*Histoire du droit criminel des peuples modernes*, de M. Albert du Boys, t. II, ch. XXXVIII.

[2] Gaston Dodu, *Histoire des institutions monarchiques dans le royaume latin de Jérusalem,* p. 305 et 306.

que les empereurs byzantins avaient proscrits ou vexés, comme les Nestoriens, les Jacobites et les Arméniens, vécurent en paix à Jérusalem. Telle fut la magnanimité des croisés, que, entrés en maîtres dans l'église du Saint-Sépulcre qu'ils avaient restaurée et renouvelée, ils y concédèrent une chapelle à chacune des branches diverses de la famille chrétienne : celle de la Croix aux Syriens, celle de Saint-Jacques aux Jacobites, celle des Trois-Maries aux Arméniens, un autel dans le chœur même de l'église aux Grecs [1].

L'esprit de l'Evangile soufflait dans ces âmes; il leur inspirait la charité pour l'esclave : celui que ses maîtres faisaient instruire dans la foi recevait la liberté; celui qu'ils mariaient avec une femme libre devenait libre lui-même; celui qui s'était enfui et qui revenait au pays chrétien pour embrasser le christianisme ne pouvait pas être ramené dans sa condition première, la terre des chrétiens étant, disent les Assises, la terre des hommes francs [2].

Nazareth, Bethléem, Samarie, Rama, les bords du Jourdain, le lac de Tibériade, cette patrie du Sauveur, devenue française, voyait les divines semences lever dans une humanité meilleure. Là où, comme le rappelaient les Assises de Jérusalem [3], l'Apôtre a dit que l'époux infidèle est sanctifié par l'épouse fidèle, et l'épouse infidèle par l'époux fidèle, — la loi établissait l'unité indissoluble du mariage, et avec elle la communauté des biens durant la vie, le partage des épargnes après la mort, le douaire pour la veuve.

Dans ces institutions d'outre-mer, on sentait battre, comme un cœur fier sous la cuirasse, l'honneur du chevalier non moins que la foi du croyant. Les rois de Jérusalem, — ces rois qui n'avaient pas voulu porter de couronne là où leur Dieu avait porté la couronne d'épines, — n'avaient voulu commander qu'à des hommes libres. La loi ne valait que *par l'acord des barons et hauts homes*. Les chartes, les actes de concession de privilèges ou de franchises, étaient signés par le souverain et contre-signés par les représentants du clergé, de la noblesse et de la bourgeoisie, que nous trouvons quelquefois appelés les *témoins du gouvernement légitime*. Le vieux principe féodal, que nul impôt n'existe s'il n'a été consenti, dominait dans toute sa vigueur; le roi Baudoin ayant, de son autorité privée, soumis à une amende de sept sous et demi les bourgeois qui ne tiendraient pas la rue propre devant leur maison, la cour des bourgeois déclara l'amende non obligatoire, « parce que li rois Baudouin mist ces establis-

[1] Marquis de Vogüé, *les Eglises de Terre-Sainte*, p. 438.
[2] *Assises de la cour des bourgeois*, ch. CCCLV.
[3] Chap. CLIX des *Assises de Jérusalem*.

semens sans le conseil de ses homes et de ses borgeois de la cité ». Au jour du sacre, lorsque le candidat royal, à genoux devant l'autel dans la cathédrale de Bethléem, vêtu d'une robe de diacre, et la tête nue, avait promis sa foi aux libertés de l'Eglise et de la monarchie, et qu'il sollicitait l'onction sainte, l'épée, le sceptre, le baudrier, tous les insignes de la toute-puissance, le patriarche, élevant tout à coup la voix, s'écriait à trois reprises : « Entrez, vous tous qui êtes assemblés, seigneurs prélats et maîtres barons, chevaliers et hommes liges, bourgeois et toute autre manière de peuple qui nous entendez ; nous sommes ici pour couronner le roi de Jérusalem, et nous voulons que vous nous disiez s'il est vraiment digne du royaume de Jérusalem. » Et la foule répondait : « Oui »; c'était comme un écho lointain des acclamations qui, deux mille années auparavant, avaient salué la royauté de David, à jamais évanouie et transfigurée dans la royauté du Christ !

Que l'historien, que le philosophe le plus indifférent ou le plus opposé à l'Eglise et à ses œuvres, considère le royaume de Jérusalem au temps des croisés, et qu'il dise lequel lui paraît le meilleur pour la civilisation : de cet Orient se développant sous ces institutions, ou de l'Orient tel que le Coran l'a fait !

IX

Comme toutes les grandes œuvres de ce monde, les croisades ont fini dans l'abandon et l'épreuve; nées au pied du rocher arverne où Vercingétorix avait vaincu César, elles ont terminé leur course agitée à Tunis, dans la patrie d'Annibal, là où Scipion Emilien avait récité sur la ruine de Carthage les vers d'Homère sur la ruine de Troie. Elles sont mortes avec saint Louis. Que la France était belle encore! Fut-elle jamais plus grande dans le monde? De Londres, des comtés d'Angleterre où les Normands l'avaient apportée, sa langue était la langue usuelle jusqu'à Constantinople, sur toutes les plages de l'Orient latin : « Les meilleurs gentilshommes de la terre, écrira bientôt le chroniqueur des rois d'Aragon, y étaient ceux de Morée, et on y parlait aussi bon français qu'à Paris [1]. »

Occupée par nos chevaliers, découpée en seigneuries, la Grèce du moyen âge était une nouvelle France, comme disait le pape Honorius; les délices des Latins [2], comme répétaient tous les contemporains. Un de nos gentilshommes de Champagne, Guillaume

[1] Ramon Muntaner, *Chronica dell reys d'Arago,* ch. CCLXI.

[2] *Le delizie di Latini* (Villani, l. VIII, ch. L).

de Villehardouin, était prince souverain d'Achaïe; il tenait ses Etats à Mistra, au-dessus de Sparte, entouré de ses douze pairs, héritiers des rois d'Homère et des républiques de Thucydide, parmi lesquels le grand sire d'Athènes et de Thèbes, qui était tout simplement un Bourguignon de la maison de La Roche. Nos donjons, nos abbayes, nos églises, s'élevaient fièrement, bravant le voisinage de Praxitèle et de Phidias; des fontaines et des aqueducs construits par nos moines amenaient les eaux du Pentélique et de l'Hymette. La féerie de cette Grèce ressuscitée était si charmante, que Shakespeare l'a transportée dans son *Songe d'une nuit d'été*, où Thésée n'est plus qu'un de nos ducs.

Sortie des boues de Lutèce, comme disait Dante courroucé de notre grandeur, la monarchie capétienne s'épanouissait à tous les soleils; et, comme il disait encore dans sa fureur gibeline, elle couvrait toute la chrétienté de son ombre. De Naples et de Palerme, où elle a relevé le royaume d'avant-garde des Normands, elle poussera ses rejetons sur les trônes de Hongrie et de Pologne; elle s'étend déjà en Egypte, en Afrique, en Albanie, jusqu'en Servie. La croix aux fleurs de lys, qui n'est plus à Jérusalem, règne encore sur le littoral de la Syrie, dans l'Archipel, dans les gorges de la Cilicie; à Chypre, *douce terre et douce isle*, chantée par notre vieux trouvère Rutebœuf, et où le génie de Shakespeare, frappé de son luxe, de l'éclat de ses fêtes, de la renommée de ses écoles, fera visite encore avec sa fantaisie et ses larmes.

Puis ces derniers restes des croisades croulent à leur tour, *etiam periere ruinæ*. Lorsqu'en 1187, le sultan Saladin avait repris Jérusalem, un jurisconsulte d'outre-mer, Philippe de Novare, avait écrit : « Après la terre perdue, fu tot perdu. » Etait-ce vrai sans réserve? La France des croisades n'a pas touché en vain la terre sainte; il lui en est resté un vieux fonds de gloire, un patrimoine d'honneur et d'influence, dont nous vivons encore. L'ombre de nos défaites n'a pu atteindre le sommet où nos pères étaient montés; il brille toujours pour les nations lointaines. Comme ces marbres de Paros qui, à force d'être caressés du soleil, en prenaient les tons d'or et de pourpre, l'imagination d'Orient est tout éclairée de la gloire française.

La France n'a jamais été absente de ces contrées que son sang avait presque faites siennes; l'Eglise l'y a ramenée, elle a veillé pour elle. Les cornettes blanches de nos sœurs de Charité ont remplacé les casques de nos hommes d'armes; les fils de saint Vincent de Paul, de saint Ignace de Loyola, de saint Dominique, de saint François, continuent, la croix à la main, la chevalerie française en Orient.

Au spectacle des croisades, dont il reconnut la beauté, quoiqu'il ait méconnu celle de Jeanne d'Arc, leur fille, — Shakespeare a dit que la France était le soldat de Dieu. Gloire qui, vainement voilée, tient toujours! La France l'a méritée; plus encore que Richard d'Angleterre, elle fut, en terre sainte, Cœur de lion. Les peuples d'Orient, qu'elle a protégés, ne l'ont pas oubliée; pendant bien des siècles, au Liban, lorsque le célébrant lisait l'Evangile, le consul de France tirait l'épée nue. Allez plus loin, dans les montagnes d'Arménie; la légende veut que saint Grégoire l'Illuminateur ait pris une épée miraculeuse et l'ait bénie comme une croix, en disant : « Il viendra une nation vaillante qui sera celle des Francs; ce signe paraîtra alors, on le prendra, et tout le monde se réunira avec elle [1]. »

Si, comme la Grèce antique, la France n'a pas eu son âge d'or; si elle est entrée tout de suite dans son âge de fer, elle a eu, comme elle, ses temps héroïques qui ne furent pas, du moins, des temps fabuleux. Mais les croisades ne sont pas seulement un grand souvenir; ne nous ont-elles pas légué un grand exemple?

Comme les gens du onzième siècle à peine sorti des transes de l'an 1000, nous sommes inquiets; nous attendons avec anxiété ce qui va venir. Guerres extérieures, guerres intérieures, invasion, révolution, tout est possible. Si Dante reparaissait parmi les vivants, il serait satisfait : comme un arbre arraché, la monarchie capétienne est gisante sur le sol; elle n'offusque plus personne de son ombre. En Italie, rien d'elle, rien de nous ne reste. Après un long sommeil, l'empire d'Allemagne s'est relevé, plus dominateur que jamais, du tombeau où, à force d'habileté et de patience, nos rois l'avaient mis; lorsqu'il est revenu sur les hauteurs de Paris, ce ne sont pas ses cantiques que nous avons entendus, ce sont ses bombes. Dans cette Europe remuée de fond en comble, il n'y a eu d'immuable que le Vicaire du Christ; il est aujourd'hui ce qu'il était hier : qui ne peut mourir ne vieillit pas [2]. Sans être la même, sa force est au moins égale. Le onzième siècle, qui avait vu la croisade, avait vu l'empereur d'Allemagne à Canossa : le nôtre, qui n'a pas revu la croisade, a revu encore la défaite de la toute-puissance convaincue d'impuissance.

A notre siècle qui, comblé de tant de dons, agonise tristement, dans le doute de ce qu'il a fait, effrayé des enfants qu'il a portés et des héritiers qu'il laisse, bien près d'être dénué même de l'espérance, — la Providence a envoyé, par une faveur suprême, un Pape

[1] *Géographie du Vertabied Vartan*; traduction de M. Saint-Martin, jointe à ses *Mémoires sur l'Arménie*.

[2] C'est une expression de Bossuet.

digne des plus grands et des meilleurs qui se soient assis dans la chaire de Pierre. Profiterons-nous de cette grâce? Recourrons-nous à ce médiateur? Ah! si, comme Urbain II, il pouvait faire la Paix de Dieu! S'il pouvait éteindre dans la justice les guerres qui couvent! S'il pouvait inculquer aux âmes des potentats les plus fiers, les plus ambitieux de gloire, cette loi souveraine du Christ en vertu de laquelle notre saint Louis, jugeant quelques-unes de ses possessions d'une origine équivoque, les restituait volontairement à l'Angleterre, se couronnant lui-même, couronnant sa royauté d'une auréole immortelle! Nous sommes las des haines. Comme les chevaliers du moyen âge, comme Gérard de Roussillon attendant la croisade inconnue, nous disons, dans le dégoût de nos luttes stériles : Si nous nous réunissions pour attaquer les Sarrasins! Les Sarrasins, c'est tout ce qui offense l'humanité et menace la civilisation, c'est l'esprit d'usurpation et de conquête, c'est l'esclavage, c'est la démagogie; demain peut-être, ce sera la barbarie noire ou jaune, que nous armons, et au profit de laquelle nous risquons d'avoir la folie de nous égorger. Le Pape est le président perpétuel de la République chrétienne, l'amphictyon de l'Europe, l'arbitre désiré des nations, appelé par tous les penseurs, fussent-ils protestants comme Leibnitz et Niebuhr. A mesure que, par les communications plus rapides, les peuples des deux hémisphères se nivelleront dans une monotone uniformité d'habitudes, de modes et de connaissances, dans une égale puissance de destruction, la présence de la Papauté dans notre petite Europe maintiendra sa prééminence dans l'univers, elle sera le signe incontesté de sa royauté morale. Ce sera même un de ses derniers attraits et une de ses forces les plus sûres : multitudes de l'Afrique centrale et de l'Extrême-Asie, millions de créatures subitement appelées à la vie, quel sera leur tressaillement, lorsque, au-dessus de nos bataillons bardés de fer, au-dessus de la fumée de nos usines, au-dessus de notre monde brillant et pesant, elles apercevront, dans une pure et calme lumière, un vieillard vêtu de blanc, les mains étendues pour bénir, Père commun de la famille universelle, vicaire de Celui qui est mort pour le genre humain!

H. DE LACOMBE.

M. L'ABBÉ DE BROGLIE

Moins de quinze jours se sont écoulés depuis le stupide attentat qui a mis fin à l'une des plus nobles et des plus fécondes existences de ce temps si pauvre en hommes. Le 11 mai dans l'après-midi, un bruit se répandait, qui ne trouvait d'abord à Paris que des incrédules : M. l'abbé de Broglie venait de tomber sous les coups d'une folle ou d'une égarée. Le doute, hélas! ne dura pas longtemps. Dès le soir de ce jour, les journaux confirmaient la sinistre nouvelle et fournissaient aux lecteurs atterrés les premiers détails du crime. On sut que le charitable prêtre, poursuivi par la haine d'une femme à qui il n'avait fait que du bien, accusé par elle de la diffamer alors qu'il s'était fait trop longtemps son avocat auprès de ceux que rebutait sa méchante nature, s'était rendu chez elle pour lui parler le langage de la raison; que mis en demeure de rétracter par écrit des calomnies imaginaires, il s'y était naturellement refusé; et que, pour toute réponse, la mégère, saisissant un revolver qu'elle tenait caché, en avait déchargé les cinq coups sur sa victime. Bien que l'arme fût du plus petit calibre, la dernière balle, frappant les vertèbres cervicales, l'avait étendu mort sur le coup.

Il est donc trop tard aujourd'hui pour rien apprendre au public sur les circonstances de ce drame; il est trop tôt, d'autre part, pour raconter en détail une vie si belle et si bien remplie. Mais le nom que portait ce prêtre admirable est trop cher aux lecteurs de cette Revue pour qu'il soit permis de leur faire attendre longtemps encore les renseignements que leur pieuse curiosité réclame. Il convient de leur faire connaître sans délai l'homme et son œuvre.

Pour tracer, sous le coup d'une poignante émotion et parmi les soucis que nous cause ce terrible événement, le tableau raccourci que chacun demande, bien des choses manquent en ce moment à celui qui écrit ces lignes : le loisir, le calme de l'esprit, les matériaux eux-mêmes. Mais il n'a pu décliner la mission que lui confiait une amitié dont il sent vivement et l'honneur et le prix. J'écrirai donc de mémoire, et sous la dictée de mon cœur, ce qui s'offrira à mes souvenirs. Cette ébauche hâtive ne sera qu'un premier hommage rendu à l'ami disparu. Nul doute que le dépouil-

lement de ses papiers ne permette à ceux qui le pleurent avec nous d'élever plus tard à sa mémoire un monument moins indigne de son talent et de ses vertus.

I

Quelques mots d'abord sur l'homme. Cette partie de mon travail sera nécessairement incomplète. C'est seulement en 1867, au moment où le prince Paul de Broglie s'apprêtait à entrer au séminaire de Saint-Sulpice, que commencèrent mes relations avec lui. Pour raconter sa vie dans le monde, il me faudrait interroger les siens, compulser sa correspondance, et le temps me fait défaut. Je rappellerai donc seulement ce que ses amis savent, mais ce que le public ignore.

Auguste-Théodore-Paul de Broglie était le dernier des trois enfants du duc Victor, qui fut, à plusieurs reprises, ministre du roi Louis-Philippe. Son frère aîné était le duc Albert de Broglie qui, par un privilège unique, privilège du talent et du labeur, fut, durant plusieurs années, le collègue de son père à l'Académie française. Sa sœur était la comtesse d'Haussonville, mère de l'écrivain qui s'est fait l'historien ému des déshérités de ce monde, et qui, bien jeune encore, a mérité de prendre place à côté de son oncle sur les bancs de notre Sénat littéraire.

Sa mère, fille de la grande Mme de Stael, appartenait à la communion protestante; mais elle a laissé à tous ceux qui l'ont connue le souvenir d'une des plus belles âmes et des plus religieuses de ce siècle. Dernier enfant de cette femme d'élite, Paul de Broglie, né le 18 juin 1834, n'avait que quatre ans quand elle mourut. Il ne connut donc jamais sa mère, ou du moins ne put conserver d'elle qu'un souvenir indistinct. Mais le bienfait d'une affection maternelle ne devait pas manquer à son éducation. Il la trouva dans le cœur de sa tante par alliance, Mme de Stael, née Vernet, belle-fille de l'illustre écrivain de ce nom et belle-sœur de la duchesse de Broglie. Ici je puis parler de ce que je sais, car ma mère était liée d'amitié avec cette femme d'un si grand esprit et d'un si grand cœur. Originaire de Suisse et protestante convaincue, elle avait au plus haut degré le respect de la conscience religieuse. Elle joua, auprès de son enfant d'adoption, le rôle de la duchesse d'Orléans auprès du comte de Paris. Ne pouvant élever Paul dans sa communion, elle voulut du moins faire de lui, dans l'Eglise à laquelle elle n'appartenait pas, un généreux chrétien; et la suite a montré comment elle avait su s'acquitter d'une tâche aussi délicate. J'ai connu d'assez près l'abbé de Broglie pour pouvoir affirmer que

dans sa religion, à la fois si éclairée et si tendre, il n'entra jamais le plus petit élément d'esprit huguenot. Il était de cœur et d'instinct avec l'Eglise; il avait au plus haut degré le sens catholique; mais il avait emprunté à sa tante la délicatesse et la profondeur du sentiment religieux. Et dans son testament, nous trouvons un double hommage rendu, en termes touchants, aux deux influences qui avaient formé son âme. « Je remercie Dieu, dit-il, de m'avoir fait naître et grandir dans le sein de la véritable Eglise, et d'avoir placé auprès de mon berceau la tendresse de ma tante de Staël. »

Lorsque, plus tard, une vocation impérieuse et longtemps mûrie entraîna l'officier de marine à quitter le monde pour entrer dans les ordres, Mme de Staël en ressentit un profond chagrin; mais, respectueuse de l'appel d'en Haut et des droits de la conscience, elle ne souhaita plus qu'une chose : voir le nouveau prêtre donner, au service de Dieu et des âmes, toute la mesure de ce qu'il valait devant les hommes; et je n'oublierai jamais l'entretien que j'eus un jour avec elle à ce sujet. Déjà avancée en âge et minée par la maladie, elle s'inquiétait de voir son cher Paul user ses forces dans un ministère dévorant, où ses talents et son savoir ne trouvaient pas leur emploi. « Je sais, me dit-elle, combien vous l'aimez; vous connaissez comme moi les trésors qui sont en lui et vous n'ignorez pas qu'il en fait trop peu de cas. Je ne lui souhaite pas le repos, ni le bien-être, ni les honneurs; mais faites, je vous en prie, qu'il soit appelé à des fonctions où rien de ce que Dieu lui a donné ne soit perdu pour les âmes. »

A côté de Mme de Stael, nous trouvons auprès de Paul, dans sa jeunesse, une figure bien différente : c'est celle d'un homme que son attachement personnel au duc de Broglie avait engagé dans la politique, mais que l'amour des lettres posséda tout entier : j'ai nommé M. Doudan. Les quatre volumes de sa correspondance, publiés il y a quinze ans, ont fait les délices des lettrés et des délicats. Il se prit, pour le dernier enfant de son noble ami, d'une affection quasi-paternelle. C'est dans les lettres de Doudan qu'il nous est donné de suivre la carrière de Paul. Il nous fait assister au développement de son talent; il nous montre, dans un milieu exclusivement littéraire et politique, l'éclosion spontanée d'une vocation scientifique, qui devait conduire son élève, avec les seules ressources d'un cours de lycée suivi en externe, jusqu'au seuil de l'Ecole polytechnique, le porter aux premiers rangs dans le classement de sortie, le mettre à même enfin d'opter pour la marine et de rajeunir, sous l'uniforme de l'officier de vaisseau, les traditions militaires de sa famille. Et si nous voulons avoir des nouvelles du jeune voyageur, surprendre quelques-uns des secrets que nous eût

cachés la modestie du brillant enseigne, c'est encore sous la plume attendrie de M. Doudan que nous trouverons ces révélations. Il est fier de celui qu'il peut appeler son élève ; mais son admiration n'a rien de commun avec l'adulation et ne vous laisse pas ignorer les distractions légendaires d'un esprit aussi éminent dans la spéculation que rebelle aux exigences de la pratique, plus capable de découvrir une nouvelle méthode pour faire le point au milieu des mers que d'appliquer à propos les procédés réglementaires lorsque le service de quart le rend responsable de la marche du navire.

Cette touchante intimité dura autant que la vie du vieux maître. Quand Doudan mourut, Paul était prêtre. Il n'eut pas la joie de réconcilier ostensiblement avec l'Église cet homme de bien que la trempe de son esprit et son éducation avaient éloigné de la foi. Agenouillé près du mourant, il ne cessa pas, durant les longues heures de l'agonie, de recommander cette âme droite à la miséricorde de Celui qui lit la bonne foi même au fond des consciences aveuglées ; un geste suppliant, un appel indistinct à la bonté divine, exhalé avec les derniers soupirs, apportèrent aux angoisses du prêtre et de l'ami la consolation d'un suprême espoir.

J'ai dit quelle profonde empreinte de foi et de religion l'âme de Paul avait reçue de son éducation première. C'en était assez pour faire de lui, à travers les épreuves de la vie de marin, un chrétien solide, sans respect humain et sans faiblesse. C'était trop peu pour l'initier à ce christianisme intérieur qui prend l'homme par les fibres les plus délicates de son être et intéresse son cœur au service de Dieu. La Providence lui réservait dans les rencontres de sa vie errante l'occasion décisive qui devait fixer sa destinée. Durant une longue station à la Nouvelle-Calédonie, le jeune officier se lia avec un missionnaire qui, découvrant bientôt les dons admirables de nature et de grâce cachés dans cette âme, lui apprit à répondre aux avances du Ciel. C'est de là que date ce que Paul, empruntant le langage des saints, appelait sa conversion. Conversion véritable, en effet, puisqu'elle retourna sa vie et le fit passer, non, sans doute, du mal au bien, mais du bien au meilleur, d'une existence où Dieu avait sa part à cette abdication héroïque qui livre tout pour la possession de Dieu seul.

Jusque-là, le jeune chrétien avait vécu surtout par l'esprit. Il avait consacré les longs loisirs du bord à une révision sévère des fondements de la croyance. C'était l'époque où le positivisme d'Auguste Comte et de Littré en France, de Stuart Mill en Angleterre, affichait le plus haut ses prétentions superbes à renouveler la philosophie par la science et à ruiner les fondements de toute religion. Avec cette sûreté de coup d'œil qui caractérisait son

génie, Paul de Broglie vit bien que la lutte décisive devait s'engager avec ce nouvel ennemi qui, dédaignant de lutter contre le détail des dogmes, se flattait d'en saper le fondement métaphysique. Et c'est alors, dans le silence de sa cabine, qu'il écrivit les premiers chapitres du grand ouvrage où, plus tard, il devait condenser toute sa pensée philosophique sous ce titre : *le Positivisme et la science expérimentale*.

Sous la conduite de son nouveau guide, il comprit que la raison n'est pas la seule, ni même la principale voie d'accès ouverte à l'homme, pour entrer en commerce avec son Créateur; que le cœur, où vient se résumer toute la vie de l'être moral, n'est pas fait pour vibrer seulement au contact des affections terrestres; que Celui qui nous a faits aimants n'est pas incapable de se faire aimer, et qu'une âme de qui le Souverain Bien s'est laissé entrevoir ou seulement désirer, ne peut plus se payer d'un autre amour.

Quand il revint de sa lointaine croisière, le lieutenant de vaisseau n'était plus le même homme. Attaché à l'état-major de l'amiral Bouët-Wuillaumez, à Toulon, il commença une existence nouvelle, plus semblable à celle d'un ascète qu'à celle d'un officier et d'un grand seigneur. Il entra dans le tiers ordre de Saint-François et emprunta aux disciples du patriarche d'Assise leur vie pauvre et pénitente. Ses jeûnes étaient fréquents, plus austères que discrets, et sa santé s'en ressentit longtemps. Étranger à tout respect humain, il ne connaissait plus du monde que les obligations du service. Toutes ses heures de liberté appartenaient à la prière et aux œuvres de zèle ou de charité. Faire le catéchisme aux mousses, réunir les enfants vagabonds, présider à leurs jeux, les instruire et les préparer à la première communion, ce furent là désormais ses seuls passe-temps. Pour consolider son œuvre, il fallait lui assurer un local; il acheta une maison et engagea dans cette fondation, cédée depuis à une congrégation de prêtres, une partie de son capital.

Les congés à Paris ne changeaient ni ses occupations ni sa manière de vivre. Sa famille le voyait peu et le monde ne le voyait pas du tout. Il passait le meilleur de son temps au milieu des apprentis, dans cette maison du patronage de Sainte-Mélanie d'où sont sorties tant de vocations sacerdotales et religieuses, mûries au soleil de la grâce dans les exercices d'un volontaire apostolat [1].

[1] Citons au hasard quelques noms entre plus de trente : l'abbé Thenon; Mgr de Kernaeret; les RR. PP. de Falvelly, Morineau, Henry, Jésuites; le R. P. Morot, Capucin; les deux frères Bailly, des Augustins de l'Assomption; les RR. PP. Lambey et Gilbert, des Oblats de Saint-François de Sales; le R. P. Gaudet, de l'Oratoire; les RR. PP. Backès et Pillu, du Saint-Esprit; le R. P. Le Camus, des Frères de Saint-Vincent de Paul; dans

Ce fut lui qui construisit à ses frais la chapelle de l'œuvre, et fournit, pendant de longues années, une rente de 3000 francs pour son entretien.

Quand un homme se fait ainsi l'ouvrier de Dieu, il est rare que l'élan d'un zèle inspiré par l'amour ne le porte pas jusqu'au sacerdoce. Paul de Broglie connut cet entraînement surnaturel. Il n'y céda pas sans réflexions et sans conseils, mais enfin il y céda. Au commencement de l'année 1867, après douze années passées dans la marine, il donna sa démission, et c'est alors que je le rencontrai. J'étais prêtre depuis dix-huit mois et attaché comme vicaire à la paroisse de Saint-Ambroise, dans le quartier Popincourt. Il me fit part de sa résolution et aussi de ses doutes sur la meilleure façon de l'exécuter. Trop jeune pour lui donner un conseil, je me permis cependant de lui exprimer cette pensée : que si son âge et sa situation dans le monde semblaient l'autoriser à rechercher des voies abrégées pour parvenir aux ordres, l'intérêt de son ministère futur devait l'incliner à suivre la voie commune et à ne se dispenser d'aucune des épreuves et des préparations que l'Eglise a disposées sur le chemin du sacerdoce. C'était aussi son avis. Il entra donc au séminaire de Saint-Sulpice dont il suivit pendant trois ans tous les exercices, édifiant ses condisciples par son humilité et sa ferveur, étonnant ses maîtres par la pénétration de son esprit promptement acclimaté à l'atmosphère, si nouvelle pour lui, des discussions théologiques.

Il venait d'achever sa théologie lorsqu'éclata la fatale guerre de 1870. Paris était déjà assiégé depuis un mois lorsque, le 18 octobre 1870, en la fête de saint Luc, évangéliste, il reçut l'ordination sacerdotale des mains de Mgr Chigi, nonce apostolique. Il célébra le lendemain sa première messe, avec beaucoup de larmes, dans une des chapelles de catéchisme de la paroisse Saint-Sulpice, devant les enfants qu'il avait catéchisés étant encore au séminaire.

Mgr Darboy voulait le nommer vicaire à la paroisse de Saint-Augustin. Mais l'abbé de Broglie, tout en remerciant l'archevêque, lui répondit qu'il s'était fait prêtre pour s'occuper des pauvres. Il était depuis longtemps en rapport avec la Congrégation des Frères de Saint-Vincent de Paul, fondée par le vénérable abbé Le Prévost pour l'apostolat de la classe ouvrière. Une de leurs œuvres les plus pauvres et les plus difficiles était le patronage de Sainte-Anne, à Charonne, où le saint abbé Planchat dépensait sa vie dans les

le clergé séculier; M. le chanoine Roussillon, chancelier de l'évêché de Chartres; M. Le Roy, ancien vicaire général d'Amiens; MM. Bour et Salmon, du clergé de Paris; MM. Pisani, professeur à l'Institut catholique de Paris; Taponnier, curé de Carouge, etc., etc.

labeurs d'un ministère héroïque, en attendant qu'il la couronnât par le martyre. C'est là que le nouveau prêtre alla porter les prémices de son sacerdoce et les premières ardeurs du feu de l'autel.

Je dois au privilège de l'amitié et du voisinage de pouvoir parler en témoin de ses débuts dans l'apostolat. La paroisse où je travaillais était contiguë à celle de Charonne; les œuvres dont je m'occupais étaient analogues aux siennes. Nous nous visitions souvent et nous rendions de mutuels services. Jamais je ne revenais de la maison de la rue des Bois[1] sans un sentiment d'admiration qui me faisait rougir de moi-même. J'avais vu deux saints :

L'un déjà blanchi, moins par l'âge que par les travaux, véritable chasseur d'âmes, comme dit l'Église dans l'office de Saint-Gaëtan de Thienne[2]; toujours en courses dans ce misérable quartier; entrant dans une maison pour visiter un malade ou *relancer* un apprenti, mais n'en pouvant sortir qu'au bout de trois heures, appelé qu'il était d'étages en étages et d'escaliers en escaliers, par une femme qui l'implorait pour un mari malade, par une mère qui lui recommandait un orphelin; se mêlant lui-même aux entretiens de ces pauvres gens, surprenant dans la conversation le secret de leurs misères temporelles et spirituelles, et ne se retirant pas qu'il n'eût mis en train le règlement de quelqu'une de leurs affaires, la réhabilitation d'une union irrégulière, la réconciliation d'une âme ou d'une famille entière avec Dieu.

L'autre était plus novice, mais non moins généreux; trop prompt à ouvrir sa bourse au risque d'être exploité, à donner sa confiance au risque d'être dupe, mais prêt surtout à répandre sur les bons et sur les mauvais des trésors de foi, de dévouement et de pitié. Certes, on ne disait pas alors aussi haut qu'aujourd'hui : « Allons au peuple »; mais il me semble qu'on y allait déjà, comme l'Église y est allée dans tous les temps. On ne parlait pas autant de substituer la justice à la charité; mais, que ce fût justice ou charité, on donnait autre chose de soi-même que des paroles et des programmes; et l'abbé de Broglie avait bien choisi son terrain pour faire ses premières armes : la maison de Sainte-Anne était vraiment une école d'apostolat.

L'abbé Planchat lui avait assigné comme principale occupation le soin des enfants : préparer à la première communion les sujets illettrés ou ceux que les nécessités du travail en fabrique avaient tenus éloignés des catéchismes de paroisses; réunir les écoliers pour le patronage du jeudi ou les apprentis pour le patronage du

[1] Aujourd'hui rue Planchat, en souvenir du saint prêtre tombé victime de son dévouement aux ouvriers.

[2] *Dictus propterea venator animarum.*

dimanche; présider à leurs jeux, les confesser, les instruire, c'était là son département ministériel. Il se retrouvait, avec la grâce et les pouvoirs du sacerdoce, dans les mêmes travaux où s'était exercé son zèle de néophyte à Toulon et à Paris.

Mais tous les ministères se tiennent et l'un appelle l'autre. Comment s'occuper des enfants sans s'intéresser aux parents, sans prêter l'oreille aux plaintes des mères, sans prendre souci de la famille tout entière.

Et puis, c'était alors le siège avec ses tristesses, avec le chômage de l'industrie, le rationnement des vivres, les rigueurs d'un hiver implacable, aggravées par la famine et par la rareté du combustible. L'abbé de Broglie avait planté sa tente au quartier général de la misère et il vivait de la vie des pauvres, partageant leurs privations, s'épuisant à les leur adoucir par ses aumônes.

L'armistice, la paix, succédèrent à la lutte sans espoir. L'insurrection du 18 mars, l'élection de la Commune révolutionnaire, le 26 mars; enfin, le 2 avril, l'ouverture des hostilités contre l'armée nationale vinrent faire une triste suite aux péripéties du premier siège. Le jeune apôtre ne se laissait pas distraire de sa tâche par ces sinistres événements. Mais voici que le gouvernement de la Commune vient d'entrer dans la voie des violences. Pour intimider le gouvernement de Versailles, on a décidé de saisir des otages. En quelques jours, l'archevêque de Paris, trois de ses grands vicaires, le curé de la Madeleine, le supérieur de Saint-Sulpice, des religieux éminents, le président Bonjean, sont arrêtés et mis en prison. Le choix des personnes montre assez qu'on a voulu s'assurer des gages. Le nom de l'abbé de Broglie le désignait aux poursuites; et bientôt, en effet, un ouvrier à qui il avait fait du bien, vient l'avertir qu'on le cherche dans Paris. La police révolutionnaire ne connaît pas encore sa résidence. On a tenté de le trouver à l'hôtel de Broglie, rue de l'Université; on a perquisitionné chez les diaconesses protestantes de Reuilly, qui comptent sa nièce parmi leurs membres[1]. On ne tardera pas à le découvrir. C'est bien lui personnellement qu'on veut prendre, et non pas un prêtre ignoré; car, nulle part, le culte n'est interrompu : à Charonne, comme ailleurs, les ecclésiastiques continuent d'exercer leur ministère. Plus tard, dans la dernière phase de la lutte, au milieu des horreurs de la semaine sanglante, ce sera autre chose; on arrêtera les prêtres au hasard, selon le caprice d'un caporal d'insurgés. J'en puis témoigner moi-même, car dans un quartier tout voisin de Charonne, après avoir rempli paisiblement

[1] Mlle d'Haussonville, convertie depuis au catholicisme.

mes fonctions durant deux mois, j'ai été traqué pendant les derniers jours.

Averti des recherches personnelles dont il était l'objet, l'abbé de Broglie avait donc le droit et même le devoir de se soustraire aux persécuteurs : c'est le conseil de l'Evangile[1], et saint Athanase, qu'on n'accusera pas de timidité, a donné à ce conseil le commentaire de ses exemples et celui de ses enseignements[2].

Rien ne pouvait faire supposer qu'un autre serait saisi à la place de celui qu'on cherchait. C'est cependant ce qui arriva. Avisés par de faux frères, les émissaires de Raoul Rigault se présentent à la maison de Sainte-Anne. N'y trouvant plus l'otage illustre, ils s'emparèrent de l'otage obscur. L'abbé Planchat est traîné en prison. Encore quelques semaines, et le saint prêtre, l'ami des pauvres, tombera parmi tant de nobles victimes le long du mur de la rue Haxo.

L'abbé de Broglie avait pu gagner Versailles. Il ignora, jusqu'à l'entrée des troupes dans Paris, le sort de son confrère. Tout l'autorisait à croire qu'il le retrouverait au milieu de ses enfants, lorsqu'il apprit à la fois son arrestation et son martyre.

A Versailles, Paul de Broglie n'avait pas de ministère : il sut s'en créer un en s'occupant des soldats; il suivit, comme aumônier volontaire, l'armée assiégeante et entra avec elle dans Paris. L'œuvre de Charonne avait perdu l'un de ses deux apôtres : c'était pour le survivant un motif nouveau de s'y attacher. Il s'y dévoua pendant deux années encore, jusqu'à épuiser sa santé. En outre, sa charité légendaire, sa notoriété, la fortune qu'on lui attribuait, son impuissance à se défendre, son peu d'aptitude à discerner les vrais pauvres des intrigants, tout concourait à rendre sa tâche chaque jour plus lourde. Il était comme submergé dans cet océan de misères réelles et feintes. La Société des Frères de Saint-Vincent de Paul avait donné un successeur à l'abbé Planchat. Il était temps que l'autorité ecclésiastique intervînt pour ouvrir à l'activité de l'abbé de Broglie un nouveau champ d'action où ses dons intellectuels trouvassent leur emploi. Ce fut alors que j'eus avec Mme de Stael l'entretien mentionné plus haut. Appelé moi-même depuis quelques mois par Mgr Guibert à faire partie de son administration diocésaine, je signalai la situation au vénérable archevêque. Une occasion s'offrit bientôt d'y pourvoir. Le département de la Seine, qui, jusque-là, avait recruté ses instituteurs parmi les candidats volontaires munis du brevet, venait de décider la création d'une école normale et d'acquérir, pour l'y installer, le beau col-

[1] « Quand on vous poursuivra dans une ville, fuyez dans l'autre » (Matth., x, 23).

[2] Athanase, traité *De fuga.*

lège fondé par l'abbé Levêque, à Auteuil. Dans une autre partie de cette vaste propriété on avait ouvert une école municipale supérieure, conforme au type de la célèbre école Turgot et qui reçut le nom d'*Ecole Jean-Baptiste Say*. Placée sous l'habile direction d'un pédagogue renommé, M. Marguerin, celle-ci devint bientôt florissante. L'abbé de Broglie fut nommé en 1873 aumônier des deux établissements. Les cours de religion qu'il professait à l'Ecole municipale lui fournirent l'occasion de révéler son talent, fait de clarté et de précision. M. Marguerin en fut si frappé, qu'il voulut conserver pour l'avenir un enseignement aussi précieux et fit autographier les leçons de l'aumônier. La renommée s'en répandit au dehors, et, plus tard, l'éminent directeur du collège Stanislas, le regretté abbé de Lagarde, eut recours à l'ancien aumônier d'Auteuil pour dresser un programme complet d'instruction religieuse adapté à l'enseignement des classes de grammaire, des classes d'humanités et des cours de l'Ecole préparatoire.

Le ministère de l'abbé de Broglie rencontra plus de difficultés à l'École normale. Une certaine défiance des élèves l'accueillit au début. Cette disposition céda bientôt à la franche cordialité du prêtre et de l'ami qui s'intéressait à leurs études, à leur avenir, entrait dans leurs préoccupations, les consolait dans leurs peines. Mais l'administration n'avait pas eu ici la main aussi heureuse qu'à l'École voisine, dans le choix du directeur. M. Menu de Saint-Mesmin fut accusé de complicité dans les malversations d'un économe, poursuivi avec celui-ci et condamné, par le tribunal correctionnel, à deux ans de prison, peine à laquelle il put se soustraire en passant la frontière. Plus tard, la suite de la procédure amena cette affaire devant la cour d'assises; le condamné revint en France pour purger sa contumace et fut acquitté par le jury. L'aumônier, personnellement étranger aux faits de la cause, avait cru remplir un devoir en les signalant aux autorités compétentes. M. Menu de Saint-Mesmin ne lui pardonna pas cette ingérence et, plus tard, après son acquittement par le jury, profita du déplacement des influences gouvernementales pour se donner comme une victime des rancunes politiques d'un prêtre réactionnaire. Les rancunes, s'il y en a eu, doivent être cherchées du côté du fonctionnaire disgracié; et la trace en était facile à reconnaître dans les articles odieusement malveillants que deux ou trois journaux d'extrême gauche consacraient naguère à la mémoire du prêtre tombé victime d'un lâche attentat.

Ici encore je puis parler en connaissance de cause; car, au moment où ces événements se passèrent, je faisais partie, comme délégué de l'archevêque de Paris, du Conseil de surveillance de

l'École normale, et je puis attester que l'aumônier ne mérita pas d'autre reproche que celui d'un zèle peut-être intempérant, mais entièrement désintéressé, pour le bon ordre et le bon renom d'un établissement auquel l'attachait son ministère.

C'est pendant son séjour à Auteuil que l'abbé de Broglie rédigea son grand ouvrage philosophique. Dirigé contre le positivisme, ce livre dépasse de beaucoup la portée d'une œuvre de controverse; il embrasse tout le domaine de la philosophie à l'exception de la morale; il représente l'effort d'une pensée puissamment originale mis au service du bon sens et des vérités traditionnelles qui servent de base au spiritualisme. Ainsi le désir de Mme de Staël avait reçu une satisfaction partielle. Son enfant, devenu prêtre, avait commencé d'exercer un apostolat intellectuel. Toutefois, les fonctions qu'il exerçait ne le plaçaient pas encore au seul niveau qui pût convenir à un esprit né pour les sommets. La loi du 12 juillet 1875, en substituant, pour l'enseignement supérieur, le régime de la liberté à celui du monopole, allait bientôt lui ouvrir de nouveaux horizons.

Chargé par le cardinal Guibert de travailler à la fondation d'une université libre à Paris, je pensai tout de suite au prêtre éminent que tant de titres désignaient pour prendre part à cette entreprise. Des circonstances diverses retardèrent son entrée dans le corps professoral des nouvelles Facultés. Enfin, en 1879, l'assemblée générale des évêques fondateurs le nomma professeur d'*apologétique chrétienne*. Il en a conservé le titre et exercé les fonctions jusqu'à sa mort.

L'Apologétique a pour objet la vérification des fondements de la croyance. Elle serait plus justement appelée : la *théologie critique*, car elle ne s'enferme pas dans le rôle purement défensif que semblerait lui assigner le mot d'*apologie*.

Le nouveau professeur se fit tout d'abord de sa tâche une conception très large. Il savait que la façon la plus efficace de combattre le christianisme n'est plus aujourd'hui de l'insulter ou de le railler, comme au temps de Voltaire, mais de le présenter comme une phase temporaire de l'évolution intellectuelle et morale de l'humanité. C'est, dit-on, une forme respectable de la culture humaine, mais respectable au même titre que toutes les grandes croyances qui se sont partagé l'espace et le temps, et destinée, comme elles, à disparaître. La vérité absolue est une chimère; il n'y a que des vérités historiques. C'est sur le terrain de l'histoire que la pensée moderne donne rendez-vous à la religion, ou plutôt aux religions.

L'abbé de Broglie accepta le rendez-vous. Il commença son enseignement par une étude approfondie et sereine des grandes

religions : celles de l'Inde, de la Perse, de l'Égypte, de l'Hellade, de la Chine, celle de Mahomet, enfin la Révélation mosaïque et l'Évangile.

Ce voyage d'exploration dura plusieurs années. Chaque année, à la reprise des cours, il inaugurait son enseignement par une leçon d'ouverture où il traitait quelque grande question d'intérêt général. Plusieurs de ces leçons ont été publiées à part : celle qui servit de préface au cours de 1881 est un véritable chef-d'œuvre : sous ce titre un peu abstrait : *la Définition de la religion*, elle ouvre à l'esprit ravi des horizons d'une surprenante étendue et éclaire d'une vive lumière les problèmes qu'elle pose, par la seule façon de les poser.

Au travail de l'enseignement, il commençait de joindre celui de la prédication. Dans les premières années de son ministère, il n'était monté que rarement en chaire, pour prêcher des sermons de charité. Il se contentait le plus souvent de catéchiser et d'exhorter les enfants et les pauvres dans la chapelle du patronage de Charonne, ou les futurs instituteurs dans la chapelle de l'Ecole normale. Un an avant d'être appelé comme professeur à l'Université catholique, il avait abordé pour la première fois un genre plus relevé dans la chapelle de Sainte-Valère. Ses conférences sur *la Vie surnaturelle* pendant les stations de Carême de 1878 et 1879 avaient vivement frappé un auditoire d'élite où les hommes formaient la majorité. Beaucoup de choses manquaient au conférencier de ce qui fait l'orateur : une prononciation nette, des gestes appropriés, une élocution facile, le mouvement et la vie. Il lui fallait racheter par la valeur du fond l'absence de ces qualités si justement appréciées de tous et qui, pour le grand nombre, résument à peu près toute l'éloquence. Vaincre sans de telles armes paraissait impossible : il y réussit par l'élévation des pensées, la nouveauté des aperçus, la sereine beauté du style, la sincérité de l'accent, et surtout par l'art vraiment original avec lequel il savait, dans un même discours, exposer le dogme, le justifier, l'approfondir, puis en faire sortir des conséquences morales qui s'épanouissaient enfin dans les effusions de la piété. Sans effort apparent, il fondait dans un harmonieux ensemble l'enseignement catéchistique, la critique défensive, la discussion théologique, l'exhortation morale et l'initiation mystique. On fermait les yeux pour l'entendre, on s'isolait des défauts de son débit; peu à peu on les oubliait, et c'était alors comme une communication d'esprit à esprit entre lui et ses auditeurs.

Mais ni la chaire du professeur, ni celle du prédicateur, ni le bureau de l'écrivain, ne pouvaient retenir longtemps captives les ardeurs apostoliques de son cœur. Prêtre, il avait besoin de manier les âmes et, entre toutes les âmes, celles des petits et des pauvres.

Il ne fuyait pas le ministère auprès des riches; mais il ne le recherchait pas, et, il faut bien le dire, ce ministère ne venait guère au-devant de lui, hors le cas où des besoins intellectuels portaient les esprits cultivés à rechercher ses lumières. Plus d'une fois, des protestants, attirés vers le catholicisme, vinrent lui demander la solution de leurs doutes. En dehors de ces circonstances particulières, il trouva peu de clients parmi les gens du monde, ces grands enfants gâtés, désireux qu'on leur plaise d'abord pour avoir ensuite le droit de leur faire du bien. Une certaine gaucherie naturelle, encore aggravée par ses étonnantes distractions, éloignait de lui cette clientèle. J'ai cru parfois surprendre chez le saint prêtre une impression de tristesse devant cet insuccès; mais c'était comme une ombre fugitive qui passait sur son âme; bien vite, il se reprenait à *préférer* les humbles. Et de quel cœur il se sacrifiait pour eux! Bien qu'un lever très matinal fût contraire à sa santé, il se faisait une loi d'être au confessionnal, plusieurs fois par semaine, une heure avant sa messe pour confesser de pauvres femmes. Ayant entendu dire que, pour quelques-unes, la première messe du dimanche, célébrée dans l'église des Carmes à six heures, était encore trop tardive, il s'assujettit, pendant plusieurs années, à dire lui-même une messe à cinq heures un quart.

Dans ses rapports avec les petites gens il mettait toute son âme. Sa distraction habituelle faisait place à une attention fortement concentrée sur leurs besoins spirituels et temporels. Décrire sa façon d'agir avec eux, c'est faire tout ensemble l'éloge de ses vertus et la critique de ses défauts. Car ces deux éléments se retrouvaient dans toutes ses charitables entreprises : les vertus fournissaient la raison d'agir; les défauts rendaient l'exécution souvent maladroite et nuisaient à l'excellence du résultat.

D'une confiance naïve, crédule à toutes les tromperies, mais rebelle aux avertissements de ses amis, l'abbé de Broglie se précipitait dans le bien aperçu et ne savait pas reconnaître à temps qu'il avait fait fausse route. Loyal, il ne voulait pas croire à la fraude; chevaleresque, il fonçait sur l'obstacle.

Il se faisait des obligations de la charité une idée si haute, que toute considération de prudence lui semblait presque une lâcheté. Il prenait tellement à la lettre la maxime évangélique : « Faites à autrui ce que vous voudriez qu'on vous fît à vous-mêmes », qu'il se substituait, en quelque sorte, à la personne de ses protégés, entrant dans leurs affaires, revendiquant pour eux ce qu'il croyait, sur leur parole, représenter leur droit, ne craignant même pas pour cela d'entrer en lutte avec les personnes les plus respectables et de leur reprocher, à l'égard de ses clients, des torts souvent imaginaires.

Ajoutez à cela le désir, bien louable, mais souvent chimérique, d'apporter aux situations compromises, non pas des palliatifs, mais de vrais remèdes, fallût-il pour cela prodiguer l'argent, et vous aurez l'idée des embarras où le jetait son zèle. Avoir retiré du vice ou de la misère une seule personne lui paraissait une victoire qui méritait d'être payée à tout prix, sauf au prix d'un péché. On ne l'ignorait pas autour de lui, et l'on exploitait sans scrupules une générosité qu'on savait sans bornes. Nous qui l'aimions et qui savions ce qu'il valait, nous gémissions de voir ce grand esprit s'user dans les soucis que lui occasionnait une clientèle toujours croissante et de plus en plus mêlée. Je ne crois pas exagérer en disant que les deux tiers de son temps, hormis la saison des vacances, appartenaient aux sollicitudes que je viens de décrire. Et si l'on doit admirer l'abnégation sublime qui inspirait sa conduite, il est permis de regretter qu'il n'ait pas réservé à une tâche plus haute, et qu'il comprenait si bien, le meilleur de ses forces et la plus grande partie de ses loisirs.

Hélas! ce n'est plus seulement sur des heures perdues que nous avons à pleurer aujourd'hui! C'est sur une vie moissonnée en sa maturité féconde par le plus imprévu et le plus inexplicable des attentats.

Faut-il dire que, ayant tant de fois côtoyé l'imprudence, il alla, cette fois, plus loin que de coutume, au point d'être rendu, en quelque façon, responsable du tragique accident qui mit fin à ses jours? Je ne le crois pas : l'étude attentive des faits me donne la persuasion contraire, et l'amour de la vérité, qui m'a porté à confesser franchement les innocentes erreurs de sa conduite en mainte occasion, fait de moi, en cette circonstance suprême, son apologiste convaincu.

L'être obscur et insignifiant dont toute la France connaît aujourd'hui le nom, n'avait rien qui pût d'avance éveiller le soupçon lorsque ses relations commencèrent avec celui qui devait être un jour sa victime. Maxence Amelot prit M. de Broglie pour confesseur, comme le firent tant d'autres personnes de sa condition. Il l'accueillit d'abord sans même demander son nom, ainsi que le fait tout prêtre assis au saint tribunal et prêt à recevoir tout venant. Plus tard, la pénitente se fit connaître et intéressa l'abbé aux difficultés de sa vie, difficultés bien moindres que celles de beaucoup d'autres, puisqu'on a trouvé chez elle un titre de rente viagère qui devait suffire à ses besoins. Seul, son caractère insociable et acariâtre lui ménageait des déboires qui se transformaient en rancunes durables. Membre de la bienfaisante association des demoiselles du commerce, que dirige depuis de longues années

la vénérable sœur Saint-Augustin, religieuse de la Présentation de Tours, elle fut sur le point d'être rayée du cadre des associées : sa nouvelle qualité de rentière fournissait d'ailleurs un motif réglementaire pour justifier cette mesure. L'abbé de Broglie n'eut qu'un tort, qui fut celui de sa charité : il prit généreusement parti pour elle dans ce conflit. On ne comprend donc guère comment la méchante fille put envelopper dans une commune haine le prêtre et la religieuse. Les insinuations qu'elle a faites, dit-on, à ce sujet, ne méritent que le mépris; et si son état mental actuel permet à la justice, comme nous le souhaitons vivement, de conduire l'affaire jusque devant la cour d'assises, les débats mettront en pleine lumière l'incohérence et l'inanité de ses griefs.

Au demeurant, Mlle Amelot n'avait pas mauvaise réputation, et rien, jusqu'à ces derniers temps, ne paraissait en elle qui pût obliger un prêtre respectable à lui refuser son ministère.

Ce fut elle qui rompit avec l'abbé. L'idée fixe de la persécution s'était emparée de son esprit et y grandissait jusqu'à devenir une monomanie; elle avait lassé la bienveillance de plusieurs personnes honorables : au lieu de s'en prendre à elle-même, elle en rendait responsables et la sœur Saint-Augustin et son ancien confesseur. Elle-même avoue qu'elle avait acheté d'avance un revolver, qu'elle avait tenté plusieurs fois de surprendre la supérieure sans témoins pour la tuer. N'y ayant pas réussi, elle se tourna contre l'abbé, sans avoir probablement l'intention de le mettre à mort, mais bien résolue à se venger par un scandale.

C'est ce scandale qu'elle a été provoquer le 10 mai au matin à l'église des Carmes. M. de Broglie venait de dire sa messe : elle l'aborde à la sacristie et lui fait de bruyants et futiles reproches. L'abbé essaye de la calmer, elle s'emporte encore davantage. « Taisez-vous, lui dit-il, ce n'est pas le lieu convenable pour une telle discussion. — Je ne me tairai pas, répond-elle, que vous ne m'ayez donné satisfaction. J'irai vous dire chez vous ce que je réclame. »

L'abbé avait de bonnes raisons pour ne pas autoriser cette visite. Désireux avant tout de lui imposer silence, il lui dit : « Non, ne venez pas chez moi : j'irai chez vous demain à onze heures pour savoir ce que vous voulez. »

Il y alla et n'en revint pas. Si l'on réfléchit que cette personne avait une vie régulière, qu'elle était âgée de quarante-huit ans, que M. de Broglie n'avait jamais pénétré dans son domicile et qu'il dut demander au concierge où elle demeurait, force est bien de reconnaître que sa conduite charitable échappe à la critique. Il n'avait que le choix entre trois hypothèses : refuser à une personne aigrie, prête au scandale, l'explication réclamée; la recevoir chez

lui; ou entrer un moment chez elle. Le premier parti l'exposait à de nouvelles scènes; le second ne semblait pas offrir moins d'inconvénients que le troisième. Il s'est décidé pour le procédé qui lui a paru le plus sage. Pleurons sur le dénouement fatal; mais n'infligeons pas un reproche injuste à une chère mémoire.

On sait le reste. Le 11 mai, à onze heures du matin, après avoir passé la matinée au confessionnal, le prêtre grave et doux est reçu par la femme haineuse, à l'esprit obsédé de vengeance. Elle l'accuse de la diffamer, d'abuser contre elle de ses confidences, elle le somme de signer une rétractation de ses prétendues calomnies. Il déclare avec fermeté et mansuétude qu'il n'a rien à rétracter parce qu'il n'a rien dit contre elle. Pour toute réponse, elle saisit un revolver qu'elle tenait caché, et tire. Le procès-verbal d'autopsie constate que le premier coup a dû atteindre l'abbé à la joue, le second à la main droite, les trois autres par derrière, et que le dernier a causé la mort instantanée. Il est facile alors de reconstituer la scène. Surpris par le premier coup, il se lève, la main étendue pour désarmer l'agresseur. Un second perce cette main. Alors aveuglé par le sang qui inonde son visage, privé par l'autre blessure de ses moyens de défense, il se retourne pour s'échapper : sa main laisse une empreinte sanglante sur le chambranle de la porte; quand le dernier coup l'atteint à la nuque, il tombe à la renverse, raide mort.

Avec un sang-froid qui semble accuser l'inconscience, l'auteur du crime jette son arme, lave ses mains sanglantes, change de vêtements, sort en fermant la porte à clef, court chez les PP. Maristes de la rue de Vaugirard, demande le R. P. Bulliot qu'elle a pris pour confesseur, lui déclare tranquillement ce qu'elle a fait et ajoute : « Venez vite, il respire peut-être encore, vous pourrez lui donner l'absolution. »

Le religieux prend avec lui les saintes huiles et pénètre, à la suite de l'assassin, dans l'appartement situé au quatrième étage du numéro 5 de la rue Notre-Dame des Champs. Là, un spectacle affreux s'offre à ses regards. Le prêtre est étendu sur le dos, baigné dans son sang, les pieds tournés vers l'entrée. Maxence Amelot a bouché avec un linge la fente de la porte pour empêcher le sang de couler sur l'escalier. Il se penche sur la victime, lui donne sous condition l'absolution et l'extrême-onction; mais, hélas! tout indique que déjà la vie s'est retirée du corps.

« Maintenant, dit Maxence Amelot, je vais me constituer prisonnière. » La voyant si éloignée de l'idée de fuir, le P. Bulliot ne veut pas garder pour lui seul l'horrible secret. Il engage la malheureuse à aller l'attendre à l'église des Carmes, non pour la confesser, comme on l'a dit, mais pour se donner le temps d'avertir la

famille. Il court à l'Institut catholique, où je n'étais pas, et me rejoint dans Paris; à mon tour, je vais avertir le comte d'Haussonville; le duc de Broglie était absent de chez lui; son neveu va le trouver à l'Académie, puis il revient rue de Vaugirard. Sur l'invitation du P. Bulliot, Maxence Amelot rentre chez elle; nous y entrons après elle, accompagnés d'un médecin qui constate le décès, et bientôt suivis du commissaire de police que nous avons prévenu. Après un premier interrogatoire où elle montre une insensibilité stupide, elle est mise en état d'arrestation. Le parquet informé arrive, la coupable est de nouveau interrogée, puis écrouée au Dépôt. Le soir, vers huit heures, le corps de la victime est reconduit à son domicile, rue Paul-Louis-Courier. Le 12 au matin a lieu l'autopsie. Le corps est ensuite mis en bière et, durant trois jours, c'est un défilé touchant de tous ceux qui ont connu et aimé le saint prêtre. Les pauvres sont en majorité dans ce cortège de la reconnaissance : chacun d'eux révèle un nouveau trait de charité de leur bienfaiteur. Les jeunes ouvriers de Sainte-Mélanie se font remarquer par l'explosion de leur douleur. Il n'avait jamais cessé de considérer comme sa seconde famille cette société de braves gens qui avait recueilli les prémices de son zèle. Souvent il allait partager avec eux, dans la maison de l'œuvre, leur modeste souper du dimanche soir et nulle part il ne se sentait plus à l'aise qu'en leur compagnie. Leurs sanglots disent aujourd'hui tout ce qu'ils ont perdu. Les larmes des humbles sont le plus bel hommage qui puisse honorer une mémoire.

Toutes les classes de la société se sont trouvées réunies, le 15 mai, à ses obsèques, dans l'église de Sainte-Clotilde. On ne venait pas seulement s'associer au deuil d'une noble famille cruellement éprouvée; la reconnaissance attirait et retenait autour du cercueil de ce prêtre ces riches et ces pauvres que sa parole avait éclairés, que ses exemples avaient fortifiés, que sa compassion avait consolés.

Le soir même de ce jour, le corps fut transporté à Broglie, où l'inhumation eut lieu le 16, au milieu d'un grand concours de peuple et en présence de toutes les notabilités de la région.

Paul de Broglie n'avait pas encore accompli sa soixante et unième année. Il avait conservé l'allure vigoureuse d'un homme de cinquante ans. Ce que nous avons raconté des événements de sa vie fait déjà voir combien sa carrière fut pleine. Pour mesurer toute l'étendue de la perte que nous avons faite, il nous reste à dire, en quelques mots, ce que fut son œuvre.

II

Ce qui frappe dans cette œuvre, c'est la prodigieuse variété d'aptitudes et de compétences qu'elle accuse : je dis compétences en

même temps qu'aptitudes; car, à la différence de ceux qui embrassent beaucoup, ce vigoureux esprit savait étreindre tout ce qu'il touchait. Philosophe, mathématicien, historien, apologiste, exégète, théologien, écrivain enfin, il devint successivement, il demeura simultanément tout cela. Je ne vois guère que les sciences exactes qu'il ait cessé de cultiver en quittant la marine; mais il en retint l'esprit et les méthodes, il demeura en possession de leurs principaux résultats et, dans l'intérêt de ses autres études, il ne cessa pas d'en suivre attentivement les progrès. Toutefois, l'esprit de synthèse qui caractérisait son talent nous oblige de reconnaître en lui un génie avant tout philosophique.

C'est à la philosophie qu'il a demandé le premier exercice personnel de ses facultés lorsque, jeune officier, il entreprit de reprendre par la base tout l'édifice de la pensée humaine. Le livre qui naquit, vingt ans plus tard, de ces précoces méditations, fut, en quelque manière, son *Discours de la méthode.* Et, de fait, c'est à la recherche d'une méthode nouvelle qu'il consacre son introduction. Mais ici s'arrête sa ressemblance avec Descartes, car la méthode qu'il propose est bien différente de celle du grand philosophe. Au lieu de faire table rase des notions communes pour faire tout sortir d'une pensée solitaire, c'est à ces notions communes ou, pour parler son langage, à ces *données synthétiques naturelles*, qu'il s'attache, pour les justifier par la réflexion et la critique. Il part de ce principe que M. de Bonald n'eût pas renié : *Qu'on n'a pas raison contre tout le monde;* mais il se garde avec soin de l'erreur traditionnaliste, et c'est bien l'effort de la raison personnelle qu'il met au service du bon sens pour le venger.

La raison, dis-je, mais non pas celle qui raisonne à vide sur ses propres abstractions. Formé de bonne heure à la sévère discipline des sciences exactes et des sciences expérimentales, il refuse de séparer le dedans et le dehors; il récuse toute métaphysique qui ne s'adapterait pas aux faits. Il emprunte aux positivistes leurs propres armes; et, parce que ces novateurs ont prétendu ruiner la philosophie par la science, c'est à la science qu'il demande d'étayer la philosophie.

Les positivistes disaient : il n'y a pas de substances, il n'y a pas de causes, ou du moins elles sont inconnaissables, parce que la science expérimentale ne constate que des phénomènes et des lois. Il répond : il y a des substances, il y a des causes parce que la science expérimentale ne peut se passer ni des uns ni des autres, parce que les phénomènes purs ne seraient que des apparences, tandis que la science vit de réalités; parce que la science se distingue de l'opinion vulgaire précisément en ceci, qu'elle regarde au-delà des apparences et atteint les réalités.

Analyser un pareil ouvrage serait ici chose impossible. Onze cents pages compactes de grand format ne se résument pas en quelques lignes, surtout quand il s'agit d'un champ d'études qui embrasse l'universalité des connaissances. Disons seulement que si cette œuvre prête à la critique, si la composition en est imparfaite, s'il s'y trouve, sinon des répétitions, du moins des retours en arrière, si la marche de la pensée, sans être incertaine, semble parfois hésitante ou ralentie, ces défauts eux-mêmes se rattachent aux qualités de l'auteur, à la probité scrupuleuse de son esprit, à son souci de ne rien laisser derrière lui, au soin qu'il prend d'être toujours juste envers ses adversaires et d'appuyer la controverse sur une exposition sincère et loyale.

Le principal reproche que j'adresserais à ce livre, c'est qu'il en contient deux : c'est une philosophie générale en même temps qu'une critique du positivisme, convaincu d'avoir faussé la méthode expérimentale. Les deux livres sont remarquables; l'un et l'autre accusent un effort puissant et heureux : ils auraient gagné à être séparés. Pourtant, même fondus ensemble, ils resteront comme un riche arsenal où, bien longtemps encore, les défenseurs du spiritualisme trouveront des armes pour combattre ceux qui prétendent lier au progrès magnifique des connaissances positives le sort des doctrines désolantes et funestes qui se réduisent dans la négation de l'âme et de Dieu.

Le Positivisme et la science expérimentale fut, si je ne me trompe, la première publication de l'abbé de Broglie : elle restera la plus importante, sinon la plus connue; car seuls les esprits sérieux que n'effrayent pas les patientes analyses et les recherches abstraites sont en état d'en goûter la lecture. Et pourtant que d'oasis dans ce désert! Que de belles pages, chaudes et colorées! Quel plaisir délicat attend le lecteur lorsque, au tournant d'une discussion sévère, il voit tout à coup l'horizon s'étendre et la lumière envahir tout le champ de sa pensée! Il y aurait des extraits à faire de ces deux volumes, extraits qui prendraient place parmi les œuvres maîtresses de ce temps.

Depuis l'apparition de cet ouvrage, M. de Broglie a encore beaucoup pensé et beaucoup produit dans l'ordre de la recherche philosophique, mais ce sont des écrits détachés, des articles publiés dans les *Annales de philosophie chrétienne*, dans la *Revue des questions scientifiques* et dans le *Correspondant*, des mémoires composés pour les *Congrès scientifiques des catholiques*. On trouverait encore la trace de son activité intellectuelle dans ce domaine de la pensée en parcourant les procès-verbaux des séances de la *Société de Saint-Thomas d'Aquin*, sorte d'académie philoso-

phique qui se réunit à l'Institut catholique de Paris. Un de ses plus éminents collègues dans cette Société disait de lui qu'il savait faire rebondir les discussions languissantes et jeter au travers des conventions de langage et de l'artifice des formules la vivante intervention d'une pensée personnelle, spontanément éclose.

Nous ne retrouvons plus son nom sur la couverture d'un véritable ouvrage philosophique qu'à la fin de sa carrière, dans le petit volume intitulé : *la Réaction contre le positivisme.* Encore l'objet du livre est-il moins de traiter les questions qui font l'objet du litige que de raconter et d'apprécier le mouvement qui, de nos jours, ramène vers les principes spiritualistes les esprits désabusés des fausses promesses de l'école positiviste. Cette excellente étude appartient pour le moins autant à l'œuvre de l'apologiste qu'à celle du métaphysicien.

J'en dirai autant d'un autre petit volume qui restera peut-être comme son chef-d'œuvre. C'est une réponse à un chapitre du dernier volume de M. Taine, publié à part dans la *Revue des Deux Mondes*, sous ce titre : *le Présent et l'avenir du catholicisme en France.* M. de Broglie a emprunté son titre à l'écrit qu'il entreprenait de réfuter. Et vraiment, quel que fût le respect que lui inspiraient la haute sincérité et les nobles tendances de ce grand esprit, ou peut-être à cause de ce respect même, il semble que le duel engagé avec lui ait porté bonheur à notre ami; car déjà, dans son *Positivisme*, les meilleures pages sont celles qu'il a consacrées à la critique du livre de *l'Intelligence*, de Taine; et ici, dans l'écrit que je mentionne, le philosophe chrétien s'élève à la plus grande perfection qu'ait jamais atteinte son talent si souple, sa plume si ingénieuse. L'erreur est démasquée, désarmée, réduite à servir la cause de la vérité qu'elle prétendait abattre. Le style, comme toujours modelé sur la pensée, prend, à mesure que celle-ci se développe, un élan qui s'accélère, une chaleur qui se communique, un éclat qui devient plus vif. Je ne connais pas de lecture plus attrayante, plus persuasive, ni qui rende plus intime le commerce du lecteur et de l'écrivain.

C'est plutôt dans l'œuvre apologétique que je classerai la *Morale sans Dieu.* Bien que la discussion de la *théorie évolutionniste* emprunte ses procédés à l'arsenal métaphysique, le dessein de l'auteur est manifestement d'établir le lien nécessaire qui rattache la morale à la religion. Et la courte, mais savante étude qui ouvre le livre par la recherche du principe religieux dans la morale antique, appartient visiblement à la controverse.

J'en dirai autant d'un opuscule publié sous ce titre : *Dieu, la conscience, le devoir.* C'est un petit traité de morale destiné aux

instituteurs chrétiens pour les mettre à même de suivre les nouveaux programmes scolaires sans emprunter les manuels condamnés par le Saint-Siège. Bien qu'élémentaire, ou plutôt parce qu'il a ce caractère, ce petit ouvrage révèle une pensée maîtresse d'elle-même et fournit au maître chrétien des principes lumineux avec l'indication d'une bonne méthode d'initiation morale. Né des besoins de la lutte contre l'erreur, cet humble volume mérite d'être classé parmi les écrits apologétiques.

Mais l'œuvre capitale de M. de Broglie dans cet ordre de travaux, c'est le livre intitulé : *Problèmes et conclusions de l'histoire des religions.* C'est une synthèse puissamment condensée qui suppose une longue et patiente analyse. L'auteur s'est préparé à l'écrire par cinq années d'enseignement oral sur l'histoire des religions. Toutefois, l'histoire ne fournit ici que la matière de l'ouvrage. Une pensée puissamment originale élabore ces données de faits. Après avoir caractérisé les diverses religions, l'auteur recherche d'abord leurs ressemblances avec le christianisme; la part loyalement faite à ces ressemblances, il établit la transcendance de l'œuvre du Christ. Enfin, de la transcendance, qui n'est qu'une supériorité relative à l'égard de tous les autres cultes, il s'élève jusqu'à la valeur absolue de la religion chrétienne. Il y a dans cette gradation une sévérité de méthode, une probité de discussion, qui peut servir de modèle à tous les apologistes. Mais, pour égaler ce modèle, il faut joindre à une grande richesse de connaissances les qualités d'un esprit supérieur.

La préoccupation apologétique inspire, d'ailleurs, toutes les œuvres de l'abbé de Broglie. Ce n'est pas que, comme tant d'autres en ce siècle, il ait la foi inquiète et tourmentée : loin de là, sa croyance est sereine et se concilie avec une parfaite sincérité d'intelligence. Mais il n'est pas de ceux qui lâchent pied à la première alerte et croient la vérité chrétienne menacée, parce qu'un érudit a découvert quelque fait embarrassant ou proposé quelque théorie spécieuse. Sûr de la parole de Dieu, il regarde en face la nouveauté du jour; il ne se croit pas obligé de la tourner en ridicule, il ne se reconnaît pas le droit de la travestir; il l'étudie sérieusement, l'expose honnêtement, souvent y découvre quelque part de vérité, quelque raison de modifier, non pas certes nos principes, mais notre façon de les défendre; puis, avec la même tranquillité, il fait voir chez l'adversaire le défaut de la cuirasse; il prend l'offensive; il montre l'incohérence des hypothèses imaginées pour prendre en défaut la grande tradition religieuse de l'humanité.

C'est cette attention toujours éveillée à suivre les écarts de la pensée contemporaine qui l'a décidé, sur le tard, à entrer dans les

controverses bibliques. Sur ce terrain de l'exégèse, il n'est pas un spécialiste : il sait assez d'hébreu pour contrôler les dires des Hébraïsants; il a lu les travaux des grands critiques allemands Reuss et Wellhausen; ceux du Hollandais Kuenen; il en a suivi le développement scientifique dans les critiques anglais, et la brillante vulgarisation dans l'œuvre de Renan; il en connaît même la caricature, dessinée par la plume peu sérieuse d'Ernest Havet. Il voit certains auteurs catholiques trop enclins à recevoir comme des oracles les paradoxes de ces novateurs; d'autres, plus nombreux, rebelles à l'examen de ces systèmes et cherchant dans l'ignorance de l'attaque une trompeuse sécurité. Il se tient à égale distance de ces deux excès. Il n'est ni séduit ni déconcerté par l'audace de la critique rationaliste. Il ne fait pas fi de la discussion des textes; mais il n'admet pas que des difficultés de philologie suffisent à convaincre d'erreur une tradition séculaire inséparablement mêlée à la trame de la vie nationale d'Israël. Empruntant à la géométrie un procédé fécond, il suppose le problème résolu; il donne, pour un moment, gain de cause à la théorie qui renverse tout l'ordre chronologique de la composition des livres sacrés, plaçant l'Hexateuque après les Prophètes, et faisant du monothéisme hébreu une acquisition tardive due à l'évolution mentale de quelques ascètes. Si tout cela est vrai, que s'ensuit-il? C'est qu'un peuple grossier, très inférieur intellectuellement aux races helléniques, héritier, — c'est l'hypothèse, — du polythéisme des autres tribus sémites, s'est laissé persuader par des rêveurs de rompre avec toutes les idées reçues dans leur milieu depuis des siècles et qui continuent de dominer partout autour d'eux. Sous l'influence de ces maîtres autodidactes, Israël s'élève à la notion sublime d'un Dieu unique, universel, purement spirituel, identifiant en lui-même le bien et le devoir. Il monte ainsi de lui-même à une hauteur de pensées que la Grèce savante, que l'Égypte religieuse, que la Chaldée symboliste n'ont point connue. Et, comme si c'était trop peu d'une telle invraisemblance, voici que les prophètes, saintement faussaires, réussissent à lui fabriquer des traditions et une histoire nationale que pénètre la conception nouvelle, et à le convaincre que tout cela lui vient de ses aïeux. Cette conviction devient si forte dans l'âme du peuple trompé que, au temps des Séleucides, elle le rend capable de braver les plus cruelles persécutions pour la défendre comme un héritage qui lui serait venu de ces origines. Enfin, à tous ceux qui ne trouveraient pas la chose assez incroyable encore, l'apologiste demande où ces fameux prophètes ont pu emprunter eux-mêmes la doctrine qu'ils ont prêchée, et quel étrange exemple de génération spontanée leur monothéisme sans racines et sans

précédents offre au regard de l'historien et du psychologue.

En résumé, la nouvelle exégèse est née du désir de supprimer le miracle : elle repose sur une accumulation de miracles intellectuels qui sont de pures absurdités.

Voilà certes une façon neuve et hardie d'aborder le problème biblique. On en trouvera un remarquable exemple dans l'opuscule intitulé : *Les nouveaux historiens d'Israël.* La même méthode a guidé l'auteur dans la rédaction d'un mémoire présenté au *Congrès scientifique des catholiques* en 1891, sous ce titre : *L'unité du sanctuaire en Israël.* Je sais que les conclusions en ont été contestées; mais le procédé dialectique mérite l'attention et l'estime.

Ailleurs M. de Broglie n'a pas craint de s'engager dans la discussion des textes : par exemple dans le Mémoire présenté au *Congrès scientifique de* 1888 sur les *Généalogies bibliques.* Mais là même, il s'est plus préoccupé d'alléger l'apologétique de justifications inutiles que de lutter sur le terrain proprement philologique. J'en conclus qu'il n'a pas ignoré l'exégèse, mais qu'il l'a subordonnée à l'apologie. Que les pédants de l'érudition minutieuse lui en fassent un reproche; cela n'empêchera pas les croyants de lui en savoir gré. N'est-ce pas faire œuvre de prêtre et d'apôtre que de rassurer la foi?

Enfin, sous la forme didactique et sous la forme oratoire, c'est encore le même but qu'il poursuivait dans son cours à l'Institut catholique lorsqu'il passait au crible d'une critique sévère les preuves de l'existence de Dieu ou que, dans les leçons de cette année même, il soumettait à une vérification exacte « les fondements intellectuels de la croyance »; lorsque, dans ses conférences prêchées à l'église des Carmes pendant l'Avent de 1890 et de 1891, il étudiait le développement de l'*Idée de Dieu* dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament? Seules les conférences de 1890 ont été imprimées en volume. Les suivantes, comme les leçons si originales de son cours d'apologétique, sont restées à l'état de notes dans son portefeuille, avec tant d'autres écrits, les uns ébauchés, les autres achevés, que je le pressais depuis longtemps de réunir et de publier. Il eût trouvé là la matière de plusieurs volumes de *Mélanges* du plus haut, du plus bienfaisant intérêt. La mort est venue démentir toutes ces promesses d'un esprit mûr, mieux préparé que tout autre à satisfaire aux besoins religieux des classes éclairées.

En parlant de l'homme, j'ai apprécié l'orateur. Je n'y reviendrai pas. Il me reste peu de chose à dire du théologien, non parce qu'il fut médiocre, mais parce qu'il ne toucha à la théologie qu'en passant. L'exposition dogmatique proprement dite ne se rencontre guère sous sa plume que dans les trois volumes des *Conférences*

de Sainte-Valère. Mais là nous nous trouvons en pleine théologie, avec les grandes théories de la nature et de la grâce, de l'ordre surnaturel, de l'état d'innocence, de la chute, du péché originel, de la concupiscence, de l'Immaculée-Conception, enfin de l'économie sacramentelle. J'ai dit plus haut par quel procédé l'orateur sut intéresser à ces problèmes épineux un auditoire de fidèles intelligents. Je dois ajouter ici qu'il le fit sans rien sacrifier de la rigueur de la doctrine, sans négliger d'introduire ses auditeurs au cœur des questions, sans s'interdire même de renouveler par une pensée personnelle les analyses des maîtres. C'est ainsi que, dans l'étude de la *nature déchue*, il a tenté une conciliation ingénieuse entre la théorie de saint Thomas et des Jésuites, qui fait du péché originel une pure privation des dons surnaturels, et celle des théologiens français du dix-septième siècle qui veulent y voir, comme semble l'indiquer le concile de Trente, une rupture d'équilibre dans nos facultés naturelles.

Onze volumes publiés [1], un grand nombre de brochures, d'articles et de mémoires livrés à l'impression, un nombre bien plus grand de manuscrits en portefeuille, voilà l'œuvre littéraire de l'abbé de Broglie. Si tout cela était réuni, l'ensemble formerait au moins vingt volumes sur les sujets les plus divers, reliés entre eux par l'unité d'une pensée directrice qui est la défense de la foi. Dix-sept années ont suffi à ce labeur, à travers les travaux d'un ministère actif. Pour achever de rendre justice à l'ouvrier, je dois dire un mot du mérite de l'écrivain.

Certes ce ne fut pas ce qu'on appelle aujourd'hui un styliste. Il n'avait guère souci de renouveler la langue française par des recherches d'effets bizarres, comparables aux procédés des peintres impressionnistes. Formé à la grande et sévère école de notre littérature classique, il ne fut cependant l'esclave d'aucune formule. Les qualités et les défauts de son style sont ceux de sa personne. Toujours tendu vers le but, il ne soignait pas les moyens : de là, au début de presque tous ses ouvrages, une certaine incertitude dans l'allure, des négligences, des répétitions. Pour éviter ces imperfections, il lui eût fallu se regarder lui-même, s'occuper de l'effet qu'il allait produire. Sa nature ne l'y portait pas et sa modestie l'en eût détourné. Mais ces hésitations duraient peu; bientôt l'idée, devenue plus nette, s'assujettissait plus étroitement le vêtement de la forme; un rythme plus vif enlevait la phrase; l'image apparaissait à l'appel de la pensée; le désir de convaincre échauffait le langage. Entraîné par le mouvement du morceau, le

[1] La plupart chez Putois-Cretté, 90, rue de Rennes. On peut se procurer là les ouvrages édités ailleurs.

lecteur oubliait l'auteur dans la mesure même où il subissait son influence; puis, s'étonnant tout à coup de se sentir dominé de la sorte, il était obligé de reconnaître qu'il avait affaire à un écrivain de race. Ceux qui liront la réponse à M. Taine ne démentiront pas cet éloge.

J'ai fini ma tâche et j'ai conscience de n'avoir pas fait œuvre de panégyriste. Je serais plutôt tenté de m'excuser d'une sincérité trop scrupuleuse, si je n'étais persuadé que la meilleure façon de faire aimer les grandes âmes est de les montrer telles qu'elles ont été. Les défauts avoués sont comme la signature de l'humanité sur le portrait : ils en garantissent la fidélité. Et que furent donc les défauts de celui que nous pleurons? Quelques travers de nature qui entravèrent parfois son action, mais qui ne ternirent pas une seule fois la sereine beauté de son âme. Lui seul en a souffert, tandis que ses qualités et ses vertus ont profité à tout le monde. Moins distrait, moins confiant, il eût évité bien des embarras et bien des peines; mais moins charitable et moins prompt au sacrifice, il n'eût pas épargné aux autres tant d'embarras, il n'eût pas consolé tant de peines.

Tel que nous l'avons connu, ce fut une grande figure : la noblesse, le courage, la droiture, l'intelligence et le talent étaient chez lui des qualités de race; le travail de la pensée y ajouta le savoir, et l'effort de la vertu, assisté de la grâce, y ajouta la sainteté.

Cet homme si fier fut profondément humble. Ce tempérament sensible se plia à une vie austère. Cet héritier d'un grand nom enterra sa vie dans les ministères les plus obscurs; cet héritier d'une belle fortune en consuma une partie dans des fondations charitables et dispersa le reste entre les mains des pauvres. Il vivait dans un logement de vicaire, servi par une bonne; il se plaisait en la compagnie des petites gens. Sous des dehors un peu froids, il cachait une grande tendresse de cœur. Sa famille, ses amis, ont connu la fidélité de ses affections; tous ceux qui souffraient ont expérimenté la délicatesse de sa pitié. Enfin, et surtout, il fut un grand serviteur de l'Église et des âmes. Il aima la vérité, il s'épuisa en travaux pour la faire connaître et la faire accueillir. Tour à tour disciple, puis apôtre, de la charité de Jésus-Christ, il a fini par en être la victime. C'est là une belle vie; c'est une belle mort. Et je m'estimerais heureux si j'avais pu réussir à faire mieux apprécier l'une et l'autre.

M. d'Hulst.

SOUVENIRS ET CORRESPONDANCES

FAISANT SUITE A *QUELQUES ANNÉES DE MA VIE*[1]

CHAPITRE X

Arrivée de mon mari à Jersey. — Nous prenons une maison à S. Mark'-House. — La Commune. — Retour en France. — Voyage à Paris. — Séjour dans la Brie.

Ce fut dans une maisonnette de S. Mark'House, très promptement installée que nous reçûmes le pauvre voyageur. Quelle émotion en se retrouvant! Que de larmes versées dans le silence de ce doux et triste revoir! Personne ne pouvait parler. On s'embrassait. On se regardait, on s'embrassait encore. Les enfants s'étaient accrochés au cou de leur père et y restaient suspendus. Puis ce furent les questions qui se succédèrent de part et d'autre. On voulait tout savoir et tout se dire en un instant. Comme je serai bien ici! disait mon mari, en jetant les yeux sur le bon feu souriant, sur le fauteuil préparé pour lui, sur les bouquets de violettes dont on avait couvert les tables en son honneur : « Mes pauvres amis, ajoutait-il en fixant ses yeux dans nos yeux, figurez-vous que je n'osais plus regarder vos photographies; cela me faisait mal. La veille de mon départ seulement, je les ai tirées de leur cachette et plantées devant moi, bien en face. Si vous saviez combien j'étais heureux! Si vous saviez combien je le suis plus encore aujourd'hui, aujourd'hui que je vous tiens sur mon cœur. »

Et il nous attirait tous les trois dans ses bras et nous y gardait comme s'il eût eu peur de nous perdre encore.

Les premiers jours qui suivirent la réunion furent pleins de sérénité. Nous avions des nouvelles de nos amis. Tous étaient vivants, pas un seul ne s'était perdu dans l'affreux tourbillon qui nous avait séparés. Nous recevions des lettres de France où

[1] Voy. le *Correspondant* des 25 mars, 10 avril et 10 mai 1895.

chacun secouait ses plumes comme les oiseaux après la tempête. Chacun en pleurant encore, reprenait aux espoirs. Qu'espérer pourtant d'un pays ruiné, veuf de ses provinces et de ses armées, livré à un conquérant brutal, prêt à le jeter de ses mains dans les mains des Jacobins et de la guerre civile? Le soir, après le travail des enfants, on se réunissait autour du feu pour causer de toutes ces choses avec l'abbé, qui avait le jugement sain et le cœur français.

La plupart de nos amis s'étaient fait bloquer dans Paris. Les hommes étaient montés sur les remparts, les femmes étaient entrées dans les ambulances, ou s'étaient tenues là, pour soutenir leurs maris et leurs fils. Jamais l'histoire ne vantera suffisamment ces humbles courages de femmes; ces courages muets, ne se traduisant que par l'acceptation des sacrifices, des privations de chaque heure, des souffrances de chaque moment. Les hommes plongés dans la lutte, soutenus par l'intérêt du drame, animés par les rêves de gloire, avaient moins de mérite que ces créatures passives, qui se dévouaient dans l'ombre par vertu et bravaient la mort sans récompense.

Notre amie, Mme S..., faisait partie de ces âmes vaillantes. Malgré sa faible santé et sa nature sensible, elle avait supporté la faim et le feu des obus pour protéger de loin son fils qui se battait sur les remparts. Notre autre vieille amie, Mme Brunet, avait aussi veillé sur ses enfants. Enfin, Mme Baude, dont le mari fut tué quelques semaines plus tard par les misérables de la Commune, m'apprenait par un billet affectueux que tous étaient sortis de la lutte sans avoir trop souffert. Pauvre femme! elle se réjouissait alors d'avoir conservé tous les siens et elle terminait sa lettre en disant : « Enfin, mon cœur se repose[1]! »

Hélas! personne ne devait connaître le repos. A peine le canon prussien eut-il cessé de tonner qu'on entendit celui de la Commune. Un second siège de Paris commença. Thiers, ses ministres, ses principaux fonctionnaires quittèrent Paris et s'installèrent à Versailles. A ce moment même, les généraux Lecomte et Clément Thomas étaient massacrés; les gens paisibles de la manifestation de la rue de la Paix lâchement assassinés. On élevait des barricades. On liait des sergents de ville sur des planches et on les jetait à la Seine. On emprisonnait les prêtres. On pillait les voyageurs. On éventrait les tonneaux des marchands de vin dont le liquide se mêlait au sang de la rue. Un peu plus tard, Rochefort

[1] Le baron Baude reçut douze balles dans le visage à la manifestation de la rue de la Paix.

signalait à la voracité du peuple les trésors de Notre-Dame. Paschal Grousset faisait chanter la *Marseillaise* aux filles publiques sur les théâtres de Paris. L'avocat Protot devenait garde des sceaux. Raoul Rigault, l'homme sanglant, préparait le tribunal révolutionnaire, et Courbet abattait la colonne Vendôme, souvenir de nos vieux triomphes [1].

Le printemps rayonnait quand même. Notre île se couvrait de fleurs. L'aubépine ombrageait nos routes de ses panaches blancs. Les jolies baies de Saint-Aubin et de Sainte-Brelade reprenaient leurs plus souriants aspects. Tous les rochers se couvraient de mousses reverdies, de fougères roulées dans leurs coques comme des papillons naissants. Les barques de plaisance sillonnaient les rivages. Les grands breaks traversaient bruyamment les chemins verts, entraînant les miss et leurs amoureux coiffés de voiles blancs. Nous traversions aussi les chemins, mais il nous semblait que nous nous promenions en corbillard et que le soleil qui faisait rire et chanter les autres n'était pas pour nous le même soleil.

La chère miss était venue nous rejoindre après l'armistice et partageait de nouveau notre vie. Entre elle et l'abbé, nos soirées se passaient doucement. On ouvrait la window donnant sur le jardin du temple voisin et l'on causait au clair des étoiles. On causait quelquefois si tard dans la nuit que, pour regagner nos chambres, sans réveiller mon mari, depuis longtemps couché, chacun de nous se déchaussait pour monter les escaliers à petit bruit. Cet abandon de nos chaussures nous amusait toujours beaucoup. L'abbé, qui tirait avec conscience ses souliers à boucles d'argent pour les prendre à la main, avait un si drôle d'air pendant l'opération, que nous avions peine à étouffer nos rires. Mais l'abbé ne se fâchait point et prétendait au contraire qu'il était heureux de nous rendre un peu de gaieté.

Ma cousine venait souvent nous voir. Son mari courait de Jersey à R... et de R... à Jersey, nous apportant des nouvelles du malheureux pays. Le pauvre homme avait beaucoup à réparer

[1] Protot était le neveu d'une femme de chambre dont je voyais souvent la maitresse à Jersey. Un jour que j'allais faire une visite à cette dame, ce fut la tante de Protot qui m'ouvrit la porte et lui trouvant les yeux pleins de larmes, je lui demandai l'explication de son chagrin. « Ah ! madame ! s'écria-t-elle, je pleure parce que mon gueux de neveu vient de faire déterrer sa mère qui était au Père-Lachaise pour l'enterrer au pied d'un pommier, tout cela par mépris de la religion ! »

Je fus longtemps sans pouvoir comprendre que le gueux de neveu était notre ministre de la justice.

chez lui. Ses terres avaient été bouleversées par une armée de bandits, plus redoutable encore que l'armée prussienne. C'était un ramassis d'aventuriers de tous les pays commandés par le général La Cécilia, un misérable garibaldien qui s'était joint aux troupes françaises pour profiter du pillage et des rapines. Après la défaite du Mans, tous ces gens se répandirent dans les contrées qui avaient été épargnées et dont les richesses leur étaient connues. Ce fut ainsi qu'ils gagnèrent la presqu'île du Cotentin et les tranquilles bruyères de R... Ils marchaient par petites escouades, violant et pillant sur leur passage. On les appelait chevaliers de la mort, parce qu'ils étaient enveloppés de longues capes, ressemblant aux cagoules de certains moines.

Il n'y avait pas que les chevaliers de la mort dans cette étrange armée : il y avait des Espagnols, des Arabes, des Nègres. Tout cela débraillé, crotté, noir de crasse, plein de vermine et sentant la bête fauve d'une lieue. Les uns saccageaient les églises. Les autres prenaient les filles ou égorgeaient les bestiaux. Quant à La Cécilia, au milieu du désordre et des ruines, il édifiait le plan de campagne qui devait le ramener à Paris et le faire défenseur de la Commune.

La Commune! elle semait de plus en plus la mort sur ce qui restait de notre malheureuse France. On recevait chaque jour de Paris d'effroyables nouvelles que des crieurs publics annonçaient chaque soir, à son de trompe, dans les rues de Saint-Hélier. Ces crieurs passaient aussi sous nos fenêtres, quelquefois tout à fait dans la nuit. Quelle impression sinistre nous causaient ces voix, criant nos hontes et nos malheurs! Ce fut ainsi que nous apprîmes la mort des otages et l'incendie de Paris! Le soir où nous connûmes ces désastres ne s'effacera jamais de ma mémoire. Comme aux heures qui suivirent la ruine de Sedan, nous sentîmes le chaos sous nos pas. L'abbé était avec nous. Je lui demandai de se mettre à genoux et de prier pour ce Paris détruit, pour ces martyrs égorgés, pour nous enfin, qui n'allions recueillir que des cendres en rentrant dans la patrie. L'abbé s'agenouilla, éleva les mains, et nous l'entourâmes, mêlant nos larmes à ses prières émues.

Quelques heures plus tard, au moment où les troupes de Versailles plantaient leur drapeau sur les barricades de l'insurrection, nous montions sur le bateau *la Comète*, qui faisait voile pour la France!

Lorsque nous eûmes revu la maison et donné quelques jours à mon pauvre vieux père, nous partîmes pour Paris, laissant la garde de nos enfants à l'abbé. Nous voulions revoir les amis que Dieu avait épargnés.

Le voyage fut pénible, à travers les pays ravagés. La voie ferrée n'était rétablie qu'à différents endroits. On passait d'un wagon dans une tapissière, d'une tapissière dans une charrette. De la charrette, on remontait en wagon. Sous les tunels à demi effondrés, sur les ponts provisoirement construits, les trains marchaient avec incertitude et précaution ; avançant, reculant, flairant le vent! A chaque station nous trouvions la trace des luttes barbares à peine terminées. Les gares transpercées par les obus ne tenaient plus debout. Ici, c'était une église qui avait perdu sa croix et ses clochetons, un pauvre cimetière piétiné par les soldats et dont les tombes effacées ne formaient plus que les sillons d'un champ labouré; là, un village abandonné où quelques paysans dépossédés erraient comme des ombres.

Au fond d'une avenue rajeunie par le printemps, apparaissait un château éventré par le canon, plus loin des bois mutilés, dont les branches mortes jonchaient la route. Et plus on approchait de Paris, plus la ruine était grande. Asnières n'avait plus une maison. La plaine hérissée de pans de murailles, de toits effondrés, d'arbres tordus, formait un douloureux contraste avec le souvenir qui restait de ces lieux si riants. Ces rivages que les grisettes et les étudiants parcouraient jadis d'un pas léger, étaient déserts comme les rives de la mer Morte. Plus une lavandière dans ces petites anses de verdure où la Seine venait mourir. Plus de ces jolis jardins dont on voyait naguère l'image fleurie au fond des eaux. A la place des tonnelles et des bancs enguirlandés de vignes, un amoncellement de décombres, et autour de ces décombres quelques chevaux maigres, broutant l'herbe poussée depuis les désastres.

En arrivant à Paris vers le soir, nous ne pûmes trouver un fiacre. Pas une voiture dans la ville. Nous dûmes gagner à pied, suivis d'un homme qui portait nos malles, notre hôtel de la rue de Rivoli. En passant sur la place Vendôme, je fermai les yeux pour ne pas voir le grand vide laissé par la colonne abattue. C'était la désolation partout. Partout le silence et l'obscurité. Le gaz n'existait plus. Chacun s'éclairait avec une petite lanterne, comme jadis, dans nos villes de province, et toutes ces pâles lumières qui couraient et s'entrecroisaient dans ces grands espaces noirs avaient un aspect vraiment fantastique.

Le lendemain, j'entrepris avec deux de nos amis un triste voyage à travers les ruines de Paris; mon mari n'eut pas le courage de nous suivre; c'eût été pour lui le chemin du Calvaire.

Nous traversâmes d'abord ces pauvres Tuileries, nous dirigeant vers le faubourg Saint-Germain, vers la rue du Bac et la rue de

Lille que la mitraille avait presque détruite, vers le palais de la Cour des comptes, où les ronces poussaient déjà entre les pierres noircies par l'incendie. Nous arrivâmes, en suivant les quais, en face de la Conciergerie, également ravagée, et de la flèche dorée de la Sainte-Chapelle, que les obus avaient respectée. Elle était là, debout, sortant de l'effondrement du vieux palais, comme une grande ombre du passé, veillant sur ce qui restait de la France. En pénétrant dans les décombres, nous aperçûmes le cachot de Marie-Antoinette mis à jour par le canon, et, dans un coin, le petit fauteuil où elle s'était assise pendant les heures de son martyre. Une sentinelle gardait ces tristes lieux, passant et repassant avec indifférence, sans se douter peut-être que cent ans plus tôt, dans un autre orage, une reine de France y avait agonisé!

En sortant des Magasins-Réunis qui fumaient encore, nous trouvâmes, par miracle, un vieux fiacre échoué devant la porte d'un marchand de vin. Il arrivait, nous dit-on, de Coulommiers, avec des voyageurs qui l'avaient laissé à Paris. Nous fîmes marché avec le cocher pour qu'il nous conduisît du côté du Trocadéro et du Bois de Boulogne, après quoi nous partîmes dans ce coche d'un autre siècle.

Comme nous passions sous les hauteurs du Trocadéro, nous rencontrâmes le petit Thiers retournant à Versailles dans un coupé précédé de deux gendarmes, le revolver au poing. Tout cela était sinistre et semblait s'en aller vers un lieu d'exécution. Voilà ce qui nous restait de nos cortèges royaux! Je vois toujours Thiers tapi dans le fond de la voiture avec ses grosses lunettes miroitantes, pareilles aux deux yeux d'un hibou, et les deux gendarmes essoufflés protégeant sa route.

En gravissant la côte de Passy, nous jetâmes des regards attristés vers ces grands espaces du Champ-de-Mars où nous avions vu, quatre ans plus tôt, les merveilles de l'Exposition ; quelle différence cruelle entre la prospérité et la gloire de ces temps devenus légendaires et l'effondrement du temps présent. En discourant sur la fragilité des choses, nous atteignîmes le pavillon de la Muette où Dombrowski avait trouvé la mort. Devant ce beau parc, on voyait encore des sacs à terre et des gabions abandonnés sur la route, une redoute en argile sur laquelle restait l'empreinte des pas des assiégeants. Un peu plus loin, dans l'un des fossés gazonnés, nous aperçûmes une quantité extraordinaire de mouches; elles volaient en essaims pressés comme les sauterelles d'Egypte. « Pourquoi tous ces insectes? demandâmes-nous à un policier qui stationnait sur le talus. — Parce qu'il y a eu beaucoup de cadavres couchés là, nous répondit cet homme. On a beau jeter de l'eau

bouillante, du chlore, des pelletées de terre sur ces vilaines bêtes, elles reviennent toujours. »

En longeant les fortifications du côté du boulevard Lannes et de Passy, nous passâmes devant ces jolis hôtels entourés de parcs et de jardins où résidaient jadis tant d'élégances. Tous étaient abandonnés. La plupart avaient au flanc de larges crevasses, faites par les canons du Mont-Valérien, et qui laissaient voir à l'intérieur des débris de richesses à moitié consumés. Quelques familles de Bohémiens avaient installé leur foyer dans ces ruines et sous ces ombrages sans maîtres. Les femmes y étendaient leur linge, les hommes fumaient, couchés sur les pelouses, pendant que les chiens, les poules et les enfants s'ébattaient autour d'eux.

Dans une allée d'acacias, au fond d'un parc solitaire, se montrait une de ces villas ressemblant aux villas italiennes et que la mitraille semblait avoir épargnée. Comme les autres habitations, elle était livrée à l'abandon. Nous entrâmes dans le parc par le côté le plus boisé, suivant les jolies allées dont le sable fin était à peine froissé. Nous longeâmes les bords d'une rivière claire et charmante qui s'en allait en murmurant sous des ponts couverts de lierre. Nous traversâmes des pelouses où les cèdres et les sycomores abritaient des statues de marbre et nous arrivâmes ainsi jusqu'à la maison, que le soleil embrasait sous son dôme de verdure.

Cette maison, qui nous paraissait intacte de la route, était labourée, criblée par les obus. Le premier étage s'était effondré et jonchait le rez-de-chaussée de ses débris. Les poutres, les plafonds et les meubles s'étaient accumulés sur le perron et s'éparpillaient sur les marches. On apercevait sous cette montagne de décombres des vases, des girandoles, des tableaux déchirés, jusqu'à des jouets d'enfants. Aux alentours, pas de Bohémiens, rien, que deux oies blanches, marchant lourdement sur la terre jonchée d'épaves, et un sergent de ville enseveli sous sa capote et veillant sur ces trésors anéantis.

Après avoir erré dans le Bois de Boulogne qui n'était plus qu'un champ dévasté, nous regagnâmes Paris par le Point-du-Jour. Le soir était venu. Les hauteurs du mont Valérien s'ensevelissaient dans les flammes du soleil couchant. Ces mêmes feux doraient les ruines émergeant du plateau d'Auteuil et les arches brisées de l'aqueduc, qui prenait, dans cet embrasement du ciel et dans ces paysages bleuissants, l'aspect des grandes ruines de Rome et d'Athènes.

En rentrant à l'hôtel, je trouvai mon mari plongé dans de noires mélancolies et désireux de quitter le plus tôt possible ce malheu-

reux Paris. Pour nous achever d'assombrir, nous trouvâmes en allant prendre l'air après dîner sur le balcon, un grand os humain, apporté là par les corbeaux après la bataille. Tout n'était que mort et que destruction dans cette nécropole! Mon mari, si courageux pendant la lutte et au moment du danger, était devenu la proie de ses nerfs, depuis que l'heure du repos avait sonné, et les impressions de la mise en scène, les souvenirs du douloureux passé, le jetaient dans des crises qui m'inquiétaient pour sa santé. Je crus prudent, comme lui, d'abréger notre séjour et de reprendre au plus vite le chemin du pays.

Quelques semaines plus tard, je traversais de nouveau Paris pour gagner le château de nos amis S..., que je n'avais pas eu le temps d'aller voir à mon premier voyage. En entrant dans leurs bois, j'entendis les fanfares allemandes des régiments regagnant la frontière. Mon cœur éclata. Il s'était déjà brisé plus d'une fois en traversant cette plaine de la Marne où il ne restait plus une chaumière, plus une pierre debout. Cette vallée avait été le théâtre de nos plus grandes batailles. On voyait sur les coteaux qui avoisinent Nogent et Champigny, les trouées faites par les régiments de la cavalerie prussienne se précipitant vers la Seine, et dans les plaines qui bordent la rivière, les tombes alignées de nos pauvres soldats.

Ce château de N..., où j'avais passé de si douces heures, avait été occupé par les cinq cents Prussiens dont j'avais entendu les fanfares. Les maîtres venaient d'y rentrer et réparaient tristement les dommages causés par les hordes ennemies.

Je fus accueillie bien tendrement dans cette maison amie et j'y passai quelques jours réparateurs. Pendant cela, j'allai voir Mme de Dampierre, qui avait quitté Jersey avant nous et qui venait de reprendre possession de son château de Guermante, également envahi par l'armée prussienne.

Je partis donc un matin pour Guermante dans une petite charrette traînée par un âne, les écuries du château n'étant pas encore renouvelées. L'âne devait être un âne prussien, car il était méchant et rétif. Il faillit dix fois me jeter dans les buissons. Tout en le conduisant, je me rappelais une histoire qu'on m'avait contée d'un autre âne qui ne se mettait en marche que lorsqu'on lui jouait de la flûte. Je regrettai plus d'une fois pendant le trajet de n'avoir pas un de ces instruments à ma disposition pour en essayer le charme sur ma vilaine bête.

J'arrivai pourtant à Guermante sans encombre et fus reçue à bras ouverts par Mme de Dampierre, qui peignait au fond de sa belle galerie, en compagnie d'un vieux monsieur dont je pense

que la guerre avait dérangé le cerveau, car, à peine étais-je assise près de lui, que je l'entendis se livrer à d'étranges raisonnements. On nous présenta l'un à l'autre. Monsieur de C..., Madame Octave Feuillet. M. de C... ne tarda pas à me faire les questions les plus extraordinaires, comme celle-ci, par exemple : « Savez-vous tirer de l'arc, madame? » Et comme je paraissais troublée par cette singulière demande : « Mon Dieu, ajouta-t-il, il n'y a pas de honte à ne pas savoir tirer de l'arc, mais il faut apprendre; c'est utile à tout, même à la digestion. Permettez-moi de vous donner votre première leçon, j'ai mon arc et mes flèches dans l'antichambre, je cours les chercher. »

Et il se précipita vers la porte.

La pensée de tirer de l'arc avec ce fou ne me souriait nullement; si j'eusse été seule, je me serais plutôt sauvée par la fenêtre, mais Mme de Dampierre était là; je ne pouvais la quitter d'une si singulière manière. L'affreuse surdité de la pauvre femme l'avait empêchée de prendre part à la conversation; mais, devant mon visage effaré, elle commençait à s'inquiéter et me questionnait sans repos ni trêve sur les agissements du terrible vieillard : « Que vous a-t-il dit? Où est-il allé? C'est un fou, une vieille bête qui n'est pas dangereuse, mais enfin où est-il allé? »

Je répondis à Mme de Dampierre, à travers les profondeurs de son cornet acoustique, qu'il était allé chercher son arc et ses flèches. Ceci parut la consterner. Pendant cela, M. de C... avait reparu avec son attirail, qu'il posa d'abord sur la table, au milieu des crayons et des boîtes de couleurs de Mme de Dampierre; puis il sortit de sa poche une quantité de petits objets en baudruche, dans lesquels il souffla et qui devinrent des animaux monstrueux, depuis le cheval jusqu'au bœuf. Un éléphant même s'éleva dans l'espace. Tout cela monta lentement vers les admirables plafonds peints, où dormaient dans leurs nuages dorés les Renommées et leurs trompettes, les La Vallière et les Montespan, au fond de leurs apothéoses. A ce moment suprême, M. de C... saisit ses javelots et se mit à tirer sur ses bêtes, envoyant sans merci des flèches égarées dans le nez de La Vallière et dans le sein de Montespan. Mme de Dampierre éperdue, pleurant ses magnifiques peintures, sautait en l'air, criant, accablant M. de C... des plus dures invectives; aux paroles, elle joignit bientôt les gestes et se mit à taper sur le fou avec son cornet. Je ne savais que devenir dans cette étrange situation, quand j'eus l'idée d'ouvrir la fenêtre et de persuader à M. de C... qu'il devait plutôt tirer sur les pigeons ramiers du parc; que cette chasse aurait plus de mérite, et je lui désignai alors quelques-uns des pigeons perchés autour des bassins. Cela réussit, et tout une

mitraille de flèches tomba bientôt comme grêle sur les pauvres oiseaux.

Au départ, M. de C... m'accompagna jusqu'à ma voiture et faillit tuer mon âne et me tuer moi-même, en lançant dans l'espace son dernier javelot.

Je crus devoir faire une autre visite à un vieux voisin, qui m'avait bien accueillie dans les jours heureux et que le malheur avait frappé depuis mon absence. Il avait perdu sa femme et l'un de ses fils et vivait dans la triste solitude d'un château désert. La perte des siens et les émotions de la guerre semblaient lui avoir également frappé l'esprit. Il ne quittait plus une vieille tourelle, battue par l'eau de ses fossés. Il n'y recevait personne et permettait à peine à ses domestiques d'y pénétrer. Quand il avait à réclamer d'eux quelques services, il tirait un coup de pistolet par la fenêtre.

Je n'avais pas la prétention d'être reçue dans la tourelle, mais je tenais à y déposer ma carte en signe de souvenir. Contre toute attente, le domestique qui m'ouvrit la porte me pria d'entrer. « Monsieur a appris que Madame était dans le pays, me dit cet homme, Monsieur sera heureux de revoir Madame. » On m'introduisit alors dans la bibliothèque du solitaire, qui ne tarda pas à paraître, coiffé d'un foulard rouge. « Vous me voyez avec mal aux dents, me dit-il. J'ai eu la sottise de me faire faire un râtelier qui me gêne horriblement. Je l'avais mis pour vous recevoir, mais, si vous le permettez, je l'enlèverai pour un moment. »

Et, cela dit, il sortit son râtelier de sa bouche et le tint à la main comme un masque romain, pendant qu'il me contait la fin tragique des siens. Son émotion fut telle un moment, qu'il laissa glisser sa mâchoire sur mes genoux et qu'il l'y oublia. Je dus la remettre en partant sur une table, où elle grinça tout à son aise, à côté d'un portrait du comte de Chambord, perché sur un chevalet.

J'allais quitter N..., avec l'espoir de retrouver enfin mon foyer pour de longs jours, quand je reçus une lettre de mon mari, qui me suppliait de partir pour la Suisse, afin d'y chercher une maison d'éducation pour les enfants. Il ne voulait plus, me disait-il, les laisser en France, dans ce grand désordre moral qui succédait aux guerres et aux révolutions que nous venions de traverser. Il sentait les idées démocratiques nous envelopper de plus en plus, les sentiments religieux disparaître. Il voulait protéger ses fils contre l'envahissement des doctrines nouvelles et des mœurs qu'il réprouvait. Il ajoutait que son désir était que je fusse d'abord à Genève pour prendre les conseils de Mgr Mermillod au sujet du pensionnat qui devait recevoir nos fils.

J'avoue qu'il me parut désolant d'envoyer ces enfants si loin

de nous et de confier à des étrangers le soin de former leur âme; mais j'obéis pourtant, et je partis pour Genève, le cœur bien gros, avec la femme de chambre qui avait partagé mon exil de Jersey.

CHAPITRE XI

La Suisse. — Ma visite à l'évêque. — Entrée de mes enfants chez les Dominicains d'Arcueil. — Je retrouve enfin mon foyer.

Nous arrivâmes à Genève par un temps magnifique, par une de ces journées où le lac et les horizons ont des teintes qu'aucun peintre ne sait rendre. Ma première visite fut pour les cygnes de l'île Rousseau. Ces beaux oiseaux, nageant tranquillement sur les eaux dormantes du lac, me rendaient l'image d'une paix que je ne connaissais plus.

Ma seconde visite fut pour l'évêque. Je n'avais pour lui aucune lettre de recommandation, mais mon nom et ma qualité de Française m'ouvrirent immédiatement ses portes.

Il me reçut dans une espèce de parloir, empreint de toute la sécheresse génevoise; sur les murailles, une carte de France et un grand reliquaire; c'était tout. Quant au mobilier, il se composait de quatre chaises de paille et d'un vieux canapé sur lequel Monseigneur me fit asseoir.

Monseigneur était un homme d'une cinquantaine d'années, d'une taille moyenne, mais d'une structure puissante. Il n'était pas beau avec ses pommettes rouges et ses traits taillés à coups de hache; mais il plaisait pourtant, parce que l'intelligence rayonnait dans ses petits yeux et que sa parole était pleine de bonté. La vitalité intense qui transfigurait son visage lui donnait la force de soutenir les longues et cruelles luttes religieuses avec cette Suisse protestante, qui lui avait déclaré la guerre et voulait sans cesse le repousser de son sein. Je revis souvent l'évêque pendant les luttes dont je parle, alors qu'il fut exilé à Fernay. Chose étrange, je le retrouvai dans la maison de Mme Denys, la nièce de Voltaire.

L'évêque daigna s'associer à mes soucis maternels et me parla longuement de mes enfants; mais il condamna absolument nos projets d'éducation hors de France. Son opinion était que nos fils devaient souffrir, lutter et vivre de la vie de la patrie. Je le quittai, parfaitement décidée à supplier mon mari de suivre ces conseils, qui satisfaisaient à la fois ma raison et les sentiments de mon cœur.

Cependant, avant de rentrer en France et pour donner toute satisfaction au but de mon voyage, je résolus de visiter quelques

pensionnats dont un de nos amis de Paris m'avait signalé les noms, au moment où j'allais accomplir ma mission.

L'épreuve ne fut pas à la gloire des maisons que je visitai. L'une d'elles, avec ses voûtes de pierres grises et ses escaliers ténébreux, me fit songer aux pyramides d'Egypte. J'y fus reçue par un directeur qui, dès le début, glorifia la république française et me dit que la Commune n'était qu'une erreur. En discourant de la sorte, il me montrait son domaine et me promenait le long de ses couloirs sombres que des domestiques lavaient à grande eau, sans s'inquiéter de notre passage. Dans le salon, un piano du temps de la reine Berthe. Une table chargée de prospectus et, au milieu des paperasses, une assiette enduite de miel avec un globe pour attraper les mouches. Un peu plus loin, la photographie du professeur dans un cadre en verre filé, et sur les murs crevassés, des images représentant le mont Blanc sous toutes les formes et des excursionnistes le gravissant péniblement. Enfin, au centre de la cheminée, un *Guillaume Tell* en bronze de la Vieille-Montagne, visant la pomme sur la tête de son fils.

Nous passâmes ensuite dans la cour piétinée par une vingtaine d'élèves, de pauvres garçons qui se promenaient deux par deux sous des arbres aux feuilles mangées par des chenilles. Quelques-uns se dirigeaient vers la gymnastique, qui apparaissait, au fond du tableau, comme la guillotine. Près de là, sous une tonnelle grise de poussière, se tenait une femme d'un âge mûr, raide comme un cierge pascal, coiffée d'un grand chapeau retenu par une mentonnière et lisant avec prétention les œuvres de Schiller. C'était la maîtresse de la maison, celle qui veillait sur les enfants, qui leur faisait la lecture de la Bible, présidait au repas et remplaçait la mère absente. La pensée de livrer mes fils au professeur communard et à sa vieille poupée me fit courir la sueur sur les os. Après avoir demandé tous les prospectus de l'établissement, promettant de revenir, je disparus vite sur la route poudreuse qui m'avait menée à ce triste lieu.

A quelques kilomètres du village de B., je visitai un second pensionnat d'un aspect bien différent. Là, c'était riant, spacieux, plein d'ombrages. On arrivait à la villa du professeur D. par de longues avenues au fond desquelles on apercevait le lac et le Jura dans ses brouillards bleus. Sur les pelouses, des petits enfants animés, joyeux, jouaient aux quilles et au croquet. De plus grands élèves galopaient à cheval le long des allées. De plus grands encore descendaient les coteaux en chantant, s'en allant canoter sur le lac.

Près de la maison, au pied d'un chêne, un jeune homme blond, un peu mélancolique, jouait aux échecs avec une jeune femme

vêtue de blanc et couverte de longs cheveux ondulés. Sur l'oreille, elle avait un paquet de fleurs, et ces fleurs paraissaient attirer singulièrement les regards du joueur d'échecs.

Sur la porte du joli cottage, tout enguirlandé de roses, se tenait un prud'homme jovial. C'était M. D. Il s'avança vers moi, une main dans son gilet et les pieds à la contredanse :

— Qu'y a-t-il pour votre service, madame?

— Monsieur, je voudrais visiter votre établissement; peut-être vous confierais-je mes enfants.

Sur cet espoir, M. D. me dirigea avec empressement à travers ses dortoirs et ses corridors. Nous arrivâmes aux salons dont il ouvrit les volets avec fracas. Quand le soleil pénétra dans la demeure, il me laissa voir un joli intérieur, élégamment orné, avec des fleurs bien groupées dans des vases. On sentait que la patte blanche de la dame aux longs cheveux avait passé par là. Du reste, M. D. ne manqua pas de me confirmer la chose. « C'est ma femme, me dit-il avec emphase, c'est ma femme qui se charge de ces embellissements. Une artiste, ma femme, une véritable artiste! La nature, les arts, la littérature, voilà sa vie, son essence! Cela m'a causé souvent un peu d'embarras, car j'aurais eu besoin, dans une maison comme la mienne, d'avoir une ménagère faisant le beurre et comptant la lessive; mais que voulez-vous, on ne peut pas être une déesse et une cuisinière! J'ai pris une gouvernante qui surveille les gros ouvrages et j'ai laissé ma femme suivre ses goûts. D'ailleurs, elle m'est d'un secours précieux pour nos jeunes gens. Elle sait les occuper. Avec l'un, elle dit des vers; avec l'autre, elle fait de la musique; avec le troisième, elle joue au boston ou aux échecs. Tenez, qu'est-ce que je vous disais? Regardez-la, sous son vieil arbre. Regardez-les tous les deux! » Et il soulevait un coin du store pour ne rien me laisser perdre du tableau. « Eh bien, voilà un jeune homme, ajouta-t-il, dont je ne savais que faire quand il m'est arrivé pour terminer ses études. Nature désordonnée, caractère indiscipliné; avec cela, mœurs douteuses! En six mois, ma femme l'a changé. C'est vraiment une incroyable chose; elle en fait ce qu'elle veut. Le voilà maintenant tout au devoir et au sérieux de la vie. Je suis sûr qu'en ce moment, ils parlent morale et littérature. Vous vous glisseriez là derrière eux, dans ce buisson, que vous entendriez certainement des choses qui vous surprendraient. »

Ce pauvre imbécile m'irritait. Je lui demandai le prix de sa pension, me disposant à partir : « De 6 à 7000 francs par an, me répondit-il, sans les accessoires. » J'eus envie de lui dire que je trouvais cela bien cher pour apprendre à canoter et à devenir le favori de Mme D.

Pendant ces journées passées à Genève, quelques personnes que j'y avais connues étant à Divonne en 1862, me présentèrent un vieillard intéressant, faisant partie de la noblesse génevoise, M. P... de S... Cet homme sut me charmer par sa conversation et ses curieux récits. Tout en prenant le thé avec moi, il me contait que, sous le premier Empire, alors qu'il y avait un département du Mont-Blanc, et que Genève était un peu la France, son père, qui occupait de hautes fonctions dans la magistrature, appelé souvent à Paris par l'empereur, l'emmenait avec lui à la cour. Quoique bien jeune, il devint le favori de l'empereur et le protégé de l'impératrice Joséphine, à la Malmaison. C'était lui, me disait-il, qui l'accompagnait dans ses promenades et lui présentait ses gants sur un plateau d'or ciselé. Ce n'était pas une sinécure, ajoutait M. de S..., car elle changeait de gants à tout moment. Même à table, il fallait lui en présenter une paire neuve entre chaque plat. M. de S... remplissait quelquefois des missions plus délicates; c'était encore lui qui était chargé d'enlever, de temps à autre, une petite perruche, grosse comme un colibri, que Joséphine tenait blottie dans son corsage, derrière une branche de citronnelle. Il paraît que la perruche aimait passionnément sa retraite, car elle se fâchait quand on l'en faisait sortir. M. de S... montrait avec fierté, à son pouce de la main droite, une petite cicatrice blanche, souvenir d'un coup de bec que lui avait donné l'oiseau dans une bataille intime. Il parlait surtout, avec une émotion que le temps n'avait point éteinte, de la parfaite bonté de l'impératrice. Sa bonté, me disait-il, s'étendait jusqu'aux animaux, et il me contait, à ce sujet, qu'elle avait supporté pendant de longues années une chienne qui traînait ses boyaux partout où elle allait. J'aimerais qu'elle fût morte, disait Joséphine, mais tant qu'elle vivra, je lui donnerai quelques douceurs. Elle aime mieux mon salon que son chenil; elle restera dans mon salon, malgré le dégoût qu'elle me cause.

Le vieillard avait également fait partie, dans sa jeunesse, de la société du brillant Coppet. Il avait connu Ballanche, Benjamin Constant et dansé la gigue avec Sismondi. Bien accueilli par Mme de Staël en ces temps glorieux, il l'avait accompagnée, lorsqu'elle rentra, dans son cercueil, sous les ombrages du Coppet solitaire. Ce jour-là, la matinée était fraîche et belle, disait M. de S...; pour tous, tout paraissait désolé. De temps en temps, les porteurs s'arrêtaient, déposaient leur fardeau sur la terre humide, s'essuyaient le front, puis reprenaient leur marche lente, dans un silence qui n'était troublé que par le bruit des feuilles. Deux ou trois fidèles seulement, derniers débris d'une cour que les

reines eussent enviée, suivaient en pleurant la grande morte jusqu'au caveau funèbre.

L'image de Mme Récamier tenait au cœur de M. de S.... Il défendait sa vertu comme un tigre, et, quand il voyait sur quelques visages un peu de doute à ce sujet, son vieil œil éteint se ranimait et devenait féroce. Il gardait comme une religion le souvenir des soirées passées à l'Abbaye-aux-Bois. Une fois, me disait-il, j'y trouvai M. de Chateaubriand qui avait marché sur une mauvaise herbe et boudait sur un canapé, les pieds en l'air et la tête en bas. Mme Récamier cherchait à le dérider et lui adressait mille questions qui tombaient dans le silence. Elle en arriva à lui demander d'une voix irritée :

« Où donc avez-vous passé votre matinée?

« — Dans la moutarde, répondit le grand homme.

« — Vous étiez donc malade? objecta Mme Récamier.

« — Oui, j'étais congestionné. »

Ce fut tout. On ne put rien tirer de plus de son mutisme. En sortant, M. de S... rencontra M. de Montmorency et lui raconta la chose.

« Parbleu! s'écria M. de Montmorency, je sais bien pourquoi Chateaubriand était congestionné et s'était fourré dans la moutarde; il venait d'apprendre la grossesse de la duchesse de Berri. »

Les deux ou trois visites de M. de S... m'aidèrent à passer les heures en attendant les instructions de mon mari. Ces instructions arrivèrent enfin. Convaincu par mes lettres des inconvénients de l'éducation helvétique pour nos enfants, il me priait de cesser mes recherches et me rappelait en France. Je résolus de regagner Paris par Lausanne, et ce fut en voiture découverte que je suivis cette jolie route de Genève à Lausanne, côtoyant presque tout le temps les bords du lac.

A travers les magnifiques arbres des villas et des parcs échelonnés, on apercevait les eaux bleues de ce poétique Léman et les pics neigeux des Alpes. Quelquefois, de petites barques, avec leurs voiles blanches, apparaissaient à l'horizon semblant venir à vous, comme des oiseaux qu'on appelle. Tout était calme et riant dans les moindres villages. Tout avait l'air honnête et doux, depuis les gens qui vous souhaitaient bon voyage à la fenêtre, jusqu'aux vaches qui ruminaient dans leur enclos. Je me laissais aller à cette paix charmante de ce charmant pays, oubliant pour un moment les agitations et les douleurs de la France.

Comme nous approchions d'Ouchy, la nuit vint. Une nuit superbe, comme les nuits d'Orient. Avec les premières étoiles, une fournaise ardente parut bientôt au-dessus des Alpes, et de ses

poussières d'or sortit la lune, rouge et magnifique. Elle monta, monta lentement, puis sembla se fixer dans l'azur, et, de là, veiller sur les mondes endormis. Tout, alors, se couvrit de clartés : le lac, les campagnes, les toits des maisons, jusqu'aux feuilles des vieux platanes bordant la route, qui miroitaient comme des sequins. Pendant cela, le silence envahissait la terre. Plus de voix lointaines, plus de brise dans les arbres, plus de bruit de rames sur les flots. Les chevaux trottaient dans une épaisse poussière; leurs pas étaient muets; seuls, et à de longs intervalles, les bateaux à vapeur regagnant le port faisaient entendre leur souffle puissant. On eût dit des monstres antédiluviens, traversant les mers désertes du commencement des âges.

En arrivant à l'hôtel Beau-Rivage où je dus passer la nuit, je tombai sur l'affreux Razoua, de la Commune, qui était venu, après la défaite, chercher un refuge dans ce pays de la liberté. Le lendemain, nous déjeunâmes côte à côte dans un petit restaurant, dont les fenêtres ouvraient sur de paisibles jardins. Razoua mangea de bon appétit, mais je ne sus rien avaler, la vue de cet homme me serrait la gorge et l'estomac. Au dessert, il se leva, et fut jeter du pain aux moineaux sur la terrasse. Ce criminel avait les sensibilités de Robespierre.

Je trouvai à Paris une lettre de mon mari, m'annonçant l'arrivée des enfants. « Je t'envoie les petits, me disait-il. Après mûres réflexions, je me décide à les confier aux Dominicains d'Arcueil. Ce sont des prêtres instruits, pieux et énergiques; j'espère en eux pour faire des hommes de nos fils. J'espère également en toi pour surveiller leur installation dans ce collège. J'aurais voulu t'en éviter le tourment, mais je suis écrasé, découragé; il me semble que je ne peux plus rien, ni pour moi ni pour les autres.

« Le directeur a été prévenu, il consent à prendre les enfants. »

Ce directeur était le P. Haulès, un poète et un lettré. Il aimait les œuvres de mon mari. Il aima ses enfants et m'aima un peu moi-même. Que de fois, je lui ouvris mon cœur de mère dans la paix de ses cloîtres ou sous les ombrages de son beau parc. Je le vois toujours, marchant à mes côtés, dans sa cape blanche, avec sa canne et son cache-nez rouge, dont les bouts flottaient comme l'écharpe d'un toréador. Il me parlait aussi avec confiance de ces jeunes vies qu'il créait et de l'intérêt puissant de son œuvre.

Lui n'avait pas été inquiété par la Commune; mais un de ses professeurs, le P. Rouxelin, avait échappé par miracle au massacre qui fit tant de martyrs. Avant cela, pendant le siège de Paris, le P. Rouxelin, quittant la communauté et ses habits de religieux, était allé d'ambulance en ambulance soutenir ceux qui mouraient.

Il avait fini par s'installer à Belleville, au milieu de cette population violente et surexcitée, et là, vêtu comme un ouvrier, un gourdin à la main, un chapeau défoncé sur l'oreille, il pénétrait dans les bouges les plus suspects, pour y porter des paroles de paix et de rénovation. Il courait aussi sur les champs de bataille, ne dévoilant son caractère sacré qu'au moment où la mort allait frapper ceux qu'il appelait ses enfants. Alors, dénouant sa cravate, entr'ouvrant sa chemise, il laissait voir sur sa poitrine sa croix de Dominicain et donnait l'absolution d'une voix ferme au milieu des balles et de la mitraille.

Ce fut au P. Haulès et au P. Rouxelin que je donnai mes deux fils, confiante dans leur avenir. Il y eut, malgré la sécurité que j'emportais, un grand déchirement quand je quittai ces enfants dont je ne m'étais jamais séparée. Au dernier moment, ces petits s'accrochèrent à ma robe, sanglotant dans mes bras, appelant leur père, Saint-Lô, leurs chers Palliers, tremblant à la pensée d'entendre les lourdes portes du couvent se fermer sur leur mère, qui allait regagner le pays sans eux. Et leur mère, encore plus désolée, les recommandait aux Pères, aux Sœurs infirmières, aux domestiques même, tendant des mains suppliantes vers tous ces inconnus auxquels elle les livrait.

Ce fut vers le milieu de l'automne que je retrouvai ma demeure bien attristée par l'absence des enfants, par le départ de la plupart de nos amis et par les mélancolies croissantes de mon mari. Cependant, il s'était remis au travail et avait repris *Julia de Trécœur*, commencée avant la guerre; mais il était frappé de l'idée qu'ébranlé par tant d'émotions successives, il ne pourrait plus rien écrire de bon, que le succès était perdu pour lui comme le reste!

Presque chaque jour, il me faisait la lecture des pages écrites. J'essayais de le relever par mes compliments. Parfois je réussissais, alors il me disait : « Tu es un bon public, et je t'aime bien! »

Les mauvais temps d'hiver, les brouillards, puis la neige, achevaient d'assombrir mes horizons. Quand mes devoirs de maîtresse de maison étaient accomplis, j'allais faire quelques courses à Saint-Lô, dans un vieil omnibus du chemin de fer qui remplaçait ma voiture et ce beau cheval dont j'étais si fière et qu'il m'avait fallu vendre. Quand je me voyais ensevelie dans la paille de l'omnibus comme une pomme dans un fruitier, je ne pouvais m'empêcher de soupirer après l'élégant équipage qui me transportait naguère dans les rues et sur les routes où chacun l'admirait. Je voyais mon cheval steppant devant le général Fleury, quand il venait inspecter le haras de Saint-Lô et qu'il s'amusait à me faire faire au trot relevé le tour du Champ de Mars. « Bravo! criait-il, en frisant sa

moustache. » Qu'eût pensé le général s'il m'eût rencontrée dans la vieille carriole d'alors, faisant le bruit d'un caisson d'artillerie et conduite par un homme en blouse et fumant la pipe? Tout cela était vraiment bien peu de chose dans la débâcle générale, mais les petites amertumes mises dans la balance ont aussi leur poids.

Quelquefois, avant dîner, dans ce qu'on appelle entre chien et loup, alors que je me chauffais en regardant trembler la flamme, je voyais entrer le vieux M. de V..., un de nos voisins, qui prétendait descendre du célèbre marin Duquesne. Il prétendait aussi ne mourir que quand cela lui ferait plaisir. La mort ne l'avait guère tenté jusqu'alors, car il avait bien quatre-vingt-dix-neuf ans. Il s'asseyait devant moi, essuyait ses souliers en peau de castor avec son mouchoir, puis soutenait sa thèse habituelle : La volonté de vivre repousse la mort! Cette thèse assommait mes oreilles depuis des années, et pourtant je regrettai de ne plus l'entendre lorsque le pauvre vieux fut enlevé, par une fluxion de poitrine, à mes chiens et loups. Quelques heures avant de quitter ce monde, poursuivi par son idée fixe, il avait écrit : « Je meurs parce que je le veux bien! »

CHAPITRE XII

Départ de mon mari pour Londres. — Ses lettres.

Julia de Trécœur parut enfin et le succès ressuscita son auteur. Nous eûmes quelques bons jours en regardant pousser l'herbe, comme mon mari me l'avait écrit pendant l'exil de Jersey. Profitant de ce retour de vie et d'un gain qui remplissait sa bourse un peu vide, il résolut de partir pour l'Angleterre, où vivaient depuis nos désastres les souverains dépossédés. « Je ne veux pas, dit-il, qu'ils se croient oubliés dans le malheur! » et il se mit en route.

La première lettre était datée de Londres.

« Londres, 25 février 1872. Clarendon-Hôtel.

« Très chère petite amie, me voici donc à Londres et je me porte bien, toujours un peu de fatigue, bien entendu.

« Je suis parti de Paris vendredi matin. J'étais à Calais vers deux heures de l'après-midi, après avoir avalé vivement 75 lieues. Le paquebot partait, mais j'ai toujours projeté de passer une nuit à Calais pour me remettre de cette première étape et me préparer à la seconde beaucoup plus rude. Il faisait d'ailleurs un temps affreux et des moins engageants, une pluie imminente et beaucoup de vent.

« Calais est une vilaine petite ville, d'aspect anglais, dont les sales quartiers de Jersey peuvent te donner une faible idée. Une boue mêlée de poussière de charbon sur les quais, dans les rues, dans les fossés des vieux remparts, sur les petites maisons uniformes, sorties du même moule, jaunes et noires. Il y a une jetée de plus d'un kilomètre. Je suis allé jusqu'au bout, en tenant mon chapeau, et j'ai vu une mer farouche.

« Hier matin, j'y suis retourné. Il pleuvait toujours, et toujours du vent. Cependant la mer m'a paru moins mauvaise. Le bateau partait à une heure et demie, j'ai pris mon grand courage et passé la matinée à faire toutes les nombreuses opérations d'enregistrement des bagages, du visa des passeports, etc., etc. A une heure j'étais sur le pont, que la pluie rendait d'ailleurs parfaitement désagréable. J'ai voulu cette fois-ci essayer de l'intérieur et me suis couché de tout mon long sur un canapé, avec une cuvette sous ma main gauche, sauf ton respect, et un verre d'eau sous ma main droite. Je t'épargne le récit de mon martyre, qui a été grand, surtout en approchant de la côte anglaise, où le roulis était très violent.

« Je suis allé du quai en trébuchant me tapir dans un wagon du Royal-Mail, qui va de Douvres à Londres sans s'arrêter. C'est un trajet de deux heures, le train va comme une flèche. La brume, mêlée à la fumée de la locomotive, ne me laissait apercevoir que vaguement et par rares éclaircies les campagnes anglaises, les petites maisons proprettes, des moulins à vent, de jolies rivières, des chaînes de collines au loin. C'est le comté de Surrey. Çà et là, des noms qui parlent à l'imagination sur les façades des stations, Hastings, par exemple, et Chislehurst.

« A la nuit tombante, le train entrait dans Londres. Nous descendons à Charing-Cross, qui est dans le cœur même de la ville, ou du moins dans la ville moderne, le West-Sud. J'ai aperçu en passant les grandes architectures fantastiques de Westminster. Quand j'ai été dans mon fiacre, avec mes chers bagages, j'ai entrevu le dôme de Saint-Paul, les quais illuminés de la Tamise, des clochers, des colonnes, dans le brouillard.

« J'avais choisi un peu au hasard Edwards-Hôtel. On m'y conduit. Je vois une maison de très bonne apparence, on sonne, car ici tous les hôtels ont des portes bâtardes et soigneusement closes. Personne ne sait un mot de français dans l'hôtel. Après avoir essayé de m'entendre avec trois dames très polies et souriantes d'ailleurs, j'y renonce. Je cherche dans mon guide une maison où l'on parle français, je donne au cocher l'adresse de Clarendon-Hôtel. C'est un lieu très confortable et il y a un domestique qui entend à peu près le français. J'étais très fatigué et je m'accom-

mode d'un appartement qu'une vieille femme me démontre par signes. Il est horriblement cher!

« Dîner solitaire dans un grand salon où il y a des portraits en pied des souverains anglais. Après quoi je me couche dans un grand lit à colonnes et à ruelle, où je m'éveille un peu trop souvent pour me dire : Je suis à Londres. Comme c'est bête d'être à Londres! Toujours aussi l'estomac un peu barbouillé et les tempes serrées en mémoire du paquebot.

« Je m'en aperçois encore quand je saute à bas de mon édifice, sur les sept heures du matin. Je lève les stores en m'habillant et je vois, de l'autre côté de la rue, des alignements de maisons, belles, sèches et correctes. C'est dimanche! La ville m'avait paru très vivante hier soir, on dirait que tous les habitants sont morts pendant la nuit. Les rues sont absolument désertes. Toutes les boutiques sont closes. La pluie seule continue son commerce. Tout cela n'est pas gai. C'est égal, je prends mon parapluie d'une main, mon plan de Londres de l'autre, et me voilà parti à travers les rues solitaires et la boue. Je m'oriente très bien. Je tombe dans Saint-James-Park, bâti par Henri VIII, c'est très laid ce palais. Le parc est triste, pourtant les oiseaux chantent, et comme j'entends leur langue, cela me remet le cœur.

« Le palais de Buckingham qu'habite la reine donne sur un des côtés du parc. C'est assez grandiose, dans le style de Versailles, mais beaucoup moins beau. Je traverse une place où il y a une colonne, une statue équestre de Wellington, des statues à pied, un entassement sans goût, mais qui sent pourtant une capitale. Tout est plus grand, plus fort, plus riche qu'à Paris, mais moins fin et moins pur. C'est Rome après Athènes.

« Je suis rentré en fiacre, j'ai déjeuné et me voilà!

« Excuse-moi si je ne te dis pas de tendresses. Je fais une chose très dure pour mon tempérament de corps et d'esprit. Je ne veux pas m'amollir.

« Adieu, ma chère petite.

« OCTAVE. »

« Londres, dimanche soir.

« Je ne sais, ma chérie, si je pourrais t'écrire demain, à cause de mon petit voyage projeté. Je reprends donc la plume après t'avoir quittée.

« J'ai fait une nouvelle promenade dans l'après-midi. Il y avait foule dans les jardins publics; une vilaine foule d'ailleurs, comme à Paris, le dimanche. J'ai traversé en sortant du parc une magni-

fique rue toute bordée de grands édifices à colonnes et qui se nomme Regent-Street. C'est notre rue de la Paix, surtout comme monde. Comme je te le disais ce matin, les belles rues sont plus belles, plus mouvementées que les nôtres. Il y a une quantité extraordinaire d'hôtels, d'établissements de banque, de temples qui ressemblent à notre hôtel de la Monnaie. C'est la partie moderne, ainsi que les colonnes votives, les statues, les trophées, qui s'entassent partout. S'il n'y avait que cela, Londres serait purement américaine, et il est probable que New-York, sous ce rapport monumental, cossu et gigantesque, l'emporterait; mais la supériorité de la vieille Angleterre, c'est qu'elle a une histoire. C'est qu'à côté de ses splendeurs de parvenue, elle montre les diamants des vieux parents. Il y a au milieu des magnifiques bâtisses qui ne frappent que les yeux de sombres édifices et de vieux palais qui parlent furieusement à l'imagination. Les rues mêmes ont des noms qui évoquent des souvenirs. Le Temple, la Tour, Somerset, qu'habitait Élisabeth, Westminster, White-Hall et sa fatale fenêtre, etc. Malgré mon guide et mon intelligence, j'avais le matin perdu White-Hall, que je tenais pourtant beaucoup à voir, pour me dire : Charles Ier est sorti par là. L'échafaud devait être là! Eh bien, j'avais passé devant cette façade sans me douter qu'elle fût la propre façade de ce palais tragique. Il y a une rue maintenant devant les fenêtres, et la caserne des Horse-Guards, qui sont de beaux gaillards à grandes bottes et à crinière comme nos Cent-Gardes jadis. Il y en a deux qui montent la garde à cheval de chaque côté de leur grille, à moitié sortis d'un petit pavillon dans lequel ils rentrent sans doute quand il pleut.

« Il faut te dire qu'il y a ici, mardi, une cérémonie qui met toute cette immense ville sens dessus dessous. C'est la procession de la Reine, qui ira à Saint-Paul rendre des actions de grâce en l'honneur du rétablissement du prince de Galles. On fait de grands préparatifs pour la fête, à ce qu'il paraît, car je n'ai vu pour moi que des mâts et des banderoles, et quelques apprêts d'illumination ; mais il faut croire qu'il y a quelque chose de plus du côté de Saint-Paul, car, c'était par là que se poussait une effroyable cohue.

« Je l'ai bientôt quittée et je suis descendu par une rue latérale sur les quais de la Tamise, et les ponts qui l'enjambent, çà et là, sont vraiment de grandes belles choses. La Seine est misérable auprès de cela. Mais la vague est si houleuse et si marine, que ma pensée se reporte tristement vers ce détroit qui nous sépare et qu'il faut retraverser. Elle s'y reporte d'autant plus aisément que je souffre encore du mal de mer. J'ai une migraine noire et l'estomac affalé. Je suis sorti malgré tout, parce que le pis serait de me laisser

abattre et que je trouve sage de me familiariser avec ce monstre de Londres, au lieu de le regarder par la fenêtre.

« Et cependant, je vais dîner, après t'avoir embrassée bien fort.

« OCTAVE. »

« Londres, lundi matin.

« J'ai passé une bonne nuit qui m'a fait grand bien. Mon mal de tête a disparu. Je n'ai plus au même degré la sensation d'un homme tombé brusquement dans l'étrange et le fantastique. Il reste néanmoins l'impression désagréable de se sentir noyé dans cette population de 2 millions d'âmes où pas une âme n'est sœur ou même cousine de votre âme. Enfin, nous vivons dans un temps où il faut se bronzer le moral.

« Je t'embrasse encore et pars pour Chislehurst. Je ne puis te dire combien, à part tout autre sentiment, je suis heureux de voir des visages connus, amis et bienveillants. »

« Lundi soir.

« J'arrive de Chislehurst, ma chérie, à la nuit tombante. J'ai été parfaitement accueilli par l'empereur, mais l'impératrice venait de partir pour Londres, où elle devait dîner.

« J'étais, sans m'en douter, en allant, dans le même train que le prince impérial, qui revenait du collège avec son précepteur et le jeune Connau. Comme je descendais de wagon à la petite gare de Chislehurst, j'ai été tout surpris de m'entendre appeler par mon nom. C'était le prince, qui avait vraiment l'air heureux de me voir. Il a étonnamment grandi. C'est tout à fait un adolescent, distingué, gracieux, un peu frêle. Il m'a fait monter dans la voiture qui l'attendait et nous avons gravi la colline en babillant.

« Comdin-House n'est pas du tout un château. C'est une maison de riche gentilhomme anglais, mais nullement de grand seigneur. Quoique d'un style mêlé et banal, et malgré une rustique couleur d'amadou, c'est assez joli d'aspect. Le parc a les pelouses sans pareilles des parcs anglais, et les beaux vieux arbres que les révolutions ne dérangent jamais. Un très petit vestibule, puis une galerie confortablement meublée, avec un renforcement qui a l'air d'une chapelle. A droite, l'escalier bien simple; à gauche, la porte du salon, lequel est d'un luxe ordinaire. La cheminée est en mosaïques avec des figures en relief. Une table ronde devant la cheminée avec un éparpillement de journaux sans nombre, et c'est tout! Quant à la salle à manger, elle est d'une simplicité provinciale. Les

journalistes qui font un palais de cette maison sont des menteurs ou des gens qui n'ont jamais vu un palais, ni même un salon. Il n'y a qu'un valet de pied à la porte. J'ai pu reconnaître à certains détails que le train de maison est très court et très strict.

« Le prince a couru gentiment m'annoncer à son père, qui est venu aussitôt à moi dans la galerie. Il m'a paru non pas plus gros, mais élargi. L'envergure d'une épaule à l'autre est énorme. Sa démarche est lente, un peu lourde, mais ferme. Ses cheveux n'ont pas blanchi. Il a toujours sa grosse impériale et ses moustaches, mais pas cirées, et porte une redingote avec une décoration multicolore.

« — Venez, m'a-t-il dit, en me serrant la main fortement », et il m'a emmené dans le salon, après quoi il a pris une chaise et m'en a avancé une, pendant que le duc de Bassano et le prince de la Moskowa, présents à mon arrivée, se retiraient discrètement. L'empereur m'a demandé, d'une voix émue, des nouvelles de France.

« Sire, lui ai-je dit en lui montrant les journaux, vous êtes aussi bien informé que moi.

« — Et la fusion, que devient-elle?

« — Sire, je ne pense pas qu'elle aboutisse. Cela se machine dans les salons. C'est un arrangement de surface qui n'a guère de racine dans le pays.

« — Cependant, tous les députés légitimistes qu'on a envoyés à la Chambre ont eu lieu de se faire illusion?

« — Sire, on ne les renommerait pas aujourd'hui.

« — Je le crois. La fusion me paraît en effet bien difficile. Il y a des principes abstraits qui séduisent par leur justesse, et quand on veut les appliquer, on reconnaît qu'ils ne sont pas pratiques. Cette union des deux branches de la maison de Bourbon, au point de vue abstrait, paraît la chose la plus juste et la plus sensée du monde. Le comte de Chambord n'ayant pas d'enfants, rien ne paraît plus simple que de lui donner le comte de Paris pour héritier, mais, à l'application, il y a des obstacles invincibles. Comment effacer tant de souvenirs qui séparent les deux familles? Les d'Orléans ont perdu leur popularité en s'alliant au comte de Chambord.

« — Je suis entièrement de l'avis de l'empereur.

« — Ils effraient maintenant, au lieu de les ramener, les masses énormes issues de la Révolution. Ils n'auraient eu, il me semble, qu'un rôle à jouer : c'était celui de la dynastie protestante en Angleterre. Ils devaient l'accepter franchement.

« — C'est très juste.

« — M. Thiers avait aussi un rôle superbe, celui d'un Washington au petit pied. Il devait réorganiser la France, dominer le désordre et faire ensuite un appel au peuple. Je ne le dis pas dans mon intérêt, mais un appel au peuple réveillerait peut-être ce malheureux pays et en ferait sortir un élan, quelque chose de vivant et de sain, un grand mouvement comme celui que vous avez vu en Angleterre, pendant la maladie du prince de Galles. La France est bien démoralisée. Toutes ces révolutions qui insultent le lendemain ce qu'on respectait la veille ne laisseront pas un principe debout.

« De là, je suis venu à lui parler de l'état d'anxiété de la France, de l'insécurité de la vie, de la comparaison qu'on ne pouvait manquer de faire entre ce misérable état de guerre sociale, toujours menaçante, d'inquiétude et d'angoisse permanentes, avec les vingt années de calme et de prospérité de l'Empire.

« — Oui, a dit l'empereur d'un ton triste, mais on m'en veut naturellement de cette malheureuse guerre. Et quand je pense, a-t-il ajouté en fixant sur moi ses yeux gris avec un douloureux sourire, que, si nous avions eu quinze jours de plus, malgré tout ce qui nous manquait, nous étions maîtres de la situation... Que dit-on de l'armée?

« — Sire, on dit qu'elle est animée d'un bon esprit.

« — On!

« — La France ne compte que sur elle et sur Mac-Mahon.

« — Mac-Mahon! C'est un heureux; il est populaire, et cependant!...

« Un long silence s'est fait :

« — C'est un honnête homme, a-t-il ajouté, et il a eu le bonheur d'être blessé.

« J'ai dit ensuite quelques mots d'une réaction de justice, tout au moins, qui se faisait en France pour l'empereur, même au sujet de la guerre, à laquelle l'opposition l'avait poussé en lui refusant les moyens qu'il croyait nécessaires. J'ai rappelé les paroles de Thiers, traitant de fantasmagorie les armements de la Prusse, signalés expressément par le maréchal Niel au nom de l'empereur.

« — Sans doute, a-t-il dit avec son calme inaltérable et son étrange douceur.

« Pas un signe d'humeur, pas un mot de colère contre rien ni personne. Il en est venu à me parler en riant et en levant les épaules de la haine affolée dont il est l'objet de la part de Thiers.

« — Il y a, m'a-t-il dit, un aviso à Boulogne pour me surveiller et empêcher mon débarquement!

« Et il s'est mis à rire de nouveau.

« Je ne suis pas assez âne pour me figurer que l'empereur me confierait des résolutions secrètes ou que je serais capable de les deviner. Il pourrait se préparer à débarquer demain, sans que ses paroles ou son visage en fussent modifiés d'aucune façon ; néanmoins, mon entretien avec lui me laisse profondément convaincu qu'il ne prépare absolument rien, qu'il attend les événements et que l'appel au peuple est tout son espoir.

« Bientôt après, l'empereur s'est levé et m'a dit qu'il voulait me montrer le parc. MM. de Bassano et de la Moskowa ont alors reparu et nous ont suivis. Après avoir fait le tour du parc, l'empereur est sorti par l'une des petites grilles de l'enceinte et nous sommes alors entrés dans d'immenses bruyères communes dont l'Angleterre est fort jalouse, on ne sait pourquoi. Nous rencontrons, le long des petits sentiers, quelques promeneurs. L'empereur est évidemment l'objet d'un immense intérêt pour tous ces gens, mais d'un intérêt profondément bienveillant.

« Nous sommes rentrés à quatre heures. J'ai pris congé. L'empereur, me disant combien l'impératrice regretterait, etc., etc. J'ai demandé la permission de revenir, pour lui présenter mes respects, mercredi. L'empereur m'a dit d'y aller déjeuner, mais j'ai répondu que je ne pouvais accepter, en balbutiant une raison vague dont il s'est contenté. Ces diables de déjeuners me détruisent l'estomac.

« Je tâcherai de voir demain un petit coin de cette procession de la reine. Mais je crois que je ne verrai rien. La circulation est déjà très difficile aujourd'hui. On vient de 50 lieues à la ronde, et les chemins de fer vomissent des millions de curieux qui viennent s'ajouter aux deux millions de Londres. L'empereur m'a dit qu'une fenêtre sur le passage était louée 1800 francs. Ne pouvant rien louer à ce prix et détestant les foules, je désespère de mon sort. Ces Anglais, du reste, quand ils se mettent en frais d'enthousiasme, n'y vont pas mollement. Tu n'as pas idée de la projection de mâts, de banderoles, de pavois traversant les rues, de tableaux de circonstance, de tapisseries, de drapeaux, d'échafaudages ornés qu'on voit sans interruption sur l'interminable parcours du cortège. Cela doit ressembler à ces grandes fêtes enthousiastes du moyen âge. Noël, Noël! Les Anglais ont encore la foi.

« Mais, cela ne nous avance guère.

« *Mardi matin.* — Dieu protège décidément la reine. Il fait un temps superbe. Depuis mon arrivée à Londres, la pluie et le brouillard n'avaient pas cessé. Ce matin, c'est le ciel gai de la France! Le tapage commence dans les rues. Je m'en vais faire un tour dans le Strand pour voir les préparatifs avant la cohue. Que se passe-t-il aux Palliers pendant cela?

« Je t'aime bien, ma chérie.

« Ton badaud de mari,

« OCTAVE. »

« Londres, mercredi matin.

« Je t'écris bien brièvement aujourd'hui, ma petite amie, car j'ai fait l'école buissonnière ce matin, et voilà que je repars pour Chislehurst, d'où je reviendrai peut-être trop tard pour l'heure de la poste.

« Je n'ai donc pas le temps de te décrire les splendeurs de la fête d'hier, elles dépassent l'imagination. J'en ai d'ailleurs peu joui, parce que j'avais, au milieu de ces flots de multitude, un redoublement de nostalgie et de spleen; mais j'étais mieux ce matin, et j'en ai profité pour faire une longue promenade sur le parcours de la procession. Je suis allé jusqu'au pont de Londres, qui est à une lieue de mon hôtel, et j'ai pu voir encore tout l'appareil de la fête, sans compter les magnificences ordinaires de la ville. J'ai traversé la Cité, et je ne puis te dire avec quel intérêt je suivais sur les noms des rues tout l'itinéraire de quelques-uns des héros de Walter Scott, en particulier de Nigel, de Pevril du Pic.

« J'ai eu une forte tentation de repartir demain, mais il m'a paru coupable, puisque j'ai tant fait que de venir ici, de quitter la place sans avoir vu deux ou trois choses particulièrement intéressantes, comme la Tour, Windsor, Hampton-Court; seulement, les distances sont telles ici, qu'il faut un jour pour chaque chose. Je ne sais encore si je me déciderai à prolonger l'exil.

« Au revoir en attendant, je tâcherai de t'écrire encore ce soir. »

« Mercredi soir.

« Me voilà revenu de mon dernier pèlerinage. Cette fois-ci, je suis allé de la gare à la maison de mon pied léger. La route qui tourne entre deux collines boisées rappelle beaucoup les routes de Jersey. J'ai remarqué aujourd'hui la présence d'un policeman devant la grille. Ce policeman en rase campagne et se détachant sur la bruyère est d'un effet bizarre; il n'a pas l'air de s'amuser. Une avenue de très vieux arbres conduit au château, si château il y a. Les arbres sont clairsemés; en revanche, un if magnifique s'élève jusqu'au toit de la maison.

« Je retrouve le prince de la Moskowa, qui m'introduit dans le salon où est l'empereur, qui se lève à mon approche et me serre la main plus cordialement que jamais. Puis il me fait asseoir, et nous reprenons la conversation d'hier sur le même ton d'intimité.

Il m'a parlé longuement de la loi sur la presse. Il ne croit pas qu'elle passe sans modification dans le texte. « Toujours des « menaces et des replâtrages », a-t-il ajouté. Puis nous sommes arrivés, je ne sais comment, à la récente reprise de *Ruy Blas*. Alors l'empereur m'a parlé de Hugo et m'a conté qu'un jour, à l'Élysée, sous la présidence, il l'avait invité à dîner, alors qu'il sollicitait le ministère de l'instruction publique. Hugo arriva une demi-heure après l'heure fixée. Naturellement, on dînait. Il se trouva donc, par suite de ce retard, à un bout de table.

« — Bon! se dit l'empereur, je me suis fait un ennemi! L'encombrement des affaires fit oublier la chose à l'empereur; Hugo ne l'oublia pas!

« L'impératrice est arrivée à la fin de l'histoire. Elle est toujours belle, mais on voit qu'elle a cruellement souffert. Elle a eu de l'émotion en me revoyant pour la première fois après Fontainebleau. Les souvenirs que je lui rappelais plus particulièrement étaient ceux qui pouvaient le mieux marquer pour elle le cruel contraste du temps et des choses. Cet été de Fontainebleau avait été si brillant, si heureux! Et s'en souvenir sur cette bruyère commune d'un village anglais!

« Elle s'est remise de suite et nous avons parlé de la fête d'hier; puis elle a voulu me montrer le paysage. On s'est équipé pour sortir. Elle a fait descendre Mme Le Breton et Mlle de Larminat qui a embelli et qui est poétique dans son exil près de sa souveraine. L'empereur est venu aussi avec le prince de la Moskowa. Nous avons fait beaucoup de chemin, de pelouse en pelouse, de barrière en barrière et de vallées en vallées, traversant même le parc d'un voisin, M. Scott, qui a 2 millions de rentes. Ce parc est un beau type du genre. Je te renvoie à Taine.

« L'empereur ayant trouvé la course longue et surtout trop rapide, a regagné la maison. Quant à l'impératrice, elle a continué sa marche, ayant repris pour un moment sa vivacité conteuse d'autrefois. Elle avait l'air heureux de ce petit bavardin tout français, où Sardou, Buloz, Trochu, Jean-Jacques Rousseau, Voltaire et About, sans compter le duc d'Albe et les comtes d'Egmont et de Horn, défilaient pêle-mêle et gaiement.

« Il fallait que je fusse à la gare à quatre heures et demie. Nous avons remonté la colline à la hâte. L'impératrice m'a remercié de ma visite avec une grâce émue qui m'a mouillé les yeux. Mme Le Breton pleurait en me disant adieu. C'est que j'avais apporté et que je remportais un peu de France avec moi.

« Je ne sais encore si je partirai demain ou après-demain. Mon cœur et mes nerfs disent demain. La raison dit après-demain. Car,

ainsi que je te le disais ce matin, la raison doit penser qu'il n'est pas raisonnable d'être venu à Londres et de le quitter sans avoir vu autre chose que des boutiques, et que cela ne sied pas à un homme de lettres.

« Pardonne-moi, je t'en prie, si je reste en panne à Douvres pour attendre une mer passable. Je ne la demande que passable.

« Mes plus tendres baisers.

« OCTAVE. »

« Londres Villars.

« Bien chère petite amie,

« Deux mots seulement ce matin. Je pars pour Douvres dans un instant. Je vais tâter l'eau. Je suis allé hier à la Tour. C'est superbe et terrible. J'ai entrevu en même temps les docks immenses, magnifiques, où viennent s'entasser les richesses du monde entier. Le mouvement de la navigation sur ce point de la Tamise est gigantesque, mais il faisait un temps affreux.

« Je renonce à Hampton-Court; j'aime mieux les Palliers.

« OCTAVE. »

Mme Octave FEUILLET.

La suite prochainement.

LES SALONS DE 1895

Si l'on visite l'un après l'autre les deux Salons, on observera d'abord que, bien qu'ils conservent chacun son caractère, ils se pénètrent peu à peu l'un l'autre, et chaque année davantage. Pendant un temps, on a pu croire que le Champ-de-Mars resterait plutôt réservé aux recherches d'art, curieuses ou puissantes, volontiers maladives; qu'on y verrait apparaître les essais nouveaux, les tentatives hardies, — tous ces efforts vers le « nouveau » qui hantent les artistes comme les écrivains d'aujourd'hui, sans que le résultat, hélas! corresponde nécessairement à l'excellence des intentions; on pouvait croire aussi que la Société nationale des Beaux-Arts, plus réservée dans ses choix que la Société des Artistes français, épargnerait à ses visiteurs quelques kilomètres de peinture inutile. Mais voici que la marche de ses adhérents va croissant toujours, que ses salles s'encombrent et débordent, et qu'elle les ouvre à la « peinture à sujets »; tandis que, par un juste retour, on distingue aux Champs-Elysées, — pour autant qu'on distingue quelque chose dans un pareil entassement de tableaux, — nombre de toiles qui trahissent l'influence de M. Puvis de Chavannes, de M. Besnard ou de M. Carrière, et qui produisent un singulier effet, au milieu des œuvres de « l'Ecole », construites et exécutées selon les traditions bien sages. Il me semble que, si les deux Sociétés rivales tenaient à conserver leur succès respectif, elles chercheraient avant tout à maintenir leurs caractères respectifs. A voir ainsi se mélanger des genres différents jusqu'à l'hostilité, l'on s'inquiète et se trouble. Il devient difficile de se prononcer pour ou contre l'une ou l'autre des deux Expositions. On les examine avec plus d'impartialité : ce qui ne serait pas un mal, si, à l'impartialité, qui est presque une vertu, il ne se mêlait pas un certain détachement, — qui n'en est pas une. En parcourant les deux Salons, nous chercherons à noter ces traits de ressemblance, qui ne laissent pas que de nous affliger un peu, en insistant davantage sur le petit nombre d'œuvres plus originales, plus fortement marquées, devant lesquelles nous nous arrêterons.

I

Je viens de dire que la peinture « à sujets » pénétrait au Champ-de-Mars, d'où cependant les tendances de la « Société nationale »

visaient à l'exclure. Il n'y a, en effet, pas une salle où le bon public, qui aime toujours qu'on lui raconte des « histoires », n'en trouve une selon son goût. Ici, c'est M. José Frappa, qui se plaît à représenter, en peinture léchée et luisante, des moines hilares (*la Visite à l'artiste*), ou bien, — quelle merveilleuse invention ! — un fou de cour, de rouge habillé, contant quelque gaudriole à une nourrice (*Conte fol*). Là, c'est M. Léon Couturier, qui cherche à nous émouvoir en nous montrant un « enterrement » sur mer, qu'illustrent des vues de Yann Nibor (*l'Abandonné*). M. Lubin (*Coin de bal à la campagne*) obtient le succès facile de faire sourire devant un groupe de jeunes filles stationnant sous un écriteau qui promet la valse. Les étrangers se mettent de la partie : M. Laureano Barrau, qui est Espagnol, nous montre le pauvre don Quichotte, subissan l'épreuve de la barbe; et M. Castiglione, qui est Italien, se livre à de savantes recherches de costumes et d'attitudes pour représenter *un Défi*, à Venise, au seizième siècle. Parfois, la recherche d'art, qui est de bon ton dans la maison, apparaît jusque dans ces toiles narratives, qu'elle n'embellit point. C'est ainsi que M. David-Milliet se donne une peine infinie pour introduire un effet de lumière dans un repas de noces, juste sur la figure de l'invité qui porte un toast, et que M. Melchers paraît mettre dans ses procédés certaines prétentions que devrait exclure la simplicité des scènes de famille qu'il affectionne.

Ces œuvres, et quelques autres de même ordre, ne sont point dépourvues de talent, cela va sans dire, car, aujourd'hui, l'on chercherait en vain un artiste manquant de talent. (Quelle fête on lui ferait, à celui-là, si on le découvrait, et comme on lui trouverait du génie!) Mais elles détonnent dans un ensemble qui n'est point favorable à leur genre, et qu'on voudrait ramener à l'unité.

Une autre observation générale, qui s'impose après une première promenade au Champ-de-Mars, c'est que si la « recherche d'art » réussit parfois à des artistes dont le tempérament soutient les hardiesses, elle est néfaste aux imitateurs qu'on accepterait s'ils se contentaient de suivre les chemins battus, auxquels ils conviennent, mais qui deviennent insupportables quand ils s'acharnent à jouer l'originalité. Je prends l'exemple de M. Carrière, un des jeunes maîtres dont l'influence est la plus considérable et la plus manifeste. S'il s'est imposé à l'attention, s'il nous a fait accepter ses savantes décolorations, ce n'est point parce qu'il a inventé une formule qui lui appartient en propre, c'est parce que cette formule convient à merveille à son talent, et, plus encore, à son âme. Les brumes qu'il affectionne, elles contribuent à donner à son œuvre le sens mystérieux et profond qu'il désire : elles sont le

rêve que l'artiste fait flotter autour de ses modèles, pour les caresser de mélancolie et pour les baigner de tendresse, elles l'aident à introduire dans les formes je ne sais quel *au-delà* profondément suggestif. Mais quelle impression différente elles produisent, quand elles sont amassées de parti pris, et, pour ainsi dire, de seconde main, par des artistes moindres, qui ne visent qu'à reproduire et à s'approprier l'originalité du maître et ses moyens! Il y a là désaccord flagrant entre l'œuvre et l'ouvrier, en sorte que la méthode que nous avions tout à l'heure comprise, nous devient inintelligible et nous offusque. Il en est de même de M. Besnard, qui est, avec M. Carrière, le plus imité de nos jeunes maîtres. Il nous fait accepter les nuances aiguës qu'il affectionne, parce que son œil les voit réellement; nous ne nous révoltons qu'à moitié contre ses combinaisons de couleurs, bien qu'elles ne correspondent guère à notre vision de la nature, parce que nous avons le sentiment qu'elles traduisent la sienne en toute sincérité. Mais il en est tout autrement de ceux qui viennent derrière lui : ceux-ci nous froissent et nous déplaisent, et parfois même un peu de la mauvaise humeur qu'ils nous inspirent rejaillit injustement sur M. Besnard lui-même. Tel est le sort des artistes : leurs pires ennemis sont leurs imitateurs. Il y en a beaucoup au Champ-de-Mars; et l'on ne peut s'empêcher, cette année, de constater qu'ils causent un véritable préjudice à quelques-uns des maîtres les plus goûtés de la maison.

Il y a comme un trait maladif dans ces gauches imitations d'un art déjà très individuel, qui ne vaut que pour ses inventeurs et ne saurait sans danger constituer une tradition. Aussi éprouve-t-on grande joie à rencontrer quelques œuvres saines et simples, dont on peut apprécier sans effort la vigueur ou l'intensité. Parmi celles-ci, je citerai au premier rang la petite toile de M. Dagnan-Bouveret, dont je ne trouve pas le titre dans le catalogue, et qui représente des *Bretonnes au lavoir*, qu'éclaire une lumière indirecte à reflets verdâtres. Cela est d'une exécution surprenante, d'une sûreté d'œil et de main qui ravit. M. Dagnan a été moins heureux dans un essai de peinture symbolique, un Amour debout sur le globe et tirant ses flèches au hasard. Le symbolisme n'est pas son affaire, non plus que la peinture imaginative ou suggestive. Peut-être qu'il n'a pas d'*idées :* ce dont je n'aurai garde de le blâmer, aussi longtemps qu'il ne cédera pas à la tentation d'en chercher. Il est un *réaliste*, dans le meilleur sens du mot : il a des choses une vision directe, d'une justesse saisissante, d'une irréprochable clarté; il les transcrit telles qu'il les voit, sans effort, sans parti-pris d'aucune sorte,

avec une sérénité supérieure d'observateur paisible et conscient, qui possède à un égal degré le don de regarder et celui de rendre les images que réfléchissent son œil et son âme. Comparez, je vous prie, les deux petites toiles de cette année : la première, qui ne vise qu'à reproduire une petite scène naïve, dans un milieu déterminé, est toute pleine de poésie, — de cette poésie naturelle que dégagent les jeux de l'ombre et de la lumière, et dont le jour teinte les choses; la seconde, qui a d'autres prétentions, est ennuyeuse et plate : on la contemple sans grand plaisir, et elle ne suggère rien. On pense toujours au fameux précepte : « Ne forçons point notre talent. » Celui de M. Dagnan est assez riche et assez puissant pour qu'il s'en contente.

Je ne puis m'empêcher de rapprocher de M. Dagnan M. J. C. Cazin, quoiqu'il n'y ait entre eux d'autres ressemblances que celle de la simplicité et de la sincérité. M. Cazin est plus ému, plus pathétique, bien que, s'il provoque l'émotion, ce soit sans jamais la chercher, parce que le spectacle de la nature le touche et le fait rêver, et qu'il sait communiquer son attendrissement ou sa rêverie. Peu de paysagistes recherchent moins le pittoresque, l'arrangement et l'effet; mais ses motifs — des routes où tout le monde a passé, des coins de bois que tout le monde connaît, un canal qui serpente à travers une plaine, un étang, un moulin, — prennent sous son pinceau je ne sais quelle haute signification attendrie et humaine. Ce n'est pourtant pas le vagabond qui chemine sur sa « route nationale » qui en fait le charme poétique : ce charme est tout entier dans la vision de l'artiste, dans le sentiment qu'il prête aux choses et qu'il en dégage. Son âme est en harmonie avec la nature, il sait y deviner, selon la belle expression d'un poète, ce

Quelque chose qui flotte et qui se renouvelle;

il aime à lui prêter des « pitiés conscientes »; il pénètre le « mystère charmant » des contours; il sait rendre avec ses couleurs « le bercement infini du murmure ». C'est bien à lui qu'on peut appliquer le mot fameux d'Amiel : « Un paysage est un état d'âme. » Il se livre tout entier dans ses toiles, comme un poète qui raconte ses rêves.

Il n'y a pas de rêverie dans la peinture de M. A. Stevens, mais il y a une belle humeur épanouie et communicative qui réjouit le cœur. L'œil et la main, chez lui, sont toujours d'accord : celui-là sourit gaiement au spectacle des choses, étoffes, paysages, figures; celle-ci trempe allègrement son pinceau dans les belles couleurs fraîches, qu'elle transporte avec joie de la palette sur la toile. On goûtera particulièrement *le Nouveau-né* et *l'Effet d'orage* :

c'est toujours jeune, rempli d'entrain, de verve, d'abondance et de gaieté. Aussi cela plaît toujours, bien qu'assez différent de ce que cherche la « jeune école », par laquelle, je crois, M. Stevens est plus respecté qu'imité.

On regarde et l'on discute beaucoup le grand panneau de M. Roll, *les Joies de la vie*, auquel j'ai entendu reprocher de répondre imparfaitement à son titre. Mais il est évident que M. Roll n'a pas voulu *représenter* les joies de la vie : il sait aussi bien que vous et moi que ces joies-là, surtout les meilleures d'entre elles, ne sont point matière à peinture : on ne peint pas, en effet, les sentiments graves ou doux, tendres ou profonds, qui ennoblissent l'existence et lui donnent tout le charme qu'elle peut avoir. Aussi j'imagine que, bien que son tempérament personnel ne me paraisse pas l'incliner au symbole, il a voulu les *symboliser*. Il s'est demandé, sans doute, quelles images sensibles et pittoresques en pouvaient le mieux évoquer l'idée; il a pensé que c'étaient de belles fleurs, de belles lumières, de belles chairs épanouies dans le soleil, et il a jeté tout cela sur sa toile, dans une composition fantaisiste et gracieuse. J'avoue que je n'aime pas beaucoup ces trois musiciens en redingote, qui jouent avec une verve de tziganes, au milieu du tableau : ils en troublent l'harmonie générale, ils constituent une dissonance fâcheuse, en ce sens surtout qu'ils mettent une note de réalité inopportune dans une œuvre qui est, avant tout, et qui devrait rester tout entière une œuvre de caprice et de rêve. M. Roll a beaucoup travaillé cette composition qui, malgré la réserve indiquée, lui fait le plus grand honneur. On admirera, dans une des salles du rez-de-chaussée, les belles études qu'il en a faites, dont l'une entre autres, celle qu'il intitule *Amoureux*, est un superbe morceau de peinture, solide et puissante.

M. Lhermitte, dans ses *Halles*, a mis moins de fantaisie et s'est, avant tout, appliqué à serrer de près la réalité. On reproche à sa grande toile de manquer de composition. Ce reproche ne me paraît pas fondé; mais la composition, qui existe, est peut-être trop chargée, trop complexe, en sorte qu'elle souffre à la fin de quelque confusion. Certaines figures sont observées avec une vérité attentive et pénétrante qui leur donne un relief saisissant : elle sortent de la toile, elles vivent devant nous, dans leur milieu, dans leur air. D'autres sont moins heureuses : ainsi, une énorme tête de fillette, au premier plan, tout à fait disproportionnée, en laquelle je crains beaucoup que M. Lhermitte n'ait voulu enfermer quelque idée d'ordre plutôt littéraire que pittoresque. Surtout dans les arrière-plans, il y en a trop qui se confondent ou se répètent. Mais quelle autorité, quelle sûreté dans l'exécution ! Je suis persuadé

qu'à sa vraie place, qui est l'Hôtel de Ville, ce tableau produira beaucoup plus d'effet que dans le fond de salle qui lui est attribué. On appréciera alors à leur prix la variété des couleurs, les belles taches des légumes variés, et le décor, qui est d'une parfaite exactitude, rehaussée par ce profond sentiment de la poésie des choses que M. Lhermitte introduit dans toutes ses œuvres, et qu'on saisira mieux, cette année, dans ses deux autres toiles : *A la fontaine* et *Au jardin.*

J'ai déjà dit combien m'intéresse l'art si personnel et si particulier de M. Eugène Carrière. Sa grande toile de cette année, *un Théâtre populaire*, nous le montre, si l'on peut dire, d'une façon plus complète. Il faut, pour la goûter, la regarder longtemps avec attention, M. Carrière ressemblant à ces stylistes qui recherchent l'expression plus que la clarté. Les détails, noyés d'abord dans une sorte de confusion, finissent par ressortir, sous le regard, avec une parfaite netteté, et l'on admire alors la variété comme la vérité des types et des expressions. Pas une figure, dans cette foule qui suit avec passion les péripéties de quelque gros mélodrame, qui soit d'anecdote ou de caricature; pas une qui s'impose à l'attention par de petits moyens, autrement que par sa franche et saisissante réalité. On peut deviner la nature de l'émotion qui les poigne : ils ont sûrement pitié d'une victime innocente, d'une « Jenny l'ouvrière » persécutée, ou de « Deux orphelines » très malheureuses; et, pour peu qu'on les contemple à loisir, on finit par partager cette émotion, tant l'artiste s'en est imprégné, tant il a réussi à la rendre communicative.

Tout ayant été dit récemment sur M. Puvis de Chavannes, on nous permettra de passer sans commentaires devant ses *Heures inspiratrices*, qui flottent, fluides et légères, dans l'admirable lumière d'un ciel éblouissant, pour signaler quelques œuvres qui tiennent moins de place, que signent des noms plus modestes, et qu'on remarquerait moins facilement.

Que je confesse d'abord une déception. Je connaissais, par de nombreuses reproductions, ce tableau célèbre dont M. Burne-Jones a emprunté le sujet à Robert Browning, *l'Amour dans les ruines*, et je m'en faisais une haute idée. Mais il se trouve que les reproductions valent mieux que l'original. Le charme de l'œuvre est tout entier, si l'on peut dire, dans la littérature, dans l'expression des deux figures unies en un sentiment de tendresse et d'angoisse, dans le décor d'un temple ou d'un palais abandonné. Renonçant aux demi-teintes qu'il manie avec un art si savant, M. Burne-Jones a, pour la circonstance, employé des couleurs plus vives, et il n'a

su donner à son œuvre que l'aspect d'une photographie coloriée. Heureusement, le beau portrait qu'il nous a envoyé en même temps, et plus encore, d'admirables dessins, nous montrent que, si l'artiste a failli, ce n'est qu'un accident. Il faut dire encore, pour sa décharge, que *l'Amour dans les ruines*, tel que nous pouvons le contempler aujourd'hui, n'est qu'une réplique, le véritable original ayant été détruit par un photographe maladroit.

Parmi les étrangers qui font compagnie au célèbre peintre anglais, il faut citer M. Uhde, dont *la Marche au tombeau* est une page d'une éloquence sobre et tragique qu'on ne saurait trop louer. M. Uhde pourrait bien être un des grands artistes de ce temps : il possède, à un degré exceptionnel, l'émotion et la sincérité; s'il renouvelle des sujets souvent traités, c'est par le sentiment profond avec lequel il les aborde, bien plus que par des recherches plus ou moins heureuses de procédés, car son art est très simple et ne dédaigne pas l'emploi des moyens habituels. On n'en pourrait pas dire autant de son compatriote, M. Max Klinger, dont les eaux-fortes sont du plus haut intérêt par la pensée et par l'exécution, et font penser aux planches du vieux Dürer, mais qui nous a envoyé deux tableaux bien désagréables, dont l'un (*Jugement de Pâris*) est orné du cadre le plus affreux qu'on vît jamais. En revanche, on aura plaisir à voir s'affirmer, une fois de plus, le talent si sain, si varié de M. Edelfeldt. Qu'il s'applique à représenter un petit drame humain en une page que d'autres laisseraient facilement glisser à la déclamation (*Chagrin*); qu'il peigne un portrait ou une madone, ou recherche de savants *Effets de givre* dans les paysages de son pays, l'excellent artiste réussit à s'emparer de notre attention, par cela seul qu'il serre de près la réalité tout en insinuant, dans les choses qu'il nous représente, sa très vibrante sensibilité, et sans tomber dans aucune afféterie prétentieuse, dans aucun maniérisme exagéré. Qu'il est difficile de trouver du nouveau sans en avoir l'air! M. Edelfeldt y réussit souvent, parce que cette bonne fortune est réservée aux esprits simples et justes, dont il est. Je voudrais encore, parmi les artistes étrangers, citer deux peintres suisses qui ont, depuis longtemps, leur grande entrée au Champ-de-Mars : M. Charles Giron, dont on goûtera fort, cette année-ci, la savante symphonie de violets et de verts qu'il a intitulée : *Sous les châtaigniers;* M. Eugène Burnand, auquel nous devons une grande composition historique : *la Fuite de Charles le Téméraire après la bataille de Morat*. Le mouvement en est fort beau; le détail, extrêmement soigné; les chevaux et les deux lévriers qui s'envolent devant leur maître vaincu, exécutés avec une incontestable maîtrise. Mais l'expression hagarde du duc me paraît un peu

conventionnelle, et j'aurais voulu du sang, de la boue, des traces de bataille, enfin, sur les caparaçons tout neufs et sur les cuirasses qui semblent n'avoir jamais servi.

Parmi les peintres plus jeunes qui « cherchent » beaucoup, — un peu trop, — mais qui du moins ont le mérite de « trouver » quelquefois, je mentionnerai M. Ary Renan, que représente cette année une seule toile (*la Phalène*), très expressive et délicatement nuancée; M. Jacques Blanche, qui nous donne plusieurs portraits dans lesquels on retrouve son intelligente interprétation des physionomies compliquées dont il s'agit de rendre, avant tout, le sens, et qu'il excelle à expliquer à l'aide de gammes grises qu'il manie habilement; M. Aman-Jean, portraitiste aussi et surtout, un peu sentimental parfois, qui s'applique à pénétrer l'âme de ses modèles, qui l'entrevoit et la pressent, et nous en livre de touchants aperçus : talent délicat, teinté de mélancolie, œil doux et caressant, dont il est difficile d'esquiver l'attirance un peu maladive, mais du moins toujours loyale, dégagée du parti-pris désagréable où se complaisent tant de jeunes artistes bien doués, auxquels il ne manque que la sainte et divine simplicité; M. Armand Point, qui nous donne de curieux essais de peinture à l'œuf, exécutée avec une grande sûreté de main, mais auxquels je préfère les toiles plus naïves des précédentes Expositions, qui nous révélaient un puissant virtuose du plein air et de la lumière; enfin, M. Charles Cottet, chercheur âpre et violent, dont les marines révèlent une vision originale, un sens personnel de la poésie de la mer, un effort particulièrement intense pour en saisir et en fixer les aspects mobiles. — Il faut le répéter : en art, comme en littérature, le désir de l'originalité, la soif du succès rapide, le mépris du goût et de la mesure, entraînent quelques-uns des représentants les plus « talenteux » (comme on dit dans les cénacles) de la génération qui monte à de fâcheux excès. Il leur arrive alors cet accident, que pour vouloir affirmer trop tôt une personnalité encore incomplète, ils tombent dans la pire des imitations : celle qui est inconsciente et orgueilleuse. L'étude patiente et sincère de la nature est encore le seul moyen qu'on connaisse d'arriver à des œuvres de valeur et de durée : c'est une coupable erreur de croire qu'on peut la remplacer par un procédé plus ou moins ingénieux. Le procédé fait quelquefois illusion pour un temps; mais cette illusion se dissipe bientôt, tandis que le simple travail, mis au service des dons du talent, finit toujours par trouver sa juste récompense.

Ces réflexions pourraient clore cette rapide revue de l'Exposition de la « Société nationale », si je ne tenais à signaler d'une façon

toute particulière les aquarelles de M. Carlos Schwabe. Ce sont, en effet, des œuvres exceptionnelles, qui réussissent à combiner des « intentions » avec une exécution irréprochable. L'une d'elles, qui est inachevée (*la Mort du fossoyeur*), nous livre la clef du prodigieux travail de dessin qui les soutient toutes : c'est une véritable charpente, une armature dont les moindres pièces sont étudiées avec un soin qui va jusqu'à la minutie, sans que rien soit abandonné au hasard. M. Schwabe pense en poète : on peut s'en assurer en contemplant sa belle page du *Destin*, qui ouvre le champ à d'infinies rêveries, dont le monde multiple est comme enfermé dans un très petit espace; mais il sait que, pour un artiste, la force de la pensée ne peut remplacer la technique, et il s'efforce de mettre celle-ci à la hauteur de celle-là. Je ne sais pas si, avant lui, l'aquarelle a jamais atteint à une égale perfection. Art charmant, elle servait surtout à fixer, dans leur fraîcheur, des impressions rapides et vives. On connaît la chanson classique des peintres :

La peinture à l'huile,
C'est bien difficile;
Mais c'est bien plus beau
Qu'la peinture à l'eau!

M. Schwabe est en train d'enlever à ce refrain, fameux dans les ateliers, le peu de sens qu'il a. La « peinture à l'eau » est tout aussi difficile que la « peinture à l'huile », recherche et obtient les mêmes effets, et n'est pas moins belle. Il a donné à l'aquarelle une tenue, une solidité qu'on n'en attendait guère. Regardez ses *Roches brûlées :* on ne saurait concevoir un paysage plus parfait. Ajoutez encore qu'il respecte la perspective, que la plupart des peintres d'aujourd'hui traitent avec un mépris si injustifié; et vous le rangerez parmi ceux dont on peut beaucoup attendre.

II

Si le Champ de Mars a accueilli quelques toiles qui seraient mieux à leur place aux Champs-Élysées, l'inverse est encore plus vrai : là, la pénétration est complète, apparaît dans chaque salle, se manifeste dans un nombre d'œuvres qui balance presque celui des tableaux où l'on reconnaît, intacts, le goût, les habitudes, la tradition de « l'École ». L'influence de M. Puvis de Chavannes est la plus évidente : elle éclate sur une foule de toiles, généralement médiocres : *Jeanne d'Arc*, *l'Enfant prodigue*, *Saint François d'Assise* et autres, qui rappellent plus ou moins *le Pauvre pêcheur*. Elle se manifeste dans le choix des sujets, dans l'attitude des personnages, dans l'arrangement des paysages, dans celui des

couleurs : il n'y manque que le génie du maître. On imite aussi M. Carrière, bien qu'avec moins d'abondance qu'à la Société nationale, M. Roll, et d'autres plus modestes. Les « Sous-Besnard » sont plus rares : on n'en trouve des traces bien certaines que dans la toilette des visiteuses, car, hélas! les artistes ne se contentent pas de gâter l'art par la faute de leurs fâcheux imitateurs, ils gâtent aussi la mode, qui devient indiscrète, prétentieuse, aveuglante, un vrai supplice pour les yeux!

Toute l'ingéniosité que les peintres du Champ-de-Mars emploient à chercher des effets de couleurs ou des procédés nouveaux, ceux des Champs-Élysées la réservent au choix de leurs sujets. On est étonné de la variété de connaissances que révèlent leurs toiles : en histoire, profane ou sacrée, en hagiographie, ou même en sciences naturelles, en pathologie, en tératologie, le monde n'a plus de secrets pour eux. Je ne prétendrai pas que leur érudition soit toujours du meilleur aloi : ainsi, nous devons une *Sainte Marie l'Égyptienne* à des vers de M. Dubut de Laforest, bien que l'excellent romancier ne soit point une autorité en la matière; et M. Makowsky a placé sous le patronage d'un sonnet de M. Boyer d'Agen l'épisode de *l'Epreuve :* toute une histoire, un chapitre de roman, avec de somptueux costumes, de belles couleurs claires et des figures « qui parlent », comme disent les bonnes gens. Parfois, c'est un simple détail qui les inspire, — et souvent un détail dans lequel ni vous ni moi ne parviendrions à deviner un sujet de tableau. C'est ainsi que M. Eugène Chaperon, ayant lu les *Mémoires du général Marbot*, — ce dont nous ne pouvons que le féliciter, — est tombé en arrêt sur ces lignes, relatives au général Macard : « Ce singulier personnage, véritable colosse, d'une bravoure extraordinaire, ne manquait pas de s'écrier lorsqu'il allait charger à la tête de ses troupes : « Allons, je vais m'habiller « en bête!... » Il ôtait alors son habit, sa veste, sa chemise, et ne gardait que son chapeau empanaché, sa culotte de peau et ses grosses bottes !... Une fois habillé en bête, le général Macard se lançait à corps perdu, le sabre au poing, sur les cavaliers ennemis, en jurant comme un païen... » Et, dans toute la richesse pittoresque de l'épopée impériale, c'est ce détail qu'il a choisi : l'occasion de montrer un corps particulièrement velu lui a paru bonne à saisir. Il l'a saisie. On ne sait s'il faut rire ou se fâcher. D'autres sont moins naïfs, moins simples : ils ont besoin de scènes étranges et piquantes; il leur faut la momie d'un conquérant égyptien devant laquelle se découvre Bonaparte, ou les sadiques fantaisies d'une boyarde hongroise qui trouvait un plaisir monstrueux à faire torturer des jeunes filles. Les plus habiles ou les

plus forts se contentent de données moins compliquées : ainsi, M. Jean-Paul Laurens, qui demeure le représentant le plus éminent de la « grande peinture ». Restant peintre avant tout, il n'a pas besoin de motifs qu'il faille raconter. Aussi, la *Muraille*, dont le thème est emprunté aux Annales de la ville de Toulouse, est-elle une œuvre qui existe en soi. Nous n'avons nul besoin, pour en apprécier l'arrangement, pour goûter le spectacle des robustes travailleurs, dont les poses et les attitudes sont variées avec autant d'art que de naturel, d'être renseignés sur les faits et gestes de Simon de Montfort et de son frère Guy. Ce qu'il y a de précis dans la toile, comme le chevalier porte-bannière qui glisse dans l'espace, ne fait que la gâter : nous voyons de robustes gaillards en pleine activité; cela nous suffit, car ils sont campés avec une solidité merveilleuse, et l'ensemble demeure à la fois clair et décoratif, comme il convient à une composition dont les dimensions sont énormes, dont l'ensemble doit être facilement embrassé et qui ne saurait être un rébus.

On se souvient peut-être de la belle toile que donnait, il y a quelques années, M. Paul Gervais, *les Trois Maries :* cela sentait encore l'atelier, c'était un peu dur de lignes et de couleurs, mais cela révélait et promettait un artiste, capable en tout cas de bien choisir ses modèles, de les arranger avec grâce, et de plaire. Dirai-je que sa *Maria de Padilla* a deçu cette attente? Non pas. L'œuvre est exécutée avec plus de liberté, d'un faire plus souple, plus caressant, mais, tandis que les deux figures centrales, celle de la favorite et celle du roi, sont, la première fort belle, la seconde impérieusement et justement expressive, les autres personnages, les dames de cour vaquant à leurs flatteries, les courtisans rangés en une lignée admirative tout uniforme, sont presque des caricatures. Or, l'outrance des caractères, c'est le danger qu'ont à vaincre les peintres qui, maîtres de leur exécution, s'attaquent à de grandes œuvres. Rien de plus difficile à trouver que l'expression juste; pas de tentation plus forte que celle de l'exagérer, dans l'espoir d'être mieux compris. Si M. Gervais portait son effort de ce côté-là, je crois qu'au point où il en est, il arriverait bientôt à se faire la place importante à laquelle son talent lui donne le droit de prétendre.

Devant les deux tableaux de M. Henri Martin, je pense aussi aux débuts de cet artiste, je me rappelle la profonde impression que me produisit, il n'y a pas beaucoup d'années, sa toile intitulée *Chacun sa chimère :* un paysage vide, désert, désolé, où s'avançait un douloureux cortège de pauvres êtres, qu'on sentait si bien accablés par la fatigue de l'effort repoussé, épuisés par les rêves voraces et déçus! A vrai dire, il y pointait déjà un certain maniérisme, un

parti-pris trop visible de sortir des chemins battus. Et ces défauts se sont accentués. M. Henri Martin, maintenant, étonne bien plus qu'il ne s'impose. On le regarde, ce qui est quelque chose; on reconnaît en lui, avec une imagination féconde et poétique, une vision personnelle, bien qu'incomplète; on lui sait gré d'une bonne volonté très grande, d'intentions dont on ne saurait méconnaître l'excellence; mais on lui en veut de cet étonnement même qu'il provoque, et qui finit par décevoir. Et c'est une impression à peu près pareille que dégage *la Salomé* de M. Chalon, qui renouvelle, ou tente de renouveler, un sujet mille fois traité, en le plaçant dans un effet de grande lumière, en le gâtant par un excès d'afféterie vraiment intolérable.

En réalité, l'erreur essentielle de ces artistes, — et de beaucoup d'autres, — c'est de faire trop grand. Pour une vaste toile, il faut un vaste sujet : nous exigeons une sorte de correspondance entre les dimensions matérielles d'une œuvre et son intérêt. Quand un écrivain dilue en un nombre infini de pages une insignifiante anecdote, nous lui reprochons sa diffusion. De même, il nous paraîtra toujours oiseux de voir se dresser devant nous de véritables monuments, dont la substance ne compte pour rien. Et il me prend une singulière inquiétude : si ces toiles, qui n'ambitionnent même pas de trouver acquéreur, n'étaient que d'énormes enseignes? L'artiste s'en sert comme d'affiches, pour tirer l'œil, en escomptant les commandes qu'elles lui rapporteront. Ne serait-il pas plus simple de chercher à faire bien plutôt qu'à faire immense? Mais ici nous touchons au défaut capital de nos Expositions : les œuvres de dimensions modérées se noient dans l'ensemble trop touffu, ont mille chances, fussent-elles remarquables, de n'être pas remarquées. Éperdu, affolé, éreinté, le visiteur tâtonne à travers l'encombrement. Il ne voit plus, il ne choisit plus, il n'est guidé que par le hasard, en sorte que le dernier mot finit par rester à ceux dont le calcul était de fixer l'attention par d'autres moyens que le simple talent.

On ne reprochera pas à M. Glaize d'avoir outré les dimensions de ses *Limbes*, que le catalogue définit en cette petite phrase précise : « De son sépulcre, Jésus-Christ vient délivrer les élus de l'Ancien Testament, que le péché originel retenait dans les limbes. » Mais on lui reprochera la maladresse de ses efforts pour définir ses personnages. Nous pourrions goûter son œuvre sans que chacune de ses figures nous en soit, pour ainsi dire, nommée, car enfin, nous ne saurions nous imaginer, dans l'espace mystérieux où il nous conduit, une Judith qui porterait éternellement, avec un air de défi, la tête d'Holopherne; un Daniel qui dormirait toujours sur

son lion; un Tobie dont les yeux seraient restés aveugles; un roi David qui ne cesserait de jouer de la harpe, — non plus que des Adam, des Ève, des Moïse, qui correspondraient toujours, trait pour trait, aux images d'eux que la tradition a fixées. Cette banalité voulue est d'autant plus fâcheuse, que l'œuvre est exécutée avec une certaine puissance et un incontestable talent.

Heureusement que M. Jean Veber n'a pas donné non plus de proportions trop fortes à ses culs-de-jatte qui se battent au bord d'un égout pour s'emparer d'une pièce d'or (*l'Eternelle convoitise*). Le sujet est des plus déplaisants; or je crois bien que je préférerai toujours la recherche de la beauté à celle de la laideur, et il me semble qu'avec une moindre dépense de talent, ce jeune artiste aurait pu produire un effet beaucoup plus favorable. Mais son erreur est celle de beaucoup, qui, à leurs débuts, voulant avant tout affirmer leur indépendance, faire montre de hardiesse et « épater le bourgeois », se jettent d'abord dans des excès pareils aux siens, sans que cela les empêche d'ailleurs de se reconquérir plus tard. Celui-ci, n'en doutons pas, ne nous laissera point sous l'impression pénible qu'il s'est plu à nous produire cette année, car il est admirablement doué : il a déjà la science de l'expression, le sens du mouvement, la puissance; son œil paraît organisé pour embrasser la diversité des êtres; il sait tirer parti de la couleur. Ajoutons que, comme pour montrer qu'il n'entend pas se cantonner dans le genre tératologique, M. Jean Veber nous a donné un beau portrait de M. Jules Lemaître, lumineux et serein, plein de pénétration, de verve et même de bonhomie.

Je voudrais encore, parmi les jeunes, mettre en exergue M. Besson, dont le *Christ consolateur* m'a paru une des meilleures œuvres du Salon. Dans une église ouverte prient des affligés; près du porche, un groupe de mendiants et de loqueteux, d'où se détache une petite fille tendant un bouquet de mimosas au Christ, qui la baise au front. Cela est d'un sentiment profond et tendre, qui se dégage des poses naturelles, des humbles attitudes, des expressions pieuses, et aussi des couleurs maniées avec un art que sa discrétion n'empêche point d'être ingénieux. Nous sommes à une égale distance de la recherche et de la banalité, en présence d'un vrai tempérament d'artiste, qui a mieux que de l'habileté. Bien que la peinture soit un art matériel, elle dépend, comme tous les arts, de l'âme du peintre qu'elle manifeste; si cette âme est riche ou tendre, pure ou gracieuse, généreuse ou noble, ses qualités se répandent sur la toile, la décorent et l'embellissent. C'est une vérité qu'affirment encore les deux *portraits* de M. Raphaël Collin, surtout celui de la jeune fille en blanc, d'une distinction si

fine, d'une délicatesse si séduisante. Une certaine mélancolie, une *morbidesse* un peu faible, ne le dépare point : cela est doux et pénétrant comme une élégie, et fait penser à un Millevoye plus moderne, éveillant, je ne sais pourquoi, le souvenir de ces jolis vers, si connus :

> De la dépouille de nos bois
> L'automne avait jonché la terre...

Si certaines tentatives de jeunes plaisent par leur sincérité, c'est toujours avec plaisir qu'on retrouve certains maîtres, sûrs de leurs procédés qui ne se renouvellent pas, mais qui demeurent fidèles à eux-mêmes, et qui ne cherchent plus, ayant trouvé, la formule qui leur convient. Tel est le cas de M. Henner, qui nous donne un beau portrait de femme en deuil, et une figure nue égale et pareille à ses meilleures œuvres. Voilà bien des années que M. Henner nous séduit et nous domine par des qualités qui ne varient guère, par des harmonies sobres et puissantes, par une autorité d'exécution qui ne se relâche jamais, par un modelé toujours irréprochable. Il regarde avec sérénité se succéder autour de lui les doctrines esthétiques contradictoires, et recommence le lendemain ce qu'il a fait la veille, sans jamais s'en fatiguer. Comme il ne nous lasse pas non plus, nous serions mal venus de nous plaindre. Ainsi fait, ou à peu près, M. Bonnat. Il peint M. Félix Faure comme il avait peint M. Carnot, comme il peindra tous les chefs de gouvernement qui consentiront à rester aux affaires assez longtemps pour qu'il en ait le loisir, — avec le même éclat magnifique, avec la même justesse, la même solidité. Il est le portraitiste-né des hommes en vue, — car il a le don du relief, et, dans le faire, une véritable majesté. Cela est irréprochable, avec quelque chose de plus. Les « jeunes » critiquent : ils ont bien tort. Qu'ils en fassent autant! Mais il faut bien que je l'avoue, tout en admirant je ne suis pas conquis. Peut-être est-ce d'un art trop parfait; ou bien il y a une teinte d'*officialité* qui le dépare. — M. Bouguereau, avec son *Amour et Psyché*, me produit une impression analogue : une fois admis le genre, la peinture léchée, minutieuse, banale avec autant de parti-pris que d'autres en mettent à ne l'être pas, cela est agréable à l'œil et non dépourvu, quoi qu'on en dise, de qualités d'art. Mais c'est le genre qu'il est difficile d'admettre. A tort ou à raison, les peintres plus libres, plus audacieux, nous ont imposé une certaine éducation aux exigences de laquelle nous n'échappons plus : nous ne sommes point indépendants, en présence d'œuvres comme celle-là. Elles nous choquent dans notre besoin de délicatesses moins poncives, moins conventionnelles, et ne sauraient

nous plaire, si même nous parvenons à comprendre qu'elles représentent un effort considérable, un travail louable et sérieux. Au-dessous de ces trois maîtres, M. Roybet, qui a aussi trouvé sa formule et ne songe point à en chercher une autre, obtient un incontestable succès avec sa *Sarabande*. C'est de la peinture soignée, certainement; mais il y a trop d'esprit pour mon goût, ses couleurs ont l'air de faire des calembours. D'autres, bons peintres, sont restés bien au-dessous d'eux-mêmes. Tel, M. Maignan, dont l'*Absinthe*, — une Muse verte qui serre dans ses mains le front d'un buveur debout et titubant, — est une des choses les plus désagréables qu'on puisse voir. Je ne sais de pire, — dans un ordre d'ailleurs tout différent, — que le *Demi-bœuf* de M. Paul Simons, lequel a gaspillé des couleurs bien vives pour nous inspirer la répugnance que nous éprouvons à passer, par un jour d'été, devant l'étal d'un boucher.

Il va de soi qu'en cherchant bien l'on trouverait, dans l'ensemble, signées de noms nouveaux, étrangers ou déjà connus, des œuvres de tous genres, devant lesquelles on peut s'arrêter avec quelque plaisir. La technique de la peinture a fait, depuis vingt ans, d'énormes progrès, comme celle de l'art d'écrire; nos peintres peignent presque tous bien, de même que nos écrivains sont tous de bons écrivains. Aussi, quand d'aventure ils ont la chance de rencontrer un sujet heureux, une figure de caractère, un paysage poétique en soi-même, réussissent-ils sans trop de peine à sortir de la médiocrité générale. Cela ne signifie pas nécessairement qu'ils déploient des qualités personnelles, ni qu'en présence de leur sujet ils aient éprouvé le frisson d'émotion que nous cherchons, que nous guettons, qui nous enchante quand nous croyons le deviner sous l'habileté des procédés; mais enfin, c'en est assez pour nous arrêter un instant, pour nous reposer de la monotonie qui nous entoure. Sans compter que quelques-uns se sont créé d'heureuses spécialités, se cantonnant, par exemple, dans des coins de nature qu'ils comprennent, qu'ils aiment, dont ils nous communiquent le goût et le charme. Ainsi, M. Bouchor s'est fait le peintre intelligent et sensitif de l'eau qui court, sous les jeux de l'ombre et de la lumière, parmi les prairies où les arbres fleurissent; M. Rigolot excelle à rencontrer, dans la nature, des motifs heureux dont il dégage la poésie avec une certaine ampleur; M. L. Kowalsky (dont on se rappelle le délicieux *Printemps*), possède un sentiment très vif de la nature heureuse, dont des lumières douces caressent les fleurs souriantes : il l'exprime avec une communicative bonne foi, surtout dans ses *Genêts*. Et l'on remarquera le beau portrait de M. François Coppée, dans lequel M. Louis-Édouard Fournier a

développé un talent à la fois ingénieux et élevé. J'en pourrais citer d'autres, qu'il vaut mieux laisser aux visiteurs le soin de chercher eux-mêmes, quand ce ne serait que pour en augmenter l'intérêt de leurs promenades.

Moins nombreux qu'au Champ-de-Mars, les étrangers sont aussi moins intéressants. On remarquera avec plaisir une belle toile de M. Normann; mais, d'autre part, on s'arrêtera avec étonnement devant *le Salon de Madame Récamier*, de M. Orchardson. Pourquoi ne pas laisser de tels sujets aux artistes français? On dirait que M. Orchardson s'est proposé d'annexer, pour sa patrie, ce salon fameux et les illustres personnages qu'il y a réunis, car il leur a donné un air anglais qu'ils n'ont certainement jamais eu. De plus, sa composition manque de mouvement et de variété : ces glorieux invités de M[me] Récamier ont tous l'air plongés dans un demi-sommeil qui ne donne point une haute idée de ce qu'était leur conversation. J'aime à croire que, dans la réalité, ils déployaient plus d'esprit et plus de vie. — Il importe pourtant de mettre à part la toile vigoureuse d'un artiste espagnol, dont le nom ne nous était point connu, M. Sorolla y Bastida : *Retour de la pêche*, *Hélage de la barque.* De robustes bœufs, enfouis jusqu'au corps dans l'eau, amènent au rivage une lourde barque, excités par leurs conducteurs. Le mouvement est d'une saisissante vérité, et l'ensemble est d'un accent, d'une couleur, d'une saveur absolument exceptionnelles.

Je crois avoir cité, non sans doute tout ce qui est remarquable, mais tout ce qui m'a le plus frappé, au cours de plusieurs visites laborieuses. Et je reviens au cri par lequel j'ai commencé : « Plus de choix! » Le jury devrait avoir pitié du public, et lui épargner quelques-unes de ces salles où la part faite à l'insignifiance est vraiment par trop grande. Les peintres, depuis quelques années, se plaignent de la « crise », et, l'autre jour, un spirituel et mordant chroniqueur nous démontrait que la peinture a fait « banqueroute », ni plus ni moins que la science. A voir la somme de talent qui s'emmagasine chaque année dans les deux Salons, à voir aussi l'intérêt très réel, la patience, la bonne volonté que le public met à les examiner, on a peine à souscrire à ce sévère jugement. Mais dans quel embarras doivent se trouver les amateurs! On ne distingue plus, et l'on se trompe. Le mauvais nuit au bon, en sorte que le médiocre triomphe. Et l'on se sent gagné par une irrésistible mauvaise humeur, qui finit par vous rendre injuste. Non, la peinture n'a pas fait banqueroute, mais elle gaspille ses trésors. Au lieu de nous les montrer en quelques beaux lingots d'or pur, elle nous les étale en menue monnaie. Nous demandons aux deux

sociétés de nous donner, chaque année, ce que leurs membres ont produit de plus distingué. Elles nous répondent : « Voyez vous-mêmes! » et nous promènent à travers un pêle-mêle toujours plus nombreux, toujours plus confus, d'œuvres de toutes sortes, dont beaucoup ne valent pas le coup d'œil que nous sommes bien forcés de leur donner en passant.

III

La sculpture a sur la peinture l'avantage d'être un art plus simple, qui n'ouvre que peu de carrière à la recherche des procédés. Sans doute, on voit, de temps en temps, surgir des tentatives de polychromie, qui, d'ailleurs, ont leur raison d'être; ou bien un artiste ingénieux essaye de s'attaquer à quelque matière nouvelle, qui généralement trahit ses efforts. En somme, les sculpteurs demeurent forcés de s'en tenir au bronze et au marbre, et le seul secret qu'ils puissent raisonnablement poursuivre, c'est celui d'avoir du talent, ou, si possible, du génie. Ils n'y parviennent pas toujours; du moins courent-ils moins de dangers que les peintres de s'égarer à la poursuite de vaines chimères de technique. Leur double objectif, c'est toujours la forme et l'expression; que la première traduise, en beau style, leur vision de la nature; que la seconde exprime leur sensibilité personnelle de manière à nous en communiquer l'impression, — et ils ont réalisé tout ce qu'on peut attendre d'eux. Je me rappelle qu'un de mes amis soutenait volontiers ce paradoxe : qu'il n'y a point de sculpture, mais qu'il n'y a que des sculpteurs. Je crois bien qu'il avait raison : aucun art, en tout cas, ne dépend plus complètement de ceux qui le pratiquent.

Cette année-ci, la sculpture nous a donné deux œuvres exceptionnelles, deux de ces œuvres comme il n'en apparaît pas à chaque Exposition, qui se détachent en plein relief de l'ensemble, telles qu'on n'en trouverait aucune dans les salles réservées à la peinture : ce sont, aux Champs-Élysées, la *Jeanne d'Arc* de M. Paul Dubois, et au Champ-de-Mars, le *Projet d'un monument aux morts*, de M. Bartholomé.

M. Paul Dubois a été servi par les circonstances : on sait, en effet, qu'on a récemment découvert, à Orléans, une tête de femme casquée, qui date très certainement du quinzième siècle, et en laquelle les archéologues se sont plu à reconnaître la « bonne Lorraine ». On ne peut espérer, sur ce point, d'arriver à la certitude; mais leur hypothèse paraît plausible. D'abord, quelle autre femme *portant un casque* la tête en question aurait-elle plus de chance de représenter? Et puis, la tête elle-même est un argument, plus encore que le casque et la concordance des dates. On ne saurait

imaginer une figure qui corresponde mieux à celle que notre imagination pourrait prêter à Jeanne d'Arc : un peu lourde, avec des méplats, un peu forts, le haut du visage accentué, le dessin de la bouche adorablement pur et immatériel, cette figure est à la fois paysanne et extatique, d'un charme infini sans être belle, héroïque et souffrante, comme le fut l'âme virginale qui tressaillit au malheur de la patrie, et, comme elle, enveloppée d'un indéfinissable mystère. Sans chercher à reproduire les traits de la tête d'Orléans, M. Paul Dubois s'en est inspiré : il en a pris le ton de son œuvre, qui en est devenue plus réelle et qui, en même temps, exprime plus de choses qu'aucune des précédentes images de la vierge héroïque que l'art a rêvées. Bastien Lepage et Chapu, — et cela reste leur honneur, — avaient entrevu ce mélange saisissant de mystère et de vie, cette expression qui fait pressentir l'histoire si noble, qui révèle l'âme unique, profonde, pure, adorable, toute pleine d'ardeur et de foi, de courage et de douceur, de vaillance et de dévouement. M. Dubois les a de beaucoup surpassés : l'un et l'autre avaient choisi le moment des visions, qui les limitait forcément, ne leur permettant guère d'insister que sur l'extase. M. Dubois a enfermé dans la cuirasse, — qu'elle eut tant de peine à obtenir, — le corps frêle de la vierge, il l'a campée sur le vigoureux cheval qui l'avait conduite à la victoire : en sorte qu'il éveille la sensation de toute sa grandeur et nous la montre telle qu'il nous plaît de la concevoir, telle que nous sommes heureux de voir fixée son image.

Plus compliquée, d'une exécution dont quelques détails sont moins heureux, l'œuvre de M. Albert Bartholomé provient aussi d'un grand sentiment qu'elle manifeste avec hauteur. Il y a travaillé pendant dix années sans la quitter, sans se laisser distraire d'elle, lui sacrifiant toute sa carrière, dont elle est, d'ailleurs, le magnifique couronnement. Bel exemple de patience et de courage, en un temps où la production se fait rapide, surmenée, et où les sentiments n'ont guère de durée! Exemple aussi qui prouve une fois de plus qu'il y a, entre l'œuvre de l'artiste et l'œuvre d'art, une profonde correspondance : celle-ci vaut ce que vaut celle-là. Avec le métier seul, les plus habiles ne vont pas bien loin. C'est quelque chose de plus qu'il faut à ceux dont l'ambition dépasse le petit succès immédiat et rapide, et la récompense vient, proportionnée à l'effort. D'année en année, M. Bartholomé nous avait montré quelques-uns des groupes de son monument. Il nous le présente aujourd'hui dans son ensemble, et l'effet en est saisissant :

L'homme et la femme, — les deux êtres qui avaient traversé la vie unis et soutenus par l'affection, — sont couchés dans leur tombe à côté l'un de l'autre. Mais voici qu'un beau génie à figure

de femme vient soulever la pierre de leur sépulcre, en répandant sur eux « les lueurs de l'au-delà ». Alors, selon la promesse divine, ils se lèvent, et nous les revoyons plus haut, entrant dans les régions mystérieuses d'où nul voyageur n'est jamais revenu. Ce deuxième groupe est d'une expression magnifique, d'autant plus admirable que l'artiste l'a toute cherchée dans l'attitude : la femme, un peu effrayée, sans doute, ou défaillante, appuie son bras sur l'épaule de l'homme qui, recueilli, pieux, s'avance avec une plus ferme confiance. Nulle autre éloquence que celle du mouvement, et ce mouvement exprime à la fois l'extase et la sincérité. La mort n'apparaît pas ici comme le « roi des épouvantements »; elle est la paisible délivrance des fardeaux qui nous oppriment, la fin naturelle, heureuse, du voyage où se fatiguent nos âmes et nos corps. Elle est aussi l'union complète, à l'abri de toute frayeur, de ceux entre lesquels s'est tissé le lien de l'amour, qu'aucun inconnu ne saurait effrayer, puisqu'ils sont ensemble et puisqu'ils croient en la parole qui les a fait se lever du tombeau. Aucune impression d'horreur, ni même de tristesse : du calme, de la confiance, une paix profonde qui les enveloppe. Oh! trois fois heureux l'homme qui a pu se faire une telle image du redoutable passage! Et heureux encore, heureux d'avoir pu la traduire en un langage aussi beau. Cependant, derrière ces deux êtres heureux et graves s'avance une cohorte d'autres êtres, qui approchent aussi de l'heure fatale. Mais, pour ceux-ci, la mort n'a point la même clémence : il en est qui luttent, qui résistent, qui se convulsent, tandis que d'autres se retournent vers ce qu'ils laissent, envoient derrière eux un dernier signe d'adieu ou se résignent en des attitudes de douleur et de volonté, ou encore semblent ignorer ce qui les attend. Les expressions, moins saisissantes, moins hautes que celles des figures centrales, sont variées et justes : c'est un vrai poème de la mort qu'a exécuté M. Bartholomé, une élégie humaine, au sens profond, universel, que nul ne contemplera sans émotion, car nous y pouvons lire le dernier mot connu de notre destinée, et la paix qu'elle respire nous atteint comme une consolante parole. Cette œuvre, paraît-il, a été acquise par l'Etat, qui la destine au cimetière du Père-Lachaise. C'est bien la place qui lui convient : elle est, comme l'artiste l'a voulu, le « monument aux morts », à tous ceux que nous pleurons et auxquels nous voudrions penser avec douceur et résignation...

Ces deux belles œuvres, d'une exceptionnelle envergure, accaparent toute l'attention. Cependant, il en est d'autres, autour d'elles, qui mériteraient d'être regardées. Ainsi, aux Champs-Élysées, la *Jeanne d'Arc*, de M. Antonin Mercié : un groupe dont une figure, celle de Jeanne, est belle et dramatique, bien qu'elle ait un

mouvement aigu et désagréable du coude gauche. Mais pourquoi l'écraser sous une allégorie de la France, froide de forme comme toutes les figures allégoriques? Sans compter que le groupe, ainsi présenté, perd toute espèce de sens, ou en prend un auquel l'artiste n'a certainement point songé : on dirait, en effet, que la France excite Jeanne, qui résiste à se laisser entraîner; en sorte qu'une regrettable obscurité émane d'une composition dont certaines parties sont pourtant supérieures. Parmi les œuvres trop nombreuses, entre lesquelles le choix est difficile, je cite : l'*Eve* et la *Bacchante* de M. Raoul de Gontaut-Biron, qui n'est pas de l'école réaliste, et dont le talent élevé cherche surtout les formes distinguées. Son *Ève*, au corps jeune et virginal, est d'une pureté exquise, et la tête a une expression éthérée qui fait rêver. *La Bacchante*, en plâtre, est d'un mouvement élégant et gracieux. Il y a dans ces deux œuvres un progrès manifeste sur les précédentes, et elles révèlent un artiste d'élite qui ne s'arrêtera pas là. — M. Jacques Froment-Meurice, un des élèves les mieux doués de Chapu, offre un groupe en plâtre d'un caractère pénétrant, *Vieux amis*, qui représente un miséreux à barbe blanche, à peine vêtu, la besace vide, dont le corps s'affaisse sous le besoin, et que son chien fidèle regarde avec des yeux attendris, comme pour le consoler. — Enfin, M. Emilien Cabuchet, avec un *Saint Claude ressuscitant un enfant noyé*, destiné à la basilique de Montmartre, et une réduction en argent de la statue du curé d'Ars, offerte par le clergé du diocèse de Belley au cardinal Richard, archevêque de Paris, nous montre deux œuvres d'une belle inspiration religieuse et tout à fait dignes d'un talent justement remarqué.

Au Champ-de-Mars, on admirera surtout *le Bourgeois de Calais*, de M. A. Rodin : une figure d'un très grand caractère, misérable, douloureuse, humaine, exécutée avec une vigueur tragique, un art surprenant à chercher l'expression dans les chairs décharnées, dans les muscles saillants, dans une anatomie savante et compliquée. Médiocrement inspiré dans la statue en plâtre qu'il a faite pour le tombeau de M. Tirard (*le Devoir*), et qui est d'une rigidité, d'une maussaderie bien désagréable, M. de Saint-Marceaux se relève avec sa gracieuse figure de *l'Aurore*, un peu maniérée, mais infiniment charmante. Et je voudrais citer encore, avec un beau buste de M. Lenoir, *l'Effroi*, de M. Maurice Reynund : une œuvre forte, très étudiée, très expressive, qui ne m'a pas entièrement satisfait sans que je puisse m'expliquer les raisons de cette restriction, mais qui, une fois de plus, impose à l'attention un jeune artiste parfaitement maître de ses moyens et de talent robuste et personnel.

Une salle entière, au rez-de-chaussée du Champ-de-Mars, est réservée à l'exposition posthume des œuvres de Jean Carriès, mort

à trente-huit ans, en pleine activité, en pleine maturité, et peut-être avant d'avoir dit son dernier mot. C'était un rare artiste, tourmenté par la passion du beau, dont le travail dévora les forces, et qui, sans jamais se satisfaire, sans arriver à ce moment funeste où, lassé, on se repose et on recommence, dépensa pour son œuvre une somme héroïque d'efforts, de talent et de volonté. Il semble que sa préoccupation dominante ait été de chercher une formule personnelle qui lui permît de traduire avec originalité sa vision des choses, toujours originale, parfois un peu excentrique ou poussée à la violence. Il avait une manière à lui de tordre ou de pétrir la matière, de la tourmenter quelquefois, avec une sorte d'ardeur fiévreuse, comme en ces figures où il se plaisait à interpréter les traits de son propre visage. On regardera avec plus de curiosité peut-être que de satisfaction, son *Modèle d'une porte destinée à être exécutée en grès émaillé*. Évidemment, il avait calculé une sorte d'harmonie entre sa conception et la matière qu'il comptait employer, de l'effet de laquelle nous ne pouvons malheureusement pas juger; en sorte que l'impression qui nous demeure est celle d'une chose vaillante, mais incomplète et un peu confuse. En revanche, on admirera sans réserve le *Martyre de Saint Fidèle :* un groupe vigoureux, mélange hardi de réalisme, dans la figure du meurtrier, et d'idéalité dans celle de la victime, d'un mouvement intense et vrai, qui frappe violemment l'imagination. On goûtera ses bustes (*Velasquez*, *Franz Hals*, *Charles Ier*, etc.), à la fois élégants et forts, nobles et gracieux. Et puis quelle richesse de fantaisie dans ses bustes d'animaux et dans ses « grès émaillés », qui lui valurent, dans ses dernières années, ses plus francs succès! Tout cela est bien d'un artiste au sens actuel du mot, c'est-à-dire d'un être nerveux, vibrant, inquiet, que hante la vision d'une forme à la fois superbe et nouvelle, mais dont l'esprit est si meublé de tant de rêves, de sensations, de ressouvenirs, qu'à chaque instant la recherche de l'idée vient arrêter, détourner ou paralyser ses recherches de la forme. Beaucoup de critiques condamneraient sans appel ces essais qui n'aboutissent pas toujours, ces efforts où il y a souvent du désespoir. Je crois que leur sévérité les égare : ces efforts et ces essais, même incomplets, font la noblesse de notre art contemporain. C'est quelque chose déjà que de

Plonger dans l'infini pour chercher du nouveau.

Si même la tentative n'est pas couronnée du succès espéré, du moins a-t-elle mis en mouvement de nobles facultés; et, pour ma part, j'aime encore mieux la recherche infructueuse que la satisfaction facile. C'est toujours un aiguillon vers le mieux.

Jean Carriès peut être rangé parmi ceux qui ont beaucoup cherché, et sa constante recherche lui a coûté la vie. Devant cette exposition de son œuvre posthume, dans cette salle où tient tout l'effort de sa vaillante carrière, on reconnaîtra sûrement que ses peines n'ont point été vaines, et ce sera un encouragement précieux pour ceux qui, comme lui, se consacrent à l'art difficile. Fût-on mécontent de certains détails, on ne se sentira pas moins pris d'un très grand respect pour cet infatigable ouvrier, et aussi d'un regret très grand de cette vie arrêtée trop tôt, avant de s'être toute réalisée.

IV

Il nous reste bien peu de place pour parler comme il faudrait des « petites salles », où le public passe trop vite, car, plus peut-être que dans les grandes, il s'y trouve beaucoup de choses dignes d'être regardées.

La gravure a, dit-on, souffert de l'invention récente de nombreux et excellents procédés de reproduction matérielle : elle traverse sa « crise », comme la peinture, le livre et le reste; aussi voit-on certains graveurs émigrer dans la salle de peinture, où ils apportent, comme M. Marcellin Desboutin, des portraits solidement observés et d'un vigoureux dessin. D'autres restent fidèles à leur art, bien qu'il soit un peu délaissé, et il faut les en louer, car aucun procédé industriel ne nous donnera jamais l'équivalent d'une belle eau-forte. Seulement, la gravure changera d'objectif : au lieu de s'appliquer à la reproduction de tableaux, elle devra de plus en plus se confiner dans le portrait ou tendre aux compositions originales. C'est ce qu'a fort bien compris, entre autres, M. Fernand Desmoulins, à qui nous devons plusieurs planches du plus vif intérêt, et qui, cette année, nous donne un très beau *Portrait de S. M. l'empereur Alexandre III*, œuvre à la fois attentive et enlevée, que de savants effets poussent à un modelé assez rare dans le genre. C'est ce qu'a compris aussi M. Vallotton, qui pratique la gravure sur bois avec une verve heureuse et féconde; peut-être lui reprochera-t-on d'exagérer un peu le caractère de quelques-unes de ses figures; mais il a les qualités de ce défaut, si c'en est un : il arrive à une grande intensité de vie, il s'impose par la vivacité de ses oppositions, par son relief, et aussi par un don très particulier d'observation et d'humour. M. Willette a exposé une lithographie (*les Funérailles*), qui, par le sentiment et par le détail de l'exécution, rappelle un peu les célèbres planches de Raffet. Les lithographies de M. J. S. Auriol (*Celle qui ne veut pas dire son nom*, *Un rossignol chantait*, etc.) sont des pages d'une grâce un peu voulue, mais ingénieuse et poétique. Enfin, je citerai encore les

curieuses *gypsographies* de M. Pierre Roche (*Eve*, *la Chanson*, *la Salamandre*, etc.) : de petites choses exquises, travaillées avec une délicatesse infinie, que l'adresse d'un procédé nouveau et personnel enveloppe de mystère. Le cadre où elles sont réunies est un de ceux qui m'ont le plus longtemps et le plus agréablement retenu.

Au Champ-de-Mars, le compartiment des arts industriels marque, d'année en année, un progrès constant. Peut-être les effets décoratifs que la peinture s'est mise à rechercher depuis quelque temps ont-ils exercé, sur cette branche, une heureuse influence; peut-être aussi se développe-t-elle d'elle-même, pour répondre à des besoins nouveaux. Quoi qu'il en soit, on ne saurait se réjouir trop vivement de la voir ainsi augmenter d'importance : l'art décoratif, en effet, c'est l'art entrant dans la vie pour l'embellir, pour la parer, pour ennoblir le luxe. Les tableaux, les statues, demeurent toujours plus ou moins solennels, plus ou moins étrangers, et l'on n'en jouit qu'en certains moments, de propos délibéré; il en est autrement des « objets d'art », qui prennent place tout simplement sur notre table ou notre cheminée, que nos doigts manient, qui nous réjouissent les yeux sans nous préoccuper l'esprit. Ils constituent, si l'on peut dire, un plaisir sans prétention; ils sont familiers et sympathiques, et jouent, sans y mettre d'orgueil, un rôle aimable et gracieux dans notre existence de chaque jour.

Dans ce compartiment, c'est toujours M. Emile Gallé, de Nancy, qui tient la corde. Cet étonnant artiste se multiplie sans se fatiguer; sa riche et poétique imagination enfante, avec une inépuisable abondance, des formes et des arrangements. Ce sont des sensations qu'il fixe dans ses cristaux, des sensations imprécises, fluides, immatérielles, qu'on aurait peine à définir, mais dont on subit irrésistiblement le charme. Il a donné pour épigraphe à sa vitrine ces mots de Shakespeare : « Et dans sa main, un verre qui nous montre quelque chose de plus... » C'est bien la définition de son art qui, indépendamment de ce qu'il nous représente, nous suggère mille idées flottantes et vagues, sans que notre esprit soit forcé à le revêtir de formules. Sa sensibilité frissonne au choc de tout ce qui se voit et de tout ce qui se cache derrière les choses visibles. Je me souviens de l'avoir comparé à Schumann, et c'est toujours à la musique de Schumann qu'il me fait songer : il chante ses rêves à l'aide de la matière brute, il enferme une âme dans ses vases gracieux, il nous parle à travers les objets charmants qui sortent de ses fours.

Aux côtés de M. Émile Gallé, des céramistes, des verriers, des émailleurs, rivalisent de goût, d'intelligence, d'ingéniosité. Les « grès flambés » de M. Delaherche, surtout les deux vases commandés par la Ville de Paris, sont de tons savants qui doivent

compléter à merveille l'effet des belles étoffes. Cela est plus réellement décoratif que les compositions de M. Gallé, mais moins intime; l'imagination n'en est pas aussi vivement excitée, mais les yeux en sont délicieusement caressés. M. Delaherche a longtemps imité les grès japonais; il a fini par se dégager presque entièrement de cette influence pour se faire un style à lui, qui suffit à signer ses produits. — Une vitrine de grès *flammés*, de MM. Dalpayrat et Lesbros, plaît surtout par la simplicité des formes, qui tendent à se rapprocher de la nature dont elles s'efforcent de reproduire l'élégance et la variété harmonieuse. On trouvera peut-être les nuances moins riches, moins flatteuses au regard, que celles de M. Delaherche; mais le sens décoratif n'est pas moindre, et la vitrine est disposée avec une jolie entente de l'arrangement. Il faut s'arrêter aussi devant les « pâtes tendres » de M. Naudot et remarquer le bel exemplaire, en blanc, dont la réussite est parfaite.

Des artistes, — non parmi les moindres, — viennent, comme le fit Carrière, apporter leur contribution au progrès des arts industriels. Voici M. Besnard, avec une cheminée qui ne nous plaît guère, mais qui ne manquera pas d'admirateurs, et qui est, en tout cas, fort originale. Mme Duez exécute, sur des dessins de son mari, dit-on, des broderies d'un grand caractère et d'un bel effet. Le goût du « nouveau » inspire heureusement, dans cet ordre-là, des artistes qui, s'ils s'en tenaient à la peinture, glisseraient facilement à l'excentrique. Il semble, en effet, que la décoration ouvre un champ très vaste à la fantaisie : nulle règle ne la retient; elle peut broder et vagabonder à son aise à travers les formes et les couleurs. La seule chose qu'on lui demande, c'est de plaire, et l'on reconnaîtra qu'elle y réussit souvent.

Que d'oubliés dans cette rapide excursion! Ils nous excuseront; il faudrait trop d'espace pour parler de tout ce qui mérite d'être cité, ou seulement pour fixer au vol les idées et les sensations que suggère une course, même rapide, à travers ces salles où l'on a accumulé tant d'efforts et tant de travail. Chacun fait son choix selon ses goûts, et aussi un peu au petit bonheur, par faute de l'entassement. Ces notes brèves n'ont eu d'autre but que d'indiquer quelques œuvres à l'attention des visiteurs, et de résumer quelques-unes des réflexions qu'imposent les deux Expositions. Elles n'expriment point d'ailleurs, — est-il besoin de le dire? — les jugements d'un connaisseur, mais simplement les impressions d'un curieux, que l'art d'aujourd'hui intéresse à un haut degré, et qui tâche d'en comprendre les aspirations et d'en dégager le sens général.

Édouard Rod.

VERS L'IDÉAL [1]

XIV

Le lendemain de bonne heure, Villegarde sonnait à la porte du pied-à-terre de La Houssaye, qui venait de renvoyer son cheval, n'étant pas disposé à monter ce jour-là.

— Je comptais laisser deux lignes chez vous, dit Ferréol. Je ne pensais pas que vous bouderiez le Bois par ce temps admirable.

— Mais vous boudez aussi, répliqua le jeune homme.

— C'est que je pars tantôt pour mon habitation. Je n'ai pas de carrières, Dieu merci ! mais j'ai des bois. Or la grève est la mère du braconnage : mon garde-chef m'écrit que les procès-verbaux s'accumulent, ce qui augmente l'agitation de mes agréables voisins. Donc, je vais faire un tour là-bas. Mais, au fait, que diriez-vous d'une fugue de deux ou trois jours sous les ombrages naissants?

— Bonne idée! fit Adrien, et, s'il faut en découdre, comptez sur moi : cela me détendrait les nerfs.

En même temps, il jetait un regard significatif sur sa panoplie. Ferréol répondit d'un air grave :

— Justement, il faut tâcher de ne pas en découdre. Vous êtes bien féroce aujourd'hui!

— Mettons que je sois féroce. Mordieu! les grévistes n'ont qu'à venir de mon côté, s'ils veulent donner de l'ouvrage pour de bon aux infirmières !

— Ah ! je devine que vous avez lu cet article... N'attachez pas trop d'importance à... un caprice de jolie femme. C'est un droit qu'il faut leur passer.

— Vous voulez dire que j'en verrai bien d'autres? Possible ! En attendant, je pars avec vous, d'autant mieux que l'abbé Esminjeaud pourra me faire du bien.

— Soit, conclut Ferréol : nous l'aurons à dîner demain soir.

Ce fut Adrien lui-même qui, le lendemain, porta l'invitation au curé de la Morinière. Il fit la course à pied, voulant revenir avec le saint prêtre, qui ne montait pas volontiers en voiture.

Adrien ne reconnut pas le village, où, d'ordinaire, on ne voyait

[1] Voy. le *Correspondant* des 10 et 25 avril, et 10 mai 1895.

que des femmes, la population masculine étant aux carrières. Ce jour-là, des hommes vêtus de leurs habits de travail, les uns couverts de la boue argileuse des tranchées, les autres poudrés à blanc par la poussière du taillage, formaient des groupes où commençait à régner le silence d'une inquiétude morne. A la vue d'un *monsieur*, type inconnu dans ce coin séparé du monde, les yeux s'animèrent. C'était un journaliste parisien, peut-être, ou même, — qui sait? quelqu'un de la Chambre. La grève, suscitée par des meneurs du cru, n'avait guère attiré l'attention jusqu'alors, malgré les promesses des organisateurs. On allait avoir une réunion, sans doute. La réunion! formule grosse d'espoirs toujours trompés, pour les ouvriers mécontents de leur sort. Mais un compagnon qui connaissait Adrien dit tout haut :

— Compte dessus! C'est l'ami à Ferréol et au Tondu.

En un clin d'œil, les physionomies redevinrent farouches; on entendit quelques grognements, si bien que La Houssaye put croire qu'il était encore dans son usine du Couëron, aux jours d'émeute. Mais ce qu'il avait sous les yeux n'était qu'une giboulée en comparaison avec les orages d'antan. Malgré tout, il retrouva ses vieilles rancunes, ses idées de patron menacé dans ses biens, dans son honneur commercial, dans sa vie peut-être, toutes choses qu'il avait oubliées depuis cinq ans, mais surtout depuis cinq mois. La pensée que Mlle de Louarn avait parlé à ces hommes, tout au moins qu'elle avait accompagné celle qui leur parlait, fut pour lui d'une amertume insupportable. Et ce nom d'*infirmière* de la grève donné par un journal!... A cette heure, Antoinette n'était pas là pour se défendre, avec l'irrésistible argument de sa beauté.

Dans la petite église, déjà très sombre, l'abbé Esminjeaud faisait l'office de sacristain, par économie : les appointements de la charge vacante allaient aux pauvres. Il venait d'apprêter la veilleuse du sanctuaire et d'allumer la lampe qui, chaque nuit, brûlait aux pieds de la Vierge, aux frais de la bourse de Louise. Tout à coup une forme masculine se devina dans la pénombre. C'était Adrien.

— Quelle surprise! lui dit tout bas le curé. J'espère qu'il ne se passe rien de fâcheux à Villegarde.

— Non; mais il est bon de se tenir à portée. Nous sommes là depuis hier, le marquis et moi. Je viens vous dire que votre couvert vous attend au château. Partons-nous?

— Certainement. Laissez-moi sonner l'*Angelus* et je vous accompagne.

Ils gagnèrent le porche où, par une ouverture de la voûte, pendait une corde polie au frottement des mains.

L'abbé tinta trois coups, puis, tout haut, récita le madrigal angé-

lique, dont une seule femme, depuis le commencement du monde, a été saluée. Il s'arrêta au milieu, par habitude, et La Houssaye répondit comme il faisait, tant d'années plus tôt, sur les genoux de sa mère. Trois fois le bronze parla dans le clocher; trois fois la prière d'un saint, mêlée à celle d'un cœur malheureux, troubla les échos rarement éveillés de la petite église.

— Je n'ai pas perdu ma journée, dit le prêtre. J'ai mis sur vos lèvres un nom qui porte bonheur. Dites : n'est-ce pas bon de prier?

Il paraissait ému de joie comme si, en effet, il venait d'accomplir une œuvre importante. Adrien répondit :

— Je me sens plus jeune et très calme — et j'ai envie d'ajouter, ainsi que je faisais vingt-cinq ans plus tôt, la prière finie : « Bonsoir, maman! » Dieu! si je pouvais revenir à cette époque de ma vie où quelqu'un m'aimait!...

Il soupira bruyamment; on devinait qu'il avait le cœur gêné d'un poids très lourd. Puis, tout à coup, avec un geste montrant le besoin d'échapper à certaines pensées :

— Allons vite... il est tard!

L'abbé Esminjeaud le considérait avec une attention particulière, curieux de savoir si quelque travail inconnu s'accomplissait dans cette âme. Il ne répondit pas à La Houssaye, tant il était absorbé; et les deux hommes se mirent en chemin, croisant des groupes qui leur envoyaient des interpellations plus ou moins courtoises. Au bout de quelques minutes de marche, ils entrèrent dans la forêt. Les grands chênes étaient encore noirs, montrant à peine leurs bourgeons; mais, dans l'horizon des clairières, on apercevait des champs entiers de renoncules dorées par le soleil couchant.

Dès la frontière de ce royaume du silence et du repos, on sentait une atmosphère si nouvelle, des impressions si différentes, qu'on n'aurait pas été surpris d'entendre les passants converser dans une langue étrangère. Mais il n'y avait pas de passants : la seule voix qui troublât cette solitude était la plainte des coucous, se renvoyant l'un à l'autre leur tierce mineure toujours la même, concert magistralement approprié à l'heure et au lieu.

Comme on arrivait au premier tournant de la route, l'abbé interpella son compagnon :

— Vous ne prenez pas le sentier?... c'est plus court.

— Oui, mais il est impossible de marcher deux de front, et... j'ai quelque chose à vous dire.

Le jeune homme sembla préparer sa phrase; puis il posa cette question :

— Vous avez vu Mlle de Louarn?... Quelle équipée, en quelle compagnie!... Qu'a-t-elle fait, qu'a-t-elle dit? Que pensez-vous d'elle?

— Oh! fit le prêtre, je suis un mauvais juge dans l'occasion. L'équipée, comme vous dites, peut choquer un homme du monde. Aux yeux d'un pauvre disciple de Jésus, qui devrait avoir pour toute sagesse la folie de la croix, ce zèle dans la charité, même intempestif, n'est pas un crime sans rémission. Mlle de Louarn, autant que j'ai pu le savoir, ne disait rien et regardait beaucoup. Sa compagne, en revanche, parlait trop et débitait des phrases peu comprises. Mais les ouvriers, ces grands enfants, aiment qu'on s'occupe d'eux, qu'on les plaigne, qu'on souffle sur leur front brûlant, qu'on leur dise : « Le mal va se guérir ». Les femmes sont merveilleusement faites pour ce rôle, et Thomassin est presque un grand homme pour l'avoir compris.

— Mais cette blessure, ce gréviste qu'elle a soigné?... La voilà devenue justiciable des journaux : les uns l'applaudissent, les autres se moquent d'elle. Son nom, heureusement, n'est pas imprimé.

— Et s'il l'était? fit l'abbé en regardant son interlocuteur. Comme la convention tient de la place dans les jugements humains!... D'ailleurs, l'épisode est transfiguré; cela vaut mieux pour l'héroïne. Son blessé n'est pas plus gréviste que vous et moi, par la raison qu'il n'a jamais tenu un outil. Les gardes connaissent depuis longtemps Barillot, le pire de mes paroissiens, gibier de prison, maraudeur, braconnier, et capable de bien des choses. Le plus amusant, c'est qu'il a été blessé par la femme d'un gréviste dont il volait les poules, croyant que tout le monde était allé au *métingue*... J'ai vu la scène par hasard. La commère a la main lourde et la trique était dure, si bien que Barillot rentrait chez lui au pas de course, le front saignant, quand il rencontra cette bonne « Renée » et... vous savez qui. Les femmes se trompent souvent quand elles obéissent à leur bon cœur.

— Vous n'avez pas détrompé... Mlle de Louarn?

— A quoi bon? Elle était si heureuse d'orner cet amateur de poules d'un bandeau, — qu'il a conservé d'ailleurs comme une marque de bravoure, je le voyais il n'y a qu'un instant. Le rôle de Barillot s'est dessiné : il est « le blessé de la grève » (nous en manquions), depuis que les journaux l'ont sacré sous ce titre. En somme, tout le monde est content : une femme charitable a utilisé quelque peu de sa toile et de sa charpie; lui en ferez-vous un crime? Elle n'a rien dit, se bornant à donner des pièces de 40 sous, tandis que « Renée », — une bonne *harangère*, comme disaient nos hommes sans mauvaise intention, — haranguait les foules. Je ne réponds pas que les pièces blanches, de même que le bandage, soient toutes tombées à propos. Mais le bon Dieu ne nous demande que la bonne volonté.

La Houssaye ne répondit rien. L'abbé Esminjeaud, dans sa simplicité d'apôtre, défendait Antoinette, comme certains avocats sans expérience défendent leur prévenu : de façon à crisper les nerfs du juge. Un amoureux passionné souffre moins, peut-être, à voir son idole frôler le crime qu'à la voir... friser le ridicule. Oh! qu'il connaissait peu le cœur humain, le saint homme de curé! A moins que... Mais comment croire qu'il était maladroit volontairement, lui qui ne connaissait plus d'autre amour que l'amour des âmes?

Après un silence, Adrien demanda, comme s'il était touché par l'ombre d'un doute :

— Est-ce que vous êtes mon ami?

— Vous êtes une des trois personnes que j'aime le mieux ici-bas, répondit l'abbé.

Et, montrant les toits de Villegarde qui commençaient à paraître dans le lointain :

— Voici la demeure du plus cher de mes trois amis. N'est-ce pas aussi le vôtre?

— Certes! Mais qui tient la seconde place dans votre amitié?

— Mlle Montgodefroy.

— Ah!... c'est une enfant.

— Plût au ciel qu'il y eût en ce monde beaucoup d'enfants de son espèce. Nul ne sait le bien qu'elle accomplit, qu'elle me donne le moyen d'accomplir : vous ne vous êtes jamais demandé pourquoi elle a toujours des robes de femme de chambre, comme dit son père. Sans elle, sans son oncle et sans vous, mon troisième ami, les pauvres paroissiens de la Morinière n'auraient plus de curé depuis longtemps : il serait mort de faim! Aussi, comme je prie pour que vous soyez heureux tous trois!

— Deux de vos prières sur trois sont exaucées : vous n'avez pas à vous plaindre, dit La Houssaye.

— Je n'*aurais pas* à me plaindre : mais tout me donne lieu de croire que la proportion n'est pas si forte...

Les deux compagnons marchèrent une centaine de pas en silence; puis Adrien posa une question qui n'était pas nouvelle dans sa bouche :

— Que pensez-vous de Mlle de Louarn?

— Permettez que je tourne sept fois ma langue, répliqua l'abbé en souriant; car voici ce que vous désirez savoir : cette jeune fille est-elle, entre toutes, bonne, sérieuse, fidèle, dévouée? A-t-elle un cœur chaud et, toutefois, le jugement infaillible; une imagination de poète, avec la froide maturité d'un philosophe? Est-elle digne, en un mot, non seulement de voir Dieu un jour, mais encore d'être la femme d'Adrien La Houssaye, couronne plus difficile à mériter?...

Et si je vous disais, homme orgueilleux comme tous les hommes, que cette créature est une perfection et que, dès lors, vous n'en êtes pas digne, que répondriez-vous ?

— Telle qu'elle est, je ne m'en crois pas digne, fit Adrien qui, en vérité, n'avait pas le défaut de l'orgueil. Mais pensez-vous qu'elle m'emportera, chimère indomptée, vers les abîmes où l'on trouve la mort?

— L'onction du sacerdoce, répondit l'abbé, n'est pas le don de prophétie. Mlle de Louarn a pu se tromper; elle pourra se tromper encore. Ne la condamnons pas trop vite : elle n'a plus de mère ! Et, malheureusement, Pierre de Louarn est un astrologue dangereux. S'il ne tombe pas dans le puits, du moins, il oublie trop qu'il a une fille — qui cherche son astre, elle aussi. Rendons-lui cette justice qu'elle le cherche très haut. Mais gare aux télescopes qui troublent la vue! Les yeux de la foi, mon ami, voilà, mieux que tous les instruments, ce qui peut guider hors des abîmes les individus et les peuples.

Ferréol de Villegarde venait au-devant de ses hôtes; il fallut changer de conversation. Pendant le dîner, on reçut les journaux du matin qui contenaient une nouvelle : dans la nuit, l'anarchiste qui avait lancé une des dernières bombes avait été condamné à mort. Comme Adrien manifestait une joie presque sauvage, l'abbé lui dit :

— Si vous aimez le sang, vous qui êtes un sage et un heureux de la vie, qu'attendrons-nous *des autres ?*

Adrien fit un mouvement d'épaules qui en disait long sur son bonheur, peut-être même sur sa sagesse; puis il répondit :

— Faut-il attendre quelque chose de qui que ce soit, de quoi que ce soit, en ce bas monde ?

— *Cœpit contristari !* soupira l'abbé Esminjeaud. Le Jardin des Oliviers est un pèlerinage que nous faisons tous, à notre heure, avec ou sans la croix.

— Si la grève continue, dit Ferréol, nous verrons des batailles entre la population du village et mes hommes. Quelques centaines de gaillards affamés, ou simplement désœuvrés, sont des voisins peu désirables. Moi aussi je me sens découragé! S'il ne s'agissait pas d'une terre qui porte mon nom, je crois que je ferais comme vous avez fait, Adrien : je m'en irais.

Dans les dispositions d'esprit de chacun, le dîner et les instants qui suivirent ne pouvaient manquer d'une teinte sombre de mélancolie. Après une veillée plus courte qu'à l'ordinaire, le curé se leva et prit congé. Tout à coup, comme il mettait la main dans sa poche, on put voir qu'il devenait pâle :

— Mon Dieu ! s'écria-t-il. J'ai oublié de fermer l'église! Et tous ces hommes qui encombraient la place !...

— Bon! dirait-on pas que vous avez le trésor de Notre-Dame? fit le marquis en riant. Que diable voulez-vous qu'on prenne dans votre cathédrale? Un ciboire de deux louis?

— Vous oubliez ce que contient ce ciboire! gémit le pauvre abbé, qui tremblait de tous ses membres. Adieu! je cours là-bas!... Dieu fasse que nul ne se soit aperçu de mon étourderie!

— Je vous accompagne, fit Adrien; car c'est moi qui suis cause de la distraction. Il ne sera pas dit que je vous abandonne à vous-même dans votre inquiétude.

Cinq minutes après, tous deux couraient plus qu'ils ne marchaient dans la direction de la Morinière. Comme ils approchaient de la sortie des bois, deux gardes mis en éveil par cette allure désordonnée sortirent d'une embuscade et leur barrèrent le chemin.

— On est bien pressé, les enfants? demanda l'un des hommes.

L'autre poussa du coude son camarade, en même temps qu'il se découvrait :

— Monsieur le Curé... et monsieur La Houssaye!... Il y a donc du nouveau à la Morinière?

— Il faut espérer que non, répondit Adrien. L'église est restée ouverte, par oubli, et M. le Curé n'est pas tranquille.

— Oh! il n'y a pas de danger, dit le garde pour qui la question perdait son intérêt, du moment qu'il ne s'agissait plus d'un délit de chasse.

La demie après dix heures sonnait au moment où l'abbé et son compagnon parvinrent à l'église, qui occupait l'extrémité du village, dans la partie la plus rapprochée des bois. Longeant l'édifice vaguement éclairé, ils parvinrent jusqu'au porche précédé d'une place déserte à cette heure. On entendait seulement, au milieu de la nuit calme et très sombre, le chant favori des tailleurs de pierre vociféré par une bande obligée sans doute à hurler dehors, faute de crédit à la guinguette :

En entrant dans Lyon,
J'admire ces beaux ponts
Faits par nos compagnons...

La mélodie mineure, évidemment ancienne, avait, grâce à l'éloignement, une sorte de douceur étrange. Adrien La Houssaye, quelquefois, la fredonne encore, tant certains détails s'impriment dans la mémoire aux heures mémorables de la vie. Cependant l'abbé Esminjeaud, sans bruit, palpait la porte. Il dit tout bas :

— Dieu soit béni! quelqu'un a pris les clefs : mais où sont-elles?

Adrien, à son tour, s'était approché et regardait par le trou de la serrure. Il poussa une exclamation sourde et, tirant son couteau,

essaya vainement d'introduire une lame ; puis il regarda de nouveau. Soudain, approchant sa bouche de l'oreille du curé :

— *La porte est fermée en dedans, la clef est à l'intérieur.*

— Grand Dieu ! quelqu'un est dans l'église, alors ?

— Taisez-vous et venez avec moi.

Deux minutes après, employant les épaules du prêtre comme une échelle, Adrien se cramponnait aux barreaux d'une des fenêtres : il se laissa retomber aussitôt, avec l'agilité du chat.

— Soyez maître de vous : il y a un homme dans le chœur, un seul homme, si je ne me trompe.

— Il faut appeler au secours !

— Appeler qui... les grévistes ? Je ne me fie pas à eux. Ne perdons pas le sang-froid et tenons conseil.

— Tenir conseil tandis qu'un sacrilège terrible se commet à deux pas de nous ?

Le pauvre abbé, prenant son mouchoir, essuyait des gouttes de sueur froide. La Houssaye demanda :

— L'église n'a-t-elle pas une seconde entrée ?

— Oui, à l'abside ; mais la porte est fermée en dedans par un verrou.

— Eh bien ! alors, voici ce que vous allez faire : gagnez cette porte et frappez du poing. L'homme aura peur et se sauvera par l'entrée principale, où je l'attendrai.

— Et s'il vous tue ?

— On ne me tue pas comme ça. Courez vite, ou gare à vos hosties !

L'ecclésiastique avait repris son calme. De sa main levée, il traça le signe de la croix sur le front d'Adrien :

— Que Jésus-Christ vous absolve ! Si vous mouriez, ce serait le martyre ! Mais, au nom de Dieu, ne tuez pas, vous !

Le curé s'éloigna dans la direction du chevet de l'église, pendant que son compagnon allait s'embusquer sous le porche. Le jeune homme n'attendit pas longtemps. Des coups vigoureux troublèrent les échos intérieurs... Presque aussitôt le pêne de la serrure grinça ; la porte s'ouvrit ; une faible clarté laissa voir le malfaiteur armé d'un pistolet.

L'abbé Esminjeaud heurtait toujours les planches de chêne. Tout à coup le bruit d'un coup de feu parvint à ses oreilles ; la chanson des tailleurs de pierre s'était arrêtée brusquement.

— Il est mort !... Et tout cela par ma faute ! s'écria le prêtre, en s'élançant vers la grande porte.

XV

Adrien n'était ni mort ni blessé. Il avait vu briller le canon d'une arme et avait bondi juste à temps sur la main du voleur qui, du

reste, n'était muni que d'un vieux pistolet d'arçon. Malheureusement, la veste du fugitif, réduite en loques, se déchira sous les doigts qui l'avaient saisie, et, pendant quelques minutes, l'homme se crut sauvé.

Il détalait dans la plaine, d'un train de cheval de course, n'osant quitter le chemin facile à distinguer dans les ténèbres : on était à sa poursuite, et il voulait gagner les bois. D'abord il prit de l'avance; mais il avait plus de vitesse que de fond; le bruit des pas de l'inconnu qui cherchait à le rejoindre devint moins éloigné. Déjà l'obscurité laissait voir, à peu de distance, une sorte de grande muraille sombre : la forêt, le salut...

Tout à coup, une voix sonore, habituée aux appels lointains du veneur, troubla le silence de la nuit :

— Écoute! écoute! tayaut!...

Et, de minute en minute, comme s'il eût appuyé des chiens séparés de la chasse, Adrien répétait :

— Ecoute! écoute!

Si bien qu'au moment où le malfaiteur cherchait à deviner dans les ténèbres une coulée à travers le taillis, deux gardes bondirent du fossé et le happèrent comme un lièvre sur ses fins. Tout haletant, l'homme essaya de dire :

— Qu'est-ce que vous me voulez?... Je ne fais point de mal... Je n'ai pas de fusil...

Au même instant, La Houssaye parut, continuant ses appels.

— Monsieur, dit un des gardes, la bête est prise, bête puante ou autre. Hallali sur pied! Le relais était à point.

— Voyons la bête d'abord, fit Adrien en reprenant haleine. Pouvez-vous nous éclairer, Bertrand? N'ayez pas peur, je tiens le compère; il ne s'en ira plus. Je l'ai surpris dévalisant le tabernacle de la Morinière.

— Vous me brisez le poignet, gémit l'inconnu.

— Tais-toi, canaille! tu as voulu me briser bien autre chose tout à l'heure, avec ton pistolet.

— C'est donc cela que nous avons entendu? fit Bertrand. Nous guettions votre retour, quand le bruit du coup de feu nous a fait dresser l'oreille, même avant d'avoir reconnu votre voix... Tiens! c'est Barillot!

La lueur d'une lanterne de poche éclairait un homme très jeune, ayant l'apparence d'un coureur de barrières. Il portait autour du front un linge presque aussi souillé que le reste de son costume. Les sourcils d'Adrien se froncèrent; il demanda :

— Qui t'a posé ce bandage?

— Une jolie fille, patron. S'il en pleuvait des pareilles, je laisse-

rais ma fenêtre ouverte la nuit... Oh! là! là! mon poignet...

Ce n'était pas le poignet, mais le gosier de Barillot qu'Adrien aurait voulu tenir dans l'étreinte puissante de ses doigts. Il songeait :

« La savoir livrée aux plaisanteries de ces brutes!... Elle que j'ai appelée ma reine!... Et voilà celui qu'ont touché les mains d'Antoinette, ces mains qui me rendent fou, quand j'ose y mettre un baiser!... »

Cependant les gardes fouillaient leur captif, qui supportait l'épreuve en homme qu'elle ne touche pas pour la première fois. Rien de suspect ne fut trouvé d'abord; évidemment, on avait dérangé Barillot avant qu'il eût pu faire main basse sur les vases sacrés. Seul, un médaillon d'or, en forme de cœur, pouvait donner lieu aux soupçons les plus légitimes. Il semblait neuf, ainsi que le ruban bleu qui l'attachait.

— Dans quelle boutique l'as-tu volé? dit Adrien en retournant l'objet dans ses doigts.

Avec son ignoble accent de voyou, l'homme répondit :

— Volé? Pourquoi donc que je l'aurais volé? Votre bonne amie ne vous a donc jamais fait de cadeau à vous?

— Laissons de la besogne au juge, dit Adrien en serrant le médaillon dans sa poche. Il s'agit pour l'instant de mettre en lieu sûr ce joli garçon.

— A la mairie? proposa Bertrand.

— Non, mon ami; dans votre pavillon. Je ne me fie pas aux grévistes. En route! Quand ce coquin sera sous clef, nous ferons signe aux gendarmes.

— Mort aux cognards! Vive l'anarchie! hurla de toute sa voix Barillot, qui avait les bonnes traditions.

— Toi, tu chantes trop haut, fit Adrien en tirant un foulard de sa poche.

Il bâillonna cet énergumène dont les cris pouvaient amener plus de curieux qu'on n'avait besoin. Cette précaution prise, on se mit en route. Chacun des deux hommes du marquis tenait Barillot par un bras; Adrien suivait, absorbé dans ses réflexions. Par prudence on avait éteint la lanterne. Au bout d'une demi-heure on était à la garderie.

Là, on fit entrer le voleur dans une salle basse où chacun de ses mouvements était surveillé, tandis qu'un homme à cheval galopait au chef-lieu de canton : la sagesse voulait qu'on profitât de la nuit pour le transfert d'un prisonnier de ce genre, dans un pays surexcité.

Adrien ne pouvait regagner le château sans avoir donné son témoignage qui établissait le flagrant délit. Seul dans une pièce voisine, il attendait, retournant dans son esprit certaines pensées découra-

geantes. Pour y faire diversion, il chercha le médaillon trouvé sur Barillot : le produit d'un vol, cela n'était pas douteux; mais de quelle provenance? Machinalement, il fit jouer la charnière du bijou : un petit papier s'en échappa... Fortement intrigué, La Houssaye déplia la feuille minuscule et distingua plusieurs lignes d'écriture microscopique, aisée à lire toutefois, même à la clarté de l'unique bougie. Ce billet, qu'il ne comprit pas, était conçu dans les termes suivants :

L. M. fait vœu d'aller
à Lourdes avec son mari,
si ce mari est A. H.

Du moins une chose était facile à comprendre : il avait entre les mains un ex-voto, sans doute enlevé du cou d'une madone. Mais il y avait peu d'apparence qu'une jeune paysanne de la Morinière pût offrir un bijou de plusieurs louis; encore moins qu'elle eût l'idée d'un tel voyage de noces. Barillot avait donc visité quelqu'autre chapelle plus riche...

Adrien songea non sans sourire un peu :

« Comme c'est drôle ! Me voilà dépositaire malgré moi d'un secret d'amour. Pauvre petite ! qui que tu sois, ton histoire ne sera pas mêlée aux affaires de Barillot. »

Il referma le médaillon, gardant le billet pour éviter tout commérage d'audience. Tandis qu'il fraudait ainsi le juge d'instruction, un léger coup fut frappé à la porte. C'était la fille du garde-chef qui apportait à l'ami de son maître une assiettée de soupe chaude. Il était une heure du matin : qui pouvait dire à quelle heure on irait au lit? Réveillée par son père, la jolie brunette s'était mise à l'œuvre aussitôt. En quelques minutes elle avait préparé une de ces potées réconfortantes dont les forestiers ont le secret. « Monsieur Adrien » devait être affamé. Il avait tant couru ! Sans compter qu'il avait vu la mort de près !

— Je l'ai à peine vue, Fanchette. Mais il paraît que c'eût été le martyre : M. le curé l'a dit. N'est-ce pas dommage que Barillot m'ait manqué? Vous auriez eu ma statue dans votre église, avec un cercle d'or sur la tête et un pistolet d'arçon dans la main. Si je ne me trompe, les martyrs sont représentés à la vénération des fidèles avec l'instrument de leur supplice.

— Ne plaisantez pas, monsieur, répondit Fanchette, qui était fort pieuse. Quelle profanation terrible! J'espère que le tabernacle n'a pas été touché. Un sacrilège !... Notre saint curé en mourrait de douleur.

— Je pense que le tabernacle est sauf. Du moins on n'a trouvé sur l'homme aucun vase sacré : seulement ce médaillon d'or.....

— Oh ! monsieur ! s'écria la jeune fille à la vue de l'objet volé, on dirait l'*ex-voto* de notre Vierge !

— Croyez-vous ? fit Adrien en remuant la tête. C'est de l'or : voyez les marques ! Pensez-vous qu'il y ait, dans ce village, des dévotes assez riches pour offrir à l'église un cadeau de plusieurs louis ?

— Non, monsieur. Mais on dit que c'est Mlle Montgodefroy qui a fait ce don. Notre curé, sans doute, pourrait vous en apprendre davantage. Toutefois je pense qu'il refusera de parler : ces choses-là doivent rester secrètes. Si vous faites un vœu, la Vierge seule doit le savoir. Autrement vous n'obtenez rien.

Adrien ne mangeait plus. Il répéta, d'une voix distraite :

— Ah ! vraiment, c'est Mlle Montgodefroy...

Puis, après un silence :

— Fanchette, votre soupe est délicieuse ; mais je n'ai plus faim. Laissez-moi : j'espère que les gendarmes viendront bientôt.

Resté seul, d'une main qui n'était plus aussi calme, il ouvrit de nouveau le billet. On aurait pu l'entendre murmurer :

— L. M. : Louise Montgodefroy... A. H. : Adrien La Houssaye... Mon Dieu ! serait-ce possible ?... Oh ! la pauvre enfant !...

Il n'aurait pu dire combien de temps s'écoula jusqu'à l'entrée en scène de la force publique, et même, durant l'interrogatoire majestueux du brigadier, il sembla penser à autre chose. Enfin, il signa le procès-verbal qui constatait la remise des pièces de conviction : un pistolet « de forme antique et surannée, mais encore efficace », plus « un objet provisoirement en or, d'usage inconnu, de la grosseur et de la forme approximative d'un cœur de lapin ». On devine que le billet mystérieux n'était pas mentionné dans l'inventaire. Il restait « provisoirement » dans le portefeuille de... A. H.

Comme Barillot partait, les menottes aux mains, il dit en regardant avec insolence l'auteur de son arrestation :

— Eh bien ! vous êtes content ?

— Mais oui, très content, répondit La Houssaye.

Lui-même se mit en route, refusant l'escorte des gardes. Il marcha d'abord dans la direction du château, puis, tout à coup, il fit volte-face, et, pour la troisième fois dans cette journée, il prit le chemin de la Morinière. La porte de l'église était encore ouverte et la lampe éclairait la forme immobile de l'abbé Esminjeaud, prosterné la face contre les dalles. Sur l'autel, la porte du tabernacle gisait, arrachée de ses gonds...

Adrien toucha du doigt l'épaule de son ami, qui montra un visage couvert de larmes.

— Regardez, dit le prêtre. Le Saint des saints n'a pas effrayé

ce misérable; j'ai failli m'évanouir de douleur... Et, si nous étions arrivés deux minutes plus tard, quelle profanation allait s'accomplir! Mais vous, mon ami, je vous ai cru mort. Dieu merci! mon angoisse n'a pas duré longtemps : je vous ai vu disparaître à la poursuite de l'homme...

— Il est pris : je viens vous le dire. C'était Barillot, le protégé de Mlle de Louarn... Viendra-t-elle le consoler dans sa prison?... Mais, autre chose : ne manque-t-il pas à l'une de vos chapelles un médaillon donné par Mlle Montgodefroy?

L'abbé Esminjeaud courut à sa madone.

— Volé! s'écria-t-il. Le bijou est volé!...

— Rassurez-vous : il est en lieu sûr, comme le voleur. Et maintenant, je vous quitte : j'ai sommeil. A bientôt, selon toute apparence, dans le cabinet du juge d'instruction.

Ce que désirait Adrien, c'était moins le sommeil que la solitude après tant d'événements : il était de ceux qui ne reprennent leur assiette que par la conversation avec eux-mêmes. Chose étonnante : au lieu de fatigue, il ressentait une satisfaction qui lui rendait le corps et l'esprit très alertes. Sans doute, l'exaltation dont tous les êtres sont animés au sortir d'un danger grave était pour beaucoup dans cette joie de vivre. Il entendait encore la balle sifflant à ses oreilles. Il songeait à ce qui serait arrivé s'il avait eu moins de vigueur, de sang-froid, et surtout moins de chance. Il avait un petit frisson nullement désagréable en se disant : « Je serais déjà froid, ou peu s'en faut! »

Alors, une autre idée vint à son esprit :

« Enfin, j'aurais été pleuré... non par *elle*, mais par cette pauvre Louise!... »

Quelques heures plus tôt, il disait, en parlant de Mlle de Montgodefroy : « C'est une enfant! » Qui aurait cru que, dans cette poitrine si jeune, battait un cœur de femme avec ses espoirs, ses douleurs, la tendresse qu'il faut cacher à tous les yeux?... Quel courage! Quelle pureté! Quelle foi naïve! Une autre eût essayé les manœuvres coquettes ou laissé voir la jalousie. Une autre eût boudé, pleuré, détesté sa rivale... Cet ange de douceur avait toujours le même sourire, — un peu plus triste seulement. Oh! comme, à certaines heures, il était triste! Et, pour obtenir la grâce qu'elle désirait entre toutes, — pauvre illusionnée! — elle mettait en jeu la céleste influence! Elle employait le vœu, ce moyen suprême des âmes qui croient, dans un cas désespéré... Oui, hélas! il était désespéré, le cas de Louise...

« Et moi, se dit le jeune homme, quel avenir m'attend? »

Une sorte de consolation égoïste lui vint comme une bouffée

fraîche : du moins quelqu'un l'aimait! Certes, ce n'était pas à cette porte que mendiait son cœur affamé... Et pourtant il éprouvait une douceur étrange à savoir que, derrière un seuil discrètement clos, l'amour l'attendait, généreux, les mains pleines, brûlant de se dévouer. Là, nulle déception à craindre, pas de lutte, pas de révolte...

« Mais, conclut Adrien, le sort a parlé. Ce que je souffre par une autre, cette charmante créature le souffrira par moi. Comme la vie s'arrange mal! »

C'est une chose curieuse que de voir avec quelle facilité nous laissons aux femmes le rôle de martyres, dans les romans qu'ébauche notre imagination ou que la réalité compose, heureux quand nous pouvons dire : Je n'ai rien fait pour cela!

Il faut reconnaître que La Houssaye était en droit de proclamer son innocence à l'égard de Louise. Il n'y manqua pas et, pour se rendre ce témoignage qui l'absolvait de toute faute, il s'arrêta sur un petit pont encore assez éloigné de Villegarde. Les coudes appuyés sur le parapet, il regardait les étoiles trembler dans l'eau; et ce scintillement pâle, très doux, noyé dans un cristal pur, lui rappelait les yeux de la charmante fille qui voulait bien l'aimer « sans qu'il eût rien fait pour cela ». Soudain une de ces voix incommodes qui troublent parfois nos satisfactions intérieures de pharisiens monta vers lui. Les petites vagues du ruisseau jaseur semblaient murmurer :

« Homme irréprochable! supposons qu'il te soit donné de guérir l'amour de Louise, en déchirant le billet que tu as dans ta poche, et qui ne t'appartient pas, que ferais-tu? »

Adrien n'était pas de ces esprits retors qui ont toujours un argument pour se tirer de peine. Cependant il fit aux petites vagues cette réponse fort subtile :

« Puisque le billet de Louise ne m'appartient pas, je n'ai pas le droit de vous le donner. Laissez donc en repos ma conscience. »

Il eut même le cynisme de s'avouer qu'il était curieux de revoir son amoureuse, avant qu'elle ne fût guérie, bien entendu. Et, souriant à l'idée de cette rencontre, qu'il se promettait bien de ne pas différer, le rêveur se remit en route, un peu surpris d'avoir pu songer, pendant... — il n'aurait su dire pendant combien de minutes, — à une autre femme qu'à Antoinette.

Lorsqu'il *voulut* remettre sa pensée aux pieds de « sa reine », — d'habitude il n'y pensait que trop, sans le vouloir, — Adrien ne fut pas moins étonné de découvrir une étrange modification dans l'arrangement des personnages. Il aimait toujours la même femme, avec la même passion, cela va sans dire; mais elle ne paraissait plus

à ses yeux comme une figure isolée dans l'univers, comme l'*unique!* A côté d'elle une autre se détachait, également inoubliable. Quel homme peut oublier la première femme qui a mis en lui, sans une parole, sans un signe, le *to be or not to be* de son bonheur? Et quel souvenir est le plus sûr de nous accompagner dans la tombe : celui de la froide statue follement adorée, ou celui de la tendre créature qui a consumé sa vie dans un amour inutile,

N'ayant rien demandé et n'ayant rien reçu?

L'évidente supériorité, à certains points de vue, de la seconde sur la première frappa La Houssaye comme une révélation désagréable. Il analysait malgré lui et s'en voulait de cette analyse, ainsi que d'une involontaire infidélité.

N'était-ce pas diminuer Mlle de Louarn que d'estimer si haut Mlle Montgodefroy?... La pauvre Louise y gagna d'être vouée, momentanément, aux gémonies. On aurait dit qu'elle venait de dérober quelques-unes des perles du bandeau royal de « Sa Majesté ». Mais qu'y faire? Dans l'espèce, le crime n'était pas justiciable des tribunaux. D'ailleurs, pour être juste, la reine gardait assez mal son trésor.

Adrien en était là de ses réflexions quand le garde qui veillait chaque nuit sous les fenêtres du château lui cria : *Qui vive?* S'étant fait reconnaître, il fut informé que Ferréol avait gagné ses appartements après une longue attente, croyant que son ami s'attardait à rêver aux étoiles.

Le lendemain, La Houssaye dut se rendre à Fontainebleau pour l'interrogatoire, qui lui causa peut-être plus d'angoisse qu'à Barillot : il craignait à chaque minute qu'Antoinette ne fût mêlée incidemment aux affaires du personnage qu'elle avait si bien soigné. Mais Adrien manœuvra de façon que tout l'honneur fût pour « Renée ». Cela n'empêche qu'il se sentit honteux d'avoir connu cette crainte. Peut-on jurer qu'il ne sentit pas également un peu de rancune contre Antoinette, pour l'avoir causée?

De Fontainebleau, il gagna Paris sans retourner à Villegarde.

XVI

Sa première visite fut pour les Montgodefroy, ce qui fera sourire les gens sceptiques.

Ceux-là auront tort. La Houssaye leur eût prouvé qu'il *ne devait pas* aller d'abord chez Antoinette par vingt bonnes raisons, dont voici quelques-unes. Il craignait de laisser trop voir à sa fiancée,

dans le premier moment, certaines choses peu agréables qu'il avait sur le cœur. La perspective de la trouver avec « Renée » lui était odieuse. Les Louarn habitaient fort loin de lui; les Montgodefroy demeuraient à sa porte. Il était bien aise de savoir l'opinion d'un homme sans parti-pris, tel que le banquier, sur son aventure dont parlaient tous les journaux. Le marquis l'avait chargé de porter des nouvelles à sa nièce. Et enfin l'abbé Esminjeaud avait dit, — ou du moins il devait avoir dit, — que Mlle Montgodefroy serait fort intéressée par les tragiques événements auxquels sa chère église de la Morinière avait servi de théâtre.

Peut-être qu'Adrien était poussé par une autre raison qu'il gardait pour lui : la curiosité... du propriétaire. Il ressemblait à un homme qui, ayant passé vingt fois devant une demeure bien close, apprend un beau jour que la maison lui est tombée en héritage. Il ne compte pas l'habiter, — sa résidence est fixée ailleurs, — mais il est curieux de voir *ce qui aurait pu* être son logis, d'en connaître les richesses, de les comparer... Qui peut savoir?

Tels étaient les sentiments d'Adrien quand il entra chez les Montgodefroy, vers la fin de l'après-midi : plus tôt, il n'avait aucune chance de rencontrer le maître de céans... ni de voir sa fille. Honoré, justement, causait avec Louise, comme il faisait chaque soir avant dîner. La belle Marthe n'était pas rentrée, ce qui était une habitude guère moins régulière.

— Ah! s'écria le banquier, quand on parle du loup!... Ma fille me questionnait sur vos exploits, qui sont du vrai Gaboriau. Est-ce vrai tout ce que les journaux racontent? Vous ressemblez à ces héros de l'*Iliade*, qui se battaient comme des lions et couraient comme des cerfs. Moi, j'aurais été tué, selon toute apparence; mais, à coup sûr, je n'aurais pas rattrapé le voleur.

Louise eut un frisson tellement visible, qu'elle crut devoir l'expliquer :

— Ces histoires de brigands m'effrayent toujours. Il me semble que je suis encore sur les genoux de ma bonne.

— Quelle enfant! gémit Honoré en levant les épaules.

Adrien sourit, mais autrement qu'il n'eût fait quelques jours plus tôt. Ce qui l'amusait aujourd'hui, c'était de voir que Louise était si peu connue par son père. Une enfant! Ah! ces yeux profonds, éclairés d'une lueur douce, étaient bien des yeux de femme, d'une femme tendre, bonne, dévouée. Quel aveugle que ce Montgodefroy! Mais comme il est agréable de voir certains frissons!...

— Mademoiselle, dit le héros, pardonnez-moi de vous faire peur indirectement. Surtout, n'ayez plus peur. Le brigand n'a tué per-

sonne, et même il n'a rien volé, sauf un petit cœur en or que j'ai retrouvé dans sa poche.

— Un *ex-voto!* s'écria la jeune fille avec un trouble manifeste. Mon Dieu! qu'est-il devenu? Je... je l'ai vu au cou de la Vierge et... l'abbé Esminjeaud y tenait beaucoup.

— Eh bien! mademoiselle, notre ami retrouvera son *ex-voto* quand les juges n'en auront plus besoin.

— Ah! j'espère bien qu'ils enverront l'homme aux galères!

— Vous ne partagez pas l'opinion de « Renée »? demanda La Houssaye un peu tristement. Elle pense qu'il n'y a pas de criminels, seulement des malades.

Montgodefroy se mit à rire.

— Oh! ma fille est arriérée comme tout. Elle me disait, quand vous êtes entré : « Je ne comprends pas que Mlle de Louarn »...

— Papa!... fit la pauvre Louise en bondissant, comme pour fermer la bouche de son père.

— De quoi, *papa?* M. La Houssaye voit les choses comme nous. Ton amie est une folle, que son père néglige trop, et, soit dit en passant, je désire que tu la fréquentes le moins possible.

Adrien tira sa montre, ne songeant plus qu'à fuir. Il avait assez de courage pour défendre l'élue de son cœur à la face du monde entier; mais il se sentait lâche en présence de Louise. Il partit fort brusquement, sous prétexte qu'il était attendu.

Ce chevalier félon ne croyait pas si bien dire : il trouva chez lui Pierre de Louarn. Sans doute, sa physionomie laissa voir autre chose que du plaisir, car le père d'Antoinette lui dit :

— N'ayez pas peur; je ne viens pas vous prendre un *interview :* je suppose que vous en êtes saturé. Mais on me presse de dire un mot sur la grève des carriers. Vous avez pu la juger de vos yeux : qu'en pensez-vous?

— Je n'ai pas vu la grève, répondit froidement Adrien. J'ai vu un homme qui dévalisait une église. Vous devinez ce que j'en pense — et moi je devine qui est cet *on* qui réclame votre appui.

Pour un théoricien doublé d'un rêveur, les faits isolés ne sont rien. Sans relever l'insinuation, le directeur de l'*Amendement* continua :

— Grâce à vous, ce coquin sera puni. Mais cette grève n'en est pas moins intéressante, précisément parce qu'elle est toute locale, toute professionnelle. Aucun politicien, jusqu'ici, ne l'a défigurée. Ces ouvriers de la pierre ont presque tous une femme, des enfants; ils réclament le « salaire familial », qui est une des revendications que je professe... Nous en causerons mieux si vous voulez faire droit à ma demande et à celle de ma fille. Venez dîner à la maison;

Antoinette meurt d'envie d'avoir des détails ciconstanciés : votre couvert est déjà mis.

Adrien ne pouvait pas refuser; d'ailleurs il n'y songeait guère : Antoinette réclamait sa présence!... Les deux hommes partirent ensemble l'un *parlant* son article du lendemain, l'autre se disant : « Que m'importent les voleurs, les grèves, le monde entier? Quand *sa* beauté m'appartiendra, je l'enfermerai dans mon amour comme dans une prison. Ou bien je l'emporterai loin de ces gens qui l'égarent, loin de « Renée », loin de Thomassin, loin de Marthe Montgodefroy, loin de son père lui-même. Et alors... »

Ce que voulait dire cet « alors », tout être jeune et passionné le devine. Mais, à coup sûr, il signifiait une chose : Adrien, volontairement ou non, modifiait son attitude. Il n'était plus prosterné devant une reine. Il attendait, frémissant et fier, l'heure de la revanche que lui devait une femme belle et désirable entre toutes. Probablement les enfants du siècle — de notre siècle — diront qu'Antoinette n'y perdait pas grand chose, puisqu'elle n'y perdait qu'une couronne. Mais les vrais amoureux savent qu'une couronne est plus indispensable qu'un manteau, pour empêcher certains refroidissements.

Tandis qu'Adrien pénétrait au salon, Pierre de Louarn disparut quelques instants. Sa fille lisait près d'une lampe qui faisait valoir ses traits superbes et les lignes de son buste. Elle était d'ailleurs moins simplement habillée que ne le comportait un dîner de famille, et La Houssaye parut boire le charme capiteux qui émanait ce soir-là de toute sa personne, comme s'il eût cherché, appelé l'ivresse. Tandis qu'elle-même le regardait, étonnée de ne plus le trouver timide, sentant quelque chose de changé en lui, le jeune homme dit d'une voix sourde :

— Mon Dieu! que vous êtes belle!

Un instant, elle garda le silence, puis elle répondit :

— Vous savez ce que je pense des compliments... Parlons de sujets plus sérieux : vous avez failli mourir! Qu'est-ce qu'on éprouve en face de la mort?

— Peu de chose, quand on n'est pas aimé.

— Vous voyez donc bien qu'il vaut mieux ne pas l'être!

— Oui; de même qu'il vaut mieux ne pas vivre, selon quelques-uns. Mais moi, j'aime la vie.

— Heureux homme! Pouvez-vous me dire pourquoi vous l'aimez?

— Parce que... parce que je veux mourir après avoir vécu — *vécu*, vous m'entendez bien — pendant une heure, ne fût-ce qu'une seule! Vous me tuerez ensuite, si vous voulez.

Adrien parlait d'une voix basse, un peu rauque; et les lèvres

d'Antoinette se mirent à trembler, tandis qu'elle écoutait sans faire un mouvement.

Il murmura, les dents serrées :

— Oh! cette bouche!...

Déjà elle fermait les yeux, sentant qu'il allait bondir, la serrer dans ses bras. Mais la porte s'ouvrit : Pierre de Louarn entrait... Ce ne sont pas toujours les mois, les années d'efforts qui changent notre vie. C'est, parfois, l'avance ou le retard d'une seconde à l'horloge du destin.

On se mit à table aussitôt et, naturellement, la conversation changea. La Houssaye conta son histoire, de même qu'il l'avait contée aux Montgodefroy; mais le résultat ne fut pas le même. Il faut croire qu'Antoinette était plus brave que Louise — ou qu'elle dissimulait mieux ses impressions, car le récit de la courte bataille ne sembla en aucune façon l'effrayer. Elle dit seulement, par manière de conclusion :

— Il est étrange de voir ce qu'une créature aux abois, homme ou cerf, peut déployer de férocité.

Adrien, qui jugeait moins dangereux de parler du cerf que de parler de l'homme avec une interlocutrice de ce genre, répondit en souriant :

— Vous n'en êtes pas moins une chasseresse intrépide.

— Je l'étais, fit Mlle de Louarn, dont les yeux devinrent très durs, subitement : — elle se souvenait de certain hallali... et de Ferréol.

— Qu'est-ce à dire? Vous n'aimez plus la chasse, maintenant?

— Non, c'est fini. Plus jamais on ne me verra suivre une meute ou assister à la curée.

Certaines paroles produisent un effet hors de proportion avec leur importance. Que Mlle de Louarn aimât la chasse ou ne l'aimât point, c'était une question secondaire pour le bonheur de son époux, quel que dût être cet heureux mortel. Mais Adrien, chasseur passionné, vit une divergence de plus entre ses goûts et ceux d'Antoinette. Il se souvint du bonheur qu'il avait eu à lui prêter son cheval. Pour la première fois, une bouffée chaude, qui ressemblait fort à la colère, lui monta au cerveau en présence de cette fantasque « Majesté ». Cependant il put se contenir et se contenta de faire cette réponse :

— Comme vous voudrez, mademoiselle. D'après vos paroles, je mettrai *Elphin* en vente dès demain.

Louarn, si distrait qu'il fût d'ordinaire, comprit sans doute une partie des pensées de son hôte, car il dit à sa fille, avec une sévérité peu ordinaire :

— Je ne te savais pas ingrate.

Elle répondit :

— Je ne suis pas ingrate; mais je vous assure que la chasse ne me vaut rien.

— La politique pas davantage. Tu me feras plaisir en laissant « Renée » courir les grèves toute seule, une autre fois.

— Mon père!... c'est *vous* qui parlez ainsi?

La discussion s'éleva entre le père et la fille. Adrien se garda soigneusement d'intervenir; mais sa mauvaise humeur fut bientôt de la consternation. Il était évident que la jeune fille dépassait les doctrines de l'*Amendement social*. Et, surtout, il était évident que Pierre de Louarn avait perdu l'autorité sur sa fille : Thomassin et « Renée » avaient passé par là.

Derrière son silence, la physionomie du jeune homme parlait pour lui; c'était plus que ne pouvait en supporter Antoinette. Elle était de ces femmes très nombreuses que la contradiction, même tacite, exaspère jusqu'aux plus grandes folies. Même en admettant que l'amour d'un fiancé pût l'émouvoir, elle n'entendait pas abdiquer sa domination, surtout après en avoir connu l'étendue. Son instinct lui disait, pour la seconde fois dans cette soirée, qu'Adrien, tout en la désirant plus, la craignait moins.

Comme pour le braver, elle se tourna tout à coup vers lui, avec cette apostrophe inattendue :

— Vous frémissez d'indignation, n'est-ce pas? Que voulez-vous? Je suis femme et je ne vois que la souffrance. Vous êtes homme et ne voyez que la faute. Nous serons peut-être admises, quelque jour, aux fonctions de l'État. Mais nous ne serons jamais bonnes pour faire des juges, encore moins des bourreaux.

— Je crois, en effet, dit Adrien, que la première de ces fonctions vous conviendrait peu! Quant à la seconde, c'est autre chose. Beaucoup de femmes ne craignent point de torturer. La souffrance ne les émeut plus, quand c'est elles qui la causent.

— Parce que, la plupart du temps, c'est votre orgueil que nous faisons souffrir.

— Si vous aimiez quelqu'un, seriez-vous donc charmée qu'il n'eût pas d'orgueil?

— Peut-être. Pour vous le dire, il faudrait aimer quelqu'un.

Lorsqu'une femme crie sur les toits qu'elle n'aime personne, il faut parfois se demander ce qui la fait chanter si haut. Mais Adrien s'entendait mieux à relever le change d'un animal de meute qu'à lire dans un cœur féminin, ce qui, d'ailleurs, est moins facile. Poussé à bout par ces blessures qui n'épargnaient ni son cœur ni son amour-propre, il répondit :

— Nous savons, mademoiselle, que vous gardez votre compassion pour… Barillot. C'est plaisir de voir comme elle fut bien placée, quand on a l'honneur d'être de vos amis.

— Vous avez, dit Antoinette, l'amitié un peu bien moqueuse. N'importe! je ne changerais pas mon rôle d'infirmière contre celui de policier…, qui fut le vôtre.

— Allons! tais-toi! interrompit Louarn en jetant sa serviette et en se levant de table, car le dîner touchait à sa fin.

Tandis qu'il passait dans son cabinet pour prendre un cigare, sa fille dit à La Houssaye avec un geste de menace :

— Vous oubliez nos conventions. Je vous ai prévenu : si vous excitez mon père contre moi, n'attendez plus rien.

— Grand Dieu! que puis-je attendre? soupira le jeune homme.

Antoinette n'ouvrit plus guère la bouche tant que se prolongea cette soirée, dont les débuts présageaient autre chose que la discorde.

XVII

Le marquis resta peu de jours à Villegarde. Les grévistes se calmaient, n'ayant plus d'argent pour boire. Hélas! ils n'avaient pas toujours de quoi manger. De plus ils commençaient à voir qu'on les avait payés de belles promesses. Les souscriptions restaient ouvertes sans rien produire; le Conseil municipal de Paris lui-même ne votait rien; les interpellations tardaient à se manifester à la Chambre. Pour tout dire, les derniers exploits de Barillot ne laissaient pas de gêner un peu tout le monde.

Rentré dans sa garçonnière de l'avenue Hoche, Ferréol se tint visiblement à l'écart, bien que la *saison* fût alors à son apogée. La belle Marthe, au contraire, était au plus épais du tourbillon de la grande vie. Quand on s'étonnait de la voir toujours sans sa fille, elle répondait :

— Je gagne une année. Les demandes en mariage viendront assez tôt. D'ailleurs, Louise n'aime pas le monde.

Ceci n'était pas un de ces mensonges que se permettent les mères restées trop jeunes. Au lieu de devenir mondaine avec l'âge, Mlle Montgodefroy témoignait un goût de plus en plus marqué pour la solitude; mais, depuis le retour de son oncle, elle était beaucoup moins seule. Villegarde avait pris en pitié cette douce créature, si tristement isolée entre un père manieur d'argent et une mère si peu faite pour la maternité. Chaque jour il avait des tête-à-tête avec sa petite-nièce, moments cruels et délicieux pour la jeune fille, qui pouvait alors quitter son masque d'enfant.

Elle disait parfois à son oncle, avec ce sourire navré, si peu jeune, qu'elle gardait pour lui :

— Vous êtes mon père, ma mère... tout !

Hélas ! Villegarde savait bien qu'il n'était pas tout. Mais il avait, pour la petite veuve de dix-sept ans, ainsi qu'elle s'appelait elle-même, des consolations qu'on aurait crues inventées par une tendresse féminine. D'ailleurs Louise *ne voulait pas* désespérer encore, et cela pour deux raisons.

— Je l'aime tant!... *L'autre* l'aime si peu! disait-elle à son oncle. Et puis, s'il y faut un miracle, pourquoi ne l'obtiendrais-je pas ? On en a vu de plus grands.

Un matin, venant déjeuner chez le marquis, elle arriva la première. Villegarde s'était attardé au Bois. Pour l'attendre, elle jeta les yeux sur un journal de sport, du petit nombre de ceux dont on lui permettait la lecture. Une ligne frappa sa vue, comme si la page n'eût été noircie que de ces quarante lettres :

« *Elphin*, propriétaire M. La Houssaye, à vendre chez ***. »

Au même instant Villegarde entrait : sa petite-nièce lui sauta au cou.

— Eh bien! qu'est-ce que tu as? Tes joues brûlent. Mademoiselle Eau-qui-dort est en train de bouillir. Où est le feu?

Sans rien dire, elle montra l'annonce.

— Etrange! dit Ferréol. Mais qu'est-ce que cela prouve? Je te répète mon refrain, mignonne : pas d'illusion !

— Je n'en ai pas, je vous assure. Mais *Elphin* supprimé, il me semble que c'est un ennemi de moins. Oh ! celui-là, je le *haïssais !*... J'en ai tant d'autres que je suis obligée « d'aimer comme moi-même pour l'amour de Dieu ! »

— Et tu y parviens ?

— Quelquefois, quand j'ai bien prié ou quand j'ai causé avec l'abbé Esminjeaud. Pour le moment, je n'ai qu'une idée : pourquoi ne veut-*il* plus garder...?

Elle s'interrompit juste à temps : la porte s'ouvrait, donnant passage au propriétaire d'*Elphin*. Après avoir salué Mlle Montgodefroy, Adrien dit au marquis :

— Je vous ai manqué aux Poteaux : je désirais vous parler d'une petite affaire, qui n'est pas pressante. Je reviendrai ; vous n'êtes pas seul.

Louise était retournée à son journal qui tremblait dans ses mains, d'autant plus qu'elle se sentait surveillée, en quelque sorte, par La Houssaye. Pourquoi cette attention gênante? Jusque-là, elle n'avait jamais compté aux yeux de cet indifférent, et Dieu sait qu'elle en avait souffert !.... Mais s'il se mettait à regarder trop, désormais... ?

On dira qu'il eût été généreux, de la part d'Adrien, d'ignorer la présence de Louise comme il faisait précédemment. Mais il aurait eu besoin, pour cela, d'être un homme bâti autrement que les autres; et nul ne prétend qu'il l'était.

Qui donc se prive de respirer une fleur qui embaume, jugeant qu'il ne saurait prendre cette liberté puisqu'il n'a pas l'intention de la cueillir? Hélas! la fleur orgueilleuse choisie par ce curieux indiscret, l'indomptable Antoinette, lui refusait jusqu'alors le parfum divin!... Il comparait, avec un peu d'amertume, et se promettait du moins de ne plus fouler aux pieds la tendre violette, restée si longtemps inaperçue.

Rien, d'ailleurs, n'était plus délicieux que l'effarement de Louise. Ne s'avisait-*il* point, à cette heure, de lui poser des questions, de s'enquérir de ses goûts, de ses manières de voir? Elle répondait de son mieux, très surprise d'intéresser quelqu'un, *lui* surtout, heureuse quand elle se voyait approuvée... Mais, sur le front d'Adrien, quelquefois, paraissait une ride singulière, et la pauvre Louise avait peur d'avoir mal dit, ne se doutant pas qu'elle disait trop bien, au contraire. La raison, la sagesse, l'amour, dictaient chacune des paroles tombées de sa bouche. On aurait dit qu'elle travaillait habilement pour se faire valoir aux dépens de *l'autre*, et Dieu sait pourtant qu'aucune créature n'était moins « habile ». Adrien songeait :

« Nous pensons de même sur tout. La vie, avec cette enfant, passerait comme un rêve de douceur, sans discussion, sans lutte!... »

Il s'en voulait déjà de cette simple remarque. La seule idée d'une comparaison, même dans le secret de son cœur, lui semblait une félonie envers sa bien-aimée. Du moins il pouvait s'abandonner au grand courant d'amitié qui l'emportait vers Louise. Avec une sorte d'attendrissement sur lui-même, dont il ne sentait pas la cruauté, il dit à la jeune fille :

— Quel dommage que nous n'ayons pas trente ans de plus! Nous ferions une paire d'amis. Vous jugez si bien les choses!

Elle reçut avec bravoure ce compliment qui lui déchirait l'âme. Elle répondit :

— Qu'à cela ne tienne! Je vous assure que je suis une vieille femme à certains égards.

— Allons donc! fit Adrien. Avant deux ou trois ans, vous ne vous souviendrez pas plus de moi que de votre première poupée. Tout passe en ce monde : c'est la loi suprême. Chacun fait sa vie et chacun vit pour soi!

Déjà il éprouvait une étrange amertume à la pensée qu'il serait oublié de Louise. Elle épouserait un autre homme... Peut-être

qu'elle rirait un jour avec son mari, entre deux caresses, de « sa première passion ». Elle serait l'oublieuse, lui l'oublié. Par avance il éprouvait un déplaisir vague, mêlé d'une inconsciente jalousie contre le consolateur qui, tôt ou tard, viendrait... Ferréol ne cessait de l'observer; il lui dit sur un ton grave :

— Mon cher Adrien, le coup de pistolet de Barillot vous a transformé. Vous voilà pessimiste, comme si vous aviez vingt ans.

Louise protesta :

— Pourquoi toujours calomnier les jeunes? Suis-je donc pessimiste, moi?

— Oh! mademoiselle, fit Adrien, vous ne comptez pas. Vous êtes un de ces croyants à qui la conviction donne l'espérance, qu'ils complètent au besoin par la résignation. Tels nos gens de Bretagne, qui partent en pèlerinage pour demander le beau temps, — avec un parapluie. Ceux-là, d'une façon ou de l'autre, ne courent pas risque d'être mouillés.

Mlle Montgodefroy garda le silence, étonnée de cette riposte un peu rude. Le marquis vint à son aide :

— Et vous, mon ami, savez-vous de quoi vous avez l'air? De ces enfants gâtés qui pleurent, incapables de dire ce qui pourrait les contenter. Que faut-il pour vous faire plaisir? Qu'on se jette dans les bras de Schopenhauer ou dans ceux de la religion? Il n'y a guère de milieu. Notez bien, toutefois, que ce n'est pas Schopenhauer qui a dit : « L'amour est fort comme la mort. » Et ce n'est pas lui davantage qui a proclamé le dogme de l'espoir et du souvenir, vainqueurs du tombeau.

La Houssaye garda le silence, puis il se leva, oubliant le motif de sa visite, qui était d'annoncer la disgrâce d'*Elphin*. En vain Ferréol multiplia les instances pour le garder à déjeuner. En vain les yeux bleus de sa nièce appuyèrent l'invitation, sans se douter qu'ils étaient si bavards. La Houssaye fut inébranlable. Mais, en prenant congé de Mlle Montgodefroy, il lui baisa les mains pour la première fois de sa vie. Et, tandis qu'il la proclamait ainsi « grande personne », il murmura ces mots qui, dans la conjoncture, pouvaient avoir plus d'un sens :

— Pardon!

Quand il fut dans la rue, il songea :

« La conversation de cette jeune fille ne me vaut rien. Pauvre petite! c'est désolant de la voir souffrir! Hélas! est-ce qu'on ne souffre pas toujours? Avec Antoinette, j'aurai des heures cruelles... mais, qu'importe, pourvu qu'un jour le ciel s'ouvre!... »

Ainsi, fidèlement obstiné dans sa passion, il ramenait sa pensée vers l'élue de son cœur ou, pour mieux dire, vers sa conquérante

superbe. Cependant, depuis qu'il avait fait certaine trouvaille dans la poche d'un bandit, ces tête-à-tête mystérieux de son imagination étaient troublés.

Entre lui et Mlle de Louarn, un troisième personnage venait se placer auquel on ne pouvait refuser la porte, et ce témoin discret, silencieux, lui causait une gêne étrange. Il suffisait de ce regard profond et très pur, qu'il sentait fixé sur lui, sur *eux*, pour empêcher les folies, pour éclairer certains recoins volontairement laissés dans l'ombre. Et, quoi qu'il pût faire, il *comparait*, ce qui est une des opérations les plus redoutables de l'analyse : l'analyse, ange exterminateur des amours de constitution délicate, et même des autres, souvent!...

Chez les peuples mal gouvernés, on ne manque pas de voir surgir à côté du trône un prince du sang royal, de qui les mécontents font leur chef. C'est ainsi que, pour tout ce qui souffrait dans la personne morale d'Adrien, pour sa raison, pour sa dignité d'homme, pour ses goûts et ses idées, Louise devint la reine d'à côté, en qui s'incarnait l'opposition.

Le lendemain, il retourna voir Antoinette; mais elle était avec « Renée » : il n'entra pas, laissant une carte avec ces lignes grosses de reproches : « Je ne veux pas déranger le tête-à-tête. »

Pour se consoler ou pour se venger, — ou pour se punir, — il prit le chemin de l'hôtel Montgodefroy, à l'heure où il savait trouver le père seul avec sa fille. Il en sortit calmé une fois de plus, presque heureux ou, du moins, emportant la vision d'un sourire de bonheur causé par sa présence. Antoinette ne souriait jamais!

Il la revit, mais il regretta de l'avoir vue; car l'entretien fut orageux, et ce fut lui qui souleva l'orage à propos de « Renée ». Avec son entêtement breton, Mlle de Louarn défendit son amie :

— C'est une bonne femme, irréprochable dans sa conduite, pleine de talent. Mon père lui ouvre sa maison et les colonnes de son journal. Ceux qui ne veulent pas la trouver chez nous peuvent ne pas y venir.

— Mais, enfin, elle ne croit pas en Dieu!

— Vous empêche-t-elle d'y croire? Etes-vous donc maintenant un homme si religieux?

— Certaines folies se gagnent : c'est une folle, qui aime le bruit autour de son nom. Tôt ou tard, vous tomberez avec elle dans un esclandre.

— Vous m'y laisserez. Qui vous retient? Cherchez une femme plus digne de vous et qui...

Elle s'arrêta, comme prise de timidité. Adrien, sans apercevoir l'hésitation, compléta la phrase.

— Et qui m'aime?... Cela vous semble impossible, n'est-ce pas, qu'on puisse m'aimer? Si l'on vous disait que cette chose incroyable arrive, comme vous hausseriez les épaules!

Dans les yeux d'Antoinette un éclair brilla, qu'aucun homme n'avait allumé jusqu'alors. Mais la pensée secrète qui la rongeait à cette heure mit dans sa bouche une réponse pleine d'amertume :

— C'est vous qui ne devez pas croire facilement à l'amour : vous êtes trop riche!

Adrien resta froid, presque souriant. Il savait bien que la fille unique de Montgodefroy, l'héritière de Villegarde, ne l'aimait pas pour sa fortune. Il se contenta de répondre :

— Voilà pour me punir d'avoir parlé comme un fat. J'ai ce que je mérite.

Il changea le sujet, dit quelques phrases banales et prit congé, honteux contre lui-même d'avoir à moitié trahi le secret d'une autre. Chose étrange! il ne souffrait point comme jadis en voyant son amour dédaigné par Antoinette. Il savait où trouver, s'il l'avait voulu, un accueil moins dédaigneux. Et, certain qu'une source pure de tendresse coulait dans le voisinage, il supportait mieux la soif, cruellement exaspérée, de son cœur.

De retour chez lui, ses yeux tombèrent sur un papier timbré qui l'appelait comme témoin aux assises de Melun, pour l'affaire Barillot : « Vol qualifié, avec tentative de meurtre ». Les journaux du matin avaient annoncé l'ouverture des débats pour la semaine suivante. Adrien ne se doutait pas qu'on allait lui faire son procès à lui-même, avant que le malfaiteur ne fût amené en présence des juges.

L'incident fut soulevé par Antoinette qu'il alla voir le lendemain, et qu'il trouva seule. Mais il devina bientôt que « Renée » et ses doctrines avaient passé par là. Comme il maugréait contre la corvée qu'il allait subir, Mlle de Louarn lui dit :

— Je comprends vos répugnances. Vous allez tenir dans vos mains l'avenir d'un pauvre diable; car vous êtes, en somme, l'unique témoin. C'est une responsabilité bien effrayante!

— Mais non, répondit La Houssaye. Rien ne m'effraye moins que de faire condamner ce voleur qui a voulu me tuer. La seule chose qui m'ennuie, c'est le dérangement, les fastidieuses longueurs de l'audience, les odeurs, les contacts, la cuisine criminelle, en un mot.

— Ce sera fini pour vous en quelques heures. Mais lui, le malheureux! pendant combien d'années souffrira-t-il des maux plus durs? Songez à ce morceau d'existence — le meilleur — qu'on va lui retrancher! Peut-être qu'il sera un vieillard quand on lui permettra de recommencer à vivre!

— Si vous voulez mon opinion, dit Adrien, cette permission viendra encore trop tôt. Les crimes sont toujours punis trop doucement.

— Vous parlez ainsi parce que vous êtes parmi les impeccables, c'est-à-dire parmi les heureux. La faim ôte le libre arbitre d'un homme.

— Je crois entendre vos maîtres! s'écria La Houssaye emporté par l'indignation. Vous semblez être convaincue qu'on est toujours heureux quand on est riche. Faut-il vous répéter que j'envie Barillot? Il ne vous aime pas, lui! Et, mieux partagé que moi, il a connu votre compassion.

— Le malheureux! qu'y gagne-t-il, sinon votre haine? Je lis dans vos yeux ce que sera votre témoignage. Vous pèserez de toutes vos forces dans l'accusation!

— Que désirez-vous donc? Faut-il, pour vous plaire, affirmer que Barillot tirait à la cible?

Un instant, La Houssaye resta sans parler. Il voyait dans sa mémoire le drame qui lui avait livré le secret de Louise. Dans son regard, la flamme de la colère s'éteignit; ce fut d'une voix toute changée qu'il dit à Mlle de Louarn :

— Et, cependant, vous avez tort de croire que *je hais* ce misérable. Mais je ne puis changer la destinée... pour lui pas plus que pour moi!

— Je renonce à vous toucher, répondit Antoinette. Vous êtes indomptable!

— Qu'en savez-vous? Ce qui dompte les hommes, c'est la tendresse. Ai-je entendu de votre bouche une seule des paroles dont mon cœur a soif?

A ces mots, il se leva et prit congé d'Antoinette. S'il était revenu sur ses pas, il aurait trouvé toute en pleurs celle qu'il accusait d'être insensible.

Léon DE TINSEAU.

La fin prochainement.

L'ALLIANCE FRANCO-AUTRICHIENNE

SOUS LOUIS XV[1]

M. le duc de Broglie vient de publier le dixième et dernier volume de cette série qui, sous le titre trop modeste d'*Etudes diplomatiques*, constitue un des monuments les plus remarquables de notre littérature historique. Au moment même où s'en achevait la mise au jour, l'Académie des sciences morales, à l'unanimité des suffrages, appelait l'auteur à prendre place dans ses rangs. Cet hommage rendu à l'érudit et à l'écrivain par des hommes dont la plupart ne partagent point ses préférences politiques est la plus significative des louanges. Aussi ne nous risquerons-nous pas à caractériser la manière de M. le duc de Broglie, à mettre son œuvre historique en parallèle avec celle de Taine, à chercher par où elle se rapproche des récits de Guizot sur la révolution d'Angleterre ou de ceux de Mignet sur la succession d'Espagne. Notre seul but est de très brièvement indiquer aux lecteurs du *Correspondant* la nature et la portée de sa conclusion.

Quand, il y a quelque quinze ans, M. le duc de Broglie a cherché un grand sujet auquel consacrer la maturité de son talent, plusieurs causes ont dû concourir à arrêter son choix sur la guerre de la Succession d'Autriche, au dix-huitième siècle. Des papiers et des traditions de famille l'avaient récemment conduit à s'occuper d'une époque toute voisine, à propos de cette diplomatie mystérieuse, aussi avisée que stérile, que Louis XV eut la fantaisie d'entretenir en dehors et en cachette de ses conseillers officiels. Les archives diplomatiques de France et des principaux Etats de l'Europe venaient d'être déclarées accessibles aux érudits; elles contenaient nécessairement mille détails nouveaux sur une période

[1] *L'Alliance autrichienne*, par M. le duc de Broglie. (Paris, Calmann Lévy, 1895, 460 pages in-8°.)

où les négociateurs jouèrent un rôle presque aussi important que celui des généraux. C'était enfin la dernière guerre glorieuse de l'ancien régime, puisque les très honorables victoires de la guerre de Sept ans ont disparu pour la postérité dans la honte de Rosbach, et que la guerre de l'Indépendance des Etats-Unis s'est déroulée tout entière hors du continent européen : de là un attrait tout particulier, de là cette impression de mélancolie qui se mêle pour nous aux plus éclatants triomphes de Maurice de Saxe, et qui a été rendue d'une façon si pénétrante à la fin de l'inoubliable tableau de la bataille de Fontenoy.

Mais, après un sommaire examen des documents, un autre motif encore a sollicité M. le duc de Broglie, et le plus pressant pour un historien pénétré de la hauteur morale de sa mission : le désir de confondre une imposture et de rétablir le partage des responsabilités, faussé par les mensonges des uns et la crédulité des autres.

Ce n'est un secret pour personne que, par un adroit mélange de familiarités, de flatteries et de subventions pécuniaires, Frédéric II, comme plus tard sa meilleure élève Catherine de Russie, enrôla véritablement à sa disposition et à sa solde les philosophes, les littérateurs français, et par leur entremise cette foule de badauds de toute condition qui constitue chez nous « l'opinion publique ». Ainsi s'explique la persistante popularité, chez un peuple léger assurément, mais vif aussi et emporté, d'un prince qui faisait profession de railler et de mépriser les Français. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que cette humiliante erreur dura plus d'un siècle, et que, récemment encore, le jugement des pensionnés de Frédéric était chez nous celui de l'histoire, ou du moins des principaux historiens. Michelet et Henri Martin, pour ne nommer qu'eux, rééditaient les appréciations de Voltaire et de Duclos sur la perfidie de Marie-Thérèse d'Autriche, la duplicité du gouvernement de Louis XV, qu'ils opposaient à la droiture du roi de Prusse. Ils obéissaient en cela moitié à la routine, moitié aux mêmes passions qui avaient en partie déterminé leurs prédécesseurs : séduits par l'athéisme cynique de Frédéric, par sa violente hostilité contre le principe même du christianisme, ils l'exaltaient systématiquement sans voir ou, du moins, sans dire que le royal philosophe avait consciencieusement travaillé à déguiser la vérité et à abaisser le prestige de la France.

Grâce à M. le duc de Broglie, nous n'en sommes plus là aujourd'hui. Si nous n'avons pas changé d'opinion sur la valeur morale de Louis XV, personne ne croit plus que ce prince ait médité, de propos délibéré, la déchéance de sa maison et de son pays; nous savons que son principal tort fut d'avoir laissé faire par indolence

ce qu'il réprouvait à part soi, et de ne point s'être opposé plus fortement aux entreprises de Frédéric. Nous reconnaissons plus que jamais le génie du roi qui fit de la Prusse une grande puissance, mais nous discernons dans ce génie, à côté de la sûreté du coup d'œil et de l'audace de l'exécution, la fourberie, l'âpreté au gain, la violation de la foi jurée, l'absence de scrupules, mille traits enfin qui sont plutôt d'un disciple de Machiavel que d'un émule de Marc-Aurèle. Nous commençons surtout à rendre justice à l'impératrice Marie-Thérèse : Frédéric professait à son égard les sentiments d'un larron pour la victime de ses rapines, d'un athée libertin pour une chrétienne fervente et convaincue, d'un mari dédaigneux de ses devoirs pour une épouse aimante jusqu'à l'illusion. Les écrivains français avaient docilement adopté les antipathies du roi de Prusse et reproduit ses accusations. M. le duc de Broglie nous a montré que, dans un siècle corrompu, entourée d'hommes médiocres (à commencer par son mari), Marie-Thérèse ne fut point tout à fait inégale à son ennemi; celle que les magnats hongrois appelaient *notre roi* avait certaines qualités d'homme d'Etat. S'il y a peut-être quelque exagération dans le monument recemment élevé sur le Ring par le traditionnel loyalisme des Viennois, dans cette statue triomphale qui domine une pléiade de généraux et de ministres, l'impératrice n'avait pas jusqu'ici, dans l'opinion des Français, la place qui lui était due, et que M. le duc de Broglie lui a restituée.

Pendant la guerre de la Succession d'Autriche, Frédéric avait été pour la France le plus incommode et le moins sûr des alliés, multipliant les plaintes et les exigences, entretenant avec les ennemis des négociations séparées, faisant par deux fois sa paix particulière avec l'impératrice, pendant que nos armées, aventurées au fond de l'Allemagne, restaient seules en butte à tout l'effort des généraux autrichiens. Malgré les préventions aveugles des littérateurs et de certains politiques français, comme le marquis d'Argenson, beaucoup de bons esprits, à Versailles ou à Paris, étaient fatigués d'une alliance si fertile en mécomptes et en orageuses récriminations. Or, suivant la piquante remarque de M. le duc de Broglie, « ce n'est pas seulement dans les affections de la vie privée que la lassitude d'une ancienne liaison, qui a trop duré, fait naître la pensée et inspire l'attrait de chercher une liaison nouvelle ». Les mauvais procédés du roi de Prusse, pendant la guerre faite de concert avec lui, prédisposèrent certainement notre gouvernement à bouleverser son système traditionnel d'alliances et à écouter les propositions venues de Vienne. L'union franco-autrichienne fut ainsi, en un certain sens, la conclusion à la fois logique et inattendue de l'entre-

prise combinée par Louis XV et Frédéric pour dépouiller Marie-Thérèse de l'héritage paternel.

Voilà pour l'historien un premier motif de pousser jusque-là ses recherches. Le second, et non moins décisif, c'est que si Frédéric a donné le change à la postérité sur les péripéties de son alliance avec la France, il a eu l'art d'accréditer sur la rupture de cette alliance une version aussi honorable pour lui qu'injurieuse pour le roi de France et l'impératrice. Il a été merveilleusement secondé par les préjugés des routiniers, attachés toujours et quand même à la lettre de la politique de Richelieu et de Louis XIV, par les patriotes qu'exaspérait l'issue de la guerre de Sept ans, par les courtisans du succès. En réalité, c'est lui qui, s'unissant le premier à l'Angleterre en guerre avec nous, nous mit dans l'alternative de nous retourner vers l'Autriche ou de demeurer isolés en face d'une coalition de toute l'Europe : on n'en disait, on n'en écrivait, on n'en professait pas moins en France, il y a vingt ans encore, que Louis XV avait renié ses serments, déserté l'alliance prussienne et l'intérêt national, et cela pour complaire à Mme de Pompadour que Marie-Thérèse avait traitée de « bonne amie », et au parti dévot dont le roi pensait acheter les complaisances en persécutant Frédéric. Préjugé plus que séculaire, qui fut pour beaucoup dans les murmures saluant le mariage du jeune Dauphin avec l'archiduchesse Marie-Antoinette, dans les ignobles vociférations escortant à l'échafaud la veuve Capet.

M. le duc de Broglie, en réfutant point par point les assertions du roi de Prusse, souvent à l'aide de sa propre correspondance intime, a vengé les droits de la vérité. Il a montré que le traité de 1756 s'était imposé au gouvernement français comme une stricte nécessité, et que le mal était, non pas dans le principe même de la nouvelle alliance, mais dans la pitoyable exécution qu'on lui avait donnée. C'est assez dire que, pas plus dans ce volume que dans les précédents, l'historien n'a entrepris de réhabiliter la politique ni la vie privée de Louis XV. Son récit montre même le fond de vérité sur lequel a pu s'appuyer la légende calomnieuse qu'il a pour objet de combattre. Sans doute, Marie-Thérèse, bien loin de qualifier Mme de Pompadour de « chère amie », ne s'est jamais abaissée à lui écrire une ligne; mais c'est par la favorite, et sur l'avis du chancelier Kaunitz, que l'ambassadeur Stahrenberg fit passer ses premières insinuations. Les tristes habitudes du roi recommandaient ce moyen à un négociateur désireux de réussir; Frédéric, tout le premier, ne s'était pas fait faute de prodiguer les galantes attentions à Mme de Châteauroux, et vers la fin du règne, Mercy devait faire sa cour à la Dubarry. Ce qui est encore vrai, c'est qu'en

manifestant pour la première fois l'intention de rompre avec Frédéric, Louis XV censura très vivement la protection donnée par ce prince aux docteurs de l'athéisme. En apprenant que cette confidence fut faite à un prêtre aussi peu zélé que Bernis, dans l'appartement et en présence même de M[me] de Pompadour, les esprits superficiels seront tentés de crier à l'hypocrisie. Ceux qui, à la suite de M. le duc de Broglie, ont essayé de pénétrer la nature de Louis XV, verront simplement là une de ces inconséquences et de ces contradictions qui abondent dans ses mœurs comme dans son gouvernement : quel intérêt, d'ailleurs, le roi aurait-il eu à feindre la dévotion dans cet entretien avec sa maîtresse et un abbé de cour, auteur de petits vers badins? La vérité est qu'à travers les désordres que l'on sait, il se ressouvenait par instants qu'il était fils du duc de Bourgogne, et qu'il portait le nom de Roi Très Chrétien; trop mou et trop vicieux pour conformer sa conduite aux croyances dans lesquelles il avait été élevé, il était sincèrement fâché qu'on les attaquât dans leur principe. Qu'une telle manière d'agir fût logique, louable, profitable aux intérêts religieux, c'est ce que nous nous garderions de prétendre : il nous suffit d'avoir établi qu'elle n'avait aucunement le caractère de la dissimulation ou de la duplicité. Elle était bien conforme, en tout cas, aux habitudes d'esprit du souverain que M. le duc de Broglie nous a montré tolérant passivement une politique dont les inconvénients n'échappent point à sa perspicacité. « Il continuera donc à laisser passer ce qui lui déplaît et ce qu'il n'a pas le courage d'empêcher, et à suivre mollement la pente qu'on lui fait descendre; mais il reste témoin ennuyé et chagrin de tout ce qui se fait en son nom. »

C'est une période de paix ou de trêve que décrit ce volume : on y chercherait donc en vain des tableaux analogues au récit de la retraite de Prague ou de la bataille de Fontenoy. En revanche, nulle part peut-être M. le duc de Broglie n'a fait preuve d'un art plus consommé pour exposer, résumer, éclairer les négociations diplomatiques. A ce tournant de notre histoire politique, c'est un inextricable enchevêtrement d'intrigues, de missions officielles et officieuses, de propositions ostensibles et de pourparlers clandestins; le lecteur est guidé à travers ce dédale sans l'ombre d'hésitation ni de fatigue. L'éminent écrivain, fidèle à sa méthode, prodigue peu les citations textuelles et s'en tient, pour la plupart des documents, à une substantielle analyse. Il n'est pas jusqu'aux lourds mémoires de la chancellerie aulique, farcis de latinismes et de gallicismes, qui ne se vivifient et ne se clarifient sous sa plume : à la reproduction de l'original, qui aurait bientôt fait de rebuter la grande majorité des lecteurs, il substitue un lumineux résumé et

dégage les idées maîtresses du fatras où elles se trouvaient comme obscurcies. Le procédé n'est point assurément sans péril : pratiquée par un historien novice, une pareille adaptation risquerait de côtoyer parfois le vrai sens des documents et d'en modifier inconsciemment la portée. Mais entre les mains d'un maître de la science historique et de la langue, il est incontestable que l'œuvre gagne infiniment par là en vie, en unité, en beauté littéraire.

Les négociations engagées de 1749 à 1756 mettent en scène peu de personnages qui n'aient été plus ou moins mêlés à la guerre de Succession ; c'est dire que les figures nouvelles et les portraits proprement dits sont en nombre restreint. Kaunitz a déjà paru aux négociations d'Aix-la-Chapelle ; ici, M. le duc de Broglie le peint investi de la pleine confiance de sa souveraine, déjà chancelier à demi et envoyé en France même pour préparer les esprits au rapprochement qu'il a le premier caressé ; nous suivons son manège à Versailles, dans les déplacements royaux, dans les salons de Paris ; nous le voyons s'insinuer auprès de toutes les puissances, flatter tous les amours-propres, sans qu'il puisse arracher une résolution décisive à l'inertie de Louis XV.

Le portrait de Bernis serait à citer tout entier. Sans prétendre en faire un grand ministre ni surtout un saint prêtre, M. le duc de Broglie établit, contrairement à l'assertion de la plupart des historiens, que son crédit était considérable dans l'opinion publique comme dans le boudoir de Mme de Pompadour, et que nul ne fut surpris de le voir mis à la tête d'une négociation d'importance capitale. Résumant en quelques lignes la carrière de ce cadet de Vivarais, il nous le montre faisant son chemin dans le monde de la cour et de Paris par « un mélange de deux qualités qui ne sont ni l'une ni l'autre du meilleur aloi, la souplesse et l'assurance, mais dont l'union poussée à un certain degré fait une véritable force ». Quoi de plus finement observé que ce tableau de l'intérêt que prit pour lui la haute société sceptique et frondeuse après son impertinente repartie au cardinal de Fleury[1] : « Des parents qui ne le connaissaient pas la veille, mais parmi lesquels il fallait compter des dames du plus grand monde, s'aperçurent ce jour-là que ce cousin avait l'esprit vif, était bien fait de sa personne, de manières agréables, et s'étonnèrent que ces mérites, joints à l'honneur d'être leur allié, ne parussent pas suffisants pour lui valoir un évêché ou une riche abbaye. » A défaut d'un bénéfice, la cabale lui donna du moins un fauteuil à l'Académie française, où il manœuvra de son

[1] On sait que le vieux cardinal lui ayant déclaré : « L'abbé, vous n'aurez rien de mon vivant ! » le jeune solliciteur répliqua : « Eh bien, Monseigneur, j'attendrai ! »

mieux pour ménager les deux partis des gens de lettres et des grands seigneurs qui composaient déjà cette compagnie : nouvelle occasion de profiter « du don le plus précieux dont puisse être doué un aspirant à la fortune, l'art de garder l'apparence de la dignité, même quand le fond de la conduite en manque, de plaire sans paraître complaisant, de se courber sans saluer trop bas et de se pousser sans heurter personne ». C'est dans le monde des lettrés de Paris que le connut la future marquise de Pompadour, qui, plus tard, « le fit ambassadeur, à peu près comme elle avait fait Voltaire chambellan et par les mêmes sentiments ». Avec sa judicieuse prestesse, Bernis profita de cette ambassade pour opérer en lui-même une transformation que l'âge avait rendue opportune : parti clerc vaguement tonsuré, auteur applaudi de bouquets à Chloris, il devint à Venise un prêtre irréprochable dans sa tenue extérieure, un diplomate dissertant avec facilité et autorité des problèmes politiques du temps. « Bref, quand il revint à Paris, ses preuves étaient faites, non de génie assurément (le défaut de génie ne le distinguait d'aucun des conseillers de Louis XV), mais d'une capacité suffisante pour qu'il pût prétendre à tous les emplois et être consulté avec fruit sur toutes les affaires importantes. »

Le portrait de Bernis a pour pendant et pour contre-partie celui du duc de Nivernais. Tout en reconnaissant, en effet, qu' « un nom illustre porté avec dignité, un commerce agréable, les dons d'une intelligence souple et variée, avaient acquis au petit-neveu de Mazarin une autorité exercée avec tant de grâce, que tout le monde se plaisait à y rendre hommage », M. le duc de Broglie s'applique à prouver que les contemporains avaient une trop haute idée de ce personnage. Un des plus charmants et des plus aimés collaborateurs du *Correspondant* s'est fait, sur le compte de Nivernais, l'écho des salons du dix-huitième siècle; c'est à lui que M. le duc de Broglie a voulu opposer une courtoise contradiction en montrant que, si ce grand seigneur a porté au plus haut point les séduisantes qualités de son époque, il en a partagé les faiblesses intellectuelles et morales. Nos lecteurs nous sauront un gré particulier de mettre sous leurs yeux cette page d'une inspiration si haute, disons le mot, si chrétienne; l'historien vient de rappeler le jugement de Sainte-Beuve, proclamant Nivernais « l'homme comme il faut par excellence » :

« L'éloge ne serait suffisant que si la distance était moins grande de l'homme *comme il faut* à l'homme d'État, et même à l'homme de bien, c'est-à-dire si des agréments d'esprit tenaient lieu de capacité réelle, si le savoir-vivre pouvait combler les défaillances de la nature morale, enfin, si cette expression, dont l'acception est élas-

tique, n'était pas plus souvent attribuée à l'apparence qu'à la réalité du mérite. C'était le cas surtout à ce tournant du dix-huitième siècle, dans cette société vieillie, vivant de conventions, où, rien n'étant plus sérieux ni sincère, pas plus les sentiments que les idées, tout était de surface et manquait de fond. Nivernais était en accord parfait avec ce milieu frivole, ce qui explique qu'il en ait été l'idole et qu'il en soit resté le type achevé. Les correspondances qui nous ont révélé l'intérieur de sa vie privée nous ont fait voir dans ses relations avec les siens, comme ami, comme père, comme époux, plus d'aménité gracieuse que d'affection véritable, le respect délicat des convenances couvrant l'oubli de graves devoirs, et, sous des protestations de tendresse, un accent qui perce souvent de légèreté égoïste. C'est ce même fonds de légèreté qui l'a aidé à traverser les graves épreuves de la fin du siècle, sans changer aucune de ses habitudes d'esprit, et a permis au citoyen Mazarin, dans les prisons de la Terreur, de sourire et même de rimer et de chanter encore tout comme le duc de Nivernais à l'Œil-de-Bœuf; mais c'est une forme de courage qui suppose plus de force que de cœur et qui doit causer autant d'étonnement que d'admiration [1]. »

L'ouvrage se ferme sur une impression attristée. En démontrant la nécessité de l'alliance autrichienne, l'historien ne dissimule pas qu'en France on n'en comprit point la portée et que, faute de savoir prévoir et vouloir, le gouvernement de Louis XV se laissa ballotter au gré des événements. Tandis que Frédéric et Marie-Thérèse hâtaient fiévreusement leurs armements et massaient des troupes sur la frontière, on considérait à Paris le traité avec l'Autriche comme un gage de paix générale. Quand les hostilités éclatèrent en Saxe et en Bohême, les ministres français se trouvèrent pris au dépourvu. C'était la guerre de Sept ans qui commençait : les irrésolutions du pouvoir, les intrigues de cour, les dissensions des généraux en face de l'ennemi, tout ce qui fit alors la ruine et l'humiliation de la France ne s'explique que trop, quand on a vu dans l'ouvrage de M. le duc de Broglie les précédents et les préliminaires de cette fatale aventure.

L. de Lanzac de Laborie.

[1] En ce qui concerne particulièrement la mission à Berlin, Nivernais, très fier d'avoir ébloui Frédéric dans la conversation et d'avoir eu le privilège d'une invitation à Potsdam, ne se rendit pas compte que le roi le jouait en même temps, lui et son gouvernement. Il ne comprit même pas qu'après la publication de l'alliance anglo-prussienne, la dignité lui commandait de quitter la place, et il ne fit ses paquets que sur un ordre positif de Versailles.

LA MISSION FRANÇAISE

DE BRAZZAVILLE

L'aperçu de la mission catholique de Brazzaville que nous publions aujourd'hui est extrait de lettres récentes de Mgr Augouard, l'infatigable champion, sur le continent noir, de l'Eglise et de la France. C'est le résumé anecdotique et plein d'humour des travaux et des peines que le missionnaire s'impose pour planter, malgré toutes les difficultés, le symbole de la Rédemption et le drapeau de la patrie jusque dans les contrées les plus inaccessibles.

On ne lira pas sans un vif intérêt ce récit pittoresque au lendemain du jour où la *Société d'encouragement au Bien,* ainsi que nous le racontons plus loin, vient de décerner à Mgr Augouard sa plus haute récompense : une couronne civique.

DÉBUTS DE LA MISSION.

Il y a quinze ans, la préfecture du Congo ne comprenait que la seule mission de Landana, avec six missionnaires. Depuis cette époque, cette préfecture a donné naissance aux trois vicariats du Congo français inférieur, de l'Oubanghi et du Congo belge. Ces quatre juridictions comprennent environ vingt missions différentes avec un personnel important. En outre, nous sommes loin de Landana aujourd'hui, loin de la côte, par conséquent, et nous rayonnons à plus de 2000 kilomètres dans l'intérieur.

Ce sont là des résultats, et si d'autres missions trouvent plus

de consolations dans leur ministère, nous avons, nous, du moins, à évangéliser les âmes les plus abandonnées et les plus difficiles à convertir.

ÉPREUVES.

Une grande épreuve pour le missionnaire, pour le chef d'une mission surtout, c'est la mort de ces confrères dévoués qui laissent après eux un vide d'autant plus grand que la famille et la patrie sont plus loin.

Aux fièvres, aux souffrances morales et physiques, à la mort, il convient d'ajouter les bêtes sauvages qui dévastent les plantations, les ouragans qui ravagent tout sur leur passage, la famine, les pluies torrentielles, etc. Mais c'est là le pain quotidien du missionnaire, et ces tribulations contribuent à le rendre plus fort et plus persévérant.

Le tétanos par insolation a fait une victime parmi les Sœurs, et bien que la Faculté prétende que le microbe du tétanos (car on voit partout des microbes aujourd'hui) ne puisse agir que par une blessure, la Sœur n'en avait absolument aucune. Le médecin anglais qui l'a soignée, a assuré que c'était le troisième cas de tétanos par insolation qu'il constatait au Congo depuis douze ans.

LES ENFANTS.

Ici, comme dans toutes les autres missions d'Afrique, l'œuvre fondamentale est celle des enfants. Pour leur inculquer de bonne heure les principes de la morale chrétienne, afin d'en obtenir plus tard quelques consolations, il faut une grande patience et une infatigable constance. Cependant nos petits noirs se préparent sérieusement au baptême, à la première communion et à la confirmation, et nous en avons vu pleurer à chaudes larmes parce qu'ils étaient ajournés faute d'instruction suffisante : ils passaient alors des récréations entières à apprendre leur catéchisme, dans la crainte de subir un nouvel échec au prochain examen.

Tous parlent français (un français peu académique, il est vrai), et le dimanche, chantent en notre langue, à l'église, des cantiques qui ne manquent jamais d'émouvoir profondément les Européens qui assistent aux offices.

Ces enfants qui se font un plaisir de servir la messe, sont fiers, surtout, de figurer dans les cérémonies épiscopales. Avec leurs soutanes rouges et leurs petites cottes, ils se tiennent d'une façon

très digne, et leurs pieds nus glissent silencieusement sur les dalles du sanctuaire.

Il faut avouer toutefois que, pendant les récréations, ils sont plus difficiles à contenir. Un de leurs plus grands plaisirs est de tromper la surveillance du Frère et d'aller, dans les bois d'alentour, chercher des rats, des chauves-souris, des serpents, des grillons et jusqu'à des chenilles, pour se procurer de petits plats qu'ils dévorent avec délices. Nous avons affaire, en effet, aux tribus les plus sauvages de l'Afrique centrale.

LES BATÉKÉS. — LES DISTRACTIONS DU CHEF MALLIÉ. LE P. PARIS ET SON ANE.

La tribu des Batékés, qui se trouve à Brazzaville, est une peuplade essentiellement commerçante, et partout les commerçants sont moins accessibles à la religion chrétienne que les populations agricoles. Les Batékés trafiquent sur l'ivoire et servent de courtiers entre les Baïenzis du haut Fleuve et les Bakongos du littoral. Gagnant facilement leur argent, ils le dépensent de même, surtout en vin de canne à sucre avec lequel ils s'enivrent aussi souvent qu'ils le peuvent. C'est pour eux le dernier degré du bonheur.

Quand le chef Mallié a laissé de la sorte sa raison au fond d'une calebasse, il lui arrive de s'oublier jusqu'à faire trancher la tête de ses esclaves dans le seul but de se distraire.

Le grand village de Mpila, composé moitié de Batékés, moitié de nomades qui viennent trafiquer sur l'ivoire, se trouve à environ 5 kilomètres de la mission. Plusieurs fois par semaine, le P. Paris enfourche un superbe maître Aliboron, et va dans ce village, cherchant les malades à soigner, les enfants à baptiser et les âmes égarées à ramener au bon Dieu.

Au commencement, devant cet équipage, tout le monde prenait la fuite : on croyait que le cavalier faisait partie de la monture, et personne n'avait jamais vu un blanc à quatre pattes, avec d'aussi longues oreilles. Mais, quand on put constater que le cavalier se séparait de sa monture, et que le Père, loin d'être une bête malfaisante, prodiguait, au contraire, des soins aux malades, la confiance revint, et les indigènes aussi. Cependant, si, par malheur, maître Aliboron exécutait un morceau de son répertoire ou se dirigeait vers une provision de manioc, tout le monde prenait de nouveau la fuite, et les plus braves ne s'arrêtaient qu'à cent mètres de distance. Aujourd'hui, toute crainte a disparu, et c'est avec joie que le Père est reçu dans les villages. Il en profite pour parler à

l'âme et pour envoyer au ciel celle des petits enfants qui doivent prier là-haut pour leurs frères moins heureux de la terre.

CURES MERVEILLEUSES.

Deux cures merveilleuses ont été opérées dernièrement dans notre nouvel hôpital. C'est encore au P. Paris, dont la réputation de *Mgangambouka* augmente chaque jour, qu'en revient le mérite.

Un noir, étant à la chasse, s'était laissé surprendre par un bœuf sauvage, qui avait labouré de coups de corne le corps du malheureux chasseur. Il nous fut amené dans un bien triste état, roulé dans une natte, et nous gardions peu d'espoir de le sauver. Le P. Paris se mit, malgré tout, en devoir de le soigner et, au bout de deux mois, le malade, remis sur pied, rentrait parfaitement guéri dans son village, à la grande stupéfaction de ses congénères, qui le croyaient perdu sans retour.

Une autre cure merveilleuse fut celle d'un guerrier du même village, qui, tirant un coup de fusil à pierre, avait mis le feu à une gourde de poudre pendue à sa ceinture. L'explosion avait eu de terribles effets. Le devant du corps n'était qu'une plaie, des pieds à la tête.

Pour économiser l'acide phénique et l'iodoforme, le P. Paris traita son malade avec du jus de bananier, qui donna des résultats extraordinaires. Le jus de bananier, préalablement exprimé, servait à préparer des compresses que l'on appliquait sur les parties brûlées, et la cicatrisation avançait, pour ainsi dire, à vue d'œil. Cette nouvelle cure nous fit monter plus haut dans l'esprit des indigènes, qui préfèrent venir chez nous que d'aller à la station, où il y a pourtant un docteur breveté de toutes les Facultés.

NOS OUVRIERS. — SURVEILLANCE DIFFICILE. — ACCIDENTS.

Pour toutes nos constructions, nous avons fabriqué les briques nous-mêmes. L'argile était suffisamment bonne, et nous les obtenions à sec au moyen d'une machine très simple; nous les avons fait cuire sur place, à côté de la forêt, qui nous fournissait le combustible en abondance.

Les manœuvres qui les transportaient trouvaient souvent le moyen de tromper la surveillance et récriminaient sans cesse sur les briques trop lourdes ou la chaleur trop accablante. Heureux encore quand ils ne jetaient pas la moitié de leur fardeau dans les

grandes herbes, dès qu'ils pouvaient prévoir l'absence momentanée du Père ou du Frère chargé du contrôle à l'arrivée.

Nous leur donnions en exemple l'âne, qui, sans jamais se plaindre, portait tranquillement sa charge. Or, un jour, maître Aliboron, lui aussi, trompa la surveillance, et, sa charge sur le dos, alla tranquillement paître dans les herbes tendres. « Tu vois, nous dirent les ouvriers, l'âne n'est pas aussi malin que tu le disais. Au moins nous, quand nous esquivons le service, nous ne gardons pas les briques sur notre tête ! »

Mais les insensés eurent bien autre chose sur la tête. Malgré les recommandations les plus fréquentes et les plus expresses, ils s'obstinèrent à creuser de petites cavernes, tout en extrayant l'argile destinée à la confection des briques. C'était pour tromper plus facilement la vigilance du F. Germain, dont l'œil perspicace ne pouvait cependant pénétrer partout.

Un matin que quatre d'entre eux, au lieu de travailler, s'étaient installés autour d'un bon feu, pendant que le Frère était à la messe, un éboulement se produisit et tous quatre furent ensevelis sous un énorme bloc d'argile. On accourut immédiatement et les travaux de déblaiement furent menés rapidement. Deux avaient été tués sur le coup et les deux autres moururent quelques jours après. Ce terrible accident servit de leçon... pendant au moins quinze jours !

CONSTRUCTION DE LA CHAPELLE.
INCIDENT. — POSE DE LA PREMIÈRE BRIQUE.

La modeste chambre qui nous servait d'oratoire était devenue insuffisante. Bâtir une église, une vraie église, était une grosse affaire, au centre de l'Afrique, dans un pays où il n'y a pas d'ouvriers spéciaux et où il faut tout faire par soi-même. On se consulta et, à l'unanimité, l'entreprise de ce gros travail fut résolue.

Chacun se mit à l'œuvre et la tâche gigantesque fut entreprise.

Le F. Germain, qui se reposait de ses travaux de briqueterie en allant chercher dans les forêts vierges les madriers dont nous avions besoin, ne revint pas, un soir, et nous étions fort inquiets.

Son canot ayant échoué à la descente, il avait dû, pour le renflouer, jeter par-dessus bord presque tout son chargement. Pour comble de malheur, un violent orage survenu au milieu de la nuit fit craindre, si le vent dégageait son bateau, ou de courir vers les cataractes, ou de chavirer au milieu des hippopotames, qui venaient souffler autour de lui comme pour lui demander ce qu'il faisait à cette heure au milieu du fleuve. Bref, le Frère en fut quitte pour la

prise combinée par Louis XV et Frédéric pour dépouiller Marie-Thérèse de l'héritage paternel.

Voilà pour l'historien un premier motif de pousser jusque-là ses recherches. Le second, et non moins décisif, c'est que si Frédéric a donné le change à la postérité sur les péripéties de son alliance avec la France, il a eu l'art d'accréditer sur la rupture de cette alliance une version aussi honorable pour lui qu'injurieuse pour le roi de France et l'impératrice. Il a été merveilleusement secondé par les préjugés des routiniers, attachés toujours et quand même à la lettre de la politique de Richelieu et de Louis XIV, par les patriotes qu'exaspérait l'issue de la guerre de Sept ans, par les courtisans du succès. En réalité, c'est lui qui, s'unissant le premier à l'Angleterre en guerre avec nous, nous mit dans l'alternative de nous retourner vers l'Autriche ou de demeurer isolés en face d'une coalition de toute l'Europe : on n'en disait, on n'en écrivait, on n'en professait pas moins en France, il y a vingt ans encore, que Louis XV avait renié ses serments, déserté l'alliance prussienne et l'intérêt national, et cela pour complaire à Mme de Pompadour que Marie-Thérèse avait traitée de « bonne amie », et au parti dévot dont le roi pensait acheter les complaisances en persécutant Frédéric. Préjugé plus que séculaire, qui fut pour beaucoup dans les murmures saluant le mariage du jeune Dauphin avec l'archiduchesse Marie-Antoinette, dans les ignobles vociférations escortant à l'échafaud la veuve Capet.

M. le duc de Broglie, en réfutant point par point les assertions du roi de Prusse, souvent à l'aide de sa propre correspondance intime, a vengé les droits de la vérité. Il a montré que le traité de 1756 s'était imposé au gouvernement français comme une stricte nécessité, et que le mal était, non pas dans le principe même de la nouvelle alliance, mais dans la pitoyable exécution qu'on lui avait donnée. C'est assez dire que, pas plus dans ce volume que dans les précédents, l'historien n'a entrepris de réhabiliter la politique ni la vie privée de Louis XV. Son récit montre même le fond de vérité sur lequel a pu s'appuyer la légende calomnieuse qu'il a pour objet de combattre. Sans doute, Marie-Thérèse, bien loin de qualifier Mme de Pompadour de « chère amie », ne s'est jamais abaissée à lui écrire une ligne; mais c'est par la favorite, et sur l'avis du chancelier Kaunitz, que l'ambassadeur Stahrenberg fit passer ses premières insinuations. Les tristes habitudes du roi recommandaient ce moyen à un négociateur désireux de réussir; Frédéric, tout le premier, ne s'était pas fait faute de prodiguer les galantes attentions à Mme de Châteauroux, et vers la fin du règne, Mercy devait faire sa cour à la Dubarry. Ce qui est encore vrai, c'est qu'en

manifestant pour la première fois l'intention de rompre avec Frédéric, Louis XV censura très vivement la protection donnée par ce prince aux docteurs de l'athéisme. En apprenant que cette confidence fut faite à un prêtre aussi peu zélé que Bernis, dans l'appartement et en présence même de Mme de Pompadour, les esprits superficiels seront tentés de crier à l'hypocrisie. Ceux qui, à la suite de M. le duc de Broglie, ont essayé de pénétrer la nature de Louis XV, verront simplement là une de ces inconséquences et de ces contradictions qui abondent dans ses mœurs comme dans son gouvernement : quel intérêt, d'ailleurs, le roi aurait-il eu à feindre la dévotion dans cet entretien avec sa maîtresse et un abbé de cour, auteur de petits vers badins? La vérité est qu'à travers les désordres que l'on sait, il se ressouvenait par instants qu'il était fils du duc de Bourgogne, et qu'il portait le nom de Roi Très Chrétien; trop mou et trop vicieux pour conformer sa conduite aux croyances dans lesquelles il avait été élevé, il était sincèrement fâché qu'on les attaquât dans leur principe. Qu'une telle manière d'agir fût logique, louable, profitable aux intérêts religieux, c'est ce que nous nous garderions de prétendre : il nous suffit d'avoir établi qu'elle n'avait aucunement le caractère de la dissimulation ou de la duplicité. Elle était bien conforme, en tout cas, aux habitudes d'esprit du souverain que M. le duc de Broglie nous a montré tolérant passivement une politique dont les inconvénients n'échappent point à sa perspicacité. « Il continuera donc à laisser passer ce qui lui déplaît et ce qu'il n'a pas le courage d'empêcher, et à suivre mollement la pente qu'on lui fait descendre; mais il reste témoin ennuyé et chagrin de tout ce qui se fait en son nom. »

C'est une période de paix ou de trêve que décrit ce volume : on y chercherait donc en vain des tableaux analogues au récit de la retraite de Prague ou de la bataille de Fontenoy. En revanche, nulle part peut-être M. le duc de Broglie n'a fait preuve d'un art plus consommé pour exposer, résumer, éclairer les négociations diplomatiques. A ce tournant de notre histoire politique, c'est un inextricable enchevêtrement d'intrigues, de missions officielles et officieuses, de propositions ostensibles et de pourparlers clandestins; le lecteur est guidé à travers ce dédale sans l'ombre d'hésitation ni de fatigue. L'éminent écrivain, fidèle à sa méthode, prodigue peu les citations textuelles et s'en tient, pour la plupart des documents, à une substantielle analyse. Il n'est pas jusqu'aux lourds mémoires de la chancellerie aulique, farcis de latinismes et de gallicismes, qui ne se vivifient et ne se clarifient sous sa plume : à la reproduction de l'original, qui aurait bientôt fait de rebuter la grande majorité des lecteurs, il substitue un lumineux résumé et

donné des récoltes splendides, grâce à des soins assidus et à l'excellence du terrain.

Malheureusement, si les plantations viennent bien, les voleurs viennent encore mieux, et il est impossible de se garantir contre les nombreux maraudeurs qui pillent, jour et nuit, les récoltes. On les prend bien quelquefois; mais dans ce pays sauvage, il y a plus de polissons que de police, et ce sont souvent nos gardiens mêmes qui se livrent le plus effrontément à ces déprédations.

Les Sénégalais méritent une mention spéciale sous ce rapport, car, en gens civilisés, ils savent adroitement ajou ter la viande aux légumes européens. C'est ainsi que deux chèvres, dont l'une était un bouc à proprement parler, furent enlevées de notre basse-cour. On fit une sérieuse enquête, et les voleurs furent découverts. Comme tous les noirs, même pris en flagrant délit, ils commencèrent par nier le vol, affirmant que la viande qui mijotait dans leurs marmites était de la viande d'hippopotame; mais ils avaient affaire à plus malins qu'eux et force leur fut d'avouer leur méfait, pour lequel ils durent payer une amende.

LA CHASSE. — SES DANGERS EN AFRIQUE.

La chasse nous fournirait du gibier en abondance, si nos devoirs nous permettaient de nous livrer à cet exercice peu conforme à nos règles. Il faut dire aussi que ces chasses sont souvent dangereuses et qu'il ne se passe pas d'années sans que plusieurs blancs ou noirs ne succombent victimes de leur ardeur cynégétique. L'année dernière, par exemple, nous avons perdu un chasseur noir qui avait blessé un énorme éléphant dont les défenses pouvaient valoir de 2 à 3000 francs. L'animal se précipita sur le chasseur qui grimpa avec agilité sur un arbre. L'éléphant chercha d'abord à cueillir avec sa trompe l'imprudent qui lui tira encore trois coups de fusil. Furieuse, la bête saisit alors l'arbre entre ses défenses, le renversa et fondit sur le malheureux noir qui reçut un terrible coup de dent dans la cuisse. Trop éloigné de la mission pour se faire soigner immédiatement, le chasseur eut une longue hémorragie et mourut en arrivant à notre hôpital.

La chasse, fort heureusement, ne se termine pas toujours d'une façon aussi tragique, et, souvent, de superbes morceaux d'hippopotame ou d'éléphant viennent garnir notre table, sans oublier le bœuf sauvage, le canard, la pintade et surtout le singe. Les vieux grands-pères sentent bien un peu fort, mais les jeunes ne sont pas

à dédaigner, n'en déplaise à Darwin, qui nous trouvera peut-être peu respectueux pour ses illustres ancêtres.

EXPOSÉ SOMMAIRE DES EXPLORATIONS DU CONGO.

On connaît le grand nombre d'expéditions qui se sont succédé au Congo et qui n'ont obtenu que des résultats problématiques. Et pourtant, que d'or dépensé, que d'hommes massacrés ou morts de misère.

En 1887, l'expédition Dolisie fut attaquée et forcée à la retraite, après des pertes sérieuses, dont cinq hommes mangés à Modzaka. — En 1889, M. Musy fut mangé avec douze de ses hommes, non loin de Banghi (aujourd'hui Saint-Paul des Rapides). — En 1890, l'expédition Fourneau fut massacrée dans la haute Sangha. — En 1891, l'expédition Crampel fut complètement détruite à la suite d'incidents et de péripéties sur lesquels on ne connaîtra probablement jamais la vérité. — En 1891 encore, l'expédition Dybowski n'a jamais vengé la mort de Crampel. — En 1892, l'expédition Maistre fait un beau voyage et apporte des résultats appréciables. — En 1893, M. de Poumeyrac est massacré et mangé avec ses miliciens par les Boubous, au haut Oubanghi. A la même époque, l'expédition d'Uzès venge la mort de Poumeyrac, mais se disloque avant d'avoir pu faire rien de sérieux. — En 1894, une partie de l'expédition Monteil va s'installer dans le haut Oubanghi. Et les expéditions continuent.

Le résultat de toutes ces marches militaires qui ont semé la famine sur leur passage et ont dû, pour se nourrir, employer souvent la force des armes, a été jusqu'ici à peu près nul. On doit donc comprendre que les indigènes apprécient encore assez peu la civilisation européenne, dont ils ne connaissent guère que les coups de fusil.

LA CIVILISATION FRANÇAISE EN AFRIQUE.

Notre influence n'est pas réellement établie dans ces vastes contrées où les postes militaires eux-mêmes ne sont pas toujours en sécurité. C'est ainsi que, dernièrement, le poste de Cétéma, dans le haut Oubanghi, a été tué et mangé par les indigènes.

A Brazzaville même, la situation n'offre pas toutes les garanties désirables. Il y a deux ans, les communications ont été coupées entre Linzolo et Brazzaville, séparés seulement par une distance

de 28 kilomètres; les caravanes ont été attaquées et pillées à 15 kilomètres du poste militaire. Dans les villages, la féroce habitude de donner l'épreuve du poison pour la mort des chefs, ou pour des raisons plus futiles, existe encore; eh bien, la répression semble presque impossible.

Il n'y a pas longtemps encore, le chef du grand village, le plus proche de Brazzaville, coupait le cou à un de ses esclaves dans un accès de fureur causé par l'ivresse.

N'y a-t-il donc rien à faire dans ces sauvages contrées, ou les moyens mis à la disposition de nos agents ne correspondent-ils pas suffisamment aux besoins de la situation?

Il faudrait multiplier les établissements humanitaires et surtout les missions, pour enseigner aux indigènes l'amour du travail. La colonisation ne pourra se faire ici comme en Algérie, car le climat est trop meurtrier, et l'agriculture entreprise par des Européens ne sera jamais rémunératrice. On devrait donc amener les indigènes à cultiver à leurs risques et périls, pour que la France pût tirer parti de cette vaste colonie et couvrir ses énormes frais d'administration.

Quoi qu'il en soit, notre œuvre évangélisatrice continue à s'étendre au centre de l'Afrique, et il est incontestable que, sous ce rapport, de beaux résultats ont été obtenus. Notre mission de Brazzaville, fondée depuis dix ans à peine, compte déjà quatre stations : d'abord, Saint-Hippolyte de Brazzaville, à 550 kilomètres de la côte (6 Pères, 3 Frères et une centaine de jeunes garçons; 6 Sœurs de Saint-Joseph de Cluny pour les hôpitaux et les écoles de filles, comprenant 90 enfants); Saint-Louis de l'Oubanghi, à 1200 kilomètres dans l'intérieur (2 Pères, 1 Frère, 1 village chrétien, 20 familles, 1 hôpital, 1 école : 70 enfants); Saint-Paul des Rapides, à 1800 kilomètres de la côte (2 Pères, 1 Frère, 1 hôpital, 1 école : 40 enfants); la Sainte-Famille chez les Ouaddas, à 2200 kilomètres dans l'intérieur (2 Pères, 1 Frère, 30 enfants). Ces deux dernières sont établies en plein pays d'anthropophages, et nous comptons en fonder prochainement une cinquième encore plus loin, chez les Banziris. Loin de nous laisser arrêter par les tribulations et les difficultés de toutes sortes, nous allons toujours de l'avant, mettant en Dieu seul notre confiance et notre espoir.

P. Augouard.

LES ŒUVRES ET LES HOMMES

COURRIER DU THÉATRE, DE LA LITTÉRATURE ET DES ARTS

Le mois de mai et les manifestations des Trois-Huit. — Les fleurs symboliques. — La rentrée des Chambres et la belle humeur de M. Ribot. — Jongleur et financier. — L'impôt sur les domestiques. — Le vrai *clou* pour l'Exposition de 1900. — Une pièce trop oubliée. — Les six présidents. — Bustes et effigies. — Avalanche d'Expositions. — Les Arts de la femme. — Les Souvenirs de l'époque napoléonienne. — Une prophétie de Lamartine. — Une malice de M. Thiers. — La Société de charité maternelle. — L'Hospitalité de nuit. — Soupe et vestiaire. — L'Hôpital Saint-Joseph. — Un don princier. — Trois Dominicains. — La commémoration des croisades à Clermont. — Les centenaires. — Comment l'Administration célèbre le centenaire des arbres. — Les Congrès. — Fleurs et chiens aux Tuileries. — Chevaux russes au Champ-de-Mars. — Le désastre de Bouzey. — Les voyages de M. Félix Faure. — M. Gaston Boissier. — Les prix académiques. — La Société d'encouragement au Bien. — Trois couronnes civiques. — Les théâtres. — *Tannhæuser*. — 1861 et 1895. — Le poème. — Les décors, la partition et les interprètes.

Le mois de mai demeure, en dépit de la politique et de la rentrée des Chambres, le mois par excellence des élégances parisiennes, des expositions attrayantes et des fêtes de la charité. L'agitation socialiste avait bien essayé, depuis quelques années, d'en troubler le charme et les plaisirs par la manifestation tapageuse des Trois-Huit, mais la tentative a piteusement échoué, et, après avoir presque frisé l'émeute, « la grrrande journée » n'atteint même plus au niveau d'un carnaval en décadence. Les magasins ne daignent plus se fermer, les cortèges révolutionnaires n'osent plus sortir, Paris garde sa physionomie brillante et joyeuse des autres jours. Je sais bien que les troupes sont consignées dans leurs casernes et que les escouades de police ont une belle attitude au coin des rues; mais cela prouve précisément que l'ordre est facile à maintenir quand on le veut avec fermeté, et que la radicaille se tient tranquille dès qu'elle est convaincue que « les sergots » ne plaisanteront pas.

Les comités anarchistes ont donc éprouvé une déception cruelle, eux qui venaient précisément de fonder un journal tout spécial, intitulé le *Premier mai*, où la prose humanitaire du prince Kropotkine s'évertuait à soulever la masse des travailleurs. C'est à peine si quelques « compagnons » se sont hasardés, çà et là, à manifester isolément avec une fleur à la boutonnière; et encore n'était-on pas parvenu, dans les réunions de la veille, à se mettre d'accord sur le choix de cette fleur symbolique. — Une citoyenne avait proposé le coquelicot. « C'est la fleur que le moissonneur attache le soir au corsage de sa compagne; elle jette une note éclatante dans les blés... » Trop sentimental et poétique! On a écarté le coquelicot. — Une autre, plus rêveuse, a demandé la pensée, en citant ces vers à l'appui de sa motion :

> Enclouez la pensée, elle marche toujours ;
> C'est le flot du progrès, rien n'en barre le cours...

C'était tentant, mais une pensée qui marche, et qui, en même temps, est un flot..., cela sans doute a paru bien compliqué, bien philosophique, et on a cherché autre chose. Le myosotis a rencontré quelques partisans, mais bien délicate et bien peu révolutionnaire, cette petite fleur! Le bluet, coquet à l'œil, n'a pas semblé non plus assez viril pour symboliser les revendications ouvrières. La pâquerette a paru mesquine, l'immortelle bien usée, l'œillet trop profané par le boulangisme... On a fini par s'accorder, sur la proposition de la citoyenne Paule Minck, en faveur du lilas rouge, abondant à cette époque de l'année et facile à se procurer dans la campagne tout embaumée. Le lilas rouge a donc été proclamé « la fleur de Mai »; seulement, la proclamation est restée à l'état théorique, les manifestants sur lesquels on comptait ayant fait défaut dans la rue.

Les chevaliers des Trois-Huit n'ont pas même eu la bonne fortune de rencontrer la coïncidence de grèves qui auraient pu leur donner l'apparence d'une petite agitation et la satisfaction d'un trompe-l'œil. Les employés des omnibus avaient repris leur service, les cochers étaient remontés sur leur siège, et les allumettiers eux-mêmes venaient de signer la paix avec la Régie. L'échec a donc été aussi complet que possible, et autant qu'il est permis de compter sur l'avenir, nous pouvons nous croire débarrassés de cette invention artificielle et encombrante.

La rentrée des Chambres a passé presque aussi inaperçue que le 1[er] mai; n'était le projet d'impôt sur les domestiques et les cartes à jouer, on ne se serait pas même douté du retour de nos législateurs.

Ce projet de M. Ribot a obtenu un immense succès ; il éclipse la *Périchole*, et il ne lui manque absolument pour être complet que la musique d'Offenbach ; encore peut-il s'en passer, tant il est drôle et désopilant par lui-même. — Le président du Conseil, bien que peu folâtre de sa personne, nous avait du reste prévenu, en discourant devant les Bordelais, que l'heure était venue d'introduire la belle humeur dans la politique. C'était un curieux symptôme d'entendre M. Ribot préconiser ainsi le rire et la gaieté, et quelque confiance qu'on ait en sa parole, on ne s'attendait pas à le voir réaliser aussi promptement son nouveau programme. Mais la transformation a été aussi rapide que surprenante, et les mauvais plaisants qui se sont permis, paraît-il, aux bords de la Garonne, de faire suivre le cortège de M. Ribot d'ânes affublés de portefeuilles ministériels, ont eu le tort de méconnaître l'éminent service qu'il venait de rendre à la gaieté française.

Sans apprécier ici le côté économique de la question, la façon étonnante dont l'a comprise le président du Conseil relève tellement de cette Chronique qu'il serait difficile de n'en pas dire quelques mots. — M. Ribot a vraiment une manière à lui d'entendre l'équilibre d'un budget. — Quand un particulier s'aperçoit que ses dépenses dépassent son revenu, que fait-il? C'est bien simple, il fait des économies. Il diminue ses dépenses en les ramenant au chiffre de ses recettes. Mais le procédé, bon pour un particulier, ne vaut rien, paraît-il, pour l'Etat. Du moins, c'est le sentiment de M. Ribot : du moment qu'il constate un déficit dans la caisse, il n'imagine pas d'autre moyen de le combler que de créer de nouveaux impôts. C'est bien commode, comme vous voyez, d'autant plus que le système est sans limite. Si, l'année prochaine, le déficit augmente, on en sera quitte pour mettre de nouvelles taxes sur de nouveaux objets : les cannes, les parapluies, les chapeaux, les montres, les pipes, les irrigateurs, etc. La matière est inépuisable !

Que voulez-vous ! « C'est la loi de l'impôt », comme le disait, il y a trente ans, le jongleur d'un drame en vers de M. Legouvé, *les Deux Reines*, interdit alors par la censure ombrageuse de l'Empire et trop oublié depuis. Oui,

C'est la loi de l'impôt!
L'impôt ressemble fort au chiendent! Dans un pot,
En plein champ, au soleil, au froid, à la rafale,
Il prospère partout..., grandit partout..., s'étale
En toute climature!... Un ennemi survient?
L'impôt monte! De nous la peste se souvient?
L'impôt monte! L'on part un jour pour la croisade?

Impôt!... On en revient? Impôt!... Le temps malade
Fait tout sécher? Impôt! Fait tout moisir? Impôts!
Guerre! Inondation! Grand trouble! Grand repos!
Impôts! Impôts! Impôts! Et le beau, dans l'espèce,
C'est qu'une fois monté, jamais l'impôt ne baisse;
Le *cessante causâ* perd ses droits en ce cas,
Et, la cause cessant, l'effet ne cesse pas!

M. Ribot aussi est un jongleur, comme le personnage des *Deux Reines*, et il jongle même très lestement avec notre pauvre argent, en y mettant toute la bonne humeur vantée au banquet de Bordeaux; d'autant plus qu'il y trouve un moyen de compléter et de perfectionner sa fameuse loi d'accroissement et d'abonnement contre les cléricaux. Jugez donc! Par son nouvel impôt sur les domestiques, il commence par atteindre les 36 000 desservants de France, qui ont tous une « bonne » à leur service. Et il faut convenir qu'un curé, recevant de l'État le traitement fastueux de 900 francs, est bien assez riche pour supporter une taxe nouvelle. Il y a ensuite les bedeaux, les suisses, tous les gens d'église, que ce sera pain bénit de taxer également! C'est une mine, comme vous voyez, et M. Ribot est vraiment un financier de génie.

Il est vrai que la loi projetée a une autre face, que l'habile président du Conseil n'a peut-être pas suffisamment envisagée. Où commence, où finit le domestique? Quel trait spécial, quel signe particulier le caractérise? C'est là le point essentiel à préciser et sur lequel il faudrait d'abord s'entendre. Ainsi, les ministres sont les domestiques du Palais-Bourbon et du Luxembourg; les préfets sont les domestiques des députés; les sous-préfets, les percepteurs, les instituteurs, sont les domestiques des conseillers généraux, comme ceux-ci sont les domestiques des comités radicaux de leur circonscription. Va-t-on les soumettre tous à la taxe? Ce serait juste, et même, afin de ne pas humilier ces nobles personnages en les confondant avec le *vulgum pecus* des « gens de maison », il semblerait convenable de leur appliquer un tarif plus élevé, une sorte de tarif d'honneur dont ils auraient le privilège.

On cherche un *clou* pour l'Exposition fin de siècle de 1900, et les propositions les plus extraordinaires sont faites à la Commission. M. Ribot a trouvé plus fort que le parapluie gigantesque destiné à couvrir tout Paris, ou l'obusier monstre lançant les visiteurs en l'air, par-dessus la tour Eiffel, pour les faire retomber mollement sur leurs pieds : il a trouvé l'impôt mirobolant sur les domestiques! Cependant, il y aurait peut-être quelque chose de plus prodigieux, de plus stupéfiant, de plus inouï encore : ce serait un budget en équilibre, sans nouvel emprunt ni nouvel impôt!...

Mais cette merveille-là, qui mériterait d'être exposée à part, dans un palais de cristal, nous ne sommes pas près de la contempler, et du train dont vont les choses, nos petits-fils ne la verront peut-être pas davantage...

Un autre *clou* très attractif, et qui n'exciterait pas moins la vive curiosité de la foule, ce serait l'exhibition inattendue et surprenante d'une administration probe, intègre, tout à fait différente de celle dont le procès de la *Voie ferrée* et des Chemins du Sud vient de nous montrer une fois de plus les tares et les tripotages. — Quoi! s'est écrié le bon public en lisant ces débats judiciaires; encore des filouteries, encore des vols, comme dans le Panama! — Eh! mon Dieu, oui; et cela ne semble même pas fini, car on parle de « dessous » plus malpropres qui apparaîtraient prochainement au jour, et de révélations plus scandaleuses qui seraient portées à la tribune.

Au lendemain de la mort de Camille Doucet, le Théâtre-Français ferait vraiment œuvre d'actualité en reprenant une des comédies de l'ancien secrétaire perpétuel, *la Chasse aux Fripons*, laissée bien à tort dans l'oubli, et à laquelle les circonstances feraient certainement un vif succès.

En recevant l'auteur à l'Académie française, Jules Sandeau parlait ainsi de la pièce dont nous rappelons le titre expressif : « Cette chasse aux fripons, ne nous lassons pas de la faire; faisons-la en tout temps et en toute saison; on la fera longtemps encore sans que le gibier qu'elle vise soit menacé d'une complète destruction... »

Sandeau connaissait bien son temps; qu'aurait-il dit s'il eût connu le nôtre!

Le comédie de Camille Doucet n'est pas un chef-d'œuvre, mais on applaudirait avec entrain et soulagement ces deux vers qui la terminent :

Décidément, je crois, pour beaucoup de raisons,
Que les honnêtes gens valent bien les fripons.

A défaut de ces curiosités exceptionnelles, nous avons des expositions de toute espèce, et même en tel nombre que c'est devenu un véritable travail de les suivre. Salon du Champ-de-Mars et Salon des Champs-Elysées, Arts de la Femme et Souvenirs de la période napoléonienne, exposition hippique russe et exposition canine internationale, miniaturistes et enlumineurs, c'est à ne plus savoir à quelle galerie courir, à quelle cimaise ou à quelle vitrine porter ses pas et son attention. Ah! cessez d'exposer ou je cesse de raconter!

Et encore ne parlons-nous ni de l'exposition de Bordeaux, ni de celle d'Angers, ni de celle d'Amsterdam, qui sollicitent aussi le visiteur.

Je n'ai pas à m'occuper des deux Salons, qu'apprécie plus haut un article spécial, mais comment se défendre de quelques réflexions suggérées par le portrait de M. Félix Faure? C'est le sixième portrait de Président de la République que nous voyons défiler au palais de l'Industrie, et c'est par conséquent la sixième effigie de chef de l'Etat qui aura décoré nos salles de mairies dans les 36 000 communes de France. Que sont devenues les autres figures, bustes en plâtre, ou lithographies enluminées? Elles dorment, sans doute, au grenier, sous les toiles d'araignée et la poussière! — Et quelle mélancolie dans cette remarque fatale que tous, sans exception, ont quitté la place malgré eux : M. Thiers, démissionnaire; le maréchal de Mac-Mahon, démissionnaire; M. Grévy, démissionnaire; M. Carnot, assassiné; M. Casimir-Périer, démissionnaire. — Quel sort définitif attend le Président actuel? Justifiera-t-il son prénom en étant heureux jusqu'au bout? C'est le secret de l'avenir, mais le doute est permis devant l'expérience de ces vingt-cinq dernières années, et M. Bonnat, le peintre attitré de l'Elysée, peut murmurer tout bas, en parodiant Hugo : « Hélas! que j'en ai vu passer des présidents!... »

Puis, quelles différences et quels contrastes dans les physionomies successives! Celle-ci, mobile et pétillante; celle-là, terne et impassible; l'une, noble et imposante; l'autre, bourgeoise et commune; telle autre, hautaine, raide et cassante; telle autre, souriante, heureuse et bon enfant. Et toutes, je le répète, se heurtant aux mêmes obstacles et finissant par tomber dans le même trou!

On a remarqué que, dans le même temps, la République noire d'Haïti a consommé le même nombre de présidents. C'est une observation qui nous fait grand honneur et qui doit nous inspirer une légitime confiance dans l'avenir!

Les *Arts de la Femme* provoquent des réflexions plus roses en enchantant davantage les regards. Autrefois, par cette expression : Arts de la Femme, on eût simplement entendu des travaux d'aiguille, avec quelques œuvres de dessin ou de peinture. Mais le cercle s'est très élargi de nos jours; il embrasse désormais tout un domaine auquel les délicates mains féminines étaient jusqu'ici demeurées étrangères; et c'est ainsi qu'à côté des belles aquarelles de Mme la duchesse de Chartres, du splendide missel enluminé par Mme Jonnart, des broderies merveilleuses, des dentelles et des éventails, on admire la série des bas-reliefs de Mme la duchesse

d'Uzès destinés à la salle à manger du château de Bonnelles, les faïences émaillées de Mme Moreau-Nélaton, la table en argent repoussé de Mme Charcot, des terres cuites, des vases, des prie-Dieu, tout un ensemble d'œuvres habituellement façonnées par des mains d'homme.

Il y a là 250 numéros qui mériteraient une mention; au moins faut-il citer les ornements sacerdotaux brodés jadis sur drap d'or pour l'abbé Deguerry par cette fée qui s'appelait la princesse de Beauvau; la chasuble brodée sur velours par Mme la duchesse d'Estissac; les fleurs brodées sur soie de Mme Léon Say; les boîtes Louis XVI et les ouvrages pailletés de Mme la princesse de Broglie; le triptyque où Mme la comtesse de Ségur a brodé avec un art achevé l'Adoration des Mages; puis les travaux variés de MMmes Pailleron, Waldeck-Rousseau, comtesse Louis de Vogüé, marquise de Nadaillac, Brouardel, comtesse de Beaulaincourt, Ganderax, des Méloizes, de Maupeou, Dietz-Monin, Abbéma, générale Derrécagaix, Christophle, Imbault, de Gartempe, toute une pléiade où le goût le plus raffiné rehausse le talent.

Mais l'exposition qui a le plus de vogue et qui attire la plus grande affluence de curieux, est celle des Souvenirs historiques de la Révolution et de l'Empire, ou, pour parler plus exactement, de la période napoléonienne, car, sauf quelques bustes ou portraits de Mirabeau, de Bailly, de Robespierre, égarés parmi les maréchaux de Napoléon, et quelques toiles d'Horace Vernet retraçant les batailles de Jemmapes et de Valmy, tout est consacré au grand homme et à son entourage civil et militaire. Les collections de l'Etat comme celles des particuliers se sont ouvertes pour prêter leurs richesses. Les ministères de la guerre et de la marine, les manufactures de Sèvres et des Gobelins, le Garde-Meuble national, les musées de Paris, de Versailles et de la province, ont offert ce qu'ils possédaient; les descendants et les héritiers des généraux de l'Empire ont apporté les reliques pieusement conservées dans leurs familles; et, grâce à tous ces concours, les organisateurs ont pu réunir un ensemble tel qu'on n'en avait pas encore vu et qu'on n'en reverra peut-être jamais.

Ce qui frappe et ce qui saisit par-dessus tout dans cette émouvante exhibition, ce n'est pas l'éclat des pompeux habits de cour, des uniformes chamarrés d'or, même des sabres de parade tout étincelants de pierreries : c'est la virilité des hommes qui les portaient, c'est l'expression mâle et fière de ces soldats, pour la plupart inconnus la veille et glorieux le lendemain, de ces fils du peuple ou de la petite bourgeoisie, dont la bravoure a ébloui l'Europe, dont l'œil semble encore défier la mort, et qui se sont

taillé une immortalité personnelle dans l'immortalité impériale. Ce sont ces têtes-là, puissantes et intrépides, qui captivent le visiteur. Quels hommes! semblent se dire les curieux. Les traits sont plutôt forts que distingués, la peau rude et brunie, la chevelure en désordre, mais quelle expression, quelle allure, quel feu, quelle grandeur! Regardez Mouton, devenu comte Lobau, avec sa tête de boule-dogue; regardez Masséna, Ney, Kléber, Murat, Lannes, Marbot! Ils en imposent encore, tout muets et immobiles qu'ils sont dans le cadre étroit d'où semble s'échapper leur fougue torrentueuse!

Voilà ce que le public hypnotisé regarde longuement, en rêvant au passé, en comparant ces hommes à ceux du présent, et en regrettant peut-être tout bas de n'en plus rencontrer de pareils...

Ces spectacles sont-ils bons, sont-ils mauvais? Pour ma part, je les crois, en eux-mêmes, sains et fortifiants, comme tout ce qui est capable d'élever la pensée et de viriliser les cœurs. Mais sont-ils sans danger pour la République actuelle, pour les nains ou les aveugles qui la conduisent à la ruine par l'abaissement? C'est une autre affaire, et, en spectateur philosophe, je n'ai pu me défendre d'admirer l'inconscience ou la naïveté avec laquelle un Président bourgeois est allé, avec une escorte officielle, inaugurer solennellement cette exposition suggestive, tout comme jadis un roi bourgeois, qui n'était cependant pas un naïf, avait ramené à Paris, en grande pompe, les cendres du prisonnier de Sainte-Hélène, sans se douter qu'il préparait ainsi à brève échéance le relèvement de l'empire évanoui. Et pourtant des voix prophétiques s'élevaient alors contre l'imprudence commise, en annonçant la résurrection prochaine, fatidique, de ce qu'on croyait à jamais enseveli dans l'histoire.

On dit que les poètes sont des voyants. Lamartine laissa tomber de ses lèvres, en cette occasion mémorable, un des plus éloquents discours dont ait retenti la tribune française, et il est vraiment curieux d'en rappeler aujourd'hui quelques passages, tant la situation semble identique, si même les circonstances ne rendent le rapprochement plus saisissant encore.

« Quoique admirateur de ce grand homme, s'écria l'orateur, je n'ai pas un enthousiasme sans souvenir et sans prévoyance. Je ne me prosterne pas devant cette mémoire; je ne suis pas de cette religion napoléonienne, de ce culte de la force que l'on veut, depuis quelque temps, substituer, dans l'esprit de la nation, à la religion sérieuse de la liberté... Le torrent de la gloire de cet homme, confondue avec la gloire du pays, entraîne sans peine les ressentiments de la mémoire et les reproches de la conscience publique. Qui ne

pardonnerait à une destinée tombée de si haut? Qui ne pardonnerait même à des fautes qui ont agrandi le nom de la France?... Mais le peuple se laisse plus emporter par ce qui l'éblouit que par ce qui le sert... Les ministres nous assurent que ce grand mouvement activé par l'impulsion même du gouvernement, que cet ébranlement de toutes les imaginations, que cette robe de César étalée devant le peuple, que ces spectacles prolongés et attendrissants, ces récits, ces publications populaires, ces éditions à cent millions d'exemplaires des idées et des sympathies napoléoniennes, ces bills d'indemnité donnés au despotisme heureux, ces adorations du succès, que tout cela n'a aucun danger pour l'avenir... Il faut cependant que la France montre qu'en honorant ses grands hommes, elle sait les juger, qu'elle sait séparer en eux leurs fautes de leurs services, qu'elle sait les séparer même de leur race et de ceux qui menaceraient la liberté en leur nom; et qu'en élevant ce monument, elle ne veut susciter de cette cendre ni la guerre, ni la tyrannie, ni des légitimités, ni des prétendants, ni même des imitateurs!... »

Voilà le cri d'alarme, le cri prophétique que poussait Lamartine, le 26 mai 1840, et, quelques années après, l'engouement populaire, acclamant le neveu du grand homme, rétablissait l'empire. *Et nunc erudimini...*

On a raconté qu'à la fin de son règne, Napoléon III, aux prises avec des difficultés d'où il ne savait plus comment sortir, fit interroger secrètement M. Thiers sur ce qu'il conviendrait de faire, et que le spirituel homme d'État aurait malicieusement répondu de sa petite voix flûtée : « Je conseillerais de ramener les cendres de Louis-Philippe... »

Ne dirait-on pas aujourd'hui que la République, à son tour, s'applique ingénieusement à raviver les cendres de l'Empire? Un organe officieux, le *Temps*, nous apprenait l'autre jour que « le ministre de la guerre, frappé du bon effet que peut produire sur le moral de nos soldats la vue de ces souvenirs matériels de la vaillance de leurs devanciers, a décidé que des délégations de l'armée de Paris seraient envoyées à tour de rôle à l'exposition napoléonienne ».

Allez! allez! Et puisse la prochaine histoire ne pas vous accuser d'imprévoyance ou d'aveuglement!

En attendant, la foule désœuvrée va contempler avec avidité ces aigles, ces drapeaux, ces sabres, ces épées, ces cuirasses, ces panaches, ces uniformes, ces portraits, toutes ces reliques de l'épopée : le fauteuil du sacre, le trône impérial, le berceau du roi de Rome, l'habit et le bureau de travail du Premier consul, les éperons, la selle de velours, les chapeaux légendaires du

conquérant, le petit lit de fer aux rideaux de soie verte sur lequel il est mort à Sainte-Hélène, un morceau d'acajou de son cercueil, sa boussole, ses compas, son nécessaire de campagne, sa gourde en argent, ses tabatières, jusqu'à des mouchoirs, des gants, des bas, des cheveux, tout ce qui ranime et entretient le culte. Et puis, Joséphine, Marie-Louise, la reine Hortense, les sœurs de Napoléon, toutes les étoiles de la cour impériale, dessinées ou peintes par Isabey, Prudhon, Gérard, Lawrence, avec des croquis ou des toiles d'Ingres, de Girodet, de David, de Gros, de Raffet, d'Horace Vernet, de tous les princes du crayon ou de la palette.

Pour le présent, du moins, cette exposition sert à une bonne œuvre, la plus ancienne des institutions philanthropiques de Paris, la *Société de Charité maternelle*, fondée en 1784 par Mme de Fougeret, qui a compté parmi ses présidentes la reine Marie-Antoinette, les impératrices Joséphine et Marie-Louise, et qui assiste chaque année plus de 2500 mères dans tous les quartiers de la capitale, sans distinction de nationalité ni de croyance.

C'est aussi la charité qui a produit et qui anime ces belles œuvres de l'Hospitalité de nuit et de l'Hôpital libre de Saint-Joseph, qui viennent de tenir leur assemblée générale annuelle. L'une et l'autre sont récentes, et l'une comme l'autre comptent déjà parmi les plus bienfaisantes de notre temps.

L'Hospitalité de nuit, en particulier, semble bien une nécessité du nouvel état social où tant d'existences déracinées errent au hasard, sans asile et sans ressource, à la recherche d'un morceau de pain et d'un abri. Tout n'est pas indigne de pitié, tant s'en faut, dans cette cohue en guenille qui sollicite chaque soir un gîte contre le froid, le vent ou la pluie. Combien ne cache-t-elle pas, dans ses rangs obscurs, de malheureux sincèrement avides de travail, d'honnêtes natures épuisées par la lutte, de femmes désespérées qui résistent aux tentations du vice, d'enfants qu'il est temps encore de sauver? Beaucoup sont venus de la province lointaine, fascinés par l'appât menteur des gains que fait miroiter le nom prestigieux de la grande ville, et là, bientôt désillusionnés de leurs beaux rêves, jetés brutalement sur le pavé, ils grossissent involontairement cette armée de loqueteux, qui devient un problème de plus en plus redoutable pour la charité publique comme pour l'Etat. Sans toit, sans pain, à peine vêtus, ils sont réduits à marcher, sans trêve et le ventre vide, durant les longues heures de la nuit, en Juifs-Errants de la misère, pour ne pas être arrêtés comme vagabonds par les sergents de ville.

Ce sont eux, ces lassés de la vie, ces déçus, ces meurt-de-faim, que l'Hospitalité recueille, avec le regret de ne pouvoir les

garder plus de trois nuits de suite, et en leur donnant, — car ici le proverbe : « Qui dort dîne », n'est pas de mise, — en leur donnant une soupe réconfortante, avec un vêtement.

La soupe, l'œuvre s'en tire encore, mais c'est le vestiaire qui est difficile à garnir; aussi les administrateurs adressent-ils le plus pressant appel à la charité de tous ceux qui ne se doutent pas du prix de leur défroque.

Le rapport du baron Livois nous apprend que, pendant l'année 1894, l'institution a reçu, dans ses quatre établissements, un total de 102 558 déshérités des deux sexes, de toute nation et de toutes catégories sociales : des ouvriers du sol, des ouvriers du bâtiment, du bois, des métaux, du cuir, du mobilier, des étoffes, de l'alimentation, 2280 ouvriers d'art, 2340 de l'imprimerie, 4879 employés, 588 individus de professions libérales... Par quels échelons douloureux ont dû descendre ces infortunés avant d'arriver à cet abîme! Par quelles privations et quelles souffrances ont-ils dû passer avant de tomber à ce néant!

Au nombre des 3218 femmes, le rapport mentionne 912 ouvrières, et 42 marchandes, gouvernantes, institutrices. — Pauvres créatures, diplômées peut-être, égarées par des promesses officielles, et qui se débattent dans la vie comme des noyées dans la mort! — Ah! le duc de Broglie, qui présidait l'assemblée et qui a fait entendre un de ces discours éloquents et élevés dont il a l'habitude, a eu bien raison de dire que l'œuvre de l'Hospitalité de nuit « est une des mieux appropriées au temps et au milieu social où nous sommes! » Puis, après avoir exposé combien est encore faible et lente l'action des services charitables, combien imparfaitement ils luttent contre l'étendue du mal, l'illustre orateur a ajouté :

« Je ne suis pas surpris que des hommes animés d'une impatience généreuse s'ingénient pour trouver quelque remède plus radical, qu'ils demandent toujours au concours de l'Etat et à une intervention légale. Je ne veux pas médire de parti-pris contre ces plans que chaque jour voit éclore et où quelque heureuse idée peut se rencontrer, bien qu'ils aient toujours, à mes yeux, l'inconvénient de coûter aussi peu de peine que de dépense à ceux qui les tracent sur le papier. Je n'ai garde de soutenir non plus que devant tant de douleurs, d'où peuvent naître tant de périls, les représentants de la société, ceux qui disposent de la force et de la fortune publiques, n'aient pas des devoirs à remplir. Mais rien ne vaudra, pourtant, ni ne suppléera jamais l'effort libre et personnel, et si l'exemple que vous nous donnez était mieux suivi, si chacun de nous faisait, même dans la sphère restreinte où notre action

peut s'exercer, ce que l'Evangile et la conscience commandent, la tâche du politique et du législateur se trouverait par avance bien simplifiée. »

L'œuvre n'a pas craint d'escompter cet effort généreux de la charité privée en faisant reconstruire le principal de ses asiles, qui offre désormais 300 lits au lieu de 118, mais qui n'a pu s'élargir ainsi qu'en creusant dans la caisse un déficit de 137 000 francs.

Comment le combler? Pour y parvenir, la charité n'a pas les moyens faciles de M. Ribot : elle ne peut ni créer des impôts, ni contracter des emprunts; mais elle a la foi, mère des miracles, la foi capable, suivant le mot final du baron de Livois, de jeter un pont sur l'abîme qui sépare deux sociétés : « Le monde de ceux qui dînent et le monde de ceux qui ne dînent pas. »

Mais, j'y songe! je viens de nommer M. Ribot : peut-être aurait-il là quelque chose à faire, avec son droit d'accroissement ou d'abonnement? Cet asile agrandi que vient de bâtir l'Hospitalité nocturne a une valeur considérable et doit être d'un gros rapport. En outre, on y sert des soupes et on y distribue des vêtements. Ce sont là des opérations évidemment fructueuses sur lesquelles pourrait s'établir quelque bonne taxe nouvelle. — Qu'en pensez-vous?

L'hôpital Saint-Joseph est également une création de la charité privée, et l'une des plus belles, des plus fécondes qui existent à Paris. Issue de la vaillante initiative de Mgr d'Hulst, qui peut en être considéré comme le véritable fondateur, elle ne date que de dix années, et quels résultats accomplis dans un aussi court espace de temps! Elle a acheté 46 000 mètres de terrain, réuni 5 millions de francs, construit quatre pavillons magnifiques, une chapelle, un vaste laboratoire, toutes les annexes nécessaires, soigné 9445 malades, donné des consultations sans nombre, consolé bien des tristesses en soulageant bien des souffrances; et, malgré tout cela, non seulement elle ne se trouve pas en déficit, mais elle a un boni de 37 000 francs en caisse! — Ainsi que l'a noté spirituellement le rapporteur, « par le temps qui court, c'est là, pour un budget, une originalité singulière! »

Il est vrai que, cette année, les recettes ont bénéficié d'une ressource inattendue. Et il convient de citer textuellement, à ce sujet, la page du rapport, qui restera comme une des plus belles et des plus nobles des annales de la charité contemporaine :

« M. le duc de Broglie, chargé de la publication des Mémoires du prince de Talleyrand, après avoir versé à la Société de protection des Alsaciens-Lorrains demeurés Français, la somme de 40 000 francs, produit de la vente de ces Mémoires, a versé en 1894, à l'hôpital Saint-Joseph, le reliquat du produit de cette

vente, soit la somme de 10 000 francs. Ainsi, après sa mort, l'illustre homme d'État s'est trouvé devenir indirectement le bienfaiteur de deux grandes œuvres, l'une patriotique, l'autre charitable. C'est là un résultat inattendu de sa longue carrière auquel il n'avait probablement pas pensé. On y a pensé pour lui, et M. le duc de Broglie a demandé que le nom du prince de Talleyrand fût désormais joint à ceux des bienfaiteurs de l'œuvre pour lesquels, tous les ans, on offre des prières. »

Malheureusement, le fisc n'a ni la compassion ni la générosité des grandes âmes, et M. le comte d'Haussonville, chargé d'exposer la situation morale et financière de l'œuvre, n'a pu se défendre de signaler avec regret le prélèvement qu'opère l'impôt sur les ressources sacrées d'une institution aussi exclusivement vouée à l'humanité souffrante. Cet impôt s'élève à 6020 francs. En le constatant, M. d'Haussonville s'est borné à cette sobre réflexion : « L'entretien annuel d'un lit vous revient en chiffres ronds à 1000 francs, et chaque lit est occupé en moyenne par douze malades. Si vous n'aviez pas 6000 francs de contributions à payer tous les ans à l'État, vous pourriez entretenir six lits et soigner soixante-douze malades de plus. Vous vous joindrez donc à moi pour exprimer le vœu que notre pays connaisse un jour une situation financière plus prospère, où les sociétés qui se consacrent exclusivement aux soins des malades et des pauvres pourraient être, ainsi que cela se pratique aux États-Unis et ailleurs, exemptes au moins de certains impôts, et où l'État ne commencerait pas par prélever indirectement une taxe sur la misère. »

Mais la vie morale ne préoccupe pas moins les dévoués amis de l'œuvre que la vie matérielle, et, en faisant appel à la Science, ils n'ont pas chassé la Foi de leur hôpital. Quand l'une s'éloigne d'un chevet en murmurant avec tristesse : « Il n'y a plus d'espoir... », l'autre s'approche avec douceur en disant au moribond : « Espère! » Et voilà comment l'âme, consolée et guérie, s'envole du corps qui se dissout pour remonter à sa source divine!

D'autres belles réunions ont marqué le mois : la messe annuelle de la Société de Secours aux blessés militaires, où, au milieu des drapeaux et des écussons « à la mémoire des soldats et des marins morts pour la France », un éloquent Dominicain, le P. Feuillette, a trouvé les accents les plus émouvants pour célébrer l'accord du patriotisme et de la foi; les fêtes de Jeanne d'Arc à Orléans, où un cardinal d'Angleterre est venu apporter à l'envoyée de Dieu l'amende honorable de son pays; l'imposante cérémonie de Notre-Dame, où un autre Dominicain, le P. Gardet, a exalté l'héroïne en un langage digne de Lacordaire; enfin, ces splendides et gran-

dioses solennités de Clermont-Ferrand, dont nous disons ailleurs la haute inspiration et le merveilleux éclat, et où un Dominicain encore, le P. Monsabré, à côté d'un de nos plus vaillants évêques, Mgr Turinaz, a soulevé la multitude de sa puissante parole, en renouvelant l'enthousiasme et les entraînements de Pierre l'Ermite.

Toutes ces manifestations ne témoignent-elles pas invinciblement de la vitalité de l'idée chrétienne dans notre pays, et ne sont-elles pas la flétrissure des misérables sectaires dont les passions idiotes n'iraient pas moins qu'à détruire tout ce qui a fait la grandeur de la France de Clovis, de Charlemagne et de saint Louis?

On célèbre beaucoup de centenaires depuis quelque temps : celui de l'École polytechnique, celui de l'École normale, celui de la Lithographie, celui de Corot, celui du Tasse, en attendant le prochain centenaire de l'Institut; et, dans l'impatience où l'on est d'organiser des fêtes pour nous distraire des tristesses et des inquiétudes du présent, on en arrive à se contenter de simples cinquantenaires, tel que celui de l'École d'Athènes, qu'il est question de solenniser dans quelques mois.

L'Administration « que l'Europe nous envie » a une manière à elle de célébrer le centenaire des arbres : c'est de les abattre, témoins les massacres du Bois de Boulogne et des Invalides. C'est devenu toute une affaire que cette entreprise de coupes sombres, dont se sont émus les Parisiens, le Conseil municipal, la Chambre, et qui menace de finir par un scandale devant les tribunaux. Ce qui stupéfie tout le monde, c'est le rôle inouï du conservateur du Bois de Boulogne, fonctionnaire grassement appointé, selon toute vraisemblance, et qui justifie son attitude passive au nom d'un article du règlement portant, paraît-il, que le maintien des arbres ne le concerne pas! Qu'est-ce qu'un conservateur qui ne conserve pas? Et comment peut-il assurer la conservation du Bois s'il ne commence pas par y maintenir les arbres? Il y a des chinoiseries administratives qui dépassent vraiment l'imagination, et celle dont il s'agit est une des plus étonnantes dont pourra s'amuser l'avenir.

Les arbres! Quelle page il y aurait à écrire sur eux, sur le rôle qu'ils ont joué dans l'humanité, et en particulier dans l'histoire de notre pays, depuis le chêne de saint Louis jusqu'au marronnier du 20 mars et au saule de Sainte-Hélène! Mais ce serait sortir du cadre de cette chronique, où il faut rentrer bien vite pour noter, à côté des expositions et des fêtes, les congrès, qui sont aussi des fruits de printemps, et qui, dans ces dernières semaines, ont mis en vif mouvement la science, les intérêts et la charité.

D'abord le Congrès d'Economie sociale, qui poursuit avec une si laborieuse persévérance l'application des idées de M. Le Play; le Congrès des Propriétaires chrétiens, qui a protesté avec énergie contre la spoliation dont les dernières lois fiscales menacent les associations religieuses; le Congrès des Employés de chemins de fer, qui nous a révélé une force de plus de 100 000 adhérents ayant près de 20 millions en caisse; enfin, le Congrès d'Ophtalmologie, bien opportun, à coup sûr, s'il a pour résultat de nous faire voir un peu plus clair dans la situation.

Peut-être pourrait-on qualifier aussi de congrès cette Exposition internationale d'Horticulture, qui vient de s'ouvrir dans le Jardin des Tuileries, car tous les jardiniers de France et de l'étranger y luttent avec leurs produits les plus perfectionnés, mais, du moins, c'est une lutte pacifique, celle-là, qui ne se fait qu'à coups de roses, d'œillets, de tulipes, d'orchidées, et qui ne dévore pas, comme l'autre, le fruit de nos labeurs.

Pendant qu'on admire toutes ces magnificences embaumées, on entend, sur l'autre terrasse des Tuileries, un long concert d'aboiements dont le vent apporte l'écho, comme s'il venait du fond des bois, et qui trahit l'exposition canine, où, chaque année à cette époque, les chasseurs réunissent les plus beaux types des diverses races françaises.

Un peu plus loin, sur la rive gauche de la Seine, se développe l'attrayante exposition des chevaux russes, installée dans l'ancienne Galerie des Machines de 1889, transformée pour la circonstance en vaste hippodrome. Le tsar y a envoyé une vingtaine d'étalons des haras impériaux, accompagnés de tcherkesses dont le bonnet de peau de mouton blanc et le cafetan rouge à galons d'or attirent tous les regards. Le Parisien, friand de spectacles exotiques, trouve là de quoi se satisfaire avec les petits chevaux asiatiques pleins de feu, les cavaliers du Caucase coiffés d'astrakan, chaussés d'étranges poulaines, comme au moyen âge, et portant un long poignard à manche d'ivoire sur leur vêtement sombre; avec le pittoresque défilé de voitures originales : les kibitkas, les droshky, les troïkas, attelés d'un, deux ou trois chevaux, et qui semblent glisser sur les pelouses ménagées au centre de l'hippodrome comme sur la neige glacée des steppes.

Vous pensez bien que les drapeaux russes ne manquent pas et que l'hymne russe éclate au milieu de tous les exercices! Il y a quarante ans, au temps de la guerre de Crimée, la fameuse pièce des *Cosaques*, où nos soldats faisaient avaler des chandelles à leurs adversaires bafoués, obtenait une vogue immense à la Porte-Saint-Martin. Aujourd'hui, le vent a tourné : nous n'avons ni assez de

coquetterie, ni assez de millions à offrir à nos *alliés* (?). Attendons la fin, en espérant n'être pas dupes de nos enthousiasmes.

Il y a bien eu un drame poignant et un deuil profond à travers tous ces plaisirs et tous ces galas : c'est la terrible catastrophe de Bouzey, dans les Vosges, qui a fait, un instant, tressaillir la France entière d'horreur et de pitié, mais à laquelle la légèreté nationale ne songe déjà plus, depuis que l'Etat, qui semble responsable du désastre, a promis de le réparer. Il y avait là pourtant toute une région dévastée, toute une population foudroyée, qui, en une minute, avait vu la fureur des eaux emporter les maisons, les moulins, les troupeaux, les attelages, les outils agricoles, en ne laissant derrière elle que des décombres et des cadavres. « Nous n'avons plus que des cercueils pour ensemencer la terre ! » disait avec désespoir un vieux paysan. Et la croix voilée de crêpe a conduit cent vingt de ces cercueils aux différents cimetières du vallon bouleversé ! — Au fond, quelle a été la cause du cataclysme ? Comment la digue du réservoir, qui n'avait pas moins de 20 mètres d'épaisseur à la base et dont l'entretien était confié à la vigilance d'ingénieurs, a-t-elle pu se rompre, en laissant une masse de 7 millions de mètres cubes d'eau se précipiter comme une trombe sur les habitations et les cultures ! On ne le saura jamais. L'enquête, ce faux-fuyant des administrations dans l'embarras, ne dégagera aucune donnée, aucune responsabilité : et du moment que le gouvernement, se reconnaissant tacitement coupable, s'est engagé à secourir les victimes de sa négligence, la presse du boulevard et le tourbillon mondain se sont désintéressés de la catastrophe. Il eût fallu à leur compassion une tombola gigantesque, une représentation phénoménale à l'Opéra, quelque autre plaisir rare. Cette excitation manquant, la cohue frivole a laissé à l'attendrissement bien connu de M. Ribot le soin de soulager les infortunés de l'Est, et elle est retournée bien vite à ses distractions habituelles.

Reste la science qui, sans s'avouer en faillite, a peut-être lieu, néanmoins, de méditer avec modestie sur l'incident.

On avait cru, à la première heure, que le nouveau Président de la République, qui a du goût pour les déplacements, allait se rendre de sa personne sur le lieu du désastre pour y consoler les douleurs et y relever les courages. Mais les soucis du pouvoir l'ont retenu à l'Elysée, et on annonce qu'il va s'en dédommager en partant la semaine prochaine pour une véritable tournée dans les départements du Centre et du Sud-Ouest, où il visiterait notamment Nevers, les usines de Fourchambault, Moulins, Vichy, Clermont-Ferrand (un peu tard après la commémoration des croisades), Brive, Tulle, Périgueux (où l'on est curieux de voir s'il oubliera la

cathédrale), enfin Bergerac, Libourne et Bordeaux. Ces semaines dernières, il avait inspecté l'Ecole polytechnique, l'Ecole de Saint-Cyr, l'Ecole des Enfants de troupe de Rambouillet, où il a familièrement déjeuné avec les officiers et les professeurs; il compte visiter l'Ecole de Saint-Maixent lors d'un voyage prochain dans le Midi ; et, en attendant le voyage d'Algérie, annoncé déjà pour le printemps de 1896, il s'est rendu à Fontainebleau pour s'y occuper lui-même de l'installation et du séjour qu'il compte y faire à l'automne.

Jamais encore on n'avait vu un Président d'une activité pareille et d'une humeur si voyageuse. M. Thiers détestait les champs, et, par goût, ne quittait jamais le centre des affaires. Le Maréchal, qui eût préféré sa résidence de La Forêt, se bornait aux quelques déplacements indispensables. Le sédentaire Grévy ne s'éloignait de ses canards de l'Elysée que pour voir ses lapins de Mont-sous-Vaudray, en mettant soigneusement de côté, chaque année, les 300 000 francs qui lui étaient alloués pour ses déplacements imaginaires. C'est M. Carnot qui voyageait le plus, mais sans entrain, sans belle humeur, comme un morne fétiche exhibé aux yeux des populations. Avec M. Faure, la présidence prend une physionomie nouvelle, plus riante, plus gaie, plus bon enfant. Il saisit volontiers toutes les occasions de paraître ; on le voit à pied sur les boulevards, à cheval au Bois de Boulogne, le soir aux pièces en vogue; il donne des dîners, organise des séances d'escrime, prépare des concerts et des représentations dans son palais; c'est comme une petite cour qui s'agence et se monte. Jusqu'ici, tout va bien ; *donec eris Felix...* Mais il faut attendre la fin. Combien de fois déjà ne nous a-t-elle pas apporté des surprises?

Un autre homme heureux, c'est M. Boissier, le nouveau secrétaire perpétuel de l'Académie française, dont on peut dire, du reste, à son honneur, qu'il a justifié les faveurs du sort par une vie entièrement consacrée aux travaux les plus nobles et au culte des idées les plus belles. Professeur de rhétorique en province à sa sortie de l'Ecole normale, il ne tarda pas à être appelé à Paris dans un poste plus digne de lui, et bientôt il passa du lycée Charlemagne au Collège de France pour y occuper la chaire d'éloquence latine. Ses œuvres, principalement les *Promenades archéologiques à Rome et à Pompéi*, *Cicéron et ses amis*, la *Religion romaine*, l'*Opposition sous les Césars*, sont trop connues pour avoir besoin d'être rappelées ici. Elles ressuscitaient avec agrément le monde antique; par leur érudition solide comme par leur élégance, elles firent promptement à leur auteur une situation à part dans le monde scientifique et littéraire. Dès 1876, il entrait à l'Académie française, et, par une piquante rencontre, il y succédait à M. Patin,

comme il lui succède aujourd'hui, sauf un interrègne, au fauteuil de secrétaire perpétuel, où nul n'était mieux fait pour continuer les traditions de courtoisie et d'aménité de M. Camille Doucet.

Il est le quinzième secrétaire perpétuel de l'Académie depuis Richelieu, en deux siècles et demi. — En vingt années seulement, la République a déjà usé plus de deux cents ministres! Il est vrai que la politique dévore, tandis que les lettres conservent.

M. Boissier entre en fonctions précisément à l'heure où l'Académie distribue ses couronnes, et c'est lui qui, dans son premier rapport, aura la mission d'enguirlander les palmes décernées. La tâche lui sera facile, et en attendant ses délicates appréciations, nous avons plaisir à mentionner ici, parmi les œuvres jugées dignes des plus hautes récompenses, celles de plusieurs collaborateurs du *Correspondant :* en première ligne, *une Famille lorraine*, de M. le comte de Ludre, qui dépasse de beaucoup le cadre d'une monographie pour s'élever jusqu'à l'ampleur d'un grand ouvrage d'histoire; *un Diplomate à Londres*, du regretté Charles Gavard, dont nos lecteurs ont connu les premiers tout le charme et tout l'humour; enfin, *Quelques années de ma vie*, de Mme Octave Feuillet, publiées dans ce Recueil, et dont les *Souvenirs* actuels, avec le vif attrait des correspondances intimes de l'illustre écrivain, renouvellent tout le succès.

L'Académie n'est pas seule à décerner des couronnes. Une autre institution, celle de la *Société d'encouragement au Bien*, en accorde aussi chaque année aux hommes et aux œuvres qui honorent le plus la civilisation, et cela dans tous les domaines, ceux de la Foi et de la Science, du Patriotisme et de la Charité, de la Vertu et de l'Honneur.

L'Œuvre a tenu son assemblée générale au Cirque d'Hiver, sous la présidence de M. Jules Simon, dont la parole toujours pénétrante a vivement ému l'immense auditoire. « On prétend, a-t-il dit de sa voix chevrotante et pathétique, on prétend qu'aujourd'hui les riches, les capitalistes, se désintéressent du sort de ceux qui souffrent et ne font rien pour l'améliorer. Que ceux qui tiennent ce langage y viennent voir, et ils se convaincront bien vite que jamais accusation ne fut moins fondée. Jamais on n'a tant fait qu'aujourd'hui pour les pauvres; jamais on n'a tant donné, en haut et en bas... »

On a ensuite proclamé les récompenses, dont les principales sont des *couronnes civiques*, attestant des services exceptionnels à l'humanité. M. Pasteur a reçu cette distinction hors ligne, il y a quelques années. Cette fois, la Société en décernait trois : l'une au docteur Roux, le principal auxiliaire du Maître illustre, l'auteur

de l'admirable découverte contre le croup; l'autre à Mgr Augouard, l'intrépide champion de la France et de la Foi dans le centre de l'Afrique; la troisième au comte de Laubespin, le généreux bienfaiteur de tant d'œuvres d'assistance et de charité.

Le docteur Roux, dont le travail et la fatigue ont momentanément altéré la santé, n'a pu venir recevoir lui-même sa couronne. Mais son nom a été acclamé, et les applaudissements ont redoublé quand on a vu le père de Mgr Augouard, vieillard vénérable et tout blanchi, s'avancer modestement dans l'enceinte pour recevoir la couronne de son fils. — Après avoir fait la campagne de 1870 dans les rangs des volontaires de l'Ouest, le jeune Augouard reçut la prêtrise en 1875, puis partit avec ardeur pour le Gabon et le Congo, qu'il n'a pas quitté depuis. Il y a quelques mois, le vaillant missionnaire, devenu évêque, avait la joie de bénir lui-même, dans la chapelle trop étroite de l'évêché de Poitiers, la cinquantaine du mariage de son père et de sa mère, devant une assistance où se pressait la moitié de la ville. Quelques jours plus tard, il disait adieu à sa famille, qu'il ne reverra peut-être jamais, à ses sœurs, consolatrices du foyer, et il allait reprendre, parmi les peuplades barbares du continent noir, l'œuvre d'évangélisation qu'il y poursuit au péril de sa vie depuis près de vingt ans, marquant chacune de ses étapes par la fondation de missions nouvelles, abolissant partout sur son passage les horribles pratiques du cannibalisme, plantant la croix et faisant flotter auprès d'elle le drapeau tricolore sur un territoire grand comme trois fois celui de la France! Ainsi que l'a proclamé le rapporteur, on peut dire de lui que c'est aussi « un *Grand Français*, car il ne sépare pas ces deux cultes par excellence : Dieu et la Patrie. »

Quant au comte Lionel de Laubespin, ancien officier de l'armée d'Afrique et sénateur de la Nièvre, on connaît les magnificences de sa charité. Depuis la perte d'un fils unique, il a voué son existence au soulagement des douleurs humaines, et il suffit de citer, parmi les créations spéciales de sa bienfaisance : la *Maison de l'Assistance par le Travail* pour les hommes, qui est le complément de *l'Hospitalité du Travail* pour les femmes; l'*Œuvre du Denier de la veuve et des vieillards*, à laquelle il a consacré une somme de 100 000 francs, sans parler de sa participation généreuse à toutes les grandes fondations philanthropiques de ce temps : 40 000 francs pour l'Institut Pasteur, 40 000 francs pour les Condamnés libérés, 40 000 francs pour les veuves et orphelins des naufragés; et partout on le retrouve avec la même prodigalité, discrète et inépuisable! Aussi, ne peut-on s'étonner de l'hommage exceptionnel dont le président du Sénat le saluait récemment en pleine séance : « Je

regarde comme un surcroît d'honneur pour moi d'être l'interprète de la considération respectueuse dont M. le comte de Laubespin est entouré parmi nous... » Et comme le vénéré sénateur protestait avec modestie en alléguant que sa carrière était insignifiante : « Oh! non, reprenait avec accent M. Challemel-Lacour, car elle signifie : Courage, Fidélité politique, Simplicité dans la vie, Munificence et Charité. »

Est-il besoin d'ajouter que la proclamation de ces trois noms a soulevé les applaudissements enthousiastes de l'assistance, non moins unanime à acclamer ensuite les médailles décernées au dévouement et à l'honneur, au premier rang desquelles figurait une médaille d'or, offerte, par M. Jules Simon, au capitaine Baudelon, l'intrépide commandant de *la Gascogne*.

N'était-ce pas aussi une belle assemblée et comme une sorte d'admirable congrès de la Charité que ce grand Bazar de la rue de la Boëtie, où plus de soixante œuvres de bienfaisance trouvent l'aliment principal de leur budget, qui leur a procuré cette année près d'un million, et qui entretient ainsi dans les âmes, au milieu des frivolités parfois extravagantes de notre temps, la flamme sacrée des sentiments généreux et des hautes aspirations.

*
* *

Le mouvement théâtral du mois se résume dans la représentation de *Tannhæuser* à l'Opéra, qui a pris le caractère d'un événement par suite des aventures orageuses de la partition. Ce n'est pas la première fois, en effet, que l'œuvre de Wagner abordait notre grande scène lyrique. On avait tenté de l'y acclimater dès 1861, sous le second Empire; mais elle était alors tombée sous la rage des sifflets, malgré le patronage de Napoléon III et l'appui de toute la cour, entraînée par les ardentes sympathies de la princesse de Metternich pour l'auteur. Vainement avait-on essayé de la relever le lendemain; trois fois de suite, elle fut balayée par la bourrasque furieuse des protestations, et depuis trente-quatre ans, elle était restée, comme une maudite, bannie de notre répertoire. Allait-elle retrouver, en 1895, les anathèmes d'autrefois et se briser aux mêmes colères? C'était là le problème qui surexcitait le public et qui faisait de cette reprise émouvante un événement artistique de premier ordre.

Disons-le tout de suite : la tentative a réussi, en dépassant même les espérances de ceux qui désiraient le plus ardemment le succès. La représentation a été un véritable triomphe, et comme si notre race légère, impressionnable et mobile, était incapable de garder

aucune mesure, on a mis cette fois autant d'excès dans l'éloge et d'emportement dans l'enthousiasme qu'on avait mis jadis de passion dans le dénigrement et de furie dans l'outrage. Les applaudissements ont été aussi tempêtueux que naguère les sifflets; les acclamations aussi exaltées que les indignations d'antan. Les choses, en se ressemblant, ont été retournées; et, devant ce revirement curieux, je me rappelais involontairement le dessin de Gavarni où un caporal-instructeur, enseignant à une recrue ahurie les deux mouvements successifs de « tête droite, tête gauche », lui crie : « C'est pourtant bien simple : c'est la même chose, sauf que c'est absolument le contraire ! »

Oui, 1895 a été la même chose que 1861 dans l'exagération et le débordement, sauf que ç'a été absolument le contraire, et, pour un peu, le public transporté eût, l'autre soir, couronné sur la scène, s'il eût été encore là, le compositeur qu'il envoyait jadis aux gémonies. Mais l'équilibre se fera; les éléments reprendront peu à peu leur niveau, et, finalement, il nous restera une œuvre magistrale, ayant ses défauts à côté de ses beautés, mais digne d'une juste admiration dans son ensemble.

Faut-il raconter le poème? — C'est la lutte entre l'amour pur et l'amour charnel, entre l'affection mystique et le sensualisme voluptueux. Tannhæuser faisait partie de ces *Minnesinger*, de ces ménestrels du treizième siècle qui ont laissé une trace si harmonieuse dans le moyen âge germanique. Mais le chanteur, cédant à un entraînement mystérieux, a quitté ses compagnons pour s'aventurer dans des grottes enchantées où l'entourent de séductions des nymphes et des dryades qui le captivent. C'est le Venusberg, le royaume de Vénus, où la divinité déchue l'enguirlande et le retient dans des liens de fleurs. Mais bientôt, épuisé de délices, énervé de voluptés, il se souvient de la terre, des affections plus nobles qu'il y a laissées, de l'attachement virginal que lui a témoigné la fille du landgrave, la douce Élisabeth, et il veut secouer ses chaînes pour retourner auprès d'elle. Il supplie Vénus de le laisser fuir, et comme la sirène redouble au contraire de caresses pour le retenir, il a l'inspiration d'invoquer la vierge Marie, qui rompt le charme et le délivre. Rendu à lui-même, à sa foi et à sa patrie, il court en Thuringe, au château de Wartburg, où réside Elisabeth avec son père. Il retrouve là ses compagnons, les chevaliers-chanteurs, qui se rendent à Rome en pèlerinage, et qui, précisément, vont se faire entendre à la cour du landgrave, dans un concours de trouvères, devant tous les seigneurs de la région. L'un d'eux, Wolfram, qui aime en secret Elisabeth, commence par une mélodie pleine de tendresse où il exalte l'amour discret et pur.

Mais, à ces accents où il lui semble retrouver un écho des voluptés désertées, Tannhæuser sent se raviver en lui le feu qu'il croyait éteint, et brandissant sa lyre à son tour, il se met à chanter, avec une sorte de bravade et d'enivrement emporté, l'amour charnel et le délire de ses jouissances. Le scandale éclate; les seigneurs s'indignent de cette profanation, les épées sortent du fourreau, et le coupable tomberait sous leurs coups si la touchante Elisabeth, aussi bouleversée que mue de pitié, ne se jetait en avant pour le défendre, en implorant son pardon. Le landgrave veut bien se laisser fléchir, mais à la condition que le criminel se rendra à Rome et qu'il obtiendra sa grâce du Saint-Père. Tannhæuser s'incline, et il accomplit le pèlerinage, pendant qu'Elisabeth, mélancolique et solitaire, passe les heures à prier pour celui dont l'image emplit son âme.

Cependant le temps s'écoule, et le voyageur ne revient pas. Tous ses compagnons passent, au retour, par la vallée de Wartburg en chantant des cantiques; lui seul ne paraît pas. Pleine d'angoisse, Élisabeth implore la Vierge, et, pour mieux forcer la clémence du ciel, elle offre le sacrifice de sa vie pour le salut de son bien-aimé. — Enfin, le pèlerin arrive, mais sombre et désespéré, parce que le Saint-Père a refusé le pardon : « Tu ne l'obtiendras de Dieu, lui a dit le Pape, que si tu vois ton bâton de voyage se couvrir de feuilles vertes... » Quelle apparence d'attendre un pareil miracle! Et puisque, pénitence et repentir, tout est inutile; puisque la damnation éternelle est fatale, au moins faut-il jouir des derniers temps de la vie! L'égaré va donc retourner à l'ancienne ivresse et chercher l'oubli dans les bras de Vénus. Mais Wolfram, qui garde comme un culte le souvenir éthéré d'Élisabeth, combat cette lâche défaillance; il invoque la céleste rédemptrice qu'ils ont aimée ensemble, et, à ce moment même, le cortège funèbre passant par la vallée, Tannhæuser, remué jusqu'au fond de l'être, se précipite sur le cercueil et le baigne de ses larmes en s'écriant : « Sainte Elisabeth, priez pour moi! » Aussitôt les pèlerins accourent et montrent le bâton séché du voyageur tout couvert de feuillage! Le miracle est accompli; si la chaste Elisabeth n'est plus, l'amour a racheté l'âme flétrie de Tannhæuser; le Seigneur a pardonné, et toutes les voix s'unissent dans un hymne de foi et de reconnaissance.

Telle est la légende, qui, désembrumée de ses germanismes, n'est pas autre chose que l'éternelle légende humaine, avec ses aspirations, ses combats et ses chutes, avec ses relèvements, ses douleurs et ses cris vers l'idéal rêvé!

C'est en 1845 que Wagner a écrit la musique de ce poème,

c'est-à-dire à une époque où il subissait encore l'influence dominatrice de l'école italienne et n'était pas pleinement lui-même. Aussi retrouve-t-on, dans cette partition de sa jeunesse, la trace des maîtres immortels d'outre-monts et comme des échos de leurs mélodies. On y rencontre le duo, la romance, le chœur, la marche, tout ce qui caractérise leur méthode, et ce qui nous charme aujourd'hui est précisément ce que les enthousiastes du dieu de Bayreuth lui reprochent. Les beautés appréciées des profanes semblent aux initiés des erreurs et des taches. Pour eux, le vrai, l'unique Wagner est celui de la fameuse Tétralogie, c'est-à-dire l'auteur intransigeant des *Nibelungen*, de *Rheingold* et des parsifaleries. Chacun son goût, mais je constate avec plaisir que les parties de l'œuvre qui sont actuellement les plus applaudies, même après que les concerts de Pasdeloup, de Colonne et de Lamoureux ont habitué nos oreilles à beaucoup de choses et modifié dans une certaine mesure nos impressions premières, je constate que ces parties acclamées sont précisément celles que répudient les wagnériens purs. N'y a-t-il pas là une leçon et comme un *criterium* qui doit nous fixer sur la vraie valeur de l'œuvre et de l'école?

Je n'ai pas à analyser ici la partition. Tout le monde connaît à présent l'admirable ouverture où vibrent toutes les puissances du drame, où se déroulent les provocations entraînantes de la bacchanale, où déborde la passion fougueuse du héros, où se heurtent les deux courants contraires de l'âme humaine, et où toutes les voix de la prière triomphent à la fin dans un apaisement superbe. Il en est de même des morceaux célèbres : la gracieuse chanson du pâtre mêlant son chalumeau rustique au chœur imposant des pèlerins; la marche solennelle, avec ses trompettes éclatantes qui font songer aux trompettes d'argent, *tuba mirum spargens sonum*, dont retentissent les voûtes de Michel-Ange dans les cérémonies grandioses de Saint-Pierre; la poétique romance de l'Étoile, soupirée avec tant de suavité par Renaud; le magistral septuor, les plaintes et les supplications touchantes d'Elisabeth, le récit émouvant du pèlerinage à Rome, les cris déchirants de Tannhæuser, enfin la victoire de la prière ouvrant le ciel au désespéré. Quand une œuvre compte de telles pages, elle est assurée du lendemain, en dépit de ses ombres, et le public parisien, par ses bravos et ses rappels, a tenu à ne pas marchander les témoignages d'admiration à l'auteur.

La magnificence des décors et des costumes est digne du reste. On ne peut rien imaginer de plus frais et de plus poétique que la vallée de Wartburg, avec ses hêtres géants au pied des pentes rocheuses, ses feuillages dorés par le soleil et les collines bleuâtres

qui ferment l'horizon lointain. Le second acte se passe dans une vaste salle du château, s'ouvrant, par une large baie romane, sur une terrasse qui domine la campagne; les murs sont ornés de fresques et de mosaïques byzantines, avec des colonnes de marbre à chapiteaux historiés qui soutiennent le plafond. C'est, paraît-il, l'exacte reproduction du château de Wartburg, près d'Eisenach, restauré au commencement de ce siècle par le duc de Saxe-Weimar; et la scène magnifique qui s'y déroule ressuscite les splendeurs majestueuses de l'Allemagne féodale au temps de ses premiers empereurs. Le troisième acte nous ramène à la vallée, mais sous une autre lumière, dans un paysage d'automne du plus séduisant effet; et c'est là que se termine le drame, dans son émotion poignante, au pied d'un calvaire agreste, à l'ombre de la croix.

L'interprétation est de premier ordre. Van Dyck, qui incarne Tannhæuser, est le ténor wagnérien par excellence. Plein de jeunesse et d'exubérante passion, jetant sa voix avec une prodigalité généreuse, il joue superbement tout le rôle, avec une conviction, une chaleur, une fougue, qui témoignent de sa foi dans le génie du maître. Il est non seulement l'interprète ardent, mais l'apôtre de Wagner. Pourtant, s'il a la force et l'éclat, le timbre et la vibration, il ne possède pas au même degré le charme et la grâce, la tendresse et la suavité; ce qui est une raison de plus pour bien traduire la musique dont il est épris.

Mme Rose Caron est une belle et touchante Elisabeth, Mlle Bréval une séduisante et sculpturale Vénus, et M. Renaud, le meilleur de nos barytons, donne à la romance de l'Étoile, comme aux mélopées du drame, des sonorités moelleuses et caressantes qui enchantent l'oreille. Tous ont été rappelés, acclamés, couverts de fleurs.

En somme, cette représentation presque expiatoire est, pour le compositeur allemand, une éclatante revanche. Soit! — Maintenant, à quand la nôtre?

CHRONIQUE POLITIQUE

23 mai 1895.

Les Chambres ont repris leur session, la Chambre des députés devançant de quelques jours le Sénat qui, moins encombré d'affaires, ne s'est réuni que le 21 mai. La Chambre, avant de partir en congé, s'était, en effet, fixé, pour l'époque de sa rentrée, un ordre du jour tout chargé d'interpellations, et l'on a pu croire au Luxembourg que les députés n'auraient pas, de longtemps, confectionné des lois sur lesquelles les sénateurs eussent à dire leur mot.

De toutes ces interpellations, qui se succèdent à la Chambre, il n'en est guère qui méritent que nous nous y arrêtions. Celle qui aurait pu le plus nous occuper est précisément l'interpellation qui n'a pas eu lieu. La demande en avait été formulée par les socialistes qui désiraient interroger M. Ribot sur la politique générale. Le président du Conseil a pensé qu'il valait mieux s'en tenir à la liste déjà trop longue des interpellations admises, et il a obtenu que celle-ci fût renvoyée à un mois. En principe, il avait raison; la Chambre doit discuter, avant les vacances de juillet, deux lois importantes, sur l'impôt des boissons et sur les droits de succession; il est juste qu'elle mette ce double débat en tête de ses travaux. Mais, de leur côté, les socialistes avaient quelque droit de se dire provoqués par le ministre; lorsque, dans son discours de Bordeaux, M. Ribot les mettait au défi de formuler leur programme; il devait penser que, sauf à y répondre par des phrases redondantes et vides, les socialistes, à peine en séance, émettraient la prétention de relever ses paroles. Prononcé au lendemain de la séparation des Chambres, le discours de M. Ribot n'eût été qu'un thème pour les banquets ou les réunions qui se seraient tenus pendant les vacances législatives. Prononcé la veille de la rentrée, on avait lieu de croire qu'il appellerait, dès la première séance, un débat au Parlement.

L'impression produite par ce discours de Bordeaux n'a été, d'ailleurs, ni profonde ni durable. Quelques mots ont surpris le public, l'ensemble l'a laissé indifférent. On s'est étonné, tout d'abord, de la satisfaction du ministre. Il est venu, a-t-il dit, chercher à Bordeaux une provision de bonne humeur et de bonne grâce; assurément, elle ne lui sera pas inutile : soit que, demeurant au pouvoir, il ait à soutenir le choc de ses adversaires, soit qu'il lui faille abandonner son portefeuille, sous un vote que l'esprit de la nouvelle commission du budget permet déjà de prévoir, M. Ribot aura besoin de recourir souvent à cette provision, si tant est qu'il lui en soit resté quelque chose lorsqu'il a quitté les Bordelais.

N'a-t-il pas dû, en effet, une fois rentré à Paris, s'étonner lui-même de son discours! On ne peut s'expliquer que par le voisinage de la Garonne ce contentement de soi-même qu'a exprimé le président du Conseil devant ses auditeurs. De quoi pouvait-il donc être si fier, et quel prétexte trouvait-il à son chant de victoire? Ah! oui, il en a un, il a fait voter le budget! « Il fallait faire voter ce budget de 1895, a dit M. Ribot aux Bordelais; nous l'avons fait voter. C'est un premier résultat; je n'en triomphe qu'avec la modestie qui convient, mais enfin, il est voté; vous avez un budget. »

Et le ministre, tout en se faisant modeste, se rengorge de ce grand résultat : « Vous avez un budget. » Ainsi avoir obtenu le vote du budget, c'est-à-dire ce qui a été jusqu'ici l'acte le plus élémentaire des Chambres et des gouvernements, c'est aujourd'hui un sujet d'orgueil, un phénomène inouï, une gloire pour un ministre. Comment M. Ribot ne s'est-il pas aperçu qu'en donnant ce vote comme un succès digne de mémoire, il faisait du régime dont il est le représentant la plus sanglante critique?

Un budget! Et quel budget! Un budget dont un républicain, M. Jules Roche, écrivait, il y a quelques jours, dans le *Matin*, qu'il « est à court de 100 millions dès ses débuts », un budget fait d'expédients louches et de taxes spoliatrices, un budget qui n'est arrivé à un équilibre apparent qu'en puisant dans les dépôts de la Caisse des consignations, et en imposant aux communautés religieuses des charges que le gouvernement lui-même avait d'abord déclarées excessives.

Voilà ce qui provoque la belle humeur de M. Ribot.

Le second sujet de satisfaction pour le ministre, c'est le budget de 1896, ce budget auquel, d'après les calculs du même M. Jules Roche, il semble dès à présent manquer 200 millions. Ce léger déficit n'effraye pas M. Ribot. Il reconnaît, à la vérité, « qu'une année et demie s'est écoulée sans que nous ayons pu marquer encore cette législature par aucune réforme importante ».

Mais il annonce qu'il va combler cette lacune. Il promet des réformes. Quelles sont-elles? La meilleure qui se pût opérer serait bien simple : ce serait de faire des économies. Le ministre du Trésor du royaume d'Italie, M. Sonnino, vient lui-même d'en promettre, dans un discours récent, à ses électeurs de San Cascia. M. Ribot prononce le nom, mais pour écarter l'idée. Sous prétexte qu'on ne peut « d'un trait de plume effacer 50 ou 100 millions », il renonce à faire des économies; il ne croit possible d'en effectuer de notables que « si on réorganise certains services organisés d'une façon trop dispendieuse », et il ajourne cette réorganisation à l'époque où l'on fera de la décentralisation; autrement dit aux calendes grecques. Nous savons qu'il est fort question de la décen-

tralisation, depuis quelques semaines, et nous ne doutons pas de la sincérité et du zèle avec lesquels de bons esprits s'appliqueront, dans des commissions spéciales, à en développer le principe. Mais il faudrait peu connaître le parti républicain pour attendre de lui une décentralisation sérieuse. Les théories qui ramènent tout à l'État trouvent seules faveur dans la masse de ce parti. On l'a bien vu à l'Assemblée nationale. La majorité des républicains était hostile à la loi qui a étendu le pouvoir des conseils généraux. Cette loi n'eût jamais été faite sans les conservateurs. Nous entendons encore un républicain libéral, M. Lanfrey, nous dire, en nous montrant ses collègues de la gauche et de l'extrême-gauche : « Ce sont des jacobins! Ils ne voteront pas votre loi. »

Donc, pas d'économies. C'était pourtant l'ancien programme : « Des économies; pas d'impôts, ni d'emprunts. » Voilà ce que portaient toutes les affiches électorales. Aujourd'hui, on nous annonce des impôts; on nous parlera plus tard des emprunts.

Les impôts nouveaux sont toujours mal reçus. Mais il faut avouer que le ministre des finances n'a pas été heureux dans le choix de ceux qu'il a inscrits au budget. Par l'impôt sur les bouilleurs de cru, il soulève contre lui, en dehors de quelques régions, la France agricole, et nous ne serions pas surpris que les votes de ceux qui la représentent ne précipitassent, sur cette question même, la chute du cabinet. Il est vrai que M. Ribot qui, loin du Parlement, au banquet de Bordeaux, déclarait que « sur les questions des bouilleurs de cru il fallait être vigoureux », paraît revenu, depuis qu'il a vu de près les Chambres, à des pensées d'accommodement; pour peu qu'il ait affaire à une majorité résolue, il n'est pas l'homme des longues résistances. Par l'impôt progressif établi sur les successions, impôt qu'il emprunte au projet de M. Poincaré, son prédécesseur, M. Ribot ébranle l'héritage, inquiète les familles, et ouvre la brèche aux socialistes qui, sans reconnaissance pour le ministre, s'armeront contre lui-même des principes qu'il a posés. Singulière contradiction! La révolution française a supprimé le droit d'aînesse, elle a restreint la liberté de tester; elle a fait de l'égalité des partages un dogme législatif, et, quand il s'agit d'appliquer cette égalité, de mettre en pratique ce droit absolu qu'elle reconnaît à l'héritier, des ministres, qui se réclament de cette révolution, s'acharnent à entraver l'exercice du droit par les impôts auxquels ils le soumettent. Du droit, ils font une charge, et par les taxes progressives dont ils le grèvent, ils détruisent cette égalité qu'ils ont commencé par proclamer.

Enfin, M. Ribot a fait une trouvaille : c'est son impôt sur les domestiques. Tel qu'il est formulé, nous doutons que cet impôt excite chez les contribuables la belle humeur dont le président

du Conseil a été, pour son compte, faire provision à Bordeaux. Ce n'est pas pour les gros capitalistes que cette taxe sera le plus cruelle, c'est pour les petits commerçants et les petits employés; M. Ribot augmente la charge suivant le chiffre de la population des villes, comme si le nombre des habitants était pour chacun d'eux un signe de richesse; comme si, par exemple, le petit employé, qui, demeurant à Paris, devra payer au fisc la somme la plus forte, était, par le fait de sa résidence, plus fortuné. C'est d'ordinaire le contraire qui arrive. On sait tout ce que cachent souvent de privations, de gêne, d'angoisses, ces existences obligées à une certaine tenue extérieure, et, pour la maintenir, à retrancher en secret sur le nécessaire. Ce sont celles-là qui souffriront surtout de l'invention de M. Ribot. Il prétend, suivant le grand mot du jour, qu'il veut atteindre la « richesse acquise ». C'est sur la pauvreté que porteront ses coups.

M. le président du Conseil était bien imprudent, lorsqu'il évoquait à Bordeaux le souvenir de l'Assemblée nationale qui y tint en 1871 ses premières séances. « Il y a vingt-quatre ans, a-t-il dit, se réunissait ici l'Assemblée nationale, au lendemain des désastres que nous n'avons pas oubliés. Cela a été le commencement de la république qui dure dans ce pays depuis vingt-quatre ans. Quels progrès elle a faits, Messieurs! » Qu'il compare donc l'œuvre de cette Assemblée et l'œuvre de cette république dont il se targue, lui ancien fonctionnaire de l'empire, d'avoir été l'un des fondateurs. L'Assemblée nationale recevait un pays mutilé, désorganisé, écrasé sous les exigences de l'étranger; comment l'a-t-elle laissé? Avec des finances rétablies, un budget en équilibre et un amortissement régulièrement appliqué. Elle n'avait pas, sans doute, gaspillé l'argent de la France pour des entreprises scolaires, dont le but principal était d'arracher l'idée de Dieu de la conscience des enfants. Cette œuvre-là, la république à laquelle se rattache M. Ribot, l'a prise pour elle; elle s'en fait gloire. Elle y a trouvé, pour une bonne part, le principe de la crise financière; quel bénéfice en a-t-elle retiré au point de vue moral? Un récent rapport du garde des sceaux vient de l'apprendre à ceux qui pouvaient encore l'ignorer. Le nombre des prévenus mineurs, de seize à vingt ans, a augmenté de plus de six mille en quatre ans; les suicides parmi les jeunes gens de plus de deux cents; les récidives vont toujours croissant, et comme on a détruit le frein moral, on déclare la gendarmerie insuffisante; sur les crimes ou délits dénoncés, il y en a 40 pour 100 d'impunis. C'est le bilan moral à côté du bilan financier. M. Ribot peut monter au Capitole.

Le moment était propice pour l'interpellation qu'un obscur député du Loiret, M. Rabier, a cru devoir adresser au gouvernement

sur « l'ingérence cléricale dans l'armée ». L'interpellation a été développée dans la séance du 20 mai; elle avait été déposée avant les vacances de Pâques, et cette Chambre elle-même en avait si peu senti l'opportunité qu'elle l'avait ajournée à un mois. Force était de la subir à la date fixée.

Quelle honte de penser que l'honneur de l'armée, les services de ses plus valeureux chefs, sa discipline, ses traditions, tous les éléments qui constituent sa force, peuvent être livrés, pendant toute une séance, aux déclamations de politiciens qui, étrangers à toute vue de patriotisme ou de dignité nationale, n'ont dans l'âme qu'une fureur de secte! Il s'agissait d'une cérémonie religieuse pour la consécration d'une chapelle destinée aux militaires de la garnison d'Orléans. « Le commandant en chef y assistait, a dit M. Rabier; au premier rang on voyait le général Boussenard. » Et M. de Montfort d'interrompre : « On l'avait vu aussi au premier rang à la bataille de Saint-Privat. » Mais ce glorieux souvenir importe peu au député radical : « Ça n'a rien à faire avec ce qui m'occupe », répond-il, donnant ainsi sa mesure, sans s'en douter.

Certes, le général Boussenard n'a pas à prendre souci des attaques dont il a été l'objet; le respect dont il est entouré l'a vengé d'avance, et le procès qui lui a été intenté devant cette Chambre aux applaudissements des gens de la Commune, n'aura pu que le porter un peu plus haut dans le cœur de ses subordonnés et de ses concitoyens. M. Rabier a dévoilé d'ailleurs le secret du parti : ce qu'il veut, c'est l'*épuration* de l'armée. Plus de chefs qui croient en Dieu, voilà le but que l'on poursuit. Mais alors que restera-t-il? Est-ce que nous ne voyons pas chaque jour l'armée dévoiler ce qu'elle a dans l'âme, par des actes spontanés, individuels, mais dont l'ensemble atteste la pensée de tous? Y a-t-il un anniversaire cher à un régiment, une commémoration de soldats tués à l'ennemi, sans que la religion soit librement appelée à les consacrer de ses prières? Commencez donc par destituer de leur commandement les officiers qui combattent en ce moment à Madagascar; car ils ont demandé, en quittant la France, les prières de l'archevêque de Lyon, et ils assistaient dernièrement, sur la terre où ils vont exposer leur vie, aux obsèques religieuses d'un de ces missionnaires qui ont devancé, dans ces régions lointaines, l'action de la France, et préparé, la croix à la main, le chemin au drapeau.

Non, celui qui était à plaindre dans cette discussion, ce n'était pas le général Boussenard, c'était son collègue d'hier, son chef d'aujourd'hui, le général Zurlinden, ministre de la guerre. Quelle torture pour ce soldat d'avoir à plaider pour un tel frère d'armes les circonstances atténuantes et de ne pas pouvoir dire tout haut à ces parleurs de réunions publiques ce qu'il pensait, au fond, et

des accusateurs et de l'accusé! Dans les dernières déclarations qu'il a faites, le général Zurlinden a donné son vrai sentiment, et l'on n'a guère d'objections à élever contre ces formules loyalement appliquées. Mais se peut-il que le chef de l'armée en ait été réduit à promettre que, désormais, les couleurs de Jeanne d'Arc, au jour de la fête de l'héroïne, ne figureraient plus sur les édifices militaires, et qu'on n'y verrait que le drapeau tricolore, parce que ce serait celui que Jeanne d'Arc adopterait de nos jours? Il faudra bientôt qu'on fasse de l'anachronisme en arrière, et que, pour ne pas effaroucher les consciences radicales, on donne aux guerriers des siècles passés les costumes et les étendards de l'âge présent! Quand l'escadre russe est venue en France, quand on a célébré les funérailles de l'empereur Alexandre, les drapeaux de la Russie se sont mêlés à ceux de la France; dans quelques jours, le drapeau allemand sera hissé sur nos vaisseaux passant à Kiel devant les conquérants de l'Alsace. Mais il sera interdit de placer à côté du drapeau de la France le drapeau de la libératrice sans laquelle la France n'existerait plus!

On n'effacera pas l'histoire. On ne fera point que la France ne retrouve, à chaque page de ses annales, l'intime union de ses croyances religieuses et de ses gloires militaires, et que ces souvenirs fidèlement gardés ne demeurent pour le patriotisme la source des plus consolantes et des plus héroïques inspirations.

On éprouvait cette impression, il y a quelques semaines, à Orléans, en célébrant la fête de Jeanne d'Arc; on l'éprouvait hier à Clermont, en célébrant le huitième centenaire de la prédication de la première croisade. Quelles solennités, quelles journées inoubliables! Des cardinaux, des évêques, venus de tous les points de la France, les autorités militaires, la municipalité elle-même, en dépit des suggestions d'un préfet ahuri, se laissant entraîner par le mouvement populaire, et cette foule immense, recueillie, émue, soulevée d'enthousiasme et applaudissant, jusque sous les voûtes de la cathédrale, aux accents enflammés et superbes, tout vibrants de foi et d'honneur, d'un Monsabré et d'un Turinaz.

Mais il y a eu à Clermont plus que des démonstrations magnifiques et d'admirables discours. Dans une réunion qui comptait près de quarante évêques, il ne se pouvait pas qu'il ne fût question de la situation de l'Église en France, de la guerre poursuivie contre elle, des devoirs des catholiques et de leurs chefs. C'est évidemment la pensée commune qu'ont exprimée Mgr Turinaz et le P. Monsabré.

« Nous comptons sur vous, Messeigneurs, a dit aux prélats rassemblés le P. Monsabré; car, sans vous, nous ne pouvons ni combattre ni vaincre. Ah! sans doute, je vous en supplie, comme on doit supplier des Pères, *obsecro vos ut Patres;* souvenez-vous

que le Seigneur, en vous consacrant, vous a mis sur la tête un casque de défense et de salut, et qu'ainsi il vous a faits chevaliers et capitaines de la milice chrétienne. »

L'évêque de Nancy a répondu à cet appel pour le porter plus haut. Après avoir dépeint en traits de feu les malheurs consommés, après avoir en quelque sorte passé en revue, dans une éloquente invocation, toutes les forces chrétiennes, fils de races illustres, travailleurs des villes et des campagnes, ouvriers et patrons, riches et pauvres, prêtres, religieux, évêques, Mgr Turinaz, s'adressant au Pape lui-même, s'est écrié : « Auguste Pontife, évêque des évêques, vicaire de Jésus-Christ, aujourd'hui, comme il y a huit siècles, aucune guerre sainte n'est possible sans votre appel et sans votre direction suprême ou votre approbation. Bien souvent vous avez affirmé ce grand devoir de la lutte contre les ennemis de l'Eglise et de Dieu. Entendez les vœux du clergé et des catholiques de notre pays. Parlez encore à la France chrétienne dans l'inspiration de votre sagesse et de votre amour; elle ne peut aller toujours, patiente et résignée, de défaite en défaite, à la ruine et à la mort. »

Et, consacrant ces discours par un acte unanime, les cardinaux, archevêques et évêques, présents à Clermont, ont signé une adresse au Saint-Père.

C'en est fait du projet de loi contre les menées subversives présenté au Reichstag de Berlin par le gouvernement de l'Empire. Après un labeur de six mois, durant lequel la commission l'avait à peu près transformé, il a été rejeté à une immense majorité. C'est le centre catholique qui a dominé dans ce débat; maître dans la commission, il n'a pu faire accepter du gouvernement les amendements qu'il avait introduits; il n'a pas accepté davantage les dispositions que voulait lui imposer le gouvernement. Son principal orateur, M. Grœber, a soutenu la lutte contre les ministres dans deux discours fort éloquents.

La défaite du pouvoir s'est aggravée, quelques jours plus tard, par le rejet du projet de réforme de l'impôt sur les tabacs, projet dont le ministère avait déclaré l'adoption « indispensable ». Le comte de Posadowski, secrétaire d'État de l'office impérial des finances, en constatant ces échecs répétés, a pu dire que la Chambre avait préparé « une fosse commune » pour toutes les propositions officielles.

L'empereur se résignera-t-il à ces mécomptes? On se le demande en Allemagne, non sans quelque anxiété, car les résolutions du souverain sont soudaines autant qu'aventureuses. Cependant, on ne parle plus de la dissolution. On suppose qu'au lieu de recourir à ce moyen extrême, on essayera de faire voter, dans les assemblées

de chaque État, quelques-uns des articles que le projet de loi contre les menées subversives appliquait d'un coup à tout l'Empire. La discussion n'a pas seulement laissé les partis irrités les uns contre les autres, et créé une sorte d'état de guerre entre le centre et le gouvernement; elle a divisé les ministres entre eux. Les allures agressives du ministre de l'intérieur, M. de Kœller, ont fait contraste avec le langage modéré du prince de Hohenlohe, chancelier de l'Empire. La *Gazette de Cologne*, organe officieux du chancelier, reproche vivement à M. de Kœller d'avoir cherché le conflit par la façon dédaigneuse dont il a traité les droits et l'action du Parlement. Il semble difficile que de ces querelles intérieures ne sorte pas la retraite de l'un des deux ministres.

L'empereur, avant de prendre un parti, attendra peut-être que les fêtes de Kiel, auxquelles il attache tant d'importance, soient un fait accompli. Les éboulements qui se sont produits dans le canal ne laissent pas que de jeter quelque incertitude sur la possibilité d'exécuter la démonstration maritime qu'avait rêvée Guillaume II.

Il y avait aussi guerre intestine dans le gouvernement de la monarchie austro-hongroise. Nous estimions, il y a quinze jours, que la réconciliation apparente du comte Kalnoky et du baron Banffy n'y avait pas mis fin. Un nouvel éclat s'est produit, en effet, depuis cette époque. Tandis que le ministre des affaires étrangères de l'empire négociait pour amener une pacification, non seulement entre Vienne et Pesth, mais encore entre Vienne et le Vatican, le journal de M. Banffy, le *Pester-Lloyd*, annonçait tout à coup le rappel de Mgr Agliardi, nonce du Pape. La presse officieuse de Vienne démentait aussitôt la nouvelle, en attaquant vivement l'inspirateur qui n'était autre que le chef du cabinet hongrois, et le comte Kalnoky, justement blessé, offrait de nouveau sa démission à l'empereur, qui, cette fois, l'a acceptée.

Le comte Kalnoky dirigeait depuis 1881 la politique étrangère de l'empire; sa prudence, sa modération, étaient universellement reconnues, et, s'il avait signé la Triple-Alliance, il n'en avait pas moins facilité un rapprochement de l'Autriche avec la Russie et évité, dans ses rapports avec la France, tout ce qui aurait pu lui donner de l'ombrage. L'empereur, en acceptant sa démission, lui a prodigué le témoignage de sa gratitude pour ses longs services et envoyé, à ce titre, les insignes en diamants de la grand'croix de Saint-Etienne. Les antécédents du successeur que le souverain a donné au ministre démissionnaire ne permettent pas de supposer qu'il veuille changer sa politique et l'accommoder à l'esprit qui prévaut en Hongrie. Le comte Goluchoswski, nouveau ministre des affaires étrangères, est un catholique fervent; il siège à la Chambre des seigneurs parmi les conservateurs et, déjà désigné comme « clé-

rical », il paraît devoir suivre une ligne fort différente de celle du baron Banffy. Consentira-t-il dès lors à demander le rappel du nonce, alors que les accusateurs de Mgr Agliardi n'articulent en définitive aucun fait précis contre lui; alors que le cardinal Vaszary, primat de Hongrie, que M. Banffy avait cherché à mettre en désaccord avec le représentant du Saint-Siège, est venu, à la Chambre des magnats, démentir les allégations du ministre? On a peine à le croire; avec les sentiments qu'on lui connaît, le comte Goluchowski ne voudra pas marquer son avènement au pouvoir par un conflit avec le Souverain Pontife.

Le parti libéral, qui s'applique en Hongrie à détruire l'influence religieuse, travaille en réalité pour le radicalisme, et le radicalisme n'est à son tour que l'auxiliaire de ceux qui veulent rompre le pacte de 1867 entre le royaume et l'empire.

A l'heure présente, ce qu'on a appelé autrefois le parti libéral n'existe plus en Europe. Les libéraux, il faut qu'ils s'en rendent compte, n'ont plus de personnalité qu'à l'état individuel. Leur esprit subsiste; il peut, suivant les tendances auxquelles il s'abandonne, exercer, en se mêlant aux autres opinions, une utile ou funeste influence. Mais, comme parti, les libéraux sont débordés entre les forces contraires qui s'avancent : le socialisme et la foi religieuse. Les élections municipales de Vienne ont mis à nu leur faiblesse; ce sont les antisémites qui dominent dans le conseil de la capitale autrichienne; l'un d'eux, le docteur Lueger, a été élu premier vice-bourgmestre, et sera probablement nommé bourgmestre, en remplacement du titulaire qui, appartenant à l'opinion libérale, n'a pas voulu garder ses fonctions devant la défaite de son parti. Le corps électoral à Vienne est divisé en plusieurs curies; la deuxième curie, composée de petits employés, de petits professeurs, de petits patrons, sur lesquels les libéraux avaient eu jusque-là le plus d'empire, s'est portée en masse vers les antisémites. Il y a là une réaction confuse, désordonnée, mêlée d'éléments dangereux, contre le scandale des fortunes juives et l'étroitesse d'esprit d'une bourgeoisie égoïste et d'une science orgueilleuse et sceptique. Livrés à l'impulsion décidée, mais téméraire, du prince Aloys de Lichtenstein, les catholiques auraient tort de chercher leur succès dans une alliance avec les socialistes. Ils représentent, là comme ailleurs, la force qui peut, au contraire, arrêter le flot de la révolution, et il est à souhaiter qu'ils trouvent des guides habiles et clairvoyants pour rallier à leur cause ce qu'il peut y avoir dans l'ancien parti libéral d'esprits sages et sincères, éclairés par les événements.

Une campagne se poursuit dans la presse britannique contre ce qu'on appelle en Angleterre les empiètements de la France sur le Niger. Le *Times* est à la tête de l'entreprise, et ce ne sera pas sa

faute si les relations ne finissent point par s'aigrir entre les deux cabinets et les deux pays. Il blesse chez nous le sentiment national autant par l'injustice des accusations qu'il dirige contre nos explorateurs que par le caractère humiliant des démarches qu'il prête à nos gouvernants. Tantôt il prétend que nos voyageurs ou nos marins ont usurpé sur les territoires qu'avec une générosité sans limites il attribue à l'Angleterre; tantôt il parle des désaveux qu'ils ont reçus du gouvernement de la République; c'est ainsi qu'avec une insistance perfide, il revient sur « les excuses » que le ministre des affaires étrangères aurait présentées au *Foreign Office*, au sujet de la soi-disant « agression de la canonnière l'*Ardent* dans les eaux anglaises du Bas-Niger. »

Il y a là des points qui veulent être éclaircis. Nous supposons qu'un jour ou l'autre, il en sera question à la Chambre; il importe que le cabinet rétablisse la vérité des faits et détermine l'attitude qu'il a prise dans cette affaire.

Ce mouvement de la presse anglaise contre l'action de la France avait trouvé son origine dans une lettre de lord Rosebery aux libéraux de Liverpool, lettre où il était parlé de graves problèmes à résoudre « en Extrême-Orient et en Afrique », comme si le premier ministre avait voulu établir une connexité entre la question sino-japonaise et la question du Niger ou du Nil. Peut-être lord Rosebery avait-il craint que l'union de la France, de la Russie et de l'Allemagne, dans les négociations relatives au traité de la Chine et du Japon, ne s'étendît à l'examen de la situation de l'Angleterre en Egypte, et voulait-il se prémunir contre cette éventualité en soulevant d'avance l'opinion dans la Grande-Bretagne.

L'exagération que met la presse britannique à prôner les droits de l'Angleterre en Afrique autant qu'à incriminer les actes de la France pourrait n'être, de la part de cette nation avisée, qu'un moyen de faire valoir les concessions futures de son gouvernement, et d'obtenir qu'en échange on lui laissât toute liberté de se perpétuer en Egypte. D'un autre côté, les feuilles russes préconisent la nécessité de profiter de l'entente des trois puissances au Japon pour demander en commun la fin du régime auquel sont soumis les États du khédive; nous souhaitons que leur vœu soit exaucé.

Louis JOUBERT.

L'un des gérants : JULES GERVAIS.

PARIS. — E. DE SOYE ET FILS, IMPR., 18, R. DES FOSSÉS-S.-JACQUES.

FOI ET SCIENCE

I

Un critique éminent proclamait récemment que la science avait fait banqueroute. Le mot auquel la légitime autorité de son auteur donnait une grande portée dépassait probablement la pensée de M. Brunetière. La science, assurément, n'a pas fait banqueroute; nous voyons accomplis sous nos yeux, accomplis par nos efforts, des progrès que nos pères n'avaient même pu espérer dans leurs rêves les plus ambitieux, et, grâce à la science, le dix-neuvième siècle, aujourd'hui si près de sa fin, comptera certainement parmi les plus grands siècles dont l'histoire garde à jamais le souvenir.

Mais, si je suis un admirateur passionné de la science, du progrès par la science, je ne saurais méconnaître son impuissance, alors qu'elle veut aborder les grands problèmes de la nature et de la vie. Les phénomènes organiques qu'elle décrit souvent avec une lumineuse clarté ne sont que des causes secondaires; telle est la vérité qui ressort chaque jour plus éclatante des recherches poursuivies avec tant de talent et tant de persévérance. Les causes premières restent et resteront probablement toujours couvertes d'un voile impénétrable à l'intelligence humaine livrée à ses seuls efforts. Il semble que Dieu ait dit à l'homme : Tu n'iras pas plus loin! S'il m'est permis de répéter ce que j'ai déjà écrit, le physicien ne sait ce qu'est l'éther suspendu au-dessus de nos têtes; il ignore le fluide électrique, et il se contente de constater ses merveilleux et redoutables effets. L'astronome s'appuie sur une hypothèse inexpliquée, — la gravitation. — Le chimiste ne peut définir rigoureusement les molécules, ni le mathématicien résoudre les axiomes en apparence les plus simples. Le météorologiste ne sait absolument rien des lois qui gouvernent les phénomènes atmosphériques. L'anthropologiste ne nous apprend ni l'origine de la vie ni la formation des espèces. Le géologue est écrasé sous le poids des siècles accumulés, sous les immenses assises de la terre qu'il ne sait ni nombrer ni mesurer. Pas plus que l'anthropologiste, le physiologiste ni le biologiste ne connaissent le secret de la vie;

nous la sentons en nous, nous la voyons autour de nous, et nous ne savons ni comment elle commence ni comment elle finit[1]. Assurément, nous sommes loin d'être arrivés au terme des connaissances humaines; les progrès sont certains, et les siècles futurs ajouteront largement aux découvertes que nous léguons à nos successeurs. N'est-ce pas hier qu'un chimiste anglais, lord Rayleigh, découvrait l'*argon* absolument inconnu depuis les jours déjà bien loin de nous, où Lavoisier analysait, pour la première fois, l'air que nous respirons; et l'un des grands physiciens de notre temps, lord Kelvin[2], s'est cru autorisé à dire, devant la Société royale de Londres, que ce gaz était destiné à produire, au vingtième siècle, la même révolution que l'électricité produisait sous nos yeux. Certes, l'homme accomplira encore de grandes choses, mais il ne saurait jamais dépasser, c'est mon inébranlable conviction, les limites posées par l'Eternelle Sagesse. Il est des sons que l'oreille humaine ne peut ni ne pourra jamais entendre, des objets que l'œil humain ne peut ni ne pourra jamais voir. Il est des milliers d'aspects de la nature que nos organes ne saisissent pas, que notre langage n'exprime pas, et le positivisme lui-même est contraint de parler de l'inconnaissable! *Scire ignorare magna scientia*, a dit un illustre philosophe. Connaître et confesser son ignorance sont de grands dons trop étrangers à nos savants actuels; trop souvent, ils tournent dans un cercle vicieux, s'appuyant sur leurs conclusions pour établir leurs prémisses.

Mais où les lacunes dans leurs conceptions paraissent plus clairement encore, c'est quand ils prétendent régler uniquement par la science les destinées d'un pays, l'avenir d'une société; c'est quand ils nous parlent d'une morale fondée sur la science. Pour le coup, la banqueroute est totale et cruelle. Jamais on ne vit plus lamentable échec; jamais plus triste spectacle n'a été offert aux hommes. On en rirait, s'il ne fallait en pleurer de honte et de chagrin. Il y a quelques semaines, un banquet réunissait ces précurseurs de l'avenir. M. Berthelot, en l'honneur de qui il était donné, célébrait en termes pompeux, au nom du progrès, le présent et l'avenir. M. Lavisse avait déjà parlé « de la science, religion en

[1] M. Brunetière émet cette même idée dans un article de la *Revue des Deux Mondes*, intitulé *la Moralité de la doctrine évolutive*. « Tous les jours, dit-il, nous expliquons des choses que nous n'entendons guère, par des choses que nous n'entendons pas, la gravitation par l'*attraction*, les combinaisons des corps par les *affinités chimiques*, les phénomènes de la vie par les propriétés de la *matière organisée*. »

[2] Sir W. Thompson, appelé récemment par la Reine à la Chambre des Lords, sous le titre de baron Kelvin.

espérance », propos puéril aussi indigne d'un penseur que d'un savant. Les avortements que nous voyons répondent mal aux éloges emphatiques que nos savants se décernent si volontiers. Sans doute, ceux dont nous parlons arrivent à une popularité de mauvais aloi, heureusement éphémère; sans doute, ces tristes éducateurs du peuple obtiennent de gros appointements, plus recherchés encore que la popularité; mais, si l'on contemple la société qu'ils gouvernent depuis vingt ans au nom de la science, la société qu'ils ont formée à leur image par la négation de Dieu, par la négation de tous les principes qui ont fait la grandeur de l'humanité et la force réelle de l'homme, on est singulièrement effrayé des ruines entassées, des ravages exercés, du flot montant de la démoralisation, de la décadence, et il faut, hélas! avoir le courage de le dire, de la destruction morale du pays! Voyez la criminalité s'accroître chez les jeunes générations dans une redoutable progression[1], les enfants amenés au suicide dans un âge où la vie n'est encore qu'un rêve heureux, la dépopulation s'accentuer[2], le patriotisme. ce sentiment si pur et si élevé que je ne veux pas confondre avec le chauvinisme trop à la mode aujourd'hui, s'éteindre; les passions les plus odieuses se donner libre carrière, et l'âme même du peuple s'abaisser sous le matérialisme croissant. Envisagée à ce point de vue, oui, la science a fait, elle fait chaque jour une lamentable faillite, une faillite profondément inquiétante pour l'avenir de notre race. Mais, je me trompe, ce n'est pas la science qui est responsable de ces mécomptes, ce n'est pas la science qui est amenée à cette faillite désastreuse, c'est le rationalisme étroit et arriéré dont les encyclopédistes du siècle dernier nous ont légué le triste héritage; la science vraie, la science qui ennoblit les cœurs et qui élève les âmes, n'a rien à faire avec les rhéteurs du jour, et la

[1] En 1887, on comptait 28 000 jeunes prévenus; en 1891, ce chiffre déjà si élevé, surtout si on le compare à ceux antérieurs à 1870 ou à ceux des pays voisins, s'était élevé à 32 000, 6743 parmi eux n'avaient pas 16 ans! En 1888, 68 enfants se sont suicidés, 77 en 1889, 90 en 1890. Ce dernier fait était à peu près inconnu il y a bien peu d'années.

[2] En 1700, notre population comptait pour 38 pour 100 dans la population des trois grandes puissances (France, Angleterre, Empire germanique). En 1789, en ajoutant la Russie encore peu peuplée, la France compte pour 25 pour 100. En 1872, la population des six grandes puissances est de 244 millions, la France y entre pour 36 millions, soit 14,8 pour 100; en 1890, cette population s'élève à 290 millions, notre pays n'y compte plus que pour 12,9. Ce sont là des chiffres que tout Français devrait constamment avoir à la mémoire. M. Chervin, à qui je les emprunte, ajoute : « Notre population, qui n'avait cessé de croître avec rapidité, est stationnaire, demain, elle sera en décroissance. » (*Situation démographique de la France. Bull. Soc. Anth.*, 1894, p. 648 et suiv.)

banqueroute dont on a parlé leur est exclusivement personnelle.

Ces hommes sont seuls atteints, et c'est là ce qui permet d'espérer un réveil généreux, avant que le mal ne soit irréparable. Je l'espère avec d'autant plus de confiance qu'il faut constater que, chez les peuples voisins, on ne relève pas, du moins avec autant d'intensité, les symptômes de cette dangereuse gangrène. Ces dernières réflexions me sont inspirées par la lecture d'un beau livre : *The Foundations of Belief* « les Fondements de la croyance », dû à la plume habile de M. Arthur Balfour, un des hommes marquants de l'Angleterre et un des orateurs les plus éminents du parti conservateur à la Chambre des Communes.

M. Balfour est jeune encore, — il est né en 1848 en Ecosse, — et on retrouve chez lui les qualités héréditaires de sa race. — Après de brillantes études au collège d'Éton, puis à l'université d'Oxford, qui lui avaient valu, dès le début de la vie, une réputation et une popularité que sa carrière devait pleinement justifier, il devint le secrétaire particulier du marquis de Salisbury, le frère de sa mère. En 1874, il fut élu député de Hertford, plus tard de Manchester. Son talent oratoire le mit rapidement hors de pair, et l'opinion publique accueillit avec faveur le choix de son oncle quand il le présenta à la reine pour le poste de Secrétaire d'État de l'Écosse, puis pour celui autrement difficile de Secrétaire pour l'Irlande. Au mois d'octobre 1891, il devint premier lord de la Trésorerie et *leader* de la Chambre des communes. Nul doute qu'au jour où lord Salisbury voudra abandonner la direction du grand parti conservateur, M. Balfour ne le remplace aux applaudissements de l'Angleterre, et qu'il ne devienne premier ministre, ce grand prix des politiciens, auquel beaucoup aspirent et auquel un si petit nombre parvient [1].

Au milieu des immenses labeurs qu'imposent à un homme d'État les situations successivement occupées par M. Balfour, comme son illustre rival, M. Gladstone, il se délasse par des travaux philosophiques et littéraires. Dès 1879, il publiait « la Défense du doute philosophique », *Defence of Philosophical Doubt*, dont le seul titre fait assez connaître les tendances. L'apparition du volume fut

[1] M. Stead écrivait récemment dans la *Review of Reviews* : « Ses adversaires politiques reconnaissent en lui le leader le plus habile qu'ait eu la Chambre des Communes depuis sir Robert Peel. L'adresse de ses reparties, sa souplesse, son égalité d'humeur dans le maniement des hommes, sa probité et son désintéressement lui ont valu autant de respect dans le parti opposé que d'affection dans le sien. » Ajoutons que, comme tout bon Anglais, M. Balfour est un sportsman distingué. Il est surtout passé maître au *golf*, le jeu national de l'Écosse.

saluée par les acclamations des libres penseurs, fiers d'une aussi brillante recrue. Mais l'étude et la réflexion amenèrent un rapide changement dans un esprit qui avait soif de la vérité. Dans ce nouveau volume, qui, en quelques jours, est arrivé à sa troisième édition, M. Balfour traite, mais avec plus d'ampleur, la même question qui avait inspiré les articles de M. Brunetière. Ses conclusions longuement méditées sont nettement chrétiennes; elles ont produit, dans tous les pays de langue anglaise, une vive sensation. Je voudrais les faire connaître aux lecteurs du *Correspondant*, à eux de les juger à leur tour.

II

Ce volume est une longue et ardente protestation contre les doctrines que Tyndall, Huxley, Spencer, et tant d'autres après eux, ont popularisé en Angleterre. Il confond sous le nom de *naturalisme*, le positivisme, l'agnosticisme, l'empirisme [1], j'ajouterai le matérialisme et le panthéisme, tous les systèmes aboutissant au doute, à la négation de tout ce que nous ne pouvons voir avec nos yeux, ni juger avec notre intelligence; ces systèmes, ajoutera-t-il dans un langage imagé, qui prétendent couvrir les plages d'où la religion s'est retirée. Le but que se propose M. Balfour, nous apprend-il dans quelques lignes préliminaires, est d'établir clairement un mode d'étude des grands problèmes, que nous sommes aujourd'hui forcés, que nous le veuillions ou non, d'aborder. Il n'a pas, il ne peut avoir la prétention de défendre les dogmes théologiques, encore moins de résoudre les doutes qui, de tout temps, ont hanté les personnes pieuses. Il désire seulement montrer que presque toujours ces doutes et ces difficultés naissent de la manière superficielle et insuffisante dont ces questions d'une si immense portée sont approchées par le public.

Tel est le but poursuivi, voyons maintenant par quels procédés notre auteur s'efforce de l'atteindre.

Dans la première partie d'une étude à la fois claire et substantielle, il montre le naturalisme (nous adoptons le mot choisi par lui) aux prises avec la morale, avec l'esthétique, avec la raison elle-même. Ni nos sentiments moraux, ni notre admiration du beau dans la nature, dans l'art, dans les produits de la pensée humaine, ni l'intelligence dont nous sommes doués, n'ont pu sortir de l'évolution, d'un hasard heureux tel que la sélection naturelle.

C'est par les faits qu'il faut prouver ces prémisses.

[1] L'empirisme est le système philosophique qui assigne l'expérience comme la seule origine de nos idées. Il est renouvelé d'Épicure.

Il existe une contradiction brutale entre le naturalisme et les sentiments que les meilleurs, les plus intelligents d'entre nous n'ont cessé de professer. Si le naturalisme représente la vérité, ou, pour mieux dire, s'il représente toute la vérité, la moralité n'est plus qu'un simple catalogue de préceptes utilitaires, l'esthétique qu'un plaisir passager et purement matériel, la raison qu'un passage fort obscur d'une série de sensations à une autre série, les qualités ou les vices que le résidu nécessaire de nécessités anciennes. Tout ce qui donne à la vie sa dignité, à l'effort sa valeur, s'éclipse et s'anéantit écrasé et comme flétri par ces doctrines. Le désir de savoir, une des plus nobles passions de l'âme, s'éteint devant l'impossibilité pour la génération présente, comme pour celles qui lui succéderont, de secouer le joug qui tient notre intelligence sous un servage héréditaire, en nous montrant qu'il n'est aucune différence entre la beauté d'une symphonie et l'excellence d'une sauce, que toutes les deux proviennent d'un même effort, et que leur unique distinction est l'utilité dont elles peuvent être pour le progrès de l'espèce.

Mais si, dans l'hypothèse naturaliste, les sensations produites par l'esthétique sont un *lusus naturæ*, sans un résultat appréciable, celles qui touchent à la moralité deviennent une véritable fraude infligée à l'homme sans but défini. Le sentiment de la liberté, celui de la responsabilité, l'autorité de la conscience, la satisfaction que fait éprouver un acte de vertu ou de courage, l'admiration due à l'héroïsme, la sympathie qu'inspire la souffrance, tous les sentiments qui engendrent les grandes actions ou les nobles ambitions, ne sont que des artifices employés par la nature, pour procurer aux sociétés, sinon aux individus, quelques avantages dans la lutte pour la vie; ils ne diffèrent en rien des mille instincts souvent cruels et dégradés qui ont le même but final, les mêmes moyens d'action.

Quant à l'homme lui-même, que devient-il dans ce chaos? Il n'est plus la cause finale de l'univers; sa vie est un pur accident; son histoire à travers les siècles, un imperceptible épisode dans l'existence de la plus humble des planètes qui roulent dans le firmament. Des combinaisons qui ont fait sortir de la matière inerte un organisme vivant, la science ne peut rien nous apprendre de sérieux[1]. C'est de cet organisme cependant qu'est issue, par une

[1] Veut-on un exemple des théories nouvelles que la science promulgue, mais qu'elle n'appuie d'aucune preuve. Pour Hæckel, l'apparition de la vie en ce monde est un phénomène du même ordre que la production d'un composé minéral quelconque. La vie se serait manifestée d'abord dans une matière sans forme déterminable, sans organisation apparente, presque

progression inconnue, ayant comme nourrices dignes d'elle la faim, la souffrance et le crime, une race possédant une conscience capable de comprendre combien elle est dégradée, une intelligence lui montrant combien elle est insignifiante. Nous étudions le passé de cette race; nous voyons une interminable suite de sang et de larmes; une série d'erreurs sans excuse, de révoltes sans cause, d'abaissements sans motif. Si nous interrogeons l'avenir, après un terme bien long sans doute, si on le compare à la vie d'un homme, mais bien court en présence de l'immensité des temps que notre esprit peut entrevoir, toutes les énergies dont nous sommes les témoins seront épuisées : le soleil s'obscurcira; la terre, devenue inerte, ne portera plus les êtres qui ont troublé un moment sa solitude. L'homme aura disparu à jamais, et avec lui, ses aspirations élevées et ses chimères insensées. Les monuments impérissables, l'objet de nos admirations, les actions immortelles qui enflamment nos esprits, la mort et l'amour plus fort que la mort, seront comme s'ils n'avaient jamais été, et rien, absolument rien, ne subsistera de ce que les générations se sont efforcées d'édifier au prix de tant de souffrances et de tant de dévouements. L'éternel néant est le dernier mot de la science!

Je ne contredis pas, pour ma part, ces derniers enseignements du naturalisme quelque durs qu'ils puissent être. Nous aussi, nous croyons que, quand les temps seront accomplis, tout ce qui a fait la gloire, la force, la grandeur de l'homme, disparaîtra à jamais; mais, et c'est là ce qui fait notre supériorité, nous savons que tout ne finit pas avec cette vie, qui s'écoule si rapidement pour les générations comme pour les individus; nous gardons nos immortelles espérances, nous sommes assurés d'un immortel avenir.

Un conflit perpétuel existera entre les doctrines que nous venons d'exposer et le sentiment que nous portons en nous de ce qui est juste, de ce qui est noble, de ce qui est humanitaire, pour me servir du mot à la mode qui rend plus clairement ma pensée. Ce conflit jette dans l'âme une inquiétude qui témoigne éloquemment que ces doctrines sont inacceptables pour des êtres tels que nous,

sans consistance, n'accusant aucun caractère tranché dans le sens végétal ou animal, douée de sentiment et de volonté, apte à se développer et à s'organiser de diverses manières, sous l'influence d'agents extérieurs. Cette sorte de protoplasme diffus à l'origine aurait pris peu à peu la structure d'une cellule par l'apparition de noyaux et de membranes limitantes; puis la segmentation et la différenciation progressives en auraient fait naître, à de longs intervalles, les innombrables espèces des deux règnes. (*Hist. de la création.*) Je croirais faire injure au lecteur en prenant la peine de réfuter de semblables assertions mises en avant avec le dogmatisme insupportable de la science moderne.

inacceptables pour une société telle que celle où nous vivons.

Allons plus loin, approfondissons le système que l'on nous présente. Demandons à ses adeptes de nous dire d'où nous venons, où nous allons, quels sont les agents qui nous ont faits ce que nous sommes. Demandons-leur si le néant est le but unique et final de la vie. Les réponses que nous recevons ne sont pas pour nous satisfaire. Nous avons appris à mesurer l'espace, et l'on nous montre ce globe que nous habitons roulant à travers les étoiles, dans l'immensité de l'éther, en apparence, sans but et sans utilité. Nous avons appris à mesurer le temps, et l'on nous dit que la vie non seulement d'un individu, mais celle d'un peuple, celle d'une race entière, sont sans importance. Nous avons appris à distinguer les causes, à déduire les effets, et l'on nous répond que les sensations et les aspirations ne doivent jamais entrer en ligne de compte, que leur origine est méprisable et leurs suggestions mensongères.

Il est certain, ajoute M. Balfour, que la lutte qui existe doit être fatale à l'un ou à l'autre des partis en présence. Si le naturalisme devait jamais l'emporter, les protestations s'affaibliraient, les opinions contraires s'effaceraient probablement peu à peu chez l'homme. Mais aussi, nous pouvons dire avec une profonde conviction, toute noblesse dans les conceptions, tout dévouement dans les actes, toute valeur dans l'idéal que nous poursuivons, disparaîtraient avec elles.

Nombre de personnes, nous objecte-t-on, dont la vie et la conduite peuvent servir de modèle, acceptent les idées que nous prétendons flétrir. Je ne nie nullement ces exemples de vertu et d'altruisme chez des hommes qui ignorent tout sentiment religieux, tout frein religieux; mais si le fait est vrai, les conséquences que l'on veut en tirer ne peuvent se soutenir.

Les biologistes montrent des parasites qui vivent dans le corps d'animaux d'un organisme supérieur au leur et qui ne peuvent vivre que dans ce corps. Leur infortuné hôtelier doit fournir à leur voracité; il mange pour eux, il digère pour eux la nourriture destinée à se convertir en une substance qui leur soit assimilable. Ces êtres n'ont pas d'yeux, leur hôtelier voit pour eux; ils n'ont pas d'oreilles, leur hôtelier entend pour eux, il travaille pour eux; ils n'ont donc nul besoin d'un appareil nerveux très développé. Pouvons-nous en conclure que les yeux, les oreilles, les muscles puissants, un système nerveux développé, sont inutiles dans le monde animal? Assurément non. Ils sont inutiles au parasite, parce qu'ils sont indispensables à l'hôtelier qui l'héberge. Le parasite participe à sa vie; il vit avec lui, il meurt avec lui.

Cette comparaison ne s'applique-t-elle pas assez justement aux

personnes chez qui le naturalisme est associé à la morale la plus sévère et la plus élevée. Elles ont vécu en véritables parasites dans la société; elles ont été imprégnées à leur insu de sentiments qui leur étaient étrangers, d'idées qu'elles repoussaient, et, semblables aux parasites, elles n'arrivent pas à se détacher du milieu ambiant auquel elles tiennent par les liens les plus étroits.

Il importe aussi de savoir si la sélection naturelle amène un progrès dans les idées ou dans les sensations esthétiques capable d'accroître la somme d'avantages ou de jouissances chez l'homme. Nous ne le pensons pas. Les modifications, souvent loin d'être des progrès, que l'histoire, la vie même de chaque jour, nous enseignent, tiennent au temps, au milieu, aux influences extérieures et il n'est nul besoin de chercher d'autres facteurs. On est surpris des engouements irréfléchis qui s'élèvent à tout moment dans une foule, dans une nation. Chacun veut voir comme les autres voient, sentir comme les autres sentent, décider comme les autres décident. Les variations constantes de la mode en sont un exemple amusant. Certaines toilettes qui ont charmé une génération sont rejetées comme ridicules par la génération suivante. Que dis-je, aucune de nos femmes ne voudrait porter en 1895, les chapeaux ou les robes que chacun admirait dix ans auparavant.

Du costume toujours dominé par la frivolité, il faut passer à des sujets plus élevés. Nous connaissons aujourd'hui assez bien la longue histoire de la littérature et de l'art. La mode et une mode constamment changeante ne règnent-elles pas suprêmes dans la poésie, dans la peinture, dans la musique? Prenons ce dernier art comme exemple. Chaque génération a découvert de nouvelles méthodes, de nouvelles formes, de nouveaux instruments. De la simplicité du chant grégorien, de la chanson du soldat ou du paysan à notre musique actuelle si compliquée, l'art a passé par des gradations nombreuses et diverses. Ces nouvelles harmonies, ces nouveaux rythmes, cette nouvelle instrumentation, auraient paru des paradoxes aux générations qui nous ont précédés; ils paraîtront sans doute arriérés aux générations qui nous suivront. Lisez les jugements émis depuis Platon jusqu'à Wagner, toujours la musique était satisfaisante pour ceux qui l'entendaient; elle produisait sur eux des émotions aussi profondes que celles qu'elle produit sur nous. Où est donc le rôle joué par la sélection? Quels ont été les avantages dus à son action? En quoi a-t-elle contribué à accroître nos jouissances? « What has been the net gain? » demande en termes plus précis M. Balfour. Cette intervention, si même elle a existé, ce dont il est permis de douter, a été bien insignifiante. En poursuivant cette étude, en examinant successive-

ment chacun des arts dont l'influence a été considérable sur le développement du genre humain, nous serions forcément amenés aux mêmes conclusions.

Si nous nous plaçons enfin au point de vue de l'intelligence, on nous a dit qu'au lieu d'être le couronnement de l'organisation humaine, elle n'est qu'un des moyens adaptés à la conservation de l'espèce, et qu'elle n'est même ni le moyen le plus important ni le moyen le plus durable. Pour les évolutionnistes, il n'est aucune distinction entre le développement de l'intelligence et celui de toute autre faculté psychique ou physiologique utile à l'espèce. De la plus humble forme d'excitation nerveuse aux plus hautes conceptions, tout, sans exception, sensation, instinct, désir, volition, est le résultat de causes naturelles. Mais la nature n'a qu'un but pratique; tout ce qui peut améliorer la race, accroître des facultés qui ne sont pas purement utilitaires, est contraire à son action; mieux encore, elle détruit les facultés acquises, quand elles ont cessé d'être utiles. C'est ainsi que les yeux des poissons des grottes profondes s'atrophient et que les instincts des animaux domestiques dégénèrent rapidement.

Ces propositions auraient grand besoin d'être prouvées. Nous ressemblons, nous répond-on, à des enfants tâtonnant au milieu d'une chambre obscure, un peu mieux doués que le protozoon, mais bien médiocrement partagés, si nous rêvons un être qui puisse embrasser et comprendre tous les phénomènes de la nature.

En résumé, le dernier mot du système que l'on prétend nous imposer au nom de la science est une nature inintelligente créant, comme par hasard, par des moyens qui restent inexpliqués et inexplicables, quelques rares êtres doués d'une certaine intelligence. Ce serait à coup sûr, ajoute M. Balfour, un bien méprisable univers, s'il nous était permis de mépriser ce dont nous faisons partie.

III

M. Balfour, dans la première partie de son livre, montre avec vigueur les redoutables conséquences qu'entraînent les doctrines naturalistes. Mais, si redoutables que soient ces conséquences, nous n'avons pas le droit de rejeter le naturalisme, si les faits sur lesquels il s'appuie sont vrais, si les déductions que l'on en tire sont légitimes. Notre auteur, se plaçant à ce nouveau point de vue qui, en bonne logique, aurait dû être le premier, s'efforce de prouver que le système naturaliste manque de toute base philosophique. Quelle que soit l'admiration que son livre m'inspire, je dois reconnaître que ses conclusions sont plus paradoxales, moins fortement mo-

tivées que celles que nous avons résumées. Ici encore, je demande au lecteur d'en juger.

Toute philosophie dont les prémisses ne reposent que sur l'expérience scientifique est une théorie empirique et inacceptable. Cette conclusion est-elle contraire au naturalisme? N'est-elle pas aussi contraire à toute science, à toute vérité exclusivement appuyée sur la science? Oui, répond M. Balfour à la première interrogation; non, répond-il avec non moins de netteté à la seconde. Si l'empirisme ne peut se maintenir, le naturalisme succombe forcément avec lui, car le naturalisme repose sur l'unique assertion que les méthodes empiriques sont les seules exactes, les seules valables. Mais si la critique de l'empirisme est aussi celle du naturalisme, en est-il de même pour la science? Assurément non, car si l'adhérent du naturalisme est forcé d'accepter l'empirisme, base unique des doctrines nouvelles, l'homme qui base ses convictions sur la science n'est nullement tenu de s'y soumettre; il peut choisir à son gré le système philosophique le plus satisfaisant pour son esprit: il peut même les rejeter tous. Il n'est nullement tenu de remonter aux causes premières et de justifier par elle ses conclusions [1]. La science a précédé la théorie de la science et en reste indépendante. La science a précédé le naturalisme que l'on prétend confondre avec elle; elle lui survivra certainement.

Bien que notre conception de l'univers ne soit pas à l'abri de toute critique théorique, continue M. Balfour; bien que nous avancions des assertions sans chercher à les prouver, que nous serions même souvent assez empêchés de prouver, notre certitude scientifique reste cependant entière; et si nous prétendons résoudre les difficultés qui se présentent, c'est parce que leur solution importe à notre idéal scientifique et nullement parce qu'elle est nécessaire pour fortifier ou pour étendre nos convictions. Il n'en est pas de même pour le naturalisme, et c'est là une des principales objections que lui fait notre auteur. A la philosophie empirique, qu'il confond avec le naturalisme, je ne fais, dira-t-il, aucune opposition; que cette philosophie échoue dans ses prétentions, c'est un sort commun à beaucoup de philosophies; qu'elle cherche à emprunter des conclusions connues, c'est un tort bien léger; qu'elle n'aie pu arriver à un certain crédit qu'en s'appuyant sur des théories scientifiques unanimement admises, c'est un simple incident. Mais, qu'au nom de travaux qui ne lui appartiennent pas, de succès auxquels elle est étrangère, de triomphes auxquels elle n'a nulle part, cette philosophie prétende s'imposer à toutes les con-

[1] « Still less is he obliged to take his first principles from so poor a creed as the one we have been discussing » (p. 134).

victions, à toutes les croyances, voilà qui est véritablement odieux! Qui donc ferait la moindre attention au naturalisme, s'il ne se présentait à nous sous la livrée de la science et s'il ne réclamait le droit exclusif de parler au nom de la science? Le naturalisme en lui-même n'est rien; il ne satisfait en rien la raison humaine, il n'ajoute rien aux aspirations de l'humanité; et cependant, il est impossible de le dissimuler, son influence s'accroît, et rien jusqu'à présent ne permet de présager son recul. Ce succès grandit chez les hommes instruits, comme chez les hommes à demi instruits. Ils acceptent ses prétentions, ils se soumettent à sa domination, parce qu'ils ne distinguent pas suffisamment les droits certains de la méthode scientifique des efforts de l'école empirique pour associer la science au naturalisme dans une suprématie commune sur la pensée comme sur la conscience. C'est là assurément, je le reconnais avec M. Balfour, un grand malheur pour l'humanité, un grand péril pour son avenir.

Les croyances naturalistes, si l'on peut joindre ces deux mots qui hurlent de se trouver accouplés, comprennent deux éléments : l'un positif, l'affirmation de tout ce qui est prouvé par la science; l'autre négatif, que rien n'est connu, rien n'est prouvé en dehors de la science[1]. Ces hypothèses attendent encore leur démonstration, et si jamais cette démonstration pouvait être faite, quelle lacune ne créerait-elle pas dans nos connaissances! Elle n'est pas au surplus nouvelle; nous la voyons en germe dans Epicure, et Hume la formulait en termes précis au siècle dernier. En dehors de l'observation et de l'expérience scientifique, disait-il, aucune science ne peut subsister. En dehors des faits prouvés par une démonstration mathématique, nous ajouterions aujourd'hui par une analyse de laboratoire, tout est sophisme et illusion. Les sectateurs d'Hume vont plus loin que le maître; ils affirment, avec le plus intolérable dogmatisme, que tout peut être prouvé par la méthode scientifique.

M. Balfour croit, contrairement aux affirmations de l'école si en vogue aujourd'hui, que ni l'observation ni la méthode scientifique n'offrent des bases suffisantes pour étayer un système philosophique. L'observation, par exemple, permet-elle de prouver que la loi de causalité est une loi générale s'étendant au temps et à l'espace? Permet-elle de prouver que tout ce qui est a une cause? Non assurément. Il en est ainsi pour beaucoup d'autres faits qui

[1] « They have chosen to assume that scientific beliefs stand nott only upon a different but upon a much more solid plateform than others; that scientific standards supply the sole test of truth and scientific methods the sole instrument of discovery » (p. 235).

ne sont pas, qui ne seront probablement jamais démontrés et qui n'en subsistent pas moins. Les sciences elles-mêmes nous en fournissent chaque jour de nombreux exemples [1].

Le psychologiste s'efforce de découvrir les rapports entre ce qui est matériel et ce qui est immatériel; le physiologiste observe l'organisme vivant, le biologiste le développement de l'individu et les mutations de l'espèce, le chimiste recherche les combinaisons et les réactions des molécules, l'astronome suit les mouvements des astres, le physicien étudie la matière et l'énergie. Demandons à tous, et à chacun d'eux, si l'observation seule est suffisante, et si la science, si sûre qu'elle soit d'elle-même, permet d'embrasser les phénomènes dont nous sommes témoins, de résoudre les problèmes souvent si complexes qui se dressent à chaque pas devant nous; et pour rester sur le terrain philosophique, qui nous dira avec quelque précision comment un effet mental peut provenir d'une cause physique? Comment la matière peut agir sur la pensée immatérielle?

Remontons plus haut, prenons l'ensemble de nos connaissances et demandons sur quel fondement repose la théorie scientifique du globe. La science et la philosophie empirique répondent d'une commune voix sur l'observation. C'est l'observation qui seule nous a permis de connaître la nature et les lois qui la régissent; ce sont les hypothèses fondées sur l'observation et longuement méditées qui ont permis une conception plus claire et plus exacte de l'univers, conception qui est une des gloires de notre siècle. Mais sur quoi la science appuie-t-elle cette affirmation? Evidemment sur le jugement que nous formons des divers corps que nous voyons, des sons que nous entendons, des objets que nous manions.

Ce sont donc nos sensations et uniquement nos sensations qui décident nos conclusions. Mais que savons-nous de ces sensations? Que savons-nous de leur origine ou de leur mode d'action? Que savons-nous de la valeur des outils dont nous nous servons?

M. Balfour cite un exemple qui montre combien nos hésitations sont fondées. Vous apercevez, dit-il, un arbre vert à 20 mètres de vous, vous êtes-vous jamais rendu compte des causes physiques et physiologiques qui vous permettent de voir cet arbre et de savoir en même temps que vous le voyez? Il est très intéressant de noter les diverses opérations qui se produisent instantanément, vibrations de la lumière solaire, ondulations de l'éther, absorption par l'arbre d'une partie de ces ondulations, reflet de la couleur verte des

[1] Je fais dans ces pages abstraction complète des vérités que la foi enseigne; elles ressortent d'un tout autre ordre d'idées que nous n'avons pas à discuter ici.

feuilles sur la rétine de l'œil, incitation du nerf optique, excitation enfin de certaines molécules des lobes du cerveau, par un procédé que nul ne connaît, que nul ne peut dire. Qui oserait prétendre que ces opérations multiples n'entraînent jamais d'erreur, que ces sensations ne sont jamais fallacieuses?

Il serait facile de multiplier des exemples semblables. Combien est-il d'observations qui ne reposent que sur des illusions, et ce sont ces observations que l'on présente comme base exclusive de nos connaissances, comme base exclusive des affirmations de la science? M. Balfour n'a-t-il pas raison de demander comment il est possible de fonder toute une théorie sur des témoignages dont on est toujours forcé de suspecter la sincérité [1]? Il va plus loin encore : si nous considérons, dira-t-il avec quelque exagération peut-être, nos perceptions psychologiques, nous verrons que ces perceptions ne sont pas seulement habituellement inexactes, mais le plus souvent mensongères [2].

En résumé, la philosophie, dans l'opinion de M. Balfour, est obligée de reconnaître que les vérités proclamées par la science ne sont que des paradoxes. Il est déjà difficile de comprendre que la perception d'un objet, si claire qu'elle paraisse à l'observateur, n'est à un moment donné qu'une vibration de molécules imperceptibles, à un autre qu'une modification dans l'éther dont nous savons à peine nous figurer l'immensité, à un troisième qu'une sensation éprouvée par notre système nerveux; que faut-il donc penser, quand on nous dit que l'impression que nous recevons n'est jamais absolument vraie et peut être absolument fausse? Comment concilier une situation où il faut accepter des solutions imposées par la science et où ces solutions sont fondées sur des observations que cette même science déclare erronées?

Allons plus loin, lorsque nous désignons du doigt un phénomène, chacun peut le voir comme nous le voyons, le juger comme nous le jugeons. Mais si nous essayons de décrire ce phénomène en un langage qui nous est propre, lorsque nous le traduisons, si l'on peut parler ainsi, à combien d'erreurs, à combien de difficultés ne sommes-nous pas exposés, et c'est là, cependant, le dernier mot de la science dont on proclame l'infaillibilité.

[1] Presque toujours les observations se font par les yeux et la science nous apprend que les observations par les organes visuels sont constamment erronées.

[2] « In other words, we need only to consider carefully our perceptions regarded as psychological results, in order to see that regarded as sources of information, they are not merely occasionally inaccurate but habitually mendacious » (p. 111).

Tels sont les enseignements des écoles naturalistes ou empiriques; telles sont les théories devant lesquelles l'esprit humain, si inquiet, si troublé qu'il soit, doit s'incliner sans appel, sous peine d'être traité de retardataire : comme si la réaction contre l'erreur n'était pas le véritable progrès. C'est nous qui sommes les hommes du progrès, ce sont nos adversaires dont l'intelligence et la science se montrent singulièrement arriérées.

IV

L'histoire montre les théories métaphysiques comme un symptôme de l'état des esprits chez les générations successives. Mais ces théories ont-elles joué le rôle important que quelques-uns leur attribuent? N'étaient-elles pas plutôt des effets que des causes; le produit de l'éternel désir de l'homme d'accorder sa raison avec ses croyances instinctives ou, pour mieux dire, innées? Ces croyances ont précédé les spéculations métaphysiques, elles leur survivent, elles leur survivront toujours. Ces spéculations ne sauraient donc être considérées comme un des grands facteurs du progrès humain.

On le voit bien clairement en parcourant la longue liste des philosophes. Quelles magnifiques aspirations il faut enregistrer, mais aussi quelle série de lamentables échecs! Platon, avec un merveilleux génie, avec un style dont la grandeur charme encore aujourd'hui ceux capables de le lire, hasarde des solutions pour les grands problèmes, l'éternelle préoccupation de l'homme; mais son système, si même on peut lui donner ce nom, se traîne sans vigueur et sans vie. Aristote est assurément un des plus grands parmi les hommes, qui donc accepte sa théorie de l'univers? Si le mode de vie préconisé par les stoïciens touche encore quelques adeptes, qui donc s'intéresse à leur métaphysique, qui donc s'intéresse à l'âme du globe ou aux cycles innombrables se répétant sans cesse?

Les néo-platoniciens s'appuient sur le mysticisme, et le mysticisme exerce et exercera toujours une grande action sur le cœur humain. Mais comment accepter cette étrange gradation entre l'absolu à un terme de la série et la matière à l'autre?

Ce sont là, objecte-t-on, des doctrines surannées, admises dans des temps bien éloignés de nous et qui n'ont aucun rapport avec nos connaissances actuelles, avec nos idées modernes. Mais, demande M. Balfour, avons-nous fait, depuis deux mille ans et plus, un progrès philosophique appréciable? Je ne saurais, pour ma part, le contredire. La dualité de substances de Descartes est-elle mieux pour nous plaire que la substance unique de Spinoza, ou le nombre incalculable de substances de Leibnitz? Nous repous-

sons l'empirisme du dix-huitième siècle, l'idéalisme du dix-neuvième; nous repoussons les théories pessimistes de Schopenhauer, l'inconscience de Hartmann, et cependant M. Balfour est obligé de reconnaître que ces derniers ont encore des admirateurs en Angleterre et plus encore d'admirateurs peut-être dans ce pays que dans tout autre; mais, ajoute-t-il, ce qui est, après tout, une faible consolation, parmi ceux qui souscrivent au pessimisme, combien en est-il qui voudraient en faire la base de leurs croyances métaphysiques, la base de leur conduite? Leur nombre est certainement très restreint.

Si donc nous étudions le long passé de la philosophie, il est facile de prouver que les conceptions métaphysiques mises en avant sont erronées, les démonstrations peu convaincantes, et que les triomphes dialectiques les plus admirés se sont rapidement écroulés devant la critique. Mais, malgré ces échecs, malgré ces déceptions, il n'est pas juste de dire que ces longues et énervantes discussions, ne permettant, le plus souvent, aucune conclusion positive, ont été stériles. Si nous n'arrivons pas à la vérité, le seul succès désirable, c'est déjà quelque chose de connaître les causes de ces échecs multipliés. Il est plus utile encore d'avoir dégagé la métaphysique de bien des parasites qui l'entouraient et qui comprimaient son essor. M. Balfour va plus loin : il ne sait refuser son admiration aux brillantes intuitions, aux arguments élevés, à la foi profonde dans la raison qu'il rencontre à chaque pas dans ses études. Il la refuse moins encore au dévouement d'hommes qui, méprisant l'intérêt, le moteur trop ordinaire des actions ou des opinions humaines, consacrent leur temps et leurs pensées à des idées abstraites, n'ignorant pas cependant que ces idées restent sans influence sur les masses, sans influence même sur les esprits cultivés (ils sont rares de nos jours) qui veulent bien encore s'occuper de ces questions, les plus importantes que l'esprit puisse aborder, et qui, sans ces hommes, risqueraient de disparaître à toujours.

Cette perte, après tout, répondent les contempteurs de la métaphysique, serait-elle aussi grande qu'on le prétend? A quoi servent des systèmes qui ne peuvent résister à la critique? Quelle est l'utilité de raisonnements qui ne satisfont pas la raison? Comment savoir si ces recherches abstraites apporteront un atome à la philosophie de l'avenir, si tant est que cette philosophie puisse jamais s'établir? Tout cela peut être vrai, mais ceux qui professent un semblable mépris sont forcés de reconnaître eux-mêmes que la métaphysique, comme l'art, nous apporte des conceptions, idéales si l'on veut, mais que nous serions bien empêchés de remplacer.

L'art ne peut atteindre l'immortelle beauté, ni la métaphysique approcher l'éternelle vérité; leur valeur, pour cela, tout au moins historique, n'est pas à discuter. Ils nous donnent une peinture vivante de nos changeantes conceptions; ils nous font connaître les aspirations des générations à travers le temps et à travers l'espace.

Une conclusion d'une toute autre portée, chaque page du livre de M. Balfour en témoigne, s'impose également. Si nos théories métaphysiques, si nos théories scientifiques, ne peuvent satisfaire l'esprit humain, un autre facteur doit forcément intervenir : c'est l'acceptation de vérités que l'homme ne saurait atteindre par sa seule raison, par les seules lumières de son intelligence. Un conflit devait fatalement s'élever entre la théologie enseignant ces vérités d'un ordre supérieur et la science uniquement appuyée sur la démonstration. La lutte a été longue, souvent pénible; elle dure encore et elle durera probablement aussi longtemps que l'homme lui-même.

Devant les incontestables progrès de la science, il est impossible de se contenter des banales réponses de chacun des deux partis : l'un déclarant la science hérétique si ses enseignements ne concordent pas avec les enseignements théologiques; l'autre proclamant, à son tour, que toute assertion théologique est douteuse si elle n'est confirmée par la science, fausse si elle est contraire à cette vérification. Pour eux, les lois scientifiques sont les seules vraies, les méthodes scientifiques les seules efficaces. Puis, s'appropriant une de ces figures bibliques, si chères à nos voisins, la science, disent ses partisans exclusifs, est la terre de Goshen, brillante sous un soleil sans nuage; la religion est reléguée dans les ténèbres dont était frappée l'Égypte [1].

M. Balfour, il ne faut pas oublier que c'est un protestant qui parle, dit que des décisions aussi tranchantes ne seraient acceptables que si nous possédions un ensemble de doctrines absolument certaines, devant lesquelles tous devraient s'incliner; mais, si cet ensemble de doctrines nous est refusé, pouvons-nous, au moins, choisir comme au hasard un système, où l'esprit humain puisse se mouvoir à son aise.

Le fait paraît impossible, ridicule même, et cependant il n'est guère douteux que le plus grand nombre, même parmi les hommes instruits, se contente d'adopter certaines opinions, d'en rejeter

[1] Veut-on un exemple des exagérations de l'école scientifique? Prenons un philosophe illustre, M. Herbert Spencer : « Nier, nous dit-il, la vérité de la science, c'est comme si l'on niait que le soleil nous éclaire. » Ne pourrions-nous pas, appuyés sur les théories de M. Spencer lui-même, lui demander à notre tour de nous prouver que le soleil éclaire.

certaines autres, sans se donner la peine de les raisonner, et la digestion intellectuelle se fait aussi automatiquement que la digestion physique.

C'est de ce tempérament, plus commun qu'on ne le pense, qu'est né le rationalisme dont il faut bien dire un mot.

Les sectateurs du rationalisme le définissent l'examen des grands problèmes de la vie et de la nature à la seule lumière de la raison. C'est là un idéal cherché à toutes les époques, sans jamais avoir été atteint, aussi M. Balfour prend-il le mot dans un sens plus restreint; le rationalisme, selon lui, est la réaction contre le dogmatisme. Né à l'époque de la Renaissance, il s'est développé avec vigueur durant le dix-septième et le dix-huitième siècle; de nos jours, il s'est confondu avec le naturalisme, dont il est le créateur et le véritable ascendant.

On peut se demander si au moment où le rationalisme faisait de rapides et redoutables conquêtes, auxquelles les progrès de la science, ceux de la critique et de l'instruction générale ont largement contribué, la philosophie, la philosophie spiritualiste surtout, étaient à la hauteur de la science, à la hauteur des nouvelles méthodes inaugurées par la science? Quoi qu'il en soit à cet égard, le fait des progrès du rationalisme est malheureusement indéniable. Les hommes demandaient plus de lumière, le rationalisme entreprit de les satisfaire en la leur donnant telle qu'il la comprenait, en supprimant peu à peu tout élément spiritualiste. C'est là le résumé des principes rationalistes, quel que soit le nom, science, progrès, sens commun, que sais-je encore, dont il plaît à ses adeptes de les décorer, et, ces principes, ils les imposent avec une intolérance non moins insupportable que celle du naturalisme et qui le devient plus encore chez ceux qui se proclament si fièrement les partisans exclusifs du libre examen. Si une théorie ou une découverte sont favorables à leurs opinions, elles sont acceptées avec enthousiasme; si, au contraire, elles vont à l'encontre, on les repousse comme des superstitions ridicules; si, sans être complètement en harmonie avec les théories rationalistes, elles ne s'écartent pas de leurs principes essentiels, on les tolère comme des revenants destinés à rappeler les temps d'obscurité auxquels l'esprit humain fut, prétendent-ils, si longtemps condamné.

Ces jugements ne sont jamais appuyés d'arguments bien solides ni bien concluants. Les rationalistes sont rarement des philosophes; ils ignorent, ils méprisent peut-être la métaphysique, et sans condescendre jamais à chercher le principe ou la raison d'être des choses, ils jugent comme des hommes du monde, se refusant à critiquer des méthodes qui sont les leurs dans l'habitude ordinaire

de la vie, encore moins à admettre d'autres méthodes dont ils affectent même de méconnaître la supériorité.

Les théories que nous venons de résumer, si pauvres comme conception, si pauvres comme conclusions, ont amené des résultats fort différents selon l'époque et selon l'état des esprits. Il fut des moments où les rationalistes ne proscrivaient pas les faits surnaturels; ils les acceptaient même comme parfaitement conciliables avec les sensations, la source de nos perceptions; s'il n'en est plus ainsi, c'est qu'à chaque génération le rationalisme a été de plus en plus imprégné des idées naturalistes. Tout d'abord, ses partisans ne se préoccupaient pas de tout prouver par l'observation ou par l'expérience scientifique. L'existence de Dieu, sa volonté dominant le monde, la conscience, la moralité, l'immortalité, la liberté, furent autant d'abris que les rationalistes abandonnèrent peu à peu après une vaine défense, et il ne reste que le souvenir toujours vivant dans l'école des luttes auxquelles ces controverses successives ont donné lieu. Ceux qui répudiaient l'idée de Dieu défendaient encore la conscience; ceux qui abandonnaient la responsabilité humaine se consolaient par l'admiration de la beauté infinie. Mais l'issue de la lutte devait être fatale, et le moment était proche où le rationalisme allait complètement et pour toujours sombrer dans le naturalisme.

Le naturalisme n'est donc que le résultat de la méthode rationaliste appliquée à toutes les croyances, et chaque jour il nous faut constater avec douleur les richesses spirituelles, la grandeur, la force, l'élévation dans les idées qu'il nous enlève. Que donne-t-il en échange des ruines qu'il amoncelle? Il nous promet la vérité! Ce serait sans doute là un prix inestimable, mais leur vérité est si changeante, si peu assurée, que chaque tentative des partisans des doctrines nouvelles pour étayer leurs assertions, pour justifier leurs conclusions, montre leur faiblesse, révèle les contradictions qu'ils ne peuvent dissimuler, les dissensions qu'ils ne savent plus cacher, et le seul avantage que ces doctrines laissaient espérer s'évanouit rapidement.

Arrivé à ce point de son travail, M. Balfour semble hésiter un instant comme étonné de la netteté de ses conclusions. Il se demande s'il est juste de proclamer le rationalisme comme l'ascendant direct du naturalisme ou, pour l'appeler du nom sous lequel il nous est mieux connu, du matérialisme, si nous pouvons les confondre ainsi; et si, au contraire, il n'est pas possible, comme le cherche une école nombreuse en Angleterre, de concilier la science moderne et la théologie : à la science de poser les prémisses, d'établir les faits; à la théologie d'en tirer les conclusions qui lui sont propres.

Il faut distinguer, dit cette école, la théologie naturelle et la théologie révélée. Acceptons cette distinction.

Devant le brillant tableau qui se déroule à nos yeux, depuis les astres qui roulent dans le firmament jusqu'aux humbles insectes qui meurent avec la rapidité qui les a vus naître, depuis les géants de la forêt jusqu'à l'herbe que nous foulons aux pieds, l'observateur est saisi d'une muette admiration; mais quand il constate que ce glorieux univers obéit à des lois certaines, quand il voit les êtres merveilleux qu'il lui est donné de contempler, paraître et disparaître selon des règles immuables, comment pourrait-il prétendre que tout est matière, que tout est dû au hasard, à des rencontres accidentelles, que tout se réduit à des mouvements créés par des atomes qu'il ne peut connaître? Chaque effet a une cause, cet axiome scientifique est suffisant pour admettre un Créateur dont la puissance se montre par ses créations, dont la bonté éclate dans les soins dont il les entoure.

La théologie révélée que défend l'école nouvelle est fondée non plus sur des lois générales qui, pour elle, relèvent exclusivement de la science, mais sur des faits que l'on peut appeler extrascientifiques. Ainsi les recherches historiques prouvent jusqu'à l'évidence la vérité des faits qui se sont passés, il y a près de dix-neuf cents ans, dans la Judée, presqu'à l'extrémité du monde connu à cette époque. Ils ont été racontés par des hommes contemporains et acteurs dans le grand drame qui nous saisit encore d'émotion. Ces témoins étaient inspirés, l'inspiration est prouvée par les miracles, les miracles par une longue chaîne de récits non interrompus[1].

Ainsi donc, continue M. Balfour, on prouve que l'univers a été créé par Dieu, à l'aide d'un raisonnement semblable à celui que l'on pourrait employer pour prouver que la cathédrale de Canterbury a été bâtie par un architecte, et nous devons croire les faits racontés par les évangélistes comme nous croyons ceux qui ont accompagné le meurtre de Thomas Becket. Les uns et les autres sont accompagnés de témoignages authentiques dont il n'est pas permis de suspecter la sincérité.

Ces arguments sont sans doute spécieux. Le premier survivra à toutes les théories de la sélection naturelle ou de la concurrence vitale, le second à toutes les critiques historiques; mais qui ne voit combien ils sont insuffisants, incomplets, et combien les comparaisons sont peu précises.

Que répondra le théologien rationaliste à un partisan du natu-

[1] Ici éclate la contradiction flagrante de l'école. La théologie rationaliste s'appuie sur l'inspiration, sur les miracles. Or l'inspiration, les miracles, sont d'ordre surnaturel et absolument en dehors de toute preuve scientifique.

ralisme versé à la fois dans l'étude des sciences et dans l'étude de l'histoire? Celui-ci s'efforcera de prouver que tous les phénomènes qui excitent notre étonnement sont régis par les lois ordinaires de la physique ou de la chimie, de l'anthropologie ou de la sociologie, et qu'il est bien douteux que le principe de la causalité invoqué avec tant de confiance pour la création de l'univers implique une cause première en dehors de ce même univers. Peut-être, ajoutera-t-il avec l'école positiviste, que, s'il existe un être supérieur à l'homme et que cette divinité ait présidé, dans un incalculable passé, aux lois qui régissent l'univers, là s'est borné son rôle. Son action actuelle est nulle, et la science n'a pas à en tenir compte.

J'admets, tant les preuves sont éclatantes, que vous parveniez à convaincre votre interlocuteur de l'existence de lois présidant à l'universalité des choses et, par conséquent, de la nécessité d'un Être tout-puissant ayant établi et réglé la marche de l'univers. Mais comment lui faire accepter un système religieux fondé sur le seul récit des évangélistes? A l'aide de quels arguments lui persuaderez-vous qu'à un moment donné, sur un petit coin de terre, dans un pays ignoré, chez la tribu la moins importante de la race sémite, la chaîne de causalité régulière ait été rompue, les lois qui gouvernent l'univers aient été renversées? De simples traditions peuvent-elles justifier ces faits, et l'évidence que l'on invoque est-elle mieux prouvée que celle mise en avant pour tant de miracles apocryphes qui encombrent les annales des peuples? Il est certain que le seul récit d'hommes sans éducation, sans connaissances scientifiques, n'est pas suffisant comme base unique de convictions religieuses, et le théologien rationaliste serait bien empêché de répondre aux objections qu'on lui oppose. Il a emprunté ses prémisses, ses arguments, le positivisme même de ses conclusions, au naturalisme, il doit succomber avec elle.

Une autre conclusion s'impose; ni les lois naturelles ni les récits historiques ne suffisent à prouver les faits sur lesquels le christianisme est fondé; il faut d'autres inspirations, d'autres interventions; c'est à montrer leur existence qu'il faut maintenant s'appliquer.

V

Les pages précédentes ont prouvé au lecteur désireux d'étudier sérieusement la question, l'insuffisance, l'incohérence même des doctrines promulguées soit par le rationalisme, l'embryon du naturalisme, soit par le naturalisme, qui n'est que le développement du rationalisme. Ce que nous avons dit du système qui prétend éviter l'étroitesse du naturalisme, sans se départir des méthodes rationa-

listes, montre avec non moins de force combien cette tentative est et devait être infructueuse.

Est-il un remède à ce désarroi de la science? On en suggère un certainement supérieur au naturalisme, mais qui se rapproche bien de la théologie rationaliste et qui ne me plaît guère plus. A côté des faits prouvés par la science et acceptés par tous viendraient se grouper d'autres croyances qui répondent aux aspirations que la science ne peut satisfaire, qui parlent haut au milieu du silence solennel que la science ne sait rompre. Dans ce système, on distingue le monde matériel et le monde immatériel. Le premier est soumis aux lois scientifiques de la cause et de l'effet, le second est directement sous la main de Dieu. Les lois de la causalité, qui gouvernent le monde matériel, sont, en une certaine mesure, connues par les découvertes de la science. Dieu dirige le monde immatériel par des grâces spirituelles, par des témoignages inspirés, par des institutions divines. Ces deux fleuves, si on peut leur donner ce nom, coulent côte à côte sans jamais mêler leurs eaux, comme deux empires d'origine différente, de race différente, n'ayant aucune juridiction commune, ne sachant ni apaiser leurs querelles ni déterminer leurs limites respectives.

C'est cette détermination qui reste la vraie difficulté. Comment établir, par quelle autorité irrécusable faire admettre le point où s'arrête le monde matériel, le point où commence le monde immatériel? Comment séparer ces deux mondes si rapprochés et pourtant si divers? M. Balfour partage mes hésitations. Il faut, dira-t-il, ou rejeter sans autre examen tout ce qui n'est pas prouvé par la méthode expérimentale, ou trouver d'autres moyens pour atteindre la vérité.

Sans accepter complètement ce dilemme, reconnaissons que les moyens de concilier ces deux grands dons de Dieu : la science, fondée sur la raison, et la foi, fondée sur la révélation, existent. Il en est un surtout dont l'importance est incalculable : l'autorité.

Si nous laissons de côté toute exagération, nous reconnaîtrons les points d'union qui se montrent entre des adversaires, en apparence seulement, si inconciliables. Jamais les partisans d'une croyance, d'une opinion quelconque, quelque arriérés que l'on veuille les supposer, n'ont prétendu que leur croyance, leur opinion, étaient contraires à la raison. A leur tour, les défenseurs exclusifs de la raison sont forcés de reconnaître le chaos où tomberait le monde, si chacun pouvait exercer ses droits et décider uniquement par sa propre raison les questions sans nombre, religieuses ou politiques, économiques ou sociales, qui se pressent en foule. Demandez, par exemple, à nos sénateurs ou à nos dé-

putés, sur un champ bien restreint, ce qu'il adviendrait s'ils étaient tenus d'avoir une opinion indépendante et raisonnée sur chacune des décisions qu'ils prennent, sur chacun des votes qu'ils émettent.

En fait, l'autorité est au fond de toutes nos opinions; les croyances, de quelque point qu'elles viennent, sont presque toujours basées sur elle, et la raison que ses adeptes invoquent avec tant de ferveur ne joue qu'un rôle bien insignifiant dans leur élaboration. Ses droits peuvent être considérables, les résultats auxquels elle arrive sont presque toujours médiocres ou nuls; dans la lutte qu'elle prétend engager, elle est vaincue d'avance, et cela avec d'autant plus de facilité que ses recherches sont presque toujours fondées sur des faits physiques, physiologiques ou sociaux, qu'elle ne peut contrôler, et qu'elles aboutissent forcément à l'inconnaissable. On a pu dire qu'il nous est impossible d'atteindre la véritable nature des choses, et qu'il n'est pas de question, si simple qu'elle puisse être, qui n'apparaisse à chacun de nous sous des aspects différents.

J'ai montré le chaos [1] où la raison privée de l'autorité entraînerait le monde. Quelle société pourrait subsister si chacun de ceux qui participent à sa vie n'avaient pour objectif que la critique de toutes les conditions morales, politiques ou sociales, sur lesquelles elle repose. Mais ce danger n'est guère à craindre. Combien est-il d'hommes qui raisonnent leurs convictions même les plus importantes, même les plus fondamentales? Combien, au contraire, n'en voyons-nous pas qui les acceptent toutes faites parce qu'une longue tradition les a consacrées, parce qu'ils en ont été comme imprégnés par les sentiments de ceux qui les ont entourés dès leur naissance, par les opinions de leur famille, de leurs concitoyens, des sectes religieuses ou politiques auxquelles ils sont affiliés [2]!

[1] M. Balfour appuie sa thèse sur une argumentation assez originale, que nous voulons reproduire. Il suppose par impossible tous les habitants d'une ville : hommes, femmes, enfants même, car pourquoi admettre que la raison n'agit qu'après vingt et un ans, élevés de manière à ne subir aucune influence de famille ni d'éducation, aptes à exercer un jugement émancipé de tout préjugé de race ou de patrie. Il les suppose tous doués d'une intelligence assez ouverte pour comprendre les questions les plus abstraites et armés de la critique la plus avancée. Dans ces conditions, il voudrait qu'ils fussent appelés à décider les questions morales les plus élémentaires, les droits, par exemple, que la charité, la tempérance, la vertu, ont à l'approbation de l'humanité, et, au contraire, la condamnation qu'il convient de porter contre le meurtre, le vol, l'adultère. On serait étonné, continue-t-il, des résultats que donnerait une semblable consultation et de la variété des réponses sur des questions qui sont des lieux communs pour nos sociétés toutes façonnées sur le même moule.

[2] Nous n'avons pas à parler ici des passions ou des intérêts qui jouent un

Si tel philosophe voulait disséquer chacune de ses opinions, chacune de ses croyances, il serait certainement étonné de reconnaître que pas une peut-être d'entre elles ne lui appartient en propre, n'est l'enfant de sa raison, et que, le plus souvent, quand il se croit dirigé par un effort de son intelligence, il est inconsciemment guidé par l'autorité qui pèse despotiquement sur lui [1]. Les préjugés de race, de nation, de parti, sont si tenaces, que ce même philosophe, tout en admettant le faible rôle joué par la raison, n'hésitera pas à tourner en dérision les opinions qui ne sont pas les siennes et à parler avec un souverain mépris des croyances qu'il ne partage pas.

Parmi toutes les causes qui exercent un si constant empire sur les hommes et auxquelles la raison n'a assurément aucune part, il faut placer l'état des esprits à tel moment donné, le milieu ambiant, que M. Balfour appelle d'une manière pittoresque l'atmosphère psychologique, hostile à certaines opinions, favorable à certaines autres, et assez puissant pour que l'on ait pu dire que l'homme est le produit de la société dans laquelle il vit. Cette conséquence est si évidente, qu'elle se retrouve, je l'ai montré, jusque dans nos conceptions sur les arts, sur la musique, sur la peinture, par exemple, bien étrangères à ces débats et sur lesquelles nous sommes si souvent influencés, non par notre propre jugement, mais bien par celui de l'époque où nous vivons.

Cette action que l'on accepte si aveuglément est d'autant plus dangereuse qu'elle est vouée aux changements les plus rapides et souvent les plus étranges. Au seizième siècle, les Parisiens massacraient les protestants au nom du catholicisme. Au dix-huitième, ils massacraient les évêques et les prêtres fidèles à leur foi. Pour ne pas sortir de notre propre histoire, n'avons-nous pas vu le peuple accepter avec enthousiasme le droit divin des rois poussé jusqu'à l'exagération, puis proclamer avec non moins d'enthou-

rôle si considérable, non seulement dans la vie, mais aussi dans les opinions des hommes. Ils sortent du cadre que nous nous sommes tracé. Ce sont des maladies de l'intelligence, elles n'ont rien à faire avec la raison.

[1] Ici aussi, M. Balfour a une comparaison ingénieuse. « J'ai lu quelque part, dit-il, que, dans la machine à vapeur telle qu'elle était à l'origine, il y avait un homme spécialement chargé d'ouvrir la soupape par où la vapeur entrait dans le cylindre. Il était tenu de tirer un cordon à des intervalles déterminés. Et j'ai l'idée que, jusqu'au jour où son emploi fut supprimé, cet homme devait en être très fier et se considérer comme la partie la plus importante de la machine, simplement parce qu'il en était la seule partie rationnelle. » Nous ressemblons tous à cet ouvrier, ajoute M. de Wyzewa, à qui j'emprunte cette traduction, nous sommes fiers de notre raison, et nous croyons ingénuement qu'elle dirige toute notre vie, tandis qu'en réalité sa part est réduite à fort peu de chose.

siasme ce que l'on a si pompeusement appelé les droits de l'homme[1], en se mettant bien peu en peine de leur application? Un jour ce peuple renversera un gouvernement modéré pour le remplacer par un pouvoir autocratique. Quelques années après, il brise le gouvernement qu'il acclamait la veille pour se lancer dans la démocratie la plus extrême et la plus dangereuse. Quel peut être le rôle joué, dans ces événements, par la raison, et ceux qui adoptent successivement des partis si opposés ne sont-ils pas entraînés par l'opinion du moment, par l'état d'esprit de ceux qui les entourent, et qui ne savent pas mieux raisonner leurs actions qu'ils ne les raisonnent eux-mêmes?

Si du général nous descendons au particulier, si nous pénétrons dans les familles, partout nous verrons l'autorité, par les mêmes causes, dominer en souveraine les convictions, et la raison n'exercer qu'un faible empire.

Revenons à la lutte qui se poursuit depuis plus de trois siècles, au milieu de débats si passionnés. Cette lutte se termine, non au profit de la raison ou, pour parler le langage du jour, de la science et du progrès, mais bien au profit de l'autorité qui reste incontestablement maîtresse du champ de bataille. Elle se montre, non seulement dans la théologie, son domaine véritable, mais encore dans la science, dans la morale, où il faut si souvent s'appuyer sur des faits que nul ne peut démontrer, sur les problèmes, par exemple, de la vie organique ou sociale absolument insolubles par es procédés scientifiques.

Sans discuter longuement ici si l'action de l'autorité a été bonne ou mauvaise, bienfaisante ou malfaisante, nous constaterons seulement que le nombre de ceux qui savent ou qui peuvent échapper à son joug est bien faible, et qu'à tout prendre, en parcourant les longues annales des peuples, on est obligé de reconnaître que son influence a été souvent utile, que, sans elle, aucune société humaine n'aurait pu se constituer et durer, et que si elle disparaissait, toute société disparaîtrait avec elle[2].

Nous sommes loin, on le voit, de ceux qui représentent l'autorité comme une sorte d'Ahriman livrant à la raison une bataille séculaire et retardant constamment le progrès que l'on nous montre sous les traits du bienfaisant Ormuzd. Nous sommes plus loin

[1] « Witness the ostentatious futility of the theories — Rights of Man and so forth, — by the aid of which the modern democratic movement was nursed through its infant maladies » (p. 218).

[2] « Looked at from the outside as one among the complex conditions which produce belief, reason appears relatively insignificant and ineffectual, not only appears so, but must be so if human society is to be made possible. »

encore de ceux qui, boursouflés d'orgueil, prétendent que tout ce qui vient de la raison est excellent par cela seul qu'il en vient, et qu'au contraire tout ce qui sort de l'autorité est par cela seul détestable. On n'honore guère la raison par de tels arguments, ni en lui attribuant des résultats qui non seulement ne sont pas, mais qui ne seront probablement jamais. Appuyés sur l'histoire de tous les temps, de tous les peuples, de toutes les races, nous voyons que c'est constamment par l'autorité que les progrès se sont accomplis, et cela est prouvé par le progrès lui-même, puisqu'il se développe même dans les temps où l'autorité règne suprême sur l'humanité.

Si nous sommes ainsi contraints de reconnaître, continue notre auteur, que nos opinions ou nos convictions reposent rarement sur la raison, ce n'est pas que nous prétendions qu'elle est une véritable illusion, mais bien parce que notre raison elle-même nous montre que c'est encore la conclusion la moins chimérique parmi toutes celles qui ont été présentées. Il reste une consolation pour ceux qui tiennent, au contraire, que la raison est la seule source légitime de nos aspirations, c'est que les croyances les plus manifestement issues de l'autorité s'efforcent presque toujours de prouver qu'elles sont les filles de la raison; fières de leur généalogie, c'est en s'adressant à la raison qu'elles s'efforcent de maintenir leur empire.

Les partisans les plus prononcés de l'autorité ne peuvent, en effet, ignorer sans ingratitude les services rendus par la raison. C'est à elle que nous devons tant de découvertes nouvelles dont nous sommes justement fiers; elle a détruit nombre de vieilles superstitions, elle a créé l'ensemble de nos méthodes scientifiques, philosophiques, politiques; mais si l'on prétend comparer son rôle à celui de l'autorité, nous répéterons encore une fois que ce rôle est insignifiant. Comme membres d'une famille, d'une société, d'une église, d'un parti, comme citoyens d'un pays, nous sommes moulés pour ainsi dire tout d'une pièce par l'action incessante de l'autorité, et si même l'homme arrive par le seul et libre exercice de sa raison à des conclusions fondées sur ses recherches expérimentales ou sur ses découvertes, il ne faudrait pas remonter bien haut pour retrouver chez lui l'influence de l'autorité.

En résumé, à ceux qui citent des exemples où l'autorité a propagé des erreurs ou retardé des progrès, nous demanderons s'il est une seule des influences ayant formé ou modifié la race humaine, qui ait produit un bien sans mélange; nous demanderons surtout si ce n'est pas la raison qui est la cause du plus grand nombre de désarrois qui nous affligent, alors qu'elle dévie de ses sources légi-

times, alors qu'elle se montre erronée et fallacieuse. C'est l'autorité qui nous a donné la religion, la morale que nous professons; c'est l'autorité qui fournit les prémisses de toute science, les fondements de toute vie sociale, et s'il est une qualité, ajoute M. Balfour [1], par laquelle nous l'emportons sur l'animalité, ce n'est pas tant par la faculté que nous possédons de convaincre ou d'être convaincus par le raisonnement, l'enfant de la raison, mais bien par notre acceptation du principe d'autorité et notre adaptation à sa suprématie [2].

Si de telles conclusions doivent causer quelque découragement aux partisans exclusifs de la raison, ce n'est pas le cas pour eux d'y céder. Nous naviguons sans boussole et sans chronomètre, sur une mer démontée, au milieu des tempêtes et des éclairs, des écueils et des brisants. Faut-il pour cela abandonner au hasard la marche du bâtiment? Le nautonier n'est-il pas tenu d'étudier chaque indication, quelque légère qu'elle puisse paraître, qu'elle soit négative ou positive, qui puisse faire arriver le navire dans un port offrant tout au moins une sécurité momentanée? La science fondée sur la raison ne saurait se désintéresser de cette sécurité nécessaire, indispensable même à ses progrès.

VI

Nous venons de le répéter à satiété, la raison humaine ou la science humaine, fille de la raison, ne peuvent seules répondre aux légitimes aspirations de l'homme. On se révolte contre la domination absolue, unique, illimitée, qu'elles prétendent s'arroger, et trop souvent on est réduit à se demander non quels sont les enseignements de la science, mais bien si ces enseignements reposent sur une base assurée. Sans doute, nul ne saurait sans forfaiture nier les titres de la science dans le demi-siècle qui a vu Pasteur découvrir les microbes, Gaudry révéler tout un monde paléontologique dont l'antiquité épouvante, Lister révolutionner la chirurgie, Edison forcer l'électricité à être notre très humble servante, tant d'autres savants dont la liste serait presque inépuisable, porter si haut la gloire et la grandeur de l'homme. Mais, au milieu de ces brillantes découvertes, au milieu des admirations dont nous sommes prodigues, les théories sur l'univers, sur son origine, sur

[1] P. 229, 230.

[2] Il est un point sur lequel M. Balfour revient constamment avec une certaine vivacité. S'il cherche à prouver et s'il prouve que la raison joue un faible rôle dans nos convictions, c'est, nous dit-il, par le libre jeu de la raison, en dehors de tout scepticisme, de toute superstition, qu'il est arrivé à cette conclusion. M. Balfour se met ici en contradiction avec lui-même. C'est par la raison qu'il cherche à démontrer le peu d'influence de la raison.

les lois qui le régissent n'ont pas fait un pas; toujours le temps, l'espace, la force, la matière, le mouvement, emportent des contradictions que nous ne savons résoudre, des obscurités que nous ne savons pénétrer. Nous démolissons sans cesse ce qui a été édifié la veille et cela sans porter remède au manque de solidité de l'édifice. Nous réparons une aile, pendant que l'aile voisine s'écroule et ces travaux si divers changent tellement la face du monument que ses architectes primitifs auraient peine à le reconnaître.

M. Balfour compare plus justement encore la science à un corps extrêmement plastique sur lequel agissent incessamment des forces internes et externes. Les forces internes sont soumises à la raison, les forces externes sont le produit de ce que notre auteur a si bien nommé l'atmosphère psychologique, et il ne peut être douteux que l'influence de ces dernières, nous en sommes chaque jour témoins, est de beaucoup la plus importante. Veut-on un exemple entre nombre d'autres? Hier, les savants nous disaient que la chaleur était une forme de la matière, aujourd'hui, ils proclament avec la même unanimité que la chaleur est une équivalence du mouvement[1]. C'est une révolution complète dans la science qui durera tant qu'une révolution nouvelle ne sera pas venue imposer des axiomes nouveaux.

Il est une difficulté plus sérieuse encore que ces constantes variations de la science. Souvent des personnes même intelligentes, même de bonne foi répètent une formule qui est loin d'avoir pour chacune d'elles le même sens, et une étude tant soit peu attentive montre que des affirmations immuables reposent sur des croyances qui se modifient d'individu à individu, de génération à génération, et même chez l'homme d'une période de sa vie à une autre période. En termes différents, l'identité des formules emporte-t-elle l'identité des croyances, ou les formules ne sont-elles que de simples moules destinés à donner une forme au métal en fusion[2]?

Cette étude se complique singulièrement quand, abandonnant le terrain scientifique exclusivement réservé à l'homme, on aborde les questions qui confinent à la théologie. Nous en dirons quelques mots en rappelant de nouveau que M. Balfour est protestant et qu'il ne peut les envisager comme nous les envisageons. Comment, demande notre auteur, concilier l'immutabilité des croyances théologiques avec le mouvement des idées théologiques? Comment

[1] L'équivalence en physique est la théorie d'après laquelle les forces de la nature, ne pouvant se perdre, se convertissent en une somme de forces équivalentes. C'est ainsi que la lumière se convertit en chaleur, la chaleur en travail, et réciproquement. (Cf. Hirn, *Traité mécanique de la chaleur*.)

[2] « Are we dealing with things or only with words » (p. 266).

concilier les vérités fondamentales du christianisme, qui ne peuvent changer, qui ne sauraient être abandonnées par aucune Eglise chrétienne sous peine de déchoir, avec les variations qui se succèdent d'âge en âge, qui suivent les progrès de la science, et que révèle chaque page de l'histoire ecclésiastique?

Pour résoudre ces difficultés, M. Balfour s'appuie sur la distinction qu'il vient d'établir entre la formule et la croyance. Les croyances et les sentiments varient singulièrement, nous dit-il, même chez les hommes issus de la même race, même chez les hommes professant les mêmes doctrines philosophiques ou religieuses. Nous ne sommes jamais capables de croire ou de sentir ce que d'autres croient ou sentent de la même façon qu'eux. Une uniformité de convictions est un fantôme que l'on poursuit en vain. Son absence naît de la confusion entre la pensée humaine et le langage humain, qui ne la représente que très imparfaitement [1]. Ces difficultés, ajoute-t-il, ne sont pas inhérentes à la théologie, comme le prétendent certains savants. On les retrouve dans la science, dans la morale, dans l'esthétique. Toujours les conclusions paraissent moins fondées que les prémisses, la superstructure plus solide que les fondations.

Qui ne voit que les explications données ici par l'éloquent écrivain, loin d'apporter une solution aux difficultés qu'il soulève, les aggravent au contraire. Cette solution paraît cependant fort simple; c'est la négation même des difficultés fort arbitrairement soulevées. Sur toutes les questions fondamentales sur lesquelles repose le christianisme, l'opinion catholique est une, elle a toujours été une. Pour elle, les difficultés ne peuvent exister ni dans le présent ni dans l'avenir, et nous n'acceptons aucune différence entre nos croyances et les formules qui les expriment.

Je devais ces explications au lecteur; j'ai hâte de revenir à des questions où je puisse me trouver pleinement d'accord avec M. Balfour. Le conflit entre la science et la foi est une de celles-là. Elle est loin aux yeux de notre auteur, qui l'aborde de nouveau avec le désir évident d'un rapprochement, d'avoir la gravité que lui attribuent les adversaires de toute croyance surnaturelle.

Il est en dehors de nous, dira-t-il, et cependant en relation

[1] « There are circumstances, dit aussi M. Balfour (p. 275), which may make schism justifiable, as there are circumstances which may make treason justifiable or mutiny justifiable. » Tels sont aujourd'hui les sentiments d'un des chefs les plus éminents du parti conservateur en Angleterre. Nous sommes loin des temps où Hobbes, un des plus fermes champions du droit divin, désignait sous le nom de *Leviathan* le parti populaire et le comparait à une bête de proie que tout gouvernement doit museler pour l'empêcher de faire le mal.

constante avec nous, un monde infini que nous ne connaissons pas, que nous ne pourrons jamais connaître avec les seules facultés que nous possédons, et dont nous ne pouvons cependant ignorer l'existence, sans cela, toutes nos connaissances acquises deviendraient inintelligibles [1].

C'est ainsi que, si nous prenons pour point de départ de nos études un univers sans Dieu, nous serons forcément et logiquement amenés à croire en lui par les adaptations diverses de cet univers qui portent toutes une unité de conception absolument inadmissible sans un Créateur unique. Les partisans du naturalisme parlent de causes matérielles et d'action aveugle qui ne comportent pas plus la vérité que le mensonge, ni le mensonge que la vérité, et cependant, si ardentes que soient leurs assertions, ils sont forcés d'admettre qu'une certaine harmonie est nécessaire pour maintenir les formes et les fonctions de la vie, et que plus ces fonctions et ces formes se compliquent, plus l'harmonie grandit et se complète comme par une loi irrésistible. Comment, demanderons-nous, des causes irrationnelles, telles que la sélection, par exemple, que l'on cite toujours aujourd'hui, peuvent-elles produire l'harmonie, qui est un effet rationnel?

Quand l'inorganique s'est transformé en organisme, tout se passait en dehors de la sélection; elle n'avait rien à y voir. Quand les espèces se différencièrent, en admettant même son action, son unique mission aurait consisté à faire naître les suggestions nécessaires aux besoins ou aux satisfactions matérielles, la nourriture ou la procréation. Aucune hypothèse ne permet de faire sortir de la sélection une idée métaphysique; on ne l'a même jamais tenté sérieusement. Par quels procédés ces idées se sont-elles donc profondément gravées dans notre intelligence [2]?

Il n'est qu'un moyen, un seul, d'échapper à cette difficulté : c'est d'admettre un Créateur nous permettant, quelque faible qu'en puisse être la mesure, de connaître et de comprendre ses desseins. L'existence de Dieu est indispensable à la science; sans lui, tous les phénomènes de la nature seraient incompréhensibles, et la connaissance que nous en avons plus incompréhensible encore, si nous n'acceptons pas que ce Créateur est éminemment raisonnable, éminemment constant dans ses vues. L'évidence même s'impose.

Mais si nous sommes certains que Dieu, *the Ground of all being and the source of all change* [3], a créé l'univers, si nous sommes certains qu'il le maintient par sa toute-puissance, ni la

[1] P. 288.
[2] Cf. Balfour, *Philosophic. Doubt,* ch. XIII.
[3] P. 305.

théologie ni la science ne peuvent nous apprendre dans quel but Il l'a crée, dans quel but Il le maintient. Ses voies sont cachées et ses desseins inscrutables. Mais la science, quelle que soit son origine,quelques voies qu'elle adopte, peut-elle mieux nous faire connaître les rapports qui existent entre nous et ce vaste univers dont nous sommes, pour un si court moment, les hôtes? Il faut se résigner à laisser ces problèmes sans solution.

La vérité religieuse, a dit l'éminent cardinal Newman, n'est pas seulement une portion de la science, elle est la condition indispensable à toute science. Nul n'y saurait contredire, car l'existence de Dieu, son action sur les phénomènes de la nature et de la vie, sont prouvées sans réplique; nous croyons l'avoir montré par la science comme par la théologie. Il ne s'ensuit pas que les preuves sont identiques. La théologie serait inutile, si les preuves en dehors d'elle pouvaient être suffisantes. La science peut bien faire connaître un Dieu infiniment puissant, infiniment intelligent; elle ne peut, en présence des maux et des misères de la vie inexplicables pour elle, nous donner un Dieu de bonté et de justice. A la théologie de remplir cette lacune; son rôle est donc considérable et indépendant de la science, tout en concourant au même but.

La théologie, d'ailleurs, s'appuie sur d'autres bases que la science; elle invoque l'intervention divine prouvée par les miracles et par l'inspiration. Je ne saurais suivre M. Balfour sans allonger indéfiniment cette étude, dans sa dissertation sur les miracles et sur les conditions historiques ou philosophiques qu'ils doivent remplir pour être acceptés. Sa conclusion est à citer. Devant l'évidence des faits, dit-il, il est impossible de ne pas admettre une action constante, exercée par Dieu sur l'univers sorti de ses mains, action si difficile à comprendre, si impossible à abandonner. Il faut l'admettre non seulement dans les faits que les lois naturelles suffisent à expliquer, mais aussi dans les manifestations qui échappent aux conceptions humaines. Il faut ou rejeter absolument cette action, renverser ainsi la base de toute morale, de toute science, ou accepter que le Tout-Puissant agit quand il lui plaît et par les moyens naturels ou surnaturels qu'il lui plaît d'employer. Les miracles, l'inspiration, peuvent entrer dans ses vues. Ils ne sauraient être repoussés, parce qu'ils s'écartent des lois qui régissent l'univers.

M. Balfour va plus loin encore. L'inspiration, ajoute-t-il, est à la base de toutes nos croyances. Toute découverte, tout progrès dans nos connaissances scientifiques, morales, théologiques, sont dus à la coopération de l'intelligence humaine qui s'assimile et de l'action divine qui inspire. C'est à elle que nous devons chaque

avance vers la vérité éternelle, chaque découverte où l'homme force la nature à lui livrer ses secrets. La raison humaine réduite à ses seules forces[1] est une pure fiction, une véritable chimère.

Il est un dernier argument, la sélection, sur lequel M. Balfour revient de nouveau pour appuyer sa thèse. Comment, demande-t-il, la conscience, l'admiration, la sympathie, le repentir, l'indignation contre le crime ou contre la honte n'auraient-ils pas disparu depuis longtemps du cœur humain par les accidents ou les inévitables erreurs de la sélection. Si, au contraire, nous acceptons l'évolution au point de vue de l'action divine, les résultats moraux ne sont plus l'effet du hasard, mais bien la résultante du plan ordonné par le Créateur.

Allons plus loin, ne craignons pas d'approfondir ces questions d'une si immense portée. S'il est vrai que l'ensemble de nos croyances est autrement satisfaisant pour l'intelligence de l'homme, quand il est fondé sur l'idée de Dieu que quand il s'appuie sur les hypothèses rationalistes; en sera-t-il de même, si nous nous plaçons au point de vue plus exclusif du christianisme? La réponse est souvent négative; la doctrine de l'Incarnation, le fondement essentiel de notre religion, paraît à beaucoup d'esprits inacceptable et absolument incompatible avec la raison humaine.

Telle n'est pas l'opinion de notre auteur. Nous ne pouvons prouver, dit-il, ni par l'induction ni par l'expérience scientifique, le mystère de notre propre existence, et nous prétendons rejeter sans autre examen ce que nous déclarons incompatible avec notre raison. Il part de là pour réfuter avec un remarquable talent, en s'appuyant sur les déductions les plus logiques, les objections mises en avant contre le grand mystère du christianisme.

L'immortelle découverte de Copernic, dit-on, en révélant l'humble rôle joué par la terre dans le grand drame cosmique, prouve l'impossibilité d'une doctrine telle que l'Incarnation. « Qu'est donc l'homme, dit l'Ecriture, pour que tu songes à lui et le fils de l'homme pour que tu le visites? » Quand on considère l'immensité de l'univers, la situation de la terre, humble satellite d'un soleil insignifiant dans le mouvement général des astres, comment supposer que cette planète ait pu être le théâtre d'un événement si prodigieux et si unique? Ceux qui s'arrêtent à cette objection, toute spécieuse qu'elle puisse paraître, se laissent entraîner par une singulière idée des relations de Dieu avec l'univers, de ses relations surtout avec l'homme. Ils voient le Créateur comme perdu dans l'immensité des espaces qu'il a créés et regardant ses créatures du

[1] « Unassisted reason », p. 330.

même œil qu'un entrepreneur ou un politicien regarde les ouvriers qu'il emploie ou les électeurs qu'il mène au scrutin.

M. Balfour tire de ces mêmes prémisses des conclusions bien opposées. Le sentiment de la place infime occupée par l'homme, seul être intelligent dans le vaste univers que Copernic et tant d'autres savants ont fait connaître, crée pour lui de nouveaux besoins moraux que le christianisme est appelé à satisfaire. Nous cherchons force et consolation dans des rapports plus intimes avec Dieu. Les progrès de la science rendent ces rapports de plus en plus impossibles avec l'idée du Créateur, telle qu'elle nous est présentée par les déistes. Sous leurs auspices, nous cherchons ce Dieu avec des yeux usés par l'étude de la nature, avec des intelligences troublées par des siècles de métaphysique, avec des imaginations remplies de l'infini de la matière. C'est en vain que nous le disons immanent dans sa création, c'est en vain que nous nous refusons à voir en lui une pure abstraction. L'ordre et la régularité des phénomènes nous cachent trop celui qui préside à cet ordre, à cette régularité. Il nous est caché, il ne nous est pas révélé. Mais le christianisme intervient, il nous arrache à ces influences fausses et dangereuses, et le mystère de l'Incarnation ramène toutes choses à leur véritable proportion.

A sa lumière, ce que nous voulons voir immense est petit, ce que nous regardons comme d'une faible importance en acquiert, au contraire, une très grande, et ce changement n'est pas seulement moralement nécessaire, il est philosophiquement justifié. Si la simple réflexion peut nous amener à voir qu'aux yeux d'un Dieu de vérité la grandeur matérielle et l'excellence morale sont des quantités incommensurables, mais que l'accumulation indéfinie de la première ne saurait compenser la moindre diminution de la seconde; si nous possédons par le déisme la preuve de l'existence et de la puissance de Dieu, si les preuves véritablement écrasantes de cette grandeur et de cette puissance s'accroissent à chaque progrès de la science; il n'en est pas de même de l'affection que le Créateur peut porter à sa créature, de l'intérêt qu'il peut prendre à ses progrès, la doctrine chrétienne de l'Incarnation est là pour nous l'apprendre.

Quelle force, quelle consolation, les hommes pourraient-ils trouver dans les misères, les découragements, les tentations, dont toute vie humaine est semée, dans la connaissance d'un Dieu tellement éloigné d'eux, qu'ils ne savent s'ils sont ses enfants, ou seulement des êtres jouets de la destinée et condamnés à rapidement disparaître? Quels moyens ont-ils de franchir l'espace sans limites qui sépare l'infini, d'êtres qui ne sont peut-être après tout

que des accidents physiologiques. Le mystère de l'Incarnation vient encore à notre secours. Il nous dit que, quelque grand que soit cet espace, quelque immense que soit la distance, il nous reste une haute et légitime espérance. C'est la seule croyance qui puisse la faire naître, la seule croyance qui puisse la conserver dans nos cœurs.

Il est une dernière objection souvent formulée. Comment le Tout-Puissant a-t-il pu créer un monde où la souffrance domine, où le mal est héréditaire? Comment a-t-il pu créer des êtres condamnés à une perpétuelle misère, soumis souvent aux plus dures extrémités de la souffrance physique ou de l'agonie mentale? Quels droits ce Créateur implacable a-t-il à notre amour? Comment peut-il réclamer notre obéissance? La réponse du chrétien est facile, et c'est encore sur le dogme de l'Incarnation qu'elle est fondée. Il adore un Dieu qui n'est pas indifférent aux maux de ses créatures. Si elles souffrent, n'a-t-Il pas souffert comme elles et pour elles? Si les souffrances ne s'attachent pas toujours aux plus coupables, n'était-Il pas lui-même innocent? Ses adversaires disent-ils que la vie n'a pas été donnée pour le bonheur, ne s'est-Il pas soumis lui-même aux conditions ordinaires de la vie? Ces croyances si profondément gravées dans le cœur du chrétien peuvent ne pas répondre à toutes les difficultés, à toutes les objections; elles satisfont du moins nos exigences morales les plus intimes, elles répondent à des exigences qui s'accroissent avec les progrès de l'humanité et que l'on retrouve dans le plus profond du cœur de l'homme.

Tel est le but, telle est la portée du livre dont nous venons de donner une trop rapide et trop incomplète analyse.

De toutes les croyances, dit M. Balfour en terminant[1], le matérialisme est celle qui, au point de vue de la philosophie ou de la science, est la moins facile à expliquer, la plus difficile à défendre. Le déisme est une habitation passagère qui ne saurait suffire aux besoins de l'homme, à ses aspirations religieuses, morales, sociales ou esthétiques. Seul le christianisme peut les satisfaire et dans le présent et dans l'avenir.

Ce livre est un signe des temps; il montre le réveil des esprits éminents; il devient une éloquente protestation contre les doctrines dissolvantes dont nous sommes condamnés à enregistrer les inquiétants progrès. Non, l'homme, l'hôte d'un jour sur cette terre dont il se croit le maître, ne disparaît pas tout entier; la créature de Dieu est destinée à se trouver face à face avec son

[1] P. 349.

Créateur. Le cri de la raison humaine, le cri de la conscience humaine, le proclament plus haut que les tristes enseignements des vainqueurs du jour. Sans doute, le mal qu'ils font est immense, l'abîme où ils entraînent ceux qu'ils prétendent conduire est insondable, les dangers qu'ils préparent à la société future sont incalculables; mais leur domination, si douloureuse qu'elle puisse paraître, n'aura qu'un temps, l'abîme se comblera, les atteintes portées à tout ce qui est grand, à tout ce qui est élevé dans nos cœurs s'effaceront. Déjà on commence à discerner les symptômes prémoniteurs du mouvement qui se prépare. C'est Huxley, qui nie que l'homme soit le dernier produit de l'évolution cosmique, qui proclame cet homme une force morale indépendante, capable d'enrayer et de diriger l'évolution elle-même. C'est Romanes, le chef le plus éminent des évolutionnistes depuis la mort de Darwin, qui ordonne avant de mourir la publication de ses dernières pensées. Elles sont la rétractation la plus complète du rationalisme qu'il professait. La foi qu'il recommande dans ces paroles sorties du cercueil n'est plus le simple déisme mais bien la foi chrétienne, la religion de l'Évangile « dont la divinité se prouve par l'histoire de son développement et par la sublimité de ses préceptes moraux. » C'est lord Salisbury montrant avec l'éloquence et l'autorité qui lui appartiennent à la session de l'Association Britannique pour l'avancement des sciences, tenue à Oxford en 1894, l'impuissance de la science contemporaine en face des problèmes fondamentaux de la constitution de la matière et de l'origine de la vie.

Le même sentiment, comme je le rappelais en commençant cette étude, porte M. Brunetière à parler de la faillite de la science et M. Balfour à composer son livre, dont un éloquent théologien anglican, le docteur Farrar, Doyen de Westminster, a pu dire qu'il vaut à son auteur la profonde reconnaissance de toute personne sincèrement soucieuse des intérêts de l'humanité [1].

C'est à tous ceux qui se préoccupent de ces graves intérêts, à tous ceux qui se préoccupent de l'avenir de la société destinée à abriter tant de générations successives, à aider au réveil qui se dessine, à préparer le moment béni entre tous, où il sera permis de dire, avec le psalmiste, de ces hommes qui se prétendent avec tant d'arrogance les éducateurs de l'avenir : « Je n'ai fait que passer, ils n'étaient déjà plus ! »

Marquis de Nadaillac.

[1] Citons encore une étude très substantielle et très remarquable sur le livre de M. Balfour, publiée par M. de Wyzewa dans la *Revue des Deux Mondes* (15 mai 1895). Il reconnaît l'immense sensation que ce volume a produit et il relève la faiblesse des critiques formulées par ses adversaires.

SOUVENIRS ET CORRESPONDANCES

FAISANT SUITE A *QUELQUES ANNÉES DE MA VIE* [1]

CHAPITRE XIII

Maladie de mon père. — Mort de l'empereur. — Mort de mon père. — Ma visite à l'impératrice à Arenenberg.

A la fin de l'année 1872 j'eus la douleur de voir mon père s'affaiblir de jour en jour. Bientôt les médecins nous firent entrevoir une catastrophe prochaine. Cependant mon père conservait toute sa force d'âme, toute sa sérénité. Il sortait encore chaque jour, appuyé sur sa canne, et quand on lui conseillait le repos, il répondait tranquillement : « J'en aurai bien assez dans la tombe! » Ce courage, la parfaite lucidité de son esprit, sa discrétion à nous cacher ses maux, nous laissaient encore quelques illusions. Quand nous le voyions dans sa serre, au milieu de ses fleurs, un journal à la main, accueillant aimablement les visiteurs, nous nous disions : « Il est encore là pour longtemps. »

Un jour, dans cette même serre où j'étais venue l'embrasser, il me dit d'une voix plus émue que de coutume : « Ma fille, j'ai à te faire une confidence un peu triste; cependant ne t'afflige pas. Sois forte pour me laisser fort moi-même. La mort vient, je le sens. Je ne veux pas qu'elle me prenne sans que je sois préparé à la recevoir. J'ai toujours cru en Dieu, mais depuis de longues années, j'ai cessé de le servir. Le temps est venu de me rapprocher de lui. Je me suis confessé ce matin et je recevrai demain la communion. Si votre mère voit cela de là-haut, elle dira : « Voilà mon « rêve accompli... »

Je tombai aux genoux de mon père, couvrant ses mains de baisers. Il me releva doucement : « Pas d'émotion, me dit-il, pas de larmes. Ne me prends pas mon courage... » Et comme il voyait que

[1] Voy. le *Correspondant* des 25 mars, 10 avril, 10 et 25 mai 1895.

ma douleur allait faire explosion malgré mes efforts pour la contenir, il ajouta : « Je te jure, ma pauvre enfant, que ce que je ferai demain ne me fera pas mourir plus vite. Qui sait, au contraire, si cette paix, ce contentement du devoir accompli ne me donneront pas quelques jours de plus?... » Et, sur cette pensée consolante, il m'attira sur son cœur.

Le lendemain, au fond de notre vieille cathédrale, la petite chapelle du Rosaire se mit en fête. On y porta des fleurs. On y alluma des cierges. On y jeta des tapis, comme pour les messes de mariage. De beaux fauteuils dorés furent portés devant l'autel. Dans l'un d'eux mon père se plaça, tous ses enfants l'entourèrent.

Pendant cette matinée, mon père avait voulu grouper autour de lui, non seulement ses enfants, mais encore ses parents, ses amis, ses domestiques, ses pauvres.

— Je désire, avait-il dit, que mon retour aux pratiques religieuses s'accomplisse au grand jour et serve d'exemple. Dans un temps comme le nôtre, les honnêtes gens doivent imprimer le souvenir d'une foi chrétienne dans l'âme de ceux qui restent pour lutter avec la vie.

On accueillit ses vœux, et tous ceux qui l'avaient connu et qui l'aimaient remplirent la petite chapelle. Mon père, appuyé sur ses deux fils, entendit, debout, le service divin. Au moment où le prêtre sortit l'hostie du tabernacle pour la poser sur ses lèvres, il voulut s'agenouiller, mais, ne le pouvant pas à cause de ses genoux raidis, il courba simplement la tête. Quand il la releva, nous vîmes quelques larmes sur ses pauvres joues.

Après une longue méditation, il quitta l'église. Nous l'accompagnâmes jusqu'à sa voiture. Comme je lui baisais la main en lui disant au revoir :

— J'ai bien prié pour toi! me dit-il.

Quelques semaines plus tard nous dînions chez lui. C'était le 9 janvier 1873. Nous avions appris le matin la mort de l'empereur. Mon père, qui avait voulu présider le repas malgré ses douleurs croissantes, nous entretenait de ce funeste événement, quand tout à coup sa bouche se fit muette. Son œil prit une terrible fixité; nous vîmes ses mains se tendre vers nous comme si elles eussent cherché un point d'appui. Nous courûmes à lui, il s'affaissa dans nos bras; une attaque de paralysie venait de le frapper; il était perdu!

Pendant les dernières heures qui suivirent, je ne le quittai plus. Il n'ouvrait plus les yeux. Il n'entendait plus, mais quand je touchais sa main, il cherchait encore à presser la mienne. Le dernier soir de sa vie, brisée de fatigue et d'émotion, je sortis sur le rem-

part qui longeait la maison, pour détendre un peu mon cœur. Je m'assis, enveloppée dans mon manteau, sur le petit mur qui dominait la ville endormie, et là, dans la solitude et le silence, je rappelai les images du passé, images qui allaient bientôt s'effacer comme une peinture ternie, lorsque mon père qui était le grand lien et le gardien des souvenirs aurait cessé d'exister. Je revis cette vieille demeure où les nôtres avaient vécu de siècle en siècle, ma bonne Victoire morte depuis quelques années, ma mère avec ses jupes de soie, frôlant le petit mur où j'étais assise. Il me sembla qu'elle reprenait sa place sur la fenêtre basse où elle s'installait parfois pour broder et pour lire. J'entendis les rires de mes frères et mes chansons de jeunesse, puis je n'entendis plus rien que le bruit de mes pleurs...

Mon père fut conduit au cimetière par plus de quatre mille personnes, car tout le pays s'associa à notre douleur. Sa mort touchait les petits et les grands. Depuis un demi-siècle, mon père, qui occupait de hautes fonctions dans le département, avait usé de son influence pour assurer le bonheur de tous. Jamais ses principes, ses opinions, les actes de sa vie privée et publique, n'avaient froissé les cœurs. Il était aimé de ses ennemis! avait souvent dit ma mère.

Dans mon grand deuil, j'eus la pensée d'aller voir l'impératrice, qui pleurait aussi sous les ombrages d'Arenenberg, cette résidence de la reine Hortense que le pauvre empereur aimait tant. Je pris un matin la route de Bâle et de Constance, traversant l'Alsace désolée. Je me souviendrai toujours de mon émotion en arrivant à Belfort, quand j'aperçus sur les remparts la sentinelle prussienne qui regardait fièrement passer le train.

Belfort était encore encombré de nos ennemis. C'étaient eux qui faisaient la police des chemins de fer, inspectaient les bagages et venaient mettre leur nez farouche dans l'intérieur des wagons. Même quand le train était en marche, on les voyait glisser sur la planchette qui longe les voitures, ouvrir la portière et pénétrer chez vous.

A la nuit tombante, un de ces soldats, à moitié ivre, se glissa dans le wagon des dames seules, où je m'étais tapie, s'assit à côté de moi et plongea ses lourdes mains dans mon sac. Indignée, je lui arrachai le sac, il voulut le reprendre et nous luttâmes ainsi jusqu'à la station suivante. Alors je descendis de wagon et courus me plaindre à un officier inspecteur, qui fumait son cigare sous les acacias du quai. Cet homme parlait bien français. Il fut plein de courtoisie. Je le vis bientôt parler au chef du train en lui signalant ma voiture, et ses recommandations produisirent un heureux effet, car mon sac vécut en paix jusqu'à Bâle.

Nous entrâmes vers minuit dans cette vieille ville où coule le Rhin. L'hôtel des Trois-Rois, où je me fis conduire, était situé au bord du fleuve, et de ma chambre j'entendis gronder toute la nuit ses eaux tumultueuses. Dès que le jour parut, j'entr'ouvris la fenêtre. Les clartés du matin blanchissaient le grand fleuve et jetaient des nappes de lumière sur les ponts qui le traversaient et sur les vastes horizons vers lesquels il s'enfuyait. Les maisons bordant la rive s'éclairèrent bientôt de tous les feux de l'aurore. On eût dit que les diamants et les pierreries de Golconde étaient venus s'enchâsser dans les fenêtres pendant la nuit. Tout brillait, tout étincelait dans ce beau réveil, même les poissons qui glissaient au pied des murailles et dont les écailles miroitantes semblaient semer l'or entre les eaux. Pendant cela, un petit bac passait gaiement les premiers voyageurs sur l'autre rive, en grinçant sur ses chaînes rouillées.

Le lendemain, j'étais à Constance, installée à l'hôtel du *Brochet*, devant la maison du vieux concile. De là, j'écrivis à l'impératrice pour lui demander une audience. Ce fut M. de Visconti qui m'apporta la réponse de Sa Majesté. Elle me donnait rendez-vous pour le jour suivant.

J'écrivis aussi à mon mari, assise à ma fenêtre, laissant parfois mes yeux errer sur la place, une vraie place de village, où les chiens et les enfants jouaient dans la poussière, pendant que les officiers de l'armée badoise fumaient leur pipe à l'ombre d'un gros arbre, qui rappelait celui de Robinson. Le chemin de fer traversait la place et le passage des trains attirait les badauds. Les badauds interpellaient les voyageurs, les voyageurs répondaient aux badauds, c'était le bruit et le mouvement joyeux d'une foire.

Ce qui animait surtout la place, c'étaient les fréquentes apparitions de la cuisinière de notre hôtel, une petite Tyrolienne portant la jupe courte et les bas brodés. Quand cette jupe frémissante, ces jambes alertes et cette mine chiffonnée tombaient au milieu des promeneurs et des officiers, on entendait un sourd murmure de plaisir et d'admiration pareil au bourdonnement d'une ruche.

Je partis pour Arenenberg dans un grand coche découvert qui me rappelait la berline de mon beau-père. Il se balançait sur ses vieux ressorts comme un hamac aux branches d'un chêne. Le cœur me battait fort au fond de mon vieux coche quand je songeais qu'il m'entraînait vers ma malheureuse souveraine.

De Constance à Arenenberg, la route n'a rien de remarquable. Jusqu'au village d'Ermatingen, on semble côtoyer certains bords de la Loire et des moins jolis. Le lac vient mourir là et s'étend comme une tache d'huile, laissant derrière lui un limon bourbeux. Mais

quand on a dépassé Ermatingen, le paysage reprend ses charmes et sa grandeur. On retrouve la Suisse tout entière.

Il faut gravir une pente assez rapide pour gagner le château et le parc fermé par une grille. La grille franchie, on suit une allée sombre, bordée de ravins et de précipices, d'où sortent de vieux arbres échevelés. Le lac coule à leurs pieds et ses eaux verdâtres scintillent à travers les branches entrecroisées. On croirait voir la Méditerranée entre les oliviers de Villefranche.

La voiture s'arrêta devant le péristyle du château, qui n'est qu'un simple cottage, enguirlandé de plantes grimpantes, s'enlaçant jusqu'à la hauteur du toit. Un domestique à cheveux blancs, une espèce de Caleb, vint ouvrir la portière et me salua d'un bon sourire, semblant me remercier d'apporter des souvenirs de France à sa maîtresse.

Le même homme me fit entrer dans une antichambre simplement meublée, puis dans un salon tendu de coutil rayé, ce qui lui donnait l'aspect d'une tente. Le plafond à pans coupés, revêtu de cette même étoffe, papillotait devant les yeux comme le dessin d'un kaléidoscope.

Tout était resté tel que la reine Hortense l'avait laissé en quittant ce monde. C'étaient les mêmes meubles droits et raides, recouverts de housses, les mêmes consoles d'acajou, soutenues par des cygnes à l'air bête, les mêmes pendules ressemblant à des mausolées. Sur les murailles, s'alignaient les portraits de la famille impériale. La reine Hortense, encore enfant, courant après les papillons. Le prince Louis-Napoléon, à vingt ans, gravissant, dans une redingote bleue, les glaciers de l'Oberland. Son frère Charles, en justaucorps de velours rouge, et le prince de Beauharnais, brandissant son sabre sur des horizons d'apothéose. Au fond de la pièce, près d'une large ouverture voilée par une portière, on apercevait un baromètre en forme de lyre et quelques gravures anciennes. Je remarquai sur une table ronde, au milieu du salon, des ouvrages de broderie et de tapisserie, et un grand nombre de jeux de cartes avec lesquels l'impératrice devait faire des patiences.

Devant ces souvenirs du passé impérial, il me revint à la pensée une visite que j'avais faite à la Malmaison et à la petite église de Rueil, où sont enterrées l'impératrice Joséphine et sa fille Hortense. Je revis ces tombes oubliées et les fleurs recouvrant le marbre et tombant en poussière comme les ossements de ces femmes qui avaient été des reines !

Je rêvais de ces choses, quand Mlle de Larminat parut, vêtue d'une longue robe de crêpe ayant la forme d'une soutanelle. Dans ce

costume monastique, elle avait une grâce mélancolique et séduisante. Mme Le Breton vint bientôt retrouver Mlle de Larminat et parut très émue en me revoyant.

— L'impératrice désire vous voir seule avant dîner, me dit-elle, ayez la bonté de me suivre jusqu'à ses appartements.

Je suivis Mme Le Breton dans une émotion que je ne puis dépeindre. Elle me fit grimper un escalier tournant semblable à ceux de nos magasins de province, puis m'introduisit dans le boudoir précédant la chambre de l'impératrice et m'y laissa, disant que Sa Majesté ne tarderait pas à m'y rejoindre.

Ce boudoir était bien simple comme le reste, tendu de perse avec de hauts plissés. Au fond d'une espèce de niche ressemblant à une alcôve, se trouvait un bureau couvert de coupes remplies de fleurs. Par-ci par-là, de petites tables chargées d'albums et de vues de la Suisse. Dans la profondeur d'une fenêtre donnant sur le lac, un grand fauteuil, et, devant le fauteuil, sur un chevalet, cette belle photographie de l'empereur le représentant la tête appuyée dans sa main. Sur toutes ces choses, un demi-jour triste et doux, et des brises attiédies venant des campagnes par les fenêtres entr'ouvertes.

La porte de la chambre de l'impératrice n'était qu'à demi fermée, et j'entendais ce qui se passait dans cette pièce. Les chuchotements des femmes de chambre, les pas de l'impératrice et le frôlement de sa robe contre les meubles.

Bientôt, Sa Majesté parut, conservant cette belle démarche que nous lui avions connue. Son costume de veuve, son bonnet à pointe, tombant sur ses cheveux coupés en frange, lui donnaient une vague ressemblance avec Marie Stuart. Elle arriva les mains tendues vers moi et saisit mes mains.

— Merci, me dit-elle.

Des sanglots lui coupèrent la voix. Moi-même, je ne sus parler, et nous restâmes toutes les deux gardant le silence.

L'impératrice releva enfin la tête, et, après avoir essuyé ses larmes, m'entraîna jusqu'à cette fenêtre d'où l'on voyait la grande étendue du lac. Elle s'assit dans le fauteuil faisant face à la photographie de l'empereur, et me pria de m'asseoir aussi. Je me mis à ses pieds sur un coussin. Ce fut alors qu'elle me fit des questions précipitées sur la France, sur Paris, sur ses pauvres Tuileries, sur les gens qui l'avaient connue dans sa gloire. Puis elle me parla de Fontainebleau, de ce beau Fontainebleau, où elle avait placé toutes les féeries de son existence. A plusieurs reprises, elle sourit en se rappelant les préoccupations nerveuses de mon mari, ses préoccupations du froid, du chaud, des repas irréguliers.

— Comme je torturais ce pauvre M. Feuillet, disait-elle, quand je l'entraînais dans nos promenades en forêt par le vent et par la pluie! Quand nous le ramenions au château par la nuit noire, et que nous l'empêchions de se coucher à l'heure accoutumée! Tout cela me cause des remords aujourd'hui!

Et, comme je lui disais que ces souvenirs étaient pourtant restés chers à mon mari.

— Je sais qu'il nous aimait bien, dit-elle. Je n'ai jamais douté de lui et je n'en douterai jamais.

Elle appuya sur cette phrase avec une affection touchante. Elle s'inquiéta ensuite des moindres détails de notre existence depuis la séparation. Elle voulait savoir quelle avait été notre manière de vivre, quelle avait été l'éducation donnée aux enfants, quels étaient pour eux nos projets d'avenir. Elle s'occupa de toutes choses comme si ses grandes douleurs ne devaient pas rester l'unique intérêt de sa vie.

Elle me parla aussi avec bonté des travaux littéraires de mon mari, de *Julia de Trécœur*, qu'elle trouvait une de ses plus belles œuvres, mais qu'elle appelait cependant un mauvais livre.

— On dirait, ajoutait-elle en souriant, que Feuillet a voulu goûter des choses immorales. Je suis sûre qu'il est fier d'avoir été mauvais sujet une fois dans sa vie. Je ne lis plus, reprit-elle tristement. Je ne sais plus lire. Quand je reprendrai goût à la lecture, je serai sauvée. Je sentirai que j'entre en convalescence. Je serai comme ces malades à moitié guéris qui s'épanouissent devant un blanc de poulet...

Et des larmes reparurent sur ses pauvres joues. Elle les essuya de nouveau et reprit la conversation.

— Je regrette, me dit-elle, que vous ne voyiez pas le prince. Il prolonge son séjour dans les glaciers. C'est maintenant un petit homme, mais un homme délicat et un peu nerveux. Sa jeunesse est si triste! J'ai voulu le distraire en l'envoyant avec Filon explorer le pays.

A propos de voyage, elle me parla du mien et désira savoir quel était mon itinéraire pour le retour. Comme je lui disais que je n'en avais point encore, elle s'offrit à tracer ma route et fut chercher une foule de livres et d'albums pour fixer ses idées.

— Je veux que vous voyiez d'abord Schaffhouse, Lucerne, Interlaken; c'est la Suisse dans toute sa beauté!

Et elle écrivit de sa main, sur un brin de papier, la marche à suivre.

Il y avait plus d'une heure que nous causions ainsi, quand la cloche du dîner se fit entendre.

— Ah! mon Dieu! dit l'impératrice, nous sommes en retard! La grande-duchesse de Bade doit être arrivée!

Et elle se leva précipitamment, me disant de la suivre.

Nous descendîmes le même escalier que j'avais gravi avec Mme Le Breton. L'impératrice allait en avant, sa longue traîne faisant des ondulations de serpent. Quelquefois, Sa Majesté se retournait pour me dire : « Prenez garde, madame Feuillet, vous pourriez tomber, les marches sont si raides! » Où était ce bel escalier des Tuileries, avec ses fleurs, ses lampadaires et ses cent-gardes échelonnés?

Comme nous passions dans un couloir obscur, rendant le chemin plus court, une femme qui lavait les dalles à grande eau, saisie de voir passer l'impératrice, lui jeta sa longue brosse dans les jambes, L'impératrice poussa un petit cri et sauta lestement par-dessus la brosse, sans se plaindre et sans gronder. Je fis de même, mais moins adroitement, car j'eus les pieds mouillés.

Les portes du salon s'ouvrirent bientôt devant l'impératrice comme jadis celles de la salle des maréchaux, et nous entrâmes rapidement, elle et moi, au milieu du groupe des fidèles. La grande-duchesse, sa demoiselle d'honneur, la comtesse Stéphanie de Tascher, Mme Le Breton, Marie de Larminat, le duc de Bassano, M. Piétri, le marquis de Piennes et moi, composions cette réunion de l'exil.

Peu d'instants après, on passa dans la salle à manger. L'impératrice, donnant le bras à la grande-duchesse, s'avançait de cette marche gracieuse qu'elle avait aux Tuileries, quand elle gagnait la salle des festins impériaux. Nous la suivions dans nos tristes costumes comme des religieuses se rendant au réfectoire.

L'impératrice prit place à table, ayant à sa droite la grande-duchesse; à sa gauche, Mlle de Tascher, et, devant elle, le duc de Bassano. La conversation devint bientôt très animée. L'impératrice dit combien elle aimait Arenenberg.

— Je l'aime plus aujourd'hui qu'autrefois, ajouta-t-elle. Autrefois, quand j'y venais avec l'empereur en quittant Fontainebleau, je trouvais cela si petit, si étroit que j'y étouffais. Aujourd'hui, cela s'élargit, cela s'élargit...

Et elle décrivait un grand cercle avec la main.

On causa le reste du temps des théâtres et de l'exposition. L'impératrice semblait n'avoir jamais quitté Paris. Les théâtres nous ramenèrent à mon mari et à ses œuvres. L'impératrice raconta qu'elle connaissait une grande dame anglaise qui s'était convertie au catholicisme après avoir lu *Sybille.*

— Seulement, ajouta l'impératrice, cette dame a dû se séparer de son mari avant la conversion, car il n'a pas voulu l'autoriser à

abandonner la foi protestante. M. Feuillet a fait là une belle besogne, s'écria l'impératrice, en riant presque comme jadis.

Après quoi, s'étant levée, elle quitta la table et regagna le salon, donnant de nouveau le bras à la grande-duchesse.

Après le café, on passa dans la serre, dont l'immense fenêtre donnait sur le lac. Les hommes disparurent dans le fumoir. Cette serre était le seul lieu moderne et élégant de l'habitation; quelques beaux meubles étaient espacés au milieu d'un fouillis de plantes exotiques, de palmiers et de daturas. Des tables, des divans tout autour et, dans un angle demi-obscur, se détachant sur un fond de cachemires des Indes drapés en éventail, le buste de l'impératrice Joséphine sortant d'une gigantesque corbeille de roses.

Un orage et de la pluie étant survenus pendant le dîner, l'impératrice déclara qu'il était impossible de faire une promenade sur le lac. J'en fus ravie; car je mourais de frayeur que Sa Majesté, qui canotait avec plaisir, n'eût la fatale idée de développer ses talents en mon honneur. Moi qui suis troublée quand je traverse le lac de Genève dans un solide bateau à vapeur, qu'aurais-je éprouvé en me trouvant dans une barque dirigée par une femme? J'aurais crié, fait du scandale; au besoin, j'aurais saisi l'impératrice à bras-le-corps, ou je lui aurais pincé les jambes, car pincer quelqu'un quand j'ai peur a toujours été pour moi un grand soulagement.

L'on s'assit alors devant la fenêtre formant une grande baie. L'impératrice se plaça au milieu de nous et rabattit les ailes de son bonnet pour se préserver de la fraîcheur du soir. Ces grandes ailes transparentes encadraient merveilleusement son beau visage altéré par la douleur.

Après avoir vanté les charmes de la nature et des beaux paysages qui nous entouraient, l'impératrice parla de la douceur des installations intérieures, des objets faisant partie de la vie de chaque jour.

— J'ai perdu tous les bibelots que j'aimais, dit-elle tristement. Ils m'ont été volés ou brûlés aux Tuileries.

Alors, elle nous conta qu'on lui renvoyait souvent de France des fragments de ces pauvres bibelots. Elle nous dit que, le matin même, elle avait reçu la moitié d'une boîte en or, contenant la pierre ponce avec laquelle elle se frottait le talon en sortant du bain. Elle paraissait ravie d'avoir reconquis cette pierre.

— L'empereur était comme moi, continua-t-elle. Il aimait passionnément les choses intimes. Il leur donnait un nom. Il en faisait des fétiches. Je me souviens d'une petite pelote qu'il avait achetée à Berne, une pelote de vingt-quatre sous, sur laquelle était peinte une branche de myosotis. Cette pelote ne quittait jamais sa poche,

même dans les jours de grande cérémonie. Il la prit avec lui pendant la guerre. Quelques jours avant sa mort, il la perdit dans le parc de Chislehurst et il en fut triste et tourmenté. Tout le monde se mit à la recherche de cette malheureuse pelote, personne ne la retrouva.

Sur ce souvenir, la pauvre impératrice soupira. On eût dit que cette petite pelote était pour quelque chose dans sa grande infortune!

La nuit était devenue complètement obscure. Nous quittâmes la serre et rentrâmes dans le salon, où les domestiques allumaient des lustres au pétrole.

— Quelle mauvaise odeur, dit l'impératrice! Je regrette l'huile, mais elle coûte trop cher dans ce pays-ci.

Puis, d'un air résigné, elle fut s'asseoir au bout de la grande table, où le duc de Bassano lui avait préparé un fauteuil avec le petit coussin de satin noir qu'elle glissait toujours derrière son dos. Elle prit alors des cartes et se mit à faire des patiences pendant que nous causions à voix basse autour d'elle.

Le marquis de Piennes et le duc de Bassano, qui faisaient face à l'impératrice, ne tardèrent pas à somnoler. M. de Piennes luttait plus que le duc contre le sommeil envahissant. De temps en temps, ses yeux se rouvraient avec des étonnements et des épouvantes qui faisaient la joie discrète de la galerie. La grande-duchesse, qui avait passé la nuit en wagon, dormait aussi et s'en allait de temps en temps heurter la tête de Mlle de Tascher, qui soupirait en nous parlant de sa tante, la reine Hortense.

Bientôt, la grande-duchesse se réveilla et se plaignit d'un violent mal d'estomac. Ce fut le signal des agitations. M. de Piennes et le duc bondirent sur leurs sièges et, dans un demi-sommeil, coururent, l'un vers la serre, l'autre vers le billard, cherchant des calmants qu'ils ne trouvaient point.

— Pas ici, pas là! criait l'impératrice. L'éther est chez Corvisart.

Piétri partit comme un éclair et revint tout penaud, annonçant que Corvisart, en voyage avec le prince, avait emporté la clef de la pharmacie.

— Corvisart est insupportable, dit l'impératrice, il emporte toujours les clefs. C'est sa manie. Faites sauter la serrure, Piétri.

— Madame, répondit Piétri, il est très difficile de faire sauter la serrure. Je ne crois pas qu'on puisse trouver un serrurier dans la nuit.

Alors Mlle de Larminat se hasarda à proposer des feuilles d'oranger, tout simplement.

— Certainement! s'écria la grande-duchesse, qui commençait à s'alarmer de tout ce remue-ménage; cela suffira.

Sur cette affirmation, elle fit une révérence à l'impératrice, dit qu'elle allait se coucher et suivit Marie de Larminat qui courait à la recherche des feuilles d'oranger.

Quant à l'impératrice, après avoir envoyé de nouvelles malédictions à Corvisart, elle reprit sa place à la grande table, remit son petit rouleau derrière son dos et recommença ses patiences. Pendant cela, l'orage avait reparu. La pluie tombait bruyamment. Les branches des arbres, secouées par la tempête, battaient contre les vitres, et les éclairs, après avoir traversé la nuit, venaient se jouer comme des feux follets dans les plis des rideaux. Je me rappelais, que, par une soirée splendide, au palais de Fontainebleau, alors que tout souriait à la France et à ses souverains, l'impératrice, entourée de sa cour, assise sur les marches de son palais, en face des étoiles et du parc illuminé, s'était écriée, en levant les yeux vers l'infini : « Mon Dieu, que je voudrais vivre dans un vieux château et entendre le vent dans les corridors! »

Pauvre créature! dans quelles conditions trouvait-elle son rêve accompli!

La tempête s'étant apaisée, je demandai ma voiture et pris congé de Sa Majesté, émue par les adieux.

— Je vous reverrai, dit-elle, n'est-ce pas que je vous reverrai?

Et, pendant que je lui baisais les mains tendrement, je sentis ses larmes glisser sur mon front.

CHAPITRE XIV

Mes séjours à Versailles. — Le 24 mai. — Le *Sphinx*. — Notre vie à Divonne. — Coppet. — L'inondation. — Le comte de M...

J'ai dit, je ne sais dans quelle page de ces Mémoires, que j'avais la nature curieuse, que j'aimais les aventures, les émotions. Dans ma province, quand il se jugeait à Coutances, siège des assises, un procès à sensation, j'allais rendre visite à l'un de mes oncles, premier magistrat de l'endroit, et, grâce à son obligeance, je suivais, dans une place privilégiée qui se trouvait généralement derrière le dos du président, l'affaire passionnante. C'est ainsi que je vis juger une femme qui avait tué son mari pour l'argent de trente fagots. Cette misérable racontait avec un cynisme épouvantable qu'elle avait fait passer la charrue sur la tête de son mari

pendant qu'il dormait dans son champ, et simulait avec la voix et les lèvres le bruit que firent les os en se brisant. Elle fut condamnée à mort et se mit à rire.

Lorsque Rochefort fut jugé à Versailles après la Commune, je me trouvais chez ma vieille amie Mme Brunet, qui s'était retirée dans cette ville depuis la guerre. J'assistai au procès. Ce fut le général Gaillard, ancien attaché d'ambassade à Pétersbourg, qui me fit entrer dans la salle. Tout Paris et tout Versailles étaient là. Craignant d'arriver avec la foule et de ne pouvoir gagner ma place si j'étais en retard, j'avais fait les cent pas dès le matin devant le bâtiment de l'artillerie où se tenait le conseil de guerre. Tout en marchant, j'avais mangé pour mon déjeuner deux œufs durs et une brioche que Mme Brunet avait glissés dans mon sac.

Je me trouvai dans la salle au premier rang du public, très près de l'accusé, si près même (une simple planche nous séparait) que les parfums délicats qui s'échappaient de son mouchoir m'incommodaient fortement. Ce mouchoir avait une couronne de comte brodée dans l'un de ses coins, détail qui dut causer quelque étonnement aux deux pétroleurs assis sur le banc à côté de leur chef. Je n'oublierai jamais l'impression de dégoût aristocratique qui saisit Rochefort en se trouvant associé à ces deux personnages, vêtus comme des égoutiers, les cheveux leur tombant jusque dans la bouche. Il s'écarta d'eux brusquement pour ne pas les toucher, et je m'imagine qu'à ce moment-là il eut quelque regret d'avoir partagé leurs opinions.

Rochefort entendit l'arrêt qui le condamnait à l'exil perpétuel avec une grande fermeté. Peut-être songeait-il déjà au moyen d'en abréger la durée. La sentence prononcée, il salua les juges, se tourna vers le public, fit un signe de la main à une femme qui pleurait dans la salle, puis disparut, se disposant à prendre la route de la Nouvelle-Calédonie entre ses deux pétroleurs.

Je vis de même juger Bazaine. Ce fut dans l'une des salles du grand Trianon que se déroula ce lugubre procès.

J'ai toujours devant les yeux le maréchal, pâle et muet, se laissant accabler et restant impassible. Pas une émotion, pas un signe de révolte sur ce visage de marbre. Tous les sentiments semblaient avoir disparu de son âme. Cependant, que de spectres devaient la hanter, depuis le spectre de Maximilien jusqu'aux spectres des légions de Metz! Au moment où le maréchal Canrobert parut comme témoin et entreprit de sa voix mâle et éloquente le récit de nos terribles campagnes, je crus que l'émotion qui le gagnait et gagnait aussi la salle pénétrerait le cœur de Bazaine, mais rien, rien, ne parut sur ses traits morts. Les séances durèrent plus

d'une semaine. Elles se prolongeaient parfois dans la nuit et prenaient alors un caractère d'une grandeur sinistre. Quand les ombres crépusculaires s'abattaient sur la salle, sur les draperies sombres qui décoraient le fond de son hémicycle, sur le grand crucifix dont les blancheurs se dessinaient dans les profondeurs obscures, quand les derniers jets de lumière frappaient sur les crânes dénudés du président et des juges, sur leurs épaulettes d'or et sur le pâle visage de l'accusé, cette scène devenait imposante et terrible, et les souvenirs de l'Inquisition vous traversaient l'esprit.

Malgré l'intérêt palpitant de ce drame, je n'eus pas le courage d'assister à la condamnation du maréchal. Je m'enfuis de la salle avant la lecture du jugement, dont on prévoyait l'issue fatale, et marchai longtemps dans les jardins pleins de givre du vieux Trianon, tâchant d'oublier cette dramatique mise en scène et la pauvre petite maréchale, dont le souvenir m'avait hantée pendant les dernières heures. Je l'avais revue chez les princesses Bonaparte, gaie comme un oiseau, toute brillante d'esprit et de grâce. Son bonheur d'alors, son frais visage, sa voix qui n'était qu'un éclat de rire, tout cela se mêlait à la pensée de sa honte, de son déchirement et de ses pleurs. Je pleurai moi-même en regagnant Versailles dans mon fiacre, secouée sur les routes pierreuses de Louis XIV.

Ces courts séjours chez Mme Brunet m'étaient d'une grande douceur. Quand j'arrivais chez elle, il me semblait que je rentrais chez mes parents. Son salon de Versailles était intéressant comme celui de la rue Servandoni. Elle y recevait les hommes politiques qui nous tenaient au courant des événements. Ils se succédèrent vite, les événements!

Nous eûmes, un beau jour, la chute de Thiers. J'assistai à cette fameuse séance du 24 mai dans une des loges appelées œils-de-bœuf, où M. Beulé, qui devait être ministre quelques heures plus tard, me fit entrer. De mes hauteurs, je vis le départ précipité de Mme Thiers et de Mlle Dosne quand elles sentirent les choses se gâter.

Nous avions été instruites avant elles, Mme Brunet et moi, de la défaite présumée du président, et instruites de la plus étrange manière.

Pendant la suspension de la séance, qui eut lieu vers une heure, j'étais rentrée déjeuner chez mon amie. Il faisait très chaud. On avait placé la table près de la fenêtre ouverte. A un certain moment, nous vîmes descendre du toit une longue ficelle à laquelle était suspendu un morceau de papier. Intriguée par cette appari-

tion, je tendis la main vers le papier qui flottait dans l'espace et j'en pris possession. Sur ce papier étaient écrites les lignes suivantes : « Gambetta déjeune ici. Il vient de dire : « Nous sommes « f..... » Peu de temps après, la ficelle remontait, me laissant entre les mains l'étrange communication. « Voici la chose, me dit Mme Brunet, qui ne parut qu'à demi surprise. Ma cuisinière est l'amie de la cuisinière d'un radical habitant au-dessus de moi. Cette fille ne partage pas les opinions de son maître et livre les secrets de la place à son amie, qui a des opinions conservatrices. Grâce à la politique de ces deux cordons bleus, je suis la personne de France la mieux informée des faits et gestes du gouvernement. »

Donc, je savais en rentrant dans mon œil-de-bœuf que la fin du jour verrait la défaite de Thiers. Il donna, en effet, sa démission, et cette démission fut annoncée à la Chambre au milieu d'orages, de clameurs, de hurlements indescriptibles. C'était à croire que la ménagerie Bidel, installée sur la place du château, avait lâché ses bêtes.

Le calme se fit cependant, le calme auquel succéda l'abattement. Chacun se demandait si la France, sans gouvernement, tomberait au pouvoir des émeutiers ou rentrerait sous la domination du sabre. L'abîme de l'incertain était ouvert. Une séance de nuit fut votée. On voulut sur l'heure élire un président. En attendant l'événement, la foule évacua la salle pour prendre un peu de repos. Elle s'écoula lentement dans les rues, où quelques curieux se tenaient immobiles.

Je trouvai sur la place des groupes fort animés, parmi lesquels on remarquait un grand nombre d'officiers. Le maréchal de Mac-Mahon circulait paisiblement au milieu des badauds en fumant son cigare. Je ne crois pas qu'il comptât en ce moment sur les hautes destinées que lui réservait le lendemain.

Cette fois-là, nous ne connûmes pas la nomination présidentielle par la cuisinière du radical. Ce fut un ami du duc de Broglie qui vint nous l'apprendre sur les minuit. Mme Brunet veillait. Mais j'étais couchée. Ma curiosité fit que, entendant des voix dans le salon qui précédait ma chambre, je me levai pour écouter les nouvelles. Ce fut derrière la porte entre-bâillée et en déshabillé de nuit que je saluai l'avènement du maréchal. . . . .

. . . .

Mon mari venait de terminer le *Sphinx* et de le présenter au Théâtre-Français, lorsque nous reprîmes gîte à Paris pour l'hiver.

L'étude de cette pièce causa de grandes difficultés à mon mari et des agitations plus terribles que toutes celles qu'il avait traversées

jusqu'alors dans sa carrière théâtrale. Deux étoiles, Croizette et Sarah Bernhardt, représentaient ses héroïnes. Il y avait entre ces deux femmes des froissements, que mon mari ne pouvait supporter avec philosophie. De plus, Croizette ne voulait de sa part aucune observation, aucun conseil. Il me revenait chaque soir avec la fièvre, rêvant de lointaines solitudes, sans bruit et sans actrices surtout. « Ah! me disait-il après avoir revêtu sa robe de chambre et s'être étendu devant un bon feu, si tu savais quelle idée charmante je me fais d'un petit village, d'un toit de berger, d'un bon petit repas avec un vieux curé! »

Le vieux curé était loin. Les soucis de la scène se rapprochaient chaque jour. On se disputait. On rendait les rôles. Mon mari se couvrait comme le président de la chambre, puis détalait, laissant le directeur, M. Perrin, arranger les choses. Elles s'arrangeaient et se rebrouillaient le lendemain. Cela dura deux mois. Enfin, la représentation eut lieu et fut très brillante, ce qui fit oublier les orages qui l'avaient précédée.

M[lle] Croizette, outre sa grande intelligence théâtrale et ses dons d'artiste, était une très belle personne, avec des bras de statue et un cou bien attaché, portant fièrement sa tête fine et ses lourds cheveux. Ses traits, quoique peu réguliers, avaient des expressions mobiles pleines de lumière. On eût dit des feux follets passant sur ses lèvres, sur ses fossettes et sur son front. C'étaient les éclairs de ses beaux yeux demi clos qui animaient ainsi son visage et sa bouche moqueuse, un peu charnue, rappelant celle des jeunes faunesses, dont elle avait les grâces. Quand elle écoutait dans une attitude inquiète, on croyait voir une de ces petites têtes sauvages, se dressant au-dessus des halliers.

Quant à sa rivale, Sarah, c'était une fille douée d'un charme étrange. Mince et diaphane, elle semblait traîner avec peine son corps impalpable. La taille à demi renversée, marchant sans bruit comme les fauves, elle avait des aspects d'ombre errante qui formaient un frappant contraste avec sa compagne, la superbe et plantureuse Croizette. Cette Sarah si frêle, d'une beauté fatale, mais si délicate, avait des forces dramatiques extraordinaires. Elle avait aussi des sensibilités inattendues et sut se rendre bien touchante dans son rôle de femme sacrifiée. Cette partie de la pièce fut pour elle un véritable triomphe.

Mais Croizette eut cependant les honneurs de la fin dans sa terrible mort. Je n'oublierai jamais les horreurs de son empoisonnement, la décomposition de ce joli visage transformé tout à coup par la souffrance en un masque hideux. Croizette avait été étudier cette mort dans les hôpitaux et en avait même forcé les épou-

vantables luttes. Quant à moi, je ne pus jamais en supporter la vue. Chaque fois que j'assistais à la pièce, je sortais de la loge avant l'accomplissement du drame. Je n'étais pas seule à fuir ces émotions. Je me souviens avoir rencontré un soir dans l'un des couloirs où je m'étais réfugiée une dame qui quittait aussi la place. Comme elle fermait la porte de sa loge, je la vis pâlir. Elle appela les ouvreuses et tomba dans leurs bras. « C'est affreux! criait-elle, à travers les secousses de son estomac, c'est affreux, et pourtant c'est bien beau! »

Les ouvreuses! Je fréquentais beaucoup ces femmes les soirs de premières représentations de mon mari. J'avais de tels tourments pendant la pièce, dans les moments que je croyais dangereux; le public finissait par m'inspirer de telles angoisses, que n'osant plus le braver, je me sauvais à travers les couloirs, ou bien j'allais m'asseoir sur les marches des escaliers, appelant les ouvreuses et les priant de me renseigner sur ce qui se passait dans la salle. Que de fois je me suis vue là, me bouchant les oreilles pour ne pas entendre les lointains murmures de cette foule féroce, s'il lui plaisait de murmurer. Quand mes inquiétudes étaient vaines, ce qui arrivait presque toujours, les ouvreuses accouraient et me criaient : « Madame, on applaudit! » Alors je débouchais mes oreilles et je leur donnais quarante sous.

Pendant cela, mon mari marchait à grands pas derrière la scène, gémissant dans son cache-nez blanc : « Quel métier! quel chien de métier! » C'étaient de drôles de soirées pour un triomphateur et pour sa femme.

Le *Sphinx* était joué le 4 mars 1874 et nous partions à la fin de mai de la même année pour Divonne, sans avoir revu nos Palliers. Mon mari avait besoin de quelques douches pour remettre ses nerfs fatigués. Il m'envoya en éclaireur pour chercher une maison dans ce joli village dont le souvenir m'était resté si cher. Les enfants devaient venir nous rejoindre au temps des vacances.

Je trouvai une maison tout à côté de la place de l'église. C'était une ancienne auberge très proprette, ne recevant plus de voyageurs et ne conservant de ses anciennes attributions qu'une modeste enseigne représentant une balance peinte en vert, elle faisait entendre un doux gémissement que j'aimais.

Tout dans ce petit hôtel était frais et souriant, depuis la cour bien pavée jusqu'au salon bien ciré. Les fenêtres avaient vue sur le jardin et sur les prairies sillonnées de sources murmurantes. Au delà des prairies se dressait le mont Blanc, sortant de la chaîne des Alpes.

Il y avait dans le jardin un beau promenoir, couvert d'un toit

rustique, et dont les cintres ornés de vignes faisaient souvenir de certains cloîtres italiens. En écartant les lianes de ces vieux cintres on apercevait le Jura, ses forêts sombres et les nuages légers qui les frôlaient en passant.

Du côté opposé au promenoir, un petit mur, tapissé d'arbres fruitiers séparait notre enclos de la demeure d'un brave homme qui élevait des pigeons. Ces oiseaux, tentés par la paix du petit cloître et par la fraîcheur de son ombre, venaient rôder aux alentours, s'abattant quelquefois sur le toit rustique et s'y endormant le pied sous la plume.

Pendant que les pigeons dormaient, une fontaine, abritée par un platane gigantesque, faisait entendre un murmure musical, rappelant le son d'une cloche lointaine. L'eau qui s'échappait de l'auge de pierre lui servant de bassin s'enfuyait par des canaux bordés de cresson, et s'en allait en bouillonnant à travers les choux et les salades du petit jardin.

Lorsque tout fut prêt dans la maison, et que j'eus ajouté quelques fleurs aux salades, je prévins mon mari qu'il pouvait arriver, et je partis un beau matin pour l'aller chercher à Genève. J'étais follement heureuse de penser à son enthousiasme devant les beautés de ce pays qu'il ne connaissait pas. Heureuse de sentir que son installation personnelle lui serait douce, j'y avais mis tout mon cœur! De bons fauteuils, de bons tapis, un joli bureau, son vieux Walter Scott, les portraits de ses enfants, tout cela l'attendait! Comme je montais en voiture devant la porte, la petite balance verte s'agita sur ma tête au vent matinal. Je me dis alors que si je mettais dans cette balance mes joies et mes peines, ce seraient en ce moment, les joies qui l'emporteraient.

J'arrivai à la gare de Genève en même temps que mon mari et l'entraînai triomphalement vers notre nouvelle demeure; mais je sentis pendant la route qu'il éprouvait du dépaysement et que ses nerfs redoutaient le spleen.

Il n'avait jamais vu la Suisse; c'était la première fois qu'elle apparaissait à ses yeux.

— Quel étrange pays! répétait-il sans cesse. Ces grandes diablesses de montagnes vous oppressent l'estomac! On a toujours envie d'aller au delà pour les fuir.

Et comme je lui parlais du beau lac si bleu, si calme, si doux, il me répondit qu'il le trouvait trop beau, que cela le sortait de son calme ordinaire, qu'il regrettait ses rivières normandes, même la Seine! J'étais désolée! Je le fus davantage encore en entrant à la *Balance*, et en promenant mon mari dans la maison, quand il aperçut de ses fenêtres le mont Blanc sortant des ombres du soir,

comme un grand pierrot, il s'écria : « J'espère, ma pauvre enfant, que cela ne te contrariera pas, mais je te prierai de me donner une autre chambre. Ce sacré mont Blanc me mord le cerveau ! »

Il fallut bouleverser l'installation et reporter les fauteuils et Walter Scott dans une pièce donnant sur la cour et sur la rue, d'où l'on ne voyait que la maison de l'instituteur et celle de la directrice des postes.

Qui eût pu croire que cette aversion pour les montagnes que mon mari appelait alors les bosses de la nature se changerait un jour en admiration et en joie attendrie quand il les reverrait !

Nous fîmes chaque année de longs séjours dans ce tranquille pays de Divonne, qui devint pour nous une seconde patrie. L'établissement des bains, bien embelli depuis le temps où j'y jouais la comédie sous l'égide paternelle, nous offrait les plus agréables ressources. Nous y connûmes beaucoup de gens intéressants, nous y fîmes beaucoup d'amis. Parmi les uns et les autres se trouvaient le prince et la princesse B..., qui avaient un chalet sur l'autre rive du lac et y accueillaient gracieusement les baigneurs. Le marquis Alfieri, le marquis Picollelis, frère de Mme Walewska, M. Sartoris, parent du duc d'Argel, le prince et la princesse G... et beaucoup de Parisiens qui venaient combattre l'anémie en se plongeant dans les eaux froides et pures du Jura. Il y avait aussi les excentriques qui nous divertissaient. Des Américaines, venant aux bals du Casino avec des lunettes bleues et un filet à papillons; un professeur d'allemand, collectionneur d'insectes, portant une centaine de scarabées sur son chapeau. Il portait aussi deux moineaux dans son gilet et leur avait appris à s'abattre sur les épaules des femmes décolletées, ce qui faisait pousser à ces dernières des cris pudiques, mêlés de rires effarouchés. Puis c'était la comtesse de B..., qui avait toutes les prétentions. D'abord, celle d'être jolie, quoiqu'elle fût couperosée comme un vieux moine, puis la prétention d'être jeune, quoiqu'elle eût dû apprendre à lire en 1814; enfin la prétention d'être mère, et demandait ce miracle à tous les saints et à toutes les sources. Elle restait dans ce but des journées entières dans la piscine et faisait en même temps passer son mari sous la douche Prinsnitz.

Ces de B... avaient un ami singulier, coiffé d'un bonnet d'astrakan et qui avait la manie de raconter ses maux à table. Quelquefois, nous allions dîner à l'Etablissement et quand le mauvais sort nous plaçait près de lui, nous devions entendre jusqu'au bout ses effroyables récits. Cet homme parlait sur un ton lamentable de la route étrange que prenaient ses digestions. Elles montaient d'abord de l'estomac au cerveau avec une incroyable rapidité et s'en

allaient même se nicher dans les oreilles, car dès qu'il avait mangé, il cessait d'entendre, et cela jusqu'à ce que ses terribles digestions eussent repris le chemin qu'elles n'auraient jamais dû quitter. Quand ce bonhomme sentait que les choses en arrivaient à ce point, il ne pesait plus une once et ne connaissait plus d'obstacles; l'esprit frais et dégagé, il récitait des vers avec une voix d'or. Jamais le sonnet d'Arvers n'a été mieux dit que par ce vieillard dyspeptique.

En dehors des distractions de la maison des bains, nous charmions nos heures par de jolies promenades, par des courses en bateau jusqu'au chalet du prince B... Nous allions aussi à Coppet, où Mme d'Haussonville venait de s'installer après la mort de Mme Auguste de Staël.

Nous eûmes un jour un déjeuner charmant chez le prince B... Il vint lui-même nous chercher à Nyon dans son joli yacht et nous déposa au pied des murailles de son domaine au milieu d'une flottille de barques blanches.

A peine débarqués, nous nous dirigeâmes deux par deux, comme une noce (nous étions une vingtaine d'invités), à travers les allées du parc, couvertes d'un sable blanc, pareil à des petits morceaux de cristal taillé. De chaque côté de la route, de jeunes arbres en fleurs, et, à de régulières distances, de grands sphinx de bronze sur lesquels l'hiver avait jeté un manteau de mousse. Ces fantastiques animaux semblaient garder le domaine de la Belle au bois dormant. Et pendant cela, la noce montait, montait toujours vers le sommet du coteau où était située la maison, se tortillant comme un ruban le long des pelouses, disparaissant derrière un bouquet de pins, reparaissant devant un massif de roses. Elle arriva ainsi jusqu'au chalet ensoleillé dont les légers stores se balançaient à la brise du lac entre les pampres et les jasmins de Virginie.

On déjeuna aux sons d'une musique cachée dans les buissons. On prit le café dans une grotte de stalactites qui me rappela celle des Pallavicini, près du golfe de Gênes, puis on monta dans des breaks, attelés chacun de quatre chevaux de Roumanie, noirs comme des corbeaux. Nous partîmes, enlevés par ces superbes bêtes, à travers les chemins de la Savoie. Le prince conduisait le break où j'étais. Il n'avait aucune idée des dangers qu'il nous faisait courir pendant cette extravagante promenade. Tantôt il nous faisait traverser des torrents, tantôt nous suspendait sur des précipices, ou bien nous lançait au galop en descendant les côtes les plus rapides. Au bout de tout cela, il prétendait nous ramener à Thonon et au bateau, émerveillés et pleins de vie.

Je revins certainement émerveillée, mais surtout épouvantée, car

nous avions fait un trajet fantastique avec ces terribles chevaux qu'un rien effrayait, qui bondissaient ou se dressaient sur leurs pieds de derrière dès que volait un oiseau, dès que tremblait une ombre sur la route.

Quand nous vînmes à chevaucher dans les rues de Thonon, le calme s'était fait, nous n'eûmes plus qu'à jouir de ces beaux équipages que reproduisaient fièrement les vitres des magasins. C'était joli de voir ainsi passer ces chevaux de jais, couverts d'écume avec leurs harnais de cuir rouge où brillait la couronne des hospadars.

Pendant nos différents séjours à Divonne, la comtesse d'Haussonville donna plusieurs fêtes et dîners intimes auxquels nous fûmes conviés et dont je garde encore un charmant et reconnaissant souvenir. Je me rappelle qu'une fois, nous dînâmes à Coppet par un soir d'orage et que l'on s'assit devant les fenêtres ouvertes pendant que la foudre faisait courir ses serpents de feu sur les Alpes. De temps en temps, les éclairs nous découvraient les gorges sombres des montagnes et les toits du village de Coppet qui dormait à nos pieds. Entre les cheminées noires et pressées, on apercevait la ligne argentée du lac qui semblait dormir aussi. Nous étions là, une dizaine de personnes fatiguées par l'orage, dans ces mêmes salons où l'auteur de *Corinne* avait régné, où la pléiade des Ballanche, des Sismondi, des Benjamin Constant, des grands seigneurs et des Altesses était venue s'incliner. Nous étions là, gardant le silence comme si nous eussions attendu dans ce désert la réapparition de ces grandes ombres qu'un autre orage, plus terrible que le nôtre, avait balayées. M. Diodati, de Genève, se mit au piano et nous joua avec talent des airs de danse. Cela me fit songer à l'orgue barbare qui jouait pendant que Fualdès agonisait.

Mme d'Haussonville eut la bonté, à la fin de la soirée, de nous montrer une foule de curieux souvenirs, religieusement conservés par elle. Tous les portraits des Necker, des Staël, le premier dessin de Mme de Staël; la statue de M. Necker, par Canova; les cadeaux faits par M. de Buffon à Mme Necker, quelques miniatures représentant les amis de Mme de Staël, jusqu'aux cachemires des Indes dont elle faisait ses légendaires turbans. Je me souviens, à ce propos, que je m'assis étourdiment sur un de ces turbans, déroulé sur un divan, et que je restai aussi émue de cette irrévérence que si j'eusse commis un assassinat.

Il y eut une autre fois comédie à Coppet. Beaucoup de baigneurs de Divonne s'y rendirent. On y fut en troupe, les voitures escortées par plusieurs chasseurs à cheval, portant des torches. C'était très joli, mais ce n'était pas rassurant. Les chevaux avaient peur des

torches et se jetaient sans cesse de côté et d'autre. J'avais pris dans ma voiture un jeune couple italien, les Doria, dont c'était la lune de miel. La peur des chevaux ne leur faisait pas perdre un baiser. Il est vrai que la blonde petite marquise était bien jolie. Quand je la vis plus tard avec son croissant de diamants sur le front, montant l'escalier de Mme de Staël en secouant de marche en marche la croupe luisante de sa robe de satin rose, j'eus alors un peu plus d'indulgence pour les tendresses intempestives de son mari.

La réunion était très brillante. Toute la noblesse génevoise et toute la noblesse française y étalaient leurs diamants. La comédie, dont j'ai oublié le nom, fut jouée par le marquis Alfieri et par quelques actrices de province d'un talent assez terne. Le théâtre avait été dressé dans les salons du premier étage. Des flots d'étoffe rouge, des guirlandes de lierre, une double rampe de lumière, adoucie par des cordons de fleurs, donnaient à la scène beaucoup d'éclat et d'élégance. Ce qui attristait le tableau, c'était de voir M. et Mme d'Haussonville, chacun dans une voiture de malade placée à droite et à gauche de la scène; l'un avait la goutte, l'autre des rhumatismes. Leurs valets les roulèrent, pendant le reste de la soirée, à travers la foule brillante de leurs invités.

Ma dernière visite à Coppet reste gravée dans ma mémoire par un tragique événement qui s'y rattache. Le prince et la princesse G... m'avaient priée de les présenter à Mme d'Haussonville, et nous étions partis tous les trois en voiture découverte par un temps lourd, d'une chaleur exceptionnelle, faisant pressentir un orage.

Mme d'Haussonville, toujours souffrante, nous reçut dans la chambre de Mme Récamier, qui était devenue la sienne, et je me souviens que pendant qu'elle nous montrait différents objets ayant appartenu à la célèbre Juliette, nous sentîmes tout à coup les ténèbres s'abattre sur nous et bientôt nous ne pûmes plus rien distinguer; il n'était cependant que trois heures de l'après-midi. Un vent terrible se déchaîna bientôt, et les feuilles arrachées aux platanes de la terrasse vinrent battre furieusement les vitres. Le prince déclara qu'il fallait partir en toute hâte, la pluie allant se déclarer. Mme d'Haussonville insistait pour nous garder à dîner, ne voulant pas nous abandonner à la tourmente, mais craignant d'inquiéter ceux que nous avions laissés à Divonne nous partîmes au milieu des éléments déchaînés. La pluie accompagnée de grêle se mit bientôt à tomber en nappes aveuglantes qui nous dérobaient le ciel et la route. La foudre grondait dans les cavernes du Jura, comme les lions dans l'Atlas. Le vent brisait les arbres et les jetait sur la route, les chevaux épouvantés refusaient parfois d'avancer.

Peu à peu, toute la vallée se changea en marécages, et plus nous marchions sur Divonne, plus ces marécages prenaient un aspect effrayant. Les petites rivières qui sillonnaient les plaines étaient devenues des fleuves se rejoignant entre eux et bouillonnant tumultueusement. Plus de clôtures aux champs, plus de vignes, plus de jardins dans les villages; tout était ravagé, noyé, balayé par les eaux. Bientôt la route elle-même fut envahie et la voiture se mit à danser sur les vagues comme un bateau. Lorsque nous atteignîmes les premières maisons de Divonne, le cocher déclara que nous étions perdus si nous tentions d'aller plus loin. En effet, la rue du village était changée en torrent. On voyait passer, entraînés par les eaux, le mobilier des maisons, le bétail, les sapins des bois voisins. La diligence de Gex et ses deux vieux chevaux s'en allaient comme le reste à la dérive. Des cris terribles se faisaient entendre de tous côtés. Il y avait des gens affolés sur les murs, sur les toits, sur les arbres. Des processions de femmes et d'enfants fuyant dans l'eau jusqu'à la ceinture vers les villages voisins d'Arbert et de Ferney.

— Fuyez aussi, nous cria le prince; moi, je vais sauver mes enfants!

Et il se jeta tout habillé dans le torrent, nageant vers sa demeure.

La princesse et moi abandonnant la voiture, eûmes l'idée d'essayer de gravir le coteau qui domine le château de Divonne, espérant gagner la route de Gex à travers les vignes et pouvoir rentrer chez nous de ce côté; mais les terres détrempées et changées en limon rendaient l'escalade bien difficile. Nous glissions et perdions pied à chaque instant. Après avoir fait trois pas en avant, nous en faisions six en arrière, recevant par-dessus le marché, dans les jambes, les pierres que les nappes d'eau faisaient rouler de la montagne. Quand nous évitions les pierres, nous tombions sur les vignes déracinées dont les branches mettaient nos vêtements en lambeaux, et nous ne sortions pas de là, je crois même que nous n'en serions jamais sorties si un vigoureux garçon de la contrée, qui nous avait aperçues nous débattant dans ce chaos, ne fût venu nous porter secours. Cet homme, appelé Mantel, était un véritable hercule, serrurier de son état et tambour-major dans ses moments perdus. En deux bonds, il fut près de nous, et nous prenant chacune par la main, il nous traîna en remorqueur, à grandes enjambées, à travers la boue, les ronces et les blocs de rocher, jusqu'aux sommets du Mussy. Quand nous les eûmes atteints, nous avions les pieds nus et le reste à peu près de même. Nos souliers étaient restés en route. Nous avions laissé des fragments de nos

jupes à toutes les branches. La princesse avait perdu ses bijoux, moi, mon chapeau et ma montre.

Nous étions bien sur les hauteurs du Mussy, mais il s'agissait de descendre la route de Gex dans ce bel accoutrement. Grâce à Dieu, la nuit venait, et à la faveur des ténèbres, en longeant les haies, nous espérions nous dérober à l'étonnement des voyageurs.

En attendant, nous envoyâmes Mantel à la découverte. Il fallait savoir où en était l'inondation de ce côté du village, où en étaient les ponts, où en était la rivière qu'on entendait gronder au loin. Les ponts étaient-ils debout? La rivière ne couvrait-elle pas cette autre route? Nous suppliâmes surtout Mantel de s'informer des nôtres, laissés dans ce village maudit. Nous lui promîmes plusieurs pièces d'or s'il nous rapportait de bonnes nouvelles.

Il partit et revint criant, gesticulant, disant qu'il n'y avait plus de ponts, plus de passerelles, plus un moyen de communiquer avec l'autre rive, qu'il fallait passer la nuit où nous étions ou gagner une ferme qui se dessinait à mi-côte, au milieu d'un bois de châtaigniers.

Cependant la pluie avait cessé. Des éclairs traversaient encore les nuées livides, mais déjà quelques étoiles se montraient au ciel troublé. Déjà les grillons chantaient sous les touffes d'herbe, pendant que les torrents continuaient à mugir dans les profondeurs de la vallée. Mantel, fatigué, finit par s'endormir à nos côtés, debout, sur un pied comme une immense cigogne. Pendant cela, la princesse et moi, assises sur un tronc d'arbre, serrées l'une contre l'autre, nous songions avec angoisse à nos maris et à nos enfants laissés dans les lieux inondés.

Le froid de la nuit sur ces régions élevées nous glaça bientôt, d'autant plus que nos débris de vêtements n'avaient point séché et nous mouillaient encore jusqu'aux os. Nous songeâmes alors à la petite ferme, au bois de châtaigniers, à l'accueil des paysans, au feu allumé pour nous dans la grande cheminée, toutes ces consolantes images nous attirèrent, et, réveillant Mantel, nous le priâmes de nous conduire vers ce toit hospitalier.

C'était une pauvre chaumière, bien pauvre que cette ferme et nous y fûmes pourtant bien accueillies. Le fermier nous alluma le feu souhaité. La fermière mit des draps blancs au lit caché dans l'alcôve. Son vœu le plus cher était de nous faire coucher, la princesse et moi, dans ce vieux lit noir, pour mieux sécher ces dames, disait-elle. Nous nous refusâmes absolument à l'accomplissement de ce rêve et la priâmes de nous donner plutôt deux bassines pour nous laver les jambes et les pieds couverts d'un limon verdâtre. Elle fit donc chauffer de l'eau, et nous nous installâmes tant bien que

mal dans nos bassines. Malheureusement, cette bonne fermière, voulant ajouter un parfum quelconque à notre bain, et n'ayant pas chez elle d'eau de Cologne, eut la malencontreuse idée de renverser dans chacune de nos bassines une bouteille d'anisette, ce qui fit que nous restâmes collées au fond du vase comme si on nous eût passé de la glu sous la plante des pieds.

En sortant de cet étrange bain, nous nous vêtîmes des chemises et des jupes de la fermière. La princesse passa même un des tricots du fermier. Ce tricot était si large et lui grimpait si haut, qu'elle put s'en organiser un capuchon, ce qui fit ressortir de la plus singulière façon les énormes diamants qu'elle portait aux oreilles.

Il était minuit et nous terminions notre toilette, quand nous entendîmes un bruit de pas dans la cour, des voix, des clameurs qui firent aboyer les chiens de notre hôte. En mettant le nez à la fenêtre, nous aperçûmes plusieurs personnes se dirigeant à grands pas vers la maison et le gigantesque Mantel marchant à leur tête. « Où sont ces dames? Où est maman? » disaient les voix. Et bientôt les arrivants furent dans mes bras. Le courageux Mantel, après nous avoir déposées dans la ferme, s'était remis en route et à travers tous les obstacles, la nuit sombre, les chemins défoncés, était parvenu à gagner Divonne et la maison, où mon mari et mes enfants pleuraient ma perte. Tous nous croyaient emportées, la princesse et moi, vers les profondeurs du Rhône. Mantel fut reçu comme un dieu par les miens, après quoi l'on partit pour venir nous rejoindre. A ce moment-là, les gens de Divonne remplaçaient les ponts emportés, par des poutres, par des arbres jetés sur les rivières calmées. On pouvait de nouveau communiquer avec le pays de Gex et les hauteurs du Mussy.

Mon mari nous donna de bonnes nouvelles du prince et de ses enfants. Le prince s'était simplement foulé le pied en tombant dans un creux. Quant à notre maison, elle avait été épargnée, les eaux n'avaient envahi que le rez-de-chaussée. Tous nos amis de l'Etablissement des bains étaient saufs, mais l'établissement était à moitié détruit. Les cabines n'existaient plus, tout le matériel hydrothérapique avait été emporté ainsi que la plupart des meubles. Les magasins renfermant les provisions avaient été envahis par les eaux; les caves, les cuisines, avaient subi le même sort. Il ne restait plus rien pour la nourriture des quatre cents baigneurs. Dans le village, partout la ruine, même la mort. Une jeune fille de dix-huit ans, la fille du maire, avait été prise dans sa maison par le torrent et jetée contre les marches de l'église où elle était venue se briser. On nous racontait tout cela à la lueur du feu et de la petite lampe graisseuse. Quelle douceur pourtant de se

trouver réunis là et de jouir, dans un coupable égoïsme, du plaisir de vivre et de se revoir !

Nous quittâmes nos hôtes après les avoir largement récompensés et nous regagnâmes le pauvre Divonne dans un char à bœufs conduit par le berger de la ferme. La princesse, toujours dans son vieux tricot, moi, dans ma robe de bure. Nous descendions la route sans encombre, les eaux s'étaient écoulées. Il ne restait sur terre qu'une boue fangeuse qui faisait glisser les bœufs ; mais, à l'entrée du village, la désolation partout. Des maisons noyées, aux portes battantes, aux fenêtres arrachées. Des meubles, des animaux morts encombrant la rue. Des arbres entiers gisant sur le sol, et dans les ténèbres les ombres errantes des malheureux privés de leurs demeures. Devant la maison du maire, encore pleine d'eau et de décombres, on avait déposé sur des fagots la jeune fille morte et jeté sur son corps une vieille couverture. Quelques femmes en pleurs veillaient sur elle ; deux lanternes éclairaient cette scène que je n'oublierai jamais [1].

Divonne semblait appeler les cataclysmes. L'année suivante, nous eûmes, pendant la nuit, un tremblement de terre qui nous jeta hors de nos lits. Nous nous relevâmes éperdus, fuyant la maison dans le plus simple appareil. Je me souviens qu'une religieuse de nos amies était venue nous voir cette année-là, et que nous nous sauvâmes, elle, mon mari et moi, sur la route, nos bas à la main, n'osant pas rentrer dans la maison, dans la crainte de voir la secousse se renouveler, et le toit nous tomber sur la tête. Mon mari rentra, mais la sœur et moi, restâmes assises jusqu'au jour, dans le fossé, pendant qu'il se moquait de nous au loin, par la fenêtre.

Cette même année, je retrouvai à Divonne le comte de M., fils de celui qui s'occupait de spiritisme, quand j'allais à Bagnoles de l'Orne avec mes parents. M. de M. s'était jeté dans le républicanisme le plus avancé et, de plus, il était devenu mangeur de prêtres. Nous avions des discussions politiques et religieuses effroyables. Je m'étonnais toujours de voir de telles doctrines sortir du cerveau et de la bouche de cet homme, à l'aspect si franc, si honnête, si aimable. Il avait la plus belle tête qu'on pût rêver et aussi le meilleur cœur, mais un caractère infernal, et je crois un grain de folie. Le P. Hyacinthe l'enthousiasmait. Il s'était converti à ses doctrines, et était devenu le disciple fervent et l'ami de cet homme. Il fut un jour le dénicher sur les hauteurs de Saint-Cergues et

[1] On a prétendu que cette inondation sans précédent avait été causée par le débordement d'un lac intérieur du Jura qui avait grossi toutes les sources du pays déjà grossies par l'orage et le cyclone.

nous l'amena à Divonne avec sa femme, espérant faire accueillir le couple par la bonne société de l'Établissement. Mais, ce jour-là, chacun resta dans sa chambre, et M. et Mme Loyson, accompagnés de M. de M., se promenèrent dans les jardins et dans les salons sans y trouver personne.

Je crois que cela avait exaspéré M. de M., car, le dimanche suivant, il fit une sortie terrible contre la messe et les pompes religieuses. Je défendis les pompes comme une lionne. Lui prétendit qu'il prierait tout aussi bien dans un poulailler qu'à Notre-Dame. Moi, je lui dis que ma triste foi avait besoin d'un cadre élevant l'âme. Je lui contai l'impression que j'avais éprouvée en assistant, dans la cathédrale souterraine de Chartres, à la fête de la Vierge noire; alors que, mêlée aux chrétiens agenouillés dans les catacombes, je vis descendre le vieil escalier de pierre à quatorze évêques dans leurs vêtements sacerdotaux. Ils descendaient lentement, entre deux rangs de catéchumènes portant des torches, et semblaient écrasés sous le poids de leurs mitres d'or et de leurs chapes, semées de pierreries. Les crosses qu'ils tenaient à la main frappaient les dalles avec un bruit sourd que dominaient les chants des jeunes prêtres groupés dans les chapelles au milieu de centaines de lampadaires. Et, pendant cela, la petite statue noire, reposant dans son tabernacle, attendait les grands prélats qui venaient la saluer au fond de ces voûtes séculaires. Je vous affirme, dis-je à M. de M., que de telles cérémonies vous rapprochent plutôt du grand Être mystérieux qu'on appelle Dieu, que les détritus d'un poulailler.

Ce fut la politique qui fallit nous brouiller complètement. Un jour, sous les ombrages du parc, M. de M. me parla de mes parents, dont il avait connu les vies et les opinions, de mon grand-père, sauvé de la guillotine par le général Hoche; s'échauffant là-dessus, il condamna le général d'avoir eu, à cette occasion, une faiblesse coupable. « Tous ces chenapans de nobliots, ajouta-t-il, auraient dû passer sous le couteau. » Je trouvai cela un peu dur à entendre, et, quittant la place, je rentrai dignement chez moi. J'étais dans ma chambre depuis quelques instants, lorsque j'entendis frapper doucement à ma porte. J'ouvris! C'était le petit garçon de M. de M., portant un rameau vert.

— Madame, murmura timidement l'enfant, papa m'a chargé de vous remettre cela. Il a dit : « Tu prieras Mme Feuillet d'accepter cette branche d'*olivier;* elle saura ce que cela veut dire. »

J'acceptai en effet ce gage de paix, et je n'eus plus à me plaindre des violences de langage de M. de M. Il ne me parla plus de Dieu, ni du P. Hyacinthe, ni de la guillotine. Nous vécûmes jusqu'à nouvel ordre à l'ombre du rameau d'olivier.

CHAPITRE XV

Mes dernières visites à Arenenberg. — Une lettre du comte Primoli après la mort du prince impérial (fin).

L'impératrice m'avait dit :

— N'est-ce pas que je vous reverrai?

Je la revis, en effet, toujours à Arenenberg, à la fin de 1874. Cette fois-là, le prince impérial était près d'elle. Il marchait alors vers sa vingtième année. C'était un jeune homme. Sa ressemblance avec sa mère était grande; seulement, il n'avait ni la régularité de ses traits ni la beauté de son regard. Son teint gris, un peu maladif, rappelait celui de l'empereur. D'un naturel assez gai, il se contenait devant les étrangers; mais, avec les amis, il ne cherchait pas à cacher ses joies d'enfant. Il aimait la plaisanterie, les farces, et je crois que M[lle] de Larminat et sa cousine d'Albe devaient en savoir quelque chose.

Louise d'Albe, que l'impératrice gardait près d'elle, était alors fort malade. Elle vivait dans une guérite de paille que l'on traînait au soleil devant la maison. La pauvre jeune fille n'était plus qu'une ombre. On ne pouvait reconnaître en elle cette personne fraîche et rieuse qui dansait aux Tuileries et courait dans les jardins de Fontainebleau. Elle souffrait de la poitrine et soupirait, comme Mignon, après les orangers. Elle avait froid en Angleterre. Elle avait froid en Suisse. Elle s'ennuyait partout. Tout amaigrie qu'elle était, elle restait charmante dans ses pâleurs et dans ses flots de mousseline. La doublure rose de la guérite jetait sur ses pauvres joues creusées une teinte vivante qui trompait et charmait les yeux. On l'avait parée de fleurs et de colliers comme une jeune idole ou comme une sainte, mais tout lui semblait égal. Elle ne s'intéressait plus à rien. Elle n'avait d'attrait que pour un petit chien, gros comme une souris, qu'elle abritait sous son bras blanc ou qu'elle fourrait dans sa gorgerette. Ce petit chien était malade, et cela la préoccupait par-dessus tout. Il avait, disait-elle, mal dans la mâchoire, et le prince lui avait arraché deux dents le matin même, ce qui avait fait qu'elle s'était trouvée mal pendant l'opération. Ce qui avait fait aussi que le chien ne pouvait plus voir le prince. Je pus juger moi-même de cette aversion, car Son Altesse, apparaissant au bout d'une allée pendant que j'étais là, l'animal qui l'avait aperçu, sortit brusquement de la gorgerette et de la guérite, franchit la pelouse, escalada les massifs et se sauva vers les écuries, en criant comme un perdu.

Trois ans plus tard, accompagnée par mon mari et par mes enfants, je faisais ma troisième visite à Arenenberg. Comme notre voiture gravissait la côte d'Ermatingen, nous aperçûmes un groupe de jeunes gens qui s'avançait au-devant de nous. L'un d'eux fit signe au cocher d'arrêter la voiture. C'était le prince impérial, prévenu par sa mère de notre arrivée. Il se présenta à la portière avec un aimable sourire de bienvenue. Il venait nous faire accueil, puis continuait sa course vers le lac où il comptait se baigner avec ses cousins Murat.

Nous reconnûmes à peine le prince, tellement il avait grandi, tellement sa physionomie s'était animée et anoblie. C'était un beau garçon de vingt et un ans, ayant la grâce d'un parfait gentleman. Tous ceux qui l'ont connu à cette époque parlent avec émotion de ses charmes, de la bonté de son cœur, de la droiture et de l'honnêteté de ses sentiments. Tous l'ont aimé et tous le pleurent.

Pendant le dîner, j'étais placée à côté de lui. Il me parlait avec animation et grande intelligence de tout ce qui regardait la France, de notre littérature, des œuvres de Taine et de Renan. Il déplorait le talent de Zola, tout en reconnaissant à ses livres des pages superbes. Les théâtres et leurs étoiles préoccupaient aussi ses vingt et un ans. Il s'intéressait beaucoup à Sarah Bernhardt et buvait comme de la crème tout ce que je lui en contais. Mon mari, qui la voyait souvent à cette époque, me tenait au courant de ses étrangetés. Elle le recevait parfois pendant les repas, assise dans une stalle de bénédictin, devant une table servie comme au moyen âge, avec un perroquet à sa droite et deux chiens à sa gauche. Je racontai à Monseigneur son dernier rêve, qui était d'être enlevée par un Indien et de fuir avec lui sur un éléphant. Cela fit tellement rire le prince, qu'il faillit s'étouffer avec un grain de raisin qu'il avala de travers.

Je ne puis dire combien le prince fut affectueux pour nos enfants, quels rêves d'avenir il échangea avec Jacques, qui était de son âge. Hélas! que cet avenir fut court pour tous les deux!

L'impératrice se montra également pleine d'attentions pour nos fils. Je me souviens qu'elle s'occupa particulièrement de Richard, qui n'était encore qu'un collégien. Après le dîner, elle le mena dans le billard, près du piano-orgue qui faisait danser jadis à Compiègne, et l'engagea à faire tourner cet instrument pendant que les hommes iraient au fumoir. Richard se hâta d'obéir, et, croyant qu'il devait tourner, tourner sans cesse, jusqu'à un nouvel ordre de l'impératrice, il passa la soirée dans ce fatigant travail. Nous le retrouvâmes au moment du départ, suant sang et eau,

près de l'orgue qu'il tournait toujours. Ce beau trait lui valut l'honneur d'un baiser de sa souveraine.

Deux ans avaient passé depuis cette réunion, quand nous entendîmes crier dans les rues de Paris la mort de l'enfant impérial. Dans la plus grande émotion, mon mari écrivit à la malheureuse impératrice qui gravissait ce nouveau calvaire :

« Madame, devant votre suprême affliction, je cherche vainement des paroles, je ne trouve que des larmes. Quelles paroles humaines contre un tel coup, contre une si incomparable douleur, la plus grande qu'ait jamais éprouvée le cœur d'une mère, d'une veuve, d'une reine !

« Ah ! Madame, comme nous l'aimions, nous aussi ! Il s'était montré le cher ami de nos fils. Ces enfants, comme leur mère et comme moi, sentent toute la rigueur affreuse de leur perte. Ils s'unissent du fond de l'âme à votre deuil et au nôtre. Ils se joignent à nous, Madame, pour prier Dieu qu'il daigne soutenir dans ses deux mains votre pauvre cœur désespéré. »

. . . .

. . . .

Le comte Joseph Primoli, cousin du prince défunt, répondit au nom de l'impératrice.

« Camden place, Chislehurst, 22 juillet 1879.

« Cher Monsieur, c'est une bien triste circonstance qui me donne l'occasion de me rappeler à votre souvenir.

« La pauvre impératrice a été bien touchée des lignes que vous lui avez adressées dans son immense malheur, au nom de Mme Feuillet et de vos fils. Sa Majesté tient que, au lieu de vous envoyer les remerciements officiels signés par le grand chambellan, je vous écrive comme à l'un de ses amis, pour vous dire combien elle a été émue en lisant les pages que vous lui avez écrites.

« A la nouvelle de la catastrophe, j'ai quitté Rome pour Chislehurst, et c'est un véritable martyre que je vois subir à la pauvre femme. Le mois qui s'est écoulé entre la mort et l'arrivée du corps a été une longue agonie pour l'inconsolée. Chaque bateau venant du Cap lui apportait des lettres de son fils qui n'était plus ; lettres joyeuses quand elles avaient été écrites, lugubres quand elles furent lues. Elle les garda longtemps sur sa table sans les ouvrir. Hier encore, elle a reçu une lettre au crayon que son fils lui avait écrite en montant à cheval le 1er juin. Et la nuit qui précéda les obsèques, nuit qu'elle passa tout entière à prier et à pleurer près du cercueil, j'entends encore le bruit des derniers baisers qu'elle laissa sur le drap mortuaire à l'aube, au moment de terminer sa

triste veillée. Et le lendemain, quand on emporta son fils, vous devez comprendre tout ce qu'elle dut éprouver au son des marches funèbres et à chaque coup de canon qui retentissait si douloureusement dans son cœur. Le matin, en entrant dans le cabinet de travail du prince, elle a vu la selle qui s'est déchirée dans le suprême effort de son fils et a causé sa mort. Cet éloquent témoin a fait revivre devant ses yeux la dernière scène dans toute son horreur, et elle est tombée à la renverse, évanouie. Mais je crains moins pour elle tous ces coups douloureux qui vont se succéder ces jours-ci et la maintenir dans un état de surexcitation nerveuse, en la faisant passer par des crises de larmes, que l'état de prostration qui suivra. Le moment viendra où, plus tranquille, elle envisagera sa triste vie brisée à jamais et où elle sondera son malheur dans toute sa profondeur. Son chagrin est de ceux que le raisonnement augmente au lieu de le diminuer, et si le temps peut y apporter quelque soulagement, ce n'est pas parce qu'il éloigne, c'est parce qu'il rapproche.

« Je ne vous demande pas pardon d'entrer dans ces tristes détails, car je sais quel attachement vous avez voué à cette malheureuse souveraine, et je crois vous intéresser en vous parlant d'elle.

« Veuillez, cher Monsieur Feuillet, agréer l'expression de mon respectueux et sincère attachement.

« Joseph PRIMOLI. »

. . . .

Dieu nous éprouva comme elle. Nous nous retrouvâmes un jour dans la même douleur. Notre fils aîné venait de mourir. Elle quittait Paris, où elle avait passé quelques heures, emportant des couronnes pour ses morts d'Angleterre; nous, après lui avoir dit adieu, nous allions porter des fleurs sur la tombe de Jacques.

Valérie FEUILLET.

L'ENSEIGNEMENT DE L'AGRICULTURE
A L'ÉCOLE PRIMAIRE

Lorsque l'homme des champs envoie son enfant à l'école et le confie à l'instituteur de sa commune, c'est afin qu'il reçoive cette instruction première nécessaire aux actes les plus simples de la vie, et qu'il apprenne, suivant la formule traditionnelle, à lire, à écrire et à compter, mais n'est-ce pas aussi d'une manière générale, afin qu'on lui rende son fils plus apte à l'aider dans sa carrière agricole et à la pratiquer dans l'avenir avec intelligence et amour? Pénétré de cette pensée, M. le ministre de l'agriculture exprimait récemment, à la tribune de la Chambre, son désir « de développer l'enseignement agricole en le mettant surtout à la portée du petit cultivateur ».

Cette œuvre est tout entière à accomplir, car il ne faut pas se dissimuler qu'en dépit des programmes, l'enseignement dont il s'agit n'est pas encore donné en France à l'école rurale. Nous voudrions examiner ici aussi bien les tentatives qui ont été faites pour réaliser ce progrès que la méthode à employer pour en assurer le développement.

I

Les monuments et les écrits du passé nous attestent en quelle estime a été l'agriculture, dès la plus haute antiquité; nulle part, cependant, nous ne trouvons trace d'un enseignement agricole, et Columelle pouvait écrire à bon droit, il y a dix-huit cents ans : « Je vois à Rome des écoles pour les philosophes, les rhéteurs, les géomètres, les musiciens, et, ce qui est plus étonnant encore, pour enseigner à préparer les mets propres à piquer le goût, pour apprendre à orner les têtes de frisures artificielles, et je ne vois pas d'enseignement pour l'agriculture. » Il en fut de même en France jusqu'à notre siècle. La terre, pendant des années, a été presque la seule source de la richesse nationale, et lorsque, après nos guerres civiles, la paix refleurit, on sait en quel honneur les écrits d'Olivier de Serres mirent l'agriculture et la firent entrevoir non comme une pratique routinière, mais comme un art éclairé par la

science. Henri IV, Sully et, plus tard, Turgot ne lui ménagèrent pas leurs faveurs et leurs encouragements, néanmoins, on peut compulser tous les écrits pédagogiques de ces époques, on y cherche en vain l'idée d'un enseignement agricole, et c'est avec timidité qu'en 1753, l'Académie des sciences émet la pensée que ses correspondants lui soumettent « des observations d'agriculture ». Pour la première fois, la question est franchement posée en 1791. La Constituante, s'occupant de la réorganisation de l'instruction publique, décide que l'enseignement de l'agriculture figurera dorénavant dans le programme universitaire. François de Neufchâteau, dans son Rapport au Directoire, demande qu'il soit donné dans tous les établissements d'instruction publique et fait ressortir l'importance pour les jeunes gens d'avoir reçu dans leur enfance « les principes de l'art nourricier ». — « Tous les hommes instruits, dit-il, ne le sont qu'incomplètement lorsqu'ils ne savent pas comment on fait venir le pain et la viande qui les nourrissent; le vin et les liqueurs qui les abreuvent; la laine, la soie, le lin qui les vêtissent. » Malheureusement l'organisation de cet enseignement qu'on voulait général et populaire ne fut l'objet que des discussions des Assemblées, les événements politiques changèrent bientôt le cours des idées et l'on ne songea plus qu'à former des soldats et non des laboureurs. L'enseignement agricole tomba pour longtemps dans l'oubli, et la loi de 1833 sur les études primaires n'en fit même pas mention. En 1848, la deuxième République fut animée des mêmes intentions que son aînée, mais ne réussit pas davantage. Dans son projet de loi sur l'enseignement primaire, l'agriculture figurait parmi les matières obligatoires du programme, mais il ne vint même pas en discussion. La loi de 1850 fut la première à faire faire un pas à la question, elle mit l'agriculture au nombre des matières facultatives de l'enseignement.

Ainsi donc, jusque vers la moitié de ce siècle, rien n'avait été entrepris pour vulgariser dans notre pays l'enseignement agricole. Des lettrés, des savants, des pédagogues, des philanthropes, avaient élaboré de vastes programmes d'instruction; on avait songé à enseigner aux enfants le latin, le grec, l'hébreu même, la logique, la mécanique, l'astronomie, le blason et la danse; mais l'art de travailler, de féconder et de soigner cette terre où, dès leur plus jeune âge, ils cueillent les fleurs, ils récoltent les fruits et ils trouvent leur gain de chaque jour, personne n'avait songé à le leur apprendre. Les hommes du siècle dernier eux-mêmes, qui pratiquèrent à un si haut point le culte de la nature, ne firent pas davantage que leurs devanciers. Pour l'agriculture, il semblait que la tradition dût suffire : laboure comme ton père, disait-on à

l'enfant, sans vouloir songer que là aussi devait régner la loi du progrès et qu'il y avait des secrets à arracher à la science.

Mais si, jusqu'à cette époque, l'Etat n'avait rien fait pour l'instruction professionnelle des paysans, l'opinion publique n'y restait pas indifférente et l'initiative privée s'activait. Mathieu de Dombasle fondait, en 1818, l'école de Roville, sur laquelle se modelèrent bientôt après celles de Grandjouan et de Grignon; en même temps, la question s'agitait dans les comices et dans les congrès, et, en 1860, à l'occasion d'un concours ouvert par M. Rouland, sur les améliorations à apporter à l'enseignement primaire, près de six mille instituteurs qui y prirent part se prononcèrent en faveur de l'enseignement agricole. La même affirmation eut lieu de se produire peu de temps après, lorsque, à la suite de plusieurs années de mauvaise récolte, la crise agricole commença à sévir en France, et que fut ouverte la grande enquête de 1866, à l'effet de déterminer les remèdes à y apporter. Une des questions comprises dans le programme de l'enquête était ainsi formulée : « L'instruction primaire est-elle dirigée dans un sens favorable à l'agriculture, et quelle est son influence sur le choix des professions? » — « C'est à l'unanimité, fait remarquer M. Buisson, que les cultivateurs, les propriétaires, les conseillers généraux, répondirent en s'accordant à demander la réforme de l'enseignement primaire dans le sens des applications agricoles pratiques et usuelles, seul moyen d'attacher à la fois l'enfant à l'école et le jeune homme au pays. » Tout est étudié et prévu dans le programme proposé, et il est intéressant de noter les mesures indiquées pour généraliser les connaissances agricoles dans les écoles primaires.

On demande un cours d'agriculture et d'horticulture dans toutes les écoles normales fait par des maîtres formés aux écoles d'agriculture; un règlement spécial pour les écoles rurales, de manière que les exercices classiques puissent s'accorder, en été, avec les travaux des champs; l'introduction des notions agricoles et horticoles dans les programmes d'examen; l'orientation agricole dans tous les exercices de la classe : lectures, dictées, copies, problèmes...; la mise au concours de bons manuels élémentaires, l'annexion d'un jardin à tous les établissements scolaires, la pratique des promenades agricoles, la création de conférences cantonales, la fondation de bibliothèques communales; l'organisation, pendant l'hiver, de veillées instructives pour les adultes; enfin, l'institution de concours et de récompenses, pour sanctionner, stimuler et encourager l'enseignement agricole dans les campagnes.

Tel était l'ensemble des desiderata formulés en 1866 et dont beaucoup attendent encore aujourd'hui leur réalisation. M. Duruy

se mit à l'œuvre pour donner satisfaction aux vœux provoqués par l'enquête du gouvernement impérial, mais, comme le dit M. René Blanc, « l'indifférence et la routine d'abord, les événements ensuite, paralysèrent momentanément ces laborieux efforts ». Rien n'est intéressant comme de suivre pas à pas le développement de cette œuvre dans notre siècle. Pendant des années, elle est en germe, on croit toujours qu'elle va naître, et puis survient la fatalité des circonstances qui en arrête l'épanouissement; mais la bonne graine a été semée, elle vit toujours et elle n'attend que l'occasion favorable pour donner son fruit.

A peine remise des secousses de l'année terrible, la France, qui avait dû sa libération à l'épargne même des populations rurales, comprit l'intérêt qu'elle avait à vulgariser la science agricole. On rétablit l'institut agronomique; les écoles nationales d'agriculture furent fortifiées et développées en même temps que les écoles pratiques se multiplièrent à travers le pays. Mais cela ne suffisait pas, car ces mesures n'étaient un encouragement que pour l'enseignement supérieur, secondaire ou professionnel de l'agriculture, il fallait songer à la masse, c'est-à-dire au pays tout entier, aux enfants du paysan qui n'ont déjà que trop de tendances à devenir citadins, mais qui resteront volontiers aux champs si on leur apprend à pratiquer une culture rémunératrice. C'est la loi du 16 juin 1879 qui a enfin introduit pour la première fois en France l'enseignement obligatoire de l'agriculture et de l'horticulture à l'école primaire, et c'est sur elle que nous nous appuyons pour demander aux pouvoirs publics que l'enseignement agricole ne soit pas seulement prescrit par les programmes officiels, mais soit donné à tous les enfants dans la plus modeste des écoles de hameau. Cette loi ne faisait pas seulement qu'édicter des obligations, elle créait aussi les chaînes départementales d'agriculture et pourvoyait ainsi à l'éducation agricole des futurs instituteurs par les cours de l'école normale et à celle des populations par les conférences rurales. On ne saurait nier l'excellence de ces dispositions. Le législateur comprenait qu'il ne suffisait pas de mettre entre les mains de l'instituteur un manuel d'agriculture quelconque et de le charger de le commenter en classe, il fallait, à la maison même où sont formés et disciplinés les maîtres de la jeunesse, instituer un enseignement scientifique et technique qu'ils dispenseraient ensuite à leur tour. On envoya donc dans chaque école normale un professeur d'agriculture nommé au concours, ayant la double mission d'instruire les élèves-maîtres et d'organiser dans le département des conférences agricoles; il deviendrait le conseiller des cultivateurs, les tiendrait au courant des découvertes modernes et leur

inculquerait l'amour du progrès et l'esprit d'initiative. Les différents ministères qui se sont succédé depuis 1879 ont eu à cœur de compléter l'œuvre entreprise; de nombreuses circulaires ont précisé les dispositions légales, des décrets ont créé les programmes du nouvel enseignement, des sanctions ont été établies, des récompenses ont encouragé le zèle des instituteurs, d'autres professeurs ont été envoyés dans un grand nombre d'arrondissements pour faire des cours dans les collèges et les écoles primaires supérieures; enfin, il vient d'être décidé que, dans ces derniers établissements, des sections agricoles seraient progressivement créées, partout où les intérêts de la région en démontreraient la nécessité.

Telle est l'œuvre de ces dernières années, et M. Tisserand croyait pouvoir dire au congrès international d'agriculture, en 1889 : « L'agriculture a aujourd'hui un corps fort respectable comme nombre et comme capacité de travailleurs instruits et de savants voués à son perfectionnement. » Théoriquement, rien n'est plus exact. Consultez la loi, étudiez les travaux des commissions, interrogez les programmes, et l'œuvre résiste à toute attaque; il semblerait qu'après avoir été créée, elle s'est propagée dans le pays, et que le petit paysan reçoit à l'école le précieux enseignement dont a été privé son père, et y apprend la meilleure manière de cultiver son champ. En réalité, il n'en est rien, et l'on peut dire hardiment que, à de très rares exceptions près, l'enseignement agricole n'est pas aujourd'hui donné à l'école primaire.

Je voudrais placer en face du tableau officiel celui que la vérité m'a contraint d'esquisser à la suite d'une enquête que j'ai entreprise, au hasard des régions que j'ai parcourues, et chaque fois qu'il m'a été donné de franchir le seuil d'une école ou de m'entretenir avec un instituteur.

Lorsque je me suis heurté à de vieux maîtres, il m'a été naturellement difficile de plaider la cause de l'enseignement agricole, mais la tâche n'a pas été beaucoup plus aisée auprès de ceux qui avaient quitté l'école normale depuis une dizaine d'années.

« Nous n'avons pas été préparés sérieusement à cet enseignement, disent-ils; ceux qui sont venus après nous en savent davantage là-dessus. » — « Je m'acquitte de ma tâche, me disait l'un d'eux, en lisant aux élèves des passages du *Traité d'agriculture* de Girardin; et étant moi-même propriétaire, je leur dis là-dessus tout ce que je sais. » Ceux qui agissent ainsi sont encore les plus rares; combien se sont exprimés avec moi aussi franchement qu'un instituteur du Midi qui me répondit : « De l'enseignement agricole! je n'en fais jamais, et presque tous mes collègues n'en font pas davantage. D'abord, je n'y connais rien; je n'ai jamais travaillé la

terre, et les enfants en savent, sur ce point, plus que moi. D'ailleurs, les inspecteurs, qui n'y connaissent rien non plus, ne s'occupent pas de cet enseignement et comprennent très bien que nous ne puissions pas le donner. Quand j'étais à l'école normale, il y a plus de vingt ans, on essayait déjà de nous apprendre un peu d'agriculture, mais comme nous n'étions pas interrogés sur cette matière aux examens du brevet, personne n'y faisait attention. » Un autre m'a répondu plus crûment : « Tout cela, monsieur, c'est de la plaisanterie, c'est un engouement passager dont on reviendra. Voyez, il y a quelques années, on a essayé de nous faire suivre, dans ce canton, des conférences agricoles, de nous faire pratiquer la taille des arbres, mais cela n'a pas pris, et la tentative n'a pas été poursuivie. » — « Qu'on nous laisse apprendre à lire, à écrire et à compter aux enfants, m'ont dit la plupart, l'instituteur qui réussit dans cette tâche et repose l'esprit de ses élèves par quelques lectures pratiques a bien rempli sa mission; pour le reste, ça regarde les collèges ou les écoles supérieures. »

En général, j'ai trouvé plus de goût chez les instituteurs pour l'horticulture. Ils estiment que l'on ne peut faire que de l'enseignement agricole théorique à l'école rurale et donner tout au plus quelques bons conseils aux enfants de manière à les arracher à la routine, mais ce que l'on est à même de leur enseigner pratiquement et utilement, c'est l'horticulture dans le jardin potager de l'instituteur. Ces exercices, qui font diversion à ceux de la classe, les intéressent, et le maître se fait mieux écouter dans sa leçon expérimentale que lorsqu'il définit du haut de sa chaire l'azote ou la potasse. Les promenades agricoles seraient aussi appréciées par les maîtres et les élèves, les inspecteurs les recommandant; mais, comme ils ne s'inquiètent pas de savoir si elles ont lieu, personne n'en fait. Seul, le souci de l'examen m'a paru chez quelques-uns développer les premiers germes d'une conversion à l'enseignement agricole. « Nous allons être obligés de nous en occuper un peu plus maintenant, m'ont-ils dit, car, d'après un récent décret, la composition française pour le certificat d'études *pourra* désormais être prise dans le programme d'agriculture. » Il est vrai que cette sanction n'aura qu'une efficacité relative, car il y a un grand nombre d'instituteurs qui ne préparent pas d'enfants au certificat, et beaucoup qui n'en préparent que deux ou trois. Il suffira donc qu'ils chauffent ceux-là sur les matières agricoles, et les autres risqueront de demeurer dans la même ignorance.

Je ne me suis, du reste, pas contenté d'interroger les instituteurs, j'ai demandé aussi leurs impressions aux directeurs d'écoles normales, aux maîtres des écoles supérieures et aux inspecteurs.

J'ai trouvé chez la plupart une grande bonne volonté à l'égard de l'enseignement agricole, une vision nette de la situation, mais aussi une absolue franchise pour avouer que l'œuvre était à peine ébauchée. « Je mets en fait, m'a dit l'un d'eux, que, dans tel département où j'ai professé, il n'y a pas deux écoles où l'on enseigne l'agriculture, pas même au cours complémentaire. » Et, enfin, lorsque j'ai questionné les enfants, ils ont eu vite fait de me répondre qu'on faisait deux fois par an de l'agriculture à l'école.

Je ne crains donc pas de conclure sans craindre d'être démenti par ceux qui voient de près l'école rurale que, actuellement, l'enseignement agricole n'y est pas donné. C'est aussi l'avis, du reste, de deux hommes experts en la matière, MM. Prillieux et Schribaux, qui écrivaient en 1889 : « A l'école primaire, l'enseignement agricole semble n'avoir donné jusqu'à présent que de médiocres résultats. »

Sans doute, on pourra nous citer tel ou tel instituteur qui a consacré sa vie à l'œuvre qui nous intéresse et a réalisé des merveilles dans sa région. Nous n'ignorons pas ces exceptions, et il suffit de lire le *Bulletin de la Société des Agriculteurs de France* pour savoir le progrès que certains instituteurs ont fait faire à la science agricole. C'est un beau spectacle que celui de ces modestes fonctionnaires qui, pendant plus de trente ans, exercent à travers les campagnes leur activité bienfaisante, rédigent des manuels, publient des causeries agricoles, combinent leurs programmes avec les besoins de la localité, établissent la situation agronomique de la commune, consacrent leurs veillées à des cours d'adultes, organisent des musées scolaires, enfin, ne négligent rien pour donner un enseignement attrayant, utile, et en harmonie avec les besoins des populations, parmi lesquelles on les a envoyés. Mais, hélas! combien ces hommes sont rares! mettez-en dix par département, augmentez même la moyenne, et admettez que mille instituteurs sur cent vingt mille donnent en France l'enseignement agricole, et voyez ce qu'il reste à faire. Ne devons-nous pas avouer, au contraire, que la réforme est difficile à poursuivre, puisque, depuis si longtemps, tant de louables exemples n'ont pas rencontré plus d'imitateurs.

Un universitaire distingué, M. René Leblanc [1], inspecteur général de l'instruction publique, s'est inquiété de la situation; il s'est demandé comment le plan général de l'organisation actuelle, qui répondait si bien aux vœux émis depuis tant d'années, n'avait pas produit de meilleurs effets; et, dans une étude très précise, il a

[1] *L'Enseignement agricole dans les écoles du degré primaire* (*garçons*), par René Leblanc. Paris, Larousse.

indiqué les réformes ou plutôt les améliorations à effectuer. Tout est dit sur l'enseignement agricole dans ce livre, nous voudrions en donner un aperçu et discuter ensuite les conclusions de l'auteur.

II

M. Leblanc dédie son livre aux instituteurs et à tous les amis de l'école primaire. Convaincu, comme M. Gréard, que l'enseignement primaire a, en premier lieu, pour objet l'éducation générale des facultés de l'enfant, et que l'école doit surtout développer chez lui ce qui constitue l'homme, c'est-à-dire le cœur, l'intelligence, la conscience; il comprend aussi que « la meilleure sauvegarde de la moralité de l'individu, c'est le goût et l'amour du travail qui le fera vivre ». Ce n'est donc pas sans inquiétude qu'il songe à ces vingt-deux millions d'agriculteurs qui constituent la majorité de la population française; il voudrait « préparer leurs enfants à la vie », à cette vie qui les saisira au sortir de l'école; et son travail a pour but de spécifier les connaissances agricoles qui peuvent leur être données par le plus humble des instituteurs dans le plus lointain des hameaux; compléter ce qui a été entrepris jusqu'ici, faire en sorte que l'enseignement de l'agriculture ne soit pas seulement inscrit dans les programmes officiels, mais pratiqué dans toutes les communes, voilà l'œuvre sur laquelle M. Leblanc attire l'attention et dont il trace le plan dans son livre. La division en est très simple; elle est marquée par trois parties qui correspondent aux études de l'élève à l'école primaire, à l'école supérieure et à l'école normale.

L'auteur ne se perd pas dans l'historique de la question. Son actualité, comme nous l'avons vu plus haut, est toute récente, et, avant la loi de 1879, rien de sérieux dans cet ordre d'idées n'avait été organisé en France. Nous avons aujourd'hui une loi qui est le fruit de savantes études et de longs labeurs; mais, après avoir établi la réglementation, il importe d'en assurer une intelligente application, et, pour réussir dans cette tâche, il faut tout d'abord se faire une idée bien exacte de ce que doit être l'enseignement de l'agriculture à l'école.

La pensée maîtresse de M. Leblanc, celle sur laquelle il insiste presque à chaque page de son ouvrage, c'est que l'enseignement agricole doit reposer avant tout sur celui des sciences physiques et naturelles. « Commencez donc par le commencement, dit-il en substance, apprenez aux enfants le pourquoi des opérations qu'ils exécuteront plus tard; ne vous contentez pas de leur donner des recettes qu'ils n'oublieront que trop vite, mais gravez dans leur esprit la connaissance des lois de la nature, car c'est là ce qui

manque à l'ouvrier des champs; il est courageux, travailleur, et souvent intelligent; mais il est ignorant, et voilà pourquoi il s'épuise trop souvent en vain. »

L'instituteur doit donc combattre cette ignorance, mais c'est ici que se pose l'objection : le peut-il? Est-il vraisemblable que, dans les petites écoles rurales, dans celles-là même où il importe surtout que cet enseignement soit donné afin de vaincre la ténacité de la routine, est-il vraisemblable que l'on puisse utilement aborder l'étude des sciences physiques et naturelles, la chimie en particulier?

M. Leblanc le croit, mais à la condition de n'entreprendre les leçons de ce genre qu'avec les grands élèves de l'école élémentaire, d'avoir des programmes départementaux peu surchargés et bien définis et de n'enseigner les notions scientifiques nécessaires à l'étude de l'agriculture qu'en recourant à la méthode expérimentale. Autrement dit, il faut donner, autant que possible, un corps à ces notions, mais il faut, avant tout, les établir en tant que principes. C'est là le rôle de l'instituteur; il ne s'attribuera pas celui du praticien, parce que sa compétence en agriculture est discutable; il se bornera à donner les notions scientifiques fondamentales inconnues généralement de l'agriculteur. Citons un exemple : « Nos campagnards, dit M. Leblanc, ignorent la réelle valeur des produits liquides et gazeux du fumier; ils conservent, comme on l'a dit, le marc de café et laissent perdre l'infusion. Il faut que leurs enfants soient convaincus de l'importance des pertes subies par pure négligence et de la nécessité des engrais complémentaires bien appropriés; pour obtenir cette conviction, une base solide est indispensable, c'est la base scientifique. » Or cette base sera l'étude de la chimie. « Les engrais n'ont de valeur que par l'azote, l'acide phosphorique et la potasse qu'ils renferment. Il est donc de première nécessité d'étudier d'abord ces trois substances fertilisantes. L'instituteur aura bien rempli sa tâche s'il obtient que les termes scientifiques employés aujourd'hui représentent quelque chose de précis pour ses élèves. »

C'est, on le voit, toujours à son point de départ que revient l'auteur, à savoir que *l'agriculture moderne est basée sur la science*. Apprenez donc cette science d'une manière très élémentaire, s'il le faut, mais ne songez pas à donner une instruction agricole quelconque, si elle n'est pas scientifique. Sans doute, la difficulté est de faire entrer ces notions dans des cerveaux aussi réfractaires que ceux des enfants de la campagne, mais aidez-vous des leçons de choses expérimentales et vous réussirez. « S'il s'agit, par exemple, de faire comparer à un enfant les trois états physiques de la matière, il n'aura pas de difficulté à saisir la différence entre

un solide et un liquide, mais il sera moins aisé de lui faire comprendre qu'un gaz est une chose matérielle et pesante; c'est alors qu'il est facile de recourir à une expérience très simple qui aidera, chez lui, la compréhension. De même, pour faire apprécier aux enfants les matières fertilisantes qu'on laisse échapper des fumiers, on pratiquera la série des cultures démonstratives, faites en pots d'abord, puis combinées dans de petits carrés de jardin. »

L'auteur indique, à la fin de son ouvrage, les différentes expériences qu'il recommande et qui ont déjà été réalisées dans diverses écoles élémentaires; puis il résume les vérités fondamentales qu'elles ont pour but d'établir. C'est ainsi qu'on apprendra aux enfants les quatre substances qui suffisent à fournir un engrais complet à toute terre arable, le besoin d'air et d'alimentation pour les racines, l'importance capitale du fumier, le rôle que jouent la proportion et la spécialité dans les engrais. M. Leblanc pense qu'un enfant de douze à treize ans pourra acquérir toutes ces notions à l'école élémentaire, qu'il arrivera même à calculer la valeur en argent d'un engrais et à faire la balance entre une récolte et les éléments nutritifs à restituer au sol... Il va plus loin : son désir serait de compléter le programme scientifique établi en vue de l'examen du certificat d'études; il souhaite que les enfants possèdent quelques notions d'anatomie et d'hygiène et qu'ils soient instruits des principaux phénomènes de la chaleur, de la lumière et de l'électricité.

On voit par là que si l'auteur trouve les programmes départementaux d'agriculture surchargés, il n'allège pourtant pas le fardeau des élèves, puisqu'il tend à remplacer les matières agricoles proprement dites par les matières scientifiques. Mais continuons l'exposé de la réforme avant de la discuter, et suivons M. Leblanc à l'école normale, où il s'inquiète de la manière dont sont préparés à l'enseignement de l'agriculture les futurs instituteurs. C'est là qu'il y a un progrès sensible à réaliser.

M. Boutan, chargé en 1880 de faire une enquête sur la question, constate que le cours d'agriculture ne profite aux élèves que dans très peu d'écoles normales et que, pour ce qui est de l'horticulture, tout est encore à créer. Or M. Leblanc faisant allusion à ce rapport, ajoute qu'une nouvelle enquête ouverte en 1891, c'est-à-dire onze années après, révèle une situation à peu près semblable. M. Boutan avait insisté pour qu'une entente préalable fût établie à l'école normale entre ces deux professeurs de chimie et d'agriculture; or il paraît que cette recommandation si importante est restée lettre morte. Il affirmait que l'élève-maître ne recevait une instruction agricole suffisante que si la méthode était expérimentale, partant des faits connus pour s'élever aux conditions géné-

rales et si les excursions botaniques et agricoles étaient rendues obligatoires. M. Leblanc approuve ce programme, mais il voudrait le voir appliquer et au besoin même compléter. Il souhaiterait surtout qu'on traçât à l'école normale la ligne de séparation entre le domaine du professeur d'agriculture et celui du professeur de sciences. Ainsi, on évitera toute perte de temps et toute apparence de contradiction entre les deux enseignements. « Les deux cours, dit-il, doivent se pénétrer et se compléter mutuellement, de telle manière que la théorie précède toujours l'application. D'autre part, la mission du professeur d'agriculture lui paraît trop lourde; les titulaires des chaires départementales ne peuvent plus suffire à la multiplicité de leurs fonctions, cours, conférences, enquêtes, etc., etc..., aussi voudrait-il que le professeur de sciences allât aussi loin que possible dans l'orientation de son cours vers l'agriculture et que la partie des applications pratiques fût réservée seulement au professeur spécial d'agriculture.

A l'école normale comme à l'école primaire, il importe aussi de songer à la sanction qui est donnée aux études, car ici comme ailleurs « l'importance qu'attachent les élèves-maîtres aux diverses matières du brevet est déterminée par celles qu'y attachent les jurys d'examen ». Or, jusqu'ici, les épreuves relatives à l'agriculture ont été en quelque sorte noyées dans celles des sciences physiques et naturelles; aussi, en 1884, les professeurs départementaux réclamèrent l'amélioration de cette situation et demandèrent en même temps qu'on introduisît dans le sein des commissions d'examen des hommes compétents, chargés des interrogations relatives à l'agriculture. Ils n'ont obtenu satisfaction que sur ce dernier point, et encore bien insuffisamment. L'arrêté organique du 18 janvier 1887 a décidé que les examinateurs spéciaux *peuvent* être adjoints à la commission pour les épreuves d'agriculture. Une circulaire ministérielle, dit M. Leblanc, suffirait pour faire que la sanction soit complète.

Après avoir recherché les meilleures conditions de développement de la science agricole à l'école normale et à l'école primaire, l'auteur songe aussi à cet enseignement intermédiaire encore à peine organisé dans notre pays et qui répond cependant si bien aux besoins de toute une classe de la nation, à l'enseignement primaire supérieur. L'école, fait-il justement remarquer, ne peut donner qu'un commencement d'instruction, l'œuvre devrait être continuée dans la période comprise entre la sortie même de l'école et l'entrée à la caserne. Pour plusieurs, les cours d'adultes remplissent cette mission; mais elle ne peut s'exercer qu'avec le concours des assemblées locales ou sous l'impulsion de l'initiative privée, car l'État ne saurait continuer à l'égard des adultes le

sacrifice consenti pour les enfants, et tandis qu'il dépense par an plus de 150 millions pour les écoles élémentaires, il n'inscrit à son budget que 3 ou 4 millions pour les écoles primaires supérieures. Ce n'est donc qu'une élite de jeunes gens qui peut fréquenter ces établissements, mais en raison même de la part d'influence qu'elle doit avoir dans la suite sur ceux qui n'ont franchi que le premier degré d'instruction, il importait que l'Université en fît aussi l'objet de sa sollicitude et s'intéressât aux ouvriers de la campagne comme à ceux des villes. Elle a donc pensé que, pour assurer le succès de la grande majorité des établissements supérieurs, il convenait de ne pas restreindre l'enseignement professionnel aux métiers qui ne s'exercent que dans les grands centres, mais d'étendre aussi ses bienfaits à la classe agricole. A cet effet, dans la préparation du règlement d'administration publique du 21 janvier 1893, le conseil supérieur a non seulement réservé une place nettement marquée à l'enseignement agricole théorique et pratique, mais il a prévu en outre la création d'une section d'agriculture qui sera la marque caractéristique des écoles primaires supérieures rurales. On y donnera un enseignement qui reposera, comme à l'école primaire, sur l'application rigoureuse des sciences et sera expérimental. « Ce n'est pas à labourer et à herser qu'il faut exercer les élèves, a dit M. Prilleux, c'est là le rôle du père de famille et des écoles pratiques d'agriculture. » Celui de l'école supérieure sera de compléter l'enseignement reçu à l'école primaire en l'accentuant dans le sens professionnel, elle formera des cultivateurs instruits et capables destinés à devenir dans la suite les vrais maîtres de l'agriculture dans les campagnes.

Enfin, M. Leblanc fait appel à l'initiative privée; c'est à elle de propager les cours d'adultes et de créer des sociétés d'instruction qui prendront à cœur la solution du problème posé; les pouvoirs publics encourageront les bonnes volontés. C'est sur cette pensée que nous laisse l'auteur, après avoir accumulé les arguments et les preuves pour démontrer la nécessité de l'enseignement agricole dans les écoles du degré primaire et les bons résultats que l'on peut obtenir par une application consciencieuse et raisonnée de la réglementation actuelle.

III

L'analyse de cette étude a peut-être paru un peu longue, mais il était nécessaire de présenter un résumé très complet d'un ouvrage qui a traité avec tant de précision la question qui nous intéresse. En suivant pas à pas la pensée de l'auteur et en me servant le plus souvent de ses propres termes, j'ai voulu reproduire

avec le plus d'exactitude possible ses idées sur la matière et je me suis abstenu de tout commentaire. Il convient maintenant d'examiner si ces théories sont toujours applicables et quelle part peut être faite à l'enseignement agricole dans nos campagnes.

Je ne suivrai pas M. Leblanc à l'école primaire supérieure, considérant que presque rien n'est encore organisé de ce côté-là et qu'il importe d'attendre, pour se prononcer, que les sections agricoles instituées par le règlement du 21 janvier 1893 fonctionnent dans un certain nombre d'établissements.

Pour ce qui concerne les écoles normales, je suis en plein accord avec l'auteur. J'estime avec lui que c'est de là que doit partir l'impulsion et que, si l'on veut canaliser à travers le pays les principaux éléments de la science agricole, il faut avant tout pourvoir à l'entretien de la source. C'est aux directeurs des écoles normales à se pénétrer de l'importance de leur mission et à se conformer aux instructions ministérielles qui leur rappellent que, s'ils n'ont pas pour but de former des praticiens, ils ne sauraient du moins trop accentuer l'orientation des leçons et des exercices de sciences vers les choses de l'agriculture. Or on ne doit pas craindre de le dire : malgré les programmes et les circulaires, malgré les protestations émises au sein des commissions et à l'occasion des conférences publiques, malgré les affiches placées dans les campagnes à l'entrée des champs de démonstration et la bonne tenue apparente des jardins des écoles normales, l'enseignement agricole n'est pas en honneur dans ces établissements. La plupart du temps, il n'y a aucune entente entre les directeurs et les professeurs d'agriculture. Ceux-ci se plaignent de leur isolement, de leur impuissance, et font valoir, à cet effet, que les interrogations relatives à l'agriculture sont faites le plus souvent à l'examen du brevet par des personnes incompétentes; que, d'autre part, les notes obtenues, confondues avec celles des sciences physiques et naturelles, pèsent d'un poids insignifiant dans la moyenne générale des examens. A leur tour, ceux-là expriment le regret que la loi n'ait pas mis d'une manière plus absolue sous leur dépendance les professeurs d'agriculture, lesquels voyagent et courent les congrès et les comices, sans s'inquiéter de savoir si les cahiers de leurs élèves sont mis à jour.

Quel est le remède à cette situation? Il a été, nous semble-t-il, indiqué par la commission instituée en 1887, au ministère de l'instruction publique, lorsqu'elle a proposé, afin de mieux assurer le service, de retirer aux professeurs départementaux le cours d'agriculture à l'école normale et de le confier à l'un des professeurs de sciences de l'établissement, ayant passé une année à l'institut agronomique.

D'autre part, c'est à tous ceux qui s'intéressent à l'enseignement agricole, aux membres des conseils généraux et des conseils départementaux à exiger l'application de l'arrêté organique du 18 janvier 1887, en vertu duquel des examinateurs spéciaux *peuvent* être adjoints à la commission du brevet supérieur pour les épreuves d'agriculture. Il faudrait que tous les conseils généraux de France s'unissent au vœu du conseil général de la Haute-Saône, lequel, allant au fond même des choses, a été tout récemment ainsi formulé : « Considérant qu'en vertu de l'arrêté du 18 janvier 1887, les candidats au brevet supérieur de l'enseignement primaire, sont interrogés, à l'examen oral, sur sept sujets différents, dont chacun est l'objet d'une note variant de 0 à 20, et que celui qui vient en sixième ordre comprend à la fois des notions de physique, de chimie et d'histoire naturelle, et, pour les aspirants seulement, des notions d'agriculture et d'horticulture; que dans ces conditions, *le savoir agricole des candidats peut être nul*, sans entraîner une note éliminatoire, si les autres matières groupées sous le même paragraphe et donnant lieu à une note commune, établissent une compensation suffisante; qu'il en résulte nécessairement une absence de sanction effective destinée à favoriser le succès d'un enseignement aussi essentiel, le conseil général exprime le vœu que le conseil supérieur de l'instruction publique soit saisi d'un projet de modification de l'arrêté précisé, tendant à ce que désormais *une note spéciale* soit affectée, dans l'examen oral des candidats au brevet supérieur, aux seules notions d'agriculture et d'horticulture. »

C'est par des mesures de ce genre, très simples en réalité, mais *voulues et appliquées*, que l'on arrivera à faire entrer l'enseignement agricole dans les études primaires. Les inspecteurs, s'ils voulaient exercer leur influence dans ce sens, seconderaient facilement ce progrès; mais nous souhaiterions qu'un autre sentiment que la crainte de l'inspection stimulât le zèle des directeurs des écoles normales; nous voudrions les voir pénétrés de la grandeur et de l'utilité de l'œuvre dont ils devraient être les apôtres convaincus. S'ils veulent fermer un instant leurs livres, échapper, comme dit M. Félix Pécaut, « à l'excès des démonstrations théoriques », et considérer le théâtre sur lequel leurs élèves auront à jouer leur rôle; s'ils veulent prendre souci des besoins de ces populations auxquelles ils doivent donner le bienfait de leur enseignement, ils comprendront sans peine qu'il y a là pour le pays une question morale, économique et sociale, et qu'ils peuvent contribuer à sa richesse et à sa paix par une plus grande vulgarisation de la science et de ses applications pratiques.

Un directeur d'école normale qui envisagerait ainsi sa mission et

s'efforcerait de former, pendant des années, toute une pléiade d'instituteurs chargés ensuite de faire pénétrer le progrès agricole dans les campagnes, accomplirait une œuvre vraiment patriotique et conquerrait dans sa région une de ces popularités saines et durables dont finissent toujours par jouir ceux qui travaillent avec désintéressement et opiniâtreté au bien de l'humanité.

Mais, si je suis d'accord avec M. Leblanc sur la manière dont il importe d'instruire et de préparer le futur maître à l'école normale, je ne crois pas pouvoir m'associer à ce qu'il rêve d'entreprendre à l'école élémentaire. Je crains que tout son système d'enseignement, si logique, si nettement défini, et qui, dans la lucidité de son esprit lui paraît aussi simple qu'applicable, ne puisse être réalisé dans nos humbles écoles de village; qu'il ne décourage à la fois maîtres et enfants, et que, sous prétexte de faire mieux, on ne fasse rien. Je crains surtout que son programme ne puisse être suivi que par l'élite de la classe, c'est-à-dire par trois ou quatre élèves que l'on soignera pour le certificat d'études à l'exclusion des autres.

Assurément, la thèse est logique; avant d'apprendre l'agriculture, il faut enseigner la science sur laquelle elle repose; il faut que ces enfants connaissent le pourquoi des choses, et il semble à M. Leblanc qu'il leur préparera si bien ce pain de l'intelligence, que les esprits les plus nouvellement venus à la vie de la pensée n'auront pas de peine à se l'assimiler. C'est oublier que l'intelligence ne peut utilement travailler que lorsqu'elle s'est déjà exercée et qu'elle est en mesure de comparer. Or la plupart de ces enfants en sont absolument incapables; ils arrivent à l'école sans aucune formation, et la première des tâches est de leur apprendre à apprendre. Aussi M. Leblanc, qui les connaît, a-t-il soin de ne convier à son enseignement scientifique que les élèves de troisième année, mais alors il devra leur faire son cours en quelques mois. Pourront-ils en profiter? Je ne le crois pas, et j'estime qu'il doit être réservé aux élèves des écoles primaires supérieures.

Il n'est besoin, du reste, que de prendre connaissance de l'ouvrage de M. Leblanc, *Notions de sciences physiques et naturelles appliquées à l'agriculture* (*Livre de l'élève*), pour constater combien cet enseignement est au-dessus de la portée des enfants de l'école élémentaire.

Nous avons déjà exposé la méthode de l'auteur à la fois théorique et expérimentale. D'après lui, il faut d'abord apprendre aux enfants que, dans toute terre arable, il y a quatre substances nécessaires au développement des végétaux, il faut analyser avec eux ces éléments et rechercher dans quelles proportions il convient que le

sol les possède; et pour aider leur esprit à s'assimiler ces notions scientifiques, on devra recourir aux expériences de culture en milieu stérile; alors ils comprendront « que le sol n'est qu'un support pour la plante et un garde-manger; que ce qui nourrit la plante, c'est l'azote, l'acide phosphorique, la potasse et la chaux, renfermés dans ce sol, et que, pour faire produire une terre, il suffit d'y ajouter ceux de ces éléments qui ne s'y trouveraient pas en quantité suffisante ».

Et si l'on objecte à M. Leblanc la difficulté, pour un maître d'école, de posséder un outillage assez complet pour apprendre ces éléments de science, il ne s'en embarrasse guère : un encrier est transformé en lampe à alcool, un trépied se bâtit avec des aiguilles à tricoter, un couvercle de boîte à cirage fait une bonne coupelle, une pipe devient un chalumeau, le fond d'une bouteille sert de cloche, un bouchon de carafe taillé forme un prisme, etc. Ainsi sera préparée par les élèves la partie matérielle des leçons expérimentales. Pour ceux qui la trouveraient insuffisante, et qui parviendraient à recueillir dans la commune la somme relativement modique de 20 francs, M. Leblanc leur rappelle qu'ils trouveront pour ce prix, à la Société centrale à Paris, le nécessaire expérimental des écoles primaires, qui les pourvoira amplement de tout ce dont ils auront besoin.

On le voit, l'auteur a réponse à tout, et nous avons tenu à exposer, aussi fidèlement que possible, sa méthode, afin de permettre à ceux auxquels elle inspire confiance de l'employer; mais quant à nous, qui estimons que ce programme est trop ambitieux pour la plus grande partie de nos écoles, nous voudrions, à notre tour, faire connaître le plan d'après lequel nous pensons que la meilleure *éducation* agricole peut être répartie aux enfants des cultivateurs.

IV

Tous ceux qui sont au courant du mouvement pédagogique actuel n'ignorent pas le souci qu'ont les éducateurs de l'enseignement moral. Si nous nous dégageons des appréciations passionnées des partis et de ce que l'on dit dans les réunions publiques ou chez M. Homais, nous constatons qu'à l'heure présente, l'Université avoue à la fois son désir de donner cet enseignement aux enfants, et son impuissance à le réaliser. Le dernier rapport de M. Félix Pécaut, inspecteur général de l'instruction publique, expose sans équivoque la situation, et c'est l'honneur de M. Spuller d'en avoir exigé la publication. « Comment, dit-il, la plupart de nos cent vingt mille instituteurs se détacheraient-ils assez de l'état d'esprit

du pays pour le modifier sensiblement? Or qui ne sait que les mœurs, les idées, les sentiments généraux, les habitudes, sont aujourd'hui en pleine crise de transformation et vont à la dérive, faute d'une boussole assurée, soit chrétienne, soit philosophique; que la morale dominante (*quand il y a une morale*) est tout utilitaire et empirique, avec des restes de vieilles coutumes et maximes; que l'honneur même, vertu si chère à la France, mais règle tout extérieure, sociale, changeante et accommodante, est loin d'avoir une autorité suffisante sur les générations nouvelles venues; qu'en fait de doctrine, c'est plutôt le scepticisme pratique, avec ses leçons énervantes, que prêchent ou laissent voir les feuilles et les livres de haut ou de bas étage; que, par suite, l'enseignement spiritualiste ou simplement *moral* des programmes, des instructions pédagogiques et des manuels, risque de n'appliquer à beaucoup de jeunes esprits qu'une légère couche tout intellectuelle, sinon de pure mémoire, laquelle ne fait pas corps avec leur substance propre? — Mais, tout cela dit avec une entière franchise, comment fermer les yeux sur l'urgente, l'absolue nécessité de confier expressément à l'école, malgré son infirmité, un office d'enseignement moral, sans exclure pour cela, est-il besoin de le dire, les autres influences bienfaisantes, ecclésiastiques ou laïques? »

La page entière méritait d'être citée, sans y rien retrancher. Si donc les voix les plus autorisées s'accordent à réclamer de l'instituteur l'accomplissement de sa mission moralisatrice, ne faut-il pas l'encourager dans cette tâche et reconnaître qu'il trouvera dans l'enseignement agricole mille occasions de la remplir?

Qui fait aimer les champs
Fait aimer la vertu,

a dit Delille. Travaillez donc, instituteurs de France, à entretenir avant toutes choses chez vos élèves l'amour de la campagne naturellement innée dans leur cœur, et qui n'est que trop souvent détruit par les folles espérances, fruit des promesses mensongères. Dites-leur que la dépopulation des campagnes est un fléau pour le pays et, au nom des intérêts de l'agriculture, des besoins de la nation, de la diminution du paupérisme et de l'apaisement de la lutte sociale, retenez les villageois au village.

Il faudrait donner aux cultivateurs, si humble que soit leur patrimoine, le sentiment de la fierté de leur héritage; ne cesser de leur rappeler qu'à la campagne ils auront toujours l'abri de la chaumière où ont vécu leurs parents, la nourriture frugale, mais saine, et le soleil bienfaisant qui leur donne le premier des biens, la santé. Il faudrait qu'ils sachent que, à la ville, la misère leur

paraîtra d'autant plus douloureuse qu'elle y est en contraste avec l'accumulation de la richesse; qu'ils y seront témoins de multiples jouissances dont ils seront privés; qu'enfin, ce métier d'agriculteur est aussi bien pour le pauvre que pour le riche le plus noble, le plus intéressant des métiers, celui de l'homme libre et indépendant qui, sous l'œil du Créateur, travaille à dompter la nature dont il est le roi.

Car il ne faut pas avoir peur de parler de Dieu à l'école, et d'infuser dans les âmes ces notions saines et pleines de bon sens avec lesquelles nos pères ont été élevés. « L'instituteur élèvera les enfants au sentiment d'admiration pour l'ordre universel et au sentiment religieux, en leur faisant contempler quelque grande scène de la nature. Il associera étroitement dans leur esprit, à l'idée de la cause première et de l'Être parfait, un sentiment de respect et de vénération. Il leur apprendra que la loi morale impose à chacun, dans le secret de sa conscience, un devoir que nul ne le contraint à remplir, mais auquel il ne peut faiblir sans se rendre coupable envers lui-même et envers Dieu. » Qui parle ainsi? C'est l'Université elle-même dans ses programmes officiels. Si ces devoirs envers Dieu n'ont pas été inscrits à leur frontispice, c'est parce que trop de législateurs ont faibli devant les menaces des pouvoirs occultes et des sectaires; mais, par un juste sentiment de pudeur, on n'a osé toutefois mettre absolument la lumière sous le boisseau; *ces devoirs sont toujours inscrits au programme des écoles primaires* et font l'objet d'un chapitre de l'éducation morale. L'instituteur peut et doit donc donner, sinon l'enseignement confessionnel, du moins l'enseignement spiritualiste et religieux. Or, pour entretenir chez ses élèves la notion de Celui qui a créé et qui gouverne le monde, c'est le spectacle de la nature qui lui fournira la plus éloquente leçon de choses, et c'est dans l'enseignement agricole qu'il trouvera la base de ses démonstrations. Il en sera de même lorsqu'il aura à parler du culte de la patrie, contre lequel conspire à la ville la propagande internationaliste. L'amour du village et du champ paternel est le premier foyer de l'amour du pays; ce sera l'honneur de l'instituteur d'entretenir ce sentiment chez l'enfant; il lui dira que, sans le cultivateur, il n'y aurait pas de pain en France; que, aux heures de troubles et de guerres, c'est dans la famine que le pays trouverait la première cause de sa ruine; que les Etats, qui n'auraient pas souci de leur agriculture, finiraient par périr; que c'est là, du reste, une loi de l'existence, et qu'après la chute de l'homme, la culture de la terre à été une des conditions de la vie. Cette loi n'a pas varié, et il n'est pas difficile, en remontant de causes en causes, de trouver la terre comme source première de toutes les richesses de ce monde.

Après avoir entretenu ses élèves de la religion et de la patrie, le maître leur parlera de la famille, qui est la première unité sociale. Il leur enseignera le respect de la vieillesse et des traditions dans lesquelles ils ont été élevés; il leur dira qu'à la campagne les familles riches sont les familles nombreuses et unies, que là les enfants ne sont pas une augmentation de dépenses, mais une augmentation de forces, car ils seront toujours préférables aux mercenaires; enfin, il leur recommandera l'épargne de la fourmi, leur rappelant que ce sont les économies des paysans qui ont tant de fois sauvé la France, et qui récemment encore l'ont délivrée de l'occupation étrangère. Mais on ne devra pas leur cacher que, pour réaliser ces économies, il faut un travail acharné, l'esprit de conduite et la haine de l'alcool et du jeu qui amènent bien vite la visite de l'huissier et l'expulsion de la maison paternelle.

On peut nous objecter que nous empiétons depuis un moment sur le domaine de l'enseignement moral. Nous ne le contestons pas; mais c'est précisément afin qu'il ne soit pas lettre morte pour l'élève que nous marions sa cause à celle de l'enseignement agricole et que nous voulons tirer de celui-ci les meilleurs exemples qui pourront faire impression sur l'esprit de l'enfant et conserver chez lui le trésor des vertus sociales.

Si nous envisageons maintenant la question sous son côté technique, il nous reste à signaler les améliorations à l'enseignement agricole dont nous croyons la réalisation possible.

Ce serait aux assemblées départementales à seconder les efforts des amis de l'agriculture. Tout conseil général devrait, en s'inspirant des programmes officiels, rédiger un programme précis d'agriculture conforme aux besoins de la région, qui, sans être officiel, deviendrait un document important pour les instituteurs, comme l'est, d'autre part, pour les écoles normales, le plan général de 1880. Il serait pour le maître comme un canevas tracé sur lequel il travaillerait, parlant aux enfants des labours, des semailles, des moissons, des vendanges et des plantations dans les mois où ces opérations sont pratiquées, afin que l'expérience de la science enseignée fasse impression sur l'esprit de l'élève au moment même où elle leur est donnée.

Mais nous voudrions voir encore mieux qu'un programme entre les mains de l'instituteur; il serait à désirer que chaque département mît au concours un manuel d'enseignement agricole pour les écoles primaires élémentaires, avec institution de prix et de mentions honorables décernés par le conseil général aux meilleurs ouvrages. Cette mesure susciterait l'émulation des instituteurs, le manuel choisi ne serait pas obligatoire, et chaque maître aurait la

liberté d'organiser son cours à sa guise, mais il est plus que probable que la plupart l'adopteraient et trouveraient en lui un aide précieux. En dehors de l'enseignement technique, ce manuel pourrait comprendre une partie spéciale réservée à des dictées, problèmes, leçons de choses, historiettes concernant l'agriculture. Ajoutez-y quelques notions d'arpentage, des modèles des principaux actes sous-seing privé en usage dans les campagnes, des dessins de plantes et d'instruments agricoles, et une carte du département, et ce sera le livre d'agriculture par excellence, le livre préféré de l'école, celui que l'enfant aimera à garder avec lui lorsqu'il aura fini son temps d'études et que tous liront à la ferme et au village.

Un essai d'un manuel de ce genre a été fait dans l'enseignement par les Frères de Ploërmel. Présenté à la Société des agriculteurs de France, il a été l'objet d'une des premières récompenses et est répandu aujourd'hui dans presque toutes les écoles libres de Bretagne et de Normandie. Il n'a pas plus de cent pages, et est divisé en quarante-deux leçons, soit une leçon par semaine de l'année scolaire. Chacune d'elles comprend une dictée agricole commentée en classe, un questionnaire et quelques problèmes suivis d'expériences simples à la portée des enfants. Le maître s'applique aussi à exercer la mémoire de ses élèves en leur faisant apprendre ce manuel par cœur, de telle sorte qu'à la fin de ses études primaires, l'enfant est familiarisé avec tous les termes et préceptes du cours, et en emporte un souvenir durable. Je ne prétends pas que ce manuel soit parfait, il ne dit pas tout ce qu'il faut dire et il en dit quelquefois plus qu'il ne faut, mais il n'en est pas moins l'expression d'une heureuse initiative qui mérite d'être imitée.

Le manuel d'agriculture ne sera qu'un résumé utile à tous dans la commune, mais en éveillant précisément chez quelques-uns le goût des questions agricoles, il paraîtra bientôt insuffisant, et plusieurs sentiront le besoin d'une bibliothèque à l'école, si modeste qu'elle soit. D'après un arrêté du 1er juin 1862, il devait y avoir une bibliothèque scolaire dans chaque commune, et les livres devaient être prêtés non seulement aux enfants, mais aux familles, qui étaient tenues de les rendre ou d'en restituer la valeur. Il suffit d'avoir visité quelques écoles rurales pour savoir que cette prescription est restée presque partout sans effet. Dans certaines d'entre elles, il y a sans doute quelques placards qui sont censés tenir lieu de bibliothèques, mais la plupart du temps, ils sont vides ou ne contiennent que quelques vieux livres en loques, misérablement échoués sur un lit de poussière. Si l'instituteur, l'inspecteur, les représentants de la commune, les amis et

bienfaiteurs de l'école ne veulent pas s'inquiéter de la bibliothèque scolaire, elle n'existera pas. Ce serait aux assemblées départementales, et surtout aux conseils municipaux, de pourvoir progressivement les écoles rurales de quelques bons livres d'agriculture à la fois instructifs et divertissants; mais si le poids des budgets ne le permet pas, les instituteurs ne pourraient-ils pas s'adresser à la générosité privée pour faire dans chaque commune une modeste collecte qui permettrait d'acheter tous les ans quelques ouvrages utiles aux cultivateurs? L'inspecteur primaire, de concert avec le professeur d'agriculture, les guiderait dans leur choix, et ainsi s'accomplirait sans peine une œuvre aussi profitable que facile à réaliser.

Un des premiers livres à placer dans la bibliothèque serait une notice de la commune, qui traiterait de son histoire, de sa situation géographique, de son sol, de son industrie, de ses chemins, et serait complétée par quelques statistiques agricoles. On verrait le plaisir que les enfants prendraient à cette étude et comment leur esprit aimant à aller du particulier au général et à étendre le domaine de leur curiosité, passerait ensuite à l'étude du canton, du département, de la France, et serait ainsi porté naturellement au goût de la géographie. Qui sait même si on n'arriverait pas ainsi à les intéresser également à cette seconde France, pour laquelle le sang de leurs compatriotes s'est également versé, à nos colonies, trop inconnues de la masse du pays, et à éveiller en eux l'esprit d'aventure et d'entreprise si sérieusement combattu aujourd'hui par l'esprit socialiste?

Cette notice communale, qui sera surtout géographique, devra avoir sa carte, et cette carte, reproduite en grand, devra être affichée dans la classe. C'est à M. de Bogard que revient l'honneur d'avoir conçu cette excellente idée et d'avoir indiqué les meilleurs moyens de la mettre en pratique. S'inspirant de la pensée de M. de Rouville, qui recommandait les cartes géologiques communales, il pensa que des cartes agronomiques rendraient de grands services à l'instituteur et seconderaient merveilleusement cet enseignement par les yeux, si justement préconisé aujourd'hui. Considérant qu'une seule carte ne peut contenir tous les renseignements nécessaires, il voudrait que l'on dressât dans chaque commune une série de cartes diverses : géographique, topographique, agronomique, géologique, etc. Nous n'en demandons pas tant, mais nous voudrions que chaque école possédât deux cartes de la commune. L'une, géographique, augmentée au 1/10 000, d'après la carte d'état-major, où l'orographie ne serait pas exagérée, mais simplement indiquée; où chaque cours d'eau, chaque chemin, chaque

maison, seraient marqués, et où une légère coloration n'indiquerait que les principaux et différents accidents du sol. L'autre, purement agronomique, avec laquelle on ne familiariserait les enfants que lorsqu'ils auraient appris à lire couramment la première. Celle-là, dressée à l'échelle du 1/5000, introduirait, comme le dit M. de Bogard, les *champs dans la classe*. Elle parlera de leur composition minéralogique : argile, silice, calcaire, humus, en faisant connaître la prédominance de ces éléments constatés par l'analyse physique. Elle aidera l'instituteur à faire connaître aux enfants les différentes natures de la terre arable de la commune, et l'élève pourra trouver le complément d'explications nécessaires dans la notice géographique mentionnée plus haut.

Mais qui fera cette carte? M. de Bogard répond : « Un peu tout le monde. » Précisons en disant que le principal auteur en sera l'instituteur, qui trouvera son premier canevas dans le plan cadastral de la commune et dans la carte d'état-major, et qui, aidé par l'administration et les sociétés d'agriculture, secondé par la bonne volonté de tous les habitants de la commune, arrivera à faire un travail qui ne sera pas toujours absolument parfait, mais dont l'utilité n'en sera pas moins indiscutable.

Les programmes, les manuels, les bibliothèques, les cartes agronomiques, les notices communales, auront pour but de faciliter la tâche de l'instituteur; nous les avons signalés en tant que moyens; il nous reste maintenant à préciser la nature du cours d'agriculture qui pourra être fait aux enfants de l'école.

L'instituteur commencera par définir aux enfants l'agriculture et l'horticulture, en leur expliquant que l'une est la culture des champs et l'autre celle des jardins, et que toutes deux ont pour but, suivant la juste expression de M. Leblanc, « de tirer économiquement du sol la plus grande quantité possible de matières utiles à l'homme ». Il leur dira ensuite de quoi est composée cette terre qu'ils retournent sans cesse, quels sont les quatre éléments qui entrent dans sa formation, et quel est le rôle des amendements pour corriger les défauts du sol. Il leur parlera de la vie des plantes, de leurs organes, de leur multiplication, de leur alimentation, et, à ce propos, il traitera la question des engrais. Il leur en démontrera l'importance et la nécessité de les utiliser pour obtenir une culture rémunératrice; il leur dira que le fumier et surtout le jus du fumier est le premier des engrais, et qu'un trop grand nombre de substances susceptibles d'alimenter la terre sont perdues par la négligence des agriculteurs. C'est à cette occasion qu'il pourra réaliser dans le jardin de l'école quelques expériences très simples et donner un enseignement de science élémentaire sans effrayer par

des mots et des théories des esprits encore presque incultes.

Au lieu de faire l'analyse savante du fumier, ne vaut-il pas mieux frapper l'imagination des enfants en leur disant que le purin est de l'or liquide, qu'il s'en perd en France par an pour des centaines de millions, et qu'il suffit, pour éviter ce dommage, de le recueillir dans une fosse bien conditionnée. S'il s'agit de leur parler des engrais artificiels, au lieu de leur expliquer la nature des phosphates et des superphosphates et d'avoir la folle prétention de former des chimistes au village, ne vaut-il pas mieux leur faire connaître la bienfaisante institution des syndicats agricoles, et les inviter à faire partie de ces associations qui ont pour but de leur fournir des marchandises à meilleur compte, et dont la qualité est vérifiée par des personnes compétentes? Veut-on leur expliquer le drainage, une simple expérience faite avec deux pots de fleurs les convaincra plus que toutes les démonstrations théoriques. Ils constateront *de visu* que, dans le pot dont on a fermé l'orifice, où l'air n'a pu se renouveler et où l'eau est demeurée stagnante, les racines de la plante ont pourri, et ils comprendront bien mieux la loi générale dégagée ensuite par le maître, concernant tous les sols qui gardent l'humidité et pour lesquels l'écoulement des eaux est de nécessité absolue. En un mot, le maître n'oubliera pas que la science agricole repose sur des faits, et que lorsqu'on a montré ces faits aux enfants, la leçon est presque donnée. Il vaut mieux, comme on l'a dit, savoir que telle plante ne réussit pas après telle autre, que telle culture ne peut revenir sur le même sol qu'après tel nombre d'années, que de pouvoir expliquer les causes et phénomènes de la végétation ; il vaut mieux savoir apprécier par les formes extérieures les qualités, les aptitudes, les défauts d'un animal, que d'être un savant anatomiste ou un grand physiologiste.

Au sujet même des animaux, combien d'excellents conseils l'instituteur pourra donner à ses élèves. Il leur parlera de l'hygiène qui leur est propre et est pour eux la condition de la santé. Il leur dira que la prospérité du bétail vient des soins qu'on lui donne, leur lira, au besoin, comme exemple, la description des étables hollandaises, où la propreté est légendaire, et il insistera sur la nécessité d'une large alimentation pour les animaux, rappelant cet aphorisme de Dombasle, que « si bien nourrir un animal coûte cher, le mal nourrir coûte plus cher encore ». Les enfants apprendront également avec profit que la nature est remplie de bêtes nuisibles et utiles, ils sauront celles qu'il faut épargner et celles qu'il faut détruire; on leur en donnera les motifs et ils en garderont sûrement le souvenir, lorsqu'on leur aura dit, par exemple, que la larve du hanneton fait des ravages terribles qui se chiffrent chaque

année par plusieurs millions; tandis que, d'autre part, un petit oiseau comme la mésange peut détruire jusqu'à cinq cent mille insectes nuisibles à l'agriculture.

Rien n'est meilleur que quelques statistiques bien choisies pour frapper l'esprit des enfants. Il sera bon de leur dire que la France produisait, il y a dix ans, par hectare, 9 hectolitres de blé, et qu'aujourd'hui elle en produit 15; mais que, cependant, notre pays a encore à progresser si nous voulons arriver au chiffre de 28 hectolitres produits par l'Angleterre. Des exemples de ce genre pourront faire utilement l'objet des dictées, et le maître s'efforcera d'en exclure toute phrase inutile ou oiseuse. « J'aimerais mieux lire dans les cahiers des enfants, dit M. de Vilmorin : « *Les hannetons produisent les vers blancs;* ou : *La mousse affaiblit les arbres;* que : *La nuit tous les chats sont gris* ou d'autres banalités du même genre. »

Enfin, c'est à l'école que pourront être donnés aux enfants mille excellents conseils. On leur recommandera de commencer la moisson avant la parfaite maturité du grain et de se hâter de la récolter, au prix même de quelques sacrifices pécuniaires, pour la prévenir contre les intempéries; on leur démontrera l'avantage qu'ont les cultivateurs à faire leur graine eux-mêmes ou à l'acheter, même un peu cher, dans une maison de confiance; on leur enseignera que l'agriculture a supprimé maintenant toute jachère et qu'on peut doubler son fermage en pratiquant des mesures dérobées; on leur signalera les bienfaits des machines agricoles et la possibilité, pour les moins fortunés, d'en profiter en se syndiquant, etc., etc.

J'ai parlé plusieurs fois du jardin de l'école et je n'ai pas besoin d'insister sur son absolue nécessité. L'administration de l'instruction publique ne l'a pas méconnue, et dernièrement elle décidait que les plans de construction de toutes les écoles primaires situées dans les communes rurales et pour la construction desquelles le concours de l'État serait demandé ne pourront être approuvés à l'avenir que s'ils comportent un jardin d'une étendue suffisante. Sans doute, la plupart des écoles ont actuellement ce jardin; mais, hélas! combien d'instituteurs le cultivent à peine ou se contentent d'y faire venir quelques choux. Sans même parler ici de l'enseignement agricole proprement dit, est-ce que l'horticulture ne devrait pas être en honneur dans tous les jardins de nos instituteurs? S'ils avaient à cœur d'avoir le potager modèle de la commune, ils rendraient un service immense à la région qu'ils habitent et auraient trouvé le meilleur moyen de combattre la routine, rien qu'en montrant les excellents résultats produits par une culture

méthodique et éclairée. Pour atteindre ce but, ils n'auraient qu'à étudier consciencieusement un manuel d'horticulture quelconque, celui de M. Gressent, par exemple, qui consacre un chapitre spécial au potager de l'instituteur et considère ce dernier comme pouvant être un des agents les plus actifs de la prospérité rurale. Après avoir parcouru la France en y donnant son enseignement, ce maître agricole tient à affirmer que c'est « par l'enseignement primaire seulement que les principes d'une culture féconde peuvent remplacer dans les campagnes les préjugés les plus erronés et les plus nuisibles..., et que lorsque l'enseignement de l'arboriculture et du potager moderne aura pénétré dans toutes les communes de France la production du sol sera doublée ».

C'est donc un potager bien tenu que nous voudrions voir à côté de chaque école et non un champ d'expériences pour appliquer la méthode de M. Georges Ville et prouver la supériorité de l'engrais chimique sur le fumier de ferme. Nous ne croyons pas qu'au village ces démonstrations puissent se faire assez bien pour y donner des résultats certains et économiques, et il faut se dire que chez les paysans, sous peine de retarder le progrès de cent ans, il vaut mieux ne pas faire d'expériences que de risquer d'en « rater » une seule.

M. de Vilmorin a démontré combien ont réussi les essais d'enseignement horticole dans les écoles primaires, soit en France, soit à l'étranger, et, en 1888, la Société des agriculteurs de France, toujours en quête du progrès agricole, a émis un vœu pour que les leçons des instituteurs soient, surtout, dirigées dans le sens de l'horticulture.

« L'enseignement, dit-elle dans une circulaire, ne doit pas tant consister en leçons orales faites à l'école ni en notions apprises par cœur dans le livre qu'en démonstrations sur place et en exercices faits au dehors... Il est très utile d'habituer les enfants les plus âgés à la taille, à la greffe des arbres fruitiers et aux travaux les plus importants de la culture maraîchère. »

Assurément un grand nombre de démonstrations ne pourront être faites dans le jardin de l'école, il faudra donc se pourvoir ailleurs et recourir aux promenades scolaires. L'Université les recommande aux instituteurs, mais, comme ces prescriptions sont dépourvues de sanction, elles restent généralement sans effet. « Ceux qui font seulement une demi-douzaine de ces promenades, dit M. Leblanc, sont certainement moins nombreux que ceux qui n'en font pas du tout. » Il y a cependant des régions où le courant est donné, et où l'heureuse initiative de quelques maîtres a mis cet exercice en honneur. M. Sabatié, dans la *Revue pédagogique*, nous rend compte de ce qui se fait dans le département du Nord. « Les

promenades scolaires, dit-il, sont organisées par un grand nombre d'instituteurs... Les élèves, sous la conduite de leurs maîtres, visitent les fermes, s'arrêtent dans les champs, entendent les explications qu'on leur donne, s'instruisent hygiéniquement. A leur retour, ils reproduisent, dans un petit mémoire, ce qu'ils ont vu et appris. »

On ne saurait contester l'utilité de cet exercice; ce sera à l'instituteur à en faciliter la pratique. Il mènera les élèves dans les propriétés les mieux tenues du canton, sûr de rencontrer presque partout bon accueil, et il ne manquera pas de trouver même un propriétaire qui l'autorisera, au besoin, à faire sur son domaine les expériences qui n'auront pu être tentées au jardin de l'école. Enfin, lorsque les écoles ne seront pas trop éloignées des centres, on pourra conduire les enfants aux grandes foires, aux expositions des comices, aux concours régionaux; le maître trouvera là mille occasions de développer son enseignement, et ces promenades seront accordées aux élèves comme récompense de leur travail.

Tel est le tableau général que j'ai tenté d'esquisser de l'œuvre du progrès agricole par l'enseignement primaire.

Que l'enseignement agricole cesse de n'être qu'une prescription officielle et qu'il soit donné avec cœur et intelligence dans toutes les écoles rurales de France; qu'il demeure simple et pratique, adapté aux besoins de la région et mis à la portée de la clientèle à laquelle il s'adresse; que, surtout, il soit occasionnel et que, par la multiplication des bons manuels, l'usage des cartes agronomiques, le soin des jardins scolaires et la pratique des promenades agricoles, il serve vraiment la cause de la démocratie rurale et conquière sa popularité auprès des enfants, des familles et des maîtres: voilà le but que nous poursuivons.

Pour réussir dans cette entreprise, nous ne croyons pas, avec M. Aristide Rey, à la nécessité d'une nouvelle loi, et, tout en nous associant aux considérations élevées qui forment l'exposé des motifs de son projet, nous préférons nous mettre tout de suite à l'œuvre, en comptant sur le concours des agriculteurs militants. Nous réclamons seulement des pouvoirs publics l'amélioration de certains règlements et leur complicité dans notre action, pour encourager énergiquement les instituteurs de France à donner l'enseignement agricole. Nous espérons, d'autre part, que les assemblées locales, les sociétés privées et, d'une manière générale, tous les amis des campagnes, s'efforceront, au village, de faciliter à l'instituteur sa tâche, et c'est ainsi que nous pourrons travailler tous ensemble à développer à la fois, dans le pays, le bien moral et la richesse.

Fernand Laudet.

LA VALSE

I

— Pourquoi as-tu les larmes aux yeux quand on te parle de valse? Il y a une histoire là-dessous?

Mon ami me répondit :

— Pas la moindre histoire, mais de simples souvenirs. Je n'ai aucune raison pour les taire, surtout à toi. Chaque fois que ce mot de valse est prononcé devant moi, il me rappelle aussitôt ma tante Virginie telle que j'en ai gardé pieusement l'image depuis l'époque déjà lointaine de ma jeunesse qui était aussi, — n'est-ce pas comme une dérision! — celle de ses dernières années. Se peut-il qu'un même temps soit si différent pour deux existences qu'il dévore, l'une à son aube, l'autre à son couchant!

C'est d'abord à Orléans, dans le quartier Saint-Euverte, que je revois, au bout de la rue des Noyers, l'étrange maison à la Balzac où l'excellente et curieuse femme habita la plus grande partie de sa vie. Elle m'apparaît, cette demeure, ainsi qu'un vieux petit hôtel, sans style précis, à deux étages, avec une mansarde et un toit vermoulu tout le long duquel rôdaient de maigres chats. Quand on avait tiré la chaînette qui mettait en branle, à l'intérieur, une grosse cloche à son de bois (pareil à celui de certaines sonnettes qui pendent au col des vaches en pays de montagnes) et franchi la porte basse et ronde, peinte en vert, boulonnée de gros clous à facettes, et munie d'une serrure aussi peu défensive que compliquée, on était surpris de se trouver, en plein vestibule carrelé, devant un puits à demi encastré dans la muraille, surmonté de ses crochets et de sa poulie. Ce puits communiquait immédiatement, à toute personne qui entrait pour la première fois chez ma tante, une impression de malaise et de vague terreur. La maison, pourtant, n'avait rien qui sentît le mystère ou le crime, une fois la part faite de cette tristesse toute spéciale, morne et grise, qu'ont, en province, la plupart des habitations où vivent, presque cloîtrées,

des dames seules. Or ma tante était seule, ayant toujours voulu rester fille.

Elle avait eu, paraît-il, aux environs de sa vingt-septième année, bien après la fête mélancolique de sainte Catherine, un petit roman qui n'avait point abouti, et je crois bien qu'il s'agissait d'un bel officier de la Garde Royale. Ma curiosité, à ce sujet, ne fut jamais pleinement satisfaite. Mes oreilles d'enfant n'ont retenu que de courtes et insignifiantes phrases échappées à ma mère ou à mon père quand ils faisaient par hasard allusion aux honnêtes intrigues de l'officier et de ma tante. Cette dernière, dont le cœur, — je l'ai su depuis, — s'était laissé prendre assez violemment, fut plusieurs mois avant de se consoler, et, à vrai dire, elle se résigna plutôt qu'elle ne se consola. L'abandon de celui qu'elle s'était cru en droit de regarder comme un fiancé (car les choses avaient été avancées à ce point) la dégoûta pour toujours du mariage qu'elle raya impitoyablement de sa vie. Elle était, en vérité, fort bizarre dans sa monotonie l'existence que menait ma tante en sa petite maison de la rue des Noyers, et je ne crois pas inutile, avant d'en donner un aperçu, de compléter en quelques mots la description de cette maison au seuil de laquelle je me suis tout à l'heure brusquement arrêté.

Au rez-de-chaussée se trouvaient le salon, la salle à manger et la cuisine. Seul le salon avait vue sur la rue, ce qui ne le rendait pas plus gai. Imaginez une pièce assez vaste, à boiseries peintes de différents gris, au parquet plus miroitant qu'une glace, un parquet tellement ciré qu'il vous suggérait irrésistiblement l'envie de braquer le jarret et de danser. Aux murs, quelques tableaux, de vieilles gravures ayant depuis longtemps célébré leurs noces d'or avec les cadres centenaires qui les protégeaient, une tête de Vierge attribuée à Sasso Ferrato, abaissant de beaux yeux noirs sur des joues de créole; en face de la cheminée, au-dessus d'une console étroite, une magnifique pendule de Boule qui avait l'air toute découragée quand elle sonnait; et puis, épars, des sièges Louis XV, laqués blanc et gris. Enfin, dans un coin — toujours le même — sept à huit cannes placides, des bambous à pomme d'ivoire, d'argent et d'or; et c'étaient les cannes de défunt le grand-oncle de ma tante, le chevalier de Eckner, qui fut professeur de clavecin de Marie-Antoinette. J'oubliais une monumentale commode, à cuivres pompeux, aux tiroirs pesants, dont il fallait saisir avec effort les massives poignées, et dans laquelle reposaient, bien couchés, bien pliés, bien dorlotés dans du papier de soie, les habits et les culottes du chevalier. De la salle à manger comme de la cuisine je ne dirai rien. Ma tante n'y mettait jamais les pieds; elle prenait ses

repas dans le salon, sur une table à jeux volante qu'on dépliait, et d'ailleurs, pour tout ce qui avait rapport au ménage, elle se reposait sur Lazarette, la domestique, une robuste et taciturne villageoise en qui elle avait une absolue confiance.

Par un escalier de bois tournant dont les marches ont familièrement retenti — et voilà des années! — sous mes pas de petit enfant, on atteignait le premier, qui comprenait deux grandes chambres, et une autre de moindre dimension. L'une de ces deux pièces était la chambre à coucher de ma tante; l'autre, la mienne. Tenez! je n'ai qu'à fermer les yeux pour tout revoir avec une netteté qui me donne presque le frisson. C'est à croire que je vais toucher, en allongeant la main, le papier de la chambre de ma tante, où se reproduit, cent fois répété, le dessin suivant : une coupe d'albâtre nouée d'un ruban bleu, au bord de laquelle se désaltèrent deux palombes; et puis le papier de ma chambre, à moi : un écureuil, dix écureuils, cinquante écureuils grignotant une, dix, cinquante noix. Près de l'alcôve de ma tante, voilà, dans un lacet d'or bruni, le pastel ovale du chevalier, l'œil oblique et fin, plus noir sous la neige de la perruque, le menton frais et bien servi sur le jabot qui s'échappe et floconne hors de l'habit de pékin vert. Et si j'ouvre ce placard étroit et haut, à gauche de la cheminée, je vais, à coup sûr, retrouver intacts et rangés comme autrefois les joujoux et les bibelots qui ont fait la joie de mes récréations. Oh! je me rappelle les boîtes de perles, les cartons d'ancien loto-dauphin, les jumelles d'ivoire, les carnets de bal en nacre garnis de crayons d'argent noirci, que mes doigts tachés d'encre ont tenus, palpés, caressés si souvent! Il n'y a pas jusqu'à cette odeur pénétrante que je ne reconnaisse et ne reconquière par le souvenir, cette odeur des pommes et des poires du jardin que Lazarette, avant l'hiver, alignait sur des planches, dans la troisième petite pièce en retour. Et je pourrais aussi, je voudrais même, oui, je voudrais tout évoquer, tout recueillir, tout exhumer sans jamais en être las : et le bon grenier avec l'angoisse de ses trouvailles, et le jardin avec sa tonnelle, ses plates-bandes de gueules-de-loup, son bassin où plongeaient mes arrosoirs de Lilliput, ses treilles chagrines, le long desquelles le raisin demeurait désespérément vert, vert comme l'habit du Chevalier! Ah! si j'ai cédé, à la minute, à un attendrissement un peu naïf, j'ose espérer, lecteur, que tu te garderas d'en sourire. Arrête-toi, et réfléchis. N'as-tu pas eu, toi aussi, dans les premières années où ton esprit et ton cœur s'éveillaient aux choses, d'analogues et délicieuses impressions, sœurs des miennes, qui ne sont pas encore aujourd'hui tout à fait mortes?

J'ai dit, au début de ce récit, que le mot de valse était intime-

ment lié à l'existence de ma tante. Nulle, en effet, ne fut mieux qu'elle (à l'époque de sa jeunesse) experte et alerte aux danses les plus variées, les plus difficiles. Mais, entre toutes, la valse lui avait permis d'exercer en quelque sorte une suprématie de salon. Les soirs où sa vieille bonne humeur consentait à remonter un peu le cours de sa vie, c'est d'un très grand nombre de valses demandées, accordées, refusées, disputées, qu'il était question. On eût pu s'imaginer, à l'entendre, que ses plus brillantes années, elle les avait passées au bal sur la pointe d'un soulier de satin, abandonnée au bras d'un agile cavalier qui la ravissait. Elle-même, au cours de ses histoires qu'elle fredonnait presque, et en mesure, elle-même parfois s'oubliait, se balançait mollement sur les coussins de sa bergère, et les anecdotes qu'elle contait, ses bonheurs comme ses chagrins évanouis, tout cela paraissait alors valser et s'échapper en tournant de ses lèvres pâles. En un mot, ma tante avait de dansants souvenirs, et j'ai toujours cru que le sang de son cœur battait à trois temps.

C'est de dix à quatorze ans que j'appris surtout à la connaître et à l'aimer. J'étais interne, à quelques kilomètres de la ville, au séminaire de la Chapelle, où rarement elle venait me voir, car elle redoutait de se déplacer. — « J'ai horreur des coches! » est une phrase qu'elle répétait volontiers. — Mais, les jours de sortie, quand les omnibus jaunes nous déposaient tous en foule, le matin, à Orléans, dans la cour du grand séminaire, en face l'évêché, j'étais sûr, chaque fois, d'apercevoir ma tante, à la même place, un peu en arrière des autres parents qui se bousculaient. Digne et grave comme le tiers état, mais un tiers état souriant, tout en soie noire des pieds à la tête, coiffée d'un ample chapeau-capote en velours pensée dont les brides roides la cravataient avec honorabilité, ayant aux épaules un mantelet brodé de jais ou bien encore un châle carré, elle était là, debout, tenant son mouchoir de batiste que toute sa vie, du matin au soir, je lui ai vu à la main, sans oublier une ombrelle dite persane, à effilés, qui se repliait en deux morceaux ainsi qu'un compas.

Aussitôt lâché, je la prenais par la main et nous partions. J'aurais dû, je le sais, lui sauter au cou et l'embrasser de toutes mes forces, comme je l'aimais, et pourtant je n'en faisais rien, glacé, retenu par cette espèce de fausse honte qui, devant autrui, nous fait rougir de nos parents, quand nous sommes petits. Il nous semble alors, pauvres cervelles ébauchées, pauvres cœurs en formation, présomptueuses chrysalides d'hommes, il nous semble qu'il y a quelque chose de ridicule et de grotesque dans l'échange public de ces caresses et de ces baisers sacrés, et nous avons tous, plus d'une

fois, précoces ingrats, par notre gêne ou notre froideur, sans le vouloir quoiqu'en le sachant, déchiré des êtres bons qui nous adoraient. L'âge de raison, plus tard, s'efforce bien de réparer ces férocités de l'enfance; le plus souvent c'est en vain, nous ne pansons qu'à moitié les blessures que nous avons trop bien faites. Si j'insiste sur ce point, c'est qu'aujourd'hui encore je ne me rappelle pas sans un profond repentir certaines circonstances où mon apparente froïdeur contrista ma chère tante; et je ne sais pas ce que je donnerais pour racheter ces chagrins que j'ai pu lui causer, n'eussent-ils été que d'une minute! Jamais du moins elle n'en laissa rien voir. D'une humeur toujours également douce, elle s'informait de ma santé, de mon travail et de mes jeux, tandis que nous regagnions à pied la maison où m'attendait, sur une nappe si blanche qu'elle donnait faim, le gentil et savoureux déjeuner combiné par elle depuis quarante-huit heures :

— Tu aimes les beignets? Oui? Eh bien, regarde comme cela se trouve : il y a des beignets.

Dans l'après-midi, nous sortions. Nous passions, au bout de la rue, devant un rez-de-chaussée dévot, à petits carreaux bleuâtres, où je revois cette inscription tracée en ronde et pendue à une des espagnolettes : « *Mesdemoiselles Badinier, qui font les chapeaux sérieux et les bonnets montés* », et nous allions chez une vieille dame, la seule et intime amie de ma tante, M[lle] Désirée de Bergeronnière, qui avait dans son salon un Pleyel à queue dont l'aspect seul écrasait. Ce Pleyel était si perclus, si lassé, si usé, si fini et à bout de cordes et de laiton, qu'il ne rendait plus que des notes chevrotantes et flûtées ainsi que la voix d'une grand'mère. Dès qu'on appuyait un tant soit peu sur ses pédales, il gémissait comme si on lui eût marché sur le pied, et rien n'était plus déconcertant pour l'oreille et le regard que l'incurable aphonie de ce coffre volumineux. Véritablement, on ne pouvait entendre ses plaintes sans songer aussitôt et se représenter par la pensée les milliers et les milliers de mélodies, d'ariettes et de romances qu'il avait dû chanter gaiement, à plein clavier, avant d'en arriver à une pareille extinction. Il semblait inadmissible et contraire au bon sens que ce Pleyel pût être encore touché, qu'il fût *jouable*, et cependant ma tante en jouait.

Elle en jouait même à ravir. Sans doute ses doigts fins, légers, presque immatériels et délicats de vieille savaient se poser sur les touches du fragile et antique instrument, lui demander un effort qu'il était trop galant pour lui refuser. Evidemment elle avait un secret pour dérouiller ses notes bientôt centenaires. Dès qu'elle était assise sur le tabouret, — sa svelte taille redressée comme celle

d'une jeune fille, — le piano dégourdi retrouvait, sous les mains de Jouvence de ma tante, la force et la fraîcheur de son beau temps. C'est sur lui, sur le vieux « facteur du Roy » de Mlle Désirée, que j'ai entendu la chère femme jouer, pendant ces premières de mes années, une certaine valse exquise et déchirante, dont je n'ai jamais vu la notation imprimée, qu'elle savait et qu'elle appelait : « la valse d'Hier ». Bien souvent j'ai renouvelé ma question :

— Ma tante, vous ne pouvez donc rien m'apprendre sur cette valse?

Toujours sa réponse fut la même :

— Mon petit, c'est une valse. On n'en connaît pas l'auteur, et il me semble que je suis venu au monde en la sachant. Elle s'appelle, ah ! d'un joli nom : la valse d'Hier. C'est un pur bijou. Ecoute-la.

Je serais bien en peine aujourd'hui de la redire, cette valse. Je ne la sais plus qu'en moi. Il n'y a que mon cœur qui puisse la fredonner tout bas, dans la rue, en hiver au coin de mon feu, l'été sous les ombrages, au bord de l'eau, ou le soir la tête sur l'oreiller, ou bien en voyage, à de grandes distances de mon pays... Mais, d'aussi loin que je l'entends, du fond de mon enfance, en ce vieux Orléans, elle chante et se déroule, symbolique et tendre, comme la phrase-type, le mystérieux *leit-motiv* de toute ma vie.

II

Quinze ans se passèrent. On avait atteint les premiers jours de l'automne, et je me trouvais depuis trois mois à la campagne, chez mes parents, à quelques lieues de Tours. Nous devions prolonger jusqu'à la Toussaint. C'était en 1868; la belle saison avait été merveilleuse. Octobre, à présent, promettait ses mélancoliques pluies d'or, ses fastueux départs de soleil, ses plus délicats crépuscules de cinq heures sur l'étang mauve où se froissent les joncs. Des almanachs, échappés de la balle du colporteur, garantissaient même aux gens des chaumières un novembre sans précédent, tiède et blond comme ceux du pays des cigales.

Après qu'on l'eut beaucoup priée, ma tante, malgré « son horreur des coches », s'était enfin décidée à venir passer avec nous la durée des vacances. Elle avait alors soixante-dix ans, mais, pareillement à certaines femmes de l'ancienne génération, elle vieillissait presque sans changer. En réalité, elle changeait, mais sans à-coup, subissant une transformation progressive si lente, si sage, si modérée, qu'on s'en apercevait à peine et qu'on eût

plutôt dit quelqu'un d'encore jeune qui paraissait beaucoup plus que son âge. Une vie physique et morale très uniforme, le manque de soucis quotidiens, le renoncement aux tumultueuses joies d'ici-bas, l'ignorance aussi de ses tristesses, donnent à tous les isolés terrestres, aux célibataires, aux vieilles filles, aux dames de province à pesante voilette, aux religieuses, aux petits curés ensevelis dans un infime presbytère, à tous les gens de huis-clos, de maison de retraite et de cloître, cette même résistance de visage, cette même force d'inertie opposée par leurs calmes traits aux attaques du temps. Les rides, à la longue, finissent bien par avoir le dernier, mais elles ne se fixent plus sur leur front et leurs joues qu'avec lassitude, et d'une pointe émoussée. C'est alors d'une grâce à part, attendrissante et un peu triste, que sont empreintes ces têtes vaincues, et de là leur vient l'énigmatique et pensive douceur qui nous attire à elles.

Notre vie était des plus simples. Ma mère, toujours souffrante, n'aimait pas recevoir, et mon père gardait de sa violente passion de la chasse une sauvagerie insurmontable qui le retenait dans sa chambre fermée à clef, dès qu'une voiture, amenant quelques visiteurs des environs, apparaissait au bout de notre avenue des noyers. Il ne faisait exception que pour les Assier.

Ces Assier étaient des voisins d'excellente bourgeoisie, qui demeuraient de l'autre côté de la route, à trois cents mètres. Ils passaient là six mois. Le reste du temps ils habitaient Tours, où ils avaient *de la famille* dans la magistrature et le notariat. Sans posséder une grosse fortune, ils étaient plus qu'à l'aise; le père, ancien chef d'escadrons, un peu original, mais brave homme : la mère, pieuse, esclave de son mari, pour lequel, toute sa vie, elle avait été une espèce d'ordonnance femelle, et tous les deux, singulière similitude, très laids, d'une laideur égale quoique différente, d'une laideur bonne et imméritée, qui frappait davantage, et certains jours, à certaines heures favorites, spécialement aux heures des repas, atteignait une telle intensité, qu'on eût dit un duel, une partie entre ces deux pauvres visages poussés par je ne sais quel point d'honneur mal compris à se vouloir surpasser l'un l'autre. Contraste étrange, la laideur de l'ancien commandant était d'un rentier, toute civile, en pantoufles, tandis que celle de sa femme était belliqueuse et comme agressive, avec des bonnets qui parodiaient des shakos. Mais ce qui semblera plus étrange encore, les Assier avaient une fille unique, miracle vivant de jeunesse, de charme et de pure beauté, qui s'appelait Claire et que j'aimais de toute la timide et brûlante ardeur de mes vingt-quatre ans.

Deux personnes seulement avaient pénétré mon secret : Claire

elle-même d'abord, et puis ma tante. Les Assier, pas plus que mes parents, ne se doutaient de rien. Comment auraient-ils bien pu soupçonner ce grand et naïf amour? Nos familles se connaissaient depuis nombre d'années. Claire et moi, nous avions, dès l'enfance, uni nos jeux et nos caresses; il ne pouvait entre nous être question d'autre chose que d'amitié fraternelle et de cousinage. Aussi la plus parfaite liberté nous était-elle laissée du matin au soir. Nous faisions seuls tous deux d'interminables courses à travers bois, souvent sans parler, mais toujours nous entendant penser, nous regardant l'un l'autre vivre, aimer en silence et souffrir un peu, d'une souffrance puérile et délicieuse, qu'on regrette plus tard, à mesure que le passé, comme les yeux, se voile de brume. Je ne puis me rappeler ces jours discrets et si paisiblement troublés sans déplorer de ne pouvoir les revivre. Aimer et n'oser le dire, se sentir aimé et pourtant se taire dans une demi-angoisse et demi-sécurité, alors que la joue et l'âme ont leur premier duvet, il n'y a pas de plus fin bonheur! Les paupières closes, on se laisse baigner par cette lumière de la jeunesse, réchauffante aux cœurs tout neufs, comme l'est aux fatigués qui ont trop joui des choses le soleil des rives d'azur. Et devant vous la vie, à perte de vue, se déroule, riche et molle, balançant ses vagues d'or ainsi qu'un aimable et infini champ de blé.

Etais-je averti par un précoce instinct que ces heures seraient les plus douces que j'aurais jamais savourées? Je ne sais. Mais j'éprouvais une paresseuse volupté à prolonger entre Claire et moi cette situation fausse et charmante d'amoureux muets sans être dupes; et tout en mourant d'envie de lui dire les paroles qu'elle guettait chaque jour au bord de mes lèvres, je tardais, pris de peur, comme si j'allais, par mes seuls aveux, rompre le charme.

Ce fut ma tante qui nous brusqua. Sans elle et sans la valse d'Hier, peut-être Claire en eût-elle épousé un autre, et moi ne me fussé-je pas marié!

Les Assier avaient coutume, à la fin de chaque automne, peu de temps avant la Toussaint, d'organiser, dans leur maison de campagne, une sorte de réception-matinée. Bien entendu, les parents de la magistrature et du notariat, ainsi que les alliés les plus lointains, étaient conviés, sans omettre plusieurs notabilités tourangelles et deux ou trois voisins de château. Les Assier préféraient liquider ainsi leurs relations en une fournée. Ces excellents magistrats et notaires avaient, la plupart, de grands enfants, jeunes garçons, fillettes « en âge d'être casées », que ce gala champêtre affolait. Le lendemain, les chroniques locales en faisaient mention et citaient les principaux noms, comme dans les journaux de

Paris : « Remarqué, parmi les personnes présentes... ». Pour la circonstance, on faisait venir de Tours quelques musiciens pris à l'orchestre du théâtre ou à l'orphéon, — *la Lyre de Saint-Martin*, — et, de deux à cinq heures, tout le petit monde dansait, sur la grande pelouse quand le temps était beau, dans les salons, si le ciel menaçait.

Moi seul, je ne dansais pas, et pour cause : je n'avais jamais pu. J'étais réfractaire, de tête comme de jambes. J'avais essayé une bonne fois d'apprendre, à Orléans; M. Racanette, le vieux professeur qui, depuis vingt ans, lançait sur les parquets toutes les jeunes filles de la bourgeoisie et du quartier de Recouvrance, avait perdu sa peine avec moi, et prophétisé, en me rendant à ma mère, que jamais je ne danserais rien, pas même une rédowa.

J'en souffrais, et d'autant plus que Claire dansait à merveille, avec des grâces et une légèreté d'ondine. Moi je restais sur une chaise, à causer avec les mamans, ou debout dans une embrasure de porte, attaché à la terre, tandis qu'*elle* volait par les salons; mes yeux la suivaient appuyée sur l'épaule de « l'autre », souriant aux douceurs essoufflées qu'il lui prodiguait; et, sans pourtant lui vouloir du mal à cet « autre », — innocent anonyme et qui n'était pas aimé, — je souhaitais néanmoins qu'il s'accrochât les pieds dans un gros meuble et se cassât n'importe quoi, séance tenante. Aux dernières mesures, quand Claire animée, la joue couleur de pêche, se laissait glisser sur un fauteuil, nos yeux se rencontraient, car je n'étais jamais loin d'elle; et dans les regards d'oiseau tendre et fûté qu'elle m'envoyait par-dessus son éventail battant de l'aile, je lisais toutes ses pensées qui me faisaient à la fois plaisir et mal. Je sentais qu'elle me disait : « Tu m'en veux? Tu as tort. C'est si amusant! Au fond, c'est avec toi que je danse. Quand je suis dans les bras de ces jeunes gens, je m'imagine que c'est toi qui me tiens tout contre ton cœur. Et puis, pourquoi ne danses-tu pas? Quel dommage! »

Ah! oui, quel dommage! Depuis trois ans que se renouvelait cette réception des Assier, c'était devenu pour moi un supplice que de voir Claire danser, et danser avec d'autres que moi. Toute ma timidité, me semblait-il, s'évanouirait si j'étais capable seulement, pendant cinq minutes, de prendre ma chérie comme ils faisaient tous, de la cueillir et de l'emporter, en tournant, avec aisance et selon ma fantaisie. Alors, — j'en avais la conviction, — je pourrais à cet instant lui apprendre enfin ce qu'elle ne savait que par elle-même : que je l'aimais. Tant que je ne danserais pas, les mots me resteraient dans la gorge. Danser ou mourir. Du reste, c'était une observation que j'avais eu, en plusieurs circonstances, l'occasion de

noter; j'avais besoin de mouvement, pour vivre et pour oser. Au repos, je n'éprouvais que des velléités, je pensais et j'agissais comme dans les limbes. Les rares fois où je m'étais secoué, j'en avais toujours été récompensé. Au collège, enfant, lymphatique et plus mou qu'une fille, je ne m'étais battu qu'un jour, avec un *grand*, un gaillard qui avait quatre ans de plus que moi. Je lui avais arraché la moitié de la tête et cassé trois doigts. Et cela, sans affectation ni rage, non, en un clin d'œil; mes professeurs, épouvantés et ravis, s'étaient demandé comment j'avais bien pu faire. A peine mon blessé m'avait-il été retiré des mains que j'étais déjà redevenu le bon petit pataud qui n'aurait pas contrarié un hanneton.

Deux semaines avant la matinée annuelle qui était fixée pour le samedi 26 octobre, jour de la Sainte-Evariste, je pris la résolution de risquer une dernière tentative pour apprendre à danser. Mais comment? Où? Je tranchai la difficulté en me déclarant que je m'enseignerais tout seul, en cachette. Certaines gens, affirme-t-on, apprennent bien à nager sur une chaise! Danser était moins difficile encore. Et puis n'en retirerais-je pas plus de mérite? D'ailleurs, c'était le seul moyen; je n'avais pas à ma disposition d'autre professeur que moi-même. « Et Claire? direz-vous. Que ne s'adressait-il à elle? » Jamais! Oh! elle n'eût pas demandé mieux, et, la première, elle me l'avait proposé à maintes reprises, mais j'aurais préféré la perdre et cesser de la voir plutôt que de la rendre témoin de ma gaucherie et de mon ridicule apprentissage.

C'est au bout du parc, dans une orangerie au sol bitumé où étaient remisés quelques meubles boiteux et des arrosoirs *fuyants*, que je m'enfermais chaque jour. Après m'être assuré que personne ne m'avait suivi, je me plantais sur mes jambes dans une pose de départ aussi gracieuse et décidée qu'il était possible, et, fredonnant un air de valse, je m'efforçais de valser. Naturellement, l'air qui, du premier coup, m'était venu sans effort aux lèvres, n'était autre que celui de tante Virginie, l'air de la valse d'Hier. Mais, si efficace que fût toujours son charme, il n'opérait pourtant pas dans la circonstance, et, plutôt que d'un danseur de salon, j'offrais la fâcheuse image d'un ivrogne en gaieté ou d'un passager en proie au mal de mer. Et je m'en rendais si bien compte que, tout en sautillant à droite ou à gauche avec l'intime conviction du grotesque personnage que j'étais, mon cœur, affaibli encore par la douceur de la mélodie, se brisait peu à peu; et, machinalement, je continuais de tourner en fredonnant, les yeux pleins de larmes. C'est ainsi que ma tante, une après-midi, me trouva, par hasard, la jambe en l'air et le visage baigné de pleurs. Elle se jeta sur moi et me crut fou.

— Ah! mon pauvre petit! qu'est-ce qui te prend? Dis à ta vieille tante ce que tu as.

Quand je lui eus répondu que j'apprenais à danser, elle comprit tout de suite mon gros désespoir; et, souriante, exquise vieille fille maternelle, toute sa vieille figure illuminée par les rides qui en étaient comme les mille plis de tendresse, elle referma sur moi ses grands bras maigres qui me serraient ainsi que des bâtons, et, me dorlotant, elle déclara :

— Pleure pas, petit bête, je t'apprendrai, moi!

Ces mots avaient été jetés avec un coup de menton en l'air et d'un accent de défi. Elle prenait à témoin le passé, son glorieux passé de valseuse émérite; et tout son être respirait une telle confiance communicative que je lui dis :

— Quand commençons-nous?

— Tout de suite, arrive dans ma chambre.

Elle m'emmena, par les allées du jardin, trottant si vite que j'avais peine à la suivre. Quand nous ne fûmes plus qu'à quelques pas de la maison, elle m'arrêta derrière un massif, me tamponna les yeux elle-même avec son éternel mouchoir qui ne quittait pas sa main, et me dit :

— La sauterie a lieu dans huit jours. Tu valseras avec Claire, ou je ne suis pas ta tante!

III

Une fois les portes closes, après qu'elle m'eut fait asseoir, elle parut se recueillir, et, pleine de gravité sacerdotale :

— D'abord, mon cher petit, plusieurs recommandations essentielles. *Primo*, un jeune homme doit toujours savoir danser. Autrement, ce n'est rien, c'est un infirme, un sauvage; moins encore, puisque les sauvages dansent. *Secundo*, le cavalier ne doit jamais passer la main autour de la taille de la jeune fille, ce qui s'appelle d'un mot très inconvenant : « enlacer ».

Je ne pus m'empêcher de l'interrompre :

— Cependant, ma tante, il me semble vous avoir entendu souvent raconter que vous-même...

— Qu'on m'enlaçait? Tu l'as rêvé, mon Jeannot. On me serrait, sans doute, on tenait parfois ta tante avec plus de solidité qu'il n'eût fallu, mais d'une certaine façon. Je n'ai jamais souffert que mes danseurs eussent leur main posée autrement qu'à plat, et tout en bas de la taille, au milieu du dos. Rien aussi n'est plus mauvais genre et bohème que de valser sans tenir la main de sa danseuse. Quand tu invites d'avance une jeune fille ou une dame, tu te pré-

sentes avec modestie dès les premières mesures de l'orchestre, tu t'inclines, elle se lève et accepte le bras droit que tu lui offres. Après la danse, promener sa danseuse n'est pas reçu...

— Comment, ma tante!...

— Sauf dans les cas que le bon goût peut seul apprécier...

— Mais Claire, je peux la promener?

— Quand tu seras officiellement son fiancé, et avec l'autorisation de sa mère.

— Apprenez-moi vite alors, vilaine tante.

— Tout à l'heure, polisson. Je n'ai pas fini. Tu ne dois toucher à aucun des objets tenus par la jeune fille, ni à son mouchoir ni à son éventail.

— S'ils tombent?

— Tu les ramasses, bien entendu! Ni lui offrir un bouquet ou des fleurs, ni lui serrer la main à la dérobée, ni lui parler à l'oreille, et enfin ne jamais quitter tes gants. Je crois que c'est tout

En dépit des années qui ont fleuri et puis neigé, je revois la scène, la grande pièce propre et fraîche avec son mobilier Restauration, sa pendule d'albâtre, ses urnes de faïence où étaient peints des paysages de Tivoli, les espagnolettes à col de cygne des croisées, et une magnifique lithographie qui représentait Charles X en habit de louvetier. Et ma tante aussi est là, devant mes yeux, criante de vie et de vérité..., si jeune encore que ses cheveux blancs lui donnent l'air poudré. Se peut-il qu'elle ne vive plus depuis déjà tant d'automnes, qu'elle ne soit aujourd'hui qu'un petit tas d'ossements mêlés à des racines de roses, sous une pierre verte, au cimetière Saint-Vincent? J'ai du chagrin d'y penser.

Quelle émotion reconnaissante et douce m'envahit quand, à la troisième leçon, je m'aperçus avec une allégresse où se mêlait encore un restant d'effroi, que je commençais à me dégourdir et que mes jambes trouvaient peu à peu la mesure. Evénement dans ma vie! je dansais, j'allais valser! Ma tante se multipliait. Dix fois, vingt fois, pour bien me faire entrer dans la tête la décomposition des mouvements, elle levait le bas de sa robe; et son pied n'était pas laid, un pied fin et étroit chaussé d'un cothurne en velours. Elle dansait, seule d'abord, puis avec moi, chantonnant à mi-voix et bouche fermée, la valse d'Hier, celle dont l'auteur est inconnu. Je la tenais alors pressée de toutes mes forces, en la bénissant du fond du cœur et faisant des vœux pour qu'elle vécût encore longtemps, jusqu'à sa centième année, qu'elle ne s'éteignît que dans son fauteuil, un soir de Pâques! J'aurais voulu l'embrasser de la façon spéciale que je l'aimais, afin qu'elle se rendît un compte exact de mon affection et de ma gratitude. Par les fenêtres entr'ou-

vertes, on voyait osciller la cime de nos arbres de famille aux feuilles rouges comme du vieux vin ; quelques oiseaux déjà frileux, vaneaux ou pluviers dorés, traversaient prestement le ciel, et nous tournions sans relâche, passant tour à tour avec politesse devant Charles X, devant les urnes peintes, devant la pendule d'albâtre qui sonnait pour nous des heures pareilles aux heures d'autrefois avec son même timbre de cristal fatigué. Ma tante n'interrompait son chant que pour me jeter de temps à autre des phrases rapides. « Plus tard, je t'apprendrai toutes les figures du cotillon..., *les Ballons dorés...*, *les Quilles Auriol...* Et puis une certaine polka très redressée qui s'appelait *la Tabatière*. Seulement, c'est encore trop fort pour toi. » A la fin de ces séances, la chère femme était grisée. Mais son ivresse n'avait rien de joyeux. Je la sentais toute pleine de souvenirs remontés à la surface. Parfois elle se cachait le visage sous son fameux mouchoir et on ne savait pas bien au juste si elle se mouchait ou si elle pleurait un tout petit coup.

Et un jour, au milieu de ma leçon, sans m'en apercevoir, je sus valser. Je partis de moi-même, entraînant ma tante, qui, jusqu'à présent, n'avait fait que me remorquer. Je la guidai savamment par les plus petits coins de la pièce, en avant, en arrière, en biais, je la fis tourbillonner si fort qu'elle en devint toute pâle, et que je la sentis soudain ployer, molle comme une grande écharpe. Elle me dit : « Assez, assez ! » Nous nous arrêtames. Alors assise : « Tu peux inviter Claire après-demain. Moi, c'est fini, je ne danserai plus... »

Le grand jour de la réception, je me rendis chez les Assier avec une fierté tranquille. Je me souviens qu'il pleuvait à torrents et qu'on disait en regardant le ciel noir : « Oh ! oh ! il va falloir se hâter de cueillir les fruits ! » Mais moi, j'avais le soleil dans le cœur. Tante, au commencement du bal, se mit au piano et joua la valse d'Hier. Jamais elle ne la joua si bien, d'un doigté plus vaporeux. C'était la plainte même de son âme, souriante et délicate, que semblaient murmurer les touches. Tout le monde l'écoutait avec attention, surtout les vieilles gens. Et il n'y avait qu'un couple qui osât danser, Claire et moi. Cette chère mélodie scella notre amour. Quand je reconduisis la jeune fille à sa place, elle était ma fiancée, et un mois plus tard tante l'appelait sa nièce.

. . . .

. . . .

Deux ans après, à Orléans, le 11 octobre 1870, nous revenions du combat d'Artenay, une cinquantaine de chasseurs à pied, mourant de faim et de fatigue. Il était six heures du soir. Depuis le matin nous faisions le coup de feu, et les Prussiens avaient dû

reculer de 2 kilomètres dans les vignes. Je conduisais vers la Loire la petite troupe silencieuse, harassée, et nous venions de nous engager rue Saint-Euverte, quand je pensai soudain que ma tante Virginie était à deux pas, dans sa maison de la rue des Noyers, l'étrange maison à la Balzac de mon enfance et qui me réapparut à l'esprit si paisible, douce et lointaine, ainsi évoquée au milieu des vapeurs de la guerre. J'avais le temps d'embrasser la chère femme. Cinq minutes seulement. Que faisait-elle en ces durs instants? Vivait-elle encore? Depuis sept semaines j'étais sans nouvelles aucunes de tous les miens, même de Claire que j'avais, au moment de mon départ pour l'armée, renvoyée à Tours chez ses parents. J'indiquai aux soldats la route à suivre pour gagner le quai par la rue du Bourdon-Blanc, et déjà je m'apprêtais à me séparer d'eux, quand plusieurs personnes qui s'enfuyaient en poussant des cris et en jetant leurs chapeaux, nous apprirent au passage que les Prussiens entraient à la minute dans Orléans... « Ils descendaient le faubourg Bannier... Il y avait, place du Martroi, des ulhans qui allumaient des feux au pied de la statue de Jeanne d'Arc! » Ah! quelle douleur! Au revoir, tante! Au revoir, ville natale! Je pris le pas de course avec mes amis. Il s'agissait d'une autre danse que la valse d'Hier!

C'est adieu que j'aurais dû dire : dans la suite, je sus que la pauvre vieille tante, pendant cette première occupation, était morte chez son amie, Mlle Désirée de Bergeronnière, qui n'avait pas voulu la laisser seule dans sa petite maison. Elle était morte, anéantie, au son des tambours de la conquête, à côté du grand Pleyel à queue, sur un lit d'enfant, dressé là, exprès pour elle. Quelques minutes avant de tout quitter, elle avait demandé du papier et un crayon, afin de noter pour moi la valse d'Hier. Mais elle n'avait pas pu : alors elle avait prononcé mon nom en expirant et le crayon était tombé.

Du moins, elle ne vit pas sa maison saccagée, les meubles du temps du roi Louis XV brisés à coups de hache, le pastel du grand-oncle crevé à la place des deux yeux, et les Bavarois se partageant, après la soupe, les gilets et les habits à fleurs du vieux maître qui avait appris le clavecin à Marie-Antoinette. Elle ne vit pas tout cela, la bonne et chère tante de mon cœur...; mais ce qu'elle voit, à présent, je l'espère, — j'en ai même la certitude, — c'est nous deux, Claire et moi, quand nous venons, chaque printemps, nous agenouiller sur sa tombe, au son des cloches de province. Elle a une tombe à ciel ouvert, et, comme elle y tenait, où la rose et le liseron puissent fleurir.

Henri Lavedan.

BARRAS ET SES MÉMOIRES[1]

I

Le directeur Barras a eu cette destinée peu enviable, de personnifier aux yeux de la postérité les vices d'une époque réputée entre toutes pour la corruption des mœurs publiques et privées. Son nom seul évoque dans l'imagination populaire (et qui n'est pas peuple à cet égard?) des idées de concussions gigantesques et de débauches effrénées; c'est lui qui présida à ces saturnales auxquelles se livra la majeure partie de la société parisienne, affranchie du cauchemar de la Terreur, soustraite à peu près complètement à la discipline de l'Évangile, emportée vers la jouissance brutale par un élan purement physique et païen. De là la curiosité qui s'est manifestée, quand on a appris que les confidences de Barras sur lui-même et sur son temps allaient être livrées à la publicité : sans nous attarder à raisonner sur la nature de cette curiosité, ni à la distinguer, par exemple, de celle qui a accueilli les Mémoires du chancelier Pasquier, constatons qu'elle ne sera pas totalement déçue.

Les Mémoires dont les deux premiers volumes viennent de paraître ne sont pas l'œuvre matérielle de Barras : c'est un de ses fidèles amis, M. Rousselin de Saint-Albin, qui les a rédigés d'après les notes et les conversations de l'ancien directeur, sur le désir exprès de ce dernier, consigné dans son testament. Cette constatation serait grave, si Barras avait été un grand écrivain : mais comme sa prose n'est pas à regretter au point de vue du mérite littéraire, comme, d'autre part, M. Rousselin de Saint-Albin, dépositaire de ses papiers et longtemps admis dans son intimité, a très fidèlement exécuté ses intentions et traduit ses pensées[2], nous

[1] *Mémoires de Barras*, publiés par George Duruy, t. I et II. Paris, Hachette, 1895, LXXXIII-372 et XVI-543 p. in-8°.

[2] M. Duruy donne à cet égard des preuves décisives, qu'il serait trop long de résumer ici.

pouvons considérer les Mémoires comme émanant réellement de Barras et prendre pour siennes les affirmations qui y sont contenues.

Ces affirmations, nul sans doute n'en demandera compte à Barras avec plus d'âpreté que son propre éditeur, M. George Duruy. Dans une introduction générale et dans des préfaces de détail, empreintes de sa manière très personnelle et très éloquente, M. Duruy ne s'est pas contenté de discuter telle ou telle assertion des Mémoires : il en a flétri la pensée maîtresse et flagellé l'auteur, pour passer de là à des développements aussi animés, mais plus paradoxaux peut-être, sur l'action moralisatrice de la guerre, les velléités modérées de Robespierre, la fidélité conjugale de l'impératrice Joséphine, la générosité du caractère de Napoléon. Quelque grande que soit la tentation de nous engager à sa suite dans un dédale de controverses historico-morales, tenons-nous-en à Barras et au récit de sa vie, pour en indiquer à nos lecteurs les pages saillantes.

II

On sait que Barras était noble. Lui-même, par une coquetterie assez ordinaire aux gentilshommes passés à la démagogie, a pris soin de nous apprendre que, d'après un proverbe local, « l'ancienneté des Barras égale celle des rochers de la Provence », et que ses ancêtres figuraient aux croisades. Ailleurs, dans un des endroits les plus pathétiques de ses Mémoires, à propos de son rapport sur le 13 vendémiaire, il ouvre une parenthèse pour rappeler que son origine aristocratique le dispensait de savoir à fond l'orthographe.

Le vicomte de Barras prit part à la guerre de l'Indépendance des Etats-Unis, non en Amérique, mais dans les Indes orientales, comme officier au régiment de Pondichéry. Les particularités de cette guerre nous sont aujourd'hui familières, grâce aux Mémoires sur les dernières années de l'ancien régime, dont le flot va toujours montant. Barras y fit son devoir, sans se distinguer par des actions hors pair ou des aventures originales. Après la paix, chargé de dépêches pour le maréchal de Castries, ministre de la marine, il jugea à propos de lui faire part de ses réflexions sur les défauts de notre organisation navale; à une observation un peu hautaine, il répliqua par une impertinence, et finit, après avoir frisé la Bastille, par donner sa démission. Ce Barras, réformateur des abus, est un personnage inattendu, qui déroutera quelque peu nos notions historiques; il est à craindre que, contre la tradition, sa propre attestation ne suffise pas à prévaloir.

Après avoir quitté le service du roi, il vint à Paris, l'éternel refuge des intrigants et des désœuvrés; léger d'argent et de crédit, pourvu par surcroît de vices dispendieux, il y fréquenta des sociétés fort louches, comme celle de M[me] de Lamotte-Valois, l'auteur de l'escroquerie du collier. Mécontent de sa fortune présente, il adhéra tout naturellement aux idées des novateurs, étant de ceux que la perspective de pêcher en eau trouble séduit de prime abord. Aussi, après avoir assisté en simple témoin aux premières journées de la Révolution, il revint en Provence, s'y montra « animé d'un zèle patriotique », et conquit par ses déclamations une popularité qui lui valut d'être successivement nommé par les électeurs du Var administrateur de ce département, haut juré près la haute Cour, et enfin député à la Convention. Sa carrière politique allait commencer.

Dépourvu de talent oratoire, il joua d'abord à l'Assemblée un rôle assez terne, votant les pires mesures par entraînement ou par pusillanimité, observant et écoutant plus qu'il ne parlait. De ses remarques de cette époque, il n'a retenu plus tard que celles qui pouvaient servir ses rancunes; il nous montre, par exemple, tel futur conseiller d'Etat impérial, comme Thibeaudeau, exagérant le débraillé de son costume pour faire sa cour aux montagnards, et s'appliquant volontiers à lui-même le surnom de *Barre-de-fer*, au risque de s'attirer cette riposte : « Oui, barre de fer, mais il y a une paille. » C'était aussi le temps où Murat se parait du surnom de *Marat*, et s'emportait contre les états-majors où subsistaient quelques vestiges des appellations d'autrefois, comme s'il ne devait pas être prince, grand amiral, grand-duc, roi enfin et très vain de l'appareil monarchique déployé autour de son trône.

Les antécédents de Barras le désignaient pour être envoyé en mission aux armées. L'ancien militaire eut peine à dissimuler sa mauvaise humeur en face des collègues que lui donnait le Comité de salut public : c'était avec un petit négociant de Marseille, avec un médecin parisien, qu'il lui fallait tenir des conseils stratégiques et régler les mouvements des troupes. Certains représentants n'étaient point éloignés de croire que, à défaut de compétence, leur seule présence électrisait les soldats et donnait aux chefs le feu sacré. L'un d'eux, après la séparation de la Convention, disait au sujet des irrésolutions de Jourdan : « C'est un général qui ne se tient plus à cheval depuis qu'il n'a plus en croupe la terreur du Comité de salut public. » Barras, qui rapporte le mot, était mieux à même que personne d'en apprécier l'inexactitude; il avait vu les députés s'improvisant tacticiens, ordonnant des mouvements à tort et à travers, les généraux paralysés par la peur et plus préoccupés

souvent de parer les attaques des sycophantes que celles de l'ennemi.

Barras était en mission à l'armée d'Italie, quand, à la suite de l'insurrection fédéraliste, Toulon fut livré aux Anglais. La reprise de cette ville primait tout autre soin, et le représentant se joignit aux troupes chargées de l'investissement. C'est là qu'il rencontra pour la première fois un jeune officier d'artillerie auquel il devait prêter une assistance efficace et vouer ensuite une aversion sans bornes.

Les Mémoires de Barras, on peut le dire sans exagération, ont été dictés moins par une pensée de justification personnelle que par le désir de dénigrer la mémoire de Napoléon. La haine de l'empereur et de l'Empire est la seule passion politique qui s'y fasse ouvertement jour : cela est d'autant plus sensible que l'auteur ne fait pas parade de sentiments révolutionnaires, et s'abstient surtout de ces déclamations antimonarchiques qui ont jadis été cause de sa fortune. Au contraire, Barras, griffonnant ses notes sous la Restauration, n'a pas perdu une occasion de rendre hommage à la constance de Louis XVIII en exil; il y a plus d'émotion que d'ironie dans le tableau de cette revue de l'armée de Condé, où trente, quinze, parfois six hommes défilent revêtus d'un des uniformes historiques de la vieille armée, pendant que le prince les présente imperturbablement : « Sire, votre régiment d'Auvergne! Sire, votre régiment de Picardie! » Enfin, l'homme qui ne répugnait pas à attaquer la réputation des femmes a pris prétexte de ses rapports avec Mme de Lamotte pour déclarer que Marie-Antoinette n'avait encouru, dans l'affaire du collier, aucune responsabilité. De son côté, M. Rousselin de Saint-Albin, écrivant après la révolution de 1830, a pris soin d'insérer dans les Mémoires un petit dithyrambe en l'honneur de la famille d'Orléans. Quand il s'agit de Napoléon et des Bonaparte, cette courtoisie, qui est presque de la courtisanerie, fait place aux plus furibondes diatribes.

Les dévots de l'empereur, comme M. Duruy, crient au sacrilège et déclarent qu'il ne peut y avoir un mot de vrai dans les allégations de Barras. En nous efforçant de nous dégager d'un parti-pris quelconque, nous croyons, au contraire, que, sur plus d'un point, ses exagérations recouvrent des faits précis et exacts. Pour en finir d'abord avec le reste de la famille avant de venir à l'homme de génie qui s'en constitua le chef, celle que Barras a tort d'appeler « la mère Bonaparte » se montra dans les grandeurs telle qu'il la dépeint dans une passe singulièrement difficile, c'est-à-dire très absorbée par les soucis d'argent, solliciteuse déterminée, avec un fond incurable de lésinerie italienne. Un galant homme eût mieux

fait de ne point parler des filles de M[me] Lætitia; mais Barras en dit-il autre chose que ce qui nous est confirmé par le témoignage unanime des contemporains de toute condition et de tout parti? Si, plus tard, sur le trône ou autour du trône, un simple caprice a pu les déterminer à braver le scandale, est-il inadmissible qu'à Marseille, jeunes, inconnues, destituées de tout appui moral, elles aient cédé aux tentations de la misère et de la faim? Il n'est point prouvé que Lucien ait profané des hosties consacrées; mais il est acquis que, pendant la Terreur, il rivalisa de violence avec les plus forcenés. Quant à Joseph, son mariage avec la fille d'un savonnier de Marseille fut bien pour lui une aubaine inespérée, sauf à ouvrir plus tard l'accès des grandeurs à la famille du savonnier[1].

Ce qui concerne Napoléon nous intéresse davantage. Barras prétend qu'ayant pris au hasard un jeune lieutenant d'artillerie pour inspecter une position, il fut charmé de l'intelligence avec laquelle cet officier lui rendait compte de sa mission et qu'il lui répondit : « Merci, *capitaine!* » donnant ainsi un grade à Bonaparte comme les rois d'Espagne conféraient la grandesse; l'anecdote serait jolie, si les archives de la Guerre n'en démontraient point la fausseté. Quant à la ressemblance physique entre Bonaparte et Marat, dont le représentant aurait été frappé lors de cette première rencontre, il est le seul, que nous sachions, à l'avoir remarquée, et l'observation fût-elle exacte, on ne saurait en conscience en tirer des déductions morales bien sérieuses.

Barras prétend encore, et ceci est plus grave, que si Bonaparte s'employa avec activité et intelligence au siège de Toulon, il se renferma aussi dans ses attributions de commandant de l'artillerie, et n'eut pas, dans la direction effective des opérations, le rôle prépondérant que lui attribue la tradition. Ses arguments, qui se rencontrent avec ceux de quelques historiens modernes, auront peine à prévaloir contre ce simple fait que, capitaine au début du siège, Bonaparte fut nommé général après la prise de la ville : si rapides que fussent alors les avancements, une telle promotion devait répondre à des services exceptionnels. Une autre objection, qu'on hésite à formuler tant elle est banale, est tirée du génie même de Napoléon et de la suite de grandes conceptions qui caractérisa sa carrière militaire : si la prise de Toulon fut assurée par une opération du même genre, tout donne à présumer que l'idée ne vint pas d'un autre que lui.

[1] Le nom de cette famille, qui a donné deux reines à l'Espagne et à la Suède, est historique : M. Duruy n'a pas moins cru devoir le supprimer dans le texte des Mémoires, par un scrupule devant lequel nous nous inclinons sans trop le comprendre.

Mais ce qui n'est pas moins vraisemblable, étant données l'ardente ambition de Napoléon et son indifférence sur les moyens, c'est qu'il se sentait encore incapable d'arriver au but par ses seules forces, et qu'il s'efforçait de gagner à sa cause les dispensateurs des grades et des grâces, je veux dire les conventionnels et les agents jacobins. Barras met une puérile insistance à rappeler que le futur César courbait l'échine devant lui : le fait doit être, il est certainement exact. Exact aussi, le récit des empressements un peu bien humbles de Bonaparte auprès de Mme Ricord, qui passait pour influente sur l'esprit de Robespierre jeune. Exact surtout, le tableau du festin patriotique, où Bonaparte, tout joyeux d'avoir été invité à la table des représentants, ne néglige pourtant pas de descendre de temps à autre dans la grande salle, pour ménager sa popularité. Napoléon attendit d'être maître de la France pour étaler une superbe à la Louis XIV : jusque-là, son orgueil sut s'accommoder de toutes les démarches qu'il jugeait nécessaires pour étayer son crédit.

III

Barras avait payé de sa personne au siège de Toulon, et participé sans scrupule aux sanglantes exécutions qui suivirent la prise de la ville. C'en était assez pour lui assurer, lors de son retour à Paris, à défaut d'une influence sérieuse, une certaine considération : il en eut la preuve, prétend-il, un jour que Fouquier-Tinville vint, d'après les ordres du Comité de salut public, le consulter sur une liste de généraux qu'il s'agissait de poursuivre devant le tribunal révolutionnaire, notamment Hoche, Kellermann et Championnet. Sur les protestations de Barras, Fouquier biffa simplement les noms, en homme qui demande des têtes par métier, sans y apporter de passion.

Assez mal reçu par Robespierre, ulcéré par la condamnation de Danton, Barras se mit, avec quelques montagnards de ses amis, à tenir des réunions mystérieuses au Palais-Royal, chez Corazza, qui, dans ces temps extraordinaires, cumulait le métier de limonadier et le caractère de représentant secret du Saint-Siège. Quand éclata la lutte entre Robespierre et les comités, il demeura d'abord anxieux à son banc de député, regardant gronder l'orage, hésitant à se compromettre tout à fait. L'émotion ne l'empêchait point d'observer l'attitude de ses collègues; il a peint les tergiversations d'un des plus méprisables en termes qui méritent d'être rapportés :

« Dans l'incertitude qui agita si violemment l'Assemblée jusqu'à son issue, on voyait l'un des membres les plus fameux du Comité

de salut public, ne sachant pas encore qui serait le vainqueur, monter à la tribune avec un discours qu'il avait préparé contre le vaincu. Mais, la question devenant fort indécise et paraissant même tourner dans un sens tout contraire à ce qu'il avait supposé, l'orateur descendait de la tribune, et, saisissant une plume dans l'écritoire des secrétaires de l'Assemblée, il rayait avec rapidité ce que l'issue du combat paraissait lui commander; puis, la chance se tournant encore, il recommença à rétablir ce qu'il venait d'effacer : et pendant le temps que dura le débat, on le vit successivement faire plusieurs fois la même opération. A ce trait, qui ne reconnaît pas Barère? Ai-je besoin de le nommer? »

Au moment où on apprit qu'Henriot marchait sur la Convention avec ses bandes, les comités sentirent le besoin de confier le commandement à un homme déterminé : ils firent nommer Barras général en chef de l'armée de l'intérieur. Une fois son parti pris, l'ancien officier paya d'audace, et sentit que le prestige de Robespierre se dissiperait dans la rue comme à l'Assemblée dès qu'on verrait quelqu'un lui tenir tête. Une vigoureuse harangue lui suffit à semer la débandade parmi les canonniers d'Henriot : puis, au lieu de rester sur la défensive, il fit battre la générale et marcha vers l'Hôtel de Ville, dont les défenseurs disparurent à son approche.

On sait le reste : mais les Mémoires de Barras contiennent encore quelques traits qui ont bien leur prix, car ils achèvent de peindre la turpitude des terroristes. Fouquier-Tinville, par exemple, sommé de requérir l'exécution de Robespierre, fait quelques difficultés pour la forme, puis se résigne dès que Barras parle sur le ton du commandement, et va même jusqu'à exalter le patriotisme de Danton, dont il a sollicité la condamnation quelques semaines plus tôt[1]. Barras lui-même explique avec un tranquille cynisme pourquoi il fit répandre le bruit absurde que Robespierre songeait à épouser la fille de Louis XVI et à restaurer la monarchie : « Je ne croyais pas un mot de ces allégations, mais elles préoccupaient les esprits : elles n'étaient peut-être pas, quoique peu vraisemblables, inutiles à livrer au peuple, qui ne pouvait pas se persuader que Robespierre fût un tyran autrement qu'en l'associant aux idées de l'ancienne royauté, la seule qui, à ses yeux, présentât un corps de délit saisissable. Il faut au peuple quelque chose qui tombe matériellement sous les sens pour arriver à son intelligence. »

[1] « Moins de deux heures après, greffier, huissiers, gendarmes et Fouquier-Tinville, encore à leur tête, étaient arrivés au Comité de salut public, et tous, parlant presque à la fois, avec un empressement disputé, ils me rendaient compte de l'exécution comme d'un triomphe accompli. »

Barras était trop montagnard dans l'âme, trop complice des actes les plus détestables, pour adhérer franchement au mouvement de réaction qui suivit le 9 thermidor. Il fut des premiers à protester contre le modérantisme, contre la guerre aux terroristes; il travailla avec zèle à perpétuer dans le futur gouvernement l'esprit et le personnel de la Convention. Aussi, quand les sections modérées de Paris s'insurgèrent contre le despotisme de l'Assemblée, le nom du général de Thermidor se présenta tout naturellement pour organiser la résistance et la répression.

Cette fois, il crut prudent de ne pas s'en rapporter à lui seul, et de prendre pour auxiliaire le petit officier corse de Toulon. Bonaparte, disgracié après Thermidor comme partisan de Robespierre, était précisément à Paris, où il faisait des démarches pour être remis en activité. Il a dit, à Sainte-Hélène, et l'on a répété qu'avant d'accepter les propositions de Barras, il avait songé à se mettre à la tête des insurgés : le fait est très improbable. Si, dès cette époque, Napoléon faisait bon marché des préjugés, il n'avait alors d'attaches qu'avec le parti jacobin; l'officier qui avait canonné Toulon et courtisé Robespierre n'avait rien à espérer des modérés unis aux royalistes.

Ce dut donc être avec empressement qu'il répondit à l'appel de Barras : mais celui-ci commet une inexactitude et une ingratitude quand il prétend que le concours de Bonaparte fut insignifiant à Paris comme à Toulon, et que Brune, par exemple, eut plus de part au succès. Lui-même, et ceci suffit à le réfuter, en jugeait autrement le lendemain de l'action, quand il insistait pour faire nommer Bonaparte général de l'armée de l'intérieur. Amèrement contrit d'avoir contribué à la fortune de Napoléon, il s'accuse presque de s'être intéressé à lui par pur caprice, sans aucun motif sérieux; la postérité ne prendra pas le change : elle croira que Barras député et directeur savait discerner le mérite, que Barras vieilli et aigri se calomniait lui-même pour assouvir sa haine.

Avant de voir la fortune lui sourire de nouveau, Bonaparte, aux prises avec la pauvreté, songea-t-il à assurer du moins son avenir matériel en épousant la Montansier, une actrice plus que sexagénaire? Barras l'affirme, et il faut avouer que les pages qu'il consacre à cette intrigue sont parmi les plus amusantes de son livre : les sophismes à l'aide desquels le général justifie la disproportion des âges, les efforts de la vieille comédienne pour jouer son rôle de rougissante fiancée, le tendre intérêt qu'elle prend à son « foutour », comme elle dit avec sa prononciation italienne, le refroidissement progressif de Bonaparte à mesure que sa situation s'éclaircit, tout cela est décrit avec la plus fine malice. Ajoutons

que tout cela n'est pas absolument impossible, si l'on songe que les règles morales et sociales étaient alors en plein bouleversement, que deux des frères de Napoléon avaient déjà demandé au mariage des moyens d'existence, et que l'un, Lucien, avait pour beau-père un aubergiste. Mais, d'un autre côté, Barras est trop menteur et trop partial pour que l'anecdote puisse être admise sur sa seule foi.

IV

Tant que fut en vigueur la constitution de l'an III, l'ancien député du Var fut un des cinq maîtres de la France. Sur la période du Directoire, ses Mémoires, rédigés d'après des notes prises au jour le jour, sont autrement instructifs que le récit de ce niais de Larevellière-Lépeaux, qui assista aux événements sans y rien comprendre, absorbé dans son rêve de Contrat social et de théophilanthropie.

Quand Barras ou celui qui tient la plume pour lui se laisse aller aux généralisations de rhétorique, il lui arrive bien de déclarer que le Directoire avait pour lui « tous les hommes les plus distingués de l'Europe et de l'Amérique »; mais dès qu'il abandonne ces formules vagues et vides pour entrer dans le détail des faits, pour montrer les hommes à l'œuvre, il nous révèle le secret des dissensions intimes qui devaient vouer le gouvernement directorial à l'impuissance et à la caducité.

Parmi les portraits des cinq directeurs, il en est un qui manque ou qui est esquissé d'une manière volontairement incomplète : c'est celui de l'auteur des Mémoires. Nous savons par les contemporains que Barras représentait plus particulièrement dans le gouvernement la licence cynique et la cupidité sans vergogne; que son cabinet s'ouvrait aux porteurs d'offres suspectes et de pots-de-vin importants, aux « fournisseurs », comme on disait alors, successeurs des financiers de l'ancien régime et prédécesseurs de nos brasseurs d'affaires; quant à son salon, c'était le rendez-vous avoué des libertins et des femmes de réputation douteuse. Rien ou presque rien n'en apparaît naturellement dans son récit : à l'entendre, il aurait voulu faire fermer les maisons de jeu, et pour mettre les directeurs au-dessus même du soupçon, il aurait fait renvoyer aux ministres toutes les décisions relatives aux entreprises. Quant à la société qu'il recevait au Luxembourg, il convient bien qu'elle eût pu, qu'elle eût dû être plus choisie; mais il en rejette la responsabilité... sur l'absence de sa femme. Car nous apprenons que pendant qu'on menait joyeuse vie chez le directeur,

il y avait en quelque bastide du pays de Provence une vicomtesse de Barras, nullement divorcée ni séparée, mais délaissée depuis son mariage. Son époux, qui n'en parle qu'avec le plus profond respect, lui proposa, en 1795, de reprendre la vie commune : il nous certifie que, pour n'avoir jamais quitté son pays, elle n'en était pas plus empruntée pour cela et n'aurait déparé aucune cour; mais par aversion pour les grandeurs, pour les idées politiques de son mari, ou peut-être tout simplement pour la personne de ce dernier, elle refusa de venir trôner au Luxembourg. Voilà comment, par suite de l'obstination d'une petite provinciale, Barras dut continuer (oh! bien malgré lui!) à voir et à recevoir la mauvaise compagnie.

Dans presque toutes les délibérations importantes, dans celles surtout qui avaient pour objet la politique intérieure, le Directoire se divisait en deux fractions irrémédiablement opposées. Barras faisait partie de la majorité fidèle aux traditions exclusives de la Convention, déterminée à barrer le chemin du pouvoir à quiconque n'était pas révolutionnaire de la veille ou de l'avant-veille. Le véritable chef de cette politique était l'avocat alsacien Rewbell, rude et même grossier dans son langage, travailleur acharné, vrai type du basochien devenu homme politique, apportant aux affaires de l'Etat une science plus vaste qu'élevée et une passion procédurière. A côté et sensiblement au-dessous de ses deux collègues, Larevellière incarnait au pouvoir ce fanatisme à rebours qu'on nomme à présent anticléricalisme : le plus ordinairement muet, il ne sortait de son silence que pour dénoncer les crimes des prêtres et les faiblesses des autorités républicaines en face de la superstition. Son vœu eût été qu'au lieu de négocier avec le Pape, on entreprît, au nom des lumières, une guerre d'extermination contre une institution si néfaste; les pourparlers une fois engagés contre son gré, n'eut-il pas la douleur et la honte d'apprendre que l'envoyé français Cacault s'était oublié au point de baiser la main de Pie VI! La consolation de Larevellière était de rêver dès lors à un nouveau culte, dont la supériorité morale donnerait le coup de mort au christianisme et qu'on imposerait aux fonctionnaires, en attendant le moment d'en rendre la pratique obligatoire à tous les Français : malheureusement, les insinuations qu'il lançait de temps à autre se heurtaient à l'indifférence ou à l'ironie de ses collègues.

En face de ce roué, de ce procureur et de ce sectaire, le parti de la conciliation était représenté par Letourneur, personnage très terne, d'intentions droites et de moyens médiocres, bientôt, du reste, éliminé au tirage au sort et remplacé par le diplomate Barthélemy; mais le vrai champion des idées modérées était Lazare Carnot.

Comment avait pu en venir là le collègue de Robespierre au Comité de salut public, celui qui avait non seulement signé, mais rédigé et provoqué tant d'arrêtés meurtriers; dans quelle mesure la réflexion, l'ambition, la perspicacité politique, la rancune, la sereine intelligence des besoins du pays, avaient concouru à ce changement d'attitude : il serait trop ardu et trop long de chercher à le démêler ici. Constatons seulement ce fait incontestable que Carnot, croyant alors le temps venu d'établir l'union de tous les Français de bonne volonté, n'avait plus d'indignation que contre les incendiaires comme Babeuf, ou les enragés comme Louvet; il prodiguait, au contraire, les marques de confiance et de sympathie aux Portalis, aux Mathieu Dumas, aux « ralliés » de ce temps-là, et soutenait que pour faire de la République un gouvernement vraiment national, il fallait commencer par ne pas déclarer la guerre à la moitié de la nation. Aussi inaccessible que ses collègues aux influences religieuses, il avait, du moins, cette originalité de se montrer tolérant et de se refuser à proscrire des croyances, par cela seul qu'il ne les partageait point. Il portait dans la politique extérieure la même modération éclairée : tandis qu'autour de lui on ne rêvait qu'affranchissement des peuples et croisades contre la tyrannie, il se contentait de voir l'Europe reconnaître l'indépendance et l'intégrité de la France; il se refusait en particulier à dépenser nos ressources et le sang de nos soldats pour le plaisir stérile, sinon dangereux, de donner aux Italiens la liberté et l'unité. Aux rhéteurs qui parlaient d'opposer l'union des peuples à celle des rois, Carnot avait le courage de répondre : « Loin qu'une république italienne puisse devenir la sœur de la République française, elle ne peut qu'en être la première ennemie. »

Il apportait à ce nouveau rôle tant de passion et de sincérité, qu'oublieux de son propre passé, il dénonçait volontiers celui d'autrui, accusant tel général d'avoir familièrement correspondu avec Hébert, tel personnage politique (ceci est plus fort) d'avoir siégé à la Montagne; à quoi Rewbell répliquait : « Et toi, où siégeais-tu? »

Car le tutoiement et les formes de la camaraderie présidaient à ces discussions envenimées, où les cinq collègues révoquaient sans cesse en doute le patriotisme et la loyauté les uns des autres. Quand les élections de 1797 eurent accentué le conflit entre la majorité des Conseils et celle du Directoire, une solution violente devint inévitable : le second volume s'arrête précisément à la veille du 18 fructidor.

Les délibérations orageuses du Directoire étaient traversées par des conférences avec les ministres, venant rendre compte de la

situation, c'est-à-dire des progrès de l'anarchie et de la disette. Deux figures se détachent plus nettes dans le récit de Barras, celles des ministres de la justice et de la police, Merlin de Douai et Cochon; Merlin, le modèle du légiste au service de la tyrannie, aussi riche en science juridique que pauvre en scrupules, toujours prêt à justifier une iniquité[1]; Cochon, exact administrateur, plus tard l'un des meilleurs préfets de l'Empire, mais n'apportant que des bonnes intentions là où il faudrait le flair d'un Fouché ou la poigne d'un Savary, et entrant affolé tous les quatre matins dans le salon des directeurs pour leur annoncer qu'il est sur la piste d'un effroyable complot.

V

Aux pages si curieuses, si vraiment instructives, qui révèlent le fonctionnement intérieur et les misères du gouvernement directorial, M. George Duruy émet la crainte très fondée que la masse des lecteurs ne préfère celles qui concernent le mariage de Napoléon. Tout scabreux que soit le sujet, il faut bien en dire quelques mots.

Il ne saurait d'abord y avoir deux opinions sur le procédé de Barras à l'égard de Joséphine : lui qui choisit précisément cet endroit pour parler de ses sentiments chevaleresques, il s'est conduit comme le dernier des manants, en diffamant la vie privée d'une femme avec laquelle il avait entretenu des relations intimes et en divulguant certains détails de ces relations.

Mais l'histoire, comme la justice, tire parfois profit de la déposition d'un témoin indigne, et, si tel ou tel trait accessoire peut être dû à l'imagination ou à la perfidie de Barras, l'ensemble de son récit est d'accord avec la vraisemblance. Devons-nous ajouter que, malgré la crudité des termes et l'indignité de la révélation, le fond est fort piquant?

Bonaparte, donc, qui, depuis Vendémiaire, n'a point cessé d'aduler Barras, qui lui a même, d'un ton humblement câlin, reproché de ne plus le tutoyer, vient un jour lui confier ses projets

[1] Bonaparte disait à Barras, après Vendémiaire : « Toutes les fois que je commets quelque acte arbitraire, la nuit ou le jour, dans mon commandement, et que j'ai été obligé de franchir mes attributions, je vais le matin trouver Merlin; je le prie de vouloir bien m'indiquer quelque loi ancienne ou moderne pour me couvrir : il se recueille un instant et, en moins de quelques minutes, il trouve réponse dans sa tête, ou il met la main au volume et le doigt sur la page. Jamais ce bon Merlin ne me laisse en défaut : c'est Merlin le magicien. »

de mariage, en homme qui ne se fait point d'illusions sur la vertu de sa fiancée, mais qui est sérieusement épris et qui, d'ailleurs, considère cette union comme profitable à sa carrière. Un peu plus tard, c'est le tour de Joséphine de venir apporter sa confession au Luxembourg : le cœur chez elle n'est nullement en cause; comment, d'ailleurs, éprouver quelque sentiment pour « ce petit chat botté », quand on a eu le bonheur de connaître et d'aimer Barras? (Admirez le fat éhonté, qui n'hésite pas à publier cette déclaration!) Mais ce mariage, à elle aussi, lui semble raisonnable, car on dit qu'un bel avenir est réservé au général; elle demande donc à Barras de ne pas révéler à Bonaparte le délabrement de sa fortune. Une fois les fiançailles officiellement déclarées, tous deux assiègent le directeur de sollicitations pour obtenir le commandement de l'armée d'Italie.

Sans doute, comme l'a dit M. Frédéric Masson, Napoléon, charmé par la grâce créole de Joséphine, ébloui par le luxe dont elle conservait les apparences, séduit surtout par ses allures de grande dame, ne songea pas à scruter son passé. Mais Barras a raison quand il rappelle que la conversation était plus que libre au Luxembourg et que Bonaparte, en sa qualité de familier de la maison, savait à quoi s'en tenir sur la citoyenne Beauharnais. Il va trop loin, sans doute, quand il insinue que cette réputation suspecte fut précisément ce qui décida le général : ne prenons pas pour un honteux calcul ce qui fut simplement un dédain déjà singulier des préjugés communs en pareille matière.

Bientôt les triomphants bulletins d'Italie vinrent faire diversion et imposer silence aux médisants. Barras, toujours très injuste pour Napoléon, n'en donne pas moins de curieux renseignements sur le double jeu qu'il inaugurait dès lors, sur ses démarches pour pousser le Directoire à l'action révolutionnaire sans se mettre lui-même en avant, sur les intrigues de ses hommes de confiance, et notamment de Lavalette, le futur directeur des postes.

Il raconte aussi comment le Directoire, après avoir failli inscrire à nouveau Talleyrand sur la liste des émigrés comme un intrigant dangereux[1], finit par lui donner la direction de la diplomatie française. Ce résultat fut dû à la générosité passionnée de Mme de Staël, qui, prenant au sérieux les menaces de suicide de l'ancien évêque d'Autun, alla trouver Barras et lui prouva, avec son éloquence de feu, qu'un pareil choix servirait admirablement pour la cause de

[1] Rewbell s'écriait : « Je le connais dès l'Assemblée constituante, où je l'ai vu manœuvrer avec tout ce qu'il y avait de pire; c'est un homme fait pour perdre tout ce qui le laisse approcher. On l'a volé à la liste des émigrés : il était là à sa place; je propose qu'on l'y rétablisse »

la Révolution. Cette démarche assura la carrière de Talleyrand : on sait qu'il récompensa sa bienfaitrice en lui témoignant pendant l'Empire une profonde indifférence et en s'abstenant de la nommer dans ses Mémoires.

Barras, qui haïssait Talleyrand presque à l'égal de Napoléon, se repentait amèrement d'avoir ouvert à l'un le ministère des relations extérieures comme à l'autre les hauts grades et les commandements militaires. Il s'est efforcé, dans le tableau de sa première entrevue avec l'illustre client de Mme de Staël, de se donner à lui-même le beau rôle et de peindre Talleyrand sous des traits odieux, s'acharnant à découvrir une ressemblance physique entre lui et Robespierre. Le lecteur n'est pas dupe de cette rhétorique : de même qu'à Toulon et sur les marches de Saint-Roch, Barras avait trouvé son maître en fait de stratégie, de même, dans cette rencontre entre deux hommes qui moralement ne valaient pas plus l'un que l'autre, nous avons l'intuition très nette que le roué de génie eut facilement raison du débauché vulgaire.

L. de Lanzac de Laborie.

VERS L'IDÉAL

XVIII

La Houssaye, régulier dans toutes ses habitudes, montait à cheval chaque matin, à l'heure où dorment encore les cavaliers « chic » et surtout les amazones. Deux jours avant son voyage à Melun, il rencontra, aux Poteaux, Ferréol et sa petite-nièce qui, d'ordinaire, se montraient beaucoup plus tard. La jeune fille expliqua cette promenade matinale en disant qu'elle avait un cours dans la matinée, et, presque aussitôt, mit la conversation sur l'affaire Barillot. Villegarde, manifestement de mauvaise humeur, était avare de paroles.

— Je suis fâchée, commença Louise, de vous voir mêlé dans ces débats. Si l'homme est condamné, ce sera d'après votre témoignage. Evidemment, il faut dire les choses comme elles ont eu lieu; mais..., mais...

La pauvrette ne savait comment sortir de sa phrase, d'autant qu'elle voyait les sourcils d'Adrien se froncer.

Il songeait déjà :

« Va-t-elle me demander aussi de ménager cette canaille? »

Tout haut il questionna, un peu vivement :

— Est-ce que Barillot vous intéresse?

— Oh!... fit-elle, indignée. Seulement... je n'entends parler que de bombes et de représailles. Si..., si ce malfaiteur a des amis... qui cherchent à le venger... Il me semble qu'à votre place je..., je prendrais des précautions.

Devenue d'abord toute rose en apercevant Adrien, elle était pâle à cette heure. Le jeune homme ne perdit rien du changement, et cette tendre inquiétude lui causa une émotion véritable. Pour la première fois il sentait la douceur qu'aucune, peut-être, n'égale dans le bonheur d'être aimé : la caresse invisible de la sollicitude jamais endormie du *being cared for* intraduisible dans notre langue. Il ne

[1] Voy. le *Correspondant* des 10 et 25 avril, et 10 et 25 mai 1895.

répondit qu'un seul mot, en regardant Louise comme il ne l'avait jamais regardée :

— Merci, mademoiselle !

On voit qu'il gardait les longues phrases pour *l'autre*. La dernière fois qu'il avait quitté Louise, il l'avait laissée avec un simple : « Pardon ! » Cependant il convenait en lui-même que la philanthropie d'Antoinette valait peu de chose, auprès des paroles qu'il venait d'entendre balbutier.

Le silence qui régna ensuite parut impatienter Ferréol, qui se moqua de sa petite-nièce :

— Il faut, à ce compte-là, que tu trembles pour les jurés, pour les magistrats, pour tout le monde !

Elle répondit, en retrouvant ses belles couleurs :

— Je garde mon intérêt pour ceux... que je connais. A propos, monsieur, qu'est devenu le... le médaillon?... Et surtout que va-t-il devenir? Combien de mois, d'années, va-t-il traîner de bureau en bureau, avant de reprendre sa place au cou de la Sainte Vierge?

Pauvre Louise! elle avait passé des nuits blanches dans la pensée qu'une main profane allait découvrir son billet. Adrien n'eut pas de peine à deviner ses craintes; il répondit :

— Le bon abbé rapportera l'*ex-voto* dans sa poche. Il l'a déjà reconnu à l'interrogatoire. L'objet se trouve en lieu sûr, dans une enveloppe cachetée, qui ne peut être ouverte qu'à l'audience, devant les jurés.

Mlle Montgodefroy parut très satisfaite, et la promenade se termina sans incident. Adrien rentra chez lui, *comparant*, malgré tout, cette conversation avec les paroles d'Antoinette. Il compara si bien, qu'il partit sans revoir cette dernière.

Barillot fut jugé à petit bruit et dans une seule audience, l'avocat n'ayant pas cru sage de réclamer son client comme un héros politique. Le principal témoin ménagea si peu l'accusé que la condamnation au maximum fut prononcée. Le soir même Adrien couchait à Paris.

Chacun, la saison étant près de finir, ne songeait plus qu'à s'éloigner. Les Montgodefroy retournaient à Saint-Urbain; Villegarde à ses bois. Quant à Pierre de Louarn, il se voyait retenu par ses occupations, ou plutôt par ses préoccupations : l'*Amendement social* était à l'agonie.

Pour être juste, son directeur l'avait tué. Ce rêveur au jugement douteux, incapable d'une démarcation dans les idées ou dans les hommes, pouvait attirer la foule pendant une heure, non la garder. Alors qu'un journaliste, pour réussir en France, doit cacher l'absence des principes sous leur apparente fixité, Louarn était une

âme de bronze montée sur un pivot. D'ailleurs, le socialisme chrétien passait de mode, précisément parce qu'il devenait, grâce au plus puissant des protecteurs, une façon de dogme religieux. Pour un temps, le suc édulcoré de ses doctrines avait attiré les frelons dans un bourdonnement commun avec les abeilles; mais les deux essaims, — chacun mécontent de ce qui pouvait satisfaire l'autre, — s'étaient repliés, qui vers les ruches de la Foi, qui vers les troncs desséchés de l'athéisme. La voix même du chef qui prêchait l'union rappelait des batailles trop grandes pour notre époque : d'instinct, chacun reprenait sa place dans l'escarmouche des partis.

Pour ne s'occuper que d'un petit groupe d'individus, ce triage était bien marqué parmi les personnages connus du lecteur. Montgodefroy supprimait doucement l'intimité d'Antoinette avec sa fille. Le marquis n'avait plus et ne cherchait pas à faire naître l'occasion de voir les Louarn. Fernand manœuvrait au dehors, attendant chaque jour la capitulation de l'ennemi, c'est-à-dire d'un notaire puissamment riche orné d'une fille. De son côté, le brillant Thomassin, l'apôtre féministe, quittait les parterres de roses pour des sillons moins fleuris, mais plus sérieux : il préparait une candidature socialiste, — jusqu'à quel point, il ne savait pas encore, — mais nullement chrétienne. Il rompait avec l'*Amendement*, où, disait-il, on s'enrhumait dans les humides apitoiements de « Renée ». Quant à la belle Marthe, elle avait assez des apôtres mal vêtus et trop peu soignés dans leur personne. A cette heure, elle étudiait le bouddhisme sous la direction d'un bonze de la rive gauche, élégant et parfumé, qui catéchisait les Parisiennes dans sa pagode hindoue, meublée délicieusement. Le turban et la longue robe de soie rouge, qu'il portait dans l'intimité, donnaient un grand charme à ses théories sur la métempsycose.

De tous ces personnages, le plus malheureux était Antoinette. Elle avait quitté les neiges éternelles de l'impassibilité du cœur, sans pouvoir descendre jusqu'aux plaines ensoleillées de l'amour. Elle avait perdu l'éclat lumineux de la Foi sans trouver les ténèbres de la négation, commodes pour l'assoupissement de l'âme. Et tandis qu'elle essayait d'aimer les hommes pour eux-mêmes, à l'école de « Renée », elle éprouvait le fade écœurement que cause une nourriture où manque le sel divin.

La Houssaye, pendant ce temps-là, tournait sur place, avec une lenteur molle, ainsi qu'un rameur lassé dont la barque est surprise entre deux courants. Peu de mois le séparaient de l'époque où il pourrait, — où il devrait, — exiger d'Antoinette l'accomplissement de la parole donnée. Jusque-là il ne voulait plus penser, ni lutter, ni prévoir. Il était devenu très fataliste : ce qui doit être sera. Le

temps, pour marcher, a-t-il besoin que nous le poussions par nos désirs? Quelquefois, malgré tout, l'avenir lui apparaissait dangereux; mais alors il songeait :

« Eh bien! je ne serai pas seul à souffrir. Une autre aussi sera malheureuse : la jolie croyante qui n'ira pas faire son voyage de Lourdes... avec le mari que demandait son vœu. »

Depuis le procès de Melun, il vivait avec Antoinette sur le pied d'une sorte de trêve. Aucune allusion n'avait été faite aux sujets irritants : « Renée », la condamnation de Barillot, l'exécution attendue chaque jour de l'homme aux bombes. D'ailleurs, Pierre de Louarn était fort occupé d'un projet sur le point d'aboutir : une retraite d'ouvriers prêchée par l'abbé Esminjeaud, dans le local de l'œuvre.

Elle commença la veille du jour fixé par Adrien pour son retour au Mûrier. Pendant qu'elle s'ouvrait, le jeune homme vint prendre congé des Montgodefroy, eux-mêmes sur le point de partir. Louise n'était pas au salon, mais il la rencontra dans le vestibule comme il sortait.

— Vous venez nous dire adieu? fit-elle.

— Adieu? non pas; au revoir dans quelques jours, en Brie. Je rentre demain au Mûrier.

Elle retint mal un cri de joie :

— Comment! vous quittez Paris?

Elle ajouta aussitôt, voyant dans les yeux d'Adrien le regard scrutateur qu'elle y trouvait depuis quelque temps :

— Je voulais dire..., je pensais que..., que les sermons de l'abbé Esminjeaud vous retiendraient. Vous aimez tant son éloquence!

— Je l'aime dans son église de village. Mais ce club, tout religieux qu'il soit, me fait peur pour lui. Je l'ai vu tout à l'heure et me suis excusé de ne pas l'entendre.

— Cependant..., n'avez-vous pas un peu besoin d'être converti? demanda Louise avec son sourire qui semblait une rose dans la brume.

Adrien la regarda tant que dura le sourire, puis il répondit :

— Mademoiselle, pour certains égarés, il vaut mieux ne pas découvrir qu'ils se trompent... Mais vous ne pouvez me comprendre.

Un quart d'heure après, il sonnait à la porte des Louarn.

Le jour baissait. Antoinette était seule, écrivant, sans autre compagnie que celle d'une petite fille vêtue de noir, dont les traits communs témoignaient le précoce éveil des enfants du peuple de Paris. A la vue d'Adrien, Mlle de Louarn quitta son bureau et vint se mettre debout derrière un grand fauteuil, ses beaux bras, nus jusqu'au coude, appuyés aux sculptures du dossier. On aurait dit

qu'elle se retranchait pour une bataille, et, véritablement, c'est une bataille qui allait avoir lieu : elle le savait.

Adrien, cependant, arrivait plus décidé que jamais à garder la trêve. Ses nerfs étaient calmes, rafraîchis, même après une si courte entrevue, par les yeux, la voix, la seule présence de Louise. Il serra la main d'Antoinette, sans observer que cette main avait été lente à s'offrir. Sur la blancheur laiteuse du bras, il voyait les marbrures légères que les aspérités du chêne avaient marquées; et il songeait, dans sa griserie facile, instantanée, d'homme ardent et jeune, que ses lèvres, un jour, mettraient sur ces bras charmants des taches pareilles. Certes, la belle personne qu'il avait devant lui pouvait compter sur des heures ferventes d'adoration; mais elle n'était plus adorée à la façon d'une reine.

Devenue trop femme, depuis quelque temps, pour n'avoir pas compris cet état nouveau d'Adrien, pour ne pas le sentir à cette heure même, il faut lui rendre cette justice qu'elle regrettait l'auréole disparue dans une radiation plus terrestre. Par une fierté tout à sa gloire, peut-être aussi par le génie de contradiction naturel à l'esprit féminin, elle voulait retrouver sa couronne. Toutefois, en déclarant la guerre au sujet débarrassé du joug, elle ignorait que celui-ci avait une alliée secrète.

La Houssaye, malgré tout, respectait trop les jeunes filles, — celle-ci en particulier, — pour manifester ce changement; mais il sentait trop certaines impressions pour parler immédiatement d'autre chose. Tandis qu'un silence régnait, la petite compagne d'Antoinette, effrayée par le visiteur, s'approcha d'elle et prit sa robe à deux mains. L'enfant, parmi les terribles disgrâces de sa destinée, avait le malheur d'être laide, et cette laideur, se juxtaposant à cette beauté, produisit sur Adrien l'effet d'une fausse note. Il demanda :

— Pour l'amour du ciel, que faites-vous de ce petit monstre?

— Je voudrais, dit Antoinette, en faire une bonne femme et une honnête femme, ce qu'elle ne peut pas espérer d'être si on ne l'y aide beaucoup!

— Elle est orpheline?

— Pas encore; mais, selon toute probabilité, elle n'aura plus de père demain, au soleil levant.

Trop peu âgée pour comprendre, la petite regardait Mlle de Louarn avec ses yeux brillants d'animal imparfaitement apprivoisé. Mais Adrien tremblait d'avoir compris. Par instinct, il fit un pas en arrière.

— Mon Dieu! s'écria-t-il, aurais-je devant moi la fille de..., de cet homme qu'on exécutera demain?

— Soyez bon! fit Antoinette, à qui la pitié, la crainte, une autre

émotion encore, donnaient une beauté touchante, complète, qu'elle n'avait jamais eue.

Adrien, malheureusement pour elle, était avant tout révolté dans sa justice de mâle, toute d'une pièce. Il regardait, avec une sorte d'effroi, l'infortuné petit être, issu de la bête féroce qu'on allait supprimer dans quelques heures. Il ne voyait pas l'autre visage, ni, sur ce visage, enfin venue, la tendresse. Il tomba sur un fauteuil, la tête dans ses mains, gémissant à demi-voix :

— C'est de la folie!

— Eh bien, dit M[lle] de Louarn, indifférente à l'exclamation, pensez que je suis folle. Ce n'est pas la première fois qu'on me le dit. Mais, du moins, j'ai des entrailles humaines. Que vous faut-il donc? Que l'innocente, dont sa mère ne veut plus, suive son père..., vous savez où?

— Par grâce! interrompit Adrien; nous n'écrivons pas un article. Répondez-moi sans phrases... Qu'allez-vous faire de cette enfant? L'adopter, peut-être?

— Vous oubliez que j'ai vingt-quatre ans. C'est « Renée » qui se charge d'elle; mais, chaque jour, pendant quelques heures, la petite viendra chez nous. Je l'instruirai de mon mieux.

— Votre père y consent?

— Il y consentira. Je n'ai appris que ce matin la sublime action de « Renée », qui sera tenue secrète.

Adrien ne put s'empêcher de lever les épaules; à cette heure, il oubliait les égards dus à la pauvre « Majesté »!

— Vous comptez sur le secret? Il faut donc que les cheveux gris de cette folle et vos cheveux bruns cachent la même inexpérience, répondit-il. Je vous dis, moi, que les reporters seront ici avant le coucher du soleil.

— Ah! ce sont eux que vous craignez?

— Je les crains pour vous, comme l'abbé Esminjeaud craignait pour ses hosties les doigts de votre ami Barillot. Je ne vous veux pas profanée — ou même touchée — par le ridicule.

Ce mot fit bondir Antoinette que le commencement de la phrase venait d'émouvoir plus doucement. Les femmes tolèrent avec une étrange facilité qu'on les croie capables de tous les crimes. Laisser entendre que le ridicule peut les atteindre, est une offense qu'elles ne pardonnent pas.

— Sublime ou ridicule, que vous importe? fit-elle en défiant du regard l'audacieux. Il est trop tôt pour parler en maître!

— Hélas! plus tard..., il sera trop tard. Écoutez-moi : je ne suis ni un maître ni un homme sans cœur. J'ai autant de compassion que vous pour les malheureux, mais plus d'expérience de la vie.

Donnez-moi cette infortunée; je me charge de la mettre en lieu sûr. Elle ne manquera de rien; je m'y engage, aussi vrai que je suis à vous.

— Non! fit Antoinette, farouche. Elle n'est pas à vendre : on me l'a confiée, je la garde.

Et, prenant la petite dans ses bras, elle la couvrit de baisers.

La Houssaye fut irrité de ces caresses comme d'un odieux et suprême défi qui le révoltait. Il demanda, tremblant d'une émotion singulière :

— Que donnerez-vous donc de plus, un jour, à des enfants qui n'auront pas au front le stigmate du crime?

— Mignonne! ange tombé du ciel dans la boue! ne crains pas que je t'abandonne, fit Antoinette sans répondre. Si le monde me blâme, si nul ne m'aime assez pour me soutenir, tu m'aimeras peut-être, toi, l'innocente!

Adrien se leva, surpris lui-même de penser ce qu'il pensait, d'être capable de dire ce qu'il allait dire. Lentement, il prononça ces paroles :

— L'exaltation est une mauvaise conseillère. Je vous conjure de m'écouter avec votre raison. Direz-vous que je parle en maître? Hélas! que de fois je me suis reproché ma faiblesse, quand vous n'êtes pas là pour me faire oublier toute chose! Mais, cependant, il ne faut pas que le monde me plaigne, — au lieu d'envier mon bonheur, — le jour où vous prendrez mon nom... Ouvrez les yeux. Promettez-moi que cette enfant sera dans une heure chez sa mère adoptive, qu'elle ne franchira plus votre seuil. Foi d'honnête homme, je garantirai son avenir.

— Je ne promets rien; je ne m'engage à rien, fit Antoinette les yeux fixés en avant, comme pour voir venir la catastrophe qu'elle pressentait.

Toute exaltation l'avait quittée; elle était devenue calme, singulièrement. Sous cette beauté, sous cette jeunesse, même sous les résolutions hasardeuses d'un esprit tourmenté, on sentait le roc celtique, fondement de cette nature. La Houssaye, tout au contraire, était fort ému et tremblait de la tête aux pieds; mais la volonté, à cette heure, voilait sa passion, de même qu'à d'autres heures la passion avait voilé son jugement. Il n'agissait plus en amoureux, mais en homme prévoyant, tenu par sa conscience d'éviter la misère commune pour lui et pour une autre. Il avait le courage de ne pas regarder Antoinette; dans sa pensée, il voyait Louise, celle qui lui aurait sacrifié tout au monde, sauf l'honneur et le devoir. A ce moment de lutte suprême, il était encouragé comme par la présence d'une amie.

— Comprenez-vous, demanda-t-il, que cette minute peut changer votre vie et la mienne?

— Pourquoi?... fut la réponse donnée d'une voix nette, sans vibration.

— Parce que, si vous êtes résolue de ne rien céder, jamais, le malheur nous attend. Or je ne veux pas voir souffrir ma femme; la *faire* souffrir, encore moins.

— Ah!.... C'est donc fini, ce grand amour?

— On croirait que vous le souhaitez : qui peut dire si vous n'auriez pas raison? Car, au lieu d'un malheur isolé, j'entrevois maintenant deux misères. J'avais pensé que *vous* pourriez vivre heureuse, tout au moins d'un bonheur de statue adorée, encensée, parée. Mais, aujourd'hui, j'ai peur que le temple ne devienne une maison comme toutes les autres, avec ses banales disputes; l'idole, une simple mortelle qui connaîtra le malheur d'exécrer son mari, sans avoir jamais connu le bonheur de l'aimer. En un mot, je suis glacé par la crainte.

— Et alors?

— Alors, je vous prie, je vous supplie de me rassurer en me sacrifiant une..., un généreux caprice. Laissez-moi, dès maintenant, vous protéger contre vous-même. Donnez-moi cette petite : ce sera pour son bien, je vous le jure.

— Non! je ne veux pas être une poupée de luxe en vos mains. J'ai l'ambition d'être une femme utile à quelqu'un, à quelque chose. En vous cédant aujourd'hui, je vous tromperais sur ce que j'entends faire dans l'avenir.

Le jeune homme ne se hâta point de répondre. Sans parler, sans voir personne, il se promenait à grands pas, avec une impression singulière de froid physique, malgré le soleil de juin qui dardait ses rayons au dehors. Non seulement il aurait donné tout au monde pour n'être pas là, pour être né sur l'autre face du globe; mais encore il regrettait d'avoir connu la vie. Elle lui répugnait comme un repas composé de mets indigestes, où il faut s'asseoir, l'estomac serré, sans appétit. Lâchement, non par amour, mais pour échapper à cette agonie de quelques minutes, il fut sur le point de dire : « Faites comme vous voudrez, et que le sort s'accomplisse pour nous deux! » Ce qui l'en empêcha, surtout, fut la pensée d'autres heures, semblables à l'heure présente, qui reviendraient comme les crises d'un mal impossible à supprimer.

Il fallait en finir; Mlle de Louarn attendait, serrant la petite fille dans ses bras comme pour affirmer sa résolution. La Houssaye, très pâle, essaya d'un dernier moyen, dont il ne mesurait pas l'effet sur cette nature compliquée :

— Promettez ce que je vous demande, et mettez votre main dans la mienne. A quoi bon attendre jusqu'à l'automne pour... nous marier?

Antoinette eût cédé à l'amant, peut-être; mais laisser croire qu'elle cédait à l'épouseur!... La seule idée de cet abaissement la raidit dans sa fierté. Elle posa ses lèvres frémissantes sur la joue pâle de la petite, en remuant la tête plusieurs fois. Toutes les négations du monde auraient eu moins d'énergie que ce geste silencieux. Adrien continua :

— L'heure est grave. Nous ne sommes des enfants ni l'un ni l'autre. Si nous devions nous quitter ainsi, probablement ce serait pour...

— Pour la vie, acheva Antoinette. Je sens comme vous l'*adieu* dans l'air de cette chambre... Adieu donc!

La Houssaye, une dernière fois, chercha ces beaux yeux qui avaient mis la fièvre dans ses veines. Mais les paupières baissées, la face rigide, cachaient le secret de cette âme tourmentée et souffrante.

— Adieu!.. répéta-t-il en saluant très bas.

Et la porte se referma sur lui.

« Renée », moins d'une heure plus tard, entra comme un tourbillon. La fille du condamné dormait dans les bras d'Antoinette — qui pleurait à chaudes larmes. Se méprenant sur la cause de ce désespoir, la visiteuse interpella rudement sa jeune amie :

— Ne pleurez pas tant! Ces gens-là ne méritent pas qu'on pleure sur eux. Croiriez-vous qu'ils refusent de me laisser cette enfant? Ils me déclarent trop « bourgeoise », les idiots! Idiots plus encore que méchants!.. Allons! réveille-toi, mignonne! On nous menace des tribunaux, de la presse, de tout... Viens! Le ruisseau t'appelle. Demain, tu y trouveras du sang : puisses-tu ne pas le reconnaître!..

Les *phrases* de « Renée » produisaient sur Antoinette un effet bizarre. Elles semblaient couronner par une farce lugubre le dénouement qui venait de briser son cœur. Ainsi, on lui ôtait déjà cette petite malheureuse, cause de sa rupture avec Adrien!... Même cette épave du désastre lui échappait! Elle essuya ses larmes, avec une écœurante envie de se moquer d'elle-même et, sans une protestation, équipa dans son vêtement modeste celle qui retournait « au ruisseau ». On aurait dit qu'elle était pressée de la voir partir. Une seule question sortit de ses lèvres :

— Etes-vous bien sûre que ce sont *eux* les idiots, et non pas *nous?*

Quand la pauvre petite créature franchit le seuil, docile et muette dans son ahurissement, Mlle de Louarn oublia de l'embrasser. Pour-

tant l'infortunée s'éloignait pour un voyage, gros de combien de tempêtes et de hontes ! Mais, à cette heure, Antoinette avait l'égoïsme du blessé qui se désintéresse de la bataille. Le moment était venu de songer à ses propres misères.

Louarn revint pour dîner et fut surpris du calme de sa fille, qu'il avait laissée le matin très émue par l'exécution prochaine du condamné à mort. Elle ne fit aucune allusion au refus de la grâce demandée pour le criminel, ne dit pas un mot de l'enfant si tôt reprise, ni d'Adrien. La voyant absorbée et taciturne, son père essaya de la distraire en lui parlant de l'abbé Esminjeaud.

— Quel orateur ! S'il était connu, les plus grandes chaires de Paris se le disputeraient. Malheureusement, tu ne peux l'entendre : il parle pour des hommes — et pour des ouvriers. Tout permet de croire qu'il en convertira un bon nombre.

Antoinette parut soudain fort intéressée. Elle demanda quelques détails sur les heures des exercices ; puis elle ajouta :

— Demain matin, j'irai le voir après son instruction. Voulez-vous lui annoncer ma visite ?

Elle se retira de bonne heure, et, cette nuit-là, ce ne fut pas la lampe de Louarn, le travailleur aux veilles prolongées, qui fut la dernière à s'éteindre.

XIX

A l'heure dite, Mlle de Louarn arrivait au local peu luxueux de la *Réunion chrétienne des ouvriers*. Introduite aussitôt dans un cabinet fort pauvre, qui servait provisoirement de sacristie, elle entendit la voix chaude, émue, du prêtre achevant son discours. La retraite avait lieu dans la salle des conférences, transformée en chapelle.

Quand l'homélie fut achevée, on distingua un bruit sourd : plusieurs centaines d'hommes s'agenouillaient. Soudain un chant s'éleva. Tous ces pauvres, condamnés au travail, répétaient, après tant de siècles de douleur humaine jamais interrompue, la prière composée par un roi malheureux à l'usage de ceux qui souffrent : *Miserere !* Cette mélodie plaintive, tout empreinte de la résignation orientale, monotone ainsi qu'un gémissement, produisit une solennelle impression sur Antoinette. Cette âme aussi avait besoin de pitié, un besoin immense, qu'elle ne pouvait dire à personne. Désabusée, désespérée comme Faust, elle tâchait, comme lui, de crier : Dieu ! Dieu ! Dieu ! Mais elle trouvait au fond d'elle-même le sable aride laissé par un reflux maudit : sa ferveur d'autrefois l'avait quittée !

Cela s'était fait sans bruit, peu à peu, avec une facilité surprenante. Le rivage était encore humide; mais le flot bienfaisant qui berçait jadis la pieuse Bretonne blanchissait au loin, à peine visible sur l'horizon. Reviendrait-il quelque jour, comme une marée bénie, pour mettre à flot la pauvre barque échouée?

Personne, cependant, ne lui avait dit qu'il ne faut pas prier, qu'il ne faut pas croire. Seulement, presque tous ceux qui avaient pris place dans sa vie depuis un an ignoraient sa foi, la niaient par des silences polis de gens bien élevés, ou bien la combattaient sans passion, avec cette tranquille pitié dont on accueille une enfantine légende. Marthe, « Renée », Thomassin, bien d'autres, voulaient sauver le monde par la science, par le dévouement, par le sacrifice, par les rigueurs de lois nouvelles, par tous les moyens...; mais qui comptait sur Dieu — ou sur les Korrigans?

A cette heure, Antoinette ne songeait plus à délivrer le monde. C'était son propre cœur qu'elle voulait soulager, dont il fallait à tout prix combler le vide! Qui en aurait pitié? L'abbé Esminjeaud, peut-être... A lui seul, du moins, elle pouvait montrer sa désolation sans craindre un sourire, ou quelque sentence irrévocable comme celle d'Adrien.

Tandis qu'elle songeait ainsi, l'homme de Dieu parut en sa présence. Il portait encore son surplis de prédicateur, et Mlle de Louarn en fut un peu gênée pour ce qu'elle avait à dire. Mais lui, simple et souriant, tel qu'il était dans le salon de Villegarde, s'avança les mains tendues :

— Chère mademoiselle, pourquoi venir? Je comptais bien aller chez vous.

Elle répondit :

— Je ne peux pas attendre. Je me noie! Je suis venue crier : au secours!

— Pauvre enfant! dit l'abbé en la faisant asseoir. Vous nagiez si loin du rivage... et si mal soutenue! Que s'est-il donc passé?

— Tout m'abandonne, tout m'échappe, tout se brise sous ma main ou la déchire. Si vous saviez!... Peu de femmes, dans toute leur vie, ont enduré ce que je souffre depuis quelques mois.

— Hélas! Vous ignorez les souffrances des autres... Il me semble, au contraire, que la Providence vous a traitée avec faveur!

— Oui, peut-être..., tant que j'ai vécu sans m'apercevoir que mon cœur existe. Mais un homme l'a réveillé brusquement. D'abord, ce fut l'admiration... puis, en quelques heures, l'enthousiasme. Tout a changé en moi. J'étais fière de mon indifférence; il m'a paru tout à coup que la souveraine gloire était dans cette faiblesse, dans cette révélation d'une chose ignorée. Je me sentais des ailes : je volais...,

ou plutôt j'étais emportée. Quelles délices!... Mais quand j'ai laissé voir, avec une sorte d'orgueil bizarre, que j'étais vaincue sans lutte, mon vainqueur, mon héros, n'a même pas regardé sa conquête. Il m'a dit : « Vous êtes folle! » Ah! comme il avait raison, le sage marquis!

L'abbé avait reçu déjà les confidences d'Adrien : l'aveu qu'il entendait ne fut pas une surprise. Il répondit :

— Vous êtes dure pour vous-même, plus dure que mon noble ami ne l'a été, sans doute : je le connais. Quant à moi, je ne saurais vous juger mal d'avoir senti quelque enthousiasme pour un homme de cette valeur.

— Si vous étiez femme et s'il s'agissait de votre orgueil, vous seriez moins indulgent. Quoi qu'il en soit, dans ce premier naufrage, la main d'un être généreux se tendit vers la mienne : je ne l'ai pas repoussée.

— Vous avez eu raison. Adrien La Houssaye peut vous soutenir; sa main est loyale... autant que la vôtre. Laissez le temps calmer l'agitation de votre âme. Laissez le bonheur et la tendresse...

— Le bonheur!... s'écria Antoinette. Vous ne savez pas quelle créature maudite je suis. Chaque fleur que je touche meurt aussitôt. Je viens à vous comme une veuve d'hier... et l'on ne pourra pas même dire que je fus fiancée.

Elle raconta sa rupture avec Adrien : cette fois l'abbé Esminjeaud ne put cacher sa surprise. Mais, toujours prompt à découvrir ce qui peut être une consolation pour les cœurs malheureux, il dit à Mlle de Louarn :

— Ceci est infiniment regrettable, ma pauvre enfant. Toutefois..., vous ne l'aimez pas, si j'en crois ce qu'il m'a confié souvent. Donc, vous n'êtes à plaindre qu'à demi.

— Je ne *l'aimais pas!...* gémit Antoinette, le visage dans ses mains.

Tous deux se turent. Le prêtre, au bout d'un instant, reprit d'une voix émue :

— Je vous plains, à cette heure. Mais tout n'est pas fini. Laissez-moi lui parler, le rassurer... Pourquoi, aussi, l'effrayez-vous par de telles épreuves? Je ne vous comprends pas.

— Croyez-vous que je peux me comprendre moi-même? Quand j'étais loin de cet homme, je sentais que mon cœur parlait pour lui. En sa présence, il y avait chez moi comme une révolte. Elle a éclaté hier. Je voulais être aimée comme autrefois, quand il me sacrifiait sa raison, sa volonté, son jugement, tout! Je voulais, plus encore peut-être, ne pas lui laisser voir que j'étais changée, dominée, vaincue... vaincue si vite! Allez! notre cœur est d'une complication étrange,

quand il n'est pas formé de cette pâte molle, coulée dans le moule commun d'où sortent les mères de famille modèles. Je n'aurais pas dû exister, n'étant bonne à rien d'utile. Et, — vous l'avez vu, — j'ai tant désiré faire du bien! J'ai tant cherché ma route vers l'idéal! Qu'ai-je obtenu? Je me suis trompée : j'ai secouru des êtres indignes; ou bien ceux que je voulais sauver ont repoussé ma main. Pendant ce temps-là, mes amis jetaient le blâme sur moi... Et je suis seule maintenant, toute seule dans ce monde plein de révolte et de haine, où mes yeux ne voient plus rien que l'injustice et la désolation!

— Eh bien! regardez plus haut : là où se trouvent la justice et l'espérance. Priez pour que Dieu vous rende la paix.

— Ah! fit Antoinette, prier!... je ne peux plus!

Elle s'attendait à une parole sévère; mais l'abbé sourit, comme s'il ne prenait pas au sérieux les mots qu'il venait d'entendre.

— Ma chère fille, depuis un quart d'heure vous priez, et même très bien. La plainte d'une âme qui souffre est la plus éloquente des prières.

— Peut-on prier quand on doute? Ah! si je pouvais croire encore qu'il y a un bonheur, une équité, un repos après ce monde! Si vous pouviez me rendre l'espoir aveugle, puissant comme une certitude, qui vous soutient!

— Cet espoir, mon enfant, ce n'est pas moi qui vous l'ai pris. Je pourrais vous dire : allez, réclamez-le aux malfaiteurs qui en ont dépouillé votre âme, sans le remplacer par rien! Mais je suis prêtre : j'ai les paroles de la vie éternelle. Ayez confiance, vous serez guérie!

— Hélas! je ne suis ni sourde ni aveugle. Je ne vois que trop. Les difficultés, les objections m'entourent...

L'abbé Esminjeaud ne souriait plus; mais une bonté grave, une force, une douceur étranges, rayonnaient dans ses yeux tandis qu'il regardait cette pauvre affamée d'idéal, d'amour et de foi. Tout à coup, d'un geste lent, il montra le confessionnal grossier qui occupait un des coins de la pièce :

— Mettez-vous là, dit-il presque à voix basse.

Très étonnée, choquée peut-être, Mlle de Louarn répondit :

— Je ne suis pas venue pour accuser mes fautes. Me croyez-vous donc une grande pécheresse?

— Vous n'étiez pas une grande pécheresse non plus, quand votre mère, pour la première fois, vous conduisit aux pieds du ministre de Dieu. En ce temps-là, vous n'aviez pas d'objections; vous aviez la foi, l'humilité sainte, le désir pieux d'être bonne... et vous aviez votre mère! Écoutez-la : elle vous regarde en ce moment, elle vous

parle par ma bouche. Encore une fois elle vous dit : « Va, mon enfant bien-aimée, agenouille-toi; dis que tu es fâchée de n'être pas meilleure, promets d'être plus sage. Et la voix qui te répondra, — non pour te gronder, sois sans crainte, — est celle de Dieu, près de qui nous serons ensemble, *pour toujours.* » Allons! ma fille, ma chère fille, mettez-vous là.

Antoinette écoutait, la tête dans ses mains, songeant à sa mère qu'elle avait adorée, se souvenant aussi d'une matinée à Villegarde où elle avait si bien prié, parce qu'elle voyait un rayonnement divin sortir des yeux du prêtre, le même qui l'exhortait aujourd'hui. Elle sentait son cœur se fondre, s'incliner sous le poids d'une immense fatigue. Elle éprouvait une compassion infinie sur elle-même. Tout haut elle soupira :

— Ma pauvre maman!... pourquoi êtes-vous partie?...

Et les larmes commencèrent à couler entre ses doigts. L'abbé ne disait rien, car il savait qu'une voix plus éloquente que la sienne parlait à cette heure.

Soudain Mlle de Louarn laissa tomber ses bras, vaincue. Se levant, comme brisée, toute chancelante, elle se dirigeait vers le confessionnal...

XX

Plusieurs jours s'écoulèrent. Adrien n'avait pas quitté le Mûrier, ou du moins il n'en sortait que pour de longues promenades solitaires, soit à pied, soit à cheval, pendant lesquelles il éprouvait ce phénomène moins impossible que ne prétendent les philosophes, de ne penser à rien. A vrai dire, il se complaisait dans cette atonie bienfaisante, inespérée. Quelques mois plus tôt, il aurait levé les épaules si quelqu'un lui avait dit qu'une rupture avec Antoinette pourrait le laisser vivant. Il s'étonnait non seulement de vivre encore, mais d'être sorti de cette chute froissé plutôt que brisé. On doit même reconnaître qu'il en était un peu honteux, comme d'un symptôme d'infériorité dans l'ordre sentimental. Sauvé des écueils, — il comprenait de plus en plus qu'un mariage avec Antoinette eût été leur malheur à tous deux; — le naufragé se demandait s'il n'avait pas quitté le bord trop facilement et trop tôt. Pourtant, il ne soupçonnait pas ce qu'il avait laissé derrière lui sur la pauvre barque entraînée à la dérive!

Du côté de Saint-Urbain, le calme était encore plus grand. La belle Marthe s'était tirée de peine sans tempête ni tonnerre; tout au plus un échouage par beau temps, non dangereux. Thomassin jeté à la mer, le charmant vaisseau reprenait sa route avec un air un peu penché, comme il arrive après un déplacement de la cargaison. Le

professeur de bouddhisme, bien que curieux à entendre et beaucoup plus *du monde* que Thomassin, péchait par deux inconvénients graves. Il était platonique, ce qui limitait la conversation; et végétarien, ce qui rendait le personnage impossible à la campagne, où les légumes sont introuvables, comme chacun sait. Bref, Marthe s'ennuyait fort dans son château de la Brie.

Rentrant chez lui pour dîner quelques jours après leur installation, Honoré, si terne habituellement, rapporta des nouvelles intéressantes : Mlle de Louarn était partie, devant passer les beaux jours en Bretagne, chez une tante; son frère épousait la fille de l'opulent notaire, un parfait laideron, s'il fallait en croire la renommée !

Antoinette partie! Le fait était bizarre. Elle prétendait, une semaine avant, que son père avait besoin de sa présence. Combien plus au moment du mariage de Fernand !

Avec l'instinct des femmes en ces questions, Marthe flaira quelque mystère de brouille curieux à déchiffrer. Le lendemain, un exprès portait au Mûrier une invitation pour le soir même. « Sans habit, disait la carte timbrée d'un lotus. Il n'y aura que vous. »

Un an plus tôt, La Houssaye eût pesté contre la politesse de sa voisine. Cette fois il aurait pu s'étonner lui-même du plaisir qu'il éprouvait à l'accepter. Il arriva de bonne heure et, dès le premier regard jeté sur son invité, Mme Montgodefroy comprit qu'il y avait du nouveau dans la situation.

— Vous êtes depuis plus d'une semaine à demi-lieue de chez nous, dit-elle. Attendiez vous donc ma citation en bonne forme pour venir à Saint-Urbain ?... Mais j'imagine que vous alliez à Paris tous les soirs.

— Comme celà me ressemble ! Vous connaissez mes habitudes, pourtant.

— Ne faites donc pas le finaud. Elles sont joliment dérangées, vos habitudes ! Quand partez-vous, sous prétexte d'admirer la mer au Croisic — ou sur une des plages de la Loire-Inférieure ?

— Lorsque vous partirez pour les Indes, la terre sacrée du bouddhisme.

— Nul ne m'attend aux Indes, cher monsieur; tandis que vous êtes attendu en Bretagne.

— Je voudrais bien savoir par qui.

— Mon Dieu ! que de mystères ! Vous allez voir qu'il ignore jusqu'au nom d'Antoinette de Louarn.

— Comment ! elle est partie ?

Le plus habile comédien n'aurait pu jouer l'étonnement avec cette perfection. Il était évident qu'Adrien, jusqu'à cette heure, n'était pas informé du départ d'Antoinette. Cependant sa physio-

nomie ne laissait pas voir la consternation qu'il devait éprouver à cette nouvelle. Mme Montgodefroy, qui l'observait sans perdre un seul de ses mouvements, ne put s'y méprendre et balbutia, très étonnée elle-même :

— Mais alors..., mais alors...

— Alors quoi? demanda La Houssaye un peu rudement. Vous figuriez-vous, par hasard, que Mlle de Louarn me tient au courant de ses moindres actions?

Il était surpris lui-même de son calme. Pourtant ce départ imprévu lui serrait le cœur, ainsi qu'il nous arrive à toute manifestation de l'irrévocable. Après avoir réfléchi pendant quelques secondes, Marthe reprit :

— Je me figurais du moins que vous alliez nous faire part, d'un jour à l'autre, de vos fiançailles avec Antoinette.

— Eh bien! fit le jeune homme que cet interrogatoire ennuyait, vous vous êtes trompée : voilà tout.

Au même instant Montgodefroy parut avec sa fille, et La Houssaye fut frappé du changement survenu dans toute la personne de Louise. Il n'était pas besoin de demander si elle était instruite du départ de « son amie »; encore moins de chercher ce qu'elle pensait de ce départ. Sa taille s'était redressée : l'énergie de l'espérance brillait dans ses yeux. Elle ne portait plus son amour comme un fer de flèche mystérieusement incrusté dans sa chair. Elle semblait à cette heure l'abriter dans ses mains comme une lampe dont elle eût cherché à éteindre les rayons.

Sa mère elle-même, sans comprendre la métamorphose, en fut frappée. Elle dit, avec un mélange de plaisir maternel et de regret de femme qui se sent mûrir :

— Mon Dieu! quelle grande fille j'ai là!

Ses yeux ajoutaient : « Quelle jolie fille! » Elle ne pouvait s'empêcher de se complaire en son œuvre. Si les traits fins, distingués de Louise étaient ceux de son grand-oncle, du moins elle tenait de sa mère les impeccables proportions, les lignes parfaites, — bien qu'encore timides, — les attaches merveilleuses, dignes du grand art grec. Adrien voyait tout cela, lui aussi; mais il était seul à deviner cette lueur très douce qui brillait, tendrement voilée. Aucune des personnes présentes, excepté lui, ne savait pourquoi cette jeune fille embellissait au point d'étonner sa mère...

Tout à coup il se souvint qu'Antoinette était partie, qu'il était le plus malheureux des hommes, qu'il avait dit adieu à l'amour jusqu'au tombeau. Il en fut attristé — pour Louise, bien entendu. Il songea :

« Pauvre petite! elle se réjouit trop tôt. La voilà rayonnante

parce que... *l'autre* s'est éloignée. Comment faire pour l'empêcher de croire au miracle, à *son* miracle ? »

Ce qu'il aurait fallu faire tout d'abord, c'eût été de sembler lui-même plus malheureux. Louise l'observait, comme le malade échappé à une crise mortelle cherche à lire dans les yeux du médecin. Elle ne trouvait pas en lui ce désespoir, caché plus ou moins, qu'elle s'attendait à y trouver, résignée d'avance à la blessure que lui causerait cette vue. Adrien était grave et parlait peu ; mais — la pauvrette s'y connaissait ! — il n'avait pas cette fièvre que cause une torture dissimulée. Enfin il supportait sans crispation, sans amertume, la présence d'une jeune fille... qui n'était pas Antoinette.

Cependant on s'était mis à table; on causait du prochain mariage de Fernand de Louarn. Le banquier dit :

— J'étais sûr depuis longtemps que ce garçon-là finirait par trouver un sac.

Mlle Montgodefroy, s'oubliant, dit avec impétuosité :

— Ah ! moi aussi...

— Vraiment ! Et pourquoi donc ? fit Honoré dont les gros yeux exprimèrent un étonnement drôle. Est-ce que, par hasard, ce jeune homme aurait...?

— Demandé ma main? Oh! pas tout à fait. Mais il m'a ouvert son âme; il m'en a laissé voir les trésors. Croyez-vous qu'il soit le seul? En vérité, papa, vous auriez le sac modeste. — Ces messieurs nomment cela : poser des jalons.

— Ma parole, tu trouves la chose fort naturelle ! Voyez un peu ! Que diable, ces affamés pourraient attendre que nos filles soient baptisées — quand elles ne sont pas juives.

— Mais, papa, je vais sur mes dix-huit ans. Si ma famille l'oublie, vous ne pouvez empêcher que d'autres s'en aperçoivent.

— Qu'ils s'en aperçoivent ou non, je te prie de persévérer dans ton attitude... décourageante. Le contrôle des « jalons » me regarde, tu sais?

— Soyez tranquille, papa. Je n'aurai pas beaucoup de peine à... « persévérer dans mon attitude ».

Louise soupira en disant ces mots. Elle semait les tendres soupirs sans compter et sans savoir, comme un millionnaire dont la poche est trouée sème les louis sur la route. Et certain jeune homme, fort peu scrupuleusement, ramassait l'or de cette tendresse. Encore si ç'avait été pour le rendre !... Mais déjà il gardait un autographe qui n'était pas à lui. Et Barillot était seul à faire son temps de prison comme voleur. Oh ! justice humaine !...

On acheva gaiement la journée par une flânerie dans le parc et

une causerie sous la véranda. La pensée que Louise, une gamine! avait rabroué le beau Fernand amusait Honoré, changeait sa manière d'être avec sa fille. Celle-ci, traitée en « demoiselle » pour la première fois, découvrait un esprit ignoré, avec ce mélange de rouerie et de grâce naïve qui distingue les jeunes Parisiennes sévèrement élevées; car, pour les autres, le mélange n'existe pas. Un seul homme, jusqu'ici, l'avait connue sous son vrai jour : Ferréol de Villegarde.

Quant à Mme Montgodefroy, elle se résignait courageusement à cette évolution singulièrement brusque, mais inévitable. Elle pensait, comme toutes les mères qui ont eu de grands succès :

« Ma fille ne sera jamais ce que je fus, ce que je suis encore pour deux ou trois ans. »

Dieu sait ce qu'elles contiennent de mois ces années de grâce avant la dévotion et les toilettes sombres!

La Houssaye rentra au Mûrier légèrement étourdi, mais plutôt content. C'est ce qui arrive à ceux qui prennent congé du chirurgien après une opération faite sans douleur. Entre lui et Mlle de Louarn, tout était rompu. Elle était partie!... Dans son cœur il éprouvait seulement un vertige désagréable, quelque chose comme l'hallucination laissée par le chloroforme. Il comptait sur un retour de souffrance pour un peu plus tard. Mais il pouvait déjà s'analyser, ce qui était bon signe. Et, l'analyse ne suffisant pas à expliquer d'une manière satisfaisante ce qu'avait été son amour pour Antoinette, il conclut par cette interjection mentale :

« Peste soit de l'amour! »

Les amoureux qui conspuent leur dieu ressemblent aux joueurs qui déchirent les cartes après un coup malheureux : il ne faut pas toujours prendre au sérieux leur conversion.

Adrien n'avait pas eu de chance dans sa partie; de plus, il sentait en lui quelques troubles de conscience. N'avait-il pas été pour Mlle de Louarn un juge par trop inflexible? Fallait-il voir dans un départ si brusque la preuve que cette âme indéchiffrable avait été froissée, qu'elle avait souffert, peut-être? La Houssaye, en retournant ces questions dans son esprit, oubliait de s'en poser une autre : se serait-il figuré, six mois plus tôt, que dix jours de séparation le calmeraient au point de discuter gravement avec sa conscience? Pauvre conscience! elle ne s'approche guère de l'amour, quand nous lui permettons de le faire, que pour lui porter les derniers sacrements!

Quoi qu'il en soit, Adrien pensa qu'un seul être au monde pouvait le rassurer : l'abbé Esminjeaud, qui avait tant de fois écouté ses plaintes. Résolu d'aller le voir, il écrivit pour s'annoncer, indi-

quant à mots couverts le sujet de sa visite. Mais l'abbé, dans une réponse très courte, laissa voir qu'il était obligé au silence.

« Vous savez, disait-il, combien vous pouvez compter sur mon amitié. Toutefois, dans la conjoncture, je dois songer qu'avant d'être votre ami je suis un prêtre... et un confesseur. Du reste, comme ami, comme prêtre, comme confesseur, je ne pourrais vous faire entendre que ces paroles : Soyez en paix; laissez agir Dieu ! »

La Houssaye fut grandement étonné : il ne croyait pas Antoinette si dévote. Mais il était accablé de lassitude; il ne demandait qu'à vivre paisiblement, à dériver sans lutte au courant de la destinée. Ne pouvant faire sa visite à la Morinière, il jugea bon d'en faire une à Saint-Urbain. Là, c'était lui qui était le confesseur, à l'insu de la pénitente, et l'on peut croire qu'il n'avait pas envie de refuser l'absolution.

Le hasard, sans doute, fit qu'il arriva chez ses voisins juste une heure avant le dîner. Montgodefroy refusa de le laisser partir et la belle Marthe elle-même témoigna qu'elle désirait le garder comme convive. Louise ne dit rien; mais ses paupières battirent comme des ailes de papillons sur un champ de bleuets, tandis qu'Adrien se faisait prier, par bonne éducation. Cette prière muette, adressée par de jolis yeux, ne laissait pas que d'être agréable à recueillir, même pour un homme qui avait envoyé l'amour au diable. Du reste, il s'y envoyait lui-même, sans bien préciser pourquoi, avec la vague notion qu'il avait manqué sa vie.

On parla beaucoup du mariage de Fernand de Louarn que les journaux annonçaient, avec une étude héraldique sur la famille du fiancé. Montgodefroy, oubliant qu'il parlait devant une Renusson terriblement mésalliée, tonna contre les mésalliances.

— On les regrette neuf fois sur dix.

La châtelaine eut un mot quelque peu cruel :

— Ajoutez au moins, pour la galerie, que vous ne vous êtes pas mésallié.

— Mais si, ma chère, dit Montgodefroy. Seulement, — il salua sa femme avec une ironie très talon-rouge, — seulement, je suis le dixième, celui qui ne regrette rien. Vous allez me trouver ridicule : selon moi, un homme fait une mésalliance quand il prend femme hors de sa caste. Qu'en pense la galerie?

— Mon Dieu! fit Adrien, je me demande si la caste se trouve ailleurs que sur l'argenterie et les panneaux des voitures. On voit maintenant les héritières des compagnons de saint Louis devenir républicaines, démocrates, égalitaires, libres penseuses...

Il s'arrêta, rougissant jusqu'aux yeux, car ce qu'il disait en songeant à Mlle de Louarn, s'appliquait par trop bien à la maîtresse

de céans. Par bonheur, tout le monde comprit que cette tirade visait une absente. Montgodefroy, charitablement, se hâta d'aiguiller :

— Les Louarn vont nous inviter au mariage. Pour mon compte, je déclare que cela m'ennuie fort.

— Moi aussi, déclara La Houssaye, vivement.

Le nuage qui venait de se former sur le front de Louise disparut comme par enchantement lorsqu'elle entendit ces paroles. Un plaisir délicieux lui donna de belles couleurs. O joie! la perspective d'une rencontre avec M[lle] de Louarn *ennuyait* Adrien! Le banquier dit à sa fille :

— Et toi? Tu ne dis mot! Pourras-tu sans pâlir voir ton ancien amoureux jurer sa tendresse à une autre?

Sans perdre contenance, elle répondit :

— Je préfère dix enterrements à un mariage de ce genre, où la tendresse n'est pour rien.

— Ne parle pas si vite, malheureuse! N'as-tu pas toutes les chances d'être épousée pour ton argent?

— Non, papa, dit la jeune fille avec une expression singulière. Si je me marie, ce qui n'est pas sûr, l'homme à qui je me donnerai m'épousera pour moi-même, comme je l'épouserai pour lui.

Marthe, un peu brusquement, donna le signal de quitter la table. On devinait en elle un agacement. Restée seule avec son mari, sur la fin de la soirée, elle demanda :

— Votre intention est-elle de jeter Louise à la tête de notre voisin? A force de parler mariage devant eux, vous leur en donnerez l'idée.

— Vraiment? fit Montgodefroy, les mains dans ses poches, les joues gonflées, comme quand il méditait un gros coup de bourse. Eh bien, ma chère, je ne demande que ça. Mais ils n'y pensent guère ni l'un ni l'autre!

Et, laissant sa femme bouleversée de cette ouverture, le perspicace banquier gagna son lit.

XXI

Dès lors, il ne se passa point de semaine qu'Adrien ne dînât chez les Montgodefroy. Dans cette maison, il avait deux amis et une ennemie, ou du moins une adversaire. Marthe, comme un lièvre longtemps battu, revenait au gîte, c'est-à-dire à l'aristocratie, où, par un grand mariage de sa fille, elle pouvait rentrer superbement. Louise, héritière de Villegarde en plus de son bien personnel, était un parti capable de tenter un duc; les ducs à marier foisonnaient alors. Choisir La Houssaye pour gendre : quelle plaisanterie!

Ne pouvant fermer sa porte à la *persona grata* du chef de la

famille, elle avait trouvé le moyen de l'environner d'un mur de glace, qui était de faire revenir à tout propos le nom d'Antoinette. Bien qu'elle ignorât le fond de l'histoire, elle voyait bien qu'une histoire existait, du moins qu'elle avait existé. Elle l'écrivit à sa façon, très habilement. Elle fit d'Adrien une victime, laissant voir qu'elle plaignait son échec immérité, qu'elle admirait son courage, mais surtout qu'elle conservait un espoir en sa faveur. Ces allusions étaient discrètes; Adrien les supportait assez mal, au fond. Mais comment dire qu'il n'avait que faire d'être loué, ou d'être encouragé, ou d'être plaint? Même il n'osait pas avoir l'air d'un malade trop tôt guéri, ce qui eût été d'un homme sans tact. Il courbait la tête, maudissant les bavardes qui se mêlent des affaires des autres. A peine s'il se risquait à regarder Louise, qui, le nez dans son assiette, ne disait mot, redevenue presque aussi malheureuse qu'aux plus mauvais jours.

On apprit un beau soir que la fiancée de Fernand pleurait une tante, ce qui restreignait la cérémonie aux seuls parents. La mère de Louise enveloppa son voisin d'un regard mouillé d'émotion :

— Ah ! comme je suis contente !

Exaspéré, La Houssaye demanda :

— Faut-il croire que la défunte était votre ennemie ?

— Ce n'est pas à moi que je pensais, ingrat ! Vous avez dit vous-même que... certaines rencontres vous charmaient peu, dans les circonstances présentes. Comme vous êtes devenu nerveux! Est-ce que vous ne voyagez pas cette année ?

Au mot de voyage, il y eut un changement soudain sur le visage de Louise : tel un jeune olivier dont un coup de vent retourne les feuilles. La Houssaye la vit reprendre ses couleurs, quand il eut répondu :

— Je reste au Mûrier, sauf votre bon plaisir. Mon seul voyage aura pour but Villegarde et sa forêt, en novembre.

Ces douches d'eau glacée, dont Marthe l'inondait périodiquement, avaient un résultat que l'on devine peut-être : un nom, qui était autrefois *le seul nom*, commençait à lui devenir antipathique. Ce n'est pas seulement la femme, quoi qu'en dise Hamlet, qui peut servir de synonyme à Fragilité.

Malgré tout, Adrien vivait dans un calme assez complet sinon très heureux ; mais bientôt il perdit cette tranquillité. Marthe Montgodefroy ne pouvant plus dissimuler au monde qu'elle avait une grande fille, prenait le parti de s'en priver le plus promptement possible en faveur d'un gendre. L'ouverture des chasses fit apparaître à Saint-Urbain des invités d'une espèce inconnue en ce lieu, tout au moins depuis plusieurs années. C'étaient des jeunes gens,

comtes et marquis de la meilleure noblesse, non de la meilleure fortune peut-être, mais tout disposés à devenir riches par la grâce du septième sacrement. Ceux-là étaient priés par madame, tandis que monsieur n'avait pas d'autre invité qu'Adrien, en dehors des « fusils » quinquagénaires.

Perdu au milieu de tous ces gentilshommes pour qui les faisans n'étaient qu'un prétexte, et qui songeaient peu, d'ailleurs, à faire croire le contraire, ce jeune bourgeois commençait à souffrir vaguement. Dans son opinion, cette souffrance venait d'un intérêt dévoué pour Louise, qui méritait mieux qu'un chasseur... de dot. Mais, à chaque présentation, il voyait le regard de l'héritière, toujours le même, tourner vers lui son rayon pur.

« Allons ! pensait-il, ce n'est pas encore celui-là ! Nous sommes tranquilles jusqu'à dimanche prochain ! »

De dimanche en dimanche, on atteignit sans encombre l'époque du séjour annuel du marquis à Saint-Urbain. La Houssaye comprit bientôt que l'oncle était le confident de sa petite-nièce, et que lui-même comptait un allié de plus. Mais cet allié l'embarrassait fort : il en savait trop long sur les affaires d'Adrien, au temps passé.

Chaque jour les deux amis se rencontraient pour une chevauchée matinale, comme cette fois où Villegarde avait surpris le châtelain du Mûrier montant *Elphin* avec une jupe. Ferréol, dans une de leurs promenades, évoqua ce souvenir, très naturellement, comme un fait de l'histoire ancienne. Même il ne craignit pas d'ajouter :

— Voudriez-vous être encore à l'année dernière, à pareille époque?

Le jeune homme répondit quelque peu évasivement :

— L'année dernière! Est-ce possible?... J'ai l'impression qu'il y a douze ans, et non pas douze mois.

— Alors, mon ami, c'est comme s'il y avait douze ans. La paille brûle vite! Quand vous aurez mon âge, vous verrez combien le genre humain dépense de ce combustible, même pour chauffer la grande chaudière du progrès. Fouillez les cendres qui se sont amassées, depuis quelques mois, en vous et autour de vous. Qu'est devenu... *Elphin?* Qu'est devenu Thomassin? Que sont devenus Pierre de Louarn et « Renée »? Le seul qui soit toujours là, immuable, c'est l'abbé; mais ce n'est pas de la paille qu'il brûle. Vous devriez faire comme lui, dans un autre foyer : le foyer conjugal... Vous êtes mûr, maintenant.

— Chut! dit La Houssaye. Ne parlons pas de ces choses. Faites attention qu'il y a encore plus d'un mois d'ici au 14 novembre. *Elle* m'avait remis à ce jour-là pour se prononcer.

— Bien! répondit Ferréol gravement. Je conçois que vous ne vous jugiez pas tout à fait libre. Laissons refroidir les cendres.

Pauvres cendres d'un amour à la flamme impétueuse, elles refroidissaient comme ces tisons mourants qu'éteint le soleil de son rayon lumineux. Déjà certains regards d'Adrien mettaient les roses du printemps aux joues de Louise; mais, craignant l'illusion, elle tremblait d'angoisse autant que d'espérance, et les invités de Mme Montgodefroy défilaient inaperçus. Marthe, cependant, ne perdait pas courage et demandait à son oncle des invitations pour la Saint-Hubert, dont les préparatifs s'organisaient.

Le marquis se montra sourd, déclarant que la première série était complète et que, *cette fois*, on chasserait sérieusement. De fait, à l'exception d'Honoré, le château de Villegarde réunit, à l'ouverture de la saison cynégétique, un choix exclusif de veneurs *sérieux* sous tous les rapports, c'est-à-dire étrangers à la politique, mariés ou manifestement disqualifiés pour le mariage. Les amazones, en puissance d'époux, n'avaient pas besoin d'être escortées, sauf Louise... Adrien ne demandait pas mieux que de l'escorter, à cette heure.

Il faut avouer, cependant, que le hardi veneur de jadis était bien changé. Croira-t-on qu'il ignorait, la plupart du temps, si les chiens donnaient à vue ou tombaient en défaut? Ces distractions ne pouvaient échapper aux yeux vigilants de Marthe, ni même aux yeux de sa fille. Celle-ci, loin de s'en réjouir, était consternée :

« Il songe à l'intrépide amazone de l'an dernier! »

Parfois, se souvenant qu'il admirait l'audace, elle voulait faire l'intrépide, elle aussi. Mais alors Adrien protestait, avant même que la mère eût parlé :

— Non, mademoiselle! pas de sauts d'obstacles! Vous n'êtes pas encore assez solide! Prenons de ce côté.

Alors on pouvait lire dans le regard de Louise une reconnaissance pour cette tyrannie..., et le tyran la lisait. D'un autre côté, les moindres incidents de la chasse réveillaient en lui le souvenir d'Antoinette, qui semblait être disparue du monde. Que devenait-elle? Sans doute, l'abbé Esminjeaud, souvent invité par le marquis, aurait pu le dire; mais Adrien n'osait l'interroger depuis certaine réponse qu'il en avait reçue. D'ailleurs, il avait lui-même sur le cœur une confession tellement étrange que la seule vue du confesseur l'intimidait.

Son malaise devint particulièrement insupportable le 14 novembre, qui était la limite fixée à son attente, alors qu'il attendait de Mlle de Louarn son bonheur ou son malheur. Comme on ne chassait pas, il resta enfermé chez lui toute la matinée, refroidi

jusqu'aux os par une tristesse lourde, comme s'il eût veillé un mort. Il se revoyait, l'an passé à la même heure, seul avec Antoinette, dans la voiture qui les ramenait de la station. Il se répétait : « Si j'avais été accepté pourtant? » Et il sentait en lui-même une reconnaissance très mélancolique pour celle qui l'avait repoussé, qui, probablement, à cette même heure, songeait à lui, à cette inoubliable conversation dans la forêt voilée de brume...

Un coup frappé à la porte le tira de son engourdissement. Le courrier arrivait, contenant ses journaux et la lettre suivante :

« Mon ami, félicitez-moi, car je suis très heureuse. Vous souvenez-vous de l'entretien que nous avons eu à l'hôtel de Meaux? Vous désiriez savoir si j'aimais quelque chose avec enthousiasme. Ce jour-là, je vous ai répondu non, ce qui était alors la vérité ; mais, dans la suite, j'ai tâté de plusieurs enthousiasmes pour finir par celui... qui vous mettait si fort en colère. Vous aviez raison, mon ami ; car il ne suffit pas d'aimer les pauvres et les malheureux ; il faut les aimer *bien*, et je les aimais fort mal. Je ressemblais, — parlons chasse encore une fois, — à une amazone qui aurait voulu monter *Elphin*, l'admirable *Elphin*, sans lui mettre un mors dans la bouche. Au premier obstacle, où seraient allés le cheval et l'écuyère ?

« Maintenant, j'ai trouvé le mors indispensable : c'est l'amour du Bon Dieu. On m'a montré qu'il faut l'aimer *d'abord*, et n'aimer le prochain qu'après lui, à cause de lui. Désormais je suis solide, et je vais repartir en chasse, avec un autre costume : une belle guimpe blanche, une robe grise, et un crucifix au cou. Sachez-le bien et dites-le partout, car c'est la vérité sainte : je suis inondée de bonheur. Et, dans cette joie, la certitude que vous ne serez plus en colère contre moi tient une bonne place.

« Demain, quand vous lirez ces lignes, j'aurai pris possession de ma petite chambre du noviciat. Quelqu'un que vous savez ne m'a pas permis d'y entrer plus tôt, disant qu'il faut tenir une parole, même donnée aux humains, et que, *jusqu'à demain*, je n'étais pas tout à fait libre. Pourtant, je savais bien que vous me laissiez libre, et je remercie Dieu que vous l'ayez fait. Mon pauvre ami, comme nous aurions été malheureux!...

« Je vous préviens que je prierai beaucoup pour que vous trouviez une bonne femme ou, plutôt, pour que vous l'épousiez vite, car elle est trouvée, ou je suis aveugle. La nouvelle de vos fiançailles sera le dernier écho du monde capable de m'intéresser. Pour cadeau de noces, vous aurez la bénédiction de

« Votre *sœur* bientôt, votre amie toujours,

« ANTOINETTE. »

La cloche du déjeuner sonna comme Adrien terminait sa lecture; pour manger un peu, il dut se faire violence. Bien qu'Antoinette répétât qu'elle était la plus heureuse des femmes, il sentait une étrange émotion lui serrer la gorge, tandis qu'une question, malgré ses efforts pour l'écarter, lui montait à l'esprit : cette femme, qui venait de mourir au monde quelques heures plus tôt, n'avait-elle jamais senti l'amour? N'avait-elle jamais regretté, même un instant, celui qui « la laissait libre »?... Cette lettre d'une sainte, presque d'une morte, exhalait un vague parfum de tendresse cachée, insaisissable. Telles ces pages venues des contrées d'Orient pour annoncer un deuil et qui, néanmoins, portent dans leurs plis l'odeur expirante des fleurs capiteuses de là-bas.

« Ma pauvre Antoinette!... Vous serez un mystère pour moi jusqu'à la tombe », se dit Adrien dont les paupières étaient humides.

Dès qu'il put s'échapper, il fit seller un cheval et courut les bois, seul, tout l'après-midi... Vers l'heure du dîner, l'abbé Esminjeaud parut à l'improviste, il semblait radieux.

— Je viens, dit-il, en messager d'une amie absente, que nous ne verrons plus. Mlle de Louarn m'a chargé de vous faire part à tous de son entrée au couvent. Elle désire que nous prenions part à sa joie, qui est complète.

Il y eut des exclamations étonnées; mais ni Louise ni La Houssaue n'ouvrirent la bouche. Leurs regards se croisèrent... De toute la soirée, ils n'échangèrent pas un mot.

Le lendemain, de très bonne heure, Adrien se rendait chez le marquis déjà prêt pour la chasse. Il lui demanda :

— Vous souvient-il de vos paroles du mois passé? « La paille brûle vite. Le temps est venu d'allumer un feu durable au foyer conjugal. » Depuis quelque temps, peu à peu, la chère flamme a pris naissance : elle ne s'éteindra plus. Serez-vous contre moi si j'essaye d'obtenir la main de votre petite-nièce?

— Pourquoi serais-je contre vous? répondit Ferréol dont les yeux s'éclairèrent d'une joie franche.

— Parce que Mlle Montgodefroy pourrait épouser un grand seigneur. Mais, — il n'y a qu'un homme au monde à qui je ferais cette confidence, — elle veut bien... ne pas s'apercevoir de mon indignité.

— De qui diantre le savez-vous? Ce n'est pas d'elle, je suppose?

— Non, c'est de Barillot. Vous me croyez fou, n'est-ce pas? Permettez donc, avant de sonner pour qu'on m'emmène à Bicêtre, que je vous raconte un épisode secret de mes rapports avec ce brave garçon.

L'histoire du médaillon terminée, La Houssaye conclut :

— Voudrez-vous bien, maintenant, me servir d'ambassadeur?

Ferréol répondit :

— Ce serait voler mes appointements, d'après ce que vous venez de dire. Toutefois, laissez-moi vous donner un conseil : n'ôtez pas à Louise le bonheur de croire à son miracle. Les femmes, voyez-vous, n'ont jamais trop d'idéal.

En même temps, le marquis appuyait le doigt sur une sonnerie : un domestique se montra.

— Qu'on dise à mademoiselle que je l'attends pour prendre son café chez moi, avant de monter à cheval.

Deux minutes après, une tête blonde, jolie à ravir sous son chapeau d'amazone, paraissait entre les portières :

— Me voilà, Tonton. Quelle idée... ?

Elle s'interrompit brusquement à la vue d'Adrien qui devenait pâle, car il avait compris l'idée de Ferréol.

— Si ça t'ennuie, va déjeuner avec tout le monde.

— Oh non ! c'est très amusant, cette dînette à trois.

Bientôt, pour être sincère, la dînette se réduisit à deux convives. Le troisième, dans la chambre à côté, achevait ses préparatifs, laissant refroidir sa tasse. Il chantait à pleine voix, sur un ton joyeux, ces paroles de la plus belle des fanfares :

Place à l'aimable châtelaine
Qui seule doit régner ici,
La voici...

Louise et Adrien n'avaient pas envie de chanter, ni même de manger. Villegarde, qui les voyait dans une glace, pensait à part lui :

— Comme ils s'aiment ! Les voilà gauches ainsi que des amoureux de village ! Est-ce qu'ils vont me faire chanter longtemps?

Par bonheur, Louise qui tournait sa cuiller de vermeil dans ses doigts, la laissa tomber sur le tapis. Adrien se mit à genoux pour la ramasser et, trouvant la place bonne, y resta, d'autant mieux qu'il avait rencontré une petite main toute tremblante. La cuiller tomba de nouveau : cette fois, elle resta sous la table. Dans la pièce voisine, la fanfare continuait. L'amoureux, n'ayant pas le temps de faire de grandes phrases, n'en essaya qu'une petite :

— Je vous aime ! Voulez-vous être à moi?

La phrase de l'amoureuse fut bien plus courte encore. Soudain, la musique s'arrêta; Ferréol contemplait le groupe et disait de sa plus grosse voix :

— C'est ce que vous appelez une dînette, misérables?

Adrien n'avait pas l'air d'avoir peur. Il se leva et, sans rien répondre, sauta au cou de Villegarde qui l'accola joyeusement. Alors, tout à fait rassurée, Louise cacha ses joues brûlantes sur la

poitrine de son oncle qui, en ce moment, avait dans le gosier autre chose que des fanfares.

Quand il supposa que sa voix ne tremblerait pas trop, Ferréol dit aux jeunes gens :

— Mes bons amis, le reste me regarde. Pour le moment, il s'agit de monter à cheval et de n'avoir l'air de rien. Car je vous avertis, mademoiselle, que vous paraissez radieuse. Jolie tenue pour une personne bien élevée! Et si votre père dit non?

— Je n'ai pas peur, dit Louise; vous êtes avec nous! D'ailleurs, je crois aux miracles.

— Ah! fit Adrien, moi aussi! Particulièrement aux miracles de l'amour.

Ce jour-là, Ferréol fut un maître d'équipage pitoyable. Une chose l'intéressait plus que les chiens, les défauts, les changes, les débûchés en plaine : c'était de regarder sa petite-nièce. Elle galopait doucement, le regard perdu au loin, dans une extase. On aurait dit qu'elle était portée sur des ailes, plutôt que sur un vieux pur-sang, incapable, Dieu merci! d'abuser des distractions de son écuyère. Elle n'osait tourner la tête vers Adrien, car il lui semblait que tout le monde, jusqu'aux piqueurs, épiait ses moindres gestes. Sa mère la suivait comme son ombre.

Au bout de deux heures, La Houssaye l'informa qu'on rentrait au château et qu'on n'avait pas pris le cerf. Un cri lui échappa :

— Quel bonheur!

Elle aurait voulu que pas un être ne connût la souffrance et la mort pendant cette journée, — unique pour elle dans l'histoire du monde, — où le désir de son cœur était comblé.

Vers le soir, Montgodefroy parut, arrivant de ses bureaux. Louise, embusquée derrière les persiennes, vit son oncle s'emparer de lui, au débotté, et le conduire dans un coin mystérieux du parc. L'entretien fut extraordinairement court; les deux hommes, quand ils revinrent, semblaient redevenus jeunes. Presque aussitôt, Louise fut mandée chez sa mère, où le conseil était assemblé. Marthe courbait le front et regardait les bûches flamber dans l'âtre. Honoré dit à sa fille :

— Qu'est-ce que tu ferais maintenant, si je ne voulais pas?

Louise laissa tomber ses mains jointes et répondit :

— Mon cher papa, qu'est-ce que vous feriez si l'on vous apprenait que vous avez perdu jusqu'au dernier sou et qu'il faut mendier le reste de votre vie?

— Je vais perdre ma fille : n'est-ce donc rien?... soupira le brave homme, dont les yeux étaient mouillés.

Louise embrassa son père et baisa les joues de sa mère; celle-ci

semblait de marbre. Pour la première fois, peut-être, son mari venait de lui faire entendre certaines vérités un peu dures. Comme le dîner sonnait, Ferréol s'empressa d'aller chercher lui-même le personnage indispensable au dénouement, qui fut court, ainsi qu'il convient aux dénouements faciles.

On convint que les fiançailles seraient tenues secrètes, jusqu'au moment où Marthe et sa fille rentreraient à Saint-Urbain.

Le jour suivant, Mlle Montgodefroy, accompagnée de son institutrice, entendait la messe à la Morinière. Ses yeux se levaient souvent vers le médaillon d'or pendu au cou de la Madone : elle ne se doutait pas qu'il était vide. Un bruit de pas vint troubler son recueillement : Adrien s'agenouillait près d'elle... En se retournant pour bénir, l'abbé Esminjeaud vit le couple et remercia Dieu.

Les jeunes gens revinrent bras dessus bras dessous par de jolis sentiers trop étroits, qui semblaient imaginés pour la circonstance. Comme la duègne était sur leur dos, — elle savait tout, mais une duègne est toujours une duègne, — ils ne pouvaient parler de ce qui remplissait leur cœur. Ils se dédommageaient en faisant des projets; la fiancée déclara que le Mûrier lui plaisait fort comme résidence. Adrien objecta :

— Nous allons passer pour des avares qui craignent de dépenser leur bien.

— Oh! nous le dépenserons, affirma Louise. Vous souvenez-vous de la fameuse théorie sur la circulation des capitaux?

— Bonté divine! s'écria La Houssaye. Voilà maintenant que vous allez devenir socialiste!

— Mais je le suis, répondit-elle en riant. Moi aussi, je trouve que la société va mal : les riches ne donnent pas assez. Dans leur budget, ils devraient faire aux pauvres une plus grande place, gagnée sur le luxe. Toutefois, ce n'est pas notre argent seul qu'il faut donner : c'est aussi notre temps. Il faut franchir chaque jour la frontière qui nous sépare du royaume de la souffrance. Il faut moins plaindre les malheureux, — ils ne sentent que trop leurs peines, — mais il faut les aider mieux. Jésus leur disait sur la montagne : « Vous êtes heureux! » En même temps, il multipliait les pains, guérissait les infirmes, rendait la vue aux aveugles. Moins de paroles, plus de bonnes actions! Voilà ma doctrine sociale, puisqu'il est à la mode aujourd'hui d'en avoir une. Entre nous, c'est l'abbé Esminjeaud qui en est l'auteur.

— Je serai votre disciple, promit Adrien. Car votre doctrine est la seule vraie.

Alors, ils parlèrent de leur installation, de leur genre de vie. Peu à peu Louise devint agitée et comme inquiète. On voyait qu'elle

désirait aborder une question embarrassante. Enfin, jugeant sans doute que son auditeur était bien disposé, elle demanda :

— Votre intention est-elle que nous fassions un voyage, après que nous serons mariés ?

— Sans doute, répondit-il. Ne serez-vous pas bien aise de voir un peu l'Italie ? Ou bien que diriez-vous d'une saison au Caire ?

Elle ne vit pas le sourire singulier qu'il avait en faisant ces propositions. Ce n'était ni à Rome, ni en Egypte qu'elle désirait aller, et cet homme plein de ruse le savait bien. Toute craintive, elle reprit :

— Nous irons où vous voudrez ; car mon plus grand bonheur sera de vous obéir. Mais, si vous me permettiez un caprice... N'ayez pas peur : j'en aurai peu.

— J'espère bien que vous en aurez beaucoup ; j'y gagnerai mes plus chers plaisirs... Mais voyons toujours le premier.

— Je voudrais commencer par... les Pyrénées, déclara la jeune fille. J'ai un grand désir de voir Lourdes.

Elle fut toute surprise de l'émotion avec laquelle son fiancé lui baisa la main, en faisant la promesse demandée. Elle répondit simplement :

— Si vous saviez comme je suis heureuse !

Dans sa jeune poitrine, elle sentait son cœur bondir, comme prêt à s'envoler dans un grand battement d'ailes jamais lassées : les ailes de l'Amour et de la Foi. Et ce double enthousiasme se lisait si bien dans ses yeux, que l'amour, un instant, fut jaloux de son immortelle compagne. La Houssaye trouvait que sa part diminuait trop dans la reconnaissance de ce jeune cœur envers la destinée. Il décida qu'elle saurait, le moment venu, quel miracle très humain avait rapproché leurs voies en ce monde. Il se promit qu'elle verrait un jour le fameux billet...

Cependant lorsqu'ils se furent agenouillés ensemble, deux mois plus tard, au pied du roc d'où jaillit la fontaine sainte, Adrien sentit s'évanouir cette jalousie : le bonheur supprimait en lui tout autre sentiment. Quelques heures après, tandis que sa jeune femme déroulait ses cheveux blonds dans la chambre voisine, il tira de son portefeuille ce bout de papier qui lui rappelait tant de souvenirs. Il le relut, y posa ses lèvres... et l'approcha d'une bougie allumée. Sa main tremblait un peu en détruisant cette relique doublement précieuse. Mais, à cette heure, il se jura d'emporter le secret avec lui dans sa tombe. Il se souvenait que Ferréol avait dit :

« Les femmes n'ont jamais trop d'idéal ! »

D'aucuns ajouteront : « Et les hommes jamais assez ! »

Léon de Tinseau.

M. JULES LEMAITRE [1]

« Je n'imagine pas, écrivait M. Anatole France dans la préface de la *Vie littéraire*, qu'on ait jamais pu être plus intelligent que M. Paul Bourget et M. Jules Lemaître. » De son côté, M. Jules Lemaître, dans un de ses portraits littéraires, après avoir traité les hommes de génie d'êtres inconscients, exaltait les artistes plus compréhensifs « qui ont une science et une sagesse plus complètes, une conception plus raffinée de l'art et de la vie », et il citait parmi ceux-ci M. Paul Bourget et M. Anatole France. M. Paul Bourget ne se ferait sans doute pas beaucoup prier pour déclarer que MM. France et Lemaître ont l'intelligence la plus souple et la plus variée, et l'on aurait ainsi une petite académie d'admiration mutuelle qui serait tout à fait exquise, car ces trois écrivains qui se comprennent merveilleusement sont, en effet et avant tout, des *intelligents*.

Les écrivains très intelligents d'une époque en ont parcouru toutes les idées et en offrent le reflet dans leurs œuvres. Dès lors, quand bien même d'autres artistes nous séduiraient par une plus grande puissance créatrice, ceux-ci demeureraient encore d'un intérêt plus direct pour l'histoire intellectuelle de leur temps. C'est de ce point de vue que l'œuvre de M. Jules Lemaître est surtout attirante. Critique dramatique et littéraire, il a écrit huit volumes d'*Impressions de théâtre* et cinq volumes sur les *Contemporains*. Dans ces treize livres de critique, qu'on pourrait appeler les Mémoires d'un dilettante, on retrouve tous les courants de pensées qui ont traversé l'âme contemporaine, toutes les idées modernes rendues par un esprit qui est toujours sincère et de bonne foi, et qui est bien de son temps par l'acuité de sa vision et la vivacité de sa sensation. Dramaturge et romancier, — qu'il étudie dans une âme de roi les devoirs sociaux qui tourmentent notre âge, ou qu'il

[1] *Impressions de théâtre* (8 vol.). — *Les Contemporains* (5 vol.). — *Dix contes*. — *Serenus*. — *Les Rois*. — *Révoltée*. — *Le Député Leveau*. — *Mariage blanc*. — *Flipotte*. — *L'Age difficile*. — *Le Pardon*.

étende un pardon peut-être un peu facile sur les fautes des pauvres hommes si dignes de pitié, — M. Jules Lemaître prend toujours l'homme d'aujourd'hui avec ses faiblesses et ses complexités, avec son aptitude à comprendre, son amour de l'indulgence et son manque de qualités viriles et énergiques.

Et c'est là ce qui fait, malgré tout, l'unité de son œuvre : cette préoccupation de l'âme humaine. Les trucs de théâtre, les raffinements d'art, les paradoxes, le plaisir, à l'instar de Renan, de *caresser sa petite pensée*, les gamineries même de son style, ne servent qu'à voiler un souci constant de l'humanité. Oh! sans doute, il n'est pas un moraliste austère : s'il conspue le vice, c'est en se tenant les côtes, et s'il défend la croyance, c'est en lui tournant le dos. Mais il y a en lui, à côté du fringant curieux d'art et d'idées, du dilettante qui se plaît aux spectacles changeants de l'existence, un honnête homme à principes pour la conduite de la vie; ils s'accommodent comme ils peuvent de vivre ensemble, néanmoins ils font bon ménage.

Étudier son rêve esthétique à travers les variations et les contrastes de sa critique, montrer dans ses contes et dans son théâtre l'inquiétude des problèmes de la vie contemporaine et déduire de tous ses ouvrages une morale et une philosophie peut-être un peu fuyantes, mais réelles cependant, sincères et indulgentes, telles seront les trois parties de cette analyse de la pensée de M. Jules Lemaître.

I. — La critique de M. J. Lemaître.

M. Lemaître était à peine connu pour quelques vers à la manière délicate et sentimentale de Sully-Prudhomme, et pour une étude limpide sur le théâtre de Dancourt, lorsqu'il débuta véritablement dans les lettres. Ce furent quelques portraits littéraires, — notamment celui plutôt hostile sur Renan et celui terriblement belliqueux sur Georges Ohnet dont le triomphe inouï semblait une atteinte à l'art, — publiés à la *Revue bleue*, qui mirent tout à coup son nom en évidence. Ce professeur de province qui surgissait brusquement sur la scène parisienne et qui y faisait une entrée si bruyante, montrait des qualités alertes et vivantes dont la critique était désaccoutumée. On disait du coq gaulois qu'il *chantait clair :* le nouvel écrivain chantait clair comme le coq gaulois; il disait nettement ce qu'il avait à dire en une prose singulièrement souple et animée, sans grande puissance d'émotion et d'harmonie, mais apte à rendre les plus fines nuances de pensée, les plus subtils rêves d'art.

Depuis ces brillants débuts, le succès de M. Lemaître critique n'a fait que s'accentuer. Il continua à noter dans ses études littéraires les différentes expressions de la pensée contemporaine. Puis il hérita au *Journal des Débats* de la succession de Jean-Jacques Weiss et jugea chaque lundi les pièces soumises à l'approbation du public parisien.

Il y a dix ans que M. Lemaître amoncelle ainsi ses critiques dramatiques et littéraires. A-t-il varié durant ce long espace de temps? Pas sensiblement, malgré ses prétentions à l'impressionnisme, en tous cas beaucoup moins qu'il ne le dit et peut-être qu'il ne le croit. Sans doute, il s'est modernisé et parisianisé; il en a eu surtout le désir. Dans ses premiers portraits contemporains, il se donnait encore la peine de fixer la manière de voir, le tempérament, la méthode de l'écrivain qu'il étudiait. Ainsi il a écrit sur Sully-Prudhomme des pages sérieuses et pensives qui pénétraient jusqu'à l'âme du poète des *Epreuves*. Depuis lors, il n'a rien écrit de si soigné, d'aussi parfait. Il s'est laissé aller peu à peu à ses impressions du moment, et cette nonchalance n'est guère à blâmer, puisqu'elle nous permet de le connaître davantage, puisqu'elle nous livre un peu plus de son intelligence et de son cœur.

Puis il perdait aussi un reste d'ingénuité qu'avait conservé en lui la vie méditative de la province. Ce n'est pas aujourd'hui que M. Lemaître reprocherait à Renan sa jovialité et ses contradictions, et traiterait dédaigneusement Théodore de Banville en clown de la littérature : il comprendrait mieux le charme d'esprit et de grâce de ce dernier; et quant à Renan, il suffit de consulter ses derniers feuilletons sur le *Prêtre de Némi* ou l'*Abbesse de Jouarre*, pour saisir en lui l'influence du maître et le reflet de son dilettantisme. Mais, malgré ces quelques divergences de ton, on reconnaît bien la même pensée dans les cinq volumes des *Contemporains*, une pensée soucieuse avant tout de vérité et de vie, aimant la tradition par habitude et par rectitude de jugement, et profondément amoureuse de la beauté.

Il y a plus d'uniformité encore dans les *Impressions de théâtre*. J'entends par uniformité une identité d'esprit, et non une monotonie d'idées sans cesse rebattues, car M. Lemaître est l'une des intelligences les plus variées et les plus agiles qui soient aujourd'hui. Le critique dramatique s'était d'ailleurs placé à part tout de suite parmi ses confrères : les choses de métier, les trucs de scènes, les conventions théâtrales, les pièces plus ou moins bien charpentées, ne l'intéressaient que médiocrement. Il laissait à M. Francisque Sarcey le soin de démontrer qu'une œuvre était plus ou moins scénique, et devait réussir plus ou moins. Il ne se souciait

guère que de la vérité des personnages, aimant à voir le monde et les hommes dans leur train habituel : « Autant de conventions qu'on voudra dans l'action, disait-il, le moins de conventions possible dans les personnages. » Cependant ses premiers feuilletons ont plus de joie, plus d'entrain, une bonne humeur plus habituelle ; on y sent l'homme qui s'amuse au théâtre, et qui y va, non point seulement par métier, mais encore par plaisir : le professeur s'y émancipe, le provincial y recherche le goût spécial et capiteux de Paris. Les derniers témoignent de plus de préoccupations morales, et il n'est pas rare, à travers des accès de gaieté et des paradoxes joliment présentés, d'y rencontrer quelques réflexions tristes, quelque amère pensée de la vanité des choses.

Il n'est pas aisé de faire la critique de ce critique. Lui-même a parlé quelque part des écrivains et des artistes dont le charme délicat et subtil est très difficile à saisir et à fixer dans une formule. Il est un de ceux-là, car son art est fait de nuances, et ses impressions sont fuyantes et légères. Ce n'est point que son individualité ne soit nettement caractérisée. Ainsi qu'il le proclame lui-même, « il y a autant de manières d'entendre la critique que le roman, le théâtre ou la poésie : la personnalité de l'écrivain peut donc s'y marquer aussi fortement quand il en a une. »

Il la définit en dilettante; pour lui, elle est impressionniste et personnelle, elle est le récit de ses sensations au contact des œuvres littéraires. A plusieurs reprises, il l'a proclamé : « Dogmatique ou non, la critique, quelles que soient ses prétentions, ne va jamais que jusqu'à définir l'impression que fait sur nous, à un moment donné, telle œuvre d'art où l'écrivain a lui-même noté l'impression qu'il recevait du monde à une certaine heure. » Ailleurs, il est plus explicite encore : « D'abord dogmatique, la critique est devenue historique et scientifique; mais il ne semble pas que son évolution soit terminée. Vaine comme doctrine, forcément incomplète comme science, elle tend peut-être à devenir simplement l'art de jouir des livres et d'enrichir et d'affiner par eux ses impressions. »

M. Brunetière, qui est le défenseur attitré de la critique objective et impersonnelle, ne supporta point aisément ces théories d'impressionnisme que M. Lemaître pratiquait dans ses analyses contemporaines. Cela donna lieu à un débat fort intéressant; l'écrivain malmenait assez vivement les critiques atteints de subjectivité, et notamment MM. Jules Lemaître, Paul Desjardins, Anatole France. Celui-ci se défendit avec son ironie narquoise et insolente. Il était d'ailleurs, et à bon droit, le plus attaqué; car, outre qu'il ne parlait guère que de lui dans ses feuilletons du

Temps, sous prétexte d'études littéraires, et qu'il s'appliquait à y faire de gentilles confidences et de familières causeries, il avait été le plus loin dans la théorie de la critique personnelle. Pour lui, l'homme ne pouvant sortir de lui-même, la critique objective n'existait pas, et l'écrivain qui parlait d'un confrère ne faisait jamais que parler de lui-même à propos d'un autre. Et, avec une jolie impertinence, il émettait des aphorismes comme ceux-ci : « Le bon critique est celui qui raconte les aventures de son âme au milieu des chefs-d'œuvre. » — « Il faut que le critique se pénètre bien de cette idée que tout livre a autant d'exemplaires différents qu'il a de lecteurs, et qu'un poème, comme un paysage, se transforme dans tous les yeux qui le voient, dans toutes les âmes qui le conçoivent. »

En vain, M. Brunetière lui objectait que les impressions que subissent les sens des hommes sont à peu près semblables, qu'il en est de même pour les fonctions de l'entendement; que les hommes n'étant point ainsi différents les uns des autres, un criterium de jugement pour les œuvres de beauté demeurait possible, et que, d'ailleurs, sans cette parité de la nature humaine, il n'y aurait ni société, ni langage, ni littérature, ni art. Nous sommes hommes, concluait-il, et nous le sommes surtout par le pouvoir que nous avons de sortir de nous-mêmes pour nous chercher, nous retrouver et nous reconnaître chez les autres. M. France ne répondait à toutes ces belles raisons que par son ironique sourire de sceptique, disant que nous ne sommes sûrs de rien, et que nous ne pouvons, lorsque nous critiquons quelque ouvrage, que suivre nos goûts, nos fantaisies, notre caprice.

M. Lemaître est certainement de l'avis de M. Anatole France. Il croit, sans doute, lorsqu'il juge, ne faire que suivre ses goûts du moment, ses fantaisies de l'instant, son caprice de l'heure. Il est à coup sûr un bon critique, si le bon critique est celui qui raconte les aventures de son âme au milieu des chefs-d'œuvre. Et pourtant, d'où vient qu'il est facile de découvrir chez lui, tout comme chez l'auteur du *Lys rouge*, un criterium de jugement dont il ne s'écarte guère? Ses contradictions ne sont qu'apparentes; il a une esthétique très réelle et très positive qui sert de base à sa critique. Il se livre lui-même sans doute, — trop au goût de M. Brunetière, jamais trop au nôtre, car nous retrouvons en lui bien des côtés de l'âme moderne, de notre âme, — mais il livre aussi, qu'il le veuille ou non, son sentiment de la beauté et de l'art. Et ce sentiment, s'il est personnel, est objectif en même temps, parce qu'il se relie à des traditions de mesure, de goût et d'harmonie, dont nous retrouvons le culte dans la littérature de

tous les temps. Le jugement du premier venu ne nous importe guère; le jugement de M. Jules Lemaître nous intéresse, parce qu'il est celui de M. Jules Lemaître, c'est-à-dire d'un écrivain dont nous apprécions le sens de la beauté. Si nous l'aimons, c'est parce que, comparé à d'autres artistes, il nous a paru plus délicat et plus subtil. Et nous l'avons jugé ainsi par suite d'une esthétique intérieure qu'il est très difficile de formuler sans doute, mais qui existe cependant, et qui fait qu'aux yeux de tout homme de culture intellectuelle, tels écrivains *comptent* et tels autres ne *comptent pas*.

M. Lemaître a surtout développé en lui la faculté de comprendre. Un savoir très sûr et très étendu qu'il s'efforce de cacher pour ne pas avoir l'air doctrinaire et professoral, et un sens de la modernité, un amour, — assez rare chez un homme qui a vécu longtemps dans l'étude du passé, — de la vie présente, et de tout ce qu'elle a de nerveux et d'inquiet, même de névrosé, lui rendaient ce but facile.

Sa culture classique est très grande. Il met sa coquetterie à la dissimuler. Il traite, avec un sans-gêne irrévérencieux au dernier point, les grands hommes dont on a coutume de parler avec dignité : Corneille lui paraît un peu candide; il raille si volontiers Shakespeare, que l'un de ses lecteurs l'en surnomma *le tombeur;* il consacra tout un feuilleton à démolir *Œdipe roi*. Donner une chiquenaude au nez de ces grands pontifes de l'art lui semble un plaisir indicible. C'est qu'il a peur que ses jugements soient le fruit de l'éducation et de la tradition; il ne sait pas démêler au juste, pour les grandes œuvres classiques, ce qu'il ressent lui-même et ce qu'on lui a appris à ressentir. Et puis il désire tant enterrer le professeur qu'il fut! Qu'il se rassure : le professeur est bien mort. Il a, d'ailleurs, eu tort de le tuer, car il lui doit beaucoup.

A propos d'Eschyle, il le constate involontairement. Dans le vieux dramaturge grec, nos sentiments sont déjà exprimés, tant il est vrai que l'essence de l'âme humaine demeure identique malgré le travail des âges. « Les formes seules des sentiments humains ont changé, conclut-il. Par cette intelligence du passé, par cette sympathie qui franchit les siècles, nous élargissons le point que nous occupons dans le temps, de même que nous agrandissons, par la charité et l'amour des hommes, le point que nous occupons dans l'espace. Et c'est ce qui fait la vie digne d'être vécue. »

L'intelligence du passé, la sympathie qui franchit les siècles, mais il doit cela aux bonnes humanités qu'il fit jadis. La culture classique a donc son utilité. Elle est un appoint à son dilettantisme. Elle lui permet de dominer les siècles, de voir d'ensemble le cortège

des belles œuvres de tous les temps, et d'introduire dans l'étude des œuvres modernes un peu de cette âme du passé que nous transmirent les générations et qui flotte confusément en nous. C'est elle qui lui permet, à propos d'une reprise de *la Belle Hélène*, d'évoquer la beauté grecque, et celle de qui Lucien disait, dans ses *Dialogues des morts*, que ceux qui l'avaient vue comprenaient tout le sang versé pour elle par les Troyens et les Hellènes. *Orphée aux enfers*, — une bien pauvre parodie pourtant, — évoque pour lui la fameuse fable antique; la religion orphique aux lois flexibles et douces lui apparaît dans cette opérette dénuée de philosophie, et il conclut par cette impression : « On jouit obscurément de trente siècles à la fois, car il n'y a pas beaucoup moins entre le joueur de lyre Orphée et le compositeur Jacques Offenbach. »

Et cela lui arrive très souvent d'évoquer les siècles morts à propos de tel insignifiant vaudeville ou de telle plate comédie. On comprend qu'ainsi il ne s'ennuie jamais au théâtre. Il pourrait dire comme Dumas père à qui l'on demandait son impression au sortir d'un dîner officiel, pompeux et froid : « Avec moi, je ne m'ennuie jamais. » Il porte en lui-même un théâtre assez varié pour prêter ses fantaisies et ses grâces ailées aux plus ternes représentations. Qu'il rende donc hommage au gai savoir qui le fait heureux et bienveillant : grâce à lui, il substitue à ses visions des rêves d'art plus beaux que lui dirent les artistes d'autrefois, et lorsque ces visions sont belles par elles-mêmes, il les enrichit encore des comparaisons du passé. Il s'asseoit donc toujours avec plaisir dans son fauteuil d'orchestre; il sait d'avance qu'il s'y délassera, quel que soit le spectacle qui lui sera offert. Si c'est *Cocard et Bicoquet*, il en sera quitte pour se souvenir de *l'Imitation :* par paradoxe, non, par habitude de penser, de penser à propos de n'importe quoi, d'agrafer à un rien une belle théorie philosophique ou morale. Etonnez-vous après cela de la bienveillance, peut-être un peu coupable, qu'il manifeste dans son feuilleton dramatique des *Débats* pour tant de pauvretés et d'insanités qu'on nous exhibe à la scène, depuis des années, sous le nom de vaudevilles, de comédies ou de drames. Il n'y pense même pas; tandis que le spectacle se déroulait, il songeait à autre chose. Alors il n'a pas voulu contrister les auteurs, puisque, au fond, il s'était intéressé à lui-même durant leur pièce. Seulement, ce n'était pas la peine d'être si cruel pour Georges Ohnet, pour montrer, d'autre part, tant d'indulgence.

Si l'on veut être sûr de son goût classique, il suffit de lire ses pages sur Racine. Il l'aime infiniment, et ses analyses des passions humaines, et son théâtre vrai, triste, harmonieux. C'est que les

tragédies de Racine sont *intérieures;* les décors et les événements y sont peu de choses; ce ne sont que des combats intimes en des âmes vivantes et douloureuses. Par là, l'écrivain est resté près de nous, n'a pas vieilli. M. Lemaître peut satisfaire en lui sa tendresse des modernes, et il y découvre en effet l'amour tel que nous le ressentons aujourd'hui encore, il montre dans sa *Phèdre* la chrétienne qui craint le triste péché de chair.

Cet amour du moderne, M. Lemaître l'a toujours mis au premier plan dans sa critique. Pour lui, il a bafoué des écrivains de jadis, que sans doute il avait aimés; il a sacrifié ses méditations de professeur, son analyse profonde et presque émue des œuvres chères; par lui il a acquis une singulière souplesse d'esprit, une rare aptitude à la gymnastique des idées, une fantaisie charmante, et même une grâce fringante et frétillante qu'il n'avait point tout d'abord. Il avait le don des nuances, il l'affina et le subtilisa. M. Barrès a pu dire avec raison qu'il était le seul écrivain actuel n'ayant pas écrit une phrase prétentieuse ou ridicule. Paris lui a donné sans doute le discernement rapide « du point qu'il ne faut pas dépasser sous peine de devenir affecté et ridicule ». Par crainte d'être l'un ou l'autre, il s'est interdit les émotions trop violentes, les tristesses trop étalées, les enthousiasmes trop exhibés; il a pratiqué l'art de la discrétion, l'art de ne pas appuyer.

Et cependant, par crainte de ne pas être assez moderne et parisien, il a failli dépasser la mesure. Nous allons voir comment. Prenons d'abord ses propres définitions : « La modernité, dit-il en une subtile analyse de la littérature impressionnable et tourmentée des Goncourt, c'est d'abord, si l'on veut, dans l'ensemble et dans le détail de la vie extérieure, le genre de pittoresque qui est particulier à notre temps... La modernité c'est encore ce qui, dans les cervelles, a l'empreinte du moment où nous sommes; c'est une certaine fleur de culture extrême ou de perversion intellectuelle; un tour d'esprit et de langage fait surtout d'outrance, de recherche et d'irrévérence, où dominent le paradoxe, l'ironie et « la blague », où se trahit le fiévreux de l'existence, une expérience amère, une prétention à être revenu de tout, en même temps qu'une sensibilité excessive; et c'est aussi, chez quelques personnes privilégiées, une bonté, une tendresse de cœur que les désillusions du blasé font plus désintéressée et que l'intelligence du critique et de l'artiste fait plus indulgente et plus délicate... » Tout est vrai dans cette papillotante définition, et ces qualités de la modernité, M. Lemaître les possède, surtout, peut-être, cette tendresse du cœur indulgente et délicate.

Ailleurs, à propos du théâtre de Meilhac, il a défini le charme de

Paris. « ... Ce sont certaines combinaisons de sentiments qui nous sont propres, une certaine atténuation de l'égoïsme par le désir de plaire, le don de mêler de l'attendrissement ou de l'ironie à ce qui serait ailleurs le libertinage tout cru, l'espèce particulière de bonté qu'engendrent le scepticisme et l'habitude d'amusements où l'ironie tient toujours quelque place; ce que Osvald et Mme Alving, dans *les Revenants*, appellent la joie de vivre, mais sans emportement ni férocité, avec une arrière-pensée de détachement railleur; un refus d'être tragique, soit dans la douleur, soit dans la volupté... Au fond, comme vous voyez, un pur je ne sais quoi. »

Ceci est le parisianisme des gens de goût et de mesure. Mais il y a ceux qui franchissent les limites de la mesure, par snobisme, par peur d'être retardataires, peur qui les pousse à l'extrême avant-garde, par désir de l'étrange et du nouveau. Au point de vue théâtral, ceux-là vont à l'Œuvre aujourd'hui comme ils allaient jadis au Théâtre-Libre, ils ont découvert Yvette Guilbert, ils ont trouvé du génie à Bruant, et ils déclarent telle pièce de Mæterlinck ou d'Ibsen supérieure à tout le répertoire du Théâtre-Français. Ils sont amusants; M. Lemaître les trouve tels : il les a d'ailleurs un peu fréquentés.

La pente a été insensible, sur laquelle il a glissé. Il a commencé par faire bon marché de tout son bagage d'érudit, déclarant qu'il raffolait de notre littérature présente « si intelligente, si inquiète, si folle, si morose, si détraquée, si subtile ». Il mettait dans la bouche d'un ami complaisant, dédoublement de lui-même, ces paroles si frémissantes : « J'admire sans doute les belles œuvres du passé, mais je n'en goûte vraiment que quelques-unes, et pour être franc, je n'aime avec tout mon cœur que les beaux livres contemporains, ceux dont la matière est en nous ou proche de nous. Bref, je n'aime que moi, soit en moi, soit dans les autres. Cela veut dire que je suis comme tout le monde. »

Et de fait, les analyses légères et profondes qu'il donnait des auteurs contemporains, de ceux qui tourmentent le plus l'imagination et le cœur des jeunes hommes et des femmes, de Loti, de Bourget, de bien d'autres, étaient singulièrement troublantes et suggestives. Il fallait qu'il les aimât jusqu'*au cœur de l'âme*, pour parler comme l'un deux, pour en exprimer le charme avec autant de délicatesse. Cependant il recherchait de plus en plus les ironiques, ceux qui ont la peur du drame, qui refusent de s'émouvoir et de nous émouvoir, et même de nous attendrir; ils étaient particulièrement modernes et parisiens; par là ils lui plaisaient. Et le critique célébrait le théâtre élégant de Meilhac et Halévy, et déclarait immense et symbolique la *Paulette* de Gyp.

Puis, comme il était supérieurement compréhensif, il démêlait assez bien, sans y livrer son âme, les drames étrangers que, depuis quelques ans, accueillent avec transport les scènes particulières de Paris; où Sarcey, empêtré dans son matériel de trucs dramatiques, ne comprenait rien du tout, il introduisait de l'air et de la lumière. Au début, il ne fut point hostile à ces invasions de pièces de Dostoïewsky, de Tolstoï, d'Ibsen; il contribua même à acclimater ce dernier. Il y avait bien en lui l'Orléanais pourvu de trop de bon sens qui protestait; il étouffait sa voix, car il voulait être moderne.

Ce goût de la modernité le fit aller plus loin encore. Il développa en lui l'amour du paradoxe et de la raillerie. « Je me dis souvent, écrivait-il en s'amusant, que je consacrerai la seconde moitié de ma vie, qui sera, je l'espère, paisible, recueillie et toute rustique, à lire sérieusement les livres dont j'aurai parlé dans la première moitié. » Pour un critique, l'aveu était exquis; il manquait de vérité, car l'impressionnisme de M. Lemaître est toujours sérieux et loyal, et il connaît ce dont il parle. Puis il *blaguait* volontiers les artistes forts et violents, préférant les raffinés et les ironiques; c'est ainsi qu'il plaisantait le mysticisme de Dumas qu'il affectionne cependant et qu'il appelait un Jérémie boulevardier, un prophète d'Israël qui fait des mots.

Alors il aima à fixer des états d'esprit très particuliers à notre époque, des impressions spéciales aux Parisiens. Il analysa des chroniques pour découvrir sous la phrase éphémère et parfois digne de durée d'un Henri Rochefort les derniers sentiments de notre temps, le reflet des dernières convulsions de notre âge. Il goûta un plaisir nouveau, — que le théâtre ne lui avait point révélé, — en allant au *Chat-Noir*, ce cabaret aux airs de sanctuaire où le mysticisme et la fumisterie ont toujours fait bon ménage. Il fréquenta le café-concert, où « l'on communie avec la foule dans la bêtise universelle », et là, comme pour s'excuser d'entendre de vaines vulgarités, l'érudit qu'il demeure malgré tout éprouvait le besoin de se faire approuver par Cakia-Mouni. Il aima ardemment, — ou du moins il le crut, — le cirque et la pantomime, « aboutissement inévitable des vieilles littératures », et il écrivit de gracieuses choses sur les ballets, construisant, avec un brin d'ironie, un parallèle à la façon classique entre deux danseuses, la Cornalba et Carmen, en employant, avec la joie du paradoxe, le ton qui convient à la louange balancée des mérites de Turenne et de Condé. C'est encore à propos d'un ballet qu'il fait ce rêve décadent : « J'imagine, dans un décor de cristal, un ballet très lent et tout blanc, d'une mélancolie mystérieuse, dansé par

des jeunes filles pâles, aux cheveux de lin, un ballet d'âmes, un ballet *swedenborgien*, un rêve de Seraphitus-Seraphita... »

De même qu'il avait pénétré assez avant dans l'âme moderne pour en discerner les sentiments, les tendresses et les désirs spéciaux, il ne voulait rien ignorer des spectacles extérieurs qui attiraient ses contemporains, qui étaient faits un peu à l'image de leur intelligence, qui adoucissaient pour eux la monotonie de la vie. Avec l'ingénuité et la candeur provinciales, il avait perdu le don de s'étonner. Avec le développement excessif de sa faculté de comprendre, il arrivait à s'intéresser à tout, à tout expliquer et à tout excuser. Il s'était mis à *piocher* Verlaine, pour plaire aux symbolistes; il y avait même trouvé des vers délicieux; il aurait même pu en trouver davantage. Il était presque capable de porter des redingotes 1830 et de goûter du plaisir, — en se montant un peu la tête, — à la lecture des *Chauves-souris* de M. de Montesquiou.

Mais il y avait en lui l'Orléanais qui veillait, l'Orléanais auquel on n'en fait pas accroire, et qui est d'une race sensée, modérée et railleuse. Non, décidément, M. Lemaître allait trop loin dans son amour de la modernité. Il voulait s'assimiler ce qui ne lui était pas assimilable, ce qui est un peu fou, étrange, maladif et incohérent. Et l'amoureux de la tradition reparut en lui tout-puissant. Tout-puissant, on ne pourrait l'affirmer : M. Lemaître est capable encore de quelques avatars. Vishnou, qui était un dieu, en eut neuf; M. Lemaître, qui est un homme, peut en avoir davantage.

Cependant, les qualités traditionnelles de la race gauloise, le bon sens et l'amour de la clarté, sont bien réellement en lui. « Le bon sens, — écrivait-il un jour, dans un violent accès de sincérité, — nous l'aimons malgré tout horriblement, nous autres bourgeois de Paris et de la province. C'est un vieux goût de la race. » Et c'est le bon sens qui l'a préservé d'aller trop loin dans son attrait du singulier et du nouveau, qui l'a maintenu, bon gré mal gré, contre les protestations du dilettante jaloux de tout connaître, dans les limites de la tradition française, la gaie, la claire, l'ensoleillée.

Tout récemment, analysant l'influence récente des littératures du Nord sur notre propre littérature, il combattait avec une énergie un peu oublieuse de la sympathie qu'autrefois il leur témoigna, mais décidée à défendre âprement le patrimoine de l'art français, l'importance donnée, de nos jours, aux romanciers russes et anglais et aux dramaturges scandinaves. Il s'acharnait à prouver que ceux-ci ne nous avaient rien apporté de nouveau, qu'ils ne nous avaient fait tressaillir d'aucun sentiment inconnu, d'aucune

pensée inédite, et il montrait que, au contraire, ils nous étaient redevables de leurs pensées et de leurs sentiments. Ce que Mary Evans, Dostoïewsky, Tolstoï, Ibsen, Bjornson, nous disaient, nous l'avions déjà entendu de la bouche de George Sand, de Victor Hugo, de Flaubert, de Dumas fils. Il y avait autant de goût pour la vie simple et les détails familiers dans *François le Champi* ou *la Petite Fadette* que dans *Adam Bede* ou *Silas Marner;* la Fantine des *Misérables* était plus humaine que la Sonia de *Crime et Châtiment;* la révolte contre les conventions sociales et les injustices de la loi était plus saisissante dans *les Idées de Mme Aubray* ou *Denise* que dans *les Revenants* ou *la Dame de la mer;* et quant à la pauvre âme simple et grande de Platon Karataïew de *la Guerre et la Paix*, le critique la sacrifiait avec joie à l'âne de *la Légende des siècles*, qui épargne un crapaud.

On aurait pu objecter à ce jeu des comparaisons, qui, pour les étrangers, était un véritable jeu de massacre, que, si les idées et les sentiments ne changent guère, les manières de sentir changent réellement et qu'enfin si nous étions émus par ces voix du Nord, c'est que leur timbre était différent de celui des nôtres, bien que les notes fussent les mêmes. Mais il est oiseux de prendre parti dans ce débat. Il suffit de rappeler que M. Lemaître mit toute la souplesse de son talent à prouver que la bonté, la pitié, la sympathie, la religion de la souffrance humaine, l'entente des dessous de la vie et aussi le don des idées générales, ne nous venaient point des Russes, des Anglais ou des Norvégiens, mais avaient été mis en cours par nos propres écrivains. Et il concluait triomphalement : « Oui, ce sont nos écrivains que j'appelle les vrais cosmopolites. Ils le sont, car une littérature cosmopolite, c'est-à-dire européenne, doit être, par définition, commune et intelligible à tous les peuples d'Europe, et elle ne peut devenir telle que par l'ordre, la proportion et la clarté, qui passent justement, depuis des siècles, pour être nos qualités nationales; ils le sont encore par cette large sympathie humaine que nous croyons aujourd'hui découvrir chez les étrangers et qui, pourtant, a toujours été une de nos marques les plus éminentes. Nous aimons aimer; nous sommes peut-être le seul peuple qui soit porté à préférer les autres à soi... » Et il prévoyait pour l'avenir une réaction du génie latin.

Cette fois, c'est bien l'érudit aimant la tradition de la race gauloise, c'est bien l'Orléanais désireux de la clarté française et non des brouillards étrangers, qui s'exprime avec cette vigueur. Quand ces étrangers venaient un à un, se glissant dans nos théâtres, entrant dans nos revues, pénétrant peu à peu les cerveaux des jeunes générations, M. Lemaître, voyant en cette mode une

tendance curieuse de l'esprit moderne, la suivit; sans grande agilité, mais il la suivit. Il trouvait *Hedda Gabler* intéressante, et la *Puissance des Ténèbres* l'avait impressionné. Mais quand il s'aperçut que ces nouveaux venus étaient légion et qu'il en venait toujours, et que cette invasion risquait de compromettre les qualités natives de notre race, il se dit qu'ils étaient trop, et il fonça sur eux, la plume à la main, sa bonne plume alerte et vive de Français de France...

Nous avons à peu près maintenant le compte des éléments qui composent la critique de M. Lemaître : une culture classique très développée et très sûre, un amour de la modernité, de tout ce qui lui révèle les frissons passagers de l'âme de son temps, un don de souple sympathie qui le porte à goûter des spectacles en apparence très différents et qui lui permet de sentir vivement, sans se blaser; enfin un bon sens très solide, qui rectifie son jugement lorsqu'il est près de s'égarer, et qui le maintient dans le sillage de la littérature traditionnelle. Il y faut ajouter un certain ton d'ironie, d'une ironie indulgente en même temps que narquoise, et jamais agressive. Sainte-Beuve a dit que l'esprit critique était de sa nature facile, insinuant, mobile et compréhensif. M. Lemaître est encore tout cela, si l'on veut, et d'autres choses aussi, car sa nature est composite. Il se peint dans son style, qui a la netteté, selon Vauvenargues le vernis des maîtres, la clarté, la variété de tons, la sûreté de langage et une saveur de terroir.

Son tempérament de critique étant ainsi décomposé, on peut en conclure son esthétique. Ses préférences, tout d'abord, nous sont une indication. Il n'aime guère les artistes de force, de puissance. S'il analyse bien Zola, sa sympathie va à d'autres; il en est de même pour Hugo, qu'il trouve verbeux; pour Barbey d'Aurevilly, qu'il trouve emphatique; en un mot, pour tous les violents. Ceux dont l'effort est trop tendu, comme Stendhal ou Baudelaire, le lassent et l'énervent. Les mystiques l'éloignent. Il recherche les simples, les délicats, les limpides, les harmonieux, comme Lamartine, par exemple, ou parmi les modernes, Sully-Prudhomme, Alphonse Daudet, et aussi les sobres, comme Maupassant.

Il a beau proclamer son éclectisme à propos de George Sand, et écrire : « J'aime tout parce que tout est vrai, même les songes. Quelle que soit la vision des choses propre à chaque artiste, elle est mienne, pourvu que la forme qu'elle revêt soit empreinte de beauté. » Cet éclectisme n'est pas. La beauté de la forme ne lui suffit pas. Pour qu'une œuvre lui plaise réellement, — je ne parle pas des engouements affectés et passagers ou des indulgences bienveillantes, — il faut qu'elle soit empreinte de vérité et

de vie, il faut qu'elle en frémisse, qu'elle en soit tout imprégnée. Et là se montre son souci de l'âme humaine : nous l'avons vu, critique dramatique, s'inquiéter surtout de l'explication des personnages, de l'étude des caractères ; nous l'avons vu, critique littéraire, montrer les rapports des romans avec notre âme, toujours tout ramener à nous-mêmes. Et s'il aime les œuvres de son temps, c'est parce que, counaissant bien les mœurs, les idées et les sentiments de son temps, il est plus sûr de son terme de comparaison, et il est meilleur juge de la vérité et de la vie d'un ouvrage. Il veut que l'artiste nous représente des êtres vivants, faits de chair et de sang comme nous, ayant souffert, ayant aimé, ayant été trahis, leurrés, abusés comme nous-mêmes et de la même façon que nous.

Les œuvres où sont présentés des êtres en dehors de l'humanité, des monstres ou des héros, ne sauraient l'émouvoir. « Nous ne pouvons comprendre et aimer un drame ou un roman, dit-il encore, que dans la mesure où nous nous sentons capable d'éprouver ou, tout au moins, d'imaginer et de faire nôtre, par la sympathie, les sentiments et les personnages. » Ainsi déborde son sens de l'humanité vraie et vivante.

Et nous avons abouti à son rêve de beauté. Prendre la vie humaine telle que nous la connaissons et la voyons chaque jour, et nous la mettre sous les yeux, exprimer nos sentiments dans une belle forme : voilà ce qui résume son esthétique. Mais encore faut-il pour cela du tact et de la délicatesse; un choix est nécessaire dans les divers éléments de vie, et ce qui est significatif importe seul. C'est là que les vieilles qualités de notre race trouveront leur emploi : le goût, la mesure, la discrétion, l'art des nuances, la distinction. Ces qualités deviennent rares. M. Lemaître l'exprime avec mélancolie : « Le goût s'en va de chez nous, et la mesure, et la délicatesse, et une certaine pudeur. »

Mais sur tous les articles de critique de M. Jules Lemaître, — *Impressions de théâtre* ou *Contemporains*, — s'épanouit un délicieux amour de la beauté. Il l'aime infiniment, car elle console de tant de tristesses. Souvent il s'arrête de ses analyses pour le proclamer. Cet amour sensibilise sa phrase et lui donne un léger frémissement qui adoucit même les passages ironiques. Et l'on peut dire qu'à sa critique caracolante et changeante il serait beaucoup pardonné, s'il était besoin, parce qu'elle a bien aimé le Beau et parce qu'elle a fait sentir bien souvent la vérité de cette phrase de l'écrivain :

« La beauté est une chose si adorable en soi et si bonne ; elle répand tant de grâce sur la vie des pauvres hommes ! »

II. — Le théatre de M. Jules Lemaître.

M. Lemaître ne se contenta point de juger les ouvrages des autres, et de parler de lui à cette occasion. Il voulut aussi être créateur, faire vivre et palpiter des êtres sortis de son cerveau, enfantés par son imagination et par son observation de la vie. Il y eut tout d'abord quelque peine. Les premiers contes qu'il écrivit avaient une allure un peu sèche et gênée. Sa première pièce, *Révoltée*, avait des hésitations et des flottements. Il ne se dégagea que lentement de sa fréquentation trop assidue des livres. Mais, pourtant, il s'en dégagea : il suffit, pour s'en convaincre, d'avoir vu jouer ses dernières comédies et d'avoir lu certaines parties de son unique roman, *les Rois*.

Ainsi il composa deux volumes de contes, un roman et sept pièces. J'ai donc eu tort d'intituler ce chapitre : le Théâtre de M. Jules Lemaître. C'est que l'auteur dramatique domine tellement le conteur et le romancier en importance; d'ailleurs, *les Rois* a été adapté à la scène, et les principaux de ses contes nous serviront davantage pour étudier la pensée morale de l'écrivain que pour fixer sa physionomie littéraire.

Ils sont gentils, délicats et doux, ces deux recueils de contes, mais, *Serenus* mis à part, ils n'attestent pas une bien grande originalité. Ils surprennent un peu à première lecture. Il semblait, en effet, que l'intelligence compliquée et étrangement moderne de M. Lemaître dût nous présenter des types curieux d'aujourd'hui, des cristallisations d'états d'âmes actuels, des détails de la vie quotidienne choisis avec un goût sûr de la réalité. On n'y trouve rien de tout cela : ce sont en général des récits du passé, d'époques très lointaines de la Grèce ou de Rome, destinés à symboliser quelque vérité philosophique ou morale; ou bien des historiettes d'âmes très simples et très droites, comme celle de ce moine Norbert, sauvé de la mort par un miracle, frère du *Jongleur de Notre-Dame*, dont Anatole France raconte qu'il réservait ses plus beaux tours pour les exécuter tout seul devant la sainte Vierge afin de faire plaisir à la Mère de Dieu; ou bien ce sont encore des anecdotes au cours desquelles apparaissent des âmes de petites filles aimantes et douloureuses; ou encore des récits écrits pour des enfants, comme *Boun*, la *Chapelle blanche*, les *Amoureux de la princesse Mimi*. L'auteur y montre deux tendances : une alliance singulière et bien artificielle du sacré et du profane, et une tendresse non moins artificielle pour la simplicité. Tous les raffinés sont les mêmes : à un certain degré de culture extrême, ils déclarent vaines

l'intelligence et son œuvre et veulent ressusciter en eux l'ingénuité morte. Alors ils s'adressent aux petits enfants ou aux âmes simples et neuves, ils balbutient des choses candides, s'éprennent de petites fables naïves, admirent ce qui est délicieusement puéril. Cela les change de ce dont ils avaient coutume, et ils y goûtent un plaisir nouveau... pour quelque temps. Nous en avons déjà vu plusieurs suivre cette voie : ils étonnent au premier abord, mais n'est-ce pas une marche régulière de s'en aller vers le simple par dégoût du compliqué ?

Il y a encore dans ces contes de M. Lemaître, — et je me reprocherais de ne pas le dire, — une douce pitié. Il affectionne les âmes souffrantes, celles qui étaient faites pour aimer et qui ne connurent pas l'amour : ainsi cette petite orpheline Lydie, dont la tendresse simple et droite fait ressortir le dilettantisme de son fiancé; ainsi l'*Aînée*, dont le cœur est brisé par trop de sacrifices. Les douleurs secrètes et silencieuses le touchent plus que les souffrances tragiques : « ... Rien n'est plus digne de compassion, dit-il, que ces cœurs inquiets et solitaires, avides de se donner et que personne n'a voulu prendre, qui ont prodigué des trésors inaperçus et stériles et que la mort emporte, extérieurement intacts, mais déchirés en dedans, parce qu'ils se sont dévorés eux-mêmes. » Deux vertus l'attirent plus que toutes les autres, parce qu'elles ont un délicieux charme de blancheur immaculée : la pureté et la charité.

Mais s'il aimait à incarner une idée dans un récit touchant, il était rebelle aux descriptions et aux analyses. Comme il avait, — par goût et par profession, — beaucoup fréquenté les théâtres, la forme dramatique le tenta. C'est une grande joie pour un artiste de voir s'agiter et se mouvoir des êtres créés par lui, de les contempler en pleine vie et en pleine action, à condition que les acteurs ne leur substituent point des visions personnelles de leurs rôles. M. Lemaître voulut connaître cette joie. Son dilettantisme désira s'y caresser. Et il a déjà fait jouer sept pièces sur les grandes scènes de Paris. Il a eu des succès, — pas avec toutes, — mais il n'a pas eu de grand succès populaire. Son talent trop délicat et trop fin s'y oppose. Cette forme dialoguée lui plaît, parce qu'elle est vivante et animée. Nous allons parcourir le chemin qu'il a fait de *Révoltée*, sa première comédie, au *Pardon*, sa dernière, et nous en déduirons, s'il se peut, la synthèse de son théâtre.

Il y a des maladresses dans *Révoltée*. C'était inévitable. L'art dramatique demande une pratique spéciale qui s'acquiert, et que n'ont point les débutants. D'ailleurs, M. Lemaître critique ne pouvait guère donner des conseils à M. Lemaître dramaturge, car il

s'était toujours montré plus soucieux de vérité humaine que d'artifices scéniques. Puis, l'expérience, selon un vieux dicton, est un habit fait sur mesure : on ne peut porter les vestes des autres. Cependant la pièce marche assez bien : le premier acte est alerte et vif; il y a, au second, je crois, une scène d'amour moderne très enlevé, et l'intérêt se soutient jusqu'au bout. C'est une étude de femme. Hélène est le fruit d'un amour coupable. Mise dans un couvent par sa mère, elle y a passé toute son adolescence, triste, sans joies, sans caresses, n'ayant pour seules distractions que les rares visites d'une vieille dame se prétendant une amie de sa mère, et se trouvant être celle-ci en réalité; elle est sortie du couvent pour épouser un ingénieur, Pierre Rousseau, qui l'avait vue chez une de ses amies de pension et qui s'était épris d'elle. Ce mariage fait deux malheureux : lui qui ne peut pénétrer jusqu'à l'âme de sa femme et s'en faire aimer, qui croyait trouver une petite pensionnaire orpheline ayant des tendresses en réserve et prête à les donner à qui lui témoignerait de l'affection, et qui, au lieu de cela, découvre en sa femme un être aigri, pessimiste, affectant une expérience et un dégoût suprêmes de la vie, avide seulement de vanités mondaines et d'élégances; elle, en qui s'étaient amassées la rancune de son enfance malheureuse et la tristesse de sa solitude sentimentale, qui avait accepté la demande en mariage de Pierre sans l'aimer, par ennui, pour sortir du couvent, pour changer de vie, et qui avec toute son intelligence n'a rien su comprendre à la noblesse du caractère de son époux. « Elle me dédaigne, dit Pierre Rousseau à son ami intime André de Voves, parce que je travaille, parce que je ne suis pas riche, parce que je ne suis pas élégant, parce que je ne suis pas un homme du monde. » Et tout cela est vrai : elle traîne son mari, malgré la fatigue de son travail, à travers les salons où elle se plaît aux décors de luxe, aux pauvres vanités des distinctions mondaines, et elle se laisse prendre aux airs blasés, aux allures cavalières de Bretigny, un jouisseur un peu plus spirituel que la plupart de ses pareils. Il faut des péripéties, un duel où Pierre Rousseau blesse Bretigny, pour faire comprendre à Hélène qu'elle cherchait bêtement midi à quatorze heures, et pour la jeter, tout éperdue et aimante, aux bras de son mari, que tout à l'heure elle se disposait à tromper.

Ce n'est là que le squelette de la pièce. Elle est beaucoup plus compliquée. Elle l'est autant que le caractère d'Hélène. M. Émile Faguet, dans une très remarquable analyse du théâtre de M. Lemaître, comparait celle-ci à la Nora de *Maison de Poupée*, et en faisait une femme d'Ibsen, avant qu'Ibsen ne nous fût connu, une ibsénienne avant la lettre. « Il n'y avait qu'une différence, —

ajoutait-il, — c'est qu'Ibsen, on le sent, admire Nora, et que M. Lemaître, on le sent, méprise Hélène. » Je n'apprécie point la vérité de ces deux observations : M. Lemaître me semble aimer son héroïne tout comme Ibsen aime la sienne; il la sauve alors qu'il pouvait tout aussi bien la perdre, il met dans son âme une amertume qui attire la pitié et la sympathie. Enfin, Nora et Hélène n'ont aucun rapport, ni dans leur caractère ni dans leur révolte. L'une est une exquise femme-enfant qui n'a jamais réfléchi à la vie et qui, lorsqu'elle en entrevoit la vilenie et lorsqu'elle surprend la bassesse des êtres qui l'entourent, refuse l'existence qui lui était faite et s'enfuit loin d'elle pour se créer une nouvelle vie, basée cette fois sur sa volonté et sur sa réflexion. Sa révolte est contestable, surtout l'abandon de ses enfants : mais, du moins, on ne peut nier que dans son dégoût des conventions sociales ne paraisse quelque noblesse d'âme. Au contraire, pour employer une jolie expression de M. Faguet lui-même, Hélène est une *snobinette :* c'est par snobisme qu'elle s'écarte de son mari, qu'elle aime ou croit aimer l'homme du monde qu'est Bretigny; c'est par snobisme qu'elle se refuse à la vie modeste qui était la sienne, et désire la vie élégante. La pauvre Nora se soucie bien du snobisme : c'est une âme droite et sincère et trop logique, et non un caractère artificiel et compliqué comme Hélène. Celle-ci se rapprocherait bien davantage d'Emma Bovary avec la sentimentalité en moins, et l'ironie en plus, — ou de cette délicieuse Froufrou, à la tête légère de petit oiseau, — mais ce serait une Froufrou cérébrale et pessimiste, comme dit M. Lemaître.

La première comédie du nouvel écrivain dramatique ne valait guère que par cette analyse très poussée d'âme féminine. Ses personnages accessoires, sauf un, Bretigny, joli type du snob moderne, étaient péniblement bâtis et ne vivaient guère. Le mari, Pierre Rousseau, avait des tirades guindées et se confiait trop. Le roman de Mme de Voves compliquait bien l'action, et y ajoutait bien du romanesque. Et surtout le rôle d'André de Voves manquait de réalité : celui-ci apparaissait comme une manière de bon Dieu, répandant le bien en même temps que des maximes agaçantes; il était comme un austère cadet des Olivier de Jalin, de ces hommes très forts qui tiennent toutes les ficelles du drame, et jouent le rôle de providence au moment favorable. Cependant une belle étude de femme, de jolies scènes modernes, et une langue sûre, sobre, incisive, faisaient déjà de *Révoltée* une œuvre digne de retenir l'attention.

Le Député Leveau, qui suivit à un an de distance la représentation de *Révoltée*, et qui fut joué en 1890, est plus dramatique,

plus mouvementé, plus soutenu. Il témoigne d'une curiosité des mœurs politiques. Qu'est-ce que c'est que le député Leveau? Un dilettante de la pièce en décompose ainsi le caractère : « ... Pas distingué, mal dégrossi, très peuple, mais... un tempérament. Homme d'affaires autant qu'homme politique, et traitant la politique comme une affaire. Beaucoup d'appétit, et cette hâte de jouir qu'ils ont tous. Vaniteux, très accessible aux séductions d'une vie dont les élégances lui sont nouvelles... Très fin..., mais avec des naïvetés. Quant à ses convictions, comment ne seraient-elles pas sincères? Il en vit. En somme, une force. » Il y en avait, avant le Panama, de ces forces-là à la Chambre; il y en a encore.

A diverses reprises, les hommes politiques furent étudiés sur la scène ou dans le roman. Je ne parle pas des types qui en foisonnent dans Balzac, que l'on copia longtemps dans la vie et qui ne sont déjà plus les nôtres. Mais *Rabagas*, mais *Numa Roumestan*, sont plus récents, et aussi *Candidat*, de Flaubert, *Monsieur le ministre*, de Claretie, les deux *Michel Tessier*, d'Edouard Rod, *une Journée parlementaire*, de Maurice Barrès. Le champ est encore vaste cependant, et la comédie du Palais-Bourbon attire l'autre comédie.

Le député Leveau est façonné de main d'ouvrier. C'est un tempérament, en effet, capable de conquérir le pouvoir et de le garder au moins quelque temps, et d'en tirer profit et même honneur, s'il n'y avait une femme derrière lui. Pour cette femme, il sacrifiera sa famille, son parti, ses idées, son avenir; par cette femme il sera joué. Michel Tessier, dans le roman d'Edouard Rod, sacrifie tout, lui aussi, à son amour pour une jeune fille; mais Michel Tessier est une âme loyale, malgré son manque d'énergie, et il aime réellement. Leveau n'aime pas, au fond, la marquise de Grèges, sa maîtresse, qui, sous couleur d'être son Egérie, l'a conduit à sa ruine en faisant la fortune du marquis de Grèges, son propre mari. Il ne l'aime pas; mais s'il se laisse prendre à sa glu, c'est qu'il est vaniteux et *très accessible aux séductions d'une vie dont les élégances lui sont nouvelles*. Lui aussi, — c'est encore M. Faguet qui l'a mis en lumière, — est affligé de snobisme; sa passion pour la marquise ne fait que voiler son envie d'entrer dans un monde qui lui est fermé. Et au dénouement, il risque tout, même la mort, pour obliger Mme de Grèges à l'épouser.

Malgré l'ennui d'être Mme Leveau, celle-ci ne fera pas mal d'accepter la noce. Il y a du ressort et de l'énergie chez cet homme du peuple. Secondé par elle, curieux type d'ambitieuse froide, intrigante, et sachant comment on fait tourner les têtes et les idées qui sont dedans, il risque de gagner la seconde partie dans la

bataille politique, puisque la première a été perdue par la trahison de sa maîtresse.

Ces deux caractères sont parfaitement dessinés : d'un relief très accusé, d'une réalité saisissante. Les personnages secondaires sont plus vivants que dans *Révoltée;* il y en a même d'excellents : Mme Leveau, qui n'a pas le chagrin silencieux et qui promène partout ses ennuis et sa manie de confidence; sa fille Marguerite, la jeune fille moderne, un peu évaporée en apparence, mais droite, bonne, avec un fond de belle humeur; le député Deslignières, un curieux qui a la vertu fringante et moqueuse. Le pas fait depuis *Révoltée* était donc considérable.

M. Lemaître, soucieux avant tout d'humanité, soignait particulièrement la vérité de ses personnages. Il les voulait vrais et vivants. Mais il avait vu dans la vie des caractères un peu singuliers, très compliqués, très réels cependant. C'étaient des hommes, mais des hommes un peu en dehors de l'humanité moyenne et ordinaire. Ils étaient capables d'actes complexes, un peu étranges, explicables cependant. C'est un de ces actes et un de ces hommes qu'il a représentés dans *Mariage blanc.* Jacques de Thièvres est un oisif qui s'ennuie, un viveur dégoûté qui a abusé des sensations de la vie, et qui n'a plus gardé, dans le naufrage de ses illusions et de sa volonté, qu'un esprit curieux de sensations rares et un cœur indulgent et bon. Il rêve d'apporter le bonheur à une pauvre petite poitrinaire que la mort menace et qui a soif de tendresse, en lui faisant croire à son amour, et en l'épousant chastement : « Elle partira, — dit-il de cette frêle Simone, — n'ayant connu des hommes que ce qu'ils ont de plus pur et de meilleur, la sympathie sans désir et la chaste pitié. »

Mais Jacques se connaît bien lorsqu'il dit de lui-même : « Je ne suis qu'un égoïste et un curieux, qui n'ai pour toute vertu qu'un peu d'indulgence et de douceur. » Il ne fait en somme qu'une expérience de blasé heureux de découvrir une sensation nouvelle et de faire un peu de bien en satisfaisant sa propre curiosité. Et son expérience tourne contre lui, et Simone meurt parce qu'elle a vu et compris que le prétendu amour de Jacques n'était qu'un mensonge, ayant assez connu de l'amour pour en souffrir jusqu'à hâter sa mort.

La vérité de ce drame douloureux, où sont en présence une âme toute blanche et tout immaculée et un esprit artificiel et corrompu par la recherche de la sensation, est tout simplement la condamnation du dilettantisme. L'auteur l'a bien ainsi compris lorsque, dans sa défense de *Mariage blanc*, il écrivait : « ... Et la morale de l'histoire, c'est qu'un voluptueux et un curieux a bien de la

peine à être tout à fait bon, à l'être avec efficacité; que ce qui perd Jacques, c'est qu'il entreprend un acte de charité proprement évangélique avec un cœur qui ne l'est point; c'est qu'un ancien don Juan, ou simplement un dilettante, n'aura jamais en lui que de fort petits commencements de saint Vincent de Paul; c'est qu'on peut faire beaucoup de mal en étant bon avec trop d'esprit d'artifice, de complaisance secrète, si toutefois cela peut s'appeler encore être bon; c'est que la vraie charité toute simple et qui entraîne l'oubli de soi est peu compatible avec l'attitude de détachement d'un homme pour qui le monde est avant tout un spectacle. »

Il est difficile de montrer plus clairement le mal du scepticisme et du dilettantisme, ou plutôt, non leur mal, mais leur impossibilité de produire le bien. Ils sont des fruits de l'égoïsme, la charité et la bonté demandent l'oubli de soi. Ils n'ont jamais qu'une simplicité apparente et qu'une pureté de convention. Ils sont stérilisés à tout jamais, et ne peuvent enfanter aucune consolation de la vie, aucune solidarité humaine, aucune pitié active et pratique. Ils ne seront jamais que des divertissements de l'esprit attardé à se récréer des spectacles du monde et se refusant à y prendre part et à joindre son effort aux efforts de la pauvre et souffrante humanité.

Mariage blanc n'eut pas de succès au Théâtre-Français. Le public et la critique n'en comprirent point la douceur, la grâce et la portée morale. On y découvrit une hardiesse qui n'y était point. Mais il n'y a rien de si aisément rougissant qu'un journaliste parisien, comme l'a dit très bien M. Lemaître. Cette pièce apportait cependant une note nouvelle dans le théâtre de l'auteur dramatique; il y avait mis plus d'art, plus de délicatesse que dans les autres. De petits tableaux de famille étaient exquis; la petite poitrinaire Simone, sa mère clairvoyante, son vieux médecin, formaient un joli groupe de souffrance résignée, sur lequel tranchait Marthe, la sœur aînée de Simone, Marthe, la trop bien portante, l'ardente et la passionnée.

Flipotte, qui vint ensuite (1893), contrastait, par sa gaieté légère et franche, avec la douceur triste de *Mariage blanc*. C'est une étude des mœurs des comédiens, de leur cabotinage, de leur vanité béate et un peu sotte. *Flipotte* est une petite actrice dont les débuts ont été un triomphe et qui arriverait rapidement à être une étoile de première grandeur, si elle ne gâtait à plaisir sa situation en s'amourachant de Leplucheux, un comédien sans valeur aucune qu'elle veut épouser. On se souvient de cette cruelle légende de Forain sur les *Matuvus* : le dessin représente un intérieur pauvre où sèche du linge; une jeune femme douce et fanée habille un

petit bébé, tout en surveillant son feu; l'homme, l'acteur, le haut-de-forme sur la tête, va sortir et, avant de franchir la porte, tout en prenant une pose étudiée, il lance ces mots : « ... On me l'disait hier encore : Sans votre « boulet », vous seriez à la Comédie-Française. » Flipotte est en train de s'attacher un boulet qui va bien la gêner. Mais sa brave femme de tante, Mlle Anglochère et la vanité de Leplucheux se chargeront de le détacher. Cette demoiselle Anglochère n'est pas une Mme Cardinal; elle est honnête et désintéressée, et veut seulement caser sa nièce avantageusement. « Puisque tu as tant fait que de mal tourner, — et certes, je n'y suis pour rien, — lui dit-elle, je raisonne et je voudrais, du moins, que tu ne tournes pas bêtement. J'ai promis à ton pauvre père de ne pas te quitter tant que tu aurais besoin de moi et que ta position ne serait pas faite. Or ça n'est pas ce mariage (avec Leplucheux) qui te la fera; j'attendrai donc encore avant d'aller planter mes choux... » Et elle attend; elle attend que le mariage Leplucheux soit rompu et que Flipotte ait enfin trouvé une situation sûre. La pauvre tante Anglochère l'aurait préférée régulière, cette situation, mais elle n'avait pas le choix.

Certes, la comédie est amusante, et jamais M. Lemaître n'avait montré autant de verve. Sa souplesse d'esprit s'était plu à cette œuvre de pleine gaieté, écrite dans la joie. Mais ce sont là mœurs bien spéciales, peu faites pour passionner le public. Celui-ci aime à se retrouver plus ou moins dans une pièce, ou du moins à entrevoir la possibilité de s'y retrouver. Il ne se retrouve pas dans *Flipotte*, car il ne sera pas comédien. La pièce est bien longue, pour s'intéresser tout ce temps à des vanités d'acteurs : en valent-ils bien la peine? Ah! si M. Lemaître nous avait montré les cabotins de la vie réelle, et non ceux du théâtre, son œuvre aurait eu une toute autre portée!

Si le sujet de *Flipotte* était trop spécial, celui des *Rois* était trop vaste. Je préfère le roman au drame, parce que l'auteur y est moins gêné pour développer sa pensée : le caractère du prince Hermann y apparaît mieux. Le livre est un peu gâté par les faits divers; il y a encore un peu de gaucherie dans l'exécution, l'écrivain se méfiant trop des grandes scènes, ayant peur de l'emphase et de l'éloquence. Cependant l'œuvre plaît par son incertitude et sa tristesse. C'est l'étude, dans une âme de roi, des problèmes sociaux qui nous tourmentent actuellement. Le prince Hermann, en montant sur le trône d'Alfanie que lui cède son vieux père, le roi Christian, apporte une conception neuve de la royauté et une âme amoureuse de son peuple, désireuse de lui donner le bonheur, fût-ce au prix du sacrifice de ses droits. Mais cette âme est incer-

taine et inquiète; elle ne distingue point nettement son droit et son devoir; elle n'en a point une idée assez simple pour oser marcher en avant, elle ressemble à celle de Hamlet dont *la conscience faisait un lâche.* « Je ne suis sûr de moi ni en politique ni en amour », disait ce singulier roi de Piémont, Charles-Albert, dont le marquis Costa de Beauregard a écrit la captivante biographie. Le prince Hermann aurait pu parler ainsi.

« Les rois s'en vont parce qu'ils n'ont plus la foi », dit le vieux roi Christian dans le roman de M. Lemaître. Ils ont reconnu qu'ils n'étaient que des hommes, et ils souffrent comme tous les hommes. Et dans une entrevue entre Christian et son fils Hermann sont nettement formulées les deux conceptions différentes de la royauté. A son père l'adjurant de croire à sa royauté de droit divin, au moment de lui céder la couronne, Hermann répond que sa volonté et son jugement n'ont point d'appui en dehors de lui-même; il veut « préparer un état social où soit diminuée la souffrance des individus, et pour cela diminuer d'abord l'inégalité des droits ». — « Croyez-vous, dit alors le vieux roi Christian, que l'on supprime la souffrance par des lois et des institutions? On ne la diminue même pas, puisque l'homme, à mesure que sa condition matérielle s'améliore, découvre de nouvelles façons de souffrir. Le véritable objet de la royauté, c'est le maintien d'une hiérarchie voulue de Dieu, par laquelle l'ordre subsiste, ce premier bien des peuples, et où chacun a sa place, obéissant et se dévouant, travaille par lui-même à son salut éternel. »

Mais le prince Hermann s'obstine à voir dans la bonté la meilleure solution des éternels problèmes sociaux. Il essaye de toucher le cœur de son peuple par sa bonne volonté et son amour : le peuple, défiant, ne comprenant point cet appel, brise à jamais les illusions qu'il avait placées en lui. Contre la douleur de son âme souffrante, contre les doutes de son esprit inquiet, Hermann n'a rien pour se défendre; il sent son être tout désemparé, comme un vaisseau perdu parmi les vagues, et il est triste étrangement de toutes les larmes qu'il a fait répandre en voulant les éviter, et de toutes les larmes secrètes que lui-même a versées dans la nuit de sa pensée incertaine. C'est par cette souffrance qu'il est grand et qu'il nous attire jusqu'à son pauvre cœur d'homme.

Dans la pièce, le caractère de Hermann apparaît un peu vague. Il est plus précis dans le roman. Et la figure pâle et fragile de Frida de Thalberg, que M. Lemaître a créée avec un soin touchant de romanesque tristesse et de charme moderne est aussi plus expliquée et plus attachante dans le livre. Depuis *les Rois en exil*, de M. Alphonse Daudet, les temps ont marché : l'impressionnisme

littéraire, les êtres rendus par des séries de faits, s'agitant, se mouvant, vivant extérieurement avec intensité, ne nous suffisent plus. Ce roman, relu aujourd'hui, malgré ses qualités, paraît fané. L'œuvre de M. Lemaître est plus neuve, et peut-être plus apte à durer, bien qu'elle n'ait point le mouvement et la sensibilité de Daudet, parce qu'elle est une analyse *intérieure*, et parce qu'elle se préoccupe davantage des idées et des âmes.

Il me reste à parler des deux pièces de M. Lemaître qui furent représentées, au commencement de cette année, l'une au Gymnase et l'autre au Théâtre-Français.

M. Lemaître, auteur dramatique, n'abandonne point ses droits de critique. Il est lundiste aux *Débats*, et il le demeure pour lui-même. Très franchement, avec une bonne grâce et une sincérité qui séduisent, il présente dans son journal l'analyse de ses propres comédies. Et comme il les expliquait fort bien, un de ses confrères a pu dire de lui, — un peu méchamment, — que ses pièces étaient en tant d'actes et un feuilleton. Le feuilleton qu'il consacra à *l'Age difficile* est un de ses meilleurs; il n'est certes pas nécessaire pour l'intelligence de l'œuvre, mais pourquoi ne pas s'en servir pour savoir la pensée maîtresse de celle-ci? C'est la soixantaine qui est l'âge difficile pour ceux « que les étapes d'une vie normale et des devoirs successifs étroitement enchaînés n'ont point portés jusqu'à ce seuil de la vieillesse ». Ceux qui ne se sont pas mariés, qui n'ont pas d'enfants autour d'eux, qui n'ont pas suivi la voie régulière, que vont-ils faire à l'heure où ils cesseront de travailler? Cette question-là, le Chambray de M. Lemaître l'a résolue. Ecarté du mariage par un amour malheureux, il a su pourtant éviter à sa vieillesse les dangers et la douleur de la solitude. A cinquante ans, il a adopté une petite orpheline, sa nièce, et, plus tard, il l'a mariée à un brave garçon qui dirige avec lui son usine. Ainsi, il vit auprès de Jeanne et de ses enfants, et, en outre, il s'occupe de ses ouvriers. Sa vie morale et physique est donc bien remplie. Mais, à soixante ans, il ne suffit pas d'aimer pour être heureux; il faut encore aimer avec désintéressement : « Il ne faut pas aimer pour soi, cela est bon pour les jeunes gens. » Or Chambray aime mal sa nièce; sans s'en rendre compte, il est jaloux de l'affection qu'elle donne à son mari. C'est là-dessus que la pièce est échafaudée : Chambray écrase de sa personnalité le mari de Jeanne, il le relègue dans l'ombre jusqu'au jour où le jeune ménage secoue le joug et s'isole de lui. La solitude de la vieillesse vient trouver cette fois le malheureux Chambray; elle va être mauvaise conseillère. Mais tout est bien qui finit bien : grâce à une vieille dame, qui n'a qu'un rapport très vague avec la pièce, et qui fut néan-

moins le premier amour de Chambray, tout s'arrange; et celui-ci, corrigé par la vie, retrouve enfin ses enfants et ses petits-enfants qu'il saura aimer à l'avenir. Il a appris, par expérience, son rôle de vieillard, car, selon le mot si juste de Chamfort : « L'homme arrive novice à chaque âge de la vie. »

Cette comédie, fine, vive, alerte, et par instant dramatique et touchante, est donc une analyse très poussée de l'un des âges de la vie humaine. Là est sa nouveauté, car il y avait là un champ d'exploration non parcouru encore. Le personnage de Chambray est nettement étudié : rarement caractère de comédie fut fouillé avec autant de précision et de pénétration; c'est l'homme supérieur, actif, toujours en éveil, mais n'ayant pas eu assez chaud au cœur durant sa vie de travail, ayant gardé un besoin d'affection, de tendresse, qui se traduit mal, avec brusquerie, et qui fait souffrir son âme à la fois énergique et aimante. Il y a bien de l'art aussi dans les personnages de Jeanne et de son mari, celui-ci timide, gauche, ne trouvant pas ses mots, mais homme pourtant par le cœur et capable de volonté.

Résumé ainsi dans ses traits généraux, *l'Age difficile* semble d'une moralité non équivoque. La pièce conclut justement. Mais c'est à travers bien des écueils et des dangers que la pièce de M. Lemaître va à une moralité. Car il y a autre chose dans *l'Age difficile* : il y a Yoyo, et puis il y a le mari de Yoyo, et puis il y a le père de Yoyo : toute la famille. Je ne la présenterai pas, bien qu'elle soit d'un joli monde; la tâche serait ingrate. Yoyo est d'un parisianisme outré, bien que ses bandeaux à la vierge l'ombrent de douceur. Quand M. Lemaître veut faire du moderne, il n'y va pas par quatre chemins : il atteint du coup l'extrême. Nous avons déjà vu le critique désirer les sensations rares et raffinées, celles que goûte la *petite classe* de M. Jean Lorrain; voici que l'auteur dramatique nous offre sur la scène des échantillons de nos mœurs modernes quelque peu faisandées. Il le fait avec art et avec artifice. Il le faut bien, pour faire passer des plats aussi difficiles à digérer. Mais quel singulier moraliste tout de même que M. Lemaître : il prêche la vertu en exhibant le vice; seulement le vice est bien dangereux quand c'est Yoyo qui l'incarne.

Au point de vue scénique, *l'Age difficile* est l'une des meilleures œuvres de l'auteur. Son seul tort, à mes yeux, consiste dans l'apparition inutile de la vieille dame dont j'ai dit un mot tout à l'heure; la pièce pourrait très bien commencer et finir sans elle. Son épisode est bien romanesque : il rappelle celui de la Renaude et du berger qui s'embrassent, dans *l'Arlésienne*, cinquante ans après s'être aimés : mieux vaut tard que jamais, dit le proverbe.

Le Pardon, qui fut joué au Français, fut passionnément discuté. Les uns le déclarèrent immoral; les autres y virent une moralité indulgente et tristement humaine. C'est une pièce en trois actes, à trois personnages, dont on peut, je crois, louer sans réserve la forme d'une pureté classique, d'une sobriété élégante et distinguée, d'une émotion contenue et discrète. Le premier acte surtout est un petit chef-d'œuvre. L'œuvre est la plus triste de tout le théâtre de M. Lemaître; elle est même plus douloureuse que *Mariage blanc*. Elle indique une conception pessimiste et sombre de l'humanité. Pauvre humanité, qui est si faible et si fragile et qui est capable de toutes les fautes, et qui ne vaut quelque chose que par ce pardon qu'elle peut répandre!

Les trois personnages ne sont désignés que par leurs prénoms, Georges, Suzanne, Thérèse, comme si l'auteur avait voulu donner à sa pièce un sens abstrait. Georges a pardonné à sa femme Suzanne, après la faute de celle-ci; car Suzanne a péché par faiblesse, et l'aime de toute son âme repentante. C'est l'amie de Suzanne, Thérèse, qui les a mis en présence et poussés à la réconciliation. Mais Georges a mal pardonné.

A défaut du pardon, laisse venir l'oubli,

disait Alfred de Musset. Il a voulu pardonner, mais il ne peut oublier. Il tourmente inutilement sa femme et se torture lui-même. Et comme il confie sa souffrance à Thérèse, et que tous deux s'apitoient sur lui, voici qu'ils se trouvent désarmés contre le caprice qui les pousse aux bras l'un de l'autre. Suzanne a deviné la trahison de Georges; elle le trouvait si grand après son pardon, il a brisé en elle l'estime et l'adoration qu'elle avait pour lui. Elle veut s'éloigner de lui, le quitter à jamais. Et il l'arrête avec des mots de douceur. Ils se sont fait beaucoup de mal l'un à l'autre, mais avec de la bonté et de la bonne volonté, ils peuvent encore se refaire un peu de bonheur : « C'est encore un bien, lui dit-il, vois-tu, d'avoir souffert l'un par l'autre, d'avoir été pareils dans la faute et dans la douleur. Il ne nous en restera qu'un peu de mélancolie, avec une tendresse plus sérieuse et plus indulgente... » Et Suzanne, qui l'aime encore, lui jette les bras autour du cou, en lui disant : « Ah! Georges, que Dieu ait pitié de nous! »

Pourront-ils être heureux? Je ne le crois pas; les cicatrices de leurs cœurs se rouvriront au moindre choc, et ils se souviendront, lui surtout, — car le pardon absolu de l'homme est plus difficile, sinon impossible, — à l'heure même où ils croiront avoir oublié. Ces trois pauvres êtres, — car Thérèse est la plus malheureuse peut-être, Thérèse qui n'a été pour Georges qu'un caprice de

vanité, une sorte de revanche, et qui s'est donnée si vite à lui parce qu'elle s'était trop attristée avec lui, et qu'elle s'était, sans le savoir, éprise de lui à force d'en avoir eu pitié, — ces trois êtres se sont fait bien du mal et ont vraiment mérité leurs souffrances. Mais c'est ici que se montre la conception pessimiste qu'a M. Lemaître de l'humanité. Il semble généraliser la portée de sa pièce, et ne voit que le pardon comme remède aux fautes inévitables des pauvres créatures. Ses personnages ont leurs caractères; leurs fautes sont les leurs; ils ne sont aucunement le reflet de l'humanité, ou tout au moins d'une grande partie de l'humanité. Ils ne peuvent être des types. Qu'ils pèchent et se repentent : sans doute cela est commun à tous les hommes, sauf à ceux qui ne se repentent jamais. Mais leur manière de pécher et la qualité de leur péché, voilà qui ne relève que d'eux seuls. Suzanne a fauté par curiosité, pour savoir, un peu par enfantillage ; Thérèse a fauté par pitié, et bien facilement, il faut le dire, car Georges ne s'était point révélé jusque-là sous ces allures conquérantes; enfin, Georges a fauté par un bas désir de revanche. Il n'y a point de passion dans tout cela, et toutes ces choses sont bien misérables. La fragilité humaine est grande, qui incline toujours l'homme au mal. « Les occasions, dit l'*Imitation*, ne rendent pas l'homme fragile, mais elles montrent sa fragilité. » Les occasions, ils les ont bien cherchées, et ils étaient vaincus d'avance. Mais si M. Lemaître voit tant de misères dans les cœurs des hommes, espère-t-il les guérir par ce baume de l'indulgence et du pardon? Il ne saurait suffire ici; la blessure est trop profonde. Georges et Suzanne ont beau se pardonner, ils seront toujours malheureux, et là est la vraie moralité de tout ce conflit d'adultères, moralité que l'auteur n'a pas assez mise en relief. Le mal est dans l'âme même de ses personnages ; ils n'en guériront pas; ils ne sont pas quittes après s'être trompés réciproquement; ils n'oublieront point et douteront d'eux.

Le problème du pardon de l'homme après la faute de la femme était mieux posé dans la *Tourmente*, le roman de M. Paul Margueritte. Là du moins l'homme demeurait loyal malgré sa pauvre humanité. Et cependant l'œuvre ne concluait pas. La conclusion tient dans ceci qui est insoluble : l'homme peut-il oublier? S'il n'a que de l'affection pour sa femme, peut-être; mais si son amour est demeuré vivace, il y aura bien de la peine.

Il nous est possible de tirer maintenant une conclusion générale du théâtre de M. Jules Lemaître. Nous l'avons vu se préoccuper avant tout des caractères. Dans chacune de ses pièces, il y a quelques personnages très fouillés, pénétrés jusqu'au fond d'eux-mêmes. L'auteur veut que tout leur être se tienne, qu'ils aient une

individualité morale complète. Il s'en préoccupe avant de se préoccuper de la marche de sa pièce : la preuve en est qu'à diverses reprises il a hésité sur le dénouement qu'il donnerait. Les dramaturges de profession, comme l'a remarqué M. Faguet, font ordinairement le contraire : ils conçoivent avant tout le dénouement et construisent les caractères d'après ce dénouement vers lequel doit tendre toute la pièce. Le malheur est qu'au théâtre la psychologie est trop ramassée, trop écourtée : on ne comprend les personnages que par leurs faits et leurs paroles : l'analyse directe y est impossible. Ainsi, faute d'un peu de cette analyse, on s'explique mal parfois les actes des personnages de M. Lemaître. D'autant que l'auteur a une prédilection pour les êtres d'exception, plus difficiles à comprendre; dans chacune de ses œuvres, il y a quelque individu très moderne, très compliqué, dont l'âme ne se démonte point facilement : Hélène Rousseau, par exemple, ou Jacques de Thièvres, ou le prince Hermann, ou même Chambray. Il faut donc un peu d'attention pour bien pénétrer ce théâtre, pour y voir très clair. Enfin, nous retrouvons là encore la passion du critique pour les sujets très modernes, plus susceptibles de donner l'illusion de la vie et de la vérité par leurs rapports avec le temps présent. Il ne recule devant aucune hardiesse pour en rendre l'impression.

Ce sont là bien des critiques. Le théâtre de M. Lemaître offre assez de surface pour les supporter. Il vaut suffisamment par la netteté sûre et sobre du style dramatique, par la connaissance de la vie et des hommes, par l'étude sérieuse des caractères et par ce noble souci, qui hante l'auteur même à travers ses plus légers caprices de fantaisie, de la portée que peuvent avoir les actions humaines et du sentiment qui les dirige.

III. — M. Lemaître moraliste.

« Vous êtes pessimiste, Madame? dit l'académicien Barillon à Hélène, dans *Révoltée*.

« — Oui, Monsieur, répond Hélène, quoique cela m'ennuie bien. Il y a tant d'imbéciles qui le sont! Il est vrai qu'il y en a aussi beaucoup qui ne le sont pas... »

M. Lemaître est, lui aussi, très ennuyé d'être pessimiste. C'est même pour cela qu'il le dissimule avec tant de soins. Nous avons vu qu'il avait de l'humanité une triste opinion. Il ne peut oublier les autres hommes ni s'oublier lui-même, et les distractions de son dilettantisme ne le détournent que pour un temps de l'amertume de ses réflexions. Aux lieux de gaieté, il est hanté de métaphysique. Au *Chat-Noir*, en voyant défiler des ombres chinoises, il songe

ainsi : « Puisque nous ne pouvons connaître que d'infimes parcelles de l'univers, et que nous ne pouvons agir sur lui que dans une mesure tout à fait insignifiante, faisons dans notre coin, sous notre lampe, un rêve qui nous absorbe et tâchons de mourir dans ce rêve. Et laissons-nous sombrer doucement comme de pauvres petites ombres chinoises que nous sommes... »

Lorsqu'il suit la pente naturelle de sa songerie, c'est toujours vers la tristesse qu'il s'en va. Cette même pensée de l'illusion brève de la vie que la mort s'apprête à dévorer le tourmente, tandis qu'il contemple une brillante pantomime au Nouveau-Cirque : « Nous n'existons que dans un point du temps, écrit-il, le reste est une nuit noire que nous peuplons par une fantaisie dont nous ne sommes même pas les maîtres. Ah! que nous ne sommes rien! ainsi que parle Bossuet. Le songe d'une ombre! ainsi que parle Pindare. L'idée que nous avons vécu tant de jours, — car cela est attesté par des dates, — et que nous ne le savons que par elles, et que nous ignorons comment; que cela est vrai, mais que nous n'y comprenons rien; que toute cette vie vécue est irrévocable, et que cela est horrible, bien qu'elle soit la plus vaine des vanités... Si vous voulez, nous parlerons d'autre chose. » Le dilettante a beau chasser les visions tristes qui mélancolisent sa vie : elles reviennent obstinément toujours. Rien ne peut écarter leur présence : elles apparaissent à toute heure, comme fin inévitable de toute réflexion, quelquefois vaporeuses, fluides, à peine distinctes; d'autres fois, très rapprochées, très précises et doucement affectueuses.

Sans doute, cette tristesse de pensées n'est pas l'impression dominante pour ceux qui lisent légèrement la prose légère de M. Lemaître. Elle papillote, elle froufroute, elle fait des cabrioles, cette prose; elle a le charme des acrobates qui font tout ce qu'ils veulent de leur corps; mais elle déborde de vie et de gaieté! Ce n'est point vrai si l'on relit avec tout son cœur ses pages de critiques ou ses comédies. On dit que les clowns sont toujours mélancoliques et que les acteurs comiques quittent le rire comme un masque. C'est aux heures où il est sincère et dit son âme que M. Lemaître songe aux mystères de la destinée et à l'énigme de la mort. On se lasse de tout, même de comprendre. Son intelligence, si souple et si variée pourtant, ne se contente point de jouir du spectacle du monde. Se livrer aux choses sans jamais se donner, en tirer tout ce qu'elles peuvent procurer de plaisir et passer à d'autres : c'est une définition du dilettantisme. M. Lemaître a été dilettante, il l'est encore par moments; mais il ne peut pas l'être toujours, parce que la vie humaine représente pour lui quelque chose de sérieux, parce qu'il admet que nos actes ont une portée et

que notre conscience doit les juger, parce qu'il admet encore que nous avons des devoirs envers nous-mêmes et envers les autres, et enfin, parce que s'il n'asseoit point ses idées de l'homme et de la vie sur une base inébranlable, il regrette pourtant son scepticisme et désire croire sans oser l'espérer.

Dans une sympathique analyse de l'âme de M. Paul Bourget, cet autre inquiet dont la pensée souffre de ne pouvoir jamais se fixer, et qui semble pourtant de plus en plus s'acheminer vers la croyance, il étudie cette préoccupation morale qui accompagne toujours l'auteur de *Terre promise*, et dont lui-même, — ainsi que je l'ai dit, — pâtit à certaines heures de tristesse : « ... Cela n'empêche pas de vivre comme les autres, ajoute-t-il, de jouir, à l'occasion, du ciel, de l'air pur, ou même de la société des hommes et des femmes; mais, dans les minutes où l'on pense, il n'est guère possible, en dehors d'une foi positive, d'être optimiste; il y a trop de souffrances inutiles ou absurdes, et de tous les côtés une trop épaisse muraille de nuit... Sans doute, l'absence de croyance positive et l'esprit d'analyse peuvent, chez quelques-uns, se tourner en nonchalance (voyez Montaigne), mais non pas chez ceux dont la sensibilité au bien et au mal moral est exceptionnellement développée. »

Il n'est plus ici question de jouir et de ravir aux choses leur part de plaisir : l'écrivain prend enfin la vie très au sérieux, et il avoue que le dilettantisme n'est qu'une nonchalance de l'esprit et du cœur, impossible chez ceux qui ont trop de sensibilité morale. Pour lui, il se rend compte des devoirs de la vie envers les autres et envers soi-même : la conscience est son guide. Mais est-il bien sûr de cette conscience en toute occasion, et cette conscience même n'est-elle point un héritage des générations croyantes qui l'ont précédé?

Cette préoccupation morale élargit le domaine de sa pensée : si elle lui apporte plus de tristesse, elle lui donne aussi plus de grandeur et de noblesse. L'ironique qui est en lui prend vite le pas sur l'inquiet prêt à surgir. Le dilettante qu'il veut être malgré tout rejette loin de lui ces mélancolies d'un instant qui troublaient la pureté de son ciel; elles attestent cependant l'obsession en son âme de l'idée morale.

De même la religion a gardé pour lui son attrait. Les artistes contemporains ne sont pas rares qui ont conservé le goût de la piété et de la mysticité, en ayant perdu toute foi. M. Jules Lemaître a beau expliquer que la curiosité des religions est un des sentiments les plus distingués de notre époque raffinée; une simple curiosité ne suffirait point à justifier cette hantise de l'idée religieuse, que ressentent même les plus orgueilleux, même les plus incroyants.

Et M. Lemaître célèbre ainsi la croyance de son âme d'enfant : « Nous l'aimons, la religion de nos mères, parce qu'elle est parfaitement mystérieuse, et qu'on est las, à certains moments, de la science, qui est claire, mais si courte, et dont on se détache un peu en voyant de quelle suffisance elle emplit les esprits médiocres. » Si l'on feuillette son œuvre, on y rencontre fréquemment ces plaintes du cœur désireux de foi et de piété, et aimant la religion sans y croire.

Peut-être le dilettantisme n'est-il qu'un manque d'énergie, une maladie de la volonté qui, à force de s'écarter d'un choix définitif entre les divers rêves d'art, entre les divers principes de vie, s'est totalement supprimée et s'est à jamais privée du pouvoir d'opérer ce choix. En tous cas, le dilettantisme de M. Lemaître mêle en une étrange union la liberté de l'esprit qui plane sur les religions et les philosophies, en les contemplant avec une identique sympathie, et le désir de briser une bonne fois son incertitude, fût-ce même en sacrifiant ses plus chères idées.

M. Lemaître n'est pas loin de partager le scepticisme de M. Anatole France, mais il n'en fait point comme lui l'éloge. Il ne s'endort point comme lui sur ce bon oreiller du doute que vantait Montaigne. A tous moments, il se plaint de l'inquiétude de son âme : « Je sais de moins en moins où j'en suis et quel est le sens de ma vie », et ailleurs : « Ceux qui essayent comme moi d'entrer partout, c'est souvent qu'ils n'ont pas de maison à eux, et il faut les plaindre. » Il a symbolisé cette incertitude de la pensée et cette souffrance du scepticisme dans un conte très curieux : *Serenus*.

Serenus est un Romain des premiers temps du christianisme. Son père était un exemple des contradictions du caractère : ambitieux et convaincu de la vanité des choses, voluptueux et prompt à sentir l'amertume qui gît au fond des plaisirs charnels, aimant la vie et la méprisant, plein de désirs et vide d'illusions. Lui fut un enfant intelligent, impressionnable, doux, réfléchi et sans gaieté; de son enfance, il garda l'impression profonde des chrétiens brûlés par Néron et celle aussi de Sénèque le stoïque, à l'âme de héros.

Son âme changeante s'éprend tour à tour des différentes conceptions de la vie. Après avoir pratiqué le stoïcisme, il aime Lycisca et prend sa revanche des plaisirs qu'il avait méprisés; mais il connaît le dégoût et la lassitude des voluptés sans en avoir eu l'ivresse, parce qu'il veut s'observer lui-même, et se gâte ainsi toute joie par l'analyse. Après quinze ans de débauche, où il garde une douceur naïve, il languit dans un immense ennui et se résoud à mourir. Il se combine un petit suicide de raffiné qui, d'ailleurs, échoue absolument, grâce à l'intervention de sa sœur Serena, la chrétienne.

Celle-ci le conduit parmi les disciples du Christ. Il les admire, mais il ne peut se déterminer à croire : il lui déplaît que ces hommes méprisent si fort « la seule vie dont nous soyons assurés ». « J'étais choqué, dit-il, que ces saints fussent si sûrs de tant de choses, et de choses si merveilleuses, quand j'avais, moi, tant cherché sans trouver, tant douté dans ma vie, et mis finalement mon orgueil dans mon incroyance. » S'il ne livre point toute son âme à la foi, il trouve du moins chez les chrétiens « la bonté des cœurs simples, la résignation des misérables, l'amour de la souffrance, la chasteté sans tache ». Par sympathie, mais sans croire, il reçoit le baptême, espérant être touché de la grâce. Enfin, mis en prison avec d'autres chrétiens, il se refuse au martyre, par crainte, non de la mort, mais de la douleur et de la laideur que donnent les supplices, et il absorbe du poison après avoir écrit ces paroles : « J'ai cherché sincèrement la vérité. Je me suis efforcé, dans mon adolescence, d'atteindre à la sainteté telle que je la concevais. Et si j'ai été paresseux, voluptueux et faible, si j'ai peu fait pour les autres hommes, j'ai toujours eu pour eux beaucoup d'indulgence et de pitié. » Et il meurt dans l'incertitude, n'ayant trouvé la paix ni dans la volupté ni dans le renoncement.

Le conte devrait s'arrêter là, et il toucherait étrangement par sa bonne foi et la tristesse de cet esprit souffrant, mais de fâcheuses habitudes d'ironie en gâtent la fin avec l'histoire d'une résurrection de jument opérée par les reliques de Serenus, le prétendu martyr. Il y a des sujets où il faut oublier qu'on a de l'esprit, parce qu'ils touchent à l'âme et que l'esprit n'a rien à y voir. M. Lemaître a eu le tort de ne pas l'oublier.

Ainsi le sceptique Serenus est impuissant à croire, et il en éprouve le regret. De cette incertitude de sa pensée souffre son âme avide d'aimer et de se reposer en la foi définitive. La joie spirituelle est difficile à celui qui n'a pas la croyance, et le sens de la vie lui demeure obscur et attristant.

Mais si M. Lemaître demeure, en matière de croyance, sceptique comme Serenus, — un sceptique, d'ailleurs, qui déplore son infirmité, — il ne l'est pas en matière de morale pratique. La rectitude de son jugement lui a démontré la nécessité d'une règle, d'un criterium, pour apprécier les actes des hommes. Dans ses feuilletons dramatiques ou dans ses critiques littéraires, toutes les fois qu'il a eu l'occasion d'aborder un cas moral, il l'a fait sans hésiter et l'a tranché dans le sens de la morale admise, c'est-à-dire de la morale chrétienne qui nous gouverne encore. Il juge les actions humaines en honnête homme soucieux de maintenir cette honnêteté et d'en faire triompher les lois. A propos du théâtre de Dumas fils,

par exemple, il atteste franchement ces tendances. Dans le *Demi-monde*, il prend le cas d'Olivier de Jalin, dont il approuve les actes, mais dont il n'aime pas la probité hautaine et cravachante, et enlevant aux choses leur masque d'hypocrisie, il démolit cette conception du viveur honnête homme : Olivier a été un homme peu scrupuleux et immoral, il est donc mal venu à avoir tant de prétentions dans le devoir moral. Ailleurs, il met au jour l'idée chrétienne de la *Visite de noces :* l'amour n'est que la recherche et la curiosité de la sensation égoïste, c'est le péché; il n'est excusable que dans la passion absolue de Roméo et Juliette, infiniment rare, d'ailleurs; il n'est justifié que dans le mariage, où il devient un pacte d'affection.

Je pourrais citer bien d'autres cas où M. Lemaître expose avec sincérité les devoirs que nous avons envers nous-mêmes et ceux que nous avons envers les autres? Y a-t-il, entre la liberté qu'il admet dans le domaine de l'idée et la règle qu'il impose dans le domaine de la morale, une contradiction? Si l'on fait dépendre les actions humaines de l'ensemble des conceptions de chaque homme, sans doute. Mais notre nature est plus complexe : bien des négateurs de la morale chrétienne en suivent néanmoins les lois morales; il est des anarchistes en chambre qui ne feraient pas de mal à une mouche, et des partisans de Darwin qui pratiquent la charité. La conscience demeure, — qu'on le veuille ou non, — en chacun de nous; nous avons beau nier le bien et le mal, elle nous arrêtera toujours dans certains actes. Il est cependant dangereux de séparer sa vie pratique de sa vie intellectuelle, car on ne peut savoir si la barrière ne sera pas franchie un jour et si, du domaine de l'idée où l'on a renversé le principe de tout, on ne descendra point dans le domaine des faits pour appliquer ses théories ou sa négation de toutes les théories. M. Anatole France a bien prétendu que la morale était la coutume du plus grand nombre : « Il n'y a qu'un sceptique pour être toujours moral et bon citoyen, ajoutait-il, un sceptique ne se révolte jamais contre les lois, car il n'a pas espéré qu'on pût en faire de bonnes. » Cela est une bien pauvre défense du scepticisme, car elle réduit l'honnêteté à une façade extérieure d'honorabilité : l'homme intérieur demeure en dehors de cette définition, il n'y est point englobé, et avec un peu d'hypocrisie et d'habileté, il est facile de paraître un bon citoyen soumis aux lois. L'*Imitation* disait qu'il ne fallait point se préoccuper de l'appréciation des autres, ni de leur donner une bonne opinion de soi-même, mais seulement s'inquiéter de son propre cœur.

M. Lemaître n'essaye point, comme M. France, de rattacher la vie morale à son scepticisme. Il n'en est pas à compter ses con-

tradictions. Il lui suffit de donner une impression sincère de lui-même. Comme ses impressions sont changeantes, son état d'âme est assez compliqué. Dilettantisme en art, scepticisme en philosophie, christianisme en morale : il cumule tout cela. Il n'a qu'une haine, le fanatisme; pour le reste, il n'a que douceur et bonté. Cependant, il étend un peu loin, peut-être, le pardon chrétien; il a l'indulgence facile et l'excuse toujours prête. Il plaint les pauvres hommes de leur fragilité. Il est bien par là de notre époque où le développement de la bonté correspond à un affaiblissement des énergies morales. Enfin il est une vertu qu'il prêche volontiers et dont il avait fait le thème d'une homélie prononcée à l'Association des étudiants : la tolérance. C'est bien vertu de sceptique. Tolérance pour les opinions, indulgence pour les faiblesses humaines : c'est là son principal enseignement moral. D'aucuns ne le trouveront point suffisant. Il sent un peu le mandarin de lettres qui s'amuse ou s'ennuie aux spectacles de la vie, qui en dit sa joie ou sa peine, et qui se refuse à joindre son effort à ceux de l'inquiète humanité toujours en marche vers un but qu'elle ne distingue point toujours nettement...

— Je n'aime pas la littérature actuelle, disait un homme important dans un roman d'Yvan Tourguéneff.

Et comme on lui demandait pourquoi :

— Voici, répondit-il, je traversais, il y a quelques jours, une rivière, et j'étais sur le bac avec un monsieur qui avait de fort lourds bagages. Nous abordâmes à une côte très escarpée, et tandis que les bateliers avaient toutes les peines du monde à transporter les bagages du monsieur, celui-ci, resté sur le bac, poussait des gémissements à fendre le cœur. Voici, pensai-je, une application neuve de la division du travail, et ce monsieur ressemble étrangement à la littérature présente : d'autres s'échinent et font l'affaire, *elle gémit*...

Le romancier voulait dire par là que la littérature moderne s'attardait à contempler et à décrire les misères et les souffrances qui s'accumulaient autour d'elle sans prendre part à la vie sociale, qu'elle appliquait la théorie de l'art pour l'art et ne se souciait point d'éclairer pour les hommes les problèmes de l'existence, ou tout au moins de les consoler, en un mot qu'elle refusait son effort à l'effort collectif de l'humanité.

M. Lemaître ne gémirait point comme le monsieur de l'histoire. Il amuserait les bateliers par des mots d'esprit et leur donnerait de bons conseils. Seulement, il ne les aiderait point à porter les bagages.

Henry Bordeaux.

REVUE DES SCIENCES

Astronomie : le ciel de juin. — Un rendez-vous exceptionnel. — Toutes les planètes visibles. — Mercure, Vénus, Mars, Jupiter, Saturne. — Météorologie : pronostics pour l'été de 1895. — Un hiver rigoureux est-il suivi d'un été très chaud? — Réponse de la statistique. — Aux hivers froids correspondent des étés frais. — Il n'y a pas de règle sans exception. — Archéologie préhistorique : la station de Schweizerbild. — Station unique. — Après la période glaciaire. — Faunes superposées. — Découvertes de nombreux ustensiles préhistoriques. — La première race en Belgique. — Les pygmées. — Histoire des sciences : une trouvaille dans les vieux manuscrits de l'Observatoire de Paris. — M. l'abbé Maze. — Premières observations de température à Paris. — Le mois d'avril 1659. — L'abbé Boulliau. — Le premier thermomètre à mercure. — Agronomie : traitement des maladies parasitaires de la vigne, des pommes de terre par la bouillie cuivrique. — L'accumulation du cuivre dans le sol diminue-t-il les récoltes? — Les sels de cuivre peuvent-ils passer dans les produits récoltés? — Expériences rassurantes. — Photographie : Les nouvelles plaques magiques à l'albumine. — Photographie à la minute. — Séchage rapide des plaques ordinaires. — Le formol. — Le bisulfite de soude et l'hyposulfite de soude. — L'eau distillée.

Le ciel du mois de juin présente certain intérêt pour les amateurs de curiosités astronomiques. Depuis un mois, toutes les planètes du système solaire se trouvent à la fois au-dessus de l'horizon, après le coucher du soleil. C'est un spectacle tout à fait exceptionnel. Par beau temps et avec une jumelle de spectacle, il est facile de distinguer les planètes et même à l'œil nu les cinq planètes du monde des anciens. Vers 9 h. 1/2 du soir, Mercure, Vénus, Mars, Jupiter et Saturne se donnent rendez-vous dans le bleu de l'espace. Vénus, la plus éclatante, brille superbement à l'ouest, dans les Gémeaux, sur le prolongement de Castor et Pollux. Un peu au-dessous, Mars; puis Jupiter, plus à l'ouest; Mercure, dans le voisinage de Jupiter; Saturne apparaît au sud, non loin de l'Épi de la Vierge. On pourra observer encore Uranus dans la Baleine, assez près de Saturne, avec une lorgnette. A la fin du

mois de mai, on distinguait encore Neptune, qui se couche maintenant un peu avant le soleil.

Jupiter et Vénus se sont rapprochés à 2 degrés près, le 18 mai; maintenant, Jupiter est passé à droite et au-dessous de Vénus. Le 4 et le 6 juin, Mars était très près de Vénus, à deux diamètres de la lune. Le coucher de Vénus retarde de plus en plus sur celui de Mars. Mercure et Jupiter se sont croisés le 1er juin. On pourra voir avec une jumelle Jupiter se coucher une minute avant Mercure, le 15 juin. Le 16, ce sera Mercure dont le coucher précédera d'une minute celui de Jupiter, puis l'écart ira augmentant. Le 22, Mercure se trouvera exactement au sud de Jupiter, à 5 fois le diamètre de la lune.

Après le grand hiver que nous avons traversé, on estime généralement que l'été de 1895 sera sec et très chaud, parce que, dit-on, il faut que la compensation se fasse pour atteindre la moyenne. Nous avons eu très froid, donc nous devons avoir très chaud. Il ne faudrait pas s'en rapporter à cette manière de voir pour pronostiquer la caractéristique de la saison. Les météorologistes ne sauraient évidemment dire ce que nous réserve l'été et l'automne; ils ne font pas la pluie et le beau temps. Mais si l'on compare les données météorologiques, en relevant ce qui s'est passé dans ce siècle après les hivers rigoureux, on trouve que, presque toujours, l'été qui survient après un hiver très froid a été lui-même assez frais; en tout cas, jamais, contrairement à l'opinion de quelques personnes, jamais un hiver froid n'a été suivi d'un hiver *très chaud*. M. Lancaster, de l'observatoire d'Uccle (près Bruxelles), a constaté le fait pour soixante ans d'observations. De Humbolt disait déjà bien avant, dans son *Cosmos :* « C'est une supposition absolument gratuite que d'espérer un été doux à la suite d'un hiver rigoureux. » Il y a vingt-cinq ans, Em. Quételet concluait de son côté, après examen des observations de température recueillies à Bruxelles, de 1833 à 1862, que, contrairement à l'opinion populaire, l'effet général d'un hiver froid est de refroidir l'été qui suit. Par conséquent, les prévisions ne sont pas pour un été très chaud.

Mais les pronostics sont souvent trompeurs; en sorte que, si nous faisons ces remarques, c'est surtout pour que l'on songe à vérifier la caractéristique de l'été de 1895. Il sera intéressant de savoir si réellement, après un hiver sévère, l'été est plus frais que d'habitude. A la suite du grand hiver de 1890-1891, l'été de 1891 a été effectivement assez frais en juin, juillet et août. Septembre a été chaud et beau. Après l'hiver exceptionnel de 1879-1880, la température de la saison d'été a peu différé de la moyenne. En sorte qu'on ne peut non plus établir comme une règle absolue qu'un été frais suit toujours un hiver froid. Les probabilités sont donc simplement en faveur d'un été

moyen. Par suite d'autres considérations, nous présumons de notre côté que la saison de 1895 sera effectivement moyenne, très orageuse, avec des alternatives marquées de journées chaudes et de journées fraîches. Nous verrons si l'événement confirmera ces prévisions, formulées sous toute réserve, bien entendu.

Le défaut de place nous a empêché de signaler jusqu'ici les beaux travaux de M. le docteur J. Nüesch, de Schaffhouse, sur les fouilles de la *station préhistorique du Schweizerbild*. On a beaucoup exploré ces régions de la Suisse; pour son compte, M. Nüesch a examiné environ soixante cavernes dans les montagnes des cantons de Schaffhouse et de Soleure. C'est en 1891 que ce naturaliste a commencé les fouilles de la station du Schweizerbild qui, à première vue, a certaine analogie avec la station « le Hohlefels », dans l'Aahthal, étudiée par M. O. Fraas, de Stuttgart. Les recherches ont été poursuivies pendant les étés de 1892 et 1893 en enlevant le sol par tranches de 15 à 20 centimètres. M. Nüesch a vécu avec les ouvriers pour surveiller sans cesse les travaux, et l'entrée de la fouille a été strictement interdite au public. Cette très intéressante station préhistorique repose sur un terrain morainique provenant du glacier du Rhin, qui couvrait complètement la vallée du Schweizerbild; elle n'est donc ni préglaciaire ni interglaciaire, mais bien nettement postérieure à la dernière époque glaciaire. Après la retraite du glacier, qui a déposé des moraines terminales à environ 300 mètres à l'est et à l'ouest du rocher qui limite la station fouillée, une petite couche arable s'était formé sur le terrain morainique et sur les hauteurs environnantes, donnant naissance à une végétation de mousses et d'arbrisseaux.

M. Nehring, de Berlin, et M. Studer, de Berne, les zoologistes bien connus, ont constaté dans les couches successives de la fouille trois faunes très différentes qui se sont succédées à mesure que le climat devenait plus doux. Dans la couche inférieure, on a trouvé les ossements de 40 espèces d'animaux, surtout des rongeurs (21 espèces), mangés par des oiseaux de proie. Pendant la formation de cette première zone, la station n'a été habitée qu'accidentellement par l'homme. On a relevé la présence d'os de loups, de rhinocéros, bisons, rennes, etc. Cette faune ne se rencontre de nos jours qu'au nord du 70° de latitude, en Sibérie. Il est plus que probable qu'un climat très rigoureux régnait alors aux environs de Schaffhouse et en Europe centrale. Cette première couche est donc caractérisée par une faune arctique, la *faune des Toundra* [1].

[1] 77e session de la Société helvétique des sciences naturelles, réunie à Schaffhouse, 1894. Archives des sciences physiques et naturelles, n° 10.

Au-dessus on a trouvé, dans la couche superposée, la faune subarctique, faune des steppes ou *faune du renne proprement dite* (51 espèces), rennes, chevaux, ânes des steppes, cerfs, ours bruns, etc. 21 espèces de la faune des Toundra disparues ont été remplacées par 30 espèces nouvelles caractéristiques des steppes. La température s'était donc adoucie un peu pendant la formation de cette seconde zone. Un climat encore froid, sec et continuel régnait, rappelant celui de la Sibérie occidentale et de la Russie septentrionale.

Dans la troisième couche, superposée à la précédente, M. Nüesch a trouvé une faune de forêt, la faune du cerf élaphe et des palaffites, avec 37 espèces, soit le cerf, le chevreuil, la chèvre, la brebis, le bœuf, l'écureuil, etc. La couche supérieure ou couche arable contenait les restes de nos animaux domestiques, bœuf, porc, chat, oie, pigeon, etc. En somme, la couche inférieure des Toundra et celle des steppes correspondent au terrain *paléolithique*; celle du cerf représente le *néolithique*, et la couche supérieure renferme des objets de l'âge du bronze et du fer.

Des couches paléolithiques, on a retiré plus de 14 000 outils en silex, des éclats et des nucléi; les couteaux, les scies, les burins, les perçoirs sont tous du type magdalénien et sont fabriqués avec le silex du Jura du canton de Schaffhouse. Parmi les 1387 objets travaillés en bois de rennes, en os de renne et de lièvre, on peut citer des flèches, des pointes de javelot, des aiguilles, des sifflets, des objets troués, des bâtons de commandement avec des dessins, produit d'une industrie analogue à celle des stations du renne en France. Le Schweizerbild relie donc, fait remarquer M. Nüesch, le quaternaire de l'Allemagne du Nord (c'est-à-dire la faune des steppes) presque dépourvu de documents archéologiques, avec les gisements paléolithiques de la France. Des foyers soigneusement bâtis, avec peu de cendres dessus, tendent à prouver que le bois était rare dans ce temps-là, tandis que dans la couche néolithique superposée, les cendres étaient abondantes. Des enclumes en pierre, couchées dans des éclats de silex et entourées de marteaux, marquent la place des ateliers. Des coquilles ne se rencontrant que dans les couches tertiaires de Mayence, indiquent des relations commerciales des chasseurs de rennes avec les provinces rhénanes. On remarque, comme dans les stations françaises, des dessins représentant le cheval, l'hémione, le mammouth, le renne, un poisson, etc. Dans la couche du cerf, qui vient au-dessus de celle du renne, on a trouvé encore 6000 silex taillés, des pierres polies et des poteries grossières; 160 objets en bois et en os de cerf rappelant ceux de nos habitations lacustes, donc d'origine néolithique. C'est seulement dans cette couche néolithique que M. Nüesch a rencontré des squelettes humains, quelques-uns ensevelis dans les couches infé-

rieures. Il y en avait 26 : 14 appartenant à des adultes et 12 à des enfants ensevelis avec des colliers de silex.

Les adultes représentent deux races différentes : une *grande race*, semblable à la race actuelle, et une *petite race*. La première dépassait 1m.60 de hauteur, tandis que la seconde n'atteignait qu'une taille de 1m.345 à 1m.380. C'étaient donc des *pygmées* d'une forme très grêle, les derniers descendants de la race primitive de l'Europe. Ces nains ont été enterrés par la grande race, rapporte M. Nüesch, aussi soigneusement que les enfants.

La station du Schweizerbild est postérieure au dernier glacier du Rhin, comme nous l'avons dit déjà. Mais peut-elle servir à préciser le nombre d'années écoulées depuis la première apparition de l'homme dans cette région? L'épaisseur de toutes les couches formées en partie des débris de la désagrégation du rocher qui la surplombe est le seul chronomètre qui puisse permettre d'aborder cette question difficile. La couche arable supérieure qui s'est formée depuis la période néolithique a une épaisseur de 40 centimètres en moyenne. Toutes les couches ensemble, soit la couche paléolithique, la couche intermédiaire, la couche néolithique et l'humus ont une épaisseur de 2m.50. M. Nüesch hasarde le calcul suivant. Admettons, dit-il, que 4000 ans se soient écoulés depuis le néolithique, soit depuis l'âge des palaffites jusqu'au temps actuel; si les dépôts successifs se sont formés aussi lentement, comme en 2m.50, il y a 6 fois et demie 40 centimètres, la durée totale de la formation aurait exigé 25 000 ans. Telle serait la période de temps écoulée depuis la première apparition de l'homme au Schweizerbild. Nous reproduisons cette évaluation pour ne rien retrancher de l'analyse du beau travail de M. Nüesch, mais tout en notant sa grande élasticité.

Ce qu'il est permis d'inférer des détails qui précèdent, c'est que la station du Schweizerbild est peut-être unique en son genre et d'un bien haut intérêt. On y trouve la succession authentique, sans remaniement des faunes mentionnées, des âges paléolithiques, néolithiques, de bronze et de fer, et on y découvre des pygmées fossiles pour la première fois en Europe. Cette station préhistorique occupera donc une place importante dans l'étude des terrains quaternaires, de la paléontologie, de l'ethnographie et de l'anthropologie.

M. l'abbé Maze, qui s'occupe de météorologie avec beaucoup de succès, a découvert, en fouillant de vieux documents à l'Observatoire de Paris, un cahier manuscrit qui présente de l'importance pour l'histoire des sciences. Il s'agit d'un cahier relié, écrit tout entier de la main du prêtre astronome Ismaël Boulliau. Ce registre a pour titre : *Ad thermometrum observationes anno* 1658 *Parisiis*. Et il a

pour sous-titre : *Thermometrum Florentia fabricatum*. Chacun de ces deux titres est une révélation. On ne connaissait pas pour Paris d'observations thermométriques antérieures à celles de Lahire; et l'on ignorait qu'il eût été fait hors d'Italie des observations avec le thermomètre de l'Académie del Cimento. Or il n'y a plus aucun doute à cet égard. Boulliau possédait un thermomètre semblable à celui des académiciens de Florence. Ainsi que Libri, de triste mémoire, l'avait dit, en 1830, le zéro de ce thermomètre correspondait à — 18° 75 du thermomètre centigrade, et le zéro de nos thermomètres actuels à — 13° 5 del Cimento.

Ismaël Boulliau a observé du 25 mai 1658 au 19 septembre 1660, soit pendant trois étés et deux hivers. Il avait installé son thermomètre rue des Poitevins dans l'hôtel de Thou transformé aujourd'hui en hôtel des Sociétés savantes. Le plus chaud des étés de la série 1658-1660 est celui de 1660, avec une moyenne de 20° 6. Cet été a débuté par un tremblement de terre qui se fit sentir dans le sud de la France, de l'Océan au Rhône, le 21 juin à quatre heures du matin. Dans les Pyrénées, la Gascogne et la région narbonaise; des édifices furent renversés. C'était donc, il y a près de trois siècles, tout comme aujourd'hui.

La température la plus élevée pendant ces trois années est survenue non pas en été, mais le 14 avril 1659 à quatre heures du soir. Elle équivalait à 33° 33 centigrades. Boulliau affirme que la chaleur était extraordinaire pour la saison. On ne rencontre pas au siècle actuel d'exemple de mois d'avril aussi chaud, sauf peut-être celui de 1865. On savait déjà que l'hiver 1659-1660 avait été rigoureux et que les oliviers avaient gelé en Provence; mais les documents faisaient défaut pour Paris. La température, d'après Boulliau, est descendue au moins au dessous de — 8° et au dessous de — 6° les 26, 27, 28, 29 décembre, les 12, 16, 27, 28, 29, 30 janvier, 8 et 9 février. L'hiver fut très long. La gelée commença le 23 décembre et continua jusqu'au 25 février. On eut soixante-quatorze jours consécutifs de gelée, et la Seine commença à charrier le 19 décembre. Cette série d'observations de Boulliau est d'autant plus intéressante qu'elle n'a pour aînée connue que celle du P. Raineri commencée à Florence trois ans plus tôt, en 1655.

M. l'abbé Maze, dans une note à l'Académie des sciences, a rectifié aussi une erreur relative à l'apparition du premier thermomètre à mercure. On ne sait pas bien quel est l'inventeur du thermomètre. On a attribué le thermomètre à Drabbel, puis à Galilée, à Sanctorius et même à Roger Bacon. Jusqu'ici, en tout cas, on admettait que c'était Fahrenheit qui avait construit le premier thermomètre à mercure en 1721. Dès la fin de mars 1659, c'est-à-dire soixante-deux ans avant

Fahrenheit, Ismaël Boulliau se servait d'un thermomètre à mercure concuremment avec son thermomètre de Florence. D'après M. l'abbé Maze, le degré de ce thermomètre à mercure correspondait à très peu près à 10° centigrades, ce qui met le zéro de l'échelle à — 53° 76 centigrades. Ce thermomètre, par suite de sa graduation insuffisante, était paresseux et presque sans variations dans la plupart des cas. Aussi Boulliau cessa-t-il de l'observer régulièrement au bout d'un mois et demi. Mais, en définitive, le thermomètre à mercure était créé. Était-ce le premier? On ne saurait l'affirmer. En tous cas, dès 1659, il existait à Paris un thermomètre à mercure, soixante-deux ans avant celui de Londres.

Depuis qu'on emploie à haute dose les bouillies cuivriques pour combattre les maladies parasitaires de la vigne, des pommes de terre, des betteraves, etc., on s'est demandé à juste raison si cet emploi des sels de cuivre répété chaque année ne pourrait pas avoir à la longue une action néfaste sur la qualité des récoltes, sur leur abondance, et si les produits récoltés ne nuiraient pas à la santé de l'homme et des animaux. On a fait à cet égard de nombreuses recherches. MM. Millardet, de Laffitte, Gayon, etc., ont étudié la question. M. Viala a déposé le cuivre au pied des ceps de vigne à très haute dose sans parvenir à nuire à la végétation des ceps. En 1890, M. Vermorel a accumulé dans un sol des quantités de cuivre correspondantes à celles qu'y pourraient amener des traitements répétés pendant cinquante et même cent ans; malgré tout, la végétation, pour le blé du moins, s'y est développée avec régularité. M. Aimé Girard vient de contrôler ces faits en opérant sur de grandes cultures et pendant trois campagnes successives à la ferme de la Faisanderie, en 1892, 1893 et 1894. On a mis en comparaison sur une même pièce de terre deux lots de surface égale, l'un arrosé d'une quantité déterminé de composés cuivriques, l'autre laissé à l'état normal. Les quantités de sulfate cuivrique déposées sur la terre ont été celles que l'on aurait successivement été amené à déposer si l'on avait continué la lutte contre les maladies parasitaires pendant un siècle, au taux de deux ou trois traitements (7 à 8 hectolitres de bouillie à 2 pour 100 de sulfate de cuivre par hectare) pour la vigne et plus du double pour la pomme de terre. En somme, M. A. Girard a répandu sur les feuilles et sur le sol, d'un seul coup, 1500 kilog. de sulfate de cuivre pour les vignes et pour les pommes de terre.

On a mis en expérience des cultures diverses, blé, avoine, trèfle, betterave, pommes de terre, carottes, salades, petits pois, radis. Après chaque campagne, on a procédé à une analyse chimique minutieuse des produits. M. Girard a constaté ainsi que l'accumulation de

cuivre n'avait eu aucune influence sur les récoltes. Tantôt il y avait un peu d'augmentation, tantôt une petite diminution selon l'année; il y a eu augmentation en 1893 pour le trèfle et la betterave. Une fois seulement l'analyse a révélé sur un poids de 1 kilogr. 2 milligr. de cuivre. Mais, fait curieux, il s'agissait précisément des récoltes en terre naturelle. Le cuivre est, comme on sait, très répandu dans la nature.

Quant aux légumes : radis, salades, petits pois, la végétation a été la même dans les deux champs de culture, dans le sol cuivré comme dans le sol naturel. A l'analyse, ces légumes n'ont présenté aucune trace de cuivre. Les graines, les tubercules, les légumes, poussant en terre très riche en cuivre, contrairement à des craintes qui s'étaient produites à plusieurs reprises, offrent donc une innocuité absolue et ne sauraient nuire ni à l'homme ni aux animaux.

Par conséquent, on peut conclure hardiment que la végétation pendant un siècle de traitement de la vigne, de la pomme de terre, etc., par les composés cuivriques, ne saurait avoir, ni au point de vue de l'abondance des récoltes ni au point de vue de leur qualité, aucune influence. C'est pourquoi M. Aimé Girard encourage les cultivateurs à ne jamais interrompre, comme beaucoup l'ont fait malheureusement en 1894, la lutte contre le mildew de la vigne ou contre la maladie de la pomme de terre au moyen de la bouillie cuivrique.

L'année photographique est dans son plein. Les amateurs d'instantanés sont presque aussi nombreux sur les routes que les adeptes de la bicyclette. Le moment est propice pour leur signaler une nouveauté qui leur fera gagner du temps dans certaines circonstances, en voyage, en excursion, etc. Beaucoup de personnes ne veulent pas attendre leur retour à Paris pour développer leurs clichés. Or, en route, on manque d'eau et de temps. On sait ce qu'il faut d'eau pour faire un cliché. Ce n'est rien que de développer l'image latente, de la fixer, mais que de temps pour laver, pour sécher, etc. Trois heures d'eau courante, trois, quatre, six heures pour le séchage, M. Chéron, le photographe bien connu, vient de changer tout cela. Il a inventé la photographie à la minute. En une demi-minute même, il révèle, il fixe, il lave et fait sécher. Pour résoudre le problème, il a imaginé de faire des plaques qui, au lieu d'avoir pour support le gélatino-bromure d'argent, sont recouvertes d'albumine au bromure d'argent. L'albumine avait été peu employée; elle avait été essayée par Niepce de Saint-Victor, puis son usage délaissé fut repris sans succès, vers 1863, par Goumé, Taupenot, etc. M. Chéron a été plus heureux : à l'aide d'un tour de main, qui reste sa propriété, il est parvenu à faire de bonnes plaques à l'albumine qui n'ont qu'un défaut, c'est d'exiger

une pose plus longue que celle des plaques ordinaires ; elles nécessitent, par conséquent, de la pose. Mais, par compensation, quels avantages! Toutes les opérations consécutives s'effectuent en moins d'une minute : exposition à la lumière diffuse, 7 à 8 secondes; développement, 5 à 6 secondes; lavage, 4 secondes; fixage, 4 secondes; séchage au feu ou à la flamme d'une lampe, quelques secondes. Et le cliché est tout prêt pour le tirage des épreuves.

La couche d'albumine est d'une épaisseur infiniment petite, ce qui explique en partie la rapidité des opérations successives. Les épreuves obtenues sont d'une finesse incomparable. Les tons sont très beaux; il est clair que le manque de sensibilité de ces plaques réduira l'usage que l'on pourrait en faire. Pour le portrait, il faut bien poser, selon le temps, de 6 à 10 secondes; pour le paysage, par ciel clair, de 6 à 10 secondes. Mais aujourd'hui tout le monde possède un pied canne léger, en sorte que l'inconvénient n'est pas bien grand et les posés sont toujours meilleurs que les instantanés. Ces nouvelles plaques, dites « magiques », sont surtout excellentes pour faire des positifs sur verre, pour préparer les clichés destinés aux projections, pour faire des agrandissements, des vitraux, des réductions. Nous nous en sommes servi pour les agrandissements; elles sont, pour cet emploi, très précieuses, parce qu'elles donnent des résultats supérieurs à ceux du papier, et, comme elles sont peu sensibles, on peut poser longtemps sans crainte de voile.

Il est vraiment agréable de préparer un cliché bon à servir en quelques instants. On peut juger ainsi immédiatement de la valeur d'un prototype. Tous les développateurs conviennent; M. Chéron conseille cependant le révélateur suivant : eau, un litre; sulfite de soude, 100 grammes; carbonate de soude, 100 grammes, bromure de potassium, 4 grammes (beaucoup de bromure). Après dissolution, ajouter hydroquinone, 10 grammes.

Ces jolies épreuves se conservent-elles? M. Chéron nous en a montré qui datent de 1856. Les plaques de verre se cassent malheureusement quand les dimensions sont un peu grandes. Pour éviter cet inconvénient et pour les positifs, M. Chéron a fabriqué des plaques en celluloïd, imitation d'ivoire. Ces plaques évitent naturellement l'usage des cartons. L'épreuve n'a plus besoin d'être collée et apparaît mate sur fond d'ivoire avec les marges qu'on lui laisse. Les opérations s'effectuent aussi à la minute. C'est joli et pratique.

Pour les instantanés et avec les plaques en gélatino-bromure, on peut aussi hâter l'opération très sensiblement, en obtenant le séchage immédiat du cliché à l'aide d'un procédé très simple que nous a indiqué M. le Dr Bardet. On ne peut, comme on sait, placer ces

plaques près du feu ou même au soleil, sous peine de voir fondre la gélatine et de voir l'image disparaître avec elle. On abrège la durée du séchage en trempant la plaque dans l'alcool pendant deux minutes; mais il faut encore un certain temps avant de pouvoir utiliser le cliché. Le procédé de M. Bardet est plus rapide. Il s'aperçut un jour, en poursuivant des recherches bactériologiques, que ses cultures sur gélatine ne fondaient plus à la chaleur quand elles avaient été mouillées avec du formol du commerce.

Des cultures sur gélatine à la gélatine des plaques photographiques, il n'y avait pas bien loin. M. Bardet imagina d'immerger ses clichés dans une solution de formol à 2 ou 3 pour 100. Après quoi, il les sécha sans inconvénient au feu, comme un cliché à l'albumine ou au collodion. Et il n'opère plus qu'ainsi, ce qui est beaucoup plus commode et évite le dépôt des poussières, etc.

On s'était déjà servi du formol en photographie, en guise d'alun, pour durcir la gélatine. Ici, le but est différent : le séchage immédiat d'un cliché a beaucoup plus d'intérêt.

Rappelons encore à ceux qui ne l'auraient pas essayé, qu'il est aussi très facile d'empêcher le bain de fixage à l'hyposulfite de soude de se colorer en rouge brun et de devenir ainsi rapidement impropre à l'usage. Il suffit d'ajouter à la liqueur, quand on a dissous l'hyposulfite, un cinquième environ en poids de bisulfite de soude. Quelles que soient les manipulations ultérieures, le bain ne se colore plus et l'on peut ainsi se servir très longtemps de la même solution d'hyposulfite. C'est encore du temps gagné et une préparation de moins à répéter souvent quand on a beaucoup de clichés à faire.

Enfin quand on a besoin d'eau distillée, en route, pour les usages photographiques, on peut la remplacer en remplissant une bouteille en verre blanc d'eau potable et en ajoutant quelques centigrammes d'azotate d'argent, juste ce qu'il en faut pour rendre le liquide opalescent. Après dissolution, on expose à la lumière jusqu'à ce qu'il se forme, au fond de la bouteille, un précipité noirâtre. On décante avec précaution sans remuer le précipité et le liquide résultant peut suppléer, en pratique, la véritable eau distillée.

Henri de Parville.

CHRONIQUE POLITIQUE

8 juin 1895.

M. le Président de la République vient d'accomplir son premier voyage circulaire. Il a parcouru en quelques jours le Nivernais, le Bourbonnais, l'Auvergne, le Périgord, la Guyenne, la Saintonge, etc.; tous ses moments étaient comptés, toutes les minutes de ses journées, et presque de ses nuits, étaient réglées avec une précision que l'agence Cooke elle-même n'impose pas à ses voyageurs, et dont ceux-ci auraient sans doute quelque peine à supporter le joug. M. Félix Faure a soutenu ces fatigues avec son aisance habituelle; il s'est prodigué; il a montré à tous une bonne humeur qui a réjoui et flatté les populations.

Nous ne répondrions pas que ce voyage l'ait beaucoup instruit sur l'état et les besoins des contrées qu'il visitait. Il est vrai que, pendant le congé législatif, le ministre de l'agriculture, M. Gadaud, s'est donné le plaisir d'une tournée en Tunisie, sous prétexte de prendre en six jours une connaissance approfondie de ce pays. Ces médecins ne doutent de rien! Mais ce ne sont pas quelques minutes passées dans une gare à recevoir les autorités, ou même un jour ou deux employés à visiter tous les édifices publics d'une ville (sauf, bien entendu, les églises), qui auront pu révéler au Président ce qu'ont dans le cœur les habitants. Il y a même dans ces voyages officiels quelque chose de convenu qui ne peut que tromper le visiteur. Les harangues qui se débitent ne sont généralement que des congratulations réciproques; on voit tout en beau, le pays qui vous reçoit et l'hôte qu'on héberge. Les discours qu'entend le Président semblent des thèmes faits d'avance, indépendamment de la personne à qui on aura à les adresser. Ce qu'on a dit à M. Félix Faure, on l'avait dit à M. Carnot; on l'aurait dit à M. Casimir-Périer, s'il était resté au pouvoir; on le dira demain au successeur de celui qu'on exalte aujourd'hui.

Cependant l'accueil des populations et quelques-unes des paroles prononcées ont laissé entrevoir un sentiment, dont M. Félix Faure n'aura pas pu ne pas être frappé : c'est le désir de paix et d'union qui est au fond de ce pays. Un maire républicain, qui s'était lui-même inspiré de cet esprit, quelques jours auparavant, dans l'organisation de ces admirables fêtes pour le huitième centenaire de la première croisade, le maire de la ville de Clermont, s'est fait auprès du Président l'interprète du sentiment public : « Le pays attend beaucoup de vous, a-t-il dit à M. Faure... Vous réaliserez la concorde, l'union, l'apaisement, ces fruits salutaires de justice et d'amour auxquels aspirent tous les bons citoyens. » Telle a été aussi la pensée du maire de Bordeaux : « La ville de Bordeaux, a dit ce magistrat, a besoin du calme qui rassure les esprits, du maintien de l'ordre qui fonde les libertés publiques, de la paix sociale qui garantit les fruits du travail... Placé par la Constitution au-dessus de la lutte des partis et des orages de la politique, vous êtes, Monsieur le Président, l'arbitre modérateur choisi par les représentants de la nation pour tenir haut et ferme le drapeau de la France, ramener la concorde et l'union entre tous ses fils... »

M. Félix Faure aura pu démêler aussi dans les populations cet instinct de gouvernement qui les porte, malgré toutes les vicissitudes et tous les mécomptes, vers celui qui se présente à elles comme le représentant de l'autorité. « Je suis au-dessus des partis », a-t-il dit en répondant à je ne sais plus quel discoureur de Nevers. Parole excellente, pourvu qu'elle n'exprime pas une sorte d'indifférence sceptique entre tous les partis, mais au contraire la résolution de ne chercher que la vérité, la justice, le droit, et de ne les sacrifier à aucune considération de parti. C'est bien là ce que le pays ne se lasse pas de réclamer. Il veut se persuader que ceux qui viennent à lui, comme les dépositaires du pouvoir, sont pénétrés de cette disposition; il les en félicite d'avance, comme pour provoquer leurs actes par ses espérances. C'est dans cette vue qu'il les accueille, quel que soit leur nom, quel que soit le régime au nom duquel ils parlent, avec les mêmes démonstrations. Non pas qu'il n'y ait trop souvent, dans cette persévérance des mêmes bouches à saluer uniformément les gouvernements les plus opposés, des motifs misérables et intéressés. Parmi ceux qui se montraient les plus empressés à lui faire escorte, M. Félix Faure aurait pu reconnaître quelques hommes, aujourd'hui républicains jusqu'au radicalisme, qui, sous l'Empire, bonapartistes effrénés, déployaient odieusement leur zèle contre les républicains. Mais le

pays, dans son ensemble, ne se livre pas à ces calculs; il cherche avant tout l'ordre, la tranquillité, la sécurité; ce sont ces biens qu'il acclame dans tous les temps, en acclamant indistinctement les représentants des gouvernements que lui donnent les révolutions.

Nous nous reprocherions de ne pas noter ici quelques-uns des discours que les évêques ont adressés, dans le cours de ce voyage, au Président de la République. Il en est qui ont marqué, par la dignité du langage, au milieu de ces harangues officielles, et dont M. Félix Faure, nous voudrions l'espérer, aura gardé le souvenir. Assurément l'évêque de Tulle avait raison lorsqu'il faisait honneur aux enseignements de l'Église de ce respect de l'autorité qui, de toutes parts attaqué, se maintient encore dans les populations : « Dans notre pays, a-t-il dit, malgré toutes les passions subversives, l'autorité est une grande chose au point de vue chrétien. »

Le prélat a ajouté : « Grâce à l'influence de notre ministère dans les âmes, dans la vie publique et surtout pour la paix sociale, nous croyons n'être pas des hommes inutiles. En retour de la bienveillance ou tout au moins de la justice, nous avons l'ambition de rendre beaucoup plus de services que nous ne pourrions jamais en recevoir. »

L'évêque de Périgueux, le doyen de l'épiscopat, a dit à son tour : « L'Église, qui consentait, il y a un siècle, à faire le sacrifice de certains privilèges même justifiés par les services rendus, pour se mettre au niveau de l'égalité commune, a confiance qu'on ne lui demandera pas de descendre au dessous... Toutes choses passent ici-bas; l'avenir appartient aux peuples qui croient en Dieu et qui ont foi dans la justice et dans la liberté. »

Avouons-le toutefois, il y a dans ces réflexions si vraies et si dignes comme un essai de plaidoirie en faveur de l'Église; et cela seul peint le régime actuel. L'Eglise se sent suspecte sous les maîtres du jour, et, tandis que se pavanent les révolutionnaires, elle en est réduite à se défendre. M. Félix Faure fait bon accueil, sans doute, aux assurances données par les membres du clergé, et il en prend note, mais avec un je ne sais quoi dans le ton qui semble indiquer que son gouvernement se réserve de voir si l'avenir les justifiera. Les feuilles radicales n'ont pas manqué de relever, en retour, l'étonnante cordialité avec laquelle le Président de la République avait répondu, dans la ville de Clermont, au président du Grand-Orient, venant le haranguer à la tête des quelques maçons qu'il avait pu recueillir de ci et de là. Pourquoi d'abord cette place officielle donnée aux loges? Que viennent-elles faire dans le cortège? Quel est leur titre? Si une communauté religieuse, si une

société de bienfaisance demandait à figurer dans ces réceptions, le lui permettrait-on? La maçonnerie est-elle une institution d'Etat? L'avoue-t-on enfin?

Mais cela n'a pas suffi, et au président des loges, lui parlant comme à un initié, lui disant : « Nous savons que les doctrines dont nous pénétrons profondément tous nos adeptes sont les vôtres », M. Félix Faure a cru devoir répondre : « Je suis très touché de votre démarche, et il m'est particulièrement agréable de voir venir à moi les loges sous la conduite d'un vieil et sincère ami. »

Nous doutons que cette réponse ait rehaussé à Clermont le prestige du Président de la République. Le personnage, à qui elle était faite, a peu de crédit dans ce pays, même auprès des républicains, et la ville de Clermont, qui célébrait si magnifiquement, quelques jours auparavant, l'anniversaire de la croisade, qui, chaque année, même sous les municipalités les plus radicales, se presse aux processions de la Fête-Dieu et de Notre-Dame du Port, n'en est pas encore à accepter le joug de la franc-maçonnerie.

Il semble que M. Félix Faure ait eu conscience de sa faute et qu'il ait voulu en atténuer l'effet par la démonstration toute contraire à laquelle il s'est livré à Périgueux. Là, il a décoré une de ces admirables Filles de la Charité que les loges poursuivent de leur haine, une religieuse de quatre-vingts ans, qui a voué toute sa vie au soin des malades; il l'a comblée d'éloges, il lui a donné l'accolade; il a voulu qu'elle parût à son bras devant la foule qui a acclamé cette femme vénérable.

C'est là une noble démarche, délicatement accomplie; nous avons tenu à la rappeler ici. Mais M. Félix Faure peut-il se faire illusion sur les contradictions qu'il met ainsi dans ses paroles et dans ses actes? Serait-ce là ce qu'il appelle « être au-dessus des partis ». Non, il y a des idées et des manifestations qui sont incompatibles les unes avec les autres, et le pays ne comprendrait rien à la politique d'un gouvernement qui se présenterait à lui appuyé, d'un côté, sur une sœur de Saint-Vincent de Paul et, de l'autre, sur un franc-maçon.

Après le rêve, la réalité. Après les réceptions des provinces où l'on échange des félicitations, les harangues du Parlement où l'on se jette mutuellement l'insulte. Après les populations laborieuses et saines, les politiciens. On se fait quelque idée de l'œuvre accomplie, durant un règne de près de vingt années, par les républicains, lorsqu'on entre dans les Chambres. Au palais du Luxembourg, il n'est question, et avec de trop justes motifs, que de l'immoralité

qui déborde. Interprète de l'honnêteté publique, un courageux sénateur, dédaignant les niaises épigrammes et les sottes manifestations tentées contre lui, M. Bérenger, a entrepris de mettre un frein aux publications obscènes et d'arrêter la pornographie triomphante. Il a proposé une loi dont le Sénat, après l'avoir discutée quelques jours, a renvoyé l'examen à la commission, comme s'il était effrayé lui-même du torrent qu'il lui faut refouler. Au Palais-Bourbon, on ne parle que de concussions, de tripotages et de prévarications; au Conseil général de la Seine, une majorité se rencontre pour honorer un homme que le gouvernement, forcé par le cri de l'opinion, a dû révoquer de ses fonctions; un homme qui, directeur d'un orphelinat, a été convaincu d'avoir mis l'indécence à l'ordre du jour dans son enseignement; d'avoir donné des certificats de complaisance à un de ses professeurs, coupable d'attentats à la pudeur; d'avoir enfin soustrait son fils au service militaire. Le Conseil général ne s'est pas contenté de rendre hommage à M. Robin, il lui a voté une pension de 4000 francs. Il reste à savoir si le gouvernement acceptera cette résolution. On s'étonne qu'il ne l'ait pas déjà annulée.

Le débat qui a eu lieu à la Chambre sur l'affaire des chemins de fer du Sud de la France nous faisait penser à cette réflexion de M. de Maistre : « Le 9 thermidor fut le châtiment de quelques scélérats par d'autres scélérats. » Dans ces imputations que les républicains dirigent journellement les uns contre les autres, les accusateurs ne valent pas mieux que les accusés; si les socialistes, les radicaux, les opportunistes, se jettent mutuellement la boue au visage, suivant le mot de M. Trarieux, c'est que la matière ne manque à aucun d'eux. Les radicaux s'indignent des tripotages de l'affaire des chemins de fer du Sud de la France; les opportunistes leur opposent les chantages de la *Voie ferrée*, les méfaits de M. Dreyfus, de M. Canivet et de M. Portalis; il n'y a que Cornélius Herz qui puisse les mettre d'accord. On ne l'a pas oublié, en effet, la veille de la mort de M. de Reinach, opportunistes et radicaux se rencontrèrent auprès de Cornélius Herz, de l'ami de M. Clémenceau, pour obtenir de lui le silence qui devait sauver tous les coupables. Nous n'entrerons pas dans ce cloaque; nous laisserons s'y débattre ceux qui y ont passé leur vie. M. Trarieux s'est plaint qu'on ravivât ces querelles; il faut se plaindre surtout qu'elles soient motivées; ce ne sont pas les efforts patents du gouvernement pour arrêter le cours de la justice qui pourront détruire la réalité des faits ou en diminuer la honte.

Il y a deux manières d'entendre l'honneur d'un gouvernement;

l'une est de faire justice des individus qui ont failli, en montrant que leur crime n'a rien de commun avec le régime dont ils ont pu invoquer le nom; l'autre est de leur assurer l'impunité, sous prétexte que leur cause se confond avec celle du pouvoir qu'ils ont servi ou exploité. Le première manière était, nous avons lieu de le croire, celle de M. Casimir-Périer. S'il n'avait commis la faute de quitter inopinément son poste, il est probable que la magistrature aurait eu pleine liberté de remplir son devoir; les obstacles que M. Casimir-Périer a rencontrés dans cette honnête résolution n'ont certainement pas été étrangers à une retraite qu'il a eu le tort de ne point expliquer. Nous croyons encore que cette manière eût été également celle de M. Cavaignac; nous déplorons ses théories financières, mais nous ne saurions oublier que naguère, dans un discours applaudi de tous les braves gens, il avait réclamé contre tous les coupables, quels qu'ils fussent, et pour l'honneur même de la République, une justice exemplaire. Le vote que M. Cavaignac a émis l'autre jour, avec bon nombre de membres de la droite qu'inspirait, non l'esprit de parti, mais le souci de la vérité et de la dignité judiciaire, nous fait supposer qu'il n'a pas changé d'avis sur ce point.

La seconde manière paraît être celle du cabinet actuel. Il y a deux ans, M. Ribot avait commencé un semblant de poursuites contre plusieurs de ses collègues, à propos de l'affaire du Panama, mais avec le parti-pris de ne point les laisser aboutir, comme on le lui a rappelé récemment. Les négociations avec Arton, postérieurement dévoilées, la comédie jouée à Bournemouth avec Cornélius Herz, ont assez fait voir le but où l'on tendait. Ce but, M. Ribot se l'est de nouveau proposé en rentrant au ministère; il n'a changé que de tactique. On avait fait grand bruit des poursuites dirigées contre les personnes mêlées à l'affaire des chemins de fer du Sud de la France, et l'on était convaincu qu'elles porteraient haut et loin. A peine le cabinet Ribot installé, les poursuites se sont arrêtées; les prévenus ont été mis en liberté provisoire, et l'instruction suspendue ou systématiquement limitée. Il y a quelques jours, se masquant derrière des équivoques, le garde des sceaux prétendait ne pas connaître un rapport d'expert dont on lui alléguait l'existence. Une indiscrétion a livré ce rapport aux mains de ses adversaires; ne pouvant plus le nier, le ministre s'en prends non à ceux qu'il inculpe, mais à ceux qui l'ont divulgué, et, san attendre l'ordonnance du juge d'instruction, il ose déclarer que ant qu'il sera garde des sceaux, aucune poursuite n'aura lieu.

Il y a là des combinaisons qui n'abusent personne, mais dont e renouvellement quotidien fait plus que les prédications anar-

chiques elles-mêmes, pour troubler et pervertir la conscience des populations. Si la justice n'est plus respectée, si la magistrature, en dépit des individualités honorables qu'on rencontre encore dans ses rangs, est, dans son ensemble, de plus en plus discréditée, c'est moins aux excitations démocratiques qu'aux pratiques gouvernementales qu'il le faut attribuer. L'égalité devant la loi n'existe pas; pour les faibles et les humbles, la rigueur; pour les puissants, l'impunité. Voilà ce qu'apprennent au peuple des témoignages trop évidents; c'est ainsi que le pouvoir se fait le semeur de l'anarchie.

Pendant que les politiciens mettent l'argent dans leurs poches, le budget de la France marche vers la ruine.

Dans son discours de Bordeaux et dans son exposé financier, M. Ribot avait déclaré qu'il ne pouvait plus faire d'économies. La commission du budget, par l'organe de son président, le financier Lockroy, lui a notifié qu'il en fallait trouver; elle a adopté une motion de M. Krantz, portant qu'elle était résolue à « faire des économies au moins égales au montant des charges nouvelles proposées plutôt que de recourir à des impôts nouveaux ».

Devant ce parti-pris M. Ribot s'est incliné; il a fait savoir que ces économies, déclarées par lui impossibles, allaient être réalisées, et il a invité ses collègues à se mettre à l'œuvre pour l'aider à tenir sa promesse. Les ministres ont réduit aussitôt leurs propositions premières; on est arrivé ainsi à une diminution de dépenses d'environ 12 millions.

Le chiffre est minime; nous gagerions qu'en pratique on ne le maintiendra pas.

Que nous commencions par des douzièmes provisoires l'exercice de 1896, c'est ce qui ne fait doute pour personne. Mais ce que personne n'oserait affirmer, c'est que, même avec l'expédient des douzièmes provisoires, on arrivera à mettre sur pied un budget. Le sentiment de l'impuissance commune a éclaté dans le dialogue qui, dès le début, s'est engagé entre la commission et le gouvernement : « Faites des économies », disait la commission. « Je ne demande pas mieux, répondait le ministère; mais indiquez-moi celles que je puis faire. — Non, répliquait la commission, vous avez l'initiative; vous connaissez les voies et moyens de vos administrations; c'est à vous à proposer les économies, nous n'avons, nous, qu'à les réclamer. »

La conversation s'est ainsi poursuivie, la commission voulant des économies, sans savoir lesquelles, le cabinet les promettant, tout en sachant qu'il ne pouvait les faire, jusqu'au moment où la commission, persistant dans ses résolutions, sans parvenir à les expliquer,

a mis en ces termes le marché à la main au gouvernement : « La commission du budget prend acte des déclarations du gouvernement de présenter très prochainement pour chaque ministère des propositions nouvelles, faisant état du plus grand nombre d'économies possible ».

En réalité, on ne fera point d'économies sérieuses parce qu'on ne veut pas changer de système.

Les pouvoirs publics sont pris dans les entraves que leur a faites leur politique. Ils ne veulent ni diminuer les prodigalités scolaires, ni réduire les sinécures, ni réformer l'organisation administrative, parce qu'ils redoutent leurs comités et leurs électeurs. Ils aiment mieux s'en prendre à l'armée, et refuser au ministère de la guerre les ressources nécessaires pour remplir les obligations qu'ils lui ont eux-mêmes imposées par la loi de 1889. La commission du budget déclare qu'elle n'accordera « en 1896 le nouvel accroissement d'effectifs que le ministère de la guerre demande, que si les réductions indiquées par elle sont réalisées ».

Ces formules font bien sur le papier; mais les votes les auront bientôt emportées. Les députés qui réclament des économies proposeront des amendements qui augmenteront les dépenses; le gouvernement, qui aura consenti des réductions, les rendra vaines par des demandes de crédits supplémentaires. S'il est d'ailleurs un budget auquel il ne faille toucher qu'avec précaution, c'est celui de la guerre. Quand toutes les puissances augmentent leurs armements, quand l'Allemagne n'épargne rien pour être en mesure de soutenir les luttes de l'avenir, veut-on mettre la France hors d'état d'y pourvoir? Et peut-être parmi ceux qui parlent le plus de réduire le budget de la guerre trouverait-on quelques-uns des hommes qui crient le plus fort contre l'envoi de nos vaisseaux à Kiel.

Ce voyage de Kiel a donné lieu, dans le Sénat, à un débat qui, circonscrit entre l'interpellateur, M. de l'Angle-Beaumanoir, et le ministre des affaires étrangères, M. Hanotaux, se renouvellera, le 10 juin, dans des conditions probablement plus graves, à la Chambre des députés. Nous avons déjà dit ce que nous pensions des discussions soulevées sur ce chapitre. C'est surtout en matière de politique étrangère qu'il faut éviter les paroles inutiles, parce qu'elles peuvent facilement devenir dangereuses; c'est dans ce domaine surtout qu'il faut envisager, avant de parler ou d'agir, les résultats qu'on veut atteindre ou éviter. Cette visite de Kiel mettra, sans doute, dans une situation très délicate, les braves marins qui auront mission de représenter la France. Mais, puisqu'on l'a résolue, il convient de lui maintenir le caractère d'un

acte de politesse internationale que lui attribuent, pour leur compte, le Danemark, dépossédé par l'Allemagne, le tsar, petit-fils du roi de Danemark; elle n'a pas d'autre signification, et ce n'est que par des commentaires maladroitement obstinés qu'on pourrait arriver à en changer la nature. Que veut-on, après tout? Croit-on que si aujourd'hui la Chambre votait un blâme au gouvernement et décidait que nos vaisseaux ne paraîtront pas à Kiel, l'affaire n'aurait pas de suites? Est-ce une rupture que l'on souhaite, ou pense-t-on que le pays aspire à la guerre? En ce cas, ce n'est pas seulement la visite à Kiel, ce sont les relations diplomatiques qu'il faut interdire; c'est notre ambassadeur qu'il faut rappeler. Dans la politique intérieure comme dans la politique étrangère, mais encore plus dans celle-ci, nous sommes contre toutes les manifestations bruyantes et vaines; elles obligent, d'ordinaire, à moins qu'on n'ait résolu de les traduire en actes, à des désaveux ou à des reculades; elles affaiblissent, loin de les servir, les causes au nom desquelles on s'y abandonne. Nous voyons bien que, dans des réunions où siégeaient des revenants de la Commune, on a prétendu défendre l'honneur national; mais nous nous rappelons ce que, sous la protection du drapeau allemand, la Commune a fait contre la France en 1871, et ce souvenir ne nous donne nulle envie de chercher auprès de pareils docteurs des leçons de patriotisme.

Le héros dont on vient d'ériger la statue à Magenta n'était pas homme à se perdre en démonstrations vaines; mais ses actes parlent pour lui. Il y a deux ans, la mort du maréchal de Mac-Mahon provoquait, de la part des marins russes, alors en visite à Paris, un magnifique et touchant hommage à la mémoire du vainqueur de Sébastopol. Cette année, les Italiens ont célébré l'anniversaire de la bataille de Magenta, en inaugurant le monument élevé au guerrier qui décida la victoire et leur affranchissement. D'éloquents discours ont été prononcés pour rappeler les exploits des deux armées alors alliées; la reconnaissance d'un peuple a acclamé dans des manifestations expressives le nom de Mac-Mahon; l'aide de camp et le fils du maréchal, le général de Vaulgrenant et le capitaine de Mac-Mahon ont recueilli des honneurs et des témoignages qu'ils pourront rapporter, comme une gerbe glorieuse, à la noble veuve de l'illustre capitaine.

Il ne faut point s'exagérer pourtant les conséquences de cette solennité. M. Crispi n'y a point paru, et déjà les feuilles italiennes prennent soin de nous dire que la fête a eu un caractère exclusivement militaire. Le chef du cabinet est d'ailleurs fort occupé par la préparation de la session parlementaire. M. Crispi est arrivé à ses

fins; il a devant lui une nouvelle Chambre. Vaudra-t-elle mieux que l'ancienne? Le ministre y a sans doute la majorité, moins forte cependant que les journaux ne l'avaient d'abord annoncé; mais cette majorité, faite d'éléments douteux, risque de se disloquer au premier incident; les chefs de l'opposition ont tous reparu, M. Giolitti d'abord, qui avait déposé sur le bureau le fameux dossier dont M. Crispi avait cru, par la dissolution du Parlement, étouffer le scandale; M. Cavallotti, qui a porté par toute l'Italie ses accusations retentissantes contre le premier ministre; M. Brin, M. di Rudini, M. Zanardelli. D'autres ont été élus, qui ne paraîtront pas à la Chambre, parce qu'ils étaient inéligibles, mais dont la nomination n'en a pas moins été un coup pour M. Crispi; ce sont les condamnés de Sicile : M. de Felice, M. Barbato, M. Bosio. « Le rêve d'une Chambre sérieuse, tranquille, calme, s'est évanoui », écrit le journal *l'Italie*. M. Crispi avait posé le dilemme entre « la monarchie nationale et l'anarchie sociale ». Il est certain que ses chances de durée sont dans l'effroi que le péril anarchique peut inspirer aux populations. Mais, là comme ailleurs, le gouvernement ne peut engager efficacement la lutte qu'avec l'appui des conservateurs, et l'abstention des catholiques, prescrite par le Vatican, a pu montrer à M. Crispi quelles forces manqueront à son armée, tant que l'Italie n'aura pas fait la paix avec le Saint-Siège.

L'Autriche arrivera-t-elle enfin à réaliser cette réforme électorale qui a entraîné la chute du cabinet Taaffe? Dès son avènement, le ministère Windischgrætz l'avait promise. Mais, ne vivant que par l'appui d'une coalition, dont les divers membres ne s'entendent pas sur la question électorale, il a bientôt mesuré la difficulté de la tâche et pris le parti de s'en décharger sur la Chambre elle-même, en se contentant de soumettre à la commission parlementaire quelques idées générales sur les bases d'un projet de loi. La commission s'est mise à l'œuvre; elle vient de présenter son travail. On sait que le corps électoral, en Autriche, est divisé en quatre curies : les grands propriétaires, les chambres de commerce, les villes et les communes rurales. Le projet de la commission établit une cinquième curie qui se partagerait en deux collèges électoraux, comprenant : l'un, les citoyens qui payent moins de 5 florins d'impôts, minimum exigé jusqu'ici pour l'électorat; l'autre, les ouvriers inscrits dans l'une des caisses de secours prévues par la loi sur l'assurance contre la maladie. Les deux collèges éliraient, à eux deux, 47 députés, ce qui porterait à 400 le nombre des membres du Parlement. Le projet a pour lui les Polonais et les libéraux allemands; mais il est déjà combattu par les conservateurs

du club Hohenwart, en sorte que la coalition des trois partis risque de se rompre au moment du vote. L'échec de la réforme n'entraînerait pas nécessairement la retraite du cabinet qui, s'étant prudemment abstenu de faire la proposition, ne se sentirait pas atteint par son rejet.

Les catholiques viennent d'obtenir de nouveaux avantages en Allemagne. Leurs candidats l'ont emporté dans deux élections partielles, à Cologne et à Aschaffenburg, sur les bords du Rhin comme en Bavière, et le nombre de suffrages qu'ils ont recueillis dépasse de beaucoup celui qu'avait atteint leur opinion dans les précédents scrutins. En Hollande, les catholiques ont également conquis des positions importantes, notamment à la Haye, dans le renouvellement des conseils paroissiaux. A force de sagesse et d'énergie, ils tendent à prendre, dans ce pays, en face du danger socialiste, la situation qu'occupe le Centre dans l'empire allemand.

Il y a dans ces succès une leçon en même temps qu'un sujet de confiance. Ils montrent ce que peuvent dans les situations les plus critiques le courage, l'esprit d'organisation et la persévérance, et qu'il n'y a, après tout, de causes désespérées que celles qui s'abandonnent elles-mêmes.

Louis Joubert.

LA PEINTURE ANGLAISE CONTEMPORAINE

Par Robert de la Sizeranne [1].

Les Anglais auraient mauvaise grâce à prétendre encore que « les *honnêtes gens* les ignorent en France ». Voilà *un fort honnête homme* qui parle aujourd'hui de la peinture anglaise avec une érudition, une richesse d'informations, une sûreté d'appréciations que plus d'un critique anglais pourrait lui envier. Je conviens cependant que, pour la masse des lecteurs, son livre sera une révélation. Le pré-raphaélisme n'est connu de beaucoup d'entre nous que par ses exagérations, ou plutôt par l'espèce de ridicule qu'y ont attaché les romans anglais les plus lus au delà du détroit. Le portrait de l'artiste pré-raphaélique : un jeune homme imberbe, aux cheveux bouclés, qui joue du luth ou de la viole et peint des figures bleues ou roses, sans corps ni sans âmes, remplace actuellement, dans la littérature britannique, le portrait de *l'euphniste* que traçait encore Walter Scott. M. de la Sizeranne nous donne, lui, le vrai portrait de ces artistes consciencieux, dont on peut contester la doctrine et la manière, — lui-même le fait d'ailleurs à l'occasion en toute indépendance, — mais qui n'en ont pas moins, sur beaucoup de leurs contemporains, cette supériorité incontestable d'avoir un idéal, une méthode, et de savoir, en bons Anglo-Saxons, ce qu'ils sont et ce qu'ils veulent.

Critique d'art doublé d'un psychologue, artiste par tempérament et par héritage, M. de la Sizeranne est à la fois très moderne et très suffisamment classique; les frises du Parthénon ne lui ont point caché le dôme de Saint-Pierre, et le présent, dont il a le sens complet, n'offusque pas chez lui le passé. C'est avec une compétence technique aussi bien qu'esthétique qu'il raconte l'évolution de la peinture anglaise et analyse les conceptions, les procédés, les œuvres des maîtres de l'école contemporaine : Watts, Hunt, Leighton, Alma-Tadema, Millais, Herkomer et Burne-Jones. A propos de ce dernier, je recommande aux visiteurs de l'exposition du Champ-de-Mars la description de son tableau : *l'Amour dans les ruines*. Ils y gagneront d'abord de lire quelques pages charmantes, ensuite de mieux saisir une œuvre qui peut faire beaucoup penser, — M. de la Sizeranne l'affirme et je n'y contredis point, surtout après l'avoir lu, — mais dont on a certainement besoin d'avoir la clé. « Comment comprendrai-je si personne ne m'explique? » disait l'eunuque de Candace.

[1] Un vol. in-12, chez Hachette, 1895.

Mais ce que je recommande à tous les lecteurs du *Correspondant*, c'est, sans préjudice du livre tout entier, le chapitre sur l'art chrétien actuellement personnifié en Angleterre par Holman-Hunt, « l'énergique pionnier qui ouvrit, il y a quarante ans, la voie où les Bida, les Munkaczy, les Vereschaguine, les Tissot ont marché depuis ». Le défaut d'espace ne nous permet que de signaler l'analyse des principales toiles de ce chrétien robuste qui « peint comme il croit sans défaillance, sans faux-fuyants, avec les minuties d'un entomologiste qui décrit et les scrupules d'une dévote qui se confesse ».

Toutefois M. de la Sizeranne ne se borne pas à décrire et à analyser, il compare, il critique, il juge, et la dernière partie de son livre : « Les *caractéristiques* de la peinture anglaise », est une véritable synthèse. « Satisfaire la pensée, suggérer des idées », nous dit-il quelque part, tel est le propre de la conception anglaise, cette conception est en tout cas devenue la sienne, et il l'a réalisée.

H. de Leymont.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

De Saint-Louis à Tripoli, par le lac Tchad, *voyage au travers du Soudan et du Sahara,* accompli pendant les années 1890-91-92, par le lieutenant-colonel Monteil, de l'infanterie de marine. (1 beau volume grand in-8°, précédé d'une préface de M. le vicomte Melchior de Vogüé, de l'Académie française, avec illustrations de Riou et cartes gravées par Erhard. Prix, 20 francs. — Félix Alcan.)

Personne n'a oublié le voyage du célèbre explorateur, l'accueil enthousiaste qu'il reçut, après une absence de trois années, pendant lesquelles on le crut plusieurs fois disparu, et l'importance des résultats obtenus par lui aux différents points de vue, politique, commercial et géographique.

Le livre du lieutenant-colonel Monteil est le récit de ce voyage. La convention du 5 août 1890, passée entre l'Angleterre et la France, avait délimité sur le papier notre ligne d'influence dans le Soudan central. Ces pays n'avaient été visités par personne depuis Barth, qui les avait explorés de 1850 à 1855. Le lieutenant-colonel Monteil, alors capitaine, conçut le hardi projet d'aller reconnaître cette partie du Soudan et de nouer des rapports amicaux avec les chefs et sultans de l'Afrique centrale.

Les quelques Européens qui avaient vu le lac Tchad y étaient descendus de la Tripolitaine; personne n'avait encore abordé ce lac mystérieux en partant de l'Atlantique, ce qu'a fait le lieutenant-colonel Monteil.

Ajoutons que les beaux dessins de Riou, qui illustrent cet ouvrage, ont été composés sous les yeux et la direction de l'auteur, à l'aide des documents et des croquis rapportés par lui, et des photographies communiquées par le commandant Quiquandon.

Systèmes coloniaux et peuples colonisateurs, dogmes et faits,

par Marcel Dubois. Paris, Plon. 1895, xv-287 pages, in-18.

Tous ceux qui s'intéressent à l'expansion des vieux peuples dans les pays neufs liront avec le plus vif attrait ce petit livre. Le très distingué professeur de géographie coloniale à la Sorbonne s'est proposé d'y combattre les théories *a priori*, pour démontrer que la colonisation peut et doit venir avec l'histoire, le génie, les conditions physiques et les ressources du peuple colonisateur : vérité élémentaire sans doute, mais sensiblement obscurcie dans ces derniers temps, et qu'il était utile de remettre en lumière. M. Marcel Dubois s'y est employé avec autant de verve que d'érudition.

L. de L. de L.

1° **Madagascar,** *sa description, ses habitants*, avec une carte géologique en couleur. 1 vol. chez Challamel, 1895. Prix : 5 francs.

2° **Madagascar et les Hova,** *description, organisation, histoire,* avec une carte de Tananarive. 1 vol. chez Delagrave, 1895. Prix : 5 francs.

Le P. Piolet (S. J.), de la mission de Madagascar, vient de publier sur ce pays, où il a fait un long séjour, et sur les habitants dont il a assidûment étudié l'esprit, les institutions, les usages et les mœurs, deux ouvrages des plus intéressants.

Les curieuses et intelligentes recherches du savant missionnaire méritent l'attention de tous ceux qui suivent avec une patriotique sympathie la marche de nos soldats vers Tananarive. Les lecteurs trouveront dans ces renseignements, si pleins d'actualité, tout ce qui peut les éclairer sur les obstacles dont nous avons à triompher et sur les résultats que nous devons attendre de cette expédition lointaine.

Le Concile de Clermont en 1895 et la Première Croisade, par M. l'abbé G.-Régis Crégut. (Chez Bellet, à Clermont-Ferrand.)

Cet ouvrage se recommande par l'abondance et le choix des documents, par l'esprit critique avec lequel l'auteur, sans diminuer en rien l'intérêt du récit, sait faire la part de l'histoire et celle de la légende. Mgr l'Evêque de Clermont n'outrepasse en rien l'éloge, lorsqu'il écrit à M. l'abbé Crégut :

« Vous faites avec une érudition profonde et une critique sévère l'histoire d'événements qui sont souvent mal appréciés, parce qu'ils ont été racontés d'une manière défectueuse. »

Quant à l'intérêt qu'offre en lui-même ce grand mouvement populaire des Croisades, il suffit de citer cette appréciation de Mgr de Clermont, qui semble le thème dont s'est inspiré le P. Monsabré pour l'admirable discours que nos lecteurs connaissent :

« On pourra dire, écrit le prélat, que les souvenirs de la Croisade ont perdu une grande partie de leur intérêt primitif; il n'en est pas moins vrai que ses enseignements moraux subsistent tout entiers, et sont plus nécessaires que jamais pour rappeler aux générations présentes qu'une société affaiblie par l'égoïsme et la sensualité peut se régénérer en puisant aux sources vivifiantes du Calvaire l'esprit d'abnégation et de charité, seule solution possible des plus grandes questions sociales. »

Souvenirs de guerre du général baron Pouget, publiés par Mme de Boisdeffre, née Pouget. 1 vol. in-12 (Plon).

L'intéressante collection des Mémoires sur le premier Empire édités par la maison Plon vient de s'enrichir d'un petit volume des plus curieux et des plus attrayants.

Le brave soldat qui a écrit ces pages avec une précision et une verve toute militaires a été nommé commandeur de la Légion d'honneur après Austerlitz, a eu le pied coupé par un boulet à Aspern, a été fait prisonnier pendant la retraite de la Russie. Son nom est inscrit sur l'Arc de l'Etoile. Il nous promène à travers les champs de bataille de l'épopée impériale : à Austerlitz, à Eylau, à Essling, en Russie, et fait revivre sous nos yeux les grandes scènes dont il a été acteur et témoin.

Ce héros n'avait que quarante-

quatre ans quand son épée fut brisée par la chute de l'Empire.

Mme de Boisdeffre présente au public ces simples notes laissées par son père en une très brève introduction dont voici la conclusion courageuse :

« Mon père avait un caractère aimable, une politesse et une urbanité remarquables. Il avait le respect des choses et, par tradition de famille, *le sentiment religieux dans le cœur*. Ce sentiment s'est manifesté surtout quand il a quitté ce monde, laissant aux siens un grand exemple dans sa mort comme dans sa vie. »

Le Maréchal de Saint-Arnaud en Crimée, par le docteur Cabrol, avant-propos, mise en ordre et notes par Paul de Régla. Portrait du maréchal d'après Raffet. — 1 vol. in-8°. (Tresse et Stock.)

Très intéressant volume de mémoires tirés du journal du docteur Cabrol, médecin de l'état-major de l'armée d'Orient et médecin particulier du maréchal. C'est la relation, jour par jour, des six derniers mois de la vie du maréchal de Saint-Arnauld. Vingt-neuf lettres inédites du maréchal à sa fille sont intercalées dans le texte de l'ouvrage. On ne lira pas sans émotion ces lettres qui brillent autant par le style que par les sentiments tendres et délicats.

En dehors du récit d'un témoin oculaire des principaux faits de la guerre de Crimée, — bataille de l'Alma, incendie de Varna, choléra, mort du maréchal, — ce livre contient des renseignements entièrement inédits sur trois légendes de l'époque : duel Cornemuse, empoisonnement du maréchal par ordre de l'Empereur et conduite du prince Napoléon à l'Alma.

Le roi Stanislas et Marie Leczinska, par la marquise des Réaulx. Un vol. in-8° avec quatre portraits et deux fac-similés, 7 fr. 50 (E. Plon, Nourrit et Cie).

Nos lecteurs n'ont certainement pas oublié l'attachante étude historique publiée ici même par M. Paul de Raynal sur Marie Leczinska. L'œuvre aimable et sympathique de Mme des Réaulx la complète, en achevant de mettre dans tout son jour la physionomie charmante et le caractère admirable de la reine. L'auteur y retrace avec beaucoup de talent l'histoire politique et intime du roi Stanislas, nature d'élite dont le rôle avait été trop laissé dans l'ombre. Le livre nous fait en même temps pénétrer dans la vie de cette touchante souveraine, modèle accompli de toutes les vertus privées. Elle avait consacré sa vie au roi libertin dont les infidélités sans nombre ne parvinrent à lasser ni son dévouement ni son affection. Ce n'est pas seulement un beau livre, c'est une œuvre noble et utile qu'a faite Mme des Réaulx en ressuscitant, d'une plume pieuse, les figures consolantes et saintes de Stanislas *le Bienfaisant* et de sa fille Marie Leczinska *la bonne Reine*.

A la gloire de Jeanne d'Arc, variétés historiques, par A. Lecoy de la Marche. 1 vol. in-8°, prix : 4 francs. (Letouzey et Ané.)

Le retour des fêtes annuelles de Jeanne d'Arc donne un surcroît d'actualité à cette publication. L'auteur a réuni dans ce volume les différentes études consacrées par lui, jusqu'à ce jour, à notre héroïne nationale, et il en a fait un livre homogène. Les chapitres les plus intéressants ont pour titre : *La nationalité de la vierge de Domrémy*; *Inspiration ou hystérie*; *les miracles de la Pucelle*; *Jeanne fut-elle abandonnée par la royauté et brûlée par l'Eglise*; *la fausse Jeanne d'Arc*; *Résurrection de la légende de la dame des Armoises*; *la mémoire de Jeanne du quinzième au dix-neuvième siècle*; *les historiens de Jeanne d'Arc*.

Napoléon et les Cardinaux noirs (1810-1814), par M. Geoffroy de Grandmaison. (Paris, Perrin, in-12.)

Cette bizarre qualification de Cardinaux *noirs* fut appliquée aux treize membres du sacré-collège qui refusèrent en 1810 d'assister à la célébration du mariage de Napoléon et de Marie-Louise. L'empereur les punit en leur interdisant de porter

les insignes cardinalices, en les privant de leurs revenus et en les plaçant deux à deux sous la surveillance de la police, dans de petites villes de l'est de la France.

A l'aide des traditions locales et des documents officiels, presque tous inédits, M. Geoffroy de Grandmaison a fait la très vivante et édifiante histoire de cet exil. Un des plus curieux chapitres de son livre est celui où il décrit les efforts tentés par quelques âmes généreuses pour venir en aide aux cardinaux proscrits et déjouer l'inquisition de la police impériale. Signalons aussi des réflexions très élevées et très judicieuses sur les conséquences de cette petite persécution au double point de vue des opinions théologiques du clergé français et de l'organisation des œuvres laïques.

L. DE L. DE L.

Choix de panégyriques et plans de discours des plus célèbres orateurs contemporains **en l'honneur de la vénérable Jeanne d'Arc**, par M. l'abbé GUILLERMIN, membre de l'académie pontificale des Arcades. In-8 de 382 pages. Prix : 3 fr. 50; *franco*, 4 fr. (Bloud et Barral.)

Un sujet nouveau, le panégyrique de Jeanne d'Arc, est entré définitivement dans la chaire chrétienne, par suite du décret pontifical qui a proclamé vénérable la vierge de Domrémy. La fête annuelle célébrée à Orléans depuis quatre siècles et demi en son honneur s'est trouvée ainsi instituée dans toutes nos paroisses, et elle est devenue spontanément nationale!

Réunir les panégyriques épars dans lesquels nos plus illustres orateurs ont célébré la grande Française était œuvre opportune; cette œuvre, M. l'abbé Guillermin vient de la réaliser par un *Recueil de discours* qui, en dehors de son utilité pour les membres du clergé, forme un des ouvrages les plus attachants, les plus suggestifs, consacrés à la gloire de Jeanne d'Arc!

Les orateurs qui auront à parler sur ce sujet y trouveront des trésors. Cet intéressant recueil contient plus de cinquante panégyriques ou plans et analyses de discours, dont les auteurs principaux sont : Mgr Dupanloup, Mgr Freppel, le cardinal Langénieux, Mgr Perraud, Mgr Turinaz, le R. P. Monsabré, le cardinal Mermillod, le cardinal Thomas, l'abbé Perreyve, Mgr Frayssinous, Mgr Pagis, le cardinal Parocchi, etc.

Le Cabinet secret de l'histoire, entr'ouvert par un médecin, par le docteur CABANÈS. (A. Charles.)

C'est une suite de renseignements sur les maux et infirmités de nos souverains et de nos grands hommes; les mémoires, les rapports secrets des médecins, ont été mis, par lui, à contribution; les récits en sont très spéciaux et ne sauraient être mis dans toutes les mains.

Mon Séjour aux Tuileries, par Mme la comtesse Stéphanie de TASCHER DE LA PAGERIE. (Paul Ollendorff.)

C'est la 3e série de cet ouvrage qui éclaire l'histoire du second Empire.

L'auteur était bien placé pour voir et entendre. C'est le résultat des événements aussi *vécus* qu'elle retrace Le volume contient le récit de la guerre austro-prussienne de 1866, de l'Exposition de 1867, de la guerre de 1870 et de la Commune.

La Vie et les Mœurs au jour le jour, par M. René DOUMIC. Un volume in-12, Perrin.

Sous ce titre, M. René Doumic réunit quelques articles écrits au fur et à mesure de l'actualité, mais où il a su mettre beaucoup de judicieuse philosophie. Dans ces pages d'une forme légère, souvent ironique, l'auteur aborde une grande variété de sujets, depuis le ridicule du jour jusqu'à des questions d'art et de morale, et leur donne cette forme alerte et vigoureuse qui le distingue.

L'un des gérants : JULES GERVAIS.

PARIS. — E. DE SOYE ET FILS, IMPR., 18, R. DES FOSSÉS-S.-JACQUES.

LA JEUNESSE DE MONTALEMBERT

L'ALLEMAGNE CATHOLIQUE EN 1834

Le R. P. Lecanuet veut bien nous communiquer les chapitres de son ouvrage qui traitent des dernières relations de Montalembert et de Lamennais. Pour composer ces chapitres, l'auteur a eu à sa disposition le Journal intime de Montalembert et sa correspondance inédite avec Lamennais. Grâce à la bienveillance de M. Eug. Forgues, il a pu consulter aussi les lettres de Lamennais à Montalembert.

Au moment où s'ouvre ce récit, en août 1833, Montalembert a vingt-trois ans et vient de publier la traduction des *Pèlerins polonais* de Mickiewicz; ce livre a produit une vive émotion et donné lieu à des appréciations très diverses.

(*Note de la Rédaction.*)

I

Ces voix discordantes, ces affectueux reproches, ne laissent pas que de troubler Montalembert. Il n'avait abordé la politique qu'en passant, pour défendre une cause qu'il juge sacrée entre toutes, la cause de la religion et du malheur, et le voilà compromis! Manifestement, l'heure n'est point propice aux luttes de ce genre. Et comme, s'il reste à Paris, dans ce foyer d'agitation et de fièvre, il sera tenté de nouveau et entraîné par le courant, mieux vaut qu'il s'éloigne. Lacordaire et Mme Swetchine l'en pressent vivement, et en cela, ils sont d'accord avec sa conscience et sa raison. Dès longtemps d'ailleurs, Montalembert songe à visiter l'Allemagne, à y poursuivre ses études d'art et d'histoire religieuse.

« Cette vie de voyageur et d'étudiant, écrit-il, ouvre devant moi toute la sphère du passé, avec ses innombrables richesses. En France, au contraire, je serais dominé et absorbé par le présent, et c'est justement ce présent qui fait mon supplice dans la vie privée, par l'absence de tout lien de famille [1], dans la vie publique, par l'impuissance à laquelle me condamnent des convictions

[1] Mme de Montalembert s'était retirée à Londres, où M. James Forbes, son père, avait ses biens, où la retenaient aussi ses amitiés d'enfance et ses relations tout anglaises.

contradictoires entre elles, et qu'il m'est impossible de déraciner. Ce n'est pas ma faute si je suis seul dans le monde, et je ne saurais ressusciter les morts que j'ai perdus. Ce n'est pas ma faute non plus si, avec la meilleure volonté du monde, je ne puis rien pour Dieu et pour la liberté. Il m'est impossible de séparer dans mon cœur et dans ma pensée deux plantes qui y ont grandi en s'entrelaçant l'une à l'autre depuis mon berceau; mais ce serait assurément ma faute si je me condamnais à rester là où chaque jour le sentiment de cette impuissance et de cette solitude devient plus cuisant, plus humiliant et plus amer [1]. »

Cette lettre est adressée à Lamennais, qui n'est guère partisan du voyage d'Allemagne. Mieux aimerait-il voir Montalembert retourner en Italie. Pour Lamennais, rien, si ce n'est la Bretagne, n'égale « ce ciel doré et vaporeux, cette riche nature, ces cadres toujours fuyants de montagnes pittoresques, ces lignes magiques de l'horizon, ces vallées si gracieuses, et, au milieu de tout cela, ce que les arts ont de plus ravissant, et cette mer de souvenirs où l'on se plonge sans cesse ». Et puis « la pensée de cette longue absence, de cette séparation indéfinie me trouble et m'abat. La volonté de Dieu! »

Toutefois, Montalembert ne veut pas se mettre en route sans embrasser le Maître, sans lui prêcher une dernière fois la soumission et le silence. A la nouvelle de cette visite, l'âme de Lamennais se dilate; cette perspective de revoir son fils bien-aimé lui est douce comme le baume répandu sur les plaies d'un blessé : « ... O mon cher enfant, comme je serai heureux de te revoir!... Quelle autre consolation, surtout à cette époque de boue, a-t-on dans la solitude que de causer avec ceux qu'on aime et d'appuyer son cœur sur leur cœur!... »

Mickiewicz et le comte Plater doivent accompagner Montalembert en Bretagne; Lamennais s'en réjouit, mais il les prévient qu'ils seront logés et traités chétivement, car la maison est assez étroite, et il n'y a pour cuisinière qu'une pauvre fille de campagne. Surtout il supplie Charles de demeurer longtemps près de lui, car « ce voyage que tu projettes, c'est une séparation effrayante de longueur!... Je vais compter les jours et les heures. Une semaine m'est un siècle dans l'attente où je suis [2] ». Montalembert ne se montre pas moins tendre : « J'ai hâte de vous revoir, de vous embrasser, de m'épancher auprès de vous; j'anticipe un immense bonheur dans cette réunion. »

Il arriva à la Chênaie le 22 juin avec MM. Rio et Plater et y

[1] Lettre à Lamennais.
[2] Lamennais à Montalembert, 5 et 18 juin 1833.

demeura jusqu'au 10 juillet. Nous n'essayerons pas de décrire la douceur de ces jours consacrés à l'amitié, les affectueuses causeries, les promenades charmantes dans les bois, le long de l'étang, à l'ombre des chemins creux de Bretagne. Que de conseils prodigués de part et d'autre! Que d'exhortations à la patience, à la soumission, à l'espérance! Un soir, Lamennais, resté seul avec ses hôtes, ouvrit un tiroir, prit un manuscrit et commença à lire. C'étaient les *Paroles d'un croyant*. Charles fut enthousiasmé, ébloui; ces pages lui parurent admirables de poésie, mais il y remarqua bien des choses qui l'affligèrent et il supplia vivement l'auteur de n'en rien publier. La veille du départ, Lamennais célébra une de ses dernières messes, et Charles communia. Enfin, il fallut se séparer; longtemps Lamennais accompagna son enfant bien-aimé sur la route de Saint-Pierre de Plesguen. Montalembert pleurait, le Maître était sombre. Pendant quelques jours, affirme M. Rio, sa voix comme son regard prirent quelque chose de funèbre; il n'évoquait plus que des pensées de mort : « Hier, écrivait-il à Montalembert, en me promenant sur le bord de notre étang, je remarquai sous un rocher qui forme une espèce de voûte et d'où sort un chêne isolé, une place que je destinai en moi-même pour mon tombeau.

« Les frais n'en seront pas considérables, une croix gravée en creux dans le roc et quelques mottes de gazon sur le pauvre mort, voilà tout. Cette sépulture champêtre, dans un coin, à l'écart, plaît à mon imagination[1]. » — « Tu es jeune et je suis vieux et fort abandonné, disait-il encore. Cultive de fois à autre les souvenirs de ma solitude, comme on cultive des fleurs sur une tombe aimée. » Lamennais prévoyait-il qu'il avait embrassé pour la dernière fois l'enfant de sa tendresse, que leur séparation était éternelle et qu'un abîme profond, infranchissable, allait se creuser entre leurs âmes?

II

M. Rio n'étant pas prêt à l'accompagner, Montalembert partit pour l'Allemagne le 3 août, seul et plein de tristesse. Après s'être arrêté pour prier dans la belle cathédrale de Metz, il franchit la frontière sans la moindre émotion, « car, disait-il, ne suis-je pas exilé dans ma patrie? » C'est ainsi qu'aux âges de foi s'en allaient ses pères, le bourdon à la main, à Saint-Jacques de Compostelle ou à Jérusalem, pour accomplir un vœu, expier une faute, recouvrer la paix du cœur. Chrétien errant comme eux, Montalembert, pendant plus d'une année, parcourut les diverses contrées de l'Allemagne, visita les

[1] Cité par M. Rio, *Epilogue*, t. II.

cathédrales et étudia la vie religieuse des peuples. Il rêvait d'en rapporter un ouvrage qu'il intitulerait : *Pèlerinages d'un catholique au dix-neuvième siècle.* « J'y mêlerais, disait-il, à une description des lieux et des populations qui portent un caractère spécialement catholique, toutes les traditions, les légendes que je pourrais ramasser. J'y consignerais tous les détails de mœurs qui témoigneraient encore de l'empire de la religion. Je m'y élèverais contre le vandalisme destructeur et réparateur. Je dénoncerais enfin l'oppression dont les catholiques sont victimes dans presque tous les pays, et cela par le seul récit des faits. Peut-être tout cela pourrait-il avoir quelque utilité[1]. » Aussi bien ses amis applaudissaient à ce projet : « Tu as juste ce qu'il faut pour cela, disait Lacordaire, beaucoup d'imagination, de piété, de tendresse, de coloris; tu ferais un livre unique[2]... » — « Je t'engage seulement, ajoutait Lamennais, — le conseil est juste, mais combien piquant sur les lèvres de Lamennais! — je t'engage à te bien garder de toute exagération..., à dire le mal comme le bien et même en racontant celui-ci, à éviter une sorte d'enthousiasme qui fait naître la défiance. Rien n'est beau et utile que le vrai, et toutes les choses humaines même les meilleures ont deux faces. Qui n'en montre qu'une peut faire de l'art, mais, à coup sûr, il ne fait pas de l'histoire[3]. »

Le mois d'août est consacré au duché de Nassau et à la Prusse Rhénane. De Wiesbaden, où Montalembert s'arrête tout d'abord, il étudie les pays voisins, s'extasie devant les beautés de la nature, « court après les ruines, qu'il aime tant » et collectionne les antiques légendes. Mais l'état religieux et moral du peuple l'attire bien davantage. Logé près d'une école, il en profite pour faire la connaissance du maître et suivre les leçons données aux enfants. Il nous décrit l'excellent esprit des écoliers, leur programme d'études très varié; les cantiques par lesquels commence et finit chaque classe frappent beaucoup le jeune voyageur : « Rien de plus catholique, dit-il, que cette importance attachée à la musique dans l'éducation, comme nous le voyons dans toute l'histoire depuis Charlemagne[4]. » Ses jugements sur le clergé sont un peu sévères. Montalembert déplore que, pour obéir et souvent pour complaire aux pouvoirs protestants, le clergé renonce tous les jours davantage à une foule de cérémonies extérieures, d'usages touchants et antiques, de pratiques essentiellement catholiques, mais qu'on nomme superfluités ou superstitions; il s'indigne aussi

[1] Lettre à Lamennais. Schlangenbad, près Wiesbaden, 22 août 1833.
[2] Lacordaire à Montalembert, janvier 1834.
[3] Lamennais à Montalembert, 19 octobre 1833.
[4] Lettre à Lamennais, 22 août.

que la tendance du parti scientifique, c'est-à-dire des prêtres qui cherchent à lutter contre le rationalisme protestant par la philosophie et l'histoire, soit regardée par beaucoup de gens comme incompatible avec l'intégrité du dogme et du culte catholique. A quoi Lamennais répond qu'il cesserait plutôt d'être catholique que d'admettre l'incompatibilité de la science avec la religion, parce que, alors, il faudrait croire ou qu'il y a des vérités qui s'excluent réciproquement ou que l'ignorance est un commandement divin.

Montalembert s'embarque ensuite à Mayence et, jusqu'à Cologne, descend « le sublime Rhin ». Les donjons en ruines, les antiques châteaux, les villes charmantes assises sur les deux rives du fleuve, réveillent dans l'âme mille souvenirs historiques. Avec quelle émotion il s'agenouille à Cologne, dans « la cathédrale de la chrétienté! » Avec quel enthousiasme il l'admire! Grâce au livre savant de Boisserée, Charles en pénètre toutes les beautés. Il s'arrête quelques jours à Bonn, ville universitaire, foyer de science et de religion. Le vénérable M. Windischmann, professeur de philosophie, reçoit Montalembert les bras ouverts. Il lui présente son gendre, le jurisconsulte Walter, dont les écrits unissent à une science toute allemande, une éloquence et une clarté toutes françaises; puis son fils Frédéric Windischmann, âgé de vingt-trois ans, et qui devait aussi bien mériter de la théologie que de la littérature et de la mythologie anciennes. Charles voit également à Bonn le grand archéologue Welcker, le théologien Klée, une des lumières de l'Église catholique en Allemagne, et le célèbre Guillaume de Schlegel, qui lui fait force politesses, mais lui paraît « trop vain et trop Français ». Tous lui parlent de l'*Avenir* avec enthousiasme, regrettent sa disparition et manifestent un vif désir de le voir renaître, « en laissant de côté, autant que possible, les questions politiques ». Mais ils blâment le voyage de Rome, n'admettent la séparation de l'Église et de l'État que comme mesure transitoire, repoussent énergiquement la doctrine du sens commun et l'alliance avec les libéraux. « Les insolentes déclamations des journaux et des députés soi-disant libéraux contre l'Église, les prières serviles qu'ils adressent chaque jour aux gouvernements pour obtenir de nouvelles persécutions, les grossières invectives contre ce qu'il y a de plus sacré dans la religion..., ont creusé un abîme entre le catholicisme et le libéralisme en Allemagne [1]. » — « Arriérés! riposte encore Lamennais, qui ne veulent pas voir que les libéraux ont une mission providentielle à remplir comme les tempêtes et les volcans! Sans eux, le despotisme serait éternel sur la terre; malgré

[1] Lettre à Lamennais. Fulda, 15 septembre 1833.

leur perversité personnelle, ils représentent la justice dans ce monde et les espérances de l'humanité. »

Le 2 septembre, Montalembert entre dans Francfort et se prend d'affection pour la vieille cité impériale. Il aime à s'égarer dans ses rues tortueuses, où se trouvent à peine, au milieu de nombreuses maisons du Moyen Age et de la Renaissance, quelques constructions modernes, comme deux ou trois imbéciles dans une assemblée de gens d'esprit. On lui offre, du reste, dans ces vieilles demeures, l'hospitalité la plus distinguée. Le jour de son arrivée, il rend visite à Mme Frédéric de Schlegel, fille du célèbre israélite Mendelssohn. « Reçu à merveille », il y retourne le lendemain et le surlendemain; la noble dame lui raconte comment son mari, Fr. de Schlegel, un des plus puissants esprits de l'Allemagne, fut ramené au catholicisme par son amour d'artiste pour le moyen âge et comment elle-même abjura le judaïsme, « qui n'est plus, depuis dix-huit siècles, qu'une lettre morte et un corps sans âme ». M. et Mme de Schlegel furent baptisés le même jour, dans l'admirable cathédrale de Cologne, et leur conversion marqua le réveil du catholicisme en Allemagne. Montalembert est enthousiasmé de ces récits. Avec Mme de Schlegel habite son fils, M. Veith, juif converti comme elle et peintre délicieux, « rival d'Overbeck pour l'expression. Sa femme, Italienne, et ses quatre petites filles, nées à Rome, me ravissent par leur cordialité et par les souvenirs qu'elles réveillent dans mon cœur; elles me chantent le cantique exquis des Romains : *Evviva Maria e chi la creò*[1]... »

M. Veith est directeur du musée de Francfort, qui est plein de ses chefs-d'œuvre; il en fait les honneurs à son jeune hôte avec une bonne grâce infinie; ensemble ils visitent le Rœmer, la salle des électeurs et le Kaisersaal. C'est là que les empereurs d'Allemagne étaient élus et proclamés. On les y voit encore grossièrement peints, se regardant en silence, chacun dans sa sombre ogive, les uns couronnés de laurier, les autres ceints du diadème germanique.

De Francfort à Fulda, de Fulda à Leipzig et à Dresde, Montalembert court nuit et jour par la diligence; c'est la Saxe qu'il s'agit maintenant d'étudier. Là, le catholicisme se trouve dans une situation bizarre. Professé par la cour, qui en fait une espèce d'étiquette, complètement étranger à la masse du peuple, qui est le plus protestant de toute l'Allemagne, il est de plus opprimé par les prétendus libéraux des États et maladroitement défendu par l'évêque. « Cependant, ajoute Montalembert[2], ses progrès sont incontestables. En 1809, il n'y avait que trois communautés dans

[1] *Journal*, 3 septembre 1833.
[2] Lettre à Lamennais, 5 octobre 1833.

toute la Saxe orientale; on y compte aujourd'hui plus de cinquante mille catholiques. » Charles se met en rapport avec les membres les plus actifs du clergé, les abbés Mende et Dietrich; il est reçu fort amicalement par M. Tieck, le grand poète, rival de Gœthe et de Schiller, et coryphée du romantisme allemand. Un des premiers, Tieck a entrevu le parti que la poésie et l'art pouvaient tirer du moyen âge, de la chevalerie, du *Minnesang* et du catholicisme; il a fouillé avec ardeur cette mine encore inexplorée et en a fait jaillir à flots des diamants et des perles merveilleuses. Voilà pourquoi Montalembert aime Tieck; il assiste à plusieurs de ses réunions, il y rencontre les hommes les plus distingués de la Saxe, entre autres Raumer, l'historien des Hohenstaufen. Un soir, Tieck, qui a un talent de diction admirable, leur déclame la *Magie miraculeuse* de Calderon, et Charles se retire émerveillé[1].

III

Le 27 septembre, départ pour la Bohême. Montalembert remonte l'Elbe en gondole jusqu'à Pirna, puis il s'engage à pied dans la Suisse saxonne, en longeant les rives du fleuve. A mesure qu'il s'avance à travers les montagnes, lorsqu'il a quitté la Saxe protestante et pénétré dans la Bohême catholique, son enchantement grandit. Sur un rocher qui domine l'Elbe, voici la statue de saint Albert, patron des navigateurs; plus loin, une croix, une douce Madone, une inscription pieuse. « Jamais je ne pourrai exprimer, dit-il, la jouissance qui s'emparait graduellement de moi à chaque pas que je faisais. De retrouver ainsi le catholicisme avec tous ses charmes, c'était vraiment passer des ténèbres à la lumière, de la mort à la vie, de l'exil à la patrie[2]. » Le soir du second jour, il arrive à Rosowitz, petit bourg du comté de Thun : on y célèbre la Saint Vinceslas, qui est le patron du lieu, et le village est en liesse. Dans chaque maison on danse, on chante, on fait de la musique, de cette musique bohême si célèbre. Montalembert parcourt les rues désertes, puis vient s'asseoir au bord de l'Elbe, sous un grand arbre, auprès d'une statue de la sainte Vierge. La lune monte lentement dans le ciel, se mire dans les eaux du fleuve endormi, éclaire le vaste château, le bois et les rochers qui le dominent. L'harmonie confuse des chants lointains jette l'âme dans une douce rêverie : « J'ai rarement éprouvé un moment plus agréable, écrit le voyageur... Mon cœur s'élance vers Dieu, je prie avec ferveur pour ceux que j'aime. Ce n'est pas trop de faire trois cents lieues pour goûter une semblable jouissance. »

[1] *Journal*, 21 septembre 1833.
[2] *Journal*, 28 septembre 1833.

Prague semble à Montalembert la plus belle ville de l'Allemagne. « La vue du Hradschin est merveilleuse, dit-il : la Theinkerde, le Rathhaus, le pont avec ses tours à chaque extrémité et ses statues innombrables, forment un inappréciable ensemble comme effet de moyen âge. » Le peuple est excellent, plein de la dévotion la plus sincère et la plus touchante. En revanche, Charles juge sévèrement la noblesse. A peu d'exceptions près, par son ignorance et son aveuglement, elle lui rappelle la noblesse française d'avant la Révolution. Elle n'a de moins, déclare-t-il, que la valeur et l'esprit. Le catholicisme est tombé, en Bohême, dans un sommeil de mort : prêtres, moines, fidèles, tous dorment, sans se douter de ce qui se passe au dehors et de ce qui s'agite même au sein de la société où ils vivent. C'est à peine si, parmi les jeunes gens, germe le sentiment du slavisme et subsistent quelques souvenirs nationaux. La haine des fonctionnaires pour la religion est absolument ce qu'elle était sous Joseph II; malgré la piété personnelle de l'empereur, cette haine se manifeste par des vexations sans nombre que le clergé endure avec trop de patience[1].

A peine arrivé à Prague, Montalembert court chez Shryznecki, l'ancien généralissime de l'armée polonaise. C'est, nous apprend le *Journal*, un homme de haute stature, presque un géant, paraissant jeune encore, malgré ses cheveux blancs. Depuis la déroute de l'insurrection, Shryznecki s'est retiré en Bohême; il a refusé les avances de l'empereur d'Autriche et du roi des Belges, qui lui offraient d'importants commandements; il vit dans une parfaite solitude avec sa femme et ses enfants, lisant beaucoup la Bible, l'*Imitation* et des ouvrages militaires. Le général accueille Montalembert comme son enfant et le retient chez lui; une grande intimité s'établit entre eux. Après le repas, Shryznecki allume sa pipe et raconte ses héroïques campagnes; ou bien il parle de l'*Avenir* et de Lamennais, qu'il regarde comme le prophète de Dieu : « Si j'étais libre, dit-il, j'irais m'ensevelir avec lui en Bretagne. » Quand Montalembert expose ses idées de silence et de soumission, Shryznecki s'indigne : « Pour rien au monde, il ne faut observer aujourd'hui une neutralité coupable, réplique-t-il. Nous devons nous ranger en bataille sous le drapeau de la justice et de la liberté, quelles que soient les mains qui le portent. Je suis le soldat des jacobins, parce que, tout en ayant le mal au fond de leur cœur, ils l'attaquent aujourd'hui là où il est le plus ardent et le plus puissant, c'est-à-dire dans la Sainte-Alliance. Je saurai bien me séparer d'eux lorsque le temps sera venu. »

[1] Lettre à Lamennais, 26 octobre 1833.

Ces idées révolutionnaires, blâmées formellement par l'encyclique *Mirari vos*, ne diffèrent pas de celles de Lamennais; Shryznecki les concilie avec la foi catholique la plus ardente. « Je n'ai jamais vu, écrit Montalembert, un homme, même un prêtre, plus profondément pénétré de l'idée de Dieu. Elle brille dans chacune de ses paroles, et, j'en suis sûr, dans chacune de ses pensées[1]. » Aussi, avant de poursuivre son voyage, Charles fait, sous la direction du général, une sorte de retraite pendant laquelle celui-ci lui prodigue les conseils les plus pratiques sur la nécessité de la prière, de la méditation journalière et de l'humilité. Parmi les résolutions du jeune néophyte, nous en relevons une bien extraordinaire : « Parler peu, très peu, et même pas du tout. Ne jamais déconcerter mes interlocuteurs par la brusquerie et l'originalité de mes reparties[2]. »

Après la Bohême, Montalembert visita la Prusse, et nous le trouvons à Berlin le 1er novembre. Il y passa dix jours, livré aux mêmes préoccupations artistiques et religieuses. La galerie de Berlin lui paraît une des plus complètes et des plus historiques qu'on puisse voir; il y admire de beaux Van Eyck, une *Madone* de Raphaël et l'*Embrassement de saint Dominique et de saint François*, par Frà Angelico. M. de Savigny, le premier jurisconsulte de l'Allemagne, lui offre une hospitalité pleine de charme : « C'est un des hommes les plus savants, les plus modestes et les plus religieux que j'aie jamais rencontrés », écrit Montalembert. M. Alex. de Humboldt, qu'il suffit de nommer, comble d'amitiés le jeune pair de France; M. Édouard Gans, professeur de droit, l'historien Ranke, le savant Neander, l'entretiennent à plusieurs reprises. Mais Montalembert fréquente aussi M. de Radowitz, alors chef d'état-major de l'artillerie et appelé à jouer plus tard, dans son pays, un rôle politique. A ce moment, il est à la tête du parti catholique prussien. Charles nous le dépeint comme un homme extrêmement instruit, ayant les yeux ouverts sur la conduite des princes envers l'Église, mais redoutant avant tout la démagogie et ne pardonnant pas à l'*Avenir* son alliance avec les libéraux. A côté de M. de Radowitz se trouve l'archiprêtre Fischer, très pieux et très populaire. L'un et l'autre donnent à Montalembert de précieux détails sur l'état du catholicisme en Prusse; ils lui signalent la lutte très vive du piétisme et du rationalisme, et la tendance de tout ce que la science renferme de bon et de distingué à se rapprocher de l'Église[3].

[1] Lettre à Lamennais, 26 octobre 1833.
[2] *Journal*, octobre 1833.
[3] Lettre à Lamennais, 15 novembre 1833.

L'hiver commençait, la pluie tombait à torrents. On était au milieu de novembre. Après avoir beaucoup hésité, Montalembert se dirigea vers la Westphalie. Il n'eut pas à regretter cette résolution. « Cette province, dit-il, est le foyer du catholicisme dans l'Allemagne du Nord, c'est la Bretagne germanique. La population catholique y est plus nombreuse, plus dense. On y trouve un attachement profond et unanime à la vraie religion, attachement qui a subi, sans jamais fléchir, toutes les épreuves de la domination hérétique. Processions, pèlerinages, couvents, etc., tout cela est entretenu par le peuple avec une persévérance froide et inébranlable[1]. » L'âme de ce mouvement a été la princesse Amélie Galitzin, autour de laquelle vint se ranger une phalange d'élite, Jacobi, Bernard Overberg, le restaurateur des écoles catholiques, et surtout le comte de Stolberg. Ce fut chez la veuve de ce dernier que Montalembert descendit à Münster; il passa de longues heures à l'entendre raconter la conversion de son mari, sa ferveur touchante, ses importants travaux apologétiques, et avec quelle noble douceur il supporta les attaques et les outrages de ses ennemis.

En regagnant Francfort, Montalembert visita Paderborn et s'arrêta à Marbourg, où il s'éprit de sa chère sainte Élisabeth, ainsi que nous le dirons plus tard. Au commencement de décembre, il partit pour la Bavière, admira en passant la cathédrale byzantine de Bamberg et pria sur le tombeau de saint Henri et de sainte Cunégonde. Il vit Nuremberg, la Venise de l'Allemagne, la ravissante fontaine de la Schöne-Brünn, unique au monde par ses statues de preux, de prophètes et d'électeurs, le porche sans pareil de l'église catholique *Notre-chère-Dame*, le tabernacle de Saint-Laurent en forme de fleur, de 64 pieds de haut, et surtout ce fameux Chemin de croix d'Adam Krafs, exécuté pour cet admirable chevalier chrétien Martin Ketzel, qui, étant allé chercher à Jérusalem la mesure exacte de la *via crucis*, et, l'ayant perdue, retourna dans la Ville sainte pour l'en rapporter de nouveau[2]. Enfin, l'âme débordante d'admiration et de souvenirs, Montalembert arriva le 18 décembre dans la capitale de la Bavière, où il se proposait de passer l'hiver.

IV

Munich, nous l'avons dit précédemment, était alors le principal centre intellectuel et religieux de l'Allemagne. Le roi Louis y tentait une grande renaissance germanique et dépassait tous les autres souverains, non seulement par son goût pour les lettres et les arts,

[1] A Lamennais, même lettre.
[2] *Journal*, 16 décembre 1833.

mais par l'intelligence et la générosité de son patronage. Montalembert rencontra réunis dans cette ville plus d'hommes remarquables que dans tout le reste de l'Allemagne. Il les connaissait déjà, il les connut davantage et les fréquenta journellement plusieurs mois de suite.

En premier lieu, Schelling, le philosophe de la nature et de l'art, qui n'avait bâti tant de systèmes et remué tant d'idées que pour aboutir au catholicisme. Il en était si près, que le Voltaire allemand, H. Heine, le raillait d'être tombé dans les rets des Jésuites. « Il a trahi la philosophie, disait-il, pour la livrer à la religion. » En 1832, Lamennais avait failli convertir Schelling. Lorsque, l'année suivante, celui-ci voulut reprendre la discussion commencée, Lamennais lui déclara qu'il était d'accord avec lui « sur le fond essentiel des choses ». Au lieu de faire entrer Schelling dans l'Eglise, Lamennais en sortit lui-même. « Il m'est impossible de vous peindre, lui écrivait Montalembert, l'émotion avec laquelle il m'a parlé de vous, l'intérêt tendre et touchant qu'il m'a témoigné[1]. »

A vrai dire, Montalembert trouvait la philosophie de Schelling par trop transcendante; il lui préférait, nous l'avons dit, le théosophe Baader. Celui-ci regardait Schelling comme son rival et traitait sa philosophie de « ragoût panthéiste avec une sauce chrétienne ». Son mysticisme original et profond allait jusqu'à l'exaltation; aux yeux de Baader, le simple croyant, initié par une grâce supérieure aux mystères de la réhabilitation des âmes, valait mieux que tous les génies du monde. Lui aussi accueillit Charles très cordialement : « Il a pris avec la plus grande chaleur votre parti, écrivait Montalembert à Lamennais, non seulement dans ses conversations, mais dans la *Gazette d'Augsbourg.* » Charles voyait Baader presque tous les jours, mangeait souvent à la même table, s'égarait avec lui dans la campagne ou le long de l'Isar. C'est alors que le philosophe se livrait à d'interminables improvisations, s'enflammant à la moindre étincelle, s'élançant à chaque nouvelle idée qu'on exprimait devant lui, et disparaissant souvent dans les nuages. Parfois ses déductions devenaient si subtiles qu'on ne les saisissait plus. Et si Montalembert témoignait quelque impatience : « On n'entre pas en pantoufles dans le ciel de l'intelligence, lui disait Baader; la tête doit être brisée aussi bien que le cœur. »

A côté de Baader, Joseph Gœrres, celui que Napoléon appelait la cinquième puissance continentale, dont les articles enflammés, traduits dans toutes les langues, avaient fini par réveiller le patriotisme allemand. Joseph Gœrres, le plus infatigable et le plus

[1] Lettre à Lamennais, 25 décembre 1833.

éloquent dénonciateur des iniquités de son temps, reçut d'autant mieux Montalembert qu'ils avaient l'un et l'autre une passion commune, celle de l'architecture chrétienne. Aux yeux de Gœrres, la principale gloire de l'Allemagne, c'était sa vieille architecture gothique; il n'en pouvait parler sans enthousiasme et avait vivement combattu l'invasion du style grec dans son pays. Montalembert partageait ses sentiments, mais revendiquait pour la France l'honneur d'avoir donné naissance à l'ogive. Souvent, Sulpice Boisserée, l'historien de la cathédrale de Cologne, prenait part à leurs discussions, et c'était merveille de voir Gœrres, le vieil athlète, secouer sa belle tête léonine, s'exalter, élever sa voix, tantôt terrible comme un tonnerre, tantôt douce et caressante comme une prière d'enfant. Charles retrouvait encore J. Gœrres à l'Université et suivait avec délices son cours sur la *Mystique chrétienne :* « Là s'ouvrit pour moi, écrit-il, une source nouvelle d'études et de jouissances : la nature envisagée sous le point de vue catholique et populaire du moyen âge, la recherche des noms que les peuples fidèles ont assignés aux plantes, aux oiseaux les plus charmants, la découverte des touchantes croyances que, dans les âges de foi, ces âmes naïves et heureuses attachaient à une foule de phénomènes des trois règnes [1]. »

Mais les historiens, les artistes, les poètes, attiraient davantage Montalembert. L'abbé Dœllinger avait acquis à trente ans, par un travail infatigable et une rare puissance d'assimilation, des trésors de science, en théologie, en histoire, dans les lettres anciennes et modernes. Et ces trésors, il les ouvrait dans son enseignement et ses conversations par une exposition lucide, patiente et presque affectueuse, comme s'il n'eût reçu tous ces dons, accumulé toutes ces connaissances que pour avoir le plaisir de les communiquer aux autres. Montalembert devint son ami, et nous le verrons plus tard faire tous ses efforts pour apaiser ce noble esprit entraîné par orgueil hors de l'Eglise. Nous ne ferons que nommer les artistes catholiques, Hess, Schlottauer, Julius Snorr et Cornélius, ce dernier ami d'Overbeck et le plus grand peintre peut-être de l'Allemagne moderne; puis le jeune statuaire chrétien Schwanthaler. Charles entretint avec tous d'amicales relations et les visita souvent dans leurs ateliers.

Montalembert fréquenta encore et apprécia beaucoup, à Munich, le poète Clément Brentano, génie fantaisiste et charmant, auteur, peu connu en France, de *l'Enfant au cor merveilleux*, de la *Fondation de Prague* et du *Fil d'or*. Au moment où Montalembert le

[1] *Journal,* 19 mai 1834.

vit, Brentano n'aimait guère qu'on vantât devant lui ses premières poésies : « Ce ne sont, disait-il, que des ombres qui ne sauraient satisfaire la faim ni la soif de l'âme. Il y a longtemps que je me suis repenti et confessé de les avoir composées. » Ne venait-il pas de passer cinq années au chevet de la Sœur Anne-Catherine Emmerich pour recueillir ses merveilleuses révélations sur la passion du Sauveur? A présent, c'était un chrétien austère, portant le cilice; sa muse ne chantait plus qu'au profit des pauvres et des malheureux. Montalembert le trouva « éblouissant d'esprit, tout à la fois religieux et plaisant[1] ». Ensemble, ils firent de charmantes excursions, d'émouvants pèlerinages; ils visitèrent Salzbourg et les montagnes de la Bavière. Ils voyageaient à pied ou en carriole; Brentano racontait son histoire, les aventures de sa jeunesse folle, et Montalembert y trouvait tant de charmes qu'il en oubliait les beautés de la nature.

Malgré tout, Montalembert n'était pas heureux. Le mal du pays le tourmentait. Son Journal de cette époque déborde de tristesse, ses lettres sont des cris d'angoisse. Que de fois dans ses promenades solitaires, il s'assit sur une pierre isolée pour pleurer à son aise. « Hélas! disait-il, je ne suis pas le *Pilgrin d'amor* du poète... Tous ces artistes aiment, sont heureux et tranquilles; tous jouissent du présent et travaillent pour l'avenir. Et moi je n'ai qu'une vie manquée et une solitude humiliante. » En vain Lamennais le rappelait-il en France, à la Chênaie, lui promettant des livres à foison, un cheval pour ses promenades, lui envoyant des descriptions charmantes de sa solitude : « Reviens, lui répétait-il... Je ne saurais t'exprimer combien je trouve de paix dans ma pauvre petite demeure... On n'entend ici que le chant des oiseaux qui foisonnent dans nos bois, le cri des grillons, l'aboiement des chiens qui se répondent d'une ferme à l'autre, quelquefois le son d'une cloche lointaine. Ton affection m'est si chère, si douce, si nécessaire à ma pauvre âme froissée et brisée de tous côtés... Mon plus vif désir est de te revoir, de te presser sur mon cœur, d'essayer de guérir le tien, d'y verser du moins un peu de ce baume d'amour inaltérable et pur qui cicatrise les plaies et calme les douleurs. » En même temps, Lamennais lui reprochait de trop s'enfoncer dans le moyen âge : « Tu t'en vas t'enfonçant dans le passé, c'est-à-dire dans le vide, d'un mouvement aveugle et désordonné, au lieu de tourner vers l'avenir la proue de ta jeune nacelle. C'est te séparer de l'humanité, c'est faire schisme avec elle, c'est choisir pour demeure la région des ombres et ensevelir l'espérance

[1] *Journal,* 21 mai 1834.

dans de froids et stériles souvenirs que nul souffle d'homme ne ranimera jamais; car la vie toujours plus belle, toujours plus puissante se développe comme la vague de l'Océan et ne rétrograde jamais...[1]. »

« Moi aussi, répondait Montalembert; je me rappelle à chaque instant nos journées de la Chênaie. Cette chère solitude est sans cesse présente à mon cœur. Bien des fois par jour, je me transporte par la pensée auprès de vous : je vous vois à votre bureau, parcourant vos bois, errant dans les chemins creux ou le long du lac charmant. Je voudrais être auprès de vous, je voudrais surtout que nos consciences et nos intelligences fussent plus rapprochées, aussi rapprochées que nos cœurs. Peut-être en sera-t-il un jour ainsi..., mais je pense moins que jamais à retourner en France... De quelle manière voulez-vous que je m'associe au présent ou à l'avenir? N'ai-je pas cherché à agir, à exercer une influence pour le bien? A quoi ai-je réussi qu'à attirer sur ma jeunesse l'improbation la plus grave et la plus solennelle.... Ce n'est pas ma faute si Dieu a brisé toutes les ancres qui retenaient la nacelle de ma vie... J'y vois la preuve évidente que Dieu n'approuve pas la direction que je cherche à donner à ma vie... Que ferais-je en France? Etudier, me direz-vous. Mais quoi! je n'ai de goût et de capacité que pour l'histoire, et certainement l'histoire telle qu'elle est enseignée et écrite en France est bien au-dessous de ce qu'elle est en Allemagne, où chaque mois voit éclore des ouvrages capitaux et inappréciables sur l'histoire de la chrétienté et de la littérature au moyen âge... Ah! ajoutait-il, si vous vouliez venir me rejoindre, nous prendrions une petite maison ensemble au bord d'un lac et nous serions peut-être, sinon heureux, du moins tranquilles[2]. » En attendant, l'été arriva, Montalembert quitta Munich et reprit à travers l'Allemagne son laborieux et solitaire pèlerinage.

V

C'était le 20 mai : Montalembert ne rentra à Munich que le 1er septembre. Le lecteur se fatiguerait à suivre pas à pas l'infatigable voyageur; il parcourt pendant ces trois mois la Saxe ducale, la Thuringe, où régna sainte Élisabeth, le Wurtemberg, le grand-duché de Bade et le Tyrol. Tout en étudiant les monuments, les cathédrales de Salzbourg, de Ratisbonne, d'Erfurt, de Spire, de Worms, de Constance et de Fribourg, il ne manque pas d'entrer en rapports avec les principaux personnages qu'il rencontra. A Gœttingue il fréquente les frères Grimm, Otfried Müller et l'his-

[1] Lettres de Lamennais, janvier et février 1834.
[2] Lettre à Lamennais, 12 février 1834.

torien Arnold Heeren, plein de vigueur malgré ses soixante-treize ans; à Heidelberg, Frédéric Schlosser, Creuzer, Mittermayer, Thibaut; à Spire, le chanoine Weiss, rédacteur du *Catholique*, depuis évêque; à Stuttgart, l'auteur de l'*Histoire générale de l'Allemagne*, Chrétien Pfister, et l'ingénieux critique, Wolfgang Menzel; à Fribourg, le chanoine Hug; son guide, à Tubingue, est le grand poète Uhland lui-même; et Mœhler, le prince de la théologie catholique au dix-neuvième siècle, l'accueille avec sympathie. Combien l'intelligence de Montalembert se développait par le contact précoce avec tant d'hommes supérieurs, quels trésors de connaissances et d'idées il amassait journellement, il est à peine besoin de le faire remarquer.

L'excursion dans les montagnes du Tyrol fut la partie pittoresque de ce voyage. De Bregenz sur le lac de Constance, Charles gagna Inspruck, explora la délicieuse vallée de l'Inn, descendit le long de l'Eisack jusqu'à Botzen et remonta par Meran, en suivant l'Adige, pour s'engager dans les gorges sauvages de l'Etschthal. Il marchait à pied, le sac sur le dos, s'arrêtait dans les églises pour y prier, dans les châteaux et les couvents pour les visiter, dans les chaumières pour interroger les habitants. Parfois il se disait un pèlerin français en route pour Jérusalem (son intention était, en effet, d'accomplir ce voyage), et cela suffisait à éveiller l'intérêt. Le clergé lui faisait fête, les paysans s'empressaient autour de lui; on lui posait mille questions, il demandait à entendre les plus beaux airs tyroliens, et un groupe de jeunes filles du Zillerthal lui chantait de délicieuses chansons. « Je me serais cru déjà en Orient, dit-il... Une grande familiarité s'établit sur-le-champ entre moi et ces bonnes gens simples et chrétiens; je me sens heureux au delà de toute expression d'avoir leurs croyances et de partager leurs émotions[1]. »

Un jour, il descendit à l'auberge du fameux André Hofer qui, en 1809, souleva le Tyrol contre les Bavarois et les Français. « Le premier objet que j'aperçois, raconte-t-il, c'est la femme d'Hofer, vieille, rabougrie, avec sa pipe à la bouche. Rien ne distingue, d'ailleurs, cette maison, pas même un portrait du héros; quelques tableaux de piété, des *Haussegen* et rien de plus. Après bien des difficultés, la servante me fait monter au premier; j'y trouve une demoiselle de vingt-cinq à trente ans, habillée à la française, c'est la fille d'Hofer. Avec un air affecté et langoureux, elle me montre l'uniforme de cérémonie de son père, qui a l'air de n'avoir jamais servi. Le gouvernement autrichien a anobli cette jeune fille, qui habite Vienne ordinairement, — être manqué et à plaindre... »

[1] *Journal*, 12 août 1834.

Quelques jours plus tard, Montalembert rentrait en Bavière. A la frontière même l'attendait une profonde émotion : il eut le bonheur d'assister à un véritable mystère du moyen âge, à la représentation en plein air de la passion de Jésus-Christ par des paysans bavarois : « A neuf heures, écrit-il, j'arrive à Mittelwald. Le spectacle est déjà commencé. J'entre dans l'amphithéâtre découvert, au pied d'admirables rochers. Les voix simples et pures du chœur, composé des enfants du village, annonçaient l'entrée du Sauveur à Jérusalem. Je n'entreprendrai point de décrire ce spectacle unique, inappréciable. Moi qui, au bout d'une heure, me sens fatigué et ennuyé dans le plus beau théâtre de la ville, je suis resté ici (moins une heure pour dîner) à la même place depuis neuf heures du matin jusqu'à six heures du soir, sans ressentir un seul instant la moindre diminution d'attention ou d'intérêt. Je n'aurais jamais su imaginer rien de pareil. Ici même, cela n'a lieu que tous les sept ans. J'aurais voulu un Christ plus digne de son rôle. Du reste, tout était excellent. Je me perds à chercher comment ces pauvres gens, qui ne font cela que tous les sept ans, peuvent saisir si complètement l'esprit de leurs rôles, comment leur mémoire, leur tenue, peuvent être si parfaites. Pas l'ombre d'embarras ni d'affectation. Judas, saint Pierre, les grands prêtres et les docteurs de la loi, jouent comme les acteurs les plus consommés. Barabbas, le peuple avec ses imprécations, les bourreaux avec leur fureur diabolique, sont d'une vérité effrayante. Les pantomimes qui représentent les types de la passion dans l'Ancien Testament, accompagnés du chœur, qui en explique en chantant le sujet et l'application, sont d'un excellent effet. C'est le drame antique dans toute sa pureté. Pour la première fois de ma vie, je comprends ce que peut et ce que doit être le véritable drame, sa portée, sa force. Ce qui m'émeut le plus, c'est la Madeleine, représentée par une certaine Thérèse, qui a une voix excellente et les plus beaux cheveux blonds que j'ai vus de ma vie; c'est enfin et surtout la sainte Vierge, dans sa robe rouge, son manteau bleu, avec un air si pur, si résigné, si aimant! A ses adieux avec son fils, je sens mes larmes couler avec abondance. Je vois finir avec le plus grand regret cette scène vraiment biblique[1]. »

Le 1er septembre, Montalembert était de retour à Munich et se préparait à partir pour un autre voyage, celui d'Orient, qu'il rêvait depuis longtemps d'accomplir.

E. Lecanuet,
de l'Oratoire.

La suite prochainement.

[1] *Journal*, 24 août 1834.

DE BRUNSBÜTTEL A KIEL

A BORD DU *PAPILLON*

Kiel, Rendsbourg, Brunsbüttel, le canal!... Ces noms, familiers pour moi et jusqu'ici restés inconnus du public, quel effet étrange de les lire dans tous les journaux, de les entendre résonner dans toutes les conversations!... Eh bien, si j'essayais de préciser mes souvenirs, sur lesquels s'étend déjà comme un voile léger, un peu transparent? Si je tentais de raccorder avec le présent ce passé de quelques mois, et si, relevant les impressions que m'a laissées la grande entreprise allemande, je comparais ce que l'on pense, ce que l'on craint aujourd'hui à ce que pensaient hier, à ce que craignaient deux Français attirés là-bas par la curiosité?...

I

Nous sommes encore, Pierre de Mauves et moi, étonnés, soucieux de cette visite des douaniers de Cüxhaven, une perquisition déguisée, lorsque le *skipper* vient nous prévenir qu'il appareille. Le flot commence et sa poussée doit nous aider à franchir en moins de deux heures les 15 ou 16 milles qui séparent Cüxhaven de l'embouchure du canal. Il est midi. Nous aurons tout le temps de voir les travaux, nous passerons la nuit à Brunsbüttel et nous nous engagerons demain dans le canal, si c'est possible. Ici on n'a rien pu nous affirmer. On doute même beaucoup.

Le *Papillon* largue ses amarres, pivote sur place, évite les pêcheurs qui rentrent dans le port, les voiles gonflées par la brise du large, et le voilà dans l'Elbe. Le fleuve est grand comme une mer. En face de nous, point de rivages. Une brume floconneuse glisse sur les digues de Marne et du Kaiser Wilhelm Koog, de l'autre côté de l'estuaire. De temps en temps, une éclaircie, qui nous laisse voir un long trait grisâtre sur les flots jaunes.

Derrière nous, Cüxhaven s'éloigne avec sa haute balise découpée à jour, à l'extrême pointe de la terre ferme, son phare massif, son sémaphore aux bras grêles, pantin bizarre qui échange avec un grand vapeur des gestes incohérents. Nous longeons le nouveau port que le sénat de Hambourg fait creuser au sud de l'ancien.

Très avisée, la grande ville libre! Elle s'est sentie menacée par le canal maritime, qui la laisse bien loin dans les terres, et alors, se souvenant que Cüxhaven lui appartenait, elle vient y établir un poste avancé, fort bien disposé, ma foi! pourvu de grands bassins à flot, de docks pour les radoubs, d'un outillage maritime complet. Voilà un Saint-Nazaire qui se fonde, mais un Saint-Nazaire qui serait à Nantes en toute propriété.

Bon gré mal gré, tous les navires qui passeront par le canal auront affaire à Cüxhaven. Que s'ils ne veulent pas lui emprunter ses bassins, lui demander du charbon, de l'eau, des vivres, ils seront bien obligés de se servir de ses pilotes et de ses remorqueurs. De toute façon, la prospérité viendra, et déjà la petite ville grandit, s'étale, souriant à la fortune.

Le *skipper* est resté à la barre après l'appareillage. Il n'est pas très content, ce brave homme, que nous avions cru marin parce qu'il était patron d'un yacht anglais. Nous n'avons pas voulu prendre de pilote, estimant la traversée d'aujourd'hui trop facile, et nous l'obligeons ainsi à veiller lui-même sur la route, au lieu de jouir du paysage. Il n'y a d'ailleurs qu'à suivre les bouées de la rive gauche, qui se succèdent à des intervalles bien réguliers. Ce balisage de l'Elbe est très soigné, très clair. Un mousse s'y reconnaîtrait.

De bouée en bouée, nous voici au coude où il faut gagner la rive droite du fleuve, celle où débouche le canal. On la voit maintenant, cette rive, l'estuaire s'étant resserré. Toujours des terres plates, défendues par de hautes digues gazonnées qui ont des airs de bastions et de courtines; mais, derrière ces talus roides, des bouquets de bois aux ondulations molles, délicatement estompées par un reste de brume. Quelques maisons, quelques toits brunis dans ces verdures bleutées, et des moulins, beaucoup de moulins. C'est Neuhausen, nous dit la carte de navigation déployée devant nous. Brunsbüttel est un peu plus loin dans l'Est, probablement cette masse indécise que l'on aperçoit là-bas, dominée par un clocher.

Le *Papillon* suit le rivage d'assez près. Le patron du yacht cherche certaine balise qui doit lui indiquer l'approche du port à marée de Brunsbüttel, où nous entrerons en attendant que la question du canal soit résolue. La voici, la balise, qui est en même temps une tour à feu; et puis, derrière une saillie de la digue, brusquement apparaissent de hautes cheminées, des bâtiments bas, réguliers, des jetées en pilotis, encore inachevées, des apparaux, des grues, des pontons, tout cela pêle-mêle dans le demi-brouillard du lointain..., c'est l'entrée du canal.

Quant à Brunsbüttel, nous y sommes, sans trop nous en être aperçu. Le petit port s'ouvre, montrant pour nous engager deux ou

trois grosses barques de pêche. Ce n'est pas assez pour rassurer notre audacieux *skipper*. Il jure que, cette fois, il lui faut un pilote, sans quoi il ne rentrera pas. De guerre lasse nous faisons armer le canot et allons lui chercher le patron d'un de ces caboteurs, car de pilote attitré, il n'y en a pas ici. Et lorsque nous exposons au bonhomme, un grand Frison aux cheveux jaunes, ce dont il s'agit, il sourit malignement de la prudence de l'Anglais.

Laissons-les s'arranger ensemble, et hâtons-nous, puisque nous voilà à terre, d'aller voir le canal. La ligne droite étant le plus court chemin d'un point à un autre, nous nous avisons de quitter la digue et ses zigzags pour couper à travers champs. Seulement, au bout de cinq cents pas, nous nous heurtons à l'enclos d'une très belle ferme entourée d'arbres superbes, hêtres et tilleuls, au milieu de grasses prairies où paissent les vaches laitières. Une barrière s'entre-bâille à souhait; nous pénétrons à tout hasard et nous arrivons devant un joli cottage rustique. La fermière est là, devant son rouet. Quel tableau charmant! C'est la paix, c'est le calme; tandis que, contraste étrange, à moins d'un kilomètre de là, c'est le travail fiévreux, la lutte ardente de l'énergie humaine contre les forces passives de la nature.

Admirable matière à développements philosophiques! Par malheur, au moment où je m'apprêtais à en faire fête à mon compagnon, la fermière nous aperçoit, fronce les sourcils et nous invite en termes précis à rebrousser chemin. Il faut reprendre la digue.

Ne nous en plaignons pas trop. Cette digue nous conduit tout juste aux écluses du canal. L'une d'elles est achevée, et nous pourrions assurément y engager notre yacht, mais c'est un espoir auquel nous fait renoncer le premier coup d'œil sur le port intérieur. L'eau n'y est pas encore, et un batardeau le sépare du canal. Grosse déception! Il faudra repartir après-demain, sortir de l'Elbe et atteindre l'Eider, par lequel nous rejoindrons Rendsbourg. Là, nous retrouverons le canal et nous savons d'avance que la route est libre, pour un tout petit navire comme le *Papillon*, de Rendsbourg à Kiel.

Notre déconvenue ne nous empêche pas de regarder de tous nos yeux. Et vraiment le spectacle vaut qu'on s'y arrête : la ruche est en pleine activité, affairée, bruyante, ordonnée pourtant. Cinq cents ouvriers, pelle ou pioche à la main, creusent le fond de la grande cuvette du *Binnen-hafen* (500 mètres sur 200); les trains de wagonnets se succèdent sur les rampes, à grand renfort de câbles métalliques qui grincent en s'enroulant, écrasés, sur les treuils. Les pompes à vapeur, avec de grands souffles haletants,

épuisent l'eau qui sourd de tous côtés, car on est déjà bien au-dessous du niveau du fleuve. Aux écluses, d'autres équipes achèvent les maçonneries. Les grosses pierres de taille se balancent au bout des chaînes; des wagons pleins de briques arrivent de ces grands bâtiments aux cheminées fumantes que nous avions vus de loin..., ce sont des tuileries qui fabriquent sur place, avec les déblais mêmes du canal, et au jour le jour, les millions de briques qu'absorbent les parements. Plus loin, voici des pilots énormes que l'on enfonce dans le ferme du sous-sol, au travers de la vase molle; et sur la tête coiffée de fer de ces épieux de géants retentissent les coups profonds des *moutons* de 1800 kilos.

Faisons le tour du bassin du *Binnen-hafen* (port intérieur), en passant sur le batardeau qui le sépare du canal. Nous voici sur la rive ouest et en face de nous s'étend le quai de l'est, dont la maçonnerie est terminée. Or, découverte intéressante, cette maçonnerie s'est affaissée sur une quarantaine de mètres, au moins. Les voûtes en arcades qui la supportent se sont déversées et de larges fissures séparent de la partie saine le bloc qui s'est enfoncé dans le sol mouvant. Un ouvrier relativement bien vêtu, un contremaître sans doute, passe en ce moment, nous regarde, s'arrête et nous dit :

— C'est arrivé il y a quelques jours... C'est bien fâcheux! mais on va réparer cela tout de suite...

— Savez-vous quelle est la cause de cet accident? demande Pierre, qui parle assez bien l'allemand?

— Le sol est très mauvais ici. On est tout prêt de l'Elbe; il y a des infiltrations continuelles, comme vous le voyez. D'ailleurs, tous ces terrains ont été pris sur le fleuve, il n'y a pas bien longtemps, et ils ne sont pas encore affermis. Pour trouver une couche solide, il faut enfoncer les pilotes de 8 mètres, quelquefois. Il est probable que, là-bas, on n'avait pas assez enfoncé...

Malgré l'obligeance de notre interlocuteur et la spontanéité de ses explications, nous ne voulons pas prolonger cet entretien. Une curiosité trop vive paraîtrait déplacée, et nous en avons assez vu pour discerner l'un des points faibles de l'entreprise : le canal sera creusé certainement, mais l'entretien des parties voisines du débouché occidental sera coûteux et toujours précaire.

Le jour baisse; reprenons le chemin du port de Brunsbüttel, cette fois par la grande route qui traverse le canal, à quelque distance du Binnen-hafen, au moyen d'un bac à vapeur. Sous les rayons inclinés du soleil, cette longue traînée d'eau luisante, encadrée dans des berges rigidement droites, semble une immense flèche d'argent qui va percer l'horizon bleuâtre.

Le soir est venu. Nous avons dîné à bord, assez ennuyés d'une nouvelle maladresse du *skipper*. En rentrant dans le petit port, il a trouvé le moyen d'engager son étai de flèche de misaine avec la vergue d'une barque qui sortait. Du coup, le mât de flèche est venu en bas, cassé au ras du ton. Le mât étant d'une seule pièce, il faudra le payer tout entier, car nous sommes responsables des avaries.

Avec cela, nous n'avons pas vu l'agglomération même de Brunsbüttel, qui est à un bon kilomètre dans l'ouest du port. Profitons, pour y aller, de la soirée claire et froide. Il fera bon marcher sur la route, le nez dans cette jolie brise d'ouest, qui pousse dans le ciel d'interminables bataillons de nuées blanches, argentées par la pleine lune.

Comme la plupart des gros villages de la contrée, le bourg de Brunsbüttel se présente, en été, sous la forme séduisante d'un bouquet de verdure, où chaque maison s'encadre de grands arbres séculaires. Nous étions à peu près au milieu, cherchant l'église dont nous avions vu le clocher en longeant la côte, lorsque nous entendons des accords harmonieux qui partent d'une jolie maison en bordure sur la route, dont les fenêtres du rez-de-chaussée sont ouvertes. Nous nous approchons doucement. C'est de la musique classique, un trio où je reconnais les sons d'un piano, d'un violon et d'une basse. Quant à la maison, c'est tout simplement la pharmacie du bourg. Un banc rustique est dressé près de la porte et nous nous asseyons sans cérémonie, tout prêts à faire une emplette quelconque pour justifier notre présence. Après un bon moment passé à jouir de cette fortune inattendue, — car le petit concert de l'arrière-boutique était fort bien exécuté, — nous voyons apparaître dans l'encadrement de la porte un jeune homme de vingt-cinq ans qui nous salue avec un peu de surprise. Pierre nous excuse de la liberté grande, demande 1 gramme de quinine en trois paquets et assure notre pharmacien du plaisir que nous avons eu à l'entendre, lui et ses concertants.

— Ce n'est pas moi qui jouais, répond le jeune homme. C'est M. le pharmacien (dont je suis l'élève), sa femme et un ami.

Et là-dessus, la glace étant rompue, nous commençons à causer assez librement.

— Vous êtes bien les messieurs français arrivés aujourd'hui avec un yacht?... Et, sans doute, vous êtes venus voir les travaux du canal?...

— Oui, par occasion. Car ce que nous voulions surtout, c'était de passer avec notre bateau. Mais c'est impossible en ce moment-ci.

— En effet, mais dans quelques mois tout sera fini. D'ailleurs,

nous ne serons pas en retard, puisque l'achèvement n'était prévu que pour 1895.

— Certainement..., mais on nous avait dit à Cüxhaven que, peut-être, avec un yacht aussi petit que le nôtre... Enfin, ce sera pour plus tard. Ce sont de bien grands travaux, du reste, et bien curieux! L'œuvre fera grand honneur à l'Allemagne.

Le jeune homme s'incline pour remercier, et puis, comme s'il ne voulait pas être en reste de compliments :

— Et le vôtre,... votre canal maritime,... où en est-il?

— Notre canal maritime?... Lequel donc?....

— Eh bien, le *canal des deux mers*, comme on l'appelle chez vous, celui qui doit aller de la *Mittelmeer* (la Méditerranée) à l'Océan.

— Ah! oui... le canal des deux mers! Mais il n'est pas encore commencé...

— Vraiment!... Aussi c'est un travail plus considérable que celui-ci. Votre canal sera quatre fois plus long que le nôtre et même davantage : 450 kilomètres, je crois. Il vous faudra plus d'écluses, car il y a là des hauteurs assez importantes...

— Oui, 200 mètres à peu près.

— Oh! non, 150 ou 160 tout au plus. Au reste, je vais vérifier.

Et notre élève en pharmacie va prendre un Stieler, *Hand-Atlas*, tandis que nous nous regardons tous deux avec stupéfaction. Eh quoi! ce jeune Allemand, d'une condition si modeste, sait tout cela, et mieux que nous!

— Voilà, dit-il en mettant exactement le doigt sur le col de Naurouse, voilà où doit passer votre canal,... 156 mètres. Et du terrain dur!

— Oui, mais cela vaut peut-être mieux que du terrain trop mou...

— Comme le nôtre ici. Je crois que vous avez raison, monsieur. Vous avez vu l'affaissement du quai du *Binnen-hafen?...* Mais ce sera bien vite réparé. Maintenant que c'est entrepris, on ira jusqu'au bout. Nous avons de la persévérance, nous autres Allemands. Et puis Sa Majesté l'Empereur le veut. Le prince Bismarck le voulait aussi avant sa retraite, ainsi que le comte Moltke. Ce sera fait, et la puissance de l'Allemagne en sera augmentée.

Nous approuvons du geste, tandis que le jeune homme, tout en prenant les paquets de quinine, parle avec un accent de conviction sincère. Mais, arrivée là, la conversation pourrait s'égarer. Nous payons, remercions et prenons congé pour rentrer à bord.

Sur la route, les deux Français se taisent un long moment, plongés dans leurs réflexions. Enfin Pierre de Mauves éclate :

— Que sommes-nous venus faire ici?... Il faut l'avouer, nous

pensions trouver de quoi flatter nos espérances; nous voulions discuter, contester... Un instant, la vue de ce quai renversé a pu satisfaire notre instinctive jalousie. Mais qu'est-ce que cela à côté de tout ce que nous révèlent l'attitude et les paroles de ce jeune homme? Ne sentez-vous pas quelle force morale considérable il y a dans cette nation froidement obstinée, réfléchie, instruite, — vous en avez la preuve, — qui sait regarder autour d'elle, juger et comparer, qui marche, unie, vers le plus noble but, la pleine expansion de toutes ses forces, sous la conduite de chefs respectés, en qui elle a confiance...

— Tandis que nous, malheureux!... Mais, voyons, mon cher ami, ne nous exaltons pas. Je conviens que cet élève en pharmacie a su m'impressionner. Certes, je crois bien qu'on pourrait chercher longtemps chez nous avant de découvrir, je ne dis pas un pharmacien, mais un négociant quelconque, un industriel, un homme du monde..., qui sait? peut-être un militaire qui fût capable d'indiquer le tracé du canal maritime allemand, et la cote maxima des terrains qu'il traverse! Mais, outre que vous concluez un peu vite du particulier au général, — ne serions-nous pas tombés, par hasard, sur une exception? — Il faut bien vous persuader que toutes les nations n'ont pas le même génie. Elles arrivent toutes, ou elles peuvent toutes arriver à la grandeur, aux plus hautes destinées, par des moyens ou plutôt par des facultés bien différentes. Eh! sans doute, nous n'aurons jamais la « solidité » des Allemands. Nous n'avons pas non plus une organisation politique et sociale aussi favorable au développement de l'action extérieure. Mais ne possédons-nous pas d'autres facultés ou d'autres avantages qui balancent ces inconvénients? Quel peuple a plus de ressort, plus de brusque envolée que le nôtre?... plus de ressources inattendues, plus de promptitude à comprendre, décider et faire de grandes choses, quand le moment est venu, fixé, il faut le croire, par la seule Providence?

Ainsi disais-je sur la route de Brunsbüttel pour réconforter mon compagnon, un vrai Français, sujet aux enthousiasmes et aux découragements. Mais j'étais plus touché que je ne voulais le paraître, et, dans notre petite cabine du *Papillon*, le sommeil, cette nuit-là, fuyait mes paupières.

II

Le ciel est gris, la mer livide, heurtant des lames rageuses, et la brise d'ouest, qui a forcé ce matin, ronfle dans les cordages. Le pauvre petit *Papillon* a fort à faire pour s'élever de Cüxhaven à Helgoland. C'est bien l'avis du *skipper* qui, volontiers, enverrait

ses deux passagers à tous les,... bien loin, enfin. Il était si simple de rester à Cüxhaven, où nous sommes passés, en venant de Brunsbüttel! Pourtant, notre homme, humilié de sa mésaventure d'hier, n'ose rien dire. Il se borne à maugréer, tout en manœuvrant sa barre, et à dévider un long chapelet de jurons maritimes.

Enfin, vers trois heures de l'après-midi, le « boy », dont la vue est excellente, signale la terre droit devant nous. Voilà bien, à la jumelle, le roc d'Helgoland, un plateau, une sorte de table légèrement inclinée de l'ouest à l'est. Favorisés par un retour de marée, entre flot et jusant, nous nous rapprochons assez vite et, à quatre heures et demie, on prend les dispositions pour le mouillage. Fort simples, ces dispositions. Mais Prestley (c'est le nom du *skipper*) s'avise de les compliquer, en hissant à son grand mât le pavillon de pilote.

Comment! encore un pilote!... et pour mouiller sur une rade foraine où l'amas des grandes barques de pêche, des petits vapeurs côtiers, des caboteurs à voiles lui marque la bonne place!... Au reste, point de pilote, et, cette fois, pas de pêcheur non plus. Au bout d'une demi-heure, Prestley, confus, amène son pavillon et se décide à mouiller tout seul.

Au premier aspect, Helgoland ne semble pas avoir beaucoup changé depuis tantôt trois ans que je ne l'avais vu. La grande falaise rouge aux stries grisâtres domine toujours la ville basse, sur laquelle elle secouera, quelque beau jour, les grands hôtels qui bordent son arête. Ce sera sans doute un jour de bombardement, quand elle fera jouer les canons aux longues gueules béantes que nous découvrons de la rade. Je me trompais tout à l'heure; il y a du changement, mais il faut regarder avec attention. Voici, au sud de la ville basse, des établissements de la marine impériale et un petit port qui abrite une grosse pinasse à vapeur, armée d'un canon léger. Tout à côté s'ouvre dans la falaise même comme une porte de tunnel. Est-ce un tunnel en effet, et s'agit-il de faire communiquer le port avec le plateau — « l'Oberland » — d'une manière plus commode que par l'ascenseur ordinaire?

Nous n'approfondirons pas ce sujet. Il faudrait plus de temps que nous n'en avons. Laisser reposer notre équipage, et surtout notre unique mécanicien, voilà l'objet essentiel de notre relâche. Pierre, qui est officier de réserve et qui s'entend aux choses militaires, ne quitte pas la longue-vue. Ces grands canons sont fort bien placés, affirme-t-il, et doivent battre efficacement le mouillage extérieur, celui où notre escadre, en 1870-71, transbordait ses vivres et son charbon. Le cas échéant, il nous faudrait aller ailleurs. Oui, mais où?... Cette côte n'est pas clémente!...

La nuit vient. Décidément nous ne dînerons pas à bord du yacht, qui roule désagréablement. Allons à terre, au casino, dont on voit d'ici la rotonde en verrières. Nous nous accommoderons ce soir de la cuisine allemande.

Un tour dans la ville basse avant d'entrer. Voici un magasin de curiosités du pays : ce que j'y vois de plus intéressant, c'est la photographie d'un plan de l'île qui date du seizième siècle et dont l'original est conservé à Hambourg. Saviez-vous, Pierre, qu'Helgoland était, il y a trois siècles, beaucoup plus grand qu'aujourd'hui? Non! En voici la preuve : plusieurs villages, plusieurs églises, des ruisseaux, un contour très différent, beaucoup plus étendu dans l'ouest. Au reste, les traditions locales sont parfaitement d'accord là-dessus avec les *portulans* des vieux navigateurs. L'île formait un évêché au moyen âge et comptait quinze ou seize mille habitants. Elle en a dix-huit cents à peine aujourd'hui.

Mais qu'est-il arrivé? Quelle catastrophe?... Point de catastrophe, au moins, depuis quatre ou cinq siècles; seulement, la lente et continuelle érosion des falaises d'argile friable par les lames de l'ouest. Chaque année, ou peu s'en faut, l'impitoyable mer emporte un morceau de l'île, le roule, le brise et en broie les fragments, qu'elle va jeter au fond du golfe. Un savant géologue a calculé le moment précis où il ne resterait plus rien de l'îlot que l'Allemagne a fortifié avec tant de soin; et ce moment est assez rapproché de nous. Un autre, facétieux à l'occasion, a proposé d'entourer le rocher d'une ceinture de fer. Le charmant, c'est qu'on a discuté sérieusement l'idée. Dans ce pays-ci, quand on veut plaisanter, il faut prévenir la galerie.

Dîner convenable au casino et fort bonne musique. Après la romance de l'étoile du *Tannhæuser*, je consulte mon programme et je lis : *Prélude de Bach.* Aussitôt, l'orchestre attaque l'*Ave Maria*, de Gounod. Grande surprise! A quoi bon les programmes, alors? Mais ma surprise augmente quand je constate qu'aucun des bons Allemands qui nous entourent ne paraît étonné. Il y a un mystère là-dessous. Le morceau fini, grands applaudissements. On le redemande, et l'orchestre le joue de nouveau. Cette fois, je prie mon compagnon de s'enquérir. Son voisin, un gros homme, qui a manifesté un vif enthousiasme, proteste que c'est bien du Bach tout pur, et du meilleur, du Sébastien; que si un Français — un « Welche » — s'en est emparé, c'est un rapt, un plagiat audacieux. Pour calmer cette patriotique indignation qui commence, — qui sait si l'honnête Teuton n'en arriverait pas à nous reprocher de détenir injustement le cercle de Bourgogne et le royaume d'Arles, terres d'Empire? — je prie Pierre de Mauves de déclarer qu'il ne s'agit

que d'une adaptation, et que Gounod, certainement, a dû indiquer l'origine de l'emprunt. Après réflexion, il me semble bien que j'ai vu quelque chose comme ça dans l'*Année musicale* de mon ami Camille B***. Tout s'arrange, tout s'explique, et comme si à Helgoland, aussi bien qu'en France, tout devait finir par des chansons, voici une « sélection » sur les *Cloches de Corneville*. Parfaitement! *les Cloches de Corneville*. Très goûtées en Allemagne, nos opérettes; plus goûtées que nos opéras sérieux. Et c'est naturel, en somme. Nous apprécions d'autant mieux, à Paris, les ananas, les mangues, les bananes, que nous savons que la France n'en produira jamais.

Le *Papillon* vient d'appareiller; il double la pointe sud du grand banc de sable, le *Sand Insel* où les baigneurs d'Helgoland viennent prendre leurs bains de mer. Le cap est à peu près à l'est, car il s'agit d'atteindre Tönning et l'embouchure de l'Eider, et déjà le plateau d'Helgoland s'abaisse sur l'horizon. Pierre est absorbé dans l'étude de la carte. Le compas à la main, il prend des distances qu'il reporte ensuite sur l'échelle des milles marins, en marge.

— Que pensez-vous, me dit-il enfin, de cette prétention des Allemands de *couvrir* l'embouchure du canal maritime avec ce poste fortifié d'Helgoland? Savez-vous qu'il y a, si je compte bien, 31 milles, — soit 58 kilomètres, — d'ici à Cüxhaven? C'est de quoi faire évoluer toutes les flottes du monde, ne trouvez-vous pas?...

— C'est possible. Mais j'ai lu dans des journaux allemands qu'on installerait une flottille de torpilleurs dans ce petit port que nous avons vu.

— Hum! elle n'y sera pas à l'aise... Et puis, il sera bien facile de la bloquer, il me semble. Tout cela est grand comme la main. Pas même! voyez. Stanley n'avait-il pas raison lorsqu'il disait, en 1890, à propos de l'échange d'Helgoland contre un gros morceau de l'Afrique équatoriale : « C'est un bouton de culotte que l'Angleterre donne à l'Allemagne, et celle-ci lui rend un vêtement complet! »

— En effet, pour être triviale, la comparaison n'en est pas moins juste. Mais remarquez-vous comme nous dansons? Nous ne sommes plus à l'abri de l'île et la mer est aussi grosse qu'hier. Pourrons-nous atterrir facilement?... Ces lames qui battent en côte ne forment-elles pas une barre à l'embouchure de l'Eider?...

— Nous le verrons bien. Comptez sur la prudence du *skipper*. Il nous ferait passer plutôt la nuit à la mer que de risquer quoi que ce fût.

Nous ne passerons pas la nuit au large. La mer mollit à mesure

que nous nous rapprochons de la côte; il semble qu'elle soit alourdie par la vase qu'elle soulève, car sa couleur est passée d'un vert grisâtre à l'ocre le plus pur. Au reste, voici la *galiote* de l'Eider, c'est-à-dire un gros bateau aux flancs arrondis, mouillé en permanence à l'embouchure du petit fleuve. Le jour, on distingue d'assez loin sa mâture surmontée d'un gros ballon rouge; la nuit, c'est un fanal à grande portée qu'on y allume. Les pilotes y font relâche, quand ils ne battent pas la mer sur leur cotre. En voici un qui se détache de la galiote et vient nous accoster dans une barque. Il nous propose de nous conduire jusqu'à Tönning, mais il ne peut aller plus loin. A Tönning, nous en trouverons un autre qui nous fera remonter l'Eider jusqu'à Rendsbourg; et là, un troisième qui nous conduira, par le canal, jusqu'à Kiel même. Prestley se frotte les mains. Marché conclu! Le *Papillon* reprend sa marche dans la vase liquide, en suivant une longue file de bouées noires. La terre ferme apparaît enfin, basse et plate, de plus en plus. Digues, clochers, moulins, bouquets de bois, toujours le même décor; et enfin, dans un étranglement de l'estuaire, quelques navires à l'ancre, des magasins, des tas de charbon, de grands arbres d'où sort une flèche pointue, recouverte de feuilles de cuivre dont le vert-de-gris a un joli ton de vieux bronze. C'est Tönning.

Vite, à terre!... Il s'agit de savoir, avant que les bureaux du port ne soient fermés, si nous pourrons franchir l'écluse qui relie l'Eider au canal maritime, à Rendsbourg. Renseignements pris, il n'y a aucun doute là-dessus. L'écluse est neuve et ses dimensions ont été calculées pour recevoir des caboteurs beaucoup plus longs que le *Papillon*.

La question réglée, le pilote choisi, que faire dans cette bourgade si calme, si endormie déjà, avant que la nuit soit venue? — Un coup d'œil, pourtant. Battons une fois de plus, errants que nous sommes, le dur pavé, le pavé hostile d'une ville inconnue. — Mais non, soyons justes! — ici, chaque pavé s'enveloppe d'une herbe fine, douce au pied... Point de voitures, point de passants. De loin en loin un enfant joue sur le seuil d'une porte, discret, silencieux. Derrière les doubles fenêtres, derrière les caisses de géraniums et de fuchsias, quelques têtes de femme, enserrées d'un bonnet de soie noire.

Une place, des maisons anciennes, à pignon, d'un joli style. Deux ou trois, datées, ont près de trois siècles. Sur l'un des côtés de la place, une promenade où l'ombre est noire, sous de grands vieux hêtres superbes. De l'autre côté, l'église dont nous avons vu la flèche : toute en briques, cette église, avec des cordons de pierre

parcimonieusement distribués. Mais la nef est haute et le clocher, à trois étages marqués par des auvents, perce hardiment le ciel limpide. Cette couverture en lames de cuivre, décidément, me plaît beaucoup. Au choc des derniers rayons de lumière, sous la patine verte, de vieux ors frissonnent...

Malgré tout, la fatigue me gagne. Après deux jours de traversées venteuses, et une nuit de roulis, la couchette du yacht, cette fois en eau calme, m'attire invinciblement. Au premier mot, Pierre déclare qu'il partage entièrement mes vues. Retournons donc à bord. Près du quai très primitif où nous attend le canot, une demi-douzaine de bons bourgeois, sortis d'un *bier-haus*, se rangent, — que dis-je? — s'alignent pour nous voir passer.

L'un d'eux fume la longue pipe classique; tous les autres le cigare, le célèbre cigare blond de Brême. Encore quelques années, et la pipe de porcelaine aura vécu. L'Allemagne se transforme!

III

Ravissante matinée pour remonter l'Eider. Pas de vent, un ciel sans nuages, un air frais, léger, qui remplit bien les poumons. Et avec cela, comme pilote, un vieux brave qui bavarde volontiers, souriant, gai, sympathique. Au bout de dix minutes, et une fois passé le pont tournant de Friedrichstadt, Pierre lui fait raconter toute son histoire. C'est un Danois, un vrai Danois, qui est resté à Tönning après 1864, parce que ses enfants, déjà grands, l'y retenaient. Ils s'y sont établis, et lui, bon gré mal gré, s'est résigné. Il est enchanté d'apprendre que nous sommes Français. Au vu du pavillon du yacht, il avait cru conduire des mylords anglais. Ah! les Français, les Français!... Voilà des hommes! si aimables, si polis, si gais!... « Connaissez-vous l'amiral Parseval-Deschênes?... Il est mort?... — Eh! oui, c'est qu'il y a longtemps que je l'ai connu, en 1854, lorsque l'escadre française est venue à Kiel. C'est mon père qui pilotait le vaisseau de l'amiral, et moi je l'avais suivi. 1854!... ça fait quarante ans! Que de choses changées depuis ce temps-là! Kiel était à nous, Danois, à cette époque... »

Le bonhomme continue, continue... Je fais signe à Pierre de ne pas le pousser, de ne rien dire surtout. Qui sait?... Il vaut mieux le mettre sur le sujet du canal maritime.

— *Leur* canal, là-bas! peuh!... on n'y passera jamais, c'est moi qui vous le dis. Les terres ne tiennent pas; tout glisse, tout coule! Au reste, vous verrez bien, quand vous suivrez la partie qui est ouverte, de Rendsbourg à Holtenau.

— Justement. Pensez-vous que nous passions sans difficultés? Le *Papillon* ne cale que $1^{m},70$.

— Oui, je pense que vous passerez, parce que, vraiment, ce serait trop fort si un petit joujou comme votre yacht y restait en panne. Mais les vrais navires, non! Tenez, il n'y a pas huit jours, une galiote comme celle-ci que nous allons dépasser s'est échouée du côté de Rosenkranz, et il a fallu la décharger à moitié. Elle ne calait pourtant pas 3 mètres.

— D'accord. Mais enfin, à force de travail, on arrivera à consolider les berges...

— Peut-être, mais pas à combler les grandes tourbières, où tout s'enfonce et se nivelle. Je connais bien tout ce pays, voyez-vous, et je sais de quoi est fait le sol.

— Cependant, il y avait là, déjà, l'ancien canal à écluses, creusé au siècle dernier?

— Oui. Même que mon grand-père y avait vu travailler. Il me l'a raconté souvent. Seulement, ce canal était fait pour les petits bâtiments. Alors on avait pu le faire passer par des terrains à peu près solides, quitte à avoir des courbes très prononcées. Et puis c'était presque partout le lit de l'Eider qu'on avait emprunté. Les talus des berges étant beaucoup moins hauts, étaient aussi beaucoup moins lourds. Enfin, c'était bien le canal qu'il fallait pour le pays, pour la terre. L'autre, le grand, le maritime, comme ils l'appellent, ce sont les Prussiens, les gens de Berlin qui l'ont voulu comme ça. Ils verront ce que ça durera, et aussi ce que ça coûtera!

Pour apprécier exactement la valeur de l'opinion du vieux pilote, il ne faut pas oublier que Tönning se sent très atteint par le nouveau canal. Beaucoup des grands caboteurs qui passaient par l'Eider pour rejoindre à Rendsbourg l'ancien canal préféreront, en hiver et en automne, du moins, éviter les dangers d'un atterrissage délicat et rentrer dans l'Elbe, d'où ils gagneront Brunsbüttel sans aucune mésaventure. Le succès de la grande entreprise ne saurait satisfaire tout le monde. Que n'a-t-on pas dit chez nous contre ce malheureux canal des deux mers que le jeune Allemand d'avant-hier nous rappelait?... Et au fond, tout se résume en un mot : les compagnies de chemins de fer le redoutent.

Regardons un peu le paysage, qui en vaut la peine. Non qu'il soit accidenté, mais il est si frais, si riant, avec un horizon lumineux où s'estompent, en gris cendré, des silhouettes de collines. L'amusant, l'imprévu, c'est que l'immense panorama, brusquement, défile devant nos yeux, se déroule, se dérobe et reparaît, tournant dans un sens et puis dans l'autre. Est-ce une féerie que met en scène un machiniste incomparable? Non, mais l'Eider a des boucles si prononcées, des courbes si rapides, que le yacht semble pivoter sur place, et bientôt, dans ce vertige, nous perdrions le

sens du mouvement réel si nous n'entendions à côté de nous le grincement de la chaîne qui conduit le gouvernail.

Avec cela, de charmants détails : des fermes posées sur un terre-plein à la hauteur de la digue, chaumières pittoresques aux longs toits inclinés, aux murs de briques roses coupées de chevrons; toutes très propres, très nettes, bien éclairées par de larges fenêtres garnies de rideaux blancs. Devant la porte, quelques carrés de fleurs, et toujours, pour encadrer le tableautin, un fond de beaux arbres touffus.

Plus loin ce sont des troupes de juments poulinières qui viennent s'abreuver au fleuve et qui, nous découvrant tout d'un coup, s'effarent, s'enfuient en trottant dans les prés immenses, tandis que leurs poulains bondissent autour d'elles et nous regardent du coin de l'œil, gracieux et gauches. De temps en temps nous dépassons de grandes barques à voiles remontant l'Eider à la faveur de la marée et d'une petite brise paresseuse, levée bien après le soleil. Elles sont fort belles ces galiotes frisonnes, les unes galipotées et luisantes, les autres peintes de couleurs vives, en raies multicolores, qui suivent la courbe harmonieuse de la carène. Sur le pont, tout l'équipage, c'est-à-dire toute la famille, le père qui tient la barre, les fils qui manœuvrent les voiles, la mère et les petits assis sur le plat bord pour nous bien voir passer. On échange des saluts souriants qu'accompagne l'inévitable « Morgen ! »

A Prinzenmoor, le vieux pilote nous engage à regarder attentivement vers le sud :

— Ne voyez-vous pas, à l'horizon, une sorte d'arc, là-bas, entre ces bouquets de bois?... Un arc qui se raccorde avec deux longues lignes sombres, en pente douce, deux chaussées?... Oui?... Eh bien, c'est le fameux pont de Grünthal, dont tout le monde parle dans le pays, un pont immense, tout en acier, pour le chemin de fer et la route. Les plus grands navires peuvent passer dessous avec leur mâture en place. Il faut être juste; c'est un beau travail!

— Comment?... Le canal est là, si près, à 2 lieues tout au plus?...

— Certainement; et nous allons nous rapprocher encore; nous le longerons même bientôt, avant d'arriver à Rendsbourg, dont vous voyez les clochers là-bas, au nord-est.

En effet, de Bastenberg à Schülp, nous restons à moins de 2 kilomètres des hautes berges, au-dessus desquelles se profilent de distance en distance les mâtereaux et les grands bras des dragues. A Nübbel, un joli bourg où l'on construit beaucoup de bateaux de rivière, l'Eider et le canal se tangentent si exactement, qu'une forte levée de terre maçonnée sépare seule leurs deux lits. Au delà de Nübbel, les deux voies rivales s'écartent l'une de l'autre

après s'être ainsi reconnues : c'est qu'on n'a pas voulu, nous explique le pilote, que le canal passât trop près de Rendsbourg, pour éviter des frais d'expropriation élevés.

Rendsbourg. — Le *Papillon* passe tout de suite l'écluse et s'amarre pour la nuit. L'éclusier en chef nous procure un pilote pour Kiel. Nous partirons demain matin et, en attendant, on va vider force chopes, force petits verres dans la cabine du *skipper*. Deux pilotes à fêter, l'ancien et le nouveau! Prestley ne se sent pas de joie.

Toutes ces questions réglées, nous sommes libres et nous traversons la ville pour aller voir, — 3 kilomètres de marche, — l'embouchure du canal maritime dans le lac d'Audorf, l'*Audorfer See*. Sur notre route, de hautes casernes neuves, avec une grande place d'exercices, où des « pionniers » (troupe du génie) font de la fortification de campagne. Plus loin, une prison, très haute et neuve, comme les casernes. Il doit y avoir quelque part, en ville, un hôtel, un « office impérial », des postes et télégraphes aussi haut et aussi neuf. Le tout en briques rouges, avec un toit d'ardoise, toilette d'uniforme. Postes, casernes, prisons, voilà les caractéristiques de l'Allemagne nouvelle, façonnée par la Prusse.

Je ne sais pourquoi, trouvant la route longue, nous décidons encore de couper à travers champs pour atteindre plus tôt le canal. Nous y touchons, en effet, et nous sommes seuls sur le talus qui le domine. Tout paraît achevé ici, la nappe d'eau est régulière, les berges sont bien taillées. Çà et là, sur la terre damée, d'un brun grisâtre, des plaques de gazon vert. Nous marchons... Qu'est ceci? — Le sol tremble sous nos pieds? — Parfaitement. Recommençons l'expérience en allant tout doucement. C'est de même. Descendons sur la berme ménagée à 2 mètres de l'eau. Ça tremble toujours. Nous nous regardons en souriant. Est-ce que le vieux pilote aurait raison?

Continuons toujours vers le lac. Voici de grands trous dans le talus : à côté, des pilots entassés; un peu plus loin, des fascinages. Décidément, on a senti la nécessité de raffermir le sol, de consolider ces berges. Mais la maçonnerie, le revêtement en pierres dures qui s'enfonce dans l'eau, a-t-elle cédé?... Peut-être. Il nous semble distinguer des fissures et un certain flottement dans la ligne, vue en perspective. Que deviendra tout cela sous l'effort de la lame soulevée par les grands bâtiments, sous le choc continuel des remous causés par les hélices? Ne sera-t-on pas conduit à substituer la traction par câbles à la marche libre? Et alors, ce sont de nouveaux et longs travaux d'adaptation...

Voici le lac. C'est un grand avantage pour la navigation du canal que ces nappes d'eau naturelles, ces rades intérieures où les navires pourront mouiller, réparer une petite avarie de machine sans arrêter la circulation; où les bâtiments de service, remorqueurs, dragues ou autres, évolueront sans risquer de s'échouer. A la suite de l'*Audorfer See*, il y en a un autre, le *Schirnauer See*, faisant ensemble 6 kilomètres. Leur niveau a un peu baissé depuis que la cuvette du canal — qu'ils contribuent à alimenter — a été creusée entièrement; mais leurs fonds restent encore sensiblement plus bas que le plafond normal, tenu théoriquement à 9 mètres.

Nous en avons assez vu. Regagnons la ville, jetons un coup d'œil sur l'ancien palais ducal, construction assez lourde et d'un style incertain. Quant aux édifices modernes, rien à en dire non plus. Tout cela est banal.

IV

Le temps s'est gâté cette nuit. Hier soir déjà, en revenant de notre excursion, nous avions essuyé une averse. Aujourd'hui, pour bien voir le canal, il faut endosser le pardessus ciré, ce qui n'est pas pour effrayer de vieux yachtmen. Avant le départ, notre pilote de Tönning vient nous serrer la main. Il nous souhaite bon voyage, tout en hochant la tête. Il nous croirait bien plus sûrs d'arriver s'il s'agissait de l'ancien canal, du canal danois. Ah! celui-là, à la bonne heure! On savait à quoi s'en tenir!

Mais, au fait, qu'en pense le pilote d'aujourd'hui? Hum! De celui-ci, pas grand'chose à tirer : c'est un homme dans la force de l'âge, grand, fort, réservé, méfiant même, un sourire imperceptible sous sa barbe blonde en écoutant les adieux de son collègue.

Après les lacs, où deux files de bouées marquent le canal, on entre dans une région plus accidentée que celle de l'Eider inférieur. Il y a là, à Steinrade, à Königsforde, à Levensau, des hauteurs de 15 à 25 mètres qu'il a fallu trancher. Et comme il n'a pas encore été possible de tout revêtir de gazon, nous voyons fort bien la nature du terrain.

En somme, après une couche très mince d'humus, il n'y a guère que du sable mêlé à de la vase grise. Vraiment, ça ne donne pas l'impression du solide, et, au moment où nous faisons cette réflexion, vers Rosenkranz à peu près, nous nous trouvons en face d'un superbe éboulement. Le pilote nous jette un regard oblique. Nous nous contentons de regarder les équipes d'ouvriers qui se sont remises à l'œuvre, les trains de wagonnets qui arrivent, les chalands, les remorqueurs... Au reste, nous pouvons encore

passer, et même nous croisons, au plus étroit, un caboteur de la Baltique.

Allons! machine plus vite, maintenant que la voie est libre! Instinctivement, il nous tarde d'arriver à Holtenau. Si la malechance nous faisait prendre entre deux éboulements! Comme ce serait agréable, une pause de plusieurs jours, avec le *Papillon*, au pied de ces talus écroulés!

Que dit le pilote? — Il fait observer au *skipper*, en quelques mots brefs, que nous naviguons dans une courbe assez prononcée. En effet, mais rien de comparable aux boucles de l'Eider, et notre yacht n'en est aucunement gêné. Pourtant, il faut maintenir de 5 à 10 degrés de barre. Comment ferait un navire de 120 mètres de long? Or les grands croiseurs et les cuirassés ont déjà ces dimensions-là.

Ah! nouvel incident, et plus grave que le premier : nous stoppons. A 200 mètres de nous, un peu avant un pont provisoire où passe, paraît-il, le chemin de fer de Kiel à Eckernförde, la berge sud du canal s'est complètement effondrée. Cette fois, les débris couvrent presque tout le plan d'eau. Déjà, de l'autre côté, stationnent deux galiotes et une grosse chaloupe à vapeur. Sommes-nous pris? Allons-nous être obligés de revenir à Rendsbourg?

— Nous passerons, dit le pilote; et, en effet, rasant de près la berge nord, il s'arrête un moment, étudie la pente de l'éboulis, commande à la machine : en avant, à toute vitesse, et nous franchissons le seuil, non sans soulever un nuage de vase, de boue liquide où notre quille a dû tracer son sillon. Après quoi, le pilote se retourne, et, très paisiblement, nous dit :

— Ce n'est rien. Dans huit jours, tout sera réparé.

C'est décidément la contre-partie du vieux Danois.

Nous approchons du terme. Le canal paraît ici complètement achevé. Il traverse d'ailleurs des terrains que raffermissent des bois de haute futaie. Nous devons être au 95e kilomètre, vers Projensdorf ou Knoop, et déjà nous entendons le bruit des chantiers d'Holtenau.

— Pilote, le port d'Holtenau est-il fini?

— Non, pas encore; nous passerons par l'écluse de l'ancien canal, que l'on a conservée.

Fort bien. Par une porte ou par l'autre, l'essentiel est de déboucher dans la baie de Kiel. Justement, la pluie a cessé, un rayon d'or glisse sur les nuages gris et jette des perles brillantes sur les feuilles humides des grands chênes qui bordent le canal. Nous voici arrivés à l'écluse; deux barques lourdement chargées nous y attendent. La même sassée nous servira. Un quart d'heure après,

la porte d'aval s'ouvre et, en quelques tours d'hélice, le *Papillon* s'élance dans la baie.

Oh! le beau spectacle et l'agréable surprise! Justement, l'escadre allemande, venant de la haute mer, franchit le goulet de Friedrichsort, que borde une grande forteresse. Le pilote se redresse fièrement, et tout en inclinant la route du yacht sur le fond de la baie, il *arrondit* de manière à nous permettre de jouir plus longtemps de cette chance inattendue.

— Voici les torpilleurs, dit-il, qui devancent l'escadre pour aller au dépôt de la marine; le premier grand navire, derrière eux, c'est le *Beowulf*, un des cuirassés construits pour défendre les deux bouches du canal. Il est tout neuf et il est excellent. Ces trois-ci, qui se ressemblent tant, s'appellent : *Saxen*, *Bayern* et *Baden*. Voyez comme leurs canons sont gros! Après ceux-là, ce grand, le plus grand de tous, c'est le *Kœnig Wilhelm*, un vieux bâtiment, mais qui a été complètement remis à neuf et qui est encore très bon. Et puis, voyez les avisos : le *Jagd*, qui marche si vite, le *Pfeil*, qui est si fin de l'avant...

— Vous avez servi dans la flotte, pilote?

— Oui, monsieur, et j'ai là encore mon frère, embarqué sur un cuirassé nouveau, le *Brandenburg*, qui est en essais. Nous allons passer devant.

En attendant, nous regardons les beaux rivages de la baie, la pointe verte de Kitzeberg, les hauteurs de Düsternbrook couvertes d'un bois épais, puis les hôtels, les villas de « Bellevue », puis la ville elle-même, grande masse claire d'où jaillissent deux flèches aiguës.

— Messieurs, voici l'arsenal impérial, l'arsenal d'Ellerbek, nous dit le pilote, en nous montrant la rive orientale du golfe.

Mais c'est trop de choses à voir d'un seul coup! D'ailleurs, nous voilà en plein dans les bateaux qui se pressent au fond du port, et il faut veiller aux évolutions. Prestley a repris la barre, car c'est à lui d'amarrer son yacht au quai où l'on nous ménage une place. Et pendant que l'on manœuvre les aussières, le pilote s'approche de nous, un peu embarrassé, mais résolu tout de même.

— Voyez-vous, j'ai laissé dire le vieux de Tönning, mais vous pouvez être sûrs que le canal sera fini l'année prochaine; dans deux ans, au plus tard, tous ces grands navires de guerre pourront y passer... Et alors!...

— Et alors?...

— Alors?... Alors, rien!... Ça dépendra de notre Empereur!

***

LE CONFLIT SUÉDO-NORVÉGIEN

Géographiquement, la Norvège appartient à la Suède. On pourrait, par interversion, dire aussi que, géographiquement, la Suède appartient à la Norvège, si, dans un tout coupé autrement que par le milieu, la portion moindre n'était considérée comme la partie de ce tout. Ce tout, ici, est la presqu'île Scandinave.

Un coup d'œil jeté sur la carte suffit à démontrer que la Norvège et la Suède ne sont qu'une même expression géologique et ne sauraient former qu'un seul et même territoire. Les montagnes du Dovre, appelées aussi Alpes Scandinaves, courent bien du sud au nord, entre la Suède et la Norvège, donnant à la presqu'île l'apparence d'un immense vertébré, mais cette ligne de démarcation ne détruit point l'unité péninsulaire, ne fait pas que, sur l'un ou l'autre versant de la chaîne, les deux peuples ne soient de même race, vivant sur la même abstraction terrestre, promontoire isolé du reste de l'Europe, et sous le même ciel boréal. Du ciel mythologique nous ne dirons rien, bien qu'il soit aussi le même.

Cette situation des deux États, en regard des autres contrées et des autres nationalités européennes, leur impose des aspirations communes, leur crée des obligations identiques, implique des intérêts similaires et le plus souvent solidaires; elle fait de l'union une nécessité impérieuse, de l'union la force. Dans cette force, résidera la sécurité, sans laquelle il n'y a point d'avenir pour les peuples. Aussi ne faut-il point s'étonner que la Suède, plus particulièrement, ait toujours désiré l'union politique des deux pays. A vrai dire, elle en avait toujours escompté les heureux effets. Pacifiquement accomplie par Magnus (II de Suède, VIII de Norvège), au cours du quatorzième siècle, cette union n'eut, pour faire ses preuves, que la durée de trois règnes.

L'union de Calmar vint bientôt réunir les trois couronnes de Suède, Danemark et Norvège sur la tête de Marguerite de Waldemar.

Gustave Wasa parvint à affranchir la Suède de la domination danoise, mais la Norvège resta sous cette domination quatre siècles durant.

Vainement deux héros suédois, Gustave-Adolphe et Charles XII, voulurent-ils, depuis, arracher la Norvège au Danemark. Le premier mourut avant d'avoir mis ses desseins à exécution; le second, victorieux, frappé, comme on sait, d'une balle au front, expira, sous les murs de Fredrikshald, au moment où la capitulation de cette forteresse allait lui livrer la clef du pays.

La paix de Kiel vint réaliser, cent ans plus tard — 14 janvier 1814 — le projet de Charles XII.

Par le traité de Kiel, le roi de Danemark, Frédéric VI, renonce à la possession séculaire de la Norvège *en faveur du roi de Suède Charles XIII et de ses successeurs au trône de Suède.*

L'article 4 du traité stipule que « les évêchés norvégiens *formeront un royaume* RÉUNI A CELUI DE SUÈDE.

Le roi de Suède, de son côté, consent de lourdes compensations; il fait, au roi de Danemark (art. 7), l'abandon de la Poméranie et de l'île de Rugen, sans compter les sacrifices en argent.

Nous voilà en présence d'un traité de paix en bonne et due forme, régulier, authentique, conforme en tous points à la diplomatique traditionnelle. Nul n'en saurait contester la valeur. Il est contractuel; il stipule des clauses librement consenties et acceptées entre belligérants. Il devra ressortir son plein et entier effet, sous la garantie des puissances signataires.

Ce traité met fin à la guerre. Les troupes suédoises évacueront le territoire danois, et le Danemark sera pacifié.

La réunion de la Norvège à la Suède est ainsi définitivement constituée par les fondés de pouvoirs légaux et légitimes des nations européennes, c'est-à-dire par ces nations mêmes.

Quelle est maintenant la position respective des deux peuples de la presqu'île Scandinave, l'un par rapport à l'autre?

A la paix de Kiel, la Suède gagne son unité territoriale, la suppression d'une frontière, des voisins qui ne seront plus des Dano-Norvégiens, mais bien des Norvégiens-Suédois et qui, d'ennemis toujours armés pour le compte du Danemark, et de rivaux obligatoires, seront des alliés naturels et des artisans solidaires de la prospérité et de la grandeur communes.

A la paix de Kiel, la Norvège gagne de ne plus être forcée de continuer à soutenir de son or et de son sang la guerre du Danemark contre la Suède, de reconquérir, après plus de quatre siècles

de domination danoise, sa personnalité que garantira la constitution « la plus libérale qui soit en Europe ». Les troupes danoises évacueront son territoire, elle pourra, ses ruineuses frontières du côté de la Suède abaissées, jouir enfin des bienfaits de la paix et envisager avec certitude le relèvement nécessaire de ses finances en désarroi. Et la Suède ne sera plus pour elle une redoutable voisine, mais bien plutôt une grande et robuste sœur avec qui elle marchera désormais la main dans la main.

On s'attend à ce que, des deux côtés du Dovre, les deux peuples, hier encore armés l'un contre l'autre, vont se montrer satisfaits d'une paix aussi profitable à tous deux; mais non, la Norvège se plaint. Elle se plaint qu'on lui change sa destinée. Elle ne reconnaît pas le droit au roi de Danemark de se séparer d'elle et déclare qu'elle se sépare de lui, en même temps qu'elle lui emprunte son fils, le prince royal Christian-Frédéric, pour en faire son roi.

Cependant, celui qui se considère comme légitime roi de Norvège, en vertu du traité de Kiel, le roi de Suède Charles XIII, ne l'entend pas ainsi et se verra contraint de soutenir par la force les clauses de la paix de Kiel. Il saurait d'ailleurs d'autant moins abdiquer ses droits, que le prince Christian s'est attribué une royauté qu'aucune puissance en Europe n'a consenti à reconnaître et qu'à la tête des troupes insurgées il s'apprête à continuer contre la Suède une guerre sans issue, après avoir doublé les armements et dépassé la limite des sacrifices possibles tant en hommes qu'en argent.

Vainement les quatre commissaires, anglais, russe, autrichien, prussien, se rendirent-ils à Christiania pour tenter de faire entendre raison au prince Christian et à son pseudogouvernement, toutes les observations, toutes les instances même, faites au nom des puissances alliées, furent repoussées.

Force fut aux Suédois de courir aux armes et en grande hâte, car le prince Christian poussait avec une fiévreuse activité les concentrations de troupes, mettant toutes les forteresses de la Norvège dans le meilleur état de défense, surtout celle de Fredrikshald qui est « la citadelle imprenable » et qui défend ce pays du côté du sud.

Les événements se précipitèrent et, le 6 juin, le plénipotentiaire anglais Morres se rendit à Christiania pour notifier au prince Christian que le prince régent d'Angleterre était résolu à respecter ses propres engagements envers la Suède et les puissances alliées, et à maintenir l'exécution des articles du traité de Kiel, relatifs à la cession de la Norvège. Quant au vieux roi de Suède, Charles XIII, il jugea qu'il fallait agir sans retard et sans faiblesse, et décida qu'il

partirait le 18, avec la reine, pour son nouveau royaume en insurrection. Il donna l'ordre à son fils adoptif, le prince Royal (Ch. J. Bernadotte), encore dans le Schleswig, de se rendre en Norvège à la tête de ses troupes.

Le prince Royal arriva à Stockholm le 10 juin pour en repartir le 12, accompagné de son fils, le prince Oscar, duc de Sudermanie.

Dans cette courte escale, tous les corps de l'Etat lui présentèrent des adresses du plus ardent patriotisme. A l'une d'elles, il répondit :

« L'union de la Norvège avec la Suède, nécessaire à la prospérité du Nord, étant garantie par les puissances, ne peut être différée. Les Norvégiens obtiendront tout ce qui est juste et raisonnable.

« Le roi est prêt à leur faire toutes les concessions qui ne seront point contraires à l'honneur de la Suède et à la prospérité du commerce. Sa Majesté ne désire pas la réunion de la Norvège pour augmenter son territoire, mais pour assurer la paix future des deux pays.

« La Norvège, loin d'avoir à craindre l'augmentation de ses charges, peut être assurée que son union avec la Suède lui procurera la diminution de ses taxes.

« Si les Norvégiens comprennent leurs véritables intérêts, ils n'exposeront pas leur pays, contrairement au devoir et à la raison, aux malheurs de la guerre, pour satisfaire l'ambition de quelques individus. »

Dès les premiers jours de juillet, de son quartier général établi à Wenersborg, le prince Royal lançait une proclamation adressée aux Norvégiens :

« ..... Quant aux avantages que votre ancien souverain a retirés de la paix de Kiel, ils vous sont connus. Il obtint, immédiatement après sa signature, l'évacuation des duchés de Schleswig et de Holstein; la remise des places fortes de Gluckstadt et de Fredriksort; la reconnaissance des droits du Sund; l'abandon de plus de 12 millions de contributions imposées aux duchés; la renonciation d'une somme pareille pour des captures faites pendant la paix; une somme considérable en argent, dont partie a été payée; et enfin la promesse de la cession de la Poméranie, après la remise et l'occupation des forteresses, etc.

« ..... Ces grands sacrifices ne furent faits au Danemark que parce qu'il promit que vous reconnaîtriez paisiblement et sans opposition l'autorité du roi de Suède.

« ..... Norvégiens, si, dans ce siècle, ces traités pouvaient être éludés par des nations civilisées, il n'existerait plus de bonne foi sur la terre.

« ..... Les petits Etats sont toujours les jouets des plus puissants. Vous ne pouvez pas former un gouvernement isolé, et il est visible que la pensée du prince qui vous égare est de réunir un jour la couronne de Norvège à celle de Danemark.

« La nature et la saine politique veulent que les Norvégiens et les Suédois soient unis. C'est en frères que les Suédois veulent vivre avec vous. Réunies et se prêtant un mutuel appui, la Suède et la Norvège présenteront de tout côté un front inexpugnable; isolées et désunies, elles auront tout à redouter et *d'elles-mêmes* et *des autres*. »

Un grand nombre de Norvégiens qui avaient vu sans enthousiasme une poignée de factieux entraîner la nation dans une aventure beaucoup trop belliqueuse et sûrement fatale, acclamèrent le prince Royal. Plusieurs places, entre autres Fredrikshald, se rendirent; plusieurs corps de troupes furent battus par les Suédois dans diverses rencontres.

Effrayés de voir le terrain d'opposition manquer un peu partout sous leurs pieds, les fomenteurs de discorde répandirent le bruit que tous les Norvégiens qui seraient capturés seraient envoyés en Suède pour y être incarcérés. Le prince Royal adressa à ses troupes l'ordre du jour suivant :

« Le prince Royal rappelle à l'armée que les Suédois, en combattant les factieux et les étrangers qui ne veulent que le malheur de la Norvège, ne font pas la guerre aux Norvégiens. L'armée doit les aimer et les protéger; leurs propriétés seront donc mises sous sa sauvegarde.

« Les généraux de division seront personnellement responsables des infractions à cet ordre. Toute réquisition de bétail et de vivres, dans les contrées où les habitants se soumettront, doit être payée comptant. »

Le 14 août, le bulletin de l'armée portait les faits suivants à la connaissance de la nation :

« S. A. R. le prince Royal de Suède prit des dispositions pour cerner l'armée du prince Christian, entre Moss, Isobro et Kjolberg. Les forces du prince Royal de Suède étaient tellement supérieures que l'armée du prince Christian, attaquée à la fois en front, en queue et sur les flancs, aurait inévitablement été détruite, avec quelque bravoure qu'elle eût combattu. Le prince Christian fit des propositions. Si l'on eût livré bataille, le résultat n'eût pas été douteux, mais cette bataille eût coûté beaucoup de sang et répandu le deuil dans les deux royaumes. Le prince Royal de Suède a accepté les propositions. »

Le 15 août, le prince Christian résignait le gouvernement. La

convention signée à Moss, dès la veille, mit fin aux hostilités. La diète allait être convoquée sur-le-champ.

Le roi Charles XIII aurait pu exiger des Norvégiens une soumission pure et simple et ne leur accorder de constitution que celle qu'il lui eût convenu d'octroyer *de proprio motu;* il aima mieux ne recevoir la couronne de Norvège que des mains des représentants de la Norvège.

C'est le 4 novembre 1814, — jour mémorable dans l'histoire de la Scandinavie, — que la nation norvégienne décréta, par l'organe de ses représentants vraiment libres, son vœu d'être unie à la nation suédoise. Ce jour-là, on raconte que le prince Royal de Suède, se remémorant le mot de Louis XIV, s'écria : « Il n'y a plus de Dovre. »

*
* *

Voilà la Norvège pacifiée et dotée d'une constitution qui comble toutes ses aspirations, qui les dépasse même, car son nouveau roi lui consent les libertés les plus étendues et, faut-il le dire, si étendues, qu'elles le sont trop... En effet, le pouvoir exécutif peut être à tout propos et hors de propos défié, affronté par le pouvoir législatif. Les articles 29, 30, 31 du titre III[e] de la constitution, notamment, font échec au roi et rendent son autorité illusoire. Cela décèle un vice radical dans l'équilibre et la pondération nécessaires au libre jeu des pouvoirs. Il y a là une porte ouverte à l'instabilité, à l'insubordination; une possibilité permanente pour les esprits aventureux, excessifs ou peu éclairés qui, trop souvent, forment les majorités parlementaires, d'ébranler les bases mêmes de la constitution.

Quoi qu'il en soit, soumise hier encore aux lois que lui dictait le Danemark, la Norvège va maintenant voler de ses propres ailes, car elle jouira, sans préjudicier au Pacte d'union avec la Suède, de sa personnalité distincte et de sa complète autonomie, sous le sceptre bénévole d'un souverain qui ne sera point roi de Suède *et* Norvège, mais bien roi de Suède *et de* Norvège.

N'est-ce pas le cas de trouver qu'un pareil gouvernement pourrait, non sans quelque raison, être appelé « la meilleure des républiques » ?

Cette constitution ultra-libérale, plus libérale encore que celle de la petite république suisse, déduite en partie de la constitution acceptée à Eidsvold par le prince Christian-Frédéric, et de la convention de Moss, est le véritable palladium de la Norvège : elle est aux Norvégiens ce que le Véda est aux Indiens.

Pénétrez dans les moindres *gaards* perdus au fond des gorges du

Dovre ou des solitudes du Norrland, à votre entrée dans la pièce hospitalière où l'on reçoit l'étranger, deux cadres frapperont vos regards. Dans l'un, vous reconnaîtrez sans peine le portrait du roi; dans l'autre, vous retrouverez la constitution de 1814.

Pour la juger à l'user, aujourd'hui qu'elle partage avec celle d'Angleterre la prime de longévité sur toutes les constitutions d'Europe, il nous paraît nécessaire de jeter un rapide regard en arrière.

Le premier Storthing, tenu depuis celui du 31 juillet 1815, s'ouvrit le 6 février 1818; la nouvelle n'était pas encore parvenue à Christiania de la mort du roi, survenue la veille à Stockholm.

Le président, répondant au discours d'ouverture, finissait ainsi le sien : « Loyaux dans nos sentiments, calmes dans nos délibérations, ayant toujours en vue le bien de la patrie, nous tâcherons d'aller au-devant des intentions bienveillantes de Sa Majesté. Dieu protège le roi et ses royaumes! »

Le roi de Suède et de Norvège était, à cette heure, le fils adoptif de Charles XIII, appelé à lui succéder par le vœu unanime d'un peuple libre.

Le prince Royal (Jean Bernadotte) fut proclamé roi sous le nom de Charles-XIV-Jean.

Sa Majesté fit convoquer le 7 février, à Stockholm, la diète du royaume, *in pleno plenorum*, pour la traditionnelle cérémonie des serments à prêter et à recevoir. Le 11 mai, il fut couronné et sacré comme roi de Suède, et les hérauts d'armes parcoururent les rues de la capitale en proférant l'antique formule : « Charles-Jean est déjà roi de Suède : lui et point d'autre. »

La diète de Norvège, assemblée à Christiania, s'était empressée d'envoyer à Stockholm une députation de douze membres pour assister au couronnement. Ils étaient spécialement chargés de supplier le roi de Suède, au nom et de la part du peuple norvégien, de venir se faire couronner roi de Norvège en Norvège. Les Norvégiens, disaient-ils, avaient vu s'écouler plus de quatre siècles sans qu'ils eussent été les témoins du sacre de leurs rois.

Le président de la députation, M. de Rosenkrantz, remit au nouveau souverain l'adresse du Storthing :

. . . .

« La Providence a appelé Votre Majesté à gouverner en commun la Suède et la Norvège, pour le bonheur et la gloire de toutes deux : elles adressent donc au Ciel, en ce jour solennel, leurs vœux réunis pour la félicité de Votre Majesté et celle des deux royaumes.

. . . .

« Bientôt la nation norvégienne espère avoir le bonheur de

recevoir Votre Majesté et le prince Royal dans son sein et de voir encore sur la tête d'un héros l'antique couronne de Norvège. Les Norvégiens accourront alors en foule pour témoigner à Votre Majesté, d'une manière non équivoque, ce que leurs représentants ne peuvent exprimer ici que bien faiblement : l'amour et le dévouement de leur nation. »

L'invitation fut acceptée, le voyage convenu.

Les députés de Norvège furent priés d'annoncer officiellement au Storthing que les états généraux de Suède, en reconnaissance de ce que la diète de Norvège avait envoyé une députation, venaient de décider d'en envoyer une semblable, de douze membres, pour assister au couronnement qui aurait lieu à Drontheim; et le roi, remerciant les envoyés norvégiens, leur parla de son bonheur de voir régner entre les deux peuples « ces sentiments précieux d'amour fraternel ».

La mort de la mère adoptive de Charles-XIV-Jean, la reine Hedwige-Elisabeth-Charlotte de Holstein-Gottorp, veuve depuis quatre mois seulement du roi Charles XIII, vint retarder l'exécution du voyage promis.

Ce ne fut que le 5 août que le roi put se mettre en route, accompagné du prince Royal. Il fut reçu aux frontières de Norvège, près de Svinesand, avec tous les témoignages de l'allégresse publique. Un arc de triomphe, placé à la limite des deux pays, présentait cette inscription : « La gratitude des deux royaumes réunis allégera le fardeau des couronnes pour notre roi bien-aimé Charles-Jean. »

Rien ne peut décrire l'enthousiasme qui se manifesta pendant toute la durée des fêtes, non plus que l'éclat de celles-ci. La nation norvégienne toute entière s'ingéniait pour montrer son loyalisme. A Drontheim, un superbe arc de triomphe avait été dressé devant la cathédrale, avec, d'un côté, cette inscription : *Priscum restituit Nidarosiæ decus;* de l'autre, le chiffre du prince Royal, avec cette inscription : *Regis et populi deliciæ.*

L'antique cathédrale de Drontheim est comme la cathédrale de Reims de la Norvège. Si elle n'a point gardé dans ses tabernacles, pendant des siècles, l'*ampla olla* ou Sainte-Ampoule, elle conserve religieusement le chrême saint qui sert au sacre des rois scandinaves. C'est dans sa vénérable enceinte que le saint roi Olaf dort son dernier sommeil depuis huit siècles; c'est au pied de son tombeau que Charles-Jean fut sacré et couronné roi de Norvège par le primat Aggershus, dans le cérémonial prescrit. Et le héraut d'armes du royaume, s'étant levé, proclama : « Maintenant Charles-XIV-Jean est roi couronné du royaume de Norvège et des provinces y adjacentes : lui et point d'autre! »

A ce moment, dit un historien du temps, un immense cri de : *Vive le roi!* retentit dans tout le royaume.

Les étapes de Charles XIV, dans ce mémorable voyage, furent triomphales. On ne compta plus les arcs de verdure élevés sur sa route et chargés d'inscriptions enthousiastes : « Lui et point d'autre. » — « Qu'il vive pour notre amour et qu'il nous revienne. »

Une lettre du nouveau roi, datée de Drontheim même, donnait, en ces termes, connaissance de son couronnement à la régence de Stockholm :

. . . .

« Les nouvelles preuves de véritable dévouement que nous avons recueillies depuis notre entrée en Norvège, nous ont fait éprouver la plus vive confiance dans la durée et le constant avantage de la réunion des deux royaumes Scandinaves. Ces sentiments, qui s'accordent si bien avec ceux du peuple suédois, promettent à la presqu'île Scandinave, après tant d'obstacles surmontés, un long avenir plein de bonheur et de calme, à nous-mêmes, dont tous les efforts tendent à remplir dignement la haute destinée à laquelle nous a appelé le ciel, l'éloge, bien cher à notre cœur, d'avoir resserré le lien qui unit les deux peuples-frères.

« Ce lien a été formé par notre auguste père, d'immortelle mémoire, il est fondé sur une estime réciproque, sur une force éprouvée, et dont l'éternelle durée est garantie par des principes qui passeront en héritage à nos descendants, et par l'inébranlable résolution des deux peuples de défendre leurs libertés et leurs lois. »

On a appelé les Suédois les Français du Nord, et les Norvégiens les Castillans du Nord; Bernadotte, ce Suédois de France, n'a-t-il pas été une sorte de don Carlos de la Norvège? Il fut la personnification vivante des franchises scandinaves. Il fut en réalité le père de la constitution, lutta pour l'union et en devint le scrupuleux mainteneur. Les Norvégiens lui ont élevé, il y a quelques années, une statue à Christiania.

*
* *

Depuis le contrat d'union qui lie entre elles la Suède et la Norvège, et leur roi avec elles, Charles XIII, Charles-XIV-Jean, Oscar Ier, Charles XV et Oscar II, le roi actuel, ont tour à tour prêté le serment constitutionnel et ont tour à tour reçu celui de leurs peuples. Une atteinte quelconque a-t-elle été portée par eux au pacte d'union? Serait-ce la Suède qui aurait encouru un tel reproche? Non. Et, cependant, voilà que tout à coup, après plus

de quatre-vingts ans d'une union féconde, sous cinq règnes prospères, la Norvège se déclare mécontente.

Depuis qu'elle n'est plus une simple province danoise, a-t-elle vu ses libertés menacées ou amoindries? A-t-elle vu décroître son commerce et son industrie? En un mot, aurait-elle décliné, feraitelle moins bonne figure en Europe? — Il s'en faut du tout au tout.

Mais alors, dira-t-on, de quoi se plaignent les mécontents et que demandent-ils?

Se plaignent-ils de leur roi? — Mon Dieu, oui, les radicaux séparatistes s'en plaignent, pas toujours ouvertement, mais toujours sans qu'il leur soit possible d'articuler un grief fondé. L'article 3 du titre II de la constitution dit : « La personne du roi est sacrée; il ne peut être ni blâmé, ni accusé; son conseil est responsable de son gouvernement. » Ce que dit la constitution ne gêne point l'opposition. Actuellement, elle reproche au roi son entrée en scène à la suite de l'impossibilité constatée de former un ministère. Les meilleures intentions du souverain sont ainsi tournées à mal; c'est un parti-pris évident.

Se plaignent-ils de la Suède? — Aussi. La Suède est l'objet d'une inexplicable jalousie et d'une assez injurieuse défiance.

Maîtresse d'elle-même, patiente comme un grand frère devant les taquineries d'un frère cadet, elle a, jusqu'ici, montré le plus beau calme.

Enfin, quel est le grand motif, le motif avoué, de cette agitation stérile qui, depuis quelques années, trouble si profondément le pays? A-t-il, comme on pourrait le croire, une importance vitale pour les destinées de la Norvège? Qu'on en juge :

L'opposition demande pour les consulats la distraction de l'Union ou, pour mieux dire, elle ne *demande pas* cette distraction, elle la réclame comme un droit absolu.

Jusqu'ici, les deux pays unis ont eu une représentation commune à l'étranger, c'est-à-dire que les consuls et diplomates de l'Union étaient à la fois consuls ou ministres *de Suède et de Norvège*. Les deux pays ont trouvé, pendant quatre-vingts ans, dans cette combinaison, de réels avantages, — notamment d'économie, — jamais troublés, jusqu'ici, par aucun inconvénient sérieux.

On comprendrait, toutefois, que les Norvégiens eussent à souffrir dans leur amour-propre s'ils étaient partout représentés, à l'exclusion d'un personnel national, par un personnel exclusivement composé de Suédois; mais, en fait, les choses ne vont pas ainsi. Loin d'être toujours pris en Suède, les consuls et ministres *de Suède et de Norvège* sont souvent, très souvent, et dans les postes les plus importants et les plus recherchés, des Norvégiens.

Que faut-il, dès lors, penser d'un tel motif d'opposition, sinon qu'il n'est qu'un prétexte.

Autour de ce prétexte se meuvent, s'agitent, bourdonnent, pérorent, brouillonnent ou conspirent les membres de la majorité du Storthing. Le but des meneurs est, comme le disait hier un journal norvégien, l'*Aften-Posten*, « de se servir de la question consulaire, conformément au projet radical, comme d'un « moyen » pour concentrer plus tard tous les efforts sur l'obtention, pour la Norvège, d'un ministère des affaires étrangères « distinct ».

Que n'accorde-t-on à la Norvège d'avoir des consuls à elle, voire *son* ministre des affaires étrangères?

Au premier abord, cela paraît assez simple, mais, si l'on considère que cette revendication n'est, pour l'opposition, qu'une plate-forme électorale, qu'un cheval de bataille pour les séparatistes, on est amené à se demander quelle autre plate-forme irait chercher l'opposition, quel nouveau cheval de bataille enfourcheraient tout aussitôt les intransigeants séparatistes? N'a-t-on pas vu, à la séance du Storthing du 1er février dernier M. Gvand demander la revision des règlements de cette assemblée, dans le but avoué d'y inscrire le droit de refuser le vote du budget? Il est vrai que cette proposition fut enterrée, mais elle ne le fut que plus d'un mois après, le 12 mars.

Au surplus, en ce qui touche à l'Acte d'union, il ne suffirait pas à la gauche du Storthing d'élucubrer des projets, de légiférer fantastiquement, pour que ses conceptions aient une valeur légale, il faudrait encore que la Suède déclarât adhérer à ses conceptions.

En effet, les deux peuples sont liés par l'Acte d'union, dont ils sont les deux parties contractantes. Si la Norvège désire que cet acte soit revisé sur tel ou tel point, elle ne doit pas commencer par y porter atteinte, mais bien par demander avant tout à la Suède de consentir aux modifications, aux radiations ou aux innovations qu'elle propose. Rien ne peut se faire que par une commune et loyale entente. Le gouvernement a fait tout son possible pour que le terrain de la conciliation ne fût pas abandonné. A-t-il réussi? On ne pourrait le dire. Rien de clair, rien de précis, rien de net, en un mot rien de franc, n'a pu être obtenu du côté de la gauche. Une « commission de conciliation », composée de neuf membres pris dans les trois groupes du Storthing, et sur laquelle on faisait fond pour une étude sérieuse et pratique des questions pendantes d'ordre mixte, c'est-à-dire intéressant l'Union, s'est bornée à faire quelques pirouettes, mais n'a point avancé.

En attendant, la situation est devenue des plus tendues entre le

pouvoir législatif et le pouvoir exécutif. Au Storthing, la majorité, comme on sait, est antigouvernementale. Elle est, en grande partie, composée de radicaux séparatistes avérés ou non. Certes, cette majorité n'est pas imposante : elle n'est que de 3 voix, mais, en Norvège encore plus qu'ailleurs, les conservateurs sont particulièrement calmes et tranquilles, et les radicaux particulièrement bruyants et turbulents. Il s'ensuit que la majorité mène grand état de sa supériorité, qui n'est, en réalité, que celle du nombre, et de quel nombre! nous venons de le dire.

Ce n'est pas la partie la plus éclairée du corps électoral, qui, aux dernières élections, a envoyé cette majorité d'opposition au Storthing. Les villes ont donné la majorité aux conservateurs. Ce sont les campagnes, les villages reculés, pour ne pas dire arriérés, qui, endoctrinés, entraînés par les politiciens, ont voté pour eux.

Une chose, toutefois, au Storthing, manque aux tribuns, c'est la tribune : il n'y en a pas. Comme à Westminster, l'orateur parle de sa place et doit toujours s'adresser au président.

Les Thivriers du Storthing n'y viennent pas en blouse, mais la majorité y est, pour les deux tiers, composée de paysans, ce qui les a fait appeler « des conventionnels en sabot ».

Ils ont renversé tous les ministères et, mis en demeure d'en constituer un, composé de membres pris dans leur sein, ils s'y sont refusé. Ainsi le chien du jardinier qui n'avait pas faim, ne pouvait souffrir qu'un autre approchât de sa pitance. Ils empêchent la constitution d'un simple cabinet d'affaires, formé sur la base du *statu quo*. Unis pour détruire, les radicaux, qui sont loin de s'entendre entre eux, sont incapables d'édifier quoi que ce soit.

La tâche est ainsi rendue des plus difficiles au souverain.

Et cependant, le roi Oscar II, plus que tout autre aurait droit à la reconnaissance et à la sympathie des Norvégiens, car il s'est infiniment plus intéressé à la Norvège qu'aucun de ses prédécesseurs. Mieux qu'aucun d'eux, il a étudié de près les affaires de ce royaume. Son enfance a été confiée à un gouverneur norvégien et, plus tard, celui que son aïeul appelait son *petit Jean-Bart* a fait toute sa carrière dans la marine, au titre norvégien. Il connaît parfaitement la langue norvégienne; il la parle et l'écrit fort bien.

Un écrivain américain disait dernièrement de lui, dans une revue publiée à Chicago : « Chaque vendredi matin, le roi Oscar II tient conseil avec ses ministres, et, quelles que soient les capacités de ceux qui prennent part à cette assemblée, on peut dire, en toute vérité, que le roi leur est supérieur. Oscar II n'est pas un homme ordinaire. Sa cour, bien que sans prétention, est l'une des plus raffinées de l'Europe. Aucun autre souverain, à l'exception du pape

Léon XIII, n'est aussi instruit. Il parle les principales langues de l'Europe et est capable, en toute occasion, d'adresser aux étudiants des universités un discours improvisé dans le latin le plus pur. Il y a longtemps qu'il s'est fait une place dans la littérature, non comme roi, mais comme homme privé et il est connu comme poète, comme écrivain militaire, comme collaborateur de revues et traducteur des écrivains espagnols et allemands. Les Suédois sont, à juste titre, fiers de leur roi. »

En février dernier, le roi Oscar, qui est ami des situations nettes, après s'être adressé à plusieurs fois au président de la Chambre, M. Nilsen, se décida à poser par écrit à M. Steen, chef de la majorité du Storthing, une série de questions catégoriques. Veut-on savoir comment a été jugée cette intervention du roi? On s'en peut tenir au témoignage du docteur Lieblein, député appartenant au groupe modéré de la gauche dissidente. Le docteur Lieblein écrivait ces jours-ci, dans le *Morgenbladet* de Christiania : « Le roi a posé des questions avec une clarté, une précision, une franchise et une honnêteté qui pourraient servir d'exemple à tout homme d'État loyal. » Sans doute il fut répondu de la même manière à sa communication? Pas le moins du monde; la réponse que reçut Sa Majesté fut, de l'aveu de M. Lieblein, que nous laissons parler, « une réponse de mauvaise humeur, réservée et obscure ».

« Le roi ne pouvait pas s'en contenter. Il renouvela la question en demandant une réponse plus claire, mais la seconde réponse fut aussi obscure que la première. »

Depuis, M. Stang a géré, autant que faire se pouvait, les affaires du pays. On s'attendait à une interpellation sensationnelle après les vacances de Pâques, mais elle ne s'est pas produite, et la gauche garde une attitude expectante; en attendant les gros temps, elle qualifie la période présente de calme plat ou de calme *écrasant* (*knuscade ro*).

Les ministres se sont réunis, à la fin d'avril dernier, à Christiania, pour conférer. Les conférences ont commencé le 22, se sont continuées les 23 et 24 et ont pris fin le 25.

Le résultat de ces conférences, communiqué à la droite et aux modérés du Storthing, peut se résumer ainsi :

« Le Conseil d'État, convaincu de l'impossibilité de constituer un cabinet, n'usera pas ses efforts dans ce sens. Toutefois, il croit devoir faire connaître que, tant qu'un ministère ne sera pas formé, il ne prendra plus la responsabilité d'aucune décision et que, si les circonstances viennent à l'y obliger, il se démettra de ses fonctions. »

Le roi a quitté Stockholm, il vient d'arriver en Norvège. Une fois

encore il va en appeler à la raison et au bon sens du Storthing. Comment trois *voix* répondront-elles à cet appel? La loyale Suède attend cette réponse? Les choses en sont là.

*
* *

Dans une lettre tout intime que Charles-XIV-Jean écrivait de Stockholm, le 3 avril 1824, à son fils, le prince Oscar qui partait pour la Norvège, il lui disait :

« La nation norvégienne est loyale, hospitalière et généreuse... Ce qui prouve en sa faveur, c'est que, malgré l'excès d'indulgence du gouvernement en 1815, 1816 et 1817, malgré la licence de la presse et l'insouciance des administrateurs en général, la masse des citoyens n'a jamais manqué ni de respect ni de fidélité envers ses princes.

« Ceci ne doit jamais s'effacer de votre mémoire.

« On trouve parfois, dans ces climats glacés, des esprits dont la vivacité est accompagnée de peu de jugement. La légèreté de telles gens n'est pas moins dangereuse, dans l'administration des affaires publiques, que la méchanceté et la fourberie de bien d'autres... Beaucoup, fertiles en inventions et en pensées, sont si variables en leurs desseins que ceux du soir ne ressemblent nullement à ceux du lendemain. Méfiez-vous de ceux qu'on appelle vulgairement des esprits forts ou grands esprits; ils sont plus dangereux qu'utiles. Le maniement des affaires leur est totalement étranger... Il en est qui ont dans le cœur une ambition tellement déréglée qu'aucun frein n'arrête leurs désirs et que rien ne les satisfait ni ne les contente. »

Ne suffit-il pas, après avoir lu ces lignes écrites en 1824, de songer aux *Revenants* d'Ibsen, pour avoir le mot de la situation actuelle en Norvège?

Ibsen, illustre maître qui a fait école. Ses lauriers ont empêché de dormir certains de ses disciples qui, comme Bijornstern-Bjornson, sont venus jusqu'à Paris, pénétrés envers eux-mêmes d'une admiration que le bon sens et le bon goût français se sont absolument refusés à partager, quelque sympathie que les Scandinaves et leurs œuvres inspirent d'ordinaire chez nous, sympathie dont le compositeur Greag a pu se rendre compte, il y a deux ans, en venant lui-même diriger, à la tête de l'orchestre Colonne, l'exécution pittoresque de ses compositions norvégiennes. O rêveurs, ô poètes, ayez de beaux rêves, faites-nous de belles poésies, mais ne laissez pas votre barque aller à la dérive sur les fiords de la politique. Les poètes qui ont voulu faire de la politique chez nous,

même quand ils s'appelaient Lamartine ou V. Hugo, en ont fait de détestable, et nos rêveurs..., mais nous n'avons plus de rêveurs.

Il y a à Christiania cinq journaux importants, dont deux ont deux éditions par jour. Dernièrement, un de ces journaux, le *Verdens gang* (la marche du monde!), a publié un article sensationnel *en anglais*, avec *traduction* en norvégien, pour les bonnes gens de Norvège. Par cet article absolument séparatiste, le *Verdens gang* cherche visiblement à intéresser l'Angleterre à sa cause. Il s'y prend par le bon moyen, qui consiste à appuyer, un peu lourdement il est vrai, sur ce que la Suède est protectionniste, tandis que la Norvège, elle, est libre-échangiste. Cet article a provoqué une verte réplique d'un journal de Stockholm, le *Nya Dagligt Allehanda*. Rien n'y a manqué : ni le fond ni la forme. Avec un réel talent d'écrivain et un rare bon sens politique, l'auteur de la riposte a discuté pied à pied et victorieusement réfuté l'argumentation spécieuse du *Verdens gang*.

« Le gouvernement suédois, dit-il, espérait que les deux peuples apprendraient peu à peu à se connaître, à se rapprocher l'un de l'autre ; il espérait que l'union deviendrait toujours plus étroite. Tout ce qu'on a tenté à cet effet a été repoussé par les Norvégiens, et la gradation s'est opérée dans un sens radicalement opposé à celui qu'on était en droit d'attendre. »

« Les Norvégiens ont été jusqu'aux limites de l'autonomie qu'on leur avait accordée; ensuite, ils les ont dépassées. »

Il n'est pas douteux que, au point où en sont les choses, la Suède n'ait quelque raison de se montrer surprise; quelque droit aussi de ne pas souffrir que le Pacte d'union, pour lequel elle a fait, en son temps, de si lourds sacrifices, soit déchiré par les politiciens norvégiens au détriment des deux pays. Les radicaux séparatistes du Storthing ont-ils pesé toutes les conséquences de l'aventure dans laquelle ils lanceraient leur pays? Ne voient-ils pas que cette aventure est sans issue? Les Norvégiens veulent-ils devenir Anglais, Allemands ou Russes? Dans tous les cas, s'ils y perdaient un certain nombre de leurs libertés, ils en gagneraient une qui est la liberté des cultes, laquelle n'est pas inscrite dans leur constitution... au contraire! Séparés de la Suède, ils seront dévorés, cela n'est pas douteux. Une seule question se pose : par qui le seront-ils? Christiania sera-t-elle Cronstadt, Kiel ou Gibraltar?

Et cependant, ce peuple norvégien, comme le disait avec raison Charles XIV, est loyal, généreux et fidèle. Aussi, rien n'est-il désespéré. Déjà l'on assure qu'une saute de vent s'est produite et que la majorité du Storthing ne représente plus l'opinion actuelle de la majorité du corps électoral.

« Notre patrie, s'écrie le docteur Lieblein, est fière et libre, malheur à celui qui attirera sur elle le sort de la Pologne, par opiniâtreté, par aveuglement et par *folie polonaise* (sic). »

« Il faut espérer, écrit l'éloquent député de la gauche modérée, dans le remarquable article du *Morgenbladt* dont nous avons parlé, il faut espérer que toutes ces réticences, perfidies, insanités et mensonges, toute cette lassitude morale si funeste à notre vie publique, toutes ces attaques irréfléchies, irresponsables et insidieuses contre la loi fondamentale, contre le roi et le gouvernement auront pour effet de soulever parmi nos braves et honnêtes citoyens une tempête de colère et d'indignation assez forte, peut-être, pour balayer la boue morale qui monte en ce moment jusqu'à nous suffoquer. »

Le *Morgenbladt* nous semble partisan d'un arbitrage suédo-norvégien qui réglerait amiablement les difficultés pendantes. Que la question des consulats et d'une diplomatie distincts soit nettement et loyalement posée. D'accord avec la Suède, un *modus vivendi* nouveau peut être étudié et trouvé. Rien de mieux, on doit souhaiter qu'il en soit ainsi. Nous ne pensons pas que la Suède puisse refuser de se prêter à cette solution de la crise. Elle paraîtra la meilleure à tous les esprits réfléchis, parce qu'elle est la plus pacifique, la plus conciliante et la plus simple.

Seul un accord immédiat sur de telles bases pourrait ramener sur les marches de l'Europe la confiance que la Norvège perd chaque jour et raffermir son crédit que compromettent une incessante agitation et la perspective menaçante d'un prochain conflit où les canons pourraient fort bien reprendre la parole aux bavards.

Il y a longtemps que la monomanie de la politique est considérée à bon droit comme une des plaies de la Norvège par les Norvégiens sensés eux-mêmes.

Holberg, de Bergen, le Molière Scandinave, l'a mise en scène avec un talent supérieur, dans le *Ferblantier*, *homme politique*.

Un ferblantier s'imagine qu'il est un grand homme politique. Aussitôt il se met à concevoir des plans, à inventer des systèmes. Emporté par une belle ardeur, il se voit dirigeant sa patrie vers les plus glorieux sommets, tandis qu'il abaisse l'Europe comme il convient. Tout cela n'est pas sans nuire un peu à ses propres affaires qui croupissent, absolument négligées.

Entrant dans son jeu, on s'est amusé à lui faire accroire qu'il est nommé bourgmestre. Le voilà à même de donner sa mesure. Il commence par se bien pénétrer de son importance, et à son valet, qui l'appelle maître, il répond : « Il n'y a plus de maître, il y a *un bourgmestre*. »

Cependant, les agitations, les difficultés, les mécomptes de toute sorte ne tardent pas à empoisonner son existence jusque-là si paisible. Les soucis du pouvoir le hantent nuit et jour, à la ville, à la maison. *Sedet atra cura.*

Enfin, cela ne va pas comme il l'avait espéré. Impuissant à contenter tout le monde et sa femme, découragé, M. le bourgmestre donne sa démission. Par malheur ses concitoyens ne l'entendent pas ainsi, sa démission n'est pas acceptée, il faudra qu'il aille jusqu'au bout, qu'il connaisse jusqu'au dégoût toutes les amertumes du pouvoir et de la grandeur. Bientôt il n'y tient plus et, dans une scène du meilleur comique, il supplie son valet d'accepter par dévouement sa charge de bourgmestre. C'est *le Panache.*

« L'imagination gouverne le monde ! » disait Napoléon, oui, mais elle détraque aussi bien des esprits, parmi les meilleurs. Quand on voit les hautes vertus, les éminentes qualités nationales de la Norvège, comment n'être pas tenté de crier aux Norvégiens : Méfiez-vous de la Junfrü blottie au fond de vos cerveaux. Bientôt, si vous n'y prenez garde, la sirène scandinave aura fait sombrer le navire au-dessus duquel a flotté, pendant quatre-vingts années de paix, de prospérité, de force et d'honneur, le pavillon sacré de l'Union.

Comte de Lagrèze.

LES SOEURS FRANÇAISES

A MADAGASCAR

Au moment où la France est engagée à Madagascar, il n'est pas sans intérêt de retracer, d'après une correspondance intime et suivie, les longues luttes soutenues et les efforts héroïques déployés par des Françaises, sur ces plages lointaines, pour la grande cause de notre Foi et de notre Drapeau.

Certes, quand la guerre aura pris fin, nul ne songera à marchander la gloire à notre brave armée. Mais qui avait préparé le terrain, le disputant pied à pied de longue date, modestement, sans bruit, n'ayant pour lutter contre les préjugés des uns et l'insigne fourberie des autres, que l'énergie des convictions et l'ardeur du dévouement? Des congréganistes, des missionnaires, de ces âmes que ne rebute aucune difficulté et que le zèle apostolique dévore. La place qu'ils occupaient dans les principaux centres de l'île, avant les hostilités actuelles, était considérable; elle sera plus grande encore le jour prochain où les Hovas auront forcément perdu leurs illusions.

Le bien déjà fait à Madagascar par les missionnaires catholiques est d'ailleurs universellement reconnu : n'est-ce pas à eux que l'état-major doit la carte minutieuse dont il s'est servi pour tracer son plan de campagne? Et, lorsque le canon aura dompté les résistances, il ne nous aura pas encore gagné les cœurs; seule, l'influence pacifique du missionnaire hâtera l'ère de calme et de confiance qui ennoblira notre conquête et la rendra prospère.

Or, parmi ces ouvriers de la première heure, il convient de mentionner tout particulièrement les religieuses de Saint-Joseph de Cluny.

A notre époque de matérialisme léger, de plaisirs frivoles et d'intérêts personnels, le public, en général, ne voit dans le *missionnaire* qu'un prêtre quelconque prêchant l'Evangile à de pauvres sauvages, sur quelque plage lointaine. Jamais il ne lui viendra à l'esprit qu'une simple femme puisse jouer un rôle aussi actif, aussi

noble, aussi mâle, qu'un explorateur et un soldat. Et pourquoi pas? La femme a pour elle la douceur, la patience, la grâce. Où l'homme ne pénètre qu'à grand'peine, elle entre sans difficulté. La clef mystérieuse des âmes est entre ses mains. Si sauvage que soit un peuple, il sait que la femme n'a jamais été bien redoutable, et, complètement rassuré sur ses intentions, il se montre plus accessible à sa voix.

C'est à l'influence salutaire de la religieuse que la France doit en grande partie sa prépondérance en Orient. C'est particulièrement au dévouement inaltérable et au zèle ardent des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny qu'elle la doit à Madagascar, au Sénégal, au Gabon, au Congo, et dans toutes les colonies françaises. Dans la grande île africaine comme à la Guyane et à la Nouvelle-Calédonie, comme partout en un mot où il y a du danger à courir et du bien à faire, on voit ces vaillantes religieuses toujours prêtes à se dévouer.

Il y a donc des femmes missionnaires comme des hommes, ce dont beaucoup de Français ne se doutent point.

ARRIVÉE DES SŒURS A MADAGASCAR.

Ces intrépides religieuses sont à Madagascar depuis 1861. Nous allons raconter sommairement leurs travaux, au moyen de documents authentiques que nous devons à une obligeante communication. Après les avoir parcourus, personne ne nous contredira si nous affirmons que l'influence française à Madagascar est, pour une large part, leur œuvre personnelle.

C'est le P. Finaz, préfet apostolique de Mayotte, Nossi-Bé et Sainte-Marie, qui, dans un de ses voyages en France, les avait demandées à la Supérieure générale des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, la R. M. Rosalie Javouhey, de la part du P. Jouen, préfet apostolique de Madagascar[1].

C'était en 1858. Toutefois, leur départ, déterminé par un événement politique, ne s'effectua que quelques années après.

En 1861, la reine Ranavalona, si cruelle envers tous et particulièrement envers la petite mission catholique, mourut le 15 août. Le lendemain, son fils Rakoto était proclamé roi sous le nom de Radama II, en dépit d'un complot ourdi contre lui par son cousin et compétiteur Ramboasalama. L'avènement du nouveau roi fut un bienfait pour la cause religieuse.

[1] La Congrégation de Saint-Joseph de Cluny, qui ne comprenait en ce moment que 460 religieuses, en compte aujourd'hui près de 4000, répandues aux quatre coins du monde.

En effet, le P. Weber écrivait peu après de Tananarive à son supérieur à Tamatave, le P. Jouen :

« Hier, pendant trois heures, j'ai conféré avec Radama. La conversation a été des plus graves, des plus franches et des plus heureuses. A un moment donné, le roi s'est levé, a pris une attitude de maître et avec un geste expressif : « Non seulement, dit-il, je « permets, mais j'ordonne et je veux que vous ayez toute latitude « pour prêcher la religion ouvertement, avec le plus d'éclat pos- « sible. Faites monter beaucoup des vôtres, ainsi que des Sœurs. « Les protestants peuvent prêcher de leur côté, s'ils le veulent. « Pour moi, je me sens porté vers le catholicisme; mais je désire « pendant un certain temps rester neutre, assister à la lutte des « deux camps et faire luire la vérité. Cherchez les terrains et les « maisons qui vous conviennent, achetez-les des propriétaires, en « ville, à la campagne, où vous voudrez; car je crains qu'après « moi le pays ne retombe dans la barbarie... »

« Après les paroles, voici les actes : le roi a *envoyé paître* les idoles, aboli le *tanghem*[1] et les droits de douane (pour toujours, dit-il), permis l'usage du cochon, des oignons, des liqueurs et de tout ce qu'une aveugle superstition avait défendu dans la capitale... Le moment est donc propice. Il faudrait faire arriver les Sœurs le plus tôt possible. Je vais envoyer quatre palanquins à Tamatave pour les attendre. L'hivernage approche et je suis en mesure de faire élever par elles beaucoup de jeunes filles[2]. »

Son vœu fut bientôt exaucé; quatre Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, ainsi qu'un Père et un Frère qui les accompagnaient, arrivèrent peu après, à Tamatave. La population, qui n'avait jamais rien vu de semblable, leur fit un accueil enthousiaste. A peine débarqués, on les fit tous monter en palanquin pour les conduire en cérémonie à la forteresse, où les attendait le gouverneur hova, un des grands dignitaires du royaume. Les porteurs de palanquin ne pouvaient contenir leur joie, en songeant, disaient-ils, qu'ils *portaient le bon Dieu*. Le gouverneur se montra plein d'égards pour les religieuses et leur dit : « Vous avez une croix sur la poitrine, comme autrefois les guerriers que les rois de France envoyaient à la conquête de Jérusalem. » Le 15 octobre (1861), pour la première fois, le saint Sacrifice fut offert à Tamatave. Une des Sœurs touchait un petit harmonium. Les Malgaches auraient bien voulu retenir au milieu d'eux les musiciennes et leur merveilleux instrument; mais deux d'entre elles durent se hâter de monter

[1] Epreuve par le poison.
[2] Lettre du P. Weber, 25 septembre 1861.

à la capitale, où elles étaient impatiemment attendues. Les deux autres restèrent à Tamatave pour y ouvrir une école de filles [1].

SERMENT DE FIDÉLITÉ. — DEUIL NATIONAL.

Une série de lettres adressées à la Supérieure générale de Saint-Joseph de Cluny par les Sœurs Marcelline et Gonzague, renferment des détails intéressants sur leur arrivée dans l'île. Citons d'abord une lettre de Sœur Gonzague :

« Ce fut seulement à notre arrivée à Tamatave que nous apprîmes les graves événements qui venaient de se passer. Ranavalona, dont le règne de trente-trois ans n'avait été qu'une longue série de crimes et d'excès en tous genres, s'était pacifiquement éteinte dans son lit, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, le 16 août. Une vaste conspiration s'était formée depuis plus d'un an, dans le but d'évincer du trône Rakoto-Nd-Radama, le fils unique de la reine défunte et son héritier légitime. Le chef et l'âme du complot était le prince Ramboasalama, cousin germain de Rakoto et son compétiteur au trône, lequel n'aspirait à rien moins qu'à faire assassiner son cousin pour régner à sa place. Grâce à la Providence, ces projets criminels ont été déjoués, et le 16 août, à midi, Rakoto-Nd-Radama a été acclamé, aux applaudissements du peuple et de l'armée.

« Tous les chefs de la conspiration, Ramboasalama en tête. ont été exilés ou condamnés aux fers.

[1] Les premiers apôtres de Madagascar furent envoyés par saint Vincent de Paul. Malgré d'héroïques efforts, ils ne purent y fonder rien de durable. Dans le premier quart de ce siècle, un prêtre du Saint-Esprit, M. de Solages, placé d'abord à Bourbon, reprit l'œuvre du grand saint. Après un court séjour à l'île Sainte-Marie, entre Bourbon et Madagascar, il cherchait à pénétrer dans la grande île africaine, lorsque, dénoncé par les ministres protestants à la reine Ranavalona comme un habile magicien capable de faire tomber le feu du ciel sur sa capitale, il fut arrêté dans sa case, où on le laissa mourir de faim (8 décembre 1832).

Un autre prêtre du Saint-Esprit, M. Dalmond, hérita de sa charge et de son zèle apostolique. De concert avec quelques confrères et des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, il évangélisa les petites îles Mayotte, Nossi-Bé, Sainte-Marie, et mourut prématurément dans cette dernière. Sa nomination de vicaire apostolique de Madagascar y arriva quelques jours après.

Mgr Monnet lui succéda en qualité de vicaire apostolique de la Grande-Terre. Mais Dieu, comme pour Moïse, se contenta de le conduire en vue des côtes, où il mourut sans avoir pu y mettre le pied.

Enfin, vers 1850, la Mission de Madagascar fut confiée au zèle des Pères Jésuites. Plus heureux que leurs devanciers, ils parvinrent à s'établir, chez les Malgaches, jusque dans Tananarive même, leur capitale. Peu après (1861), ils s'adjoignirent les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, pour le soin des malades et l'éducation des jeunes filles.

« Au moment où nous arrivâmes à Tamatave, tout le monde avait été convoqué à la batterie par le gouverneur hova pour prêter serment de fidélité au nouveau roi. Voici en quoi consiste la cérémonie :

« On choisit un jeune taureau noir et maigre. On commence par lui couper la tête et la langue, que l'on va placer juste sous la queue de l'animal; on lui coupe les quatre pieds, que l'on dispose de la manière suivante : les deux pieds de derrière sont mis à la place des deux pieds de devant et *vice versa*. Puis, on arrache les intestins, que l'on pile et que l'on perce à coups de sagaie, en proférant mille imprécations, dont le sens est celui-ci : Que mes entrailles soient répandues comme celles de cet animal; qu'elles soient broyées et percées de coups; que tout en moi soit confondu et bouleversé; mes pas et mes démarches, ma langue et mes paroles, mes pensées et mes projets, de telle sorte que quand je voudrai tourner à droite, une force irrésistible m'emporte à gauche; quand je voudrai aller en avant, je me trouve contraint d'aller en arrière... Bref, que tous les anathèmes et que toutes les malédictions viennent fondre sur moi *si jamais j'osais violer le serment que je fais!*

« Il y eut une autre cérémonie qui ne manqua pas d'attirer notre attention : ce fut celle du deuil général imposé à l'occasion de la mort de la reine. En voici quelques particularités assez piquantes :

« La couleur du deuil, chez les Malgaches, n'est point le noir, comme en Europe; c'est tantôt le bleu, tantôt le blanc, selon que le décide le *Sikidy*, sorte de talisman que l'on ne manque jamais de consulter en pareil cas. Pour le deuil de la vieille Ranavalona, la couleur préférée a été le blanc, sans doute pour mieux représenter toute la *candeur* et toute la *pureté* de son règne!

« Tout le monde doit avoir la tête rasée, à l'exception du roi et de la reine, qui ne portent jamais le deuil C'est un singulier coup d'œil que toutes ces têtes tondues jusqu'à la peau. J'ai vu des dames malgaches qui ont offert jusqu'à 1000 francs pour conserver leur chevelure et surtout ces belles nattes qu'elles savent tresser avec tant d'art et entretenir avec tant de soin. Tout a été inutile; la seule chose qu'elles y aient gagné, a été d'être rasées les premières et avec le moins de pitié.

« Défense de se servir de parasols : il faut se résigner à essuyer les ardeurs d'un soleil de feu, car les chapeaux ne sont pas moins interdits que les parasols, et l'on doit aller tête nue. Les étrangers eux-mêmes sont tenus de s'assujettir à cette règle. Je n'oublierai pas de si tôt le beau coup de soleil que j'attrapai la première fois que je fis, en plein midi, mon entrée dans la capitale.

« On ne saurait porter d'habits propres et de prix. Tous les Mal-

gaches, sans exception, grands ou petits, pauvres ou riches, hommes ou femmes, sont couverts de vieux lambeaux déchirés et sales.

« Ceux des femmes laissent à découvert une partie des épaules et de la poitrine.

« Beaucoup de Malgaches aisés ont l'habitude de manger comme les blancs, assis à une table et avec cuillère et fourchette. Dans le temps de deuil, ils mangent à terre, sur des nattes et à la façon malgache, c'est-à-dire avec leurs doigts.

« On ne peut ni entreprendre de grands travaux, ni construire de maisons, ni même relever un mur qui se serait écroulé. Tout travail de quelque importance est interdit. Le marché public lui-même change de place et ne peut se tenir au même endroit où on le tenait auparavant : il semble que tout doive se ressentir de la transformation qu'a subie la défunte Majesté!

« Tous les jours, matin et soir, chacun est tenu de se rendre en un lieu désigné pour pleurer. Là, tout le monde s'asseoit en silence sur la terre nue, les hommes d'un côté, les femmes et les enfants de l'autre, et bientôt, les yeux baissés, la tête entre leurs mains, tous se mettent à pousser des cris, des gémissements et des sanglots, de telle sorte que ceux qui avaient d'abord envie de rire finissent par pleurer eux-mêmes sérieusement, gagnés par la contagion de l'exemple. Je demandais un jour à un Malgache comment ils s'y prenaient pour pleurer ainsi à volonté : « La chose est bien « simple, me répondit-il, nous pensons à nos parents et à nos amis « défunts, et nos larmes coulent d'elles-mêmes. »

« Cet exercice de pleurs se renouvelle deux fois par jour.

« Inutile de parler de jeux, de danses, de promenades, de chant, de musique, etc. Tout cela est défendu sous les peines les plus sévères. Aussi rien de triste et d'ennuyeux comme un temps de deuil royal à Madagascar, et ce deuil se prolonge quelquefois six mois, un an. Celui de Ranavalona n'a guère duré plus de trois mois, grâce, sans doute, à quelque jongleur, lequel sera venu rapporter gravement que la reine lui était apparue en songe, toute resplendissante de lumière, et lui avait adressé ces paroles : « Pourquoi mon peuple est-il dans les larmes, tandis que je nage « dans la joie? » Il n'en aura pas fallu davantage pour mettre fin à tous ces sanglots de commande.

« D'après les usages du pays, le cadavre d'un roi ou d'une reine ne doit jamais toucher la terre. Une fois enseveli, ce sont des esclaves qui le reçoivent sur leurs genoux et le tiennent ainsi jusqu'à ce qu'on l'enlève pour le porter à sa dernière demeure.

« Plus de 12 000 bœufs ont été égorgés à l'occasion de la mort

de Ranavalona... Pendant que les soldats déchargeaient leurs fusils autour du cercueil, quelques étincelles tombées sur un amas de poudre y ont mis le feu : une épouvantable explosion a eu lieu et près de deux cents hommes ont été tués ou grièvement blessés : on eût dit que cette malheureuse reine, non contente de tant de sang versé pendant sa vie, cherchait encore à en répandre après sa mort...

« Vous voudrez bien me pardonner ces détails, ma Révérende Mère; j'ai cru qu'ils seraient de nature à vous intéresser[1]. »

UNE PRINCESSE EXPROPRIÉE POUR LOGER LES SOEURS.

Ici se place une anecdote trop intéressante pour être passée sous silence. Le roi Radama, apprenant que le P. Weber avait de la peine à trouver un local pour y recevoir les religieuses, jeta les yeux sur une maison qui appartenait à une des femmes de Ramboasalama. Il envoya donc quatre officiers vers la propriétaire lui dire qu'il achetait lui-même sa maison. Estimation faite, les officiers versèrent immédiatement la somme convenue; le roi, tout joyeux, alla trouver le P. Weber, et l'ayant amené devant cette maison : « Voilà un logement pour les Sœurs, » lui dit-il.

La première habitation des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny à Madagascar fut donc une maison princière. Ce n'était pourtant qu'une simple baraque en planches. Les cases de Tananarive, toutes construites sur le même plan, se composaient invariablement alors de trois poteaux, supportant le toit aligné du nord au sud, avec une porte et une fenêtre à l'ouest. Quant à l'espace et au confortable, ils faisaient absolument défaut : autant aurait valu loger sous la tente.

C'est là que furent conduites les Sœurs, après un cérémonial de réception plus grandiose encore qu'à Tamatave.

La mission de Tananarive comprenait à ce moment (1862) : deux Pères missionnaires, plus deux Frères coadjuteurs et deux Sœurs de Saint-Joseph de Cluny : une pour l'école des petites filles et l'autre pour un petit hôpital.

LA PREMIÈRE ÉCOLIÈRE.

L'école des filles de Tananarive commença avec une seule élève. Il est vrai de dire que la petite Séva (c'était son nom) en valait à elle seule plusieurs autres, car elle appartenait à une des premières familles du royaume.

Rien n'était touchant comme l'ardeur et l'empressement de cette

[1] Lettre de Sœur Gonzague, 1er mars 1862.

chère enfant à se rendre à la maison d'école, qui n'était autre chose qu'une pauvre et chétive case de 6 à 7 pieds carrés. Dès six heures du matin, Séva appelait ses esclaves pour l'habiller et la porter en classe; car, selon les usages du pays, les enfants de grande maison ne vont jamais à pied : un esclave les porte sur son dos. C'est l'étiquette. Il y a même de grandes dames nobles que l'on voit ainsi parcourir la ville, à califourchon sur le dos d'un esclave. C'est là un des privilèges de leur caste et il ne vient à l'esprit de personne de s'en formaliser.

Mais revenons à la chère petite Séva. Au bout de quelques jours, elle s'était fort attachée à sa bonne maîtresse; c'était à grand'peine qu'on pouvait l'arracher à ses leçons et la ramener chez elle. Pour comble de malheur, Sœur Marcelline (c'était le nom de la religieuse) vint à tomber malade. C'est alors qu'il eût fallu voir Séva, assise par terre à côté de sa chère maîtresse, étendue elle-même sur son pauvre grabat; comme elle était aux petits soins pour lui procurer un peu d'air et pour chasser les mouches, si incommodes et si fatigantes dans ce pays, où on les voit par milliers collées au plafond des maisons!...

Tels furent les commencements de l'école des Sœurs à Tananarive.

PREMIER BAPTÊME. — RIVALITÉ DES PROTESTANTS.

Peu après, Sœur Marcelline faisait, à son tour, le très intéressant récit du premier baptême et des premières épreuves :

« Je suis heureuse, ma chère Mère, de pouvoir vous entretenir d'une cérémonie bien touchante qui a eu lieu le jour de l'Ascension : c'est un baptême d'adulte, et quelle adulte! La première des élèves que nous avons eue à l'école, la petite Séva. J'y ai employé six mois. Quand je faisais à Marie-Estelle (c'est le nom qu'on lui a donné) les questions que devait lui adresser le Père, et que j'en venais à celle-ci : « Voulez-vous être baptisée? » sa figure rayonnait de bonheur; elle ne pouvait plus trouver le mot : oui, et demeurait comme en extase... Avant la cérémonie, le P. Robillier me demanda si je l'avais excitée à la contrition : « Oui, mon Père », répondis-je; mais j'étais comme l'enfant, je craignais toujours de n'avoir pas assez fait. J'allai la trouver aux pieds de Marie, où elle était agenouillée, et je lui dis : « Renouvelle ton acte de contrition et demande bien pardon à Dieu de tes péchés. » Elle le fit de tout son cœur, y mit toute son âme et l'aurait fait tout haut si je ne l'en avais empêchée. C'était quelque chose de ravissant que cette simplicité si naïve, ce désir si grand de se donner à Dieu. De temps en temps, jusqu'à ce que le Père l'eût appelée,

elle renouvelait son acte de contrition en regardant la sainte Vierge...

« Voilà, ma chère Mère, un bon commencement, et qui ira, nous osons l'espérer, avec la grâce de Dieu, toujours en augmentant. Le bien se fait, mais lentement, très lentement. Nous attribuons cela à ce que les Hovas sont tous pour les protestants.

« Des agents protestants hovas recrutent des enfants pour les avoir prêts quand les ministres arriveront avec leurs dames. Bien que ceux-ci n'aient pas eu le courage de rester ici pendant la mauvaise saison, ils vont trouver un grand nombre d'enfants. Et nous, qui avons supporté le poids accablant des fatigues et de la maladie, nous sommes loin d'être aussi avancées...

« M. Eliss, ministre protestant, est arrivé à Tamatave le 22 mai (1862). Un piquet de soldats, musique en tête, est allé le chercher à bord et l'a conduit ainsi chez le grand juge, où il est resté jusqu'à son départ pour Tananarive, qui a eu lieu le 31. Pendant ce temps, il y a eu réunion au temple. Chaque fois qu'il allait chez le commandant, c'était avec une brillante et bruyante escorte; on le reconduisait de même. Enfin, on l'accompagna en grande pompe lorsqu'il partit pour la capitale. Tous les hommes marchant deux à deux le suivaient dans le plus bel ordre et portaient ses paquets. Le R. P. Finaz n'a pas eu le même honneur, car il est parti tout seul. Cependant, à trois jours de marche de Tananarive, il a trouvé trois officiers du roi qui venaient à sa rencontre.

« Pour nous, nous attendons avec confiance le moment de la divine Providence, car il y aurait tant de bien à faire ici, il y a tant d'enfants..., et nous n'en avons qu'un petit nombre : quelques pensionnaires sans souliers, qui nous font grand plaisir à voir et que les protestants s'efforcent de nous enlever. »

ASILE VIOLÉ. — SOEURS BATTUES.

« Parmi nos élèves, nous avons deux pensionnaires. L'une est infirmière; c'est elle qui nous fait toutes nos tisanes; elle nous amuse beaucoup. L'autre est animée d'une grande piété, surtout depuis qu'elle est assurée de rester chez nous.

« Il faut que je vous raconte une histoire qui vient d'arriver à cette dernière. Kirita, âgée d'environ douze ans, est orpheline. Son frère l'avait mariée, six mois avant son entrée chez nous, à un homme de cinquante ans, troisième honneur. Cette pauvre enfant se trouvait si malheureuse de cette union qu'elle essayait sans cesse de s'enfuir, mais on la retrouvait toujours. Enfin, son mari

ayant été nommé commandant de Foulpointe, elle profita de cette circonstance pour s'enfuir de nouveau et se rendre à Tananarive. Ici, ne sachant trop où se réfugier, elle vint nous trouver en nous priant de la cacher et de la prendre sous notre protection.

« Notre Mère ne savait si elle pouvait le faire, craignant d'exciter le courroux des Hovas. Enfin, touchées de compassion pour cette pauvre petite, nous résolûmes de la garder près de nous, comptant sur la protection divine.

« Un mois se passe, et nous ne découvrons en cette enfant rien que de bon, beaucoup de soumission, d'amour du travail, d'affection pour nous. Nous étions résolues à la sauver à tout prix.

« Mais voilà que le commandant parvient encore à découvrir sa retraite et envoie ses serviteurs la chercher en grande cérémonie. Dès que la petite les vit arriver, elle s'empressa de se cacher, mais, de toute nécessité, il lui fallut comparaître. Elle défendit alors sa cause avec une animation qui nous fit juger de sa bonté et de son intelligence. Pour nous, nous déclarâmes simplement que nous allions en référer à Radama, et que sa réponse seule nous indiquerait ce que nous aurions à faire.

« Voyant alors qu'ils n'aboutiraient à rien, ils résolurent de la surprendre et de l'emmener. Un soir, pendant nos prières, les émissaires du commandant viennent se cacher près de notre case. Ayant aperçu l'enfant près de la porte, ils essayent de l'entraîner. Aux cris qu'elle pousse, nous accourons. L'enfant se cramponne à moi de toutes ses forces. De mon côté, j'essaye tant que je puis de la retenir, et ma Mère aussi.

« — Mais c'est bien mal, leur dis-je, ce que vous faites! Pourquoi ne pas attendre la réponse de Radama, puisque nous ferons ce qu'il décidera?

« — Ma Sœur, nous voulons l'enfant et nous l'aurons.

« Et ils se mettent à taper sur nous trois comme sur du bois.

« Comme il était impossible de leur résister, nous envoyons chercher du secours chez notre voisin M. Readington. Celui-ci vient promptement. « Vous êtes des misérables, leur dit ce bon Monsieur. « Vous n'avez pas le droit d'entrer chez moi, sans ma permission, « le commandant pas plus que vous. Ces dames sont chez moi, leur « case m'appartient. » Ce qui n'était pas vrai; mais n'empêche qu'ils eurent peur alors et lâchèrent la pauvre enfant.

« Lorsqu'ils furent partis, nous nous mîmes à rire et de bon cœur.

« Nous avons reçu depuis la réponse du roi : Radama laisse l'enfant libre, il l'a signifié au commandant, qui nous laisse maintenant lui-même en paix.

« Que j'aurais encore de choses à vous dire! mais je n'en finirais pas. Si vous voyiez ces Hovas, lorsqu'ils sont habillés à l'européenne! Ils sont fiers comme des paons, avec leurs souliers vernis, leurs pantalons, leurs vestes rouges ou vertes. Ils se regardent en marchant, s'admirent, entrent dans les cases sans saluer et en sortent de même, après avoir tout regardé! Avec cela ils sont lourds, embarrassés, on dirait qu'ils ont deux pieds dans un soulier. Si vous considériez les femmes en malakoff, c'est plus comique encore [1]. »

DÉBUTS DE L'ŒUVRE. — SOMBRES PRESSENTIMENTS.

Sœur Gonzague n'est pas moins intéressante dans ses récits des humbles débuts de cette œuvre de Tananarive qui, moins de quatre années après, devait compter plus de 400 élèves.

Citons aussi quelques extraits de ses lettres :

16 *août* 1862. — « Hier, fête de l'Assomption, nous avons eu une touchante cérémonie. Comme c'était la fête de la très sainte Vierge et de l'empereur, on a déployé toute la pompe possible. Notre petite chapelle était ornée de draperies roses, blanches, rouges et bleues. De vieilles caisses recouvertes de garnitures formaient l'autel. Un traitant avait offert deux beaux vases, qu'on avait mis de chaque côté, avec six bouquets.

« Le drapeau français flottait sur la chapelle et attirait l'attention de tout ce pauvre peuple. Aussi se pressait-on pour y entrer : tous les Blancs y trouvèrent place, et pour le plus grand nombre des autres, ils demeurèrent dehors.

« Pendant la messe, je touchais l'harmonium et Sœur Marcelline, avec les enfants, chantait des cantiques. Le *Domine salvum fac* a été chanté deux fois, en l'honneur de Napoléon III et de Radama II.

« Nos petites filles étaient habillées de blanc. J'avais moi-même coupé toutes leurs robes et les leur avais fait coudre avec une petite pèlerine. Leurs mères les trouvaient charmantes; elles étaient dans une vraie jubilation. »

« Vous ne vous imagineriez pas les drôleries que l'on rencontre ici. Je viens de voir un aide de camp de la reine Marie, femme de Radama, portant pour vêtements : robe, jupon, malakoff, et, pour compléter sa toilette, un mantelet de dentelle!...

« Nous attendons l'évêque anglican. Il est, dit-on, puissamment secondé par son gouvernement, qui lui donne beaucoup d'argent [2].

[1] Lettre de Sœur Marcelline, 8 juin 1862.

[2] Les crédits votés pour Madagascar en ces dernières années (budget

Cela nous effraye peu. C'est sans argent que les apôtres ont converti le monde. Les puissances de la terre ne leur résistaient pas, parce qu'ils étaient de véritables apôtres. Tout ce que nous avons à craindre est de n'avoir pas assez l'esprit apostolique. Demandez-le pour nous au bon Dieu... »

16 *août* 1862. — « Contre notre attente, nous avons eu hier le roi et la reine à la messe. C'est un grand pas de fait en notre faveur. Ils se sont parfaitement tenus. Radama surtout paraissait très attentif au saint Sacrifice.

« La divine Providence semble faire tourner contre les Anglais tout ce qu'ils font pour se bien mettre dans l'esprit du roi et pour nuire aux catholiques. Cependant, ils inspirent à leurs adeptes un esprit de parti qui les rend dangereux; mais, je vous le répète, je n'ai pas peur. Dieu nous aidera, quelques épreuves qu'il nous réserve. »

ASSASSINAT DU ROI RADAMA.

Les sombres pressentiments de l'humble fille de Saint-Joseph ne devaient, hélas! que trop se réaliser. L'influence de la mission catholique allait tous les jours grandissant, ne rencontrant d'autres adversaires que les représentants des sociétés bibliques, qui s'efforçaient d'accréditer contre eux des contes aussi grossiers que ridicules.

Les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny demandaient instamment du renfort à Paris, ne suffisant plus à leur école et à leur ouvroir, où elles réunirent bientôt (1864) près de 400 enfants appartenant aux premières familles de l'île.

De tels succès, on le conçoit, n'allaient pas sans porter ombrage aux protestants. L'infortuné Radama devait payer de sa vie ses

de 1893) étaient de 741 000 francs. Mais ce n'est pas à la Mission catholique qu'allait la moindre bribe de cette manne réconfortante.

Notre résident général à Madagascar touchait un traitement annuel de 60 000 francs. Voici quelques autres chiffres empruntés à son budget : frais de représentation, 20 000 francs; frais de tournées, 20 000 francs; frais de service, 62 340 francs; dépenses spéciales, 50 000 francs; achats de cadeaux, 19 660 francs; frais de télégrammes, 12 000 francs. Le reste était réparti entre une quinzaine de fonctionnaires : vice-résidents, vice-consuls, chanceliers, etc.

Quant à la Mission catholique, elle recevait une subvention annuelle de 20 000 francs, imputée au budget des affaires étrangères sur le crédit des écoles d'Orient. Par ailleurs, elle recueillait de la *Propagation de la Foi* et de la *Sainte-Enfance* les 180 000 francs qu'elle dépensait, somme à peine égale aux frais de représentation de la résidence, et tout à fait insignifiante, si on la compare à celle de 1 300 000 francs, distribuée, chaque année, aux Missions protestantes.

sympathies pour la religion catholique et son dévouement à la France. Au commencement de l'année 1863, il tombait sous les coups d'assassins soudoyés, et sa veuve, Rasohérina, proclamée reine, acceptait, sous certaines conditions, d'épouser le premier ministre[1].

Cette mort fut, de tous côtés, le signal de troubles, de révoltes, de massacres. C'est au milieu de ces lamentables événements qu'eut lieu la cérémonie du couronnement de la nouvelle reine; elle-même avait invité les Sœurs à y assister. Voici la relation qu'en fit Sœur Gonzague :

« Il était onze heures, lorsque la reine arriva suivie d'une partie de l'armée. Quelle différence avec le premier couronnement! Là, des cris de joie, d'enthousiasme, de souhaits à n'en plus finir; ici, morne silence, saluts d'obligations, rien de plus dans cette assemblée immense (100 000 âmes au moins). Chacun craignait pour soi, personne n'éprouvait le moindre sentiment de joie; la reine elle-même était d'une tristesse qui faisait peine à voir. Je crois bien qu'elle a pleuré, car nous l'avons vue s'essuyer les yeux plusieurs fois comme à la dérobée. Ses regards étaient sans cesse portés vers nous. Elle n'a pas eu l'air de voir les trois malheureux Anglais qui se trouvaient là.

« Quand on allait présenter le *hasina* (hommage), la reine faisait recevoir l'individu et les présents (1 piastre) par un officier. Les plus recommandables pouvaient monter sur le trône, à la condition qu'ils ne fussent que trois. Quant à nous (la mission catholique), nous sommes allés tous ensemble la saluer. La reine a dit d'une voix faible, comme quelqu'un qui n'a qu'un souffle : « Faites-les « venir. » Alors les officiers ont prié le P. Finaz et deux autres de monter; mais la reine, voyant que la plupart d'entre nous restaient en bas, a ajouté : *Tsia, izi rehetra!* « Non, eux tous ! » Elle nous a reçus comme des amis; elle nous a souri, et son sourire semblait nous dire : « Croyez que je vous aime et vous protège. »

« Ensuite, les chefs des tribus sont venus prononcer chacun son discours : c'était très curieux. A quatre heures et demie, la séance a été levée.

[1] Le 12 mai 1863, Radama était assassiné; par qui? Par Rainivoninahitriniony, chef de l'armée et premier ministre, furieux de ne pas se sentir le maître absolu et jaloux de la faveur accordée aux Européens? Extérieurement, oui. En fait, Ellis a toujours été soupçonné d'avoir occasionné, peut-être préparé ce crime, et il semble bien difficile de le laver de cette infamante accusation. Ses antécédents, son caractère, sa conduite, la somme énorme, — 1 300 000 francs, — qu'il dépensa pendant l'année 1862, enfin le parti qu'il tira, pour l'influence anglaise, de ce régicide, tout concourt à l'accuser. (*Madagascar et les Hovas*, par J.-B. Piolet, p. 235.)

« Pendant les jours qui ont suivi, la reine a fait un voyage à Ambotu-Mange, ville assez considérable à 3 lieues de Tananarive, où ont été renouvelées les cérémonies de l'ancien régime, sur le tombeau de la vieille reine. Là aussi, celui qui dirige les événements a forcé, dit-on, l'épouse de Radama II à faire alliance avec lui, avec menace de se préparer lui-même les voies au trône si elle refusait. Depuis ce dernier acte, tout semble assez pacifique; mais les faux bruits que l'on répand sans cesse tiennent la population en suspens. « Radama est vivant », affirment les uns; « Nous l'avons « vu à tel endroit », déclarent les autres. Celui qui l'a enterré aurait dit à l'un des Pères : « S'il est vivant, il faut qu'il soit ressuscité, « car il était bien mort[1]. »

TRIOMPHE DES PROTESTANTS. — CATHOLIQUES PERSÉCUTÉS.

« Il semble, ajoutait la Sœur peu après, que Dieu se plaise à alimenter dans nos cœurs le désir du martyre par les troubles qui règnent toujours dans la capitale. Nous sommes loin d'avoir la paix. A chaque instant, ce sont de nouveaux bruits, de nouvelles arrestations, des condamnations à mort nouvelles, sur les moindres soupçons, et cela sans procédure ni jugement. Plusieurs sont enchaînés et exilés. Le bruit qui s'est répandu que le roi n'était pas mort est en grande partie la cause de toutes ces exécutions et de tous ces désordres. On peut donc s'attendre à tout...

« Ce qu'il y a de plus pénible, c'est de voir l'hérésie marcher d'un pas assuré, faire autant de prosélytes et perdre tant de pauvres âmes : car les infortunés païens ne sortent de l'idôlatrie que pour s'égarer plus avant dans la voie de l'erreur. Tous les gens de bien les plaignent; mais ils n'osent ou, pour mieux dire encore, ils ne peuvent y remédier, s'ils veulent conserver leur place et leur personne, vu les idées actuelles du gouvernement, car, quoique la persécution ne soit pas déclarée ouvertement, elle n'en existe pas moins. La reine n'a aucune part aux affaires; c'est le premier ministre qui gouverne et qui s'est fait le protecteur de nos ennemis.

« Je vous parlais de notre petit troupeau. Malgré tout, nous venons de le grossir de 65 nouveaux néophytes, dont 36 de nos élèves. Le nombre de nos enfants s'élève maintenant à près de 400. Dieu nous aide d'une manière sensible; car, bien que nos santés soient très faibles, nous nous soutenons au milieu d'une pareille besogne. Si nous étions plus nombreuses, nos élèves augmenteraient à proportion.

[1] Lettre du 4 février 1864.

« La première classe compte 50 élèves, toutes appartenant à la haute société, princesses et nobles; la seconde en a autant. Quant à la mienne, qui est celle des esclaves, elle est de 125 à 150, présentes tous les jours; mais 500 sont inscrites et viendraient si l'on pouvait s'en occuper.

« En général, le gouvernement est tout dévoué aux protestants. J'éprouve cependant l'intime confiance que l'erreur finira par tomber et que la vérité triomphera. Le fait suivant peut être considéré comme un indice favorable. Deux petites filles ayant demandé à leur père la permission de recevoir le baptême, celui-ci qui, pourtant, a son entrée libre au palais, leur a répondu : « Faites « tout ce que les Sœurs vous diront; ce sont des femmes d'un bon « esprit [1]. »

ÉLOGES OFFICIELS.

Une année après, les Sœurs recevaient un témoignage des plus flatteurs de la part du consul français à Madagascar, M. Laborde, ou, comme on l'appelle là-bas, « le grand Laborde », parce que, après avoir travaillé toute sa vie pour donner la grande île africaine à la France, et n'avoir échoué que par la pusillanimité du gounernement qu'il servait, il a su, du moins, lui réserver ses droits. Voici ce qu'il écrivait à la supérieure générale des Sœurs à Paris :

« Tananarive, le 13 mars 1865.

« Madame,

« L'intérêt que je prends au succès de la Mission catholique de Madagascar me fait un devoir de vous entretenir un instant des religieuses qui y sont attachées et qui rendent ici de si grands services.

« Ecrivant dernièrement au Supérieur général des missionnaires, je lui disais qu'aux Sœurs principalement était due une grande partie du bien qui s'opère à Madagascar. Je suis heureux de vous rendre le même témoignage, Madame, et de vous dire que, par leur zèle à instruire les jeunes filles et leur dévouement à soigner les malades, les Sœurs ont su s'attirer la confiance, l'estime et l'affection de tous en général et en particulier de la reine, qui les honore d'une profonde sympathie.

« Elle l'a déjà prouvé en leur confiant l'éducation d'une princesse, sa fille adoptive; elle en donnerait bien d'autres preuves, si elle avait la libre volonté de ses actes et si elle n'était sans cesse entravée par les officiers qui gouvernent en son nom.

« Nos Sœurs ont donc fait beaucoup de bien; mais c'est encore

[1] Lettre du 30 septembre 1864.

peu en comparaison de ce qui reste à faire; et c'est surtout dans l'avenir que leurs travaux sont appelés à porter leurs fruits.

« En élevant les jeunes filles dans la pratique du bien et de la vertu, elles prépareront les voies à la civilisation que les Malgaches aveugles semblent vouloir repousser.

« Ces jeunes filles, devenues plus tard leurs épouses, adouciront insensiblement la rudesse de leurs mœurs, leur feront aimer ce qu'ils ont détesté et établiront ainsi, mieux que n'auront pu le faire tous nos discours, la pacifique influence de la France et de la religion chrétienne : double but que je poursuis depuis plus de trente ans à travers mille obstacles, et que je serais heureux de voir atteint, grâce à la persévérance de vos Sœurs.

« Une si noble conquête tentera votre grand cœur, Madame, et je suis convaincu que vous ne négligerez rien pour y arriver.

« Il est bien évident que ce résultat ne peut s'obtenir dans les conditions actuelles. Aussi vous prierai-je de vouloir bien prendre en considération les observations que je me permets de vous soumettre et qui sont puisées dans la connaissance que j'ai des hommes et des choses de ce pays que j'habite depuis si longtemps.

« D'abord, un personnel plus nombreux est de toute nécessité. Comment, en effet, six Sœurs pourraient-elles suffire à l'éducation de plus de 400 élèves, qui se pressent tous les jours dans leurs classes, et aux soins que demandent les nombreux malades d'une ville qui ne compte pas moins de 80 000 âmes?

« Je parle de 400 élèves : avec un plus grand nombre de Sœurs, ce chiffre serait au moins doublé, le monopole de l'éducation des jeunes filles étant pour ainsi dire entre leurs mains; car je ne considère pas comme sérieuse la concurrence des missionnaires anglais. Les Malgaches eux-mêmes comprennent combien est supérieur l'enseignement donné aux jeunes filles par des femmes, et surtout par des religieuses.

« Hâtez-vous donc, Madame, d'envoyer du renfort, afin de recueillir les fruits des travaux commencés.

« Il m'est pénible de voir ces pauvres Sœurs user leur santé par un travail au-dessus de leurs forces, et je serais désolé si leurs efforts surhumains venaient se briser contre quelques difficultés matérielles si faciles à surmonter. En ce moment, douze Sœurs ajoutées aux six qui sont déjà à Tananarive ne seraient pas de trop. Je crois qu'il vaudrait mieux les envoyer directement de France que de choisir parmi celles qui sont à Saint-Denis. La transition du climat chaud de la Réunion au climat tempéré de Tananarive ne peut que leur être préjudiciable. J'ai eu l'occasion de le remarquer.

« J'ose espérer, Madame, que vous voudrez bien faire droit à ma requête et que vous ne serez pas insensible au plaisir de faire du bien aux pauvres Malgaches qui, en retour, béniront chaque jour votre nom et remercieront la Providence d'avoir fait lever sur eux le soleil de la vérité.

« *Le Consul de France :*

« Signé : J. Laborde. »

Huit ans après, nous trouvons la même note élogieuse dans une lettre adressée à la Supérieure des Sœurs à Tananarive par M. Campan, le neveu de M. Laborde, qui, élevé dans le pays, avait épousé une femme hova et continuait à Madagascar l'action bienfaisante de son oncle.

DÉVELOPPEMENT DES OEUVRES DES SOEURS.

A ce moment déjà (1872), l'œuvre des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny à Madagascar était considérablement développée.

Pour ce qui concerne l'enseignement, nous trouvons quatre écoles à Tananarive (560 élèves) ; trois à Fianarantsoa, capitale des Betsileos, et deux à Tamatave, en tout 1520 enfants. En 1879, leur nombre s'élève à 1877.

Pour ce qui est du soin des malades, il y a un hôpital ou dispensaire dans ces trois centres. Le nombre des personnes qui se présentent tous les jours à celui de Tananarive est d'environ 150 à 200. La Sœur qui en est chargée y consacre toute la matinée; le soir, elle va voir les malades à domicile.

Comme elles ne pourraient suffire à tout, vu leur petit nombre (20 religieuses), elles se font aider dans les classes par leurs premières élèves, qu'elles emploient dans chaque division, sous le nom de monitrices, et à qui elles donnent un petit payement chaque mois.

En janvier 1879, elles demandent trois Sœurs pour Mananjary, au sud de Madagascar et trois pour Emerimandrosa, à 5 lieues de Tananarive.

Au moment où elles sont une première fois expulsées du pays, par suite des intrigues anglicanes [1], le nombre des jeunes filles

[1] Le 14 août 1885, le protestant et néfaste ministre des affaires étrangères, M. de Freycinet, recevait dans son cabinet M. Procter, consul de Madagascar à Londres, et le célèbre Parret, venus *pour convaincre la France de la futilité d'un protectorat français*. Et leur intervention ne fut pas sans résultat, car c'est aussitôt après que M. Patrimonio fut envoyé à Tamatave et qu'il fut chargé, de concert avec l'amiral Miot, de faire accepter, en le modifiant si besoin était, un plan de convention préparé à Paris et concerté,

Malgaches élevées dans leurs pensionnats ou dans les écoles de villages, tenues par des institutrices indigènes, dépasse le chiffre de 14 000. Celui des jeunes garçons élevés au collège des Jésuites ou dans les écoles des Frères des Ecoles chrétiennes est à peu près d'autant. Et tous ces enfants reçoivent une éducation française! [1]

LES SOEURS EXPULSÉES DU PAYS.

Voici la relation de cette première odyssée, faite par la Supérieure des religieuses de Madagascar, Sœur Gonzague :

« C'est le 26 mai 1883 que nous reçûmes la triste et bien pénible injonction d'abandonner nos chères enfants, nos chrétiens et toutes nos œuvres. Trois jours seulement nous étaient accordés pour faire les préparatifs du départ. Nous étions même condamnées à faire le voyage à pied, si la Providence n'eût déjoué les projets de nos ennemis. Une de nos enfants, excellente chrétienne, nièce et belle-fille du premier ministre, alla se jeter aux pieds de son beau-père, le suppliant de ne pas chasser les Pères et les Sœurs qu'elle regardait comme ses pères et ses mères dans la foi.

« Le premier ministre fut touché de cette démarche. Il désirait même révoquer l'arrêt porté contre nous; mais les Anglais s'y opposèrent en disant : « Il faut que tous les sujets français quit-
« tent au plus vite Madagascar. Les intérêts du royaume le deman-
« dent. » Ces Anglais protestants, et quelques grands du pays

— on a pu l'affirmer avec vraisemblance, — entre le ministre président du Conseil et les délégués protestants, anglais et français. (*Madagascar et les Hovas*, par J.-B. Piolet, p. 239.)

[1] Voici la dernière statistique des œuvres et du personnel de la Mission :

Missionnaires prêtres, dont un évêque.	55
Frères coadjuteurs.	18
Frères des Ecoles chrétiennes, à Tananarive, Fianarantsoa et Tamatave.	16
Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, aux mêmes endroits.	27
Total du personnel européen.	116
Instituteurs et institutrices indigènes.	700
Ecoles normales	9
Collège.	1
Elèves : garçons et filles.	26 736
Eglises.	83
Chapelles.	277
Postes ou stations.	433
Catholiques ou adhérents.	136 175
Imprimerie.	1
Observatoire.	1
Léproseries (dont celle de Tananarive compte 150 malades).	2

qui adhèrent à leur doctrine pour l'argent reçu d'eux, sont les seuls à nous détester.

« Le 28 mai 1883, nous quittâmes donc la capitale au milieu des pleurs et des sanglots de nos enfants et de nos chrétiens qui étaient inconsolables. Quel spectacle déchirant pour nos cœurs! Les deux premières journées, nous marchâmes à pied avec notre petit paquet sous le bras jusqu'à Ambohimalaza, village situé à 2 lieues de Tananarive. Là, on organisa une caravane avec porteurs. Leur paye plus que doublée en attira assez pour nous sortir d'affaire.

« Mais, à deux jours de Tamatave, la peur des canons les fit s'enfuir par troupes. Nous fîmes le reste du voyage en pirogue et à pied. Il nous fallut huit jours. Enfin, à deux heures de Tamatave, 200 de nos soldats sont venus nous chercher. Nous marchions à pied au milieu d'eux.

« Hier (27 juin) dans la nuit, grande alerte.

« Les Hovas ont tenté (c'était la troisième fois) de surprendre les Français et de s'emparer de la batterie : pas un soldat français n'a été atteint, mais, pour les Hovas, ils ont été bombardés et fusillés et l'on en a tué un bon nombre. A l'un des postes avancés, 25 soldats ont soutenu le choc contre 200 Hovas, pendant deux heures.

« Que tout cela est triste! Si on peut monter jusqu'à Tananarive pour en débusquer les Anglais nombreux qui soutiennent les Hovas de leurs pernicieux conseils, le pays sera à la France. Et jamais peut-être la France ne trouvera une si belle colonie; car c'est un magnifique pays plein de richesses; il y a aussi des mines d'or et d'argent. De plus, il sera facile à conquérir, car il a relativement très peu d'habitants, et ils ont peur de nos armes, il faut voir!

« Même entre eux, ils ne se battent pas. Le plus fort coupe et tranche; le plus faible se soumet et tout est fini.

« Il est vrai que nos grands de Tananarive font les orgueilleux, parce qu'ils s'imaginent que les Français n'iront pas les trouver là-haut, que les chemins sont trop difficiles. Mais s'ils les voyaient arriver, on rirait de les voir courir : il n'en resterait pas un!

« Pour nos Français, ils n'ont que trois choses à craindre : la *fièvre*, dont on peut se préserver ou se guérir facilement; les *surprises* et leur *bon cœur*. De ces trois choses, c'est la dernière que je redoute le plus pour nos armées, parce que je connais le caractère des chefs hovas, qui sont des traîtres insignes. Quand ils tâcheront d'émouvoir leurs vainqueurs en demandant pardon et en versant des larmes de crocodiles, le mieux serait de n'en rien croire et de pourvoir à sa sûreté.

« Quant à la masse du peuple, elle est tellement malheureuse qu'elle recevrait nos Français comme des libérateurs et se mettrait de leur côté.

« Si on ne profite pas de ce moment, on le regrettera, car, plus tard, on aura affaire à une population armée, ce qui offrira dix fois plus de difficultés[1]... »

LES SŒURS INDIGÈNES.

Les Sœurs avaient non seulement élevé beaucoup de jeunes filles, mais encore créé un noviciat de Sœurs indigènes. A leur départ de Tananarive, elles confièrent la garde de leur maison principale et de leurs œuvres à trois novices et à trois postulantes. Celles-ci s'acquittèrent de leur mieux de cette lourde tâche. En effet, quelques mois après, elles envoyaient la lettre collective suivante à la Supérieure principale à Tamatave, Mère Gonzague :

« Grâce à tout ce que vous avez fait ici, la religion et les écoles catholiques progressent. Tout le monde en convient, même les protestants, qui en sont très étonnés, parce qu'ils s'attendaient à voir tout cela anéanti...

« A la fin de février, les chrétiens se sont réunis et ont fait la retraite. C'est le cher F. Raphaël (un Malgache) qui a fait les instructions. C'était admirable de voir le renouvellement des chrétiens dans la piété...

« Au jour où la nouvelle reine Ranavalo III s'est montrée au peuple pour la première fois, tous les chrétiens des villages sont venus se joindre à nous. Les membres de l'union catholique ont présenté l'hommage ordinaire au nom de tous les catholiques rassemblés. Puis ils ont invité tous les maîtres d'école des campagnes à un banquet où ils ont convenu des moyens à prendre pour maintenir le bien déjà fait.

« Les protestants font tout ce qu'ils peuvent pour ruiner la religion et les écoles catholiques. Quand vous êtes partis, c'était cela qu'ils attendaient. Ils ont montré beaucoup de joie de votre départ; à cette occasion, ils ont fait des festins... Vous dire tout ce dont on abreuve les élèves catholiques dans les villages, haine, colère, pièges, etc., etc., c'est impossible. Vous savez bien ce que cela peut être. Mais, à mesure qu'augmente la persécution, on voit aussi augmenter la ferveur des chrétiens.

« Lorsque vous pourrez revenir, mes Sœurs, que personne ne reste, pas même les plus âgées! Les enfants demandent à Dieu tous les jours que tout le monde revienne. Amenez des Sœurs nouvelles,

[1] Lettre de Sœur Gonzague, 28 juin 1883.

car il y a beaucoup de travail et peu d'ouvriers. Les lépreux nous ont dit qu'ils se levaient trois fois la nuit pour prier pour vous[1]. »

RETOUR DES SOEURS. — VISITES OFFICIELLES.

Après trois années d'expulsion (3 mars 1886), les Sœurs purent reprendre leurs œuvres, qu'elles avaient quittées avec tant de regret.

Malgré ces trois années d'absence, les défections parmi les chrétiens avaient été relativement peu nombreuses. Soutenus et encouragés par la bonne Victoire Rasoamanarivo, nièce et belle-fille du premier ministre, presque tous étaient restés fidèles.

Bientôt les classes se remplirent d'élèves, et tout reprit le train accoutumé.

Vers la fin d'avril 1888, un grand mouvement en faveur du catholicisme se déclara même à Tananarive et dans les environs. Plusieurs princesses et dames d'honneur embrassèrent la religion catholique et se firent baptiser[2].

M. Larouy, résident général en l'absence de M. Le Myre de Vilers, voulant constater l'état des écoles et le savoir des élèves sur la langue française, alla faire visite aux Sœurs, accompagné de plusieurs notables Malgaches. Mgr Cazet présida la séance. Ces messieurs interrogèrent les enfants et se déclarèrent très satisfaits.

Pendant les trois ans qu'il a passés à Tananarive, M. Le Myre de Vilers, ministre plénipotentiaire, leur a fait aussi plusieurs visites, et, au moment des adieux (juin 1889), il leur a promis tout son concours.

NOUVEAU DÉPART DES SOEURS. — BIEN MAINTENU.

Par suite de la guerre survenue entre la France et le gouvernement hova, vers la fin de l'année dernière, la mission catholique dut, sur l'ordre du résident français, quitter de nouveau Tananarive et Fianarantsoa, le 20 octobre et les jours suivants, au milieu des larmes de toute la chrétienté, pour se rendre à Tama-

[1] Lettre du 3 mars 1884.

[2] Un fait à noter dans cette période est la consécration de la superbe cathédrale de Tananarive (10 décembre 1890), à laquelle la reine voulut bien assister. Un superbe trône lui avait été préparé. Elle y prit place, ayant à sa gauche son époux, le premier ministre actuel.

Aussitôt Mgr Cazet commença la messe; et, à l'évangile, un Père s'avança vers la reine pour lui exprimer, au nom des membres de la Mission et de tous les chrétiens, ses sujets, la joie que causait sa présence. Toute la cérémonie dura deux heures qui parurent courtes à l'assistance. Elle se termina par quelques paroles de Mgr Cazet à la reine et au premier ministre : ceux-ci l'en remercièrent par une profonde inclination.

tave. Les Sœurs s'y trouvèrent toutes réunies le 2 novembre, après des voyages effectués sans accident, mais non sans grande fatigue.

Ce nombreux personnel de Sœurs ne pouvant demeurer à Tamatave, quatorze d'entre elles se réfugièrent chez leurs compagnes de la Réunion, afin d'y attendre le moment où elles pourraient retourner à leur poste. Les autres furent mises à la disposition de l'administration, pour le soin des malades et des blessés pendant la durée de la guerre.

Les Sœurs malgaches ont dû rester à Tananarive, le gouvernement hova s'étant refusé à les laisser partir; mais, par prudence et d'après les ordres de leur Supérieure, elles ont déposé le costume religieux. Le gouvernement avait promis de les protéger et de les laisser libres d'agir comme par le passé et il a tenu parole, ainsi qu'on peut le voir par les détails suivants fournis à la Supérieure des Sœurs à Tamatave par la principale des Sœurs malgaches restées à Tananarive :

« Le premier samedi qui a suivi votre départ, bon nombre d'élèves et plusieurs chrétiens se réunirent le matin à l'église pour prier et chanter les litanies de la Sainte Vierge, selon l'usage, surtout pour recommander à notre bonne Mère du ciel que nos mères de la terre arrivent heureusement à Tamatave; mais, hélas! les élèves, au lieu de chanter, ne firent que sangloter, les chrétiens de même. Après avoir donné un libre cours à nos larmes, chacun se retira le cœur bien gros.

« Le lendemain dimanche, la cathédrale était pleine. Presque toutes nos élèves s'y trouvaient présentes, au grand étonnement de tout le monde. Nous priâmes avec ferveur, demandant à Dieu de ne pas nous laisser orphelines...

« Soyez sans inquiétude à notre sujet, nous sommes très tranquilles dans notre bien-aimée communauté. Le gouvernement nous protège, il nous a donné des gardiens qui sont obligés de veiller sur nous jour et nuit. De plus, nous avons toute latitude de nous occuper de nos œuvres. Nous vous promettons de faire tout notre possible pour que les classes ne souffrent pas trop pendant votre absence qui, nous l'espérons, sera de courte durée [1]. »

Comme on le voit, les dispositions de cette jeune chrétienté sont des plus consolantes. Au reste, on espère que les catholiques de Madagascar auront moins à souffrir, cette fois, de la dispersion de la mission qu'en 1883, les œuvres ayant eu le temps de se consolider, les chrétiens étant plus fermes dans la foi, et le gouvernement disposé à les protéger.

[1] Lettre du 24 novembre 1894.

LES SOEURS AUX AMBULANCES.

Le commandant de la station navale n'a pas tardé à demander des Sœurs pour une ambulance à Tamatave, et cinq d'entre elles y sont entrées en fonctions vers la fin du mois de décembre dernier.

A Paris, le ministre de la guerre s'est adressé directement à la Supérieure générale, en vue d'obtenir des Sœurs pour le service de santé pendant la campagne de Madagascar, et notamment pour le sanatorium de Nossi-Comba (voisin de Nossi-Bé), l'hôpital ou ambulance de Majunga, et l'hôpital d'évacuation de Suberbieville. Chacun de ces établissements comporte cinq ou six Sœurs.

Terminons nos citations par cet extrait d'une lettre récente qui renferme, hélas! de peu consolants détails sur l'état sanitaire à Tamatave :

« L'administration navale vient de me demander une cinquième Sœur pour l'ambulance, quatre ne peuvent plus suffire, tant il y a de malades.

« Les provisions alimentaires sont hors de prix, et l'on a beaucoup de peine à s'en procurer. On paye les œufs 0 fr. 30 et souvent 0 fr. 50 pièce. Jamais de légumes verts; aussi n'est-il pas étonnant qu'il y ait tant de malades. Nous faisons tout notre possible pour les bien soigner; mais, hélas! nous avons la douleur d'en perdre plusieurs. La plupart sont des jeunes gens inexpérimentés du climat; ils font des imprudences par l'usage trop fréquent de boissons alcooliques; la dysenterie se déclare et il n'y a plus de remède[1]... »

A ce simple exposé des faits concernant l'œuvre des Sœurs françaises à Madagascar, nous croyons superflu de rien ajouter. Tout lecteur sentira comme nous combien, pour une fois, au moins, Gambetta disait vrai, lorsqu'un jour il déclara que « l'anticléricalisme ne doit pas être un article d'exportation ». Mais comment parviendra-t-on à maintenir l'œuvre si patriotique de nos missionnaires au dehors, si on la ruine à l'intérieur?

Jean Latappy.

[1] Lettre de Sœur Zénaïde, supérieure des Sœurs de Tamatave, 23 mars 1895.

LES LILAS SONT EN FLEURS

I

Comme chaque matin, le baron des Claies, en passant dans le hall, décrocha d'une patère sa grande houppelande fourrée de poil rude, et partit pour sa promenade habituelle, en compagnie de Cosaque, son saint-bernard. Le froid piquait. Un jour indécis commençait à peine à se dégager des nuages blafards, et les coteaux légers qui dentelaient l'horizon, — l'horizon tranquille et bienveillant de cette France centrale que nos vieux poètes appelaient si justement « la douce France », — portaient des crêtes de neige. Pour se préserver de l'aigre bise qui faisait craquer les branchillons morts, le baron prit ses gros gants fourrés; et tout en les enfilant, il examina ses mains où des taches violacées, marquant la paume du côté des pouces, l'inquiétaient depuis quelques jours.

« Hum! fit-il, *elles* ne s'en vont pas... Diable! diable!... c'est peut-être bien la goutte, décidément!... »

Il réfléchit un instant, et s'efforça de repousser cette idée désagréable :

« Bah! mon père a eu sa première attaque à cinquante ans. Pourquoi aurais-je eu, moi, huit ans de répit? C'est autre chose, ou ça n'est rien!... Ici, Cosaque!... »

Le chien s'approcha, en secouant le panache jaune de sa queue, et vint frotter contre la main de son maître sa large tête intelligente. Mais M. des Claies, préoccupé, ne parvenait pas à chasser le souci qui venait de se lever dans son esprit.

— Mon Dieu! oui, mon pauvre vieux, fit-il en flattant le chien, que ce soit la goutte ou autre chose, que ce soit cette année ou l'an prochain, il faudra bien que la maladie vienne. Et c'est toi qui me tiendras compagnie, dis?

Le sentier où il marchait, entre des charmilles et une pelouse en pente, longeait le haut de sa propriété. Plus bas, sur un des côtés du pré, croissait le petit bois de lilas d'où tirait son nom le « châ-

teau », comme les gens du pays appelaient l'habitation du modeste petit gentilhomme, qui, en réalité, ressemblait plutôt à une vaste ferme confortable; et, sous le ciel désolé, les arbustes entrechoquaient leurs petits bras secs et noirs.

« Pour sûr, se dit le promeneur, nous allons avoir de la neige!... »

Tout impressionné par la mélancolie du paysage, il esquissa de vagues réflexions, qui, depuis quelque temps, revenaient souvent dans ses rêveries, et qui se condensèrent en une comparaison banale et vraie : après l'hiver de la terre, le printemps revient, les prés verdoient, les arbres refleurissent, l'étang, dont il apercevait la glace à travers les hauts squelettes des ormes, délie son eau lourde et moirée, tandis qu'à l'hiver de l'homme un nouveau printemps n'apporte que quelques déchéances de plus :

« Encore l'âge fit-il, en monologuant selon son habitude, c'est peu de chose, quand la santé n'est pas mauvaise... Il y a de belles vieillesses comme il y a de beaux hivers, des hivers tout clairs, pleins de soleil..., pas comme celui de cette année!... Mais la solitude!... »

Car, depuis la mort récente de son vieux valet de chambre, qui avait été pour lui un véritable ami, il se trouvait affreusement seul, au milieu de ses domestiques indifférents. Depuis deux ans, il n'avait pas même vu son fils, qui venait d'être promu capitaine et se trouvait en garnison à Alger. René viendrait-il au printemps? Peut-être, mais ce serait pour un séjour d'une semaine ou deux, pendant lesquelles le jeune homme, ayant peu de plaisir dans ce coin écarté du monde, en donnerait à son tour bien peu : d'autant qu'il n'y avait pas, entre le fils et le père, une intimité particulièrement affectueuse.

Ils s'aimaient, sans doute, mais à leur manière, en hommes inaccoutumés à la tendresse. L'échange de leurs sentiments restait toujours contraint et froid. Peut-être René gardait-il trop profonde l'empreinte de ses tristes années d'enfant sans mère, aux côtés de ce père qui, lent à se consoler d'une perte irréparable, étendait sur le petit l'ombre de son deuil : maussade, d'ailleurs, par tempérament, bourru, retenu dans ses effusions par une indéfinissable crainte de rien montrer de sa sensibilité, n'ayant du père, dans ses allures, que la sévérité, alors qu'il en avait au fond toute la tendresse, grondant volontiers pour rien, — et la main prompte. Aussi, René avait-il quitté joyeusement la maison; et, dans le choix de sa carrière, la considération que l'état militaire condamnerait son père à l'isolement ne l'avait point arrêté. Non par égoïsme : mais il n'imaginait pas qu'il pût être nécessaire au baron. Celui-ci, d'ailleurs, ne fit rien pour le retenir.

— Tu es libre! déclara-t-il à son fils, qui put le croire indifférent.

Et quand le jeune homme venait en vacances aux *Lilas*, il n'eût jamais soupçonné, à l'accueil qu'il y recevait, les fièvres qu'éveillait l'annonce de son arrivée, les mornes tristesses cachées qui suivaient son départ.

Depuis sa sortie de Saint-Cyr, il menait une vie errante, au hasard de ses garnisons, à travers la France et les colonies; et, de temps en temps seulement, par devoir plutôt que par affection, il venait passer quelques jours avec son père. Pourtant, d'année en année, il apportait à ses visites plus de complaisance, plus de sentiment, soit qu'il comprît mieux l'isolement du baron et en eût pitié, soit aussi que M. des Claies, qui s'attendrissait avec l'âge, devînt, sans s'en douter, un peu plus expansif, et lui témoignât mieux son affection. Après leur dernière entrevue, René était parti avec une émotion pour lui nouvelle; il avait écrit plus souvent, et, s'il ne venait guère, du moins annonçait-il fréquemment ses prochaines visites, comme pour faire acte de bonne volonté. On lui répondait en substance : « Quand tu viendras, tu seras le bienvenu; mais ne te dérange pas pour moi. » En sorte qu'il se sentait libre, et, avec l'égoïsme de son âge, usait de sa liberté.

Ce matin-là, comme M. des Claies attendait depuis plusieurs jours une lettre attardée, il était enclin, plus encore que de coutume, à penser à son fils :

« Ce n'est pas lui, commença-t-il, sur qui je pourrais compter! »

Et, poussant sa rêverie :

« ... De moins en moins, naturellement!... A présent, je suis peut-être encore pour lui quelque chose, ou l'ombre de quelque chose... Je représente à ses yeux, tant bien que mal, la famille, le foyer dont on a vaguement besoin, quoiqu'on coure le monde, le vieux tronc dont on est une branche détachée... Mais, plus tard, quand il sera marié?... Car, enfin, il se mariera, un de ces quatre matins, c'est probable. Il me donnera une belle-fille..., que je ne connaîtrai pas, qui ne sera pour moi qu'une étrangère, qui me trouvera grincheux et grognon et aura peur de moi... Ils auront des enfants, qu'on m'amènera, de sept en quatorze, en cérémonie, et dont il ne s'agira pas de chiffonner les robes de dentelles... Quand il faudra venir chez grand-papa, ce sera pour eux une façon de corvée, et peut-être bien qu'ils parleront de moi comme de l'ogre du *Petit Poucet*... »

C'est ainsi qu'il s'attristait en pensant à la jeune femme, dont l'image évoquée faisait surgir dans sa mémoire une autre image, disparue depuis si longtemps, et aux enfants qui seraient un peu les siens, mais dont sa vieillesse ne jouirait guère...

Il n'eut pas le courage de descendre jusqu'à l'étang : il revint donc sur ses pas, par un autre sentier qu'une palissade treillagée séparait de la grande route, au contour de laquelle il eut la chance de voir déboucher le curé. Les deux hommes se saluèrent, en s'arrêtant des deux côtés de la palissade :

— Vous allez bien, monsieur le curé?

— Très bien, monsieur le baron, je vous remercie. Et vous-même?

— Heuh! heuh!... Ça va, ça va comme ça peut...

Heureux d'échanger quelques paroles avec une bonne figure de connaissance, M. des Claies calait ses coudes, le mieux possible, contre les pointes de bois croisées.

—... Car l'âge est là, monsieur le curé, l'âge est là!

En observant M. des Claies, le curé se dit à part soi que le baron, très vert encore, commençait pourtant à se voûter un peu, que ses tempes se dégarnissaient, que les poils blancs se multipliaient dans sa belle barbe bien soignée; il protesta pourtant, comme il convient en pareil cas, mais sans beaucoup de conviction; et il se fit le petit silence un peu gêné qui suit d'habitude ces sortes de compliments. Ce fut le baron qui le rompit :

— Quel froid, aujourd'hui, hein?

— C'est vrai qu'il fait joliment froid, approuva le curé.

Il ajouta :

— Ceux qui sont dans le Midi ont de la chance... Ainsi, M. René, là-bas, en Algérie, où l'on ne connaît ni le froid ni la neige... A propos, est-ce que vous avez de bonnes nouvelles de lui?

Le baron se garda bien d'avouer sa déconvenue :

— Oui, grogna-t-il, oui, je vous remercie, il va bien.

— Vous l'attendez toujours au printemps?

— Hum!... Avec ces jeunes gens, on ne peut jamais compter sur rien... Une fois hors du nid, ils volent...

— Mais M. René, lui, n'est pas comme beaucoup d'autres : il revient volontiers.

— Sans doute, sans doute, monsieur le curé. Néanmoins...

Le baron n'acheva pas sa phrase et se mit à parler d'autre chose. Puis ils se séparèrent. M. des Claies s'en fut prendre son premier déjeuner dans la vaste salle à manger où, depuis tant d'années, il s'asseyait seul au bout de la grande table. A côté de son chocolat et de ses deux croissants qu'il mangeait d'habitude avec un appétit aiguisé par sa promenade matinale, il trouva son courrier du matin : son journal, deux circulaires qu'il jeta dédaigneusement et un faire-part mortuaire. Son cœur se serra en constatant que c'était tout. Il ouvrit le faire-part et lut :

«... Convoi, service et enterrement...

FRANÇOIS-ALEXANDRE DES CLAIES

« De la part de Madame veuve des Claies, de Mademoiselle Marie-Anne des Claies... » et des noms inconnus.

Ce lui fut une émotion.

« Pauvre Alexandre! songea-t-il. Je ne savais même pas qu'il fût malade. Il y a si longtemps que je ne savais rien de lui. Pourtant, nous étions cousins, nous avons été amis... »

Il relut le faire-part qui lui suggéra encore ces réflexions.

« Deux ans de moins que moi... Pas de parent plus proche de notre côté... Il habitait donc Orléans? Depuis quand?... Il ne laisse qu'une fille?... Je lui croyais un fils, moi... Peut-être qu'il l'a perdu... Ou bien, c'est moi qui me trompe... »

Des souvenirs, en foule, l'assaillirent : des souvenirs anciens, qui le ramenaient, par-delà les années, à son enfance, à sa jeunesse, à son mariage, à celui d'Alexandre. Il y avait des jeux, des études, de l'amitié, de l'amour, du bonheur. Tout cela nageait dans le soleil du passé. Puis une ombre s'étendait sur cette lumière : le deuil dont sa vie avait été frappée, sa retraite farouche aux *Lilas*, avec le petit René, les longues heures de désespoir dont il frissonnait encore. Et il se rappela soudain le réconfort qu'avait été pour lui, en ces jours désolés, une bonne visite d'Alexandre, affectueux et compatissant.

« Pauvre Alexandre! » répéta-t-il.

... Peu de temps après cette visite, Alexandre se mariait à son tour, avec la fille d'un commerçant en fers et métaux, et allait se fixer dans le Nord.

« ... Mlle Julia Chemineau, dit-il en cherchant le nom sur la lettre : je ne l'ai même jamais vue. »

Depuis, il savait seulement que son cousin, engagé dans les affaires de ses beaux-parents, y avait perdu sa fortune :

« ... Et je ne me suis jamais inquiété de lui!... »

Ainsi fait la vie : elle passe entre ceux qui se sont connus, ceux qui se sont aimés, elle les sépare, elle les pousse dans des lieux divers; puis la mort vient, et l'on pense avec des regrets soudains qu'on ne reverra jamais plus le mari jadis aimé, qu'on ne pourra plus ni donner ni recevoir aucun gage d'affection.

Il relut :

« Madame Julie des Claies... Mademoiselle Marie-Anne des Claies... »

Et, reportant sur ces deux inconnues la pitié qu'il avait du mort, il s'écria, une larme dans les yeux.

« Les pauvres femmes!... »

Dehors, la neige attendue commençait à tomber : une neige épaisse qui aurait bientôt fait de blanchir les prés et les arbres, la neige de l'hiver cruel où grelottent tant de souffrances. Et, tout à coup, cette idée traversa l'esprit du baron :

« ... Mais, peut-être qu'elles sont dans le besoin! »

Ce fut une inquiétude subite et lancinante, le sentiment violent qu'un devoir l'appelait. Alors, il raisonna :

« Elles sont à Orléans, pas bien loin d'ici, quatre heures. Elles ne comptent pas sur moi, puisqu'elles ne m'ont ni télégraphié ni même écrit. N'importe! je vais aller à l'enterrement! »

Mais le billet de faire-part, qu'il relut encore une fois, était parti en retard : impossible d'arriver en temps utile :

« Pauvre Alexandre!... Dieu sait quels indifférents t'ont conduit à ta dernière demeure. Allons, j'écrirai!... »

Que signifierait une lettre? Elle apporterait l'expression banale d'une froide et vaine sympathie. Les deux femmes qui la liraient ne comprendraient pas que, dans leur deuil, une compassion leur restait. Qui sait si elles y répondraient, si elles oseraient parler de leurs embarras probables?

M. des Claies se leva, repoussa ses croissants qu'il n'avait pas touchés, et conclut :

« Il faut que j'aille, décidément! »

Et il sonna son domestique, à qui il ordonna de préparer sa valise pour le lendemain.

II

Ce fut un pénible moment que celui de l'arrivée dans le pauvre appartement où pleuraient deux femmes en deuil. Le baron se nomma. La mère et la fille échangèrent un regard inquiet, puis Mme des Claies se remit à pleurer dans son mouchoir, tandis que Marie-Anne, d'un effort énergique, refoulait ses sanglots, pour faire face à l'étranger. Sans doute, une crainte commune venait de les saisir toutes deux : la crainte, — si naturelle aux affligés, — d'un nouveau coup du sort, d'un nouveau malheur apporté par cet inconnu. Cependant, essoufflé par leurs quatre étages, le baron, à qui Marie-Anne avait montré un fauteuil, les examinait en reprenant haleine. La mère avait le visage ravagé de celles qu'ont travaillées beaucoup d'inquiétudes, beaucoup de souffrances, les traits maladifs, des cheveux gris. On n'aurait pas pu dire que la fille fût jolie, avec sa figure irrégulière et sans teint; mais un charme lent et doux se dégageait de sa petite tête élégante, posée sur un cou

souple et gracieux, de son buste mince, de son attitude réservée et digne qui révélait une vie intérieure intime et silencieuse. Une fois encore, les deux femmes échangèrent un de ces regards inquiets de timides qui semblaient dire : « Parle! — Non, parle, toi! » Ni l'une ni l'autre n'osait ouvrir l'entretien. Ce fut le baron qui commença :

— J'ai beaucoup connu votre mari, madame, autrefois. Nous étions cousins, vous savez. Nous avons été bons amis dans notre jeunesse, et puis nous nous sommes perdus de vue...

Pour dissimuler son émotion, il avait pris une rudesse de ton qui contrastait avec ses paroles; en sorte qu'à demi rassurées, les deux femmes se demandèrent un instant encore dans quelle cruelle intention il pouvait venir. Ayant toussé, il reprit, avec un imperceptible accent de regret :

— Oui, nous nous sommes perdus de vue... mais je pensais souvent à lui... Je vis seul, madame, et j'ai beaucoup de loisir pour ruminer les vieilles choses... J'ai su que vous aviez eu des malheurs... Souvent, je me suis dit : « Il faudrait pourtant m'informer d'Alexandre... » Mais on remet toujours au lendemain!... Aussi, l'annonce de sa mort m'a fait un grand chagrin.

Marie-Anne plissa un front attentif et intelligent; Mme des Claies balbutia quelques mots inintelligibles, puis, dominant un peu son émotion, donna, d'une voix entrecoupée, des détails sur la courte maladie de son mari. Ensuite, il se fit un silence, et le baron, qui avait son but, demanda :

— Il y a longtemps que vous étiez fixés à Orléans?

— Six mois à peine, monsieur...

Avec plus d'abondance, la pauvre femme raconta le petit emploi obtenu par son mari, après des années difficiles, où ils n'avaient eu pour vivre que les bribes de leur ancienne fortune, dévorée pièce à pièce par les affaires, puis par des procès. Et, comme elle s'arrêtait net, sous le regard de Marie-Anne qui protestait contre cette humiliante divulgation de leur misère, le baron interrogea, avec une espèce de brutalité que tempérait l'amicale inquiétude du ton et du regard :

— Et maintenant?...

Le silence qui accueillit sa question eut son éloquence : il exprimait à la fois la gêne où cette question directe, inattendue, — inespérée, — mettait la veuve et l'orpheline, les angoisses qu'elle éveillait dans leurs esprits, la terrible incertitude qui était leur avenir.

— Maintenant..., balbutia Mme des Claies.

Elle s'interrompit pour regarder Marie-Anne, dont le pied se mit à battre le parquet d'un léger mouvement d'impatience.

— Car enfin, continua le baron en accentuant le ton grondeur de sa voix, vous pensez bien, j'espère, que je ne suis pas venu pour rien, n'est-ce pas? Je suis venu pour vous dire que j'ai beaucoup aimé celui que vous pleurez, que j'ai eu tort de ne jamais m'occuper des embarras de sa vie, bref, que si je puis vous être utile en quoi que ce soit, vous pouvez compter sur moi. Voilà!

Il poussa un soupir de soulagement, car, pour un cœur délicat, ces choses-là sont toujours difficiles à exprimer. Mme des Claies, transfigurée, toute prête à se croire sauvée puisqu'il y avait un sauveur, s'écria :

— Oh! que vous êtes bon! Pauvre, pauvre cher Alexandre, quel bon ami il nous a laissé!

Tandis que Marie-Anne gardait sa réserve un peu farouche.

— Les femmes seules, reprit le baron, ont beaucoup de peine à se tirer d'affaire dans la vie. Même quand tout va bien. A plus forte raison quand..., quand il y a des difficultés. Et je présume que vous en aurez. Une succession est toujours compliquée. Vous m'avez parlé de procès, en avez-vous encore en cours?

Mme des Claies consulta des yeux sa fille et répondit :

— Pas que je sache.

— Bon! c'est bon, ça!

— Quand nous sommes partis pour Orléans, expliqua la veuve, je me rappelle très bien ce que m'a dit mon pauvre mari : « Maintenant tout est liquidé, tout est en règle, nous ne devons rien à personne... »

Elle s'arrêta, comme si elle n'osait achever sa phrase :

— Ce sont là ses propres paroles, affirma-t-elle.

Le baron avait appuyé son menton sur la pomme de son parapluie :

— « Nous ne devons rien à personne! » répétait-il. Bon aussi, ça! Mais ensuite?

D'une voix basse et tremblante, la veuve reprit, en détournant les yeux :

— « Nous ne devons rien à personne..., mais nous n'avons plus rien à nous!... »

Puis, incapable de maîtriser davantage sa grosse angoisse, elle s'écria, avec un ton de désespoir :

— Plus rien!...

— Diable! murmura le baron.

Il réfléchit un moment :

— Voyons, dit-il, plus rien, il ne faut pas prendre ça au pied de la lettre, n'est-ce pas?

La veuve secoua la tête :

— Non, sans doute, répliqua-t-elle. Quand nous sommes arrivés

ici, il nous restait bien une petite somme... Mais les frais d'emménagement...

Le baron fit des yeux le tour du petit salon, modeste et propret.

— ... Et puis, la maladie de mon mari..., le médecin, la pharmacie...

Sa voix mourait :

— ... L'enterrement...

Et, de nouveau, le silence régna dans la pièce, ce lourd silence qui exprime si bien les souffrances que les paroles n'osent pas dire, que l'imagination réalise à peine et repousse, comme si de les taire pouvait les diminuer.

— Sans doute, dit enfin Marie-Anne, notre situation est difficile; mais avec du courage, nous comptons bien y faire face. D'abord, nous allons attendre quelques jours...

— Et après? demanda M. des Claies, en regardant la jeune fille, qui lui parut en ce moment presque jolie à force de vaillance.

— Après, je donnerai des leçons.

Il sentit un petit frisson de pitié effleurer sa peau :

— Des leçons de quoi, mon enfant?

— De français, d'histoire, de géographie, de musique...

— Vous avez un diplôme?

Sa voix se fit moins sûre :

— Non, monsieur.

— Vous savez bien qu'aujourd'hui, sans diplôme...

— Marie-Anne est très bonne musicienne, interrompit la mère.

— Est-ce qu'elle peut se recommander d'un bon professeur?

— C'est moi qui lui ai toujours donné ses leçons. Elle a vraiment un très joli talent.

— Je n'en doute pas..., mais..., le talent tout seul..., hum!...

Le baron hocha la tête à plusieurs reprises : à vrai dire, il se trouvait fort embarrassé, n'ayant jamais songé aux difficultés qui entourent deux pauvres femmes, distinguées et courageuses, que les cruautés de l'existence obligent tout à coup à pourvoir à leurs besoins. Mais, à défaut d'expérience en telle matière, il possédait le bon sens pratique d'un homme accoutumé au commerce des hommes; et ces difficultés, il les voyait surgir toutes à la fois, d'autant plus menaçantes que leur nature même lui restait inconnue.

— Vous avez sans doute, interrogea-t-il, des relations dans le monde? Car j'imagine que c'est par des relations qu'on peut trouver les meilleures leçons.

Ce fut Marie-Anne qui répondit :

— Nous avons vécu si retirées depuis notre changement de for-

tune! Nous avons perdu presque tous nos amis. Ici, nous sommes des étrangères...

Sa voix se voilait de larmes, elle l'affermit en ajoutant :

— Pourtant, j'ai déjà une élève pour la musique : la femme du pharmacien m'a promis de me confier sa fille; et, par elle, j'espère bien que j'en trouverai d'autres.

M. des Claies se leva, se mit à marcher dans la petite pièce avec agitation, et s'arrêtant devant la jeune fille :

— Vous êtes une brave enfant! s'écria-t-il, et vous avez du courage. Mais une leçon, deux leçons, trois leçons, qu'est-ce que cela pour vivre?

Puis, se tournant vers la mère :

— Vous sentez bien que c'est insuffisant, n'est-ce pas, ma cousine?

Il souligna du ton ce terme de famille qu'il employait pour la première fois.

— ... C'est insuffisant et impossible!... Il faut trouver autre chose, il faut trouver mieux!...

— Ma fille avait aussi eu l'idée de chercher une place d'institutrice, dit doucement Mme des Claies. Mais il faudrait nous séparer. Et..., et... je voudrais bien la garder avec moi!

C'était tout un monde nouveau qui s'ouvrait devant le baron : le large horizon des douleurs humbles et tenaces du besoin, de ces peines si difficiles à consoler, parce que toute la vie en dépend.

— Vous avez raison, murmura-t-il, vous avez mille fois raison. Il faut garder votre fille avec vous, ma cousine. Nous allons réfléchir.

Il se rassit, croisa les bras, fronça les sourcils, se carra dans une attitude si évidente de méditation, que les deux femmes osaient à peine souffler, par crainte d'interrompre le cours de ses bienfaisantes réflexions : il était un homme, lui; il allait trouver, sans doute; d'un instant à l'autre, la parole de salut tomberait de ses lèvres. Mais il avait beau réfléchir, — il ne trouvait rien, absolument rien, — sinon qu'il n'y avait rien à trouver. Et une grande pitié lui amollissait le cœur. Depuis si longtemps, il ne s'intéressait plus à personne! Voici qu'une misère à soulager passait à côté de lui, combien digne de sa sollicitude! A vrai dire, bien qu'il parût chercher, il ne cherchait plus : il rêvait, tout simplement; il pensait au mort, dont les derniers jours avaient été sans doute empoisonnés par l'effroi du désastre que serait son départ; passant par-dessus les années, il se rappelait de nouveau leur jeunesse commune, leur amitié; la liaison des souvenirs ramenait l'image de sa chère femme tant pleurée. Et quand il examinait furtivement la veuve et l'orpheline, il sentait peser sur ses souvenirs le

poids de toute leur misère. Pauvres êtres, qui n'avaient pas même la consolation de pleurer librement le père et le mari, dont le deuil se ternissait des pires soucis, et qui, dans ces cruels moments, devaient songer, avant tout, à soutenir la vie dont elles avaient perdu le goût! Pauvres abandonnées, qui le regardaient maintenant comme un sauveur inattendu, et attendaient de lui la parole libératrice! Ah! cette parole, il eût donné beaucoup pour la trouver. Mais il ne la trouvait toujours pas, et le silence, en se prolongeant, devenait gênant. Comment le rompre, pour leur dire : « Je n'ai rien, je ne peux rien. »

Il poussa un soupir, regarda l'orpheline, puis la veuve; et celle-ci, s'enhardissant, lui demanda :

— Vous avez trouvé quelque chose, monsieur?

Car elle n'osait encore l'appeler mon cousin.

Il fallut bien répondre :

— Non, ma cousine, pas encore...

Pour corriger l'impression navrée que ces mots amenèrent sur les visages des deux femmes, il ajouta mystérieusement :

— Seulement, je suis sur la voie.

Les visages s'éclaircirent aussitôt, et ces revirements d'expressions que provoquaient ainsi ses moindres paroles lui donnèrent soudain le sentiment qu'il s'était chargé d'une lourde responsabilité, et que, sans y prendre garde, par sa seule intervention, par ses demi-promesses, il venait de se créer une sorte d'impérieux devoir. Il eut peur. Cette idée égoïste passa dans son esprit, qu'il eût mieux fait de rester tranquille aux *Lilas*, sans se préoccuper mal à propos d'un cousin perdu de vue depuis des années, et de deux cousines qu'il ne connaissait pas. Certainement, s'il n'avait pas été troublé, inquiété, énervé par l'attente de la lettre de René, il n'aurait point entrepris ce voyage. « Je vais me tirer de là comme je pourrai, conclut-il. Après tout, je n'ai pas charge d'elles. » Mais, comme il ouvrait la bouche pour expliquer que ses affaires ne lui permettaient pas de rester à Orléans, qu'il reviendrait plus tard, après avoir trouvé une bonne combinaison, et autres défaites, il vit deux grosses larmes qui roulaient sur les joues de Marie-Anne. La jeune fille s'était jusqu'alors contenue, cramponnée d'ailleurs aux illusions dont le sens pratique de son cousin venait de renverser le frêle édifice; maintenant, elle voyait clairement la vanité de ses plans construits avec tant de peine.

— Allons, bon! pensa M. des Claies, qui devina bien vite le sens de ces larmes, voilà qu'au lieu de les consoler, je les ai désespérées!

Et, d'un ton dont la rudesse cachait son émotion :

— Il ne faut pas vous désoler, mon enfant. Les larmes, ça ne

mène à rien. Ce n'est pas avec des larmes que nous sortirons d'embarras. Et nous en sortirons, vous savez! J'en ai bien vu d'autres dans ma vie!

Cela n'était point vrai : jamais il n'avait rien vu de semblable, car les misères du village où il vivait depuis tant d'années ne ressemblaient point à cette misère-là.

— Quand je vous ai dit que je ne trouvais rien, continua-t-il, cela n'est pas tout à fait vrai. J'ai déjà trouvé quelque chose. Seulement, il faut que vous me permettiez de causer de mon idée avec votre mère..., toute seule!

Marie-Anne, aussitôt, se leva sans rien dire et s'éloigna : et il remarqua qu'elle avait la démarche infiniment gracieuse et souple.

— Voici ce que j'ai trouvé, ma cousine, dit-il aussitôt qu'il fut seul avec la veuve. C'est que, ce qu'il faut avant tout pour sortir d'une situation comme la vôtre, c'est du temps. Or je crois que vous n'en avez guère?...

Mme des Claies fit un geste d'assentiment.

— Eh bien, pour commencer, vous allez me permettre de vous aider... Ne dites pas non, je vous en prie... Cela est très simple : nous sommes de la même famille, n'est-ce pas? D'ailleurs, ajouta-t-il en prenant sa voix grondeuse, vous n'avez pas le choix des moyens. Il n'y a que celui-là. Je viens de me creuser en vain la tête pendant une heure pour en trouver un autre. Je n'en vois point. Et comme vous avez besoin, vous et votre fille, de ne pas vous sentir seules au monde, je vais rester deux ou trois jours à Orléans, où, d'ailleurs, j'ai des affaires à régler. Après, nous verrons!

Et il partit, sans écouter les remerciements.

III

Au bout de deux jours, M. des Claies s'avisa que sa présence à Orléans était parfaitement inutile : il rentra donc aux *Lilas*, la tête remplie de préoccupations nouvelles. Il y trouva la lettre attendue de René : elle contenait l'assurance d'une visite au printemps, et des détails circonstanciés sur le récent achat d'une jument alezane, — une bête merveilleuse, que le jeune officier décrivait par le menu avec un enthousiasme attendri. En d'autres temps, le baron eût pris le plus vif intérêt à cette emplette, qui n'aurait pas manqué d'éveiller en lui d'anciens souvenirs, car il avait été amateur passionné de chevaux. Ce jour-là, les trois pages que René consacrait à la jument alezane ne suggérèrent à son père que cette réflexion, qui, l'avant-veille, ne lui aurait pas même effleuré l'esprit :

« Quand on pense qu'il y a des hommes qui peuvent ainsi s'accorder des joujoux de trois mille francs, sans autre peine que de les choisir, tandis que de pauvres êtres se demandent ce qu'ils feront demain... »

Et il songeait à la faible somme que Mme des Claies s'était longtemps défendue d'accepter, et il revit le doux et triste profil de Marie-Anne. Puis il compara la destinée probable de la jeune fille qui, vraisemblablement, se développerait sans joies d'aucune sorte, à l'heureuse vie de René; et il s'étonna de l'absurdité d'une telle comparaison, qui n'avait aucune raison d'être, car, depuis que le monde existe, la répartition du bonheur est inégale; il le savait de vieille date, et jamais, jusqu'à présent, cette inégalité naturelle, consacrée par beaucoup de siècles, ne l'avait offusqué.

A la fin d'une journée désœuvrée, M. des Claies songea qu'il fallait raconter à René, sans retard, les événements des derniers jours, qui pouvaient l'intéresser, puisqu'il s'agissait, en somme, de membres de sa famille. Il lui écrivit donc l'histoire de sa visite à Orléans, avec l'abondance naturelle aux personnes qui ont rarement quelque chose à dire. Sa lettre prit une tournure incohérente : des réflexions sur la vie en général, d'une mélancolie inattendue, émaillèrent son récit. Il s'étendit sur la dignité de Mme des Claies, si courageuse dans sa douleur, et présenta Marie-Anne en deux mots : « Une jeune fille, de dix-huit à vingt ans, intéressante... » Puis il ne parle plus d'elle que pour lui consacrer un *post-scriptum* spécial.

« Toi qui as beaucoup de relations, tu pourrais t'informer si quelque personne *très bien* a besoin d'une gentille compagne : car, enfin, il faut songer à l'avenir de Mlle des Claies, et une belle situation pourrait peut-être lui convenir. Je chercherai de mon côté, mais c'est difficile. »

Il voulut fermer la lettre, et la rouvrit pour ajouter encore :

« Naturellement, il faudrait quelqu'un de *tout à fait bien*, je n'ai pas besoin de te le dire. »

Et il s'aperçut que jamais il n'avait écrit à René avec autant de plaisir.

Cependant la succession d'Alexandre des Claies n'était pas aussi nette que sa veuve l'avait cru : bientôt, des réclamations et des menaces obligèrent la pauvre femme à recourir à son cousin. Le baron fut donc appelé à retourner à plusieurs reprises à Orléans : et, bien qu'il n'aimât point à se déplacer, ayant des habitudes immuables, ces voyages ne lui coûtèrent aucun effort. On l'attendait comme un sauveur. On l'accueillait avec reconnaissance. Il s'installait, il demandait :

— Eh bien, où en sommes-nous?

Et il trouvait un vrai plaisir à débrouiller les explications confuses des deux femmes. Ensuite il s'en allait, pour aller chez le notaire ou chez l'avoué, rapportait des nouvelles aux deux femmes, les rassurait, finissait souvent par causer avec elles de la pluie et du beau temps, très bavard, comme s'il prenait sa revanche de ses longs silences forcés des *Lilas*. Peu à peu, ce petit salon, étriqué et pauvre, lui devenait cher. Il avait un frémissement intérieur en tirant la sonnette. Mme des Claies ouvrait elle-même, avec un : « C'est vous, mon cousin! » qui lui réchauffait le cœur. En ôtant son pardessus dans l'entrée, il écoutait le son du piano, où Marie-Anne répétait de consciencieux exercices de doigts, en prévision de ses leçons futures. Il dressait l'oreille et demandait :

— *On* va bien?

Car le pronom indéfini pouvait seul exprimer la nuance intime de sa question.

— Oui, je vous remercie, répondait la veuve en lui ouvrant la porte.

Aussitôt, Marie-Anne se levait du tabouret pour venir au-devant de lui, en lui tendant sa petite main, chaude et vibrante encore de l'agile travail des muscles, avec la confiance touchante des femmes qui se savent peu belles et inaptes aux manèges de la coquetterie. Toujours, au bout d'un moment d'entretien, elle trouvait moyen de demander :

— Eh bien, mon cousin, vous n'avez rien trouvé pour moi?

Car elle était patiente et tenace, et le ramenait toujours à ce point essentiel.

Il répondait :

— Mais non, mon enfant, je cherche.

En réalité, il cherchait mollement, par acquit de conscience, pour tenir sa parole, mais effrayé à l'idée qu'il pourrait trouver, et qu'alors Marie-Anne partirait, et qu'il ne la verrait plus, et qu'elle serait malheureuse sous un toit étranger, très seule, parmi des indifférents qui ne l'apprécieraient pas : car il commençait à lui trouver mille qualités sérieuses et charmantes, et rien ne le réjouissait comme l'éloge de la jeune fille qu'il faisait recommencer à Mme des Claies aussitôt qu'il se trouvait seule avec elle.

Tels sont les jeux du hasard que, malgré l'extrême difficulté de trouver pour Marie-Anne la situation idéale qu'il voulait, le baron la trouva. Une vieille dame de ses amies, à qui il s'était adressé dans l'ardeur du premier moment, lui répondit qu'elle cherchait, pour son propre compte, une demoiselle de compagnie : et il savait bien que sa protégée pouvait compter là sur les égards les plus délicats et sur le traitement le plus amical :

« Comme elle va être contente! » pensait-il en partant pour Orléans, la lettre de son amie en poche.

Mais, en route, il réfléchit qu'il valait mieux ne pas se presser : car il s'était mis en campagne pour obtenir un bureau de tabac à Mme des Claies, et, si ses démarches réussissaient, la mère et la fille pourraient peut-être rester ensemble. Aussi, quand Marie-Anne lui posa sa question habituelle, répondit-il en s'embrouillant :

— Non, mon enfant, pas encore... C'est-à-dire..., on m'a bien parlé pour vous d'une situation..., mais peut-être ne vous conviendrait-elle pas tout à fait... En tout cas, je préfère ne vous en rien dire aujourd'hui...

Le regard de Marie-Anne, qu'elle fixa sur lui, acheva de le troubler.

— Oh! dit la jeune fille, je ne puis pas être bien difficile!...

Il y avait, dans ses paroles, dans sa voix, une telle résignation, une si paisible acceptation de sa destinée, que le baron se sentit ému d'une pitié profonde. Cependant, de son ton raisonnable, elle continuait :

— Vous comprenez bien, mon cousin, qu'il nous faut sortir au plus tôt de la situation présente. Vous m'avez dit vous-même que vos démarches en notre faveur peuvent se prolonger longtemps, que l'issue même en est incertaine. Et que voulez-vous que nous fassions? Dans deux mois, il nous faudra quitter notre appartement. Nous ne pouvons pourtant pas compter toujours sur votre obligeance...

— C'est bon, c'est bon, interrompit M. des Claies.

Mais Marie-Anne regarda sa mère, qui l'approuva, et reprit :

— Sans doute. Ma fille a raison. Vous nous avez rendu beaucoup de services. Nous serions inexcusables d'en accepter davantage si les circonstances nous sont plus favorables. Marie-Anne est jeune. Je suis encore forte. Nous pouvons travailler.

Alors M. des Claies éleva la voix, comme s'il se fâchait :

— Travailler! travailler! c'est bientôt dit! s'écria-t-il. Encore faut-il trouver un travail convenable! Ayez donc un peu de patience, que diable! et laissez-moi faire!

Elles n'insistèrent pas davantage, par crainte de le froisser.

Ce fut en réfléchissant à cette conversation que M. des Claies comprit enfin ce qui se passait au fond de lui. Jusqu'à cette heure, le souvenir de son ancienne amitié, son respect pour un nom qui était sien, la bonté qu'il se découvrait avec quelque complaisance, la distraction inattendue apportée par les événements dans sa monotone existence, tout cela justifiait à ses propres yeux l'intérêt

qu'il prenait aux deux femmes. Mais voici que, tout à coup, il découvrait à cet intérêt même une intensité qu'aucune de ces causes ne suffisait à expliquer : l'idée de ne plus voir Marie-Anne lui semblait intolérable, et plus intolérable encore, peut-être, celle de la savoir aux prises avec les difficultés de la vie, — fussent-elles d'ailleurs atténuées et comme adoucies. Il sentait que « quelque chose » manquerait à son existence, — « quelque chose » dont, jusqu'alors, il ne soupçonnait pas, dont il commençait à peine à soupçonner l'importance. Et puis, d'autres pensées vinrent compléter celle-là : comme elle serait heureuse, la pauvre et chère enfant, dans cette vieille propriété des *Lilas!* comme elle en changerait l'aspect par sa seule présence! comme lui-même, il serait un autre homme à respirer son air, délivré enfin de la longue et lourde solitude dont jamais encore il n'avait à ce point mesuré le poids!...

A vingt ans, c'est avec une joie profonde qu'on découvre en son cœur le germe du sentiment dont on espère remplir son âme : la plante divine, on le sait, a jeté ses racines dans un bon terrain; elle a le temps de croître et de s'épanouir, de pousser ses fleurs vers le ciel, de mûrir ses graines fécondes; l'avenir lui appartient, la confiance et la joie sourient gaiement autour d'elle. Mais plus tard, quand la même plante germe tardivement sur un sol vieilli, l'accueil est bien différent : des craintes à peine avouables se lèvent partout autour d'elle, pareilles à de mauvaises herbes dont la végétation menace la fleur rare; elle apparaît incertaine et passagère, et n'a, pour l'entretenir, d'autre jardinier que le doute et la tristesse...

Désolé, comme s'il se fût trouvé coupable d'une faute grave ou taché d'un vice, M. des Claies, tout en marchant à petits pas dans les allées sablées de neige, sans plus sentir, — si forte était sa préoccupation, — le froid aigre et piquant, raisonnait à l'infini sur son cas. Il avait honte d'abord :

« Moi, un vieux barbare, se répétait-il, un vieil homme égoïste, solitaire, un ours!... Je vois d'ici ma vieille figure à côté de ce jeune visage, à la mairie, à l'église... J'entends les « on dit »... Et vraiment, on pourrait railler : on n'aurait pas tort... Je serais le premier à me moquer de moi-même, à me trouver ridicule, grotesque, odieux... Car, enfin, ce serait abuser abominablement d'une situation désespérée, et je sais bien quelles larmes cachées accompagneraient le « oui » que j'obtiendrais... »

Mais quand il avait développé ces arguments et d'autres pareils, des voix moins claires, — que pourtant il entendait mieux, — prenaient plaisir à les réfuter. Pourquoi Marie-Anne, simple, douce et

brave comme elle était, ne serait-elle pas attirée à lui par la reconnaissance? Après tout, s'il n'était point un Prince charmant, s'il ne pouvait inspirer une de ces passions ardentes dont la jeune fille, d'ailleurs, eût été probablement incapable, il était encore vert et assez bon homme pour qu'une âme paisible pût lui vouer un sentiment affectueux. Son âge?...

« Hé! mon Dieu! se dit-il un jour, on n'a jamais que l'âge de son cœur! »

Cet aphorisme l'enchanta : d'autant plus qu'il se persuada bientôt que, dans sa vie solitaire, fidèle au sentiment unique que la mort seule avait interrompu, son cœur, à lui, était demeuré jeune, jeune et fort, toujours capable de tendresse. Et, sortant déjà des difficultés générales, il en abordait d'autres, plus immédiates, d'ordre pratique; la plus grave surtout : René...

A la seule pensée d'expliquer ses projets à son fils, le baron sentait une sueur froide perler à son front. René serait mécontent, cela était certain. Déjà il entendait les questions indiscrètes, ironiques ou malicieuses, que le jeune homme ne poserait peut-être pas, mais qui se liraient dans ses yeux : « Quel âge a-t-elle donc?... Elle est jolie?... Un mariage d'inclination, alors?... » Puis, de même qu'il avait réfuté les meilleurs arguments, il repoussait ces craintes :

« Après tout, c'est mon affaire!... Mon fils ne s'occupe pas assez de moi pour exiger un tel sacrifice... Je serai ferme, et il ne dira rien... D'ailleurs, quand il la connaîtra... »

Sûrement, quand René connaîtrait Marie-Anne, quand il verrait cette figure si jeune et déjà si grave, quand il entendrait cette voix sympathique dire posément des choses si raisonnables, il comprendrait qu'entre elle et son père il y avait, par-dessus les années, un accord possible, et qu'il ne s'agissait point d'un de ces coups de folie comme en font parfois, à son âge, des hommes à l'imagination fantasque. Peut-être même qu'il finirait par approuver son projet et son choix, étant, au fond, bon fils, ayant certainement le désir de le sentir tranquille, en état de vieillir sans trop de tristesse, entouré des soins affectueux que bientôt réclamerait son âge. Mais, pour cela, il fallait que René rencontrât Marie-Anne, et si elle partait...

Tous ces obstacles entretenaient M. des Claies dans la plus cruelle incertitude; et, comme il n'était point diplomate, il lui fallut beaucoup de temps pour arrêter un plan de campagne dont il comprenait cependant l'urgence : car, par crainte de s'expliquer avec Marie-Anne sur les offres qu'il devait lui communiquer, il évita de retourner à Orléans avant d'être au clair avec ses projets. L'échec de ses démarches pour obtenir à la veuve un bureau de tabac vint accélérer la marche de ses réflexions :

« Avec cette mauvaise nouvelle, se dit-il, il s'agit d'apporter autre chose... »

Et il prit coup sur coup deux ou trois décisions importantes.

D'abord, il écrivit à son amie pour la supplier de réserver pendant deux ou trois mois la place dont elle pouvait disposer en faveur de Marie-Anne; puis à René, pour l'informer qu'il aurait probablement l'occasion de rencontrer aux *Lilas* ses deux cousines, auxquelles il adressait une invitation pour le printemps; enfin, à Mme des Claies, qu'il invitait effectivement chez lui, avec sa fille, pour un séjour prolongé :

« Après les terribles émotions que vous avez traversées, lui disait-il, vous avez besoin toutes les deux d'un changement d'air, d'un petit séjour de campagne, d'un repos complet. Or, le moment sera charmant. Il fait encore froid, mais, dans quelque temps, les lilas vont fleurir. J'en ai beaucoup qui, depuis longtemps, n'ont personne pour les cueillir. Surtout, je vous en prie, ne vous faites aucun scrupule d'accepter mon invitation. En passant quelques semaines avec moi, vous obligerez un vieil homme que sa solitude fatigue souvent. Ensuite nous pourrons prendre une décision relative à l'avenir de Marie-Anne, dont je ne cesse pas de me préoccuper... »

Il avait calculé avec une certaine adresse l'ambiguïté de cette dernière phrase, qu'il approuva complaisamment.

« ... Je m'abstiens donc de retourner, pour le moment, à Orléans; et j'attends ici votre réponse, que vous suivrez, j'y compte bien, à brève échéance. Il y a longtemps que ma maison est vide : je n'en ai que plus de hâte à l'ouvrir à des parentes que je me permets de considérer comme des amies, et que mon fils, dont j'attends la prochaine arrivée, aura grand plaisir à rencontrer. »

Ce fut avec une singulière émotion qu'il attendit la réponse : deux jours pénibles, où Cosaque fut grondé souvent. Elle vint enfin, favorable, bien qu'un peu embarrassée de compliments et de remerciements; et les domestiques, stupéfaits, reçurent l'ordre de préparer les chambres d'amis, qu'aucun d'entre eux ne se souvenait d'avoir vu occupées.

Edouard Rod.

La suite prochainement.

UN DUEL POLITIQUE

ET SES CONSÉQUENCES

PENDANT LA RÉVOLUTION

Le 12 novembre 1790, un des secrétaires donnait lecture à l'Assemblée constituante d'une lettre du garde des sceaux [1], et, chose extraordinaire, Charles de Lameth n'écoutait pas. Il était cependant, et de parti-pris, l'adversaire déclaré des ministres [2], l'occasion était bonne pour accabler Mgr Champion de Cicé, qui, dénoncé par la Commune de Paris, se défendait avec dignité et demandait des juges; mais Lameth avait, ce jour-là, d'autres préoccupations. Il paraissait fort animé, il interpellait ses voisins et il déblatérait contre le duc de Castries, qui n'était pas là pour lui répondre. Celui-ci arrivait quelques instants après, il apprenait par des amis, trop zélés peut-être, ce qui venait de se passer, et, allant droit à l'insulteur, il exigeait une réparation par les armes. La rencontre avait lieu à cinq heures au Champ de Mars : dès la première reprise, le comte de Lameth recevait une blessure légère, qui mettait fin au combat.

Le fait, en lui-même, semblait avoir peu d'importance, car le duel, toujours fréquent dans la vieille France entre gentilshommes chatouilleux sur le point d'honneur, semblait en outre une conséquence naturelle du régime parlementaire. Jamais peut-être la lutte des opinions ne fut aussi vive que sous le règne, — on

[1] Mgr Champion de Cicé, archevêque de Bordeaux.

[2] Duquesnoy dit dans son *Journal :* « On ne peut voir sans étonnement, il faut dire même sans indignation, les deux Lameth sans cesse à l'affût des fautes vraies ou fausses du ministère, les épier, les dénoncer pour déclamer contre ceux qui le composent. Cette conduite a je ne sais quoi de méprisable et d'odieux. » Ce *Journal,* qui a été publié l'année dernière par la Société d'histoire contemporaine, sous la direction de M. de Crèvecœur, et dont M. de Lanzac de Laborie a entretenu les lecteurs du *Correspondant* (livraison du 25 janvier 1895), est un document précieux, auquel je ferai plusieurs emprunts. J'aurai d'autant moins de scrupule à citer Duquesnoy, que ses opinions politiques étaient certainement plus rapprochées de celles des Lameth que de celles du duc de Castries.

peut bien employer cette expression, — de l'Assemblée constituante; les convictions étaient ardentes, elles étaient sincères, tout en se modifiant au jour le jour, suivant la marche des événements; les alliés de la veille étaient parfois les ennemis du lendemain; on se brouillait entre proches parents, entre amis intimes. C'était le beau temps des duels politiques, et il ne devait pas être de longue durée. Le moment était proche où l'on cesserait de se battre à armes courtoises, où le couperet de la guillotine remplacerait l'épée et le pistolet, où les conventionnels videraient leurs querelles en se donnant rendez-vous sur la place sanglante de la Révolution.

Au mois de novembre 1790, Cazalès était à peine remis de la grave blessure qu'il avait reçue dans son duel avec Barnave, et ce dernier s'était battu peu de temps auparavant avec le vicomte de Noailles. On n'avait pas oublié les duels du vicomte de Mirabeau avec le marquis de Latour-Maubourg et avec Kervélégan, du prince de Poix avec le vicomte de Lambertye, d'autres encore. Un jour même, c'était à la séance du 22 janvier 1790, on aurait pu se croire transporté à la Diète de Pologne : le vicomte de Mirabeau et Cazalès avaient proposé au duc d'Aiguillon et au baron de Menou de se battre à coups de pistolet, et sur-le-champ, sans sortir de la salle. On avait eu grand'peine à les calmer. Quant à Mirabeau, l'aîné, il n'en était plus à compter les provocations, mais il refusait toujours d'y répondre. Il observait assez justement que, s'il donnait satisfaction à ses innombrables adversaires, il aurait bientôt autant de cicatrices sur la poitrine que la petite vérole en avait laissé sur son visage et qu'il n'était pas juste de risquer la vie d'un homme d'esprit comme lui contre celle d'un sot. Ceux qui le haïssaient pour ses doctrines, qui le méprisaient pour son immoralité, n'étaient pas éloignés d'admettre ce raisonnement : « C'est un grand gueux, disaient-ils, mais il a tant de talent! » — « Chose bizarre dans un pays tel que la France, cette conduite ne le déconsidérait pas : elle ne faisait même pas suspecter son courage. Il y avait quelque chose de si martial dans son esprit, de si hardi dans ses manières, qu'on ne pouvait accuser un tel homme d'aucune lâcheté[1]. »

Le public était donc habitué à ces rencontres entre députés, et celle de Castries avec Lameth allait figurer sur une liste déjà longue. Des journalistes bien informés auraient pu découvrir que le duc avait pris médecine le matin même et raconter que, malgré ce désavantage, il n'avait pas voulu remettre l'affaire au lendemain; qu'après avoir demandé le pistolet, — et bien que, en sa qualité d'offensé, il eût le choix des armes, — il avait cédé à toutes les

[1] *Considérations sur les principaux événements de la Révolution française*, par Mme de Staël.

exigences; enfin, qu'il avait fait bonne contenance, l'épée à la main, devant un adversaire notoirement plus fort et plus exercé que lui. Mais si le pamphlet était arrivé à son maximum de violence et de perfidie, le reportage était encore à l'état naissant, — bien que récemment on lui ait donné pour père Saint-Simon, — et cette particularité resta ignorée. A bien prendre les choses, c'était peut-être ce qu'il y avait eu de plus remarquable dans un duel qui, d'ailleurs, avait été le duel classique, avec la piqure au bras de rigueur et la réconciliation sur le terrain. Il pouvait, à coup sûr. fournir la matière d'un fait-divers intéressant; mais qu'il dût avoir de graves conséquences, c'est ce qu'on ne pouvait supposer et c'est pourtant ce qui allait arriver.

Le lendemain, une foule immense, poussant des cris de mort, envahissait la rue de Varennes; elle cherchait le duc de Castries et, ne le trouvant pas, elle dévastait sa demeure, ou plutôt celle de son père, car le peuple était doublement injuste dans sa colère. On pillait l'hôtel du vainqueur de Clostercamps, du ministre qui avait réorganisé notre marine, de l'illustre maréchal dont le désintéressement était légendaire et dont la vie, déjà longue, avait été consacrée au service de la patrie.

L'émeute avait son contre-coup à l'Assemblée; la séance était tumultueuse, les principaux orateurs étaient aux prises, salués par les applaudissements ou interrompus par les huées menaçantes des tribunes; et tandis qu'au dehors on cherchait un député pour le pendre, c'est le peuple que Mirabeau défendait, « ce peuple violent, mais exorable; excessif, mais généreux ».

Les jours suivants, les demandes de passeports se multiplièrent. Les hésitants, voyant que le maire de Paris et le commandant de la garde nationale avaient été impuissants pour rétablir l'ordre, quittèrent un pays où ni les biens ni les personnes n'étaient en sûreté. L'émigration, qui s'était ralentie depuis quelques mois, reprit son cours, enlevant à la royauté ses défenseurs naturels.

C'est ainsi qu'un duel a pu avoir pour effet d'accélérer le mouvement révolutionnaire, et que les journées du 12 et du 13 novembre sont devenues historiques. Elles ne sont connues, cependant, que d'une façon sommaire, et les papiers de la famille de Castries[1] contiennent bien des détails qui, jusqu'à présent, ont été incomplètement ou inexactement rapportés. On y trouve aussi l'explication de l'impopularité qui s'attachait alors à un nom glorieux et qui, en donnant quelque vraisemblance à d'absurdes

[1] Je dois la communication de ces papiers à la haute bienveillance de Mme la maréchale de Mac-Mahon, arrière-petite-fille du maréchal de Castries.

calomnies, a facilité l'action des meneurs. Pour trouver, non pas une excuse, mais un prétexte, aux actes de vandalisme de la foule, il faut étudier, pièces en mains, le rôle que le duc et son père ont joué depuis le commencement de la Révolution et celui qu'on leur a prêté.

Le maréchal avait quitté la France dès le mois d'octobre 1789. Il avait la prétention de n'être pas un émigré, mais le peuple, qui ne saisit pas de pareilles nuances, le considérait comme tel, et il n'en fallait pas davantage pour le rendre suspect. Il était parti, impuissant à prévenir les malheurs qu'il entrevoyait, tout prêt à sacrifier sa vie, sa fortune, pour la famille royale, mais ne trouvant aucun moyen de la servir utilement. Il n'avait pas été retenu par ce sentiment qui empêche un homme d'honneur d'abandonner une entreprise à laquelle il a été mêlé; il n'avait pas à dégager sa responsabilité, car il avait dénoncé toutes les fautes, il avait été opposé à toutes les mesures impolitiques. Plusieurs historiens ont prétendu qu'il était entré au Conseil malgré Maurepas : c'est une erreur [1], mais il est vrai de dire qu'il n'était pas sa créature, et il conserva vis-à-vis de lui une entière indépendance. Lorsque, en 1781, Necker, blessé dans son amour-propre, fut obligé, pour sauvegarder sa dignité, d'abandonner la direction générale des finances, le maréchal blâma hautement la légèreté du vieux ministre qui se privait d'un pareil collaborateur, et, pendant six ans, il insista auprès du roi, jusqu'à être importun, pour faire revenir aux affaires le seul homme qui parût alors capable d'endiguer le torrent révolutionnaire. Il avait été en opposition presque constante avec Calonne, puis avec Brienne, et, bien qu'il ne fût pas question de la solidarité ministérielle, — aujourd'hui encore plus souvent fictive que réelle — il avait, à plusieurs reprises, voulu se retirer. Il n'avait conservé son portefeuille, sur les instances pressantes du roi et de la reine, que pour réparer les désastres causés dans notre marine par l'incurie de Sartines et par la guerre contre les Anglais.

Enfin, en 1787, jugeant sa tâche accomplie, il avait irrévocable-

[1] J'ai sous les yeux trois lettres de Necker, desquelles il ressort qu'il a eu le premier l'idée de remplacer l'incapable Sartines par le maréchal de Castries, mais que cette idée a été très favorablement accueillie par le roi, par la reine et par Maurepas, qui a demandé lui-même cette nomination. Les intrigues de cour, dont parle à ce sujet le comte de Mercy, dans sa *Correspondance secrète avec Marie-Thérèse*, me paraissent inadmissibles. Mercy écrivait sous l'influence et d'après les renseignements de l'abbé de Vermond, qui n'aimait pas le maréchal, et si des intrigues se sont produites, elles ont eu pour but, non pas de faciliter, mais d'entraver sa nomination.

ment donné sa démission. C'est à ce moment que le poste de premier ministre, destiné à rehausser le prestige de l'autorité, fut rétabli au profit de Brienne, dont l'influence n'était déjà que trop prépondérante et dont le discrédit ne fit qu'augmenter : il ne s'éleva davantage que pour tomber de plus haut. Il avait bien été question, — et là peut-être était le salut —, de donner la présidence du Conseil au maréchal de Castries, qui aurait ramené Necker aux finances; mais des intrigues de cour, notamment l'opposition de l'abbé de Vermond, firent échouer cette combinaison qui avait obtenu l'assentiment du roi et de la reine[1].

Depuis, le maréchal avait vécu dans la retraite, n'ayant plus à donner des avis qu'on ne lui demandait pas, ne se mêlant aux affaires que d'une façon officieuse, par ses conversations presque quotidiennes avec Necker. Celui-ci était revenu au pouvoir, porté par le courant irrésistible de l'opinion; il rencontrait une unanimité dans les suffrages dont il n'y a pas d'autre exemple et dont on ne peut se rendre compte qu'en lisant, non seulement les écrits publics, mais les correspondances privées de gens appartenant aux opinions les plus extrêmes. Tous les partis comptaient sur lui et le considéraient comme un sauveur; mais il trouvait les choses bien changées : « Que ne m'a-t-on donné, disait-il, les dix-huit mois de l'archevêque de Sens! » Si la situation était différente, le maréchal trouvait aussi que l'homme n'était plus le même; il lui reprochait de se laisser enivrer par cette popularité dont il était vain, et de tout faire pour la conserver, de servir sa propre cause et non plus celle de la monarchie. « Il sortait de chez lui, à demi brouillé, et il ne lui revenait que par le désir et quelquefois l'espérance de le persuader. »

Le 11 juillet 1789, le roi faisait un coup d'Etat, tardivement résolu, inhabilement préparé, il se séparait de Necker pour la seconde fois et lui ordonnait de quitter la France; il le remplaçait par le baron de Breteuil et, deux jours après, alors que l'insurrection était triomphante à Paris, il appelait à son secours l'homme sage et indépendant, dont il regrettait de n'avoir pas plus souvent écouté les avis, il faisait porter au maréchal de Castries cette lettre autographe :

[1] Ce fait est raconté par la comtesse de Blot, qui a été l'amie fidèle du maréchal de Castries, qui a vécu près de lui pendant toute la durée de l'émigration, et qui a laissé un volumineux manuscrit, dicté par lui en grande partie. J'aurai souvent recours à cette source d'informations.

Pauline Charpentier d'Ennery, mariée à Gilbert de Chauvigny, comte de Blot (qui mourut en 1785), dame de compagnie de la duchesse d'Orléans, est nommée dans presque tous les *Mémoires*, vrais ou apocryphes, sur le dix-huitième siècle, et elle est souvent plaisantée pour sa *préciosité*, dont je ne retrouve, d'ailleurs, aucune trace dans ses écrits.

« Vous savez, Monsieur le maréchal, le cas que j'ai toujours fait de vos services et de vos talents; vous n'ignorez pas les circonstances qui m'ont déterminé à changer le ministère. J'ai mis le maréchal de Broglie à la tête de l'armée et M. Foulon sous lui, pour les détails, en supprimant le conseil de la guerre; j'ai rappelé le baron de Breteuil au Conseil, en lui donnant la place de chef du conseil des finances, comme l'avait eue M. de Vergennes, et j'ai donné les affaires étrangères à M. de La Vauguyon. Vous n'ignorez pas non plus, Monsieur le maréchal, l'état de fermentation et de désordre où sont venues les têtes. C'est dans ce moment-là que j'ai besoin des personnes qui me sont vraiment attachées, auxquelles je puisse prendre confiance et qui jouissent de l'estime publique; il y a longtemps que je songeais à vous, mais tant que M. Necker était ici, comme vous étiez son ami, — mais d'avis différent, — je n'ai pas voulu vous en parler de peur de vous mettre dans l'embarras vis-à-vis de lui. M. de La Luzerne m'a aussi donné la démission de sa place, je désirerais, Monsieur le maréchal, que vous reprissiez votre place au Conseil et le département que vous avez géré avec distinction pendant sept ans. Ce serait un vrai service que vous me rendriez et j'aurais le plus grand plaisir à vous voir ici. Mandez-moi quelles sont vos vues.

« Louis. »

Le maréchal jugea que son concours serait inutile. Résister par la force, quand la crainte de la disette rendait le peuple accessible aux pires excitations, quand la grande majorité de l'Assemblée était hostile, quand on avait contre soi des esprits éclairés et des cœurs généreux, comme l'archevêque de Vienne, comme Lally-Tollendal, Mounier, Virieu, Castellane, Clermont-Tonnerre et tant d'autres; quand la fidélité de l'armée était douteuse, et que les mesures militaires paraissaient mal prises : c'est un conseil qu'il n'aurait pas voulu donner, et pour capituler devant l'émeute, il n'était pas besoin d'un maréchal de France qui avait battu le duc de Brunswick.

Le jour même, il répondit au roi :

« Le 13 juillet 1789, Paris.

« J'espère que cinquante ans de services[1] ont dû convaincre Votre Majesté de mon zèle pour tout ce qui a trait à sa gloire et à

[1] Le maréchal de Castries (fils de Joseph-François de La Croix, marquis de Castries, chevalier des ordres du roi, et de Marie-Françoise de Lévis) avait bien en effet cinquante ans de service, quoiqu'il fût né en 1727. Il était entré à douze ans comme lieutenant dans le régiment du Roi-infanterie; il fit sa première campagne au siège de Prague (1742), sous les ordres du maréchal de Belle-Isle.

sa personne; mais, Sire, la manière dont les affaires ont été entamées, le terme où elles sont arrivées et les opinions diverses qui peuvent encore les diriger, ne me laissent aucune espérance de vous être utile au Conseil.

« Le département de la marine avait épuisé mes forces; ma santé ne me permettrait plus aujourd'hui de me livrer aux détails que ce département embrasse, et je ne dois pas me charger d'un poids que je ne pourrais soutenir.

« Mes sentiments m'ont porté dans bien des circonstances, Sire, à prendre la liberté d'écrire à Votre Majesté au sujet de certaines déterminations qu'elle allait prendre et dont les conséquences me paraissaient être dangereuses, mais la crainte qu'elle n'improuvât cette liberté m'a déterminé à me renfermer dans un silence dont Votre Majesté ne m'avait pas autorisé à sortir.

« Si Votre Majesté pense que, du fond de ma retraite d'où on ne voit pas toujours les choses comme à Versailles, je puisse encore lui être de quelque utilité, je lui transmettrai les observations que mon expérience me suggérera. Je voudrais employer le reste de ma vie à convaincre Votre Majesté d'un attachement aussi fidèle qu'il est inaltérable.

« Le maréchal de Castries. »

De son côté, Breteuil témoignait le désir de conférer avec lui : « Si j'avais pu me rendre à Paris, c'est moi qui aurais couru chez vous, mais je me trouve engagé ici depuis hier et obligé d'y rester quelques jours de suite, comme vous croyez bien. Le roi m'a fait l'honneur de me faire rentrer dans son Conseil sans département, avec le seul titre de président du conseil des finances. Je voudrais bien avoir une conversation avec vous : votre amitié m'autorise à espérer que vous voudrez bien vous prêter à ce désir, et que vous me ferez l'extrême plaisir de venir jusqu'ici, puisqu'il m'est impossible de me déplacer... »

Et, le lendemain, pendant qu'on assiégeait la Bastille, le baron, ne se rendant pas compte de la gravité des événements, s'occupait encore de compléter ce ministère qui était mort avant d'avoir vécu. Il écrivait, le 14 juillet, au maréchal :

« Vous n'avez pas voulu nous revenir, j'en suis bien fâché; c'était en effet le désir de marcher à côté de vous qui m'avait porté à vous demander hier un rendez-vous, mais j'ai appris par le roi votre réponse avant d'avoir reçu votre lettre. Je me borne à vous demander aujourd'hui votre avis sur ceux que vous croyez qui pourraient être mis sous les yeux du roi pour qu'il y fît le choix d'un ministre de la marine. Vous me ferez un plaisir personnel en

m'aidant à présenter au roi des sujets dignes de sa confiance pour cette importante place. Conservez-moi votre amitié, Monsieur le maréchal, autant que je vous assure de la vérité de la mienne. »

La proposition faite au maréchal d'entrer dans le ministère n'a été rapportée, — je le crois du moins, — par aucun historien, et cependant elle fut rendue publique. Le 13 juillet, tous les courriers furent arrêtés aux barrières; la lettre que le maréchal écrivait au roi fut interceptée et lue à l'assemblée des électeurs, qui se tenait en permanence à l'Hôtel de Ville. Son refus, qui aurait pu le rendre populaire, produisit un résultat tout opposé. On ne vit qu'une chose : les ministres, qu'on exécrait, l'avaient trouvé digne de siéger à côté d'eux, et, s'il n'avait pas accepté, c'est que sans doute il ne leur trouvait pas assez d'énergie. Cette publicité avait un autre inconvénient, elle pouvait faire supposer que le maréchal avait été indiscret. Aussi écrivit-il au roi pour se disculper :

« J'ai conservé dans le fond de mon cœur la dernière marque de confiance dont Votre Majesté a daigné m'honorer, et c'est dans le silence que j'ai gémi de n'avoir pu y répondre ainsi que mes sentiments me le dictaient. Cependant j'apprends, Sire, que ma lettre à Votre Majesté a été lue publiquement, sans concevoir par quelle voie elle est arrivée à l'Hôtel de Ville de Paris... »

Deux jours après, il recevait cette réponse :

« Je connais votre discrétion, Monsieur le maréchal, et je ne l'aurais pas soupçonnée si j'avais appris que votre lettre avait été connue dans le public. Au reste, les sentiments qui y étaient ne doivent pas craindre le grand jour. J'ai su tout de suite que le courrier de M. d'Ogny [1], qui me la rapportait, avait été arrêté dans Paris, et que, malgré les deux enveloppes pour moi, elle avait été ouverte et lue publiquement. On me l'a apportée dans cet état. Par la manière de penser que je vous connais, vous devez avoir été bien peiné de tout ce qui s'est passé la semaine dernière.

« Louis. »

Cette lettre est adressée au château d'Ollainville [2], où le maréchal s'était rendu dans la nuit du 13 au 14 juillet. Il vivait là dans une sécurité très relative, n'ayant rien à craindre de ses voisins immédiats, qui le considéraient, à juste titre, comme leur bien-

[1] Le baron Rigoley d'Ogny, intendant général des postes, très dévoué au roi, qui lui témoignait une grande confiance.

[2] La situation que le maréchal occupait à la cour l'empêchant de se rendre l'été dans ses terres du Languedoc, il avait acheté, en 1782, le château d'Ollainville, situé près d'Arpajon; ce château a été confisqué pendant la Révolution, comme bien d'émigré.

faiteur, mais ne pouvant, sans imprudence, aller même dans les environs. Un jour qu'en se promenant à cheval, il avait été jusqu'à Villeroy, il aperçut la voiture de sa fille[1] au milieu d'un attroupement considérable. « Il comprit bien que, seul, il ne pourrait lui prêter secours, et que, en ce temps de folie, sa décoration doublerait le danger. Mais son courage et sa générosité l'emportèrent sur cette sage réflexion. Il courut dans la mêlée et il fut aussitôt arrêté par une foule de paysans armés et en fureur. Ni le caractère respectable du maréchal qui se nommait, ni sa vie entière dévouée à la France, ne firent impression sur ces furieux qui, tenant la bride de son cheval d'une main et des pistolets de l'autre, voulurent le conduire à l'hôtel de ville de Corbeil. Huit cents personnes environ formaient cet attroupement; ils criaient : « De l'argent ou « du sang! » et leurs hurlements étaient ceux de forcenés privés de toute raison. « C'est un aristocrate! » répétaient-ils avec transport. Le maréchal, toujours à cheval, était indigné d'une pareille scène; il ne pouvait combattre seul et il prévoyait un dénouement funeste, lorsqu'une pluie torrentielle survint tout à coup. Ce que n'avaient pu faire la justice et le respect, la crainte d'être mouillé l'opéra. La foule s'ouvrit et laissa passer le maréchal et sa fille[2]. » Sans cette pluie bienfaisante, il aurait peut-être subi le sort de Foulon et de Berthier de Sauvigny, qui, arrêtés, l'un à Viry, l'autre à Compiègne, avaient été conduits à Paris et massacrés le 22 juillet. La nouvelle de cet affreux événement hâta son départ pour Bourbonne, où la maréchale devait prendre les eaux. Il se mit en route le 26 avec elle et avec Mme de Mailly.

Bientôt il se décida à quitter la France, et c'est Necker qui facilita son départ pour l'émigration, en mettant à sa disposition le château de Coppet. Leur amitié résistait encore à des dissentiments politiques, qui pourtant allaient toujours en s'accentuant. Le maréchal accepta cette offre, mais, avant de passer la frontière, il sollicita l'agrément du roi, et même il crut devoir donner une marque de déférence à l'Assemblée constituante dont son fils faisait partie. Il écrivit au président : « La dignité dont je suis revêtu, le ministère dont j'ai été chargé et dont je serais prêt à rendre compte à l'Assemblée, si quelque circonstance l'exigeait, mon respect pour elle, enfin mon dévouement à la nation, tout me fait un devoir de lui rendre compte du motif qui m'oblige à m'éloigner en ce moment...[3] » Le motif, ou plutôt le prétexte, c'était la santé de la

[1] Adélaïde-Marie-Gabrielle de La Croix de Castries (1749-1825), mariée en 1767 à Alexandre-Louis, vicomte de Mailly, qui mourut en 1787.

[2] Manuscrit de Mme de Blot.

[3] Mounier, qui était alors président de l'Assemblée constituante, ne

maréchale[1] qui désirait consulter Tissot, le célèbre médecin de Lausanne. Dans ses deux lettres, il déclarait qu'il serait prêt à revenir le jour où il pourrait être utile à son roi et à son pays.

Louis XVI lui répondit avec sa bonté ordinaire : « M. Necker m'a remis votre lettre, je trouve bon que vous alliez où vous voudrez pour soigner la santé de Mme la maréchale. Je suis fort satisfait des offres de service que vous me faites, j'ai toujours compté et je compte sur votre zèle pour me servir si l'occasion se présentait. »

Elle devait, en effet, se présenter. Nous verrons, quand le moment sera venu, dans quelle circonstance critique le maréchal eut à faire preuve et de zèle et de dévouement.

En même temps que cette lettre, il en recevait une de Necker, datée du 29 septembre : « ... Je suis fâché que vous vous éloigniez et cependant nous trouvons, Mme de Beauvau et moi, toutes vos raisons fort justes. Je suis enchanté que mon château puisse vous servir d'asile : il me deviendra plus cher quand mon retour viendra, si la Providence me conduit jusque-là... » Bien qu'il fût « plongé dans un abîme de travail », le ministre pense aux détails de l'installation : « Mme Necker a prévenu le capitaine du Châtel, un gentilhomme du pays de Vaux, qui est son parent et qui a bien voulu se charger de l'administration de notre terre; il se tiendra à votre disposition... On me dit que je n'ai pas de linge, mais je présume que vous en portez avec vous. J'espère que vous aurez de quoi loger Mme de Blot et votre famille, quoique le château soit plus grand que commode... »

Le 16 octobre, le maréchal se mit en route pour la Suisse. En traversant Vesoul, il courut quelques dangers : « On examina les passeports, on les crut faux, on s'arma, on cassa les vitres de la maison où il s'était réfugié avec sa famille; on invectiva le comte de Schomberg qui l'accompagnait et qui, trois mois auparavant, commandait dans cette ville, tout cela sans aucun prétexte et seulement par cet esprit de vertige qui tournait les têtes[2]. » A peine arrivé à Coppet, il écrivit à Necker, qui lui répondit le 7 novembre :

« J'ai reçu, Monsieur le maréchal, la lettre que vous m'avez écrite le 2 de ce mois. Ma pensée se retourne souvent vers vous, et j'aime à vous sentir dans une demeure à moi. Il y a une grande bizarrerie dans le cours des événements, et dans le rôle que nous

donna pas publiquement lecture de cette lettre, mais elle fut communiquée au Comité des rapports et insérée dans les journaux.

[1] Gabrielle-Isabeau-Thérèse de Rosset de Fleury, fille de Jean-Hercule de Rosset, duc de Fleury, petite-nièce du cardinal. Elle s'est mariée en 1743 et elle est morte le 25 avril 1800.

[2] Manuscrit de Mme de Blot.

y jouons et que nous y avons joué. Enfin, cela finit par me voir au centre de la bourrasque et vous au pied des Alpes, dans le lieu qui devait me servir de retraite. Je ne sais quels nouveaux coups de vent nous agiteront encore, mais je sais bien celui que je désirerais. On ne peut faire aucun projet à distance, car dans ces conjonctures les mois sont des siècles en événements. Il faut, dans ce moment-ci, songer uniquement à traverser l'hiver sans calamités, et attendre le retour des beaux jours du printemps pour se livrer à quelque perspective riante. Le pain et l'argent sont nos deux grands sujets d'angoisse, et ce n'est que par ces deux sujets d'inquiétude qu'on est distrait du fond général du tableau...

« Il n'est plus question de personne pour entrer dans le Conseil; M. de Mirabeau ne songe plus qu'à l'ambassade de Constantinople, entourée d'un peu d'argent, mais je crains que ce peu pour lui ne soit beaucoup à mes yeux. Il a eu plusieurs échecs personnels à l'Assemblée. Comment avez-vous pu croire un moment que nous pourrions être attelés ensemble?...

« J'ai bien peur que vous ne souffriez du froid cet hiver. Ordonnez, je vous prie, toutes les précautions de poêle, de tapis, de calfeutrage, etc., qui vous seront nécessaires; soyez à la fois mon représentant comme maître de maison et l'ami que je reçois. Je vois d'ici M. de Schomberg tout gelé, mais je suis pourtant plus inquiet de notre bon chevalier (de Beauteville); dites-moi, je vous prie, quelque chose de sa santé. Mme de Beauvau reçoit des lettres de Mme de Blot et a la bonté de m'en lire quelques endroits. Je la prie de recevoir ici mes tendres hommages.

« Il y a tant de papiers tous les jours et qui informent de tout, qu'on ne peut avoir du mérite qu'en mandant les nouvelles du matin; ainsi je puis m'abstenir, sans vous faire tort, de vous donner des détails sur nos événements ordinaires. Et puis une multitude d'embarras et d'inquiétudes m'appellent. Je vous quitte à regret, en vous renouvelant les tendres assurances de mon inviolable attachement. »

Mme Necker était aussi en correspondance avec le maréchal; on la voit, dans ses lettres, cherchant à défendre son mari, allant au-devant des critiques; naturellement, elle parle de l'admiration qu'elle éprouve pour lui, admiration qui s'étale dans ses livres d'une façon assez ridicule, et qui n'est ici que touchante. Le vieux ménage affichait un amour conjugal qui n'était guère de mode au dix-huitième siècle et qui agaçait ses contemporains : de fait, il n'aurait rien perdu à être entouré d'un peu plus de mystère. Elle écrivait le 15 novembre :

« Puisque nous ne pouvons habiter Coppet, Monsieur le maré-

chal, c'est du moins une consolation pour nous d'apprendre qu'il est animé par votre présence, et que ce séjour vous est agréable. Si la retraite vous laissait un peu de loisir, je prendrais la liberté de vous demander quelques détails, fussent-ils même indifférents en apparence. Le port paraît délicieux aux malheureux qui, agités par la tempête, conservent encore une légère espérance de venir y aborder.

« Rien ne pourrait vous peindre, je dois oser vous le dire, les efforts, les travaux, les vertus et les tourments de M. Necker. Rien ne pourrait vous peindre les agitations de mon cœur, car, à tous les liens qui m'attachent à lui, se joignent ceux que l'admiration et l'estime me donneraient pour tout autre qui aurait les mêmes vertus et les mêmes talents. Cependant, il est impossible de prévoir l'avenir, du moins sur cette terre. Les méchants ont une marche si irrégulière qu'elle déconcerte et trompe la prudence; tous les jours nous donnent un spectacle nouveau; la lutte du bien contre le mal devient tous les jours plus difficile et, à la distance où vous êtes, il est impossible que vous nous jugiez. Il faut expliquer les actions par les sentiments, et les paroles, même les plus claires, par le caractère de ceux qui les prononcent.

« Je vous demande un peu de bonté pour M. du Chastel, qui m'a rendu toujours les soins d'un frère et d'un père. Nous portons sans cesse nos regards sur notre retraite, et dans ce moment tout y fixe notre attention : nous croyons que Mme d'Hénin, Mme de Blot, M. le chevalier de Beauteville et M. de Schomberg vous y tiennent compagnie; nous vous demandons à tous un peu d'amitié et d'intérêt; nous vous souhaitons de beaux jours, et au chevalier ceux de Nestor. Il nous semble que M. de Lally[1] aura aussi porté dans nos bois ces sentiments profonds dont je voudrais plus tard retrouver l'empreinte. Donnez-nous des nouvelles de Mme la maréchale. Mille hommages. »

Dans cette calme retraite de Coppet, au milieu d'une société d'élite, le maréchal ne demandait qu'à vivre ignoré. L'histoire et la littérature, qui ont toujours été pour lui, soit une distraction, soit une consolation, l'occupaient alors exclusivement, et, sans se désintéresser des affaires publiques, il n'y prenait aucune part. Mais, à Paris, on n'avait pas oublié que, certain jour, le roi et Breteuil avaient compté sur lui pour combattre la révolution, et le bruit courut que, s'il était en Suisse, c'était pour conspirer;

[1] La princesse d'Hénin, et le comte de Lally-Tollendal qui venait de donner sa démission de député, ne faisaient pas partie de la petite colonie groupée autour du maréchal. Ils ont passé quelques jours seulement à Coppet.

son fils passait pour être son complice, et cette accusation présentait plus de dangers pour le député retenu à Paris par son mandat que pour l'exilé volontaire. Aussi le duc crut-il devoir la réfuter; il adressa au journal la *Chronique de Paris*, qui, le premier, l'avait attaqué, la lettre suivante :

« Votre feuille du 11 de ce mois donne l'extrait d'une lettre adressée à M. Girod de Thoiry, député de Gex, par son correspondant. Je pourrais dire que M. Girod de Thoiry est l'auteur de ce paragraphe, puisqu'il s'est permis de faire livrer cette lettre à l'impression; je pourrais dire au public ce que je pense sur le compte de l'un et de l'autre; je me borne à nier ce qu'elle contient. Il n'y a jamais eu de conciliabule chez M. le maréchal de Castries, mon père, qui, depuis qu'il est à Coppet, n'a pas même vu M. Le Noir, encore moins M. le comte d'Artois, qui est à Turin. Je n'ai pas non plus donné lieu, par ma conduite, à être surveillé de plus près qu'aucun autre député. C'est une calomnie atroce que le compte rendu par ce prétendu correspondant, et que l'on a d'autant plus de facilité à propager que, dans ce moment de révolution, les lois n'ont pas toute la force que l'on doit désirer. Je ne m'oppose nullement, au surplus, à ce que tous les comités des recherches me fassent surveiller, et de très près : ma conduite mise en évidence ne pourra que me faire honneur. »

Il écrivit aussi au président de l'Assemblée une lettre qui se terminait ainsi : « Je me borne à dénoncer l'auteur de cette inculpation comme un calomniateur, et à m'inscrire en faux contre tout ce qu'il s'est permis d'avancer : le mépris et la honte étant la seule vengeance qu'il mérite. »

Girod se le tint pour dit : en apparence, le duc avait le dernier mot, mais on sait qu'il reste toujours quelque chose d'une calomnie.

Armand de Castries[1], que nous venons de voir défendant si vivement sa propre cause en même temps que celle de son père, avait alors trente-trois ans. Comme la plupart de ses ancêtres, il avait suivi la carrière militaire, mais il n'avait pu, comme eux, conquérir ses grades sur le champ de bataille, la France ayant vécu en paix avec les puissances continentales depuis qu'il était entré au service. Pour faire la guerre, il avait dû aller en Amérique : il s'était embarqué, en 1780, avec ses cousins Lauzun et Montmorency, avec ses amis Lameth, Saint-Simon, Noailles, Chas-

[1] Armand-Charles-Augustin de La Croix de Castries, comte de Charlus, puis duc de Castries (1756-1842), était Mestre-de-camp général de la cavalerie légère et maréchal de camp. Il a été, sous la Restauration, lieutenant général, puis pair de France et gouverneur du château de Meudon.

tellux; il était parti sans hésitation, bien qu'il fût marié depuis deux ans à peine et fort amoureux de sa femme, mais sans enthousiasme pour la cause qu'il allait défendre, car autour de lui on disait beaucoup de mal des *insurgents*. Son beau-père, le duc de Guines, avait de bonnes raisons pour leur en vouloir. Il était ambassadeur à Londres au moment où la France commença à les appuyer secrètement; il représentait officiellement le roi, mais il ne personnifiait pas la politique du cabinet dont Beaumarchais était alors l'agent secret, cette politique dissimulée qui s'accordait mal, — il faut en convenir, — avec la droiture de Louis XVI, et que les perfidies antérieures de l'Angleterre pouvaient seules justifier. Du moment qu'il s'agissait de jouer un rôle dans une comédie, Figaro était plus apte qu'un grand seigneur à tenir l'emploi [1]. Contrairement à l'avis de Maurepas, de Sartines et de Vergennes, l'ambassadeur estimait qu'il fallait observer la neutralité, ou bien soutenir les Américains au grand jour, comme on devait le faire plus tard; et ce désaccord fut la véritable cause de son rappel dont le cordon bleu et le titre de duc ne l'avaient pas consolé.

Il n'avait pas eu à lutter seulement contre les ministres, il avait eu contre lui l'opinion publique, qui a continué à le maltraiter en lui faisant une réputation au-dessous de ses mérites. Quand on lit ses rapports et sa correspondance [2], on se demande s'il n'y avait pas en lui l'étoffe d'un homme d'État, — comme Marie-Antoinette l'a cru un moment [3], — si l'histoire n'est pas injuste, en le représentant seulement comme un homme à bonnes fortunes et un courtisan, et si, au contraire, elle n'est pas trop bienveillante, en faisant presque un grand ministre de Vergennes, son ennemi. L'incertitude est au moins permise.

Armand de Castries prit part pendant dix-huit mois à toutes les affaires importantes, et sa belle conduite au siège de Yorktown lui valut la croix de Cincinnatus, qu'il aimait à porter dans ses vieux jours. Comme la plupart de ses compagnons d'armes, il revint plein d'admiration pour ce pays neuf, qui, n'ayant pas d'histoire, avait pu, sans compter avec le passé, choisir ses institutions, et qui grandissait si vite en respirant, — c'est ainsi qu'on parlait alors, — l'air pur de la liberté.

[1] Au sujet du rôle joué par Beaumarchais dans les affaires d'Amérique, on peut consulter l'ouvrage de Loménie : *Beaumarchais et son temps*.

[2] Le duc de Guines, qui a survécu à ses deux filles, Mmes de Castries et de Juigné, a laissé ses papiers à son peti -fils, Edmond-Hercule de Castries.

[3] *Correspondance secrète entre Marie-Thérèse et le comte de Mercy*, t. III. — Les appréciations malveillantes de Mercy sur le duc de Guines s'expliquent, comme pour le maréchal de Castries, par l'hostilité de l'abbé de Vermond.

Il était encore pénétré de ces idées nouvelles au moment de la convocation des États généraux, et il les fit prévaloir dans la rédaction du Cahier de la noblesse pour la prévôté et vicomté de Paris hors des murs[1]. C'est bien la destruction complète de l'ancien régime que demandait ce Cahier; on y lisait :

« Les députés de la noblesse ne pourront, sous aucun prétexte, délibérer sur les subsides ni sur d'autres objets sans qu'on ait assuré, par une loi précise et promulguée : la liberté individuelle des citoyens, la sûreté des propriétés, la liberté de la presse, le secret des lettres, le retour périodique des États généraux...; la nécessité du concours de la résolution des États généraux et de la volonté du roi pour la formation des lois...; enfin, la responsabilité de tous ministres, ordonnateurs, officiers publics et autres, qui porteraient atteinte à ces principes fondamentaux de toute bonne constitution, à ces droits essentiels de toute nation libre... »

Puis venait une succession de réformes qui pouvaient être discutées après les lois de finances et qui n'en étaient pas moins obligatoires pour les députés : inamovibilité de la magistrature, modifications importantes dans la procédure et les lois pénales, répartition équitable de l'impôt, droit à une indemnité pour toute espèce de dégâts causés par le gibier, uniformité des poids et mesures, élection des municipalités, l'éducation publique rendue nationale, résidence des évêques, suppression de la pluralité des bénéfices ecclésiastiques, etc.

Ces gentilshommes de la vicomté de Paris n'y allaient pas de main morte et ils étaient sincères dans leur désir de supprimer les abus. A lire leurs doléances, on pourrait croire qu'elles sont l'œuvre de hardis novateurs appartenant au tiers état, si deux paragraphes ne révélaient la qualité de leurs auteurs. Ils demandaient un examen rigoureux des anoblissements par charges que la pénurie du Trésor avait multipliés depuis le règne de Louis XV, et la création d'un tribunal pour juger les preuves de noblesse. Ils faisaient de bon cœur, et spontanément, le sacrifice de leurs privilèges, ils voulaient être dépouillés de tout ce qui avait fait leur puissance et leur richesse, et même ils le demandaient sur un ton impérieux, à peine tempéré par quelques formules de respect pour l'autorité royale; mais, en renonçant aux avantages solides, ils n'attachaient que plus de prix aux distinctions honorifiques et ils entendaient ne pas les partager avec de nouveaux venus.

Ils demandaient aussi le maintien de la séparation des trois ordres, « comme étant la garantie de l'indépendance des États

[1] Le duc de Castries a été un des commissaires chargés de rédiger ce Cahier, et, à ce titre, il l'a signé.

généraux ». Ce vœu n'était pas exceptionnel, il se trouve formellement exprimé dans la plupart des Cahiers que les députés de la noblesse ont acceptés; mais une cinquantaine d'entre eux n'hésitèrent pas à passer outre. Ils comprirent, après le serment du Jeu de Paume, que toute résistance serait vaine et ils se réunirent aux représentants des communes; d'autres, — les plus nombreux, — attendirent, sans se compromettre, les ordres du roi; d'autres, enfin, protestèrent hautement contre la réunion jusqu'au jour où, eux aussi, ils durent obéir. Le duc de Castries était un des opposants les plus déterminés, et c'est ainsi que, dès le mois de juin, il était signalé dans les clubs qui commençaient à se former, dans les rassemblements de la place de Grève et du Palais-Royal, comme un ennemi du peuple.

Cependant, une fois l'Assemblée constituée, il ne siégea pas à l'extrême droite. J'en vois la preuve dans les lettres qu'il écrivait à son père : « On ne mène pas facilement notre parti; il a les inconvénients de la fougue et de la loyauté, et, parmi nous, il y a des hommes dangereux... » Un autre jour, c'est la faiblesse qu'il redoutait : « Nous sommes obligés d'y aller doucement, parce que beaucoup d'entre nous sont des hommes sans caractère qui n'osent pas résister ouvertement à la majorité ni prendre un parti décisif... »

La considération dont il jouissait, sa droiture et son aménité, lui donnaient auprès de ses collègues une influence dont La Fayette eut un moment l'idée de profiter. Le commandant de la milice parisienne, voyant sa popularité décroître, au point qu'on parlait tout haut de Charles de Lameth pour le remplacer, chercha à se fortifier en recrutant des adhérents dans l'Assemblée. Il estimait à soixante le nombre des aristocrates que le duc aurait pu lui concilier, et qui, sans lui donner ouvertement un appui compromettant, l'auraient soutenu de leurs votes dans les circonstances critiques. Plusieurs entrevues eurent lieu qui ne purent aboutir. Le duc n'avait pas assez de confiance dans La Fayette pour lier partie avec lui, mais il n'en continua pas moins à agir sur ses amis, sur les faibles comme sur les exaltés, pour servir de son mieux les intérêts de la religion et de la monarchie.

Il était opposé à l'intervention étrangère : « Je tremble toujours, écrivait-il le 3 mai 1790, sur les projets de Turin. On parle d'une coalition entre l'Espagne, la Sardaigne et Naples. Dans quinze jours, m'a-t-on confié, on saura à quoi s'en tenir. J'avoue que je crains la décision, si elle est pour agir hostilement, car je crois que ce moyen serait le plus dangereux de tous pour ceux qui sont à Paris, et j'ai de la peine à croire qu'il réussisse... »

Au commencement de cette année 1790, le duc de Castries, inquiet de la tournure que prenaient les événements, avait voulu éloigner de Paris sa femme et son fils Edmond, le seul enfant qui leur restât. Elle vivait, tantôt à Coppet auprès de ses beaux-parents, tantôt à Beaulieu, où son père était établi, et où sa sœur, Mme de Juigné, venait souvent, quand elle n'était pas retenue auprès de la reine par son service de dame du palais. Toute la famille était donc réunie en Suisse, et le duc s'y rendit lui-même au mois de juin, après avoir demandé un congé à l'Assemblée constituante. Il ne tarda pas à se trouver dans un grand embarras, car le comte d'Artois apprit son arrivée et témoigna le désir de le voir. Le prince était à Turin, entouré, nous dit Forneron, d'une centaine de jeunes gentilshommes, portés, comme lui, aux résolutions extrêmes. On peut se rendre compte de leur état d'esprit, en lisant la lettre que l'un des plus raisonnables, le chevalier de Puységur [1], écrivait à son ami :

« Tes commissions viennent d'être faites et je t'envoie par le chevalier de Roll, préférant ne pas la confier à la poste, la conversation qui en est résultée avec notre aimable et malheureux prince : Dites au duc de Castries que je suis sensible aux assurances qu'il me donne de son amitié et de son dévouement. Je l'aime et l'estime infiniment, et je compte sur lui à la vie, à la mort. Qu'il ne prenne pas ce que je vous charge de lui dire pour un ordre de ma part, c'est simplement mes réflexions, mon opinion, et ce que je désire.

« Mes *réflexions* sont celles-ci : Puisqu'il ne peut s'opposer aux brigandages de cette infernale Assemblée, puisqu'il ne peut sauver le roi des perfides conseils de ceux qui le font agir comme le plus grand ennemi de sa propre cause, et l'aider à sortir de sa prison, il vaut mieux ne pas rentrer dans ce repaire de tous les crimes réunis. Mon *opinion*, c'est qu'il peut venir ici, s'il n'y trouve pas d'inconvénient pour lui. Mon parti est si absolument pris de sacrifier mes biens, ma vie, pour la punition de ces scélérats, que les idées qu'ils peuvent prendre de mes démarches me sont indifférentes. Je *désire* vivement voir le duc de Castries; je crois même que c'est important pour le bien de notre cause, et qu'il serait à même

[1] Jean-Marie-Hercule de Chastenet de Puységur (1758-1820), chevalier de Malte, gentilhomme d'honneur du comte d'Artois, puis son capitaine des gardes et lieutenant général. On peut voir dans la *Correspondance du comte de Vaudreuil et du comte d'Artois* (publiée par L. Pingaud) qu'il a été chargé de missions importantes. Vaudreuil écrit, le 7 août 1790 : « Il faut que vous donniez vos instructions verbales à Puységur, dont l'intelligence et la fidélité vous sont connues, et qui, par plusieurs raisons, sera moins suspect qu'un autre. »

de nous rendre de grands services, qui ne peuvent être rendus que par quelqu'un à qui j'aurai parlé de confiance et longtemps.

« Une lettre, si longue qu'elle soit, ne peut jamais être la même chose. Qu'il me l'écrive cependant, si je ne le vois pas. Ajoutez-lui que, tel parti qu'il prenne de suivre ses idées ou les miennes, je ne l'en aime pas moins et je compterai toujours sur lui comme sur le plus fidèle de mes amis. Encore une fois, je raisonne avec lui et *je n'exige rien*. Il a appuyé sur ces derniers mots...

« Bon Dieu! que je voudrais te voir, ne fût-ce qu'une heure! A une si petite distance, la privation m'en est cent fois plus pénible. Les nouvelles des mouvements du Languedoc nous avaient donné l'espérance de pouvoir aller les rejoindre; mais ils sont calmés, et il faut retomber dans l'inaction et l'ennui. Les mains me démangent, je l'avoue. Dans tous les temps, j'aurais fait, je crois, mon devoir de brave garçon; mais, à présent, ce serait encore autre chose, et, d'ailleurs, la vie qui est devant moi mérite peu d'être ménagée... »

Il termine par cette recommandation que j'ai déjà pu lire un bien grand nombre de fois : « Brûle cette lettre, dès que tu l'auras lue, et ne parle pas de ce qu'elle contient. »

Le duc de Castries ne crut pas devoir se rendre à cette invitation. Son cœur le portait vers le comte d'Artois, qui, aux jours de la prospérité, l'avait admis dans sa société intime; mais son devoir l'attachait au roi, dont le trône, dont la vie même, étaient menacés par la politique folle de Turin.

Le prince avait prévu ce refus, et il demandait au moins une longue lettre; sur ce point, il eut satisfaction. Elle est si longue, que j'en donnerai seulement quelques extraits :

« Monseigneur, si jamais j'ai éprouvé une véritable peine, c'est dans cette circonstance où je me vois privé de me rendre à vos ordres, malgré le vif désir que j'aurais de vous faire ma cour et de vous donner une preuve de mon attachement et de mon respect...

« Je suis ici par congé; ma qualité de député fait que tout le monde a les yeux sur moi, et un voyage à Turin, quelque secret que j'y misse, serait su en peu de temps à Paris. Je conçois l'indifférence de Monseigneur pour l'idée que les scélérats qui nous gouvernent peuvent prendre de ses démarches; mais qu'il me permette de lui observer que, malheureusement, ils ont prouvé, jusqu'à ce moment, qu'ils avaient entre leurs mains tous les moyens de nuire à notre cause. Ce serait leur donner trop d'avantages que de marcher à découvert vis-à-vis d'eux. Ils nous font la guerre de la manière la plus cruelle; ils sont les maîtres d'un pays qui contient un dépôt sacré pour nous; ils ne négligent aucun ressort, aucun moyen politique, même chez les autres puissances; les ministres

qu'ils détestent tremblent devant eux; la cour est faible, plus encore par caractère que par principe. Tout doit nous déterminer, quelque colère que nous ayons dans l'âme, à user de prudence et à éviter tout ce qui peut donner lieu aux bruits de complots et de contre-révolution... La moindre démarche doit être pesée avec réflexion. D'ailleurs, tout ce que l'on fait à Turin est connu à Paris jour par jour, heure par heure; il est facile à ces enragés de parer les coups qu'on veut leur porter. Je conclus de ces considérations qu'en faisant un voyage à Turin, je nuirais à notre cause plus que je ne lui serais utile, et si Votre Altesse a quelques commissions à me donner, elle peut me les faire porter verbalement par M. de Puységur, qui lui demandera la permission de venir passer quelques jours à Genève pour voir Mme de Fitz-James et moi...

« J'ai une réflexion à présenter à Monseigneur relativement au conseil qu'il me donne de quitter l'Assemblée... Peut-être tous les députés de notre opinion auraient-ils dû, dès le commencement, se retirer en corps de l'Assemblée, mais le manque d'entente, l'impossibilité de se réunir, la crainte, la faiblesse, nous ont empêchés de prendre ce parti vigoureux, qui convenait bien à la noblesse. Le moment étant manqué et les raisons pour ne pas se retirer en corps étant les mêmes, il faut au moins ne pas affaiblir notre parti par des démissions partielles qui ne prouveraient que notre inconséquence et notre faiblesse; il faut avoir le caractère de résister à l'orage et d'éprouver toutes les humiliations: il faut attendre des circonstances plus favorables, espérer tout du temps et de la raison, s'opposer au mal autant qu'il est en soi et ne pas abandonner la chose publique. C'est ainsi que pensent beaucoup de députés honnêtes et sages de l'Assemblée. Je sais qu'il est plus agréable et plus commode de se retirer : on est à l'abri des événements et l'on n'excite pas contre soi l'animadversion publique. Je le demande à Monseigneur : a-t-il moins bonne opinion de ceux qui restent avec un avis contraire à celui de la majorité? Nous exposons tous les jours nos biens, notre existence et celle de nos familles; nous ne pouvons pas être guidés par des vues d'ambition, car que peut-on espérer en soutenant l'autorité royale, si ce n'est d'être abandonné et de se voir toujours préférer ceux qu'il est utile de gagner? Il n'y a donc que l'amour du bien, l'espérance de retarder le mal, d'être utile au roi malgré lui, de servir la chose publique malgré elle, et la propre satisfaction de soi-même qui aient pu nous soutenir...

« Je sais qu'on a dit souvent que notre parti n'empêchait aucune délibération et, en effet, à toutes les extravagances qui ont passé, on a pu le croire. Mais, comme depuis treize mois je n'ai pas

quitté l'Assemblée, je dois la connaître, et je peux répondre que, non seulement nous avons fait modifier plusieurs des mauvais décrets qu'elle a votés, mais que nous avons ralenti sa marche qui aurait été bien plus rapide, et que nous l'avons forcée de poser des principes monarchiques contraires à l'opinion particulière de ceux qui la dirigent. Or, sa marche étant à présent plus à découvert, à cause des progrès que le parti populaire a faits, soit au dehors, soit au dedans, elle va être forcée, pour poser des principes démocratiques, de détruire une partie de ceux qu'elles a établis elle-même comme base de la Constitution; et une Assemblée qui a l'air de ne pas savoir ce qu'elle veut, qui défait le lendemain ce qu'elle a fait la veille, doit forcément se déconsidérer aux yeux d'une nation qui, avec le temps, réfléchit et revient à la raison.

« Après avoir répondu, Monseigneur, aux observations que vous avez eu la bonté de me faire présenter, je vous demande la permission de vous dire un mot sur l'état présent de l'Assemblée. La division, qui s'était formée dans le parti connu sous le nom d'enragés, et qui avait éclaté d'une manière plus sensible à l'époque du décret sur le droit de paix et de guerre, avait fait espérer aux honnêtes gens qu'il y aurait peut-être moyen de réunir une majorité pour enlever quelques décrets raisonnables et avantageux à l'autorité royale; mais les chefs de ce parti, les moins insensés, qui paraissaient être MM. de La Fayette et de Mirabeau, ayant craint de perdre leur popularité, ont été obligés de se rallier, de fait si ce n'est d'opinion, au parti Duport, Barnave et Lameth. L'annonce du retour de M. le duc d'Orléans pour la fête de la Fédération a probablement déterminé cette réunion apparente. M. de La Fayette a eu peur de ne pas pouvoir résister à la nouvelle force que ses adversaires allaient acquérir, en ayant un chef qui le déteste et qui emploiera tous les moyens possibles pour le détruire dans le peuple... La Fédération du 14 fait craindre les plus grands dangers. On veut y déclarer Louis XVI empereur, afin de détacher le peuple de cet ancien respect qu'il porte encore à son roi : on sait que les mots ont leur influence et on espère beaucoup de ce nouveau moyen. On assure qu'on veut rendre le trône électif, et je ne serais pas étonné que les princes fussent sommés de se rendre en France pour prêter le serment civique à une époque déterminée, sous peine d'être déchus de leurs droits à la couronne. Enfin, Monseigneur, il n'y a pas de folie qu'on ne puisse craindre de cette réunion. Toutes les provinces sont dans un délire dont on ne peut se faire idée : le Languedoc et l'Alsace sont les seules qui aient un peu résisté, et les insurrections de la première n'ont eu que de funestes effets. L'esprit de défection gagne dans l'armée et, d'un

moment à l'autre, avec les moyens qu'on emploie, on peut craindre qu'il ne se propage partout.

« Les colonies sont aussi en insurrection, le commerce languit, les impôts ne se payent pas ou se payent mal dans la plupart des provinces, le pain est cher, le peuple est dans la misère, le clergé est détruit et ruiné, les propriétés sont attaquées, et, pour comble de malheur, nous sommes menacés d'une guerre étrangère, sans alliés, sans crédit pour la soutenir.

« Tel est malheureusement le tableau effrayant, mais vrai, de notre position. Que de réflexions tristes ne présente-t-il pas à ceux qui aiment leur patrie, et qui, comme vous, Monseigneur, sont encore Français ! J'aurais peut-être dû éviter de vous rappeler des idées aussi pénibles, mais j'ai pensé que mon devoir était de vous faire connaître l'état exact des choses. Je suis...

« Je me flatte de n'avoir pas besoin de signer pour que Votre Altesse me reconnaisse à mon attachement sans bornes pour sa personne ; je la supplie de brûler ma lettre quand elle l'aura lue. »

Cette lettre renfermait de sages conseils que le comte d'Artois n'était pas en disposition d'écouter. Il écrivit au duc le 31 juillet :

« Je n'ai pas répondu plus tôt à votre grande lettre parce que le chevalier de Puységur s'est chargé de vous dire en partie ce que je pense. Croyez que je l'ai lue avec toute l'attention qu'elle mérite, et que j'y ai bien reconnu les sentiments de votre âme. Croyez à ma prudence autant qu'à mon inébranlable fermeté : c'est tout ce que je puis vous dire de plus fort. Notre position est affreuse, mais elle est loin d'être sans ressource, malgré la faiblesse de celui pour qui nous travaillons.

« Vous voulez retourner dans ce lieu infâme. Je n'ai aucun droit pour m'y opposer ni pour combattre votre opinion, ainsi je garde le silence. Mais, cependant, je veux vous assurer que vous n'en conserverez pas moins mon estime et mon amitié.

« Vous devez me connaître assez pour savoir si les bons Français peuvent compter sur moi. Mes principes sont invariables sur tous les points. Je ne souscrirai jamais à la honte de ma patrie, de mon roi, et je périrai plutôt mille fois sur les ruines de notre antique constitution. Je trouve du plaisir à renouveler ma profession de foi : je la rendrai publique le plus tôt qu'il me sera possible et on connaîtra alors les motifs du silence que j'ai dû garder jusqu'à présent.

« Parlez de moi à votre père, il doit compter sur mon estime, puisqu'il a abjuré toute liaison avec les monstres que l'honneur m'ordonne de poursuivre jusqu'au tombeau[1]. Adieu, mon cher

[1] Le maréchal de Castries était à peu près brouillé avec Necker qui, dans

duc, croyez à mon amitié et à mes tendres sentiments pour vous. — Le comte d'Artois. »

Le duc de Castries ne se rallia pas à cette politique, mais il subit, momentanément, l'influence du prince et celle de son ami Puységur : il prit du moins leur style dans la forme qu'il donna à sa protestation contre les décrets du 20 juin. Son absence l'avait empêché d'assister à la séance du 19 au soir, séance mémorable qui rappelle celle du 4 août de l'année précédente. C'est un Prussien, un illuminé, qui a été la cause inconsciente de la suppression de la noblesse, et cependant il ne la dédaignait pas pour son compte, car il se faisait appeler pompeusement : le baron de Cloots du Val-de-Grâce, — on n'a jamais su pourquoi. — Il se présenta à la barre, à la tête d'une députation dans laquelle tous les peuples figuraient, y compris, nous dit le grave *Moniteur*, les Arabes, les Indiens et les Chaldéens; et sa diatribe contre les tyrans provoqua un tel enthousiasme que l'Assemblée fut prise d'un véritable délire. Il fallut, sans désemparer, faire quelque chose de grand. Ne pouvant renverser les souverains étrangers, Alexandre de Lameth demande l'affranchissement des quatre provinces enchaînées qui entourent la statue de Louis XIV, place des Victoires : il obtient gain de cause, les groupes symboliques seront détruits. Un député obscur, Lambel, veut renchérir, il demande, au nom de l'égalité, la suppression des titres et des noms féodaux. L'Assemblée s'étonne et paraît indécise, mais Charles de Lameth reprend la proposition dont il peut revendiquer la paternité devant l'histoire, et elle est acclamée. La Fayette s'oppose même à ce que le titre de Monseigneur soit conservé aux princes du sang. Mathieu de Montmorency demande la suppression des armoiries et le vicomte de Noailles, celle des livrées; ce dernier article était sans doute une flatterie à l'adresse des *délégués du genre humain*, qui avaient eu les honneurs de la séance et qui étaient pour la plupart des domestiques bizarrement accoutrés. Toutes ces motions passent à une grande majorité, et, le lendemain, elles sont converties en décrets.

Elles avaient été combattues par Foucauld, Landenberg, Faucigny, Virieu et, d'abord, par l'abbé Maury, toujours prêt à défendre la noblesse, bien qu'il fût le fils d'un cordonnier. Plusieurs de leurs amis politiques, entre autres d'Eprémesnil, demandèrent aussi la parole, mais le tumulte couvrit leur voix et ils durent se contenter de protester après coup. Le fougueux conseiller au Parlement écrivait à ce sujet au duc de Castries :

l'esprit du comte d'Artois, était un de ces monstres. Il avait quitté le château de Coppet au commencement de juillet.

« J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire; nous avions prévenu vos intentions en signant pour vous notre protestation contre les décrets du 20, sûrs que le danger vous rendrait les lois de l'honneur encore plus chères, s'il était possible.

« Nous avions adressé au président cette protestation : il nous l'a renvoyée. Nous avons fait imprimer sa réponse et notre lettre à la suite de la protestation elle-même. En faire le dépôt est, selon moi, une chose inutile, car les notaires ne veulent recevoir que sous cachet les actes de ce genre. Cependant je la déposerai, si je trouve un notaire qui veuille la recevoir ouverte : je profiterai de son courage. Cette Assemblée nationale effraye tout le monde, c'est la fable du *Lapin et des Grenouilles*. J'ai l'honneur de vous envoyer sous ce pli un exemplaire imprimé de notre protestation.

« Daignez agréer l'hommage de mon fidèle attachement et de mon respect. De ces deux sentiments, le premier s'augmente au milieu des tempêtes publiques, et le second en dépit des décrets. L'Assemblée trouvera bon que je préfère les vieilles maximes à ses fantaisies, et que je me dise comme autrefois, Monsieur le duc, votre très humble et très obéissant serviteur. »

La protestation qu'il avait rédigée était signée : « Les députés de la noblesse, de la prévôté et vicomté de Paris hors des murs, *du Val* d'Eprémesnil, le président d'Ormesson, bailli de Crussol, pour nous et pour M. le duc de Castries, absent par congé. »

Ainsi l'Assemblée avait supprimé, en même temps que les titres, les noms de terre, les particules, tout ce qui pouvait rappeler la noblesse, et d'Éprémesnil, ne sachant qu'imaginer pour accentuer sa protestation, modifiait sa signature; il écrivait en deux mots son nom patronymique de Duval, d'ailleurs ancien et honorablement connu. C'était une puérilité, sans doute, mais c'était aussi un acte de courage. Il regrettait amèrement la participation qu'il avait prise aux débuts de la Révolution. Il avait travaillé de toutes ses forces à la préparer, en attaquant le principe d'autorité, en déconsidérant les personnes royales. Il avait poussé l'esprit d'opposition jusqu'à la révolte; il avait été arrêté, par ordre du roi, en plein Parlement, et, après une détention d'un an aux îles Sainte-Marguerite, il avait eu un retour triomphal. Au moment du procès du collier, il s'était permis contre la reine les insinuations les plus odieuses. Il avait demandé la convocation des Etats généraux; il avait ouvert l'outre qui contenait les tempêtes et il était impuissant à la refermer. Il était inconsolable, et il répétait souvent : « Si Louis XVI m'avait fait pendre, il m'aurait justement puni. » Pour expier son passé, il ne cessait de braver l'opinion. Plusieurs

fois, il faillit être massacré à la sortie de l'Assemblée, et sa maison n'échappa au pillage que grâce à une mauvaise plaisanterie. Un mot d'ordre s'était répandu dans la foule rassemblée au Palais-Royal; on allait se porter chez lui, rue Bertin-Poirée, pour tout saccager, quand un de ses amis, fourvoyé par hasard dans la bagarre, eut la présence d'esprit de dire : « Gardez-vous-en bien, sa maison est au propriétaire; ses meubles, il les doit; ses enfants ne sont pas à lui et sa femme est à tout le monde [1]. »

Le duc de Castries, qui blâmait souvent les violences de langage de son collègue, trouva moyen de le dépasser à propos des décrets du 20 juin. Entouré d'émigrés de la première heure, il se mit tout d'un coup, — et cette fois seulement, — à parler comme eux; non content de la protestation collective au bas de laquelle figurait son nom, il adressa au président de l'Assemblée la lettre suivante :

« J'étais absent de l'Assemblée, en vertu d'un congé, lors des décrets du 19 juin 1790, et les députés de la noblesse de la vicomté de Paris ont signé pour moi la protestation que le devoir et l'honneur leur imposaient contre l'anéantissement de l'état de tout gentilhomme français. Instruit de ces décrets anticonstitutionnels, que l'envie et la bassesse ont suggérés à des individus flétris par l'opinion de tous les honnêtes gens du royaume, j'adhère de cœur et d'esprit à la protestation de mes honorables collègues, me faisant gloire d'être uni aux sentiments qui les animent depuis le commencement de la Révolution.

« Toujours fidèle au serment que j'ai prêté entre les mains de mes commettants, devant les trois ordres réunis à l'Archevêché [2], je proteste, non seulement contre ce décret, mais aussi contre ceux qui sont contraires à tout ce qui est porté dans les cahiers qui m'ont été confiés. Je jure donc d'être fidèle au roi, à mes commettants, et de mourir plutôt que d'enfreindre les devoirs de mon serment. »

Cette lettre fut rendue publique, et on peut juger de l'animosité qu'elle souleva contre son auteur.

Le duc de Castries venait de rentrer à Paris, quand il apprit que son régiment, le Mestre-de-camp-général-cavalerie, était en pleine révolte. Déjà, depuis plusieurs mois, des troubles avaient

[1] D'Eprémenil était marié, en secondes noces, à Mme Thilorier, née J.-A. de Sanctuary, dont la conduite ne justifiait nullement cette mauvaise plaisanterie. Elle a été guillotinée, comme lui, en 1794.

[2] On voit, dans les Mémoires de Bailly, qu'une réunion analogue eut lieu, le 20 mai, dans la grande salle de l'Archevêché, pour les députés de Paris *intra muros*; les députés des trois ordres prêtèrent serment « de remplir fidèlement, et dans toute son étendue, la mission qui leur était confiée ».

eu lieu auxquels l'armée avait été mêlée; le sang avait coulé à Toulon, à Lille, à Montauban, à Perpignan; mais, depuis le 14 juillet, les progrès du mal étaient plus rapides. Les délégués que chaque régiment avait envoyés à la fête de la Fédération étaient revenus très exaltés, ils montaient la tête de leurs camarades, et ils trouvaient le terrain bien préparé, car, dans presque toutes les villes, des clubs s'étaient formés, qui, affiliés aux Jacobins de Paris, ne négligeaient rien pour gagner les soldats. Le 6 août, La Tour-du-Pin vient dénoncer à l'Assemblée « la licence effrénée qui s'est introduite dans l'armée... Représentants du peuple français, hâtez-vous d'opposer les volontés du peuple à ce torrent dévastateur... La France, ne pouvant exister sans soldats, ne pourra bientôt plus exister avec eux; c'est de vous que la patrie attend son salut. L'autorité du roi est insuffisante... ».

Lorsque le ministre de la guerre poussait ce cri d'alarme, l'insurrection de Nancy, — celle qui devait être la plus grave, — ne faisait que commencer. Huit jours après, toute la garnison était révoltée, les Suisses de Châteauvieux et le Mestre-de-camp-cavalerie ayant suivi l'exemple du régiment du Roi-infanterie. Les soldats, mêlés à la populace et à une partie de la garde nationale, ne se contentaient pas de piller les caisses et de rançonner les officiers, ils commettaient toutes sortes d'excès, ils menaçaient les habitants, et on pouvait craindre que la ville ne fût mise à feu et à sang. Dans cette situation désespérée, le directoire du département et la municipalité eurent recours à l'Assemblée qui, le 16 août, vota sans discussion les mesures de rigueur proposées par Emmery. Elle n'hésita pas davantage à féliciter Bouillé, lorsque, par son courage, par son habileté, grâce aussi à d'heureux hasards [1], il eut rétabli l'ordre; elle remercia « le général, les troupes de ligne et les gardes nationales, qui avaient glorieusement rempli leur devoir ».

Bien que ces différents décrets eussent été votés à l'unanimité, l'accord n'était qu'apparent. Les députés Jacobins qui, en travaillant à détruire la discipline dans l'armée, avaient réussi au delà même de leurs désirs, se trouvaient dans un grand embarras; ils n'osèrent pas prendre ouvertement la défense de ces rebelles dont le succès aurait compromis l'existence de toute société, mais ils cherchèrent à les excuser et à détourner le courant de l'indignation publique. Alexandre de Lameth était leur porte-parole, quand il disait, le 3 septembre : « Ce n'est pas seulement l'insubordina-

[1] Bouillé dit à ce propos dans ses Mémoires : « La fortune m'arracha comme par les cheveux du danger où elle m'avait précipité; c'est la dernière faveur que j'en ai obtenu. »

tion, mais les causes, ce n'est pas seulement les soldats, mais les officiers, mais les chefs, mais les coupables sans aucune exception de personnes, que l'Assemblée nationale veut punir. » Et il demandait l'envoi de commissaires chargés de déterminer les responsabilités.

Il était facile de comprendre le sens de ces mots, et dans les clubs on répéta bien haut ce qui avait été sous-entendu à l'Assemblée : les soldats n'étaient que des égarés; les vrais coupables, c'étaient les chefs et, en première ligne, le duc de Castries, qui, depuis six ans, avait sous ses ordres le Mestre-de-camp-cavalerie [1].

Ces Lameth [2], qu'il rencontrait toujours sur son chemin, avaient été ses compagnons d'armes en Amérique; comme lui, ils avaient désiré la réforme des abus dont, cependant, ils avaient largement profité, — la publication du *Livre rouge* devait en donner la preuve; — mais, depuis l'ouverture des Etats généraux, leur conduite était toute différente de la sienne. Ils étaient de ces gentilshommes qui, au dire de Mme de Staël, portaient la fatuité des cours dans la cause démocratique et éblouissaient les députés du tiers par leurs belles manières, tout en les captivant par leurs doctrines. Ils se lièrent d'abord avec La Fayette, La Rochefoucauld-Liancourt, Crillon, Noailles; ils ne tardèrent pas à les dépasser et s'unirent étroitement à Duport et à Barnave, formant ainsi une association que l'histoire a baptisée du nom de triumvirat. Le terme n'est pas tout à fait exact, mais Barnave était un si grand orateur et Duport un si savant jurisconsulte, qu'il fallait bien deux Lameth pour former une unité en pareille compagnie. Le triumvirat voulait le désordre, afin de *sillonner profond*, selon le mot de Duport; et pour augmenter son influence dans l'Assemblée, il cherchait un point d'appui au dehors. Duquesnoy dit dans son *Journal*, à la date du 16 mars 1790 : « Beaucoup de personnes avaient senti qu'il existait dans le club même des Jacobins un petit directoire privé qui influençait l'Assemblée et l'amenait à son but, ou plutôt l'empêchait d'aller à son but, en entravant sa marche. On nommait, pour

[1] Le duc de Castries, qui avait le titre de Mestre-de-camp général de la cavalerie légère, possédait le régiment de ce nom, bien qu'il fût maréchal de camp.

[2] Il y avait quatre frères Lameth, dont deux, le comte Charles (1757-1832) et le chevalier Alexandre (1760-1829), ont été députés à l'Assemblée constituante. Le marquis (1755-1837) ne prit aucune part aux événements de la Révolution, et le comte Théodore (1756-1854), député à l'Assemblée législative, a joué un rôle honorable, mais effacé.

Ils étaient fils du comte Louis-Charles de Lameth, maréchal de camp, et de Thérèse de Broglie, sœur du maréchal et du confident de Louis XV.

composer ce directoire, MM. Barnave, d'Aiguillon, les deux Lameth, Duport... » Et plus loin : « Croira-t-on que j'ai ouï le comte de Lameth dire que le duc de La Rochefoucauld et le comte de Crillon étaient de vils courtisans? »

La Fayette, qui ramenait tout à sa personnalité et qui s'était brouillé avec les Lameth, s'est montré sévère à leur endroit. Il dit dans ses *Mémoires*, à propos d'eux et de leurs amis : « Ne songeant plus qu'à combattre de tout leur pouvoir le général et les patriotes qui pensaient comme lui, ils organisèrent le célèbre club des Jacobins, dont l'institution eut pour objet de diminuer son influence auprès des gardes nationales et des municipalités de la France, et d'opposer à chaque corps civil et militaire, préposé à l'ordre légal, une société dénonciatrice et désorganisante.

« Tel fut le plan en grand; il était dirigé par un comité de chaque club qui aboutissait à MM. de Lameth, et, parmi les moyens de détail, on ne citera que ce qu'ils appelaient eux-mêmes *le Sabbat*, c'est-à-dire une association de dix hommes dévoués à eux et prenant l'ordre de tous les jours que chacun donnait ensuite à dix hommes appartenant aux divers bataillons de Paris, de manière que tous les bataillons et toutes les sections recevaient à la fois la même proposition d'émeute, la même dénonciation contre les autorités, contre le président du département, le maire et le commandant général. »

Pour en finir avec le rôle collectif joué par les Lameth, il faut rappeler qu'après l'affaire de Varennes, ils suivirent l'exemple de Barnave. En même temps que lui, et trop tard, ils furent touchés des malheurs de la famille royale et ils se dévouèrent pour la sauver. Le triumvirat était encore agissant, il déployait la même activité, mais il poursuivait un but différent : il s'efforçait de consolider le vieil édifice de la monarchie que, pendant deux ans, il avait cherché à ébranler.

Charles, l'aîné des deux frères, avait vécu à la cour, comme le duc de Castries; il était gentilhomme d'honneur du comte d'Artois et il commandait les Cuirassiers-du-Roi, un régiment très envié que sa haute taille l'avait aidé à obtenir. C'était un homme superbe, très infatué de lui-même, grisé par ses nombreuses bonnes fortunes, au point qu'il eut l'audace de lever les yeux sur la reine [1]. Le dédain qu'elle lui témoigna fut, paraît-il, une des causes qui le jetèrent dans le mouvement révolutionnaire. Pour le suivre dans ses discours et dans ses votes, il faudrait faire l'histoire de l'Assemblée constituante, car il a pris part à bien des discus-

[1] *Journal* de Duquesnoy.

sions importantes, et c'était pour soutenir les opinions les plus avancées. Il se rencontrait souvent avec Robespierre, qui était comme lui député de l'Artois et à qui il rendait un jour ce témoignage : « Charles de Lameth, dit le *Moniteur* du 25 janvier 1790, reconnaît, dans la motion de M. de Robertspierre (à propos du cens électoral), le courage et le zèle qui l'ont caractérisé et avec lesquels il a défendu les intérêts des classes les moins heureuses de la société. »

Il fit partie du Comité des recherches et, à ce titre, il se chargea d'une mission qui aurait dû répugner à un gentilhomme. Dans la nuit du 28 au 29 octobre 1789, il partit avec cinq cents hommes de la garde nationale pour arrêter Barentin qu'on croyait caché dans le couvent des Filles-Bleues (dites les Annonciades), dont la supérieure était sa parente. Il plaça une sentinelle à la porte de toutes les maisons de la rue Couture-Sainte-Catherine, avec ordre de tirer sur quiconque chercherait à s'échapper; il procéda dans le couvent à une perquisition minutieuse et même il fit déshabiller une religieuse forte et barbue, dont le physique rappelait celui de l'ancien garde des sceaux. Cette histoire fut plaisamment racontée par le marquis de Bonnay, dans un poème intitulé : *la Prise des Annonciades*, qui fut très répandu. C'est peut-être le pamphlet le plus spirituel qui ait été composé pendant la Révolution. Mais, dans ce temps-là, le ridicule ne tuait pas en France, et Charles de Lameth, qui avait été la risée des aristocrates, n'en parut, d'ailleurs, que plus intéressant.

Pendant qu'il faisait partie du Comité des recherches, il eut encore une autre aventure. La commune de Paris avait envoyé au Comité plusieurs lettres suspectes, une entre autres qui se trouvait être de sa mère : il en fit lui-même la lecture, Mme de Lameth, qu'on appelait alors *la mère des Gracques malgré elle*, écrivait à son frère, le maréchal de Broglie; elle se lamentait sur la conduite de ses fils : « Pour Alexandre, je lui pardonne, parce qu'il a des idées à lui, de l'esprit et du caractère, ce n'est qu'une mauvaise tête. Mais Charles, qui n'a jamais été qu'une bête...[1] » Il n'alla pas plus loin.

Tous les moyens lui étaient bons pour entretenir sa popularité. Le 18 février 1790, on demandait à l'Assemblée de voter des mesures de répression contre les brigands qui dévastaient le Quercy. Il demanda la parole : « On a brûlé dans l'Agénois un

[1] Condorcet dit aussi dans ses *Mémoires* (t. II) qu'Alexandre de Lameth était supérieur à son frère et le guidait. Il n'en est pas moins vrai que Charles montait presque aussi souvent à la tribune et que même il avait plus d'action sur le peuple.

château à moi, je suis cependant bien éloigné de penser comme le préopinant. Le peuple ne peut ni ne doit être l'objet de votre sévérité : égaré par des insinuations dangereuses, il déplorera bientôt ses erreurs : dans mon esprit, il est plus malheureux que coupable. »

C'était prendre les choses avec philosophie; mais son château de l'Agenois était brûlé, — le mal était fait, — et il en possédait d'autres qu'il espérait peut-être sauver en flattant les incendiaires. Il fit un sacrifice plus réel à propos de la publication du *Livre rouge* (mars 1790). On vit avec étonnement que Mme de Lameth y figurait, qu'elle avait reçu du roi 60 000 francs pour l'éducation de ses fils[1]. Charles s'engagea à restituer cette somme au Trésor, il prononça à ce sujet un grand discours aux Jacobins, mais son désintéressement aurait été plus méritoire s'il avait fait ce versement avant d'y être moralement obligé.

L'ingratitude, c'est l'indépendance du cœur, et le peuple, qui aimait alors toutes les libertés, lui savait gré de s'affranchir si complètement des liens de la reconnaissance. En revanche, ses anciens amis le détestaient et parfois lui cherchaient querelle. « On parle, dit Duquesnoy, d'une scène très vive qui s'est passée au club entre M. de La Bourdonnaye et M. Charles de Lameth. Le premier, après avoir dit au second des vérités très dures sur les délations, les recherches, les prétendus complots, a ajouté : « Vous voyez tout « ce que je dis à Monsieur; eh bien, il n'en résultera rien. » En effet, on a cru que le caractère du représentant avait étouffé momentanément chez M. de Lameth la bravoure qui lui est naturelle, mais nous apprenons aujourd'hui que cette affaire aura entre ces deux messieurs les suites ordinaires. » Et le député de Bar-le-Duc, ajouta naïvement : « Nous sommes dans cette occasion comme Mme de Rochambeau, qui ne savait pas si elle désirait que son fils eût été ou n'eût pas été blessé dans une bataille. Nous sommes fâchés quand des hommes s'injurient sans se battre, et puis nous sommes fâchés quand ils vont sur le terrain. »

Je vois aussi qu'il avait été provoqué par Mirabeau-Tonneau, mais à un moment où le terrible vicomte avait plusieurs affaires d'honneur à régler, une entre autres qui lui valut un coup d'épée et le mit au lit pour plusieurs semaines. Je suppose que les choses en sont restées là.

Enfin, il avait avec le vicomte de Chauvigny de Blot[2] une vieille

[1] Ce n'est pas la seule faveur accordée par le roi aux Lameth, il avait donné à chacun des quatre frères un régiment, ce qui, même au temps des abus, paraissait excessif.

[2] Le vicomte de Chauvigny de Blot a servi dans l'armée de Condé : il a été tué à l'affaire de Berstheim (1766-1796.)

affaire, — c'est l'expression dont on se sert dans presque tous les récits. — Quel en était le motif [1]? je l'ignore, et d'ailleurs peu nous importe de le savoir. Ce qui est certain, c'est que, le 11 novembre 1790, Chauvigny, capitaine au Mestre-de-camp-cavalerie, vint demander Charles de Lameth à la porte de l'Assemblée; il reprit ses anciens griefs et il en ajouta de nouveaux; il lui reprocha d'avoir poussé à la révolte la garnison de Nancy; il l'injuria, et Lameth, après avoir consulté huit de ses amis, décida qu'il ne se battrait pas. Il était cependant de première force à l'épée et d'un courage au-dessus de tout soupçon. La politique explique bien des choses; mais le brillant colonel des Cuirassiers-du-Roi était-il transformé au point de se laisser traiter de lâche impunément? Croyait-il vraiment que sa vie appartenait à la nation, et qu'il n'avait pas le droit de l'exposer pour venger une injure particulière? On doit plutôt supposer qu'un petit capitaine lui parut un adversaire peu digne de lui. Puisqu'il fallait en découdre, mieux valait donner une leçon à un de ces beaux seigneurs de la cour qui maintenant avaient l'air de le mépriser, au duc de Castries, par exemple. C'est ainsi que le lendemain, 12 novembre, il tenait, devant plusieurs de ses collègues, des propos inconsidérés en apparence, et peut-être prémédités. Le duc, qui avait été retenu chez lui dans la matinée, arriva sur ces entrefaites, et les choses ne traînèrent pas en longueur. Avant la fin de la séance, le duel était décidé et les témoins choisis.

Castries s'adressa d'abord au marquis d'Ambly [2] : c'était bien montrer que l'affaire serait sérieuse et que la rédaction du procès-verbal le préoccupait peu. L'orthographe du marquis était célèbre à une époque où peu de gens avaient le droit de se montrer difficiles, son style n'était pas moins curieux [3], mais personne ne se serait avisé d'en rire devant lui, car il était vigoureux, malgré ses soixante-dix-neuf ans, et toujours prêt à dégainer. C'était, dans l'Assemblée l'homme qui avait eu le plus d'affaires et celui qui

[1] Les papiers de la famille de Castries ne contiennent sur ce sujet aucun détail, et ce qui est dit ailleurs me paraît peu concluant. Je vois dans trois journaux de l'époque et dans l'*Histoire de la Révolution*, de Bertrand de Moleville, qu'ils s'étaient querellés, en 1789, à propos de la confection des listes électorales de la noblesse pour le bailliage de Senlis. Ce n'est pas impossible, mais je constate que Lameth a été élu député de l'Artois, que Chauvigny était de vieille noblesse auvergnate et que son régiment tenait garnison à Nancy.

[2] Claude-Jean-Antoine, marquis d'Ambly, maréchal de camp, député de la noblesse du bailliage de Reims (1711-1797).

[3] On peut en trouver des échantillons dans le *Dictionnaire des Parlementaires français* (art. D'AMBLY) et dans le *Journal* de Duquesnoy (t. II, p. 322).

avait fait le plus de campagnes. Il avait servi notamment sous les ordres du maréchal de Castries (alors lieutenant général) pendant la guerre de Sept ans, et il avait conservé pour son ancien chef un attachement qu'il reportait sur toute la famille. Il montait assez souvent à la tribune, et alors il prononçait quelques paroles énergiques, mais décousues. Un jour, il apostrophait ainsi Mirabeau : « Elevé dans les camps depuis l'âge de douze ans, je ne sais pas faire des phrases, mais je sais faire autre chose... » ; et, bien entendu, il terminait en le provoquant. Malgré ses incorrections, il avait, une fois dans sa vie, remporté un véritable succès oratoire, en prenant la défense de son vieil ami, le comte de Toulouse-Lautrec, que la municipalité de Toulouse avait fait arrêter comme conspirateur et qui se trouvait en grand danger, par suite de fausses dénonciations. Il mit tant de chaleur, tant de conviction dans son plaidoyer, que l'Assemblée lui donna raison contre Voydel, rapporteur du comité; il gagna sa cause, et Garat (l'aîné), qui parla après lui, qualifia son discours de « touchant et de sublime ». Sublime était peut-être exagéré.

Il fallait un autre témoin : d'Ambly s'assura le concours du marquis de Saint-Simon[1], qui, lui aussi, était un brave et qui, ayant eu sous ses ordres le duc de Castries pendant la guerre d'Amérique, était tout indiqué pour cautionner son honneur.

Charles de Lameth était assisté de son ami Beauharnais[2] et d'un Hollandais dont il est difficile d'établir l'identité, car son nom est estropié dans l'une des deux lettres qui vont être reproduites, probablement dans les deux. Je suppose qu'il s'agit de Jean Valckenaer[3], fils du célèbre philologue, qui était déjà réfugié à Paris et qui devait y passer plus de deux ans, cherchant à obtenir des secours pour ses compatriotes révoltés.

Nous connaissons donc maintenant les deux adversaires, — nous connaissons même un peu leurs témoins, — il nous reste à voir comment ils se sont comportés sur le terrain, et nous pouvons nous en rapporter pleinement au récit du duc de Castries. Le soir même du duel, il écrivit à son père :

[1] Claude-Anne de Montbleru, marquis, puis duc de Saint-Simon et grand d'Espagne, député de la noblesse du bailliage d'Angoulême. Il avait commandé en Amérique, avec distinction, un corps de 3000 hommes, dont Armand de Castries faisait partie (1743-1819).

[2] Le vicomte de Beauharnais, le mari de Joséphine.

[3] Jean Valckenaer présenta à la Convention, en 1793, une pétition pour obtenir l'appui des armées françaises en faveur des patriotes hollandais. Il représenta son pays à Madrid et à Berlin; il revint en France en 1810, chargé d'une mission diplomatique par le roi Louis.

« Vous avez su la discussion de Chauvigny avec Charles de Lameth. Ce dernier, impatienté de tous les propos qu'on avait tenus sur son compte, parce qu'il avait refusé de se battre, se permit de dire dans l'Assemblée à différentes personnes que c'était moi qui avais excité Chauvigny. J'appris en même temps qu'il avait dit que j'avais été en Suisse pour me réunir aux ennemis de la Révolution, et que j'étais peut-être la cause de l'insurrection de mon régiment. Il ne fallait pas la moitié de ces propos pour que je lui demandasse raison. Nous eûmes sur-le-champ une explication un peu vive, comme vous l'imaginez. Il me dit qu'en ma qualité de député, il ne me refuserait pas, comme il l'avait fait à Chauvigny : — très flatté de la préférence. — Nous prîmes rendez-vous. Il prétendit être l'offensé et avoir en conséquence le droit de choisir les armes : il demanda l'épée. Je lui opposai qu'il avait tenu des propos sur moi et que je n'en avais pas tenu sur lui, que je voulais que ce fût au pistolet. Il termina la discussion en disant : « Eh bien! « nous tirerons chacun notre coup et, si nous nous manquons, « nous nous battrons à l'épée. Au surplus, les témoins en décide- « ront. » Je vais chercher MM. d'Ambly et de Saint-Simon; ils se rendent chez moi, ainsi que M. de Lameth, qui avait pour témoins MM. Walckere et de Beauharnais. Nous nous rendons au Champ de Mars que j'avais préféré aux Champs-Élysées, qu'il avait choisis, parce que je ne voulais pas me battre avec la nation. Sur le terrain, il y eut une discussion entre les témoins qui dura un quart d'heure, relativement à la manière de se battre. MM. d'Ambly et de Saint-Simon jugèrent avec raison que, puisque j'étais l'offensé, j'avais le choix des armes et qu'il fallait prendre le pistolet. Pendant ce temps, Lameth et moi, nous disputions sur le principe. Il me disait qu'étant le représentant de vingt-cinq millions d'âmes, il n'avait pas pu se battre avec Chauvigny; je lui disais que je différais d'opinion avec lui sur ce point comme sur tous les autres, que je n'étais que le représentant de cent cinquante gentilshommes, mais que je tâcherais jusqu'à la fin de mériter leur estime et leur confiance, et que je ne refuserais jamais de me battre avec personne. Enfin, impatienté de la longueur de la discussion entre les témoins, je m'approchai d'eux et, las de difficultés qui n'en finissaient pas, je déclarai que, tout en ayant le droit de choisir les armes, je me battrais à l'épée. Nous nous mîmes en garde et je lui enfonçai l'épée dans le bras de 3 ou 4 pouces. Le coup attrapa le tendon et le fit se trouver mal; il était destiné à la poitrine et, s'il ne l'eût paré de son bras gauche, je crois qu'il n'en serait pas revenu. Je voulais continuer, mais les témoins s'y opposèrent. Voilà l'état des choses. Je vous donnerai de plus longs détails par

le prochain courrier. Je me porte très bien, mais les marques d'intérêt que je reçois de tout Paris m'empêchent de vous écrire plus au long. »

Le brave d'Ambly eut de la peine à contenir sa joie. Au moment où il reconnut que Lameth était blessé, il fit un grand signe de croix et s'écria : « Enfin, nous voilà déguignonnés[1] ! » Il crut devoir, lui aussi, rassurer le maréchal; et, bien qu'on doive trouver dans sa lettre quelques redites, elle vaut, il me semble, la peine d'être rapportée. Voici ce qu'il racontait dans un style pittoresque, je n'ose pas dire dans un style militaire, puisque nos généraux manient la plume aussi bien que l'épée.

« Le 12 novembre 1790. Relation exacte, ayant vu moi-même. Monsieur votre fils se porte bien.

« Monsieur le maréchal, Charles de Lameth a une vieille affaire avec Chauvigny. Ce dernier lui a parlé français. Charles a dit qu'il ne se battrait qu'après le vote de la constitution, et, le lendemain, a répandu dans l'Assemblée que c'était le duc de Castries qui poussait Chauvigny et qu'il voulait commencer par lui. Des indiscrets ont dit cela à monsieur votre fils, lequel aussitôt a été demander à Lameth une explication qui les a déterminés à se donner rendez-vous.

« Comme je me mettais à table à trois heures et demie, j'ai appris cela; j'ai écrit à monsieur votre fils un mot. A peine mon billet parti, son laquais est venu me chercher, et lui, M. de Castries, m'a pris pour témoin et, après un moment de conversation, nous nous sommes décidés à prendre des pistolets et un autre témoin. J'ai pris le marquis de Saint-Simon, j'ai été chercher d'excellents pistolets connus et je me suis rendu à votre hôtel où le rendez-vous était donné. Un quart d'heure après, Charles Lameth est arrivé avec le cadet Beauharnais et un M. Valquener, banquier hollandais. Nous sommes partis pour le Champ de Mars. Arrivés sur le terrain, nous avons, nous témoins, parlé des armes. J'ai soutenu que c'était monsieur votre fils l'insulté, qu'il devait choisir les armes; les témoins de Lameth ont soutenu le contraire. Comme cela durait du temps, monsieur votre fils et Lameth se sont approchés de nous, et votre fils, toujours franc et brave, a dit : « Eh bien, puisqu'ils « veulent que ce soit à l'épée, donnez-m'en une[2]. » J'ai accommodé la mienne et la lui ai donnée.

« Ils se sont battus, mais votre digne fils n'a pas donné le temps

[1] Ce détail est rapporté par Madame Élisabeth dans une lettre que Feuillet de Conches a publiée.

[2] Le duc de Castries, comme beaucoup d'autres élégants, s'habillait à l'anglaise depuis quelques années et ne portait pas habituellement l'épée.

à Charles d'exercer son savoir-faire, et il le serrait toujours. A la seconde botte, je me suis aperçu que Charles était blessé; je n'ai rien dit, et, un instant après, il a reculé. Votre fils l'a serré, alors Lameth a dit qu'il était blessé. Je me suis mis entre, et, visite faite, nous n'avons rien trouvé à la poitrine, où j'avais cru voir porter le coup. Il s'est plaint de son bras, nous n'avons pas vu de sang, mais à ce moment, il a juré, disant qu'il souffrait comme un malheureux, et il s'est presque trouvé mal. Enfin, j'ai vu en dedans du bras gauche un petit trou, et, comme il était profond, il n'a pu remettre son habit, souffrant trop. De là, il est allé chez lui, et nous, dîner, après l'embrassade que Lameth a demandée. De là nous avons été chez Lameth; il était au lit, et, trop agité, il n'avait pas encore été saigné. M. Dufouart[1] dit que la blessure est de 4 pouces remontant dans le bras. Par cette visite, nous avons rempli les devoirs de l'honnêteté.

« Mais moi, viel soldat, je vous certifie, Monsieur le maréchal, que, de ma vie, je n'ai vu personne se battre avec plus de courage franc que votre digne fils. Je vous assure, Monsieur le maréchal, de mon respect et de mon inviolable attachement.

« d'Ambly.

« Comme dans tout ceci j'ai vu que Charles cherchait à compromettre monsieur votre fils, — le refus de se battre au pistolet me le confirmant, — je n'ai pas dit un mot, car je voyais bien qu'on n'aurait pas été fâché de défigurer les choses. Mais ce qui vous touche et intéresse, et le mien propre en conséquence, ce que je n'ai dit qu'à moi-même, c'est que ces gens-ci sont des hommes dangereux. Le vin est tiré, il faut le boire. Mais votre digne fils, ah! comme il y va! et avec quel sang-froid il pousse les arguments vigoureux! »

Le *viel soldat* avait raison : les Lameth et leurs amis étaient des hommes dangereux; et le duc de Castries, qui, le vendredi soir, se croyait l'objet de la sympathie de *tout Paris*, devait recevoir, le lendemain, de nouveaux visiteurs sur lesquels il ne comptait pas.

Pierre de Croze.

La suite prochainement.

[1] Pierre Dufouart (1737-1813), chirurgien-major des Gardes-Françaises, neveu et frère de chirurgiens connus, avait eu, de bonne heure, une grande réputation. En 1762, il avait donné ses soins au maréchal de Castries, grièvement blessé au bras d'un coup de feu à la bataille d'Amenebourg. Il s'était opposé à l'amputation que ses confrères jugeaient nécessaire, et le maréchal avait conservé son bras. (Manuscrit de Mme de Blot.)

LA LOI DES PAUVRES EN ANGLETERRE

ET SES CONSÉQUENCES

Un livre nouveau est toujours assuré d'un bon accueil quand il répond à une préoccupation du public, et traite une question « actuelle ». Ce mérite de l'à-propros, on ne saurait le refuser à l'ouvrage que M. Emile Chevallier, député de l'Oise, a publié, il y a quelques semaines, sur *la Loi des Pauvres en Angleterre*[1]. Au moment où l'importance des questions sociales ne cesse de grandir, où le Parlement vient de voter l'assistance médicale gratuite que les conseils généraux s'efforcent péniblement d'organiser, et où députés et publicistes rivalisent de zèle pour protéger l'enfance, améliorer la condition du pauvre et assurer la vieillesse du travailleur, on s'est demandé, dans certains milieux, s'il ne conviendrait pas d'emprunter à l'Angleterre le système d'assistance légale qui, chez elle, est déjà vieux de trois siècles, et compte, aujourd'hui encore, plus de partisans que d'adversaires dans le Royaume-Uni. Ce système a été plusieurs fois décrit chez nous. Le Play en a exposé le mécanisme avec une netteté et une précision à laquelle les Anglais, les premiers, ont rendu hommage[2]; après lui, des publicistes éminents, entre autres M. Paul Leroy-Beaulieu, M. de Franqueville et M. Boutmy, lui ont consacré quelques pages de leurs livres sur les institutions anglaises; M. le comte d'Haussonville en a parlé avec éloge dans son bel ouvrage sur *le Socialisme et la Charité*. Mais il ne suffisait pas de faire connaître le système d'assistance légale adopté chez nos voisins d'outre-Manche; ce qui était plus important, c'était d'en signaler les conséquences aux

[1] *La Loi des Pauvres et la société anglaise*, par E. Chevallier, député de l'Oise, professeur d'économie politique. 1 vol. in-8°, chez Arthur Rousseau. Paris, 1895.

[2] Voy. *la Réforme sociale*, t. III, ch. VII, et *la Constitution de l'Angleterre*, t. Ier, *passim*.

divers points de vue qui, à l'heure actuelle, préoccupent le plus l'opinion publique.

M. E. Chevallier était incontestablement un des publicistes les mieux désignés pour cette tâche. Auteur de plusieurs ouvrages d'économie sociale dont la valeur a été signalée dans cette revue, notamment d'un livre très remarqué sur l'*Assistance dans les campagnes*, il avait une autorité toute particulière pour procéder à une enquête sur les résultats de la Loi des Pauvres en Angleterre. Afin de ne négliger aucun élément d'information, il a fait, à diverses reprises, de longs séjours au delà de la Manche, consultant les hommes les plus capables de l'éclairer, assistant aux séances de nombreux comités, visitant les *workhouses* où sont hospitalisés les pauvres, les établissements dus à des libéralités privées, et interrogeant successivement les pensionnaires comme les directeurs de ces divers asiles. De ces investigations poursuivies pendant quatre années est sorti un travail qui, soumis au jugement de l'Académie des sciences morales et politiques, a obtenu une de ses plus hautes récompenses, le prix Beaujour. Quelques lacunes, d'ailleurs légères, avaient été signalées à l'auteur; M. Chevallier a tenu compte de ces critiques bienveillantes en complétant quelques parties de son étude, avant de faire paraître le volume que nous avons sous les yeux.

Il ne faut pas essayer de résumer en quelques pages un livre que tous les hommes préoccupés des questions sociales voudront lire en entier et avec soin. Bornons-nous, à l'aide de cet ouvrage et aussi de l'important travail de M. Aschrott, récemment traduit de l'allemand en anglais, à rechercher si la Loi des Pauvres a été un bien pour l'Angleterre et si, comme on l'a demandé plusieurs fois, il y aurait avantage pour notre pays à adopter une législation analogue.

I

On sait comment est née cette assistance légale des pauvres chez un peuple si ennemi pourtant de la contrainte légale et de tout ce qui paralyse l'initiative privée.

Au moment de la Réforme, Henri VIII, en fermant les couvents, confisqua les fondations catholiques appliquées autrefois à l'assistance des pauvres. Loin de conserver les habitudes de charité et de patronage de la plus grande partie des communautés spoliées, l'aristocratie et les classes dirigeantes, qui profitèrent de ces confiscations, laissèrent sans secours les pauvres juste au moment où les troubles de la Réforme et les malheurs des guerres civiles

avaient considérablement accru le nombre des indigents. Pour remédier aux désordres qu'entraîna cet état de choses, il fallut recourir à l'assistance légale des pauvres. Cette mesure, édictée par diverses lois d'Henri VIII ou de ses successeurs, fut enfin régularisée, à la fin du règne d'Elisabeth, par le célèbre statut de 1601.

Ce statut, dont le but principal était de restreindre les secours trop facilement distribués auparavant, eut en effet pour résultat de diminuer le nombre des pauvres assistés. Il accordait aisément l'hospitalisation dans le workhouse (*in door relief*), mais soumettait à des conditions nombreuses les secours à domicile (*out door relief*); or c'était ce dernier genre d'assistance que préféraient les pauvres, pleins d'aversion pour le workhouse. La législation d'Elisabeth resta à peu près intacte pendant un siècle et demi; mais, en 1760, un nouvel *Act* rend plus facile l'obtention des secours à domicile; aussitôt le nombre des pauvres assistés et les charges des budgets des paroisses ne cessent de s'accroître d'année en année. Alors qu'en 1760 les paroisses ne dépensaient, pour l'assistance légale, que 27 500 000 francs, elles étaient arrivées, en 1817, à une dépense de *près de* 200 *millions de francs* (7 870 000 livres sterling). Il est juste de reconnaître que les longues guerres contre la Révolution française et Napoléon Ier avaient dû accroître notablement la misère publique en Angleterre.

Quoi qu'il en soit, des plaintes unanimes s'élevaient contre l'assistance légale, telle qu'elle était pratiquée; des réformes, demandées de toutes parts, furent étudiées, et l'assistance légale fut remaniée par l'*Act* de 1834, qui est le fondement de l'organisation actuelle.

Cet *Act* de 1834 reconnaît le droit aux secours à ceux-là seuls qui sont dans un véritable dénûment, c'est-à-dire *sans aucune ressource pécuniaire :* celui qui dissimule ses ressources, même les plus modestes, est punissable. Le secours est accordé au pauvre sans tenir compte de ses antécédents; la loi se propose de soulager le pauvre, non de l'améliorer ou de prévenir sa misère : ces derniers soins sont laissés à l'initiative privée. Enfin, l'indigent assisté ne reçoit que le strict nécessaire; il faut que sa condition soit moins enviable que celle d'un ouvrier vivant uniquement du produit de son travail; autrement la catégorie des pauvres assistés, — des *paupers*, selon l'expression anglaise, — ne cesserait de s'accroître. La loi reconnaît, comme précédemment, deux sortes de secours : le secours au domicile du pauvre ou *out door relief*, et l'hospitalisation et le secours dans le workhouse ou *in door relief*. Le premier, qui a toutes les préférences des *paupers*, est de plus

en plus abandonné depuis 1834, d'où résulte la diminution constante des *paupers*, lesquels ne se résignent qu'à la dernière extrémité à entrer dans le workhouse. Alors qu'en 1849, à Londres, 202 563 pauvres (ou 11,7 pour 100 de la population) étaient encore secourus à domicile, on n'en comptait plus que 66 073 en 1892, soit 2,37 pour 100 de la population. Ajoutons enfin que, pour mieux séparer les individus assistés d'avec le reste de la population, l'obtention des secours fait perdre le droit électoral pendant un an.

En un mot, tous les moyens sont pris pour détourner du recours à l'assistance légale celui qui peut, à la rigueur, s'en passer.

Le fonctionnement de la loi des pauvres est exposé, dans le livre de M. Chevallier, avec une netteté d'autant plus méritoire que les rouages de cette grande machine sont plus nombreux et compliqués. Nous renverrons le lecteur à son livre pour tous les détails, nous bornant à rappeler ici les traits saillants de cette organisation de l'assistance légale :

1° Les paroisses sont réunies en groupes appelés *Union de paroisses* pour l'administration des secours et l'entretien du workhouse.

2° L'autorité qui préside à l'assistance est un corps élu par les habitants des paroisses et appelé *Board of guardians*. Les membres élus de ce *Board of guardians* sont assistés d'agents salariés à la tête desquels se trouve le *Clerk*, formant le pouvoir exécutif. Le *Board of guardians* est soumis au contrôle d'une autorité centrale, le *Local government Board*, qui est un véritable département ministériel.

3° Il est fait face aux dépenses d'assistance au moyen d'une taxe appelée *taxe des pauvres*. C'est un impôt local, assis sur le revenu net annuel des terres, maisons, houillères, bois, etc., etc. Le *Board of guardians* règle, chaque année, le montant de la dépense prévue pour les frais d'assistance; la taxe levée dans l'*Union des paroisses* est proportionnelle au chiffre de dépenses fixé par le Board; ce dernier pourrait donc grever singulièrement les contribuables en arrêtant un budget de dépenses excessif.

4° Les secours alloués par le service d'assistance sont donnés tantôt en nature, tantôt, — mais plus rarement et plus difficilement, — en argent. Souvent, ainsi qu'on l'a dit, les familles des *paupers* sont hospitalisées dans le workhouse, où elles sont soumises à une discipline assez sévère, notamment à la séparation des sexes, à l'interdiction de sortir en dehors de certains jours, etc., etc., mesures qui n'ont fait naturellement qu'augmenter l'aversion des pauvres pour cet établissement.

5° Les orphelins ou les enfants abandonnés ne sont pas internés

dans le workhouse, mais placés à la campagne chez des parents nourriciers choisis avec soin. Et, à ce propos, il importe de remarquer combien, à l'heure actuelle, la liberté religieuse est mieux comprise en Angleterre que dans notre pays. Les règlements stipulent expressément que ces jeunes enfants, placés en nourrice, devront être *confiés à des familles ayant la même religion qu'eux.* Ils ajoutent que les enfants catholiques ne seront envoyés qu'à des écoles dirigées par des religieux ou des religieuses. Même respect des croyances religieuses dans le workhouse. Toutes les fois que, parmi les *paupers* internés, il y a un certain nombre de catholiques, ceux-ci vivent dans un quartier distinct des protestants, et s'ils n'ont pas d'offices spéciaux dans l'établissement, ils peuvent suivre un service religieux hors du workhouse.

D'ailleurs, l'*Act* de 1834 est formel sur ce point : « Aucun habitant des workhouses, dit la section 19, n'est obligé d'assister à un service religieux contraire à ses principes, ni aucun enfant d'être élevé dans une autre croyance que celle de ses parents [1]. » M. Chevallier a donc mille fois raison de dire à ce sujet : « L'Angleterre donne une leçon à tous ceux qui, en France, touchent de près ou de loin, aux rouages de l'assistance publique. C'est l'extrême respect qui, de haut en bas, se manifeste pour les convictions religieuses des assistés. Chacun d'eux peut pratiquer sa religion, et on lui en donne les plus grandes facilités. Les enfants, les adultes quelquefois, sont classés suivant leur religion. La liberté de conscience n'est pas bien vieille en Angleterre, mais elle y est bien plus complète aujourd'hui que chez nous, où l'on écarte le prêtre ou la religieuse du lit du malade, et les emblèmes religieux des salles d'hôpitaux. Autre chose est la liberté de conscience se traduisant par le respect des croyances de chacun et la facilité donnée d'y obéir, autre chose cette liberté de conscience qui se borne *à assurer la liberté de n'en avoir aucune* [2]. »

II

Il est temps de nous demander quelles ont été les conséquences du système d'assistance légale adopté en Angleterre.

Nous ne nous arrêterons pas à une conséquence dont M. Chevallier nous paraît s'être trop longuement occupé et qui a ému, d'une façon exagérée, plusieurs économistes. Selon eux, la Loi des

[1] Voy. M. Chevallier, ouvrage cité, p. 147 et 167.
[2] *Ibid.*, p. 393.

Pauvres, en permettant au chef de famille de compter sur la paroisse pour nourrir les siens, aurait augmenté considérablement le nombre des mariages précoces et aussi le nombre des enfants dans les familles assistées.

La précocité des mariages, qui existe dans toutes les classes de la société anglaise, tient beaucoup moins au système d'assistance légale qu'aux facilités accordées par la loi anglaise pour la validité des unions. Si elle a ses inconvénients, elle a, d'autre part, l'énorme avantage de diminuer la proportion des naissances illégitimes qui est beaucoup moindre chez les Anglais que sur le continent. Quant au nombre des enfants, il est, dans toutes les classes de la population, plus élevé qu'en France, où, par suite de considérations peu recommandables, nous nous affaiblissons d'année en année, faute de descendants; la Loi des Pauvres n'est pas la cause principale de ces nombreuses naissances en Angleterre, puisqu'on les constate également dans beaucoup d'autres pays qui ne pratiquent pas l'assistance légale.

Cette abondance de population, objet des critiques des économistes, a eu, au contraire, un heureux résultat; elle a donné un vif essor à l'émigration qui a tant contribué, depuis plus d'un siècle, à étendre la puissance de l'Angleterre dans le monde entier. On a quelquefois voulu faire honneur de cette émigration à la Loi des Pauvres, qui, en effet, l'encourage et la recommande formellement; mais les chiffres sont là pour établir que l'émigration des *paupers* assistés a toujours été insignifiante quand on la compare à l'émigration libre. De 1815 à 1891, le nombre des émigrants anglais n'a pas été moindre de 13 millions; or les pauvres, dont les *Boards of guardians* ont facilité l'émigration, ne dépassent pas en tout 50 000. Cela s'explique d'ailleurs : les *paupers*, souvent âgés, doués de peu d'initiative ou affaiblis par la misère, n'ont ni l'énergie ni les forces nécessaires pour aller travailler et s'enrichir au delà des mers. Le *Local government Board* le comprend si bien qu'il n'applique plus guère qu'à l'émigration des enfants les fonds de la taxe des pauvres, et laisse aux œuvres philanthropiques la charge de l'émigration des adultes.

Arrivons à des conséquences plus certaines de l'assistance légale anglaise.

On comprendra facilement qu'elle ait relâché les liens de famille et augmenté, non seulement la négligence des parents envers leurs enfants, mais surtout l'insouciance des enfants à l'égard de parents âgés et sans ressources. A l'appui de cette affirmation, que de preuves et d'exemples on peut donner! M. Chevallier cite le cas d'une servante qui se refusait à faire des économies au profit de sa

mère réduite à la pauvreté, et ajoutait cyniquement : « Quand elle ne pourra plus rien gagner, elle ira au workhouse. » Tous ceux qui ont séjourné en Angleterre ont entendu trop souvent un langage analogue.

Un autre résultat de la taxe des pauvres n'est pas moins fâcheux : elle a découragé la philanthropie des industriels anglais et a empêché la naissance d'une partie de ces œuvres de patronage qui, tout en étant encore trop peu nombreuses sur le continent, sont cependant l'honneur de la grande industrie en France, en Belgique, en Suisse et dans plusieurs autres pays. Sur ce point, quelques développements auront leur intérêt.

Avant la réforme de 1834, la législation, ainsi qu'on l'a dit, offrait les plus grandes facilités pour l'allocation des secours, mais imposait en même temps les plus lourdes charges aux patrons. A Manchester, par exemple, où la grande industrie existait bien avant 1834, les principaux fabricants payaient chacun plus de 50 000 francs par an pour la taxe des pauvres. Du moment qu'ils versaient, malgré eux, à la paroisse, de grosses sommes destinées à assister leurs ouvriers en cas de misère, de maladie ou de vieillesse, ils se crurent dégagés de toute autre obligation à l'égard du personnel de leurs ateliers et ne cherchèrent plus qu'à augmenter leurs profits en tirant de leurs ouvriers la plus grande somme de travail au meilleur marché possible. Un certain nombre d'entre eux ne craignirent pas d'abuser de leur situation; ils pratiquèrent ce qu'on a appelé le *truck system*, obligeant leurs ouvriers à habiter leurs cottages et à consommer leurs provisions, dont ils retenaient sur la paye hebdomadaire le prix fort surélevé.

De leur côté, les ouvriers, irrités de ces pratiques de certains industriels, témoins de l'indifférence de beaucoup d'autres, s'habituèrent de bonne heure à ne compter que sur leurs propres efforts pour améliorer leur condition. Le patron fut pour eux un adversaire contre lequel ils n'avaient qu'à lutter pour obtenir le plus haut salaire possible. Afin d'augmenter leurs forces, ils s'unirent entre eux, et les puissantes associations, qui se formèrent de bonne heure, firent une obligation à leurs membres de n'accepter, sous aucune forme, l'ingérence du patron dans leurs affaires.

Telle était la situation quand la loi de 1834, diminuant beaucoup les secours accordés aux *paupers*, réduisit par conséquent dans une proportion notable la taxe des pauvres imposée aux industriels. Sans doute, à partir de cette date, les patrons avaient le devoir de s'imposer plus de sacrifices volontaires pour assurer le bien-être de leurs ouvriers, et il faut croire qu'un certain nombre d'entre eux auraient été disposés à le faire; mais l'habitude était prise d'une

indépendance absolue de l'ouvrier vis-à-vis du patron. Les associations ouvrières, les *trade's unions*, qui représentaient les intérêts ouvriers et avaient intérêt à en conserver la surveillance, ne voulurent à aucun prix entendre parler d'intervention des patrons, même de ceux dont les intentions charitables étaient le mieux connues. D'autre part, les industriels qui étaient décidés à ne rien faire en faveur de leur personnel paralysaient la bonne volonté des industriels mieux disposés : les sacrifices que ces derniers étaient prêts à consentir eussent augmenté le prix de revient de leurs produits et les eussent mis en état d'infériorité absolue vis-à-vis de leurs concurrents moins généreux.

Il est donc vrai de dire que la Loi des Pauvres a créé de bonne heure une séparation d'intérêts complète et fort regrettable entre patrons et ouvriers. Quand la législation sur l'assistance fut remaniée, le mal était fait, et les dispositions réciproques des *employeurs* et des *employés* (pour se servir de l'expression à la mode) ne furent guère modifiées.

Sans doute, cet état de choses a eu pour effet de rendre l'ouvrier anglais très supérieur à celui du continent pour la conduite de ses affaires. Personne ne s'entend aussi bien que lui à défendre ses intérêts; nulle part, l'initiative ouvrière n'est plus éveillée, la mutualité aussi développée, l'assurance sur la vie plus répandue; nulle part, la coopération n'a mieux ni plus rapidement progressé. Mais il ne faut pas oublier que cette énergie et cette habileté pour élever sa condition partent, chez l'ouvrier, d'un sentiment fâcheux, explicable autrefois, beaucoup moins fondé aujourd'hui : la méfiance envers le patron.

III

Laissant de côté maintenant les rapports du patron et de l'ouvrier, voyons quelles ont été, à d'autres points de vue, les conséquences de l'assistance légale en Angleterre.

La Loi des Pauvres ne pouvait qu'affaiblir la tendance à l'épargne dans les classes assistées ou aspirant à l'être. Il y a, en effet, depuis fort longtemps, un contraste frappant, au point de vue des habitudes d'économie, entre le travailleur français et celui d'outre-Manche. On a prétendu que les habitudes dépensières de ce dernier ne tenaient pas à la Loi des Pauvres; dans toutes les classes de la société, a-t-on dit, l'esprit d'épargne est peu répandu; contre les risques de l'avenir, l'Anglais prévoyant ne connaît qu'un remède, l'assurance sur la vie. Il y a du vrai dans cette affirmation; ce qui prouve pourtant que la Loi sur les Pauvres,

a porté un coup aux habitudes d'économie, c'est que l'épargne a notablement augmenté aussitôt après 1834 chez ceux-là précisément auxquels la réforme de 1834 venait de supprimer les secours.

Une assistance légale trop facile ne détournait pas seulement de l'épargne les classes inférieures de la société, elle enlevait également à beaucoup de leurs membres tout désir de s'affilier aux sociétés mutuelles, de prévoyance, d'assurance, qui, comme on le disait plus haut, ont tant contribué à l'élévation et à l'émancipation de l'élite des travailleurs anglais. « La meilleure Société de secours, disaient les pauvres, c'est le *Poor-Law*, puisqu'elle donne des secours sans exiger aucune cotisation. » Depuis 1834, l'esprit de prévoyance par la mutualité a fait de rapides progrès, comme on l'a montré plus haut. Telle société mutuelle, comme *The Manchester Unity*, qui comprenait 31 000 membres en 1832, en comptait 60 000 aussitôt après 1834, 250 000 en 1846, et 673 000 en 1890, avec une fortune de plus de 150 millions de francs. De même, l'ordre des *Forestiers*, qui n'avait que 10 000 membres en 1832, en comptait 65 000 en 1845, et plus de 693 000 à la fin de 1890. Cette progression dépasse de beaucoup celle de la population ouvrière; elle ne peut donc s'expliquer uniquement par cette cause, et elle suppose l'intervention d'un autre facteur, qui est précisément la modification réalisée en 1834 dans la *Poor-Law*. Les publicistes anglais qui se sont occupés de la question sont unanimes pour admettre cette corrélation entre les progrès des *friendly Societies* et le mode d'administration de la Loi des Pauvres [1]. Le professeur Fawcett cite à ce propos l'anecdote suivante : « Voici, dit-il, un exemple qui montre combien la distribution de larges secours paroissiaux détourne de la prévoyance... A une grande réunion des mineurs du Somersetshire, organisée par eux dans le but de fonder une *friendly Society*, le premier sentiment qui se manifesta d'une manière unanime fut l'approbation du projet. Mais un des orateurs fit observer que l'affiliation à une société de cette nature ferait perdre toute chance d'obtenir les secours paroissiaux. Aussitôt l'opinion de l'assemblée fut retournée; elle vit dans la formation d'une société mutuelle une simple réduction de la taxe des pauvres et abandonna son projet [2]. »

On a dit plus haut que la taxe des pauvres avait empêché les industriels de fonder, en faveur de leurs ouvriers, de nombreuses

[1] Voy. M. Chevallier, ouvrage cité, p. 311.
[2] *The Pauperison*, by professor Fawcett, p. 46.

institutions patronales. Pour les mêmes motifs, elle devait détourner et elle a, en effet, détourné les gens riches ou aisés de la bienfaisance envers les *paupers*, clients du workhouse. Pourquoi s'occuper de ces malheureux, répète-t-on de toutes parts, puisque l'on paie l'administration pour les secourir? Il ne faut pas conclure de là que l'Anglais riche n'est pas généreux; nul ne donne plus volontiers et plus largement, et il suffit de parcourir les journaux pour voir quelles sommes importantes sont souscrites, en quelques jours, pour la moindre œuvre philanthropique recommandée au public. Mais c'est précisément pour tous les besoins auxquels ne répond pas la Loi des Pauvres que les particuliers ouvrent volontiers leur bourse. Ainsi pourquoi l'initiative privée a-t-elle fait de si énormes largesses en faveur de l'instruction, si ce n'est parce que l'Etat ne dépensait et ne dépense encore presque rien pour cet objet, sauf quand il s'agit de l'enseignement primaire? Et pourquoi voyons-nous, au contraire, si peu de fondations en faveur d'établissements hospitaliers, si ce n'est parce que l'Etat a fait de l'assistance un véritable service public?

IV

Nous n'en avons pas fini avec les conséquences de la loi des pauvres. Il reste à examiner un point sur lequel M. Chevallier a insisté avec beaucoup de raison, et qui forme un des chapitres les plus intéressants et les plus neufs de son livre : quel a été l'effet de la Loi des Pauvres sur le taux des salaires industriels ou agricoles?

L'assistance publique, telle qu'elle était pratiquée avant 1834, a eu pour résultat manifeste d'empêcher la hausse des salaires. En effet, le *settlement* ou domicile de secours de l'assisté était fixé d'une manière irrévocable; l'ouvrier qui serait allé chercher ailleurs un travail plus lucratif aurait perdu son droit à l'assistance; il était attaché à son domicile comme l'ancien serf à la glèbe. En outre, pourquoi aurait-il débattu les conditions du contrat de travail et réclamé un plus haut salaire? Ce qui lui manquait alors pour faire vivre sa famille ne lui était-il pas donné par la paroisse?

La réforme de 1834 n'a pas détruit les effets de l'ancienne loi; l'état de mœurs que cette loi avait engendré subsiste encore, surtout en ce qui touche les ouvriers ruraux.

Mais parlons auparavant des ouvriers de l'industrie. Au premier abord, le lecteur admettra difficilement que, sans la législation sur l'assistance, les salaires des ouvriers anglais seraient plus élevés à

l'heure actuelle : ces salaires ne sont-ils pas, en effet, supérieurs à ceux des ouvriers de tous autres pays, les Etats-Unis et l'Australie exceptés? Mais il ne faut pas s'arrêter aux apparences; si l'on tient compte de deux éléments importants : la productivité du travail de l'ouvrier anglais et le prix de la vie dans le Royaume-Uni, les salaires industriels de ce pays, pris dans leur ensemble, restent-ils vraiment supérieurs à ceux du continent? M. Chevallier n'hésite pas à répondre que non; et il ajoute, avec chiffres à l'appui, que la hausse de ces salaires, depuis un quart de siècle, a été proportionnellement beaucoup moins forte en Angleterre que dans les autres pays.

Cette moindre progression des salaires industriels anglais ne saurait guère être contestée, en présence des preuves que donne M. Chevallier; mais faut-il admettre complètement avec lui que le salaire *réel* de l'ouvrier anglais n'est pas supérieur à celui de l'ouvrier français? Le doute semble permis; s'il est vrai de dire que le travail du premier est plus productif, il est moins exact d'ajouter que le coût de la vie est beaucoup plus élevé pour lui que pour le travailleur français; les principaux articles de consommation, libres de tous droits de douane en Angleterre, coûtent moins cher que chez nous, et le ménage ouvrier anglais vivrait avec la même somme, peut-être avec une somme moindre, que celui de France, s'il n'avait pas, au point de vue de la quantité et de la qualité de la nourriture, du luxe de l'habitation et du vêtement, des exigences supérieures à ses voisins, et surtout si la femme possédait les qualités d'ordre, d'activité et d'économie qu'on apprécie si justement chez l'ouvrière française.

Quant aux salaires agricoles, il est incontestable qu'ils restent à peu près stationnaires et hors de proportion avec les salaires industriels. Ils pourraient être suffisants pour des célibataires ou des ménages non chargés de famille, dont la femme ajouterait son gain à celui du mari; mais, dans la campagne anglaise, les familles sont nombreuses, les femmes peu industrieuses; aussi la misère y est-elle grande : « Pas un journalier de campagne, dit un témoin impartial, ne vit ou ne soutient sa famille avec ses gages seulement; il subsiste en partie sur ses gains et en partie sur l'aumône [1]. »

Les envahissements de la grande propriété, la disparition à peu près complète des paysans propriétaires, ont contribué à créer ce prolétariat agricole qui vit ainsi dans la misère sans espoir d'améliorer sa condition, sans la perspective, et même sans le

[1] *Collected papers*, by Mrs Grote, p. 76.

désir d'arriver, comme le paysan français, à la petite propriété. Mais la grande propriété n'est pas seule coupable de l'infériorité sociale de l'ouvrier rural; l'organisation de l'assistance publique en est également responsable. Pour participer à ses faveurs, il faut ne rien posséder, et l'ouvrier propriétaire d'une maisonnette ne pourrait être admis aux secours publics; or, comme ses ressources ne lui permettent pas de s'affilier à une de ces sociétés qui assurent leurs membres contre les risques de la vie, l'ouvrier agricole se résigne aisément à ne pouvoir devenir propriétaire; il aura ainsi accès au workhouse quand il ne pourra plus travailler! S'il est jeune, fort et énergique, il quittera la campagne pour gagner de plus forts salaires en devenant ouvrier industriel; à défaut de ces qualités, il végétera misérablement dans sa paroisse, et quand une vieillesse prématurée arrivera pour lui, il devra quitter la chaumière qui lui avait été seulement prêtée en échange d'un travail à fournir, et, dépourvu d'asile comme de ressources, ne pouvant compter sur le respect et l'affection de ses enfants, — sentiments qu'a tués la *Poor-Law*, — il sera forcé de demander au workhouse le repos de ses derniers jours. « Rien de triste comme un workhouse de campagne, écrit M. Chevallier, qui en a visité plusieurs. Là, pas de ces figures ravagées par le vice, mais de braves physionomies de vieillards usés par le travail, et à qui la sympathie et la pitié vont immédiatement parce qu'on sent qu'ils sont moins encore coupables d'imprévoyance que victimes de l'organisation de leur pays [1]. »

V

On pourrait se dispenser de conclure; le lecteur n'est-il pas édifié sur les effets de la Loi des Pauvres?

Assurément, l'organisation des secours en Angleterre mérite, sur certains points, des éloges, et il serait injuste de les lui refuser. On a déjà vu combien les autorités chargées de l'assistance légale respectent la liberté religieuse des familles secourues. Ajoutons que l'assistance médicale est remarquablement constituée; le service des secours à domicile est un modèle que la France pourrait suivre au moment où elle cherche à organiser ce même service. Les administrateurs de nos hôpitaux auraient également à prendre comme type les infirmeries anglaises si bien aménagées pour la plupart, et si bien tenues.

[1] M. Chevallier, ouvrage cité, p. 375-376.

Mais, réserve faite de quelques parties dignes d'être louées, le système anglais ne saurait nous servir d'exemple; ainsi que M. Chevallier l'affirme à la fin de son étude, « ce système ne diminue pas l'indigence et n'applique pas un soulagement réel à ses diverses manifestations ».

En réalité, la loi a créé, surtout depuis 1834, deux catégories de pauvres : 1° ceux qui sont véritablement *destitute* et ont droit à l'assistance; pour ceux-là, la charité légale brise le ressort de leur initiative et le sentiment de leur responsabilité; ils forment la classe des *paupers*, chez qui la misère sera héréditaire; 2° ceux qui, par un reste d'amour-propre, ne veulent pas s'adresser à l'assistance officielle et payer de leur liberté les secours alloués; ceux-là sont des *poors* et non des *paupers;* l'assistance légale ne les secourt pas, ne veut pas les connaître. Leur nombre est énorme par rapport à celui des pauvres assistés; dans la seule ville de Londres, M. Chevallier en compte, à l'aide des statistiques, 550 000 ou 600 000! Le sort de ces malheureux, privés d'assistance légale, peu ou pas secourus par la charité privée, est le plus souvent affreux. On sait quel tableau lamentable présentent les pauvres des grandes villes anglaises; on peut dire, sans exagération, que, nulle part, les drames de la misère ne sont plus sombres que dans le Royaume-Uni; nulle part, les morts par la faim ou par les privations ne sont plus considérables.

En condamnant le système anglais, nous n'entendons pas demander à l'Etat une abstention complète en matière de charité. Dans certains cas, son intervention est une nécessité; dans les autres, elle est utile; mais, loin de se substituer à la charité privée, l'Etat doit la stimuler, en faciliter les actes, provoquer les fondations et en consacrer les résultats; en un mot, faire, autant que possible, appel aux libéralités particulières et à l'initiative individuelle, avant de recourir aux finances publiques. Aller plus loin et reconnaître à une catégorie de pauvres un *droit* à l'assistance est une grande faute. L'Angleterre, sous la pression de circonstances particulières, l'a commise. Puisque, grâce à Dieu, les mêmes raisons n'existent pas dans notre pays, puisse la France ne pas la commettre à son tour! Si le livre de M. Chevallier contribue à empêcher nos législateurs de glisser sur cette pente dangereuse, cet heureux résultat sera, pour l'auteur, la meilleure récompense de son travail.

Anatole LANGLOIS.

UNE SEMAINE AU MONT-ATHOS

Voyage. — Description. — Histoire. — Réception. — Les couvents. — L'hospitalité. — Administration et fonctionnement des monastères. — La République hagiorite. — Trésors; bibliothèques; peintures. — Conclusion.

Passer de la civilisation occidentale à l'austérité du moyen âge, quitter les confortables wagons et les grands hôtels pour le bât incommode des mulets et la vie ascétique des moines, telles sont les transitions qui attendent le voyageur à son entrée au Mont-Athos. Mais le charme de cette existence primitive, les beautés sauvages ou riantes de cette nature vierge, l'hospitalité et la simplicité d'un autre âge, compensent amplement les quelques privations imposées à notre raffinement.

Et cependant ils sont rares, les étrangers qui ont séjourné à la sainte presqu'île. Ils se contentent, pour la plupart, de saluer de loin le profil orgueilleux de la Montagne-Sacrée, redoutant trop, pour aborder à sa rive, les difficultés de l'accès, et les rigueurs du jeûne.

I

Aller au Mont-Athos n'est point chose facile. L'étranger ignorant la langue grecque ou turque, rencontre, s'il n'a de sérieuses relations dans le pays, de véritables difficultés pour obtenir quelques renseignements sur les départs. Trois compagnies seulement, une russe, une ottomane et une grecque, font escale au Mont-Athos, en desservant les échelles de la mer Egée. Chacune d'elles alternant tous les huit jours pour le service, un seul bateau par semaine mouille à la presqu'île.

Je dus malheureusement quitter Constantinople la semaine du navire turc. Je ne dirai point les vicissitudes du voyage : la machine cassant au départ et nous obligeant à naviguer tout un jour à la

voile; une tempête la première nuit entraînant un long détour; deux arrêts interminables à Gallipoli et à Dardanelles, où il pleut à verse. Bref, la traversée, qui est en moyenne de trente-six heures, dura pour nous trois nuits et deux jours. Pour comble de malheur, la cuisine étant essentiellement turque, je faillis mourir de faim; mais, je dois le reconnaître, les cabines étaient d'une propreté parfaite, et pas le moindre insecte ne troubla les longues heures que je passai dans ma couchette.

Sur le pont, c'est un curieux mélange d'Albanais, de Grecs, de Juifs russes émigrants. Tout ça grouille sur des matelas, des piles de couvertures et de coussins, boit, cuisine, fume, se querelle, rit et joue dans un amas d'étoffes voyantes. Une grande voile divise en deux compartiments le pont des premières : l'un est réservé aux hommes, l'autre aux femmes musulmanes, c'est le harem. De celui-ci sort un murmure continu de voix féminines, de cris d'enfants; il s'en dégage un vague arome de sucre brûlé, de limon, d'essence de roses et de tabac. N'ayant osé plonger un regard indiscret dans le gynécée, mon imagination peut encore peupler ce carré des beautés les plus suaves de l'empire ottoman.

Mes compagnons de route sont peu nombreux : une dizaine de moines revenant à l'Athos, qui me considèrent avec intérêt et bienveillance; deux Turcs opulents, propriétaires du harem, allant à Salonique; un marchand grec très jovial et un jeune pharmacien de Kavala. Ancien élève de l'université de Bruxelles, et parlant couramment le français, ce jeune homme fut ma providence pendant la traversée. Au coucher du soleil, passagers et matelots, le capitaine en tête, le front dans la poussière, tournés vers la Mecque, invoquent le nom d'Allah. Puis jusqu'à onze heures ou minuit, de tristes mélopées chantées d'une voix aiguë et nasillarde, accompagnées des sons aigres de la guitare ou du sourd roulement du tambourin, se font entendre, entrecoupées par le claquement des voiles ou le heurt des lames. Assis en rond sur d'épaisses nattes, immobiles, les bras croisés ou égrenant lentement leur éternel chapelet, les moines paraissent plongés dans une extase profonde. Sous les rayons argentés de la lune, les choses prennent une teinte très douce : et je ne puis, aujourd'hui encore, revivre ces quelques heures, sans éprouver un sentiment profond de regret, de calme, de mélancolie...

Dernier arrêt à Kavala, la ville du tabac, admirable avec son amphithéâtre de blanches maisons, ses minarets et ses ruines dominant le golfe. A cinq heures, départ de Kavala : à ce moment, les moines m'entraînent à l'avant du navire, et me montrent tout au loin, noyée dans les vapeurs du soir, la silhouette d'un cône gigan-

tesque. A leur admiration, je comprends que c'est l'Athos, où nous mouillerons seulement demain matin.

Enfin la traversée est terminée; l'ancre jetée. Il est quatre heures du matin : la pleine lune éclaire de sa lumière bleuâtre le paysage qui s'élève à 200 mètres de nous. Le bateau est arrêté dans une petite crique où brille une lumière : c'est Daphné, le port de l'Hagion Oros, où se trouvent une mauvaise auberge, une baraque en bois pour la poste et une minuscule maison pour la police turque. Le pic de l'Athos, noire pyramide, se profile nettement sur le bleu foncé du ciel, tout couronné d'étoiles.

Bientôt de nombreuses barques conduites par des moines à la longue chevelure, à la barbe luxuriante, entourent le navire. Ils grimpent sur l'escalier du bord, et pendant deux heures, c'est un va-et-vient continu, sur ce frêle chemin, de religieux se croisant, portant des sacs, des caisses, des tonneaux, etc., dans le silence le plus absolu. On dirait les habitants d'une vaste fourmilière. Enfin, le marchand grec jovial m'entraîne dans une barque où quatre moines me reçoivent avec empressement, et nagent vigoureusement vers le bord tout en écoutant le récit de mon guide. A peine débarqués, des mulets sont commandés, et, accompagnés d'un Albanais, nous partons pour Karyès, résidence du gouvernement des moines. C'est là où je dois remettre les lettres d'introduction que S. S. Néophytos VIII, patriarche œcuménique de l'Eglise grecque, m'a donné pour ses fils de l'Athos.

Quittant les pentes abruptes de la falaise, pénétrant dans les sombres dédales de la forêt, je jetais un dernier regard sur le bâtiment turc. Il s'éloignait lentement, personnifiant les préoccupations, les ambitions, les passions humaines, qui laissaient une fois encore, sans l'atteindre, la presqu'île hagiorite figée dans son immuable et fière stabilité.

Mais une courte digression dans le domaine de la géographie et de l'histoire est nécessaire. Avant de pénétrer plus avant dans la Sainte-Montagne, il est bon d'en connaître la situation, l'aspect général, et de rappeler les phases si mouvementées que traversa sa population monacale.

II

Au sud de la Chalcidique et de la Macédoine, le continent projette dans les flots de la mer Egée trois langues de terre à peu près semblables, limitées à l'est par le golfe de Rendina, à l'ouest par celui de Salonique. C'est la partie la plus orientale de ce trident péninsulaire qui constitue la presqu'île que nous appelons Mont-

Athos, plus connue parmi les nations orthodoxes sous le nom d'Hagion Oros ou Montagne-Sacrée. Longue de 50 kilomètres, large de 6 à 8 environ, la presqu'île est reliée au continent par un isthme étroit qui eut, lui aussi, son heure de célébrité. Hérodote, puis Thucydide, affirment que de grands travaux furent entrepris par Xerxès, dans le but d'établir en cet endroit un canal permettant le passage de front de deux trirèmes. Ce récit, longtemps relégué dans le domaine de la légende, vient d'être reconnu exact par des fouilles récentes. Des travaux ont amené la découverte d'excavations, de fondations, de terrassements qui ne permettent plus de mettre en doute la véracité des historiens.

La partie péninsulaire est constituée par une charpente montagneuse couverte de véritables forêts vierges, de taillis épais, de prairies immenses. A son extrémité libre, la presqu'île, dans un redressement gigantesque, projette à une hauteur de 2000 mètres l'énorme pic de l'Athos. D'une forme régulièrement conique, l'Athos, énorme rocher, émerge brusquement, nu et désolé, de la gracieuse couronne que forment à sa base les collines boisées. Entre le roc aux parois abruptes, sauvages, qu'égayent seules les cascades et les dernières neiges hivernales, et le site harmonieusement nuancé qui l'entoure, le contraste est saisissant et grandiose.

Des fleurs et de la verdure couvrent toute l'étendue de la presqu'île. Voici des vignes florissantes entourant les monastères; nous traversons des forêts ombreuses où règne éternellement une délicieuse fraîcheur. Ici, châtaigniers, myrtes, cyprès, sapins, unissent les gammes de leur nuance, et mettent la tache sombre de leur feuillage sur l'immuable azur du ciel oriental. D'étroits sentiers serpentent sous ces vertes arcades, les quittant parfois pour traverser de vastes champs d'aubépines, de chèvrefeuilles, de genêts immenses, débordant de sève, et répandant au loin l'arome exquis et délicat de leur floraison printanière. Taillés en escaliers, qu'escaladent avec agilité les mulets des couvents, on les voit grimper sur des pentes escarpées; pavés de dalles larges et régulières, ils côtoyent des ravins profonds où grondent des torrents impétueux. Les flancs de ces ravins sont sauvages; des cascades tombent avec fracas, des pins dressent partout leurs têtes noires, des rocs amoncelés çà et là, des arbres renversés, rappellent les bouleversements de cette nature vierge, l'horreur des orages, la violence de la foudre. Brusquement, nous voici dominant un abîme où, à mille pieds, la vague tourbillonne dans un nuage d'écume, avec un bruit lointain d'artillerie. Et de quelque côté que le regard se pose, c'est la mer aux reflets de saphir, lamée d'argent et de pourpre; tout au loin, perdues dans la brume dorée, ce sont les

silhouettes violettes de Thasos, Longos, Cassandhra. Et toujours dressant fièrement sa cime arrogante, l'Athos, dont les flancs arides se parent sous les rayons du soleil d'Orient d'un inépuisable et merveilleux coloris.

Le long des côtes, le paysage est tout autre : le versant oriental est imposant et sévère. La barque longe de hautes falaises où s'éparpille une maigre végétation. Au sommet de ces rampes, plongeant à pic dans les flots, de lourdes ruines, d'anciennes forteresses, de massifs donjons, aux murailles lézardées et croulantes. Au pied, des récifs symétriquement alignés, forment comme une barrière où se brisent les lames. De loin en loin, la paroi se fend en une excavation profonde, où la mer déferle avec un bruit de tonnerre.

Contournons la presqu'île, doublons son extrémité, le spectacle change. Ici, la rive élégamment découpée, présente une succession gracieuse de plages et de baies. Tantôt le sol doré, bordé d'un cirque de verdure, se perd insensiblement dans les flots; tantôt la côte descend dans la mer, chargée de sa luxuriante parure, qui semble alors émerger de l'onde.

Et, quel que soit l'aspect du paysage, on sent que la nature règne en maîtresse absolue et jalouse, que jamais la main de l'homme n'a profané sa virginité. Sous les feux brûlants du soleil ou la fraîcheur de l'arbousier et de l'érable, à l'ombre des forêts touffues, au milieu des prairies verdoyantes, c'est toujours le même grand silence troublant qu'interrompent seulement le chant des torrents invisibles et le roucoulement des palombes. Dans cette béatitude de la nature entière, l'âme est saisie d'un engourdissement délicieux, la contemplation s'impose. Préoccupations profondes, espérances ardentes, joies immenses, tristesses infinies, expirent aux bords de la presqu'île sacrée, où seules, l'émotion douce, la sérénité parfaite, planent sur les intelligences et les cœurs.

Une telle fécondité dans un aussi merveilleux décor, avait séduit les premiers habitants de ces contrées lointaines. Au temps presque fabuleux où la Thrace, la Macédoine, la Perse, la Grèce occupaient seules l'histoire du monde, la presqu'île hagiorite était cultivée, parcourue, habitée.

Connue alors sous le nom d'Acté, la légende la considérait comme un bloc de rocher qu'un géant aurait arraché de Thrace pour le jeter contre l'Olympe. Mais le roc ne fit qu'une partie du trajet, tomba au nord de la mer Egée et y demeura. Pour Homère, Junon fuyant l'Olympe, se serait arrêtée à son sommet.

En dehors de la mythologie, l'Acté joua un rôle important : Eschyle rapporte que des feux y étaient entretenus constamment

pour prévenir les pilotes du voisinage des brisants qui hérissent ces parages. Sophocle écrit que l'ombre du pic allait mourir au pied de l'île de Lemnos, et que, par un temps clair, on le voyait très bien du haut du mont Ida. Au dire de Pline et de Plutarque, les épais ombrages de l'Acté étaient le rendez-vous de nombreux philosophes grecs pendant les chaleurs de l'été. Sous le règne d'Alexandre le Grand, un sculpteur courtisan offrit au monarque de tailler dans la montagne une statue gigantesque le représentant. L'image aurait tenu une ville dans sa main droite, et réuni dans sa gauche toutes les eaux des sommets, pour les rejeter en cascades dans la mer. Plusieurs villes couvraient, à cette époque, le sol de l'Acté : Acanthos (Hiérisso), Sané, Thyssos, qui n'eurent d'ailleurs jamais une grande prospérité. Aucun vestige n'en reste aujourd'hui. Peut-être, en fouillant les matériaux qui servirent à édifier les monastères, trouverait-on quelques chapiteaux, des fragments de colonne, attestant par leur forme une origine grecque.

Ici, nous quittons l'histoire païenne de l'Acté pour entrer dans la période chrétienne de l'Hagion Oros, dont les monastères, pendant tant de siècles, dirigèrent les consciences de l'empire byzantin.

Une tradition populaire raconte que le Christ, en parcourant le littoral phénicien, aurait traversé la mer et visité le mont Athos. Une autre légende affirme que c'est sur cette cime que Satan aurait transporté le Sauveur pour lui montrer les empires et le tenter. D'après d'autres historiens, ce serait la Vierge qui aurait longuement séjourné dans la presqu'île. Enfin, une dernière tradition rapporte, au quatrième siècle, la fondation du couvent de Vatopédi, premier monastère de l'Athos. Arcadius, encore tout enfant, allant de Naples à Constantinople, tomba à la mer, et, malgré des recherches actives, ne put être retrouvé. Le flot le jeta sur la presqu'île, où des ermites le rencontrèrent endormi sous un framboisier, dont les fruits avaient assouvi sa soif et sa faim. Devenu César d'Orient, Arcadius ne fut point ingrat; il fonda un monastère à l'endroit même où il avait été trouvé, y attacha des privilèges et des dotations, et le nomma Vatopédi (de βάτος et παιδίον, enfant du framboisier).

Malgré ces récits, on ne peut préciser l'époque où le christianisme pénétra dans l'Athos. Il faut arriver au neuvième et au dixième siècle pour trouver des documents précis sur la fondation et l'histoire des monastères.

Bien avant la construction des couvents, des âmes pieuses avaient été tentées par le calme et la beauté de ce pays enchanteur, et bientôt une nouvelle Thébaïde y prit naissance. Les cavernes et les forêts ne tardèrent point à cacher de nombreux ascètes. Quel-

ques-uns se groupèrent, surent attirer sur eux les largesses de l'autocrate de Byzance, et commencèrent à édifier les premiers couvents. Grâce aux libéralités des grands joupans de Serbie et des hospodars de Valachie qui, nouvellement convertis, donnaient avec la munificence des néophytes, les communautés acquirent rapidement de grands biens et une immense fortune. Au dixième siècle, plusieurs couvents existent : Lavra, Vatopédi, Yviron, Xéropotamos, Philothéon, se trouvent mentionnés dans les bulles impériales. Sous l'influence d'Athanase, qui gouverne à cette époque la communauté, les monastères prennent un développement extraordinaire. Aidé par les empereurs Nicéphore Phocas, puis par Zimiscès, son successeur, Athanase établit partout la règle sévère de saint Basile. Il introduit dans les couvents une dure discipline, et fonde la république hagiorite avec ses institutions, son gouvernement, telle qu'elle s'est transmise jusqu'à nous à travers les siècles, sans qu'aucune modification ait troublé son immuable stabilité. Aussi saint Athanase est-il le patron incontesté, le protecteur des moines de la Montagne-Sacrée.

Le schisme de Photius envahit en même temps la cour de Byzance et les solitudes de l'Athos, qui deviennent le cœur même de la religion nouvelle. La communauté s'affranchit peu à peu de l'autorité patriarcale et ne lui reconnaît plus qu'une vague suprématie morale. Les higoumènes des monastères font la loi dans l'empire d'Orient, créent les évêques, renversent les patriarches : c'est l'apogée de la puissance hagiorite.

Mais l'hérésie se glisse dans la quiétude de la république. Des querelles terribles s'élèvent entre les hérésiarques et les moines fidèles. Porté devant la cour de Byzance, le débat passionne bientôt tout l'empire. Des fonctionnaires sont destitués, le patriarche déposé. Dans une dispute célèbre, le moine Grégoire, l'adversaire le plus redouté des hérésiarques, traite les Athosiens, de « massaliens et de crapules ». — « Ils mangent, dit-il, plus que des porcs ; ils boivent plus que des éléphants, et quand ils sont endormis par l'ivresse, ils prétendent émettre des oracles de Dieu. » Prise sur ce ton, la dispute s'envenima : la victoire demeura toutefois à l'hérésie, que défendit d'ailleurs en personne l'empereur Cantacuzène.

Pendant ces discussions l'horizon s'était asssombri. Les musulmans s'avançaient en vainqueurs, et bientôt Mahomet II plantait l'étendard du prophète sur le dôme de Sainte-Sophie : l'empire byzantin ne devait plus vivre que dans l'histoire. La riche trirème à la proue dorée, surmontée de l'aigle impériale, qui apportait chaque année aux monastères les présents de l'empire, fut remplacée par la lourde tartane aux voiles éclatantes, au croissant victorieux. La

presqu'île tomba sous le joug de l'Islam. Mais, avec leur finesse habituelle, les moines firent bon accueil à leurs nouveaux maîtres : grâce à leurs intrigues, ils conservèrent leur indépendance, et leur souplesse sut leur acquérir la protection des sultans de Constantinople.

C'en était fait toutefois de la toute-puissance hagiorite : l'influence des religieux, demeurée purement spirituelle, tomba peu à peu, et la torpeur envahit lentement ce centre jadis si remuant. Ils vécurent longtemps dans l'oubli, au sein d'une quiétude parfaite et d'une grande opulence assurée par les revenus considérables de leurs propriétés. Au commencement du siècle, lorsque éclata l'insurrection qui aboutit à l'indépendance de la Grèce, les moines sortirent de leur apathie. Ils prirent fait et cause pour les insurgés, et leur donnèrent d'importants subsides en argent. La guerre terminée, la presqu'île athosique étant demeurée en possession des Turcs, ceux-ci ne leur pardonnèrent pas leur ingratitude. Ils envahirent le territoire, s'emparèrent des monastères, pillèrent une partie des trésors, et confisquèrent les propriétés que possédait la communauté dans l'empire ottoman. Il fallut toutes les ruses de la diplomatie hagiorite pour réconquérir une partie de l'ancienne indépendance et quelques-uns des privilèges.

Un orage plus terrible encore vint frapper la république théocratique en 1862. Le prince Couza confisqua tous les biens que possédaient les moines en Moldo-Valachie, et supprima de ce fait la plus grande partie de leurs revenus. Dès lors le recrutement diminua, l'influence devint moindre, et aujourd'hui le rôle de l'Athos comme centre et foyer intellectuel paraît complètement terminé.

Les religieux qui se retirent dans les monastères ne sont plus, comme jadis, des ambitieux en quête de hautes dignités ecclésiastiques, ou cherchant sous la bure de l'ascète à devenir le conseiller de l'autocrate tout-puissant, le dispensateur des faveurs impériales. Ce sont pour la plupart des hommes désabusés, des mécontents du sort, rarement des savants, qui viennent demander à la tranquillité des solitudes une vie paisible jusqu'à l'heure dernière. Si parfois l'Eglise appelle aux évêchés, aux sièges métropolitains, quelquefois même au trône patriarcal, quelques-uns de ces religieux, ils obéissent. Mais bientôt quittant la mitre et déposant la crosse, ils reviennent dans leurs solitudes aimées, oublier les déboires de leur grandeur et les amertumes de la politique.

III

Tout en admirant ces merveilleux paysages et en méditant cette histoire mouvementée, notre petite caravane approchait de Karyès. Nous laissons aux bords de la mer les coupoles du monastère russe de Russiko, et plus loin celles de Xéropotamos : enfin, après deux heures de marche, nous apercevons la capitale de la république hagiorite, le siège de son gouvernement. Les rues étroites et tortueuses, semées d'ornières profondes, sont bordées de bazars largement ouverts. Là se trouvent réunies les industries de l'Athos : marchands d'objets de piété, d'images saintes, tailleurs, bottiers, horlogers, serruriers, portant tous le costume monacal, sommeillent malgré l'heure matinale sur le seuil de leur porte. Notre passage ne les sort même pas de leur torpeur béate.

Conduit d'abord chez l'horloger, qui est également préposé à la réception des étrangers, je prends en sa compagnie le café, le glyco (une cuillerée de confiture), le raki et l'eau ; puis, ne parlant point la même langue, nous nous contemplons silencieusement pendant une demi-heure. Enfin, le marchand grec jovial réapparaît, et je sors avec lui pour comparaître devant le conseil, convoqué tout spécialement pour examiner mes recommandations.

Cinq ou six palikares attendent à la porte. Ils appartiennent à la milice que le gouvernement turc autorise les moines à entretenir sur leur territoire, pour les garder des incursions que les pirates font parfois sur la presqu'île. Au nombre d'une cinquantaine environ, ils portent la fustanelle blanche, la veste ronde soutachée, les guêtres et le fez. Leur visage basané, encadré d'une barbe et d'une chevelure hirsutes, le long fusil albanais, la ceinture bourrée de pistolets et de kandjars, leur donnent l'aspect de parfaits bandits.

Le palais du gouvernement est une simple maison de bois. J'entrai dans une vaste salle, et demeurai d'abord un peu saisi par le spectacle étrange que j'avais sous les yeux. Sur un divan courant le long des murs, une vingtaine de vieillards, vêtus d'amples robes noires, qu'éclairait l'argent de leur barbe opulente, étaient assis à la turque, silencieux, hiératiques, dans une immobilité absolue : c'est le conseil. Au fond, sur une cathèdre de marbre, un religieux âgé et vénérable : c'est le Premier Homme de l'Athos, le président de ce gouvernement théocratique. Mais un des moines se lève et me demande en assez bon français mes lettres d'introduction. Je lui remets le pli patriarcal, et le secrétaire en donne lecture. La recommandation du Patriarche était chaleureuse, aussi les moines

quittent-ils leur raideur, me font asseoir parmi eux, et m'offrent à nouveau glyco, café, raki et eau. La conversation s'engage; pendant une heure, je suis longuement questionné sur la France, le ministère, les scandales du Panama, M. Constans, qui jouit là-bas d'une grande renommée. Enfin, je prends congé de la vénérable assemblée, et change ma lettre patriarcale contre un laisser-passer muni du sceau de la république.

Au moment de partir, j'apprends qu'un interprète m'est indispensable, aucun moine ne parlant le français dans les différents couvents de la communauté. Je me demandai avec angoisse où pourrait se trouver un être si précieux, quand un individu misérablement vêtu surgit brusquement devant moi, me demandant, en français, si je ne voudrais point le prendre à mon service. J'acceptai avec joie et n'eus pas lieu de m'en plaindre. Ancien employé au chemin de fer d'Athènes, ruiné, malheureux, malade, Thomas Rompotis (c'est le nom de ce brave homme) était venu au Mont-Athos faire une cure d'air économique. L'hospitalité des couvents est gratuite. Il fut pour moi un domestique attentionné, dévoué, et me rendit de réels services comme interprète pendant mon séjour sur la Montagne-Sacrée. Mais de semblables occasions sont rares, et je ne saurais trop recommander au voyageur qui se rendrait au Mont-Athos de ne point imiter mon imprudence, et d'emmener avec lui de Salonique ou de Constantinople un interprète sûr et intelligent.

Avant de quitter Karyès, après avoir visité les admirables peintures de sa cathédrale, j'allai rendre visite au kaïmakam ou gouverneur turc. Les moines se gouvernant d'après leurs lois spéciales et jouissant d'une véritable indépendance, ses fonctions se bornent à percevoir l'impôt annuel de 13 800 francs, et quelques frais de douane. A part ce tribut, l'autorité du Sultan est purement nominale. Le kaïmakam actuel fait très bon ménage avec les religieux, qui l'appellent souvent dans leur conseil : c'est un gros poussah, se consolant par le narghilé et le raki de son isolement et de l'absence de son harem. Il m'offrit très aimablement la cigarette et les rafraîchissements d'usage, et m'apprit, en français et non sans orgueil, qu'il connaissait fort bien la France, et tout particulièrement Marseille.

En le quittant, un moine me conduisit à Koutloumeyou, monastère voisin de Karyès. Là, je déjeunai et fis la sieste. Le repas fut simple, et je retrouvai partout, dès lors, le même ordinaire : sardines séchées, arrosées de vinaigre, salades aromatiques, olives et marouillas ou énormes laitues qui sont servies crues avec du sel. Le pain noir est très dur et très épais; sur la croûte sont dessinés

des croix, des emblèmes religieux; le vin provient des propriétés que les moines possèdent dans l'île de Thasos; il est riche en couleur et en alcool; quant à l'eau, qui est recueillie dans les sources de l'Athos, sa réputation est universelle dans tout l'Orient.

A quatre heures, le son de la simandre réveillait le couvent. Cet instrument, que l'on chercherait en vain aujourd'hui en dehors de l'Hagion Oros, remplace, dans les couvents hagiorites, pour indiquer les heures d'exercice, la cloche de nos monastères. C'est une pièce de bois de dimension variable, suspendue par de lourdes chaînes de fer. Les moines frappent sur ces poutres avec d'énormes marteaux, en tirent d'abord des sons lugubres qu'ils transforment bientôt en un roulement continu très saisissant.

Les mulets sont sellés; je remercie une dernière fois le marchand grec jovial, et salué par tous les moines, je pars pour Yviron. Un pope d'une soixantaine d'années, à bonne et honnête figure, alerte et gai, se joint à la caravane. Il demande à m'accompagner pendant ma tournée, afin de profiter des montures que les couvents mettent à ma disposition pour la route. J'acceptai bien vite ce compagnon venu en pèlerinage à la Sainte-Montagne pour accomplir, me dit-il, un vœu fait à la Panaghia.

En une heure et demie nous arrivons à Yviron, après avoir traversé un des plus merveilleux paysages que l'œil puisse contempler.

Mais, avant d'insister sur chaque couvent en particulier, je crois utile, pour simplifier le sujet, de donner une description générale des monastères, tous étant à peu près édifiés sur le même modèle.

IV

Réparties dans toute l'étendue de la presqu'île, les habitations monacales occupent de préférence les hauteurs ou les bords de la mer. Tantôt dominant des sites sauvages, presque inaccessibles, accrochés en nid d'aigle à des rocs escarpés, ils ressemblent plutôt à de sombres repaires qu'à l'asile de la prière; tantôt, poétiquement cachés sous la verdure, ils s'entourent d'une atmosphère douce de calme et de béatitude.

La muraille d'enceinte, épaisse, crénelée, flanquée de tours massives, affecte, suivant l'emplacement, la forme d'un carré ou d'un trapèze. Tout un monde de constructions édifiées sans style, suivant les nécessités, à toutes les époques, s'élève à l'intérieur. Les bâtiments donnant sur les cours présentent de longues galeries à arcades cintrées, supportées par des piliers à chapiteaux byzantins. A l'extérieur, les murs sont percés à une grande hauteur de nom-

breuses fenêtres : tout au faîte, des tribunes de bois débordent les assises de pierre et s'avancent sur les poutrelles qui les arc-boutent. Généralement peintes en rouge ou en bleu, ces cages de planches suspendues sur le vide, d'où la vue jouit d'un panorama merveilleux, couronnent gaiement le sommet des forteresses, et déridant leur mine austère.

Le Catholicon, ou église principale, occupe le centre de la grande cour. Au-devant est une petite fontaine, dédiée à un saint, servant jadis aux ablutions, aujourd'hui inutile. La vasque centrale, ordinairement en marbre précieux, est abritée sous une coupole ornée de fines sculptures et de peintures curieuses, que supportent d'élégantes colonnettes : c'est le *phiale*.

Les églises sont toutes semblables : on pénètre d'abord dans le narthex, plus long dans le sens transversal que dans la largeur : c'est une sorte de vestibule que termine à chaque extrémité une coupole et une abside. Sur les murs, des fresques rappelant les scènes de l'Evangile, les miracles de l'Ancien et du Nouveau Testament, les supplices de l'enfer, les paraboles, l'Apocalypse, etc. Les portraits des empereurs byzantins, fondateurs ou bienfaiteurs de l'Athos, occupent les côtés des portes.

L'intérieur a la forme d'une croix grecque avec quatre coupoles aux angles et une centrale plus élevée. Au fond apparaît toujours l'image énorme du Pantocrator, peinte en or et en riches couleurs, bénissant de la dextre. Au-dessous, la Vierge ou Panaghia ; en face, saint Jean Prodrome, et les Prophètes. Les quatre Évangélistes occupent toujours les pendentifs de la coupole principale. Le reste des parois disparaît sous des peintures divisées en cinq étages : sur le plus élevé, la Vierge, la Vie du Sauveur, la Passion ; au-dessous, la sainte Cène, les Miracles du Christ ; plus bas encore, les Saints, leurs Actes, le Paradis, etc. De nombreuses miniatures de Panaghia, de Bienheureux, posées sur des pupitres recouverts de riches étoffes ou fixées au mur, méritent de fixer l'attention par la finesse de leur exécution. Elles auraient pour la plupart, d'après la légende, une origine plus ou moins miraculeuse. Ces icones qui datent en général des treizième, quatorzième, quinzième et seizième siècles, sont recouvertes de métaux précieux finement ciselés et enrichies de pierreries, la tête et les mains seules étant peintes.

De la voûte descend une large couronne, formée de huit à dix bandes de bronze ou d'argent massif, reliées par des aigles byzantines et suspendues par des chaînes précieuses. C'est une sorte de lustre particulier aux sanctuaires de l'Athos, chargé de cierges coloriés, orné de banderoles de soie et d'œufs d'autruche. Ils

rappellent un peu, mais en beaucoup plus riche, les lustres de la plupart des mosquées de Stamboul. On admire encore dans ces églises des cathèdres d'ébène artistement sculptées, incrustées d'ivoire, d'or, de nacre, de lourds flambeaux d'argent, des stalles et des pupitres en bois précieux.

L'autel et les armoires renfermant les trésors sont au fond de l'église, séparés de la nef par une haute grille en bois doré, ajourée, s'ouvrant par une porte double. Cette partie réservée forme l'iconostase : les offices se célèbrent derrière cette grille qui permet à peine aux fidèles d'apercevoir l'officiant. A certains moments seulement, les portes s'ouvrent, et le prêtre, revêtu d'ornements splendides, sort en agitant un encensoir ou en portant les vases sacrés.

Le réfectoire de la communauté fait ordinairement face au Catholicon, dans la grande cour. Les magnifiques peintures, le plus souvent anciennes, qui recouvrent les murs, font de ces salles de véritables musées. Les sujets sont profanes : on y voit les supplices réservés par l'enfer aux péchés capitaux ; le paradis et ses délices, Adam et Eve ; des arbres généalogiques des gloires de l'humanité, où Pythagore, Hippocrate, sont alliés à saint Jean Chrysostome, un César byzantin et un vénérable patriarche. Les sujets, par leur naïveté, leur coloris, leur facture, rappellent beaucoup les fresques du Campo Santo de Pise ; mais ici les traits sont plus accentués ; l'expression peut-être plus saisissante.

Les religieux prennent leurs repas sur de larges dalles de marbre noir, ressemblant à des tables de dissection. Ils s'assoient par six ou huit ; l'higoumène avec les autorités est au fond, sur une sorte d'estrade ; personne ne peut boire avant que ce haut personnage ait porté la santé des hôtes et de la communauté. Pendant le repas, qui est fort court, le silence est observé : les moines écoutent la lecture d'un livre pieux, faite par l'un d'eux, du haut d'une petite chaire occupant le centre de la salle.

Les précieux manuscrits qui forment la grande richesse des monastères occupent, dans certains couvents, des locaux spéciaux et sont classés avec ordre ; dans d'autres, au contraire, ils gisent pêle-mêle dans les greniers ou les clochers. Jadis, les religieux prêtaient en toute confiance ces livres uniques aux voyageurs. Aujourd'hui, il faut des permissions particulières du conseil central pour feuilleter ces exemplaires merveilleux. Les moines gardent jalousement leurs ouvrages depuis que des visiteurs, véritables vandales, ont mutilé ces parchemins pour s'en approprier les miniatures.

La plus grande hospitalité règne dans toute la presqu'île :

l'étranger reçoit dans les monastères l'accueil le plus cordial. Dès l'arrivée, l'higoumène et les dignitaires viennent lui rendre visite; il peut commander les barques ou le nombre de mulets nécessaires pour le jour et l'heure désirés, il sera obéi. Le salon de réception sert d'ordinaire de chambre à coucher. Sur les murs blanchis à la chaux sont toujours les portraits du tsar, de la tsarine, du roi et de la reine de Grèce; souvent celui du sultan, quelquefois ceux de Guillaume II, de Napoléon III, de M. Carnot, même du général Boulanger.

Les lits sont inconnus dans plusieurs couvents, mais on dort très bien sur les divans de bois recouverts de coussins et de tapis orientaux. Malgré les assertions de certains voyageurs, la propreté est extrême dans les monastères, et pas le moindre insecte nocturne ne paraît habiter les monacales demeures.

Tout un peuple de religieux, de frères, de serviteurs, de gardes s'agite dans chaque couvent. Entourés de leurs remparts, avec leurs clochetons, leurs coupoles, leurs bâtiments, les monastères rappellent ces énormes villages fortifiés du moyen âge, si nombreux dans la basse Allemagne ou sur les rives du Danube. Mais aucune femme n'éclaire de sa présence le seuil de ces austères demeures : aucun enfant n'égaye par son gazouillement le morne silence de ces retraites. Et cette absence d'amour et de jeunesse dans une nature si resplendissante de sève et de fécondité pénètre l'âme peu à peu d'une vague tristesse et d'un indéfinissable malaise.

V

En arrivant à Yviron, je trouvai sur la porte du couvent l'higoumène et ses acolytes, venus pour me recevoir. Après les rafraîchissements d'usage et une courte conversation, visite du monastère. A la chapelle, on me signale la fameuse icone vénérée dans toute l'Eglise orthodoxe : on en distingue à peine la peinture. La légende est curieuse : lorsque Byzance tomba au pouvoir des Turcs, la Panaghia fut prise et emportée par une femme pieuse. Poursuivie et sur le point d'être atteinte par les mécréants, elle jeta dans la mer l'image sainte, qui fut entraînée par les flots jusqu'aux rives de l'Athos. Un jour, les religieux l'aperçurent au loin, entourée de flammes, mais malgré leurs efforts, ne purent l'approcher. La Vierge apparut, enfin, en songe à un très humble ermite et lui ordonna de l'aller chercher en marchant sur les flots. Le lendemain, le saint homme confiait sa vision à ses supérieurs, qui l'encou-

rageaient à exécuter les ordres de la Panaghia. L'ermite obéit, s'empara de l'image qui fut placée dans une chapelle élevée spécialement pour elle et où les religieux la gardent encore aujourd'hui. L'histoire rapporte que, quelques siècles plus tard, lors d'une invasion musulmane, un jeune infidèle frappa de son yatagan l'image sainte. Le sang jaillit, et devant ce miracle, le soldat abjura et devint un grand saint. On voit encore sur la face de la Panaghia la trace de la blessure. Les ciselures d'or et d'argent qui entourent la peinture sont d'une finesse extrême et à peine visibles sous les joyaux et décorations dont les souverains orthodoxes ont couvert la protectrice de leur foi.

Les trésors visités, les moines me conduisent à la léproserie. C'est une construction assez sordide, très écartée, où une dizaine de malheureux, la face et les membres rongés par les hideux ulcères de la lèpre orientale, vivent en parias, à peine communiquant avec leurs frères en religion.

Entre Yviron et Philothéon, ma seconde étape, je m'arrêtais quelques heures auprès d'un des personnages les plus en vue de l'Église grecque, S. S. Joachim III, ancien patriarche œcuménique, déposé il y a quelques années par le Saint-Synode. Habitant une ancienne forteresse au sommet d'un roc escarpé et désert, dominant la mer et la campagne, Joachim III termine dans la solitude, entouré du respect et de la vénération de la population hagiorite, son existence agitée. Sa haute stature, son visage aux traits réguliers, encadré d'une longue barbe grise, son regard bleu respirant la volonté et l'énergie, donnent à toute sa personne un aspect majestueux. Doué d'une rare intelligence et d'une autorité inflexible, il ne sut pas déployer assez de souplesse dans la haute dignité dont il était investi. Plutôt que de se plier à certaines exigences, il préféra se voir déposé, et quitta les honneurs et la vie publique à cinquante ans à peine.

Le pappas et mon interprète se prosternent respectueusement devant lui. Après une longue causerie sur la France, qu'il paraît beaucoup chérir, sa situation politique, son avenir, je prends congé de cet homme éminent dont le caractère doit supporter avec peine la monotonie de l'exil et le poids de l'oubli.

A Philothéon, l'accueil est des plus cordiaux. Le monastère est pauvre, aussi l'higoumène se multiplie pour excuser son peu de confortable. Après le glyco, il m'emmène; et dans une promenade délicieuse au milieu de prairies semées de bosquets, j'admire les environs du couvent, superbes sous les feux du couchant. Au repas du soir, que je partage avec les autorités, on a ajouté en mon honneur un plat d'escargots fort bien assaisonnés. Jusqu'à une heure

très avancée de la nuit, je causai avec l'higoumène, homme très cultivé. Il avait pour Léon XIII une admiration profonde. « C'est une grande lumière », disait-il. La question de l'union des Églises grecque et latine le préoccupait beaucoup, et il avait sur ce sujet des vues originales et pleines de bon sens.

A cinq heures, le lendemain, après une toilette sommaire qui excite néanmoins l'étonnement du jeune moine attaché à mon service, je partais pour Caracalla. Ce couvent, que la légende veut fondé par le féroce et débauché empereur, est en réalité beaucoup plus récent. Elevé au bord de la mer, sa situation est des plus belles. Le temps était superbe, aussi je montai avec joie dans la barque qui devait me conduire à Lavra. Les premières heures du trajet furent charmantes. La brise enflait mollement la voile, et le paysage si captivant de la côte se déroulait à nos yeux comme un décor magique. Mais, hélas! à peine sommes-nous en vue du donjon qui commande le petit port desservant Lavra, que tout change. De lourds nuages s'amoncellent, le vent se lève : la voile est repliée, le bateau s'éloigne de plus en plus des côtes. Les lames augmentent; nous sommes horriblement secoués et inondés; l'écume dissimule les récifs qui hérissent la rive et plusieurs fois nous touchons. Terrifiés, les deux moines-matelots ont abandonné leurs rames pour se mettre en prière. Fort peu rassuré, je commençai sérieusement à songer à mon acte de contrition, quand le pappas se levant brusquement, enlève sa soutane, couvre son haut bonnet avec un mouchoir à carreau, saisit le gouvernail et commande d'une voix assurée. Les moines reprennent leurs avirons, le bateau revient dans la bonne voie, et une heure après, nous débarquons sains et saufs malgré l'orage. C'est alors que le pope m'apprit que, desservant d'un village de pêcheurs depuis de longues années, il connaissait fort bien les manœuvres nautiques.

Derrière ses portes de bronze aux aigles byzantines, Lavra, le plus ancien peut-être des couvents de l'Athos, est demeuré réfractaire aux envahissements de la civilisation. Bien que très riche et très peuplé, on y dort encore sur une planche, et le confortable y est inconnu. Tout dans ce monastère respire la vétusté, et ici mieux que partout ailleurs se sont conservées les traditions et les coutumes du moyen âge. Au-devant du Catholicon s'élèvent deux cyprès gigantesques, mesurant dix mètres au moins de circonférence, et dominant de leur cime touffue les coupoles et les clochetons. Ils ont été, dit la tradition, plantés par saint Athanase lui-même; ils sont bien certainement ses contemporains. Le tombeau du grand patron de l'Athos est dans la chapelle, et on vient l'y vénérer de loin, en pèlerinage. Une simple planche recouverte d'un

tapis usé marque l'endroit où est conservé le fondateur de la république hagiorite.

L'higoumène, souffrant d'une sciatique, m'envoie ses excuses pour n'être point venu à ma rencontre. Je me rends aussitôt auprès de lui, et je trouve un petit vieillard, vif, alerte, gai, qui me fait l'honneur de me demander une consultation. Il me raconte qu'ayant fait appeler le médecin ordinaire du couvent, un moine, pour avoir quelque remède, celui-ci lui aurait répondu : « Attendez, je vais d'abord consulter mes livres. » Ceci n'avait point satisfait l'higoumène et avait enlevé toute confiance en son administré. Ce moine médecin étant lui-même malade en ce moment, je lui fis proposer d'aller le voir. Il refusa énergiquement, et je partis sans serrer la main de ce praticien.

Parmi les curiosités du monastère, on me montra un vieillard âgé de cent dix ans, qui fut martyrisé par les Turcs en 1821. Bien qu'à peu près aveugle et très sourd, le vieillard voulut m'offrir de la confiture de roses, du raki, et me raconter son martyre : ce fut très long, mais je l'écoutai avec un profond respect, la communauté le considérant comme un saint.

De Lavra à Vatopédi, je fis le trajet par mer; le bateau étant meilleur, les moines plus expérimentés, je pus, en toute quiétude, admirer les rives de la presqu'île. Au milieu de la route, dans une courte halte, je visitai la fontaine miraculeuse de Saint-Athanase. Perdue au milieu d'une forêt de fougères, de chênes-lièges, de myrtes, de lauriers, la source jaillit d'un rocher, et chose curieuse, son débit est toujours le même, été comme hiver, par la sécheresse comme pendant la saison des pluies. Une petite chapelle et une niche, où sont toujours enfermés plusieurs pains pour les voyageurs, s'élèvent tout auprès. On raconte que saint Athanase, parcourant les solitudes de l'Athos pour installer une communauté véritablement ascétique, s'était endormi à cet endroit en proie au découragement. La Vierge lui apparut alors, et l'ayant exhorté à poursuivre son but, lui promit le succès. Comme gage de sa promesse, elle lui ordonna à son réveil de frapper le rocher de son bâton, une source devait en jaillir. L'événement confirma la prédiction, et l'on peut voir encore aujourd'hui, à Lavra, le bâton miraculeux.

Plusieurs monastères, parmi lesquels Pantocrator, Stravonikita, véritables forteresses, s'élèvent aux bords de la mer et donnent aux rochers de la grève un aspect mélancolique et sauvage. A Pantocrator, le pappas me quitte : il va séjourner dans ce couvent, avant de poursuivre son saint pèlerinage dans l'intérieur de la presqu'île. Quelques heures plus tard, au coucher du soleil, nous entrions dans le port de Vatopédi. De beaucoup le plus important des

monastères grecs, Vatopédi est le centre de tout le trafic des produits de l'Hagion Oros. Les environs sont très cultivés : une grande activité règne dans les alentours. Des caravanes de mulets chargés de raisins, de vin, de noisettes, de bois, partent ou arrivent à toute heure. L'aspect est moins sévère, la vie moins austère et plus confortable que dans les autres couvents. Le salon de réception a des tableaux, des photographies, des meubles en acajou et velours rouge; on dort dans d'excellents lits. Mais, pas plus ici qu'ailleurs, on ne trouve de cuvette et de pot à eau; ces ustensiles sont complètement inconnus à l'Athos. Après avoir passé une excellente nuit et visité les nombreuses curiosités du couvent, je partais le lendemain dès l'aube pour Russiko, dernière étape de mon voyage sur la Sainte-Montagne. C'est là que je devais trouver le paquebot russe qui allait me ramener dans notre civilisation occidentale, et m'éloigner pour toujours de cette contrée bénie.

VI

Plusieurs semaines seraient nécessaires pour visiter les édifices religieux qui couvrent l'Hagion Oros. Ils se divisent en *monastères*, *skytes* et *kyéli*.

Les *monastères* ou *couvents*, au nombre de vingt, vivent dans une indépendance mutuelle, complète, administrant chacun leurs revenus, exploitant leurs domaines. Les uns, très riches, comptent leurs habitants par centaines; les autres, possédant à peine de quoi subsister, éprouvent de sérieuses difficultés pour nourrir les rares moines qui se perdent dans les vastes bâtiments, jadis trop étroits pour leur population sainte.

Les revenus sont en général fonciers : sur place la vente du bois, du vin, des raisins, des noisettes, du charbon de bois, forment d'importantes ressources pour les couvents qui peuvent entretenir la main-d'œuvre nécessaire. A l'extérieur, les monastères possèdent de nombreuses *métochies* ou fermes, sources de sérieux revenus. Les principales de ces propriétés sont en Russie, en Grèce; Longos, Cassandhra, Thasos appartiennent dans leur totalité à la communauté. De plus, le gouvernement russe donne, chaque année, une somme équivalente aux deux tiers des revenus confisqués jadis sur son territoire. Enfin, des frères quêteurs parcourent les pays orthodoxes, sollicitant la générosité des fidèles : ils reviennent toujours la bourse bien garnie.

Tous les monastères n'ont pas la même administration : les *kinovias* et les *idiorythmas* sont soumis à des lois assez différentes.

Dans les *kinovias*, le suffrage universel des moines nomme à vie un supérieur ou higoumène, investi des pouvoirs les plus étendus et portant la canne d'ébène à pomme d'argent, insigne de sa haute dignité. Trois religieux, également nommés par le suffrage universel, mais pour une année seulement, et rééligibles, sont chargés des finances, de l'économat, de la surveillance générale.

Onze des couvents de l'Athos sont soumis à ce régime; les neuf autres sont des *idiorythmas*.

Ici le pouvoir est confié à un triumvirat annuellement élu par les anciens et ceux dont l'intelligence, l'érudition, l'habileté, ont su s'imposer; ce conseil, toujours rééligible, prend le nom d'*épitropie*, et son doyen d'âge s'intitule πρῶτος ἐπίτροπος, premier épitrope. Pour toute question d'intérêt général, l'épitropie réunit les électeurs qui donnent leur avis, remettant aux dignitaires le soin d'exécuter les décisions.

Les *skytes*, soumis à la même administration que les kinovias, sont au nombre de vingt, comme les monastères, leurs suzerains. Chaque skyte dispose du vin, des noisettes, des raisins récoltés sur ses propriétés; mais la coupe des bois, le prix de leur vente, sont réservés au couvent dont il dépend. De plus, les skytes contribuent, pour une large part, à la redevance versée chaque année par la communauté hagiorite au gouvernement ottoman.

Dans les monastères, comme dans les skytes, l'accès est libre : aucune dot n'est exigée de celui qui frappe à la porte. Mais, en échange de la vie quotidienne, on ne demande au néophyte qu'un concours, même léger, de travail physique ou intellectuel pour le bien de la maison. Quand la vieillesse a paralysé les âmes ou les bras, le règlement exige une faible indemnité, mais elle est bien rarement donnée, et les moines peuvent achever dans la quiétude les jours tranquilles que leur donnent ces solitudes pieuses.

Les *kyéli* couvrent, au nombre de quatre à cinq cents, les sites les plus pittoresques de l'Athos. Ce sont de petites propriétés achetées à des couvents par certains moines, qui les exploitent eux-mêmes ou les font exploiter, suivant leur fortune personnelle. Quoique très indépendants dans leur petit domaine, ils relèvent directement d'un monastère, sont assujettis à la règle commune, au maigre, aux jeûnes et aux prières.

Jadis, huit à dix mille moines peuplaient le territoire de l'Athos; aujourd'hui, cette prospérité est lointaine : quatre à cinq mille religieux à peine habitent la sainte presqu'île : un tiers appartient à la race slave, Russes ou Bulgares; les autres sont Grecs.

Les *caloyéri*, ou moines, divisés, suivant leur habitation, en *monachii*, *skytes*, *kyéli*, suivent la règle sévère de saint Basile,

instituée dans toute sa rigueur par saint Athanase, au dixième siècle. Jamais ils ne prient moins de huit heures, et certains jours de fête ils passent à l'église dix-sept heures. Le reste du temps est libre, mais fort peu l'emploient à un travail intellectuel. On les voit dans l'intervalle des offices religieux, se promener solitairement aux abords de leurs monastères, hiératiques dans leur ample robe noire, le regard très vague perdu dans l'infini. Tous ont la barbe remarquablement longue, ainsi que les cheveux; la règle leur interdit de les couper. Plusieurs, sous le haut bonnet carré de couleur brune, les portent soigneusement et même coquettement nattés ou ondulés.

En traversant les gorges sauvages, en longeant les falaises, il n'est point rare de voir fuir des formes à peine humaines, couvertes de haillons. Elles se blottissent immobiles dans les cavernes de la montagne, la face contre terre, ou viennent, se traînant à genoux, mendier une obole et surtout des vivres. Derniers vestiges des anachorètes de la chrétienté primitive, ces ermites vivent des racines qu'ils arrachent et de maigres provisions que leur donnent les couvents en échange de petites sculptures sur bois fines et originales.

Le régime des couvents est très sévère : la viande est formellement interdite; mais le poisson, le fromage, les œufs sont permis. Quatre grands carêmes augmentent encore chaque année les rigueurs de la règle. Le premier, qui précède la fête de Pâques, est de cinquante jours; le second, avant la Noël, dure quarante jours; avant la fête de saint Pierre et de saint Paul, et le 15 août, fête de la Panaghia, on trouve encore trente et quinze jours d'abstinence. Tout ceci donne, en résumé, cent trente-cinq jours de jeûne, sans compter les mercredi et vendredi de chaque semaine, qui doivent encore s'y ajouter. Pendant ces périodes, les religieux ne font qu'un seul repas par jour, à midi, consistant en olives, salades, pain. Les étrangers sont à peine exempts de cette règle, et me trouvant au Mont-Athos pendant le carême de saint Pierre et de saint Paul, je dus me contenter souvent des olives et des laitues de l'ordinaire.

Une des particularités les plus intéressantes de la règle monacale est la proscription absolue du sexe féminin, non seulement des couvents, mais encore de la presqu'île. Cette proscription n'atteint pas seulement les femmes, mais encore les animaux femelles sans exception. Aussi chercherait-on vainement, sur tout ce territoire une chèvre, une vache, une poule, etc. De là cette fière devise de la Montagne-Sacrée : *Gens æterna, ubi nunquam nascitur*, « Nation éternelle, où il n'y a pas de naissance ». On dit même que jusqu'à

ces dernières années, l'accès de l'Hagion Oros était interdit à tout visage imberbe, quel que fût son sexe. Aujourd'hui, cette règle est tombée en désuétude.

Les monastères indépendants les uns des autres s'unissent pour constituer un gouvernement central siégeant à Karyès, chargé de l'expédition des affaires d'intérêt général. Ils forment ainsi une confédération théocratique, dirigée par un pouvoir exécutif, assisté d'un pouvoir législatif.

Vingt religieux, nommés chaque année par les vingt couvents de l'Athos, forment le *Hiérokinotis* ou assemblée consultative et législative.

La haute direction politique et le pouvoir exécutif sont confiés à quatre moines, nommés *épistates*, qui constituent l'*épistatie*. Les épistates ne sont point élus par le hiérokinotis, ni choisis parmi ses membres. Pour leur nomination, les vingt monastères sont divisés en quatre groupes formés de cinq couvents chacun. Tous les ans, chaque groupe se réunit, et choisit à tour de rôle, dans un des couvents qui le compose, l'épistate à envoyer au conseil. De cette manière, tous les quatre ans, le même monastère a son représentant dans la direction de la communauté.

Par un privilège spécial, l'épistate envoyé par le groupe électif comprenant Lavra, Vatopédi, Chilandari, Yviron et Grégorio, a toujours le pas sur les autres. Il prend le titre de πρῶτος ἐπιστάτης c'est le Premier Homme de l'Athos, le président de cette république monacale. C'est à l'épistatie qu'est confiée la garde du sceau de l'Etat, formé de quatre parties. Chaque épistate en possédant une, la réunion du conseil et son approbation unanime sont nécessaires pour qu'il puisse être apposé.

Ainsi fonctionne depuis près de huit siècles ce gouvernement unique dans les annales du monde. Figée dans les traditions de son histoire, morte aux agitations éphémères, hiératique dans sa béatitude orgueilleuse, la république hagiorite, dominant les passions et les agitations de notre âge, regarde passer avec insouciance les hommes et les choses.

VII

Le rôle important joué par l'Hagion Oros dans les destinées de l'empire byzantin explique la quantité de reliques, de trésors, de curiosités, dons des Césars d'Orient à leurs conseillers favoris et complaisants.

Dans les sanctuaires, les moines montrent avec orgueil de pré-

cieuses reliques. J'admirai un important fragment du bois de la vraie croix, enchâssé d'or, donné par l'empereur Paléologue; la main droite de saint Jean Chrysostome, couverte de pierreries; le bras de sainte Marguerite, fixé sur une lame d'argent incrustée de topazes. Dans les armoires d'érable cerclées de fer, les ornements sacerdotaux, aux couleurs éclatantes, lourds de perles, d'émeraudes, d'améthystes, étalent la raideur opulente de leurs brocarts précieux. Voici des vases de porphyre, d'onyx et de jade, des torchères d'argent massif, des missels aux reliures chargées de rubis et de turquoises; des crosses et des croix couvertes de gemmes; des mosaïques si fines que la loupe peut à peine les distinguer de la peinture; des bagues, des colliers, ex-voto de souverains, de potentats des siècles passés. A Yviron, on voit un citronnier de grandeur naturelle, sortant d'un vase, le tout en argent massif; chacun de ses beaux fruits en or représente une fortune. Et que dire des lustres, des lampes, des autels, des iconostases, des cathèdres, des croix sculptées, qui remplissent les églises de la presqu'île!

Quant aux manuscrits, une des principales curiosités des monastères, des mois suffiraient à peine pour les examiner en détail et fouiller les merveilles de leurs miniatures. C'est là qu'est le fameux exemplaire de la Géographie de Ptolémée, ouvrage unique datant du dixième siècle, dans un état de conservation admirable. Puis c'est la Géographie de Strabon, la Botanique de Dioscoride, un traité de médecine d'Aétius, le célèbre médecin de Justinien. Mais ce sont surtout les Bibles et les Évangiles qui se rencontrent le plus souvent; les enluminures en sont excessivement fines, et la couleur est demeurée d'une fraîcheur extrême. Les quatre évangélistes y sont plusieurs fois représentés, ainsi que de nombreuses scènes de la vie du Sauveur. Certaines bibliothèques possèdent des rouleaux de parchemin du cinquième siècle, sur lesquels les caractères grecs se présentent avec une netteté et une tonalité merveilleuses. Dans quelques couvents les volumes sont méthodiquement placés sur des rayons et catalogués avec soin. Les manuscrits précieux sont dans des vitrines dont le gardien seul possède la clef. Mais dans la plupart des monastères, les livres sont entassés pêle-mêle, couverts de poussière, tachés par le temps. A côté des bibliothèques anciennes sont les bibliothèques modernes; on y voit des romans, des livres de littérature, de sciences, des dictionnaires. A Russiko, j'aperçois à une place d'honneur, les volumes qu'ont publié sur l'Hagion Oros mes compatriotes, M. le chanoine Neyrat et M. Stanislas de Nolhac. J'avoue que j'éprouvai un réel sentiment d'orgueil et de joie à voir dans

ce coin perdu les œuvres de ces deux écrivains et voyageurs émérites.

Les peintures, qui partagent avec les manuscrits la réputation artistique de l'Athos, couvrent les murs des sanctuaires, de nombreux réfectoires, de salles particulières. De toutes les églises de l'empire d'Orient, seules celles de l'Hagion Oros furent à l'abri du badigeonnage de l'Islam. Ce sont donc aujourd'hui les uniques représentants des sanctuaires byzantins tels qu'ils existaient au temps des Césars.

Il y a au Mont-Athos une école de peinture caractéristique, originale; c'est l'école hagiorite. Son chef incontesté serait un certain Manuel Pansélinos, sur lequel on ne sait rien, sinon qu'il vivait au onzième ou au douzième siècle. Toutes les peintures présentant un cachet d'antiquité seraient son œuvre, au dire des religieux; mais la vie entière du Raphaël oriental, comme on l'appelle souvent, n'aurait pu suffire à produire la moitié de ces images. Seules, les fresques du sanctuaire de Karyès paraissent sans aucun doute de la composition du maître; les autres appartiennent manifestement à ses *mathétè* ou élèves.

L'œuvre de Pansélinos peut se comparer à celle des primitifs Italiens, particulièrement de Giotto. Tous deux s'affranchissent des règles connues et suivies jusqu'à eux, et substituent la peinture à la mosaïque dans la décoration des églises. Mais alors que, en Italie, Cimabue trace la voie à Giotto, à l'Athos, Pansélinos n'a aucun précurseur. Dans l'école italienne, c'est lentement et progressivement que l'art grandit jusqu'à Frà Angelico; dans l'école hagiorite, après quelques essais, Pansélinos atteint brusquement à l'apogée de l'art primitif, et plusieurs de ses têtes ont un charme, une couleur, que n'eût point reniés le moine de Florence. Le procédé ici, est le même qu'en Italie; semblables sont la forme naïve, le coloris éclatant ou très doux, l'expression admirable; mais la raideur hiératique, les traits, sont plus accentués.

Malheureusement l'astre qui se levait avec Pansélinos décline et tombe avec lui. Fascinés par le génie du maître, les élèves l'imitent servilement, font taire leur imagination. Peu à peu, s'identifiant avec leurs modèles, ils reproduisent toujours les mêmes figures, les mêmes expressions, les mêmes coloris. Ils arrivent à codifier l'œuvre du maître, et, semblables à nos classiques, n'admettent point qu'on en sorte. C'est ainsi que les moines de l'Athos ont pu maintenir à travers les siècles leurs traditions artistiques. Mais toute création étant interdite, l'art hagiorite vit aujourd'hui sur la réputation et les œuvres du génie qui le créa, et qu'un plagiat d'une fidèle exactitude reproduit depuis sans altération.

VIII

La distance qui sépare Vatopédi de Russiko fut vite franchie, et le temps me parut court dans la route ombragée qui réunit les deux couvents. J'arrivai à Russiko vers les neuf heures du matin, juste pour assister à une ordination. Les chants de ce couvent, qui est russe, sont beaucoup plus intéressants que les psalmodies des monastères grecs. Ici, les voix de basse accompagnent, par une sorte de bourdonnement sourd et continu, les ténors qui modulent sur une mesure rythmée des airs mélancoliques. L'archevêque de Salonique officiait : c'est un homme magnifique sous sa chape de soie blanche toute brodée d'or, sa mitre basse couverte de pierreries, avec sa crosse terminée par deux serpents enlacés comme un caducée. A l'issue de la cérémonie, ce haut personnage, les autorités du couvent et moi, prenons place à la même table. Le déjeuner ne comprenait pas moins de douze plats; c'étaient douze espèces de poissons différemment préparés. Pendant que Sa Grandeur se livre aux douceurs de la sieste, je visite le couvent.

Russiko, admirablement situé au bord de la mer, est aujourd'hui le monastère le plus riche de la communauté hagiorite. La bibliothèque, moins fournie en manuscrits précieux que celle des autres couvents, est fort bien montée en ouvrages d'histoire, de géographie, de sciences. Un véritable hôpital, avec une pharmacie importante, est annexé aux bâtiments dans lesquels sont plusieurs églises, moins bien décorées que les sanctuaires des établissements plus anciens.

Les revenus du monastère sont considérables, sa population nombreuse. Sous les coupoles, les clochers, les toits dorés, vivent plus de quinze cents moines et de huit cents domestiques. Une grande activité règne dans le port naturel que forme la côte, et l'on chercherait vainement ici l'apathie des autres couvents.

A cinq heures, au son de toutes les cloches, l'archevêque de Salonique, sa suite et moi, quittons la rive sur un yacht à vapeur que les moines conduisent avec habileté.

Quelques instants après le paquebot russe qui allait me conduire à Salonique levait l'ancre; peu à peu le son des cloches se perdait dans le lointain, et tout devenait très vague. Mais longtemps encore, dans la brume du soir et sous les blancs rayons de la lune, la cime de l'Athos profilait son aiguille sur le bleu sombre du ciel, et ne s'effaçait que lentement dans l'horizon.

Quelles destinées les siècles futurs réservent-ils à la république hagiorite? Reprendra-t-elle son ancienne prépondérance, ou décli-

nera-t-elle, pour s'éteindre dans l'épuisement? La politique envahira-t-elle peu à peu ce domaine séculaire de la religion? On ne peut rien prédire.

A Russiko, les ressources et la population augmentent chaque année; les chefs du couvent sont jeunes, actifs, fréquemment changés; les moines endurcis par un travail continu ne passent point leur temps à rêver devant les flots bleus de l'Égée et le profil noyé dans la brume de Thasos et de Lemnos. Des émissaires vont et viennent constamment entre l'ambassade du tsar à Constantinople et les dignitaires du monastère. Devant ces faits, on songe involontairement à ce qui se chuchote dans le monde oriental, que sous le froc du moine se trouverait, au besoin, le mousquet d'un soldat, et qu'un port dans la presqu'île de l'Athos serait un bon abri pour une flotte méditerranéenne. Faut-il voir la vérité dans ces racontars, ou simplement la jalousie qui s'attache à toute richesse et à toute prospérité? Les événements seuls résoudront la question.

Mais si jamais les bras de la politique ou de la civilisation venaient à étreindre cette Thébaïde, il faudrait pleurer la ruine de cette institution médiévale, dernier vestige des gloires et de la toute-puissance de l'empire byzantin.

Jean Artaud.

LES ŒUVRES ET LES HOMMES

COURRIER DU THÉATRE, DE LA LITTÉRATURE ET DES ARTS

Une fin de saison mondaine. — Salons et cabarets. — Le voyage du Président. — Les grands crus du Bordelais. — La harangue d'un maire. — Un peu de logique, s. v. p. — Le peuple le plus spirituel de la terre. — Mosquée et pagode. — Un prisonnier divin. — La neutralité officielle. — Le Grand-Prix. — Jeux et toilettes. — Triomphe de Montjarret. — Victoire d'*Andrée*. — Un mot de Bonaparte. — Ministres anglais et ministres français. — Le règne de la Bicyclette. — Le Palais-Sport. — Une langue nouvelle. — Les voitures automobiles. — Lutte du pétrole et du charbon. — L'eau à Paris. — Deux projets séduisants. — Toujours des scandales. — Voleurs pris au piège. — Un pornographe pensionné. — L'Office central des Institutions charitables. — La Société protectrice des animaux. — La fermeture des deux Salons et les médailles d'honneur. — Hébert et Bartholdi. — Le centenaire de Corot et l'exposition du palais Galliera. — Souvenir de Daumier. — La statue de Mac-Mahon. — Les trois survivants de la campagne d'Italie. — Savant et patriote. — Nos soldats à Madagascar. — La verve du troupier. — Le colonel Gillon. — M. Martha. — Le comte de Circourt. — Albert « l'ouvrier ». — Les fêtes de Calais et de Lille. — A l'Académie française. — Une réforme à réaliser. — Le mariage de la princesse Hélène.

Quel mois pour la Chronique que cette période de juin, si souvent vide et attristée par saint Médard! Le premier voyage du Président, deux réceptions et une élection à l'Académie française, le Grand-Prix, les fêtes de Lille, de Calais et de Kiel, les dernières splendeurs de la saison mondaine, la statue de Mac-Mahon en Italie et le mariage de la princesse Hélène en Angleterre : que de discours, que de fleurs, que d'orchestres, que de magnificences!

Il semble que Paris n'ait jamais été plus étincelant et plus animé qu'en ces dernières semaines, où les mariages, les raouts, les garden-party, les soirées, les bals, les cotillons, s'accumulaient, comme si le monde eût été à la veille de finir et qu'on eût hâte d'épuiser la joie de vivre! Pour aller plus vite même, une mode nouvelle s'est introduite dans nos mœurs : celle de convier ses amis dans les galeries publiques et les salles des grands cabarets, de manière à s'éviter la peine de tout déranger chez soi pour recevoir, et de multiplier ainsi, dans les mêmes locaux, les sauteries et les soupers, commodément, à l'américaine!

Je ne sais trop ce qu'aurait pensé de cette innovation l'ancienne société française, celle qui donnait le ton à l'Europe; et, même de nos jours, où l'invasion démocratique se fait partout sentir, je ne suis pas sûr qu'un certain puritanisme fort respectable ne s'en trouve pas un peu choqué. Il y a bien du laisser-aller dans cette mode, bien du sans-façon dans cette manière de traiter les gens, à tant par tête, entre des tentures banales où l'on peut succéder à un bal de coiffeurs ou de jockeys. Néanmoins, on n'en semble pas piqué; pourvu qu'on s'amuse, on accepte tout : le plaisir n'a pas d'odeur! Tout de même, j'aimerais mieux danser à l'hôtel La Rochefoucauld qu'à la Bodinière, et dîner chez les Rohan que chez Cubat. Et vous?

Pendant ce temps, M. Félix Faure accomplissait sa première tournée ou plutôt sa première course à travers une partie de la France, course essoufflée, véritable steeple-chase dans le tourbillonnement duquel il était impossible, non seulement de rien étudier, mais de rien voir et de rien entendre. Jugez donc : Nevers, Fourchambault, Moulins, Vichy, Clermont, Périgueux, Bordeaux, Saintes, dix autres villes, avec la visite des hôpitaux, des casernes, des établissements publics, avec des revues, des banquets, des représentations de gala, des bals, des réceptions, des discours : tout cela en une semaine, avec la rapidité fiévreuse, dévorante, des bicyclistes et des voitures automobiles! C'est à en devenir fou!

> Tout se fait en courant dans le siècle où nous sommes,
> Et c'est à la vapeur qu'on gouverne les hommes!

Encore ne parlé-je pas de tout ce qu'il faut avaler : liquide et poussière, éloquence locale et cuisine variée! Rien qu'à Bordeaux, voici la liste des crus absorbés : Château-Yquem 1890, Château-Ausone, Grand-Médoc 1876; Saint-Émilion 1877, Haut-Brion 1877, Léoville 1878, Château-Margaux 1874, château Mouton-Rothschild 1877, Château-Laffitte 1876, sans compter, bien entendu, le Xérès et le Champagne! Et il faut tout goûter, tout savourer, sous peine de blesser les amours-propres et les intérêts. Quel estomac, quelle tête il faut avoir!

Si le Président a tenu bon, plus d'un maire a dû perdre la tramontane. On se rappelle l'aventure de ce magistrat municipal qui devait haranguer Napoléon III, en le remerciant d'une faveur accordée à la commune. Comme il se montrait fort troublé d'avoir à parler au souverain, on lui avait seriné cette simple phrase qu'il se répétait sans cesse pour ne pas l'oublier : « Sire, Votre Majesté est bien bonne... » Mais, le moment venu, dans la solennité et

l'émotion de la rencontre, sa langue fourcha comme sa mémoire, et, par une fâcheuse interversion des termes, il murmura : « Majesté, votre Sire est bien bonne... »

Si peu imposant que soit un Président de République, pareille histoire a pu se renouveler devant M. Faure, surtout en présence du peu de suite et de logique apportée par lui-même dans ses déclarations. Comment! il honore les évêques et il choie les francs-maçons; il décore des Sœurs de charité et il contresigne une mesure qui les dépouille! C'est à n'y rien comprendre, et il y a là de quoi dérouter plus d'une cervelle. Qui n'a vu à la devanture de nos kiosques la mordante caricature où le Président donne l'accolade à une religieuse et en profite pour lui « faire le mouchoir » ?

C'est la même incohérence, ou la même hypocrisie, qui se trahit à la célébration de l'anniversaire tragique de M. Carnot. La veuve de l'ancien Président ayant voulu un service religieux à la Madeleine, nos gouvernants, quoiqu'ils en eussent, ont senti qu'ils ne pouvaient se dispenser d'y paraître; mais, — admirez le biais! — les ministres, au lieu de s'y rendre en corps et à titre officiel, se sont bornés à y assister in-di-vi-du-elle-ment! M. Ribot y était, mais non le président du Conseil; M. Trarieux y était, mais non le garde des sceaux, et ainsi des autres. Tous, mais chacun in-di-vi-du-elle-ment! Est-ce assez beau? Est-ce assez bête? Et nous avons la prétention d'être le peuple le plus spirituel de la terre! Comme les autres doivent se moquer de nous!

En même temps, il est question d'ériger à Paris une mosquée. Puisque, dit-on, la France a des sujets musulmans, il est juste de respecter leur foi et d'assurer l'exercice de leur culte! Et comme nous avons, en outre, s'il faut en croire M. de Rosny, 40 000 bouddhistes à Paris, on songe aussi à leur élever une pagode, toujours au nom de la liberté de conscience. Il n'y a que les pauvres catholiques à qui cette liberté soit refusée; il n'y a que le christianisme qui soit mis à l'index par les étonnants libéraux qui nous gouvernent.

On vient de le voir une fois de plus au sujet des processions de la Fête-Dieu. A l'exception de quelques villes où les traditions et le sentiment religieux ont gardé une telle force que l'hostilité la plus passionnée des sectaires n'a pas osé heurter des croyances capables de s'en souvenir au jour du scrutin, les municipalités radicales ont interdit presque partout ces manifestations, réclamées par les intérêts du commerce autant que par la foi populaire; et ce qui se passe à Paris, sous ce rapport, est bien la saisissante image de la situation : à la Madeleine, à Saint-Sulpice, à Saint-Thomas d'Aquin, en d'autres églises encore, le pieux cortège, con-

damné à rester sur le seuil du temple, ne peut que montrer de loin le symbole sacré à la foule agenouillée sur la place, et c'est de là seulement, derrière une grille, comme un prisonnier, que le Dieu voilé peut bénir ceux qui l'implorent.

Mais, sans doute, il en sera différemment des mosquées et des pagodes, d'où l'image du Prophète et celle de Bouddha pourront sortir à l'aise pour l'édification de leurs adeptes. C'est ce qu'on appelle la neutralité.

En attendant, d'autres cortèges, profanes et même anarchistes, ont toute liberté, et nous en rencontrons chaque jour dans nos rues qui entravent autrement la circulation en menaçant l'ordre public. On l'a vu encore une fois aux abords du Père-Lachaise, pour l'anniversaire de la Semaine sanglante. Ainsi, tout est permis aux uns, tout est défendu aux autres, et ce qu'il y a d'original dans ce pays de suffrage universel, c'est que la licence est accordée à une minorité infime et la prohibition prescrite à la masse immense de la population. Toujours ce qu'on appelle la neutralité!

Mais une manifestation où tout le monde se rencontre et qui, d'année en année, prend, on ne sait vraiment pourquoi, le caractère d'un événement national, c'est la solennité hippique de la mi-juin, c'est le Grand-Prix de Paris, devenu le rival du fameux derby d'Epsom.

Quoique l'institution soit toute récente et ne date que du second Empire, elle est tellement entrée dans les mœurs qu'elle fait désormais partie intégrante de la vie parisienne et qu'elle y occupe une autre place que les fêtes plus ou moins nationales de la politique. Ce n'est pas, vous l'entendez bien, sa part problématique d'influence sur l'amélioration de l'espèce chevaline qui fait son succès et sa popularité; c'est la belle occasion offerte aux femmes d'étaler d'élégantes toilettes sous le soleil de juin, et la facilité offerte aux hommes de tenter cette loterie qui a remplacé si heureusement l'ancienne. Exhiber une robe ou un chapeau, gagner cinquante louis ou... les perdre, tel est le dernier mot des courses. Mais il faut bien s'amuser de quelque chose en ce monde, d'un ruban, d'une plume ou d'une pile d'or, et tant qu'on n'aura pas changé le cœur humain, la coquetterie et le jeu saisiront victorieusement toutes les occasions et tous les prétextes.

Les journaux nous ont appris que la recette des entrées sur l'hippodrome de Longchamps s'est élevée à 384 000 francs, et que les guichets du pari mutuel ont encaissé 3 346 000 francs. Que de petites épargnes dans ces gros chiffres! Que d'argent soustrait aux besoins des ménages dans l'espoir d'un gain chimérique! Le vainqueur de la course a, dit-on, empoché près de 1 million, et l'on

cite deux parieurs, un roi en disponibilité, familier de nos tripots, et un jeune prodigue affublé d'un sobriquet célèbre, qui ont réalisé 300 000 francs de bénéfices. — Quant aux déconvenues et aux trous à la lune, on n'en parle pas!

C'est la trente-deuxième fois qu'est couru le Grand-Prix, fondé en 1863. Il a été gagné dix-neuf fois par les écuries françaises, dix fois par les Anglais, et, entre temps, on trouve parmi les vainqueurs un Hongrois et un Américain.

Cette année, un cheval allemand se mettait en ligne, et bien que ce teuton ne parût guère redoutable aux connaisseurs, le chauvinisme ne s'était pas moins ému de son apparition. S'il allait battre ses rivaux, quelle humiliation pour la France! Non! *Carloman* le 16 juin, Kiel le 19, c'eût été trop pour nos fibres agacées! Un sportsman généreux s'est trouvé qui nous a épargné les perplexités cruelles où se débattait déjà le turf. La veille même de la course, il a acheté pour 35 000 francs le cheval d'outre-Rhin, afin d'empêcher ses couleurs de paraître sur la piste, et, grâce à ce dévouement, — chevaleresque, c'est le cas de le dire, — la honte du voyage à Kiel s'est trouvée compensée d'avance. Que nous importent maintenant les scènes de la Baltique! Carloman n'a pas été classé; Carloman a dû même revêtir des couleurs françaises! Tout est là, et en présence d'un pareil résultat, l'Alsace-Lorraine peut attendre...

La grande course internationale avait été précédée, comme d'habitude, des deux épreuves de Chantilly et d'Auteuil, qui en sont, pour ainsi dire, la répétition générale et la mise en train, et dès ce double essai, les joueurs avaient commencé de se mettre sérieusement en train. A Chantilly, les guichets du pari mutuel avaient encaissé près de 2 millions! Trente mille voyageurs s'y étaient précipités par le chemin de fer du Nord; il avait fallu multiplier les convois. Mais les parieurs enfiévrés iraient bien plus loin encore chercher le tapis vert!

Le Président de la République était revenu en hâte de sa tournée pour assister à la fête hippique. C'est un des plus grands devoirs du chef de l'État d'occuper la tribune officielle en cette circonstance; il semblerait que la France fût comme décapitée s'il y manquait. — On s'était, à ce propos, demandé avec une curiosité maligne en quel équipage il s'y rendrait. Risquerait-il l'attelage impérial à la Daumont, devant lequel avait reculé l'année dernière la hautaine irrésolution de M. Casimir-Périer, ou bien irait-il tout bourgeoisement, à la façon d'un tanneur arrivé? Plus crâne que beaucoup ne le pensaient, il a sorti bravement le landau de gala conduit par des postillons à culotte blanche, à veste bleue et

à galons d'or, avec le fameux piqueur en avant, ce piqueur fastueux dont l'apparition quasi-provocatrice eût peut-être, l'an passé, fait surgir une émeute. Oui, Montjarret en personne, l'homme des écuries de Napoléon III, avec la casquette à glands d'or, la ceinture de cuir et le couteau de chasse au côté, a monté l'avenue royale des Champs-Elysées, ouvrant la voie au Président, annonçant sa présence, et semblant dire à la foule étonnée : « Ecartez-vous, marauds, et saluez; c'est le chef de l'État qui passe! »

Et on s'est écarté, et on a salué, parce que, au fond, le peuple a gardé des instincts monarchiques, parce qu'il aime contempler un souverain, fût-ce le Shah de Perse, entouré d'uniformes et de cordons, parce qu'il rêve des grandeurs évanouies et en cherche encore l'image dans l'illusion dont se nourrit sa détresse...

C'est un personnage que ce Montjarret. Dès le soir de la course, il était interviewé par les reporters à l'égal des ministres, des diplomates, des plus hauts dignitaires, et avec la bonne grâce qui sied si bien aux hommes supérieurs, il daignait expliquer toute la correction classique de l'équipage qu'il avait conduit, en montrant le néant des critiques essayées par l'ignorance ou l'envie...

Des seize chevaux qui ont couru, quatre ou cinq, exceptionnellement cotés, étaient les favoris de la foule, et c'est leur sveltesse, leur performance nerveuse qui portaient toutes les espérances : Omnium, Kasbah, Cherbourg, le Sagittaire... Mais, hélas! que de déceptions, de ruines, de désespoirs! C'est l'imprévu qui a triomphé, c'est une pouliche obscure et dédaignée qui a battu toute la cohorte et franchi le poteau comme une flèche à la stupéfaction de la masse des parieurs!

Andrée, inconnue et méprisée la veille, arrivait ainsi d'un bond à la célébrité, et la multitude, à peine revenue de sa surprise, l'acclamait dans une longue ovation, comme si son nom eût apporté, sur ses jarrets d'acier, la nouvelle de la prise de Strasbourg!

Pendant vingt minutes, avec des hourras enthousiastes, on a applaudi la pouliche, Barlen son jockey, Carter son entraîneur, sans doute aussi le palefrenier qui l'éponge, et enfin son heureux propriétaire, M. Édouard Blanc, dont la casaque orange triomphe ainsi pour la quatrième fois depuis seize ans, et qui a fait, en cette occasion, une des plus jolies rafles notées dans les annales du turf.

On raconte que Bonaparte, revenant de Marengo, rêvait mélancoliquement dans sa voiture, et que les généraux qui l'accompagnaient, lui ayant demandé la cause de son humeur soucieuse après une si mémorable campagne, il leur répondit : « Je pense que si je mourais maintenant, j'aurais à peine vingt lignes dans l'histoire... »

Andrée est plus heureuse : son nom, porté sur les ailes du télégraphe, a aussitôt retenti dans l'univers entier, de l'Angleterre au Transwall, de New-York à Yokohama ; il est inscrit désormais dans tous les studbooks du globe, et ses produits, d'âge en âge, se réclameront de sa gloire ! — Marengo est bien distancé !

La seule différence entre les courses d'Epsom et les nôtres, c'est que, chez nos voisins, les hommes d'Etat, s'associant à la vie nationale, ne dédaignent pas de s'engager sur le turf et d'y chercher la victoire comme au Parlement. C'est ainsi que, cette fois même, le premier ministre, lord Rosebery, a fait triompher sa casaque primevère et rose avec le héros de son écurie, *sir Visto*, dont l'apothéose, devant toute l'Angleterre, aura peut-être pour résultat de lui conquérir la majorité dans les élections prochaines. — Mon royaume pour un cheval !

Nos ministres ne se risquent pas à de pareils jeux. Ils n'ont pas d'ailleurs de couleurs spéciales à faire prévaloir, puisqu'ils s'appliquent, au contraire, à les confondre toutes dans un mêli-mêlo politique où ils ne se reconnaissent plus eux-mêmes ; aussi, tandis que leurs émules d'Angleterre triomphent avec éclat, eux se voient-ils en passe de faire chaque jour la culbute...

Après les chevaux, les vélocipèdes et les voitures automobiles, c'est dans l'ordre.

Le cyclisme aussi est une mode et un jeu ; il a ses luttes et ses paris, comme le turf, et s'il est, pour certains, un exercice plus ou moins hygiénique, une distraction plus ou moins énervante, il reste pour beaucoup un prétexte à gageures et une occasion de tenter la fortune.

Avec l'engouement qui nous caractérise en toutes choses, le cyclisme, né d'hier, a pris une extension aussi rapide que démesurée, et les femmes, en dépit de la disgrâce qu'y rencontre leur sexe, s'y sont jetées avec autant de fougue que les hommes. Il n'y a plus de boulevard, de promenade, de grande route où ne courent, où ne glissent, entre les piétons et les voitures, des bicycles, des tandems, des roues d'acier caoutchoutées, emportant sans bruit, comme dans une vision fantastique, des êtres sans forme, haletants, courbés sur leur machine, et pédalant, pédalant, pédalant, à se désarticuler les membres !

Mais c'est la mode, et, comme l'a dit Balzac, la mode est un ridicule sans objection.

Au 1er janvier de cette année, on comptait en France 203 026 vélocipèdes soumis à la taxe ; en réalité, leur nombre est supérieur à celui des déclarations, et la fraude, en cette matière comme en tant d'autres, trompe les avidités du fisc. L'impôt payé pour toute

l'année dernière s'est élevé à 1 982 686 francs, et avec le chiffre toujours croissant des péripatéticiens de la pédale, il est vraisemblable que le Trésor ne tardera guère à doubler cette somme.

C'est le département de la Seine qui compte le plus de cyclistes (24,687) et celui de la Corse qui en possède le moins (40). Naturellement, les contrées montagneuses ne figurent dans cette statistique qu'avec des chiffres minimes : la Lozère, 51 ; les Hautes-Alpes, 121 ; les Basses-Alpes, 175 ; la Haute-Loire, 184 ; tandis que les pays plats s'y présentent avec des quantités imposantes : le Nord, « pays de lièvres et de batailles », dit un historien, 4,088 ; la Gironde, qui s'abaisse aux approches de son littoral, 4,003 ; puis le Centre, généralement uni, où le « pneu » s'exerce à l'aise.

Et sait-on quel capital représentent approximativement ces vélocipèdes? En évaluant en moyenne chaque machine à 400 francs, on arrive à un total de plus de 80 millions! C'est tout une industrie nouvelle qui s'est créée, avec ses usines spéciales, ses magasins à part, ses manèges, ses concours, sa Bourse même, où les instruments se cotent et se débattent comme les obligations et les titres de finance au temple grec de la rue Vivienne.

Il y a plus : on vient de lui bâtir, dans le quartier le plus luxueux de Paris, au beau milieu des Champs-Élysées, un véritable palais qui, inauguré d'hier, est devenu en quelques jours une des curiosités et une des attractions de la capitale. C'est le Palais-Sport, qui sera le cercle particulier et le champ d'exercice idéal des bicyclistes pendant les journées pluvieuses, comme le Palais de Glace artificiel est l'asile du patinage en dehors de la saison du froid.

Ce palais est énorme, avec un vestibule de 30 mètres, des salles immenses, un escalier monumental, une coupole gigantesque, des bars, des cabinets de toilette, des douches, enfin une piste merveilleuse, *en spirale*, qui permet des courses indéfinies, puisque le cycliste, semblable au serpent qui se mord le queue, peut, en montant et en descendant sans limite, accomplir autant de kilomètres qu'en rêve sa fantaisie!

Construit à l'angle de la rue de Berry, sur l'emplacement de l'ancien panorama Detaille, le palais comporte trois étages : au rez-de-chaussée, une vaste salle de garage, pouvant contenir douze cents machines, avec des ateliers d'entretien et de réparation, une piste d'étude, un salon de lecture, une estrade où sont exposés les types de tous les cycles connus. — Au-dessus, à l'entresol, une seconde piste réservée aux novices, à tous ceux qui craignent le ridicule des chutes ou de la gaucherie, avec des salles d'hydrothérapie pourvues d'un personnel complet de doucheurs et de masseurs, de doucheuses et de masseuses, avec des cabinets de toi-

lette raffinés où les femmes peuvent déposer leur robe de ville et revêtir leur costume de bicyclette. — A l'étage supérieur, et sous un dôme de 17 mètres de hauteur, s'ouvre la plus large piste circulaire qui ait encore été construite, où une centaine de bicyclistes peuvent évoluer à l'aise, autour d'une corbeille centrale contenant 200 spectateurs, et aux sons d'un orchestre de Tziganes animant la course folle des nouveaux derviches tourneurs. — Enfin, greffée sur la circonférence de l'arène, se présente la piste *en spirale*, qui est la grande nouveauté, l'attraction suprême, le *clou*, suivant l'argot actuel, du Palais-Sport. Elle consiste en une sorte d'allée, très large, qui monte, par une pente très douce, jusqu'à une hauteur d'environ 20 mètres, où elle tourne sur elle-même pour redescendre, par des sinuosités parallèles, jusqu'à son point de départ, après avoir ainsi décrit un parcours, à ciel couvert, d'un bon kilomètre, c'est-à-dire la moitié de l'étendue des Champs-Elysées. Et cette allée en spirale est bordée de chaque côté d'un panorama champêtre, brossé par les peintres de décors de l'Opéra, qui donne aux bicyclistes l'illusion du plein air et la sensation d'une course à travers les prairies et les bois...

Comme on reconnaît bien dans tout cela l'ingéniosité de l'esprit français, l'art créateur et attrayant qui nous distingue des autres peuples! Mais que durera la bicyclette et quel est son avenir? Assistons-nous à un caprice passager, comme nous en avons tant vus, ou bien, comme l'affirment beaucoup, à une évolution économique et sociale?

Je ne me risque pas à trancher le problème. Mais, en attendant, le cycle nous a dotés, — je n'ose pas dire enrichis, — d'une langue nouvelle, troublant de plus en plus la quiétude de notre vieux Dictionnaire, et justifiant chaque jour davantage la parole mélancolique et résignée que prononçait, à la dernière séance, un académicien sous la coupole : « Nous sommes les gardiens d'un rêve... »

Au fond, la question posée, l'intérêt en cause dans tous ces mouvements, c'est la locomotion automobile; et c'est aussi le problème que, d'une autre manière, ont cherché à résoudre les voitures à vapeur ou à pétrole qui viennent de prendre part à la course de Paris-Bordeaux, dont le monde du cyclisme demeure fort impressionné.

Il s'agissait d'aller, d'une seule traite, de Paris au chef-lieu de la Gironde et d'en revenir en moins de cent heures. Vingt-trois véhicules, à deux ou à quatre places, chauffés par le charbon ou le pétrole, se sont mis en ligne pour ce steeple-chase d'un nouveau genre. On connaît les péripéties de la lutte; sept voitures ont rempli les conditions du programme, gravissant péniblement les

côtes, dégringolant les pentes avec une vitesse de locomotive, entre 50 et 60 kilomètres à l'heure, allant sans relâche à travers tous les obstacles, déployant des efforts surhumains pour vaincre la fatigue et le sommeil, et enfin déposant au retour leurs guides, noirs de poussière, exténués, anéantis!

C'est le pétrole qui a battu le charbon. Pourquoi? Demandez-le à M. de Parville; la réponse n'est pas de mon domaine. Je me borne à constater le résultat, qui va sans doute mettre les savants aux prises. En attendant leur décision, les voitures victorieuses, saluées avec respect par la foule, ont été réunies à la galerie Rapp et exposées là, comme des reliques sacrées, à la vénération de leurs fidèles.

En réalité, l'avenir de la locomotion est bien plus dans le perfectionnement des routes et dans le nivellement des trajets à parcourir que dans l'amélioration des véhicules. Plus le plan sur lequel devront courir les appareils sera uni, plus sera grande la vitesse et adoucie la secousse. C'est l'histoire des rails de chemins de fer. Supposez la route de Paris à Marseille à peu près nivelée et garnie de rails : on glisserait agréablement de la place de la Concorde à la Cannebière, comme on glisse en se jouant sur l'asphalte avec des patins à roulettes... A moins que la découverte de la navigation aérienne, accomplissant une révolution plus profonde, ne vienne bientôt remplacer tous ces systèmes par un procédé mille fois plus doux, plus commode et plus rapide. Mais le verrons-nous?

Pour le moment, Paris altéré se contenterait d'avoir de l'eau. Chaque année, au retour de la saison chaude, les mêmes doléances se produisent : la grande ville manque d'eau saine et potable, et ses malheureux habitants sont obligés de tirer la langue ou d'aller s'alimenter à la Seine, réceptacle de toutes les immondices et foyer de toutes les contagions. M. Haussmann avait dû résoudre le problème; après lui, M. Alphand s'en est préoccupé, mais le grand obstacle, le manque d'argent, a toujours reculé l'amélioration rêvée, et l'été de 1895 nous trouve dans la même pénurie, alors que toutes les capitales du monde, moins élégantes et moins luxueuses que la nôtre, et avec une population bien inférieure, sont infiniment mieux pourvues sous ce rapport. Chicago reçoit, par jour, du lac Michigan, 920 000 mètres cubes; Londres en a 832 000; Philadelphie, 760 000; New-York, 706 000, etc. Paris, le croirait-on, avec ses 2 millions et demi d'habitants, ne reçoit de la Dhuys, de la Vanne et de l'Avre, que 240 000 mètres cubes d'eau par jour, avec une masse d'habitants qui augmente sans cesse, et aux approches d'une Exposition universelle qui fera passer la moitié du monde dans son enceinte!

En face d'une pareille situation, le gouvernement s'est enfin décidé à un petit effort : il vient de déposer un projet de loi ayant pour but d'emprunter quotidiennement à la rivière du Loing, et à son affluent le Lunain, coulant tous deux en Seine-et-Marne, environ 50 000 mètres cubes d'eau, qui nous seront assurés par un aqueduc de 73 kilomètres de longueur, nécessitant une dépense de 25 millions.

C'est à peu près l'équivalent du verre d'eau qu'Alexandre Dumas voulait envoyer au Mançanarez, mais acceptons toujours cette goutte de pluie en attendant l'averse bienfaisante. — Dès le règne de François Ier, un homme qui fut un génie presque universel, Léonard de Vinci, ingénieur aussi éminent que peintre incomparable, avait dressé les plans d'une dérivation de la Loire pour amener à Paris, à travers les plaines de la Beauce ainsi arrosées, une partie des eaux du fleuve, les plus pures et les plus limpides qu'on puisse obtenir puisqu'elles coulent sur le filtre d'un lit de sable. Le projet, très pratique, était admirable, mais il dort dans les cartons depuis trois siècles et demi. Un autre système, plus compliqué mais tout aussi attrayant, a été conçu : celui d'emprunter au réservoir inépuisable du lac de Genève les ressources dont nous manquons et de prodiguer aux Parisiens les belles eaux dont ils ont tant de fois admiré les perles sous les battements d'aubes des vapeurs du Léman. Peut-être, pour nous unir ainsi à la Suisse et nous désaltérer aux cascades de ses glaciers, faudrait-il sacrifier un peu plus de millions que pour capter une partie de la Loire; mais quel emploi meilleur pourrait être fait de notre argent? Et ne serait-il pas plus salutaire de l'appliquer ainsi à une œuvre nationale d'assainissement que de le gaspiller dans les tripotages et les malversations dont nous avons sous les yeux l'interminable scandale?

Vous avez entrevu, dans les derniers débats judiciaires et parlementaires, cette sombre caverne des Chemins de fer du Sud où Ali-Baba reconnaîtrait sa bande. L'escroquerie la plus effrontée s'y chiffre par millions, mais un gouvernement paternel couvre les écumeurs, assez sûrs de l'impunité pour venir eux-mêmes reconnaître leurs flibusteries à la tribune, et déclarer hardiment que le rôle de député n'est nullement incompatible avec « les affaires! »

Les « affaires! », c'est le mot consacré. Pour la bande qui nous tond et nous pressure, le wilsonisme, le panamisme, c'étaient simplement « des affaires », et ils ne comprennent pas autrement le régime. Pour eux, piller et voler la France, c'est la République, et force est de reconnaître qu'ils appliquent cyniquement cette conception grandiose.

Qu'est-ce, à côté de cela, que les petites escroqueries dont s'amuse la chronique des tribunaux, comme ce vol de 1 500 000 francs accompli au préjudice d'un banquier belge, et dont la victime, venant habilement, sous un nom d'emprunt, s'établir à Paris comme agent d'affaires véreux, s'est bientôt trouvé en relation avec les coquins mêmes qui l'avaient dépouillé et qui, se jetant dans la gueule du loup, venaient lui offrir de négocier ses propres titres? Malheureusement, dans sa joie de découvrir ainsi les cambrioleurs et de rentrer dans son bien, il s'est trop hâté; les autres ont flairé le piège, et ceux d'entre eux qu'on a pu saisir, tout en avouant le coup, refusent d'indiquer la cachette où ils tiennent les papiers en réserve pour de meilleurs jours.

Que voulez-vous? Chacun a sa petite industrie : les uns opèrent en grand dans les coffres de l'Etat; les autres, plus modestes, s'arrangent simplement de la cassette des particuliers. — *Struggle for life!* C'est ce qu'on appelle la civilisation.

Au moins, le fameux Robin, l'éducateur de la porcherie de Cempuis, n'a rien fracturé, excepté la morale, ce qui est peu de chose, et les 4000 francs de pension que vient de lui attribuer le Conseil général de la Seine sont la juste récompense de ses efforts pour améliorer la race. Il avait été question de lui offrir en même temps une médaille d'honneur, mais on n'a pas osé aller jusque-là. C'est regrettable! Il eût été vraiment digne du système éducationnel actuel de décerner une médaille d'or à l'apôtre éclatant de la pornographie.

En regard de ces excentricités et de ces débauches, il est instructif de montrer les œuvres de la Charité, plus ingénieuses et plus dévouées à mesure que se multiplient les souffrances et les dénuements. Nous en montrions plusieurs le mois dernier, admirables de conception, d'organisation et de résultats. Que dire de celle qui s'applique à les relier toutes, en les mettant en communication l'une avec l'autre, en les complétant l'une par l'autre, en les groupant dans un vaste et fraternel ensemble qui ne laisse échapper aucune misère? C'est l'idée neuve et féconde qu'a réalisée M. le comte Léon Lefébure en créant l'Office central des Institutions charitables, foyer merveilleux d'où chaque détresse est dirigée vers le secours particulier qu'elle attend : pain, vêtement, outil, travail, hospice, rapatriement. Un ouvrier tombe victime d'un accident, sous vos yeux, dans la rue; ses vêtements sont en lambeaux, son sang coule. Vous êtes ému, mais que faire? Comment le secourir efficacement? Où l'adresser? Votre compassion se sent impuissante; vous donnez une pièce, en regrettant de ne pouvoir mieux faire, et vous passez. Eh bien, l'Office central ramasse ce

pauvre blessé, et il sait où le conduire : à l'asile, où il sera pansé; au vestiaire, où il sera vêtu; à l'Hospitalité, où il sera couché et nourri; à l'atelier, où il trouvera une occupation appropriée à ses habitudes; et, si l'ouvrier désire retourner dans sa province, dans son village, elle l'envoie au Bureau charitable, qui lui remettra un billet de chemin de fer avec une petite somme pour subvenir aux premiers besoins. Voilà le mécanisme de l'Office central. Il sait, en matière de charité, tout ce que vous ignorez; il se substitue à vous; il accomplit toutes les démarches que vous n'avez pas le temps de faire; il répartit avec discernement vos aumônes; il accomplit, en un mot, pratiquement, affectueusement, jusqu'au bout, l'œuvre d'assistance dont vous n'avez pas le loisir de vous occuper vous-mêmes. Il prend toute la peine, en vous laissant le mérite. N'est-ce pas beau et digne de reconnaissance?

C'est ce fonctionnement multiple et attachant qu'a exposé, une fois de plus, le Secrétaire général et fondateur de l'Institution, M. Lefébure, dans l'intéressant rapport qu'il a lu à l'assemblée générale annuelle des bienfaiteurs de l'œuvre. Pendant l'année dernière, 21 000 personnes ont eu recours à l'Office central, dont le rayonnement atteint maintenant la province et même l'étranger. C'est ainsi que deux Offices similaires existent déjà à Marseille et à Bordeaux, et qu'il en sera prochainement institué trois autres à Lyon, à Lille et à Nancy. L'Office de Paris a distribué des secours à plus de 4000 indigents, ouvert les portes d'orphelinats, d'écoles professionnelles, de maisons de préservation, à des centaines d'enfants, et celles de maisons de retraite, d'asile, d'hospice, à des centaines de vieillards. La maison destinée aux femmes sans ouvrage a recueilli, en outre, 3202 femmes qui ont été occupées à des travaux de blanchissage et de couture, représentant 39 807 journées de travail.

Voilà des faits, des chiffres, des résultats, et on pourrait demander à nos socialistes, collectivistes, progressistes et autres banquistes, qui parlent sans cesse de leur amour du peuple, d'en montrer autant! Tous ces farceurs-là se servent du peuple au lieu de le servir; ils l'exploitent hypocritement, pendant que d'autres se dévouent sincèrement à sa cause; et, pendant que la charité chrétienne s'efforce d'éteindre les animosités sociales, eux les attisent en s'en faisant une industrie lucrative.

La pitié des bons cœurs ne s'arrête pas à la créature humaine : elle la dépasse pour aller jusqu'aux êtres inférieurs, et la Société protectrice des animaux, qui vient de célébrer son cinquantenaire, en a donné une preuve nouvelle dans le touchant rapport de son président où les oiseaux utiles, auxiliaires trop méconnus de

l'agriculture, ont été défendus avec un accent qui eût ravi le doux mystique d'Assise, et que l'orateur, adversaire indigné des courses de taureaux à l'espagnole, a terminé par cette page éloquente et attendrie :

« Ne cessons pas de protester, de défendre le cheval contre les supplices de l'arène. Le docteur Roux a forcé l'univers civilisé à s'incliner devant le génie de la France. Nous ne devons pas, nous, oublier son modeste collaborateur, le cheval, qui donne aujourd'hui aux enfants des hommes le plus pur de son sang immunisé pour les sauver du croup, cette terreur des mères! N'oubliez plus, quand vous verrez passer un cheval, maigre, mourant de faim, l'œil éteint, les membres rompus, n'oubliez pas que ce cheval, quelques mois avant, sauvait peut-être la vie d'un enfant. A votre tour, protégez le brave animal contre les brutalités et les mauvais traitements. Accordez-lui la mort sans supplice, la mort foudroyante; c'est toute la reconnaissance que nous vous demandons pour lui! »

Plus de mille médailles ont été ensuite décernées aux amis et protecteurs des animaux qui se sont le plus distingués par leur zèle et leur dévouement. Dans cette longue liste de lauréats, on remarque les noms de Rosa Bonheur, l'illustre peintre, d'André Theuriet, le romancier de la nature, et de quelques journalistes qui, sans doute, se consolent de la méchanceté humaine dans la camaraderie plus loyale des bêtes.

*
* *

A l'heure où paraît cette chronique, les deux Salons du Champ-de-Mars et du Palais de l'Industrie ferment leurs portes, après une carrière moyenne ne justifiant ni le dénigrement ni l'enthousiasme. Tous deux auraient pu inscrire à leur fronton le jugement de Martial sur ses propres vers :

Sunt quædam bona, sunt quædam mala, sunt mediocria plura.

Avant la clôture, le jury a décerné les médailles d'honneur, et, chose rare dans un monde où les vanités et les jalousies sont peut-être plus aiguës qu'ailleurs, la décision n'a rencontré que des applaudissements et des sympathies.

C'est M. Hébert qui a reçu la médaille d'honneur de la peinture, récompense d'une longue vie consacrée tout entière à l'art le plus pur et le plus élevé. Malgré ses soixante-dix-huit ans, l'illustre artiste a conservé toute la flamme du regard, toute la verdeur de

l'esprit, toute la sûreté de la main sous les cheveux blancs, et le *Sommeil de l'Enfant Jésus*, qui lui a mérité la couronne suprême, offre toutes les qualités de grâce et de jeunesse qui excitaient jadis l'admiration dans cette *Vierge* d'un charme poétique si pénétrant qu'il peignait en souvenir de sa mère et qui reste peut-être son chef-d'œuvre.

C'est dans la petite église d'un village de Dauphiné, son village natal, que resplendit cette toile merveilleuse; et il est intéressant de noter qu'après avoir commencé sa carrière artistique par une inspiration religieuse, c'est également par une inspiration religieuse qu'Hébert la termine : la Vierge au début, l'Enfant Jésus à la fin, en passant par la *Coupe de Benjamin*, le *Baiser de Judas*, *Sainte Agnès* et la *Vierge des Douleurs*. Cette dernière note, surtout, ne tarda pas à devenir celle qui attirait de préférence ses pinceaux, et, dans l'ensemble de son œuvre, c'est peut-être la mélancolie, les tristesses poignantes ou maladives qu'il a le mieux rendues. La *Mal'aria* où, dans une barque silencieuse, sur l'eau empoisonnée des marais, une famille aux traits hâves et minés par la fièvre glisse comme une réunion d'ombres désolées, avait de bonne heure marqué sa manière, et même dans les portraits de femme où il a déployé un talent si magistral, c'est l'amertume de la vie, le désenchantement de l'âme et la désillusion des choses qu'il a excellé à mettre en relief. Vous souvenez-vous de la *Princesse Clotilde*, cette victime, cette martyre, qui donne une nouvelle sainte à la maison de Savoie?

Chez M. Hébert, comme chez tant d'autres, la vocation a eu raison de tous les obstacles. Né dans la fortune, il était destiné au barreau ou à la magistrature; mais, envoyé à Paris pour suivre les cours de l'école de... Droit, c'est à l'école des Beaux-Arts qu'il se trouva tout naturellement un matin, pour passer de là dans l'atelier de Paul Delaroche. Aujourd'hui, le maître est commandeur de la Légion d'honneur, avec un hôtel à Paris, une terre patrimoniale aux portes de Grenoble, entouré d'amis et comblé de gloire.

Un peu différente est l'œuvre de M. Bartholdi, à qui a été attribuée la grande médaille de sculpture. Ce n'est pas dans le sentiment, dans l'expression des mouvements intimes de l'âme, que celui-là a cherché ses inspirations, mais dans l'énormité plastique, dans le grandiose et le colossal. Il lui faut d'immenses blocs de marbre à tailler, des géants à couler en bronze, des montagnes même à transformer en statues démesurées. Heureusement, il a su animer parfois ses créations cyclopéennes d'un souffle patriotique, qui leur a donné toute l'envergure morale qu'il rêvait pour elles, comme ce Lion de Belfort, sculpté en plein roc dans les flancs de

la citadelle alsacienne et dont une reproduction décore aujourd'hui la place Denfert, à Paris. On connaît cette œuvre puissante où l'animal accroupi, ramassé sur lui-même et concentrant ses forces redoutables, semble attendre le moment de bondir sur l'ennemi...

La statue gigantesque de la *Liberté éclairant le monde*, qui décore l'entrée de la rade de New-York et qui fut inaugurée il y a dix ans, montra une autre face du talent de l'artiste et popularisa son nom dans le nouveau monde.

Sa dernière œuvre, admirée justement au Salon de cette année, personnifie *la Suisse secourant les douleurs de Strasbourg en* 1870. Bartholdi est Alsacien et s'en est souvenu.

Pour le résumer en quelques mots, on peut dire que son talent procède de deux idées : l'une patriotique, l'autre démocratique, qui résument aussi l'homme lui-même. Il ne connaît pas la grâce et le sentiment. Il a plutôt la puissance que la vraie grandeur; il étonne plus qu'il n'élève. Artiste éminent, malgré tout, et qui laissera son nom attaché à des œuvres durables.

Si les portes du Palais de l'Industrie et du Champ-de-Mars se ferment pour un an, celles du palais Galliera demeurent ouvertes pour la belle et sympathique exposition de Corot. Un comité composé de nos principaux peintres a eu l'heureuse pensée d'ériger un monument à la mémoire de ce véritable poète de la nature, et, sous prétexte de centenaire (on a triché un peu, Corot étant né en 1796), on a organisé, avec le concours de dix ou douze musées de province et d'amateurs ouvrant gracieusement leurs cabinets, une exposition destinée à recueillir des fonds pour le monument projeté. Bien qu'elle réunisse près de cent cinquante toiles, cette exhibition est loin d'être complète; beaucoup d'œuvres capitales y manquent; mais, telle qu'elle se présente, elle permet cependant d'apprécier le génie varié du maître, parce qu'elle groupe des œuvres de toutes les époques de sa vie, en montrant ses diverses manières dans les phases successives de son talent.

On retrouve là, dans le *Lac*, le *Soir*, la *Forêt de Saint-Germain*, le *Pêcheur au soleil couchant*, le *Petit Pont*, les *Nymphes au bain*, l'*Etang de Ville-d'Avray*, le *Matin*, l'*Allée ombreuse*, on retrouve ces touches délicates, ces ciels légers, ces brumes flottantes, cette lumière transparente et vaporeuse, ces feuillages frémissants, ces clartés à travers les bois, cet infini des horizons et des lointains qui emportent la pensée dans le rêve... On songe involontairement aux vers de Musset dans la *Nuit d'octobre* :

... Brouillards légers que l'aurore soulève
Et qu'avec la rosée on voit s'évanouir...

C'est en Italie qu'il avait étudié la lumière; c'est Claude Lorrain qui fut son véritable maître; mais, par-dessus tout, c'est la Nature, tendre et poétique, mélancolique et souriante, qui l'inspira. « Quand vous êtes devant la Nature, disait-il à ses élèves, oubliez tout ce qu'on vous a appris, tout ce que vous savez, et ne vous préoccupez que de rendre naïvement ce que vous voyez. »

La nature, avec ses aubes, ses crépuscules, ses eaux, ses verdures, ses rayons, l'attirait et le ravissait. C'était sa joie de la contempler, comme son bonheur de la peindre. « Si je ne pouvais plus peindre, disait-il dans les derniers temps à un ami, si je ne pouvais plus faire mes petites branches dans le ciel, avec de l'air pour laisser passer les hirondelles, il me semble que, sous peu, je tomberais mort... »

Ce grand artiste fut aussi un homme de grand cœur, serviable, généreux. Malgré sa bonhomie modeste et son désintéressement, la fortune lui était venue à la fin, presque malgré lui. On raconte ce trait, parmi vingt autres analogues. Un matin, Corot, — le « père Corot », comme on l'appelait familièrement dans le monde des ateliers, — apprend que le célèbre Daumier, pauvre, septuagénaire et aveugle, va être expulsé de la petite maison qu'il habitait à Valmandois depuis de longues années. Aussitôt il part pour Valmandois, achète la maison, la paye comptant, sans marchander, au nom de Daumier, puis il envoie les titres en règle au grand caricaturiste, avec ce simple billet : « Cette fois, je défie bien ton propriétaire de te mettre à la porte. — Corot. »

Dans un temps qui prodigue le bronze et le marbre à tort et à travers, Paris devait bien un hommage au peintre de génie qui compte parmi ses meilleures illustrations. C'est au parc Monceau, dans ce jardin un peu mythologique si bien fait pour lui servir de cadre, que s'élèvera la statue de Corot, près des colonnes en ruine où s'enroule le lierre, au bord des eaux tranquilles où pourra se mirer son image.

Moins pacifique est la statue qu'un groupe d'Italiens érigeait, il y a trois semaines, au vainqueur de Magenta, dans une solennité compassée où l'on cherchait vainement ceux que la plus vulgaire gratitude aurait dû y mettre au premier rang. Le roi Humbert, dont l'épée de la France a fait le trône, n'a pas daigné y figurer, et, dès le lendemain, dans un discours où il comblait de caresses l'Allemagne et l'Angleterre, il n'avait pas un mot, pas même une allusion pour notre pays! C'était vraiment bien la peine de faire tuer 50 000 de nos soldats et de perdre 1 milliard de nos richesses pour ce beau résultat! Aussi comprend-on la mélancolie dont étaient empreintes les paroles du général de Vaulgrenant

saluant « avec un religieux respect les chers morts qui dorment dans ces campagnes... » S'ils pouvaient se relever, comme ils jugeraient la politique qui les a sacrifiés à une œuvre antinationale, en transformant en ennemis jurés les ingrats qui nous doivent tout!

Les *Mémoires* de Barras, qui viennent d'être publiés, contiennent à ce propos une parole de Carnot qui, prononcée il y a cent ans, avait presque la portée d'une prophétie. Aux rhéteurs qui parlaient d'opposer l'union des peuples à celle des rois, Carnot avait le courage de répondre : « Loin qu'une république italienne puisse devenir la sœur de la république française, elle ne peut qu'en être la première ennemie. »

De tous les généraux qui ont pris part, aux côtés de Mac-Mahon, à la campagne de 1859, trois seulement survivent aujourd'hui : Ladmirault, Trochu et Bourbaki; le premier, retiré dans son domaine de la Fouchardière, en Poitou, au milieu de ses petits-enfants; le second, enseveli à Tours, dans une solitude voulue et austère où il achève de retracer l'histoire des événements dont il a été l'acteur ou le témoin; le troisième, méditatif et silencieux aux rives de l'Adour, dans le pays de son camarade Bosquet dont il peut entrevoir de loin la statue et dont il envie sans doute la destinée, puisqu'il lui a été donné de ne pas connaître nos malheurs...

Leurs regards attristés devaient être, ces jours-ci, tournés vers ce port de Kiel où nos marins, résignés à de pénibles nécessités politiques, ne pouvaient malgré tout se défendre d'un serrement de cœur en voyant passer, dans une sorte d'apothéose, l'empereur allemand escorté de vingt-cinq rois ou princes tributaires, et notre drapeau s'incliner au bruit des canons pour saluer le drapeau qui porte orgueilleusement la date de nos défaites...

Aller là-bas pour s'y entendre rappeler 1815 et 1870, Waterloo et Sedan, c'était bien dur, et M. Pasteur a soulagé le patriotisme en refusant avec dignité la distinction que lui offrait l'Académie de Berlin. « La science n'a pas de patrie, mais le savant en a une... » Noble parole, qui console de bien des défaillances, et qui a une autre portée, une autre grandeur que les manifestations tapageuses de la place de la Concorde aux pieds de la statue de Strasbourg.

C'est aussi une consolation que l'héroïsme déployé par nos soldats dans cette campagne de Madagascar, où se font admirer, malheureusement sans grand profit, les qualités exceptionnelles de notre race : l'élan, la bravoure, l'endurance, l'ingéniosité, l'entrain, la gaieté, tout ce qui enlève et tout ce qui charme. Malgré l'insuffisance de la préparation, le désarroi des services, le désordre et l'incohérence des choses, à travers les marais, les

bois, la fièvre, les privations, le petit « pantalon rouge », animé par la poudre, va toujours de l'avant, d'un pas alerte, emporte les positions, culbute l'ennemi, puis se dédommage de ses fatigues et de ses misères en « blaguant » ceux qu'il a mis en déroute. De même qu'en Crimée il raillait la tour Malakoff avant de la prendre, de même, après Marovoay, où il a mis en débandade les troupes de Ramasombazaha, sa verve gouailleuse s'est exercée en surnommant le général hova : *Ramasse-ton-bazar!...*

Malheureusement, le climat, plus meurtrier que le feu de l'ennemi, nous décime, et la dysenterie nous a coûté plusieurs officiers d'élite, en particulier ce colonel Gillon, l'un des plus estimés parmi nos écrivains militaires, et qui, après avoir combattu aux côtés de Ducrot à Sedan et à Paris, avait été l'intime collaborateur du général dans les différents ouvrages qu'il a publiés sur la guerre. En partant, au mois d'avril, du camp de Sathonay, où l'archevêque de Lyon était venu bénir le drapeau de son régiment, le colonel, qui ne rougissait pas de ses croyances, avait dit au prélat : « Monseigneur, nous comptons sur vos prières... » Elles ne manqueront pas sur sa tombe, et les plus vives sympathies resteront attachées à sa mémoire.

C'est aussi une perte sensible que celle de l'universitaire distingué qui avait remplacé naguère notre éminent ami Augustin Cochin à l'Académie des sciences morales et politiques, C. Martha, professeur à la Sorbonne, auteur d'études estimées sur l'antiquité latine, sur la Délicatesse dans l'art, et dont le premier et remarquable ouvrage, *les Moralistes sous l'Empire romain*, avait suffi à fonder la réputation. C'était le savant honnête et laborieux, simple et familial, étranger aux intrigues comme à la réclame, et qui semblait n'être plus de son temps, je veux dire d'un monde où ce qu'il avait aimé, la morale et la délicatesse, tout ce qui refrène ou ennoblit les passions, disparaît de plus en plus pour faire place à la brutalité des appétits et des jouissances vulgaires.

Le comte Albert de Circourt fut aussi, et superlativement, un galant homme. Martha nous était venu de l'Alsace, Circourt, de la Lorraine; tous deux ont bien servi leur pays. Le premier a donné sa vie entière aux lettres; le second ne les a cultivées que par occasion, mais avec quelle érudition et quel goût! Entré d'abord dans la marine, il brisa sa carrière en 1830 pour demeurer fidèle à ses convictions, et c'est alors qu'il consola ses loisirs forcés par les beaux travaux sur l'Espagne au temps de la domination des Maures qui lui firent une légitime renommée. Bientôt investi de la confiance du comte de Chambord, il servit la cause qui lui était chère avec le dévouement le plus éclairé. Mais, en juillet 1871, après le

manifeste où le prince répudiait le drapeau tricolore, le royaliste, aussi indépendant que fidèle, aima mieux se retirer que de se séparer du pays dont il partageait tous les sentiments, et, comme devaient le faire douloureusement après lui le comte de La Ferté et quelques autres, il résigna les fonctions officielles où il ne pouvait plus associer sa raison à son dévouement. L'Assemblée nationale l'en dédommagea en l'appelant au Conseil d'Etat, où ses connaissances variées, ses hautes aptitudes et la noblesse de son caractère firent vivement apprécier son concours. Mais il était naturellement de ceux que devait atteindre l'épuration républicaine, et condamné une fois de plus à l'inaction, l'âge étant venu d'ailleurs, il entra dans cette retraite définitive que les sages aiment à placer, comme un recueillement suprême, avant les derniers soirs.

C'était un esprit fin et délicat, une nature aimable et inoffensive, un cœur bon et généreux, avec cette grâce de formes et cette courtoisie de manières qui distinguaient l'ancienne société française. Instruit, doué d'une mémoire prodigieuse, causeur attachant, il charmait tous ceux qui avaient la bonne fortune de ses relations, et on peut dire qu'il laisse d'unanimes regrets.

Albert « l'ouvrier », l'ancien membre du gouvernement provisoire de 1848 dont il était le dernier survivant, appartenait à un autre monde, mais à une école républicaine qui se piquait au moins de puritanisme et d'honnêteté. Mécanicien de son état, il avait contribué, sous Louis-Philippe, à la création du journal *l'Atelier*, et quand la révolution de Février survint, Louis Blanc, qui l'avait connu dans les réunions du parti, insista pour qu'on mît un ouvrier dans le gouvernement même, et il le fit choisir. Mais, compromis avec son chef de file dans l'invasion de l'Assemblée nationale au 15 mai, il se vit condamner à la déportation, qu'il subit docilement à la citadelle de Doullens, à Belle-Ile-en-Mer, puis au pénitencier de Tours, d'où l'amnistie de 1859 le rendit enfin à la liberté. Modeste et paisible, éclairé sans doute aussi par les événements, il se retira de la politique militante pour se cacher dans un petit emploi de la Compagnie du Gaz où il mena depuis lors la vie la plus effacée. Il y a dix ans, Victor Hugo, voulant jouer à la popularité, avait essayé de le tirer de sa retraite obscure pour le faire nommer sénateur, mais la tentative échoua, et le candidat blackboulé en ressentit plutôt du soulagement que de la déception. Il vécut ainsi jusqu'à quatre-vingts ans, ayant pu réaliser quelques économies avec lesquelles il s'était acheté une petite maisonnette à Mello, dans l'Oise, où il avait abrité tout récemment sa vieillesse, et où il est mort pauvre, ce qui donne une leçon à ses successeurs, et en réclamant un enterrement

religieux, ce qui achève de faire comprendre l'abandon dédaigneux dans lequel l'avaient laissé ses coreligionnaires de la nouvelle école.

Tous ces défunts, quels qu'aient été leurs mérites divers, seront certainement oubliés dans cinq cents ans, et même bien avant une aussi longue période, tandis que la ville de Calais célébrait hier la mémoire toujours vivante des six bourgeois dont le dévouement héroïque la sauva, au quatorzième siècle, des horreurs d'une prise d'assaut.

Après le désastre de Crécy, où la France était restée, pantelante et anéantie, sur le champ de bataille, le roi d'Angleterre avait investi Calais, mais, derrière leurs murailles, les habitants tenaient bon, et après huit mois de siège, leur résistance acharnée durait toujours. Malheureusement, les vivres s'étaient épuisés, la famine commençait à torturer la population; il fallut capituler. On connaît l'épisode émouvant et terrible : Edouard III consentit à épargner la vie des assiégés à la condition que six d'entre eux viendraient à son camp, pieds nus, en chemise et la corde au cou, s'offrir en holocauste à la vengeance du vainqueur. Eustache de Saint-Pierre et cinq autres notables se dévouèrent pour la cité, et résignés, dans l'attitude humiliante exigée par l'envahisseur, ils allèrent lui présenter à genoux les clefs de la ville. Lui, farouche, implacable, allait les faire pendre quand la reine, sa femme, enceinte, dit-on, implora pitié pour eux au nom de l'enfant qu'elle portait, et parvint à arracher leur grâce.

Aucune vicissitude, à travers cinq siècles et demi de bouleversements, n'a pu faire oublier cette page immortelle des annales calaisiennes; l'histoire a pieusement gardé les noms des six bourgeois, et les fêtes de l'autre semaine avaient précisément pour objet de saluer les statues enfin dressées à leur mémoire. Ils y sont représentés dans l'humble posture imposée à leur civisme par la brutalité d'Edouard III, et dont le ciseau énergique de Rodin a rendu la douleur avec une vérité poignante.

On a bien fait de glorifier leur souvenir, en offrant ainsi à notre époque une leçon de sacrifice plus opportune que jamais. Quelle différence entre ces doux martyrs, poussant l'abnégation jusqu'à une hauteur surhumaine, et les cyniques tripoteurs qui brassent effrontément « des affaires » sur les ruines de la France!

Les fêtes de Lille n'avaient pas une signification aussi haute : elles avaient simplement pour but d'inaugurer les bâtiments des quatre Facultés de Droit, de Médecine, des Lettres et des Sciences, construits à frais égaux par la Ville et par l'Etat, pour faire concurrence à l'Université catholique, dont le succès irritait nos gouver-

nants. C'est pour cette lutte que la ville de Douai a été dépossédée de son antique Académie; c'est pour cette guerre que des millions ont été enfouis dans l'installation nouvelle; c'est pour tuer l'idée chrétienne qu'on a dressé avec tant d'efforts des chaires dispendieuses contre les chaires libres. Mais on ne tue pas ce qui est impérissable, et, dans un avenir peut-être moins éloigné qu'il ne semble, la paix se fera, là comme ailleurs, dans la justice et l'impartial respect des droits de tous. — *Pax et Justitia osculatæ sunt.*

A l'Académie, on s'est aussi embrassé dans ces solennités littéraires qui sont comme les passes d'armes courtoises de l'esprit. L'illustre Compagnie a reçu un poète et un romancier, en appelant ensuite un auteur dramatique à venir siéger sous la coupole. Du nouvel élu, M. Jules Lemaître, nous n'avons rien à dire, le portrait qu'en a donné notre livraison dernière ayant mis en plein relief toutes les faces de son talent souple et subtil, ondoyant et fin. Et, pour le poète et le romancier, que pourrions-nous ajouter à tout ce qui a retenti dans la presse au sujet de leurs œuvres et de leurs discours? De longtemps, deux séances n'avaient été aussi courues que celles où M. de Hérédia et M. Paul Bourget allaient paraître avec le fameux habit à palmes vertes; de longtemps, les banquettes antiques du palais Mazarin n'avaient offert leur velours râpé à de plus merveilleuses toilettes. Mais, disons-le tout de suite en traduisant la pensée universelle, pourquoi infliger à ces femmes élégantes et à ces gens du monde le supplice d'une attente aussi énervante et d'une immobilité aussi interminable? Pourquoi ne pas rajeunir la forme des harangues en les abrégeant? Pourquoi, quand tous les moules politiques et sociaux sont brisés et se renouvellent, ne pas modifier aussi le moule académique et renouveler un genre qui devient vieillot et démodé? L'éloquence judiciaire, l'éloquence parlementaire, l'éloquence sacrée elle-même, se sont profondément modifiées; le barreau, la tribune, la chaire, se sont adaptés aux goûts, aux besoins, aux courants contemporains : pourquoi l'éloquence académique resterait-elle seule en arrière, avec ses périodes conventionnelles et ses cadences surannées? Sans doute, l'Académie, c'est la tradition; mais les traditions ne se maintiennent qu'en suivant les mouvements de l'esprit et en s'assouplissant aux phases diverses des générations. Il y a incontestablement là une réforme intéressante à introduire, et le jeune, l'audacieux qui aura la hardiesse de la réaliser est assuré des acclamations de cette assistance d'élite qu'on a justement appelée « le premier salon littéraire du monde ».

En attendant, la France tient aujourd'hui les yeux tournés vers cette chapelle catholique d'Angleterre où une princesse de son

sang, fleur charmante de l'antique et glorieuse tige de Bourbon, s'allie à un prince de la plus illustre famille souveraine de l'Europe après la sienne. En dépit des révolutions et des exils, de pareils événements ne peuvent s'accomplir sans que le cœur de la nation ne s'émeuve et ne suive avec une sympathie invincible les destinées de la grande race unie durant tant de siècles à sa propre histoire. L'année dernière, à cette époque, elle était émue du spectacle sublime d'une agonie royale et s'inclinait avec respect sur un tombeau. Cette fois, elle s'attendrit sur le mariage d'une jeune princesse qui semblait faite pour tous les trônes, et qui, après avoir librement renoncé aux couronnes les plus éclatantes et les plus hautes pour garder la foi de ses pères, trouve dans l'amour, en même temps que la récompense de ses sacrifices, un établissement digne d'elle et peut-être le moyen de rendre dans l'avenir d'utiles services à sa patrie.

Parmi les nombreux et magnifiques cadeaux qui lui ont été envoyés de France à cette occasion, il en est un qui aura dû toucher plus particulièrement son cœur de chrétienne et de française : c'est une statuette de saint Louis en argent, ciselée par Froment-Meurice, et accostée dans son reliquaire de deux anges idéalement sculptés dans l'ivoire, avec cette inscription enrubannée de turquoises : *Saint Louis de France, guidez votre fille Hélène au delà des monts!*

C'est la prière qu'adressent au ciel aujourd'hui tous ceux qui ont le culte des souvenirs, en offrant à l'éminente princesse qui en est l'objet leur hommage respectueux et attendri.

CHRONIQUE POLITIQUE

23 juin 1895.

La politique étrangère a dominé, durant cette quinzaine, les faits de la politique intérieure. Les débats de la Chambre sur l'affaire de Kiel, les relations de la France avec l'Allemagne, les manifestations nouvelles de son entente avec la Russie, l'envoi des insignes de l'ordre de Saint-André au Président de la République, la préparation de l'emprunt chinois dont l'épargne française doit fournir les fonds et l'influence russe recueillir le bénéfice, l'inauguration du canal de la Baltique, ont surtout, dans ces derniers jours, occupé l'attention publique.

Il était facile de prévoir le dénouement de l'interpellation adressée par M. Millerand au ministre des affaires étrangères. Quelque opinion qu'on eût sur la participation de la France aux fêtes de Kiel, on se trouvait en présence d'un fait accompli. La décision du gouvernement de la République était prise, elle était connue; l'obliger par un vote à la retirer, c'était assumer une responsabilité dont nul, même parmi ceux qui parlaient le plus haut contre cette résolution, ne pouvait se dissimuler l'étendue et les conséquences. Le ministère s'est rendu compte de la situation; il a senti à quelle extrémité le souci patriotique réduisait la Chambre, et il en a profité avec une intrépidité qui ne lui est pas habituelle. Ces ministres, qu'on voit presque chaque jour subir des échecs sans sourciller, ne se sont pas contentés, cette fois, de l'ordre du jour pur et simple; ils ont demandé, ils ont exigé un vote de confiance, sachant bien que, dans les conjonctures présentes, on ne pouvait le leur refuser. Ils l'ont obtenu en effet; mais nous avons peine à croire que cette apparence, dont personne n'a été dupe, les ait abusés eux-mêmes. En se défendant contre le reproche d'oubli que lui adressaient les interpellateurs, M. Ribot déclarait qu'on pouvait garder ses souvenirs et ses espérances, tout en se prêtant à des actes que commandait la politesse internationale. Bon nombre de députés ont pu de même conserver leur défiance contre le ministère, tout en émettant le vote que les événements leur imposaient.

Cette discussion a eu pourtant un résultat politique. Elle a amené le ministre des affaires étrangères et, après lui, le président du Conseil à prononcer le mot d'*alliance*, pour caractériser les rapports de la France avec la Russie. C'était la première fois que le mot paraissait dans la langue officielle. Faut-il en conclure qu'un traité existe? Des nouvellistes l'ont soutenu; ils ont même assuré, en se donnant comme les confidents des diplomates, que ce traité avait été passé entre le grand-duc Constantin, frère de l'empereur Alexandre III, et M. Carnot, qui aurait pris sur lui d'y mettre sa signature, sans faire aux Chambres un appel que lui prescrivait la Constitution, mais que le tsar préférait éviter. Le langage des journaux russes ne semble pas confirmer cette interprétation; ils voient dans l'expression employée un heureux changement de termes plutôt que la révélation d'un fait, et se bornent à dire que l'entente des deux puissances, au point où les choses en sont venues, peut, à juste titre, s'appeler alliance.

Quoi qu'il en soit, la France et la Russie, rapprochées par des intérêts communs, resserrent de plus en plus, et par des témoignages publics, leur intimité. A l'exemple de son père, l'empereur Nicolas II ne laisse passer aucune occasion de faire connaître ses sentiments pour notre pays. C'est la France qu'il veut honorer, en envoyant au Président de la République le collier de Saint-André, et, pour que nul ne se méprenne sur la signification de la présence de ses vaisseaux à Kiel, il ordonne qu'ils se joindront aux nôtres en vue des côtes du Danemark, et que, marchant de conserve, les bâtiments des deux nations paraîtront ensemble dans la rade allemande.

L'Europe ne s'y est pas trompée; elle a compris la portée de cette rencontre, et le *Times* l'a soulignée par ses réflexions déplaisantes : « Les deux puissances, a dit la feuille anglaise, auraient pu faire preuve de meilleur goût, en ajournant à une autre occasion cette preuve de la continuité de l'amitié franco-russe. »

C'était, au contraire, le cas, ou jamais, de prévenir, par une démonstration solennelle, tous les malentendus.

Singulier spectacle, il faut l'avouer, que le rendez-vous des marines européennes à l'inauguration du canal de la Baltique. Salué par les acclamations des foules germaniques, Guillaume II s'était peut-être flatté que ces fêtes magnifiques consacreraient sa suprématie dans le monde, et que les nations viendraient lui rendre un de ces hommages que reçut autrefois de leur part le vainqueur d'Iéna. Mais, tandis que les souverains se disputaient alors à qui aurait une parole ou un regard du conquérant, les puissances qui se présentaient aujourd'hui à l'appel de l'empereur d'Allemagne

prenaient soin, tout d'abord, de calculer leur attitude et de se tenir sur la réserve, comme si la prévision d'une prise d'armes veillait toujours sous l'illusion de ce splendide décor. Ainsi on vit à Paris, lors de l'Exposition de 1867, se rapprocher des princes que le génie des batailles devait, quelques années après, lancer les uns contre les autres.

Cependant, il n'a été question que de la paix dans cette pompeuse réunion. *Da pacem, Domine, in diebus nostris;* c'est la prière que le sénat de Hambourg avait fait inscrire, à l'hôtel de ville, dans la salle du banquet impérial, et l'empereur, répondant au toast du bourgmestre, a placé presque dans chaque phrase de son discours une invocation à la paix : « Les mers ne séparent pas, a-t-il dit, elles réunissent, et les mers sont à leur tour réunies par cette voie nouvelle qui servira la cause de la paix parmi les peuples... Les peuples désirent et demandent la paix... C'est la paix que nous voulons maintenir et que nous maintiendrons. »

Saluons donc cette paix, tant qu'elle existe, et prenons note des serments qui lui sont prêtés; mais ne nous laissons pas aller à la croire durable, tant que n'auront cessé ni les armements qu'entretiennent les puissances ni les causes qui les motivent. Les fêtes de Kiel n'ont rien changé à la situation; il en sera de ces assurances qui s'échangent dans les toasts officiels comme de cette île que les Hambourgeois ont construite à grands frais pour ne pas démentir l'empereur qui, persuadé qu'une île existait, en effet, dans l'Alster, s'était promis « d'y prendre le café ». L'île tombera, après le départ du souverain; les palais d'un jour disparaîtront, et la réalité reprendra ses droits dans la cité hanséatique comme dans les affaires européennes.

C'est pourquoi nous n'avons pas attaché plus d'importance que n'a fait le pays lui-même aux protestations tentées contre l'envoi de nos vaisseaux dans le canal de la Baltique. A Dieu ne plaise que nous méconnaissions l'inspiration patriotique à laquelle des cœurs sincères ont obéi! Nous rendons pleine justice à ceux qu'animait une émotion vraie, nous n'avons pour eux que respect et sympathie; mais nous ne pouvons considérer sans quelque humiliation ces rodomontades bruyantes qui se donnent comme l'expression du sentiment national. Nous avons trop gardé le souvenir de ces « outranciers » de 1870 qui ne parlaient que de courir à l'ennemi et qui, le jour où venait leur tour de partir, trouvaient à point quelque poste administratif ou quelque infirmité soudaine pour rester chez eux. Le patriotisme ne se complaît point dans ces exhibitions théâtrales; il se recueille, il étudie, il s'exerce, il fait son œuvre en silence, afin d'être prêt quand l'heure aura sonné.

Un an s'est écoulé depuis la mort de M. Carnot. C'est au Panthéon, dans une cérémonie purement païenne, que les pouvoirs publics célèbrent son anniversaire, laissant à la veuve de l'ancien président le soin de demander les prières de l'Eglise. Ils ont tellement peur de paraître, même en ce triste jour, se rapprocher de Dieu, qu'ils s'attachent à expliquer dans des notes adressées aux journaux que la visite au Panthéon aura seule un caractère officiel, et que, si les membres du gouvernement ou des Chambres se rendent à la Madeleine, ce sera à titre privé et pour répondre à l'invitation de Mme Carnot.

Le Président de la République a paru, au dernier moment, en humeur de secouer cette servitude. Il a voulu assister à la cérémonie de la Madeleine, à titre officiel, avec les honneurs dûs à son rang; nous ne pouvons que l'en féliciter.

Malgré leurs condoléances, l'œuvre des ministres ne se consolide pas, et ils ne sont pas les moins effrayés des périls qui la menacent. Sous le coup de l'indignation qu'avait soulevée le meurtre de M. Carnot, une majorité s'était instantanément formée pour appeler au pouvoir un homme, dont le nom symbolisait aux yeux du pays l'idée de gouvernement. La nation avait ainsi compris le choix du nouvel élu, et celui-ci paraissait pénétré de la mission que lui imposaient les antécédents de sa famille et l'attente publique. Il annonçait hautement sa résolution de relever l'autorité et de remettre dans tous les domaines l'ordre partout bouleversé. Au bout de six mois, il se retirait, dégoûté et désespéré; il constatait les obstacles que lui avaient suscités ceux qui devaient être ses auxiliaires, et faisait peser sur les institutions et les hommes l'accusation la plus grave, en confessant l'impossibilité morale où il était d'accomplir sa tâche. Son successeur ne témoigne pas, il est vrai, les mêmes découragements; peut-être parce que, se faisant une moins haute idée de son devoir, il ne risque pas, pour le remplir, de se heurter aux oppositions que le Président démissionnaire avait rencontrées sur sa route. M. Félix Faure semble n'avoir d'autre pensée que de mettre la bonne humeur à l'ordre du jour du gouvernement. Il couvre d'un immuable sourire le déficit des finances et les menaces du socialisme. Il veut qu'on soit content autour de lui, et si l'on en juge par l'évidente jubilation des ministres qu'il s'est donnés, cet article de son programme n'a trouvé dans leurs rangs aucune disposition rebelle. Il n'y a que le pauvre M. Poincaré qui se plaint de sa grandeur. Il faisait confidence, l'autre soir, de ses peines intimes aux artistes des deux Expositions du Champ de Mars et du palais de l'Industrie, réunis dans un banquet; il leur parlait des amertumes du pouvoir. Il allait

jusqu'à envier le sort des « anciens ministres » qu'il voyait assis à ses côtés. « Ancien ministre », c'est là le titre qu'il ambitionnait; et, dans l'élan de l'improvisation, entre deux verres de champagne, il n'hésitait pas à se le donner par avance. Mais cette mélancolie n'a duré que l'espace d'un dîner; en se levant de table, le ministre de l'instruction publique a retrouvé son portefeuille au vestiaire; il l'a repris, à la fois inconsolable de le garder et décidé à ne pas s'en dessaisir.

Les collègues de M. Poincaré y mettent moins de façons. Ils ne cachent pas leur satisfaction; elle perce dans leurs moindres paroles; elle éclate surtout dans la désinvolture avec laquelle, pour rester ministres, ils abandonnent leurs opinions. Le ministre du commerce, M. Lebon, entreprend la défense énergique, « intégrale », de la convention qu'il a passée avec la Compagnie transatlantique pour les services maritimes postaux entre la France et l'Algérie. Tant qu'il lui croit des chances, il est intraitable; mais dès qu'il sent l'opinion de la Chambre lui échapper, il se ravise; il déclare tout à coup qu'il ne porte dans la question « aucun amour-propre d'auteur » et qu'il ne se sentira pas atteint si la convention est rejetée. Même vigueur de M. Dupuy-Dutemps, le ministre des travaux publics, pour réclamer du Sénat l'examen immédiat de la convention passée avec la Compagnie des chemins de fer du Sud de la France, et même résignation pour accepter l'ajournement que lui inflige la haute Assemblée.

Dans cette facilité d'évolutions, c'est le ministre des colonies, M. Chautemps, qui mérite encore le premier prix. Il gouverne des pays lointains, peut-être parce qu'il vient de loin. Il est parti de la Commune, ou peu s'en faut, comme on va en juger. Il y a quelques jours, le Conseil municipal votait un blâme au préfet de police, coupable d'avoir empêché les manifestations séditieuses au Père-Lachaise en l'honneur des fédérés; quelle autorité invoquaient les interpellateurs à l'appui de leur motion? L'autorité même du ministre des colonies, de M. Chautemps, qui, membre du Conseil municipal en 1885, avait revendiqué alors le droit de déployer le drapeau rouge et tonné, tout comme les jacobins d'aujourd'hui, contre la police et le gouvernement.

Le voilà ministre des colonies; ses opinions n'ont pas plus de fixité, même en ce qui touche les affaires de son département. Le 15 avril, M. Chautemps déclare qu'il s'opposera à tout projet de réunir sous un seul gouvernement nos possessions de l'Ouest africain, « parce que les raisons qui ont, dit-il, déterminé mes prédécesseurs à donner leur autonomie à la Guinée française et au Soudan conservent toute leur force, pour le moment du moins ».

Deux mois après, il détruit l'autonomie qu'il jurait de maintenir; il crée l'institution qu'il avait repoussée et, sans tenir compte ni des distances ni des différences d'intérêts, il place sous la direction unique d'un gouverneur général le Sénégal, le Soudan, la Guinée française, le Dahomey. C'est le même homme d'État qui, parlant dans l'un de ces innombrables banquets où les membres du cabinet aiment à épancher leur joie de vivre, disait aux industriels réunis autour de lui que, comme député, il était avec eux pour le libre-échange; mais que, comme ministre, il avait à ménager la situation encore importante de M. Méline : « Vous pouvez compter sur moi, comme député, sans réserve, concluait-il, comme ministre, *avec discrétion.* »

Faut-il s'étonner que le cabinet actuel ait peu de prestige et que chacun juge sa durée précaire? Il vient de recevoir une sorte de *satisfecit* qui ne contribuera pas assurément à le relever. Le nouveau président de la gauche radicale de la Chambre, M. Guyot-Dessaigne, en prenant possession de son poste, a félicité le Président de la République et le cabinet d'être revenus à la politique de concentration. M. Guyot-Dessaigne est devenu, paraît-il, un des personnages du régime. Il avait bien été garde des sceaux de M. Floquet, mais son ministère n'avait pas tenu huit jours; il avait suffi pour le faire crouler de rappeler le passé du titulaire. Ah! l'on dit que les radicaux sont les ennemis des *ralliés*, et ils se font gloire eux-mêmes de les repousser. Mais non; ils se calomnient et on ne leur rend pas justice. Le parti radical compte dans ses rangs quelques ralliés de marque, si, du moins, l'on mesure leur importance à l'énormité ou, pour mieux dire, au cynisme de leurs palinodies. M. Guyot-Dessaigne parle aujourd'hui de « faire cesser la rébellion des évêques, de réagir contre les faits de propagande cléricale ». C'est toujours l'ancien procureur impérial qui éprouve le besoin de requérir contre quelqu'un; seulement, sous l'Empire, ses foudres menaçaient les républicains. Il n'y avait pas alors de membre du parquet plus acharné que lui contre ces radicaux dont il ambitionne aujourd'hui la faveur; les républicains du Puy-de-Dôme, qu'il a poursuivis, sont encore debout; ils savent quel était son langage et quels étaient ses actes. C'est ce transfuge que les radicaux de la Chambre, ces ennemis des ralliés, nomment aujourd'hui leur président. On aurait tort, en vérité, après un tel choix, de les traiter de rigoristes; mieux vaudrait reconnaître qu'ils appliquent à leur manière le mot de Gambetta : « Le temps des bégueuleries est passé! »

Sans prendre davantage souci de ce que peut penser le nouvel élu des radicaux, nous devons pourtant relever dans son discours

une assertion qui touche le gouvernement. A l'entendre, le cabinet Ribot aurait promis, en entrant aux affaires, « d'envoyer des instructions aux agents des départements, en vue de faire pratiquer une politique opposée à celle qui a été suivie, et qui est, dit M. Guyot-Dessaigne, une politique de recul ». Le fait est-il exact? La promesse a-t-elle été donnée? Nous n'en serions pas surpris; la conduite du ministère est de nature à laisser supposer un pareil engagement. Mais ce serait véritablement pour M. Félix Faure un étrange début que d'avoir installé au pouvoir des ministres expressément chargés de faire tout le contraire de ce que, comme député, M. Félix Faure n'avait cessé de réclamer. Il demandait, comme député, la fin de la concentration et la formation d'un cabinet qui fût, ou nettement radical, afin qu'on pût le combattre, ou nettement modéré, afin qu'on pût le soutenir; et le premier acte de sa présidence aurait été de créer un ministère qui n'est ni modéré ni radical, et qui a remis sur pied la concentration!

C'était bien une espèce de concentration qui avait été essayée, après la chute du cabinet Taaffe, dans la constitution du ministère autrichien; elle s'expliquait par la diversité des races qu'il s'agissait de faire marcher sous la loi commune de l'Empire. Mais elle n'aura pas fait longue vie; le cabinet présidé par le prince Windischgraetz vient de se retirer. Tout en comblant des témoignages de sa gratitude les anciens ministres, l'empereur a accepté leur démission, la jugeant sans doute inévitable.

Une affaire minime en apparence a déterminé l'événement. Un crédit avait été demandé à la Chambre pour la création d'un gymnase slovène à Cilli, dans la Carniole. C'était une satisfaction donnée aux vœux des Slovènes, qui se plaignaient de n'avoir que des écoles allemandes dans leur pays. Les Allemands, en majorité dans la Carniole, avaient fait au projet la plus vive opposition, et pour mettre l'accord entre les deux nationalités, il avait été décidé que l'on s'en tiendrait à un lycée bilingue, où l'enseignement serait donné mi-partie en allemand, mi-partie en slovène.

La transaction était admise par les Slovènes, mais les Allemands la repoussèrent et déclarèrent que plutôt que de s'y soumettre, ils sortiraient de la coalition, qui faisait vivre le cabinet. Le projet n'en a pas moins été adopté par la commission du budget, les conservateurs et les Polonais ayant voté avec les Slovènes. Les Allemands ont aussitôt rompu le pacte, comme ils l'avaient annoncé, et le ministère a quitté le pouvoir. Un cabinet provisoire a été formé sous la direction du comte Kielmansegg, gouverneur de la basse Autriche. L'empereur est accoutumé à ces mécomptes; il avait naguère à remplacer le comte Kalnoky, et à mettre d'accord

la chancellerie impériale et le ministère hongrois; il faut son expérience, sa patience et le respect dont il demeure investi pour surmonter les difficultés que ces laborieuses querelles de races suscitent chaque jour à son gouvernement.

M. Crispi n'a pas eu, quoi qu'il en ait dit, la Chambre qu'il désirait, et l'optimisme qu'il a mis dans le discours de la Couronne ne donne qu'une idée très inexacte de la situation de l'Italie et des forces dont le cabinet dispose. Cependant il n'est pas homme à lâcher pied, et quelque animés que soient contre lui ses ennemis, son audace peut défier leurs coups. Il a eu jusqu'ici deux succès : l'élection à la présidence de la Chambre du candidat qu'il avait désigné, M. Villa, et le vote d'ajournement de toutes les interpellations, après la discussion du budget. La loi de finances une fois votée, le ministre n'aura plus besoin du Parlement, et s'il redoute les interpellations, il prorogera la session.

Mais l'opposition ne manquera pas de chercher dans la discussion du budget les avantages que lui a fait perdre l'ajournement des interpellations. Déjà le président de la Chambre a donné au cabinet une surprise qui a excité la fureur de M. Crispi, jusqu'à être qualifiée par lui de trahison. Chargé par le règlement de former lui-même la commission des élections, M. Villa y a fait entrer, sur vingt membres, huit députés de l'opposition, et parmi eux l'ennemi personnel du Sicilien, M. Cavallotti. La présence de la minorité dans la commission donnera à ses décisions une certaine garantie d'impartialité. Mais l'impartialité, qui n'a pas guidé M. Crispi dans la revision des listes électorales, n'est pas sans doute la vertu première qu'il demande à une commission nommée pour juger la manière dont le gouvernement a préparé et dirigé le scrutin.

Si les catholiques italiens se sont abstenus dans les scrutins politiques, ils ont pris part aux élections communales, et l'on a pu juger de leurs progrès. Dans les grandes villes, à Milan, à Turin, à Brescia, à Bologne, à Naples, etc., leurs listes l'ont emporté.

La question du Congo va se présenter devant la Chambre des représentants de Belgique, après avoir traversé, depuis quelques mois, bien des vicissitudes.

On sait que le roi des Belges est actuellement propriétaire et souverain de l'État du Congo. Par son testament, en date du 2 août 1889, Léopold II a légué à la Belgique l'État indépendant du Congo, auquel la Belgique elle-même, par une convention du 3 juillet 1890, s'est engagée à prêter 25 millions, échelonnés en dix années. Au terme de ces dix années, la Belgique se réservait le choix entre le remboursement de sa créance et l'annexion du Congo.

La convention de 1890 avait l'inconvénient de laisser la Belgique étrangère aux destinées d'un État qu'elle soutenait de ses fonds; le royaume fournissait au Congo les moyens de s'organiser sans avoir le droit de surveiller ou de faciliter cette organisation. D'un autre côté, la somme fournie n'était pas suffisante, et l'alternative se posait pour la Belgique ou de procurer à l'État indépendant de nouveaux subsides, ou de l'annexer immédiatement.

Il paraît bien que le roi Léopold préférait maintenir le *statu quo*, en faisant un nouvel appel aux ressources de la Belgique, et que ses ministres, plutôt que d'avoir à formuler trop fréquemment ces demandes de crédits, étaient d'avis de tout résoudre par l'annexion. Leur opinion prévalut dans le Conseil; une convention fut signée, le 9 janvier dernier, entre la Belgique et l'État indépendant, convention par laquelle, sauf ratification du Parlement, le Congo était cédé par son souverain à la Belgique.

Le premier effet de cette convention, non encore ratifiée, fut d'amener entre la Belgique et la France l'arrangement du 5 février, arrangement établissant le droit de préemption de la France contre toute vente ou toute cession à titre gratuit de l'État du Congo à une puissance autre que la Belgique. Une rectification de zones était en même temps stipulée, conformément aux vœux du cabinet français; la Belgique s'interdisait toute cession gratuite de ses possessions du Congo, et, en cas de cession totale ou partielle à titre onéreux, elle reconnaissait le droit de préférence de la France.

La convention du 9 janvier avait été soumise à la Chambre des représentants, et une commission nommée pour l'examiner; mais l'opposition se déchaîna bientôt contre le projet; les socialistes s'en firent une arme contre la Couronne, tandis que beaucoup d'esprits, jusque dans les rangs des conservateurs, s'effrayaient des charges que la colonie nouvelle pourrait imposer à la Belgique. Dans ces circonstances, deux membres de la commission, M. de Lantsheere, l'ancien président de la Chambre, et M. Wœste, firent prévaloir une motion portant que, « sans rien préjuger sur le fond de la question, et estimant que la discussion sur la reprise du Congo ne pourrait avoir lieu avant le 1er juillet, la Commission croyait qu'il serait utile de demander à la Chambre les crédits provisionnels nécessaires à l'État indépendant ».

C'était l'ajournement du projet. La solution n'était pas pour déplaire au roi; mais le comte de Mérode, ministre des affaires étrangères, qui avait signé le traité de cession, ne crut pas que sa dignité lui permît de se déjuger, et il se retira du gouvernement. La crise provoquée par sa retraite a entraîné la création d'un nouveau ministère, le ministère du travail, attribué à un ami de M. Beernaert,

M. Nyssens, tandis que le ministère de l'intérieur était donné à M. Schollaert, ami de M. Woeste, M. de Burlet, président du Conseil, passant de l'intérieur aux affaires étrangères.

Un projet, conforme à la décision de la Commission, vient d'être déposé. Il porte ratification, non pas de la convention du 9 janvier pour le moment abandonnée, mais de la convention nouvelle du 11 juin, où se trouvent énumérées les sommes que la Belgique consent à avancer à l'Etat du Congo, soit pour éteindre une dette dont l'échéance est fixée au 1er juillet, soit pour couvrir les insuffisances budgétaires de cet Etat. On n'évitera pas que dans le débat toutes les questions que soulève l'éventualité de l'annexion ne soient agitées; mais l'urgence du projet ralliera en sa faveur la majorité.

Le ministre de l'intérieur, M. Schollaert, a déposé sur le bureau de la Chambre un autre projet relatif à l'instruction primaire. Ce projet déclare l'enseignement religieux partie nécessaire de l'instruction primaire, sans l'imposer aux enfants dont les parents auraient demandé qu'il ne leur fût pas donné. Il maintient aux communes la direction de l'instruction primaire, en exigeant toutefois l'avis de la députation permanente et l'approbation du roi pour la suppression d'une école. Il concilie dans de sages proportions la liberté et les croyances, le vœu des familles et les droits du gouvernement; il améliore en même temps la situation des instituteurs, montrant ainsi comment des catholiques, après avoir mérité, par leur énergique persévérance, d'arriver au pouvoir, savent mériter par leur modération de le conserver.

Le cabinet anglais traînait depuis quelques mois une existence pénible. Les élections partielles lui étaient contraires; ses membres étaient divisés, son chef, lord Rosebery, malade, et l'indécision de sa politique étrangère causait au pays un malaise dont les symptômes se trahissaient dans l'opposition soudainement déclarée du *Times*. Un vote inattendu sur une question, jugée sans importance, vient de le mettre en échec. Par 132 voix contre 125, la Chambre des communes a adopté un amendement de M. Brodrick qui, en dénonçant l'insuffisance des munitions dans les magasins de la guerre, avait proposé, en forme de blâme, une réduction sur les appointements du ministre de ce département.

Après deux jours de réflexion, le ministère a donné sa démission. La reine vient d'appeler lord Salisbury.

Louis Joubert.

MGR LAGRANGE

ÉVÊQUE DE CHARTRES

I

Mgr Lagrange, évêque de Chartres, tenait par trop de liens au *Correspondant*, sa mort y réveille trop de souvenirs, pour que nous le laissions quitter ce monde sans une parole d'hommage et d'adieu.

Lorsqu'on rencontre, à la fin du dix-septième siècle et au commencement du dix-huitième, les noms des abbés de Langeron, de Chantérac et de Beaumont, on pense involontairement à l'immortel archevêque dont ils furent les confidents et les consolateurs. Leurs douces et pieuses figures se groupent autour de celle de Fénelon; ils ont reçu un rayon de sa gloire. Ainsi Mgr Lagrange sera inséparable de Mgr Dupanloup; son souvenir restera filialement uni à cette grande mémoire. Plus heureux que les amis de l'archevêque de Cambrai, il lui fut donné de raconter la vie de l'évêque qu'il avait aimé; il ne cessa d'être son collaborateur que pour devenir son historien et comme son témoin devant la postérité.

C'est en 1859 que Mgr Lagrange entra dans l'intimité de l'évêque d'Orléans. Mgr Dupanloup avait alors cinquante-sept ans; il était illustre. Il s'était acquis les plus beaux titres à l'influence et à la renommée. Il avait fait le catéchisme aux enfants avec une sorte de génie. Il avait été le premier confesseur du duc de Bordeaux et le dernier du prince de Talleyrand. Dans son petit séminaire de Paris, vrai nid de cardinaux, d'archevêques, d'évêques, de bons prêtres, qui remplissent encore l'Eglise de France, — il avait mis en pratique les lois de l'éducation, qu'il rédigea plus tard dans un traité magistral. Après avoir opposé aux contradictions et aux disputes un programme de pacification religieuse, il avait eu le bonheur de le réaliser par la loi de 1850, dont l'effet fut de

rendre plus libre l'enseignement chrétien et plus chrétien l'enseignement officiel. Il avait déjà prononcé son admirable panégyrique de Jeanne d'Arc, qui préparait le mouvement national d'aujourd'hui, le renouveau d'amour si touchant de la France pour sa libératrice que l'Eglise va couronner.

Arrivé, en cette année 1859, aux pentes descendantes de la vie, Mgr Dupanloup, tout entier à l'administration de son diocèse, méditait de se consacrer de plus en plus dans le recueillement et le silence à ses œuvres d'éducation, lorsque les événements du dehors l'appelèrent aux armes. Il avait toujours appréhendé, pour la France et l'Eglise, les contre-coups de la guerre d'Italie, telle qu'elle s'était faite. A mesure que les conséquences redoutées se développaient, son angoisse redoublait; il voyait les périls et les ruines s'amasser au delà des Alpes, encore accélérés par des simulacres de résistance dont l'ostentation bruyante et vaine ne servait qu'à mieux attester leur impuissance. Il a raconté lui-même qu'un jour, perdu dans la douceur d'un travail sur les enfants, il s'était levé en sursaut, comme si les paroles de l'Evangile avaient flamboyé devant ses yeux avec des éclairs de glaive : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise. » Il s'était dit : « Crois-tu à ces paroles? Y crois-tu d'une foi vivante? Si tu y crois, laisse là ton travail. » Et ce disant, il avait pris le glaive pour aller au secours de cette pierre sacrée qu'ébranlaient ceux qu'elle a écrasés ou qu'elle écrasera.

Or, à ce même moment, Mgr Dupanloup faisait la connaissance d'un jeune prêtre berrichon du diocèse de Paris, que des publications distinguées lui avaient déjà signalé, licencié ès lettres, docteur en théologie, nourri de fortes études classiques, ancien professeur à Auteuil, dans l'institution de l'abbé Lévêque, où s'étaient rassemblés un instant les derniers restes de la célèbre maison de l'abbé Poiloup que les Jésuites avaient remplacé à Vaugirard. C'est une justice que les plus véhéments adversaires de Mgr Dupanloup ne lui ont jamais refusée : il ne s'entourait pas de médiocrités. Il avait le goût de l'élite. Dans son évêché d'Orléans, — *grand atelier de travail*, comme le définissait Mgr Perraud qui le connaissait bien, — il avait appelé déjà un de ses anciens élèves des catéchismes de l'Assomption, l'abbé Place, plus tard archevêque de Rennes et cardinal; et il allait y appeler bientôt l'éminent historien de sainte Chantal, l'abbé Bougaud, qui mourut évêque de Laval. Entre bien d'autres collaborateurs que nous pourrions citer, nous nous reprocherions de ne pas nommer un Allemand devenu Français, l'abbé Hetsch, haute et douce intelligence dont Mlle du Boys a retracé l'histoire, et un Alsacien resté Français, l'abbé Güthlin, âme de

feu et penseur profond, sur lequel un de ses élèves, le fondateur de l'Office du Travail, M. le comte Léon Lefébure, a écrit dans le *Correspondant* de bien belles pages.

Mgr Dupanloup reçut à bras ouverts l'abbé Lagrange. Pour sa bienvenue, il le mit immédiatement à la besogne dans la lutte obscure et solennelle qu'il engageait, pour la cause du Pape et aussi de la France, contre les puissances de ce monde. L'abbé Lagrange ne demandait que cela. Il était dans toute la générosité de sa jeunesse, à cette heure virginale où, tout plein du divin idéal qu'il a conçu et qu'aucune lassitude n'a terni encore, le prêtre ressemble au premier-né des martyrs, à saint Etienne presque enfant, qui, lapidé, regardait le ciel tout grand ouvert. Les plus noires tempêtes ne le rebutaient pas; sa confiance croissait avec elles. Il était heureux et fier de faire ses premières armes aux côtés de l'intrépide évêque, dans l'élaboration de cette série d'écrits qui, répondant à toutes les brochures signées ou masquées de la politique impériale, se succédèrent coup sur coup de 1859 à 1860, et dont Pie IX reconnaissant disait que, dans cette croisade pour le Christ et pour Pierre, nul n'avait pu être comparé à Mgr Dupanloup [1].

L'abbé Lagrange jouissait de l'œuvre à laquelle il assistait et participait, il jouissait du retentissement universel de cette parole d'évêque, des consolations qu'elle apportait à Pie IX, du choc qu'elle imprimait à l'opinion publique, des temps d'arrêt qu'elle suscitait dans le déroulement d'une politique fatale. Mais, s'il était possible, il jouissait plus encore du spectacle qu'il avait sous les yeux, de cet évêque si simple et si bon, des exemples qu'il donnait au milieu de cette existence affairée et remplie, de sa piété de séminariste, de l'austère régularité de ses habitudes, de la candeur et de la profondenr de sa foi, de son attachement passionné à ses exercices religieux, à son chapelet, à son bréviaire, à ses adorations du saint Sacrement, de la pureté de son zèle, de la constante élévation de ses pensées étrangères à l'ambition, à la rancune, à la jalousie, à toutes les petitesses humaines, de sa promptitude aux sacrifices qui lui étaient comme des attraits, de l'extraordinaire mélange d'enthousiasme et de gravité, de tendresse et de force, de réserve et de fierté qui débordaient de toute sa personne. L'évêché d'Orléans, où le P. de Ravignan prépara ses derniers discours; où

[1] Dans le Bref que Pie IX adressa à Mgr Dupanloup à propos de son ouvrage *la Souveraineté pontificale*, il lui disait : « Parmi tous ceux qui, en ce même temps, se sont dévoués à cette laborieuse tâche, nul ne paraît devoir vous être comparé... » (Bref cité par M. l'abbé Chapon, dans son livre *l'Evêque d'Orléans devant le Saint-Siège et l'épiscopat*, c. I, p. 227.)

le P. Gratry écrivit quelques chapitres de sa *Connaissance de Dieu*, et M. de Montalembert les plus belles pages de ses *Moines d'Occident;* où, près de trente années durant, passèrent les plus grands noms de France et d'Europe, des princes du sang, des chefs d'Etat comme M. Thiers et le maréchal de Mac-Mahon, des rois de l'éloquence comme M. Berryer, ou de l'art comme M. Ingres, la fleur de l'Église, du Parlement et de l'Académie; — cet évêché offrait la sévérité laborieuse d'un cloître de Bénédictins. L'abbé Lagrange était édifié et ravi. Tout ce qu'il avait pu rêver dans ses élans de prêtre, l'accord de l'oraison et de l'action, le plus noble emploi de la vie sous le regard de Dieu et pour un but patriotique et éternel, — il le trouvait réalisé dans sa nouvelle demeure. Dans le grand évêque qu'il avait admiré, il révérait avant tout un bon prêtre, modèle achevé de la maxime que Mgr Dupanloup répétait sans cesse à ses jeunes lévites de Saint-Nicolas du Chardonnet : « Pour être prêtre, il faut être né grand ou le devenir. » Il se rappelait avoir lu qu'au temps où M. de Lamennais, encore orthodoxe, faisait le plus de fracas avec ses doctrines intolérantes, il était dispensé ou se dispensait de dire la messe; et il voyait un évêque qui, dans l'excès des fatigues et des amertumes, avait toujours sur les lèvres, avec une ferveur croissante, le mot de l'un de ses prédécesseurs sur le siège d'Orléans, Mgr de Beauregard, autrefois déporté à la Guyane : « Une bonne messe console de tout. » Cet évêque, il le voyait encore, tandis qu'il plaidait devant le monde la cause du Pape, se délasser et se reposer par ses *Conférences aux mères chrétiennes* qui, publiées après sa mort, frappaient, nous nous en souvenons, d'admiration et d'étonnement le cardinal Guibert, comme si des horizons inconnus et plus magnifiques s'étaient ouverts pour lui sur la grande âme de Mgr Dupanloup.

L'abbé Lagrange ne tarda pas à penser que sa vocation était de rester là où la Providence l'avait conduit. Il n'était peut-être venu à Orléans que pour y faire une retraite intellectuelle de quelques mois; tout bien considéré, il estima qu'il ne trouverait pas mieux pour ce qu'il avait de plus grand dans le cœur. Il fut pris d'un désir qui décida de sa vie : c'est que Mgr Dupanloup, comme saint Paul avait fait pour Timothée, pût l'appeler « le compagnon de ses travaux pour le service de Jésus-Christ ». Attiré par la gloire, il fut retenu par la vertu.

II

Ce que nous disons là ne procède pas de quelque analyse psychologique, toujours arbitraire. L'abbé Lagrange a consigné lui-

même, dans des notes écrites sur l'heure, le travail qui se faisait en lui, l'appel de la voix secrète à laquelle il répondit. Il lui sembla tout de suite que Mgr Dupanloup allait dégager l'inconnu de sa vie.

Enfant des montagnes, Mgr Dupanloup avait coutume de faire, chaque année, deux haltes d'été dans les montagnes : la première, dans son pays de Savoie, au château de Menthon, qui domine le lac d'Annecy, et où le souvenir du saint qui l'habita, le saint Bernard des voyageurs, se mêle aux enchantements superbes et charmants de la nature; la seconde, en Dauphiné, au château de La Combe, où, comme la famille de Menthon, la famille du Boys lui faisait les honneurs de l'hospitalité la plus affectueuse et du panorama le plus grandiose. En 1860, l'évêque d'Orléans emmena l'abbé Lagrange au tombeau de saint François de Sales, d'où ils se rendirent au château de Menthon ; ils avaient, l'un et l'autre, bien gagné leurs vacances. Cette vie intime les mit de plus en plus face à face et cœur à cœur; à la suite d'une longue conversation avec son évêque, l'abbé Lagrange, comme s'il voulait la continuer encore, lui adressa ces pages que, sans doute, il ne lui montra jamais : « O mon évêque, ô mon père, ô mon ami, — car quel nom faut-il que je vous donne? — le sentiment qui me remplit en ce moment est un immense amour pour le bon Dieu et la plus tendre reconnaissance, la plus filiale tendresse pour vous! Il faut bien que je vous le dise; je ne puis le garder en moi. L'eau filtre longtemps au sein des monts; mais, goutte à goutte, elle s'amasse et jaillit enfin des durs rochers. Vous êtes, vous, dans votre grand cœur d'évêque, comme ce beau lac resplendissant; je suis, moi, la petite source que la pente de son lit attire vers le grand lac. Laissez-la mêler ses eaux aux siennes.

« Je bénis Dieu! Je vous bénis! Cette affection dont vous me parliez tout à l'heure encore, — oh! que ces paroles m'étaient douces! — c'est son amour sous la forme du vôtre. Lui, c'est vous pour moi; et vous, c'est Lui! Me voilà donc à vous, pour Lui! tout à vous et tout à Lui! C'est un grand bonheur dans mon existence; c'est une grande grâce de mon Dieu. Je ne puis pas croire que votre Providence n'ait pas ses desseins; faites, ô mon Dieu, qu'ils se réalisent! »

Revenant sur sa vie passée, sur son enfance et sa jeunesse, sur ses années de séminaire, de professorat, de ministère paroissial, l'abbé Lagrange poursuivait : « Peut-être y ai-je fait quelque bien et acquis quelque expérience. Le zèle agitait, brûlait mon cœur. O mon Dieu, que je vous ai demandé de fois, et alors, et aussi auparavant, de vous être un instrument utile, de faire quelque bien

dans l'Eglise! L'Eglise que j'aime d'un si profond amour, car c'est vous l'Eglise, ô mon Maître, ô mon Sauveur, ô mon Jésus! Oh! jusqu'ici j'ai plus désiré que je n'ai agi. Est-ce ma faute, ô mon Dieu! ou bien l'occasion me manquait-elle? Ou bien les germes cachés que je sens en moi pour l'apostolat appelaient-ils, pour éclore, l'action excitatrice de quelque instrument de vos bontés? Que m'importerait de n'avoir pas où reposer ma tête? Mais j'ai absolument besoin d'avoir où reposer mon cœur. J'ai votre cœur, sans doute, ô Christ, ô mon Maître; mais il faut que vous me soyez visible par quelqu'un. Il me faut un ami, un père qui soit vous, qui veuille bien m'adopter dans une tendresse paternelle, regarder dans mon âme et dans mon cœur, m'exciter, m'animer, me lancer dans l'action, et m'initier au réel et au positif de la vie... »

Mais cet ami, ce père, où était-il? Existait-il sur la terre? Longtemps l'abbé Lagrange l'avait attendu, longtemps il l'avait appelé; ne rencontrait-il pas enfin celui qui serait dans sa vie l'envoyé de Dieu et l'ange du Seigneur? Il chantait déjà l'hymne d'action de grâces : « C'était bien l'homme que cherchaient mes rêves. Dieu l'avait fait pour l'esprit et pour le cœur tel que je conçois un grand évêque; mais aurait-il pour mon âme, qui, se donnant à lui, s'y donnerait sans réserve, la douce et profonde amitié, l'intime confiance, qui me feraient tant de bien s'il me les accordait; qui me rendraient triste si elles me manquaient? Moi près de lui, serait-ce saint Jean couché sur la poitrine de son maître? Pourquoi ne pas l'espérer un peu, puisqu'il m'appelle; puisque Dieu lui a donné le cœur qu'on lui connaît; puisque ces grandes natures sont souvent aimantes et bienveillantes; puisque lui, dans sa jeunesse, a eu ce grand bonheur d'être aimé, et par des hommes pleins de Dieu; puisque peut-être il lui sera doux un jour de trouver une âme aimante et docile, qui sera bien à lui, dont il sera sûr, sur laquelle il pourra quelquefois se reposer doucement de ses labeurs, à qui il pourra confier sa pensée intime, enfin qu'il sera peut-être heureux d'avoir formée?... »

L'abbé Lagrange écrivait encore, en pensant à Mgr Dupanloup dont l'âme avait pris si fortement possession de la sienne : « Qu'est-ce qui domine pour lui dans mon cœur, ô mon Dieu? Est-ce le respect? Est-ce la tendresse? Est-ce le dévouement? Je suis entre ses mains, je voudrais être dans son cœur; car ce serait, ô mon Dieu, être par là même dans les bras et sur le sein de mon Sauveur! de Jésus, prêtre éternel, invisible chef de l'Eglise, idéal du sacerdoce. Je voudrais qu'il me façonnât à son image, qu'il mît sur moi son empreinte, qu'il fît passer un peu de sa grande âme sacer-

dotale dans la mienne. Soyez béni, mon Dieu, de m'avoir placé près de lui! Et faites que vos desseins s'accomplissent! Que je devienne donc un prêtre! un prêtre comme il en faut à votre Eglise, comme il en faut dans ces malheureux temps!... »

En attendant, comme s'il travaillait à se rendre de plus en plus digne de cet homme de Dieu dans l'ombre duquel il voulait marcher, l'abbé Lagrange terminait les pages où s'était répandue son âme, par des résolutions touchantes de perfection chrétienne et par l'esquisse d'un règlement qui, commençant par ces mots : « Lever, — jamais plus tard que cinq heures, même en hiver, — oraison, etc. », reproduisait la loi commune de l'évêché d'Orléans.

A quelques semaines de là, l'abbé Lagrange étant retourné à Paris où l'appelaient des devoirs de famille, Mgr Dupanloup, qui était au château de La Combe, chez ses amis du Boys, lui exprima quelques plaintes aimables sur son absence, sur le vide qu'elle lui laissait. Il lui arriva même, en s'inspirant de son poète favori, Virgile, de lui dire : *Infidum mœrens quærebat Achatem!* L'abbé saisit l'occasion au vol pour lui ouvrir son cœur et lui faire sa déclaration d'éternel dévouement et d'éternelle tendresse : « Monseigneur, lui écrivait-il de Paris, le 13 juin 1860, que mon absence laisse de la tristesse dans votre cœur, c'est une preuve de plus de la bonté de ce cœur de père. Mais l'*infidum*, Monseigneur, l'*infidum*, effacez-le. C'est un autre mot qui me convient, vous le savez bien.

« Et vous me le disiez en des termes qui m'ont bien ému, dans votre lettre de Champvieux, datée du 3 juin, et reçue par moi le 12. Vous aviez l'extrême bonté de me parler de ces dix mois de labeur, pendant lesquels j'ai été si heureux d'être près de vous, près de vous dans ces batailles, *mêlées d'amertume*, *mais qui valent mieux que l'inerte apathie*, et où j'ai pu voir de si près votre cœur d'évêque, votre dévouement au Saint-Père, vos haines vigoureuses pour les indignités et les bassesses, et cette précieuse et haute sensibilité de votre âme, qui est la source de votre éloquence, comme elle en est le charme. Ces souvenirs me seront toujours chers, et me sont déjà une consolation dans les grandes tristesses des temps où nous sommes. Le labeur! mais il était pour vous! Mais c'est vous qui en étiez l'âme! C'est vous qui souffliez la flamme! C'est vous qui donniez l'exemple! O mon cher et saint et grand évêque (laissez-moi vous parler ainsi, moi), que je bénirais Dieu s'il était vrai que j'aie pu en quelque chose alléger la fatigue, aider le travail; si surtout je le pouvais encore, car vous n'avez pas fini de travailler, pas même peut-être de combattre. Oh!

si, pour les combats de l'avenir, je puis être encore votre soldat, Dieu soit béni!

Je ne suis qu'un soldat, et je n'ai que du zèle!

« Mais, enfin, j'en ai un peu, et il est tout à vous. Vous parlez de ma liberté; vous étiez bien aise de me la rendre. Mon père, je n'accepte pas cette manière de me parler. Ma liberté, c'est d'être à vous. J'ose vous prier de croire que, pas un seul instant, je ne me suis surpris à penser que vous ne m'en laissiez pas assez. Ah! si, une matinée... Et, cependant, vous me faisiez chercher, et vous daigniez être occupé de moi pendant tout ce temps. Je n'ai eu qu'un regret, c'est de vous être un si pauvre instrument. Mais, enfin, il y a tel ouvrier qui sait tirer quelque chose même du plus mauvais outil; tel artiste, entre les mains de qui l'instrument le plus ingrat rend encore quelques sons harmonieux. Oui, que ma pauvre âme, toute chétive qu'elle est, soit touchée par votre âme, et il en pourra sortir quelques accents.

« Mais c'est vous qui avez besoin de liberté, de repos, de calme, de solitude, de tout ce qui récrée, de tout ce qui ranime. J'espère que vous trouverez tout cela à La Combe. Je n'ai pas besoin de vous répéter que c'est un grand sacrifice que j'ai fait de n'être pas avec vous, le pouvant. Ma vie s'attache à votre vie, comme mon âme à votre âme : *Agglutinata est anima David animæ Jonathæ.* La lumière de mes yeux, la joie de mon cœur, où est-elle? Vous le savez bien. La main qui me guide, la voix qui m'anime, le cœur qui m'aime, l'ami dans le père, le père dans l'évêque, la représentation vivante pour moi de Notre-Seigneur Jésus-Christ; où est tout cela pour moi? Vous le savez bien... »

Nous serions surpris que la beauté morale de cette lettre ne saisît pas tous ceux qui la liront. Les sentiments qu'elle exprime honorent singulièrement celui qui les éprouva, comme celui qui les inspira. L'abbé Lagrange faisait simplement une des plus grandes choses de ce monde, la plus grande peut-être : s'oublier et se donner. Son temps, sa force, sa peine, l'effort de son intelligence, le fruit de son travail, son avenir, il mettait tout, avec un abandon bien rare, au service de l'Eglise représentée par le plus illustre de ses défenseurs. Son désintéressement n'avait pas de réserve; sa générosité jaillissait si profonde et si pure que la joie de son sacrifice lui dissimulait le sacrifice lui-même. De considérations terrestres, on chercherait en vain la trace ou l'ombre. Il pouvait avoir des ambitions légitimes et des visées personnelles. Il était dans la vigueur de l'âge, dans le premier essor d'un talent dont ses *Vies de sainte Paule* et de *saint Paulin* ont fourni la

preuve. Ce prêtre ne vit rien devant lui que l'Eglise servie par un grand évêque, et qu'il servirait avec lui. Connu ou inconnu des hommes, peu lui importait! Il aurait fait sa tâche voulue de Dieu. Il fixait ainsi sa vie dans des circonstances critiques, lorsque déjà Castelfidardo se préparait à Paris, à un moment où Mgr Dupanloup venait d'être traduit en justice et persécuté dans son diocèse pour la cause du Pape; où, pour ne pas déplaire à Dieu, il déplaisait de plus en plus à César; où sa gloire compromettait et risquait de compromettre pour toujours ceux qui l'approchaient. L'abbé Lagrange ne se trouva même pas un mérite à s'envelopper obscurément dans cette disgrâce sans fin.

Et ce qu'offrit de plus extraordinaire encore ce dévouement conçu dans l'enthousiasme, c'est qu'il ne passa pas. Ce ne fut pas le feu de paille qui se consume vite, la flamme rapide qu'un souffle allume et qu'un autre éteint. Il dura. Le temps, qui use et dénoue tant de choses, confirma celle-là. Pendant près de vingt années où les événements furent si pressés, luttes pour le Saint-Siège, luttes contre l'enseignement neutre et l'athéisme social, congrès de Malines, concile du Vatican, guerre et invasion, résistance et remontrances à l'ennemi vainqueur, assemblée de Versailles, question du drapeau, question des fausses et puériles prophéties, monarchie et république, derniers combats contre l'irréligion officielle qui allait paraître, essai avorté d'une apothéose de Voltaire dans la patrie de Jeanne d'Arc, — jusqu'au jour où le grand évêque ne rendit les armes qu'en rendant l'âme, — l'abbé Lagrange fut son second, il garda le poste qu'il s'était choisi.

Vingt années de collaboration! Vingt années d'une vie mêlée et confondue! C'est une pierre de touche sur laquelle bien des intimités se brisent; peu affrontent jusqu'au bout ce tête-à-tête quotidien où le fond des âmes se met à nu et où les caractères sortent avec leurs angles. Ils sont rares, les grands hommes qui restent grands hommes à qui les mesure de près! La critique rongeuse a bientôt remplacé l'admiration qui délirait; demandez plutôt aux *Mémoires* de Mme de Remusat ou au *Victor Cousin* de M. Jules Simon! L'abbé Lagrange n'eut pas de ces mécomptes, il eut le contentement de ne pas s'être trompé et d'avoir bien placé son cœur. Il vit son évêque vieillir, puis mourir; il le vit dans l'applaudissement et la contradiction, dans l'épreuve et le triomphe. Plus il le connut, plus il l'aima. L'admiration dont il avait goûté l'ivresse se remplit d'une vénération sans bornes pour une vertu qui grandissait toujours; au spectacle de ces ingratitudes et de ces injustices patiemment subies, de ces douleurs noblement acceptées, de ces labeurs courageusement entrepris, sans relâche ni trêve, sous

le poids du chagrin, de la maladie et de l'âge; devant cette merveilleuse jeunesse de l'âme, qui se renouvelait comme celle de l'aigle dont parle l'Ecriture, et qui, tous les matins, à l'autel, se retrempait dans le sang du Christ. Lorsque, Dieu ayant rappelé à lui son serviteur, l'abbé Lagrange, demeuré seul, se prit à rassembler ses souvenirs, à recueillir ses impressions, à contempler cette vie glorieuse et tourmentée sur le fond simple de l'éternité, son affection d'autrefois devint une sorte de culte; et l'image de Mgr Dupanloup lui resta dans le cœur comme l'idéal à peu près réalisé de la grandeur humaine et chrétienne.

III

Après la mort de Mgr Dupanloup, l'abbé Lagrange raconta sa vie. Il la raconta, non, certes, avec indifférence, mais avec impartialité. L'œuvre lui était moins difficile qu'il ne semblait. Elle était simple comme la vérité. A quoi bon amplifier des actions qui se célèbrent toutes seules, des services qui se proclament par leurs bienfaits? A quoi bon exalter un évêque à qui sa grandeur suffit? L'abbé Lagrange n'avait ni à le vanter ni à le défendre; il n'avait qu'à le montrer tel qu'il fut. De quelque façon que Mgr Dupanloup soit jugé dans les diverses conjonctures de sa longue vie, l'inspiration qui l'anima défie tous les jugements; elle fut toujours digne de lui, digne du regard de Dieu et des hommes. Dans la source où il puisait ses résolutions, la pensée d'un devoir supérieur et désintéressé se réfléchissait toujours.

L'abbé Lagrange avait le droit d'écrire, un jour, au cardinal de Bonnechose : « J'ai fait mon travail sous l'œil de Dieu et dans le sentiment le plus sacerdotal. » Il y porta une bonne volonté ardente de justice et de paix : attentif à tout dire sans médire, à honorer les uns sans incriminer les autres; parlant franchement, sans le méprisable stratagème des circonlocutions mielleuses et venimeuses; ne touchant aux contestations du passé que dans la mesure commandée par les nécessités du récit; les traitant pour ce qu'elles étaient en réalité, comme de loyales dissidences entre honnêtes gens et bons chrétiens sur la meilleure manière de servir l'Eglise et, avec elle, la France au dix-neuvième siècle. Il laissait les événements, avec leurs résultats que tous peuvent apprécier, conclure plutôt qu'il ne concluait lui-même.

Il avait le bonheur providentiel d'écrire sous un astre propice, sous l'astre de Léon XIII, qui, se levant sur l'univers, chassait les nuages, dissipait les fantômes, faisait la lumière là où l'esprit

d'ignorance et de discorde s'évertuait à faire la nuit. Débrouillant le chaos des problèmes modernes, la sagesse pontificale mettait au point juste les idées encore indécises; et, comme notre vieux Balzac, du temps de Louis XIII, l'avait dit de l'Evangile, « elle arrêtait les pensées vagues de l'esprit humain [1] ». La gloire de l'évêque d'Orléans a profité de la clarté que le génie d'un Pape répandait dans tous les mondes, elle brille à l'aise dans le plein jour. Prêtre de l'école de Fénelon, enfant de la Restauration, à qui l'étroite union de l'Eglise et de l'Etat, de l'autel et du trône, avait été l'inclination première et demeura toujours la préférence regrettée, Mgr Dupanloup avait été conduit à croire que, dans nos âges de révolutions et de divisions, la plus sûre garantie de la liberté chrétienne serait l'égalité au sein de la liberté publique. Cette opinion, qui la contredirait encore? Qu'il se montre, celui qui la désavouerait au nom du Pape, en face du pays! Aujourd'hui, elle risque moins d'être contredite que dépassée et outrée.

Si l'histoire de Mgr Dupanloup, racontée par l'abbé Lagrange, ne fut, comme l'ont prétendu quelques détracteurs, qu'un panégyrique, le panégyrique est plus que ratifié par l'opinion universelle, par cette voix équitable et sereine qui, en dehors des coteries perdues dans l'ombre, descend des hauteurs et monte des foules. Plus de trente évêques, dont plus d'un tiers revêtu de la pourpre romaine, ont voulu faire de leur cortège une couronne à Mgr Dupanloup mis au tombeau, comme si, dans ce magnifique tombeau élevé par la piété des fidèles et le talent d'un maître, ils déposaient le chef de l'armée sainte et leur père immortel. Les évêques de l'avenir, les évêques de la libre Amérique, le cardinal Gibbons en tête, saluent un ancêtre dans ce fils des de Quélen et des Frayssinous, dans ce dernier-né du vieux clergé de France qui donna tant de confesseurs et de martyrs. A l'heure sombre où nous sommes, sur notre sol tremblant, il n'est guère un chrétien patriote, un prêtre dans son presbytère, une religieuse sous son voile, qui ne dise : Ah! si Mgr Dupanloup vivait encore! Ah! s'il était là!

Traduit dans toutes les langues, lu dans tous les pays, l'ouvrage de Mgr Lagrange vivra et mérite de vivre, parce que la grande âme à laquelle il est consacré y rayonne de tous les côtés. Le monument terminé, le pape Léon XIII y mit le sceau en appelant à l'évêché de Chartres l'historien de l'évêque d'Orléans.

[1] *Socrate chrétien,* discours Ier.

V

Grand honneur et lourde charge, l'épiscopat était une redoutable épreuve pour Mgr Lagrange : d'autant plus redoutable que le modèle qu'il avait eu sous les yeux pouvait aussi bien le décourager que l'encourager.

Mgr Dupanloup avait des qualités à part, des dons reçus de Dieu, de la religion ou de la vie, qui échappaient à l'imitation : non seulement une pathétique et pénétrante éloquence, frappant au cœur et à la conscience; mais une autorité presque unique de ministre de l'Evangile, une autorité faite de l'estime et du respect qu'il inspirait, un tact délicat et profond, une expérience et un discernement consommés, l'art tout naturel de parler de haut même en compatissant, une mainmise que sa vertu rendait impérieuse, une toute-puissance morale, à laquelle des politiques sans illusion, le prince de Talleyrand, le comte Molé, M. Thiers, cédèrent à des degrés divers, tout comme des jeunes filles en peine de leur vocation, et qu'un artiste de génie, à l'âme flottante, Eugène Delacroix, confessait ingénument dans son journal, après une rencontre sous un toit ami : « J'aime beaucoup cet évêque. Je suis de la nature de la cire; je me fonds facilement sitôt que j'ai l'esprit échauffé par un spectacle ou par la présence d'une personne qui a quelque chose d'imposant[1].... »

Mais, en même temps, il était impossible que Mgr Lagrange n'eût pas retiré d'utiles leçons de la grande école épiscopale dont il avait été témoin et membre. Mgr Dupanloup a trompé le monde avec sa renommée d'écrivain, de polémiste et d'orateur; il a été

[1] *Journal* d'Eugène Delacroix. — C'était à Augerville, chez M. Berryer, son diocésain, que Mgr Dupanloup s'était rencontré avec Eugène Delacroix. Le lendemain du jour où il écrivait les lignes que nous venons de citer, Eugène Delacroix écrivait encore, le 22 mai 1854 : « Après la cérémonie de la confirmation et l'exhortation de Monseigneur, nous avons assisté à la bénédiction des tombes dans le cimetière; c'est fort beau. L'évêque, tête nue, et dans ses habits, la crosse d'une main, le goupillon de l'autre, marche à grands pas et lance à droite et à gauche l'eau bénite sur les humbles sépultures. La religion est belle ainsi. Les consolations et les conseils que le prélat donnait dans l'église à ses rustiques ouailles, à ces hommes simples, brûlés par les travaux de la campagne et enchaînés à de dures nécessités, allaient à leur véritable adresse. »

Il est à regretter que le pinceau d'Eugène Delacroix n'ait pas consigné cette scène : Mgr Dupanloup bénissant un cimetière de village; les braves gens, avec leurs enfants, agenouillés, parmi les croix de bois noir, dans l'herbe haute; et, au milieu d'eux, le plus grand orateur et peut-être le plus grand peintre du siècle.

cela et mieux encore : il a été, avant tout et par-dessus tout, l'évêque exemplaire. Ses successeurs sur le siège d'Orléans, Mgr Coullié, aujourd'hui l'archevêque vénéré de Lyon, et Mgr Touchet, nous ont dit souvent qu'après avoir beaucoup admiré Mgr Dupanloup dans la gloire de ses combats pour l'Eglise, ils l'avaient admiré davantage, avec un sentiment plus tendre, lorsqu'ils avaient vu dans la pratique et le détail tout ce qu'il avait fait pour son diocèse; quelle fécondité et quel ordre il y avait établis; de combien de fondations de tout genre, religieuses, charitables, scolaires, il l'avait ensemencé à pleines mains; ses règlements d'une prévoyance incomparable pour les catéchismes, les retraites, les conférences ecclésiastiques, les études de théologie, les visites de confirmation, l'organisation des archidiaconés et des doyennés. Les instructions pastorales de Mgr Dupanloup à cet égard sont des chefs-d'œuvre, même de littérature. Comme il avait, dans le spirituel, le génie de la direction, il avait, dans le temporel, « le génie du gouvernement ». C'est l'hommage que lui décernait un de ses anciens vicaires généraux, Mgr Bougaud, dans son mandement d'installation au siège de Laval.

Qu'allait faire Mgr Lagrange, devenu évêque? Un de ses amis, qui avait été l'un des meilleurs amis de Mgr Dupanloup, un ancien membre de nos assemblées délibérantes, poète à ses heures, que nous commettons l'indiscrétion de nommer, parce que beaucoup le reconnaîtraient sous la grâce de son esprit, comme on reconnaît un visage sous un voile de dentelle, — M. le comte Albert de Rességuier exprimait, dans un quatrain charmant et vrai, ce sentiment fort répandu :

Dupanloup renaît aujourd'hui,
Et de Chartres devient l'apôtre.
Si ce n'est pas tout à fait lui,
Ce n'est pas tout à fait un autre.

IV

De son évêque, Mgr Lagrange avait gardé la flamme communicative et ce qu'on pourrait appeler le don de vie. En vrai disciple de Mgr Dupanloup, il les appliqua tout d'abord aux œuvres d'éducation. Une institution recommandable, un peu resserrée dans ses murs, existait à Chartres; il aurait bien voulu la transporter hors de la ville, en plein air et en plein champ, à l'image du petit séminaire de la Chapelle-Saint-Mesmin. Se heurtant à de trop grosses difficultés, il la rajeunit sur place, dégagea et augmenta ses bâti-

ments, lui donna de la lumière et de l'espace; en quelques années, le nombre des élèves monta de quatre-vingts à deux cents. Il imprima le même essor à son petit séminaire de Nogent-le-Rotrou, au point que la concurrence universitaire prît ombrage. Toujours en souvenir du grand modèle, il veillait avec une égale sollicitude à élever le niveau des âmes comme celui des études. Il tenait à ce que les jeunes gens fussent, non pas seulement badigeonnés, mais instruits et nourris de religion; à ce qu'ils fussent pleins et fiers de leur foi; à ce que, en nos temps frivoles et bas, ils la portassent haut, comme on le dit dans le monde de tant d'hommes et de tant de choses qui n'en valent pas la peine. Chaque année, des conférences leur étaient faites, ou bien, dans les circonstances solennelles, comme la distribution des prix, des allocutions leur étaient adressées par des orateurs distingués, Mgr d'Hulst, M. de Lapparent, M. Denys Cochin, d'autres encore; de telle sorte que, dans ces mémoires toutes fraîches, la religion s'unît indissolublement à tout ce qui agrandit les horizons, aux enseignements de la science comme aux émotions de l'éloquence.

Avec ses plaines longues, monotones et plates de Beauce, le pays chartrain semble prédestiné à l'indifférence : sa beauté vient du travail de l'homme, qui reluit dans l'or de ses moissons; elle vient encore de cette flèche de Notre-Dame qui, vue de toutes parts, se dresse entre ciel et terre, sur la morne uniformité, comme une pensée sublime. Mgr Lagrange se rappelait l'étincelle que Mgr Dupanloup avait apportée à la cité orléanaise, cité de sagesse et de prud'homie, dont Pothier, le droit fait homme, reproduit la figure dans sa statue de bronze. Il aurait voulu réussir de même à Chartres. Il créa des œuvres, en développa d'autres déjà fondées, en sauva quelques-unes qui périclitaient. Il institua des missions régulières pour réveiller la foi plutôt endormie que morte dans les populations. Il renouvela, dans des proportions qui dépassèrent toutes les prévisions, les pèlerinages à Notre-Dame de Chartres; les pèlerins du diocèse qui, récemment, ne se comptaient que par centaines, se comptèrent, cette année, par milliers. Tout commençait à se ressentir de son zèle : il avait trouvé son grand séminaire avec trente à quarante élèves; il l'a laissé avec quatre-vingts.

Comme Mgr Dupanloup qui savait calculer et oser, Mgr Lagrange avait des audaces heureuses. Il s'était affligé de voir, l'hiver, les fidèles grelotter dans son immense cathédrale, où le vent de Beauce entrait par les portes entre-bâillées et par les fentes des magnifiques verrières : « Il faut, répétait-il, la chauffer. — C'est impossible », répondaient, en hochant la tête, les gens entendus. Il tenta l'entreprise qu'il avait embrassée avec passion, convaincu que d'une église

plus chaude, où les fidèles, plus nombreux, n'auraient pas à souffrir de la bise et du froid, des prières, plus chaudes aussi, monteraient vers le ciel. Habilement menée, l'entreprise fut couronnée d'un plein succès; en félicitant l'évêque, le maire de la ville ajoutait : « Lorsque la fumée du calorifère s'élève, nos Chartrains disent que Monseigneur allume sa pipe. » Mgr Lagrange n'était jamais en reste de projets; il remercia le Conseil municipal qui l'avait aidé à chauffer la cathédrale, en lui offrant son concours le plus dévoué pour la construction de marchés couverts, où paysans et citadins seraient à l'abri de la neige et de la pluie.

Il n'avait pas tardé à devenir populaire parmi les gens de la ville et de la campagne. On le voyait passer dans les rues de Chartres, tête nue, les cheveux au vent, la ceinture un peu de travers et la houppelande quelquefois en désordre, s'arrêtant pour causer avec l'un et avec l'autre, pour bénir au front les enfants, leur donner des médailles et des croix, même leur distribuer des jouets qu'il achetait dans la boutique voisine et qu'il apportait dans ses bras. Un sinistre se déclarait-il, un incendie se produisait-il le jour ou la nuit, l'évêque arrivait, répandant sans compter l'argent qu'il avait, et même celui qu'il n'avait pas et qu'il finissait toujours par déterrer dans les inépuisables ressources de la charité.

Sans doute, les critiques sur des points de détail n'ont pas manqué à Mgr Lagrange. Il ne les repoussait pas toutes. Il avait des distractions et des naïvetés d'enfant. Il écrivait lui-même dans une sorte d'examen de conscience, le 25 mars 1890, en méditant sur ses devoirs d'évêque : « Réflexion attentive... En garde contre les oublis... Précautions matérielles contre les défauts de mémoire. » Avec des volontés très arrêtées et des desseins très poursuivis, il avait des mobilités confuses d'impressions qui couraient et se trahissaient sur son visage. Sa vive, franche et soudaine nature était faite pour désarmer ses contradicteurs; sa bonhomie les gagnait : il les dominait par son bon cœur.

VII

Mgr Lagrange disait souvent : « Si j'ai quelques années devant moi, je ne serai peut-être pas un ouvrier inutile. » Il eut cinq années d'épiscopat. Frappé, dans l'hiver de 1894, d'une maladie foudroyante que les médecins avaient jugée immédiatement mortelle, il avait fait ses adieux à ses prêtres avec une fermeté, une piété, une ardeur de foi qui avaient profondément édifié.

Dès qu'il se sentit un peu mieux, il partit pour Rome, malgré sa

faiblesse, malgré les recommandations médicales; il voulait passionnément recevoir, comme s'il eût été à l'article de la mort, la bénédiction suprême de Léon XIII qu'il admirait sans réserve pour tout le bien que ce Pape a fait à l'Eglise et aux hommes. A son retour, il passa par le château de La Combe : il tenait à revoir les lieux où, plus de trente années auparavant, il avait fait à Mgr Dupanloup l'offrande de sa vie; où son évêque avait terminé la sienne. Il s'y plongea quelques jours, en pleine solitude et en pleine paix, avec résignation et adoration, dans la pensée de la mort qu'il savait proche.

Durant l'été, ses forces semblèrent se ranimer. Il eut un beau jour au mois de septembre, le jour où les manœuvres militaires qu'avait dirigées le général de Gallifet vinrent finir aux portes de l'une des villes de son diocèse, Châteaudun, la vaillante incendiée de 1870. Les troupes avaient parcouru les plaines sur lesquelles Notre-Dame de Chartres plane toujours, ces plaines où Jeanne d'Arc parut à Patay comme l'ange de la victoire; où Sonis et Charette ont retrouvé à Loigny, sinon le triomphe, du moins la gloire de Patay. Le vieux château de Châteaudun, que l'ombre de Dunois remplit encore, souriait gravement à cette scène éclairée d'un radieux soleil. Dans un discours adressé au Président de la République, à M. Casimir-Périer, Mgr Lagrange donna une forme vibrante à l'émotion qui se remuait dans les cœurs. France ancienne et France moderne, beautés fécondes du passé, courageux labeurs du présent, espoirs consolants de l'avenir, il les célébra avec une intelligence aimante où les vues profondes de Léon XIII s'alliaient aux sympathies généreuses de Mgr Dupanloup. En lui répondant au milieu d'une approbation unanime, M. Casimir-Périer rendit hommage « aux éloquentes et sages paroles d'un évêque chez qui tout, dans le passé et dans le langage, atteste le patriotisme, et qui sait servir l'Eglise et la Patrie ».

Mais la maladie suivait son cours. Le malade ne se reposait pas. Il était plein de projets que, devant bientôt mourir, il eût voulu mener à bien et rapporter, comme des gerbes mûres, au Maître éternel. Il consacra son Mandement de carême à développer, — sous ces trois vocables : Dieu, l'Eglise, la Société, — les grandes pensées pacificatrices de Léon XIII.

Il dut s'arrêter le jeudi saint; une reprise plus terrible encore de son mal l'avait terrassé. Mgr Lagrange était, en ce moment-là, occupé à écrire quelques pages de réponse aux déclarations matérialistes de M. Berthelot. En proie à de cruelles souffrances, et sous le coup du dénouement fatal, il eut l'énergie d'achever son travail que le *Correspondant* du 25 avril inséra dans ses colonnes. Il allait

réfuter le matérialisme bien mieux que par sa plume, il le réfuta par sa mort toute transparente d'immortalité. Elle venait, cette fois, la mort! Il l'attendit patiemment, dévoué jusqu'au bout à ses devoirs et à ses amitiés, fortifié par tous les secours des sacrements et de la prière. Tandis que l'ombre l'envahissait, sa pensée veillait en Dieu, dans la contemplation de ses plus chers souvenirs d'ici-bas et de ses plus chères certitudes de là-haut. Peu à peu elle se voila du côté de la terre, et ne fut plus éclairée que du côté de l'infini. Mgr Lagrange s'éteignit doucement. Il entra tout vivant dans la vie éternelle.

Dès les premières atteintes de la maladie, il avait exprimé un désir qui le hanta pendant des mois entiers et jusque dans son agonie : désir pareil à celui qui possédait autrefois les chevaliers et que le duc de Blacas renouvela en notre siècle lorsqu'il se fit enterrer, dans la crypte de Goritz, aux pieds de son roi Charles X. Mgr Lagrange sollicitait la grâce de dormir son dernier sommeil aux pieds de Mgr Dulanloup, dans le caveau de la cathédrale d'Orléans, où il repose. Puisse ce vœu inoffensif et touchant être exaucé! Puisse cette faveur être accordée aux restes de Mgr Lagrange! Dans la vie et dans la mort, devant Dieu et devant les hommes, l'évêque de Chartres voulut rester le fils dévoué de Mgr Dupanloup. Sur sa tombe, on pourrait inscrire le mot latin dont le double sens résume l'unité de son existence : *Fides*, Foi et Fidélité.

H. de Lacombe.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Le Séjour de Lamartine à Belley, *Souvenirs de son éducation classique*, d'après ses ouvrages et des documents inédits, par Marius Déjey. Deuxième édition, revue et augmentée, précédée d'une lettre de M. Ferraz, ancien professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Lyon, correspondant de l'Institut, et suivie de : *Lamartine, poète-philosophe*, du même auteur. 1 vol. in-8°, d'environ 300 pages, prix : 2 fr. 50. (Bloud et Barral.)

Le succès de la première édition de ce volume en réclamait une seconde. L'auteur, le modeste Belleysan, resté anonyme jusque-là, s'est enhardi devant ce succès.

Il n'a rien négligé pour accroître l'intérêt du récit où se déroule, en une suite de tableaux captivants, la vie entière du poète. La réimpression en grand format et de nombreuses gravures en font un livre délicieux destiné à passer dans toutes les mains. Dans cette âme de poète qui se développe et grandit en face des Alpes et des magnifiques spectacles de la nature, on retrouve, — avec l'idéal trop souvent voilé de nos jours, — la fraîcheur d'impression du jeune âge, les sentiments vrais et les hautes clartés que le monde actuel réclame.

Les relations politiques de la France avec le royaume de Majorque (îles Baléares, Roussillon, Montpellier, etc.), par M. Lecoy de la Marche. — Librairie Ernest Leroux, 2 vol. in-8° de xiv-515 et 576 pages.

Les multiples relations de la France avec l'Espagne au moyen âge offrent une large et féconde matière aux érudits et aux historiens des deux pays.

Les dépôts d'archives existant en deçà et au delà des Pyrénées n'ont encore vu exploiter en ce sens qu'une faible partie de leurs trésors scientifiques.

M. Lecoy de la Marche a fouillé cette mine, avec patience et persévérance, et il en a tiré un ouvrage important que nous signalons à nos lecteurs.

Le sujet est ainsi exposé par l'auteur lui-même : « On se tromperait gravement si l'on se figurait que la matière que j'ai entrepris de traiter n'offre d'intérêt que pour l'histoire étrangère ou l'histoire provinciale. Sans doute, il leur apportera, j'aime à le croire, un utile contingent. Mais c'est la politique générale de la France, c'est son rayonnement extérieur, c'est sa diplomatie naissante qui tiendront dans ces pages la place principale.

« Je n'y retrace pas les annales du royaume de Majorque, ni celles d'aucune de ses dépendances, bien que mon sujet me conduise nécessairement à chercher l'explication de ses étranges destinées.

« Le premier livre, consacré à sa formation, est un prologue indispensable pour faire comprendre son vice originel et sa faiblesse. En transportant le lecteur dans le milieu chevaleresque des grandes luttes contre les Maures, il lui permettra d'entrevoir, sur bien des points, la manière dont les choses se passaient dans les croisades d'Orient.

« Le second lui montrera ce petit Etat aux prises avec son rival naturel, le royaume d'Aragon, et franchement allié avec la France, qui combat à la fois pour elle et pour lui dans les plaines de Catalogne. C'est l'inauguration des guerres internationales et des coalitions politiques.

« Dans un troisième livre, les armes cèdent la place aux négociations diplomatiques, qui, vers le début du quatorzième siècle, commencent à se multiplier et tendent déjà à établir entre les puissances

européennes une sorte d'équilibre, encore placé sous la haute tutelle de Rome. A une situation nette succèdent, pour le roi de Majorque, les hostilités sourdes, les hésitations, les compromis; après une restauration laborieuse, due à l'intervention de son allié, il sépare peu à peu ses intérêts des siens, en se voyant l'objet de convoitises mal dissimulées, et flotte entre deux voisins également redoutables, également ambitieux.

« Un quatrième livre le montre, enfin, s'aliénant maladroitement l'un et l'autre et se défendant en vain contre les injustes attaques d'un adversaire implacable. La France n'étant pas derrière lui, on voit intervenir en sa faveur le Saint-Siège, médiateur naturel entre les souverains, et ici se présente l'occasion d'effleurer cette grave question de l'arbitrage pontifical, plus actuelle aujourd'hui que jamais. Il succombe néanmoins, et le cinquième livre n'est plus que le récit de la revendication de sa dépouille par le duc d'Anjou, qui essayera inutilement de compléter l'œuvre politique de ses pères; tentative peu connue, répondant bien au plan général suivi avec obstination par cette habile maison capétienne, qui, à une certaine époque, avait presque réussi à faire de la Méditerranée un lac français. »

Cette analyse, dont la fidélité est garantie par son origine, donnera à nos lecteurs une juste idée du caractère et de l'intérêt du livre de M. Lecoy de la Marche.

La vraie Madame Sans-Gêne. Les campagnes de Thérèse Figueur, dragon aux 15e et 9e régiments (1793-1815), écrites sous sa dictée par M. Saint-Germain Leduc. 1 vol. in-18. (Guillaumin.)

Parmi les héroïnes des guerres de la République et du premier Empire, une des figures les plus attachantes est sans contredit celle dont le général Marbot, qui s'y connaissait, a pu vanter les prouesses et dire « qu'elle était une femme intrépide », dont de nombreux mémoires du temps, entre autres ceux du général Doppet, ont vanté le courage à l'ennemi, le patriotisme, le dévouement, etc., n'était certes pas une femme ordinaire.

Dans le récit que Thérèse Figueur, surnommée Sans-Gêne, fait de ses campagnes, elle parle toujours avec modestie du rôle qu'elle y a joué et l'on suit avec intérêt les étapes du petit dragon depuis son premier engagement jusqu'à sa fin dans une vieillesse avancée.

Dai Nippon (le Japon), par E. de Villaret, capitaine breveté, ancien membre de la mission militaire au Japon. 1 vol. in-8°. (Delagrave).

Renseignements précieux et détails intéressants sur l'empire du Mikado et sur ses sujets. Types divers d'écriture japonaise; tableaux statistiques; trois cartes hors texte, en couleurs.

L'Ile à Hélice, par Jules Verne. (J. Hetzel et Ce.)

Ce nouveau roman de l'inépuisable Jules Verne égale en intérêt *la Maison à vapeur* et *Vingt mille lieues sous les mers*. L'auteur a dépensé, pour la construction de cette île mouvante, habitée par des milliardaires américains, amateurs de liberté et de confort, autant d'imagination et de science que pour la construction de cette ingénieuse *Steam-House* et de ce célèbre *Nautilus* qui sert aujourd'hui de modèle aux bateaux sous-marins.

D'une donnée des plus originales, le roman en lui-même passionnera les lecteurs de plus en plus nombreux de l'incomparable conteur des *Voyages extraordinaires*.

L'un des gérants : JULES GERVAIS.

PARIS. — D. DE SOYE ET FILS, IMPR., 18, R. DES FOSSÉS-S.-JACQUES.

TABLE ANALYTIQUE

ET ALPHABÉTIQUE

DU TOME CENT SOIXANTE-DIX-NEUVIÈME

(CENT QUARANTE-TROISIÈME DE LA NOUVELLE SÉRIE [1])

NOTA. — Les noms en capitales grasses sont ceux des collaborateurs du *Correspondant* dont les travaux ont paru dans ce volume; les autres, ceux des auteurs ou des sujets dont il est question dans les articles.
ABRÉVIATIONS : Art., article; — C. R., compte rendu.

---

[1] Cette table et la suivante doivent se joindre au numéro du 25 juin 1895.

FIN DE LA TABLE ANALYTIQUE DU TOME CENT SOIXANTE-DIX-NEUVIÈME

TABLE

DU TOME CENT QUARANTE-TROISIÈME DE LA NOUVELLE SÉRIE

(CENT SOIXANTE-DIX-NEUVIÈME DE LA COLLECTION)

1re LIVRAISON. — 10 AVRIL 1895.

2e LIVRAISON. — 25 AVRIL 1895.

3e LIVRAISON. — 10 MAI 1895.

4e LIVRAISON. — 25 MAI 1895.

5e LIVRAISON. — 10 JUIN 1895.

6e LIVRAISON. — 25 JUIN 1895.

PARIS. — E. DE SOYE ET FILS, IMPR., 18, R. DES FOSSÉS-S.-JACQUES.

